UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

11012

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXIIIe ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

TOME XIV. — 1er MARS 1913.

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXIIIe ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

TOME QUATORZIÈME

30265
9/12/13.

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1913

AP
20
R5
pér. 6
t. 14

LAURE[1]

PREMIÈRE PARTIE

I

Il faut avoir parcouru la monotonie de pays sans passé et dénués d'histoire pour connaître l'inestimable prix des souffles spirituels flottant dans les lieux qui ont porté de nobles événemens. De tels endroits signalés par le souvenir de quelque haute circonstance de vie humaine semblent pénétrés de mémoire et de sens et comme revêtus d'une clarté légère. Au sortir de longs décors vides, de paysages ternes, évocateurs d'existences vulgaires, ils accueillent avec un visage d'amitié. Il n'est pas nécessaire que des princes aient entre-choqué là leurs armées ou que des destins de royaumes s'y soient décidés : un simple drame intime peut avoir été assez marqué de grandeur pour jeter sur les lieux qui l'ont vu ce reflet de beauté immatérielle.

Maisons anciennes aux volets un peu retombans et disjoints, châteaux solitaires dans les vallons, combien en est-il à travers les campagnes de France, qui, le long de leur passé, ont abrité de ces éminentes tragédies! Sacrifices, dévouemens, piété, profonds dialogues intérieurs, volontés libérées des mobiles ordinaires du monde, haute sagesse acquise dans les larmes, tout ne s'est pas évaporé sur l'heure : une empreinte est demeurée, un parfum de légende et de respect. Endroits élus, joyaux dissé-

(1) *Copyright by* Bernard Grasset 1912.

minés aux replis des provinces, dépositaires des plus purs débris du passé, du plus précieux héritage, du plus secret, du plus réservé, dont le langage est capable encore de façonner lentement des âmes à leur sagesse sévère et à de graves renoncemens.

Le coin de terre où se sont déroulées les quelques circonstances de ce récit est dépourvu d'éclat et de beauté pittoresque : une prairie au bord d'une rivière, une ligne de coteaux qui la surplombe, un parc dans le bas, une étroite chapelle sur la colline. Mais, dans sa simplicité, il est de ceux qui laissent au passant comme le regret d'une intimité pressentie. Il oblige à méditer d'une certaine façon ; on devine qu'on n'y demeurerait pas en vain. Dans de pareils endroits, qui semblent naturellement désignés pour mettre leur marque sur l'esprit de ceux qui y vivent, il est rare qu'à travers le temps un moment ne survienne pas où cette volonté constante des lieux soit entendue par certaines personnes d'une façon plus forte et plus distincte ; alors elle devient tout à coup puissante sur des destinées, et d'obscure qu'elle était jusque-là et voilée et presque morte, elle entre dans une haute lumière de conscience et de réalité.

Voici, au cœur de la France, les plaines du Bourbonnais, région sans gloire, pays d'alluvions et de molles collines, aux lignes un peu effacées et fondues, enfermant pourtant dans les plis de ses coteaux mille paysages délicats. Entre Saint-Germain-des-Fossés et Moulins, l'Allier, sur une cinquantaine de kilomètres, coule dans une vallée plate, très large, où erre son lit de sable, sinueux, vagabond, et beaucoup trop large, pour ses eaux. Elle suit longtemps le côté gauche de cette vallée, au pied de collines qui déroulent sans fin le feston de leurs courbes pareilles, rondes, riantes, couvertes de vignes, et souvent coiffées d'une église et d'un village. Ces coteaux logent entre eux de brefs vallons solitaires. A divers endroits, ils sont à pic au-dessus de l'eau ; d'autres fois, l'Allier, s'éloignant un peu, laisse place à leur pied pour un ruban de prairies.

Du village de Ch...-de-N..., qui domine de haut son pont suspendu, un chemin s'éloigne qui, après être resté quelque temps parallèle à l'Allier sur la hauteur, tourne, et, par les lacets d'une pente rapide, conduit vivement sur ses bords. Là, les coteaux et la rivière, en s'incurvant un peu de part et d'autre, ont formé une minuscule plaine ovale due au hasard

de ces deux détours. L'horizon y est borné. Des lignes sveltes de peupliers voilent à demi la rivière. Sur la crête de l'une des collines une chapelle romane, courte et rude, avance sa face pauvre, percée de deux jours pour les cloches. Dans le bas une ferme; puis, se dressant à demi au-dessus du feuillage d'un parc, une belle maison ancienne, d'un dessin compliqué, faite de morceaux un peu disparates et d'époques diverses, grosses tours pesantes et tourelles aiguës, pignons, lucarnes, fouillis de toits concaves ou renflés, moussus, fatigués, presque onduleux par endroits, et enrichis de toutes les teintes fanées de la tuile. Cette maison plaît dès qu'on l'aperçoit, comme une bonne personne sympathique qui aurait sa vie et sa mémoire. On devine que c'est une chose précieuse et depuis longtemps aimée. Il y a une harmonie entre le site et cette demeure d'un grand âge: on sent que ce n'est pas sans motif qu'il a été autrefois préféré et choisi, et cette volonté même dispose à en éprouver le mérite secret.

De la hauteur, la vue s'étend sur un paysage très vaste; à l'Ouest, on découvre des montagnes : la chaîne de la Madeleine qui, à une vingtaine de kilomètres, dresse brusquement sa masse; en face d'elle, les monts d'Auvergne avec leur rangée de pics et de cratères, petits, effilés, déchiquetés, qui, par les beaux crépuscules, semblent hausser leur dentelle violette sur un fond de pourpre. La plaine du Bourbonnais, après avoir été longtemps étranglée entre ces deux rangées de hauteurs, ici, laissée libre, s'ouvre, s'étale et s'amollit; elle se pare de collines, elle prend un aspect doux, frais, riant, voluptueux, avec des lignes vaporeuses et déliées qui rappellent les pays florentins. Çà et là, l'Allier, dans sa gaine de sable, montre, au travers d'un cortège de saules et de peupliers pâles et tremblans, un tournant de son cours comme une flaque de lumière. Beaucoup de villages, de châteaux, signe de richesse et de bien-être. Larges horizons, lignes fuyantes qui entraînent la pensée; mollesse et songerie : beaux soirs limpides où le soleil adoucit peu à peu sa lumière avant de la retirer des prairies; point d'élévation, point de grandeur, mais un sourire perpétuel.

Voilà donc ce que l'on découvre de la crête des coteaux: mais quelques minutes de descente, et le site resserré où la maison de la Mettrie étage ses toits antiques paraît, au flanc de la plaine, comme un autre univers. Un monde recueilli, fermé,

Non plus cette rêverie sans bornes, ce déploiement illimité, non plus ces printemps étalés jusqu'au bout de l'horizon, ces immenses étés, mais une grâce mesurée et de sévères saisons. Toute splendeur épandue sur la plaine, en venant toucher ce rivage étroit, change d'aspect. Ici, les détails se composent et s'assemblent pour un autre ordre de beauté : l'âme sans cesse y est ramenée sur elle-même et ses propres lointains. Le faîte des coteaux découpe un fragment de ciel court, voisin, presque familier, et la petite chapelle romane, assise sur sa colline, dont les pans réguliers tombent comme un manteau sans plis, continuellement médite et surveille.

Les bruits y sont rares et font écho : une voiture qui passe sur la route, l'appel d'un berger; en automne, le maillet de bois d'un vigneron sonnant sur les cuves. Derrière la maison et le parc s'étalent des marais, avec des champs de jonc très hauts où circule un bras de la rivière. Là, dans la saison de la chasse, parfois un coup de fusil éclate, un flocon de fumée blanche s'élève au-dessus des panaches roussis de joncs, un épagneul apparaît sur la lisière, immobile, l'air inquiet, puis il rentre brusquement dans la forêt fragile. La route, après avoir longé les marais, puis traversé de vastes herbages plats coupés de saules, atteint la rivière de Sioule, qui, au sortir d'un voyage torrentueux dans les monts d'Auvergne, avant de rencontrer l'Allier et d'y terminer son cours, longuement serpente et dort dans ces prairies.

La famille Engérand occupe cette maison et ce parc depuis près de deux cents ans. Au début du XVIIIe siècle, un certain Foël Engérand, venu d'autres pays, s'était installé à Ch...-de-N... et avait fait dans les environs des acquisitions de biens considérables. A sa mort, l'aîné de ses quatre fils hérita de lui la terre et la maison de la Mettrie, ainsi dénommée par altération du nom commun : la métairie. Les rejetons des quatre branches primitives, restés dans le pays en assez grand nombre, avec des fortunes et des noms divers, gardent encore le souvenir d'une origine commune et sont fréquemment rapprochés par de nouvelles alliances. Mais, parmi tout ce cousinage, il s'est établi de longue date une considération particulière pour la maison de la Mettrie, la plus ancienne, la plus belle, la plus hospitalière aussi, demeurée toujours dans la même lignée, et que ses pro-

priétaires ont honorée par une tradition constante de dignité et de mérite. Il y a quelques années encore, cette déférence s'adressait aux deux derniers représentans du nom : Maximilien-Foël Engérand, âgé environ de soixante-dix ans, qui semblait le chef de toute la parenté, et son fils Charles-Armand, retiré là depuis son veuvage avec ses deux filles Laure et Louise.

A l'opposé de la plupart des familles aisées du pays, confinées dans une existence bornée et monotone, la lignée des Engérand qui habitait à la Mettrie avait eu de tout temps un goût d'activité et d'aventures. Il se retrouvait en eux, à chaque génération, une certaine ardeur d'âme généreuse qui les poussait vers une vie plus émouvante et vers de nobles hasards. Deux d'entre eux, enrôlés dans les armées du Premier Empire, s'y étaient distingués. Une fille de la maison, à peu près dans le même temps, brillante d'intelligence et de beauté, à vingt-deux ans avait pris le voile chez les carmélites de Moulins ; elle était devenue prieure du couvent et avait laissé là, ainsi que chez les siens, un long souvenir. Au cours du XVIIe siècle, un ancêtre, grand voyageur, avait fait partie d'une mission envoyée dans une cour d'Asie ; il avait rapporté de là-bas beaucoup d'objets rares offerts en présens qui, soigneusement conservés et parés de légendes, émerveillaient encore l'imagination des enfans comme un romanesque héritage. Depuis la Révolution, plusieurs des Engérand étaient entrés dans la magistrature et avaient occupé des charges importantes à Lyon et à Riom. Maximilien avait préféré vivre à la campagne, s'occupant de ses terres; c'était un beau vieillard, actif, instruit, de nature raisonnable et d'esprit mesuré. Quant à son fils Charles-Armand, après avoir eu des débuts brillans dans la magistrature à la Cour de Riom, il avait dû, au milieu de sa carrière, démissionner, à la suite d'incidens politiques, et il s'était vu, avec infiniment de mélancolie, contraint à une oisiveté prématurée.

Dans ce fond de province, les Engérand avaient eu, de tout temps, le goût des choses de l'esprit. Leur bibliothèque, régulièrement accrue, reflétait, pour l'apport de chaque époque, les modes successives du savoir. Beaucoup d'entre eux avaient laissé des mémoires, souvent dénués d'art et de couleur, mais riches en indications sur les façons de vivre de jadis, les revenus des familles, les produits des domaines; parmi leurs manuscrits, qui garnissaient tout un rayon d'armoire, on trouvait des tra-

ductions et des commentaires de textes anciens, des sommes de théologie, des essais de constitution politique et de philosophie des mœurs, des traités saint-simoniens. Outre ce souci constant d'intelligence et d'étude, s'était perpétué chez eux le sens plus rare de la haute culture morale, non seulement l'honnêteté, la probité, mais le besoin spontané d'une discipline d'âme, d'un point fixe de vérité et de croyance. Au commencement du XVIIIe siècle, plusieurs d'entre eux avaient été ardens jansénistes. Plus tard, devenus voltairiens et libéraux, ils avaient rompu avec la religion, et ils étaient demeurés envers elle dans un état d'indépendance, et même de défiance ; cependant, la tradition divine, par une série de hasards et d'appels successifs, s'était toujours maintenue intacte dans le cœur des femmes de la famille ; et cette piété, non point partagée, mais respectée, quelquefois même exigée, avait, par son contact, entretenu autour d'elle le sens de la vie intérieure profonde et le prix des choses infinies.

Charles-Armand, le père de Laure et de Louise, après avoir vu chez sa mère, puis chez sa femme, la même foi assurée, à force de côtoyer cet univers mystique, s'était habitué à en aimer le reflet ; cependant, lui-même, d'intelligence positive, exacte, aux contours un peu rigides, n'avait participé en rien à ce don héréditaire de spiritualité qui allait, au contraire, se retrouver avec éclat chez ses filles.

Au moment où commence cette histoire et où l'aînée des deux, Laure, atteignait ses vingt-quatre ans, il y avait juste douze années qu'il avait quitté Riom et était venu s'installer avec elles à la Mettrie ; époque sombre, moment douloureux du passé : c'était peu de temps après la mort de sa femme ; à son deuil récent se joignait l'amertume de sa situation brisée ; il voyait, jusqu'à l'extrémité de l'avenir, toute joie fauchée et détruite.

Il avait voulu, dans l'exercice de ses fonctions de magistrat, résister à certaines ingérences politiques venues de haut ; des difficultés qui lui furent suscitées peu après l'obligèrent à donner sa démission. Cette déconvenue lui avait été d'autant plus amère qu'il y voyait, en même temps que le terme de son activité, l'échec des idées auxquelles il avait eu foi dans sa jeunesse. En 1875, substitut débutant, plein d'ardeur républicaine, il avait été disgracié par le gouvernement de l'ordre moral : échec largement compensé dans la période qui suivit, mais que

renouvelaient à plus de vingt années de distance des mœurs politiques à peu près pareilles. Il n'était pas de ceux qui s'assouplissent et transigent, et il était destiné à être battu tour à tour par les flots contraires; cependant libéral, éclairé, s'appliquant au fond du cœur, quoique peut-être sans dispositions naturelles, à accueillir comme bienvenues les nouveautés.

Il avait alors quarante-cinq ans, il ne se sentait plus assez de jeunesse ni d'ardeur pour les hasards d'une carrière nouvelle. De caractère plutôt enclin à la tristesse, et d'ailleurs de mauvaise santé, il ne voyait devant lui, en se retirant près de son père à la Mettrie, qu'une longue oisiveté austère. Il organisa son temps, se fixa des heures régulières de lecture, d'étude, de promenade, etc., toute une série d'occupations qui ne réussissaient cependant pas à lui voiler à lui-même le vide des jours. Il était un peu effacé auprès de son père, qui était de vie plus robuste. Lui, souffrait fréquemment d'une maladie de foie aux crises douloureuses, qui allait s'aggravant. Mais, peines morales et souffrances physiques, il dissimulait tout sous une humeur égale et une figure sereine, souvent avec un courage vraiment stoïcien, — non pas au sens vulgaire du mot, mais en un sens authentique et précis, car il avait de longue date puisé, dans la lecture coutumière des auteurs de cette secte, la volonté d'accepter les destins, de garder l'âme immobile au milieu des événemens changeans et de faire même visage à toute fortune.

Il avait formé le projet, au début, de se consacrer à l'éducation de ses filles ; mais bientôt il avait jugé plus sage de les mettre en pension pour leur faire une enfance moins solitaire. Peut-être aussi n'avait-il point de plaisir à se mettre à leur portée. Louise, la cadette, enjouée, décidée, de caractère peut-être un peu personnel, mais pleine de vivacité et de reparties, le distrayait ; Laure, frêle et silencieuse, plus concentrée, l'air de réfléchir toujours, avait devant son père, non pas précisément de la gêne, mais une sorte de timidité silencieuse. D'ailleurs, il les voyait toutes les deux trop enfans, trop petites avec leurs neuf et douze ans, beaucoup trop petites pour qu'il pût y avoir une intimité quelconque, un rapport essentiel entre elles et lui ; Laure aussi comprenait bien qu'elle était trop petite ; cependant, avec ses manières secrètes, elle devinait mieux que quiconque le chagrin qu'il y avait dans l'âme de Charles-Armand. Elle possédait un don extrême de sympathie qui, en toute occa-

sion, lui faisait remarquer plus tôt les signes de la peine. La mort de sa mère l'avait bouleversée; cependant, les regrets de son père avaient à ses yeux d'enfant une réalité plus grave, plus vaste, plus mystérieuse que sa propre douleur. Elle savait sa tristesse d'avoir renoncé à sa situation à Riom, et, dans les premières années, elle ne pouvait, en passant sur la crête des coteaux, apercevoir au loin la ligne bleue des monts d'Auvergne, qui lui rappelaient cette peine, sans un mouvement désolé. Mais cela jamais dit, jamais révélé... Peu de mois donc après leur installation à la Mettrie, Charles-Armand s'était décidé à se séparer d'elles et à les mettre ensemble en pension à Lyon. Parfois, pendant les vacances, il faisait un voyage avec elles ; le long de l'année il restait à la campagne près de son père; chacun d'eux s'était fait une existence un peu à part dans cette grande habitation silencieuse, période monotone, unie, et sans événemens, jusqu'au moment où, sorties l'une après l'autre de pension, grandes maintenant, devenues à leur tour des personnes aux sentimens et aux volontés formés, elles revinrent, et mirent dans le parc et dans la maison la clarté de leur jeunesse et un renouveau de vie.

Le genre d'existence qu'elles retrouvaient là s'y était maintenu à peu près le même depuis des générations : une aisance sans faste, une large abondance, l'atmosphère reposée des maisons riches où l'on n'a jamais fait effort de vanité ni de luxe. Un personnel nombreux installé dans la demeure depuis longtemps, plus dévoué qu'actif; un peuple de bêtes, chiens, chats, paons, pigeons et tourterelles, tout ce petit monde bien chez soi en flânerie interminable et tranquille autour de la maison. Une organisation antique de la charité, les pauvres du mardi, les pauvres du samedi, secourus selon leur malheur et la dureté des temps; en outre, les mendians, les errans, qui sonnent à la grille. Une maison accueillante, ouverte, une libre hospitalité. Un défilé de parens venant déjeuner ou dîner quand bon leur semble. Malgré cela, un fond de silence et de retraite. Dans les appartemens vastes et un peu sombres s'était épandu, surtout depuis que Maximilien et Charles-Armand y vivaient seuls, un certain air de vétusté ; la construction tout entière, faite de morceaux divers et rajoutés, avait elle aussi une physionomie lasse, usée, vénérable, le temps ayant jeté peu à peu sur les architectures différentes le terni d'une même patine.

Au-devant, une terrasse s'étale, terminée par une rangée de platanes taillés, martyrisés, réduits à la fois dans la hauteur et dans la largeur jusqu'à former un rideau uniforme et rigide. En contre-bas, s'étend un délicieux et étroit jardin dans la manière du XVIIe siècle, enveloppé des grands arbres du parc, tout en longueur, cent cinquante mètres à peine, avec un canal d'où émerge un îlot chargé de lianes et de fleurs. Des bandes régulières d'ifs coupés bas, des allées droites et des raies rampantes de buis filent ensemble vers le fond d'une fuite parallèle. Une buée flotte au-dessus de l'eau. Comme il arrive dans ces anciens jardins français lorsqu'ils ne sont pas entretenus assez durement, ses lignes, jadis rigides, oscillent et fléchissent ; il semble touché de langueur et de mélancolie ; son dessin sévère s'est un peu défait ; on redoute pour lui un désordre imminent, et déjà se sont hasardés çà et là sur les pelouses quelques saules pleureurs dépareillés.

Tels sont les lieux où se déroulent les événemens de ce récit. Il ne suffit point d'une vie au jour le jour, instable et mêlée de hasards, il faut ce décor, cette atmosphère, cette tradition, il faut ce passé encore presque intact pour que se forment de hautes aspirations et qu'elles se heurtent dans leur pureté. Ces drames des destinées de l'âme se retrouvent dans leur fond à peu près identiques en tous les endroits du temps ; ils ont par eux-mêmes quelque chose d'immobile et hors de la durée. Cette histoire est presque sans âge et sans date, elle pourrait s'être accomplie il y a deux siècles, et c'est à peine s'il s'y trouve un certain frémissement qui la fait d'aujourd'hui.

II

Laure et Louise étaient unies par une affection qui était visible pour tout le monde ; non seulement l'attachement, la confiance, des prévenances réciproques, mais plus encore un accord indéfinissable et secret, comme si chacune, à chaque moment, eût pris l'autre à témoin de ses sentimens et de sa conduite. Pourtant, à une certaine déférence de Louise à l'égard de sa sœur aînée, on devinait que celle-ci, bien qu'en apparence plus effacée, était la source de leurs pensées communes.

Elles étaient ordinairement habillées de même, toujours d'étoffes claires pendant l'été, mettant dans le beau cadre de ce

jardin démodé leurs amples chapeaux de paille et leurs robes pareilles. Leur grâce extérieure, leur ressemblance, leur entente harmonieuse plaisaient. On leur était reconnaissant, leur père et leur grand-père surtout, de la sorte de joie que créait leur présence. Les parens et amis du voisinage les trouvaient un peu trop réservées, un peu distraites, retirées dans leur amitié. Mais on lisait sur leurs visages la droiture, la franchise, la pureté parfaite ; leurs manières exprimaient la simplicité et il émanait d'elles ce charme sensible et reposant dont on a l'impression auprès de jeunes filles qui sont parfaitement bien et qui en portent le signe.

L'une et l'autre donnaient tout de suite l'idée d'une grande abondance d'âme. Mais Louise était faite pour séduire davantage. Sa physionomie ouverte, avenante, s'animait de grands yeux bleu clair brillans, où ses émotions mettaient tour à tour de la flamme et des brumes. Sa taille était belle et bien prise. Facilement enthousiaste, elle témoignait volontiers ce qu'elle éprouvait. Elle apprenait vite et bien, peignait avec talent ; elle avait des goûts d'artiste et était sensible à la beauté extérieure des choses. On s'étonnait parfois de l'ascendant que sa sœur, plus effacée et plus secrète, exerçait sur elle ; mais s'il était fait quelque remarque à ce sujet, elle la supportait avec ennui et elle faisait entendre par quelques mots que sa sœur lui était supérieure. En quoi, du reste, elle exprimait la vérité.

Laure était d'aspect plus frêle que Louise, brune comme elle, la figure ovale, le teint sans éclat. Sur toute sa personne était répandu un air de distinction sans frivolité. Elle se mêlait peu aux conversations, était lente dans ses mouvemens, mais à qui l'eût bien connue, elle eût paru avoir recueilli le passé de sa race sévère et pensive. Son visage, quand on l'avait une fois remarqué, retenait, car il était tout revêtu d'expression, comme il arrive chez les personnes ayant habituellement une forte tension d'âme, ou bien au cours de certaines lentes maladies où chaque trait s'affine et s'éclaire. Les lèvres minces, le front comme un bloc dur et poli ; des yeux bruns, pleins, doux, s'arrêtant longuement sur les objets avec une nuance interrogative, de beaux yeux de contemplation. Elle était de ces natures singulières et rares que les inquiétudes supérieures attirent et tourmentent et pour qui la noblesse d'âme et de vie est le plus essentiel des besoins. De telles personnes, avec de telles desti-

nées intérieures, existent et se rencontrent çà et là, quoique d'ordinaire on les soupçonne à peine, car elles se taisent volontiers et se créent toujours quelque solitude. Mais ce qui faisait le cas de Laure exceptionnel, c'est que, au cours de sa jeunesse, ces aspirations spirituelles avaient éclos en elle spontanément comme une fleur inconnue, à peu près sans secours ni révélation étrangère, et s'étaient développées presque librement.

Elles avaient été élevées par leur mère jusqu'à l'âge de sept et de dix ans, mais elles avaient gardé de cette première éducation très religieuse un souvenir confus. De son enfance, Laure avait retenu une autre impression plus vive : c'était son étroite amitié avec son grand-père Maximilien. Chaque année, elle passait avec sa famille le temps des vacances à la Mettrie, et on l'y laissait même parfois seule avec ses grands-parens tout un hiver ou tout un été. Maximilien, quand il allait visiter ses fermes, l'emmenait avec lui dans sa voiture ; il aimait sa nature sérieuse et causait volontiers avec elle.

Il portait un grand amour aux choses de la campagne, et il lui plaisait de voir en elle sous son influence cet attrait naître et recommencer. Au cours de leurs promenades, il lui parlait des mœurs des animaux, lui racontait les ruses du renard et des belettes, les larcins des pies, toutes les histoires de la malice des bêtes, qui raviront éternellement les imaginations enfantines. Laure était attentive, prête à tous les étonnemens ; elle avait ce sens du merveilleux qui met partout des profondeurs et des lacunes. Souvent son grand-père tirait de sa poche une loupe et il lui montrait au travers, soudainement déployés, grandis, diversifiés, le calice ouvragé des fleurs, ou bien, en hiver, les milliers de cristaux de la neige : c'était pour Laure comme des regards sur un autre univers imagé et inépuisable, qui s'étendait derrière le premier.

Il lui expliquait la vie des plantes. Parfois il ouvrait avec son canif des boutons de fleurs et il lui faisait voir les étamines, les pétales délicatement rangés, pliés comme dans une armoire, attendant l'heure d'éclore ; la fillette admirait ce trésor révélé ; elle était peinée qu'on fît du mal à quelque chose de si soigné, de si mystérieux, et s'effrayait des fleurs blessées. Il lui racontait aussi les légendes du pays, pleines de bêtes et de lutins ; il les tenait de sa propre enfance, et il admirait dans le

regard de Laure que ces histoires redevinssent si belles. Certaines qui se déroulaient au fond de l'eau, entre les fées des ondes, l'enchantaient de poésie ; ensuite, se promenant au bord de la rivière, elle jetait des regards déférens sur les animaux qui avaient été mêlés à des aventures si magnifiques. Maximilien préférait toutefois ne pas abuser de ces récits, qui mettent des mensonges dans l'imagination ; il avait beaucoup de jugement, de bon sens, le goût des réalités exactes, et dans son entourage on lui en faisait la réputation ; aussi, comme au cours de ses explications et de ses récits, elle lui posait constamment des questions pour savoir *si c'était vrai*, il lui en savait gré affectueusement et il avait coutume de dire que Laure lui ressemblait.

Louise, à huit ou neuf ans, — on l'appelait Lili, — vive, ronde, le front bombé entouré de boucles noires, l'air mutin, abondait en saillies plaisantes, mais elle était toujours distraite, oublieuse, et elle ne paraissait pas capable de s'intéresser passionnément même aux malheurs des fées. Son ami inséparable était un petit chien dont elle partageait la joie folle et les plaisirs violens. Son père la gâtait à l'excès et lui pardonnait tout ; mais, dans le temps où, après la mort de leur mère, il s'occupa de l'instruction de ses enfans, il constata que l'attention de Lili et Lili elle-même étaient impossibles à fixer. Lorsqu'elle était lasse d'une leçon ou que, devant une mappemonde par exemple, les explications lui paraissaient friser l'absurdité, elle, sans plus de façons, sautait de sa chaise avec dédain, en personne qui préfère ne pas s'en laisser conter : son chien, toujours juché sur quelque escabeau voisin, s'élançait sur le sol d'un mouvement parallèle, tandis que Laure restait en contemplation, un doigt au coin de la bouche avec un air d'entêtement doux et sérieux.

Lorsque ensuite elles furent en pension à Lyon, les choses se passèrent autrement que ces débuts ne pouvaient le faire supposer. Dès que Louise eut un peu grandi, elle montra une extrême facilité pour l'étude, une intelligence prompte, brillante, une mémoire où tout se gravait immédiatement ; avec cela elle conserva l'entrain premier et la vivacité de sa nature ; aussi, elle était partout recherchée et complimentée. Ainsi jusqu'à ses dix-huit ou dix-neuf ans. Laure, au contraire, placée dans un cours plus avancé, s'y maintenait difficilement. Elle

étudiait avec peine, retenait mal. Elle avait l'esprit comme voilé par un obscur travail intérieur qu'elle-même ne comprenait guère : on la trouvait lente, confuse, un peu close. Elle savait ce jugement et, bien qu'elle en souffrît, s'y soumettait. Il n'y avait pas chez elle ces élans de piété assez ordinaires aux jeunes filles dans des maisons d'éducation catholique : elle était croyante parce qu'on l'était autour d'elle. Le temps qu'elle passa dans cette pension lui fut pénible : elle se portait mal ; après trois années, son père se décida à la garder près de lui à la Mettrie, tandis que sa sœur restait à Lyon. Elle avait alors seize ans. Elle revint à la campagne avec une sensation vive de joie et de liberté ; il lui demeura pourtant de ce séjour dans cette pension, située sur le coteau de Fourvières, un souvenir d'une note particulière, un peu voilé, un peu triste, où apparaissait dans une brume douce la colline peuplée de collèges et de cloîtres, avec son aspect mystérieux, presque mystique, ses jardins, ses petites rues en pente, leurs détours, leur silence, les sonneries de cloches qui alternent et se répondent des églises aux couvens.

Elle eut désormais une grande liberté et tous les loisirs qu'elle voulut. Son grand-père et son père s'occupèrent seuls de lui faire poursuivre ses études sans la contraindre en rien. Les journées se suivirent pareilles et paisibles, dans cette immobilité qui invite un cœur mobile à se retourner sur soi. Elle était naturellement modeste, et, se rappelant les difficultés qu'elle avait eues pour apprendre, elle se croyait réellement dépourvue de dons et d'aptitudes. En réalité, son esprit, qui était mal à l'aise dans les sciences exactes, lorsqu'il s'appliquait aux régions délicates des sentimens et des valeurs morales, s'y mouvait dans la lumière : alors elle avait des certitudes intimes immédiates, et elle se déterminait avec clarté et évidence.

Elle ne se doutait pas que cette disposition allait chez elle beaucoup plus loin que chez aucune des personnes qui l'entouraient. Cette faculté précieuse s'accompagnait, comme il arrive souvent, de la persuasion intime, innée, que, derrière tout ce qui s'offre immédiatement aux regards et à l'esprit, derrière ce qui est vie extérieure, image, apparence, s'étend un ordre d'existence invisible qui importe infiniment plus que le premier. Conviction que peu d'esprits se formulent d'une façon limpide.

mais qui, encore qu'obscure et ignorée, est le ferment de la plupart des vocations philosophiques et religieuses et qui, dans la vie courante même, se traduit par le besoin de sentimens aigus, délicats et forts.

Pour elle, elle savait déjà que les occupations menues et banales dont se composaient ses jours ne lui suffiraient jamais; relations, visites, conversations, ce n'était qu'une surface, presque un mensonge; on ne pouvait s'y tenir : il fallait quelque chose de puissant, de grand, à quoi elle pourrait se donner, d'où découlerait une plénitude intime. Elle sentait que là était la nécessité première de sa nature, mais elle ignorait tout à fait d'où naîtrait cet univers vague et merveilleux qui serait à la mesure de ses plus grands désirs; car sa vie intérieure, quoique ardente, était pleine d'hésitations et de songes.

Il est une personne qui, bien que morte depuis longtemps, exerça sur elle, durant ces années-là, sa très pure influence : c'est cette grand'tante Aglaé Engérand, qui, quatre-vingts ans plus tôt, s'était faite religieuse et avait été quelque temps prieure des carmélites de Moulins. Laure avait, dans un médaillon, un portrait d'elle où on la voyait à l'âge d'une vingtaine d'années, fraîche miniature qui portait le cachet vif et délicieux des environs de 1800 : de beaux yeux, les joues rosées, le front blanc; dans la physionomie, quelque chose à la fois de confiant et de libre. Laure aimait cette image et souvent s'absorbait à la contempler. Mais pourquoi s'être brusquement retirée au cloître? Elle interrogeait son regard comme elle aurait fait pour une personne vivante, et tâchait de pénétrer son secret.

Une brève notice conservée dans les papiers de la famille disait qu'elle avait pris cette résolution « sans que rien fît supposer que son cœur avait été engagé dans une inclination impossible, mais plutôt par suite d'une gravité naturelle. » Laure aimait qu'il en fût ainsi, et que dans son âme aucune déception commune ne fût entrée. Au bout de peu d'années, elle avait été choisie comme prieure du couvent, mais elle avait ensuite demandé à être déchargée de cette fonction et à redevenir simple religieuse. « Elle ne voulait plus diriger les autres, expliquait la notice, par humilité et parce qu'elle déclarait pouvoir à peine se diriger elle-même. Elle était d'une nature inquiète; elle disait n'être pas assez avancée en plusieurs vertus, notamment

dans la vertu d'espérance. Elle mourut à trente-deux ans; elle avait, dit-on, souhaité qu'on gravât sur sa tombe ces deux mots latins : « *Quod potui*, » qui signifient : « Ce que j'ai pu. » Elle voulait sans doute exprimer par là qu'au cours de sa vie elle avait fait pour le mieux, ou bien, peut-être, que cette mort, et cette tombe, et cette destinée, étaient tout ce qu'elle avait pu... »

Laure savait ces phrases par cœur, et sa pensée se reportait fréquemment à cette mémoire révérée; elle en éprouvait chaque fois un bonheur lumineux et suave, comme devant l'unique chose qu'elle connût qui fût absolument parfaite. C'était une parente, une amie; cette vocation, ces regrets, cette haute liberté hors du monde, même ce doute sur soi, cette existence toute dominée par des vues éternelles l'exaltaient. Elle se disait qu'elle aussi choisirait, pour s'y donner entièrement, la plus grande perfection, qu'elle s'y consacrerait, quoi qu'il en pût coûter. Mais elle ne savait pas, dans les brouillards de ses dix-huit ans, ce que serait ce bien supérieur à tout : ceci seulement était décidé que dans sa vie ne figurerait que ce que son cœur avait de plus profond.

Elle trouvait chez son grand-père une aide pour ses aspirations naissantes et pour cette culture de l'âme dont elle éprouvait le besoin; un peu lent d'esprit, mais réfléchi, ouvert, instruit, il causait volontiers avec elle sur les sujets les plus divers et portait partout la même vue sage et paisible. Charles-Armand, au contraire, de nature plus souffrante et inquiète, plus sensible et cependant redoutant à l'extrême les manifestations de sensibilité et d'émotion, soit pour ce motif, soit par crainte de répandre sur la jeunesse de sa fille, s'il l'accoutumait à ses idées, une ombre de mélancolie et de désabusement, n'avait guère avec elle de conversation qui dépassât le niveau des études qu'elle faisait ou qui portât sur des questions intimes et personnelles. Laure, parfois, à de menus indices, pressentait chez lui une délicatesse plus vive que chez son grand-père et, pour ainsi dire, d'un autre rang; mais il y avait entre eux cette frêle barrière de silence et de tristesse.

En Maximilien, tout révélait la force, la maîtrise de soi, un juste équilibre, une tranquille raison. Il était de haute stature, avait les épaules puissantes, point voûtées, de beaux cheveux

blancs abondans, un air naturellement imposant. Dans sa famille, et même dans le voisinage, on avait l'habitude de le consulter dans les occasions graves. Ce fut sa pensée qui domina celle de Laure jusqu'à ce qu'elle eut vingt ou vingt-deux ans. Pendant les premiers temps qui suivirent son retour à la Mettrie, presque chaque matin elle travailla soit avec lui, soit avec son père. Charles-Armand lui enseignait les sciences, qui l'intéressaient peu. Avec Maximilien, elle étudiait l'histoire, l'histoire naturelle; il essaya, en outre, de lui faire connaître les principaux auteurs latins et grecs. Près de lui, elle apprenait volontiers; ces leçons, du reste, ne furent bientôt que des causeries régulières et suivies où il lui faisait part de ses réflexions et de ses souvenirs. Il avait, à travers sa vie bien remplie, porté ce sens des problèmes de la destinée, qui était presque héréditaire dans sa famille, mais avec un confiant optimisme, sans inquiétude et sans tourment. Il avait le discernement et le goût des vérités d'ordre général; toutefois, sa philosophie, — et ce mot est déjà trop ambitieux, — n'était guère qu'une manière d'être personnelle qui rayonnait sur l'ensemble de ses actions et de ses pensées; ce que Laure en voyait, c'était une grande liberté d'opinion, un penchant à comprendre plus qu'à juger, l'absence totale d'envie, et l'habitude de considérer toute personne et toute chose avec une bienveillance désintéressée.

Il était content de rencontrer une intelligence vive et ouverte en laquelle se reflétait, comme dans un beau miroir, ce qu'il avait acquis de sagesse et de vérité. Laure l'écoutait avec attention et avec une soumission qui lui était naturelle dès qu'elle rencontrait une autorité véritable; mais les idées d'un ordre élevé avaient chez elle un retentissement et des échos que lui ne pouvait soupçonner.

Sa sensibilité, en effet, ne s'émouvait pas spontanément des mêmes objets que celle de la plupart des gens. Les détails de sa vie quotidienne la touchaient peu, et même on obtenait difficilement d'elle qu'elle y portât attention et intérêt. Mais un certain nombre d'idées qui, pour l'ordinaire des esprits, sont inertes, lointaines, glacées, celles qui ont trait à des réalités d'ordre universel et infini, infini du ciel, infini de l'espace et du temps, condition et destinée humaine, éternité, que, au cours du plus grand nombre des existences, quelques circonstances capitales seulement, çà et là, évoquent et rappellent, chez elle, au con-

traire, faisaient jaillir des sentimens vifs et précis, étaient actives, essentielles, dominatrices. Sans doute, elle ne se rendait encore que très confusément compte de leur puissance et ne s'abandonnait qu'à demi à leur immense attrait; surtout, elle ignorait complètement que ce fût là une marque originale et rare. Quelques personnes naissent ainsi qui sont, suivant une expression célèbre, « prises en l'éternel comme en un piège saint; » tandis qu'elles sont indifférentes à ce qui ne porte pas quelque marque sublime, lorsque au contraire, elles trouvent des indications dans le sens de leurs aspirations souveraines, en reçoivent un bonheur émouvant. Maximilien ne sentait pas autour de lui, comme Laure, cette sorte d'enveloppement de l'infini; il n'en éprouvait point la force pathétique; de là peut-être le germe d'un désaccord futur; mais, pour le moment, Laure, encore ignorante d'elle-même et incertaine, lui avait une admiration reconnaissante quand, au cours de leurs conversations et de leurs promenades, il exprimait des sentimens où les siens pouvaient tout à coup se reconnaître et se reposer.

Personne, par exemple, n'aurait comme lui su lui parler de la nature et la lui faire aimer précisément selon le goût secret qu'elle avait. Une fois, par un matin de juillet, elle s'était trouvée avec lui vers midi en pleine campagne; ils s'étaient arrêtés à la lisière d'un bois, sur une prairie où le feuillage traçait des ombres immobiles; à quelque distance devant eux s'étendait au soleil un champ de blé mûr pareil à un massif drap d'or. La chaleur était accablante, l'air inerte; point de mouvement, tout reposait. Maximilien contempla avec plaisir ce spectacle :

— Il n'y a pas un insecte qui bouge, dit-il... Les anciens avaient coutume de dire en pareils momens que Pan dormait. Ce n'était pas sans raison; écoute : on a comme la sensation qu'autour de nous un grand être est étendu et sommeille...

Laure prêtait l'oreille, le cœur battant, comme s'il lui avait été révélé soudain la présence voisine d'un être invisible : il lui semblait que son grand-père disait vrai, qu'elle était comme au seuil d'un mystère troublant, sur lequel elle eût voulu apprendre davantage; elle essayait d'interroger Maximilien, mais il ne savait que décrire ce Pan flâneur et malicieux aux pieds de bouc comme le diable... Une autre fois, un autre beau jour, où elle s'était, au cours d'un voyage, trouvée avec lui dans des mon-

tagnes, ils avaient gravi ensemble un sommet élevé d'où l'on découvrait au loin sous le soleil d'autres sommets, puis une vallée, puis des plaines. Ces étendues étaient mornes et immobiles dans une atmosphère claire, lumineuse, aérienne. Maximilien lui dit :

— On est si léger sur ces hauteurs! On se sent si libre! N'est-ce pas vrai ?... En même temps, on a l'esprit envahi par une impression sérieuse. On dirait qu'un souffle sublime et éternel vogue de montagne en montagne : est-ce que tu ne le remarques pas?

Si, Laure le remarquait, et déjà saisie par cette immensité, elle était ravie que ce qu'elle éprouvait et n'aurait pas su dire se trouvât ainsi, par l'autorité de son grand-père, réalisé et agrandi. Ces paroles s'imprimaient dans sa mémoire, et avec un confus élan de tout son être, elle imaginait que l'essentiel de sa vie serait composé de telles rencontres troublantes avec quelque chose qui la dépasserait. Ce Maximilien l'entretenait rarement de choses religieuses, ses sympathies n'étant point tournées de ce côté. Quelquefois, parlant à Laure du christianisme, il lui faisait remarquer que, dans bien des cas, la religion nouvelle avait continué le culte païen, au lieu de le détruire, et s'était substituée à lui, notamment pour continuer ses fêtes. Lui était spontanément porté à avoir confiance dans l'ordre des choses naturelles. Il avait autrefois beaucoup lu et étudié la littérature des Grecs, dont il entretenait Laure fréquemment, et il avait pris d'eux cette opinion, en harmonie avec son caractère, que, dans l'ensemble, tout est bien. « En dépit de tant de malheurs, dit, dans une tragédie de Sophocle, Œdipe aveugle et mendiant à sa fille Antigone, en dépit de tant de malheurs, mon âge avancé et ma grandeur d'âme me font trouver que tout est bien. »

— Vois, Laure, comme cela est admirable et combien, en effet, il faut de noblesse et de désintéressement, combien de force d'âme, pour affirmer même au milieu de la douleur ce qu'il y a de bon et de beau dans l'univers... C'est que tous ces anciens avaient le sentiment d'une ordonnance juste de la nature. Écoute, par exemple, ce que dit Homère à propos du Cyclope : « qu'il exerçait l'iniquité dans la solitude. » Voilà aussi qui est magnifique : te représentes-tu ce géant qui, bien qu'éloigné des hommes et de ses semblables, par sa méchan-

cété troublait encore l'ordre du monde, et se conduisait mal jusqu'envers les êtres inanimés?

Il lui fit lire Homère, Plutarque aussi, où elle connut les grandes actions de l'antiquité, les héros grecs avec leur courage, leur raison, leur folie, leur volonté de se dresser au-dessus de l'humanité, en pleine lumière à côté de leurs dieux. Ce qu'elle admirait là surtout, c'est que la vie pût avoir un usage si magnifique, et elle en retenait comme une promesse de bonheur. Quand Maximilien, au cours de leurs lectures ou de leurs conversations, voyait s'animer dans le regard de Laure une flamme enthousiaste et belle, il estimait qu'il faisait assez pour former son cœur. Il ne lui donnait, pour la diriger, presque aucun conseil que de s'abandonner aux mouvemens généreux de ses inclinations.

— Tu sens bien, lui disait-il parfois, que tu serais incapable de commettre une action vile ou mauvaise.

A quoi Laure répondait : « Oui, » sans hésiter, avec une sécurité absolue.

Il lui faisait voir en l'homme l'aboutissement de toute la vie naturelle, d'un lent effort essayé dans les plantes et les bêtes, comme l'effet de la plus longue, la plus patiente, la plus triomphante volonté ; et par suite, il lui montrait le développement des facultés supérieures comme le suprême épanouissement de l'univers, quelque chose de profondément noble et heureux. Laure ne comprenait pas tout, chaque fois, dans ses explications, mais elle avait des idées de cette sorte une perception vivante et imagée aussitôt gravée dans son esprit, accompagnée d'un certain au-delà tragique qui ne se disait pas. Ainsi, elle était habituée à se représenter autour d'elle une nature bonne, bien disposée, chérissant l'homme ainsi qu'un enfant préféré ; souvent assise seule dans le parc, au milieu de l'épanouissement des saisons heureuses, entourée de verdure et des bruissemens du feuillage, il montait d'elle, dans une sorte de demi-sommeil, une reconnaissance aimante pour ces choses qui l'abritaient et l'accueillaient, elle avait la vision d'une parenté profonde avec elles, sans rien de matériel, sans rien de sensuel, l'impression d'être comme le dernier échelon de la longue série des êtres, au sommet, la plus comblée, la plus sage.

Elle avait, autour de ses vingt ans, l'âme forte, tendue, ardente, elle haïssait toute chose médiocre et elle aurait élu, si

elle avait pu, une existence héroïque. Mais comment? En se donnant à quelle entreprise, à quelle œuvre? Elle ne savait pas. Très souvent, les personnes qui ont le sens des réalités sublimes, de ce qu'on appelle dans les manuels chrétiens la grandeur de Dieu, ont tenu cette disposition de maîtres qui les inclinaient par avance à une solution, et n'éveillaient ces clartés que pour plier l'âme plus sûrement à des dogmes établis. Elle, au contraire, n'avait reçu d'influence extérieure que pour apprendre à se fier à ses propres aspirations; aussi, ce trésor des sentimens infinis se trouvait chez elle avec une marque merveilleuse et pure, et une destinée indécise.

Elle vivait très naïvement pour son compte ce problème éternel d'accorder avec une existence humaine les grandeurs qui passent le monde, de leur faire une place dans la trame vulgaire des jours. Cependant, au long des années monotones, elle apprit peu à peu à jeter sur la réalité un regard plus exact, et elle comprit qu'il lui faudrait beaucoup céder de ses rêves intransigeans. Elle se demanda s'ils n'étaient pas inutiles, mensongers : de là vint pour elle un malaise, une mélancolie... A l'époque où commence cette histoire et où elle allait avoir vingt-quatre ans, la volonté héroïque de sa première jeunesse commençait ainsi à être touchée et ternie par l'expérience et par le temps.

Son occupation, sa joie durant ces années-là furent son amitié parfaite avec sa sœur. A dix-huit ans, Louise était sortie de pension. Comme elle avait été comblée des éloges qn'on accorde aisément à une jeune fille intelligente et heureusement douée, comme elle était partout mieux accueillie, plus fêtée que Laure, on eût pu craindre que, vivant près de sa sœur, elle ne prît facilement avec elle un ton de supériorité. Mais un jour que son père, par avance, voulait lui donner un conseil à ce sujet, elle s'en défendit comme d'un reproche injuste et pénible. Et de fait, non seulement elle montra de la déférence envers Laure, mais, dès qu'elles eurent vécu quelque temps ensemble, elle sembla se soumettre à son autorité, l'accepta, s'inclina; il se fit dans son esprit, sous l'influence de Laure, un changement très grand, et il en résulta entre elles une affection si vive, si rare, si unique, si belle, que, des années plus tard, après bien des événemens survenus, le seul souvenir en devait un soir bouleverser sa vie.

Elle était différente de Laure, plus mobile, plus rêveuse, plus sentimentale, au sens ordinaire du mot, plus passionnée selon le monde... Mais elle aussi tenait de sa race le sentiment inné qu'il y a au monde des réalités plus graves que celles qui se révèlent dans les occupations et les conversations ordinaires; de là chez elle, de longue date, un goût d'indépendance et un certain dédain à l'égard des façons de penser communes et convenues. Ainsi un côté futile, un côté profond; sous les inclinations faciles de sa nature, une source lointaine d'autres clartés: c'est cette lueur incertaine, d'ordre confusément mystique qui, au contact de Laure, s'agrandit jusqu'à rayonner sur le reste de ses pensées. Elle était à l'âge où une jeune fille est le plus oisive et a pourtant, lorsque son âme est généreuse, le plus d'ardeur à se donner à quelque chose qui serait au-dessus d'elle; elle se soumit à l'influence de Laure comme à ce qui à la fois était et lui semblait le mieux et le plus selon son cœur.

Elle admirait chez sa sœur, ainsi qu'une supériorité belle et, jusque-là, inconnue, cette vie intérieure toujours ramenée sur elle-même, forte, pure, abritée, intacte; elle aurait voulu lui ressembler; en Laure l'âme était continuellement présente, avec ses arrière-pensées lointaines. Louise avait plus de dispositions qu'elle à trouver dans la vie de relations, dans l'art, dans le luxe un plaisir qui lui suffisait, et quoique capable d'être troublée par les mêmes idées et d'en éprouver la force exaltante, elle n'avait pas le sentiment inévitable de leur suprême vérité. Laure s'en apercevait, sans songer à lui en faire un reproche : elle la voyait plus vivante, plus belle, plus recherchée; et, avec une nuance d'affection protectrice, elle l'aimait mieux telle qu'elle était.

Tout au moins ces différences se perdaient alors dans le bonheur d'une entente sans nuages. C'était une confidence continue, même dans le silence, un échange incessant de pensées, des nuances aussitôt devinées, un va-et-vient vif et ailé. Au-dessus de leur vie matérielle, de ses soins et de ses obligations, il y avait, ainsi qu'une parure spirituelle, leurs secrets, l'écho qu'éveillaient en elles les incidens des jours, un domaine de liberté heureuse, étincelante, légère, plus encore : un regard sur un savoir mystérieux.

Ainsi s'écoulait le temps; toutes deux étaient liées, unies, presque pareilles. Elles étaient l'une pour l'autre presque toute

société. Le parc, avec son luxe ancien que deux siècles avaient à la fois usé et épanoui, faisait à leurs rêves et leurs causeries un décor qu'elles aimaient. Combien de fois, par les beaux soirs, elles s'attardèrent au bord de la terrasse qui dominait le jardin et la pièce d'eau ! A les voir aussi unies, on pensait qu'elles souhaitaient demeurer ainsi, et qu'elles ne pourraient jamais se séparer ; cependant toutes deux étaient venues à cette heure lourde et mûrie, à ce moment rapide où il faut bien que, d'une façon ou de l'autre, la vie d'une jeune fille se décide, et que s'inclinent les destinées.

III

Dans les premiers mois de l'année 189., deux circonstances survinrent qui apportèrent de grands changemens dans cette demeure paisible. La première fut une aggravation rapide et dangereuse de la maladie de Charles-Armand. Jusque-là, bien qu'il souffrît souvent, il se dominait assez pour n'en presque rien laisser paraître; mais, cette fois, les signes en étaient trop évidens : il dut rester alité quelques semaines, et cette crise le laissa très affaibli. Ses filles en furent effrayées, sans toutefois se représenter que réellement il pourrait leur être enlevé; car depuis leur enfance elle n'avaient vu disparaître aucune personne dont l'existence fût mêlée à la leur, et, faute d'une telle expérience, la mort est difficile à imaginer.

On conseilla à Charles-Armand d'aller consulter à Paris un spécialiste connu ; dès qu'il fut un peu remis, il s'y décida. Laure l'accompagna dans ce voyage. C'était au commencement du mois de mai.

Elle alla avec son père chez le médecin au rendez-vous fixé. Celui-ci ausculta avec beaucoup de soin Charles-Armand, et entre autres prescriptions lui ordonna de faire le plus tôt possible une saison à Vals. Il l'engagea à revenir le voir à l'automne. Beaucoup plus tard seulement, Laure se rappela le regard qu'à plusieurs reprises il leva vers elle, à la dérobée, un regard lourd, grave, chargé de sens, qui paraissait vouloir exprimer quelque chose que la parole ne pouvait dire. Ce regard, chaque fois, lui causait un malaise extrême, cependant elle ne le comprit pas; d'autre part, elle avait avec son père une trop longue habitude de confiance pour que l'idée lui vînt de se renseigner à son insu

en faisant une démarche nouvelle auprès de ce médecin. Ils rentrèrent à la Mettrie, et dès le commencement de la saison de Vals, Charles-Armand alla s'y installer. Son séjour devait y durer plus d'un mois ; il avait loué par avance une villa. Il emmena Louise avec lui ; Laure, au contraire, resta à la Mettrie pour tenir compagnie à Maximilien. Tels furent leurs arrangemens.

A peu près à ce moment-là vint faire visite à la Mettrie un cousin âgé d'environ trente-quatre ans, qui annonça son intention d'habiter désormais le pays et de s'installer dans la demeure de sa famille, située aux environs de Ch...-de-N..., demeure qu'il avait délaissée depuis longtemps. Il s'appelait Marc Vindré. Sa grand'mère était la cousine germaine de Maximilien ; comme il avait perdu son père et sa mère de bonne heure, c'était elle qui l'avait élevé, précisément dans cette maison où il voulait à présent revenir. Ils avaient vécu là tous deux, d'une existence presque recluse ; ils ne recevaient que de très rares visites ; quelquefois, durant des semaines, il ne voyait d'autre personne que le curé de la commune voisine, qui venait lui enseigner le latin. Cela jusqu'à ce qu'il eût treize ou quatorze ans ; un jour, alors, il s'était résolu de lui-même à rentrer dans des conditions de vie plus communes, et, malgré les larmes de sa grand'mère, il s'était fait mettre en pension à Moulins, puis à Paris. Ses classes terminées, il était resté à Paris, où il avait fait avec suite et succès des études de médecine. Il continuait alors à venir auprès de sa grand'mère passer ses vacances ; durant ces séjours, il allait volontiers à la Mettrie pour voir Maximilien et Charles-Armand, qui l'avaient en amitié et qui, suivant leur habitude, le retenaient de longues heures pour causer avec lui.

Laure et Louise se rappelaient très bien sa grand'mère, chez laquelle elles étaient allées plusieurs fois, quand elles étaient petites, car cette vieille dame demandait souvent qu'on les lui amenât. On les mettait en toilette. Elle les recevait dans son grand salon. C'était une excellente personne, grosse et imposante, qui voyait mal ; elle les installait en face d'elle, dans de grands fauteuils or et cramoisi ; puis, d'un ton plaintif, elle leur faisait des confidences les plus sérieuses du monde sur tout ce qui la concernait, ses affaires, ses domestiques, les malheurs de la vieillesse, la méchanceté des hommes. Immanquablement, elle

arrivait à parler de son petit-fils, et alors, bien qu'il ne lui donnât que des sujets de satisfaction, elle s'attendrissait et sanglotait dans son mouchoir. Les deux fillettes dans leurs fauteuils, leurs petites ombrelles à la main, à la fois honorées et interdites d'un entretien si grave, comprenant mal, n'osaient même pas remuer. Ensuite elle les menait à la salle à manger et les bourrait de gâteaux et de confitures. Laure et Louise, quand elles voyaient ensuite Marc à la Mettrie, levaient un regard inquiet vers ce cousin qui faisait tant pleurer sa grand'mère.

Celle-ci mourut quand il avait vingt-trois ans. Pendant les premières années qui suivirent, il continua à faire quelques visites à sa maison déserte, puis il en perdit l'habitude. Il donnait de temps en temps de ses nouvelles à Maximilien ; on savait qu'il faisait de lointains voyages, mais il ne venait plus... Cette demeure, où il se proposait de vivre désormais, était située à une quinzaine de kilomètres de la Mettrie, de l'autre côté de l'Allier, sur les coteaux qui avoisinent Montoldre. C'était une sorte de petit château Louis XIII, coquet et coloré, formé d'un corps principal assez haut que flanquaient deux ailes plus basses en briques rouges et blanches, avec, autour des fenêtres, des encadremens de pierre grise d'Auvergne. Du faîte pendait, comme une lourde draperie, un toit d'ardoise d'apparence massive, d'où émergeaient quelques cheminées trapues et plates. Devant, un beau perron blanc dominant une cour pavée ; plus loin, des pelouses, des massifs, des allées descendant la colline jusqu'à une terrasse d'où l'on dominait au loin la plaine de l'Allier... Donc, tout cela était fermé, délaissé. Un jardinier, qui habitait dans une minuscule maison près de la grille d'entrée, était censé veiller à l'entretien de la demeure et du parc ; mais, comme c'était un homme âgé et que son maître était peu exigeant, il se contentait d'aller par les beaux jours ouvrir les fenêtres du rez-de-chaussée, pour faire entrer dans les pièces l'air et le soleil. Il avait, peu à peu, confiné son travail dans le jardin potager, qui lui était personnellement utile. Aussi, partout ailleurs régnaient la liberté et le désordre : certaines allées commençaient à s'obstruer, des sapins s'étant démesurément arrondis et ayant pris du ventre à leur détriment ; la pièce d'eau, recouverte d'une mousse immobile et glauque, était livrée aux moustiques et aux grenouilles... on imagine aisément les mille détails d'un parc abandonné. Et même, comme celui-ci était clos de murs, presque

aucun regard humain n'y pénétrait plus, ce qui est le dernier mot de la vie naturelle.

Donc, cette année-là, Marc s'était décidé à remettre en état le petit château ; il projetait de se marier et de couler là le reste de ses jours, s'occupant de ses terres, chassant l'automne, voyageant quelquefois, enfin menant l'existence oisive et banale de tant de possesseurs de ces gentilhommières neuves ou anciennes qui abondent dans ces plaines riches et dont on aperçoit, en passant sur les routes, les façades riantes et les tourelles au bout des pelouses des parcs. Autrefois, il avait eu de plus vastes désirs. D'abord, quand il n'avait que dix-huit ou dix-neuf ans, il avait décidé qu'il serait un écrivain célèbre ; puis, assez vite, cet espoir et même ce goût s'étaient dissipés. Il avait alors entrepris, en grande partie sur le conseil de Maximilien, des études de médecine, avec l'intention de se consacrer plus tard à des recherches scientifiques ; il avait travaillé très assidûment, mais refusé à l'internat, ce premier échec l'avait déjà un peu découragé. Une fois docteur, il s'était fait attacher à un laboratoire d'études à Paris ; il avait connu là, pendant plusieurs années, une vie sévère, difficile, absorbée dans des travaux minutieux et exigeans ; il s'y était rendu compte que, même dans l'ordre de la découverte ou de l'invention, il faut une patiente et dure discipline pour des résultats souvent minimes et toujours problématiques. Riche, tenté par la possibilité d'une existence plus commode, il avait, après sa trentième année, dit adieu aux volontés de sa jeunesse, sans amertume du reste, sans regret, s'étant seulement fait une opinion nouvelle sur ce qui mérite d'être désiré. Quelque temps il avait voyagé ; il était allé en Orient, puis en Extrême-Orient, où il avait séjourné ; il était maintenant désireux de mettre un terme à ces courses errantes.

Il avait, de ses études, gardé une disposition d'esprit plutôt sceptique et positive. Il était élégant sans prétentions, assez grand, avec une figure expressive, un regard clair et parlant, une voix très nuancée, pleine de vérité et d'accent ; rien dans ses manières de ce qu'on appelle communément la séduction ; plutôt un cachet sérieux.

Dans les premières journées qui suivirent son retour, — lequel, du reste, avait déjà été annoncé par lettre, — il se rendit à la Mettrie, où on l'accueillit avec plaisir. Il vit Laure et Louise.

Il eut l'occasion de laisser entendre qu'il souhaitait se marier. C'était dans le moment où Charles-Armand revenait de Paris : il se savait gravement atteint, et c'était une raison nouvelle pour qu'il désirât établir ses filles au plus tôt, surtout Laure, dont l'avenir l'inquiétait à cause de sa nature particulière, qu'il avait pénétrée peut-être mieux que personne. Là, tout convenait : une longue connaissance, des goûts distingués, des fortunes pareilles, ce château gracieux et presque poétique, ce parc incliné au flanc de sa colline. Il pensa donc que ce mariage pourrait plaire à sa fille ; et comme il devait à nouveau s'éloigner, il engagea Marc à continuer ses visites à la Mettrie, tandis que Laure et Maximilien seuls y resteraient, — invitation que celui-ci accepta très volontiers.

Donc, après ce départ de Charles-Armand et de Louise, il vint plus souvent, d'ordinaire après le dîner, car il était sûr, à ce moment, de trouver Maximilien. Il arrivait à cheval, à la nuit tombante, par les crépuscules de juin, beaux et tardifs. Souvent, il rencontrait Laure et son grand-père se promenant devant la maison ; ils rentraient ensemble et s'installaient pour la soirée dans le bureau de Maximilien.

Laure prenait place sous la lampe, à côté de la table de travail qui était au centre de la pièce, et elle faisait quelque ouvrage d'aiguille. Maximilien et Marc se tenaient plus loin, dans l'obscurité, d'où émergeait très confusément le désordre des meubles et des livres.

Laure s'asseyait presque chaque fois dans le même fauteuil ancien, garni de cuir brun, au dossier haut et presque droit. Elle était d'ordinaire vêtue de blanc, avec une écharpe sur les épaules, et souvent une fleur à son corsage ; le cercle de lumière très net qu'enserrait l'abat-jour l'enveloppait, tombait sur ses cheveux, son visage, sa robe jusqu'à ses pieds, et aussitôt après, l'ombre commençait. Autour de son front incliné venaient voleter parfois quelques papillons fous, car les fenêtres restaient ouvertes sur les nuits paisibles de ce commencement de l'été point chaud encore et plein du parfum de ses fleurs éphémères.

Maximilien allumait sa pipe et, tout en fumant, questionnait Marc sur ses études ou ses voyages, faisant part lui-même de ses souvenirs, de ses lectures, réfléchissant, comparant, manière de causer à laquelle Marc s'était déjà habitué près de lui autre-

fois. Souvent aussi on parlait des aménagemens nouveaux que Marc projetait pour sa maison, de l'état de ses propriétés, des travaux à faire dans ses domaines. Laure, certains soirs, lisait à haute voix les lettres qui venaient de Vals; elle se mêlait peu à la conversation et seulement si on l'y provoquait, ce qui arrivait quelquefois, parce que Marc sollicitait son avis ou bien parce que Maximilien tâchait de la faire intervenir, disant : « Vous savez, Laure connaît bien cela, » ou bien : « Laure et moi nous avons souvent causé à ce sujet, n'est-ce pas vrai ? » Laure, penchée sur son ouvrage, levait la tête et répondait tout de suite, sans se dérober, d'une façon courte et précise. Aussi, parce qu'on sentait sa pensée constamment attentive et vivante, elle se trouvait presque au centre de la conversation, même dans son silence; et, comme s'il était venu d'elle une influence douce et imperceptible, Maximilien et Marc ensemble éprouvaient sa présence comme un grand bien.

Ils étaient pourtant loin l'un de l'autre, au cours de ces calmes soirées, de soupçonner l'émoi qui l'agitait. Elle se disait qu'un jour Marc peut-être la demanderait en mariage; elle pressentait l'approche d'un moment décisif de sa vie, et une poignante inquiétude, par instans, lui serrait le cœur. Assurément, aucun parti plus acceptable ne s'était présenté ou ne se présenterait, et, néanmoins, elle devinait que Marc ne lui ressemblait pas, que, dans l'existence qu'il lui offrirait, cette sorte d'espoir merveilleux, dont toute sa jeunesse avait vécu, demeurerait comme une réalité étrangère, lointaine, à jamais sans emploi. Marc lui plaisait pourtant; elle aimait ses manières prévenantes, sa sincérité, le son de sa voix, une certaine autorité qu'il y avait en lui; elle était attirée vers lui, même presque en dehors de son consentement. Mais que dirait-il, si seulement il la connaissait? Et, d'autre part, s'ils ne se ressemblaient pas, qui donc avait raison de lui ou d'elle? Brodant sous la lampe, silencieuse, immobile, prise malgré tout par le charme de ces heures, elle écoutait à la fois la conversation qui errait autour d'elle et le murmure immense de ce doute effrayé.

Ces visites à la Mettrie avaient pour Marc un attrait grandissant; il était désireux de plaire à Laure, et chaque jour il se promettait d'une façon plus précise de demander sa main. A sa sympathie pour elle se joignait du respect et une admiration mal définie; jusque-là, il avait pensé au mariage comme à une

convenance, une nécessité, à la plus commode habitude; mais Laure ne ressemblait point à la femme qu'il s'était vaguement représentée comme devant être sa compagne; sans bien se rendre compte pourquoi, il pressentait en elle quelque chose de supérieur, de rare, une sorte de beauté intime, comme une clarté de source entrevue. Elle avait, dans ces jours-là, peut-être à cause de son émotion, un certain charme nouveau qui l'enveloppait; ses attitudes et ses mouvemens étaient empreints d'une perfection sûre et mesurée qui retenait les yeux. Elle-même peut-être sentait ce rayonnement autour d'elle; ses souvenirs en gardaient une auréole brillante; un sourire errait sur ses lèvres comme un secret retenu, et, souvent, à l'arrivée de Marc, elle s'étonnait d'éprouver une joie neuve et troublée, tandis qu'ils rentraient ensemble dans la maison et qu'un domestique allumait la lampe par les crépuscules encore bleus. Maximilien était heureux qu'elle eût tant de grâce et qu'elle parût accomplie en toutes choses; il voyait avec plaisir cet accord croissant, ces circonstances qui se réunissaient, s'inclinaient, pour préparer cette union, ces soirées unies et limpides, pareilles à une belle rivière paisible, qui emporte cependant.

Ces visites de Marc, toujours plus rapprochées, se poursuivirent durant plus d'un mois, car la saison de Charles-Armand à Vals se trouva prolongée d'une manière imprévue par une reprise de ses souffrances, qui l'obligea à suspendre plusieurs jours son traitement. Marc se proposait de lui demander la main de Laure quand il reviendrait; mais, comme jusque-là il n'avait causé que très brièvement avec elle et que, de plus, chaque fois, par une sorte d'entente tacite et timide, tous deux avaient évité de toucher à rien qui les concernât directement, il désirait, avant de faire une démarche décisive, avoir avec elle quelques conversations qui l'éclaireraient mieux sur son caractère et ses dispositions. La première occasion lui en fut donnée un matin où il était venu vers neuf heures à la Mettrie, pour demander à Maximilien un conseil sur ses affaires; il avait quelqu'un à voir dans les environs pour une acquisition. Maximilien s'offrit à aller avec lui et lui dit qu'il allait faire atteler sa voiture. Marc, resté seul, erra un moment devant la maison, se demandant s'il chercherait à voir Laure à cette heure encore matinale; mais comme il s'approchait de l'escalier qui conduisait de la terrasse au jardin, il la vit qui gravissait les marches

précisément. Il alla à sa rencontre et lui expliqua pourquoi il était venu. Il se décida brusquement à mettre à profit les quelques minutes qu'il avait devant lui pour faire pressentir à Laure ses vœux et ses intentions, et il lui demanda si elle voulait se promener avec lui en attendant que Maximilien fût prêt. Sa voix trembla légèrement. Laure accepta, elle-même troublée; elle jeta sur lui un regard furtif, puis ils descendirent ensemble les marches qu'elle venait de monter.

C'était une matinée fraîche et ensoleillée. Ils longèrent le canal. Laure, depuis le premier moment, était presque assurée de ce qu'il voulait lui dire. Ils allèrent jusqu'à l'extrémité de la pièce d'eau, qui recevait là un ruisseau descendu des collines.

— Laure! dit Marc tout à coup.

Elle s'arrêta net et se tourna vers lui.

En phrases un peu embrouillées, il lui dit ses sentimens pour elle, son désir de l'associer à sa vie; mais il hésitait de plus en plus, car Laure, effrayée d'avoir à lui répondre et captive de sa propre émotion, se tenait immobile en face de lui sans un geste ni un signe. Lorsque Marc se fut tu et qu'elle se vit à son tour dans la nécessité de parler, elle dit, presque sans réflexion, et avec la sensation de s'abandonner à un profond hasard :

— Mais vous ne me connaissez pas!

Il fut un peu interdit ; cependant, il répondit d'un ton persuasif :

— Mais si, Laure, je vous connais!...

Il lui rappela que, depuis plusieurs semaines, il était assidu à la Mettrie, qu'il n'y venait que pour elle, que, du reste, il l'avait vue depuis son enfance; et il ajouta même quelques mots de complimens.

Laure regardait le sable de l'allée; elle dit :

— Non, — en secouant la tête avec un certain air à la fois méditatif et peiné, qui le frappa.

Il y eut un instant de silence. Marc, embarrassé, demanda :

— Enfin, est-ce un refus?

A nouveau, et en rougissant, elle secoua la tête pour faire signe que non. Puis, comprenant que son attitude devenait trop énigmatique :

— Je veux dire simplement, expliqua-t-elle, que j'aurais mieux aimé que vous me demandiez en mariage parce que vous m'auriez connue telle que je suis... tandis que ce que vous avez

vu ou ce que vous savez de moi pourrait aussi bien recouvrir une personne très différente.

Sa voix, d'abord ferme, ensuite hésita, fléchit et s'éteignit presque d'émotion.

Son accent, sa franchise rassurèrent Marc ; il eut l'impression vive et fraîche de rencontrer une hauteur de sentimens et un orgueil délicat qui le touchèrent. Il craignit d'avoir froissé une susceptibilité légitime ; et, déférent, prêt à se donner tort, il lui demanda :

— Ainsi, vous êtes donc très différente des autres jeunes filles ?

— Je ne sais pas, dit Laure ; mais, voyez, je dois vous dire ceci parce que c'est la vérité, parce que je l'ai toujours pensé et que je ne puis être autrement : beaucoup d'avantages qui semblent combler les vœux de la plupart des gens, comme le bien-être, la fortune, une existence tranquille et commode, pour moi je n'y trouverais pas un grand bonheur.

Elle reprit : « un bonheur. » Elle avait l'air de s'excuser, mais en même temps d'exprimer une chose qu'il fallait dire absolument, tout ensemble timide et résolue.

Marc à nouveau s'étonna, ne voyant pas sur-le-champ de rapport entre cette affirmation et le vœu qu'il avait formulé. Cependant, il se rappela un temps où lui-même volontiers exprimait des sentimens pareils, où, ayant à peu près l'âge de Laure, et même plus jeune qu'elle, il avait cru ne pouvoir se contenter de l'existence paresseuse et plate qui s'offrait naturellement à lui. En regard de ces souvenirs, ses projets actuels lui apparurent, en effet, empreints de banalité. Une foule de beaux désirs oubliés jetèrent sur l'instant présent leur vive lumière et lui firent comprendre ce que Laure avait voulu dire ; et, bien que maintenant il jugeât ces aspirations un peu puériles, il fut touché de les retrouver soudain chez elle toutes neuves et vivantes.

— Vous estimez, lui dit-il, que la vie que je me propose de mener et qui pourrait devenir la vôtre, est médiocre et vulgaire. Ne vous en défendez pas : vous avez bien raison. Il reprit : Vous avez bien raison... Mais, maintenant, auriez-vous assez confiance en moi pour me dire ce qu'au juste vous souhaitez ? Est-ce trop demander ?

Il l'interrogeait du regard et paraissait persuadé par avance qu'elle ne devait pas savoir exactement.

Et Laure, en effet, consentant à son doute, lui dit en penchant le front avec un accent un peu triste :

— Je ne sais pas...

Ensuite, elle releva la tête brusquement et ajouta :

— Je me représente bien que ce que je dis là d'un côté est ridicule, et cependant, affirma-t-elle, c'est ainsi.

Elle prononça ces derniers mots avec une sorte d'assurance héroïque.

Marc sentait combien ce qu'elle disait lui était à cœur, que ce n'était que de petites parties de ses pensées qui débordaient au hasard comme d'une coupe trop pleine. Une seconde, il lui sembla qu'il était venu à la source de l'impression de fraîcheur et de limpidité qu'il avait eue souvent près d'elle. Sa silhouette, que spiritualisait une fine émotion, se détachait avec grâce dans le cadre du feuillage et des eaux ; elle était devenue un peu pâle ; il la regarda presque comme s'il la voyait maintenant pour la première fois, avec un mélange d'inquiétude et d'admiration.

Les roues d'une voiture crièrent sur le sable des allées, près de la terrasse, et le domestique de Maximilien apparut sur le bord de la terrasse, évidemment à la recherche de Marc.

— Je ne puis rester plus longtemps, dit-il, puisque votre grand-père m'attend. Mais nous parlerons à nouveau à ce sujet, n'est-ce pas ?

Laure acquiesça d'un signe et lui tendit la main.

Il s'éloigna. Le souvenir de ces quelques minutes domina ses pensées ce jour-là ; mais l'émotion qu'il avait eue un instant ne tarda pas à s'évanouir. Les sentimens découverts chez Laure lui plaisaient comme l'indice d'une nature généreuse, mais déjà il n'y voyait plus que des chimères qu'un peu de sagesse aurait vite fait de disperser. Il était du reste charmé, flatté aussi, de l'avoir trouvée non point sûre d'elle-même, mais au contraire incertaine, sensible et blessée, parlant avec un accent un peu désolé qui paraissait demander approbation et appui.

Chez Laure aussi ce souvenir vibra et se prolongea. Elle craignait de s'être montrée bien singulière ; mais elle lui était d'autant plus reconnaissante qu'il l'eût aisément comprise, et elle avait, presque malgré elle, l'idée qu'un grand bien en pourrait naître : mais était-ce l'espoir que Marc lui ressemblerait, ou bien, au contraire, elle-même était-elle disposée à accueillir ses conseils ? elle n'aurait pu le décider.

Marc revint le lendemain au milieu de l'après-midi. Il alla près de Maximilien dans son bureau ; puis il demanda à voir Laure, et, l'ayant rencontrée, il se promena de nouveau avec elle dans le jardin.

— Je viens de chez votre grand-père, lui dit-il en souriant lorsqu'il s'approcha d'elle, je lui ai expliqué que j'allais à votre recherche et que nous avions à examiner de graves questions philosophiques.

Il se moquait un peu ; toutefois, Laure lut sur son visage tant de franchise et de bonne humeur qu'elle ne lui en voulut pas, et même elle répéta, presque avec son ton et son sourire :

— Oui, sans doute, nous avons des questions graves à examiner.

Mais elle reprit aussitôt avec un autre accent :

— J'ai dû vous paraître bizarre, l'autre jour... Je voudrais que vous me croyiez aussi très raisonnable.

Et comme Marc tardait à répondre, elle ajouta :

— Au moins capable de le devenir.

Et elle arrêta sur lui un regard timide. Marc avait plaisir à la voir ainsi craintive devant ses propres pensées : il lui répondit avec une assurance familière :

— Mais non ! point si bizarre, croyez-le... Je connais ces idées... je les ai eues, moi aussi, et surtout je les ai souvent rencontrées autour de moi...

Il lui parla des premières ambitions de sa jeunesse, qu'il traita assez légèrement ; il lui raconta même qu'autour de sa vingtième année, tout ce qu'il pouvait attendre de la vie lui paraissait inutile, insuffisant. Beaucoup de jeunes gens sont ainsi, des jeunes filles aussi, il faut le croire... C'est un peu de mélancolie, de rêve...

Laure l'écoutait sans l'approuver, avec un sourire glacé et lointain et une expression close.

Marc ne s'en aperçut pas et croyait cette difficulté déjà écartée. Il dit que des sentimens comme ceux dont il venait de parler n'ont qu'un âge et un temps et s'évanouissent vite ; que, par suite, on avait tort d'en tenir compte, qu'enfin cette sorte d'effroi qu'elle avait exprimé devant les perspectives d'une vie banale et trop facile était sans importance et ne reposait sur rien... Mais alors il aperçut l'ombre de mécontentement

qui avait glissé sur le front de Laure. Il s'arrêta et dit avec regret :

— Mais je vois que je ne vous persuade pas, déjà vous ne me croyez plus !

Il ne comprenait pas pourquoi elle se montrait parfois conciliante, soumise, et était, d'autres fois, rebelle et froissée; il ne se représentait pas qu'elle cédait tantôt à sa sympathie pour lui, tantôt à l'attrait de ses inclinations ordinaires.

— Si, je vous crois, dit-elle. Vous avez plus d'expérience et de savoir que moi. Il faut bien vous donner raison; mais ces sentimens ont pour moi une marque haute, supérieure, exaltante; s'ils disparaissent, il me semble qu'il y a quelque chose d'immense qui s'en va; et, contrairement à ce que vous supposez, ce n'est pas un bonheur pour moi de penser que ce qu'il y a de mieux n'est qu'un songe.

A l'accent pénétré de Laure, Marc devina qu'il s'agissait pour elle d'une réalité plus profonde que ce que ses paroles avaient pu atteindre. Il en fut gêné. Il y eut un silence. Ensuite il murmura :

— Laure, c'est vrai, vous êtes étrange... Puis, ajouta-t-il, je crains que nous ne parlions pas des mêmes choses.

Et il la pressa de mieux s'expliquer.

— Oh ! je ne saurais pas, dit-elle. Du reste, pour quoi faire? J'ai déjà trop parlé, vous le voyez bien. Laissons donc ce sujet : je le veux, à présent, puisque vous m'en avez vous-même donné le conseil.

Comme Marc insistait, elle dit qu'elle avait peur qu'il ne se moquât d'elle; mais il promit que cela n'arriverait point.

— Après tout, dit-elle alors avec vivacité et presque naïvement, est-il si bizarre de vouloir mettre dans sa vie quelque chose qui lui donne du prix, quelque chose de mieux que ce que la plupart des gens y rencontrent?

— Il ne faut pas trop attendre, pas trop demander, dit Marc en hochant la tête.

— Vous croyez? Pourquoi? pourquoi ne pas beaucoup demander?

Elle continua avec un sourire :

— Il y a quelques années, j'aurais voulu affronter de grandes épreuves, déployer une vaillance extrême, souffrir beaucoup, au besoin même sacrifier ma vie, pourvu que ce soit en aspirant à

un but très élevé. Maintenant, je ne suis plus de même. c'est vrai; je suis plus sage, à votre avis, mais il me serait encore pénible de ne voir devant moi qu'une longue suite de jours perdus dans des occupations ou des distractions mesquines et où je n'aurais, pour ainsi dire, jamais besoin de moi-même.

— C'est là, dit Marc, une disposition très noble et dont je ne songerais jamais à me moquer. Mais ne pensez-vous pas que, même dans les conditions ordinaires de l'existence, les occasions s'offrent souvent d'un véritable héroïsme; elles n'ont rien, du reste, de désirable, mais c'est déjà beaucoup de savoir qu'on ne sera pas au-dessous de ce qu'elles peuvent demander.

— Sans doute, répondit Laure, mais cela n'est pas encore précisément ce que je voulais dire... Ce n'est point assez, ce n'est point cela...

Elle prononça ces derniers mots lentement, en cherchant, puis elle se tut. Mais Marc, à nouveau, insista pour qu'elle poursuivît. Elle réfléchit, puis le regardant et sans cesse hésitante, comme si, pour le plus léger motif, elle allait s'arrêter :

— Écoutez un exemple. Supposez que d'ordinaire, quand on pense à la vie, au lieu de la voir à la façon courante, comme si elle était le centre, la mesure de tout, comme s'il n'existait rien d'autre, on la voie, au contraire, d'ensemble, telle qu'elle est, brève, petite, bornée. Alors, ne croyez-vous pas qu'il devient plus difficile de se laisser emporter par les jours sans penser à rien de plus grave? De même qu'on a d'autres idées que la plupart des gens, on veut aussi que la vie soit autre chose que pour eux, on souhaite que tout se passe sur un plan plus élevé.

Marc ne l'approuvait pas : aussi elle parlait sans assurance, comme si elle avait à mesure regretté ce qu'elle disait.

— Ainsi, demanda Marc, c'est là votre manière d'être ordinaire?

— Oh! non, non...

Cependant, elle reprit timidement, l'interrogeant :

— Mais il me semble que si cela pouvait être, ce serait bien?...

Marc la considérait à peu près comme il eût fait pour une enfant très ignorante, généreuse, mais naïve.

— J'ai déjà rencontré, dit-il, des personnes qui avaient des sentimens pareils, mais elles se destinaient au cloître...

— Non, pas moi... dit Laure, toujours hésitante.

— Cependant vous êtes pieuse?

— Oui, mais cette idée de m'enfermer dans un couvent ne m'a jamais souri ; je puis même dire que je ne l'ai jamais eue. Au contraire, ce qui m'a toujours tentée, c'est une existence qui serait bien remplie, même belle, si possible.

Marc lui dit affectueusement :

— Vous me rassurez, Laure, vous me faites plaisir ; je vois que, malgré tout, vous n'êtes pas si loin de moi, de nous, que j'aurais craint. Déjà vous tenez à demeurer dans les mêmes conditions que les autres personnes ; peu à peu, avec le temps, ayant des occupations, des habitudes, vous vous apercevrez que ces idées sont de bien peu d'usage...

Il ajouta en la regardant avec un sourire :

— Si vous ne l'avez point déjà pensé ?

A cette question, Laure ne répondit pas, acquiesçant peut-être par son silence.

Ils ne causèrent pas davantage ce jour-là.

Le lendemain, Marc revint, désireux de lui parler à nouveau. Il vit que Laure l'accueillait avec plaisir ; elle lui dit même spontanément qu'elle était contente d'avoir l'occasion de lui demander son avis d'une manière plus précise, et de s'expliquer mieux.

— Je ne voudrais pas, dit-elle, en souriant, que vous croyiez, d'après ce que je vous ai exposé hier, que je rêve de catastrophes et de drames. Vous auriez pu supposer cela : je l'ai vu ensuite. Non, ce que je désirerais est d'ordre intérieur : c'est difficile à exprimer, mais assez simple en fait ; je vais vous donner un exemple auquel j'ai réfléchi... A l'âge de quatorze ou quinze ans j'avais une mélancolie affreuse de vieillir, je trouvais tragique de voir que tout s'en va, aussi je ne pouvais comprendre que les autres personnes n'eussent pas l'air de s'en soucier et qu'il n'y eût pas sur leurs pensées, sur leur conduite l'empreinte d'une vérité si certaine ; cela m'offusquait, je me disais que pour moi il n'en saurait être ainsi... Et, en effet, maintenant encore il me semble qu'il est beaucoup mieux, qu'il est plus noble de posséder ce savoir au fond de soi : dans l'esprit tout s'en ressent ; cette idée et certaines autres qui sont de même ordre, par leur présence même voilée, rendent les sentiments plus larges, plus vrais ; on dirait qu'à leur clarté commence un autre monde riche et varié, plein de la mémoire de choses infi-

nies... Voilà ce que j'aurais dû dire hier, mais je ne le pensais encore pas d'une façon si précise. C'est pourtant à peu près ainsi que depuis des années ma sœur et moi nous avons vécu, dans une entente illimitée allant des choses invisibles aux choses les plus communes. Ce que je souhaiterais, c'est une entente de cette sorte, non pas seulement avec elle et pour quelques années, mais pour tout l'avenir : cela n'est pas tout, absolument tout, mais c'est ce que je désire le plus vivement et ce que j'imagine de mieux.

Elle se tut, un peu gênée d'un si long discours. Il comprit la prière qu'elle y avait timidement enclose. Il lui en sut gré, il lui dit d'un ton conciliant :

— Très sincèrement je vous admire de tout cœur et il me semble presque par instans que je vais me laisser éblouir et persuader ; pourtant, je dois l'avouer, ni mes illusions, ni même mon besoin de bonheur ne vont assez loin pour cela. Remarquez-le, Laure, personne ne vous ressemble, et déjà vos désirs prennent à cause de cela même un air d'illusions. Je les tiens pour un héritage de vos grand'mères dévotes qui ont voulu vivre par la foi dans un univers sans mesure avec le nôtre ; il vous en est resté une nostalgie étrange, en dépit d'autres inclinations très différentes. Mais je suis convaincu que peu à peu vous deviendrez moins exigeante et plus capable de vous accommoder simplement de ce qui existe... Laure, vous êtes comme une source, pure, intacte : vos rêves un peu vains s'en iront, et cela seul demeurera.

— Oh ! fit-elle avec un mouvement désolé, ces sentimens sont pour moi, comme je vous l'ai dit, aussi réels, aussi captivans que n'importe quels autres. Et, pourtant, vous pensez qu'ils ne sont rien ! Encore une fois, voilà ce qui est essentiel, ce qu'il faudrait savoir une fois pour toutes, si, malgré cette présence et quelquefois ce vertige, ils ne sont que poussière et que songe...

— Je le crois, dit Marc avec une autorité douce, et je crois aussi que, d'ici peu d'années, vous-même serez assez sage pour n'en pas douter. De telles aspirations sont belles, mais à condition, cependant, de ne durer qu'un temps ; je dis cela très sérieusement ; sinon, on s'expose à gâter toute sa vie par des regrets chimériques.

Voyant que Laure ne protestait pas, il s'adressa à elle d'un

ton plus décidé, comme s'il faisait à son cœur et à sa raison un appel très sérieux.

— Laure, répondez-moi, c'est une question grave : vous sentez-vous la force de délaisser et d'oublier cette inquiétude dangereuse ? Est-ce qu'une existence paisible, entourée d'affection, un ménage, des enfans, des années de bonheur tranquille, est-ce que pour vous tout cela n'est rien ?

— Mais si, dit-elle, touchée à présent de cette autre perspective. Mais si, c'est beaucoup.

Et comme si elle avait eu quelque chose à se faire pardonner, elle insistait sur cet acquiescement.

— Ne pensez-vous pas qu'il y ait là de quoi compenser bien des rêveries incertaines et des espoirs imprécis ?

— Si, si, disait-elle encore.

Marc continuait à lui représenter ce que pourrait être ce bonheur sage et borné, et elle, toujours, répondait de même. Malgré tout, il crut lire encore une hésitation dans son consentement ; comme il la questionnait, elle finit par dire qu'elle serait capable sans doute de n'importe quel oubli, à la condition de retrouver un grand amour.

Après cela, ils demeurèrent quelque temps en silence. Maximilien vint les trouver. Puis Marc s'en alla, pensif.

Le surlendemain, comme il apprit que Charles-Armand et Louise revenaient le jour suivant, il voulut, avant ce retour, causer encore une fois avec Laure, et il se décida à se rendre à la Mettrie dans la soirée. Au cours de cette journée, il se souvint qu'il avait été plusieurs fois charmé et presque troublé par les paroles de Laure, et, bien qu'il n'y vît toujours qu'une exaltation de jeunesse, il se reprochait de n'avoir pas, pour la contenter, accordé un peu plus à ses rêves.

Elle, d'autre part, durant ces deux jours, à cause d'un mirage pareil, tandis qu'elle errait dans son jardin désert, laissait peu à peu se perdre dans l'ombre le souvenir des différences qui les séparaient. Neuve aux émotions de l'amour, au milieu de cet épanouissement nouveau, elle ne gardait de ces moments d'intimité et de confidence qu'un souvenir brillant et une espérance inexpliquée.

Donc, deux jours après cette dernière conversation, [illegible]

une lettre de Louise, disant que son père allait mal et qu'elle arriverait avec lui le lendemain soir, s'étant, sur le conseil des médecins, décidée à hâter le retour.

Marc en fut averti dans la journée, il vint le soir même entre huit et neuf heures. Il trouva Laure et son grand-père assis sur la terrasse. Maximilien paraissait inquiet, tourmenté. Il rentra bientôt, disant qu'il avait une lettre à écrire; de sorte que Laure resta seule dehors avec Marc.

Elle lui parla de son père, et elle lui dit sa peine d'apprendre qu'il revenait de cette cure aussi malade qu'à son départ. Marc essaya de la consoler, mais, au fond de lui-même, il n'ignorait pas combien l'état de Charles-Armand était grave.

Il lui dit ensuite :

— Laure, c'est la dernière soirée semblable à celles que nous avons passées jusqu'ici ; demain, déjà, tout sera changé.

Il ajouta :

— C'est pourquoi j'ai tenu à venir.

La respiration de Laure devint brève et pressée. Il lui dit :

— Voulez-vous que nous marchions un peu? Il fait, ce soir, un temps si admirable...

Ils se levèrent; ils suivirent le canal, dont l'eau immobile reflétait le ciel et les astres. C'était une de ces claires nuits des commencemens de juillet, qui sont brèves, légères et magnifiques. La lune dormait au zénith dans un azur doux et velouté.

Marc proposa d'aller à mi-côte sur la colline, pour voir la rivière et la plaine. Ils traversèrent la route et montèrent par une prairie; ils marchaient l'un près de l'autre en silence avec un sentiment grave qui venait de la nuit.

Bientôt, au-dessous d'eux, l'Allier brilla par places entre les silhouettes noires de ses arbres. Au delà apparaissaient comme des masses confuses quelques fermes endormies, et plus loin la plaine à perte de vue était grise et violette de poussière de lune.

De tous côtés, au-dessus de l'horizon courait, comme un anneau diaphane, une blancheur pâle et fondue. A la voûte du ciel s'éployait la clarté de la lune, et on entrevoyait, par delà cette nappe de lumière, des abîmes bleus avec une douceur particulière des étoiles.

Laure regardait, les yeux levés. Les bruits hâtifs des ténèbres, appel d'oiseau, abois lointains d'un chien, murmure

des vents, semblaient petits, menus, chétifs, serrés contre la terre.

Marc lui dit que, pendant ces deux derniers jours, il avait beaucoup pensé à leurs récentes conversations. Laure, ramenant les yeux vers lui, dit qu'elle y avait pensé aussi.

Il ajouta qu'il était très heureux qu'ils se fussent à la fin trouvés d'accord ; et Laure, comprenant que c'était une question, lui dit :

— Oui, oui...

Ensuite elle releva son regard vers le ciel.

Marc dit :

— Je me suis demandé si je ne vous avais pas, en causant, froissée quelquefois.

Elle répondit négligemment :

— Non, pourquoi ?

Après une attente, Marc reprit avec un accent de reproche :

— Laure, j'ai l'impression que vous êtes en ce moment lointaine, distante... Vous ne me dites point tout.

— Si ! Marc, si, répondit-elle avec vivacité, et je suis contente que vous soyez ici. Seulement, ce soir, c'est vrai, je suis comme interdite... troublée par tant de choses à la fois !

Elle ajouta :

— Et par cette grandeur de la nuit...

Le ton dont elle dit ces derniers mots laissa un silence après eux.

Ils se remirent en marche.

Laure, étendant le bras du côté de la plaine, dit :

— C'est une chose étrange comme aujourd'hui le ciel tout autour de l'horizon paraît lumineux !

Marc lui expliqua :

— C'est qu'en ce moment de l'année, le globe de la terre à travers l'espace s'incline et se penche en face du soleil de telle façon que le domaine de la nuit devient dans nos régions très étroit ; et l'aube commence à blanchir l'orient avant que même le crépuscule soit effacé.

— Ainsi, dit Laure lentement, la main toujours tendue, c'est pour cela qu'il y a cette ceinture de lumière autour du monde...

Elle continua :

— Regardez comme les étoiles sont rares et lointaines. La nuit est trop claire pour elles... Cette blancheur de l'horizon monte si haut dans le ciel, et, d'autre part, la lumière de la lune

s'étale et descend si bas que toutes deux se rejoignent, se confondent, et elles font ensemble un rideau au-devant de l'immensité.

Elle parlait avec émotion, comme s'il s'était agi d'objets qui l'eussent touchée personnellement; car cette vision de l'infini se rejoignait avec ses pensées profondes pour faire un ciel unique.

Marc soupçonna ce regret splendide, et il lui dit doucement :

— Vous voyez, Laure, qu'on peut, si l'on veut, arrêter ses regards à cette première voûte de lumière, et c'est assez; il n'est pas besoin d'aller par delà chercher les étoiles chimériques. On peut si l'on veut...

Mais Laure secouait la tête. Il tenta de ramener son attention sur ce qui les entourait.

— Remarquez comme, près de nous, la nature a un aspect heureux et presque enchanté. Chaque arbre et chaque pierre qu'on regarde devient d'une beauté insolite. L'air est doux. Voyons, Laure, dites-moi une fois, tout simplement et sans autres pensées, qu'il est bien que nous soyons ensemble par cette belle nuit...

— Oh! sans doute, c'est bien, répondit-elle, mais je voudrais tant de mon côté, Marc, que, au moins un instant, vous soyez comme moi, avec la même pensée que moi!...

Marc avait attendu une autre réponse, et il ne comprit pas la profondeur de cet appel.

Elle continua, d'un accent à la fois songeur et passionné :

— Je sais bien : vous allez dire que je suis étrange, Marc; mais, devant un spectacle sans bornes comme celui-ci, il me semble que j'ai l'âme très loin de tout, que cependant tout peut me blesser... Je voudrais m'oublier moi-même et qu'il y eût en moi quelque chose de vaste, intact, limpide comme est la nuit.

Elle était toute perdue dans ses paroles, et Marc, devinant ce vertige, fut peiné qu'il y eût sur elle une prise si forte de l'immensité.

Laure, dans ce moment qui dominait sa vie, jetait ses regards comme d'un sommet à la fois sur ses volontés anciennes et sur l'existence nouvelle où elle allait s'engager; celle-ci se déployait devant ses yeux avec ses courts sentiers trop fleuris, trop faciles, et, malgré elle, elle avait l'idée d'un autre devoir plus sévère, d'un commandement plus âpre et plus exaltant qui serait venu directement des profondeurs de l'infini. C'est

pourquoi elle était chancelante et tourmentée. Marc sentit que son âme lui échappait, qu'elle ne la pouvait retenir, et il la regarda tristement sous le grand ciel vide comme une enfant malade.

Pour la première fois maintenant, mais d'une façon définitive, il avait la vision d'un abîme entre elle et lui. Il resta un moment silencieux, puis dit :

— Savez-vous, Laure, vous m'effrayez un peu.

Et sa voix était devenue si sérieuse que Laure comprit que, durant ce silence, quelque chose de grave s'était passé.

Elle savait bien qu'elle l'aimait, qu'il était maintenant mêlé à ses pensées, que c'était à cause de lui qu'elle était ce soir si sensible et si troublée. Elle se souvint de ses dernières promesses, elle eut peur de les avoir trahies, et brusquement elle se retourna vers lui pour lui donner son âme.

— Marc, dit-elle comme le priant, vous voyez mal, vous vous trompez, je sais bien que cela ne doit plus être, et c'est la dernière fois.

Par amour pour lui, elle dit adieu à tout ce qui s'était, ce soir, représenté à elle avec tant de violence, à ses espoirs d'autrefois, à ce qu'elle avait été jusque-là. Pour se soumettre à lui et à l'amour qu'elle avait pour lui, elle abandonna tout d'un seul mouvement, d'un seul geste, avec l'idée que ce ne serait jamais plus. Immense et difficile adieu qui n'alla point sans déchirement, sans sanglots, sans l'impression vertigineuse de perdre un monde et de se retirer de toutes les plages de l'infini.

Elle lui dit son consentement nouveau comme elle put, mal, avec les mots obscurs qui lui venaient aux lèvres.

Elle sentit comme une réalité son âme, qui revenait toute frissonnante des profondeurs, glisser vers lui ; elle lui tendit lentement ses deux mains, frêle et penchée, et portant jusque dans ce renoncement à ses volontés idéales l'image de noces spirituelles et de mariage mystique.

Confiante en son sacrifice qu'elle savait sans prix, elle s'imaginait être comprise ; mais Marc, de son côté, non sans motif, pensait que ses promesses étaient vaines, et ne la croyait pas. Son esprit, d'ailleurs, n'allait pas si loin, si haut, jusqu'aux champs splendides et solitaires où pleurait Laure et où se nouaient ses sermens.

Au contraire, tandis qu'il la voyait ployée, brisée, il se re-

présenta, dans une seconde très lucide, qu'il n'avait pas d'amour pour elle. Il la jugea faible, souffrante. Avec une émotion du reste délicate, il se promit, puisqu'elle serait sa femme, de la protéger et de la guérir.

Il ne la comprit donc pas, et c'est ce qui, sans doute, le justifie de tout l'avenir. Et c'est pourquoi aussi le renoncement de Laure était d'un tragique illimité, se trouvant sans écho dans la nuit, comme un chant de violon pur, merveilleux et perdu.

Pendant qu'elle inclinait ainsi vers lui son âme où fuyaient des étoiles, Marc pensif, regardant ses prunelles pleines de clartés, disait lentement, avec un peu de tendre compassion dans la voix :

— Que se passe-t-il dans ces yeux? Quelle est donc cette déchirure de vos pensées par où vient ce mal démesuré? Hélas! blessée, malade... On vous a trop laissée chercher et réfléchir seule... Maintenant, vous avez le cœur trop lourd, trop riche... Comment ne seriez-vous pas la plus malade!

Mais Laure, pour qui la suite et l'ordre de ses sentimens étaient clairs, murmurait :

— Non, non, point malade, oh! Marc, point malade...

Elle avait pourtant confiance en son jugement, comme s'il avait vu plus loin qu'elle. Il lui semblait qu'elle avait désormais l'âme liée à lui, scellée comme devant des témoins éternels; et sans doute il fallait ce sacrifice sans bornes pour mettre à son cœur cet anneau.

Ils retournèrent en silence vers le parc et la maison. Elle marcha sur la prairie humide où traînait une molle vapeur blanchie par le clair de lune, s'éloignant, descendant... Un voile de mousseline flottait sur ses épaules. Après cette tourmente, elle était lasse et défaite. Marc avait pris son bras, et elle s'appuyait légèrement sur lui, maintenant presque distraite, inattentive et peut-être plus sensible qu'elle n'aurait cru aux parfums de la nuit...

Le lendemain soir, vers neuf heures, Laure et Maximilien se promenaient de long en large dans la cour de la petite station de H..., située en pleine campagne, à quelques kilomètres de la Mettrie, en attendant l'arrivée de Charles-Armand et de Louise. Ils ne se parlaient guère; tous les deux inquiets et impatiens songeaient à ce train qui approchait et à tout ce qu'il pouvait

leur apporter. Le ciel était nuageux. La petite gare, à peu près déserte, vibrait d'une sonnerie interminable ; dans la cour ne se trouvait d'autre voiture que l'omnibus qui les avait amenés, dont les grosses lanternes, projetant deux cônes de lumière, faisaient paraître l'ombre plus obscure.

Laure, malgré elle, avait l'esprit plein de son secret de la veille, qui semblait presque trop fort, prêt à s'épanouir : puis cette joie, brusquement, se brisait contre les impressions et l'anxiété de l'attente.

Le train arriva avec du retard. Il entra lentement dans la gare ; il était long et presque vide. Maximilien et Laure étaient venus sur le quai. Quand le train se fut arrêté, ils virent au loin une portière s'ouvrir, un carré de lumière tomba sur le sol, Louise descendit, et, tandis qu'ils s'approchaient, Charles-Armand descendit à son tour. Laure, en l'apercevant sous la lumière crue du wagon, fut toute saisie : combien il lui parut changé ! Elle était encore à quelques mètres ; elle s'arrêta brusquement, avec une sensation d'angoisse imprécise, mais violente : des hommes arrivèrent, prirent les paquets, aidèrent Charles-Armand à marcher ; elle vit tout dans une sorte de désordre surprenant. Enfin elle se remit et put embrasser Louise et son père.

Ils se dirigèrent ensemble vers la sortie, et Laure, à mesure qu'elle regardait Charles-Armand, sentait se vérifier, se fonder sa première et subite impression. Il n'y avait pas seulement chez lui une lassitude extrême : elle remarquait ses traits enfoncés, son attitude brisée, plus encore, un certain signe mortel qu'elle n'avait jamais vu ailleurs, et sur lequel elle n'avait point de doute pourtant.

Elle s'approcha de sa sœur et dit à voix basse :

— Mais, Louise, il est très malade...

— Il a été très souffrant là-bas, dit Louise rapidement, je n'ai pas voulu vous effrayer. Ce soir, il se ressent surtout de la fatigue du voyage...

A ces paroles, Laure reconnut que sa sœur n'avait jamais eu l'impression qu'elle venait, elle, d'éprouver, ce soupçon irrévocable et funeste.

Déjà Charles-Armand était monté dans l'omnibus, et Maximilien l'aida à s'installer ; le cocher avait approché une lanterne de manière à éclairer vivement l'intérieur de la voiture

Laure et Louise, debout devant la portière, regardaient, et Louise, à ce moment, comme si l'influence mystérieuse de sa sœur avait fait soudain apparaître à ses regards ce qu'elle n'avait jamais vu, fut frappée soudain de la même idée qu'elle, avec la même évidence, de l'idée qu'elles allaient le perdre.

Elle ne dit rien, mais, instinctivement, elle chercha la main de Laure et la serra avec force, de sorte qu'à ce moment toutes deux se comprirent. Elles restèrent là, immobiles, avec des larmes dans les yeux. Laure, à plusieurs reprises, avec une intonation de reproche, murmura :

— Mais, Louise ! mais, Louise !

Elles prirent place à leur tour dans la voiture, qui s'ébranla.

Une fois arrivé à la Mettrie, Charles-Armand parut se remettre un peu ; il causa quelques instans, puis se fit conduire dans sa chambre, où Maximilien l'accompagna.

Lorsque Laure et Louise furent seules, celle-ci fondit en larmes; elle avait les nerfs tendus par son long silence et sa solitude ; elle dit qu'elle avait passé auprès de son père des journées très pénibles, qu'elle avait eu besoin de tout son courage et que, cependant, c'était ce soir, pour la première fois, qu'elle avait eu la pensée qu'il ne guérirait pas, sans quoi elle aurait écrit en d'autres termes. A plusieurs reprises, elle assura, avec des larmes, qu'elle avait fait tout ce qui était possible. Laure s'efforça de la consoler.

Elle s'était promis de lui parler, dès qu'elle la reverrait, des événemens survenus durant leur séparation et de ses fiançailles probables ; mais, à présent, elle écartait cette confidence presque avec gêne, comme si elle n'eût plus convenu. Ce soir-là, elles restèrent quelque temps à causer, Louise racontant des incidens de leur séjour à Vals ; malgré leur bonheur de se retrouver, elles avaient la sensation d'une peine infinie qui encerclait leurs pensées.

Maximilien revint, ayant laissé à côté de Charles-Armand quelqu'un pour le veiller. Il paraissait ému. A présent, il se reprochait de n'être pas allé à Vals, et il regrettait que Louise ne l'eût pas mieux renseigné. Toutefois, il ne voulut lui faire à ce sujet aucune observation.

Ils se séparèrent. Laure gagna sa chambre, elle se coucha et s'endormit ; mais son sommeil fut bientôt dérangé, il lui semblait qu'elle apercevait sous une pâle clarté le visage fin de son

père, avec sa barbe argentée, son regard cave et souffrant, à demi noyé dans une ombre mystérieuse et triste.

Or il se trouva qu'en regardant mieux, cette ombre, par une confusion ordinaire aux rêves, devenait le malheur, la mort, un désespoir sans bornes, des abîmes froids et funestes. Elle se réveilla brusquement et, alors, elle eut un moment d'effroi en retrouvant dans la réalité précisément la même peine que dans ses songes.

Elle alluma une bougie et, accoudée sur son oreiller, resta longtemps troublée. Oui, c'était bien vrai que devant elle il y avait, dans une ombre prochaine, des séparations, des adieux, toute une immensité de maux insondés. Presque avec étonnement elle jeta un regard en arrière sur sa vie qui avait été jusque-là si comblée, si paisible, si préservée, qui n'avait rien su du malheur et de ses nécessités. Il lui parut qu'elle s'était avancée jusqu'au seuil d'un monde inconnu... : son affection pour Marc, cette joie nouvelle, qui cependant occupait son cœur, ne l'aidait pas, ne la secourait pas.

Elle mit beaucoup de temps à se rendormir, et, ensuite, elle garda tout le long de son sommeil ce souvenir accablant et glacé.

Quand elle s'éveilla, le soleil brillait dans sa chambre, faisant contraste avec ses angoisses de la nuit. Il était déjà près de neuf heures. Elle s'habilla et sortit. Elle apprit d'un domestique que son père avait passé la nuit convenablement. On lui dit aussi que sa sœur était levée depuis longtemps et se promenait dans le jardin. Elle voulut aller la retrouver. Alors une circonstance survint qui, quoique insignifiante en elle-même, la frappa pourtant. Comme elle ouvrait la porte du vestibule pour sortir, elle aperçut Louise, à peu de distance, sur la terrasse, qui causait avec Marc. Tous deux étaient debout, au soleil, près d'une corbeille de fleurs, et Louise avait les mains pleines de petites baies d'un rouge éclatant qu'elle venait sans doute de cueillir parmi les roses du massif. C'était une matinée chaude et dorée. Louise avait son ample chapeau de jardin, dont l'ombre tombait sur son visage et sa robe. Laure la voyait de profil : or elle paraissait interdite, elle jeta les yeux sur ses mains, puis, en rougissant, elle leva vers Marc, qui souriait, un regard très étonné.

Laure s'arrêta un instant sur le pas de la porte ; elle ne

pouvait deviner les sentimens et les paroles qui accompagnaient leurs attitudes : elle avait dit à Marc qu'elle ne saurait engager sa vie sans l'assentiment de sa sœur, et Marc, qui était venu prendre des nouvelles de Charles-Armand, ayant rencontré Louise en arrivant, au cours de leur conversation, lui avait dit, moitié riant, moitié sérieux, en même temps qu'il désignait ses mains et sans s'expliquer davantage, qu'elle tenait là sa destinée ; Louise, un peu troublée, ne le comprenait pas.

Laure s'approcha, et la conversation prit un autre tour. Elle ne chercha pas à savoir ce qu'ils s'étaient dit. Mais bien des fois par la suite elle revit cette scène un peu énigmatique, dans la claire matinée de juillet, le groupe qu'ils formaient tous les deux, l'attitude de Louise, ses mains mi-ouvertes où semblaient briller au soleil des gouttelettes de sang, et son regard incertain qui allait du visage de Marc aux fruits rouges des rosiers.

ÉMILE CLERMONT.

(*La deuxième partie au prochain numéro.*)

Mme DE STAËL ET M. NECKER

D'APRÈS LEUR CORRESPONDANCE INÉDITE

II[1]

LEUR CORRESPONDANCE A LA VEILLE ET AU LENDEMAIN DU DIX-HUIT BRUMAIRE

Dans la notice, toute vibrante encore de sa douleur, que Mme de Staël consacrait à la mémoire de celui qui lui avait été si cher, elle écrivait ces lignes : « Je publierai un jour les lettres de mon père. C'est moi qui suis la plus riche entre ses amis, car il n'a pas laissé passer, quand nous étions séparés, un courrier, un seul courrier sans m'écrire (2). » La publication intégrale des lettres de M. Necker ne présenterait pas autant d'intérêt que le croyait Mme de Staël. Parfois sarcastiques et spirituelles, parfois un peu incorrectes de forme, toujours mesurées et sagaces, elles sont malheureusement remplies de beaucoup de détails intimes et de petites nouvelles locales qui les alourdissent. Je me bornerai donc à tirer de ces lettres quelques extraits. Dans ces extraits on verra, en quelque sorte, se refléter Mme de Staël elle-même. A travers les marques de tendresse que son père lui prodigue, tendresse qui n'exclut cependant pas la clairvoyance, et les judicieux conseils qu'il lui

(1) Voyez la *Revue* du 15 février.

(2) *Œuvres complètes de Mme la baronne de Staël*, t. XVIII, p. 97. Cette édition que le fils de Mme de Staël fit paraître en 1820 est la plus complète. Les éditions subséquentes n'ont fait que la reproduire.

donne, on devine en effet l'existence agitée qu'elle mène, ses perplexités, ses imprudences, ses impétuosités généreuses. On trouvera aussi l'écho des événemens contemporains dont M. Necker et sa fille s'entretiennent au jour le jour et un nom y apparaît, presque à chaque lettre, qui en relève l'intérêt, — et ceci aurait singulièrement étonné Mme de Staël, — celui de Bonaparte.

I

La correspondance s'ouvre en 1797. A cette époque, le nom de Bonaparte était sur toutes les lèvres, et lorsque M. Necker l'appellera « le héros, » il ne fera que répéter le surnom que lui avait donné la voix populaire. L'année précédente, la campagne d'Italie, Lodi, Castiglione, Arcole, l'entrée triomphale à Milan avait appris à la France ce nom que, la veille encore, elle ignorait presque, et, comme le dit M. Madelin dans le brillant résumé de la Révolution française que l'Académie française a couronné, « l'Europe stupéfaite voyait s'élever en quelques jours un astre qui allait changer la face du monde (1). » L'année suivante, la face du monde, grâce au héros, allait changer encore une fois. A la France il avait apporté la gloire, au monde il apportait la paix. A Campo-Formio, il l'imposait à l'Autriche, et le Directoire jaloux, peu désireux peut-être de voir revenir à Paris le général qui était déjà l'idole de la nation, l'envoyait au congrès de Rastadt, non sans quelque espoir que le diplomate ne vaudrait pas le capitaine et qu'il se diminuerait aux petits jeux des chancelleries. Pour gagner, en arrivant de la Lombardie, le grand-duché de Bade, le chemin le plus court est par Genève. M. Necker va nous raconter, dans quelques-unes de ses lettres, l'émoi causé en Suisse par le passage du « héros. »

5 novembre 1797.

Si Buonaparte passait par Genève, et par Coppet ensuite, pour aller à Rastadt ou à Paris, je me tiendrais sur le grand chemin, comme un badaud, pour le voir passer. Personne jusques à présent n'a entendu dire qu'il doive traverser la Suisse. Natural (2) me disait bonnement l'autre jour: « Je voudrais bien que Mme la Baronne eût un jour du crédit auprès du grand général: ce serait peut-être un bon moyen pour mon affaire. »

(1) *La Révolution*, par Louis Madelin, p. 455.
(2) Petit banquier du pays de Vaud.

Tu vois qu'au milieu des grands événemens chacun pense encore à toi. Je trouve aussi que cela vaudrait mieux qu'une lettre à un ministre; mais, à sa place, je ne me presserais pas; le moment ne vaut rien. Il y a des gens qui pensent que Buonaparte a trop d'affaires en Italie pour aller en France.

23 novembre 1797.

Je t'ai écrit avant-hier par l'ami (1), et j'ai laissé Buonaparte attendu à neuf ou dix heures du soir à Coppet. Je fus avec les envoyés de Berne et d'autres curieux chez M. Duchesy, mais, à minuit, le héros n'arrivant point, je quittai la campagne et fus me coucher. Il vint à deux heures une estafette avertir qu'un ressort de sa voiture ayant cassé, il ne passerait que le lendemain matin à neuf heures ; on l'attendit toute la matinée inutilement ; sa voiture n'avait pu être raccommodée ; enfin les équipages parurent à sept heures du soir ; les chandelles étaient sur les fenêtres ; une escorte de douze dragons était prête. M. de Wurstemberger (2) et M. le Baillif descendirent dans la rue à la porte de M. Duchesy. On cria : *arrête* à la voiture, mais les postillons n'en tinrent compte et ils traversèrent Coppet plus vite que le vent. Les glaces de la berline du général étaient fermées. Il ne les ouvrit point et personne n'a pu l'apercevoir. Le Baillif garda son compliment et chacun remonta dans l'appartement avec plus ou moins d'humeur et de chagrin.

Les dragons cependant suivirent le général et l'on parvint près de l'avenue de Bossey à se placer à côté des postiers. Alors il ouvrit sa glace et demanda s'il était sur le territoire suisse. M. de Wurstemberger l'atteignit à Nyon et lui parla. Je ne sais en ce moment quelle explication il y eut entre eux ; mais elle fut amicale. On croit généralement que la crainte des postillons genevois d'être forcés à Coppet de céder la place aux relais de Leurs Excellences les a engagés à traverser Coppet sans s'arrêter et sans obéir aux sommations de la garde, et Buonaparte a passé Coppet sans se souvenir qu'il y avait là un Baillif en attente. Toute cette conjecture est pourtant à revoir.

Un des dragons de Coppet avait été chargé par Mlle Agier de remettre une lettre à Buonaparte ; il a exécuté sa commission entre Coppet et Nyon, et le général, arrivé à Nyon, a demandé où demeurait Mlle Agier. On lui a répondu que c'était sur la route de la manufacture de faïence. Il s'est arrêté à sa porte, l'a embrassée, l'a appelée sa bonne maman et a passé cinq minutes dans sa chambre où elle n'avait pas eu le temps de faire allumer deux chandelles. Cette demoiselle Agier l'avait connu à Lyon dans son enfance, c'est la même qui a fait des vers pour toi et même pour moi. Ne crois-tu pas qu'elle sera invitée à une ou deux après-dîners de plus dans la semaine ? On ne sait rien de plus de la route du général, si ce n'est qu'il

1. Cette lettre a dû être perdue.

2. M. de Wurstemberger était un membre du gouvernement de Berne sous la domination duquel était alors le pays de Vaud. M. Duchesy était un des notables de Coppet.

Lausanne le peuple a mis les relais de Leurs Excellences à sa voiture et a fait ainsi une petite justice de l'insolence des postillons genevois. On prépare beaucoup de fêtes au général à Berne, mais il est trop pressé pour en profiter. Il y a eu à Nyon de la musique et beaucoup de *vivats*. Voilà ma partie finie; je remets le héros à l'histoire.

27 novembre 1797.

Deux petits mots de Buonaparte qui m'ont paru de bon goût et toujours avec Mlle Agier (1). Elle lui a parlé des lettres qu'elle lui avait écrites et il s'est excusé parce qu'il avait eu quelques affaires, et en s'en allant, voyant qu'elle avait gardé une ancienne servante dont il avait le souvenir, il lui a dit : « A présent, recommande à Jacqueline de ne plus m'appeler polisson... »

1er décembre.

M. de Wurstemberger a écrit au Baillif de Nyon que Buonaparte, en se fâchant beaucoup contre ses postillons, a montré beaucoup de regret de n'avoir pas connu le moment où il passait à Coppet, et, dans son regret, il a placé le désir qu'il aurait eu de faire connaissance avec moi. Le Baillif m'a fait dire qu'il m'apporterait la lettre de M. de Wurstemberger et comme il l'a montrée à plusieurs personnes, il m'en revient de l'honneur dans ce pays.

Dans ses lettres à sa fille, M. Necker n'appelle pas seulement Bonaparte « le héros. » Souvent il dit aussi : « ton héros, » et on va voir que ce n'était pas sans raison. Les archives de Coppet contiennent une preuve assez curieuse de la fascination que, dès cette année 1797, Bonaparte exerçait sur l'imagination de Mme de Staël et en même temps des craintes que, déjà, il lui inspirait. J'ai dit qu'elle avait une passion malheureuse, celle de composer des tragédies. En 1787, elle avait écrit *Jane Grey*, qui courut longtemps en manuscrit et ne fut imprimée qu'en 1790 à un assez petit nombre d'exemplaires. A la veille de l'ouverture des États généraux, elle avait composé une tragédie qui se passait en Perse. Un souverain éclairé, conseillé par un sage ministre, voulait doter ses sujets des bienfaits de la liberté et réunissait leurs délégués en une assemblée délibérante. Inutile de dire à qui elle pensait quand elle mettait en scène le sage ministre. Pendant le Directoire et la Révolution, et alors qu'elle se dévorait à Coppet dans l'inaction, elle avait

(1) Cette demoiselle Agier ne fut pas oubliée par Bonaparte. J'ai signalé ce trait à mon confrère, M. Frédéric Masson, en faisant appel à son obligeante érudition qu'on ne trouve jamais en défaut. J'ai appris de lui qu'elle était inscrite sur la liste des pensionnaires de l'Empire pour une somme de 6 000 francs.

écrit *Montmorency*, dont elle parlait à son mari dans ses lettres. En 1797, elle écrivit : *Jean de Witt, tragédie en cinq actes et en vers*. C'est la mention que porte un manuscrit tout entier de sa main. Le papier en est rude et épais, comme celui de presque tous les manuscrits de Mme de Staël. Le texte est fréquemment raturé, ce qui le rend par endroits difficile à déchiffrer. Le sujet du drame est le différend tragique de Jean de Witt avec Guillaume de Nassau. C'est naturellement Jean de Witt qui en est le héros, et, naturellement aussi, c'est en Hollande que se passe la scène, mais il est bien difficile de croire que ce ne soit pas la France dont Mme de Staël a voulu décrire l'état, lorsque, dès la première scène entre Jean de Witt et son confident Bergen, — car, suivant le procédé classique, Jean de Witt a un confident, — le confident s'exprime en ces termes :

Toi qui défends encore la liberté Bataye,
Toi le seul citoyen de ce pays esclave,
Jean de Witt, c'est assez; les talens, les vertus
S'épuisent maintenant en efforts superflus.
On peut sauver l'État et non la République.
. . . . . .
La liberté n'est plus qu'une arme dangereuse
Qui sert à soulever la foule factieuse
Et les amis adroits de l'absolu pouvoir,
De l'ordre et de la paix vous présentant l'espoir,
Attachent les esprits au sceptre militaire
Dont on veut que Nassau soit le dépositaire.
. . . . . .
Faut-il dans un seul chef trouver notre défense ?
Faut-il du peuple entier soulever la puissance ?
Pour nos antiques lois son respect est détruit.
Par un espoir nouveau toujours on le séduit.
Un prince, un nom fameux ranimerait son zèle,
Indigne d'être libre, il peut être fidèle
Et c'est une vertu pour ce peuple aujourd'hui
Que d'adorer un maître et de mourir pour lui.

Il est bien difficile également de ne pas croire qu'elle a traduit ses propres sentimens et les appréhensions des rares fidèles de la liberté en face de l'attitude énigmatique du « héros, » lorsqu'elle met dans la bouche de Jean de Witt les vers suivans :

Bergen, un seul devoir à ce pays me lie.
S'il cesse d'être libre, il n'est plus ma patrie.

Que Guillaume ou Louis le soumette à ses lois,
Entre ces deux tyrans irai-je faire un choix?
. . . . . .
C'est ainsi que Nassau marche à l'autorité.
Quel augure, grand Dieu, pour notre liberté!
Je crains son caractère et jusqu'à sa sagesse.
Ce calme inaltérable, au sein de la jeunesse,
Loin de me rassurer me remplit de terreur.
Son intérêt déjà seul commande à son cœur :
On ne voit rien en lui qui soit involontaire.
Chaque pas a son but, chaque mot son mystère;
Ses traits qu'à peine encore vingt ans ont embellis
Par de longs souvenirs semblent déjà flétris.
La vieillesse s'y place à côté de l'enfance.
Depuis ses premiers ans, avide de puissance,
L'art s'empara d'abord de cet esprit naissant,
Et prévint la nature à son premier accent.

Ces vers, qui ne font pas beaucoup d'honneur au talent poétique de Mme de Staël, en font davantage à sa sagacité. Le portrait de Bonaparte à vingt-huit ans ne laisse pas que d'être, par certains côtés, ressemblant, et lorsqu'elle dit du peuple de Hollande :

Indigne d'être libre, il peut être fidèle,

n'entrevoit-elle pas, d'un coup d'œil prophétique, ce que va être, pendant quinze ans, le peuple de France?

II

Mme de Staël passa les premiers mois de l'année 1798 à Coppet avec son père. Elle le quitta au commencement d'avril. Ce n'était jamais sans inquiétude que M. Necker la savait dans ce milieu de Paris encore si troublé. « J'ai toujours peur, ma chère Minette, lui écrivait-il, l'année précédente, que tu ne parles et que tu ne remues, et qu'un ennemi ne saute sur toi. » Il semble que cette année il l'ait vue partir avec une émotion particulière. Le lendemain même du jour où elle avait quitté Coppet, il lui adressait cette lettre touchante :

20 avril.

Chère Minette, je t'ai quittée avec bien de la peine et tu n'a pas jeté les yeux vers les trois fenêtres ou j'ai été consécutivement pour voir encore

ton aimable mine. Je te suis dans ta route avec la plus tendre affection et tu m'as dit tant de choses douces et sensibles le jour et la veille de ton départ que je vis avec elles.

Mme de Staël s'était installée à Saint-Ouen, l'ancienne terre de son père où s'était écoulée sa brillante jeunesse et qui était encore sous séquestre. Mais elle avait obtenu la permission d'y résider. Les lettres de M. Necker portent la singulière suscription suivante qui rappelle encore les temps révolutionnaires : « A la citoyenne Staël, Saint-Ouen, par *Franciade*. » *Franciade*, c'est Saint-Denis. Les lettres elles-mêmes, en cette année 1798, présentent peu d'intérêt. Elles ne contiennent presque aucune allusion aux affaires de France. Le « héros » est en Égypte et il n'arrive que de rares nouvelles de lui. Cependant, lorsque M. Necker est informé par les papiers publics du désastre d'Aboukir, il écrit à sa fille :

Je te vois douloureusement affligée du malheur arrivé à la flotte française et je partage ta peine. Réfléchis, pour ta consolation, que c'est un seul échec à la suite et au milieu de tant de succès...

Les autres lettres sont presque toutes des lettres d'affaires. M. Necker se trouvait alors aux prises avec d'assez sérieuses difficultés dans la gestion de sa fortune. « Mon père avait perdu par la révolution de Suisse et par le séquestre de son dépôt en France les trois quarts de sa fortune, » dit Mme de Staël dans la notice dont j'ai parlé. Peut-être exagère-t-elle un peu ; mais il est certain que, d'une part, la mise sous séquestre de ses biens en France et en particulier de deux millions qu'il avait laissés en dépôt au Trésor au moment de son départ, d'autre part, la suppression des droits féodaux, conséquence de la proclamation de la République en Suisse et de l'incorporation de Genève à la France avaient fait une brèche sensible à ses revenus. Mme de Staël prévoyait depuis longtemps cette suppression. Rendant compte à son mari, quelques années auparavant, des progrès de l'esprit révolutionnaire dans son pays d'origine, elle ajoutait : « Tout ce qui leur plaira, excepté la suppression des droits féodaux. » Les droits féodaux avaient été abolis cependant, et les revenus du baron de Coppet, — c'était le titre auquel avait droit M. Necker, — avaient été singulièrement diminués par cette suppression. Quant à son dépôt de deux millions, le remboursement lui en avait bien été offert, mais en biens du clergé. Il

avait refusé, ce qui, de la part d'un protestant, était assurément preuve de délicatesse, et la correspondance de Mme de Staël avec son mari porte la trace de la répugnance constante opposée par M. Necker aux offres avantageuses que lui faisaient parvenir les acquéreurs de biens *nationaux*. Mais il ne s'en appliquait pas moins à réparer par d'heureux placemens en France où les immeubles étaient tous à vil prix, où l'argent était rare et cher, les atteintes portées à sa fortune, et, sur ces opérations, il consultait Mme de Staël qui, durant cette année 1798 en particulier, lui servait souvent d'intermédiaire avec des notaires ou des banquiers.

L'intermédiaire était bien choisi. Mme de Staël paraît avoir eu une très bonne tête d'affaires. En tout cas, elle avait beaucoup d'ordre et elle apportait beaucoup de soin à la gestion de sa fortune qu'elle considérait, avec raison, comme la sauvegarde de son indépendance. Il y a dans les archives de Coppet plusieurs liasses de lettres de ses divers banquiers, auxquelles elle répondait très exactement. Ce goût de l'ordre ne l'empêchait pas d'être très généreuse et très dévouée, pécuniairement parlant, à ses amis. Non seulement, pendant la Terreur, elle en fit évader à prix d'argent un grand nombre, mais toute sa vie elle obligea volontiers par des avances les personnes de son entourage qui s'adressaient à elle. Je possède la liste des prêts qu'elle consentit, et on serait peut-être étonné d'y voir inscrits certains grands noms. Mais, à l'époque dont je parle, elle n'était pas en possession de sa fortune. Elle avait vécu jusque-là des revenus de sa dot que lui servait son père et du traitement d'ambassadeur de M. de Staël, traitement de tout temps très irrégulièrement payé, sans que M. de Staël, qui n'était pas seulement généreux, mais plutôt prodigue, eût jamais accepté de restreindre ses dépenses. Aussi était-il tombé dans de graves embarras qui devaient amener M. Necker à exiger une séparation de biens. Ces questions d'intérêt remplissent presque exclusivement les lettres de M. Necker durant l'année 1798, et le détail en serait fastidieux.

III

L'année 1799 allait apporter dans l'état de la France de singuliers changemens dont le contre-coup se fait sentir dans

la correspondance de M. Necker, quelle que soit la réserve prudente dont il enveloppe habituellement sa pensée (1).

Au cours de l'année précédente avait paru la seconde édition de l'ouvrage de Mme de Staël intitulé : *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations.* Elle apprenait que Bonaparte s'était fait envoyer cet ouvrage en Égypte. Elle le mandait à son père qui lui répondait :

4 mai.

Ainsi donc te voilà en gloire aux bords du Nil. Alexandre le Macédonien faisait venir de tous les coins du monde des Philosophes et des Sophistes pour les faire parler. L'Alexandre corse, pour épargner du tems, n'entre en communication qu'avec l'esprit de Mme de Staël. Il entend les affaires.

Mais si Mme de Staël était justement flattée d'attirer ainsi l'attention du « héros, » elle n'en demeurait pas moins fidèle à cet idéal, qui a séduit tant de nobles esprits, d'une République modérée, tolérante, « conservatrice et libérale, » deux mots qui sont moins nouveaux qu'on ne pourrait le croire, et dont Bonaparte allait lui-même bientôt se servir. C'est durant les premiers mois de cette année 1799 ou les derniers de l'année précédente, — l'époque est assez difficile à fixer, — qu'elle a écrit ce curieux ouvrage qui n'avait jamais été publié et qui a été découvert il y a treize ans dans les cartons de la Bibliothèque Nationale (2). Elle demandait à cette République de réparer les erreurs, les injustices, les cruautés du passé. De Coppet, où elle passait l'été, elle adressait à Garat cette belle lettre dont Vandal a publié une partie, mais que je ne puis

(1) Lorsque mon regretté confrère et ami Vandal préparait son bel ouvrage sur *l'Avènement de Bonaparte*, je l'avais invité à venir à Coppet prendre connaissance de cette correspondance. Il en avait apprécié l'intérêt et il avait pris, sur les lettres de M. Necker et sur d'autres encore, de nombreuses notes dont il s'est servi avec beaucoup d'art, de tact et de mesure dans le premier et le second volume de sa remarquable histoire. Avec mon autorisation, il a communiqué ces notes à M. Paul Gautier qui s'en est servi également dans son ouvrage intitulé : *Napoléon et Mme de Staël*. On ne s'étonnera donc pas de trouver dans cet article quelques passages des lettres de M. Necker déjà citées par Vandal ou par M. Gautier.

(2) *Des circonstances actuelles qui peuvent terminer la Révolution et des principes qui doivent fonder la République en France.* Cet ouvrage, qui a été édité avec beaucoup de soin et précédé d'une très substantielle et équitable étude sur Mme de Staël par M. John Vienot, renferme beaucoup d'erreurs et d'illusions, mais aussi beaucoup d'idées généreuses et de vues profondes, ce qui est le propre de l'esprit et des ouvrages de Mme de Staël.

me défendre de reproduire ici tout entière, tant elle lui fait honneur :

Coppet, ce 23 thermidor. Canton Léman.

Avez-vous lu le récit de Ramel sur son séjour à Cayenne (1) mon cher Garat. Je l'ai trouvé ici et, cherchant à qui ma profonde émotion pouvait s'adresser en France, j'ai pensé que votre imagination sensible aurait reçu la même impression que moi. L'irréparable passé ne peut obtenir que des regrets, mais est-il possible de supporter l'idée qu'il reste à la Guyane deux malheureux, Lafond-Ladébat et Barbé-Marbois, qui continuent à souffrir ce que vous raconte cet affreux récit. Ainsi l'on punit l'obéissance ! Ceux qui se sont soumis à la déportation sont sur les plages brûlantes et ceux qui se sont dérobés à la loi du 19 fructidor en sont récompensés par Oléron (2). Pourquoi cette inégalité ? Pourquoi traiter plus mal Marbois et Ladébat que Camille Jordan et Siméon ? Aucun d'eux, certainement, aucun homme ne mérite l'incroyable supplice d'un séjour inhabitable. Mais Marbois et Ladébat sont encore plus dignes d'intérêt, puisqu'ils se sont résignés avec une rare modération à la peine qui leur était imposée. Quel motif pour une telle injustice, pour une si grande inhumanité ? Faut-il ajouter à la férocité des mesures révolutionnaires le caprice des rois et, parmi tant d'hommes, frappés si cruellement, laisser encore le hasard accabler deux victimes qui mériteraient au contraire un intérêt particulier par leur constance et leur soumission ? Il dépend des Directeurs de permettre à Marbois et à Ladébat de revenir à Oléron. Obtenez d'eux cette justice au milieu de cette chaleur brûlante. Ne pensez-vous pas avec amertume à ce que doivent souffrir ces malheureux avec des insectes de tout genre et sur la Ligne. Mériterions-nous jamais aucune pitié si cette image ne nous poursuivait ? A la fin de votre bel ouvrage (3) vous demandiez qu'on vous transportât sous un beau ciel où vous puissiez penser et sentir. Donnez donc à ces malheureux un air qu'ils puissent respirer, un air qui ne porte pas la mort avec lui. On s'inquiète de Billaud de Varennes (*sic*). On veut le rappeler parmi nous, et ces deux hommes à qui on ne peut reprocher que les opinions politiques qu'on leur suppose, ces hommes ne trouvent point de défenseurs. Quel effet voulez-vous que produise notre République au dehors quand on lit cet ouvrage de Ramel où les faits racontés ont un si grand caractère d'évidence. Il faut être Français, il faut ne pas pouvoir rejeter sa part d'alliance avec son pays pour chercher des excuses et des explications au silence que les Conseils gardent sur de telles atrocités. Je vous en prie, mon cher Garat, donnez-vous cette bonne

(1) Ramel, qui était commandant de la garde des deux Conseils de la République Française au moment du 18 fructidor, s'était échappé de la Guyane où il avait été déporté. Il avait publié à Hambourg un *Journal* de son séjour à Cayenne qui avait fait grand bruit.

(2) Un certain nombre des déportés de Fructidor étaient encore à cette date cantonnés dans l'île d'Oléron.

(3) Garat a publié un assez grand nombre d'ouvrages. Le dernier en date avant cette lettre a pour titre : *Mémoires sur la Révolution*.

action. Faites revenir ces deux infortunes. Dans le cours de votre vie, ce souvenir vous tiendra fidèle et douce compagnie. J'ai vu dans les papiers votre excellent discours sur Billaud de Varennes. Il vous donne une nouvelle force pour l'acte d'humanité que je vous demande. Chaque preuve de courage d'un homme de bien lui rend l'effort suivant plus facile en augmentant son pouvoir. Dans le commencement de la Révolution, les événemens révolutionnaires étaient plus forts que les hommes; mais, aujourd'hui, s'ils le veulent, les hommes sont plus forts que les événemens...

Mme de Staël continue en entrant dans quelques détails sur la situation politique en Suisse dont toute la partie française est parfaitement tranquille, « soit, dit-elle, que la langue soit le premier des biens, soit surtout parce qu'un homme d'une rare vertu est à la tête de ce canton et qu'il y ait fait aimer même la révolution suisse, » et elle ajoute :

Combien, en France, cela serait plus facile; mais il semble que les Jacobins se chargent d'être l'épouvantail de tous les principes de liberté pour empêcher que la victoire ne s'y rallie... Je vous reproche un peu trop d'indulgence pour un parti qui fera toujours le mal pendant que vous lui prêcherez le bien.

La lettre se termine par des assurances affectueuses à « tous les Garat, » — Garat avait un frère et un cousin, le fameux chanteur, — et par un compliment à la belle Sophie, c'est-à-dire à Mme de Krüdener, dont Garat le chanteur était alors fort épris.

Garat, qui avait été ministre de l'Intérieur sous la Convention, n'était plus alors que membre du Conseil des Anciens. Pour faire parvenir au Directoire des conseils de modération, Mme de Staël crut devoir s'adresser plus haut. Elle était toujours demeurée en relation avec Barras. Ce plus que médiocre personnage, qui nous apparaît aujourd'hui comme un des plus corrompus de cette triste époque, avait conservé, aux yeux de Mme de Staël, le prestige d'un homme de l'ancienne société, prestige auquel elle fut toujours sensible, car démocrate d'opinions, elle était aristocrate de goût et d'instinct. Dans le brouillon de cette lettre inachevée, que j'ai retrouvé également dans les archives de Coppet, on verra tout à la fois quelle était l'ardeur de son patriotisme français et quelles illusions elle nourrissait sur l'homme dans lequel elle n'était pas éloignée de voir un sauveur.

enève, ce 29 fructidor, Coppet.

Je suis restée plus longtemps que je ne comptais loin de vous, mon cher Barras. Votre brave Masséna ayant bien défendu la Suisse jusqu'à présent (1), j'ai pu demeurer auprès de mon père. Le mauvais temps va me ramener. Je souffre extrêmement d'être loin de Paris au milieu de mauvaises nouvelles dont on se plaît à nous abreuver. Vous me trouverez singulièrement vive en patriotisme depuis nos malheurs et peut-être est-il vrai que les caractères modérés dans la victoire sont ceux que les revers exaltent. Ma confiance en vous me soutient. Je vous crois éminemment les qualités nécessaires dans le danger, et l'on ne vous donne que trop d'occasion de les développer. La Suisse française n'a pas un mauvais esprit ; on trouve dans les villes assez de partisans des Français ; il paraît qu'il n'en est pas de même de la Suisse allemande ; elle a trop souffert pour nous aimer. J'ai vu Haller à Lausanne et nous avons parlé une heure de vous avec une amitié sincère ; j'aurais souhaité qu'une fée vous amenât là pour quelques instans. Vous nous auriez mieux écoutés qu'au Luxembourg où trop de passions vous parlent pour qu'une affection désintéressée puisse se faire entendre. Enfin, c'est le moment de l'action, et non celui du raisonnement. Mais profitez donc du premier triomphe pour être modéré ; la fierté défend de céder quand on est vaincu, mais c'est aussi la fierté qui commande d'être généreux quand on est vainqueur. Quoi qu'il arrive, mon cher Barras...

Le brouillon est inachevé. Je ne saurais dire si la lettre a été envoyée.

IV

La saison s'avançait cependant et, comme le dit Mme de Staël dans sa lettre à Barras, le mauvais temps allait la ramener à Paris, le passage des montagnes en hiver étant toujours assez difficile. M. Necker la vit partir avec encore plus de regrets et d'émotion qu'à l'ordinaire. Bien qu'il s'en défende dans la lettre qu'on va lire, on dirait qu'il avait le pressentiment des épreuves au-devant desquelles sa fille courait. Le jour même où elle quittait Coppet, il traçait ces quelques lignes :

Je t'ai suivi longtems des yeux quand tu as quitté Coppet et mon cœur était déchiré ; mais aucun pressentiment inquiet ne se joignait à ma peine. Mes vœux t'accompagnent et t'environneront sans cesse. Sois sage, sois prudente et pense quelquefois à ma tendre amitié pour toi. Je t'embrasse de tout mon pouvoir.

Adieu, chère et très chère Minette.

1. Masséna livrait à ce moment autour de Zurich d'héroïques combats contre l'armée de Souvaroff.

Le lendemain il lui écrivait encore :

Ce 18 novembre.

Je t'ai vue partir hier, ma chère Minette, avec une vive et profonde émotion et je suis au même degré de sentiment. M. (nom illisible), dont j'attends le retour ce soir, est, dans ce moment, l'homme intéressant pour moi. Je te vois au delà des grandes montagnes et commençant demain à rouler dans la plaine ; c'est une autre perspective et toujours toi. Ta cousine et Pictet passeront la soirée avec moi ; mais, à part ce moment, j'ai bien vu que là où tu n'es pas, la vie manque. Ils ont absolument voulu faire un piquet avec moi qu'ils ne savent ni l'un ni l'autre, et j'y ai consenti par complaisance, mais cette table longue où je t'ai vue si souvent devant moi me serrait le cœur ; et je te grondais de ce que tu les avais peut-être engagés à rester. Tu as été beaucoup mieux remplacée aujourd'hui par mes pensées et ma mélancolie. Avec quelle impatience j'attends de savoir ton arrivée ! Un voyage de Suisse à Paris, qui paraît une chose simple en idée générale, est un événement de roman quand il touche à un objet chéri, si chéri.

Mme de Staël roulait lentement dans les plaines de France. Ce fut précisément le soir même du 18 brumaire qu'elle entra dans Paris. Changeant de chevaux à Charenton, la dernière poste, elle apprit que ce même Barras, dans lequel elle mettait si peu de jours auparavant sa confiance, venait, quelques heures auparavant, d'être conduit par une escorte de dragons, jusqu'à sa terre toute voisine de Grosbois, où, moitié dupe, moitié complice, il allait se terrer quelques mois. C'est une perte irréparable que celle des lettres qu'elle dut écrire à son père durant les premiers temps qui suivirent le 18 brumaire. Mais du moins, dans les lettres de M. Necker, nous allons trouver l'écho de ses sentimens. La première de ces lettres est en date du 23 brumaire, c'est-à-dire cinq jours après l'événement. M. Necker n'a encore que des nouvelles confuses.

23 brumaire.

Les papiers reçus hier sont des 17 et 18, mais ils ne disent rien de la grande nouvelle. Nous avons tout su dès hier par une grande pancarte affichée à Genève, un courrier extraordinaire ayant été expédié partout. La résolution des Anciens dont nous ne connaissons pas bien le motif me semble, en effet, conforme à la constitution. Je ne me souviens pas qu'il (le *Conseil des Anciens*) eût le droit de nommer un commandant et je ne le pense pas du. Le style de Bonaparte annonce qu'il se sent plus haut que [illegible]

[illegible] Le décret des Anciens, en ordonnant la translation des deux conseils à Saint-Cloud, avait nommé Bonaparte « commandant des forces réunies dans [illegible] dans le rayon constitutionnel. »

place dont il s'est chargé. Ces deux Conseils qui vont faire quelque séjour en campagne dans la même maison ne dîneront pas ensemble de bon cœur. Enfin tout cet événement est un sujet d'attente et de réflexion. Il n'est encore venu aucune lettre particulière que je sache.

M. Necker ne s'avançait guère, comme on voit; cependant la courte phrase qu'il glisse sur Bonaparte et son style dénote chez lui une vue de l'avenir plus clairvoyante que chez Mme de Staël, à en juger du moins par cette seconde lettre.

25 brumaire.

J'ai reçu, ma chère Minette, ta lettre bien attendue du 20. Tu me peins avec des couleurs animées la joie de Paris et la part que tu prends à la gloire et au pouvoir de ton héros. Je souhaite et j'espère que votre contentement à tous se soutiendra, et je crois comme toi que Sieyès, n'ayant plus son génie contrarié, donnera une constitution sans défaut et peut-être parfaite, ainsi que tu dis à l'avance. Ensuite, j'espère, ma chère Minette, que tu n'auras plus d'inquiétude au milieu de Paris, et cette idée me fait grand bien.

M. Necker donne ensuite à sa fille quelques instructions pour son notaire et lui demande si le moment ne serait pas propice pour vendre « les inscriptions de tiers consolidé qui sont beaucoup montées, » et la lettre se termine ainsi :

Mais laissons là ces intérêts de finance personnelle pour être en entier à la chose publique et pour en jouir. Ma chère Minette, je ne te voudrais que des plaisirs. Je t'aime de ce degré de plus qu'on aime quand on traverse un bout de mer sur un esquif. Adieu, adieu.

Les nouvelles arrivaient peu à peu cependant. Le projet de constitution qu'avait élaboré Sieyès commençait à être connu, et ce projet inspirait à M. Necker les judicieuses observations suivantes :

28 brumaire.

J'ai reçu ton billet du 22 et ta relation des premières journées. Voilà donc un changement de scène absolu. Il y aura un simulacre de République, et l'autorité sera toute dans la main du général. Ses acolytes ne pourront lutter contre lui, quoique le moment d'une usurpation complète est peut-être perdu, car, dans peu, l'on oubliera la délivrance des inquiétudes qui fait la joie actuelle et comme toutes les lois demandées auront passé sous l'autorité mixte actuelle, il n'y aurait plus d'assistance suffisante pour prendre tout à soi. On aura toutefois beaucoup d'égards

pour un consul qui soutiendra seul par sa puissance militaire la constitution annoncée, car je ne crois pas encore à la sécurité qui sera donnée par cette constitution seule, et ce, nonobstant le jury constitutionnaire (1).

Cependant si Buonaparte venait à manquer au milieu du nouveau gouvernement, ce serait peut-être l'époque d'un bouleversement, et il serait terrible, en supposant que les Jacobins y jouassent le principal rôle. On donnera sans doute beaucoup aux propriétaires en droits et en force armée, mais le besoin de conscrits rendra tout cela difficile. Et puis l'œuvre sera compliquée, ou je me trompe fort. Enfin je raisonne sur tout cela comme un aveugle des couleurs et prêt à changer d'opinion sur de nouveaux aperçus.

P.-S. — Dans ce pays on est content et surtout de la hausse du tiers consolidé.

Quelquefois les lettres de M. Necker ne sont pas datées; la suivante se rapporte manifestement au moment où l'on ne connaissait que par bribes les dispositions principales du projet de Sieyès, et où la discussion soulevée par les articles de ce projet donnaient lieu à de vifs débats entre lui et Bonaparte.

Ce qui nous revient du projet de constitution me paraît plein d'erreurs : un chef de cette espèce ne peut être seulement proposé. Un Président à la Washington rééligible vaut mieux, mais c'est la personne de Buonaparte qui fait choisir cette forme, car, en voyant comme il serait difficile de le remplacer, et comment sa mort remettrait tout en trouble, on devrait préférer trois Consuls dont deux ne pourraient jamais faire arrêter ou mettre en interdit le troisième sans l'autorisation du Corps législatif, et dont l'un des trois ou un subdélégué des trois présiderait un Sénat auquel se rapporterait la paix, la guerre comme en Amérique, et l'initiative des finances, et puis laisser là le *jury constitutionnaire*.

Au reste, si la constitution repose toute sur un seul homme, tous les genres de risque peuvent recommencer par sa mort. Brûle ma lettre et prends garde à tes papiers plus que jamais, même à tes paroles, avec le nouvel hôte (2) que tu as sur ta tête.

Si M. Necker était quelque peu incrédule aux bienfaits de la Constitution, et s'il discernait du premier coup d'œil combien elle était fragile, en revanche, il applaudissait sans réserve aux actes des Consuls provisoires qui, le 22 brumaire, faisaient

(1) Dans le projet de constitution rédigée par Sieyès, le nom de *Jury constitutionnaire* avait été donné à l'Assemblée qui devait finir par s'appeler le Sénat conservateur. Sieyès avait doté ce jury de pouvoirs considérables qui ne furent point attribués au Sénat dans la constitution définitive.

(2) Par cet hôte dont il se méfiait, M. Necker entendait sans doute désigner Bonaparte lui-même. Mme de Staël demeurait alors 103, rue de Grenelle. Quelques-unes des lettres que lui adressait son père portent cette suscription : « Au citoyen Euginet, » qui était l'intendant de Mme de Staël.

abolir, par les deux Commissions émanées des Anciens et des Cinq-Cents, l'odieuse loi des otages, et, le 28, faisaient prononcer par ces mêmes Commissions l'abolition de l'impôt progressif. Aussi écrivait-il à sa fille le 8 frimaire :

J'ai reçu ta lettre du 24, où je vois avec plaisir la continuation de l'enthousiasme public, et le tien propre. Effectivement, tout ce qui a été fait jusques à présent, et pour les otages, et pour les finances, doit plaire à toutes les classes de la société.

Cependant tous ces événemens avaient jeté Mme de Staël dans un état d'agitation qui inquiétait M. Necker non seulement parce qu'il craignait pour elle « une maladie bilieuse ou un dérangement dans les nerfs du cerveau, » mais parce qu'il commençait à redouter de sa part quelque imprudence. Aussi la suppliait-il d'aller passer quelques jours à la campagne, non point à Saint-Ouen, mais chez Mme de Castellane ou chez quelque autre (1). « Comment! ajoutait-il, des insomnies continuelles, des réveils en sueur, ou des heures de méditations sur les tisons, et le tout pour des regrets que je tiens pour chimériques, mais qui, fussent-ils fondés, se bornent à quelques mots imprudens! Et qu'est-ce donc qu'une telle faute et qui peut en être à l'abri, avec beaucoup de vivacité d'esprit et de caractère. » Il apprenait cependant d'elle-même avec plaisir, par une lettre du 10 frimaire, que ses nerfs s'agitaient moins, et le 19 il lui répondait :

Je désire ton succès dans l'objet présent de tes vœux pour M. Constant, mais, s'il y avait contrariété, il y aurait plus d'un motif pour en prendre son parti. Est-ce qu'une place de délégué ou avocat général pour défendre les lois ne donnerait pas autant d'exercice à ses talens? Mais s'il fallait tout défendre, et publiquement, ce ne serait guère une place digne d'envie, et celle au Tribunat vaudrait mieux (2). Mais je parle de tout cela comme un aveugle des couleurs et sur des aperçus de gazette. Je vois avec plaisir qu'on a de l'empressement à s'enrôler dans la nouvelle milice. A chacun son goût.

(1) Mme de Castellane, la mère du futur maréchal, possédait à Acosta, aux environs de Paris, une habitation où nous retrouverons prochainement Mme de Staël.

(2) La Constitution de l'an VIII fut votée le 22 et promulguée le 27 frimaire. Mais on savait déjà qu'elle instituait à la place du *Jury constitutionnaire* et du *Grand Electeur* proposé par Sieyès un Sénat, un Tribunat et un Corps législatif. C'est là ce que M. Necker, dans la suite de la lettre, appelle la « nouvelle milice. » Quant à Sieyès, qui, à ce moment, affectait de vouloir ne rien être, on sait qu'il finit par accepter la présidence du Sénat.

Je commençais cette lettre lorsque j'ai reçu celle que tu m'as écrite le 11 frimaire. Cette finale ne me surprend pas. Je crois qu'un homme seul tel que Buonaparte, comptable à l'opinion par cette unité, et à l'opinion dont il se souciera, vaudra plus de bonheur aux individus, plus de prospérité à la France que ces corps abstraits où chacun exerce ses passions et son ineptie en sûreté. Tout repose malheureusement sur une vie, mais il est jeune et sa fortune nous le conservera. Les généraux vont remplacer les fonctions des anciens grands. L'inconvénient, c'est qu'il leur faudra de la guerre pour entretenir leur considération. Je suis impatient de voir la totalité du plan. Il serait désirable pour la liberté que tous les opprimés inconstitutionnellement pussent porter leur réclamation au jury constitutionnel.

M. Constant ne pourrait-il pas être des trente conseillers d'État si l'on ne veut point d'externe pour le Tribunat? On ne rendra point responsable le chef. Je n'y trouve rien à redire, mais quelle arrière-pensée vient serrer le cœur (1)!

Encore un mot sur les affaires publiques ; il se peut que la conduite de Sieyès soit estimée de près, mais de loin, elle paraîtra pitoyable s'il n'est de rien, et il ne verrait pas un mouchoir tiré pour pleurer la perte de son grand électeur et pour ce partage des nominations d'un côté et du gouvernement de l'autre. Il fallait, pour le consoler dans sa retraite, qu'il fût sorti de lui une constitution bien faite et il est sûrement cause que Buonaparte a acquis une autorité au delà de ce qu'on présumait.

Si M. Necker approuvait la Constitution en ce qu'elle donnait la supériorité à Bonaparte « sur ces corps abstraits où chacun exerce ses passions, son ineptie en sûreté, » cependant il n'était pas dupe de ces formules qui ne répondaient à aucune réalité, et, le 27 frimaire, le texte de la Constitution définitive étant enfin publié, il écrivait :

Voilà bien du bric-broc, et tout est dédié, dans un ouvrage des siècles, à une seule personne que ses hauts talens n'empêchent pas d'être mortelle. Et vous êtes tous dans l'enchantement! Je vous félicite non pas de tant d'esprit, mais de tant de bonheur. Je désire en même temps qu'aucun événement ne vienne troubler ce bonheur et je vois bien des chances, qu'on n'aperçoit pas au milieu de l'ivresse générale, où vous êtes. C'est un grand vent que cette ivresse, tant elle fait virer promptement. Vive la République! Est-ce toujours ainsi que l'on dit?

(1) M. Necker pensait évidemment en écrivant ces lignes au malheureux Louis XVI dont le sort tragique l'avait vivement affecté. Dans ses papiers on trouva tracées de sa main, probablement au lendemain du 21 janvier, ces quelques lignes que Mme de Staël a insérées dans les *Manuscrits de M. Necker*, publiés par elle en 1804 : « O Louis, excellent prince et le meilleur des hommes! Qu'il n'y ait jamais un écrit de moi où je n'atteste vos vertus comme un témoin digne de foi ; aucun où je n'appelle à votre défense le seul jugement durable, le jugement de la postérité. Innocente victime, s'il en fut jamais ! Quel sacrifice impie! »

J'entends mieux ton enthousiasme pour Buonaparte, et je te félicite d'être heureuse de sa gloire puisqu'elle durera longtemps... Tâche donc de ne pas vivre en entier dans un moment, pas même pour le bonheur, car il passe aussi.

On aura remarqué le ton un peu sarcastique de ces dernières lettres de M. Necker. C'est que, tout en continuant à professer pour Bonaparte une admiration dont on trouvera encore la preuve dans ses lettres de l'année suivante, il voyait plus loin que sa fille, et que, derrière le Consul, il apercevait déjà le dictateur militaire, s'appuyant de plus en plus sur l'armée. C'est ainsi que, à peu près à la même date, il écrivait au fils d'une amie de Mme Necker qui demeurait à Lyon, à propos d'une fête donnée en l'honneur de Bonaparte :

On dit que son escorte de gardes est nombreuse et magnifique, et qu'ils font ranger les voitures à coups de sabre, quand ce soldat heureux traverse les rues de Paris. Il pourrait bien se signaler encore à la guerre, car on dit qu'il est disposé à commander l'armée, s'il y a une bataille sur le Rhin. Tous ses goûts sont héroïques.

Et dans une lettre un peu postérieure, adressée au même correspondant :

Nous n'avons rien de nouveau à Paris. Sieyès est fort occupé de sa terre de Crosne, et Buonaparte de son autorité où il n'y a, jusqu'à présent, rien à redire (1).

M. Necker n'avait pas tort de craindre, et les événemens allaient bientôt lui donner raison, que le bonheur et l'enthousiasme de sa fille ne fussent pas de très longue durée. Les détracteurs de Mme de Staël se sont complu à rapprocher son exaltation d'alors du ton dénigrant avec lequel elle parle du Premier Consul dans les *Considérations sur la Révolution française* et dans les *Dix années d'exil*. Le contraste ne laisse pas en effet d'être assez piquant. Mais les sentimens qui l'animaient alors et les illusions qu'elle entretenait, étaient, — Vandal l'a très bien établi, — partagés par tous ceux qui avaient souffert de la Révolution, à quelque parti qu'ils appartinssent, que ce fussent des émigrés de la première heure, d'anciens constitutionnels,

(1) Bibliothèque de Genève. Lettres de M. Necker à Salomon Reverdil. Ce Salomon Reverdil, dont les papiers sont à la Bibliothèque de Genève, était l'ancien précepteur du roi Christian VII, le mari de l'infortunée Caroline-Mathilde.

ou des déportés de Fructidor. La nouvelle du 18 brumaire avait valu, à Mme de Staël, de ses amis, dispersés un peu dans toute l'Europe, des lettres de félicitations. L'un d'eux, qui ne signait pas, lui écrivait d'Eisenach le 19 novembre :

Combien vous avez dû être heureuse d'arriver pour le triomphe de vos deux héros, Bonaparte et Sieyès, et la vérité est qu'ils pourront devenir les bienfaiteurs du monde s'ils parviennent à donner la paix au dedans et au dehors. Je ne crois pas qu'il y ait un seul Allemand qui ne fasse pas des vœux pour leur double succès, et personne, je vous assure, n'est plus Allemand que moi. Je n'ai pas à me reprocher d'avoir jamais eu un autre sentiment et un autre désir, et j'ai presque autant que vous le droit de parler de mes pressentimens.

Alexandre de Lameth, le plus jeune des trois frères qui avaient joué tous trois un rôle considérable durant les premières années de la Révolution, et qui avaient dû s'expatrier les uns après les autres, lui écrivait également de Hambourg, le 4 novembre, une longue lettre dont Vandal a cité quelques lignes, mais que je crois intéressant de rétablir presque en son entier, car elle est un témoignage curieux de l'état d'esprit de ces constitutionnels qui s'étaient vus forcés d'émigrer à leur tour, pour échapper aux Jacobins, et des sentimens que continuaient de leur porter ceux qui avaient quitté la France avant eux :

J'ai reçu votre aimable lettre qui m'a fait un vrai plaisir. Vous n'oubliez pas vos amis et joignez cela d'extraordinaire à tous les avantages de ce genre que vous réunissez. J'attendais pour vous répondre de vous savoir à Paris, mais les papiers publics nous annoncent que vous y êtes arrivée le jour du triomphe de Buonaparte que nous croyons être aussi celui de la liberté. Si le rétablissement d'un gouvernement légal est son ouvrage, il aura mérité, plus encore que Fabius, qu'on mette au bas de sa statue : *Tu Maximus, ille es qui nobis... restituis rem.* Je devrais, vis-à-vis de toute autre femme, demander grâce pour cette citation latine malgré l'à-propos, mais vous qui savez presque toutes les langues et qui voulez encore apprendre l'allemand, vous me la pardonnerez sûrement.

Vous ne pouvez vous faire une idée de la situation où se sont trouvés ici les amis de la liberté. La mienne particulièrement, pour avoir été du petit nombre de ceux qui ont conservé les couleurs nationales, n'a pas été sans danger et une défaite de plus aurait probablement fait faire à mes amis, je crois, un voyage en Sibérie (1) dont messieurs les émigrés se réjouissaient déjà. Nous sommes ici dans l'attente des grands changemens qui vont avoir lieu en France, et ne doutant pas qu'on ne ramène la République à des principes

(1) Hambourg était alors au pouvoir des Russes.

de modération et de justice, nous concevons l'espoir de voir bientôt se réaliser votre souhait pour le partage des bons et des mauvais. Buonaparte est trop grand pour vouloir et pouvoir se soutenir sur un autre terrain que celui de la justice, et il n'aura pas dit en vain que le temps était venu où les premiers amis de la liberté ne devaient plus être confondus avec ses ennemis. Puisse luire enfin cet heureux jour que mon cœur se flatte que vous trouverez tel et que vous avancerez, s'il est en votre pouvoir ! Huit ans de captivité ou d'exil sont une terrible lacune dans la vie ou plutôt un supplice bien prolongé. Mais si nous pouvons revoir notre patrie, nos amis, notre famille, la trace du malheur sera bien vite effacée.

S'il fallait encore une preuve de l'enthousiasme un peu naïf avec lequel le 18 brumaire fut salué par les victimes de la Révolution, on le trouverait dans cette lettre adressée à l'ancien conseiller genevois Galippe par un émigré qui croyait lui devoir sa radiation :

Le règne des Jacobins est passé. Bonaparte, après avoir combattu comme César, veut gouverner comme Auguste. Il brise les tables de proscription. Il rouvre la porte de l'empire aux exilés; il est aussi clément que César. Mais il met plus d'esprit dans sa clémence... Il veut gouverner par les honnêtes gens contre les Jacobins. Aujourd'hui l'opinion publique est tout à fait changée. Il n'y a plus rien de révolutionnaire ni dans les mœurs, ni dans les usages, ni dans les propos. Toutes les figures ont repris leur sérénité et les individus leur douceur. Il serait bien difficile d'obtenir aujourd'hui du peuple de Paris un mouvement violent. Les mots avec lesquels on l'a gouverné si longtemps sont des énigmes pour lui. Il ne sent plus que le besoin du repos. Paris n'éprouve plus qu'un vaste repentir. Il reconnaît ses fautes et ses crimes et cherche à les expier (1).

IV

Les premiers mois de l'année 1800 devaient voir la fin des illusions de Mme de Staël et de ces « vrais amis de la liberté, » qui s'attendaient à voir rétablir par Bonaparte le gouvernement constitutionnel de leurs rêves. Le 1er janvier, M. Necker écrivait encore à Mme de Staël pour lui faire son compliment et pour la charger d'adresser ses félicitations à Benjamin Constant à l'occasion de la nomination de ce dernier au Tribunat. Mais prévoyant les difficultés de l'avenir, il ajoutait avec sagacité :

(1) Galippe, *D'un siècle à l'autre*, t. II, p. 65.

Cette promotion dans la carrière politique aura des jouissances, mais il ne faut pas s'en faire une trop haute idée, afin de n'être pas trompé. Mais ce n'est pas à toi qu'il faut adresser cette morale, à toi qui malheureusement ne trouves une valeur sans prix qu'aux choses qui te manquent ou qui t'échappent.

Et il terminait ainsi sa lettre :

Ceci n'est qu'une lettre de félicitations, sur un événement souhaité. Adieu, ma chère Minette. Je suis au jour de l'an de notre vieux calendrier (1) Dieu te bénisse, et veille sur ton bonheur.

Cependant, soit qu'elle sentît gronder l'orage, soit qu'elle s'abandonnât à cette tristesse qui, chez les natures ardentes, succède à l'excitation, Mme de Staël traversait une période d'abattement. Elle ne s'en cachait pas dans une de ses lettres à son père, qui lui répondait (2) :

Chère et tendre amie, c'est la mélancolie qui règne dans ta lettre du 12 nivôse, que je reçois en ce moment, qui m'engage à t'écrire encore aujourd'hui. Je ne ressens jamais avec une peine si profonde la bizarrerie de notre situation que lorsque ton langage exprime avec tant de douceur tes chagrins. Chère Minette, je voudrais de tout mon sang te rendre heureuse. Je crois voir ce qui se passe dans ton âme et je regrette bien plus de n'en être pas confident que de perdre les beaux momens de ton imagination et de ton esprit. O fatalité! fatalité! Ce sera encore là un grand sujet de conversation. Puisse quelque événement d'un genre supportable venir à notre aide et, en attendant, ne repousse par aucun motif les tendres expressions d'un cœur qui t'aime si sensiblement.

Mais l'admiration que les actes de Bonaparte inspiraient à M. Necker, et même à Mme de Staël, n'avait encore éprouvé aucune atteinte, car la lettre se termine ainsi :

Le général Consul fait des merveilles et tu l'as bien prophétisé. C'est pour le voir, encore plus que pour admirer les portraits et les statues d'Italie, qu'on viendra en foule à Paris à la paix.

L'orage qui grondait cependant éclata au lendemain du fameux discours que Benjamin Constant prononça le 15 nivôse au Tribunat et qui marqua le premier réveil d'une opposition dont le « restaurateur de la liberté » n'était pas d'humeur à s'accommoder. D'une lettre de M. Necker, postérieure de quel-

(1) Les lettres de M. Necker sont en effet datées tantôt suivant l'ancien, tantôt suivant le nouveau calendrier.

(2) La lettre est sans date.

ques mois, il apparaît que le discours n'avait pas été approuvé par lui.

J'aurais voulu la première fois (1), écrivait-il, quelque chose de plus modéré, de plus imposant, et peu de chose aurait fait cela. Il s'est trop fié aussi à son admiration pour Buonaparte et il n'a pas assez surveillé les mots ou les tournures que des malveillans pourraient interpréter dans un sens opposé au sien.

Et il terminait sa lettre par cette observation judicieuse :

En conduite, ne perds jamais de vue que par tes goûts pour Paris, si naturels à ton âge et à ton esprit, tu es en dépendance, et c'est autour de cette vérité que tes autres calculs doivent se placer.

Le calcul entrait peu dans les habitudes de Mme de Staël. Ce ne fut pas seulement, on le sait, contre Benjamin Constant, ce fut aussi contre celle qu'on soupçonnait d'avoir inspiré le fameux discours un véritable déchaînement dans la presse officieuse. Le *Journal des hommes libres*, organe jacobin qui recevait directement les inspirations de Fouché, alors ministre de la Police, publia contre Mme de Staël un article aussi grossier que menaçant. En même temps, elle faisait une première expérience, cruelle à son cœur sensible, celle de l'abandon des amis. Dans les *Dix années d'exil*, elle n'a pas essayé de déguiser d'abord l'étonnement, puis le trouble dont elle fut saisie lorsque, attendant à dîner un assez grand nombre de personnes, elle reçut d'abord un, puis deux, puis trois, puis jusqu'à dix billets d'excuse d'invités qui avaient accepté quelques jours auparavant. Elle était informée d'autre part par Joseph Bonaparte, dont la fidélité devait plus tard faire contraste avec l'abandon de Talleyrand, que le maître se déchaînait contre elle en conversation. Fouché la faisait venir et lui donnait à entendre qu'il serait prudent de sa part d'aller passer quelque temps à Saint-Ouen. Elle suivait le conseil, qui ressemblait fort aux lettres de cachet de l'ancien régime, et c'est à Saint-Ouen qu'elle recevait cette lettre de son père :

28 nivôse.

Te voilà donc à Saint-Ouen, ma chère Minette. L'acte de disgrâce (car le mot de punition ne peut sortir de ma bouche), l'acte de disgrâce est doux;

(1) M. Necker écrivait cette lettre le 16 mars à propos d'un second discours de Benjamin Constant.

mais qui m'eût dit que tu eusses pu en éprouver aucun de la part du grand Consul lorsque toutes tes lettres n'ont été remplies que d'enthousiasme pour lui et lorsque je me rappelle l'ivresse avec laquelle tu écoutais les récits que faisait Haller des actions et des paroles remarquables de cet homme si singulier? Tout tient de la fatalité dans ces temps-ci, même les plus petites choses. Au reste, je dois te dire que j'ai compris parfaitement tes mots ambigus et que tu n'as pas voulu rendre plus clairs par ménagement pour moi. On t'a rapporté, ou plutôt on a voulu te faire entendre que le Consul avait songé à te donner l'ordre de sortir de France. Je n'en crois rien, ou du moins le projet n'a pu être réel. Comment aurait-il eu une foi légère à une absurde calomnie? Comment aurait-il, nonobstant sa puissance et son rang, si peu d'égards pour Mme de Stael, je n'ose dire pour ma fille, ne sachant ce que je suis auprès de ce monde nouveau? Mais pourquoi, sans nécessité, sans justice, voudrait-il offenser des gens qui en valent bien d'autres?

Quant à ta conduite, j'approuve très fort ta résolution de vivre dans la retraite, ou à la campagne, ou à Paris. Laisse là absolument toute espèce de conversation sur les affaires publiques. Je te l'ai dit cent fois : tu as de l'esprit assez pour être recherchée pour tes agrémens personnels, et quand tu le dirigerais sur les sujets les plus ingrats, tu serais encore incomparable. Je ne crois pas que tu doives accélérer ton retour ici, les chemins sont affreux, et l'époque du printemps que tu avais choisie, que tu avais annoncée, n'est pas éloignée. Je ne penserais pas ainsi si j'avais la moindre incertitude sur le maintien de l'autorité actuelle, car Buonaparte de moins au milieu de vous, tout serait en combustion, mais son habileté et le vœu public me garantissent qu'aucune cabale, même la plus diabolique, ne peut l'atteindre.

Et la lettre se terminait ainsi :

Si la musique que tu as demandée est copiée, on te l'enverra. Je voudrais bien que tu prisses goût à ce délassement. Adieu, ma chère Minette; si la mélancolie te prend tout à fait, viens, je te prie, chercher au milieu des caresses de ton fils, de ta fille et de ton père le calme dont tu as besoin. Je crains véritablement que tu ne tombes malade, chère Minette.

M. Necker connaissait assurément trop bien sa fille pour se figurer que le délassement de la musique réussirait à la distraire de ses préoccupations et à lui rendre le calme. Quelques extraits de ses lettres, par ordre de date, montreront à quelles agitations Mme de Staël continuait à être en proie. On y verra, en même temps, de quelle sagesse étaient empreints les conseils qu'il lui donnait et l'admiration que, malgré leurs griefs, Mme de Staël et lui-même continuaient de professer pour Bonaparte.

28 janvier.

Je vois avec une peine infinie la continuation de ta tristesse, mais puisque tu n'as aucun tort réel à te reprocher, tu devrais bien t'efforcer de supporter des contrariétés qui ont toujours une fin beaucoup plus prochaine que l'imagination ne se le représente; et lors même que tu aurais été forcée à revenir, je n'aurais pu croire à la durée d'une telle proscription, et en attendant, chacun t'aurait considérée comme une victime d'une décision arbitraire et non méritée. Je t'assure pourtant que mon langage philosopique ne tient pas, en moi, à l'impassibilité, car je me sens choqué. Mme Biderman avait écrit à son mari que Rœderer venait de lui dire que l'ordre pour te faire quitter la France était expédié et, le courrier suivant, elle écrit que le même donneur d'avis l'avait informée que cet ordre avait été révoqué...

(Sans date.)

De Buonaparte, nous en disons tous des merveilles et il y a de quoi. Il s'entoure bien (1). De plus, en finance, Dufresne lui sera fort utile pour former des tableaux et tenir les caisses en règle...

Je reviens à te dire que j'aime mieux ne savoir aucune nouvelle que te voir exposée à une imprudence. C'en était une que les trois lignes au haut de la lettre du 5 et écrites après coup. Comment de tout ton or ne peux-tu pas faire un peu de plomb? Essaye de cette alchimie...

Je saisis toutes les contrariétés de ta situation et je n'emploie pas de temps à t'exprimer en détail combien j'y suis sensible. Lebrun, à qui l'idée t'est venue que j'écrivisse, est un homme tremblant qui se tairait au premier mot et qui conserverait pour lui ton billet et ma lettre, avant de répondre, et, pour avoir voulu passer par le guichet, je perdrais le moyen de te servir. Ce moyen, c'est qu'à ton retour à Paris, j'écrivisse moi-même au général. Et d'ici là, ton ouvrage, qui te place hors des affaires, aura paru et combien d'autres événemens peuvent arriver qui éclairciront notre horizon (2). Je ne te conseillerai même pas en ce moment de chercher à voir le général, car il faut se remettre un peu en dignité pour faire effet. Et que promettrais-tu? Voudrais-tu promettre le silence ou la complaisance de M. Constant? Consentirait-il à ce marché? J'ai blâmé, à part moi, plus que je ne l'ai dit, le défaut de convenance de son spirituel discours; mais, s'il était appelé à en faire un plus fort, mais plus conforme aux circonstances, je ne croirais pas qu'il dût le retenir, si un noble sentiment et non une rancune l'y portait. Que pourrais-tu donc dire? Que pourrais-tu donc faire? Prends le bénéfice du temps. Ton voyage ici, annoncé à l'avance, est une ressource politique pour toi. Tu as besoin de te rassurer et de juger de loin du cours des choses.

(1) Cette lettre, sans date, est évidemment de l'époque où, pour remettre de l'ordre dans les finances, Bonaparte s'entourait d'hommes particulièrement compétens (Cf. Vandal, t. II, 216). Dufresne de Saint-Léon était l'ancien commis principal de M. Necker quand celui-ci était au contrôle général.

(2) Cet ouvrage dont Mme de Staël préparait la publication est celui intitulé : *De la littérature considérée dans ses rapports avec les Institutions sociales.* Il en sera de nouveau question dans des lettres de l'année suivante.

10 février.

Tu me répètes que tu as beau chercher une issue à ta situation, tu ne la trouves point. C'est, je te le redis, que tu comptes pour rien le secours du temps, et ne sais-tu pas aussi combien ton imagination t'a trompée jusqu'à présent, en bien et en mal?

15 février.

Je ne suis pas surpris que l'éclat de l'administration de Buonaparte te fasse regretter sa faveur. Tout lui réussit et il sait battre et faire marcher l'opinion au point même de pouvoir se passer des onze substantifs avec lesquels Rœderer a cherché à faire valoir le nouvel ordre administratif, ordre qui est un retour aux anciens intendans sous d'autres noms (1). Comment Buonaparte, membre de l'Institut, a-t-il oublié dans son Panthéon Newton et Descartes; Aristide aussi, mais selon les goûts, aurait été bien là, mais avec les seuls héros qu'on a choisis l'antichambre sera belle.

30 pluviôse.

Je vois avec plaisir que tu as toujours beaucoup de goût à louer Buonaparte, et il y a de quoi jouir en ce genre, tant il montre de talent et de savoir faire. Je doute qu'il voulût faire une banqueroute partielle aux inscriptions (2) qui sont déjà si mal traitées. Serait-il sûr même, que les Conseils y concourussent, et pourrait-il se passer de leur adhesion? Haller applaudit beaucoup, m'a-t-on dit, à tout ce que fait Buonaparte...

Tu m'appelles cruel, et moi je te dirais bien quelque petite injure, si je t'aimais moins, et pourtant elle serait bien douce. Adieu, chère Minette.

Ce Haller dont le nom revient pour la seconde fois était un des fils du célèbre philosophe et naturaliste qu'on appelle communément le grand Haller, sans qu'il soit possible de dire avec certitude si c'est à cause de sa taille exceptionnellement élevée, ou à cause de son très réel mérite. Emmanuel Haller avait mené une vie fort différente de celle de son père. Il s'était lancé, au moment de la Révolution, dans les affaires de banque, de commerce et en particulier de fournitures aux armées. En 1796, il avait exercé les fonctions d'administrateur et de trésorier général de l'armée d'Italie que commandait Bonaparte. Sa réputation était douteuse et il avait été plusieurs fois l'objet d'accu-

(1) M. Necker fait ici allusion à la loi du 28 pluviôse qui créait les préfets et dont Rœderer avait fait l'éloge dans un article.

(2) Les inscriptions de rente sur l'État. M. Necker en possédait un assez grand nombre.

sations qui ne paraissent pas avoir été sans fondemens. Au lendemain du 18 brumaire, et alors que le gouvernement consulaire, aux prises avec des difficultés d'argent, était obligé d'accepter le concours de financiers un peu suspects, Haller chercha à se rapprocher de Bonaparte. La lettre suivante, que j'extrais d'un assez volumineux dossier (1) montrera tout à la fois la méfiance assez justifiée que lui témoignait Bonaparte et l'admiration que Haller, malgré l'irritation qu'il concevait de cette méfiance, ne pouvait s'empêcher de concevoir pour son ancien chef.

1er nivôse.

Véritablement, je suis forcé d'avoir une affaire d'honneur avec Bonaparte. Ses éternelles questions sur mon compte commencent à m'ennuyer furieusement. Affecter sans cesse de me connaître à peine, après deux ans d'intimité, est une chose très révoltante. Comme je suis bien loin de lui demander de l'emploi, cette espèce d'enquête est fort malhonnête. Qu'a-t-il à faire de l'opinion publique à mon sujet, lorsque je ne veux pas de sa faveur ? Ce sont des manières de prince qui me déplaisent fort, et je suis au moment de lui écrire pour le prier instamment de vouloir bien ne pas s'occuper de moi...

N'allez pas croire, d'après tout ce que vous venez de lire que j'aie changé d'opinion sur Bonaparte. C'est toujours à mes yeux la tête la plus forte en Europe. Son cœur est toujours excellent ; lui seul peut rendre le calme et le bonheur à la France ; sa pensée est toujours grande ; l'élévation caractérise son esprit, et je l'admire avec le même plaisir que lorsque je le voyais effacer chaque victoire par une plus grande victoire. Les demoiselles de Lausanne s'en trouvent bien. Je les ai fait danser pour son retour. Je vais les faire danser encore en l'honneur du Premier Consul. Je jouis de lui payer ainsi mon tribut d'admiration et sans qu'il s'en doute. Si je l'aimais comme je l'admire, j'en deviendrais fou.

Mme de Staël continuait cependant de préparer la publication de cet ouvrage sur lequel M. Necker comptait pour la « remettre en dignité » auprès du Premier Consul. Elle y travaillait à Saint-Ouen où elle croyait prudent de demeurer encore, mais d'où elle trouvait moyen de mander à son père des nouvelles intéressantes. « Je ne comprends pas, lui écrivait-il le 27 février, comment tu sais encore tant de détails dans ta retraite. Ils te tombent des toits, et quelque bonne fée, t'apercevant à ta petite

(1) Les Haller étaient une famille bernoise, en relation depuis longtemps avec M. Necker. Emmanuel Haller avait connu Mme de Staël dans son enfance. Ainsi s'explique la fréquence et le ton affectueux de ses lettres.

lucarne, vient te parler à l'oreille. » M. Necker s'intéressait beaucoup aux progrès de l'ouvrage. Il demandait à sa fille de lui faire connaître les impressions de ceux de ses amis auxquels elle en avait lu quelques fragmens, et il ajoutait : « J'attends beaucoup pour tout de cette manifestation du *haut toi*. »

L'attente de M. Necker, qui du reste ne connaissait pas l'ouvrage, devait pour le coup être trompée. Loin de la mettre en situation meilleure, cet ouvrage, qui parut en avril 1800, ne fit qu'irriter davantage Bonaparte. Il faut reconnaître que, sous une forme théorique et doctrinale, c'était en réalité un acte d'opposition, non seulement parce que le nom de Bonaparte n'y était même pas prononcé, ce qui faisait un singulier contraste avec les adulations dont « le héros » était alors l'objet, mais parce que Mme de Staël y reprenait et y développait le vieux thème, cher à Condorcet et à toute l'école philosophique, de la perfectibilité de l'esprit humain (1). A chaque page, elle parlait de la liberté; dans l'avant-dernier chapitre, elle prenait la défense de l'éloquence et elle entreprenait de réfuter cette erreur, « que le talent oratoire est nuisible au repos et à la liberté même d'un pays. » Or Bonaparte faisait peu de cas de l'espèce humaine et il faut reconnaître que, durant la période révolutionnaire, la perfectibilité de l'espèce avait au moins subi un temps d'arrêt. Il entretenait le mépris qu'on sait pour les idéologues, et ce qu'il y avait d'un peu utopique et chimérique dans les conceptions politiques de Mme de Staël n'était pas pour le réconcilier avec l'idéologie. De même, il faisait peu de cas de l'éloquence, et il faut reconnaître également que, dans les assemblées révolutionnaires, l'éloquence avait fait plus de mal que de bien. Ce qu'il voulait, c'était le silence. Avant peu il devait en donner la preuve, d'abord en épurant, puis en supprimant le Tribunat. Faire l'éloge de la philosophie, de la liberté et de l'éloquence, c'était donc aller contre ses secrets desseins. Ceux qui voulaient lui plaire ne s'y trompèrent pas. L'ouvrage de Mme de Staël fut attaqué assez perfidement par Fontanes dans le *Mercure*, et Chateaubriand vint même à la rescousse. Au contraire, le livre eut beaucoup de succès dans le camp des philosophes, et si Mme de Staël eût été plus clairvoyante, elle n'eût

(1) Voir, dans l'ouvrage de Vandal, t. II, p. 314, l'appréciation très fine, malicieuse et équitable qu'il porte sur ce livre « brave et généreux, tour à tour optimiste et mélancolique. »

pas lu sans inquiétude la lettre suivante dont le signataire inconnu n'avait évidemment pas partagé les premières illusions de l'auteur ou en était revenu.

27 floréal.

Permettez que je vous remercie de tous les plaisirs que j'ai éprouvés en lisant votre dernier ouvrage. Quel courage il a fallu pour défendre les principes dans un moment où la liberté est perdue! Tous les républicains ont trouvé dans votre livre un asile contre le despotisme ; vous leur avez donné la certitude que la vérité triomphe tôt ou tard. Aussi regardent-ils tous votre ouvrage comme le premier qui a paru depuis la Révolution. La page 150 a produit le plus grand effet (1). Le portrait est d'une ressemblance admirable. Vous avez tué le charlatan de vices. J'étais hier chez un libraire au Palais-Royal. On parlait beaucoup de votre ouvrage et je vous assure, madame, que tout le monde partageait l'enthousiasme qu'il a produit chez moi.

Mme de Staël avait cru cependant pouvoir revenir à Paris ; mais elle n'y retrouvait pas le calme. Quelques nouveaux extraits des lettres de M. Necker vont nous montrer à quelles agitations elle continuait d'être en proie, en même temps que la persistante admiration que Bonaparte continuait d'inspirer non seulement au père, mais à la fille.

14 ventôse.

Je l'ai reçue cette lettre qui m'a si fort bouleversé et pourquoi la peine que tu fais éprouver n'est-elle pas en diminution de la tienne? Ah! que j'ai regret de ne t'avoir pas pressée de venir ici. Que tu sois affligée et blessée des procédés qu'on a pour toi, je le trouve naturel, mais que tu en reçoives une impression telle que tu me dépeins, mon jugement s'y perd. J'ai quelquefois éprouvé l'injustice et l'ingratitude, mais il y avait un moment de plaisir à se relever dans sa propre pensée. Je sais que la réponse de T. (2), si elle est sue, te vaudra de l'intérêt, car des paroles indiscrètes d'une femme blessée peuvent-elles effacer à tel point des services réels et une amitié si longtemps suivie? Il a voulu plaire à Buonaparte, et le grand homme qu'il est, par un sentiment de générosité, désapprouvera peut-être qu'on veuille ainsi charger son léger mécontentement. Mais quoi qu'il en soit, est-ce à de tels intérêts qu'il faut sacrifier, même un instant et seulement en pensée, les grands intérêts auxquels tu te dois? O puissance des choses factices sur une imagination inflammable! Ah viens! viens! et quand tu m'auras vu, m'auras entendu, m'auras mis en commerce avec ta raison, tu feras de moi ce que tu voudras.

(1) La première édition étant devenue introuvable, je ne puis dire ce que contenait cette page 150.

(2) Évidemment Talleyrand.

25 ventôse.

J'entends ta situation comme toi-même, et ce que j'entends mieux que toi, c'est combien ta personne, si distinguée, est au-dessus des atteintes durables. Ils ne seront rien, les autres, avec un vent contraire, et tu seras la personne durable, la personne recherchée et sentie de l'Europe. Prends donc un peu de patience et viens trouver ici le secours de l'intimité et de l'expérience. Sois sûre qu'ici on ne verra que Mme de Staël et que tu seras meilleure à présenter que jamais.

21 mars.

J'ai reçu ta lettre du 22. Toute cette poursuite de détail contre toi est d'un genre détestable, et l'on se trompe sûrement si l'on croit plaire ainsi à un grand homme et qui doit savoir par mille traits combien tu as été et combien tu es encore enthousiaste de lui...

Je vois avec peine aussi ce que t'a dit l'ordonnateur (1). Mon affaire cependant ne peut être réglée par une loi générale, laquelle de plus, autant que j'ai été instruit par les papiers, ne porte que sur les créances postérieures à 1800. Il m'est visible qu'ailleurs il n'y a pas faveur pour nous, mais puisque tu es contente de l'esprit de justice de Buonaparte et que j'y ai pour ma part une grande confiance, il faut espérer qu'on ne nous opprimera pas.

27 germinal.

Je présume que tu feras hommage de ton livre au grand homme, et il verra qu'à côté de tant d'esprit et d'instruction tu ne peux pas ressembler au portrait que malignement on lui a fait de toi. Sois sûre que ton esprit se calmera, que ton imagination revivra quand tu seras éloignée de ce théâtre où trop de contrariétés t'ont donné du tourment. Que je serai heureux si je puis contribuer à te donner du calme ! Je l'espère...

Ce que tu dis de l'excellente représentation du Consul à la séance de l'Institut est très intéressant (2). L'homme d'esprit, comme tu le dis, se marque en tout.

Se rendant aux appels réitérés de son père, Mme de Staël, à la fin de mai, et quelques jours avant la bataille de Marengo, se décidait enfin à partir pour Coppet. Sans doute elle avait eu quelque sujet de satisfaction, peut-être le succès de son ouvrage

(1) Il s'agit toujours des deux millions dont Mme de Staël poursuivait, au nom de son père, le remboursement.

(2) Bonaparte avait été nommé président de l'Institut. Le 15 germinal, il avait voulu présider l'assemblée générale, et il avait eu le bon goût d'affecter une grande simplicité d'attitude.

dans ce milieu philosophique et libéral qui était celui à l'approbation duquel elle tenait le plus, car M. Necker lui adressait cette dernière lettre :

(Sans date.)

Comme le bonheur te sied bien ! Je dis cela de nouveau, comparant ta lettre du 18 à celle du 16. Je m'en tiens aujourd'hui à te dire que je vois approcher ton départ avec beaucoup d'approbation et infiniment de plaisir. Viens donc, ma chère Minette, et je désire comme toi que nous ayons à parler du héros pacificateur, après avoir tant parlé du héros victorieux. Tu trouveras son buste dans le salon à la même place où tu l'as mis.

Ainsi Mme de Staël avait, de ses propres mains, installé un buste de Bonaparte dans le salon de Coppet. Qu'est devenu ce buste ? Je l'ignore. La seule chose que je puisse dire, c'est que je n'ai trouvé aucun buste du Premier Consul, à Coppet, ni au salon, ni dans le grenier.

HAUSSONVILLE.

ENTRE LES DEUX MONDES[1]

SIXIÈME PARTIE[2]

XIX

Cavalcanti et moi, nous nous promenions sur le pont inférieur, nous arrêtant de temps à autre pour regarder la mer et la terre. Car nous étions en vue de la terre. A midi, nous avions atteint 35° de latitude, 6° 53′ de longitude, et nous naviguions désormais à toute vapeur vers les colonnes d'Hercule. Nous apercevions à droite, lointaines, dans une brume légère et lumineuse, les côtes basses et onduleuses du Maroc ; en face, noires et plus proches, les montagnes entre lesquelles se cachaient les portes du monde ancien, ces portes par où s'étaient enfuis Vulcain et Prométhée. Dans le voisinage de la terre, l'Océan, depuis si longtemps assoupi, désert et monotone, semblait tout à coup s'animer sous le souffle d'une forte brise qui faisait d'immenses déchirures bleues dans le voile gris dont la pluie, pendant la matinée, avait couvert la face du monde ; et cette brise soulevait sur l'Océan, — spectacle nouveau, — une merveilleuse tempête par le plein soleil. Du fond mobile et sombrement azuré des eaux surgissaient des vagues énormes, hautes et longues, vertes, semblables à de liquides murailles d'émeraude où auraient scintillé des paillettes d'or ; et ces vagues demeuraient quelques instans dressées, puis se tordaient sur elles-mêmes pour se dissoudre en cent cascades d'argent sur la

(1) *Copyright by* G. Ferrero 1913.
(2) Voyez la *Revue* du 15 février.

nappe d'azur, se suivant en foule innombrable, toujours semblables et toujours diverses sur toute la mer qu'on voyait jusqu'à la côte du Maroc, jusqu'aux montagnes du détroit, jusqu'à la muraille de brume épaisse qui, du côté gauche, fermait l'Océan : gigantesque troupeau qui nous entourait de toutes parts, mais sans hostilité, en dépit de sa grandeur formidable. La proue du navire coupait doucement ces vagues et traversait les eaux convulsées, droite et d'aplomb comme si elle avait fendu un lac tranquille, sans roulis ni tangage. Aussi les plus délicats pouvaient-ils contempler en sécurité cette tempête-là ; et, par le fait, ils étaient tous sortis de leurs cabines, à l'exception de Vazquez, d'Alverighi, de Rosetti et de Mme Feldmann.

Enfin, vers cinq heures, tandis que, mêlés à un groupe de passagers, nous regardions avec nos jumelles la terre voisine et le cap Spartel, dont le profil bizarre se dessinait nettement, Rosetti parut, le visage souriant, le cigare aux lèvres. Je mis tout de suite la question sur le tapis.

— Vous me dites : « Cette œuvre d'art est belle parce qu'elle ressemble à tel modèle. » Mais la réponse fait naître aussitôt une autre question : « Le modèle est-il réellement beau, et pourquoi ? » Vous allez sans doute me dire : « Il est beau, parce que la tradition, l'école, l'opinion publique, la volonté supérieure de mon époque me l'imposent comme tel. » Mais cette nouvelle réponse ne me contente pas encore : la tradition, l'école, l'opinion publique, la volonté supérieure de mon époque peuvent se tromper. Tour à tour elles déclarent belle et laide la même œuvre d'art : il faut donc qu'elles se trompent l'une ou l'autre fois. Par conséquent, si je veux être certain de ne pas me tromper, il faut que je puisse juger les modèles, que je puisse rechercher d'où jaillit cette beauté mystérieuse qui est dans tel modèle et qui doit y être pour que ce modèle possède légitimement une autorité impérative sur tout le monde.

— Cette beauté, elle jaillit de Dieu, interrompit gravement Rosetti.

— De Dieu? repris-je, un peu étonné. C'est vrai : pendant des siècles, Dieu a été la mystique fontaine de la beauté, de la vérité, de la bonté. Mais...

— Mais ?... interrogea Rosetti, comme s'il n'avait pas compris.

Je le regardai ; puis, avec un peu d'hésitation :

— Mais, continuai-je, vous savez mieux que moi qu'au siècle

où nous vivons... après Kant et la *Critique de la Raison pure*... après la Révolution...

En ce moment, deux vagues plus grosses que les autres vinrent glisser, puis se briser avec un énorme fracas le long des flancs du navire. Distraits par le bruit et par le spectacle de cette tempête d'émeraude et d'or, de saphir et d'argent, nous nous arrêtâmes pour la contempler. Le va-et-vient, les criailleries, les gestes démonstratifs augmentaient autour de nous, à mesure que le rapprochement donnait des lignes plus nettes aux berges du détroit ; mais, à l'Ouest, l'horizon s'obscurcissait, les grands morceaux de bleu se rétrécissaient dans le ciel et la clarté du jour se voilait. Lorsque nous recommençâmes à nous promener, Rosetti, s'adressant à moi, me dit avec une moue railleuse :

— Critique ! Voilà un mot qui ne me plaît guère. Un mot grec germanisé ; un métis de Levantin et de Tudesque...

Mon étonnement croissait ; et, faisant le rappel des réminiscences que m'avaient laissées mes études philosophiques, j'entrepris une défense de la philosophie critique. Mais Rosetti, sans me laisser le temps de poursuivre, me prit par le bras.

— Je sais, je sais ce que tu veux dire. L'incrédulité moderne peut être un bien, ou au contraire elle peut être un mal ; mais, si nous n'avions pas exercé notre intelligence à mille prouesses, et même à détruire Dieu sous prétexte de le démontrer, notre pensée et notre volonté ne seraient jamais sorties de l'enfance, et nous nous trouverions aujourd'hui au même point que les Musulmans : nous n'aurions pas découvert l'Amérique et nous ne serions pas ici à causer tranquillement de ces problèmes sur ce château qui nage, pareils à des demi-dieux, comme disait notre avocat, le jour où nous avons passé l'Équateur... A propos, on ne l'a pas vu, aujourd'hui. Où s'est-il caché ?... De là vient que, quelle que soit l'autorité qui nous dit : « Ceci est beau, » nous ne nous en contentons plus et nous demandons tout de suite : « Pourquoi est-ce beau ? »

Je crus le moment venu de découvrir mes batteries.

— Précisément, répondis-je, et cette prétention me paraît fort raisonnable. Ce qui me paraît insoutenable, c'est votre point de vue. Vous affirmez que les principes du beau sont tous arbitraires, conventionnels, de fabrique humaine, par conséquent éphémères et caducs ; et ensuite, vous semblez prétendre que l'homme les adore comme des principes divins, et vous lui

reprochez d'essayer d'en découvrir les fondemens rationnels. Mais, si ces principes sont œuvre humaine, pourquoi ne serait-il pas permis à l'Esthétique...

Rosetti fit la moue et interrompit de nouveau :

— L'Esthétique! Encore un métis de Levantin et de Tudesque! Ce mot-là non plus ne me plaît guère.

Cette seconde interruption me piqua, et, sur un ton un peu agacé :

— Aujourd'hui, repartis-je, rien n'a l'heur de vous plaire, ni la Critique, ni l'Esthétique...

Comme nous arrivions à la passerelle de l'avant, nous aperçûmes à droite le cap Spartel, si voisin qu'à ses pieds on apercevait les franges blanches et mobiles des lames qui se brisaient. Rosetti s'arrêta, regarda, et, d'un air songeur :

— Selon la fable, murmura-t-il, Antée fut enseveli au pied du cap Spartel, dans ces grottes que vous voyez là-bas... Antée, qui symbolise l'indomptable énergie de l'homme... Mais pourquoi les Anciens l'ont-ils fait mourir sur le rivage de l'Atlantique?

Puis il se retourna, et, s'adressant à moi :

— Ainsi, durant de longs siècles, Dieu a été le soutien éternel et inébranlable des choses contingentes; la nécessité inconditionnée vers laquelle s'élevait l'esprit humain par l'échelle infinie de la causalité. Mais il n'était point permis de se retourner et de le regarder en face. Il l'avait lui-même interdit : *Videbis posteriora mea, faciem autem videre non poteris.* Or l'homme est curieux : il commença par guigner du coin de l'œil, par raisonner sur l'essence et sur les attributs de Dieu; mais bientôt il s'embrouilla dans ses raisonnemens, crut tour à tour qu'il discernait quelque chose et qu'il ne discernait plus rien ; alors il essaya de mieux voir, tourna un peu plus la tête; mais de nouveau il s'embrouilla dans l'enchevêtrement des argumentations subtiles, tant qu'enfin, ne sachant plus si ce qu'il lui semblait voir était la face de Dieu, si ce qu'il lui semblait entendre était la voix de Dieu, il se retourna tout à fait... Kant parut. Et le visage divin s'effaça; et l'homme ne vit même plus les épaules divines; et les espaces infinis où la voix avait résonné devinrent muets...

Ce biblique discours était si inattendu dans la bouche de Rosetti que je ne pus m'empêcher de l'interrompre.

— Voulez-vous donc imputer à Kant l'incrédulité moderne? Cette incrédulité a beaucoup d'autres causes. Vous l'avez dit vous-même, tout à l'heure...

Soudain les lampes électriques s'allumèrent sur nos têtes, pâles dans les dernières clartés du jour. A présent nous étions engagés dans le détroit et nous avancions à travers le crépuscule sur des eaux sombres et agitées, sous un ciel trouble et bas, côtoyant la rive européenne que l'on entrevoyait noire et confuse, tandis que, du côté du Maroc, on ne distinguait rien. Rosetti regardait les lumières, sans rien dire; puis, tout à coup, s'adressant encore à moi :

— Nous sommes d'accord, dit-il sans transition. La Révolution française a été bien autre chose que la chute d'une ancienne dynastie ou qu'un changement d'institutions : elle a été le nouvel assaut donné par les Titans à l'Olympe, elle a été le plus formidable acte de volonté dont l'histoire ait été témoin, — car ce fut cet acte qui renversa tous les anciens étalons de mesure au moyen desquels l'homme avait jugé la qualité du monde, et qui en imposa de nouveaux; — elle a été la bataille rangée que l'homme et sa science ont livrée à Dieu pour le jeter à bas de son trône. Depuis des siècles, l'homme, par la petite guerre des philosophes et des savans, inquiétait les communications entre la terre et le ciel; et finalement, lorsque l'heure fut venue, les gros bataillons se mirent en marche et coururent à l'assaut, et Dieu fut réduit à n'être plus qu'un fantôme philosophique. Sur les degrés de son trône s'est assis l'esprit humain, — mais de la même manière qu'au Japon, il y a un siècle, le *shogun* s'asseyait au pied du trône du Mikado : — l'esprit humain, en apparence ministre, mais en réalité souverain et moteur suprême de la vie tout entière, de l'art, de la morale, du droit, de l'éducation, de la politique et, qui plus est, de lui-même. Car, peu à peu, sentant qu'il meut toutes choses et ne sentant plus aucune impulsion supérieure qui le meuve lui-même, il a été envahi par un étrange, anxieux et sublime délire : il a voulu se considérer, lui aussi, dans son propre mouvement, et je serais tenté de dire : considérer sa propre face sans miroir. Et le résultat final de ce gouvernement du *shogun*, nous l'avons vu durant cette longue traversée. Comme nous n'avions rien à faire, nous nous sommes mis à discuter sur des sujets sérieux. Nous voulions savoir si New-York est

beau ou laid, mais l'esthétique n'a pas su nous le dire; nous voulions savoir ce qu'est le progrès, et nous n'en sommes pas venus à bout; nous voulions savoir si les machines sont utiles ou nuisibles, si la science est vraie ou fausse, si la richesse est bonne ou mauvaise, et nous nous sommes embrouillés dans notre recherche. L'un disait oui, l'autre disait non. Partout des argumens « renversables. » L'esprit tourne sur lui-même, afin de voir sa propre face, et, à force de tourner, il est pris de vertige...

Le discours de Rosetti serpentait entre les sarcasmes d'une fine ironie, comme serpente dans l'herbe une couleuvre qui tour à tour apparaît et disparaît. Désespérant de lui porter un coup, j'essayai encore une fois de lui barrer le chemin.

— Revenons au sujet, dis-je. Croyez-vous, oui ou non, que la beauté soit conventionnelle, arbitraire, non nécessaire? et que, par conséquent, elle ne soit qu'une opinion humaine, changeante d'un lieu à un autre, d'une époque à une autre?

Il répondit oui, d'un signe de tête, et il ajouta :

— Cela, je ne le crois pas seulement de la Beauté; je le crois aussi de la Vérité et de la Morale.

— Eh bien! insistai-je, puisqu'il en est ainsi, comment pouvez-vous reprocher à l'homme de se retourner en arrière, selon votre expression, et de chercher la cause de toutes ces opinions diverses et changeantes? Car cette cause existe, apparemment!... Mais pourquoi m'essouffler, dis-je, à le démontrer? N'avez-vous pas dit vous-même, l'autre jour, que ce qui nous pousse à admirer telle ou telle œuvre d'art, c'est un intérêt, soit national, soit religieux, soit d'amour-propre, etc.? Donc, vous admettez vous-même que les hommes ont le droit de se retourner en arrière pour découvrir la cause de leurs différentes opinions, puisque vous vous êtes retourné vous-même! Dès lors, pourquoi exigez-vous que les autres ferment les yeux? Si vous admettiez que l'art est une émanation de Dieu, je vous comprendrais...

Rosetti me regarda un instant, puis me prit par le bras, invita Cavalcanti à le suivre et nous emmena tous les deux jusqu'au bordage. Dans les eaux agitées du détroit se jouaient autour du *Cordova* une grosse troupe de dauphins; ils allongeaient le mufle hors de l'eau comme pour nous regarder; puis ils plongeaient; puis ils reparaissaient encore, sautant, se tor-

dant, filant entre les vagues sombres comme des poissons argentés, gracieux baladins de la mer qui escortaient le navire afin de nous faire voir tous leurs tours. Les passagers de la troisième classe, pressés contre le bordage pour jouir de ce spectacle gratuit, poussaient des cris, éclataient de rire. Rosetti lui-même, pendant quelques minutes, sembla prendre plaisir à regarder l'agilité merveilleuse de ces bêtes. Puis il continua :

— Considérez l'Atlantique qui s'écoule par ce détroit dans la Méditerranée. Comme les eaux de l'immense Océan bouillonnent dans la passe qui les restreint ! Et pourtant, ce fleuve que fend notre proue, ainsi resserré entre deux montagnes, n'est-il pas le même Océan sans limites que nous avons infatigablement traversé durant quinze jours, sans atteindre aucun rivage ? Mais ici il se rapetisse, il frémit et il bouillonne parce qu'il ne peut se déverser tout d'un coup dans la Méditerranée. Eh bien ! vous avez là sous les yeux l'image de l'esprit humain qui, lui aussi, est en quelque sorte l'étroit canal d'un Océan sans bornes. La Beauté est infinie ; vous aviez raison de le dire hier, Cavalcanti. Et ce n'est pas la Beauté seulement, c'est aussi la Vérité et le Bien. Or l'esprit humain est limité. Chaque individu et chaque époque ne peuvent concevoir et réaliser que quelques-unes des formes infinies du beau, du vrai et du bien, de même que, à chaque instant du temps, l'Océan ne peut déverser qu'un seul flot dans la Méditerranée par le canal où nous naviguons. Je ne réussis pas à me figurer l'univers autrement que comme une réalité qui nous dépasse de toutes parts et dont nous ne pouvons découvrir, percevoir et comprendre successivement que des parcelles imperceptibles. Néanmoins, entre toutes ces formes de la Vie, l'homme, vous le disiez fort bien, n'a aucun motif intrinsèque pour choisir l'une plutôt que l'autre, et son instinct le porterait plutôt à les vouloir toutes. Mais les embrasser toutes lui est impossible, parce que son esprit est de trop faible capacité ; alors force lui est de s'imposer une limite, c'est-à-dire de faire un choix, même sans que ce choix se justifie par aucune raison intrinsèque. C'est là une nécessité contradictoire, disiez-vous, Cavalcanti : car, comment est-il possible de faire un choix sans motif ni raison ? Et cependant il le faut. C'est dans cette nécessité contradictoire que réside le secret de la lutte perpétuelle entre le divin et l'humain, entre le fini et l'infini, entre le contingent et l'absolu, entre le caduc et l'éternel.

entre le conventionnel et l'impératif, lutte qui travaille et qui travaillera le monde à jamais. Le beau, le vrai et le bien sont absolus en soi, éternels, divins, infinis, impérissables. Sur ce point, il est inutile de sophistiquer : ce sont là des vérités nécessaires. Le Vrai est vrai, et il ne peut pas être faux ; le Beau est beau, et il ne peut pas être laid ; le Bien est bien, et il ne peut pas être mal : voilà les axiomes de la vie. Si nous ne les admettons pas, nous ne pouvons plus vivre, de même que, sans ces autres axiomes que vous savez, nous ne pouvons plus étudier la géométrie. Mais les limites que l'homme est obligé de s'imposer à cause de la petitesse de son intelligence, à cause de l'étroitesse du canal par où passe le flot infini, ces limites, elles, sont contingentes, momentanées, humaines, conventionnelles, arbitraires ; elles dépendent des circonstances ; elles sont élevées ou abattues par ces intérêts mondains dont nous avons tant parlé ; elles peuvent se déplacer, s'élargir ou se restreindre. Quant à les abolir, jamais cela n'est possible, et ce fut votre erreur de croire le contraire, Cavalcanti : car, dès qu'elles n'existent plus, la raison humaine, privée d'appui, vacille, s'égare dans l'indéterminé, comprend de travers et demeure confondue. Haussez-vous jusqu'à ce point de vue supérieur, et vous verrez combien s'éclaircira pour vous le sombre mystère du monde et de l'histoire ! Pourquoi se déchaîne dans le monde, depuis ses plus lointains commencemens, et continuera de se déchaîner, sans jamais finir, la guerre des doctrines, des religions, des sectes, des principes, des idées, des civilisations, des législations, des classes, des États ? Pourquoi, dans chacun de ces interminables conflits qui embrasent le monde, les hommes se précipitent-ils les uns contre les autres, soit les armes à la main, soit l'injure aux lèvres, soit la haine au cœur, tous également convaincus d'avoir raison, d'être dans la vérité, de défendre la bonne cause ? D'où vient cette vieille « fièvre méditerranéenne » à laquelle Alverighi a eu l'illusion d'échapper en émigrant, cet éternel esprit de discorde entre des hommes qui, pourtant tous, partout et toujours, veulent les mêmes choses ? D'où naît l'immense malentendu de l'histoire, ce malentendu qui jamais ne se dissipera ? Comment se fait-il qu'un être pourvu de raison, comme l'homme, ne reconnaisse en un si grand nombre de questions aucun autre jugement que celui de l'épée ? Pourquoi la guerre est-elle le suprême arbitre des

droits et des principes en conflit, et pourquoi n'a-t-on trouvé encore aucun aréopage ou tribunal, — pas même la Cour de La Haye, — auquel on puisse recourir contre ses sanglantes et aveugles sentences? Qu'est-ce qui fait que, si l'on change de lieu et d'époque, la Beauté s'enlaidit, la Vérité se fausse, la Vertu se corrompt, sans qu'on puisse jamais trouver aucun argument décisif pour démontrer que les uns ont tort et que les autres ont raison? Pourquoi l'œuvre de l'homme est-elle un immense labeur de Sisyphe que chaque génération doit recommencer? De ce point de vue, regardez et comprenez! Tout homme, toute époque, tout peuple sont emprisonnés dans les principes conventionnels et limités de la Vérité, de la Bonté et de la Beauté, où force leur a été de se clore; et, clos dans ces limites, ils ne peuvent plus voir que d'autres principes où se sont enfermés d'autres hommes sont aussi des formes différentes de la Beauté, de la Vérité et de la Bonté, parce qu'il leur manque le modèle qui leur permettrait de les reconnaître. Aussi prennent-ils pour laideur, mensonge et mal ces autres parcelles du même bien infini qu'ils ne peuvent goûter qu'à leur manière; et plaignent-ils, haïssent-ils ou méprisent-ils tous ceux qui sont hors de leur propre prison; et s'efforcent-ils même de les appréhender et de les entraîner dans leur geôle, comme le Cyclope entraînait les captifs dans sa caverne, alors que pourtant une force mystérieuse les incite eux-mêmes à s'en évader. Car chaque principe humain est limité, par conséquent épuisable. Tous ces principes doivent donc être renouvelés périodiquement. L'infini se presse dans l'étroit canal de notre intelligence comme les flots de l'Atlantique se bousculent dans le détroit que nous traversons, et il nous contraint à passer d'une vérité à une autre, d'une beauté à une autre, d'une vertu à une autre, sans trêve. Mais pour nous, ce passage est égarement, souffrance et délire : car autour de la prison où nous sommes rôdent anges et démons. Et les anges, d'une voix suave, nous chantent que, hors de notre prison, s'ouvrent les régions mystiques de l'absolu, les belles prairies qui n'ont ni sentiers, ni bornes, et où les fleurs s'épanouissent à chaque instant dans un printemps éternel. Mais les démons nous chuchotent que notre prison a été construite par l'iniquité, par la sottise, par la tyrannie; que, si nous en sortons, nous pourrons refaire le monde, le refaire sans limites, sans principes, sans conventions; et que l'homme, Minos redoutable

d'un nouveau jugement universel, trônant au milieu de l'histoire, citera à comparaître devant son tribunal tous les Arts, toutes les Philosophies, toutes les Lois, toutes les Traditions du monde. Or, à entendre ces chansons des anges et les tentations des démons, l'homme s'exalte, s'emporte, délire, secoue les barreaux de sa cage ; il en mesure sans cesse l'étroitesse en la comparant à la grandeur de ses désirs, de ses rêves, de l'infini ; il rêve de s'évader par la brèche des formules universelles. Mais, hélas ! les formules universelles sont, ou personnelles comme celles de Hegel, ou vides comme celles de Kant. Et bientôt le prisonnier s'inquiète, tâtonne, cherche : au lieu de s'abandonner à la force qui le pousse à vouloir, il s'arrête à chaque instant et il se retourne pour voir qui le pousse et qui lui parle, jusqu'à ce qu'il s'avise enfin de découvrir dans les intérêts des hommes, des classes, des États, des Institutions, la puissance qui lui impose des limites ; et alors il confond ces limites momentanées et caduques avec l'essence même de la Vérité, de l'Art et de la Morale. C'est ce que fait la philosophie moderne, qui cherche de tous côtés à étayer par l'intérêt le système croulant de nos opinions. Mais ce sera en vain : une fois le monde réduit à un système d'intérêts, l'homme ne croira plus à rien ; et il se révoltera contre toutes les autorités, contre toutes les traditions, contre toutes les règles, au lieu d'obéir à l'invincible voix qui lui crie du fond des siècles : « *Crée des œuvres d'art, et ne fais pas d'esthétique ; découvre des vérités nouvelles, et n'abuse pas de la gnoséologie ; agis noblement, et ne te préoccupe pas de vérifier si l'histoire s'est trompée ou non.* »

A cet endroit du discours, et fort mal à propos, la cloche sonna pour le dîner.

XX

Le discours de Rosetti avait fait une vive impression sur moi et une très vive sur Cavalcanti qui, lorsque nous fûmes à table, ne put s'empêcher de dire à Alverighi :

— Où étiez-vous donc, cet après-midi, mon cher avocat? Quelle belle occasion vous avez perdue !

— Nous voici dans la Méditerranée, répondit l'autre en riant, et je dois songer à mes affaires. Vous savez, ce rapport pour les banquiers de Paris au sujet des terrains de Mendoza...

Nous y avons travaillé toute la journée, M. Vazquez et moi.

Effectivement, pendant tout le repas, Alverighi ne fit guère que causer à demi-voix, en espagnol, avec son associé, lui montrer des papiers, prendre des notes au crayon; et il prêta fort peu d'attention aux paroles suivantes que prononça Cavalcanti, vers la fin du dîner.

— Vous m'avez convaincu, j'en conviens, dit le diplomate à Rosetti. Que toute école d'art ou toute forme de littérature ait pour base certains principes arbitrairement limités et, en ce sens, conventionnels, cela me paraît vrai, au moins dans une certaine mesure. Peut-être quelque grand artiste a-t-il parfois, grâce à son génie, le privilège de se poser en dehors du temps et de l'espace, de n'appartenir ni à une patrie ni à une époque, de créer ses chefs-d'œuvre en vertu de principes qui lui sont propres : — par exemple Dante, Michel-Ange, Victor Hugo; — mais ceux-là sont rares. Et au surplus cela n'est pas vrai seulement de l'art, c'est vrai aussi du droit. J'y songeais ce matin. Qu'est-ce que l'on appelle le droit, la légalité, l'ordre, sinon une convention limitée? Les doutes et les disputes sur le juste et l'injuste ne finiraient point, et, pour les trancher, il faudrait chaque fois recourir à la force, si un acte de « la volonté grande, » comme vous dites, volonté personnifiée soit en Dieu soit en l'État, ne posait et n'imposait des principes limités et provisoires que, par convention et durant un certain temps, on admet comme d'indiscutables criteriums de la justice. Nous rions de ce que les monarchies absolues reconnaissaient au Roi le droit de gouverner en vertu de cette seule raison : qu'il était supposé fils de son père. Mais les principes sur lesquels repose le régime parlementaire sont-ils plus sérieux? Un homme ou un parti acquièrent-ils toutes les qualités qui seraient nécessaires pour bien gouverner un État par le seul fait que la majorité du Parlement pense ou dit, — car il arrive souvent qu'elle le dit sans le penser, — que cet homme ou ce parti les possèdent? Non. Mais chaque homme, chaque parti se croit le plus digne de gouverner; et il faut bien établir certaines règles qui permettent de choisir sans décider à coups de fusil. Et que fait la diplomatie? Que faisons-nous, nous les diplomates, sinon discuter sans excès de bonne foi les applications de certains principes conventionnels que, pour leur donner un nom imposant, on apppelle droit international? Il en est de même pour l'Éti-

quette, pour le Cérémonial, pour le code chevaleresque, pour la morale sexuelle, pour les décorations, les titres de noblesse, les honneurs académiques. Bref, nous sommes d'accord. Et néanmoins, ingénieur, permettez-moi de vous rappeler que toutes ces conventions, puisqu'elles reposent sur des principes limités, s'épuisent et doivent être renouvelées continuellement. Je ne fais ici que répéter vos propres paroles. De temps à autre, chaque peuple doit réveiller ses formules esthétiques, juridiques, morales. Or donc, ne serait-ce pas la raison pour laquelle, de temps à autre, nous cédons, comme vous disiez, à la tentation de nous tourner en arrière pour voir la force qui nous meut? Notre époque est plus plastique que celles qui l'ont précédée; et pourquoi? Comparez les civilisations endiablées qui, comme la nôtre, font, je vous l'accorde, un abus de la philosophie et de la critique, avec l'état stagnant des sociétés musulmanes, où l'esprit critique et philosophique n'a pu naître... En somme, l'esprit critique, et la philosophie qui en est l'organe paraissent être la source première de la perpétuelle rénovation du monde. Par conséquent aussi, elles sont la source du progrès...

— Oui, répondit Rosetti, si le progrès existe. Mais vous rappelez-vous nos longues discussions qui n'ont pas réussi à manifester en quoi il consiste?

Et Rosetti se leva. Le repas était fini. Nous prîmes nos manteaux, nos casquettes, et nous allâmes fumer sur le pont. Les matelots nous dirent que nous étions en pleine Méditerranée; mais pour nous rendre compte de notre position, nous regardâmes en vain, dans la nuit obscure et impénétrable. D'ailleurs, il ne faisait pas trop froid, et, protégés par nos manteaux, Rosetti, Cavalcanti et moi, nous pûmes continuer avec plaisir la conversation. Quant à Alverighi, il était parti avec Vazquez. Ce fut Cavalcanti qui reprit la parole en faisant observer qu'assurément il n'était pas facile de définir le progrès; mais il lui semblait impossible de mettre en doute que notre facilité à comprendre et à créer de nouvelles formes de beauté, de nouvelles idées et de nouveaux principes de morale, fût en soi une bonne chose. Rosetti prétendait-il le nier?

— Oui et non, répondit l'ingénieur, d'une voix lente et en branlant la tête. Oui, si les formes nouvelles s'additionnent, pour ainsi parler, aux anciennes; non, si elles prennent la place des anciennes et les anéantissent.

La phrase n'était pas très limpide, et nous demandâmes des éclaircissemens. Rosetti continua :

— Si le progrès n'est pas une illusion, il doit être quelque chose comme une force ou une loi par l'effet de laquelle le temps et la durée amélioreraient le monde, si bien que, en dépit de Méphistophélès, le fait d'être un descendant serait un avantage. Or la seule façon que j'aie d'imaginer que le monde puisse s'améliorer en durant, c'est de penser que, sans interruption, d'âge en âge, l'homme crée et épuise de nouvelles formes de la Beauté, de la Vérité et de la Bonté : de sorte que les générations suivantes, à condition toutefois qu'elles sachent conserver une partie de ce qu'ont créé les générations précédentes, arrivent à connaître et à posséder un plus grand nombre de modèles. C'est seulement si nous l'entendons ainsi, je crois, que nous réussirons à souder ensemble dans le principe du progrès la quantité et la qualité. Pourquoi, comme dit Horace, *multa renascentur quæ jam cecidere*, idées, sentimens et formes d'art ? Pourquoi, par exemple, Théocrite a-t-il pu renaître dans Virgile, Théocrite et Virgile dans le Tasse et dans Guarino, et tous les quatre dans les poètes pastoraux français du XVIIIe siècle ? Autre exemple : pourquoi une si grande partie de la vieille morale hébraïque a-t-elle revécu dans les premières sectes protestantes ? En somme, un principe épuisé est comme une terre usée : il peut reprendre vie et force en dormant quelques siècles, pourvu que le souvenir s'en soit conservé. Ainsi, plus tard un homme naît et plus il arrive heureusement dans cette vallée de larmes : car il trouve dans la tradition un plus grand nombre de modèles et de principes endormis, qui attendent le réveil. Vous me direz que tous les principes d'art et de morale ne peuvent pousser de nouvelles feuilles et produire de nouveaux fruits semblables à ceux qu'ils ont produits autrefois. Cela est vrai : nous ne pourrons reconstruire ni le Parthénon, ni le Panthéon, ni le Dôme de Sienne, ni le Palazzo Vecchio, ni la colonnade de Saint-Pierre et à plus forte raison nous ne pourrons refaire ni la cité antique, ni l'Empire romain, ni le Christianisme, ni la Révolution française. Mais nous pouvons comprendre et admirer tous ces monumens, de même que nous comprenons et admirons la céramique grecque, la médiévale, la chinoise, quoique nous ne sachions plus les refaire ; mais nous avons mélangé dans les nations modernes les plus belles vertus de la cité antique, par exemple

l'amour civique, le patriotisme, l'héroïsme; le respect du droit et de la loi, la haine de la force oppressive que les juristes ont infiltrée peu à peu dans le sang bouillant de notre race, la charité, la miséricorde, la douceur, l'horreur des divertissemens cruels, toutes les vertus qui nous ont été enseignées par le Christ et par le christianisme; et enfin ce sentiment des droits de l'homme, qui a été créé par la philosophie du XVIIIe siècle et par la Révolution française. Or, en combinant le civisme et l'héroïsme des anciens avec les sentimens chrétiens et avec ceux, tout récens, de la Révolution, n'avons-nous pas créé ainsi une morale plus riche et plus haute, une morale capable de tenir la balance entre la guerre et la paix, l'action et la pensée, la pitié et la justice, la liberté et l'autorité? Par conséquent, ne pouvons-nous pas dire que nous avons accompli un progrès?

Il se tut, attendant un signe d'assentiment. Ce signe lui étant venu de Cavalcanti, il continua :

— Donc, le progrès ne consisterait pas seulement à créer de nouveaux principes de vérité, de beauté ou de vertu; il consisterait encore à les conserver (et cette conservation, messieurs les historiens, devrait être votre principal office) au moins dans la mesure du possible. Car, si les anciens principes sont éliminés par les nouveaux, il y a bien changement, mais il n'y a pas gain ou progrès, puisque nous n'avons aucun moyen de démontrer que les nouveaux valent mieux que les anciens.

— Mais alors, objecta Cavalcanti, ce qu'il faut pour progresser, c'est non pas s'imposer des limites, c'est au contraire élargir les limites, le détroit, le canal, autant qu'on le peut...

— Naturellement : car l'infini pèse sur notre esprit et le tourmente. Élargir les limites, oui; mais détruire les berges du canal, non pas!...

— Soit! reprit Cavalcanti. Mais vous venez de me donner raison : nous devons nous efforcer d'avoir des nerfs pour tous les arts et pour toutes les écoles, dilater notre capacité de comprendre et de jouir par tous les moyens, c'est-à-dire aussi par l'Esthétique.

— Avec discrétion et discernement, je l'ai déjà dit l'autre jour et je le répète. Connaître et conserver le plus grand nombre possible de modèles, oui; mais non en créer un trop grand nombre et trop vite; ni les changer trop souvent; ni s'en faire une cible pour s'amuser à les renverser et à les redresser; ni

découvrir tous les six mois le modèle incomparable qui renouvellera le goût du monde ; ni croire qu'une œuvre d'art mérite de devenir un modèle par la seule raison qu'aujourd'hui elle nous donne du plaisir ou même qu'elle nous fait pâmer d'admiration ; ni surtout confondre capricieusement les modèles, comparer un drame à un modèle lyrique, une sculpture à un modèle musical, et réciproquement. Le beau naît d'une limitation ; par conséquent, chaque modèle ne vaut et les rapprochemens ne sont possibles que pour les œuvres qui partent de la même définition première et limitée de la Beauté. Comparez les architectures classiques aux classiques, les gothiques aux gothiques, les baroques aux baroques ; mais ne comparez pas les baroques aux gothiques ou les gothiques aux classiques. Tenons donc à l'œil l'Esthétique, et ne donnons pas raison à Alverighi qui veut que l'art ne soit qu'un dispendieux passe-temps, comme le champagne et les cigares de la Havane... Il y a un art menu, caduc, dont la fonction n'est que de divertir, de faire passer le temps, de donner un plaisir fugitif : la comédie amusante, le roman qu'on lit en chemin de fer ou à la campagne, le concert, la mode. En ce qui concerne ces arts-là, reconnaissons aux hommes ce droit qu'Alverighi réclamait pour notre siècle dans tous les arts, — le droit pour chacun de jouir du beau à sa guise : — et que, là, l'Esthétique ait droit de vie et de mort ! Mais il y a aussi les grands modèles de l'art national, les chefs-d'œuvre où ont pris corps, pour ainsi dire, les différens principes du beau créés de siècle en siècle par l'esprit humain ; les principes qui servent constamment de termes de comparaison et qui maintiennent ainsi vivante la beauté en raffinant notre faculté de juger qu'une chose est plus belle et qu'une autre l'est moins. Dans ceux-ci, ne l'oublions jamais, l'art n'est plus un passe-temps ; il est une limite, comme la morale : une de ces nombreuses limites qui font le monde varié et divers, et qui, par là, sont la raison même de la vie et du progrès. Devant ces derniers, doucement ! Ce que je demande à notre époque, c'est de ne pas les re-comprendre et les re-révéler au monde tous les six mois, et de ne pas s'en servir comme d'un simple instrument pour sa vanité ou pour son plaisir. Non : les modèles doivent être admirés avec modestie, avec désintéressement personnel, avec un esprit conscient d'une discipline nationale : et les nouveaux doivent être ajoutés aux anciens avec une discré-

tion pondérée, surtout lorsqu'il s'agit d'admettre des modèles étrangers, de telle sorte qu'on n'aboutisse pas finalement à ramasser un panthéon hétérogène de Dieux incohérens et disparates. Voici un exemple. L'autre jour, nous avons discuté au sujet de Shakspeare; et je ne prétends pas décider qui avait tort et qui avait raison, d'autant plus qu'il n'y a aucun moyen de le savoir; mais je me demande si les pays latins n'ont pas été trop complaisans à l'accepter dans le Panthéon des modèles, à côté de Sophocle, de Dante, de l'Arioste et de Molière. Car il a, j'en conviens, des morceaux admirables; mais... mais... Il y aurait beaucoup de « mais. » Je n'insiste pas; je dis seulement: voir dans le *Marchand de Venise* ou dans le *Roi Lear*, deux chefs-d'œuvre qu'il convient de mettre à côté de la *Divine Comédie* et du *Roland furieux*... Non, non! Comme Italien, je ne vais pas jusque-là: c'est une chose que je n'oserais pas affirmer... En somme, prenons garde de ne pas nous perdre dans l'illimité par une excessive fureur de progrès. Je l'ai déjà dit, mais *repetita juvant:* si on fagote trop de modèles divers, si on les change trop souvent ou si on les confond les uns avec les autres, aucun d'eux ne peut plus nous servir: nous perdons le discernement pour faire notre choix et nous sommes réduits à accepter tout, sans réussir à rien distinguer, — comme, j'en ai peur, cela arrive quelquefois à l'Amérique. — Beaucoup de principes, oui; mais pas trop, cependant. Telle me paraît être la règle du progrès artistique...

Depuis quelque temps je ruminais une objection. C'est pourquoi, dès que Rosetti eut terminé:

— Mais la morale aussi, dis-je, fait-elle des progrès, lorsque des principes et des modèles divers se mêlent, fût-ce avec discrétion? Il ne me semble pas... Les époques, les civilisations, les peuples les plus vertueux ne sont-ils pas ceux qui savent se limiter? ceux qui, par un acte vigoureux de volonté, posent une seule vertu comme mesure suprême du mérite, — l'héroïsme chevaleresque pour les Japonais d'autrefois, la charité pour les Chrétiens de jadis, l'abnégation civique pour les Romains, et ainsi de suite, — et qui en déduisent les règles de leur conduite? Règles limitées, mais impératives; règles qui peuvent sembler bonnes ou mauvaises, justes ou injustes, sages ou déraisonnables, peu importe: on les applique, et personne ne souffle mot... Mais, lorsque de nombreux principes

moraux se mêlent, les hommes sont poussés par la diversité même de ces principes à tourner la tête, à chercher la raison des uns et des autres... C'est ce que fait aussi, en matière d'art, la diversité des écoles et des opinions : mais, pour ce qui concerne l'art, je suis avec vous : cet effort est utile, au moins dans une certaine mesure, parce qu'il élargit le goût et la faculté de comprendre, de jouir. En morale, au contraire, la diversité ne confond-elle pas les idées et n'énerve-t-elle pas la volonté, comme on le voit de nos jours? Beaucoup de vertus sont opposées entre elles, et une époque comme la nôtre, qui veut être à la fois sévère et miséricordieuse, héroïque et humaine, ne saura plus être rien. Plus le canal s'élargit, plus le courant s'affaiblit, devient languissant et stagnant...

— Lis alors le *Protagoras*, répondit vivement Rosetti. Tu l'as lu? Eh bien! te souvient-il de la page où Socrate démontre à Protagoras qu'il n'y a qu'une seule vertu? Dans ce passage, Socrate sophistique un peu, comme il lui arrive assez souvent dans les dialogues de Platon. Mais, en somme, ce qu'il dit me semble vrai, du moins pour le fond : car j'estime qu'effectivement toutes les vertus sont des parties et des organes d'une seule vertu, laquelle, en conséquence, pourrait être appelée la vertu unique et infinie : la Justice. Disons plus simplement qu'un homme, pour être véritablement juste, devrait réunir en lui-même toutes les vertus contraires, qui se limiteraient les unes par les autres : être courageux et prudent, réfléchi et passionné, sévère et pitoyable, parcimonieux et large, dur et indulgent, héroïque et humain : il devrait être en outre modéré, savant, intelligent, loyal, fidèle, véridique, laborieux, honnête, instruit... Il me semble même que le progrès s'efforce de confondre et en quelque sorte d'annuler toutes ces vertus particulières dans la seule Justice, comme les moyens dans la fin : car, plus s'élargit l'empire de la Justice, plus s'affaiblit le besoin de chacune de ces vertus prises à part. L'empire de la force est en baisse, et, par conséquent, il faut moins de courage pour le combattre; il y a moins de fautes à punir et à pardonner, et, par conséquent, il faut moins de sévérité et moins de miséricorde... N'est-il pas vrai que ta Rome ancienne a pu faire la première grande codification du droit après qu'une longue paix, amalgamant des principes moraux, nombreux et divers, eût développé ainsi le sentiment de la Justice au détriment des

vertus partielles ? Et c'est ainsi, dirais-je encore, qu'on s'explique la raison pour laquelle les hommes se lamentent si fort sur la décadence morale du monde, alors que pourtant le monde reste debout. Ils se lamentent parce qu'ils voient déchoir telles ou telles vertus partielles, et ils ne s'aperçoivent pas que, tandis que celles-ci, en se mélangeant, se dissolvent et s'exténuent, la justice, elle, grandit toujours... Bref, la Justice est la vertu finale, et les autres vertus ne sont que des vertus instrumentales : donc, les époques et les civilisations qui peuvent sacrifier les vertus instrumentales à la vertu finale, sont les plus parfaites et aussi les plus heureuses... J'ai dit : « qui peuvent. » Car le monde où nous vivons est une planète turbulente, pleine de guerres, de révolutions, de catastrophes, de vilaines et troubles passions, d'intérêts louches. De temps en temps, surviennent des périodes mauvaises et sombres où l'on s'occupe de tout autre chose que de la Justice. Peuples, États, classes, partis, individus doivent alors prendre garde à leur peau. A ces époques-là, on fait ce qu'on peut; et alors, — sur ce point je t'approuve, — quand on sait s'enfermer dans une vertu partielle, bonne pour la défense ou pour l'attaque, quand on sait resserrer le détroit et rendre le courant plus violent, on a raison!

Il se tut. Nous parcourûmes deux fois, en silence, le pont désert, côtoyant le mugissement invisible de la mer fendue, et apercevant par les vitres les passagers qui, dans les salons, en pleine lumière, gesticulaient sans qu'on les entendît.

— Tout cela se tient, reprit enfin Cavalcanti.

— Et le progrès intellectuel? ajoutai-je. Il a sans doute, lui aussi, sa formule?

— Certainement; et il me semble que la voici. L'homme apprend toujours, même quand il se trompe : car il n'y a pas d'erreur, lorsqu'il y a sincérité. Toute erreur sincère est vérité.

— Que dites-vous là, ingénieur? m'écriai-je en sursautant. A ce compte, toutes les opinions qui paraissent telles à une génération seraient vraies. Il ne manquerait plus que cela! Songez donc aux conséquences! Il n'est pas de niaiserie ou de folie que l'on n'ait cru être la vérité.

— N'ont-elles pas toutes été vraies? répondit Rosetti en souriant.

Et, sans me laisser le temps de protester, il me prit par le bras et il ajouta :

— Oui, vraies partiellement et dans une certaine mesure. La Vérité, comme la Beauté, comme le Bien, est un sentiment personnel : et ce sentiment, comme celui de la Beauté et du Bien, s'objective sous forme de sentiment commun, obligatoire, impératif, au moyen d'une limitation que lui impose, soit « la volonté grande, » soit la résistance de la réalité ; mais, en tout cas, c'est une limitation arbitraire.

La formule était obscure, et nous le lui dîmes. Alors, il se tourna vers moi.

— Je ne me rappelle plus, continua-t-il, quel jour c'est aujourd'hui. Je te le demande, et tu me réponds : « C'est jeudi. » J'aurais le droit de douter de ta réponse : car tu as pu te tromper ; j'aurais également le droit de vérifier ta réponse, par exemple en regardant le calendrier qui est dans la salle à manger. Mais ce calendrier pourrait me tromper aussi, par exemple si le maître d'hôtel avait oublié d'arracher ce matin le feuillet d'hier. Mon droit serait donc encore de m'assurer, en interrogeant le maître d'hôtel, que cet oubli n'a pas été commis. Mais celui-ci pourrait se tromper ou me tromper, et ainsi de suite. D'ailleurs, en admettant que j'arrive à établir avec certitude que c'est aujourd'hui jeudi, j'aurais alors le droit de me demander ce que c'est qu'un jeudi. Une division du temps ? Mais le temps peut-il se diviser ? Et qu'est-ce que le temps ?... Bref, tu vois que cette simple question : « Quel jour est-ce, aujourd'hui ? » risquerait de me conduire au bout du monde, si je voulais pourchasser jusqu'à perte d'haleine le doute qui fuit devant moi. Mais, en fait, je le laisse courir. Après que tu m'as répondu : « C'est jeudi, » je suis persuadé : en moi est né ce sentiment de la vérité auquel je faisais allusion tout à l'heure : je sais maintenant que c'est jeudi. Je suis arrivé à me convaincre en limitant mes doutes ; donc, grâce à une limitation : limitation non nécessaire, provisoire même, puisque, d'un moment à l'autre, quelque fait nouveau pourrait survenir, un propos entendu, un calendrier aperçu, qui m'obligerait, soit à changer d'opinion, soit au moins à douter, c'est-à-dire à reporter plus loin la limite de mon doute. Pour quelle raison l'acte de volonté qui met fin à mon doute se produit-il aussitôt après que tu m'as dit : « C'est jeudi ? » J'ai beaucoup de raisons pour ne pas répondre à cette question, notamment que, quand même je voudrais, je ne saurais pas le faire. C'est un mystère

intérieur où je m'égare et dans lequel il me semble que je discerne seulement une chose, à savoir qu'une sorte d'opinion publique ou de « volonté grande » m'oblige jusqu'à un certain point, et du dehors, sous peine de passer pour fou, à cesser de douter. Si, dans un cas pareil, je procédais à une enquête sans fin, tout le monde dirait que je suis atteint de la folie du doute. Seuls les fous et les enfans s'amusent à errer dans l'infini en sautant de *pourquoi* en *pourquoi*...

« Et moi aussi, pensais-je, quand j'ai un peu trop bu. »

— Donc, continua Rosetti, ce sentiment de la vérité, que nous appelons persuasion, est né chez moi d'une limitation arbitraire, provisoire, et que m'imposait au moins en partie une volonté extrinsèque. Par conséquent, cette vérité aussi est provisoire et limitée. Et telles sont, je veux dire provisoires et limitées, toutes les vérités sans exception, même les doctrines réputées les plus sûres des sciences réputées les plus exactes. Non, la science n'est pas fausse : elle est vraie, mais elle ne peut découvrir que des vérités provisoires : car, soit que nous voulions savoir quel jour c'est, soit que nous voulions savoir comment est constituée la matière, comment se meuvent les planètes, comment l'estomac digère, soit que nous voulions savoir ce qui s'est passé, il y a vingt siècles, à Rome, la persuasion ne peut naître en nous, si notre esprit, à un certain moment, ne cesse pas de douter; et jamais ce moment-là n'est nécessaire, définitif, invariable, parce qu'en partie il est au moins imposé par des forces extrinsèques : tantôt par la volonté d'une époque ou d'une civilisation, tantôt par la limitation même des forces humaines. Pourquoi voyons-nous chaque savant et chaque génération de savans s'arrêter dans ses recherches à un certain point? Pourquoi, au delà de ce point, ne doutent-ils plus, n'aperçoivent-ils plus les faits qui contredisent leurs théories, deviennent-ils sourds aux objections que leur oppose quelque voyant solitaire ? Et pourquoi faut-il attendre que surgisse une génération nouvelle, pour que le doute recommence à travailler les esprits et pour que la limite extrême du doute soit reportée plus loin ? C'est parce que l'intelligence, tant celle des individus que celle des générations, est limitée. Voilà pourquoi les vérités naissent les unes des autres; voilà pourquoi la fille, en naissant, tue la mère qui l'a enfantée et doit mourir elle-même en donnant naissance à une vérité nouvelle ; voilà pourquoi nous pouvons affirmer que toute idée qui a

été pensée pendant quelque temps par le genre humain et qui a été féconde, était provisoirement et partiellement vraie : voilà pourquoi nous pouvons affirmer que, si les idées dont nous nous servons peuvent en effet nous rendre service, c'est qu'elles sont vraies au moins partiellement, par le côté où elles nous sont utiles et commodes, et non pas qu'elles sont vraies parce qu'elles nous servent. La géométrie d'Euclide sert à mesurer la terre et à construire des machines parce qu'elle est vraie ; et elle est vraie quoiqu'elle ne puisse pas démontrer les axiomes d'où elle part ; et elles ne peut pas les démontrer, ces axiomes, parce que la géométrie elle-même, si elle veut mesurer la terre, doit, à un certain moment, cesser de douter, de fouiller, de chercher, de demander « pourquoi ? » Je sais bien : sur ce point aussi on peut, si l'on veut, subtiliser, douter, enquêter, scruter, embrouiller les choses indéfiniment, et il y a aujourd'hui beaucoup de gens qui s'y amusent. La gnoséologie est à la mode ! Quant à moi, je ne m'y entends guère ; mais, en raisonnant avec mon gros bon sens, je dis : si nous admettons que la vérité est un sentiment, — un sentiment dont le rôle est de nous mettre peu à peu en contact avec la réalité au milieu de laquelle nous vivons, à chacun des points que notre esprit vient à toucher, — et si, grâce à cette supposition qui ne me semble point déraisonnable, nous imposons une limite à notre doute, j'estime qu'il nous est possible de nous placer nous-même dans l'univers à un endroit assez sûr et assez commode pour promener modestement nos regards autour de nous, sans présumer tant de notre raison que nous nous croyions capables aussi de la nier et de l'anéantir.

Il se tut. Je voulus essayer encore une objection.

— Soit, dis-je. Mais alors comment pourrait-on dire du système de Ptolémée qu'il est partiellement vrai ? Je comprendrais qu'on dît cela du système de Copernic ; mais de celui de Ptolémée, non. Ce dernier système est entièrement faux.

— Oui, si tu le compares au système de Copernic ; mais non, si tu le compares aux mythes cosmiques de l'ancien polythéisme dont il a pris la place, par exemple au mythe d'Atlas qui porte le monde sur ses épaules. Comparé à ce mythe, le système de Ptolémée contenait une vérité partielle, à savoir que cette grande nuit toute flamboyante d'astres, dont les profondeurs s'offrent en ce moment à nos yeux, est un système où des corps

se meuvent selon une certaine loi que l'esprit humain doit découvrir. Peu importe que les Grecs aient trop rapetissé l'univers et qu'ils se soient lourdement trompés en décrivant les positions et les mouvemens respectifs de ces corps célestes. Songez aux sornettes que, durant des milliers d'années, les hommes avaient logées dans le firmament et dans les constellations, et vous verrez le pas immense qu'a fait l'intelligence humaine vers la vérité, lorsqu'elle a formulé cette doctrine. L'idée qui vous paraît fausse, comparez-la à celle qui la précédait et qu'elle a convaincue de mensonge, non à celle qui l'a suivie et par qui elle a été convaincue elle-même de mensonge, si vous voulez comprendre combien est grande la part de vérité qu'elle a révélée à l'humanité ignorante, si vous voulez croire que le progrès intellectuel existe réellement. Car il ne saurait y avoir de progrès intellectuel si les vérités ne s'accumulaient pas, si, de génération en génération, l'homme n'enfonçait pas plus avant sa pensée dans la réalité infinie qui l'entoure, et s'il se contentait de bâtir des châteaux dans les nuages pour sa commodité et pour son agrément, ou de dessiner des arabesques conventionnelles sur la face de l'univers. Si le soleil peut tourner autour de la terre et la terre tourner autour du soleil à notre caprice et selon que cela nous est plus ou moins commode, alors, il n'y a pas progrès, il y a simplement passage, oscillation, mouvement de bascule entre Ptolémée et Copernic, avec la commodité pour point d'appui, et une force étrangère pour puissance motrice : au cas où le point d'appui et la puissance motrice viendraient à changer, il se pourrait qu'un jour l'esprit humain basculât de nouveau vers Ptolémée. Mais si, au contraire, avec Copernic, l'esprit humain a fait un autre grand pas dans les voies de l'infini vers la vérité, alors il ne peut plus rétrograder que par une crise violente et par un déchirement de lui-même ; alors la vérité conquise empêche l'homme de chercher sa commodité et son utilité dans des croyances qui soient contraires à celle-ci ; alors la gendarmerie céleste du polythéisme, à qui un univers clos et limité est nécessaire, perd tout espoir de rétablir sa domination dans l'espace. Et le firmament redevient le sublime abécédaire où nos yeux ont appris à déchiffrer le livre obscur du monde ; la première, la plus vaste et la plus sublime palestre où la pensée humaine se soit exercée à la conquête de la terre ; le premier *pourquoi* écrit devant nous par la nature en carac-

tères de feu sur la voûte de l'Univers, pour que tous les hommes le lussent et s'efforcassent de résoudre le problème : la première des énigmes par lesquelles la nature nous attire sur les routes de l'infini vers ce but secret que, chaque soir, nous croyons avoir atteint, lorsque nous inclinons notre tête pour le sommeil, tout joyeux d'être parvenus au terme du voyage, mais qu'au matin, quand nous nous réveillons frais et dispos, nous voyons apparaître de nouveau, bien loin devant nous, de sorte qu'il nous faut reprendre encore l'éternelle pérégrination... La Vérité!

Non moins lumineuse que les constellations resplendit pour nos esprits cette réponse, dans la nuit noire. Cavalcanti et moi, convaincus tous les deux, nous gardâmes le silence, marchant sur le pont avec Rosetti au milieu de nous. Mais, au bout de quelques pas, Cavalcanti s'arrêta soudain.

— Ingénieur, dit-il brusquement, d'un ton animé, il me semble qu'à vos paroles je vois se ranimer et revivre, ici, sur le seuil de la mer ancienne, ce monde méditerranéen que parfois, Ferrero le sait ! j'avais cru mort et enseveli. Cette austère discipline de la pensée, que vous nous exposez avec une si lumineuse éloquence, — de cette pensée qui veut se limiter afin d'engendrer successivement dans le fini, avec une force précise et sûre, d'après des modèles clairs et déterminés, d'innombrables formes du beau, du bien et du vrai ; qui se garde de vouloir remonter à la source première de toutes les choses, de se lancer éperdument dans l'infini, de prétendre toucher le faîte de l'absolu et plonger au fin fond de l'univers ; — n'est-ce pas la discipline intellectuelle de la Grèce, de la Rome antique, de l'Italie et des pays latins jusqu'à la Révolution française ? Et n'est-ce pas cette pensée précise, mesurée, disciplinée, qui a donné naissance à l'épopée, à la tragédie et à la sculpture grecque, à l'esthétique et à la morale d'Aristote, à la politique et au droit de Rome, à l'art du moyen âge italien, à la philosophie de l'Église catholique, à la science de Galilée, à la religion de Pascal, au théâtre de Racine et de Molière ? Limitation, concentration et discipline, n'est-ce point ce qui a fait la force intime de ces prodigieuses civilisations anciennes dont les restes vénérables nous remplissent encore d'étonnement, nous les lointains neveux de ceux qui les ont faites, en dépit de l'orgueil que nous inspirent nos richesses ? Et je comprends, maintenant ! je comprends l'immense bouleversement produit dans la civilisa-

tion par la découverte de l'Amérique, par la Révolution française, par la machine, par l'invasion des barbares dans le domaine de l'ancienne culture !

Mais à ce moment Rosetti allégua qu'il se sentait un peu fatigué d'avoir marché si longtemps, et il nous invita à nous asseoir. Nous prîmes place sur trois sièges, le visage tourné vers la mer et vers la nuit.

— Et le mythe de Prométhée et de Vulcain réfugiés en Amérique, l'avons-nous donc oublié ? reprit tout à coup Rosetti après un silence, en souriant avec malice. Hélas ! j'ai grand'peur que la mer où vous vous réjouissez d'entrer, — cette mer sur les rives de laquelle Homère chanta, Phidias sculpta et Aristote médita ; cette mer que Rome incorpora à sa séculaire grandeur ; cette mer où naviguèrent les Apôtres pour semer au loin la parole du Christ ; cette mer où, dans un coin, à l'écart, Venise mira sa face marmoréenne, — j'ai grand'peur, dis-je, que la Méditerranée des anciens et des poètes ne soit plus qu'un musée dévasté par les Barbares. Les dieux n'ont pas écouté Apollon, et la prédiction se réalise : même sur les rives de cette mer antique où Aphrodite naquit de l'écume des flots, le seul Dieu qui règne désormais, c'est le Feu. Oui, certes : accroître la richesse uniquement pour l'accroître est une folie, et, sur ce point, il n'a pas été difficile de réfuter les brillans sophismes d'Alverighi. Mais pourtant notre époque veut la richesse pour la richesse ; elle la veut, et voilà tout, — comme nous a déclaré l'avocat ; — et même elle ne veut ardemment aucune autre chose. « Du blé, du fer, de la laine, du coton, de l'or, de l'argent, voilà ce qu'il faut aujourd'hui pour rassasier les hommes, et non des sonnets et des tableaux ! » nous a-t-il crié encore à la face. Cela nous parut un blasphème. Et c'est un blasphème, en effet, et ce sera toujours un blasphème pour quiconque a gardé le souvenir des gloires anciennes de notre civilisation. Mais tournons-nous vers les immenses et faméliques multitudes qui circulent en tous sens sur les grandes routes du monde, qui se pressent aux portes des villes, des ateliers, des chantiers, des banques, des bureaux et dans ces grands ports de l'Europe où l'on s'embarque pour l'Amérique et pour les terres de l'abondance... Ne te lasse pas, Ferrero, de répéter ces choses à ta femme, qui veut écrire un livre contre les machines... Y a-t-il aujourd'hui un génie, une philosophie, une religion, une secte, un État, quelque

puissance humaine ou divine qui oserait affronter ce torrent de convoitises et entreprendre de le faire remonter vers ses sources historiques, et qui, si elle l'essayait, ne serait pas sûre d'être brisée et emportée comme un morceau de glace, en hiver, dans les tourbillons du Niagara? Le monde la veut, cette abondance : il veut que soit progrès tout effort qui augmente les richesses ou le nombre, la puissance, la rapidité des machines qui la produisent ; il veut cela, et voilà tout. Il serait facile de prouver que cette définition du progrès est arbitraire, contradictoire, retournable, comme toutes les définitions, d'ailleurs. Mais à quoi cela servirait-il? Elle demeure dans les esprits inébranlable comme la colonne Vendôme. Essayez de persuader à M. Vazquez que ce n'est pas un progrès de faire ce voyage en quinze jours au lieu de vingt, en dix jours au lieu de quinze...

— Ce n'est que trop vrai! soupira Cavalcanti en ouvrant les bras. L'Amérique, la Révolution française, les machines ont ramené le monde à la barbarie...

— Elles ont engendré un siècle qui ne veut pas de limites, un siècle qui, par conséquent, manque de point d'appui, et où l'homme procède comme un géant qui vacillerait à chaque pas, répondit Rosetti.

Puis il se tut et regarda la nuit, quelques instans, tandis que le fracas invisible de la mer fendue recommençait à mugir. Ensuite il reprit, très lentement :

— L'Amérique, la Révolution française, la Machine... Mme Ferrero nous l'a déjà dit... Et vous rappelez-vous, d'autre part, l'étrange propos de l'avocat, le soir où il nous a raconté sa vie? « L'histoire s'est trompée jusqu'à la découverte de l'Amérique! » Mais qu'est-il donc arrivé dans le monde depuis la découverte de l'Amérique, si des personnes intelligentes et instruites peuvent affirmer, les unes, que nous avons enfin trouvé notre voie, les autres, que nous l'avons perdue? Mais qu'a donc fait Christophe Colomb, et devons-nous, oui ou non, le mettre en paradis? Vous l'ignorez? Eh bien, Christophe Colomb a réellement fait un pas hardi : il a osé franchir une limite. Une limite petite, très petite! Mais cette limite, notre civilisation l'avait toujours respectée : durant des siècles et des siècles, comme a dit l'avocat, elle était restée blottie dans ce trou de la Méditerranée, tenant pour borne infranchissable du monde ces colonnes d'Hercule où nous venons de passer. Et voilà qu'un

jour « l'homme plus que divin » outrepassa cette borne et s'élança sur l'Atlantique avec quelques navires... Le Hasard, ou la Providence, ou la Raison de l'histoire voulurent que, l'année où Colomb decouvrit l'Amérique, Copernic eût dix-neuf ans, ce Copernic qui, un peu plus tard, dans une petite ville de la Pologne, devait sauter par-dessus les limites qu'Aristote et Ptolémée avaient assignées à l'Univers et prendre, lui aussi, mais mentalement, son essor, dans l'infini. Ainsi, au cours de quelques générations, l'Europe, — tout à la fois stupéfaite, peureuse et joyeuse, — vit des hommes hardis franchir les deux limites que l'antiquité avait considérées comme inviolables; et non seulement ces hommes n'avaient pas péri, mais ils étaient revenus avec un riche butin de terres et d'astres... Nombreux furent ceux qui s'élancèrent, — la chose était à prévoir, — sur les traces des premiers franchisseurs des barrières; et des terres nouvelles émergèrent de tous côtés sur l'Océan, de nouveaux astres apparurent de toutes parts dans l'infini; chez les hommes, de nouvelles idées, de nouvelles ambitions, de nouvelles convoitises naquirent des premières aventures et des premières victoires. La terre était donc plus vaste et plus riche, l'esprit de l'homme plus puissant que les Anciens ne l'avaient cru? Malheureusement, plus les hommes, devenus hardis et ambitieux, se donnaient carrière sur le globe et dans l'univers, plus ils se sentaient gênés par d'autres bornes, tracées, celles-ci, non plus sur la terre et dans l'espace, mais entre homme et homme et dans l'esprit de chacun, et surgissant de toutes parts, très strictes, pour indiquer les limites du Vrai et du Faux, du Bien et du Mal, du Beau et du Laid... Combien elles étaient nombreuses, et toutes inviolables! La Famille, l'École, l'État, l'Académie, les Anciens, la Tradition, la Coutume, la Pauvreté, la Loi; le Gibet, le Roi, Aristote et Dieu; Dieu surtout, la plus antique, la plus auguste et la plus universelle des Limites! Vous avez raison, Cavalcanti. Limitation, concentration et discipline: jusqu'à la découverte de l'Amérique, le monde a vécu dans ce triangle; et le monde ancien, qui a été l'objet de tes études, Ferrero, fut surtout, en comparaison du monde moderne, un monde fermé, c'est-à-dire limité de toutes parts. Cela pourrait expliquer à Alverighi pour quelle raison l'histoire s'est trompée jusqu'à la découverte de l'Amérique et pourquoi les Anciens ont fait mourir Antée sur le rivage de l'Atlantique! Mais com-

ment les hommes, clos de toutes parts dans ces limites, auraient-ils pu se répandre sur la terre tout entière? C'était pour eux une nécessité d'approfondir, puisqu'ils ne pouvaient pas s'étendre; de créer des arts, des philosophies, des religions, puisqu'ils ne pouvaient pas conquérir la terre! Mais, à mesure que les navires levaient l'ancre pour aller découvrir ou peupler des terres nouvelles, et que les lunettes fouillaient les espaces célestes, et que les premières richesses arrivaient en Europe, et que les nouvelles ambitions, les nouvelles convoitises s'attisaient dans les âmes, l'esprit de l'homme s'enhardissait à examiner aussi, l'une après l'autre, les limites qui marquaient les confins du Bien et du Mal, du Vrai et du Faux, du Beau et du Laid, pour voir si elles étaient solidement établies, et s'il ne serait pas possible de les transporter ailleurs et de les placer mieux; oui, toutes, et même, et surtout celle qui était la plus universelle, la plus ancienne et la plus auguste. Dieu! Dès lors, l'homme commença de souhaiter ardemment, non plus seulement la Richesse, mais aussi la Liberté; il inventa les machines; il perfectionna les sciences; il osa se demander si le nouveau, par la seule raison qu'il était nouveau, n'était pas meilleur que l'ancien; il rêva de beautés non vues encore et qui ne ressembleraient à aucun modèle connu, d'ordres sociaux qui s'établiraient en dehors de toute limitation conventionnelle et où le devoir deviendrait droit; il prétendit se rendre compte de toutes choses, y compris de lui-même et de sa pensée; il imagina plusieurs philosophies subtiles qui, sous prétexte de mettre Dieu à la place d'honneur, le transportaient aux confins de l'infini révélé par Copernic, dans un endroit où cette Limite, la plus universelle, la plus ancienne, la plus auguste et la plus commode de toutes, ne pouvait plus gêner personne... Non, les Anciens ne s'étaient pas trompés, et l'Église savait ce qu'elle faisait en condamnant Giordano Bruno et Galilée : Dieu devait passer un mauvais quart d'heure, le jour où le tourbillon de l'infini emporterait notre planète comme un grain de poussière! Bref, l'homme commença de devenir riche et savant ci, par conséquent, orgueilleux, ambitieux, intraitable et insatiable, comme l'a dit Mme Ferrero. Jusqu'à ce qu'un beau jour... Quel cataclysme! Au son de *la Marseillaise*, sur les ruines de la Bastille, sur les champs de Marengo et d'Austerlitz, l'œuvre ébauchée par Colomb et par Copernic, continuée par Galilée, par

Descartes, par Voltaire, par Rousseau, par Kant, fut parachevée : l'homme se leva, arracha et renversa toutes les limites anciennes ; et les nouvelles, il les établit de ses propres mains, selon son bon plaisir, non seulement pour lui-même, mais aussi pour les autorités du Ciel et de la Terre qui, jusqu'alors, les lui avaient imposées. Il les établit très lâches et très basses pour lui-même, très étroites et très hautes autour de l'État ; il limita de toutes parts l'autorité et s'accorda à lui-même le plus de liberté qu'il put. Quant à Dieu, il suivit le conseil de ses grands philosophes : il le relégua aux confins de l'infini ! Et alors commença l'extraordinaire aventure dont nous sommes témoins. Riche, savante et libre, armée de feu et de science, maîtresse d'une grande partie de la terre et notamment d'un continent aussi vaste et aussi riche que l'Amérique, n'étant presque plus gênée par aucune limite, ni par l'étendue, ni par la pesanteur, ni par la matière et ses lois qu'elle a vaincues grâce aux découvertes et aux machines, ni par Dieu qu'elle a déporté dans l'infini pour s'asseoir elle-même sur son trône terrestre, notre civilisation se donne carrière de toutes parts, comme emportée par l'ivresse de l'illimité... Oui, Alverighi a raison : chacun de nous est un demi-dieu, en comparaison des contemporains de Dante et de César. L'histoire d'Underhill et de Feldmann nous a ébahis. Passe encore pour Underhill : celui-là, du moins, c'était un risque-tout, un endiablé, un d'Artagnan des affaires. Mais l'autre ! Qu'un homme peureux, irrésolu, sophistique, — lointain rejeton d'une vieille race d'Orientaux errans, — claquemuré dans son bureau de New-York, ait pu, en écrivant sur de petits morceaux de papier, en télégraphiant et en téléphonant à droite et à gauche, ramasser en quelques années tant de richesses ! C'est là, semble-t-il, un prodige inexplicable. Mme Feldmann elle-même n'arrive pas à le comprendre, et peu s'en faut qu'elle en soit scandalisée. Mais pourtant c'est un fait qui se produit tous les jours. Nous vivons, sans nous en apercevoir, dans un monde de fables et de mythes. Je jette une lettre dans une boîte, et ce petit geste suffit pour que ma lettre, d'un vol continu, prenne son essor jusqu'au bout du monde. Un long train est là, dans une station ; dix mille hommes essayeraient en vain de le mouvoir ; mais un seul homme monte sur la machine, pousse du doigt un levier, et l'énorme train se met en mouvement. Une personne qui, en s'époumonant, serait incapable de se faire

entendre à cent pas, détache un petit appareil avec lequel elle peut parler et entendre à deux mille kilomètres. Il n'est aucun d'entre nous qui n'accomplisse chaque jour cent miracles, qui ne produise des effets prodigieux par des actes insignifians. Comment et pourquoi? Parce que nous avons osé franchir tant de limites devant lesquelles nos ancêtres reculaient. Cette terre obscure et froide où nos pères allumaient péniblement, çà et là, quelques foyers, flamboie aujourd'hui tout entière comme un volcan aux cratères innombrables. De tous côtés, le feu brûle, prêt pour tous nos besoins et tous nos caprices, avec exubérance, presque sans limite ; et les prodiges se multiplient ; et l'abondance des biens est si grande que, à la répartition, la part de chacun dépasse ce qu'il avait mérité, encore que beaucoup de gens n'en reçoivent pas autant qu'ils le voudraient et, par suite, croient qu'on les vole. Mais que sont les cent millions de M. Feldmann, les cinq cents millions d'Underhill, sinon les dépouilles opimes conquises en exploitant par le feu l'Amérique? Sans les chemins de fer, il n'y aurait pas moyen de mettre en valeur des pays aussi vastes que l'Argentine, le Brésil, les États-Unis. Là-bas, celui qui possède les chemins de fer est un souverain : il est l'arbitre des trésors, le détenteur des clefs de la prospérité. Oui, je le répète, aujourd'hui chacun de nous est un demi dieu sans le savoir, à chaque instant et en chaque acte de la vie. Qui oserait, à une époque comme la nôtre, enivrée de sa puissance et de ses succès, nier qu'il soit bon et par conséquent que ce soit un progrès d'accroître la richesse de l'homme et sa puissance sur la nature? et aussi que le pain abonde, que le feu abonde, que le fer et l'or abondent, que nous puissions, de corps et d'esprit, courir plus vite à travers l'espace? Seulement... seulement... Voici que naît un péril, qu'apparaît une contradiction, qu'un tourment commence. L'homme, qui a outrepassé tant de limites, ne va-t-il pas se perdre dans l'illimité? Si toutes ces choses sont un bien et un progrès, et si nous les voulons, nous devons être prêts à les payer : à payer les rapides fortunes que quelques-uns de nous, — les Feldmann et Alverighi, par exemple, — sont en passe de faire; à payer la rapidité du train, de l'automobile, de l'aéroplane, du télégraphe ; à payer toutes les profusions et toutes les commodités de notre époque, la lumière, la chaleur, le froid, les nouvelles fournies aussi vite que nous le désirons; à les payer, dis-je, au prix de cette médio-

crité qui envahit tout. Si les hommes réclamaient encore dans les choses dont ils font usage, dans les habitations, dans les meubles, dans les vêtemens, cette beauté étudiée que la longue discipline de la main avait su y mettre jusqu'à la Révolution française, comment la machine aurait-elle pu répandre à profusion dans le monde son abondance vulgaire et produite à la hâte ? Si les hordes débarquées de tous les points de l'Europe, impatientes de conquérir la Toison d'or, avaient voulu observer un code sévère de règles architectoniques, comment auraient-elles pu construire et reconstruire, en cinquante ans, à l'embouchure de l'Hudson, cette énorme ville dont nous ne saurions dire si elle est belle ou laide, et l'adapter consécutivement à mille exigences changeantes ? Comment serait-il possible de développer jusqu'à l'épuisement un principe d'art et de créer des choses vraiment belles dans un siècle où la lenteur est mise au nombre des péchés mortels ? « Vite et bien ne vont pas ensemble, » dit le proverbe. Au siècle du progrès, tout le monde se plaint que tout est en décadence, et non pas seulement les choses, mais aussi les hommes : ouvriers, professeurs, soldats, fonctionnaires publics. Pourquoi ? Parce que la quantité en augmente. Aujourd'hui pour satisfaire cet insatiable siècle et pour suivre le progrès dans sa course, il faut dans chaque nation tant d'ouvriers, tant de maîtres, tant de soldats, tant de fonctionnaires, que ni les patrons, ni les États ne peuvent choisir avec beaucoup de rigueur ; force leur est d'accepter à la fois des bons, des médiocres et des mauvais ; et alors les bons, qui sont toujours en petit nombre, se perdent au milieu des plus nombreux, qui sont toujours mauvais. A quoi l'on dira : que le monde se détériore, pourvu qu'il progresse ! Mais jusqu'à quel point devons-nous payer la quantité par le sacrifice de la qualité ? Jusqu'à ce point extrême où toutes les qualités des choses s'exténuent, ne sont plus qu'ombre et apparence ? Ou faut-il s'arrêter auparavant ? Et où faut-il s'arrêter ? En d'autres termes, doit-il y avoir une limite aux désirs du monde et à la quantité des richesses ? et, s'il doit y en avoir une, quelle est-elle ? Est-ce une limite, morale, esthétique ? Où finissent les besoins légitimes et où commence le gaspillage ? C'est ce qu'Apollon, sur les ruines de l'Olympe chanté par Homère, demande, non au congrès des philosophes, mais à la volonté de notre époque. Nous devrions posséder un criterium pour distinguer de la

dissipation et de l'orgie la consommation légitime; nous devrions vouloir une limite de la quantité : la vouloir, et voilà tout. Mais nous avons dépassé trop de limites, et la volonté de notre époque ondoie continuellement, ne sait pas se résoudre, veut et ne veut plus; parfois elle regrette expressément cette bourbeuse abondance qui couvre le monde et l'enlaidit, et alors elle regrette les arts, les croyances, les vertus du passé, et elle blasphème presque contre le progrès; mais ensuite elle ne sait pas refréner ses désirs et elle se rejette dans l'orgie. Le voilà, le secret et cruel tourment du monde moderne, que dis-je ? des deux mondes entre lesquels nous naviguons et de toute la civilisation des machines : c'est l'impossibilité de résoudre ce problème, c'est cette lutte continuelle et indisciplinée entre la quantité et la qualité...

Sur ces mots, Cavalcanti interrompit un moment son discours.

GUGLIELMO FERRERO.

(La dernière partie au prochain numéro.)

POÉSIES

VISIONS RUSTIQUES

HYMNE

Nature intarissable et constante, je t'aime,
Et je m'exclame honte ! et je crie anathème !
Au barbare témoin d'un spectacle enchanté
Qui ne se courbe pas devant tant de beauté.
Source miraculeuse éternellement fraîche,
Je t'aime, et ma vaillance héréditaire prêche
Toute la joie éparse en ton rayonnement.
Je dis que l'insensé qui te dénigrement,
Et que celui-là seul sauve une âme assagie,
Qui dans la paix des champs déserts se réfugie ;
Et que seul celui-là goûte un bonheur certain,
Qui te confie obscur son rustique destin.
Nature qui, sans hâte, aux faibles communiques
Ta force calme, et dont les effluves toniques
Contre la douleur même agissent souverains,
Qui sur ton cœur, pour nous consoler, nous étreins,
Et qui sens palpiter tout l'avenir des races
Lorsqu'émus de virile ardeur tu nous embrasses,
Tendre aïeule de l'orme et du chêne et de l'if,
Accueille ingénument cet hommage naïf.

Comme on suspend des fleurs en guirlandes tressées
A quelque autel, dévot je t'offre ces pensées.
Laisse-moi te vouer un culte si pieux
Que rien de tes splendeurs ne détourne mes yeux,
Et t'aimer à ce point de passion fervente
Que ma fidélité demeure ta servante.
Et si, plus tard, ces vers fermes et résistans
Demeurent dans le marbre incrustés par le temps,
Veuille qu'ils aient gardé leur vertu séculaire,
Parce qu'ils auront su te louer et te plaire.

VERTUS ANCIENNES

Le laboureur aux regards fiers,
Pour qui le soc d'acier ne pèse,
Dirige au soleil qui s'apaise
Deux grands bœufs rouges de Salers.

Il guide avec art l'attelage,
Comme l'ont guidé tant d'aïeux,
Et jamais nul ne soigna mieux
Ses bêtes au fauve pelage.

Le champ qu'il n'a pas déserté
Entend sa voix mâle qui vibre.
On le dit sauvage : il est libre,
Et c'est ce qui fait sa fierté.

Il achève une tâche rude,
Tandis que le soir de velours
A pas légers sur ses pas lourds
Se glisse dans la solitude.

Il se hâte, car sa maison
L'appelle, dont l'humble fumée
Tord sa spirale accoutumée
Au même pli de l'horizon.

Car ce bouvier, qu'un vent caresse,
Sent parfois son cœur se noyer
Dans tout ce qu'offre le foyer
D'indépendance et d'allégresse.

Et, sous les cieux déjà pâlis,
Dont les mille bruits vont se taire,
Il reste fidèle à la terre
Où ses morts sont ensevelis.

UN PRIMITIF

Depuis qu'il s'est uni, rude et viril amant,
Guidant le soc tandis qu'au vent flotte sa blouse,
D'une robuste étreinte à la glèbe jalouse,
Nul mieux que lui ne la fertilise ardemment.

Or, nul n'ayant tenu mieux que lui son serment,
Jusqu'à ce qu'au linceul ancestral on le couse,
Ce laboureur sera fidèle à l'âpre épouse,
Et ses lèvres sauront se clore en la nommant.

Oui, jusqu'au dernier souffle et par le moindre pore
A la terre par lui féconde il s'incorpore,
Bien que de tant de peine il ne sache le bout;

Mais l'unique pensée, hélas! qui le révolte,
C'est que, soldat rustique, il ne meurt pas debout
Sur le champ où mûrit sa suprême récolte.

POUR DEUX YEUX QUI S'OUVRENT

Nul n'aimera la vie autant que je l'aimais.
Nul, à l'éclosion du printemps, désormais
Ne goûtera, troublé de cette ivresse intense,
Aux dons miraculeux qu'apporte l'existence.
Vois les vierges dessins d'avril sur les talus,
Enfant; vois les troncs noirs ceints de lierres velus,

Tandis que les bourgeons, à la cime plus chaude,
Forment une vapeur de fluide émeraude.
Vois la fontaine avec le cresson de son lit ;
La charrue entamant le sol qu'elle amollit.
Écoute des troupeaux la rumeur renaissante,
Quand les mâles fougueux, que le rut innocente,
Bondissent frémissans d'héréditaire ardeur.
Admire l'horizon dans sa claire splendeur,
Que bornent ces sommets aux ondoleuses lignes,
Ancêtres des forêts ou nourriciers des vignes.
Puis, songe que peut-être, enfant, nous n'aurions pas
La lumière où, déjà plus souple, tu trempas
Ton corps d'acier, sans l'immolation épique
Du soleil que transperce un sanglant coup de pique
Chaque soir, et que guette encor le lendemain
L'inébranlable espoir de tout l'enfer humain.
A l'immense holocauste, enfant, je te convie.
Autant que je l'aimais nul n'aimera la vie,
Car nul n'aspirera d'un cœur plus ingénu
Avec le souffle amer et du large venu
A l'heure où l'horizon déferle en tièdes lames,
Les nobles visions et les magiques flammes
Dont s'empourprent les ciels de ma patrie. O toi,
Enfant, dont je voudrais viriliser la foi,
Exalter la ferveur, accroître l'allégresse;
Enfant que de son aile, en butinant, caresse
L'abeille qui de loin a vu ta joue en fleur;
Dont se moque le merle espiègle au bec siffleur,
Que ton caprice en vain poursuit de branche en branche;
Qui, dans tes jeux légers et dans ta course franche,
Évoques la nerveuse agilité des faons,
Et, rapide, éblouis l'air même que tu fends,
Crois que l'activité vaut seule qu'on la fête
Pour les sobres vertus dont sa vaillance est faite.
Crois qu'un chant du semeur que l'effort soude au soc
Fait germer et mûrir, mieux que le cri du coq,
Les moissons de lueurs dont l'aube s'auréole.
Crois enfin que le cèdre admire l'alvéole,
Et que, dès qu'a vibré l'hymne annonciateur,
Le plus imperceptible atome est créateur.

Comme une guêpe au sein des roses satinées,
Élance-toi vers les fécondes destinées.
Grise-toi de la brise aux aromes de miel.
Mesure tes labeurs au rythme essentiel
Des saisons, dont chacune apporte tant de joie
Que l'esprit sous le faix du bonheur cède et ploie.
La vendange succède aux moissons. A leur tour,
Brillent après les mois de gel les mois d'amour;
Et c'est comme une suite agrestement prodigue
Qui jamais n'importune et jamais ne fatigue;
C'est comme une couronne aux rustiques travaux
De suaves trésors et de présens nouveaux;
Comme un écroulement, dans leur gloire vermeille,
De grappes et d'épis pour l'aire et la corbeille.
Contemple aussi parfois ces témoins familiers
Dont la vue a formé ton cœur : les espaliers
Masquant le mur vétuste aux pierres vénérables,
L'orme antique du seuil, qu'encadrent deux érables
Et qui, dès le matin, tremble d'appels émus;
Le vieux puits, le sylvain de marbre au nez camus
Dont, en un coin du clos envahi par la ronce,
La bouche se contracte et le sourcil se fronce.
Visite les ruchers prudemment épiés
Dont nul n'approche, enfant, que sur le bout des pieds,
De peur qu'au moindre bruit quelque essaim ne s'irrite.
Suis avec son agneau ta brebis favorite,
Les génisses sans longe et les poulains sans mors,
Et tu sauras pourquoi, malgré mes foyers morts
Pleins de tisons éteints et de cendres secrètes,
Les prés pour m'accueillir ont toujours des retraites;
Pourquoi le ciel se mire à la source où je bois
Quand je cherche un refuge au silence des bois;
Pourquoi surtout, alors que déjà l'âge austère
Incline ma pensée aux rives du mystère,
Je découvre à la vie un charme si profond
Que ma mélancolie en extases se fond;
Tu comprendras pourquoi, dans ma fièvre sereine,
Je vais où la pieuse illusion m'entraîne;
Pourquoi jusqu'au délire emporté par moment,
A la nature uni sans cesse étroitement,

Je confie au verger natal, avec délice,
De chers rêves, afin qu'il les ensevelisse
Et les embaume ainsi qu'à l'époque où petit
Je foulais l'herbe où l'humble insecte se blottit;
Et pourquoi, bien qu'en moi souvent un regret naisse,
Je conserve ce don d'éternelle jeunesse
Qui, sous l'azur hellène immuablement bleu,
Du Beau faisait un culte et de l'Amour un dieu.

MÉLANCOLIES DU SOIR

La tragique approche du soir
Inquiète le troupeau morne,
Et l'horizon paraît sans borne,
Où l'ombre semble se mouvoir.

Une aïeule, en filant sa laine,
Guide agneaux, brebis et béliers,
Avec de vieux mots familiers,
Par tous les sites de la plaine.

Et la bande à lourde toison,
Tant que le jour tranquille dure,
Éparse broute la verdure
Qu'étoilent des fleurs à foison.

Mais, lorsque l'ombre communique
Aux êtres son frisson sacré;
Que tout devient démesuré;
Qu'un souffle éveille une panique,

Alors les farouches troupeaux
Sur eux, dans le silence austère,
Sentent planer quelque mystère
Et n'aspirent plus qu'au repos.

C'est pourquoi vers la tiède étable,
L'animal, qu'énerve la peur,
Par instans jette avec stupeur
Un appel grave et lamentable.

LES COLOMBES

Le site est si tranquille et si beau qu'on s'attend
A voir surgir un chœur léger d'ombres heureuses.
La brise joue avec l'odeur des tubéreuses,
Et les œufs ont plus chaud dans le nid palpitant.

Le feuillage des longs peupliers d'Italie
S'épanche en un murmure harmonieux et frais.
Quelque vierge, emplissant une cruche de grès,
Puise à la source avec une grâce amollie.

Seul parfois, loin du toit fumeux qu'il a quitté,
Un pâtre primitif, sa mélopée aux lèvres,
Guide un bêlant troupeau de brebis et de chèvres,
Et résume humblement l'agreste antiquité.

Mais, dominant tous les appels venus des combes,
Tous les soupirs jaillis des bois mélodieux,
Gémissent, comme au temps de l'Hellade et des Dieux,
Les nuptiales voix d'invisibles colombes.

ÉGLOGUE ATTENDRIE

La pluie et le soleil font-ils pour qu'on les vende
L'arome de l'anis, l'odeur de la lavande?
L'Été, dans l'éclatant jardin que nous pillons,
Brode-t-il pour nos doigts l'aile des papillons?
La joie inspire-t-elle afin qu'on les encage
Les chants harmonieux dont vibre le bocage?
Les bœufs massifs enfin, dont l'effort vigoureux
Fend la glèbe où le blé ne germe pas pour eux
Et que grandit encor l'ombre crépusculaire,
Attendent-ils des coups en guise de salaire?...
Laboureur fraternel, soyons bons, consens-y,
Pour l'utile animal que nous avons choisi
Et qui, de l'aube au soir, courbé sous un joug rude,
Partage notre tâche et notre solitude.

Protégeons, libre ami sous l'azur libre né,
Ce que le sort pour nous plaire nous a donné.
Laboureur, défendons le faible qu'on moleste.
Nous vivons entourés d'un mystère céleste,
D'une surnaturelle énigme ; vouons-leur
Le culte que le fruit consacre à la chaleur
Et que garde à la brise une voile fidèle.
Divine est la pitié si la vertu vient d'elle.
Veux-tu que nos travaux différens soient bénis
Par l'abeille des fleurs et l'oiselle des nids?
Ne tendons plus l'indigne embûche qui capture.
Lors, quand nous passerons, la moindre créature,
Qui naguère fuyait l'homme fauve et hagard,
D'un regard attendri cherchant notre regard,
Sentira dans un rêve où l'amour s'insinue
Frémir une douceur jusqu'alors inconnue.
Car, éblouie ainsi qu'au temps de saint François,
Semeur ou moissonneur, frère, qui que tu sois,
Elle verra soudain dans notre humble domaine
Rayonner Dieu lui-même à travers l'âme humaine.

RENOUVEAU

Je me sens l'âme si légère
Et si fluide, ce matin,
Que, frissonnant avec le thym,
Elle tremble avec la fougère ;

Que, déjà feutré de gazon,
Le sentier vert la sollicite
Par le charme du moindre site
Ou l'attrait du moindre horizon ;

Et que je la crois devenue,
Parmi tant de jeux querelleurs,
Le calice orfévré des fleurs
Ou le bord frangé de la nue.

La féconde terre en travail
Semble en sa grâce souveraine
Quelque resplendissante traîne
Où pleuvraient des gouttes d'émail.

Le lézard, vivante émeraude,
Qu'en silence il faut approcher,
Sort de son écrin, le rocher,
En quête d'une place chaude.

Et, d'un rêve éblouis, mes yeux
Admirent jusqu'à l'araignée
De magnificence imprégnée
Au cœur de ses rayons soyeux.

Je me sens si limpide l'âme,
Ce matin, qu'elle se confond
Avec le bleu du ciel profond
Ou l'or du verger qui s'enflamme ;

Car tout luit si vierge, si neuf
Que, montrant sa tête surprise,
Impatient, l'oisillon brise
La coquille mince de l'œuf.

Le taureau, dont le poil s'emmêle,
D'appels fait retentir les prés
Où la génisse aux flancs lustrés
Arrondit sa blonde mamelle.

Là-haut, la branche frêle attend
Le poids ailé d'une visite,
Tandis qu'un lierre parasite
Brode en bas le tronc résistant.

Et, d'hymnes tendres arrosée,
Brillante de frais gazouillis,
L'herbe qui les a recueillis
Les mue aussitôt en rosée.

Ardemment, ô mon âme, sois
En ce jour printanier pareille
A la miraculeuse abeille
Dont s'émerveillait saint François.

Inspecte et butine, ravie,
Les jardins du songe en passant,
Et compose un miel nourrissant
De tous les pollens de la vie.

PETITES PATRIES

Oh ! par un pur matin, sous un soleil si clair
Qu'il semble de l'ivresse éparpillée à l'air,
Découvrir, à cette heure où le travail sonore
En vibrantes rumeurs éclate avec l'aurore,
Un bourg laborieux dont le grêle clocher
De loin semblait vers nous pas à pas s'approcher !
Oh ! voir soudain dans sa rougeoyante atmosphère
Le forgeron robuste aux bras musclés qui ferre
Un cheval dont parfois bronche le chef altier !
Puis, le vieux tisserand courbé sur son métier,
Les enfans dont le groupe erre en bruyante escorte,
Le troupeau précédé de sa bergère accorte,
Et le roulier qui siffle, et le semeur qui va
Près du soc, chantant l'air qu'au hasard il trouva,
Et les vieilles chargeant du linge sur l'épaule !
Oh ! se convaincre, alors qu'on inspecte et qu'on frôle
Chaque seuil où le peuple attiré, riches, gueux,
Se grise de lumière en son instinct fougueux,
Qu'on a le même espoir et les mêmes chimères
Et le même idéal que ces fils et ces mères,
Et que c'est une part de la France qu'en soi
On grave, transporté d'allégresse et de foi !
Il n'est rien sur la terre, écoliers, qui m'emplisse
L'âme de plus de rêve et de plus de délice,
Et qui, muant mes vers d'argile en vers d'airain,
Me laisse un cœur plus fier sous un front plus serein.

LÉONCE DEPONT.

ESQUISSES CONTEMPORAINES

ÉDOUARD ROD

I

LE NATURALISTE ET LE NÉO-CHRÉTIEN

« Pour moi, j'admire, j'hésite, et je doute, et, si *j'aime qu'on aime*, je ne sais si j'aurai la force d'aimer... » (*Le Sens de la vie*, p. 130-131.)

Je crois très sincèrement qu'il manquerait quelque chose à cette série d'études où j'essaie de définir l'esprit et de caractériser la physionomie morale d'une même génération littéraire, si je n'y faisais pas une place à Édouard Rod. Il n'a pas eu sur le mouvement des idées contemporaines une action décisive, mais il a été un témoin singulièrement averti, impartial et fidèle de son temps. Je ne sais pas d'œuvre où se soient plus complètement et plus curieusement reflétées que dans la sienne les diverses tendances qui, depuis plus d'un quart de siècle, se sont disputé la direction de la pensée française. Ajoutez à cela qu'étant Suisse, apportant parmi nous une éducation, une culture, bref, une « mentalité » assez différente de la nôtre, il n'a pas réagi exactement, comme pouvait le faire un Français de France, contre le milieu où il s'est trouvé placé : il a mis sa note personnelle dans le concert des préoccupations d'aujourd'hui : en se réfractant dans ses livres, les courans d'idées ou de sentimens qui s'entre-croisent à travers notre vie présente

ont pris comme une teinte particulière qui les rend plus faciles à démêler et à suivre. Voilà, je pense, plus de raisons qu'il n'en faut, ici surtout, pour justifier ce nouvel essai.

I

Pale et triste à donner le spleen, maigre comme un séminariste, chevelu comme un barde et regardant la vie avec des yeux désespérés, jugeant tout lamentable et désolant, imprégné de mélancolie allemande, de cette mélancolie rêveuse, poétique, sentimentale des peuples philosophans, dépayse dans l'existence vive, rieuse, ironique et bataillante de Paris, Édouard Rod, un des familiers d'Émile Zola, errait par les rues avec des airs de désolation.

Tel était, à vingt-cinq ans, au témoignage de Guy de Maupassant (1), le romancier du *Sens de la vie*. S'il avait, physiquement, un peu changé au cours des années, il avait gardé jusqu'au bout sur toute sa personne cet air de tristesse morne qui frappait si vivement l'auteur de *Pierre et Jean*, et qu'on retrouve d'ailleurs dans presque tous ses livres. Édouard Rod était un triste : il l'était par nature, avant de l'être par réflexion et par expérience, et, comme il arrive toujours en pareil cas, l'expérience et la réflexion n'allaient pas s'aviser d'infliger un démenti à la nature.

Pour expliquer cette disposition foncière d'esprit et d'âme, il serait assez vain sans doute de faire appel à la « race. » Les Vaudois ne passent pas pour avoir l'humeur particulièrement sombre, et Édouard Rod était de pure race vaudoise. Né le 29 mars 1857, à Nyon, « la jolie ville vaudoise aux vieilles maisons étagées en gradins au bord du Léman (2), » il appartenait à une famille de notaires ruraux jadis assez aisés qu'on trouve installée dans le pays de Vaud dès le dernier quart du XVIe siècle (3). Son grand-père était « régent, » c'est-à-dire maître d'école. Son père, qui fut « régent » aussi, puis libraire, semble avoir eu une intelligence fort avisée et pratique, et même volontiers sceptique : on nous le donne pour « un esprit fort de petite

(1) Maufrigneuse (Guy de Maupassant), *Édouard Rod* (*Gil Blas*, 1882).

(2) *Les Roches blanches*, p. 1. — La ville de Nyon est celle qu'Édouard Rod a souvent décrite, dans *les Roches blanches* et *Mademoiselle Annette*, sous le nom de Bielle.

(3) Eugène Ritter, *Revue historique vaudoise*, 1900, p. 72 et sqq.

ville (1). » Sa mère au contraire, qu'il perdit vers l'âge de dix ans, avait une vive imagination, et le tour de sa sensibilité inclinait à un ardent mysticisme : c'était une âme invinciblement inquiète et triste. Elle faisait partie de la secte austère et farouchement piétiste des *darbystes*. La maladie, qui vint l'assaillir de très bonne heure, ne fit que renforcer et qu'exaspérer ces tendances natives. On l'envoyait avec son fils, qui lui servait de garde-malade, tantôt dans la riante campagne parmi les paysans des bords du lac, tantôt « là-haut, » au pied du Jura, au sein d'une âpre et sévère nature, « toute chargée de nostalgies. » Dans *Au milieu du chemin*, l'écrivain nous a laissé quelques pages émues où il évoque le douloureux souvenir de ses lointains tête-à-tête avec le dur paysage, avec une mère paralytique et lentement agonisante : « J'étais un enfant imaginatif et sensible. Ces spectacles me pénétraient sans que je les comprisse, me façonnant une âme de désir et de nostalgie... Je suis le fils d'un paysage triste et d'une malade : c'est pour cela que je n'ai pas l'*âme heureuse* (2) ... »

Il y avait pourtant quelques bons momens dans cette vie d'enfant délicat, timide, peu bruyant, et que ses camarades trouvaient trop « fille : » c'étaient ceux, d'abord, où il apprenait à lire et à écrire dans l'école de « Mademoiselle Annette, » cette délicieuse créature dont il a tracé un si joli et si vivant portrait : c'étaient ceux ensuite où, dans la demeure paternelle, sous la surveillance inquiète et peureuse d'une amie de la famille et d'une domestique très maternellement dévouée, il lisait tous les romans qui lui tombaient sous la main. La mort de sa mère, dont il eut toutes les peines du monde à se consoler, l'entrée au collège de Nyon, « ce collège maudit » où, « puni deux fois injustement, brutalisé par ses camarades, il connut des colères impuissantes, l'indignation sans force (3), » le remariage de son père, furent, pour cette sensibilité déjà trop éveillée et trop tendre, une suite d'épreuves et de douloureuses leçons de choses. En

(1) Paul Seippel, *Édouard Rod : L'enfance et les années d'étude; — les débuts littéraires* (*Bibliothèque universelle*, mai et juin 1910) : j'utiliserai largement ces deux excellens et très documentés articles. — Il faut joindre à cette étude celle de Mlle J. de Mestral-Combremont, en tête de *la Pensée d'Édouard Rod*, Perrin, 1911, et la fine et substantielle monographie de M. Firmin Roz, *Edouard Rod*, dans la collection *les Célébrités d'aujourd'hui*, Paris, Sansot, 1906.

(2) *Au milieu du chemin*, p. 222-231.

(3) *La Course à la mort*, p. 52.

même temps, la vocation littéraire naissait. Dès quatorze ans, il écrivait des vers, d'assez pauvres vers, à ce qu'il semble : mais si l'on songe qu'Édouard Rod a composé des vers toute sa vie, il est intéressant de saisir là, à sa source, cette veine de poésie, et de lyrisme même, qui s'est épanchée plus d'une fois dans les romans de l'auteur du *Silence :*

> Ou bien, fixant mes yeux sur l'étendue immense,
> Regardant la forêt, le lac bleu, le ciel noir,
> Où, tout en souriant, la pale lune avance,
> Je pense à Dieu, le soir (1).

Le Dieu auquel il pensait alors n'était assurément pas le Dieu des darbystes. Tout jeune, il avait été conduit aux bizarres réunions de la secte, et ce « gavage pieux, » trop contraire aux dispositions très humaines, aimables, conciliantes de sa propre nature, ne lui avait laissé que d'importuns souvenirs. Les darbystes, dans ses romans suisses, n'ont jamais le beau rôle, et ils en ont parfois un odieux. Peu s'en fallut même qu'il n'enveloppât, au moins par momens, — voyez *Côte à Côte* (2), — dans son antipathie pour le darbysme, le protestantisme lui-même. L'un des biographes les mieux informés et les plus pénétrans d'Édouard Rod, M. Paul Seippel, observe que, dans le canton de Vaud, la Réforme n'a jamais été un fruit naturel du sol, mais une importation bernoise, imposée par la politique et

(1) Paul Seippel, *Le Cahier brun d'Édouard Rod*, *Journal de Genève* du 17 avril 1910. — Parmi les vers d'Édouard Rod, citons ici cette pièce intitulée *Spleen*, qui date de 1889, et qui était restée célèbre dans le petit cercle de ses intimes :

> L'Ennui cruel, l'Ennui mortel, le cher Ennui,
> Etend sur moi le dais de ses deux larges ailes
> Dont l'ombre à reflets noirs flotte derrière lui,
> Ainsi qu'un manteau lourd et brodé de dentelles.
>
> L'Ennui cruel est doux aux cœurs qu'il accoutume
> A la subtilité de ses parfums troublans ;
> L'Ennui cruel est un poison sans amertume,
> Dont j'aime à savourer les effets sûrs et lents.
>
> L'Ennui mortel est un bon guide, qui conduit
> Par des chemins ombres au repos taciturne,
> En suivant, de sa voix fluette, dans la nuit,
> Les rythmes alanguis et doux de son nocturne
>
> Le cher Ennui m'est un ami sûr, et qui m'aime,
> Jusqu'à se dévouer à taire à mon cœur
> Le long voyage vain que j'accomplis moi-même...
> Ah ! l'ami sûr, et qui ne m'a jamais quitté !...

(2) *Côte à côte* a pour sous-titre *les Protestans*, comme si l'auteur avait voulu en souligner l'intention satirique.

maintenue par la force, et il attribue à cette longue habitude historique le peu de goût qu'a toujours manifesté l'écrivain pour les minorités religieuses dissidentes, pour les hérétiques, quels qu'ils fussent, — un Père Hyacinthe, même un Lamennais, — et sa sympathie pour toutes les religions d'autorité, en particulier pour le catholicisme. On pourrait tout aussi bien expliquer ces tendances par de vieilles hérédités catholiques que l'action toute matérielle, et subie plutôt qu'acceptée, d'une Réforme étrangère n'aurait pu complètement abolir. Quoi qu'il en soit, et sans qu'il y ait eu, semble-t-il, dans son cas, de crise bien douloureuse (1), quelques lectures philosophiques aidant, l'esprit de son père finit par l'emporter en lui sur les croyances maternelles. De son passage à travers le christianisme, il garda, avec la haine de tout sectarisme et de tout pharisaïsme, un respect profond pour les choses de l'âme et de la conscience, un grand besoin et un souci constant de sincérité intérieure et de moralité, une vive intelligence et une curiosité émue, presque attendrie, des manifestations de la vie religieuse, enfin un tour d'esprit volontiers idéaliste ou mystique qui, dégagé de toute préoccupation dogmatique, en toutes choses, dépassait la région des apparences, et s'efforçait d'en saisir l'intime et mystérieuse réalité. Au protestantisme proprement dit, il devait, ce semble, un certain individualisme de pensée et de sentiment, une extrême inquiétude intellectuelle et morale, le besoin de ne s'arrêter nulle part, d'essayer toutes les solutions et tous les systèmes, de pousser ses idées jusqu'à leurs dernières conséquences, pour tout dire, un certain goût de l'aventure dialectique, et même du paradoxe, et, enfin, par-dessus tout cela, un sérieux profond, une gravité d'esprit et d'âme qui perçait jusque sous la grâce et dans l'abandon du sourire.

A l'heure où nous en sommes d'ailleurs, la préoccupation littéraire, dans la pensée d'Édouard Rod, laissait bien loin derrière elle la préoccupation religieuse. Au collège de Lausanne

(1) A moins pourtant qu'il ne faille prendre au pied de la lettre, et comme un morceau d'autobiographie morale, une sorte de récit ou de nouvelle intitulée *la Promenade*, publiée dans la *Revue des Belles-Lettres* de 1880, et réimprimée dans *la Semaine littéraire* du 11 juin 1910. « Cette courte étude, disait Rod dans une note, est un fragment d'un livre à peine commencé [peut-être *la Course à la mort*], qui, s'il est achevé un jour, aura pour titre : *Les transformations d'un homme.* » C'est l'analyse de l'état d'esprit d'un jeune homme qui, dans une « crise terrible, » a perdu la foi, et qui ne retrouve le calme de l'âme que dans la pensée virile d'une application tout humaine du mystique : « Cherchez et vous trouverez. »

où il entra à l'âge de quinze ans, il scandalisait l'excellent pasteur chargé du catéchisme en lisant effrontément à sa barbe les *Châtimens* et des romans de Dumas père; il s'éprenait de Musset; bref, il se repaissait de littérature romantique. Et au lieu de se passionner comme les étudians, ses camarades du gymnase et de l'Académie, pour des discussions politiques, il écrivait dans quelques journaux locaux, et il ne rêvait rien moins que de « faire un chef-d'œuvre. » Hélas! pour réaliser cette noble ambition, les bonnes études qu'il avait faites n'étaient point suffisantes. Les Suisses romands qui ont le goût des Lettres sont, pour percer et se faire un nom, plus mal partagés que les Tourangeaux ou les Parisiens : la langue qu'ils parlent, ou qu'ils écrivent, pâteuse, molle, souvent impropre, émaillée d'idiotismes, est bien dénuée de naturelles qualités littéraires. Ils ont besoin, plus que d'autres, d'être initiés aux vrais secrets du style, de savoir distinguer une bonne page d'une médiocre, et de rapprendre, si je puis dire, le vrai français de France. Édouard Rod trouva, pour l'y aider, l'enseignement et les conseils d'un maître fort distingué, M. Georges Renard, — aujourd'hui professeur au Collège de France, — alors professeur à l'Académie de Lausanne, à la suite des événemens de la Commune. A un autre point de vue, il eut la bonne fortune de suivre les cours de Charles Secrétan, ce subtil, original et généreux penseur, dont peut-être n'a-t-il pas subi réellement l'influence, mais qui lui ouvrit certainement de nouveaux horizons, et qui lui a, en tout cas, servi de modèle pour le portrait d'Abraham Naudié.

Cependant, le père du futur romancier, sans s'opposer à la vocation littéraire de son fils, désirait que celui-ci s'armât d'abord d'un solide diplôme. Le jeune étudiant partit compléter ses études en Allemagne. Il avait fait choix d'une thèse sur *le Développement de la légende d'Œdipe* : ce qu'il y a d'effroyablement tragique dans la destinée du héros grec avait de bonne heure frappé son imagination, et il n'est pas douteux qu'en écrivant son dernier livre, *le Glaive et le Bandeau*, il ne se soit, et très consciemment, — j'en puis témoigner, — inspiré d'*Œdipe-Roi*. A Bonn, à Berlin, il suivait des cours universitaires, s'ouvrait à la pensée et à la vie allemande, amassait entre temps des impressions de nature et d'art. Les minuties de l'érudition germanique le rebutaient; mais il lisait avec ravis-

sement les poètes, les lyriques, Heine surtout; il découvrait Schopenhauer qui n'eut pas de peine à le convertir au pessimisme, et cela bien avant qu'on ne parlât sérieusement du philosophe en France. Enfin et surtout, il s'enivrait de Wagner. On ne saurait, je crois, s'exagérer, — et M. Seippel l'a très bien vu, — l'influence exercée par cette prodigieuse musique sur la sensibilité, sur l'intelligence et sur l'œuvre d'Édouard Rod. Il disait lui-même qu'il n'aurait su calculer le nombre d'heures de profonde jouissance qu'il devait à Wagner. Ce fut une révélation, une véritable initiation religieuse. A cet art complet qui nous prend par les sens comme par le cœur, par la pensée comme par le rêve, qui s'adresse à l'homme total, et qui semble littéralement « remplir tous nos besoins, » comme eût dit Pascal, il se livra tout entier, et pour ne plus se reprendre. Il a été hanté toute sa vie, — et plus d'un de ses romans en porte la trace, — par le rêve d'art de l'auteur de *Parsifal*. Sa conception de l'amour, — du douloureux, tragique et adorable amour, — lui vient en droite ligne du drame wagnérien. S'il n'avait pas bu à longs traits, dans la coupe enchantée, le philtre dangereux que lui versait le souverain poète de *Tristan*, le mélancolique et tendre écrivain de *l'Ombre s'étend sur la montagne* n'aurait assurément pas été tout ce qu'il a été.

Ce n'était certes pas encore un écrivain de bien grand avenir que le « pauvre petit Vaudois » qui, à vingt et un ans, un matin de septembre 1878, débarquait à Paris de l'express de Bâle, avec la ferme intention de « se vouer à la carrière des Lettres. » Mais s'il était fort ignorant d'une foule de choses, notamment de la littérature française contemporaine, il était laborieux, plein d'une grande bonne volonté et d'un ardent désir d'apprendre. Il avait une personnalité déjà intéressante, complexe, où l'inquiète sensibilité maternelle s'unissait à la souple intelligence, au robuste sens pratique hérité de son père : sa candeur et sa timidité ne l'empêchaient pas d'utiliser ses expériences, de saisir au vol les occasions favorables. D'humeur liante, facile, aimable, il attirait vite la sympathie, et sa discrétion, sa bonhomie faisaient qu'on s'attachait volontiers à lui. Il avait enfin un commencement de culture cosmopolite, et, par-dessus tout, une passion pour les Lettres véritablement touchante dans sa naïveté même. Avec tout cela, et un peu de chance, on pouvait réussir : il réussit.

II

Non sans quelque peine tout d'abord. Dans une série d'articles peu connus, et qu'on devrait bien recueillir (1), Édouard Rod a raconté lui-même, avec une verve attendrie et très savoureuse, l'histoire de ses débuts à Paris. Vrai roman d'aventures littéraires que celui-là, et qui évoque mainte figure disparue, tout un coin du Paris d'autrefois. C'est d'abord l'excellent, l'hospitalier, l'obligeant Nadar, qui fut la Providence du débutant, et lui ouvrit bien des portes de journaux, de revues, d'éditeurs. C'est ensuite tout le petit monde qui gravitait autour d'Émile Zola, Huysmans, Maupassant, Hennique, Paul Alexis; c'est Alphonse Daudet, avec sa conversation étourdissante; c'est Catulle Mendès, « beau comme un dieu du Nord, » c'est Émile Hennequin, c'est le pauvre Villiers de l'Isle-Adam. Et ce sont d'éphémères revues qui se fondent pour se fermer bien vite, — *Magasin de lecture illustrée*, *Revue réaliste*, *Revue littéraire et artistique*, *Revue contemporaine*, et ce sont des collaborations qui s'amorcent à des journaux dont le bon vouloir se lasse, ou dont l'insuccès abrège la vie, *la Liberté*, *l'Événement*, *le National*, *le Parlement;* et ce sont de vastes lectures pour découvrir la littérature des trente dernières années, des conversations, des discussions sans fin avec les jeunes confrères, dans les cafés littéraires, dans les brasseries de Montmartre, — au *Café de Madrid*, à la *Grand'Pinte*, — ou sur le boulevard; et ce sont aussi des écritures de toute sorte pour atteindre un public distrait et insaisissable. Cette vie-là, cette période d'initiation fiévreuse, de tâtonnemens et d'apprentissage devait durer une huitaine d'années : elle n'a pas été perdue pour le développement de l'écrivain.

Une brochure, *A propos de « l'Assommoir, »* deux recueils de nouvelles, *les Allemands à Paris*, *l'Autopsie du docteur Z.*, cinq romans, *Palmyre Veulard*, *Côte à Côte*, *la Chute de miss Topsy*, *la Femme d'Henri Vauneau*, *Tatiana Leïlof*, voilà ce qui constitue l'œuvre portative d'Édouard Rod durant cette période. Je

(1) Cette série d'articles intitulés *Mes débuts dans les lettres* ont paru en 1889 dans une éphémère revue genevoise, *l'Illustration suisse*. Ils ont été reimprimés dans *la Semaine littéraire* des 23, 30 juillet, 13, 20 août, 3, 17 septembre, 15, 20 octobre, 12 novembre 1910, 21, 28 janvier, 18 février 1911.

ne pense pas qu'il y ait beaucoup de gens, même en Suisse, qui aient lu d'un bout à l'autre ces sept ou huit volumes, devenus d'ailleurs introuvables, et que l'auteur du *Sens de la vie*, — je ne puis l'en blâmer, — a comme laissés tomber de son œuvre. Et assurément, ils ne sont pas bons ; mais sont-ils vraiment plus mauvais que la généralité des romans naturalistes que l'on perpétrait vers la même époque ? Ce qu'on peut leur reprocher de plus grave, c'est de manquer de personnalité ; et, s'ils étaient signés, — ne disons pas Zola, Huysmans, ou Maupassant, — mais Paul Alexis ou Léon Hennique, on ne voit pas trop quelle serait la différence. Ils sont tous conçus et exécutés suivant la formule et les procédés de l'école de Médan. Une parfaite vulgarité de sujets et de personnages, des histoires de filles, d'écuyères de cirque, d'actrices ou de ratés ; une conception toute déterministe, assez plate et méprisante de la vie et de la nature humaine (1) ; un pessimisme assez sincère, mais trop absolu pour n'être pas un peu enfantin ; une grande attention prêtée à la description soi-disant exacte des milieux, à la recherche des petits faits réputés vrais et des documens prétendus « humains ; » une brutalité voulue et même une tranquille impudeur d'expression, — plus atténuée d'ailleurs, semble-t-il, chez Rod que chez les autres ; — un certain goût du reportage et une tendance marquée au comique amer, voire à la caricature : on a reconnu les principaux traits communs à tous les romanciers naturalistes groupés autour d'Émile Zola.

C'est vraiment, quand on y songe, une chose bien extraordinaire que l'engouement prolongé d'Édouard Rod pour le grossier, mais puissant auteur de *Germinal*. Que le futur écrivain du *Silence* ait débuté dans les lettres par une défense et une apologie de *l'Assommoir*, c'est bien l'une des méprises les plus surprenantes qu'ait jamais enregistrées l'histoire de la littérature. Elle est du reste bien jeune de pensée et bien pauvrement écrite, cette première brochure où l'on nous décrivait copieu-

(1) Détachons ces quelques lignes assez caractéristiques de *l'Autopsie du Docteur Z...* : « Leur lecture [des lettres que l'auteur est censé publier], croyons-nous, ne laissera pas indifférens ceux qui s'intéressent au spectacle de l'homme continuellement vaincu par la nature, tourmenté jusque dans ses sentimens par des lois encore mal définies, mais dont la puissance implacable se fait trop souvent sentir » (p. 69). Ailleurs, Rod fait écrire à un homme de lettres : « Et ton grand désir était d'étaler la misère humaine avec les purulences de ses plaies, les hontes de ses mesquineries, ses douleurs, *son éternelle banalité dans le noir* » (p. 78).

sement l'appartement de Zola, sa méthode de travail, sa vie et ses doctrines : « Tout porte à croire, déclarait en terminant le candide néophyte, que le naturalisme triomphera : il a pour lui des écrivains de talent : M. Zola, c'est-à-dire un défenseur qui ne se ménage pas ; toute la jeunesse littéraire, c'est-à-dire l'avenir (1). »

Ce mot du moins nous indique ce qui avait particulièrement attiré et séduit l'apprenti écrivain dans le programme et les ambitions de « la jeune école. » Les jeunes gens vont d'instinct vers la jeunesse : ils vont aussi vers tout ce qui brille et fait un peu de bruit ; le paradoxe, la violence, même la brutalité ne leur font pas peur, et plus leurs années d'enfance ou d'adolescence ont été comprimées, étroites et grises, plus, par réaction, ils inclinent aux gestes provocateurs et aux allures révolutionnaires. D'autre part, que l'on médise tant qu'on voudra, en littérature comme ailleurs, des écoles et des systèmes, il n'en est pas moins vrai que seules les écoles ont le pouvoir de grouper des bonnes volontés, de leur imprimer une direction commune, de les multiplier les unes par les autres, de changer le goût du public, de lui imposer de nouveaux noms et de nouvelles œuvres. *Væ soli!* Il n'est pas mauvais, quand on désire passionnément le succès, et un succès rapide, de se laisser enrégimenter dans une petite armée de combattans résolus, systématiques, et un peu bruyans. Or, vers 1880, sur les débris de presque toutes nos traditions littéraires, seul le naturalisme semblait debout, seul il avait eu l'audace de se constituer à l'état d'école, avec son esthétique, son chef, ses disciples et ses œuvres. Il était inévitable que, tout frais débarqué à Paris, n'ayant pas, à ce qu'il semble, de *credo* personnel bien arrêté, cherchant sa voie, tout disposé à suivre, à croire et à imiter le premier apôtre venu, en quête surtout d'une initiation littéraire prompte, facile et profitable, Édouard Rod s'enrôlât sous la bannière naturaliste. Ce qu'il y avait dans le naturalisme de contraire à ses habitudes antérieures et à ses dispositions permanentes d'esprit n'était d'ailleurs point pour lui déplaire. On a noté à propos de lui, — c'est M. Firmin Roz, et la remarque est aussi fine qu'elle est juste, — qu' « il était dans sa nature d'aimer toujours ce qui lui manquait, ce qui était différent de

(1) *A propos de « l'Assommoir »*, p. 106.

lui, par contraste et dans l'espoir de s'élargir. » Au contact d'Émile Zola, il risquait de ne pas beaucoup s'élargir, mais assurément il pouvait apprendre certaines choses qui ne s'acquièrent pas toujours dans les livres.

Et d'abord, son métier d'écrivain. Les premiers romans d'Édouard Rod ont cet intérêt de nous le montrer en voie d'acquérir progressivement ses moyens d'expression. S'il a presque toujours fort bien « composé, » je ne serais pas étonné qu'il le dût à l'exemple et à la discipline de l'auteur de *la Terre*, et si cela est, Zola mérite toute l'affectueuse gratitude dont Rod, il faut le dire à son honneur, ne s'est du reste jamais départi à l'égard du romancier de Médan. La composition, il faut le répéter sans trêve, est, après le don d'observation psychologique, la qualité maîtresse du romancier ; elle lui est, certainement, plus nécessaire que le style. Et sur ce dernier article encore, Édouard Rod pouvait profiter et a utilement profité des leçons de Zola (1). Zola a toute sorte de défauts ; mais il sait construire un roman, et il est un écrivain. Or, nous n'avons pas, puisqu'il les a détruits, les quelques vers que le bon étudiant vaudois apportait, en débarquant à Paris, au fond de sa valise, et il ne nous a pas conservé non plus ce drame de *Lucrèce*, en trois actes et en prose, qu'il comptait bien faire jouer à la Comédie-Française ; mais il nous suffit de lire *les Allemands à Paris*, *Palmyre Veulard*, — comme il a dû se savoir gré de ce nom symbolique ! — ou même *Côte à Côte*, pour nous rendre compte de tout ce qui manquait, ne disons même pas pour le style, mais pour l'honnête maniement de la langue, au jeune ami de Nadar et du dessinateur italien Bianco. A quoi bon insister, et relever les multiples défaillances de l' « écriture » de ces premières œuvres ? L'essentiel est que l'initiation ait été fructueuse ; et elle l'a été.

Elle l'a été encore sur un autre point. Par sa nature d'esprit, par son éducation antérieure, Édouard Rod se trouvait mieux préparé à regarder dans sa pensée et dans son âme, à comprendre et à discuter des idées, à analyser des états moraux qu'à peindre des êtres réels, à les voir s'agiter et vivre. A l'école

(1) On trouvera quelques lettres intéressantes et amicalement encourageantes à Édouard Rod dans la *Correspondance* d'Émile Zola (*les Lettres et les Arts*), Fasquelle, 1908. — Voyez notamment la curieuse lettre sur *Côte à Côte* (p. 212-213): le sujet lui paraît « très beau » et le livre « bien construit. »

des naturalistes, il a appris à objectiver, à concrétiser son observation ; il a dû ouvrir les yeux au décor mouvant de l'univers : en un mot, il est devenu, selon le mot célèbre, « un homme pour lequel le monde extérieur existe. » Et je ne sais si cette qualité est absolument nécessaire à un romancier, — car enfin, il y a des romans d'analyse tout intérieure, — mais elle ne saurait pourtant lui nuire ; et si le romancier complet est celui qui voit et décrit aussi bien le dehors que le dedans, les leçons, même paradoxales, même excessives, du groupe de Médan n'ont pas été perdues pour l'auteur, naturellement un peu abstrait, d'*Au milieu du chemin*. Qu'on en juge par cette page de *Tatiana Leïlof :*

Qu'y a-t-il de plus torturant pour un esprit déjà angoissé que la sensation des réveils de Paris dans les quartiers peuples et tristes ? *Une aurore blafarde tache les toits comme un liquide graisseux.* Des volets s'entr'ouvrent, et du trou obscur qu'ils creusent dans les maisons on voit pendre une couverture, un tapis, tandis qu'ici et là des têtes en bonnet ou décoiffées, entourées d'un envolement de cheveux gris, des têtes lasses de servantes usées *semblent coupées et suspendues dans des cages d'ombres.* Sur un balcon, un serin piaille dans une cage, ou c'est une chatte indifférente qui lisse ses poils. Des bruits montent de la rue, mais assourdis *comme si les sons perdaient leur clarté en gravissant des étages à travers une couche d'air trop lourd.* Dans ce réveil hâtif, enfiévré déjà, d'une partie du quartier, dans le sommeil persistant de l'autre, derrière des murs gris tout pareils à des murs de caserne, on devine, *on respire les fatigues* accumulées des nuits commencées trop tard ou interrompues trop tôt. La pureté de l'atmosphère, que les miasmes de la journée n'empoisonnent pas encore, augmente, au lieu de l'atténuer, *la lassitude qui pèse sur les toits avec les taches du jour levant.* Et bientôt les premiers maraîchers passent en jetant leurs cris monotones qui se traînent avec des accens de mélopée (1).

Voilà, certes, une fort belle page, robuste, colorée, vivante : elle pourrait être signée de Maupassant. Cela est vu, et rendu, à merveille. En sept ans, — *Tatiana Leïlof* est de 1886, — Édouard Rod a appris à écrire, et à regarder.

Et enfin il a appris aussi peu à peu, sinon à se bien connaître lui-même, tout au moins à prendre conscience de ce pour quoi il n'était pas fait. Et il n'était pas fait pour écrire toute sa vie des romans naturalistes. A force de vivre avec les gens, on finit par s'apercevoir qu'on ne leur ressemble pas. D'autre

(1) *Tatiana Leïlof*, roman parisien. Paris, Plon, 1886, p. 242-243.

part, ses insuccès répétés, — ses heureux insuccès, — allaient achever d'éclairer sur sa méprise l'auteur de *Palmyre Veulard*. Une fois, deux fois, on peut bien accuser son éditeur d'un échec; sept fois de suite, c'est difficile, et, quand on a un peu de bon sens, mieux vaut s'en prendre à soi-même qu'à son libraire ou au public. Rod était modeste, et il ne manquait pas de bon sens; il devait vaguement sentir d'ailleurs qu'il y avait en lui quelque chose de différent des autres, une personnalité, peut-être encore embryonnaire, mais qu'il s'agissait de dégager et de développer. Cette personnalité, il ne serait peut-être pas impossible, en cherchant bien, dans ses premiers romans, d'en entrevoir les premiers linéamens. Il semble qu'elle ait assez vivement frappé Maupassant, qui disait de son jeune confrère : « Grandi parmi les protestans, il excelle à peindre leurs mœurs froides, leur sécheresse, leurs croyances étriquées, leurs allures prêcheuses. Comme Ferdinand Fabre racontant les prêtres de campagne, il semble se faire une spécialité de ces dissidens catholiques, et la vision si nette, si humaine, si précise, qu'il en donne dans son dernier livre, *Côte à Côte*, révèle un romancier nouveau, d'une nature bien personnelle, *d'un talent fouilleur et profond.* » Il fallait mériter pleinement cet éloge, justifier ce pronostic, que le public ne ratifiait pas encore (1).

III

Le public avait raison : le public n'a pas toujours, il a souvent raison. Sous les traits d'emprunt dont il s'affublait, les lecteurs désintéressés ne distinguaient pas nettement « le romancier nouveau » qu'on leur annonçait. C'est ce dont Rod paraît s'être avisé d'assez bonne heure. Le problème qui se posait à lui, et qui se pose à tous les écrivains, à un moment donné de leur existence, après les tâtonnemens et les inévitables, les nécessaires imitations du début, c'était celui de la conquête de la personnalité. Puisqu'il se sentait, puisqu'on lui reconnaissait une originalité personnelle, il se devait à lui-même et aux autres de la dégager. Mais comment y parvenir? Pour être soi, il faut tout d'abord se bien connaître. Pour se bien connaître, il faut

(1) Le feuillet de garde de *l'Autopsie du Docteur Z...* accuse une 5e édition de *Côte à Côte* : ce doit être un « bluff » de l'éditeur; je ne crois pas que le livre ait eu plus d'une édition.

appréhender son propre moi, sa personnalité morale, ce en quoi elle est elle-même, et non pas celle d'un autre, ce en quoi elle s'oppose à celle des autres. Pour y réussir, il n'y a guère qu'un moyen : il faut se regarder vivre, dans le présent et dans le passé, et comme rien ne concrétise et ne précise les impressions comme l'écriture, il faut se raconter à soi-même la plume à la main. En d'autres termes, il faut écrire son autobiographie psychologique. Et c'est ce qu'Édouard Rod a été amené à faire dans deux romans successifs, *la Course à la mort* (1885), qui a été commencée et même publiée en pleine période naturaliste (1), et *le Sens de la vie* (1888).

Sous quelles influences cette évolution s'est-elle produite ? L'écrivain s'en est expliqué dans l'importante *Préface* d'un roman ultérieur qu'il n'a pas réimprimé, *les Trois cœurs*. La musique de Wagner, le pessimisme de Leopardi, et surtout de Schopenhauer, les préraphaélites et les poètes anglais, les romanciers russes, commentés et éclairés par les révélatrices et profondes études d'Eugène-Melchior de Vogüé, enfin les beaux *Essais de psychologie contemporaine*, de M. Bourget, telles sont, d'après Rod lui-même, les principales œuvres dont l'action secrète l'a progressivement détaché du pur naturalisme. Puis vint la publication du *Roman expérimental*, d'Émile Zola, qui l'induisit à de nouvelles réflexions : l'expérience, en effet, très différente de l'observation, ne ramène-t-elle pas nécessairement à l'analyse intime? Et puis, ce furent ses causeries avec Émile Hennequin, qui ruinèrent sa foi juvénile dans la théorie du milieu. De proche en proche, il en venait à concevoir « un roman exclusivement intérieur, se passant dans un cœur : » ce devait être *la Course à la mort*.

A ces causes toutes livresques, on peut en ajouter quelques autres dont Rod ne parle pas ou qu'il indique à peine. D'abord, des causes non littéraires, que *le Sens de la vie* nous permet d'entrevoir, et qui peuvent se résumer d'un mot : la vie réelle. Marié, père de famille, au fond peu fait pour la vie de bohème, même littéraire, les outrances et les paradoxes de boulevard ou d'atelier n'étaient pas pour le retenir bien longtemps, et il ne

(1) *La Course à la mort* dont l'idée, on l'a vu plus haut, remonte peut-être à 1880, ne serait-elle pas annoncée, sous le titre de *Nihil*, — en même temps que un « roman parisien » qui n'a jamais paru, *la Vie déserte*, — sur le feuillet de garde de *Côte à Côte* (1882) ?

pouvait manquer de reconnaître bien vite qu'il y a plus de choses dans le monde que la philosophie de Zola n'en saurait expliquer. Il allait d'ailleurs être appelé, — en 1886, — à l'Université de Genève pour y enseigner les littératures comparées, et, si libéral qu'on fût à Genève, on aurait pu s'y étonner d'entendre parler un romancier trop naturaliste dans la chaire même de Marc-Monnier : de tous les coins de l'horizon lui venaient donc des conseils d'assagissement. D'autre part, le naturalisme touchait à la fin de sa carrière, et, en attendant que des défections retentissantes pussent autoriser la critique à en proclamer la banqueroute, il était visible que la faveur du public commençait à se retirer de lui; c'était le mouvement même de la pensée contemporaine, qu'il a toujours été très préoccupé d'observer et de suivre, qui détachait Édouard Rod de l'école de Médan. Et enfin, entre cette école et lui, il était trop visible qu'il y avait une différence profonde, irréductible de nature : la plupart des naturalistes étaient fort inintelligens; lui, au contraire, était l'intelligence même. Quelles affinités électives pouvait-il bien y avoir entre cet épais, truculent et ignorant Zola, le moins philosophe et le moins psychologue des hommes, et ce fin, souple, curieux et inquiet Vaudois, voué par nature, par éducation, et par tradition aux problèmes de la vie morale, et qu'une culture cosmopolite soigneusement entretenue avait ouvert à toute sorte d'aperçus et de préoccupations? « Il faut dire, avouait-il, il faut dire qu'il devait se développer en nous des besoins que le naturalisme ne pouvait satisfaire : il était, de son essence, satisfait de lui-même, très limité, matérialiste, curieux des mœurs plus que des caractères, des choses plus que des âmes; nous étions, — et nous devions le devenir de plus en plus, — des esprits inquiets, épris d'infini, idéalistes, peu attentifs aux mœurs et qui, dans les choses, retrouvions toujours l'homme (1). »

Donc, il y eut rupture : rupture non bruyante, mais rupture. Mais que faire désormais, et par quoi remplacer le naturalisme? Édouard Rod proposait, un peu timidement, mais il proposait, pour désigner, sinon l'école, du moins le groupe d'esprits auquel il appartenait le nom, un peu barbare, d'*intuitivisme*. « Regarder en soi, non pour se connaître, ni pour s'aimer, mais pour connaître et aimer les autres : » voilà l'objet, le but, le commun

(1) *Les Trois cœurs*, préface, p. 5-6.

idéal des nouveaux écrivains. Il devait résulter de ces principes une forme d'art nouvelle que le jeune romancier s'efforcait de définir; il proscrivait les descriptions, les récits rétrospectifs, les « scènes; » il voulait « échapper plus complètement à la tyrannie des faits trop concrets et des figures trop précises, afin que leur sens général pût se dégager plus facilement; » bref, il s'agissait de « revenir, sous une forme à trouver, au *symbole*. »

Ce programme était peut-être un peu vague, et l'on pourrait en discuter les articles; en tout cas, il était curieux comme expression d'un nouvel état d'esprit, et comme témoignage d'une réaction assez violente contre les tendances et les procédés du naturalisme; et c'est dans cet esprit nouveau qu'ont été écrits *la Course à la mort* et *le Sens de la vie*.

J'insisterai peu sur *la Course à la mort*, « celui de mes livres qui m'a coûté le plus d'efforts, disait Rod, celui auquel je resterai toujours le plus attaché. » On aime toujours son premier succès, et *la Course à la mort* avait eu un succès assez vif dans la jeunesse lettrée d'alors, pour que Sarcey s'en alarmât et discutât les tendances pessimistes de l'ouvrage. « L'archiprêtre du bon sens » n'était point pessimiste. L'œuvre d'ailleurs, sans être capitale, était fort intéressante, et, bien qu'elle ait un peu daté, si le sens en était moins obscur, si les conclusions en étaient plus nettes, si le style en avait plus de force et plus d'éclat, elle justifierait peut-être encore aujourd'hui l'intime préférence de l'écrivain. Évidemment, celui-ci a mis beaucoup de lui-même, de son autobiographie morale, et même matérielle, et le fond peut-être de sa philosophie, dans cette sorte d'*Oberman* moderne, qui n'est pas un roman, — Rod s'en rendait bien compte, — mais bien plutôt un poème en prose, et, sous forme de journal intime, une longue lamentation pessimiste sur la vanité de tout effort humain. S'il y avait bien encore un peu de « littérature » dans tout cela, — on était à l'époque où Schopenhauer avait en France la vogue que Nietzsche a obtenue depuis, — il y avait pourtant autre chose aussi. Dans l'aveu de ce scepticisme douloureux et inquiet, dans cette obsession et cet appétit de la mort où tout va sombrer et s'anéantir, on sentait vibrer la sincérité vécue d'une sombre plainte, et qui, si elle avait trouvé une forme assez puissante, aurait pu être fort belle.

Les plus désespérés sont les chants les plus beaux.

Mais l'ensemble du livre était trop abstrait ; la réalité concrète des faits y était trop rare ; l'analyse des idées ou des sentimens y était trop ténue, ou trop grise et trop monotone ; la mise en œuvre enfin manquait un peu trop d'extériorité. D'un coup, l'écrivain était allé jusqu'au bout de son nouveau principe, et, par goût du symbole, il avait manqué la vie.

L'a-t-il senti ? Et a-t-il voulu renouveler l'expérience dans des conditions meilleures ? Ou bien, encouragé par son premier succès, a-t-il tout simplement persévéré dans la voie qu'il avait ouverte ? Ce qui est sûr, c'est que *le Sens de la vie*, suite et contre-partie tout à la fois de *la Course à la mort*, nous offre une réalisation fort remarquable de sa conception nouvelle. Je ne sais si c'est le chef-d'œuvre d'Édouard Rod romancier ; c'est celui, de tous ses romans, que de bons juges préfèrent, et c'est celui aussi qui l'a définitivement classé. Salué à son apparition par un article de M. Jules Lemaître, par un autre d'Edmond Scherer, ce fut le premier vrai et franc succès de l'auteur de *Palmyre Veulard*, un succès qui s'est soutenu depuis plus de vingt ans (1). Cette fois, le grand public était atteint.

Pour qu'un livre ait du succès, et un succès qui ne soit pas éphémère, il doit, me semble-t-il, réaliser une double condition : il faut, d'une part, qu'il réponde aux aspirations, aux besoins latens d'une partie au moins du public ; il faut, d'autre part, qu'il exprime une pensée assez générale, assez humaine, qu'il enveloppe, si je puis dire, assez d'éternité dans ses pages, pour que les générations survenantes puissent encore s'y intéresser et s'y reconnaître. *Le Sens de la vie*, — moitié calcul, moitié hasard, ou inspiration, — remplissait à merveille ces deux conditions. D'abord, il était le livre, l'un des livres que la jeunesse d'alors attendait. Curieuse et pensive jeunesse, plus grave et plus troublée qu'elle ne l'avait été depuis bien des années, — on le verra bien quand on publiera ses correspondances, ses Mémoires, ses journaux intimes ! — passionnément éprise d'action, mais d'action raisonnée et raisonnable, — ah ! oui, comme nous nous interrogions tous alors sur le sens de la vie ! Avec quelle curiosité anxieuse nous prêtions l'oreille à toutes les voix soi-disant révélatrices d'une partie du mystère ! Avec

(1) Le livre est parvenu aujourd'hui à la 21e édition. C'est, de tous les livres de Rod, celui qui s'est le plus vendu, avec *l'Ombre s'étend sur la montagne* (11e mille en 1912).

quelle fièvre nous ouvrions les livres nouveaux où l'on essayait de deviner l'énigme qui nous obsédait! Nous venions de lire *le Roman russe* et les grandes œuvres qu'il présentait et commentait : un grand souffle de générosité et de pitié avait passé sur nous. Nous aussi, comme l'auteur de *la Course à la mort*, nous en avions assez du naturalisme, et nous aspirions à une vue plus exacte et plus haute de la nature et de la vie. Comment n'aurions-nous pas été acquis d'avance à une œuvre où se reflétaient toutes nos tendances, et qui agitait la question fondamentale que notre conscience posait à notre raison?

Question de tous les temps d'ailleurs, question éternelle comme l'humanité pensante, puisque toute philosophie, toute religion se ramène là. Que nous importent les plus subtiles théories de la métaphysique, que nous importent les rites et les pratiques prescrits par les théologiens, si nous ignorons ce que nous sommes venus faire en ce monde, le pourquoi de notre existence, et si rites, théories et pratiques ne sont pas en un étroit rapport avec l'idée même de notre destinée ? Le problème philosophique et moral et religieux par excellence, c'est donc bien celui du sens de la vie, puisque c'est celui de la destinée humaine. En faisant de ce problème le sujet même de son livre, en même temps qu'il était sûr d'attirer l'attention de toute une jeunesse particulièrement préoccupée de questions morales, Édouard Rod risquait d'écrire un ouvrage qui fût éternellement d'actualité. S'il y a un livre *pascalien* dans son œuvre, c'est celui-là.

On en connaît la donnée. Un jeune homme moderne, très moderne, — le héros sans doute de *la Course à la mort*, — revenu de bien des illusions et détaché de toute croyance positive, rongé par l'esprit d'analyse, en proie au plus noir pessimisme, vient de se marier avec une amie d'enfance. Il tient en quelque sorte au jour le jour le journal de sa pensée et des principaux événemens de sa vie : il se pose constamment le problème du pourquoi de l'existence. Mais la vie réelle le prend dans son engrenage et substitue peu à peu à ses idées négatives d'autrefois des idées plus positives et plus saines. Après le mariage, la paternité : le sentiment paternel s'éveille lentement en lui ; il s'éveille pourtant, aiguisé par le danger mortel qui menace son enfant. Puis, la mort d'une vieille amie, dont la vie a été toute de dévouement et de sacrifice, lui révèle le prix de l'altruisme. Il s'y essaie gauchement à son tour, et sans grand succès. Et il découvre

enfin que cet altruisme même manque de base, et que seule la religion peut lui en fournir une.

Cependant, la foule s'écoulait aux grondemens de l'orgue déchaîné en *alleluia* magnifique. L'église vide semblait un monde, et ses voûtes étaient comme un ciel infini. Quelques fidèles allaient s'agenouiller dans les confessionnaux et l'on voyait glisser des ombres blanches de prêtres. Je m'attardais à chercher Dieu au pied des piliers de la maison, je rêvais d'orienter ma route vers le port accessible à tous les navires, *je songeais à l'acte de volonté qu'il s'agit d'accomplir pour qu'aussitôt la proue fende les flots dans la direction vraie.* Il fallait seulement chasser les derniers doutes, il fallait substituer à mon cantique impie quelqu'une de ces humbles prières que la Foi murmure de ses lèvres d'enfant. Je sentais l'heure décisive, comme celle où Paul fut frappé sur le chemin de Damas, et dans un double effort pour faire jaillir de ma mémoire les formules perdues et pour secouer de ma pensée le joug de l'esprit qui nie, je me mis à murmurer — *des lèvres, hélas! des lèvres seulement :* Notre père qui êtes aux cieux!... »

Ce devait être là, on se le rappelle, une année plus tard, la conclusion aussi du *Disciple* de M. Bourget :

Les mots de la seule oraison qu'il se rappelât de sa lointaine enfance : « Notre Père qui êtes aux cieux... » lui revenaient au cœur. Certes, il ne les prononçait pas. *Peut-être ne les prononcerait-il jamais...*

Ce que *le Disciple* a été dans l'œuvre de M. Bourget, *le Sens de la vie* l'a été aussi dans l'œuvre d'Édouard Rod. Seulement, M. Bourget est allé plus loin dans l'affirmation que le philosophe Adrien Sixte. Édouard Rod, lui, n'a jamais dépassé l'état d'esprit final du héros du *Sens de la vie,* — si même il n'est pas quelquefois revenu en arrière.

Le Sens de la vie est inséparable des *Idées morales du temps présent* (1891). Dans ces trois années d'intervalle, absorbées, ce semble, pour une large part, par l'enseignement d'Édouard Rod à l'Université de Genève, ce qu'on appelait alors le « néo-christianisme » avait pris corps; le nombre des « cigognes » annonciatrices s'était multiplié : *le Disciple* avait paru, et les *Remarques sur l'Exposition du Centenaire*, et *le Dix-huitième siècle* de M. Faguet; les articles de Taine sur *l'Église* allaient paraître; on écoutait les prédications laïques de M. Lavisse, on allait bientôt lire *le Devoir présent*, de M. Paul Desjardins. C'est précisément à M. Paul Desjardins que sont dédiées *les Idées morales du temps présent*. Le livre était une enquête un peu rapide, un peu

hâtivement écrite, mais lucide, intéressante, et même pénétrante, sur une dizaine de notables écrivains contemporains ou qui, du moins, par l'influence qu'ils exerçaient, méritaient d'être mis au rang des contemporains : Renan, Schopenhauer, Zola, M. Bourget, M. Jules Lemaître, Edmond Scherer, Alexandre Dumas fils, Brunetière, Tolstoï, E.-M. de Vogüé. Édouard Rod les interrogeait tous sur leurs idées ou leurs tendances morales, qu'il dégageait de l'ensemble de leur œuvre avec une extrême finesse et une intelligente sympathie. Son dessein n'était pas sans analogie avec celui de M. Bourget dans les *Essais de psychologie contemporaine :* dans les deux cas, il s'agissait de dresser une sorte de bilan ou d'inventaire des idées et des sentimens essentiels d'une génération en train d'accomplir son œuvre ; les deux ouvrages se faisaient moralement suite l'un à l'autre ; et si le second était à la fois plus systématique dans son intention et plus ferme dans ses conclusions que le premier, c'est que le temps avait marché, depuis les premiers *Essais de psychologie*, et qu'en 1889, il était plus facile qu'en 1883, et même en 1885, de voir clair dans les divers courans de pensée qui emportaient les esprits. A ce résultat M. Bourget lui-même n'était pas sans avoir activement contribué, et il convenait de lui faire une place dans l'enquête nouvelle, dont il avait peut-être donné l'idée.

Répondant à l'envoi du *Sens de la vie*, Tolstoï louait vivement l'ouvrage, mais il en critiquait la conclusion : « La conclusion, à mon avis, écrivait-il, n'est qu'une manière de se tirer tant bien que mal des problèmes si franchement et si nettement posés dans le livre. » Et il ajoutait : « Au fond, votre livre m'a procuré un des sentimens les plus agréables que je connaisse : celui de rencontrer un compagnon inattendu dans la voie que je suis. Vous avez beau dire et avoir écrit sur Leopardi : jeune ou vieux, riche ou pauvre, vigoureux ou faible de corps, je suis convaincu que vous trouverez, si vous ne l'avez fait déjà, la vraie réponse au titre de votre livre [1]. » A lire *les Idées morales*, on aurait pu se demander si Tolstoï n'était pas sur le point d'avoir raison. L'auteur s'y déclarait néo-chrétien, ou du moins très sympathique au néo-christianisme. « Je ne suis pas éloigné de croire, disait-il à M. Paul Desjardins, que vous avez raison,

(1) 23 février 1889. Lettre publiée par M. E. Halperine-Kaminsky, dans son article sur *Édouard Rod et la « Revue contemporaine »* (*Nouvelle Revue* du 1er mai 19[illegible], p. 93).

quand même, pour mon compte personnel, je ne vais pas aussi loin que vous dans la voie du néo-christianisme. » Et dans tout le livre s'exprimait un vif sentiment désolé des ruines accumulées par un demi-siècle de libre pensée. Les conclusions étaient curieuses. Dans le mouvement des idées morales contemporaines, Rod distinguait deux courans opposés : le courant *négatif* et le courant *positif;* celui de l'individualisme intellectuel, et celui du traditionalisme social : le premier représenté par Ernest Renan, Schopenhauer, Zola ; le second, par Dumas fils, Brunetière, Tolstoï, E.-M. de Vogüé ; entre les deux, ballottés de l'un à l'autre, cédant sur quelques points, résistant sur d'autres, quelques écrivains comme M. Bourget, M. Jules Lemaître, Édmond Scherer. Et, constatant que le courant positif croissait tous les jours, et qu'il gagnait tout le terrain perdu par l'autre, l'auteur jugeait en ces termes d'une rare clairvoyance l'effort de Brunetière pour fonder sur la simple tradition « la réforme intellectuelle et morale : »

Cependant des esprits plus philosophiques encore et plus rigoureux ne peuvent s'empêcher d'observer que la tradition n'est point une autorite suffisante ; elle est mobile, elle se modifie de siècle en siècle, de pays en pays, elle prête à beaucoup d'interprétations différentes, elle n'est qu'un guide incertain, et son domaine demeure en tout cas très limité. *Seule, la religion peut à la fois régler la pensée et l'action.* C'est donc à elle qu'il faut s'adresser, en lui demandant, comme a fait Tolstoï, non pas des augures problématiques sur la vie future ou les problèmes de la métaphysique, mais des ordres formels sur la conduite de la vie présente. Pour être sûr d'interpréter exactement ces ordres, pour échapper au péril des gloses et des commentaires qui les dénaturent, il ne faut pas se contenter, si je puis parler ainsi, de la religion théorique ou du sentiment religieux ; il faut entrer dans la religion pratique, à laquelle l'Église a donné sa forme définitive, arrêtée, immuable, *dans cette religion catholique qui est à la fois une politique et une morale.* C'est là du moins le terme auquel doivent nécessairement aboutir les déductions de M. de Vogüé ou de M. Desjardins, dont l'action, depuis deux ou trois ans, grandit sans cesse.

Et précisant encore ce dernier point dans un article qu'il n'a pas recueilli en volume sur *le Devoir présent*, de M. Paul Desjardins, il ajoutait un peu plus tard :

Allez ! ce n'est pas seulement une règle de conduite que réclament les pauvres âmes auxquelles vous vous adressez et que votre générosité voudrait sauver. Ce qu'il leur faut aussi, ce qu'il leur faut surtout, c'est une *certitude* et c'est une *espérance.* Vous leur refusez l'une et l'autre, sous prétexte qu'elles peuvent s'en passer pour agir ; mais elles ne s'en passent pas;

elles les appellent éperdument. Si vous voulez les conquérir, donnez-leur ce qu'elles vous demandent; et comme vous ne trouveriez en vous-mêmes ni cette espérance, ni cette certitude qui seraient le ciment de vos échafaudages, allez les chercher là où vous les trouverez, c'est-à-dire dans l'Église. *Seule elle pourra vous fournir l'autorité collective et séculaire qui appuiera la vôtre et fera qu'on vous croie*, et les bienfaisantes promesses attendues qui feront qu'on vous suivra (1).

Tout cela était admirablement vu, et l'on sait comme, sur tous ces points, l'avenir a donné raison à Rod. Je ne crois pas que, — parmi les incroyans tout au moins, — personne alors ait aussi nettement aperçu les vraies conditions du problème moral moderne. « Au fond, j'ai l'âme d'un croyant tombé dans le scepticisme, » disait le héros du *Sens de la vie*, parlant évidemment au nom de l'auteur lui-même. Et c'était vrai : et son sens chrétien était tel que non seulement, — chose extrêmement rare pour un protestant d'origine, — il rendait pleine justice à l'Église catholique, mais encore que, passant par-dessus le protestantisme, à l'égard duquel il n'a pas toujours été équitable, il voyait en elle la dépositaire unique du christianisme authentique, et que, s'il avait eu la foi, il n'est pas douteux qu'il lui eût donné son adhésion. Mais, d'autre part, son scepticisme restait inébranlable: il n'avait pas la foi, et il en souffrait peut-être, mais il lui eût répugné de donner le change sur ce point essentiel à lui-même et aux autres, et, tout en donnant raison aux chrétiens, plus même que certains de ses amis ne l'eussent souhaité, il se refusait, par scrupule intellectuel et par loyauté morale, à faire le geste de croire, à encourager de fâcheuses équivoques et de généreuses, mais utopiques illusions. « Soit ! — disait-il à M. Desjardins, dans ce même article sur *le Devoir présent*, — soit ! je souscris à tous les points de votre programme pratique, je veux être *positif* avec vous ; mais c'est sans contentement, sans illusion, sans une parcelle de cette joie divine que vous avez décrite en termes ravissans : *c'est en attendant autre chose, en attendant mieux, en attendant la foi* que vous ne pouvez communiquer, que vous avez renoncé à prêcher, *qui seule pourtant éclairerait la route où vous vous engagez*. La route ?... Hélas ! qui me dira ici si ce n'est point une impasse ? » Et dans un autre article, sur *le Jeune homme moderne* : « Quel

(1) *Le Devoir et la Foi* (*Journal des Débats* du 12 janvier 1892).

qu'il soit, le secret de l'avenir appartient à ceux qui n'ont encore rien dit. C'est d'eux, — hélas! ce ne pourrait être des autres, — qu'il faut attendre *ce qui nous manque et ce que nous désirons si fort: un peu de stabilité, un peu de certitude, un peu de foi*. Puissiez-vous nous l'apporter, ô jeunes inconnus dont on ne parle pas! et si vous en avez les germes, *puissiez-vous avoir assez d'instinct encore pour les laisser mûrir à l'abri de la clairvoyance qui les illumine et les corrompt* (1)! »

Jusqu'ici le développement de la pensée, du talent et de l'œuvre d'Édouard Rod a été remarquablement logique, et, si je puis dire, tout rectiligne. On sait la célèbre parole de Pascal: « La science des choses extérieures ne me consolera pas de l'ignorance de la morale au temps d'affliction; mais la science des mœurs me consolera toujours de l'ignorance des choses extérieures. » On en pourrait faire l'application à l'auteur du *Sens de la vie*. Tout d'abord, très jeune d'ailleurs, et sous l'influence du naturalisme contemporain, il s'est laissé séduire aux choses extérieures. Puis ayant reconnu, pour lui surtout, la vanité de cette étude, entraîné du reste par le mouvement des idées ambiantes, il s'est épris de la science des mœurs, et, après avoir largement payé tribut au pessimisme, ressaisi par la vie réelle, il en vient à reconnaître l'étroite union, la solidarité nécessaire du problème moral et du problème religieux; la solution du problème religieux lui-même, il ne la trouve que dans le catholicisme. Arrivé là, où ira-t-il désormais? Il semble que la question qui se pose alors pour lui soit la suivante. Fera-t-il comme quelques autres ont fait depuis, qui, par leur attitude de pensée, paraissaient pourtant beaucoup plus éloignés du catholicisme, et adhérera-t-il au *Credo* non seulement « des lèvres, » mais du cœur et de l'esprit (2)? La solution eût été assez naturelle et logique; elle n'eût, je crois, surpris personne: et elle aurait mis assurément dans la suite de son œuvre l'unité et la continuité que nous présentent ses premiers écrits. Ou bien, content d'avoir montré le port à autrui, se lais sera-t-il reprendre et dominer par le scepticisme intellectuel, par « le tenace *indi-*

(1) *Le Jeune homme moderne* (*Figaro* du 3 janvier 1890), non recueilli en volume.

(2) Qu'il en ait été parfois très fortement tenté, c'est ce que j'incline volontiers à croire. Il avait annoncé, pour faire suite au *Sens de la vie*, un livre qu'il eût intitulé *Vouloir et Pouvoir*, et qu'il renonça à écrire. Ce projet non exécuté ne serait-il pas un signe de ce que j'avance ici?

vidualisme (1). » — c'est lui qui souligne, — qu'il y a en lui ? Et, tiraillé entre diverses tendances, incapable de se fixer dans une ferme doctrine, inquiet d'ailleurs, souffrant de son inconsistance, et n'ayant du dilettantisme que l'apparence, se laissera-t-il aller au gré de l'heure, et se condamnera-t-il à refléter, au risque de paraître ne pas maîtriser son œuvre et sa pensée, les divers remous d'opinion et de sentiment qui agitent les âmes d'aujourd'hui ? On sait que c'est ce dernier parti qui l'a emporté ; et si l'unité intérieure, l'originalité peut-être de son œuvre y ont un peu perdu, elle n'est pas sans y avoir gagné en valeur représentative.

Sous quelles influences, extérieures ou intimes, cette évolution, ou plutôt cet arrêt ou ce refus d'évolution s'est-il accompli ? C'est ce qu'il est difficile de conjecturer, et de dire avec précision. Peu importe d'ailleurs. En matière morale, les influences les plus incontestées ne jouent pas le rôle décisif que nous leur attribuons parfois. Nous ne les subirions pas, si nous n'étions pas préparés d'avance à les subir ; elles n'agiraient pas sur nous, si elles ne répondaient pas à un vœu secret, à une disposition latente de notre nature ; elles peuvent nous révéler à nous-mêmes, elles révèlent aux autres tout un côté de notre être encore inaperçu ; elles donnent à certaines de nos énergies obscures l'occasion et les moyens de se déployer, elles ne les créent pas de toutes pièces. Il y avait chez Rod, en dehors de toute influence acceptée, ou subie, une certaine incertitude native de pensée, — de volonté peut-être, — qui perce dès ses premiers livres, et qui n'a guère fait que s'accentuer dans la suite. Il n'était pas l'homme des partis pris tranchés, des décisions irrévocables, des *paris* définitifs. La nature même de son intelligence répugnait aux affirmations trop nettes, et, si je puis dire, aux conceptions unilatérales. Il y a, ce semble, trois types différens d'esprits. Les uns, les *dogmatiques*, — Bossuet par exemple, — ont embrassé de bonne heure un système, une doctrine : ils s'y tiennent ; et toute leur vie se passe à en préciser les principes, à en développer les conséquences ; quand ils n'ignorent pas les doctrines contraires, ils les dédaignent, ou du moins ne se laissent pas entamer par elles. A l'opposé de ce groupe, il y a les esprits, — dont Renan est la réussite supérieure, — que

(1) « Le tenace INDIVIDUALISME qu'il y a en moi est toujours prêt à reprendre ses droits. » (*Le Sens de la vie*, p. 216).

l'on pourrait appeler *analytiques* ou *critiques*. Toute idée éveille invinciblement en eux l'idée contraire ; ils voient le faible, en même temps que le fort, de chacune d'elles, et, pour plus de sûreté, ils les embrassent toutes les deux à la fois, ils les développent successivement ou simultanément ; ce sont de perpétuels irrésolus ; ils réalisent à la lettre l'union ou l'identité des contradictoires. Enfin, il y a les esprits que l'on peut appeler *synthétiques*, et dont Pascal me paraît l'un des plus complets exemplaires. Ceux-là, une idée étant donnée, ils la pénètrent à fond ; ils en voient tout aussi bien le fort et le faible, la vérité relative que les esprits analytiques ; ils pénètrent de même l'idée contraire ; mais ils savent découvrir l'idée supérieure qui opère l'union, la réconciliation et la synthèse des deux conceptions opposées. Édouard Rod appartient à la seconde catégorie, à celle des esprits analytiques, et Renan, qu'il a tant aimé, auquel, après sa mort, il a cru devoir présenter des « excuses, » pour l'avoir jadis un peu critiqué, Renan a dû avoir une très forte action sur lui. Très intelligent, certes, — d'une intelligence peut-être plus rapide et plus agile que profonde, — très accueillant et très ouvert à toutes les idées, d'où qu'elles viennent, il ne sait pas s'en tenir à une idée unique ; la thèse contraire lui sourit immédiatement, et il lui arrive de les développer tour à tour dans deux livres successifs. De là quelque chose qui déconcerte un peu, et qui rend bien difficile, sinon même impossible, la recherche et la découverte de l'unité directrice de son œuvre.

Cette unité, je ne la rechercherai pas dans les quarante volumes et les innombrables articles dispersés qu'il nous reste à examiner. Je me contenterai de suivre l'écrivain dans les principales directions où il s'est développé, épanoui, et de caractériser brièvement chacun de ces aspects de son talent, chacune des provinces de son œuvre. Je n'ose affirmer d'avance que l'idée d'ensemble qui se dégagera de là sera d'une extrême netteté. Mais il s'agit avant tout d'être vrai et de « faire ressemblant. » La vérité, « l'humble vérité » de la vie vaut mieux que les plus triomphales prouesses de l'esprit de système. Qu'ai-je à faire d'un portrait dont le premier mérite serait de ne pas ressembler au modèle ?

VICTOR GIRAUD.

LA VICTOIRE BULGARE

Les informations de source officielle manquent encore sur les récens événemens de la campagne de Thrace, et nous en sommes toujours au silence hermétique que les deux états-majors rivaux gardaient au début des opérations. Les Turcs s'efforçaient de cacher une situation de tous points mauvaise, dans l'espoir illusoire qu'elle pourrait rester inconnue de leurs adversaires. Les Bulgares craignaient de voir des indiscrétions de presse compromettre le succès de dispositions élaborées de longue date et réglées dans tous leurs détails.

La bataille de Tchataldja (17-19 novembre) est la seule où ils aient admis des témoins, sans doute parce qu'elle était aussi la dernière, et qu'après cette finale tactique, le rideau de l'armistice allait retomber sur la scène militaire. Mais les deux autres? L'étrange débâcle de Kirk-Kilissé (23-24 octobre), la grande étreinte de Lule-Bourgas (28 octobre-2 novembre), fameuse demain dans l'histoire à l'égal des journées de Leipzig, de Gravelotte et de Moukden, qu'ont-elles fait voir au juste quant au rôle du commandement, aux déploiemens, aux feux, aux marches, au rôle réciproque de l'infanterie et de l'artillerie, à la valeur relative des armemens, à la solidité et à la justesse de l'instruction militaire, au partage des forces matérielles et des forces morales, aux mille facteurs, aux mille variables, dont la victoire n'est pas seulement la somme, mais le produit complexe et la vivante fonction?

Ces questions posées resteraient sans réponse si, dans leur mystère même, on n'apercevait un sens, et si le flou des détails ne simplifiait pas l'aspect de ces batailles, massées dans leur ensemble et mises à leur place dans la perspective de l'action.

Réduites à n'être, pour ainsi dire, que des taches de fumée dans un paysage, elles s'enchaînent étroitement les unes aux autres et se rangent à leur plan exact dans le cadre que l'état-major de Sofia avait tracé. Car elles étaient prévues pour lui, ces victoires. S'il ne pouvait en dire au juste la date et le lieu, il savait qu'elles étaient certaines et qu'en marquant dans l'histoire l'avènement de la nation, elles seraient pour elle le prix d'un patriotique effort et le triomphe d'une longue préparation.

La justesse de cet aperçu se confirme, quand on remonte dans le passé jusqu'aux origines militaires de la Bulgarie et qu'on se rend compte de la continuité, de la ténacité avec lesquelles le développement de ses forces a été conduit. On suit, sur une seule trame, les phases d'un long rassemblement, d'un acheminement patient, d'un engagement soudain ; on voit des causes profondes, anciennes, intervenir pour établir entre les masses qui s'abordent une différence d'espèce, pour réduire la crise du champ de bataille à n'être plus qu'affaire de circonstance et de modalité, et, partout où tombent les dés de la guerre, à faire du succès le salaire dû en effet à la persévérance et au courage du vainqueur.

***

Une des qualités les plus précieuses de l'armée bulgare est sans doute de n'avoir que quarante ans d'âge et d'ignorer les maux dont souffrent parfois les vieilles armées dans les vieux pays. Ses institutions symétriques ont vu le jour dans l'espace d'une ou deux générations; sur un sol tout neuf, elles ont rapidement grandi. Pas de tradition chez elle, mais du réalisme et de l'objectivité. Un corps d'officiers demeurés jeunes, dont aucun n'a eu le temps d'arriver à la retraite et qui tous, grâce au constant élargissement du cadre, sont aisément montés dans la hiérarchie là où leur valeur spécifique devait les porter. Enfin, c'est encore un bienfait pour elle, de n'avoir subi qu'au début l'influence étrangère et, le secours du dehors lui manquant bientôt, de s'être vue contrainte à tirer tout de son propre fonds.

Des officiers russes commandaient les *droujinas* bulgares formées pendant la guerre de 1877-1878. Elles se développèrent jusqu'à trente bataillons à la cessation des hostilités, puis se partagèrent en deux pour former d'une part la milice roumé-

liote et, de l'autre, l'armée bulgare proprement dite. Celle-ci, encadrée par 250 officiers spécialement détachés de la métropole, fut habillée, équipée, armée et commandée à la russe. Nul doute que ce premier apprentissage ne lui ait été profitable : il lui donna un vocabulaire, des formes de manœuvre, des règlemens, un service intérieur qu'elle n'avait pas, et lui prêta, pour s'instruire, ces ressources d'organisation et d'outillage qui n'existent que dans les pays parvenus à un degré de développement avancé. L'importance de ce dernier service apparaît par ce simple fait qu'au cours des opérations actuelles devant Tchataldja, les Bulgares utilisent les mêmes cartes de une verste au pouce dont les Russes s'étaient servis pendant la guerre de 1877-1878.

Cependant l'accord parfait qui avait existé d'abord entre les élèves et les maîtres se gâta bientôt. La rusticité et l'inexpérience des *bratouchkis* (petits frères) bulgares les fit traiter plus d'une fois avec hauteur par leurs instructeurs; ce peuple fier en resta profondément blessé dans ses goûts démocratiques et dans l'orgueil récent de sa liberté. Le prince Alexandre de Battenberg cherchait, dans le même temps, à s'affranchir de la tutelle politique russe et secouait le contrôle des ministres envoyés de Pétersbourg pour présider son conseil ou pour administrer son armée. On sait qu'après une série de coups d'état, qui étaient aussi des coups de tête, il parvint, en 1884, à s'émanciper, et qu'alors un mouvement pan-bulgare se dessina dans le pays sous le ministère radical Karavelof.

L'année suivante vit la crise de croissance au cours de laquelle l'armée sentit pour la première fois sa force et d'où elle sortit adulte. A la révolution de Philippopoli (18 septembre 1885), à la proclamation de la réunion de la Roumélie à la Bulgarie, la guerre serbo-bulgare succéda presque aussitôt; pas assez vite cependant pour que la Russie n'eût pas le temps de rappeler à elle ses instructeurs. L'armée bulgare perdait ainsi, d'un seul coup, à la veille même des hostilités, tous ses officiers supérieurs et la plupart de ses capitaines.

Victorieuse quand même à Slivnitza (17-19 novembre), l'intervention d'une grande puissance l'arrêtait le 2 décembre par un armistice. Le choc serbo-bulgare n'avait été de la sorte qu'un acte fratricide, dû, de part et d'autre, à l'éveil fougueux du sentiment national et bientôt interrompu du dehors en raison de

l'hégémonie inquiétante que l'armée victorieuse venait tout à coup de prendre sur les Balkans.

La paix de Bucarest (3 mars 1886) et la reconnaissance du prince Alexandre comme gouverneur général de la Roumélie orientale, le mois suivant, mettaient fin à la précaution illusoire prise par l'Europe de maintenir cette province *autonome* sous l'autorité nominale de la Turquie et de lui donner pour gouverneur un pacha d'opérette, le débonnaire Aléko : ainsi l'action retardatrice que la diplomatie avait prétendu exercer en 1878 n'aboutissait qu'à donner aux affaires balkaniques une vive accélération. Le patriotisme bulgare en était exalté. Le prince Alexandre, sortant, vis-à-vis de la Russie, de son attitude d'indépendance, passait à des actes d'hostilité. Usant à la fois du crédit nouveau que lui prêtaient les événemens et des relations qu'il avait nouées avec les cours d'Europe, il entra dans des combinaisons telles, que la Russie put se croire menacée d'une coalition. L'éventualité d'une nouvelle guerre de Crimée, dans laquelle l'Autriche aurait remplacé la France, fut envisagée à Pétersbourg, et l'on sait que c'est de cet examen critique, demeuré sans solution, que datèrent les prémices de la future alliance franco-russe.

Cependant l'armée bulgare avait si bien grandi en force qu'elle pouvait résoudre toute seule le problème devant lequel la Russie restait prise de court. Le 21 août 1886, le 2e régiment de Pernic marchait sur Sofia, gardée alors par un seul bataillon qui se laissait facilement désarmer ; la nuit suivante, le major Grouief pénétrait dans les appartemens du prince, s'emparait de sa personne, le traînait à peine vêtu au ministère de la Guerre ; là, entouré de conjurés en armes, Alexandre de Battenberg signait son abdication sur un coin de table, à deux heures du matin.

Une année d'interrègne sépara cette révolution de l'élection du prince Ferdinand de Saxe-Cobourg, faite à Tirnovo le 4 juillet 1887. Elle vit émigrer, vers la Russie, Grouief, Benderef, tous les acteurs du 21 août, tous leurs partisans, et s'installer au pouvoir, pour une dictature de dix années, l'homme qui incarnait en lui toute la force, toute l'ambition et tout l'orgueil de la Bulgarie. C'est soutenue par cette ferme poigne, c'est jalousement gardée par Stamboulof de toute influence moscovite, mais stimulée aussi par l'essor donné à toutes les formes de l'activité natio-

nale que l'armée prit, peu à peu, un nouvel équilibre, et qu'après tant de commotions, tant de mélanges et tant de pertes, la réaction militaire bulgare put enfin se faire en vase clos.

Le petit nombre d'officiers qui avaient précédemment reçu à Pétersbourg la culture militaire supérieure, quelques autres, qui s'étaient révélés au cours de la dernière campagne, formaient une élite juste suffisante pour constituer l'administration centrale et pour assurer le commandement des hautes unités. Ces jeunes *majors*, faisant fonctions de colonel, de général, et de ministre, se mirent à l'œuvre avec une foi juvénile et une patriotique ardeur. L'école militaire de Sofia, où l'on avait jusqu'alors professé en russe, fut réorganisée à la bulgare ; elle combla par de fortes promotions d'officiers subalternes les lacunes créées dans le cadre par l'exode des instructeurs et le départ des « émigrans. » Quant à la formation académique, Pétersbourg restait fermé ; sur ce point, les ordres impératifs d'Alexandre III servaient bien le séparatisme outrancier de Stamboulof. Les rapports franco-russes étaient devenus si cordiaux qu'il ne pouvait être question d'ouvrir à des officiers bulgares les portes de notre École supérieure de guerre. Berlin avait ses raisons pour rester réfractaire. Turin se montrait hospitalier. C'est donc par la seule influence italienne prise à petites doses, diluée dans la masse, et la colorant à peine, que la doctrine militaire européenne se répandait alors en Bulgarie. En revanche, on y lisait beaucoup, on y traduisait à force, non pour s'approprier tout indistinctement, mais pour démêler le bon du nuisible et prendre le bien bulgare partout où on le trouvait.

C'est occupée à ces travaux que cette armée autodidacte vit la chute de Stamboulof en 1894, sa mort en 1895, et, cette même année, les bases d'un rapprochement russo-bulgare marquées par la conversion du prince Boris à l'orthodoxie. En février 1896, le prince Ferdinand était reconnu par le Sultan, puis par les puissances : en mai, il assistait au couronnement de Nicolas II, à Moscou.

Le zèle avec lequel il profita de ce voyage pour étudier la Russie, rassemblée tout entière alors autour du souverain, ses égards pour les généraux, héros de la dernière guerre, et particulièrement pour Dragomirof, dont il était l'hôte assidu, montrèrent jusqu'à quel point la Bulgarie était lasse de ses dix ans d'isolement.

Le nationalisme exclusif de Stamboulof n'avait été qu'une réponse à l'indifférence altière dans laquelle le « Tsar pacifique » s'enfermait. Mais peut-être était-ce un « Tsar libérateur » qui venait de monter sur le trône et ferait-il pour les Macédoniens non rédimés ce qu'Alexandre II avait fait pour les *bratouchkis?* C'était cet espoir patriotique qui venait de modifier instantanément l'opinion bulgare. Il reposait sur ce fait nouveau, que la Russie maîtrisait maintenant la Mer-Noire, grâce à l'escadre spéciale construite à grands frais de 1880 à 1890; elle disposait ainsi d'une voie commode pour jeter sur la côte bulgare ou sur la côte turque, vers Bourgas ou vers Derkos, un corps de débarquement, et pour s'affranchir des difficultés qu'aurait soulevées la marche de ce corps si, comme l'armée russe en 1877, il avait dû traverser le territoire roumain. Cet appoint stratégique pourrait n'être numériquement que peu de chose, par exemple l'un seulement des corps d'armée russes installés dans la circonscription d'Odessa, car son importance se mesurerait au poids de la Russie tout entière et à la gravité qu'aura toujours la moindre intervention de sa part dans les affaires d'Orient. On devrait en prévoir la répercussion sur l'Europe centrale et se tenir prêt à en répondre sur le Prout et sur le Séret, sur la Vistule et sur le Boug. Plus encore : cet effort extensif de la Russie pourrait entraîner celui de son alliée. Il était donc naturel que, tout en gardant pour d'autres frontières le gros de ses contingens métropolitains, elle réduisît au minimum sa contribution balkanique éventuelle et qu'elle voulût rester libre de choisir l'heure, le lieu et le mode de sa coopération.

Sous ces réserves expresses, le secours espéré d'outre-mer fut en effet promis aux Bulgares. L'académie d'état-major Nicolas leur rouvrit ses portes : elle ne les a plus refermées depuis. Les « émigrans » de 1887 revinrent à leur armée d'origine ; ce qu'ils rapportaient avec eux de fidèle et d'ému refleurit dans la commémoration commune des souvenirs militaires de 1877. En 1902, — vingt-cinquième anniversaire, — on inaugura, au pied du défilé de Chipka, une église et un séminaire russes. Sur les pentes du Balkan, dans la plaine de Cheïnovo, un jubilé de grandes manœuvres évoqua devant le grand-duc Nicolas, devant les généraux Stolétof, Dragomirof, Kouropatkine, les combats auxquels ils avaient pris part ; des parades solennelles firent défiler devant eux une armée prête à faire vers Constantinople

la deuxième étape, celle d'au delà du Rhodope, comme eux-mêmes avaient fait la première, celle d'au delà du Balkan. Étonnée de les voir si froids, elle demandait à ses maîtres, étonnés de la voir si belle : « Êtes-vous prêts ? Nous suivez-vous ? » Et comme ils étaient obligés de répondre que toute la politique, toute la force, tout l'argent russes étaient présentement dirigés vers l'Extrême-Orient, les germes d'un nouveau désaccord apparaissaient jusque dans ces fêtes et ces effusions.

L'hiver suivant, des salves de coups de fusil répondirent dans le Rhodope au carillon des cloches de Chipka ; on signala partout un redoublement d'activité de la part des bandes macédoniennes. Le comte Lamsdorf vint exprès de Pétersbourg à Sofia pour calmer cette effervescence, et la conséquence de son voyage fut, en janvier 1903, la chute du ministère Danef, trop docile, selon l'opinion bulgare, à ses conseils de modération. Ainsi se traduisait la sensibilité hyperesthésique avec laquelle le moindre contact russe, sur la plaie macédonienne saignante, faisait tressaillir tous les Balkans.

Ce sursaut patriotique fit revivre à Sofia l'esprit même de Stamboulof, en ce qu'il avait eu de plus actif et de plus militant. On eut alors un ministre Ratchko Pétrof. Ce gouvernement énergique, réduit à ne compter que sur lui-même, tomba bravement en garde et se tint prêt à tout événement. Heureusement, l'âme bulgare, excitée par les nouvelles du Rhodope et prise d'enthousiasme insurrectionnel, était prête à des sacrifices. On pouvait, — et le peuple approuverait, — élever de trois années le temps total passé dans l'armée active et dans la réserve, que la loi de 1897 avait fixé à dix-sept ans seulement. Vingt classes, comprenant des hommes de vingt à quarante ans, seraient alors mobilisables, deux classes actives, dix-huit de réservistes ; et comme elles auraient derrière elles six classes de miliciens, hommes de quarante à quarante-six ans, toute la population mâle du pays serait sous les armes le jour où le tumulte bulgare serait ordonné, Il est remarquable que cette prévision se soit réalisée à l'instant même du règne où elle devenait réalisable, en 1912, et que par le retour des vingt-six classes instruites depuis 1907, tout l'effort militaire accompli sous le roi Ferdinand se soit retrouvé dans la dernière mobilisation.

Chacun des élémens de la somme mobilisée aurait pu être alors de 40 000 hommes, car tel est le total des conscrits recensés

chaque année par les bureaux de recrutement. Mais une sélection physique sévère, les droits spéciaux d'une élite intellectuelle, trop peu nombreuse encore en Bulgarie, enfin des considérations d'ordre financier ont abaissé longtemps ce chiffre jusqu'à 17 000 hommes.

Depuis 1903, on l'a relevé progressivement à 26 000, d'après la croissance continue des budgets, de la natalité, surtout d'après celle des besoins. Le cadre s'élargissait à mesure. Aux six divisions d'infanterie existantes, celles de Sofia, Philippopoli, Sliven, Choumla, Roustchouk, Vratsa, celles de Doubnitsa, de Stara Zagora, de Plevna, vinrent s'ajouter. On adjoignit encore à chacune d'elles le cadre d'une brigade de réserve ; il y avait là comme l'amorce d'une deuxième division, et comme une pierre d'attente sur laquelle on pensait construire un jour tout un corps d'armée. La guerre étant survenue avant que ce programme à longue échéance ait pu être réalisé, la question se pose de savoir si, lors de leurs prochains accroissemens militaires, les Bulgares se conformeront encore au plan organique de 1903 ou s'ils considéreront au contraire le type de la division à trois brigades comme consacré par leurs derniers succès.

Quoi qu'il en soit, neuf de ces belles unités, à 24 000 baïonnettes, et 1 000 hommes d'artillerie, portent aujourd'hui à 225 000 hommes le noyau de leur armée en guerre. Grossie de ses troupes spéciales et des quelques formations complémentaires, elle s'élève à 234 000 hommes, auxquels il faut ajouter encore, pour mesurer au juste l'effort bulgare : 13 500 volontaires, 75 000 recrues des classes 1912 et 1913, 36 000 réservistes dans les dépôts, 48 000 miliciens de troupes d'étapes; soit un total de 400 000 hommes. C'est un effectif double de celui que la France, dix fois supérieure cependant en population, présenta sur les Vosges et sur le Rhin au début de la guerre de 1870. Et l'amertume de cette comparaison est pour nous plus grande, elle est plus curative et plus salutaire, si nous n'oublions pas que, huit mois plus tard, en mars 1871, nous acceptâmes une paix douloureuse, ayant alors sous les armes plus d'un million d'hommes mal encadrés et mal instruits.

Il est remarquable encore que la masse bulgare mobilisée puisse reposer sur une base du temps de paix huit fois moindre numériquement. L'effectif de l'armée active n'est en effet que de 55 500 hommes (deux classes de 26 000 hommes et 3 500 offi-

ciers) ; c'est cette somme faible qu'il faut répartir entre les neuf divisions d'infanterie, les neuf régimens d'artillerie de campagne, la cavalerie fixée au plus juste, — car cette arme est chère, — à 11 régimens (37 escadrons), les bataillons du génie, l'artillerie lourde, l'artillerie à pied, etc. Force est ainsi de se borner à former les 36 régimens d'infanterie à deux faibles bataillons en temps de paix. Les quatre bataillons du temps de guerre se constituent, à la mobilisation, par un mécanisme de *dédoublement*. En même temps que les plus jeunes classes de réservistes reviennent alors à leurs unités d'origine, les brigades de réserve, qui n'ont aucun noyau actif, se forment de toutes pièces, à l'aide des réservistes les plus âgés.

Somme toute, l'armée bulgare n'est qu'une milice où des soldats à court terme coudoient des réservistes de long service et où les seuls élémens professionnels sont les officiers et les sous-officiers rengagés. Un pareil système militaire a chez nous ses défenseurs. Il exige cependant, pour être applicable, une race patiente, obéissante, obstinée, une population tout entière rurale, une industrie encore dans l'enfance, une bonne volonté générale, un patriotisme universel. Et ces conditions nécessaires ne sont pas suffisantes. Il faut encore qu'en temps de paix, le soldat laboureur soit tenu en haleine par de fréquens appels ; qu'en temps de guerre et rentré dans le rang, il soit aussitôt pris dans un cadre ferme, dont la rigueur le soutienne à ces heures critiques où l'endurance manque aux plus mâles et la force aux plus courageux. L'oganisation bulgare pourvoit justement à tous ces besoins. Une discipline si sévère, qu'elle nous paraîtrait brutale, ajoute un attribut de crainte au prestige de l'officier ; et, pour que son autorité soit non seulement obéie, mais honorée et respectée, le chef bulgare est toujours un maître, auprès de qui le soldat ne cesse pas d'être un apprenti.

A côté de la hiérarchie des grades, il existe en effet une échelle correspondante d'écoles ou de centres d'instruction, ayant pour premiers degrés les pelotons régimentaires, les bataillons-écoles divisionnaires, où s'instruisent les simples sous-officiers ; l'école spéciale des sous-officiers rengagés ; plus haut, l'école militaire de Sofia, pépinière commune aux officiers des trois armes ; enfin le cours spécial préparatoire où se recrutent les 4000 officiers de réserve nécessaires à l'encadrement du temps de guerre. Parmi ceux-ci, la faculté qu'ont les plus

aptes de passer avec leurs grades dans l'armée active, étend la sélection militaire à toutes les couches sociales et permet à l'officier né de sortir du rang, si tard qu'il se révèle à lui-même ou qu'il soit distingué par autrui.

Un contrôle constant du personnel, des épreuves sérieuses, vérifiées par des généraux inspecteurs, des règles d'avancement invariablement suivies déterminent le franchissement des grades et l'accession au haut commandement ; mais, ici la législation n'intervient plus seule; et c'est la marche des événemens historiques eux-mêmes qui s'est chargée de donner à l'armée bulgare l'équipe de généraux qui viennent de la commander si brillamment.

Leurs débuts ont été rapides. Lieutenans de 1880, ils brûlèrent les étapes subalternes, se virent officiers supérieurs dès 1887, et marquèrent longuement le pas dans les grades suivans. La courbe de leurs carrières, — une montée brusque, puis un replat, — est ainsi l'inverse des nôtres, qui d'abord traînent à terre, puis se décident, et vont alors en s'accélérant.

Ils avaient eu tout le temps de se rompre au maniement tactique des bataillons et des régimens. Et l'on sait que, lourdes par elles-mêmes, ces unités pèsent d'autant plus sur l'issue du combat qu'elles semblent plus légères dans la main de leurs chefs. Maîtres de leurs instrumens, ils désiraient changer de rôle et monter d'un degré dans le corps de métier, quand les « émigrans, » se présentant à l'entrée, vinrent à leur tour demander de l'emploi.

On conçoit que ces transfuges d'hier, demain des rivaux, aient été froidement reçus. Leur procès s'instruisant publiquement, ils usèrent largement du droit de défense, et peut-être faut-il faire remonter à cette époque un certain abus d'écrire dont l'armée bulgare s'est ressentie depuis. On a vu plus d'une fois un ministre de la Guerre, un chef d'état-major faire gémir les presses et remplir les librairies de plaidoyers *pro domo*. Ces erremens, renouvelés des mœurs parlementaires, témoignèrent de liaisons trop étroites avec les partis. Mais ils attestèrent aussi que, dans cette nation jeune et d'opinion changeante, aucune cloison étanche n'existe entre l'armée et la société, que le jugement de l'une est le contrôle de l'autre et qu'un courant de confiance mutuelle les traverse librement.

Le temps aidant, la fusion se fit peu à peu entre les officiers

anciens et les « émigrans. » La Bulgarie disposait de toutes ses valeurs d'hommes, dans un temps où, par bonheur, le cadre du haut commandement n'était pas encore définitivement fixé. La création du grade de général de brigade était depuis longtemps réclamée par les colonels « faisant fonctions. » Elle resta systématiquement différée jusqu'en 1902, pour que les jalousies eussent le temps de se calmer, que les nouveaux venus pussent faire leurs preuves, rattraper leurs distances et se mettre en ligne avec leurs concurrens.

Promus à cette époque, les premiers généraux bulgares étaient des hommes de quarante ans. Toute la seconde moitié de leur carrière s'étendait devant eux ; ils pouvaient encore faire l'apprentissage du généralat, comme ils avaient fait celui de leurs précédens grades, et rendre ensuite à l'armée d'autant plus de services qu'ils disposeraient de plus de vigueur physique et d'activité d'esprit.

***

Il est caractéristique de trouver aujourd'hui à leur tête un *representative man*, dont la carrière heureuse enveloppe, accompagne et résume toute l'évolution accomplie par l'armée bulgare dans l'étendue de sa génération. Le général Michel Savof est né en 1857 à Haskovo. Cette obscure bourgade turque ne soupçonnait pas alors qu'elle serait, vingt ans après, ville frontière d'une Roumélie *autonome*, et qu'elle s'épanouirait en 1913 au centre d'une Grande-Bulgarie, dont l'existence serait justement due à la victoire de Michel Savof. Son glorieux enfant est élève à l'école militaire de Sofia en 1878 ; lieutenant en 1879 dans l'artillerie de la milice rouméliote (une demi-batterie !) ; élève à l'académie d'état-major Nicolas en 1881. Il n'a eu que le temps de faire un voyage d'études en Europe, quand surviennent la révolution de Philippopoli, puis les hostilités serbo-bulgares. Capitaine, il fait fonctions de sous-chef d'état-major général pendant la guerre et se trouve officier supérieur au lendemain de Slivnitza.

Une carrière qui va si vite serait faite pour enivrer cet homme jeune, sanguin, de carrure athlétique et de caractère ambitieux. Mais voici la déposition du 21 août 1886, les onze mois de l'interrègne, des années d'attente et de recueillement. Le major Savof est adjoint au ministre de la Guerre, puis mi-

nistre lui-même, en 1891, dans le Cabinet Stamboulof; c'est l'époque où l'armée bulgare s'organise; l'artillerie se complète en canons Krupp, l'infanterie reçoit le fusil Mannlicher modèle 1888; puis la chute de Stamboulof met fin à cette période d'armemens intensifs. Elle écarte aussi des affaires Savof, demeuré pour longtemps simple directeur de l'École militaire.

En 1903, Ratchko Pétrof est chef du gouvernement. Depuis qu'à Slivnitza, comme major-général du prince Alexandre, il avait Savof sous ses ordres immédiats, les deux camarades de 1886 ont détenu tous deux le portefeuille de la Guerre; et ce département revient de droit à l'un d'entre eux, dans une combinaison ministérielle dont l'autre est le président. L'étroitesse de leur amitié et la communauté de leurs vues ne seront pas de trop, à l'heure où le mouvement macédonien s'accentue et où la force russe s'engage dans une autre péninsule, à l'autre bout du monde : au Liao-Toung. On se hâte de pourvoir à la guerre inévitable en créant les nouvelles divisions, en adoptant un mannlicher perfectionné, en substituant au canon Krupp un 75 à tir rapide de fabrication française. Le ministre passe outre, pour gagner du temps, aux fixations budgétaires, ordonne lui-même les dépenses secrètes, viole tranquillement les lois sur la responsabilité ministérielle. Tombé du pouvoir en 1907, avec Pétrof, il tourne le dos aux vindictes parlementaires pour venir se promener en France, puis fait face à toutes les haines et les affronte sans sourciller au pays natal.

En 1911, les mêmes causes profondes qui mènent tout au pays bulgare marquent l'heure des représailles dirigées contre lui. Le procès des Stamboulovistes éclate, motivé on ne sait par quelles haines personnelles ou conduit par quelles directives d'en haut. Une chose est sûre, c'est que les divulgations faites à cette occasion par un ancien ministre des Affaires étrangères sont nécessaires à la politique du roi Ferdinand. Elles feront sentir à l'opinion l'opportunité des remaniemens constitutionnels demandés au *grand Sobranié* de Tirnovo, prépareront l'élargissement des prérogatives royales en matière de traités secrets, et, par là, l'élaboration des accords balkaniques d'où naîtra la fédération de 1912. C'est ainsi que tout s'enchaîne en Bulgarie, et même les scandales, selon la ligne politique tracée par le plus systématique et le plus prévoyant des souverains.

Le général Savof présente lui-même sa défense. Son argument

est celui de Cicéron : « Je jure que j'ai sauvé la patrie! », mais ses formes sont moins concises. Il parle six heures d'horloge, émeut les uns, lasse les autres, et laisse l'assemblée vaincue par sa force, son éloquence, son patriotisme et son autorité. Chacun sait trop bien que les événemens marchent : ces épisodes du dedans sont liés à de grandes affaires du dehors; et, quoique par un chemin désagréable, la citation du général en haute-cour mène, après tout, là où l'on veut aller. Plus populaire sous la redingote d'officier de réserve qu'il ne l'avait jamais été sous la tunique, il reste le généralissime désigné. Tous les emplois sont distribués; les rôles, appris; et l'on sait encore qu'au jour de la proche échéance, il aura sous ses ordres, comme le premier de ses collaborateurs, un homme fait autrefois pour être son ennemi et son rival.

Le général Radko Dimitrief commandera la troisième armée. Les compatriotes l'appelaient : « Napoléontcheto, » — notre Napoléon, — dès avant que ses succès de Kirk-Kilissé et de Loule-Bourgas eussent justifié ce surnom glorieux. C'est qu'avec moins de mobilité dans les traits, le pli d'une contention d'esprit plus grande et d'un labeur plus ouvrier, son masque bulgare a quelque chose en effet de napoléonien. Né en 1859 à Gradez, au pied du Balkan, il rêve, enfant, du secours russe, il va de cœur vers la sainte Russie, par la pente du sentimentalisme et de l'idéalité. Volontaire en 1877, lieutenant rouméliote, élève à l'académie d'état-major Nicolas, combattant remarqué des journées serbo-bulgares, il a traversé toute la Roumélie d'une frontière à l'autre, par marches forcées, pour venir se battre à Dragoman, à Tsaribrod et Pirot. En 1886, il est l'un des acteurs principaux du drame dénoué dans la nuit du 21 au 22 août par la démission d'Alexandre de Battenberg; en 1887, l'un des « émigrans » les plus réfractaires à la politique de Stamboulof. Son pacte d'amour avec la Russie se change alors en contrat de service. A Sofia, ses contemporains deviennent ministres ou chefs d'état-major; lui, toujours capitaine, commande pendant onze ans au Caucase la même compagnie de grenadiers.

D'autres laborieuses années lui seront nécessaires au retour, pour se faire, à la bulgare, par la patience têtue et l'effort silencieux, une place digne de ses mérites et de ses facultés. Celle de chef d'état-major général lui est enfin offerte en 1903 : il se trouve ainsi, quant au plan de guerre et à la mobilisation,

le même metteur en œuvre qu'est alors Savof quant au matériel et à l'organisation. Les trois *inspections d'armée* étant formées en 1908, il est chargé de la troisième, et se trouve avoir pour collègues les généraux Ivanof et Kutintchef, dans le commandement des deux autres. Tous, par un travail ininterrompu, par un maniement militaire incessant, façonnent leurs armées pour la grande épreuve où ils moissonneront ensemble de si beaux lauriers.

On aurait tort d'oublier dans cette énumération, — *the last, not the least*, — celui qui remplissait les fonctions de chef d'état-major général auprès du général Savof durant les dernières opérations. Les carrières de ces deux hommes ont plus d'un contact et plus d'une ressemblance. L'armée doit à l'un, au point de vue intellectuel, autant qu'à l'autre dans l'ordre des réalisations organiques et de l'armement. Stamboulovistes tous deux, ballottés au début par des courans contraires, ils ont vu leurs barques traverser les mêmes remous, avant de prendre ensemble le fil de l'eau.

Dans le temps où les écoles russes sont fermées aux officiers bulgares, Fitchef suit à Turin les cours de l'Académie de guerre; il s'affirme au retour comme une force et comme une valeur; mais sa place n'est pas encore faite, quand la chute de Stamboulof, le choc en retour de l'influence russe le rejettent dans une garnison obscure au pied du Rhodope. Il s'y montre bon instructeur de troupe, mais cette qualité est commune en Bulgarie : sa mission propre sera d'instruire des officiers. Il le prouve par ses écrits militaires, par son activité à la tête de l'inspection des écoles, par l'intelligence avec laquelle il organise les voyages, les conférences, les travaux spéciaux d'état-major. Grâce à lui, les bureaux s'animent et prennent vie ; le ministère de la Guerre devient un foyer d'études qui rayonne intellectuellement sur toute l'armée.

Il a commandé successivement deux divisions et dirigé en 1909 les brillantes grandes manœuvres de Stara Zagora. En 1911, il devient chef de l'état-major général. Le général Nicolaief est ministre de la Guerre ; ancien commandant de la milice roumélliote, il doit son prestige et sa popularité au rôle qu'il joua lors de la réunion spontanée des deux provinces bulgares en 1885, mais on sait d'avance qu'il abandonnera à son premier collaborateur les initiatives principales et les grosses responsabilités.

***

La mobilisation et la concentration bulgare ont été étudiées dans tous leurs détails depuis 1903. Le *temps* en reste la donnée essentielle, et il s'agit toujours de faire vite, pour passer dans le délai le plus court aux opérations.

C'est que la Bulgarie, nation de 4 000 000 d'hommes, six fois inférieure à la Turquie en population, n'a d'autres avantages que d'occuper une situation géographique meilleure et d'être mieux à portée de ses objectifs. Elle est chez elle en Roumélie, alors que les sources de l'effectif et les réserves du recrutement turc sont au loin, en Asie Mineure, avec des communications médiocres et de faibles moyens de transport. La ligne ferrée qui part de Scutari, pour atteindre dans diverses directions, Smyrne Angora, Erégli, draine une région très peuplée et peut amener à elle seule une douzaine de divisions de réserve; mais cette ligne à une seule voie n'a pas un rendement supérieur à huit échelons par jour et elle ne pourrait être déchargée par un courant secondaire, dérivé vers la mer de Marmara, que si la ligne Soma-Panderma était achevée.

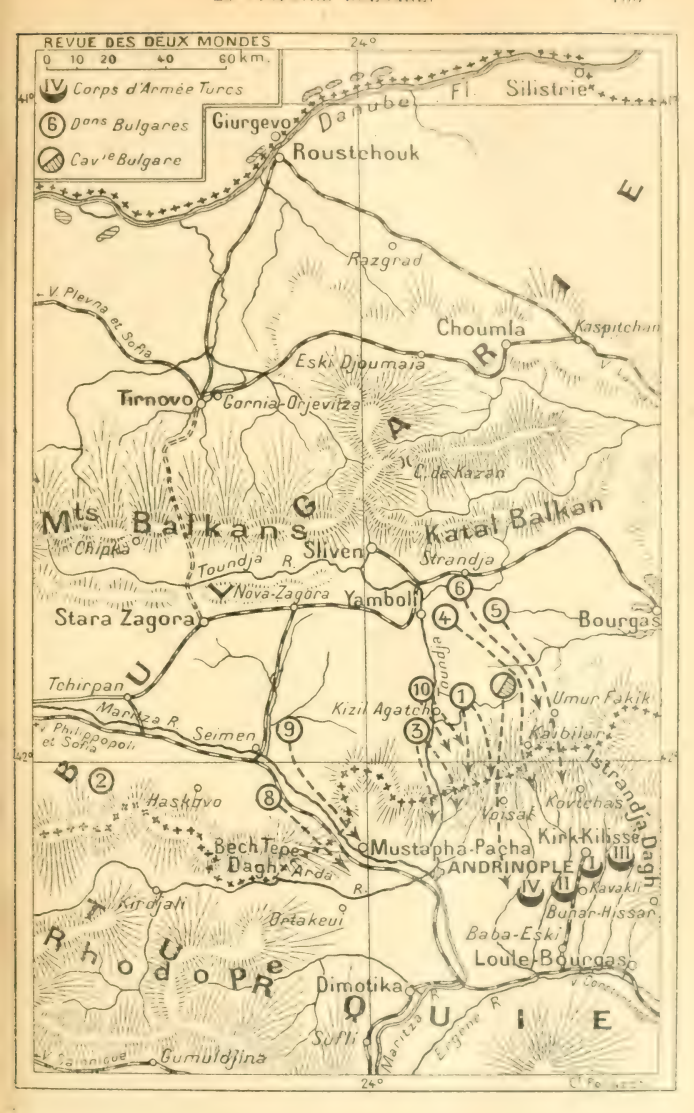
La Mer-Noire, où la flotte ottomane exerce une maîtrise relative en face de la faible flottille bulgare, la mer Égée, qui est dans un état indéterminé, offrent, par elles-mêmes, des facilités plus grandes; elles baignent ces régions où la Turquie est forte et dont Erzingian, Erzeroum, Damas, sont les chefs-lieux militaires; mais, même avec les appoints fournis par ces provinces, cinquante jours seront nécessaires aux Turcs pour former en Thrace une masse de même poids que l'armée nationale mobilisée.

Ce terme passé, l'équilibre numérique se romprait au détriment des Bulgares, s'ils n'avaient justement pour idée directrice d'intervenir offensivement dans la marge du temps dont ils disposent et de profiter alors de leur supériorité relative pour produire à tout prix un événement. L'armée turque ne pourra plus se reprendre, ses renforts ne lui serviront de rien, si, dès le début de la guerre, ils ont su l'atteindre et la frapper au cœur. Ainsi leur campagne de Thrace sera rapide, active; elle se fera, comme celles de Napoléon, par la *quantité de mouvement*. Selon la loi même de la force, qui est de produire l'accélération, elle multipliera par la vitesse des corps la farouche exaltation des

esprits : et il ne s'agira pas d'escompter chez la troupe une longue résistance ni de la ménager au début pour la faire durer, mais bien de la lancer au combat comme le cavalier lance son cheval sur l'obstacle, à corps perdu. C'est dans cet esprit que les officiers la dressent, que les généraux la commandent. Dans la même pensée énergique, l'état-major n'a pas cessé un instant d'abréger par tous les moyens le passage au pied de guerre et les phases de l'engagement stratégique.

Depuis 1903, chaque régiment a son district de recrutement assigné et la mobilisation est strictement régionale. Elle s'achève en cinq jours, après quoi les transports de concentration peuvent commencer. Le réseau ferré est devenu national en 1908, par l'effet du rachat consécutif à la proclamation de l'indépendance. Le passage du graphique de guerre et la militarisation du service s'y font aisément ; mais le rendement de la voie n'a pu être élevé encore au niveau désirable et le tracé en reste défectueux. Le rail suit de l'Est à l'Ouest, à travers la Bulgarie Danubienne, un arc d'ellipse, passe à Sofia, sommet de la courbe, pour revenir desservir la Roumélie et s'achever à Bourgas. Ses prolongemens hors du territoire sont, autour de Sofia, les lignes qui s'étendent vers la Serbie et la Macédoine ; puis dans la région d'Haskovo, les lignes convergentes parties de Tchirpan et de Nova Zagora pour se réunir à Seimen. Celles-ci pointent droit au cœur de la Thrace, en fer de lance, et, pour montrer que la Bulgarie tout entière n'est rien qu'un camp retranché, la couvrent au Sud comme d'un grand ravelin.

C'est ici, manifestement, la sortie de la forteresse et l'avancée où se rassembleront les gens d'armes. Mais son défaut est de n'avoir que des communications d'aile et de n'être pas rattachée directement au cœur de la place. Il faudrait percer derrière elle, rendre perméable au rail le mur qui la paradosse et qui s'appelle le Balkan. Le projet de cette transversale existe. Elle réunira un jour Stara Zagora avec l'important nœud ferré de Gornia Orjevitsa, où toutes les voies ferrées danubiennes viennent aboutir. On compte que, grâce à elle, après l'aménagement définitif de la voie, quinze jours de transports, succédant aux cinq jours de la mobilisation, suffiront pour amener les neuf divisions dans les zones de rassemblement choisies. Ainsi, les opérations proprement dites pourront commencer le vingt-et-unième jour, et la différence de trente jours entre les dates d'achèvement


REVUE DES DEUX MONDES
0 10 20 40 60 km.
IV Corps d'Armée Turcs
6 Dons Bulgares
Cavie Bulgare
24°
41°
42°
Danube Fl.
Silistrie
Giurgevo
Roustchouk
Razgrad
V. Plevna et Sofia
Choumla
Kaspitchan
Eski Djoumaïa
Tirnovo
Gornia-Orjevitza
C. de Kazan
Mts Balkans
Katal Balkan
Chipka
Sliven
Strandja
Toundja R.
Nova-Zagora
Yamboli
Stara Zagora
Bourgas
Tchirpan
Maritza R.
Seimen
Kizil Agatch
Umur Fakik
Kaibilar
Istrandja Dagh
Haskovo
Voisak
Kovtchas
Kirk-Kilisse
Bech Tepe Dagh
Mustapha-Pacha
ANDRINOPLE
Arda R.
Kavakli
Kirdjali
Bunar-Hissar
Ortakeui
Baba-Eski
Loule-Bourgas
Rhodope
Dimotika
Sufli
Maritza R.
Ergene R.
Gumuldjina
BULGARIE
TURQUIE

des deux concentrations (50—20=30) fixe à un mois juste la durée pendant laquelle il faudra produire des événemens décisifs.

Quant aux instrumens pour les produire, quant au nombre et à la composition des armées, il est probable qu'un grand nombre de combinaisons successives ont été étudiées ; mais la constitution des trois inspections, l'une en Roumélie, l'autre dans la Bulgarie danubienne, la troisième dans la Bulgarie occidentale, permet aussi de penser que tous ces projets n'ont été que des variantes d'un plan unique, lié à l'idée mère qui avait donné naissance à ces trois grandes circonscriptions. Chacune d'elles devait, dans le principe, former une armée de trois divisions. La première armée, dite de *Macédoine* et rassemblée au Sud de Sofia, serait chargée de couvrir les avenues de la capitale dans la direction de Salonique ; la deuxième se constituerait en Roumélie ; la troisième descendrait du Balkan ; ces deux armées de *Thrace* auraient l'armée turque pour objectif et la direction de Constantinople pour ligne d'opérations.

L'esprit d'un pareil plan ne peut être affecté par les tractations de 1911 et par l'espoir qu'on a d'une offensive prochaine, effectuée simultanément par les Grecs, les Serbes et les Monténégrins. En effet, si la Thrace était le théâtre principal pour les Bulgares tout seuls, elle le sera davantage encore pour la coalition. Les objectifs des Monténégrins et des Grecs ne sont que partiels : Scutari pour les uns, Salonique et les îles de l'archipel pour les autres. Les succès qu'ils espèrent ne sont que conditionnels ; tous, et même l'occupation des îles, demandent à être sanctionnés par une victoire en Thrace. Suppose-t-on en effet, pour un instant, que les Turcs puissent y prendre l'avantage ? Ils portent aussitôt leur offensive en Macédoine, la Grèce s'y retrouve en face d'eux dans la même situation qu'après ses revers de 1897, et l'on sait qu'alors, battue sur ses frontières, elle n'avait pas eu l'idée d'annexer des îles.

Cependant les leçons de la guerre italo-turque et le rôle présent joué par la flotte italienne, maîtresse de la mer Égée, suggèrent aux esprits le service éminent que l'escadre grecque peut rendre à la cause des alliés : celui d'interdire tous transports de la côte d'Asie vers la côte d'Europe et de paralyser à Smyrne ou dans les Échelles du Levant une force de plus de cent bataillons. Les troupes turques de Macédoine resteront ainsi

livrées à elles-mêmes et ne pourront espérer aucun renfort. Aux Serbes de les battre, et certes ils sont de taille à le faire ; mais cette épreuve non plus ne sera pas décisive. La force ennemie principale est en Thrace, encore une fois, et c'est bien là que se jouera le va-tout de la coalition.

Cette situation est connue : les tractations en cours s'en inspirent, avec une subordination du politique au militaire qui prouverait à elle seule que le centre des négociations est à Sofia. Elles aboutissent, au début de 1912, à un système d'alliances tel, que la Bulgarie, placée au centre de la fédération, rayonne politiquement vers les autres puissances et les laisse indépendantes entre elles. Ce plan simple garantit l'unité de la pensée militaire, confie au général Savof l'impulsion directrice et fait du général Fitchef le grand organisateur des forces de la coalition.

La coopération avec les Serbes exige de sa part un examen particulier. Toute idée de rivalité politique ou de défiance envers eux est bien bannie : cependant en leur laissant Uskub et toute la vallée du Vardar, on ne peut se désintéresser de celles de la Struma, de la Mesta, de la Bregalnitza. Trop souvent les malheureux Macédoniens ont remonté le cours de ces rivières pour se réfugier en Bulgarie, et, parvenus à la montagne du Rylo, ont salué en pleurant la Terre Promise de la liberté. Les *comitadjis* attendent, avec leurs fusils cachés sous des meules, enterrés au fond des jardins. Il faut rentrer les armes à la main dans Kotchana, si fameuse dans la triste histoire de la Macédoine, et tout récemment encore, au mois d'août, redevenue le théâtre d'une échauffourée tragique et d'une effusion de sang ; il faut occuper Drama, Cavala, Serès, traverser assez vite ces pays amis pour ne pas entrer plus tard que l'armée grecque dans Salonique.

La 7e division bulgare, opérant par colonnes de brigade dans les trois compartimens du théâtre, suffira à toute cette besogne. De la même manière, la 2e division aura à surveiller le versant méridional du Rhodope, à couvrir contre les incursions des partisans turcs la voie ferrée qui, par endroits, court à 20 kilomètres seulement de la frontière, à nettoyer de toutes troupes régulières ou irrégulières les régions de Timrosh, de Kirdjali, à couper de leur retraite les Turcs rejetés hors de la Macédoine, enfin, par Gumuldjina, à se réunir au groupe des armées principales, parvenu alors vers Dimotika. Les troupes employées à

toutes ces marches manqueront, il est vrai, aux rassemblemens principaux ; mais ces détachemens sont indispensables et les forces ainsi perdues seront, dans une certaine mesure, récupérées par l'activité insurrectionnelle qu'elles susciteront au passage parmi les Macédoniens.

En dernière analyse, sept divisions sur neuf restent disponibles pour l'irruption projetée en Thrace. La voie d'invasion naturelle qui s'offre à elles est la vallée de la Maritza. Là, sur une largeur de 30 kilomètres, elles disposeront de nombreuses routes parallèles à la rivière, et de la voie ferrée, d'autant plus précieuse pour elles qu'elles n'ont d'autres trains que les trains régimentaires et que le rail faciliterait grandement leurs ravitaillemens. Plus à l'Est, la vallée de la Toundja présente des facilités de marche à peu près pareilles, à la voie ferrée près, tandis qu'à l'Ouest, on peut, sans difficultés considérables, traverser les collines du Bech Tépé Dagh pour passer dans la vallée de l'Arda. Ainsi les deux régions de Yamboli et d'Haskovo se présentent, de part et d'autre du triangle stratégique Tchirpan-Seimen-Nova Zagora, comme deux zones éventuelles de rassemblement ; chacune d'elles se prolonge vers la Thrace par une voie pénétrante, propre à la marche d'une armée, et toute cette figure symétrique n'a qu'un défaut, c'est que les lignes qu'elle trace, Maritza, Toundja, Arda, convergent vers Andrinople et s'achèvent là en cul-de-sac.

Il est fâcheux, à l'heure où le temps est si précieux, de donner droit dans un obstacle et d'avoir à porter le premier coup, non pas sur l'armée turque elle-même, mais sur la place qui la couvre et qu'elle présente devant elle comme un bouclier. L'état-major ottoman n'a eu garde de négliger un si bel avantage. A la suite des grandes manœuvres de 1910, les premières dans l'histoire de l'armée turque, une critique de Von der Goltz a souligné l'importance stratégique d'Andrinople. Depuis, les défenses de la ville ont été modernisées ; sur sa résistance certaine, on échafaude des combinaisons.

On sait que les Bulgares ne s'immobiliseront pas devant elle, mais que, l'ayant investie, ils la dépasseront aussitôt par l'Ouest ou par l'Est. La première voie est d'abord la plus facile ; mais oblique, et barrée bientôt par l'Arda, par la Maritza, elle est finalement la plus longue pour parvenir au cœur de la Thrace et pour y produire le choc décisif. Le chemin par la

Toundja présente des propriétés inverses : plus direct sur la carte, il s'écarte à l'excès de la voie ferrée et crée d'immenses difficultés de ravitaillement. Au surplus, les Bulgares doivent opter entre les deux itinéraires, et ne peuvent les utiliser simultanément, sous peine de se présenter en deux corps de bataille distincts, entre lesquels Andrinople ferait un trou. Ainsi, la résistance à leur opposer consistera toujours à s'appuyer sur cette place et, soit par l'aile gauche, soit par l'aile droite, à la prendre pour pivot des forces qui opéreront dans son rayon.

Cette première observation conduisit à d'autres, et fit bientôt découvrir le moderne *quadrilatère de Thrace*, plus célèbre aujourd'hui en Orient que ne le fut jamais en Europe le fameux quadrilatère lombard-vénitien. Andrinople, Kirk-Kilissé, Dimotika, Baba Eski sont les roues de ce nouveau Char-de-David. Par les deux côtés dont Andrinople marque le sommet, il trace les lignes de résistance éventuelles opposées à l'offensive bulgare : les deux autres sont des positions de repli.

Suppose-t-on maintenant une armée bulgare débouchant au Sud d'Andrinople, par la vallée de l'Arda? On la combat aux passages de la Maritza, — premier acte ; — on se rabat de là, — second acte, — vers la ligne de l'Ergène Moyen, entre Dimotika et Baba Eski ; ou encore, directement, vers le front Kirk Kilissé-Baba Eski. On a ainsi le choix entre deux manœuvres, l'une rétrograde, l'autre pivotante ; entre deux positions défensives, pour couvrir la capitale, l'une directe, l'autre de flanc. L'attaque bulgare vient-elle au contraire par l'Est et la vallée de la Toundja? Le quadrilatère offre encore des facilités pareilles, et permet les mêmes retraites savantes, vers les mêmes positions.

On n'ignore rien à Sofia des développemens que toutes ces hypothèses ont reçus sur la carte dans les *Kriegspiel* tenus à l'état-major de Constantinople, car on y travaille aussi sur la carte, mais dans l'esprit d'une stratégie strictement bulgare, non pas sujette au prestige de maîtres étrangers. Et justement le plan de concentration, tel qu'il résulte des dernières consultations tenues entre le général Fitchef et le général Savof, va sortir du cadre des discussions d'école et placer les conseillers allemands de Constantinople, comme Veyrother à Austerlitz, en face du cas « qui n'est pas prévu. »

L'intention du commandant en chef est d'aborder de *front* la courtine Andrinople-Kirk Kilissé en prononcant par [illegible]

gauche, vers cette dernière place, un effort double de rupture et de débordement. Trois armées seront formées : la première, centrale, et formant la liaison entre les deux autres, sur la Toundja ; la seconde, destinée à l'attaque d'Andrinople, sur la Maritza ; la troisième, dont l'existence doit rester jusqu'au bout secrète, occupera, vers Strandja, une zone de concentration refusée par rapport aux deux précédentes ; elle se portera en avant avec elles à la dérobée, par la région réputée impraticable de Kaibilar et produira à l'improviste son attaque contre Kirk-Kilissé.

De tous les modes d'engagement stratégique qui pouvaient être conçus, celui-là est incontestablement le plus objectif et le plus offensif. Il ajoute au brusque déclanchement des forces matérielles un puissant effet de surprise ; il procède de cette théorie française de l'*impossible*, qui n'est que l'art de stupéfier et de paralyser l'adversaire, de faire contre lui ce que lui-même n'aurait pas pu faire, et, par la grandeur des difficultés vaincues, d'atteindre et de briser en lui les ressorts de la volonté.

Cependant l'étendue du théâtre et les conditions de la manœuvre exigeraient pour chaque armée une articulation à trois divisions. Neuf de ces unités seraient donc nécessaires, et l'on n'en a que sept. On en constitue une nouvelle, qui prend le numéro 10. Dès lors, la première armée (général Kutintchef) pourra comprendre les 1re et 10e divisions : la 2e (général Ivanof) les 8e, 9e, 3e divisions ; la 3e (général Dimitrief) les 4e, 5e, 6e divisions. Les précautions sont soigneusement prises pour cacher les préparatifs et dépister les informateurs. Les correspondans étrangers, qui affluent à Sofia, sont gardés à vue ; le langage évasif qu'on leur tient est tel que la diplomatie européenne continue de travailler à la paix, et qu'à Constantinople, on espère encore éluder la guerre.

Le 29 septembre, la mobilisation est ordonnée : c'est qu'elle s'est faite en secret les jours d'avant, qu'elle s'achève en ce moment même et que dès le lendemain la concentration va commencer. Les wagons chargés à refus et jusque sur les toits, — car partout il y a des excédens d'effectif, et toutes les prévisions sont dépassées, — roulent sur toutes les lignes bulgares. A Sofia, c'est le jeu de jongler, dans les informations officielles, avec les noms des généraux ; on les attache tantôt à un quartier général, tantôt à un autre ; les lecteurs attentifs parviennent à

la longue à démêler l'existence de la troisième armée, mais ils la croient dans la région du Rhodope, de sorte que tout leur effort les amène à découvrir non pas le plan du général Fitchef en 1912, mais celui du général Dimitrief en 1903.

Les 1re et 2e armées étant destinées à faire devant l'adversaire la montre du dispositif, leur rassemblement peut s'effectuer normalement et sans artifice particulier. Les divisions qu'elles ont à pied d'œuvre, la 8e à Stara Zagora, la 3e à Sliven, s'avancent donc, aussitôt que mobilisées, la première vers Scimen, la seconde vers Kizil Agatch; dans leur dos, commencent les débarquemens des échelons transportés, qui serrent à mesure sur les cantonnemens de concentration.

Les élémens de la 3e inspection sont tous dans la Bulgarie danubienne. Certains renseignemens laissent croire qu'ils auraient traversé le Balkan par voie de terre; à Paris, on ne doute pas que ce ne soit le long de la transversale inachevée de Gornia Orjevitza à Stara Zagora. En réalité, elles ont été dès le début rejetées vers l'Est, pour venir débarquer sur une base provisoire Kaspitchan-Eski Djoumaia; c'est de là, la 4e en tête, qu'elles défilent par le col de Kazan.

Du 5 au 15 octobre, leur masse se complète dans la région de Strandja; Bourgas les fait vivre, grâce à la voie ferrée; tous les fours y sont réquisitionnés, et la population civile n'a plus de pain. Leurs marches laborieuses, dans la montagne, par un automne pluvieux, n'ont fait perdre que quarante-huit heures sur la durée prévue : c'est là le retard dû au non-achèvement du réseau ferré. Le 18, tous les rassemblemens sont terminés, et le seul indice que l'Europe en ait encore est le transfert du grand quartier général à Stara Zagora. La déclaration de guerre est lancée à cette date; et tandis que le calife, devenu souverain constitutionnel, s'abstient d'appeler les croyans à la guerre sainte, on lit dans les églises bulgares le manifeste d'un roi catholique invitant ses sujets orthodoxes à prendre les armes, et la Croix à se dresser contre le Croissant. Il nomme le « tsar libérateur » et la Russie, gardienne longtemps d'une paix tutélaire, à qui la Bulgarie doit d'avoir pu grandir jusqu'à sa majorité.

Le lendemain, les trois armées atteignent la frontière. Les 8e et 9e divisions marchent parallèlement par les deux rives de la Maritza; la 3e, longeant la rive droite de la Toundja, aborderà

Andrinople avec elles, mais par le Nord ; la 1re par Vaisal, refoulera devant soi, dans la direction de cette place, la cavalerie turque chargée du service de découverte et couvrira l'approche de la 3e armée, qui continue de cheminer en arrière, à huis clos.

Celle-ci trouve dans Umur-Fakik un centre d'approvisionnement spécial, alimenté encore par Bourgas et desservi par des convois de réquisition. C'est ici le premier essai du mode de ravitaillement, proprement bulgare, et le premier effet d'une autre mobilisation complémentaire de celle des hommes : la mobilisation des bœufs. A défaut de convois et de parcs, le service des étapes utilise des colonnes de chariots agricoles ; les uns transportent des vivres et les autres des munitions ; des enfans, des vieillards, les seuls mâles restés dans les villages, les ont amenés, heureux de servir, d'être nourris, car tous sont devenus des rationnaires, et de recevoir des bons qui ne sont encore que du papier, mais qu'après la victoire le trésor bulgare paiera avec de l'argent européen. Ils cheminent à trois kilomètres par heure, à cinq lieues par jour, se déchargent sur les trains régimentaires, reviennent à vide et recommencent aussitôt leurs lentes navettes.

Grâce à eux, tous les régimens de la 3e division ont pu se recompléter à neuf jours de vivres, avant de franchir la frontière. Le lendemain 20, par des pistes à peine tracées, dans un labyrinthe de rochers et de ravines, les colonnes du général Dimitrief atteignent et dépassent la crête de l'Istrandja. Tantôt elles s'approchent et tantôt elles s'écartent ; elles s'éloignent et tout à coup émergent sur une hauteur ; elles reviennent, mais c'est pour disparaître dans un bas-fond. L'ennemi les ignore toujours, tandis qu'elles se révèlent ainsi les unes aux autres. Les canons enfoncent jusqu'au moyeu, les hommes enfoncent jusqu'au genou ; pareils aux ennemis de Macbeth, qui s'avançaient en se couvrant de branches et réalisaient ainsi la prophétie de la sorcière, ils descendent par les couverts boisés, ils sont, eux aussi, une forêt en marche, une nation en armes, un fourré de soixante-quinze mille baïonnettes, que la guerre attire et qui vont à la bataille comme vers une montagne d'aimant.

***

Devant cette marche à la victoire, quelle contenance l'armée turque pourrait-elle faire ? Quel ralliement ? Quel geste ? Quel

effort ? Surprise en flagrant délit de concentration, elle s'offre en ordre disperse et cet émiettement de ses forces n'est rien encore auprès du désarroi qui règne dans son commandement et dans son organisation.

Des réformes hâtives, entreprises au lendemain du passage à l'ordre constitutionnel, ont modifié en elle le cadre, la dislocation des temps de paix, le recrutement, le commandement. Des troubles intérieurs ont motivé sans cesse des mobilisations partielles, interrompu la marche de l'instruction et le plan de la réorganisation, lassé les réservistes, avivé de province à province les haines de races et les tendances à l'insurrection. Les *pronunciamientos*, les contre-coups d'État, ont opposé les troupes de Constantinople à celles de Salonique, provoqué des échauffourées et des représailles, des assassinats et des pendaisons. Le corps d'officiers, partagé d'opinion par la politique, n'a plus de foi patriotique et pas encore de doctrine de guerre. Une science d'emprunt lui vient d'Allemagne, avec un matériel neuf, que l'artillerie ne sait pas servir. L'état-major parle d'offensive : il ignore que celui-là seul en est capable qui l'a préparée jour par jour et montée pièce à pièce, dans les ateliers militaires du temps de paix. Il parle de manœuvre, et pour manœuvrer sur le flanc des Bulgares, dans l'espoir de leur infliger « un Sedan, » arrache à Nazim hésitant l'ordre qui porte sous Kirk-Kilissé les 1er, 2e, 3e, 4e corps de l'armée d'Abdulla.

C'est ainsi, de hasard en hasard et d'erreur en erreur, que se prépare la rencontre du 24 octobre. Prélude elle-même de celles qui suivront, effet et cause à la fois, elle résume l'ensemble de toute la campagne. Elle n'est pas le désastre fortuit d'où l'on se relève, ni le succès hasardeux, contesté dès le lendemain : elle est cette Victoire éternelle par laquelle les forts forgent eux-mêmes leurs destins; elle est cette sanction inéluctable, qui consacre en tous temps, en tous lieux, la supériorité des troupes instruites sur les troupes ignorantes, des forces morales sur les forces matérielles et des cœurs unis sur les esprits qui sont divisés.

PATRICE MAHON.

LES ÉTATS BANQUIERS

PHÉNOMÈNES DE LA FINANCE MODERNE

Les États modernes voient leurs attributions croître chaque jour. D'une part, les services qu'ils ont assurés de tout temps, comme ceux de la défense nationale et de certains travaux publics, ont grandi démesurément ; d'autre part, des fonctions nouvelles ont été dévolues à beaucoup d'entre eux : l'instruction publique, les œuvres sociales et, avant tout, des exploitations industrielles, telles que celles des chemins de fer, exigent des armées de fonctionnaires et engloutissent chaque année des dizaines, des centaines de millions, des milliards de francs. Les budgets enflent régulièrement. Si l'on additionne ceux des principaux États européens, asiatiques, américains, africains, océaniens, on trouve que la somme qui entre au cours d'un seul exercice dans les caisses des Trésors publics n'est pas inférieure à 60 milliards de francs. Et encore ce chiffre ne comprend-il que les budgets des États centralisés, comme la France, ou des fédérations, comme celle des États-Unis de l'Amérique du Nord ; il y aurait lieu d'ajouter aux premiers les comptes locaux et aux seconds ceux des États qui composent la Confédération. On arriverait ainsi à un total très supérieur à celui que nous venons d'indiquer. De toute façon, le chiffre est formidable et donne matière à bien des réflexions. Il démontre qu'une partie notable des revenus des particuliers leur est enlevée par l'autorité chargée de la conduite des affaires, et appliquée à des dépenses dites d'intérêt général. C'est un grave problème que celui de la recherche des résultats ainsi obtenus : dans beaucoup

de cas malheureusement, on découvre que les services publics sont plus coûteux et moins efficaces que ceux de l'industrie privée. Mais tel n'est pas le but de notre travail : nous voulons aujourd'hui nous borner à dégager l'une des conséquences qu'amène cette énormité des budgets, à étudier la trésorerie de ces mouvemens de fonds gigantesques, à mettre en lumière les effets surprenans et inattendus de cette concentration de milliards entre les mains des ministres des Finances.

En général, les comptes annuels de recettes et de dépenses ne laissent guère de surplus disponibles : c'est plutôt le déficit qui est la règle ; nombreux sont les gouvernemens qui ont recours à l'emprunt à court ou à long terme, à des émissions de rentes, de billets ou de bons du Trésor. Cependant cette règle comporte d'honorables, et même de brillantes exceptions. Pendant longtemps, les budgets des États-Unis se sont soldés par des excédens considérables, au point que les hommes d'État américains ne savaient qu'en faire : désireux de ne pas abaisser les barrières douanières, ils en venaient à maudire ces millions de dollars que beaucoup de leurs collègues européens leur eussent enviés, et dont l'emploi naturel eût consisté en dégrèvemens, et, avant tout, en abaissemens des droits à l'importation.

Depuis la fin du XIXe siècle, tous les budgets de l'Italie se sont soldés par des excédens, beaucoup moins considérables que ceux des États-Unis, appréciables néanmoins, et dont l'accumulation lui a permis de subvenir aux dépenses de la guerre turque, qu'elle espère liquider sans avoir recours à aucune émission de rentes. L'Angleterre, malgré un accroissement vertigineux de ses dépenses militaires, qui ont doublé en dix ans, et l'apparition dans ses budgets de lourdes charges du chef des pensions de vieillesse et des assurances, apprend presque régulièrement de la bouche du chancelier de l'Échiquier que les entrées ont dépassé les sorties. On comprend que partout où ce phénomène se produit, des sommes importantes emplissent momentanément les caisses publiques ; dans certains cas, elles y demeurent d'une façon permanente. La question se pose alors de savoir quel emploi en sera fait. Si, comme en Angleterre, ce surplus de l'année est, de par la loi, employé à l'amortissement de la Dette publique, il disparaît pour ainsi dire aussitôt qu'il a été constitué, et ne se reformera éventuellement qu'au cours de l'exercice suivant, pour s'évanouir de nouveau lorsque [illegible]

sera liquidé. Ce n'est donc pas dans des exemples de cet ordre que nous aurons à rechercher, ce qui est proprement l'objet de notre analyse, si ces excédens exercent une influence sur les marchés financiers, et quelle est la nature de cette influence. Au fur et à mesure de leur formation, ils restent simplement dans les caisses du Trésor ou bien figurent à son crédit dans le compte qui lui est ouvert à la Banque centrale, jusqu'au jour prochain où ils en sont retirés pour servir à un but déterminé.

Mais chez d'autres nations, ces excédens se gardent ; parfois même, la politique financière du gouvernement provoque la création de réserves métalliques, destinées à faire face à des événemens imprévus, et qui constituent un des articles immuables de leur programme économique. Tel est le cas de la Russie, dont nous aurons à parler en détail, et qui a eu toujours pour principe de recourir à des emprunts « préventifs, » destinés, non pas à combler des déficits, mais à tenir bien garnis les coffres du Trésor. Il en est de même des États-Unis, où les autorités fédérales disposent toujours d'une encaisse formidable, nécessitée en partie, il est vrai, par la circulation de billets d'État remboursables à vue et au porteur. Quelle que soit d'ailleurs l'origine de cette situation, elle n'en est pas moins grosse de conséquences, qui se résument en ce que les ministres des Finances deviennent de véritables banquiers, maîtres de capitaux qui se chiffrent par milliards : ils sont dès lors amenés, par la force des choses, à intervenir directement ou indirectement sur le marché de l'escompte, des reports et des valeurs mobilières. Nous passerons en revue les pays où cette action est le plus marquée ; nous examinerons ensuite quelques-uns de ceux qui sont dans une situation inverse et qui, au lieu de fournir des fonds aux marchés, leur en demandent.

I. — RUSSIE ET JAPON

Il y a longtemps que l'empire des tsars suit la politique financière que nous indiquions tout à l'heure. Elle découlait dans une certaine mesure de la constitution autocratique qui concentrait tous les pouvoirs dans les mains du chef de l'État : il semblait naturel que celui qui disposait des forces du pays, qui décidait de la guerre et de la paix, eût constamment en

mains les moyens d'exécuter ses volontés, et en particulier les ressources nécessaires à la mobilisation des armées. Cette règle de conduite invariable a été rappelée à diverses reprises par les ministres des Finances, dans l'exposé annuel du budget qu'ils soumettaient à la sanction impériale : ils ne paraissent pas s'en être écartés depuis que la constitution octroyée en 1905 a créé une Douma et organise une intervention parlementaire sur le domaine économique.

Au 1er janvier 1911 vieux style (14 janvier du calendrier grégorien), les disponibilités du Trésor russe s'élevaient à 340 millions de roubles, c'est-à-dire 907 millions de francs, la valeur de l'unité monétaire russe étant égale à 2 fr. 67 de notre monnaie. A ce montant s'ajoutaient, un an plus tard, 165 millions de roubles, qui constituaient l'excédent probable des recouvremens de 1911 sur les prévisions ; il y avait lieu d'en retrancher 80 millions de crédits supplémentaires, en sorte que les disponibilités, au 1er janvier 1912, atteignaient 425 millions, en augmentation de 363 millions sur le chiffre du 1er janvier 1907. On s'attend à ce que le chiffre soit encore supérieur en 1913. Dans ce même intervalle de cinq ans, le capital nominal de la Dette publique avait passé de 8 025 à 8 958 millions de roubles, c'est-à-dire qu'il s'était accru de 933 millions. Cette augmentation a été plus forte que celle des disponibilités ; mais les fonds empruntés avaient servi en partie à alimenter les budgets extraordinaires, dont les dépenses, sévèrement limitées par les règles de la comptabilité publique en Russie, représentent un véritable accroissement du patrimoine national : elles comprennent surtout des constructions de chemins de fer.

En Russie, la question des disponibilités du Trésor se complique de celle de la Banque d'émission : celle-ci en effet est un établissement de l'État, qui est responsable de ses engagemens ; ses billets forment une partie de la dette publique, exigible à tout instant, depuis qu'ils n'ont plus cours forcé et qu'ils sont payables à vue et en or. Il est donc indispensable de juxtaposer la situation de la Banque à celle du Trésor pour avoir une idée complète de l'actif et du passif de ce dernier. D'après la loi, la circulation ne peut en aucun cas dépasser l'encaisse métallique de plus de 300 millions de roubles ; au jour où cette limite serait atteinte, il faudrait considérer que le Trésor a une dette de cette importance et la placer en regard de ses ressources.

liquides. Hâtons-nous d'ajouter que ce calcul aurait une portée plus théorique que pratique. Chez la plupart des instituts d'émission, le chiffre de la circulation dépasse celui des espèces métalliques, et les demandes de remboursement de billets n'atteignent jamais la somme représentée par les espèces. D'ailleurs, à la fin de 1912, alors que la circulation de la Banque de Russie était de 1 500 millions de roubles, c'est-à-dire 4 milliards de francs, son encaisse or atteignait 1 570 millions de roubles, et était supérieure par conséquent au montant des billets émis. Elle possédait en outre 65 millions de monnaies d'argent et de billon, si bien que l'excédent métallique était de 135 millions. De ce côté, le gouvernement avait donc non pas des engagemens, mais un excédent de ressources, qu'il serait légitime de faire entrer en ligne de compte dans l'évaluation des disponibilités. On pourrait inscrire dans le même chapitre les 300 millions de billets que la Banque a le droit d'émettre à découvert, mais cet excédent de circulation constituerait en même temps une dette du Trésor, en sorte que cet accroissement de ressources serait contre-balancé par un engagement d'égale importance.

Les principes qui président au calcul des disponibilités ont été rappelés par le comte Witte dans l'exposé du budget de 1896 : « La revision que fait le Contrôle de la comptabilité et des fonds des caisses ressortissant au ministère des Finances y établit l'existence, à tout moment, de sommes plus ou moins considérables appartenant au Trésor. Mais toutes ces sommes ne sont pas des disponibilités, une partie d'entre elles étant considérée par notre législation budgétaire comme engagée du chef des obligations que le gouvernement a assumées en donnant aux diverses administrations publiques la faculté d'imputer certaines dépenses sur les crédits, non épuisés, des budgets antérieurs. Par suite, au 1er janvier de chaque année, pour établir le chiffre des disponibilités du Trésor, on déduit du total général de ses ressources effectives les montans nécessaires pour pourvoir à toutes les dépenses autorisées, mais non encore effectuées. Le solde constitue des disponibilités réelles qui, à tout moment, peuvent être affectées, soit aux dépenses budgétaires de l'exercice suivant, soit à faire face à tous besoins extraordinaires non prévus au budget, et cela sans diminuer en rien la validité des crédits précédemment ouverts. Le décompte des disponibilités est fondé sur ce principe que l'intégralité des crédits

non consommés ni annulés figure comme restes à payer et diminue d'autant le chiffre des disponibilités, quoiqu'une longue expérience de notre système budgétaire permette au ministère des Finances d'être pleinement assuré qu'une partie de ces dépenses ne sera pas effectuée et que, au moment de la clôture définitive des budgets, une partie correspondante des crédits n'aura pas été consommée. Néanmoins, le ministre des Finances ne se croit pas le droit de faire état de ces reliquats, et il ne les transfère du compte des sommes engagées à celui des disponibilités que lorsque les budgets sont définitivement clos et que, par conséquent, aucune dépense ne saurait être imputée par les ministères respectifs sur ces reliquats. »

On ne saurait exposer plus nettement les lois qui gouvernent une comptabilité. On doit en conclure que les chiffres indiqués comme constituant les disponibilités du Trésor russe sont des minima, inférieurs à la réalité. Pour mettre en lumière sa situation à la fin de l'année 1912, établissons son compte de caisse : il avait le 1er 14 décembre à son crédit, à la Banque de l'État, 453 millions de roubles. A la même date, il avait une somme encore plus forte à son crédit sur les grandes places étrangères, Paris, Londres, Berlin, où les banquiers ses correspondans font fructifier les centaines de millions que le ministère des Finances a coutume de laisser entre leurs mains. C'est sur ces fonds qu'est prélevé le service des intérêts et de l'amortissement des emprunts russes placés à l'étranger, et dont le chiffre a diminué depuis quelque temps : il est en effet rentré dans le pays une quantité notable de rentes, rachetées par des particuliers, des sociétés et des caisses publiques. Les bonnes récoltes, le développement industriel, la hausse des prix du naphte, d'autres matières premières et des objets fabriqués, ont amené un accroissement de la richesse générale, grâce auquel les demandes de fonds publics se sont multipliées. La publication hebdomadaire du bilan de la Banque nous fait connaître, à toute époque de l'année, le montant du compte créditeur du Trésor chez cet établissement. Nous n'avons pas de renseignemens aussi fréquens sur son avoir à l'étranger. Toutefois, il figure dans le relevé qui est joint au budget annuel. C'est ainsi que nous savons qu'au 1er janvier 1911 cet avoir atteignait 468 millions de roubles, alors que le solde du Trésor à la Banque de Russie était de 375 millions : cela formait un total de 843 mil-

lions de roubles (1). En regard de ce chiffre, il y a lieu de faire figurer les sommes qui sont dues par le Trésor, en vertu de crédits ouverts et non consommés : mais il convient de remarquer que ces dettes n'affectent pas matériellement sa situation, aussi longtemps qu'elles n'ont pas été payées : dès lors, au point de vue qui nous occupe, c'est la totalité de l'encaisse que nous avons à considérer. Toutefois, il faut distinguer la partie qui est en Russie de celle qui est à l'étranger. La première constitue un avoir du Trésor au même titre que la seconde : mais il ne saurait retirer des sommes considérables de la Banque à Saint-Pétersbourg sans affaiblir la situation de l'établissement ; et comme, en réalité, cette banque et lui ne sont qu'un, il n'a pas intérêt à faire de ce compte des emplois spéciaux, qui l'obligeraient à des prélèvemens effectifs. Il a une bien plus grande liberté d'action en ce qui concerne les sommes dont il dispose à l'étranger.

C'est ici que la question prend une ampleur imprévue et que les répercussions possibles de l'action du ministre des Finances méritent d'être étudiées de près. Qu'on réfléchisse en effet à l'organisation moderne du crédit, tant au point de vue de l'escompte que des reports, et l'on comprendra de quel poids pèse sur les marchés financiers celui qui dispose de centaines de millions de francs, au moyen desquels il peut, par exemple, acheter des lettres de change ou faire des avances sur titres. On sait qu'il existe chez les nations modernes un ensemble de capitaux flottans, qui consistent généralement en dépôt dans les banques, et que leurs propriétaires, pour un motif ou l'autre, ne désirent pas consacrer immédiatement à l'acquisition soit d'immeubles, soit de titres de rentes, d'actions ou d'obligations. En attendant leur placement définitif, ces capitaux recherchent des emplois temporaires, tels que l'achat d'effets de commerce ou les prêts à court terme. Plus il y aura de ces capitaux disposés à s'utiliser de la sorte, et plus les taux d'escompte et d'avance auront tendance à baisser. Moins il y en aura, et plus ces mêmes taux s'élèveront. Tout propriétaire d'espèces, tout titulaire d'un crédit de banque est en mesure d'influencer, par l'emploi qu'il en fera, le marché monétaire. Le ministre des Finances de Russie exerce donc une action sur toutes les places où il a de l'argent en dépôt. Plus il aura de fonds à Paris, chez ses correspondans,

(1) Projet de budget de 1912. Mémoire explicatif du ministre des Finances.

plus lointaine sera l'échéance jusqu'à laquelle il aura renoncé à les retirer, et plus il viendra en aide au marché français. S'il retire des fonds de Londres pour les transférer à Paris, il contribuera à un resserrement monétaire dans la première de ces deux villes, tandis qu'il aidera à rendre les transactions plus faciles dans la seconde. Lorsqu'il s'agit de faire mouvoir des sommes telles que celles que nous avons indiquées, on comprend la portée des décisions à prendre.

De nos jours, où les questions politiques et financières s'enchevêtrent parfois au point de se confondre, il est clair que le contre-coup d'opérations monétaires peut se faire sentir sur le terrain diplomatique. Bien que, de certains côtés, on ait une tendance à exagérer, au point de vue des relations internationales, l'importance du facteur économique, il n'en est pas moins vrai que la force financière d'un État est le complément indispensable de sa puissance militaire, et que, dès lors, les gouvernans ne peuvent rester indifférens à ce qui se passe sur ce marché de fonds publics et de capitaux qu'est la Bourse. Là s'échangent à toute heure la marchandise qui s'appelle vulgairement l'argent, scientifiquement le capital monnayé, et cette autre marchandise essentiellement moderne, la valeur mobilière, en laquelle s'incarnent les dettes des États et des sociétés, les actions et les parts d'intérêts des entreprises de toute nature. La hausse ou la baisse des titres, l'élévation ou la dépression du taux de l'intérêt exercent sur l'opinion publique une action considérable. Le ministre des Finances de Russie est à l'heure actuelle, grâce aux disponibilités qu'il n'a cessé de rassembler tant à la faveur d'excédens budgétaires que d'emprunts émis en temps opportun, un des arbitres du marché monétaire européen. Qu'on se figure l'effet que produirait le retrait soudain des centaines de millions de *reichsmarks* qu'il possède à son crédit à Berlin. Sur cette place, où l'élévation des taux indique l'intensité du besoin d'argent, une semblable mesure pourrait provoquer une panique. Ce serait une atteinte bien autrement grave portée aux intérêts allemands que le coup dirigé jadis par Bismarck contre les fonds moscovites, lorsqu'il ordonna à la Banque de l'Empire de les rayer de la liste des rentes étrangères sur lesquelles elle consent des avances. Dans l'arsenal financier moderne, l'arme que fournit une encaisse formidable répartie sur différentes places est une des plus efficaces qui se

puisse concevoir. Il est intéressant de constater que l'empire des tsars est, sous ce rapport, le mieux outillé des États européens.

Pour retrouver une puissance comparable, il faut passer l'Atlantique et examiner la situation de la communauté qui possède une plus grande somme de richesse qu'aucune autre nation du globe. Auparavant, nous dirons un mot de la trésorerie d'une nation dont le nom vient naturellement à l'esprit lorsqu'on a parlé de la Russie, de celle qui fut il y a huit ans son adversaire heureux sur les champs de bataille de la Mandchourie. Le Trésor japonais a généralement un dépôt assez important à la Banque du Japon. Celle-ci, à son tour, remet une partie de cette somme à son agence de Londres, qui la fait valoir et la distribue à cet effet entre un certain nombre de banques anglaises. Parfois elle les emploie à acheter des Bons de l'Échiquier, et ce n'est pas une des moindres curiosités de la finance moderne que de voir un Gouvernement asiatique, qui n'a pris sa place parmi les grandes puissances que depuis un demi-siècle à peine, venir en aide au Trésor du pays dont la suprématie économique a longtemps passé pour un dogme incontesté.

II. — ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

Aux États-Unis comme en Russie, le Trésor public, c'est-à-dire celui de la Confédération, est régulièrement détenteur de sommes considérables, au moyen desquelles il exerce une action sur les conditions monétaires des marchés financiers. Mais, contrairement à ce que nous avons vu se passer dans l'empire des tsars, cette action, jusqu'ici, est exclusivement confinée à l'intérieur des frontières. A Washington comme à Saint-Pétersbourg, le secrétaire du Trésor dispose en général d'une encaisse énorme, constituée par l'accumulation d'excédens budgétaires ; il a, lui aussi, la responsabilité d'une circulation fiduciaire; et cette responsabilité est plus directe encore, puisqu'il n'existe pas en Amérique d'organisme analogue à la Banque d'État de Russie : celle-ci, bien qu'étant une institution gouvernementale, forme une sorte de tampon entre le public détenteur et le Trésor débiteur des billets de crédit; elle constitue une administration distincte, qui a son capital, ses réserves, sa comptabilité particulière. De l'autre côté de l'Atlantique, les billets éma-

nent directement du Trésor, c'est dans la comptabilité générale de la Confédération qu'ils figurent ; les réserves qui en assurent le remboursement sont confondues dans son actif, bien que, depuis le commencement du XXe siècle, un montant déterminé ait été plus spécialement affecté à leur garantie. Nous nous trouvons donc en présence d'une intervention encore plus directe des fonctionnaires dans le mécanisme financier du pays.

La question de savoir comment doivent être gérés les fonds disponibles de la Confédération a été agitée depuis longtemps aux États-Unis. Des volumes ont été écrits sur ce qu'on a appelé la Trésorerie indépendante, c'est-à-dire la gestion des deniers publics en dehors de tout établissement particulier. Le problème se présente, dans la grande République, sous un aspect différent de celui qu'il revêt dans la plupart des pays européens : on ne retrouve pas chez elle cet institut central d'émission, doté de privilèges ou investi d'un monopole, qui est en général le banquier naturellement désigné pour servir de dépositaire aux fonds publics, et même de caissier au ministère des Finances. Là où existe une Banque de France, une Banque d'Angleterre, une Banque de Belgique, rien n'est plus simple que de lui confier la majeure partie, ou même la totalité, de l'encaisse gouvernementale. Aux États-Unis, il avait bien été fondé, à la fin du XVIIIe siècle, une Banque de l'Amérique du Nord, qui parut alors devoir prendre un rôle prépondérant, et ensuite, en 1816, sous les auspices du président Madison, une Banque des États-Unis, au capital de 35 millions de dollars (182 millions de francs), dont un cinquième fut souscrit par la Confédération. Mais, au bout de peu d'années, elle se vit en butte à l'hostilité du président Jackson et finit par liquider. Depuis lors, aucun établissement n'a reçu de monopole d'émission. Au contraire, la loi fédérale de 1862 a accordé le droit de lancer des billets dans la circulation à toute société qui s'organise conformément à ses prescriptions ; à la faveur de cette législation, plus de 7 000 de ces banques, dites nationales, fonctionnent et ont une circulation de près de 700 millions de dollars (environ 3 600 millions de francs).

La Trésorerie fédérale, de son côté, répond d'une circulation tripartite qui a les origines suivantes : 347 millions de dollars dits *greenbacks* sont des billets émis au cours de la guerre de Sécession, qui eurent alors cours forcé, mais qui sont rembour-

sables en or, aux caisses publiques, en fait depuis les années qui suivirent la fin de la guerre, et en droit depuis la loi de reprise des paiemens en espèces de 1875, confirmée par celle de 1900. A côté de ces *greenbacks* circulent les certificats d'argent, créés en représentation des dollars de métal blanc, qu'il est loisible à chacun de déposer à la Trésorerie de Washington, en demandant en échange les billets fédéraux. Enfin, le Trésor délivre des certificats d'or à tous ceux qui lui confient des dollars d'or : il a même été autorisé, par la loi du 2 mars 1911, à créer des certificats contre dépôt de lingots d'or et de monnaies d'or étrangères, à la condition que ces lingots et monnaies d'or étrangères ne représentent pas plus du tiers de l'encaisse qui garantit le total des certificats en circulation. Ces certificats d'or, émis contre lingots ou monnaies étrangères, ne diffèrent d'ailleurs en rien des autres et sont également remboursables en pièces d'or américaines.

Quelle est la situation du Trésor américain vis-à-vis de ces différens papiers qui portent sa signature? Les certificats d'or sont mathématiquement représentés par un dépôt de dollars ou de lingots en quantité égale à celle des certificats : ils ne sont donc qu'une sorte de récépissé et ne constituent pas, à proprement parler, un engagement. L'article 6 de la loi de 1900 dit textuellement : « Les monnaies ainsi déposées doivent être conservées dans les caisses du Trésor et affectées exclusivement, sans qu'on puisse s'en servir pour d'autres usages, au remboursement à vue desdits certificats. » Elles y figurent à titre de fidéicommis, en *trust*, selon l'expression officielle.

Les certificats d'argent devraient théoriquement n'être aussi que la représentation des pièces de métal blanc immobilisées à Washington : mais le problème se complique ici, parce que les États-Unis ont voulu que tous leurs instrumens de circulation fussent sur le même pied, et que ce résultat n'a pu être obtenu que par l'assimilation des certificats d'argent aux *greenbacks*, qui sont remboursables en or. Dès lors, les certificats d'argent le sont aussi : c'est ce que déclare implicitement la loi du 14 mars 1900, dont l'article 1er porte ce qui suit : « Le dollar, formé de 25 grains 8 dixièmes (1gr,86) d'or à neuf dixièmes de fin, est reconnu comme étalon de valeur, et toutes les sortes de monnaies émises ou frappées par les États-Unis devront être maintenues à la parité de la valeur de cet étalon. »

La même loi de 1900 ordonne que le Trésor fédéral conserve toujours une encaisse de 150 millions de dollars, qui, dans la pensée du législateur, s'applique plus spécialement à la couverture des 346 millions de *greenbacks*, et représente une proportion de 43 pour 100 de métal par rapport à la circulation. Si ce chiffre de 150 millions venait à être entamé et à tomber au-dessous de 100 millions, il devrait être émis des rentes fédérales jusqu'à concurrence de la somme nécessaire pour reconstituer cette réserve. Celle-ci est aujourd'hui fort au-dessus de la limite minimum ; au 30 juin 1914, en dehors des 150 millions légaux, le Trésor détenait en effet pour 148 millions de monnaies d'or, de dollars et de certificats d'argent, de billets des États-Unis (*greenbacks*), de billets des banques nationales. Nous ne parlons que pour mémoire des 994 millions de dollars d'or, des 466 millions de dollars d'argent, qui, à la même date du 30 juin 1911, reposaient dans les caves fédérales de Washington. Ce formidable stock de plus de 7 milliards et demi de francs, dont deux tiers en métal jaune, était un simple dépôt aux mains de la Trésorerie. Mais l'encaisse de 148 millions de dollars (770 millions de francs) du fonds général constituait une véritable disponibilité : les montans confiés par le secrétaire du Trésor à ses correspondans s'ajoutaient à ce chiffre.

Nous avons vu que, depuis la liquidation des banques des États-Unis qui, à deux reprises différentes, avaient paru destinées à devenir des institutions d'État, la Trésorerie fédérale gère elle-même ses fonds. Elle le fait de deux façons : elle en garde une partie dans ses coffres, elle dépose l'autre à son crédit chez un certain nombre de banques nationales, préalablement désignées à cet effet. C'est par cette dernière opération que la Trésorerie américaine intervient sur le marché des capitaux : comme les dépôts de cette nature se sont fréquemment élevés à des sommes considérables, l'effet en a été très sensible, et il y a lieu de ranger le secrétaire de la Trésorerie à Washington parmi les personnages dont l'influence est prédominante sur la situation monétaire. La loi de 1864 sur les banques nationales l'autorise à déposer une partie de ses fonds dans les banques, lesquelles doivent lui remettre en garantie un cautionnement d'obligations fédérales ou d'autres titres, agréés en vertu de dispositions postérieures à la loi originaire. En 1870, les dépôts atteignirent jusqu'à 279 millions de dollars. L'énormité de

cette somme provoqua des récriminations, à la suite desquelles, pendant plusieurs années, la moyenne annuelle des dépôts ne dépassa guère 20 millions. Ce ne fut qu'en 1887 que le secrétaire de la Trésorerie Fairchild se préoccupa de rendre à la circulation une partie des sommes accumulées dans les caisses fédérales : il éleva d'un demi à un million de dollars le maximum du dépôt par établissement et compta au pair, et non plus seulement à 90 pour 100, les rentes fédérales destinées à servir de cautionnement. Dès le mois de mars 1888, le Gouvernement avait remis plus de 60 millions aux banques. Mais le successeur de M. Fairchild revint aux erremens antérieurs et réduisit les dépôts à une vingtaine de millions, si bien qu'en 1898 l'encaisse propre du Trésor dépassait 300 millions. En 1901, un revirement se produisit : plus de 100 millions sont distribués aux banques. En 1902, elles obtiennent 150 millions, répartis entre 577 établissemens dépositaires.

Ce fut en 1907, lors de la dernière crise que traversèrent les États-Unis, que les chiffres des dépôts publics dans les banques atteignirent de nouveau un point culminant. Le secrétaire du Trésor Cortelyou n'hésita pas à prendre les mesures qui lui paraissaient commandées par les circonstances : il distribua à un moment la majeure partie de son encaisse aux banques. Il décréta l'émission de bons du Trésor, dans le seul dessein d'augmenter ses ressources en numéraire, d'accroître encore ses disponibilités et d'en remettre de nouvelles quantités aux établissemens chargés à leur tour d'en faire profiter leur clientèle, c'est-à-dire le public. Jamais l'intervention d'un gouvernement sur le marché monétaire ne se manifesta avec plus d'intensité qu'au cours de ce mémorable automne de 1907, qui vit s'écrouler des sociétés importantes, les valeurs les plus sérieuses baisser dans une proportion rarement atteinte jusque-là, et le loyer de l'argent s'élever à des taux invraisemblables. Dans son rapport présenté au Sénat le 2 décembre 1907, M. Cortelyou déclarait que « les transactions les plus importantes du Trésor au cours de l'exercice écoulé avaient été celles qui étaient intervenues entre lui et les banques dépositaires, et que son plus grand souci avait été la façon dont il disposerait des excédens de revenu. » Au 1er juillet 1906, le Trésor avait à son crédit chez les banques 81 millions de dollars; un an plus tard, ce chiffre avait plus que doublé et s'élevait à 167 millions. Au cours de l'été 1907, les

taux d'intérêt sur les places américaines accusant une progression inquiétante, le secrétaire du Trésor décida « de faire chaque semaine à partir du 23 août des dépôts *substantiels* dans les différentes parties de la Confédération, avec l'intention spéciale de faciliter le mouvement d'automne des récoltes. » En dépit de ces nouvelles remises, qui atteignirent 26 millions de dollars, l'argent était de plus en plus rare et de plus en plus cher. La Trésorerie redoubla d'efforts pour conjurer la crise : en quatre jours, elle transféra aux banques 35 millions; elle se contenta, pour garantie de ces dépôts, de titres d'États particuliers, de municipes et de chemins de fer, au lieu des obligations fédérales qu'exigeait la loi. Le 11 novembre 1907, les créances du Trésor atteignaient 226 millions, et, le 27 décembre, 260 millions, maximum de l'année. Un mois plus tard, le chiffre était ramené à 226 millions. L'orage était passé, et la Trésorerie voyait refluer dans ses caisses une partie des sommes qu'elle avait répandues dans le pays. Beaucoup de ses correspondans n'attendaient même pas qu'elle leur adressât une demande pour restituer tout ou partie des fonds qui leur avaient été confiés. A la fin de juin 1908, l'ensemble des dépôts publics était de 149 millions, chiffre dépassant à peine la moitié de celui qui avait été atteint au plus fort de la crise.

Parmi les opérations mémorables accomplies à l'étranger par la Trésorerie des États-Unis, on peut citer le versement effectué au printemps de 1904 pour l'achat du canal de Panama : elle paya alors 10 millions de dollars à la République de Panama et 40 à l'ancienne Compagnie. Cette dernière somme (plus de 200 millions de francs) fut transférée en Europe sans qu'une seule pièce de monnaie fût exportée : des viremens de banque suffirent, et le marché monétaire ne ressentit pas la moindre secousse. Deux ans plus tard, en 1906, les réserves des banques se trouvant très entamées, la Trésorerie leur avait remis des fonds, sous la condition qu'elles feraient venir de l'or de l'étranger : grâce à cette combinaison, une importation de plus de 30 millions de dollars de métal jaune ramena l'aisance sur les grandes places financières de la Confédération.

Ces diverses opérations donnent une idée de l'ampleur des moyens d'action du Trésor américain. C'est une puissance monétaire, dont les moyens d'action s'accroissent lorsque les budgets se soldent en excédent et diminuent dans le cas contraire.

Les dépenses considérables qui se poursuivent pour le canal de Panama ont affaibli sa situation relativement à ce qu'elle était il y a quelques années. Les ministres des Finances qui se sont succédé à Washington ont suivi des lignes de conduite variables, les uns inclinant à ne pas se dessaisir de leur encaisse, les autres mettant libéralement à la disposition du marché la majeure partie de leurs ressources. Cette diversité de tactique n'était pas seulement due à des conceptions différentes du devoir à remplir, mais aussi aux circonstances. Lorsqu'en 1907 le gouvernement du président Roosevelt se trouva en présence d'un marché désemparé, il dut, quelles que fussent ses idées théoriques sur le rôle du Trésor, courir au plus pressé et essayer d'enrayer la panique en multipliant les secours aux banques nationales. Quelle que soit d'ailleurs la politique suivie à Washington, le trait distinctif en est qu'elle demeure strictement américaine : jamais encore le secrétaire du Trésor n'a songé à laisser d'une façon permanente au dehors une fraction quelconque de ses fonds disponibles. Si la diplomatie du secrétaire d'État a des visées qui dépassent de beaucoup les frontières, cependant bien vastes, de la République, elle n'a pas jusqu'ici paru songer à se servir des armes financières qu'elle pourrait brandir et qui seraient d'un calibre supérieur à la moyenne. L'énorme réservoir d'or qu'est la Trésorerie fédérale reste jusqu'ici exclusivement affecté aux besoins de la circulation intérieure.

III. — DÉPÔTS EFFECTUÉS A L'ÉTRANGER DANS UN DESSEIN MONÉTAIRE

A côté de ces Trésors qui accumulent et conservent des ressources importantes en vue d'éventualités politiques ou financières, il en est d'autres qui, par les mêmes moyens, poursuivent un but différent et pour qui la disposition d'une encaisse importante et de crédits de banque à l'étranger constitue le moyen d'assurer la fixité de leur étalon et de régulariser les changes. Tel est le cas de l'Inde, du Mexique, du Brésil, des Philippines ; tel sera demain sans doute celui de la Chine, si elle écoute les avis de certains de ses conseillers financiers qui voudraient la voir adopter une unité monétaire représentée matériellement par des pièces d'argent, mais toujours échangeable contre un certain poids déterminé de métal jaune. Ce système

moderne, qui n'a d'abord été qu'une sorte d'expédient empirique, a peu à peu été érigé en théorie scientifique : il a reçu le nom de l'étalon du change en or (*gold exchange standard*) et il a trouvé sa place à côté de l'étalon d'or, de l'étalon d'argent, du double étalon et de l'étalon boiteux. Il a été appliqué non seulement par les gouvernemens, mais par des banques particulières. C'est ainsi que, grâce à la prospérité de l'Océanie Néerlandaise, la Banque de Java a pu accumuler dans la mère patrie des réserves métalliques, dont une partie, par le jeu naturel des changes, a déjà reflué vers les colonies. Par cette infusion d'or dans leur circulation, celles-ci se trouvent amenées peu à peu au régime de l'étalon boiteux, qui se substitue à celui du change en or, en attendant qu'il soit un jour remplacé par celui de l'étalon d'or pur et simple. Les réserves métalliques étrangères d'une banque d'émission privilégiée jouent, sous ce rapport, le même rôle que celles d'un trésor public. C'est pourquoi le cas de la Hollande est comparable à celui de pays où la régularisation de l'unité monétaire est directement assurée par les soins du Gouvernement. L'histoire de ce qui s'est passé dans l'Inde anglaise depuis vingt ans fera comprendre la portée et le mécanisme d'un système qui tend à se généraliser.

Jusqu'en 1893, la monnaie indienne libératoire était la roupie d'argent, dont la frappe était libre et dont la valeur, comparée à celle de l'or, variait selon les fluctuations du cours du métal blanc. Comme celui-ci avait baissé à peu près de moitié depuis l'époque où la teneur et le poids de la roupie avaient été fixés, le rapport de l'unité indienne à la livre sterling anglaise s'était modifié dans la même proportion : de 2 *shillings* elle était tombée aux environs d'un *shilling*, c'est-à-dire 1 fr. 25 centimes. Les hommes d'État britanniques voulurent mettre un terme à ces variations aussi brusques qu'étendues, qui causaient de grands préjudices au commerce anglais, à l'agriculture indigène, au Trésor indien surtout. Ils commencèrent par suspendre la libre frappe de l'argent, ce qui eut pour effet de relever la valeur de la roupie, puisqu'une monnaie, comme toute autre marchandise, est d'autant plus chère qu'elle est offerte en moindre quantité ; afin de l'empêcher de dépasser le niveau auquel ils entendaient la fixer désormais et qui était la valeur de 16 *pence* de monnaie anglaise (1 fr.65 environ), ils accordèrent au Gouvernement le droit, qui était retiré aux particuliers, de

frapper le nombre de pièces qu'il jugerait nécessaire pour répondre aux demandes qui lui seraient adressées. Peu de temps après la mise en vigueur de cette législation, le change entre Londres et Calcutta s'établit aux environs de 16 *pence :* il ne s'en est plus écarté. Dès ce moment on pouvait dire que la monnaie indienne, matériellement représentée par des roupies d'argent, avait une valeur invariable en or. Pour mieux assurer cette équivalence, le Gouvernement indien a constitué à Londres deux réserves, celle dite de la circulation et celle de l'étalon d'or. Celle-ci est constituée au moyen des bénéfices que le Gouvernement réalise sur les frappes d'argent, puisque la valeur monétaire des roupies n'a pas cessé d'être supérieure à celle du métal dont elles sont faites. Elle atteignait récemment un demi-milliard de francs, et sert aux autorités indiennes à fournir, à ceux qui lui en font la demande, soit de l'or, soit des traites sur Londres, contre les roupies d'argent ou les billets payables en argent qu'on leur remet. C'est un moyen efficace d'empêcher toute dépréciation de l'étalon monétaire. D'autre part, le Gouvernement a également placé à Londres une partie du fonds destiné à servir de couverture à la circulation des billets indiens. Il se trouve ainsi avoir à sa disposition des sommes considérables : il ne les conserve pas exclusivement sous forme d'or monnayé ou en lingots ; il en consacre une partie à l'achat de consolidés anglais, dont les intérêts viennent s'ajouter au capital déjà réuni. Ces titres jouissant d'un large marché peuvent en cas de besoin être aisément réalisés, transformés en espèces et sont dès lors considérés comme équivalant à ces dernières.

Du chef de ces achats et aussi d'emplois temporaires effectués sur la place de Londres, une action notable est exercée sur le marché monétaire anglais, qui ne verrait pas sans déplaisir ce supplément de ressources lui être retiré. C'est peut-être là une des raisons pour lesquelles l'adoption définitive et complète de l'étalon d'or aux Indes est retardée : le jour en effet où la frappe de l'or et l'échange des billets contre de l'or y seront officiellement décrétés, il faudra expédier en Asie des quantités importantes de métal jaune, ce qui affaiblirait d'autant la situation de la mère patrie. Actuellement, le fait que les autorités financières de Calcutta, de Bombay et des autres métropoles de l'Hindoustan ont à leur disposition des livres sterling ou des

créances susceptibles d'être transformées en espèces suffit pour écarter le danger d'une dépréciation de l'étalon, bien que le chiffre de la circulation des roupies monnayées et des billets indiens soit très supérieur à celui des réserves londoniennes.

Le Brésil, dont la monnaie avait été fortement dépréciée, voulut, il y a quelques années, donner une valeur fixe à son *milreis*, sans lui rendre toutefois celle qu'il avait à l'origine ni même celle qu'il avait conservée pendant une longue période, après qu'il eut été réduit de moitié par rapport au *milreis* portugais, auquel il était primitivement identique. Après diverses tergiversations, il s'est décidé pour un cours de 16 *pence* de monnaie anglaise, soit environ 1 fr. 65 de notre monnaie. Par une coïncidence tout à fait fortuite, cette valeur est identique à celle qui a été assignée à la roupie. Pour arriver à donner au *milreis* cette valeur et la lui conserver, le gouvernement brésilien a eu recours à un procédé qui a été employé également ailleurs et qui paraît devoir devenir classique pour ménager la transition du régime du papier-monnaie à celui d'un étalon métallique, nous voulons parler de la Caisse de conversion. C'est un établissement gouvernemental qui reçoit de l'or et délivre en échange des billets au taux fixé par la loi monétaire. Dans le cas qui nous occupe, la Caisse de conversion de Rio de Janeiro, en échange de chaque poids d'or fin équivalant à celui que contiennent 16 *pence* de monnaie anglaise, délivre un billet de 1 *milreis*, et elle est toujours prête à rembourser ses billets en donnant au porteur le même poids d'or. Elle habitue ainsi le pays à se servir d'un instrument d'échange dont la valeur est immuable, et elle y réussit d'autant mieux que cette valeur se rapproche davantage de celle que le cours des changes avec l'étranger assignait depuis quelque temps à l'unité monétaire, représentée par une masse de billets émis antérieurement. La valeur de cette unité est mesurée par les oscillations du change qui l'expriment en or, ou, ce qui revient au même, en monnaie de pays où règne l'étalon d'or.

Pour assurer la parité de ces billets à cours forcé, de ce papier inconvertible avec celui qui émane de la Caisse de conversion, le gouvernement fédéral a constitué en Europe une réserve métallique, un fonds d'échange, grâce auquel il peut servir les demandes de livres sterling, de francs, de *reichsmarks*, qui se produisent sur le marché brésilien, et empêcher par conséquent

le cours des monnaies étrangères de s'élever au-dessus d'un prix qui dépasserait 1 *milreis* pour 16 *pence*. Inversement, si les offres de ces dernières abondent, le Gouvernement les achète au moyen de billets que la Caisse de conversion est autorisée à créer, jusqu'à concurrence de 900 millions de milreis. De cette façon, il arrête les oscillations dans les deux sens. Il ne serait gêné dans son action que le jour ou la limite d'émission de 60 millions de livres sterling (équivalent, à 16 *pence*, de 900 millions de *milreis*) serait atteinte. Il est probable qu'elle serait alors élevée pour la seconde fois, comme elle l'a déjà été, en 1911, de 20 à 60 millions sterling.

Les sommes accumulées en Europe et destinées à ces opérations ne constituent pas, aux mains du ministre des Finances brésilien, une arme de même nature que celles dont dispose son collègue russe. Le remboursement des billets de crédit étant assuré par la Banque de Russie, ce dernier n'a pas à se préoccuper de maintenir par des procédés, dans une certaine mesure artificiels, la valeur du papier qui circule dans l'empire, et peut donc employer à son gré ses dépôts à l'étranger. Le ministre brésilien, au contraire, doit les tenir toujours prêts à servir de régulateurs au change, puisque la grande masse du papier-monnaie n'est pas encore remboursable aux guichets d'un institut d'émission et que, si les porteurs de billets libellés en *milreis* (autres que ceux de la Caisse de conversion) voulaient les échanger contre de la monnaie étrangère, sans y réussir, une dépréciation de ces billets en résulterait infailliblement. Mais le fait n'en est pas moins que le Trésor brésilien est régulièrement créditeur sur des places européennes de sommes qui sont sa propriété. Un ministre, poussé par le désir d'élever la valeur de la monnaie brésilienne et de la rapprocher de son point d'origine, c'est-à-dire 27 *pence*, a voulu en 1910 aliéner brusquement la majeure partie de ces réserves, comptant bien que l'offre soudaine d'une quantité considérable de monnaie étrangère la ferait baisser par rapport au billet brésilien. Cela s'est produit en effet et le milreis s'est élevé un moment à 18 *pence*. Mais le danger de cette politique n'a pas tardé à se manifester, et le successeur de M. Bulhoes est sagement revenu au programme de stabilisation à 16 pence.

Le Mexique a résolu un problème quelque peu différent par un procédé qui n'est pas sans analogie avec celui que nous ve-

nons de décrire. Ici, il ne s'agissait pas de relever et de maintenir la valeur d'un papier-monnaie déprécié : l'unité monétaire était la piastre d'argent, dont la frappe était libre et à laquelle le président Porfirio Diaz et son éminent ministre des Finances Limantour entendaient donner dorénavant une valeur fixe. La première mesure prise consista à suspendre la libre frappe des pièces d'argent, la seconde à déterminer l'équivalence en or qui leur serait attribuée, et qui fut fixée à 75 centigrammes d'or, c'est-à-dire 2 fr. 58 de monnaie française, ce qui correspond à un prix de 29 *pence* environ pour l'once d'argent fin. Cette valeur conventionnelle de la piastre d'argent peut être maintenue d'autant plus facilement que le cours du métal blanc sur le marché libre est plus voisin de ce prix. Pour effectuer les opérations nécessaires, le Gouvernement mexicain a constitué un *fonds régulateur de la circulation monétaire*, alimenté par les bénéfices réalisés sur la frappe de monnaies, et un fonds à l'étranger, composé de reliquats d'excédens budgétaires antérieurs, de crédits ouverts par diverses banques en Europe et aux États-Unis, et de lingots d'or provenant des mines indigènes et acquis par le Gouvernement. D'après l'article 30 de la loi du 25 mars 1905, qui a organisé le nouveau régime, la partie du fonds régulateur qui est conservée dans la République consiste en monnaie métallique et « exceptionnellement en barres d'or ou d'argent destinées à la frappe, à l'exclusion des billets de banque ou autres espèces. » La Commission du change et de la monnaie, instituée par décret du 3 avril 1905, en exécution de la loi susmentionnée, s'est occupée « d'influencer le marché des changes, afin de maintenir le taux des traites sur l'étranger en rapport avec la monnaie des pays qui sont au régime de l'étalon d'or. » Elle le fit en se préoccupant constamment d'avoir des ressources disponibles au dehors.

Cette intervention gouvernementale n'est pas nécessaire dans les pays où l'or circule librement et est obtenable en échange des billets, parce que, aussitôt que les changes s'élèvent, le métal jaune est exporté par les particuliers. Là où ceux-ci ne peuvent pas le puiser dans la circulation, il faut que l'autorité publique opère des remises qui ont le même effet ; et, pour les effectuer sans difficulté, le Trésor doit au préalable avoir préparé les moyens de le faire, c'est-à-dire être créditeur de sommes importantes sur les places étrangères.

Certaines nations ont, de convention expresse, imposé cette charge à l'institut d'émission. C'est ainsi que la Banque austro-hongroise est, de par un article de ses statuts, tenue de maintenir les changes de la monarchie à la parité de leur valeur en or, bien qu'elle ne soit pas obligée de rembourser ses propres billets en métal. C'est par cette voie indirecte que la valeur de l'unité austro-hongroise, la couronne (1 fr. 05 de notre monnaie), est sauvegardée. La Banque nationale réussit à le faire en ayant recours à des procédés analogues à ceux qu'emploient les Trésors publics de l'Inde ou du Mexique.

Parmi les pays qui sont entrés dans la même voie, nous citerons encore la colonie anglaise des Détroits (*Straits Settlement*). Le gouvernement s'y est déclaré prêt à échanger les monnaies divisionnaires contre de l'or. Dès 1906, il a limité les variations de la piastre locale en annonçant qu'il achèterait des transferts sur Londres à 2 *shillings* 4 *pence* 5/16 et qu'il en vendrait à 2 *shillings* 3 *pence* 11/16, c'est-à-dire qu'il donnerait ou prendrait de la monnaie locale avec un écart de moins de deux pour 100 entre les prix extrêmes. Les bénéfices réalisés de ce chef, aussi bien que ceux qui résultent de la frappe des pièces d'argent, sont versés au fonds spécial de la réserve d'or, qui est gardé à Londres.

Le gouvernement des Philippines a fixé la valeur du dollar des îles en se déclarant prêt à acheter et à vendre des remises sur New-York en échange de la monnaie locale, avec un écart représentant les frais d'expédition des espèces et la perte d intérêts. La tâche n'a pas été aisée, à cause de l'excédent des importations dans l'archipel, où il y a constamment des demandes de traites sur les États-Unis, tandis que, le mouvement en sens contraire étant beaucoup moins important, les mandats sur les Philippines ne se vendent guère. Il n'en est que plus nécessaire pour le Trésor philippin d'avoir des disponibilités considérables en Amérique.

D'une façon générale, ces organisations tendent vers un but monétaire, tandis que l'objectif des nations qui, ayant l'étalon d'or, se constituent des réserves à l'étranger, est un but financier. Les pays qui ont une monnaie d'argent ou de papier doivent veiller constamment au maintien de la valeur de leur unité monétaire et ne peuvent y réussir que grâce à deux procédés : limiter la circulation des pièces blanches ou des billets

aux besoins de la population : être toujours prêts à fournir de l'or à ceux qui le demandent en échange de la monnaie indigène. C'est pour remplir cette seconde partie de leur tâche que les gouvernemens accumulent des ressources en dehors de leurs frontières. Le comte Witte l'expliquait dans son rapport au tsar sur le budget de 1893, c'est-à-dire à une époque où le billet russe avait encore cours forcé, lorsqu'il disait : « La concentration dans les mains du Gouvernement d'une masse d'or considérable est d'une importance toute particulière, en présence des efforts tentés plus d'une fois, aux bourses de l'étranger, pour faire baisser le rouble. » Mais il est clair que ce régime est transitoire : le but final auquel tendent les pays qui, sans avoir encore l'étalon d'or, s'efforcent de donner à leur monnaie une valeur fixe, est d'arriver à instituer chez eux légalement l'étalon qu'ils y mettent pratiquement en vigueur. Ce jour-là, ils n'auront plus besoin de réserves métalliques à l'étranger : c'est sur leur propre territoire, aux guichets de l'établissement d'émission, que les billets de banque seront échangeables contre du métal jaune.

Non seulement les pays qui ont établi un régime grâce auquel ils maintiennent une monnaie de papier ou d'argent à la parité de l'or, mais quelques-uns de ceux qui se proposent ce but sans l'avoir encore atteint, sont amenés à constituer hors de leurs frontières des réserves en numéraire. C'est ainsi que le Chili, qui s'efforce depuis longtemps de stabiliser sa piastre, mais n'y est pas encore arrivé, possède en Europe des crédits de banque qui s'élèvent à près de 150 millions de francs, somme sensiblement égale à celle de sa circulation fiduciaire, calculée au change du jour. Celle-ci ne dépasse pas en effet 150 millions de piastres ; et, comme le change actuel n'assigne à la piastre qu'une valeur d'à peu près un franc, il serait aisé d'opérer le retrait de ce papier-monnaie, de ces billets fiscaux, comme on les appelle, et de les remplacer par du métal. L'intervention d'intérêts particuliers et, chez quelques hommes d'État, une fausse conception monétaire, ont empêché jusqu'ici la réalisation d'un programme qui paraît simple. En attendant, le Trésor chilien se trouve au nombre de ceux qui possèdent un avoir appréciable à l'étranger. Il l'a presque entièrement confié à des banques allemandes, vis-à-vis desquelles il s'est engagé à ne pas opérer de retraits avant des échéances lointaines. Il contribue ainsi à

fournir des ressources au marché de Berlin, qui ne dédaigne pas cet appoint, à une époque où le taux d'escompte y dépasse 6 pour 100 et où celui des avances sur titres atteint par momens 8 et 9 pour 100.

La Chine, ou plutôt certains de ses conseillers financiers, envisagent une solution analogue à celle qui a été adoptée de tant de côtés divers. Le problème y est plus difficile et plus compliqué qu'ailleurs à cause de l'immensité du territoire, du nombre des habitans, et de la variété des monnaies en usage. Bien que le Gouvernement impérial ait commencé, il y a quelques années, à frapper un dollar dont il espérait faire le type monétaire, les échanges continuent à se régler au moyen de lingots d'argent, de sapèques, de monnaies et de billets étrangers. M. Vissering, aujourd'hui directeur de la Banque des Pays-Bas à Amsterdam, qui avait antérieurement été appelé à donner son avis sur la question, proposait de commencer par essayer d'unifier la monnaie et de créer une pièce d'argent qui fût acceptée sur le plus grand nombre possible de points du territoire. Une fois que l'usage en serait généralisé, on recourrait au système du fonds d'échange constitué à l'étranger, pour fixer la valeur de cette pièce par rapport aux monnaies d'or.

Parmi les pays qui sont actuellement préoccupés d'établir chez eux l'étalon d'or, on peut citer l'Espagne. M. Navarro Reverter, naguère ministre des Finances, a déposé le 10 décembre 1912 un projet de régularisation du change, qui ne semble pas conforme aux principes consacrés par l'expérience de nombreuses nations. Il aurait dû prévoir la formation d'une réserve à l'étranger, au moyen de laquelle le Trésor eût fourni à ceux qui les réclament des traites payables en or, et fait disparaître, dans un temps donné, la perte de 6 à 7 pour 100 que la *peseta* subit encore par rapport au franc. Au lieu de cela, M. Reverter proposait d'immobiliser à Madrid une certaine quantité d'or et d'émettre des billets spéciaux, dits « de la Banque et du Trésor, » en représentation de cette encaisse. Nous serions étonnés que cette combinaison eût le résultat désiré. Nous la citons comme exemple d'une méthode différente de celle qui a été suivie avec succès en mainte circonstance. Son échec probable sera une démonstration *a contrario* de la justesse du procédé généralement admis. Le successeur de M. Reverter, M. Suares Inclan, paraît d'ailleurs avoir renoncé au projet.

IV. — LES TRÉSORS ENDETTÉS

Nous avons, dans les pages qui précèdent, étudié la gestion de Trésors publics qui sont habituellement détenteurs de fonds, soit qu'ils possèdent une encaisse métallique, soit qu'ils aient des sommes plus ou moins élevées à leur crédit chez les banques nationales ou étrangères. Nous avons montré l'action puissante qu'ils sont à même d'exercer sur les marchés indigènes et parfois sur ceux du dehors. Mais tous ne sont pas dans cette situation florissante, loin de là. Nombreux sont ceux qui, au lieu d'excédens budgétaires, ont en face d'eux des déficits et qui, non seulement n'ont pas à se préoccuper de placer temporairement leurs disponibilités, mais doivent chercher à se procurer des ressources. Chez certaines nations, le déficit est chronique et les amène à recourir à toute sorte d'expédiens. Chez d'autres, il est provoqué par des circonstances exceptionnelles, qui entraînent des mesures passagères, peu différentes d'ailleurs de celles qui sont dues à des causes permanentes.

Les besoins budgétaires se couvrent en général de quatre façons : par des rentes, par des bons du Trésor, par des billets à cours forcé, par des avances que consentent au gouvernement les instituts d'émission. Ces deux dernières présentent du reste de grandes analogies. Nous ne parlons pas des impôts, qui sont la façon la plus immédiatement douloureuse pour les contribuables, mais la meilleure au point de vue financier et moral, de combler les déficits. Nous ne nous arrêterons pas à la première des solutions indiquées, parce que le résultat de la souscription à un emprunt est de faire entrer dans les caisses publiques des capitaux dont l'emploi est généralement déterminé d'avance : ces sommes d'ailleurs ne sont pas remboursables, s'il s'agit de rentes perpétuelles, ou bien ne sont exigibles qu'à long terme, quand les obligations sont amortissables par une série de tirages échelonnés, ou payables en bloc à une date éloignée. C'est sur les émissions de bons du Trésor, de billets de Banque ou d'État qu'il convient de fixer notre attention, parce que ce sont là des modes de se procurer des ressources qui exercent une action déterminante sur la Trésorerie d'un État, aussi bien au moment de leur création qu'à celui de leur remboursement.

L'aliénation de Bons constitue le procédé classique au moyen duquel un Trésor réunit des fonds immédiatement disponibles. Ils correspondent à deux ordres d'idées différens, suivant qu'ils sont émis, au cours d'un exercice budgétaire d'ailleurs équilibré, pour fournir à l'État les sommes dont il peut avoir besoin pendant quelques mois, au début de l'année, si les débours marchent d'une allure plus rapide que les recettes, ou qu'ils sont au contraire destinés à lui procurer des ressources jusqu'à une date beaucoup plus reculée. Certains États, qui éprouvent de la peine à émettre des emprunts consolidés, recourent d'une façon chronique au fâcheux expédient de la Dette flottante et entretiennent une circulation constante de bons du Trésor, à échéances plus ou moins lointaines. Ils les négocient tantôt à l'intérieur des frontières, tantôt à des banquiers étrangers. Nous pourrions citer le Portugal comme l'un des pays qui font l'usage le plus immodéré de cet expédient. Depuis un demi-siècle, il a presque constamment, de ce chef, un chiffre très élevé d'engagemens, qui n'a diminué, à de rares intervalles, que lorsque des circonstances favorables permettaient au Gouvernement de placer sur les marchés anglais, français ou allemands des rentes et de rembourser une partie des bons. Mais, au bout de peu de temps, ceux-ci ne tardaient pas à reparaître. Depuis la proclamation de la République, la quantité s'en est multipliée. Beaucoup ont trouvé leur chemin dans le portefeuille de la Banque de Portugal, dont la circulation est viciée par la présence de cet élément dans l'actif de son bilan. D'après les derniers renseignemens que nous avons pu recueillir, le Trésor portugais devait à la Banque environ 25 millions de *milreis*, avait émis des bons pour 90 millions, au total 115 millions, c'est-à-dire, au change du jour, environ 575 millions de francs. Il devait en outre d'assez fortes sommes à la Caisse des dépôts et au Mont-de-Piété. C'est une lourde charge pour un pays qui compte environ 5 millions d'habitans. La Belgique, dont la gestion financière ne paraît plus être aussi sévère qu'elle le fut jadis, recule devant la consolidation de sa dette et émet des centaines de millions de bons du Trésor, qu'elle devra un jour rembourser au moyen d'une émission de rentes.

Si l'on doit critiquer les nations qui en temps ordinaire abusent de ces opérations de trésorerie, on ne saurait se montrer aussi sévère pour celles qui y ont recours en temps de guerre.

Ici le procédé est devenu classique, et non sans raison. Les époques de trouble ne sont pas favorables au placement de rentes consolidées, qui ne peut guère se faire alors qu'à des taux anormaux. L'État semble donc avoir avantage à s'engager à payer un intérêt élevé pour une courte période, au bout de laquelle, la paix étant rétablie, il pourra liquider sa dette en émettant un emprunt dont les conditions seront moins onéreuses. C'est ainsi que la Russie se procura les premiers fonds nécessaires à la campagne contre le Japon par la vente, au printemps de 1904, de 800 millions de francs de bons 5 pour 100 à l'échéance de cinq ans. Les porteurs de ces bons ont été remboursés au moment de l'émission de l'emprunt 5 pour 100 de 1906, à la souscription duquel ils eurent un droit privilégié.

L'Italie, en 1912, pour couvrir en partie les frais de la guerre libyenne, a créé 300 millions de *lire* (francs) de bons 4 pour 100 à l'échéance de cinq ans, qui ont été acquis en presque totalité par un syndicat de banques indigènes. D'après l'exposé que M. Tedesco, ministre du Trésor, a soumis le 7 décembre 1912 à la Chambre des Députés de Rome, il comptait rembourser ces bons au moyen d'excédens budgétaires et éviter ainsi de rouvrir le Grand Livre de la Dette publique. Toutefois, comme, selon des nouvelles récentes, une nouvelle émission de bons vient d'avoir lieu, la consolidation de tout ce passif au moyen d'une création de rentes paraît inévitable. Si néanmoins l'espoir du ministre se réalisait, cette solution du problème aurait été la plus élégante de toutes, puisqu'elle aurait couvert les dépenses d'une guerre sans augmenter d'une façon définitive le capital de la Dette.

Au cours de la guerre balkanique qui a éclaté en octobre 1912, les belligérans ont eu recours à l'émission de bons du Trésor. La Turquie avait déjà, pour les besoins de la campagne engagée contre l'Italie depuis l'automne de 1911, négocié à plusieurs reprises des bons, que des groupes de financiers français et allemands avaient souscrits. Le total des engagemens qu'elle a contractés de ce chef, en y comprenant sa dette en compte courant chez la Banque Ottomane, tenue de par ses statuts de faire certaines avances à la Porte, approche de 300 millions de francs. La Bulgarie avait émis des bons, pour 40 millions de francs, dès le printemps de 1912; elle en a négocié encore autant au mois de décembre. Elle a en outre créé des délégations d'une

nature spéciale, à échéance indéterminée, destinées à payer les réquisitions militaires opérées au cours de la campagne. La Serbie a procédé à des émissions semblables. La Grèce s'est fait consentir une avance par un syndicat composé de la Banque nationale d'Athènes et de banques françaises et anglaises.

Les émissions de billets à cours forcé sont l'un des systèmes auxquels les gouvernemens ont le plus volontiers recours, parce qu'il est le plus aisé à pratiquer. Il n'exige en effet le concours d'aucun tiers : une décision arbitraire, mais souveraine, de l'État suffit pour imposer à chaque citoyen l'obligation d'accepter en paiement le papier-monnaie, tandis qu'un bon du Trésor ou un titre de rente (sauf les cas extrêmement rares d'emprunt forcé) ne peuvent s'aliéner que s'ils trouvent des acheteurs. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans le détail de ces créations de billets, qui ont été fréquentes dans le passé et qui font encore aujourd'hui partie du système monétaire de bien des pays. Nous rappellerons seulement que, pour se rendre compte de la situation d'un Trésor public, on doit mettre à son passif les billets au porteur qu'il a lancés dans la circulation, ou ceux qu'il a fait créer à son profit par une banque. Ils apparaissent de deux façons différentes dans les écritures de l'établissement qui les revêt de sa signature : ou bien ils sont portés dans un chapitre spécial, qui mentionne le fait qu'ils ont pour origine une avance à l'État; ou bien ils restent confondus dans la masse de la circulation qui figure à la charge de la banque. Celle-ci, d'autre part, inscrit à son actif la créance qu'elle a sur le Trésor, à partir du moment où elle s'est endettée pour lui. Parfois les deux espèces de billets, c'est-à-dire ceux que l'État crée directement et ceux que les banques émettent pour son compte, existent simultanément : c'est ainsi que le Trésor italien, à plus d'une reprise, avait fait usage du droit qu'il a d'obliger les banques d'Italie, de Naples et de Sicile à procéder à des émissions pour son compte, en même temps qu'il maintenait en circulation ses propres billets, dont le montant s'élève aujourd'hui à 500 millions de lire. En Grèce, la Banque Nationale, sur une circulation d'environ 225 millions de drachmes, en a émis pour compte de l'État 61, qui figurent à son bilan sous une rubrique spéciale du passif. Une créance sur l'État de même importance est inscrite à l'actif.

D'une façon générale, il est essentiel de connaître la nature

exacte des rapports du Trésor avec les instituts d'émission. Beaucoup de gouvernemens se font consentir des avances, en échange du privilège qu'ils octroient; la Banque de France a fourni 200 millions, remboursables à l'expiration de sa concession, le 31 décembre 1920; la Banque d'Espagne prête au royaume 150 millions de *pesetas* jusqu'en 1921; la Banque d'Angleterre avance à l'Échiquier 11 015 100 livres sterling, aussi longtemps que le Parlement ou elle-même ne dénoncent pas la charte de 1844, ce que chacune des deux parties a toujours le droit de faire, moyennant préavis d'une année. La Banque d'Autriche-Hongrie est à découvert, vis-à-vis de la Cisleithanie et de la Transleithanie, de 60 millions de couronnes; la Banque de Roumanie a versé au gouvernement 15 millions de *lei*, dont le remboursement a commencé; la Banque du Japon a consenti au Trésor une avance permanente de 22 millions de *yen*. Ailleurs, le Gouvernement a le droit de réclamer aux banques un prêt d'un montant déterminé par les statuts, sans que ce prêt ait le caractère d'une avance permanente: tel est le cas en Italie, en Turquie. Dans d'autres pays, on prévoit le chiffre maximum des bons du Trésor que l'établissement peut être tenu d'escompter: en Belgique, il est fixé à 20 millions de francs, en Hollande à 15 millions de florins, sans intérêt. Là où il n'a point été édicté de maximum, ces escomptes de bons du Trésor atteignent parfois des sommes excessives: tel est aujourd'hui le cas du Portugal; tel fut, à un moment donné, celui de l'Espagne, où la Banque, après la guerre contre les États-Unis, se trouva créancière des divers ministères, en particulier de ceux des Finances et d'Outre-Mer, pour près d'un milliard de *pesatas*. De toute manière, il est nécessaire de tenir compte de ces avances lorsqu'on veut établir le bilan d'un Trésor; là où il a contracté une dette vis-à-vis des banques, vis-à-vis des porteurs de bons ou de billets d'État, le chiffre doit en être déduit de l'actif avant qu'il puisse être question de disponibilités véritables.

V. — CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

Les problèmes soulevés par les opérations de trésorerie auxquelles se livrent les États modernes, sont de nature complexe et peuvent donner lieu à des difficultés singulières, qui se rattachent à la question des droits et des devoirs des neutres, en

cas de guerre, au point de vue des transactions financières des belligérans. Récemment soulevée à la Société d'Économie politique de Paris, elle y a donné lieu à des débats intéressans, dont la conclusion a été qu'il convenait de laisser la plus grande liberté possible aux nations qui ne sont pas engagées dans la lutte. En tout cas, nous sommes ici sur un terrain où la responsabilité du gouvernement n'est pas entière ; on conçoit qu'à la rigueur il puisse s'opposer à l'émission publique, sur son territoire, d'un emprunt, bien qu'il n'existe guère, à notre connaissance, de textes de loi formels qui autorisent cette intervention. Mais de quelles armes dispose-t-il pour empêcher des banquiers ou des particuliers d'acquérir des titres d'un État étranger, en particulier les bons que pourrait émettre le Trésor de cet État? L'organisation moderne des marchés financiers a rendu le capital monnayé plus fluide que jamais. L'adoption de l'étalon d'or, en droit ou en fait, par la plupart des grandes nations modernes, diminue beaucoup les risques d'emploi de fonds au dehors : jointe à la merveilleuse facilité des communications de toutes sortes, elle abaisse les barrières et permet à ceux qui désirent emprunter de frapper à bien des portes qui leur étaient jadis fermées. Si les conditions du prêt sont avantageuses, si le taux offert est élevé, les garanties suffisantes, le banquier sollicité conclura l'opération, à moins qu'il ne juge que des raisons de haute politique la lui interdisent. Souvent d'ailleurs, ce n'est pas directement entre le débiteur et le créancier que les négociations se poursuivent : nous avons vu récemment des banques suisses, qui avaient escompté des bons du Trésor hongrois, les offrir à leurs correspondans français. Des bons japonais, souscrits à Londres en 1904 et en 1905, avaient été apportés à Paris par des financiers anglais. C'est ainsi que, sur une même place, il arrive que se négocient concurremment des obligations portant la signature des adversaires qui sont aux prises. Il est de notoriété publique que la Turquie, au cours de l'année 1912, a recueilli des fonds en France et que, à la même époque, la Bulgarie, sans réussir à y émettre le grand emprunt qu'elle projetait, obtenait une avance partielle, qui a été doublée après la signature de l'armistice de Tchataldja. Des bons serbes ont trouvé leur chemin dans les portefeuilles français. La Grèce, qui avait émis un emprunt « de prévision » dès 1910, avait commencé les hostilités avec une encaisse particulièrement bien

garnie : elle a cependant dû, vers la fin de l'année 1912, demander de nouveaux subsides à ses banquiers. Nous ne voudrions pas garantir qu'aucun bon autrichien n'ait été escompté au moyen de fonds appartenant à des Français. En tout cas, beaucoup de nos compatriotes ont des comptes ouverts en Belgique et en Suisse ; ils ne sont pas en mesure d'empêcher les banques de Genève ou de Bruxelles de se livrer à des opérations qui ont pour résultat d'employer leurs dépôts à alimenter les caisses de la Triple-Alliance.

Nous citons là quelques exemples pris au hasard parmi ceux que fournit l'histoire contemporaine. Les engagemens à court terme des Trésors publics constituent aujourd'hui une sorte de monnaie d'échange fort appréciée des banquiers et qui circule d'une façon incessante sur les principaux marchés. Non seulement ces bons se vendent et s'achètent, mais ils servent de garantie à des avances temporaires que l'on appelle en termes techniques des *pensions*, et auxquelles de grandes sociétés, telles que les compagnies de chemins de fer, d'assurance, de navigation, consacrent régulièrement des sommes importantes. C'est ainsi que, à l'heure où nous écrivons, il se trouve dans les portefeuilles parisiens une carte d'échantillons de bons du Trésor des pays les plus divers, de cantons, de villes, jusqu'à ceux du Congo, récemment émis, au taux de 5 pour 100. Les États modernes voient dans cet élargissement du marché de leurs obligations à court terme une raison de les multiplier. Ils dissimulent souvent par ce moyen une situation, que l'émission de rentes consolidées ferait apparaître plus brutalement aux yeux des contribuables.

C'est un phénomène nouveau que la diffusion extrême de ces valeurs émises par les Trésors publics, qui ne cherchent plus exclusivement leurs acquéreurs, comme autrefois, parmi les nationaux. Il y a quelques semaines, le ministre des Finances autrichien, M. de Zaleski, répondant à un député qui lui reprochait d'avoir traité avec des banques américaines, déclarait, à la tribune du Parlement, que « l'argent a un caractère international et que peu importe le côté d'où il vient. » Cette assertion est significative dans une pareille bouche et à un semblable moment. De nombreux exemples empruntés à l'histoire en démontrent l'exactitude ; mais elle n'avait pas encore revêtu le caractère officiel qui vient en quelque sorte de la consacrer. Quelles

seront les conséquences de cet état de choses au point de vue des relations des peuples entre eux? Les liens qui les unissent en seront-ils fortifiés, ou bien l'esprit particulariste viendra-t-il réagir contre cet internationalisme économique, qui peut paraître aux esprits ombrageux une menace pour l'indépendance et une atteinte à la dignité de la nation? Nous ne chercherons pas à répondre aujourd'hui à ce point d'interrogation. Nous sommes en présence de l'un de ces courans créés par le développement du capitalisme moderne qui ont une force singulière et contre lesquels il est malaisé de lutter : ils sont une conséquence de l'évolution industrielle, de la floraison luxuriante des sociétés anonymes, de l'expansion des grandes institutions de crédit. Le besoin d'activité de ces organismes puissans, qui détiennent des milliards, les conduit à faire couler le Pactole dont la source est entre leurs mains, vers les régions où il fera lever les moissons les plus abondantes, c'est-à-dire là où le capital trouvera sa plus large rémunération. C'est presque une loi d'attraction ou d'équilibre physique qui appelle les flots fécondans là où le besoin s'en fait le plus vivement sentir.

Nous sommes les premiers à reconnaître que d'autres causes peuvent contrarier ou retarder l'effet de celles que nous venons de décrire: mais, quelle que soit leur puissance, elles n'agissent que pendant un temps. Nous verrons de plus en plus, en dépit même des législations hostiles, les capitaux se distribuer à la surface du globe selon la loi de l'offre et de la demande, et renverser à un moment donné les barrières qui auraient été élevées entre les nations. Celles-ci d'ailleurs contribuent, inconsciemment peut-être, à accélérer ce mouvement par les tentatives incessantes qui se font pour unifier les lois commerciales. Nous avons déjà parlé de l'importance qu'a dans la matière l'étalon monétaire : à mesure qu'un plus grand nombre de peuples reconnaissent l'or comme seul métal libératoire, susceptible d'effectuer tous les paiemens, une simplification extrême se produit dans les échanges internationaux, autrefois compliqués et souvent arrêtés par la diversité des législations monétaires. Un rouble russe, un *yen* japonais, un dollar américain étant aujourd'hui des poids d'or certains et invariables, le négociant français qui expédie des marchandises à Pétersbourg, à Tokio ou à New York, n'a aucune inquiétude à concevoir sur la qualité du paiement qui lui sera fait, ni sur la possibilité pour lui de con-

vertir les espèces qui lui seront remises en monnaie française. De nouvelles facilités sont données chaque jour aux échanges : par deux fois les délégués des principales nations du globe se sont réunis à La Haye pour essayer d'unifier les règles qui président à la création et à la négociation des lettres de change et des chèques. Nous ne mentionnons que pour mémoire les conventions postales et télégraphiques qui ont depuis longtemps aplani les voies entre les peuples et qui contribuent tant à multiplier les communications.

Tous les progrès réalisés dans le transport des marchandises, des individus, de la pensée elle-même dévorant en quelques secondes des espaces qui ne sont plus limités que par les dimensions du globe, accroissent naturellement la mobilité des capitaux et leur inspirent cet amour des voyages qui est aujourd'hui si développé chez les humains. A peine un chemin de fer est-il ouvert en Chine, aux Indes, en Afrique, que les indigènes, jaunes, rouges ou noirs, se précipitent dans les voitures et satisfont ainsi un besoin de locomotion qui n'est pas l'apanage des seuls hommes civilisés. Il en est de même pour les espèces monnayées, pour les lingots d'or et d'argent, que de faibles variations du change promènent à travers les océans, d'un continent à l'autre, pour les capitaux qu'elles représentent et qui eux aussi, avec plus de facilité et de rapidité encore, au moyen d'une lettre, d'un télégramme ou d'un câble, émigrent d'un bout à l'autre de la terre. Les statisticiens sont impuissans à nous renseigner sur le volume des transactions de cette nature qui s'effectuent journellement ; mais nous pouvons affirmer qu'il ne cesse de croître. Il grandit, non seulement en proportion du développement du commerce extérieur qui est en augmentation régulière chez la plupart des nations, mais aussi en raison de l'activité financière toujours bouillonnante qui se manifeste sur les divers marchés du monde : elle a pour alimens des dettes publiques, dont le total se gonfle chaque année, les actions et obligations des sociétés particulières, enfin l'ensemble de ces disponibilités qui tendent de plus en plus à se concentrer dans les banques, où elles servent à l'escompte et aux avances à court terme. Dans cette dernière catégorie viennent se ranger les encaisses des Trésors publics, appelés à jouer sur ce domaine un rôle d'autant plus important qu'ils disposent de ressources plus considérables.

L'extension des attributions de l'État, qui est un des caractères de l'évolution des sociétés modernes, tend à faire passer par ses caisses des sommes de plus en plus fortes. Nous avons montré quelques-unes des conséquences de ce phénomène, dont l'intensité, selon toute vraisemblance, ira plutôt en augmentant qu'en diminuant. Il est un de ceux qui démontrent les progrès que fait chaque jour ce que l'on peut appeler l'internationalisation des intérêts. On eût bien étonné nos pères en leur disant qu'au XXe siècle les plus grands empires ne craindraient pas de laisser une partie de leurs trésors de guerre en dépôt à l'étranger, parfois même chez des nations dont rien ne prouve qu'elle ne seront pas leurs adversaires de demain. Certes, ces dépôts ne courent point de risques sérieux; la rigueur des engagemens commerciaux, la facilité de rapatriement des sommes déposées même en des points très éloignés sont telles, qu'un crédit de banque peut presque être considéré comme l'équivalent d'une encaisse métallique détenue par le propriétaire des fonds. Mais nos observations n'eussent-elles d'autre résultat que celui d'attirer l'attention sur un état de choses nouveau, sans analogie dans l'histoire des siècles passés, qu'elles ne nous paraîtraient pas inutiles. Elles indiquent une fois de plus la tendance des peuples modernes à étendre leur activité économique au delà de leurs frontières : ce ne sont pas seulement les particuliers qui placent au dehors une partie de leur fortune, mais les Gouvernemens eux-mêmes qui se trouvent amenés à suivre cet exemple et à donner des argumens à ceux qui espèrent que ce chevauchement d'intérêts, ces rapports incessans, même bornés au champ des intérêts matériels, assureront une détente durable dans les relations internationales. C'est une vérité dont sont certainement pénétrés les diplomates qui se sont réunis à Londres à la fin de l'année 1912, et qui, dans les graves discussions d'où doit sortir un remaniement de la carte de l'Europe Orientale, ne sauraient oublier la situation financière des États qu'ils représentent.

RAPHAËL-GEORGES LÉVY.

REVUE LITTÉRAIRE

LA PRAIRIE ET LA CHAPELLE (1)

Borville est un village de Lorraine, entre Épinal et Lunéville, non loin de la forêt de Charmes ; un village pieux : des statuettes de la Vierge protègent les portes des maisons. A Borville demeurait, au commencement du siècle dernier, Léopold Baillard, « père de trois prêtres. » En 1821, l'aîné, qui s'appelait aussi Léopold, fut nommé curé de Flavigny-sur-Moselle, et ses deux frères, l'un François et l'autre Quirin, furent, peu de temps après, nommés dans des paroisses toutes proches.

Les trois Baillard, hommes de rêve et d'action, bouleversèrent le pays. Animés d'un grand zèle religieux et dominateur, ils restaurèrent, sur la colline de Sion, le sanctuaire et le culte de Notre-Dame. Ils fondèrent un institut de frères et une congrégation de religieuses : la colline fleurit de pensée divine et de prospérité. Ils cédèrent à la double ambition qui les excitait : une ambition d'apôtres ardens et une ambition de paysans qui élargissent leur domaine. Ils engagèrent de folles dépenses ; et ils allaient trop hardiment à la faillite, quand l'évêque de Nancy, prudent, les avertit et leur commanda de faire, à la Chartreuse de Bosserville, une retraite un peu calmante. L'évêque, en outre, dispersa les frères et les religieuses. Et voilà détruite l'œuvre des Baillard.

L'œuvre, non l'énergie des Baillard, une ferveur si bien allumée

(1) *La colline inspirée*, par Maurice Barrès, [illegible] in-18 ; Emile-Paul.

ne va pas s'éteindre : il y a, pour la nourrir, tous les sentimens les plus divers, anciens et nouveaux, ceux qui couvent depuis des siècles comme les grosses bûches d'un foyer, ceux qui flambent comme des fagots sans cesse jetés sur un feu profond. Sorti de la Chartreuse et dégagé de sa pénitence imparfaite, Léopold Baillard ne se soumet aucunement : et il exaltera le vif entrain de ses deux frères.

Il est éperdu, quelques jours. Mais on lui a parlé de Vintras, l'extraordinaire bonhomme Vintras, absurde et malin, qui a fait tous les métiers, le métier d'enfant trouvé, celui de commis libraire et d'ouvrier tailleur, de marchand forain, de domestique, de garçon de café, de relieur, et qui, ayant reçu la visite de saint Michel archange, s'est pour finir établi thaumaturge. Vintras, à Tilly-sur-Seulles, multiplie à foison les miracles, devient le prophète Élie réincarné, l'organe de Dieu, annonce un christianisme imprévu et prodigieux, lance des paroles de terreur et d'extase.

Léopold Baillard était, sans le savoir, une âme en peine d'hérésie ; il avait le tempérament de l'aventure : et il lui manquait seulement la doctrine. Vintras la lui donna. Dangereux cadeau ! Et Léopold Baillard, en Lorraine, promulguera passionnément la doctrine de Vintras. Il fondera une petite église. Il réunira autour de son erreur enchantée un troupeau de fidèles que touche son éloquence et que tourmente son prestige. La colline de Sion frémira d'espoir et de révolte. Elle méprisera l'autorité de l'évêque, l'autorité de Rome. Il y aura un duel d'influence, une rivalité acharnée, entre ces deux puissances : l'aguichant désordre que les Baillard susciteront dans les esprits, dans les cours, et l'ordre qu'impose infailliblement l'Église. Il y aura une belle démence ; il y aura du scandale. Il y aura, sur la colline, des idées ridicules, parées de mots splendides, et qui mèneront des cavalcades de Sabbat. Il y aura des polémiques de Dieu et du Diable ; il y aura des batailles, des brutalités ; il y aura d'ineptes et poignans martyres, il y aura de la frénésie.

Les Baillard seront excommuniés. Le village, qui les a favorisés de sa complaisance, les reniera, les insultera, les tournera en dérision, les lapidera. Puis, en 1870, la Guerre ! Et Léopold Baillard, devant les calamités, se réjouira : le règne du Bien doit naître (selon Vintras) de l'excès du Mal. Mais, quand se retire l'ennemi, le Bien n'est pas né. Le vieux Baillard estime que le Mal était anodin. Et le vieux Baillard languit désespérément. Il meurt, âgé de plus de quatre-vingts ans ; avant de mourir, il abjure son hérésie.

Voilà, en résumé, l'anecdote que, dans *La colline inspirée*, raconte M. Maurice Barrès.

Anecdote vraie. Et récente : le vieux Baillard est mort en 1888. Autour de la colline, là-bas, le souvenir des hérésiarques dure encore ; mais il diminue. L'oubli aura d'autant plus vite raison des Baillard qu'on évita de parler d'eux au moment où leur nom suffisait à évoquer des repentirs : les repentirs de ceux qui, ayant suivi les Baillard, s'étaient dressés contre l'Église et les repentirs de ceux qui, ayant bafoué les Baillard, ne savaient plus s'ils n'avaient pas offensé la miséricorde. Il est tombé sur la mémoire des prêtres inquiétans un étrange silence, composé de vergogne et de pitié. L'auteur de *La colline inspirée* entendit, enfant, leur mention passer dans les causeries. Et l'on n'insistait pas ; on éludait le détail. Aujourd'hui, une demoiselle septuagénaire avoue qu'étant jeune fille et descendant, par une chaude après-midi, la côte de Sion, elle a vu un homme et une femme, près de la route, bêcher les pommes de terre. L'homme avait un pantalon de treillis, comme en ont les soldats à la caserne, et un vieux chapeau de paille ; la femme, une jupe courte : et, l'un et l'autre, les pieds nus dans des sabots. Ils saluèrent la jeune fille et M. Magron, curé de Xaronval, oncle de la jeune fille et qui l'accompagnait. La jeune fille dit au curé : « Ils vous ont salué, mon oncle, comme des gens qui vous connaissent... » Et M. Magron répondit : « C'est le grand François et la sœur Euphrasie. Je n'ai pas voulu m'arrêter ; mais, tout de même, ça m'a fait quelque chose... » Sur cette rencontre furtive, un demi-siècle s'est tassé. Puis interrogez, là-bas, les vieilles gens et les jeunes : vous n'aurez rien que d'évasif ou d'ignorant. Et ainsi se perdait la singulière et condamnable renommée des Baillard.

L'auteur de *La colline inspirée* cherchait en vain les Baillard, dans tout le pays. Il les cherchait avec une avide curiosité, que nul récit ne satisfaisait : curiosité qu'éveille, chez un psychologue, le cas si surprenant du mauvais prêtre ; et curiosité particulière, pour ce Lorrain qui réclame à ses morts le secret de son individualité, c'est-à-dire le double secret de son tumulte et de sa règle. Et les Baillard semblaient perdus, quand il découvrit, à la bibliothèque de Nancy, sous les numéros 1592 à 1635, les papiers des Baillard, correspondance, visions, entretiens, révélations divines, annales, pièces de procédure, prières, livres de comptes, enfin tout un immense grimoire, et qu'il dépouilla.

Bref, c'est de l'histoire, qu'a, cette fois, écrite M. Maurice Barrès. Qu'est-ce, pour lui, que l'histoire ?

Sa méthode ? — Son livre, dit-il, est sorti « d'une infinie méditation au grand air, en toute liberté, d'une complète soumission aux influences de la colline sainte, et puis d'une étude méthodique des documens les plus rebutans. »

Je vois (si j'ose ainsi parler) d'ici Gabriel Monod !

Les documens ne rebutaient pas Gabriel Monod ; d'ailleurs, je crois qu'il ne méditait pas infiniment au grand air et je suis sûr qu'il n'aurait jamais soumis à l'influence de nulle colline le choix de ses conclusions. Plutôt, il ne concluait pas.

M. Maurice Barrès a une tout autre idée de l'histoire. Il ne se contente pas d'une collection minéralogique pour témoigner d'un volcan. L'histoire, il la veut fraîche et vivante; il la veut telle que les documens ne la donnent pas, mais telle que, sur les documens, la ressuscite une imagination très attentive et chaleureuse. A mon avis, il aurait dû citer un peu les documens : on a plaisir à voir où commence et où finit la certitude matérielle, où commence la conjecture; du moins, j'ai plaisir à le voir et plaisir à voir la conjecture naître et s'épanouir, tandis que ma persuasion l'accompagne de tous ses vœux craintifs et vigilans. Ce n'est pas le goût de M. Barrès. Et, quand Chateaubriand, pèlerin de l'Hellade enturbanée, visitait Argos, le bon Avriamotti, sans génie aucun, lui offrait les services d'une patiente érudition ; mais Chateaubriand l'écartait, disant qu'il n'avait pas besoin de tout ça. M. Barrès a plus d'analogie avec Chateaubriand qu'avec Gabriel Monod; et il a pris la bonne part.

S'il dédaigne peut-être les petites précautions des érudits, et voire avec un peu de superbe, il ne dédaigne pas la vérité, certes. Son livre est tout plein du désir de la vérité; son livre est tout plein de vérité. Mais, s'il ne sépare pas le document de la conjecture, c'est (en dépit de l'apparence) que son procédé ne le lui permet pas : c'est amour de la vérité encore, et de l'authentique vérité, de celle qu'on rattrape dans le passé, brûlante et palpitante comme la vie. Cette vérité-là, dans les paperasses qu'ont laissées les Baillard, est morte. L'étincelle qui la peut embraser : l'imagination. Seulement, une imagination qui ne se livre point à ses velléités; une imagination docile aux réalités et qui réussisse le paradoxe d'unir à la libre intuition l'obéissance la plus dévouée. Il ne faut pas qu'elle invente : il faut qu'elle devine ; et c'est l'invention de la vérité.

M. Barrès qui, autrefois, a formulé (avec quelle délicate maîtrise!) les méthodes du *moi*, se montra ensuite soucieux du *non-moi* et de ses méthodes. Il les employa dans le pur chef-d'œuvre de *Colette Baudoche*.

Encore, là, créait-il, — avec exactitude, mais à sa guise, — et Colette et l'entourage de cette charmante fille. Les Baillard ne dépendent pas de lui ; c'est pour découvrir les Baillard qu'il a instauré cette méthode : les documens et la méditation soumise à l'influence de la colline sainte. Il dit : « J'ai surpris la poésie au moment où elle s'élève comme une brume des terres solides du réel. » Et, de même qu'un autre historien nous ferait d'abord assister à son enquête d'archiviste, à son débrouillement de textes, il nous fait assister, lui, à sa « méditation soumise » sur la colline de Sion. Quel prélude !...

« Il est des lieux qui tirent l'âme de sa léthargie, des lieux enveloppés, baignés de mystère, élus de toute éternité pour être le siège de l'émotion religieuse... » Il cite Lourdes, entre le gave et le rocher ; la plage mélancolique des Saintes-Maries, Vézelay héroïque, la lande de Carnac, la forêt de Brocéliande, le mont Auxois, « autel où les Gaulois moururent aux pieds de leurs dieux ; » Domrémy, avec ses trois fontaines... « Ce sont les temples du plein air... » et « il y a des lieux où souffle l'esprit... » Sur la colline de Sion-Vaudémont, promontoire en demi-lune, les Celtes avaient placé, à l'une des pointes, Rosmertha la déesse, à l'autre pointe le dieu Wotan. La Vierge mère s'est substituée à la déesse : et les seigneurs de Vaudémont bâtirent leur château sur l'ancien sanctuaire du dieu. Les cultes de Rosmertha et de Wotan, jadis, étaient associés. Semblablement, les seigneurs de Vaudémont posèrent leur couronne au front de la Vierge. Et ainsi, « à travers les siècles, la pensée de la montagne s'est déroulée et s'est amplifiée sans que la tradition fût rompue. » Maintenant, le château a disparu ; et, en 1793, une bande venue de Vézelise a démoli la statue sainte. Mais, dans les décombres de la colline, les gens du pays ont trouvé une vierge de pierre, qui tient dans sa main l'alérion de Lorraine et qui en amuse l'enfant Jésus : ils l'ont dressée sur le sol où leurs pères priaient la vierge de Sion : par elle-même et par l'insigne qu'elle porte, elle figure les deux puissances tutélaires de la colline et continue le double rôle séculaire de la chapelle et du château. Telle est, sur la colline de Sion-Vaudémont, la perdurance du passé.

Sur la colline de Vaudémont, à l'automne, la lumière est d'un jaune mirabelle. Par les jours dorés de septembre, les nuages glissent dans un ciel immense. La plaine est plissée, comme de dunes. Il y a des champs, des pâturages, des vignobles, des bois, des labours « où les raies de la charrue font un grave décor : » et il y a le vent perpétuel, dans un vaste paysage. « Cet horizon où les formes ont peu de diver-

sité nous ramène sur nous-mêmes en nous rattachant à la suite de nos ancêtres. » Ils avaient là leurs travaux, — les conditions du labeur et des journées ne changent pas, — leurs travaux et leur songe : le songe a traversé les siècles et continue. « C'est toujours ici le point spirituel de cette grave contrée ; c'est ici que sa vie normale se relie à la vie surnaturelle. » Un Lorrain qui monte la colline sent des ombres l'accueillir, des ombres qui naissent de son cœur, des ruines et du sol tout chargé de passé, tout chargé d'antique silence. Un Lorrain, ce fut Léopold Baillard : les ombres de la colline l'ont frôlé ; et il a subi le silence de la colline, un silence où des voix soudain s'élevaient et l'adjuraient de glorifier ce lieu sublime, toutes les voix de la colline, récentes, ou anciennes, ou antiques. Et les « dragons du paganisme » l'assaillirent en même temps que les anges chrétiens l'exhortaient.

Ces pages admirables, je les appelais un prélude. Elles sont, en effet, de qualité musicale ; ou bien l'on ne sait quel est leur artifice, pour vous ravir et vous convaincre. On dirait que, du paysage, surgit l'esprit du paysage ; et cet esprit du paysage se réalisera dans les âmes singulières de ces Baillard, de sorte que ceux-ci, tout en gardant leur singularité, nous deviendront évidens et naturels : nous aurons cru les attendre.

Les voici tous les trois. Léopold est le plus chimérique et il est le chef. Quant à ses dehors, un curé de campagne. Un peu lourd, il s'assied, « ses larges mains aux ongles noirs étendues comme mortes sur sa soutane couverte de taches. » Seulement, son regard passe au-dessus des gens avec lesquels il cause ; il a au coin des lèvres un sourire « orgueilleux et acquiesçant, » et ses yeux, sur les gens, opèrent une fascination bizarre : le feu secret qui est en lui lance des flammes invisibles, mais fortes. François : un grand garçon très gai, jovial même et qui vous traite le mystère avec une familière bonhomie. Il a de la repartie et présume qu'il n'est pas de ceux à qui l'on en fait accroire : et puis il est crédule comme pas un. Quand Léopold, de Tilly-sur-Seulles où Vintras l'endoctrine, écrit à la petite communauté, raconte les miracles et toute la thaumaturgie de l'imposteur dont il est dupe, François éclate de rire. Mais il est curieux. Il va donc à Tilly-sur-Seulles, rejoint son frère, connaît Vintras et, comme un autre, cède aux argumens de l'absurdité. Vintras le nomme Pontife de Sagesse. Et, au retour, il annonce qu'il est ce Pontife de Sagesse. Mais, en l'annonçant, il éclate de rire encore : « Vous êtes bien étonnés ? Je l'ai été plus que vous ! » Il ajoute : « En voilà, des merveilles ! » Et il n'a aucun doute : mais il admire joyeusement l'imprévu. Il sera plus

entêté que personne et mourra sans confession. Quirin, le cadet, un homme de procédure et d'astuce : le hasard a fait de lui un prêtre ; il passera son temps à tirer son épingle du jeu. Certes, l'esprit de Léopold entrera en lui, l'habitera, mais comme on a vu, autour de Napoléon, des gaillards ordinaires soudain hantés de son génie et qui devenaient des héros de par l'héroïsme d'un autre : et, l'Empereur parti, ces héros d'un jour retombaient dans leur médiocrité. Quirin, de même, par ses chutes, montrera que la mystique était en lui une étrangère qui abuse de l'hospitalité.

Les trois Baillard, prêtres et qui mènent le rêve religieux au delà des confins où le borne la prudence de l'Église, ces grands rêveurs déchaînés demeurent des campagnards de Lorraine. S'ils vont très loin et s'ils vont (comme on dit) au diable, dans l'aventure intuitive, le fond de leur âme, c'est le désir paysan de posséder la terre. Ce désir, on le prend au sol qu'on laboure, on le prend aux sillons droits qu'on trace et qu'on tracerait volontiers plus avant. Les Baillard l'ont pris sur la colline, au point d'être obscurément les émules des seigneurs qui jadis régnaient à Vaudémont. Mais la colline porte le château et la Vierge : ainsi se mêlent, dans leur désir, cupidité, mysticité, en une synthèse déconcertante et vivante. L'auteur de *La colline inspirée* eut l'art très juste de ne leur prêter qu'une petite philosophie. Ce n'est point un système d'idées qui les possède ; mais, leurs bribes d'idées, qui toutes seules ne feraient qu'un désordre insignifiant, le désir les dirige et les compose. Il fallait, pour doser ainsi les divers éléments de ces étranges personnages, une fine justesse d'analyse, une admirable entente de la réalité profonde, sa véritable divination. Et c'est où a réussi l'auteur de *La colline inspirée*, avec une sorte d'habile génie.

Après avoir vu les Baillard aux prises avec leur idéologie fantasque et avec leur extravagance métaphysique, on nous a si bien préparés à eux qu'on peut nous dire sans nous dérouter : « Ils demeuraient les frères de ces robustes garçons de ferme que l'on voit le dimanche, devant l'église, sur la place. Ils étaient la fleur du canton, trois bonnes fleurs campagnardes, sans étrangeté, sans grand parfum ni rareté, mettons trois fleurs de pommes de terre. » Ici, les mots indiquent que l'auteur s'amuse ; et, de ses bonshommes, il fait un heureux croquis. Il y a, dans sa désinvolte gaieté, le contentement de sentir qu'il tient ses bonshommes et qu'il n'a plus à se méfier. Ses bonshommes, les voilà !

Cette jolie aisance est l'agrément de tout ce livre, comme elle en est la prouesse. La difficulté de mettre en œuvre une telle matière est

la théologie se combine avec les instincts paysans, cette difficulté on ne l'aperçoit pas. Au culte du *moi*, souci de naguère, comme s'est magnifiquement ajoutée l'intelligence du *non-moi !*

Quelle peinture, celle-ci ! peinture et du paysage et des âmes ! De Tilly-sur-Seulles et de la compagnie de Vintras, les trois Baillard sont revenus à leur village lorrain, tout occupés, tout infatués de surnaturel. Et ils ont reçu, avec cérémonie, la visite de leurs ouailles. On les a félicités de leur retour ; ils ont parlé, ils ont promis des révélations, Léopold avec un grand air épiscopal, les autres avec des mines averties. Maintenant, le soir tombe ; les gens sont partis et, autour des trois prêtres, il ne reste plus que la douce intimité des frères et des sœurs, humbles, timides et tendres. C'est l'heure de souper ; elle assemble dans la cuisine, auprès des voyageurs arrivés, frère Martin et frère Hubert, sœur Thérèse et sœur Euphrasie, sœur Marthe et sœur Lazarine, bonnes âmes que la tribulation n'a pu effaroucher. Alors : « Comme ils sont contens ! Pour la première fois, depuis la grande dispersion et depuis qu'ils ont formé un nouveau foyer, ils reçoivent leur Supérieur. Autour de la table, sous la pauvre lumière d'une lampe, ils forment une petite société d'amis vérifiés par le malheur. Paysage charmant et singulier que cette tablée de prêtres, de frères et de nonnes, un très vieux paysage. Tous ces gens rassemblés là, avec leurs soutanes fatiguées, leurs robes à lisérés bleus, leurs collerettes, leurs larges manches retroussées et leurs cornettes, font moins penser à des gens d'église qu'à des terriens de l'ancienne France. A leurs traits, à la rudesse de leurs manières, à la franchise salubre de leurs attitudes, on croirait voir un de ces tableaux où le grand artiste Le Nain peignait des paysans du XVIIe siècle, assis autour d'une table avec du vin et des femmes pour les servir. » Déjà le lecteur songeait aux tableaux de Le Nain, quand l'auteur les cite : alors, la vision, déjà complète, a la solidité d'une certitude. Or, toute la longue histoire des Baillard est ainsi peinte dans son atmosphère. Les épisodes se succèdent ; ils sont extrêmement variés, allant du rêve le plus solitaire aux plus violentes bagarres. Et la lumière change, de scène en scène ; elle change, mais dans une atmosphère continuellement la même et qui donne aux différentes clartés une touchante analogie. Nous sommes en un coin du monde, et où la vie peut multiplier ses fantaisies, voire les plus exubérantes, sans échapper à nos regards, qui ne perdent rien d'elle.

Comme naît d'une plante la profusion des feuilles et des fleurs, la quantité de leur dessin, de leurs nuances, l'atmosphère de la colline colore ensemble tous les personnages qui sont nés parmi elle : leur

réunion fait une harmonie. Mais ils ne se confondent pas. Chacun d'eux est particulier. Aucun d'eux ne nous déçoit, pas même cette inquiétante sœur Thérèse qui a, dans l'esprit, « les virevoltes d'un martin-pêcheur, tout bleu, tout or, tout argent, sur un paisible étang de roseaux ; » sœur Thérèse qui a les allégresses, les bonheurs, les mélancolies et les douleurs du printemps, de l'été, de l'automne et de l'hiver et qui est, comme la nature, sensible au passage des saisons et, dans les saisons mêmes, sensible au passage des heures inégales ; sœur Thérèse qui, un beau jour, un triste jour, « se perd dans l'ombre, » comme s'en va dans le crépuscule mourant le sourire d'une journée.

Il n'est pas facile de dénombrer, sans les déranger, sans défaire la combinaison de leur charme et de leur signification, tant de beautés. A louer les unes après les autres, je disloque ce livre qui a l'unité d'un chant, — ou bien, si l'on veut, l'unité de ces villages où les maisons, bâties avec la pierre et la terre de l'endroit, sont de la même teinte que le paysage : de la même teinte aussi, les gens, parce qu'ils travaillent le sol de cet endroit ; et leur pensée, à contempler ce paysage, a pris la même teinte.

Mais il faut pourtant signaler les plus émouvantes péripéties de ce roman qui met en branle les plus vifs sentimens de l'âme, l'amour divin, la recherche de l'infini, l'audace de la croyance, la tendresse, la rébellion, le désespoir. Léopold Baillard, illuminé d'erreur, gravit un calvaire de triomphe. Il s'est d'abord élevé très haut dans l'orgueil : et, aux étapes du martyre qu'il a mérité, qu'il accepte, l'orgueil qu'il s'est procuré en route le soutient. A la Chartreuse, où on l'a placé pour qu'il se repentît, les Pères, durant l'office nocturne, et les profès en habits blancs, et les novices aux chapes noires, tournent vers les antiphonaires leurs lanternes et, priant ou psalmodiant, ils intercèdent en faveur de lui ; mais, en lui, frémit davantage « l'homme de désir qu'il a toujours été. » Au moment de quitter la Chartreuse, un Père l'encourage, avec de bonnes paroles : mais il répond : — « Comment voulez-vous que j'aie pu trouver la paix ici ?... » Au surplus, a-t-il souhaité la paix ? Il est une âme de guerre. Et, la guerre, il l'aura.

Quelle angoisse, néanmoins, quand tout l'abandonne ! Mais, son angoisse, il la compare à celle qu'endura Jésus dans le jardin des Oliviers. Les fidèles qui le trahissent, ne comptait-il pas sur leur trahison, pareille à celle que l'évangile a notée ? Les coqs chantent, de village en village : il comptait bien que les coqs chanteraient, cette nouvelle fois.

Il y a une semaine de la Passion pendant laquelle il subit, comme un halluciné, mais dans la réalité concrète, le détail du supplice divin. Son orgueil le substitue au divin supplicié; son obsession lui présente, ainsi qu'à tant d'hérétiques dans les annales des hardiesses de l'esprit, le parallélisme de son aventure et de l'autre. Sa souffrance lui déroule un nouvel évangile; et il a conscience de vivre, tout pantelant, les symboles de la suprême révélation.

Il est dehors, à tous les vents. On l'a chassé de son petit monastère. Il en est sorti dans une charrette que traînait un âne; et il regardait l'âne, il regardait aussi les gens qui, pour activer la bête, avaient aux mains des rameaux. Il est dehors; une bonne femme vient au-devant de lui, comme cette femme qui s'approcha du Sauveur afin de lui essuyer le visage. Et il entre dans la maison de son exil, de sa défaite, justement à l'heure où Notre-Seigneur expira, un tel jour.

Drames terribles de l'âme, qui arrive par les chemins de la piété au scandale du sacrilège! Et Léopold Baillard mourra dans le giron de l'Église, ayant reconnu sa folie.

Léopold Baillard a entendu, sur la colline de Sion, le dialogue de la Chapelle et de la Prairie : le souffle qui tournoie entre Sion et Vaudémont jette à la Chapelle les rumeurs de la Prairie et à la Prairie le message de la Chapelle. « Je suis, dit la Prairie, l'esprit de la terre et des ancêtres les plus lointains, la liberté, l'inspiration. » La Chapelle répond : « Je suis la règle, l'autorité, le lien; je suis un corps de pensées fixes et la cité ordonnée des âmes. » La Prairie : « J'agiterai ton âme... » Et la Chapelle : « Visiteurs de la Prairie, apportez-moi vos rêves pour que je les épure, vos élans pour que je les oriente... Viens à moi si tu veux trouver la pierre de solidité, la dalle où asseoir tes jours et inscrire ton épitaphe. »

Le livre s'achève sur cette allégorie de la Prairie et de la Chapelle. Et traduisons cette allégorie : c'est le dialogue, ou le conflit, des spontanéités et de la discipline.

Ce grand beau livre, *La colline inspirée*, nous l'avons premièrement examiné du dehors; et puis nous avons tâché d'y entrer peu à peu : maintenant, ne sommes-nous point à son cœur même, à la pensée qui, de là, se distribue dans tous les épisodes?

Spontanéités et discipline : il s'agit de l'individualisme et de ses formes. Et ce n'est pas seulement *La colline inspirée* que voici dédiée à ce problème : c'est toute l'œuvre de cet écrivain, depuis son premier volume et constamment. D'abord, avec le jeune entrain de qui goûte le récent plaisir de la vie, il écartait les barbares et organisait, pour le

moi, une solitude ornée des dépouilles du monde. Sa confiance éconduisait l'usage ancien ; dans l'expérience des siècles, il ne consentait qu'à choisir, suivant son caprice, les plus jolis stratagèmes et, principalement, il voulait que le *moi* pût trouver lui-même sa règle toute neuve, pour sa fraîche nouveauté. Il lui ouvrait tout grands les champs du temps et de l'espace, les époques et les villes, les idées, le divertissement des métaphysiques. Il l'invitait aux plus audacieuses conquêtes ; et il lui donnait à ravager, pour ses parures, l'amusant univers. Je ne sais si nulle adolescence de l'esprit s'est élancée avec plus de fougue.

Et puis, au bout de son élan, le *moi* butte à une forte muraille. Il l'avait prise pour un horizon, mais au delà duquel s'étendent largement d'autres contrées et des voyages. C'est une muraille, et circulaire, la muraille d'une prison. Le *moi* sait alors qu'il est enclos.

Il examine ses trésors. Et les uns ne lui sont de rien ; les autres ne sont pas nombreux. Il se replie sur lui-même et, au fond de lui, comme dans une tombe vivante qui serait lui, trouve ses morts. La muraille où s'est heurté son élan borne ses voyages : ses morts, trouvés en lui, bornent sa méditation. Il examine ses trésors ; et les seuls qui ne lui soient pas de rien, les seuls qui ne soient pas une brocante de bazar, ses morts les ont aimés, ses morts les lui ont préparés. Il se flattait d'inaugurer la vie ; il la recommence et, plutôt même, — écartons la moindre illusion d'aucun début, — il ne fait que la continuer. Il est captif : et qu'il chante, pour se distraire, sa captivité !

C'est, dans l'œuvre de M. Barrès, un deuxième temps : celui des stances du chagrin

Le prisonnier, plus tard, se libère. Mais il se libère selon cette parole de saint Paul : « Étant lié, je suis libre ! » C'est dans la connaissance de ses limites qu'il découvre sa liberté, dans la discipline consentie qu'il assure son indépendance. Il renonce à la vaine apparence d'un infini de mensonge et qui le tentait ; son renoncement le dégage. Faut-il, à ce tournant d'une dialectique passionnée, dire que le *moi* se renonce ? Il n'abandonne que du néant et saisit de la vérité. Il avait l'air de se limiter à ses morts ; et c'est par eux qu'il se propage au delà de ses propres limites. Le cantique de captivité devient un hymne de libération.

Donc, l'individualisme agrée ses disciplines : les disciplines de ses morts, ses perpétuels parens.

C'est la suprématie de l'autorité sur l'inspiration ; c'est, dans la *colline inspirée*, le triomphe de la chapelle sur la prairie. Quand

l'évêque châtie Léopold Baillard, nous plaignons ce dur traitement, — ce traitement qu'il fallait qui fût appliqué à ce fol « pour protéger un plus vaste ensemble. » Et, ensuite, quand Léopold Baillard est excommunié, avec ses dangereuses rêveries, — « ô sagesse de l'Église, qui rejette les Léopold et veut les écraser ! »

Ainsi, l'auteur de *La colline inspirée* n'hésite pas. La discipline est, dans cet ouvrage, plus impérieuse et rude que jamais.

On l'a remarqué sans doute, c'est la prairie, maîtresse d'erreur, qui disait : « Je suis l'esprit de la terre et des ancêtres les plus lointains... » Ainsi, le conseil des morts serait-il périlleux ?

Mais la chapelle répond : « Je suis la pierre qui dure, l'expérience des siècles, le dépôt du trésor de ta race. Maison de ton enfance et de tes parens, je suis conforme à tes tendances profondes, à celles-là mêmes que tu ignores et c'est ici que tu trouveras, pour chacune des circonstances de ta vie, le verbe mystérieux, élaboré pour toi quand tu n'étais pas. »

Donc, la philosophie des morts subsiste ; et l'auteur de *La colline inspirée* n'en relâche rien. Mais, toutes deux, la prairie et la chapelle se réclament des morts. « Les ancêtres les plus lointains, » dit la prairie. Trop lointains ! répliquerait la chapelle.

Les morts, qui marquaient nos limites, nous ont bientôt montré le chemin de notre libération. Mais, de morts en morts, suivant leurs invites, n'irions-nous pas trop loin trop librement ? La chapelle interrompt et coupe la file des morts et la fait partir seulement du point où s'est imposée la certitude : point dogmatique. Aussi disais-je que se resserre la discipline.

A qui obéir ? A la prairie ? « Qu'est-ce qu'un enthousiasme qui demeure une fantaisie individuelle ? » A la chapelle ? « Qu'est-ce qu'un ordre qu'aucun enthousiasme ne vient plus animer ? » Mais : « L'Église est née de la prairie et s'en nourrit perpétuellement, pour nous en sauver. »

C'est la conclusion du livre ; et c'est, aujourd'hui, la conclusion d'une œuvre qui emplit de son incessante recherche vingt volumes et qui n'a pas fini de célébrer ses trouvailles. Beau spectacle, et poignant : une philosophie qui s'est, pour ainsi dire, vécue au long d'une existence passionnément active et pensive ! J'ai pitié d'une thèse immobile et qui bavarde.

André Beaunier.

REVUE SCIENTIFIQUE

LES TENDANCES ET LES PROGRÈS RÉCENS DE LA CHIMIE

Le prix Nobel pour la chimie, qui vient d'être décerné à deux de nos compatriotes, M. Sabattier et M. Grignard, a ramené l'attention du public vers cette science, fondée par un des plus grands Français qui furent jamais, Lavoisier. Le développement sans égal, et qu'il faut admirer, de l'industrie chimique allemande, jointe à cette déplorable manie que nous avons sans cesse de nous dénigrer nous-mêmes, — et qui n'est pas autant qu'on le pourrait imaginer une forme de la modestie, — avaient répandu dans tous les milieux cette opinion que la chimie est aujourd'hui une science exclusivement allemande. La haute récompense internationale décernée à MM. Sabattier et Grignard, et qui naguère alla à Moissan, est de nature à détromper sur ce point les gens peu avertis de par ailleurs.

Aussi bien ces réflexions ne sont point dictées par le désir mesquin de délimiter dans la science de ces zones d'influence, séparées par des murailles ethniques, et qui, dans d'autres domaines, créent tant de haines et de folies entre les hommes. La science est une et indivisible parce que les forces qu'elle étudie sont les mêmes en tous les points du vaste univers, et *a fortiori* de ce globule terraqué. Mais ce noble internationalisme qu'elle crée dans l'humanité ne doit pas nous empêcher d'observer que les apports scientifiques des peuples reflètent à leur manière les qualités et les défauts de chacun d'eux. Si impersonnelles que soient les découvertes des sciences exactes, on peut toujours, en refaisant avec eux le laborieux chemin, retrouver l'âme de

ceux qui en furent les artisans. A cet égard, l'histoire de la chimie est caractéristique : elle nous montre apportant sans cesse des idées nouvelles, et laissant à d'autres le soin et l'honneur de les appliquer et d'en tirer les lointaines conséquences. Le développement de cette science, en ces dernières années, enseigne que notre attitude dans le monde offre, — au moins à cet égard, — une remarquable continuité. Et c'est pourquoi, dans l'industrie chimique, nous sommes à un rang qui n'est même pas le second, bien que la France ait produit ces dernières décades la plus riche moisson de découvertes chimiques qu'on puisse imaginer.

Tracer, même en traits brefs, un tableau complet de la récente révolution de la chimie exigerait des volumes. Il nous suffira ici de choisir et de grouper quelques-uns des faits les plus caractéristiques de cette évolution. Aussi bien une simple gerbe de fleurs ne suffit-elle pas à donner au citadin l'image de la prairie et à lui en faire respirer l'âme tout entière ?

On a beaucoup discuté pour savoir si les sciences sont nées de nécessités pratiques ou de ce besoin désintéressé de savoir qui tourmente les hommes. Pour les sciences mathématiques, la question pouvait se poser, et il est encore des esprits ingénieux que n'a point convaincus la démonstration que fit Henri Poincaré de leur origine utilitaire. Pour la chimie, il n'y a point de doute possible : non seulement elle est née des besoins matériels de l'humanité, mais elle puise encore en eux sa principale raison d'être.

C'est le besoin d'armes et d'ustensiles qui, de Tubalcaïn, le huitième homme après Adam, le fondeur et le forgeron de l'Écriture, *malleator et faber in cuncta genera æris et ferri*, fit le premier des chimistes. Les alchimistes médiévaux étaient, eux aussi, malgré l'auréole magique dont les entourait l'opinion populaire, les serviteurs de la nécessité : est-il rien de plus *pratique* que les deux objets de leurs recherches, le grand œuvre et la prolongation de la vie humaine; et ne pourrait-on pas voir, dans ces deux pôles des efforts alchimiques, comme une première idée des deux grandes subdivisions qui aujourd'hui contiennent toute la chimie : le second donnant naissance à la chimie organique, et le premier à la chimie minérale? Si d'un bond nous franchissons la Renaissance et le siècle suivant, ne voyons-nous pas que Lavoisier lui-même n'a fait ses admirables découvertes qu'à la suite de préoccupations industrielles, tantôt à l'occasion d'un concours pour l'éclairage des rues de Paris (1764), qui l'amène à découvrir les lois de la combustion, tantôt à l'occasion d'une étude sur la

valeur marchande des cendres salpêtrées, et d'où sortent ses mémoires sur les sels. De nos jours, c'est tout de même, et nous allons voir que le mouvement chimique est gouverné par des préoccupations pratiques, et qu'on y utilise sur une vaste échelle une foule de phénomènes dont l'explication n'est même pas entrevue, comme cette étrange *catalyse* dont nous parlerons dans un instant.

« Si l'arbre de la science s'élève à des hauteurs inconnues dans le domaine de la pure spéculation, il eut toujours et il continue d'avoir ses racines dans le terrain concret des nécessités humaines. » Il n'est, comme on va voir, rien à quoi cette pensée d'Ostwald s'applique avec autant de force qu'à la chimie.

Si d'ailleurs les prédécesseurs de Lavoisier n'arrivèrent pas à faire de la chimie une science réellement utile, c'est qu'ils s'embarrassaient de spéculations théoriques et d'à priorisme. La gloire du grand martyr de la Terreur fut de voir le premier qu'en ce domaine, les faits priment les systèmes, et qu'il ne convient point de repousser ceux-là quand ils ne cadrent pas avec nos préjugés.

Étrange destinée de la science! Celle-ci n'existe que lorsqu'elle groupe, ordonne et explique les faits par un corps de doctrine, car, comme l'a dit Henri Poincaré, « une collection de faits n'est pas plus une science qu'un tas de pierres n'est une maison ; » et pourtant, par une sorte de contradiction, dès que la doctrine est devenue trop forte et veut tyranniser les faits, elle tue la science. Pour que celle-ci puisse vivre et s'épanouir, il faut que la théorie soit la serve toujours obéissante du fait. C'est une de ces vérités qu'il est bon de redire, dans ce temps où l'on veut remplacer le dogmatisme religieux par d'autres qui seraient beaucoup moins logiques ; la chimie nous oblige fort à propos à nous en souvenir.

*

Le premier objet de la chimie est de réduire toutes les matières sensibles à un petit nombre d'autres substances élémentaires, indécomposables elles-mêmes, nettement caractérisées, et d'où découlent toutes les autres. Le second est précisément de construire par synthèse et artificiellement les corps complexes que nous offre la nature. Le troisième est de construire des substances nouvelles et qui ne sont pas naturellement réalisées. Qu'on me pardonne cette classification, peut-être un peu arbitraire, de la chimie : elle aura du moins l'avantage de nous fournir un triple fil conducteur, assez commode dans cet exposé.

Aristote croyait pouvoir réduire tous les corps à quatre élémens et ses idées régnèrent, ou peu s'en faut, jusqu'au XVIIIe siècle, mais on sait aujourd'hui que le nombre des corps élémentaires est en réalité beaucoup plus grand. Mais c'est surtout depuis quelques années que la liste des élémens s'est allongée, sans qu'on aperçoive pour cela le moment où on pourra y mettre le trait final. Actuellement, on connaît près de 90 élémens différens. Les élémens le plus récemment découverts l'ont été, d'une part, dans l'atmosphère, où Ramsay notamment trouva en quantité infinitésimale les « gaz rares » dont je parlais dans une récente chronique (argon, hélium, néon, xénon, krypton, métargon), d'autre part dans le royaume nouveau que nous a ouvert le radium et où l'on connaît maintenant un nombre important d'élémens caractérisés (radium, polonium, actinium, émanation du radium, radiums A, B, C, etc.), et enfin dans les terres rares grâce à la spectroscopie.

On sait que les élémens radioactifs ont été découverts par des physiciens, au moyen de procédés complètement étrangers à la chimie classique, et cette irruption en chimie des méthodes physiques, qui a donné naissance à la captivante physico-chimie, est une des singularités les plus notables de l'évolution récente de la chimie. Pareillement, les métaux trouvés dans les terres rares l'ont été par des méthodes optiques et ainsi s'est développée et fortifiée la spectro-chimie, dont nous allons dire d'un mot le principe et qui est, elle aussi, une méthode physico-chimique :

Lorsqu'on porte un corps à l'incandescence et qu'on observe à travers une fente sa lumière dans une lunette convenable devant laquelle on a placé un prisme de verre, on voit que la lumière se trouve étalée suivant un *spectre* qui contient toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, dégradées suivant une bande *continue*, si le corps incandescent est solide ou liquide. Si au contraire il est gazeux, le spectre est *discontinu* et il ne contient plus que de fines raies brillantes qui sont toujours placées identiquement pour un même élément gazeux, et dont les positions diffèrent au contraire pour d'autres élémens, si on produit leurs spectres dans des conditions identiques. Tel est le principe de l'analyse spectrale inventée au milieu du siècle passé par Kirchoff et Bunsen, et qui a permis presque aussitôt de découvrir, en portant certains minéraux à l'incandescence dans une flamme, deux métaux nouveaux, le *rubidium* et le *cæsium*. Peu après, Reich et Richter découvraient par cette méthode l'*indium*; Crookes le *thallium*, Lecoq de Boisbaudran le *gallium*, puis le *samarium*, puis tout récemment l'*europium*. Enfin, c'est grâce à elle qu'un de nos plus jeunes et plus émi-

mens chimistes. M. Urbain, a découvert récemment le *néoytterbium*, le *lutecium* et le *celtium*, dans les terres rares où ils existent en quantités si minimes qu'aucune des méthodes chimiques habituelles ne les y pourrait déceler.

Cette prodigieuse sensibilité de la méthode spectrale ne s'applique pas seulement à des masses infinitésimales; elle s'exerce aussi bien sur des objets prodigieusement éloignés. Par elle, Norman Lockyer a découvert dans le soleil l'*hélium* trente ans avant que les chimistes ne le décèlent dans l'air même que nous respirons. Par elle, un simple frisson de l'éther, vient à travers le diamètre des cieux, nous apprendre que les mêmes élémens que les nôtres vibrent dans les lointaines étoiles aux frontières de l'Univers, et nous faire admirer l'unité chimique du monde.

Par elle enfin, nous avons pu déceler dans les astres des corps encore inconnus de nos chimistes, le *nébulum* au fond des froides nébuleuses où germent les soleils, le *coronium* dans l'atmosphère extérieure du soleil. Et c'est pourquoi nous sommes en droit de dire que la liste des corps simples existant sur la terre n'est sans doute pas encore close.

A vrai dire, l'expression corps simple est peut-être impropre pour désigner les derniers termes auxquels parvient l'analyse chimique : le mot « élément » vaut mieux, car il ne préjuge rien sur la nature intime de ce qu'on veut désigner; le radium, dont les mystérieuses transformations aboutissent à la production d'hélium, comme aussi les étranges recherches en cours de Ramsay sur la transmutation tendent à prouver que les prétendus « corps simples, » que les élémens chimiques sont en réalité des êtres fort complexes. J'en reparlerai prochainement dans une étude que je compte consacrer à cette énigme merveilleuse de la transmutation radioactive.

La découverte et la préparation des « élémens chimiques » n'a pas seulement l'intérêt spéculatif qui s'attache à toute connaissance nouvelle. Elle est d'un intérêt puissant pour la société. Toute la métallurgie n'est qu'une préparation d'élémens chimiques à partir des minéraux. Or rien ne prouve que les métaux nouvellement découverts n'auront pas d'ici peu leur métallurgie. Il suffit de se rappeler à cet égard l'histoire de l'aluminium dont le premier kilogramme, puisque il y a un demi-siècle, revint à un prix fabuleux et qui est devenu un des métaux les plus usuels.

Les métaux de la famille du manganèse nous offrent un exemple analogue, grâce au débouché énorme que leur ont donné les progrès récens des lampes à incandescence. Le rendement lumineux [illegible]

quable de ces lampes provient de ce que leurs filamens sont portés à une température très haute; on sait en effet que le rapport qui existe entre les quantités de lumière et de chaleur émises par un corps incandescent croît avec la température. Or ces métaux peuvent, grâce à leurs points de fusion très élevés, résister à des températures énormes. A titre d'exemple, on a indiqué, dans le tableau suivant, ces points de fusion pour deux de ces corps, le tantale et le tungstène, en regard de ceux de quelques autres métaux.

	Température de fusion.
Étain	233°
Argent	954°
Or	1 064°
Cuivre	1 084°
Fer	1 500°
Platine	1 775°
Tantale	2 940°
Tungstène	3 080°

Qu'il nous suffise, sans entrer dans le détail, de dire aujourd'hui à titre d'exemple qu'*un seul kilogramme de tantale suffit à fournir des filamens pour environ 45 000 lampes à incandescence.*

*
* *

La synthèse chimique, c'est-à-dire la préparation artificielle des corps composés d'élémens différens, a fait également des progrès remarquables. Cela ne veut point dire que nous soyons beaucoup mieux renseignés que n'étaient les anciens sur cette force mystérieuse qui combine entre eux certains corps avec plus ou moins de violence lorsqu'on les met en présence.

Pourquoi, lorsqu'on projette un morceau d'or dans l'acide azotique, — l'eau-forte des graveurs, — ne se produit-il aucun phénomène, alors qu'on observe, s'il s'agit d'un morceau de cuivre, une vive effervescence, avec dégagement de chaleur et destruction du cuivre? On dit que c'est parce que le cuivre et l'acide azotique ont de l'*affinité* l'un pour l'autre. Mais, quand on a lâché ce mot magique on n'a rien expliqué du tout, car on ne sait pas ce qu'est *au fond* l'affinité.

Quand, — si on veut me permettre une image familière à Sainte-Claire Deville, — quand on met en présence un chien et un os, que se passe-t-il au point de vue expérimental : l'os et le chien se rapprochent progressivement, puis finissent par ne plus faire qu'une seule masse ;

c'est l'exemple frappant de la combinaison chimique. Or lorsque nous parlons de l'*affinité* de l'acide azotique pour le cuivre, voulons-nous dire que cet acide éprouve des sensations analogues à celles du chien en présence de l'os? Ce serait absurde, et pourtant, si nous voulons aller au fond, nous ne trouverons pas de meilleure image. D'ailleurs, est-ce le cuivre qui a de l'affinité pour l'acide, ou réciproquement, ou chacun d'eux a-t-il pour l'autre une affinité égale? On voit tout de de suite pourquoi ces questions sont insolubles : c'est qu'elles n'ont pas sens. Pour le chimiste, comme pour tout autre ouvrier des sciences, c'est le « comment » et non le « pourquoi » des choses qui seul importe parce qu'il est seul accessible.

En voulant expliquer ces choses, les alchimistes s'étaient fourvoyés, et notre sagesse est, non de les ignorer, mais de ne pas nous laisser arrêter par elles et de les contourner pour aller de l'avant. Pour Boërhave, l'affinité du cuivre pour l'eau-forte était plutôt de l'amour que de la haine, *magis ex amore quam odio*. La combinaison de deux corps résulte à ses yeux d'une sorte d'aptitude sympathique à s'unir, nécessitant d'ailleurs une dissemblance de nature, et il comparait cette union à un mariage. Aux yeux de Barkhuisen, au contraire, les corps qui ont de l'affinité se ressemblent, sont *cousins*, ce qui ne veut pas dire qu'ils s'aiment. Ne dénigrons pas trop ceux qui énoncèrent jadis ces étranges systèmes; nous n'avons qu'une supériorité sur eux, c'est le sentiment de notre impuissance à découvrir les qualités occultes des choses. Ils étaient plus ambitieux que nous, et c'est pourquoi ils n'aperçurent point qu'il y a quelque ridicule à célébrer, même poétiquement, les noces violentes de la potasse avec le vitriol.

A vrai dire, on s'est aperçu récemment que l'affinité chimique est une chose beaucoup plus capricieuse qu'on ne pensait, et dépend parfois de circonstances fort bizarres. Tel est le cas des *actions catalytiques* qui tendent de plus en plus à jouer un rôle prépondérant en chimie.

Je m'explique : si on met en présence de l'acide sulfureux, — chacun connaît ce gaz irrespirable que dégagent en brûlant les allumettes soufrées, — et de l'oxygène, il ne se produit rien du tout, et chacun des deux gaz garde vis-à-vis de l'autre une hautaine et parfaite indifférence. Que si on y introduit un morceau de platine pulvérulent, de mousse de platine, instantanément les deux gaz se combinent entre eux avec une violente frénésie en formant de l'acide sulfurique. Et pourtant le platine, lui, n'a pas bougé ; il est resté intact, et il peut indéfiniment servir à faire combiner des quantités illimitées d'acide

sulfureux et d'oxygène, sans être altéré le moins du monde. Il a donc agi *uniquement par sa présence ;* c'est ce genre d'actions qu'ont certains corps, de favoriser, par leur seule présence, des réactions chimiques qui les laissent d'ailleurs parfaitement indemnes, c'est cela qu'on appelle les actions catalytiques, et les corps doués de ce pouvoir mystérieux sont les *catalyseurs.*

On a donné un si grand nombre d'explications théoriques contradictoires de la catalyse qu'il y a beaucoup de chances pour qu'aucune ne soit bonne, et il est inutile de les exposer ici. Mais la chose subsiste ; et elle prend dans la pratique une importance de plus en plus grande. C'est ainsi, et pour citer un exemple, que, dans la préparation industrielle de l'acide sulfurique, le procédé catalytique que nous venons de décrire tend de plus en plus à se substituer partout à l'ancienne et compliquée méthode des « chambres de plomb. » De même on fabrique aujourd'hui le chlore en décomposant l'acide chlorhydrique gazeux par l'oxygène de l'air en présence de l'oxyde de cuivre agissant comme catalyseur. On pourrait multiplier les exemples.

C'est également par des procédés physiques que l'on a réussi depuis peu à résoudre une des questions les plus angoissantes qui soient pour l'avenir de l'humanité : la fabrication des engrais azotés. On sait que les nitrates, qui sont des composés oxygénés de l'azote, sont chargés de restituer au sol une partie de l'azote qui lui est enlevé par les récoltes. Or les mines de nitrate de soude du Chili et du Pérou, non seulement ne peuvent plus suffire à la consommation de l'agriculture mondiale, mais elles sont menacées d'être épuisées à bref délai. Tandis que le Chili fournissait annuellement 15 000 tonnes de nitrate en 1840, il en exporte aujourd'hui un million et demi de tonnes, soit cent fois plus. La France en reçoit annuellement 250 000 tonnes à elle seule. Sir William Crookes estime que l'épuisement sera atteint d'ici une vingtaine d'années. Il fallait trouver des ressources nouvelles et suffisamment économiques. C'est l'air qui les a fournies.

J'ai exposé, ici même, le procédé qui consiste à extraire de l'air liquide l'azote chimiquement pur, et à le transformer en cyanamide ou chaux-azote que les fermens du sol transforment directement en produits nitriques. Un autre procédé, qui a dès maintenant un vaste développement, consiste à combiner directement entre eux l'azote et l'oxygène de l'air par l'étincelle électrique. Réalisée dès 1781 par Cavendish, cette réaction fournissait des quantités tellement faibles d'acide azotique qu'elle tomba dans l'oubli, pour n'être reprise que depuis quelque dix ans. On remarqua d'abord que le rendement en

était d'autant plus fort que la température était plus élevée : c'est ainsi qu'à 3 300° la proportion d'oxyde azotique produit est cinquante fois plus forte qu'à 1 500°. Mais la réaction est réversible, c'est-à-dire que la proportion diminue et très vite avec la température. Il s'agissait donc de produire dans l'air des étincelles d'une part très chaudes, d'autre part intermittentes et assez brusquement interrompues pour que le produit instantanément refroidi n'ait pas le temps de se décomposer. C'est ce qu'on a réalisé de diverses manières, notamment par l'ingénieux procédé de Birkeland-Eyde, fort développé en Norvège et qui consiste à interrompre fréquemment un arc électrique au moyen d'un champ magnétique perpendiculaire.

Bien que le rendement de cette méthode soit loin d'être parfait, puisque environ 3 pour 100 seulement de l'énergie fournie est transformée en énergie chimique, — elle permet d'obtenir l'azotate de chaux à un prix (1 fr. 25 environ le kilogr.) qui permet de concurrencer avec avantage les azotates du Pérou. Comme il est naturel, les usines qui fabriquent les engrais artificiels se sont surtout établies dans les régions qui, comme la Norvège ou les Alpes, fournissent à peu de frais, grâce à leurs chutes d'eau, l'énergie électrique.

L'emploi de plus en plus développé du four électrique n'est pas moins caractéristique de l'évolution actuelle de la chimie vers les méthodes physiques. Il montre que la réalisation des hautes températures n'a pas été moins fructueuse pour la science et l'industrie que celle des grands froids dont j'entretenais naguère mes lecteurs.

Le four électrique est formé par un arc électrique éclatant entre deux charbons dans une cavité creusée au sein d'une matière très réfractaire comme la chaux. On obtient de la sorte des températures dépassant 3 000° et qui produisent des réactions chimiques irréalisables au-dessous. C'est ainsi que, sous l'impulsion de Moissan, qui fut ici un initiateur de génie, s'est fondée la chimie du four électrique. Celui-ci a permis d'abord de préparer, par réduction de leurs oxydes, certains métaux comme le chrome et le molybdène qu'on n'avait pas encore obtenus à l'état libre, et qui jouent un rôle de plus en plus grand en métallurgie. Puis vinrent les carbures métalliques, que l'on obtient en traitant au four électrique les métaux ou leurs oxydes dans des creusets de charbon. Le plus anciennement connu des carbures métalliques est le carbure de fer qui constitue pour la plus grande part la fonte ; on sait en effet qu'on obtient celle-ci en incorporant du charbon au fer doux. Moissan réalisa un grand nombre de carbures d'autres métaux. L'un des plus connus est le carbure de

calcium, qui a donné naissance à une vaste industrie, d'abord parce qu'il produit de l'acétylène par simple contact avec l'eau, ensuite parce qu'en fixant l'azote pur, il fournit la cyanamide dont nous avons déjà parlé et dont plus de 100 000 tonnes par an sont aujourd'hui fabriquées.

Si nous citons encore le *carborandum* ou carbure de silicium, qui résulte de la combinaison au four électrique du sable (ou silice) et du charbon, et dont la dureté supérieure à celle de l'émeri a généralisé l'emploi comme abrasif, nous aurons, je pense, donné une idée des progrès importans réalisés dans cette voie nouvelle.

***

Des carbures métalliques aux carbures d'hydrogène, qui sont les corps fondamentaux de la chimie organique, il n'y a qu'un pas. La chimie organique a eu dans les premiers temps de son existence, — lorsque Wœhler synthétisa l'urée, puis Berthelot les carbures benzéniques, — l'avantage très important de nous montrer que les substances qui forment les êtres vivans, ou du moins celles qui sont émises par eux, ne diffèrent pas essentiellement, — au moins au point de vue chimique, — des substances du monde minéral. D'aucuns ont cru qu'on avait trouvé ainsi la clef de ce mystère émouvant qu'on appelle « la vie; » d'autres plus modestes se contentent d'espérer qu'on la trouvera plus tard dans cette voie. C'est une grande ambition.

En attendant de pouvoir la satisfaire, bornons-nous à remarquer que, dans un ordre d'idées un peu plus terre à terre, sinon moins utile, la chimie organique a bouleversé les conditions économiques de la société en fournissant à l'homme le moyen de créer un grand nombre des substances qu'il emploie et que seule auparavant la Nature lui fournissait.

Le nombre des composés organiques réalisés par la chimie dépasse aujourd'hui 100 000, et il n'y a aucune raison pour que leur nombre cesse de s'accroître indéfiniment, car il est théoriquement infini. Les substances organiques contiennent toutes du carbone et de l'hydrogène auxquels viennent s'ajouter chez beaucoup d'entre elles, et généralement en moindres proportions, l'oxygène, l'azote, d'autres élémens encore. Pour prendre le cas le plus simple, celui des carbures d'hydrogène qui ne renferment que celui-ci et le carbone, on peut, semble-t-il, de la façon suivante expliquer pourquoi leur nombre est indéfini :

Si on veut nous permettre une comparaison un peu simpliste, nous

pouvons assimiler chaque atome chimique à un individu muni d'un certain nombre de bras et de mains ; lorsqu'un atome saisit un atome d'un autre corps par la main, ils ne forment plus qu'un seul individu insécable, ils sont combinés entre eux. Or le nombre des *mains* ainsi disponibles et capables de saisir celles d'autres atomes est caractéristique de chaque élément chimique ; ce nombre est ce qu'on appelle sa *valence*. Ainsi l'atome de carbone a quatre valences, l'atome d'hydrogène n'en a qu'une. Supposons qu'un atome de carbone fixe quatre atomes d'hydrogène, toutes les mains, toutes les valences de l'un et des autres seront occupées. On aura le plus simple des carbures d'hydrogène *saturés*, le méthane ; mais supposons que je supprime par un procédé quelconque l'un des atomes d'hydrogène, le groupement formé par le carbone et les trois autres atomes d'hydrogène et qu'on appelle un « radical » aura une main disponible, une valence libre, et pourra se substituer à un hydrogène dans une autre molécule de méthane. Le tout formera un carbure d'hydrogène contenant deux carbones et six hydrogènes ; si je supprime un de ceux-ci, le groupement, le radical restant pourra de nouveau se substituer à un hydrogène dans un autre carbure et former avec lui un nouveau composé plus complexe. Et c'est ainsi que l'on peut indéfiniment former non seulement des carbures d'hydrogène, mais d'autres corps de la série organique de plus en plus riches et complexes et en nombre aussi grand qu'on veut.

La seule difficulté est de réaliser ces substitutions et combinaisons ; on y arrive par divers procédés dont l'un des plus remarquables, des plus ingénieux, des plus fructueux dans la pratique, a été imaginé par M. Sabattier en collaboration avec M. Senderens et a valu au premier le prix Nobel. Il procède de la découverte faite par ces savans que certains métaux à l'état pulvérulent, et particulièrement le nickel, ont une action catalytique curieuse qui permet de fixer l'hydrogène sur les corps, ou de l'y substituer à d'autres éléments. Le nombre des substances organiques utiles, qu'on a réussi à préparer simplement par ce procédé, alors qu'auparavant on n'arrivait que difficilement à les extraire des substances naturelles, est considérable.

C'est par des moyens variés, mais dont l'un est directement emprunté à la méthode de Sabattier et Senderens que l'on vient de réaliser la synthèse artificielle du caoutchouc. Le caoutchouc est un carbure d'hydrogène dont la molécule renferme dix atomes de carbone et seize d'hydrogène, et dont la formule est donc, d'après le symbolisme usité, $C^{10}H^{16}$. Ce produit dont le développement des industrie-

électrique et automobile a augmenté la consommation dans des proportions formidables n'était plus fourni en quantités suffisantes par les plantations. La fabrication industrielle, qu'on peut considérer depuis quelques semaines comme assurée, répondra donc à une nécessité vraiment urgente.

Cet apport nouveau et magistral de la chimie organique à l'industrie ne doit pas nous faire oublier tous ceux dont l'humanité lui fut déjà redevable dans ces dernières décades : faut-il rappeler entre mille la synthèse des matières colorantes au moyen des résidus inutilisables de la distillation du coke des usines à gaz ; celle de l'indigo qu'une série de réactions savantes et compliquées extrait de la naphtaline et qui supplante partout l'indigo naturel ; celle du camphre que les transformations magiques imposées par nous à l'essence de térébenthine nous laissent tirer de notre pin maritime au lieu du lointain camphrier de Formose ; celle de la vanilline ; celle de tous les parfums floraux, que nous ne prenons pas la peine d'aller chercher dans les jardins, car nos laboratoires les font jaillir des matières les plus viles ; celle du glucose ; celle des alcaloïdes si utiles pour soulager la souffrance et guérir ?

* * *

Le tableau de ce qu'a fait la chimie, la perspective de ce qu'elle peut faire encore, est bien fait pour plaire à ceux qui ont le noble orgueil de la science. En réalisant dans ses fourneaux aux formes apocalyptiques les corps qu'il fallait demander jadis à la plante ou à l'animal, le chimiste a le droit, vraiment, de penser qu'il remplace la nature, qu'il la domine même... de cette domination qui n'est qu'une obéissance intelligente à ses lois.

Mais son triomphe est assurément le plus beau, lorsque du ventre gonflé de ses cornues, lourdes de tous ses espoirs et de tous ses labeurs, il peut faire jaillir quelque substance nouvelle, que la nature elle-même n'avait point réalisée dans le monde, et qui apporte aux hommes quelque chose de nouveau et d'utile.

Il y a une sorte de poésie grandiose et mystique dans le laboratoire du chimiste, où l'on torture et domestique les énergies mystérieuses de l'atome, naguère indomptées, aujourd'hui obéissantes et dociles aux désirs humains. Et on comprend qu'un rêveur et un passionné comme Swedenborg se soit, jadis, donné corps et âme à cet art.

CHARLES NORDMANN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

La transmission des pouvoirs de l'ancien au nouveau président de la République s'est faite, le 18 février, à l'Élysée sous la forme la plus cordiale. M. Fallières y a mis la plus parfaite bonne grâce et M. Poincaré n'a pas été en reste de bonnes paroles et de bons procédés envers son sympathique prédécesseur, dont il a annoncé qu'il suivrait les exemples. Il ne faut pourtant pas se dissimuler qu'à sept années d'intervalle le caractère des deux élections n'a pas été le même et que le pays attend de M. Poincaré quelque chose de nouveau. En 1906, M. Fallières a été l'élu d'un parti qui a voté pour lui avec une parfaite unanimité et dont le pivot était formé par les radicaux-socialistes. Il n'en a pas été ainsi de M. Poincaré : les radicaux-socialistes ont montré et continuent de montrer pour lui plus que de la froideur. L'année dernière, lorsqu'il a formé son ministère au milieu de circonstances difficiles, tout le monde a appliqué à ce gouvernement l'épithète de national. Une pensée, une préoccupation supérieure à celles qui agitent d'habitude nos assemblées politiques avaient présidé, en effet, à sa composition et il faut rendre à M. Poincaré la justice qu'il est resté fidèle à ses origines. Là est le secret de sa popularité.

Le pays est très las des querelles de groupes et de sous-groupes parlementaires : il n'y a plus d'écho en lui pour certains mots qui retentissent encore avec sonorité dans les couloirs du Palais-Bourbon. Les générations qui montent cherchent ailleurs leur orientation. Les dangers subitement apparus au delà de nos frontières ont éveillé dans les consciences le sentiment d'obligations et de devoirs nouveaux. En présence de ces réalités menaçantes, l'objet de nos disputes d'hier paraît mesquin et démodé. C'est pour cela que le pays a

voulu à la présidence de la République un homme qui eût donné des preuves d'une intelligence supérieure et d'un grand sang-froid dans la poursuite de ses desseins. Il s'est attaché à M. Poincaré et il en espère beaucoup. Cette espérance explique l'accueil que Paris lui a fait. Aussitôt après avoir pris possession de ses fonctions, il s'est rendu à l'Hôtel de Ville. Une foule nombreuse s'est pressée sur son passage et l'a acclamé, plus que ne l'avait été aucun de ses devanciers. La satisfaction de tous était évidente, mais dans cette satisfaction il y avait de l'attente. Il ne faut pourtant pas demander à M. Poincaré plus qu'il ne peut faire. Ceux qui ont cru qu'il lui suffisait d'entrer à l'Élysée pour que la situation générale fût changée comme par enchantement se sont exposés à quelque déception. De semblables transformations ne s'opèrent pas en un jour, quelque bonne volonté qu'on y mette. Ce serait rendre un mauvais service à M. Poincaré que d'entretenir autour de lui de semblables illusions. Sans doute son influence personnelle, son autorité, sa connaissance des affaires, la longue pratique qu'il a des choses et des hommes parlementaires produiront un effet utile et qui, peu à peu, deviendra sensible ; mais, pour qu'il en soit ainsi, la collaboration du temps est indispensable. Tout ce qu'on peut demander à M. Poincaré est de le bien employer, non pas de s'en passer. La bonne politique est un travail de patience.

Le premier acte du nouveau président a été un Message qu'il a adressé aux Chambres et qui a été lu simultanément, au Palais-Bourbon par M. le président du Conseil, au Luxembourg par M. le ministre de la Justice. Ce Message a produit sur l'opinion un effet excellent; il est conçu en termes sobres et précis dans lesquels on retrouve toutes les qualités d'esprit de son auteur. M. Poincaré a énuméré les principales réformes que le gouvernement de la République a faites dans ces derniers temps et dont quelques-unes sont restées incomplètes et devront être complétées. Il a usé intentionnellement d'expressions un peu générales quand il a parlé de la nécessité de mettre encore plus de justice dans l'impôt, ou de perfectionner l'instruction publique en la développant davantage. Tout cela est d'ailleurs passé sans difficulté devant la Chambre ; mais, quand le Message a fait allusion à la loi électorale, un frisson a couru sur les bancs radicaux-socialistes, et même quelques protestations s'y sont élevées. Les radicaux ont écouté tout le reste dans un silence glacial, les bras croisés et les traits immobiles. Le document a été au contraire très applaudi au centre, à droite, sur quelques bancs à gauche. La dernière partie semblait de nature à obtenir une adhésion unanime. M. Poincaré y a parlé,

dans le langage le plus élevé, de la situation internationale de la France et de la nécessité de la maintenir grande et forte dans l'intérêt de la paix et de la civilisation. Il a trouvé quelques-uns de ces mots qui, partis du cœur de l'orateur, vont à celui de l'auditoire et l'impressionnent vivement ; mais les radicaux-socialistes ne voulaient pas être impressionnés ; ils ont laissé cette faiblesse à la majorité de la Chambre et au pays. Peu importe. Le Message de M. Poincaré restera comme l'expression d'une politique de réforme prudente au dedans, de conciliation et de fermeté au dehors : cette politique sera celle du septennat qui commence.

Pour le moment, si nous faisons abstraction de la réforme électorale qui est l'objet de tant de passions diverses dans le monde parlementaire, c'est surtout et presque exclusivement la politique extérieure qui préoccupe les esprits. Il est devenu impossible de rester à rêver sur les rives des « mares stagnantes, » alors qu'une partie de l'Europe est en feu, que deux grandes puissances ont fait l'une à l'encontre de l'autre des armemens imposans et qu'une troisième, notre voisine de l'Est, s'apprête à refondre ses lois militaires pour augmenter dans des proportions redoutables la force numérique de son armée de première ligne et de premier choc. Ces projets de l'Allemagne ont été précédés de discours importans prononcés par l'Empereur lui-même et par le chancelier de l'Empire, discours qui avaient pour objet de réveiller, d'échauffer le sentiment public et de le préparer à de grands sacrifices. Il semble, à entendre ces paroles enflammées, que l'heure soit grave et que l'Allemagne doive prendre des décisions rapides en vue de renforcer son armée de terre, même au prix d'un ralentissement provisoire dans le renforcement de l'armée de mer. Nous avons dit un mot, il y a quinze jours, de ce dernier côté de la situation. Après avoir arrêté ses résolutions, l'Allemagne les a fait connaître dans une forme habilement combinée pour exercer une influence apaisante sur l'opinion britannique en éloignant d'elle, jusqu'à un horizon lointain, le danger dont elle a été le plus vivement préoccupée depuis plusieurs années. Donc ralentissement dans les armemens maritimes, augmentation, accélération dans les armemens continentaux. Quelle sera l'importance exacte de ces derniers, c'est ce que nous ne saurions dire avant de connaître les projets eux-mêmes ; mais, de l'aveu de tous les hommes compétens, il semble bien que la force militaire de l'armée active doive être augmentée en Allemagne d'environ 200 000 hommes et portée, dans un bref délai, au chiffre de 850 000 en temps de paix. C'est l'effort le plus considérable qui ait jamais été fait :

comment les voisins immédiats de l'Allemagne, soit à l'Est, soit à l'Ouest, n'en seraient-ils pas frappés et ne se mettraient-ils pas à même de rétablir entre elle et eux l'équilibre militaire qui va être si profondément modifié à leur désavantage? Nous n'avons ici à parler que de nous. Les uns disent que la force militaire de l'Allemagne sera relativement à la nôtre dans la proportion de 3 contre 2, les autres de 4 contre 3 : il semble bien qu'elle la dépassera d'un bon tiers!

Quand ces projets allemands ont été connus en France, ils y ont produit une vive impression : on y a vu, on ne pouvait pas ne pas y voir, sinon une menace directe, au moins un péril certain. Les journaux allemands ont expliqué alors qu'on se méprenait sur les intentions de leur gouvernement et que ses armemens ne visaient nullement la France : ils étaient la conséquence des événemens qui venaient de se produire en Orient et qui, de ce côté, avaient déjà modifié profondément les conditions de l'échiquier européen. L'Autriche, l'allié de l'Allemagne et celui peut-être sur lequel elle compte le plus, se trouvait subitement placée en face d'obligations nouvelles, lourdes et inquiétantes, auxquelles ses armemens précipités avaient pourvu d'une manière insuffisante et par des moyens de fortune. Avant la guerre des Balkans, si un conflit avait éclaté entre la Russie et l'Autriche, cette dernière n'aurait pas eu à s'inquiéter beaucoup des royaumes balkaniques, dont tout le monde ignorait la force et qui l'ignoraient eux-mêmes ; elle aurait pu porter la plus grande partie de ses forces au Nord et à l'Est en se garantissant au Sud par un simple rideau militaire. Il n'en serait plus de même aujourd'hui. Dans l'hypothèse d'un conflit austro-russe, les Slaves des Balkans, victorieux de la Porte et entraînés à la guerre, prendraient fait et cause pour la Russie dont ils deviendraient des auxiliaires très précieux. L'Autriche, un peu affolée par la rapidité des événemens et par le danger qui en résultait pour elle, n'a pas toujours été adroite dans les précautions qu'elle a prises contre les Slaves du Sud ; elle a froissé bien des susceptibilités ; elle a fait brutalement bien des blessures ; elle a provoqué bien des rancunes. En cas de guerre avec la Russie, ce n'est pas seulement un ou deux corps d'armée qu'elle devrait placer sur la frontière serbe, mais une partie importante de ses forces qui, dès lors, lui manqueraient d'un autre côté. L'équilibre entre elle et la Russie serait renversé au grand détriment, non pas de l'Autriche seule, mais du germanisme lui-même dans sa lutte inévitable contre le slavisme envahissant. L'Autriche, en effet, est l'avant-garde du germanisme en Orient, et ses échecs retomberaient sur lui. Qu'on s'en soit préoc-

cupé à Berlin, rien n'est plus naturel, et que cette préoccupation ait été pour quelque chose, pour beaucoup même, dans les mesures militaires qu'on s'apprête à y prendre, rien n'est plus vraisemblable. Quand les Allemands disent que ce n'est pas à la France qu'ils ont songé, mais à la Russie, ils sont sans doute sincères : seulement, nous ne pouvons pas oublier que nous sommes les alliés de la Russie, que nos intérêts sont liés aux siens et que les événemens qui la mettraient en cause nous mettraient en cause nous-mêmes. L'Allemagne donne un trop bel exemple de fidélité à ses alliés pour trouver surprenant que, nous pratiquions la même vertu. N'est-il pas d'ailleurs évident que si la Russie venait à succomber dans la lutte qui se prépare entre le monde slave et le monde germain, la France resterait découverte et isolée sur le continent ? S'exposer à ce danger serait de sa part une suprême imprévoyance. Au surplus, nous demeurons convaincu, comme nous l'avons dit bien souvent, que le gouvernement allemand désire la paix et que, s'il augmente sa puissance militaire, c'est pour être mieux à même de la maintenir, au besoin même de l'imposer ; mais ce qu'il fait pour cela, nous devons le faire aussi parce que, lorsqu'il y a une disproportion trop grande entre les forces de deux pays voisins, la juxtaposition du pot de fer et du pot de terre finit toujours mal pour ce dernier. Les meilleures dispositions, les plus pacifiques, les plus pacifistes même, ne suffisent pas à retenir la logique immanente des choses. La brusquerie d'un premier mouvement peut avoir des conséquences inéluctables, et l'Allemagne a montré, sans qu'il faille remonter très haut pour en trouver des exemples, que son premier mouvement la porte souvent à user de l'intimidation comme moyen diplomatique. C'est un moyen qui s'use quand on l'emploie trop fréquemment ; il ne s'use pas seulement : le moment vient où il produit un effet contraire à celui qu'il se propose et où il fait naître une irritation et des impatiences avec lesquelles il est dangereux de jouer. Le meilleur moyen de maintenir la paix entre deux pays est d'assurer entre eux un respect réciproque dont une certaine égalité dans les forces qu'ils peuvent s'opposer est de beaucoup la plus sûre garantie.

Le gouvernement de la République s'en est rendu compte : il a fait savoir tout de suite, par la voix de la presse, qu'il allait demander un crédit d'un demi-milliard pour procéder à des améliorations devenues urgentes dans notre armement. C'est fort bien et on ne peut qu'applaudir à cette initiative ; mais, après l'avoir approuvée, il faut en constater l'insuffisance. S'il y a dans notre armement des imperfec-

tions à réparer, et si cette réparation est d'une extrême urgence, comment ne s'en est-on pas aperçu plus tôt ? Et si on s'en est aperçu, pourquoi n'a-t-on rien fait ? Pourquoi enfin a-t-on attendu la manifestation d'un danger direct et immédiat, venu du dehors, pour demander aux Chambres les crédits indispensables ? On nous dit sans cesse, on nous a encore répété ces jours derniers que, parmi les reconstitutions et les réorganisations que la France devait à la République, figurait au premier rang celle de l'armée. Ce sont là de belles paroles ; elles font très bien à la tribune de la Chambre et dans des professions de foi électorales : le malheur est que, lorsque le moment vient de demander à l'armée un effort de quelque importance, on reconnaît aussitôt qu'elle n'est pas à même de le fournir. Rendons grâce une fois de plus à l'Allemagne : nous lui devrons d'avoir corrigé quelques-uns des défauts de notre armement ou d'en avoir complété certains élémens. Mais hâtons-nous de dire que cela n'est rien et que le gouvernement doit maintenant demander au pays un tout autre sacrifice, plus difficile et plus méritoire.

Bien que notre situation financière soit, elle aussi, sérieuse et inquiétante, toutes les fois qu'on demandera aux Chambres de l'argent pour la défense nationale, on l'obtiendra sans trop de peine; mais quand on leur demandera des hommes, le résultat sera moins assuré. Or c'est d'hommes que nous avons besoin. La crise dont notre armée souffre est avant tout celle qui résulte de la pénurie des effectifs, et la pénurie des effectifs résulte de la loi qui a établi chez nous le service de deux ans. Cette loi a été funeste; on s'en aperçoit aujourd'hui et une clameur générale s'est élevée contre elle; elle est poussée par les hommes les plus compétens, et les autres font chorus. L'opinion, — nous parlons de celle qui est exprimée par les journaux, — n'est pas loin d'être unanime et, malgré cela, nous nous demandons si le service de deux ans sera supprimé et si le service de trois ans sera rétabli.

On a commencé par dire qu'une durée de deux ans était insuffisante pour certaines armes, notamment pour la cavalerie et l'artillerie montée; la démonstration en a même été faite avec une force si convaincante que nous ne voyons pas comment on pourrait en détruire l'effet; mais si le mal est moins grand ailleurs, il n'en existe pas moins et toute notre armée en souffre. On entend répéter partout que nos compagnies d'infanterie comme nos escadrons de cavalerie sont réduits à l'état de squelettes et que pendant quelques mois de l'année, après le départ de la classe qui est la plus instruite,

et l'incorporation d'une nouvelle qui ne sait encore rien du métier, l'armée serait incapable de faire face à un danger qui surviendrait à l'improviste. Tout cela était si facile à prévoir qu'il est surprenant qu'on ne l'ait pas prévu. Nous admirons la conversion de certains généraux qui, après avoir prôné autrefois le service de deux ans, se frappent maintenant la poitrine et déclarent qu'ils se sont trompés ; mais nous reconnaissons plus d'autorité encore à ceux qui, dès le premier jour, ont dénoncé le service de deux ans comme néfaste et ont refusé de l'approuver. Il est vrai qu'on ne les a pas consultés et qu'ils n'ont pas toujours osé parler comme ils le font aujourd'hui. Connaissant l'opinion du gouvernement, ils se taisaient. Le gouvernement, en effet, avait pris son parti du service de deux ans et lorsque l'opposition dans les Chambres lui demandait, le suppliait de consulter le Conseil supérieur de la guerre, il s'y refusait obstinément : à quoi bon l'opinion du Conseil supérieur? la sienne ne suffisait-elle pas? C'est ainsi que, dans le silence imposé aux autorités compétentes, le service de deux ans a été voté, ce service que, de tous les points de l'horizon, on accuse à présent d'avoir vidé nos escadrons et nos compagnies et mis notre armée dans un état d'infériorité telle, à l'égard de l'armée allemande, qu'elle serait incapable d'en soutenir le premier choc. Si cela était déjà vrai hier, combien plus cela le sera-t-il demain, lorsque l'armée allemande, ayant été élevée au chiffre de 850 000 hommes en temps de paix, aura ses escadrons, ses compagnies, ses batteries montées avec un effectif si nombreux et si complet qu'elle n'aura pas besoin d'attendre sa mobilisation pour fondre sur notre armée et empêcher notre mobilisation! C'est presque la reconstitution des armées de métier d'autrefois, mais accrues dans une proportion sans précédens. Là est pour nous le vrai danger. Après une déclaration de guerre, si nous avions le temps de réunir nos réserves et de les mettre en ligne, notre armée aurait en quelque sorte atteint son plein ; mais c'est ce temps qu'on ne nous laissera pas, et au premier moment, si important au point de vue moral comme au point de vue matériel, la disproportion sera si grande entre nos forces et celles de l'ennemi que nous aurons tout à redouter. Nous avons tort toutefois de parler au présent, ou au futur, quand il faudrait le faire au conditionnel. Ces conséquences extrêmes se produiraient si nous ne faisions rien : mais il semble bien que le gouvernement soit décidé à faire quelque chose et qu'il ait mesuré l'étendue de sa responsabilité. Ces voix, qui se sont tues jadis, parlent aujourd'hui très haut et le pays les entend. Le gouvernement n'en aura pas moins un immense effort à faire s'il

veut, comme nous l'espérons bien, obtenir des Chambres le rétablissement du service de trois ans. Il s'agit de remonter un courant très fort, très impétueux, très puissant et de ramener en quelques jours l'opinion publique à une vérité qu'on lui a longtemps cachée.

Ce serait, en effet, toute une histoire à écrire que celle des procédés par lesquels on a peu à peu égaré l'opinion sur cette question, la plus grave qu'on puisse poser devant un pays, puisque son existence même en dépend. La loi de 1872, œuvre de M. Thiers, est peut-être la meilleure que nous ayons jamais eue. Faite immédiatement après la guerre, elle s'inspirait des terribles leçons que nous venions de recevoir : l'intérêt militaire y avait été garanti sans toutefois que les autres intérêts du pays, et notamment ceux qui se rattachent à sa culture intellectuelle, y eussent été sacrifiés. Mais, à peine la loi a-t-elle été faite qu'elle a été combattue et l'illustre homme d'État qui en avait été l'auteur a pu voir, avant de mourir, les assauts dirigés contre elle : il a usé ses dernières forces à les repousser. Elle lui a survécu pourtant : c'est seulement en 1889 qu'a été voté le service de trois ans. La nouvelle loi était inférieure à la précédente, mais on pouvait encore en tirer bon parti : malheureusement, le principe des dispenses, qui y avait été introduit, a donné lieu à un si grand nombre d'abus, qu'elle n'a pas tardé à en être profondément discréditée. Lorsque Gambetta, non sans de longues hésitations, non sans une grande perplexité d'esprit, a accepté le service de trois ans, il y avait mis pour condition expresse qu'il n'y aurait aucune dispense : il ne cessait de le répéter dans la Commission de l'armée qu'il présidait et où, à son tour, il a usé ses dernières forces. La loi a été votée après sa mort, on s'est même appuyé sur son autorité pour la recommander aux Chambres et on y a introduit des dispenses dont le nombre a été sans cesse en grandissant. La loi a péri par là et le service de trois ans a été remplacé par le service de deux. La loi qui l'a établi n'a pas été présentée par le gouvernement; elle l'a été par un sénateur obscur ; mais le gouvernement l'a acceptée, appuyée, patronnée, garantie; aussi longtemps que le gouvernement s'opposait, d'abord au service de trois, puis à celui de deux ans, les députés pouvaient résister à la terrible poussée de leurs électeurs qui le désiraient, le demandaient, l'exigeaient; mais que pouvaient-ils faire lorsque le gouvernement lui-même venait déclarer que le service de trois ans, puis de deux, était possible et qu'il en conseillait le vote?

On avait vu tous les quatre ans, à chaque élection générale, la question posée autour du scrutin; chaque fois la même surenchère se

produisait ; les candidats qui voulaient être élus à tout prix promettaient, contre des concurrens mieux éclairés ou plus consciencieux, la diminution de la durée du service militaire ; ils étaient élus en effet, les autres étaient battus. C'est tout ce travail de démolition qu'il s'agit de démolir maintenant ; il faut réagir contre ce long passé ; il faut faire entrer dans l'esprit du paysan, dont la masse compose la grande majorité du corps électoral, une vérité qu'on y a combattue, obscurcie, contestée, niée ; les élections prochaines, qui sont la principale préoccupation de la Chambre, en dépendent. Œuvre difficile, mais nécessaire ! La nécessité en est d'autant plus impérieuse qu'on a diminué de huit jours la durée des périodes d'exercices qui ont pour objet l'instruction des réserves. C'est toute une autre histoire : elle ressemble, hélas ! à la première. Quand on a raccourci la durée du service, on a dit que désormais la force principale de notre armée serait dans les réserves et qu'on maintiendrait celles-ci en haleine par des périodes d'exercices de 28 et de 13 jours. C'était un système ; nous préférions l'autre, celui d'une armée active à service prolongé ; mais enfin le système se soutenait. Qu'avons-nous vu ? Le pays a mal supporté ces dérangemens annuels qui gênaient ses habitudes ; une réaction s'est faite contre la durée des périodes d'exercices ; on en a proposé l'abréviation. Le gouvernement s'y est-il opposé ? Non, il a fait le contraire, il a sacrifié une fois de plus les intérêts permanens de l'armée à la popularité d'un jour. Celui qui s'y est opposé, c'est M. de Freycinet, qui a prononcé ce jour-là devant le Sénat un des discours les plus émouvans qu'ait entendus une assemblée politique. Mais le Sénat a passé outre, puisque le gouvernement l'y encourageait, et, après avoir affaibli l'armée active par la diminution du service sous prétexte que notre force militaire résidait surtout dans les réserves, on a affaibli à leur tour les réserves, de sorte que l'affaiblissement a été partout, dans l'armée active et dans l'armée de réserve, successivement, mais également atteintes par le même mal provenant de la même cause, la faiblesse des Chambres encouragée par celle des gouvernemens.

Ce sont là de tristes choses à rappeler : il faut le faire cependant pour montrer d'où sont sorties les conséquences inquiétantes que tout le monde dénonce aujourd'hui. La responsabilité des gouvernemens antérieurs est écrasante ; celui d'aujourd'hui aura raison de s'en dégager. Les gouvernemens antérieurs avaient, non pas certes une excuse, mais une explication à leur conduite : ils ne croyaient pas à la possibilité de la guerre. Il est difficile au gouvernement actuel de par-

tager cette puérile illusion. Nous devons tout faire pour empêcher la guerre, mais nous devons toujours y être prêts parce qu'elle est toujours possible. M. le Président de la République l'a rappelé dans son message ce ne sera pas sa faute si les Chambres et le pays n'entendent pas l'avertissement. Quant au gouvernement, son devoir est clair. Nous n'avons atténué ni les difficultés de sa tâche ni la force des résistances qu'il y rencontrera : mais à cette force il en a une autre à opposer, celle que lui donnent les circonstances présentes. Les formidables armemens de l'Allemagne sont pour lui un argument très fort. Il y a là un fait contre lequel nous ne pouvons rien, sinon prendre nos dispositions en conséquence. Le ferons-nous ? Cela dépendra de l'énergie que le gouvernement mettra à le demander, à l'imposer. Nous n'invoquerons pas ici l'opinion du pays, puisqu'on l'a trompée et qu'elle est toute à refaire, mais l'opinion réfléchie de la partie du public la plus éclairée et la plus compétente qui soutient le gouvernement, l'encourage et le pousse. Elle attend de lui, non pas des demi-mesures et des tâtonnemens, mais des projets décidés et décisifs, une attitude ferme, des résolutions rapides. En toutes choses il y a l'occasion, qui est aussi une force. Si on la laisse passer, on risque de ne plus la retrouver.

Dans un autre ordre d'idées, qui se rattache pourtant à celui dont nous venons de parler, le gouvernement a montré qu'il se préoccupait d'affermir notre situation au dehors en donnant une vie plus active à notre alliance avec la Russie : il a nommé M. Delcassé ambassadeur à Saint-Pétersbourg. Nous avions là un ambassadeur du plus haut mérite, d'une compétence affermie par une longue expérience et d'un jugement très sûr : malheureusement, la santé de M. Georges Louis ne lui permet plus de continuer la mission que le gouvernement lui avait confiée ; il a donc fallu pourvoir à son remplacement. Le choix auquel on s'est arrêté est significatif. Ministre des Affaires étrangères pendant plus de sept années consécutives, M. Delcassé a fait au quai d'Orsay beaucoup de choses dont quelques-unes ont été diversement jugées, mais qui toutes ont révélé chez lui une vive intelligence et un patriotisme ardent. Si nous laissons de côté son œuvre marocaine qui intéresse la France seule, pour considérer son œuvre internationale, cette dernière se caractérise par quelques faits principaux : M. Delcassé a pratiqué activement et fidèlement l'alliance russe ; il a été l'auteur de notre rapprochement avec l'Angleterre, autrement dit de l'entente cordiale ; enfin il a commencé et poussé déjà assez loin le rapprochement entre notre alliée et notre amie. Si la triple entente existe aujour-

d'hui et si un accord sincère s'est établi entre tous ses membres, on le lui doit plus qu'à personne, et c'est un titre dont bien peu de nos hommes politiques pourraient présenter l'équivalent: nous ne faisons exception que pour M. de Freycinet et pour M. Ribot, qui ont conclu l'alliance russe, point de départ de toute notre politique ultérieure. Aussi ne sommes-nous pas étonné de l'adhésion empressée que l'empereur Nicolas et son gouvernement ont donnée, dès qu'elle leur a été faite, à la proposition d'envoyer M. Delcassé à Saint-Pétersbourg où il y était d'avance *persona gratissima*. Notre alliance avec la Russie n'a jamais eu aucun fléchissement ; on l'a retrouvée intacte, toutes les fois qu'on en a eu besoin, et cela des deux côtés ; mais il est arrivé de temps en temps que, dans la pleine confiance qu'inspirait justement sa solidité foncière, on n'en ait pas fait un usage quotidien, on ne lui ait pas maintenu le caractère d'une réalité sans cesse agissante. Le contact doit être continuel entre deux alliés, dans les petites choses le plus souvent, dans les grandes toujours : comment leur politique ne serait-elle pas commune, puisque l'une peut subitement engager l'autre et qu'elles doivent se prêter un mutuel appui? Avec M. Delcassé, qui a donné tant de preuves d'activité, il en sera ainsi. A Saint-Pétersbourg, son rôle passé inspirera confiance. On le sait d'ailleurs, partout aujourd'hui, conciliant, modéré, ami de la paix, et sa nomination a été accueillie comme une chose naturelle dont personne n'avait à prendre ombrage. Chacun attend M. Delcassé à l'œuvre.

Il trouvera à Saint-Pétersbourg les regards fixés sur l'Orient balkanique, comme ils le sont d'ailleurs dans toutes les autres capitales. Que se passe-t-il dans les Balkans? Rien de saillant, rien de brillant, rien qui ressemble aux marches héroïques qui ont rempli la première phase des hostilités. C'est maintenant la guerre de siège, avec ses lenteurs inévitables et les déceptions qu'elle inflige à ceux qui escomptent des résultats rapides et retentissans. Les Turcs donnent une fois de plus la preuve de leur habileté, de leur ténacité admirables à se défendre derrière des fortifications. Nous ne voulons pas dire par là que le courage leur manque pour combattre en rase campagne : le soldat turc reste un des premiers du monde, mais il est mal commandé par des officiers insuffisamment instruits des manœuvres de la guerre moderne. En revanche les Turcs ont toujours eu et ils ont conservé une sorte de génie pour défendre des fortifications et en élever, en improviser au besoin. Ceux qui ont cru que quelques obus suffiraient à provoquer la chute d'Andrinople se sont trompés. Andrinople résiste encore, et aussi Janina, et aussi Scutari. Disons-le, la guerre traîne.

et on ne voit pas sur quel point pourraient désormais se manifester des événemens éclatans : peut-être dans la péninsule de Gallipoli, mais là aussi on ne voit rien venir. Les Turcs, battus à Boulaïr, se sont retranchés dans la péninsule et y semblent inexpugnables. Si les choses continuent de la sorte, la guerre se prolongera jusqu'à l'usure complète des vivres et des munitions dans les villes assiégées. Combien de temps y faudra-t-il ? Nul ne le sait. L'hiver même, qui est très rude cette année dans les Balkans couverts de neige, ralentit les opérations. Pendant que la guerre se poursuit lentement, les questions qu'elle a fait naître restent aussi sans solution. La discussion continue entre la Roumanie et la Bulgarie ; elle n'aboutit pas. On parle un jour d'arbitrage, le lendemain de médiation : ni l'un ni l'autre ne se produit. La Conférence des ambassadeurs s'est de nouveau réunie à Londres : elle a eu de longues séances et sans doute s'est-elle occupée des frontières à donner à l'Albanie de demain, mais il ne semble pas qu'elle ait résolu ce problème difficile. Quand on pense à tous ceux qui restent encore à résoudre, on commence à croire qu'il faut s'armer surtout de patience. Un événement militaire de quelque importance pourrait seul modifier la situation; mais cet événement ne semble pas être prochain. L'opinion s'en rend compte et en éprouve quelque lassitude. Elle a toutefois le sentiment que, sous ces apparences d'une activité en décroissance, se cachent des intérêts qui restent très éveillés, très attentifs, très âpres, et que l'on sait de nature à provoquer des événemens très graves. Aussi l'Autriche et la Russie demeurent-elles armées, dans l'attente, et tous les gouvernemens se préparent-ils à quelque chose, peut-être sans savoir très bien à quoi. Enfin aux armemens austro-russes viennent s'ajouter ceux de l'Allemagne et de la France qui, pour avoir un tout autre caractère, ne témoignent pas moins de préoccupations sérieuses.

C'est dans ces conditions que s'ouvre le septennat présidentiel de M. Poincaré, et que son gouvernement doit prendre, sans perdre un moment, des résolutions politiques, diplomatiques, militaires qui influeront sur l'avenir du pays et même de l'Europe. Heureusement M. Poincaré a terminé son éloquent Message par le mot d'« énergie. »

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.

LAURE[1]

DEUXIÈME PARTIE[2]

IV

La crise dont souffrait Charles-Armand se prolongea une dizaine de jours, pendant lesquels son état inspira toutes les inquiétudes. Après quoi une amélioration se produisit, et il se rétablit lentement. Son médecin fut d'avis que le danger était pour quelque temps écarté, mais il ne dissimula pas qu'après un répit plus ou moins long, un retour de la maladie était à redouter, qui cette fois risquerait d'être plus grave encore. Après cette vive alarme, et tandis que Charles-Armand recouvrait peu à peu ses forces, l'existence ordinaire reprit dans la maison, mais sur un fond de tristesse et d'anxiété, chacun conservant dans l'esprit une arrière-pensée silencieuse et une prévision funeste. Charles-Armand ne se levait encore pas, il était très faible et fréquemment souffrait beaucoup. Son mal toutefois n'avait ébranlé à aucun moment sa vigueur morale ; s'il connut le danger où il était, il n'en témoigna rien ; il ne cessa de s'intéresser aux affaires et aux soucis de ceux qui l'entouraient, et il cherchait constamment à éloigner de lui-même et de sa maladie la conversation et l'attention, bien loin de les retenir.

Dans l'anxiété des premiers jours, au milieu du désarroi, des allées et venues, des craintes continuelles, Laure n'eut pas l'ou-

(1) *Copyright by* Bernard Grasset 1912.
(2) Voyez la *Revue* du 1er mars.

casion de raconter à Louise ses conversations avec Marc et ce qui s'était passé entre elle et lui. Elle se contenta de lui dire que Marc avait témoigné l'intention de la demander en mariage, mais sur ses sentimens personnels, sur ce don de son âme, axe autour duquel venait tourner sa vie, elle garda le silence, pensant que pour ces confidences le temps ne convenait pas; elle ajouta qu'elle la mettrait plus tard au courant de tout, et lui demanderait son avis. Louise l'écouta, au premier instant intéressée; mais aussitôt après elle parut songeuse, distraite. Laure pensa qu'au milieu de leur tristesse commune elle s'étonnait de préoccupations si différentes, qu'elle se sentait peut-être presque solitaire et délaissée; c'est pourquoi elle lui dit avec vivacité qu'en ce moment, pour elle aussi, il s'agissait avant tout de bien autre chose.

Elles deux et Maximilien passaient la plus grande partie de leurs journées et souvent, à tour de rôle, la nuit auprès de Charles-Armand. Marc aussi était là à tout moment, précieux à cause de son savoir, ne se ménageant point, faisant preuve d'une sollicitude, d'un oubli de soi, qui lui attiraient toutes les sympathies. Laure remarquait que pour lui, qui avait jadis beaucoup vécu auprès des malades, une personne souffrante et en péril semblait par là même devenir très précieuse, avoir droit à tous les sacrifices, et qu'à son service, le dérangement, la peine ne comptaient plus. Elle qui était très différente, que la maladie physique par elle-même n'intéressait pas, admirait ce dévouement spontané et imprévu, et lui en était reconnaissante. Louise, sans avoir comme garde-malade plus d'expérience, apportait cependant dans ce rôle plus de savoir-faire inné : elle avait la même vigilance délicate que Marc, le même à-propos dans ses soins, un don pareil de mémoire et de prévoyance. Aussi, quand il avait des recommandations à faire, ou qu'au chevet de Charles-Armand il avait besoin d'être aidé, il s'adressait plus volontiers à elle, qui, non seulement était visiblement contente de se rendre utile, mais encore montrait une sorte de docilité et d'application soumise que sa sœur n'avait pas. Quant à leur père, il s'habitua très vite à la présence de Marc, et il le demandait souvent.

Les souffrances de Charles-Armand et l'état désespéré dans lequel on le vit pendant quelques jours agissaient sur l'esprit de Laure tout autrement que sur Marc et sur Louise. Moins aisé-

ment distraite qu'eux par des préoccupations extérieures et matérielles, elle en recevait une peine plus totale et plus profonde. La perspective de cette séparation imminente lui faisait, pour la première fois, se représenter la mort dans sa réalité, et comme tout ce qui l'émouvait fortement venait aussitôt dans son esprit sur un plan de signification supérieure, mise ainsi tout à coup en présence de ce mal formidable, si essentiel et si général, elle s'étonna de l'avoir pour ainsi dire ignoré jusque-là, de n'y avoir pas songé, et d'avoir, près de ces abîmes, vécu toujours dans une confiance heureuse. Cette peine, ces réflexions peu à peu évoquèrent, rejoignirent ses croyances religieuses, jusqu'alors sans doute stables, assurées, mais lointaines, abstraites, vides, endormies, et leur donnèrent pour un temps une force vivante et réelle.

Un matin de ces jours inquiets, elle venait d'entrer dans la chambre de son père. Cette chambre, située au premier étage, était vaste, un peu vide, avec un mobilier ancien et des tentures claires légèrement passées; deux fenêtres très larges donnaient sur le parc. Le lit de Charles-Armand était placé à droite, dans une sorte de retrait du mur formant alcôve, de sorte qu'en entrant on ne l'apercevait pas de la porte. Laure avait traversé une partie de la pièce à pas légers lorsqu'elle aperçut le visage de son père sur l'oreiller; peut-être parce qu'il avait dormi et venait de s'éveiller, sa physionomie n'était pas morne et défaite comme les jours précédens, mais animée, parée de son expression familière et éclairée d'un sourire. Il lui dit bonjour. Mais elle alors s'arrêta : la pensée qu'il allait peut-être mourir lui revint brusquement à l'esprit, et la portée de ce mot *mourir* lui apparut d'une façon si violente qu'elle en fut secouée : c'était comme si, pour la première fois, elle en apercevait tout le sens. Son père, à ce moment, était pareil à ce qu'il avait toujours été : ses facultés, ses sentimens étaient intacts, et pourtant, lui qu'elle voyait, qu'elle aimait, il allait disparaître, n'exister plus, être anéanti, et sa pensée, suivant cette pente, heurtait mille images funèbres. Alors, découvrant ces choses, elle demeura immobile, frappée d'horreur comme devant un mystère incompréhensible et prête à pleurer sur cette inacceptable injustice.

Il lui demanda pourquoi elle restait ainsi sans bouger, à quelques pas de lui, le regardant.

Elle ne répondit pas et vint s'asseoir à son chevet, se propo-

sant de causer avec lui; mais cette vision désespérée continua à la faire tant souffrir que son esprit tout entier fut soudain envahi par le besoin éperdu, absolu, qu'il y eût un autre ordre du monde que celui qui s'achève par la mort, que celui qui s'achevait là; un monde sans rapport avec celui-là, une cité des âmes, un univers céleste. Ses idées se succédaient vite, avec nécessité. Elle se représenta que, si son père mourait, pour ne pas être brisée par cette douleur, il lui faudrait absolument cette certitude que son âme planait, libérée, radieuse, au-dessus de ceux qui le pleureraient; sans cela, comment accepter, supporter? Elle voyait, elle retenait cette double image : le cortège funèbre sous le porche d'une église et, au-dessus, les commencemens splendides de l'éternité.

Ainsi elle voyait se déployer et se justifier les enseignemens religieux qu'elle avait reçus et pour la première fois elle eut la sensation de les percevoir de l'intérieur, dans une lumière qui l'étonna.

Elle regarda son père; combien elle aurait désiré, dans cet instant, qu'il eût un sentiment pareil au sien, qu'il eût, lui aussi l'espoir, la certitude d'un au-delà auprès duquel s'effaçait ce qui devait être souffert de ce côté-ci du monde! Elle aurait, en cette minute, tout donné pour se rencontrer dans cette extrême pensée, et aussi pour qu'il fît cet acte de confiance et de foi seul capable, selon les idées chrétiennes, d'ouvrir devant lui les portes célestes.

Lorsque son père revint à une santé meilleure, ces impressions s'atténuèrent. Laure, parfois, faisait avec lui, tenant son bras pour l'aider à marcher, de lentes promenades à travers le parc, dans le luxe abondant des journées d'août. Elle le voyait se ranimer, causer, sourire; elle-même retrouvait de la sécurité et de la joie. Mais elle se souvenait pourtant qu'il y avait un point de douleur où l'univers paraissait se briser, se dédoubler, où l'âme, à l'étroit dans l'ordre des choses naturelles, voyait surgir, au delà de toutes les ruines, un temple aux lignes pures, debout dans une lumière sublime et reposée.

Elle causait alors peu avec Marc; elle aurait été heureuse pourtant de lui demander conseil sur ces sujets.

Dans les jours où l'on craignait le plus pour Charles-Armand, elle confia une fois à sa sœur le désir qu'elle aurait que leur père, s'il devait mourir, quittât la vie dans des sentimens chré-

tiens. Louise aussi avait déjà eu cette pensée. Mais comme Charles-Armand n'avait jamais rien témoigné qui autorisât ce vœu, toutes deux inclinèrent plutôt vers la réserve; elles en parlèrent à Marc, qui, visiblement, trouva cette préoccupation inopportune et superflue; il dit que c'était assez, pour le moment, de penser aux soins dont leur père avait un besoin manifeste. Il ne doutait pas que l'avis qu'il exprimait fût le seul raisonnable, et Louise en parut également persuadée.

Laure, au contraire, en l'entendant, fut un peu peinée; elle trouva qu'il répondait à sa question d'une façon bien sommaire; déjà, plusieurs fois, durant ces derniers jours, elle avait observé qu'il ne semblait pas, autant que les semaines précédentes, prendre soin, quand elle lui parlait, de pénétrer ses sentimens et ses motifs. Elle n'en était pas offensée, elle ne lui en voulait pas; elle s'appliquait, au contraire, chaque fois, à effacer de son esprit une impression qui, si elle s'y était trop arrêtée, lui aurait causé un regret disproportionné avec sa cause, et capable d'amener des larmes dans ses yeux.

Elle aurait été contente aussi que, près de son père, Marc s'adressât plus souvent à elle pour lui demander service. Elle voyait avec plaisir les relations sympathiques qui s'étaient établies entre lui et toutes les personnes de sa famille; mais elle aurait souhaité qu'avec elle il laissât paraître davantage les indices d'une entente d'autre sorte, allant plus loin dans le cœur et dans la mémoire.

Dans les premiers jours, et au milieu des soucis nouveaux que créait la maladie de Charles-Armand, elle ne s'étonna pas de ce changement léger survenu dans son attitude, et même le remarqua très peu. Mais lorsque son père commença à se remettre et que les inquiétudes du début furent un peu dissipées, elle fit plus attention aux signes de cette indifférence naissante et en eut plus de regret, sans y lire encore rien de certain.

Cependant, il lui fallait bien constater que ses conversations avec Marc étaient maintenant moins fréquentes et moins prolongées. Elle observait même que ces entretiens, plus espacés, avaient un tour moins intime qu'auparavant, comme si Marc n'avait plus tenu à provoquer ses confidences. Croyait-il maintenant la connaître assez? N'avait-il plus le désir de la conseiller, d'agir sur son esprit? Y avait-il renoncé?... Bien volontiers

pourtant elle aurait accepté ses avis : cela même, elle eût voulu le lui faire savoir; mais, sans qu'elle vît au juste pourquoi, le témoigner n'était guère possible, et l'occasion ne s'en présentait pas. A vrai dire, elle n'aurait su quel reproche faire à Marc: il n'avait pas cessé d'être envers elle prévenant, aimable, déférent; ce qui la peinait, ce n'était qu'une nuance fragile; quelque chose manquait, à peine perceptible, peut-être cet intérêt premier et essentiel qu'il lui portait au début; un fil mystérieux semblait s'être brisé qu'elle avait à peine remarqué lorsqu'il existait.

Lui, s'apercevait-il qu'il n'était pas demeuré le même à l'égard de Laure? Au moins dans les premiers jours il ne se le serait pas avoué; mais, malgré lui, le désaccord capital qui s'était révélé à ses yeux le dernier soir où ils s'étaient promenés ensemble et qui l'avait tout à coup séparé d'elle, projetait peu à peu sur ses sentimens ses conséquences inévitables et croissantes. Il n'avait pas su, du reste, exactement ce qui s'était passé dans le cœur de Laure. Pour elle, elle s'interdisait le plus possible de chercher et de douter; cependant, une vingtaine de jours après le retour de son père et de Louise, une fois, brusquement, ces indices, ces pressentimens accoururent, s'assemblèrent pour faire jaillir dans son esprit, avec une clarté cruelle, cette idée que Marc ne l'aimait pas.

C'était une après-midi, elle se trouvait dans sa chambre, écrivant sur une table, en face des fenêtres ouvertes. Elle entendit sur le perron la voix de Marc, qui arrivait; elle ne perçut pas les mots, ne distingua pas non plus quelle était la personne qui lui répondait sur un ton beaucoup plus bas. Elle prêta l'oreille. Des pas résonnèrent sur les degrés du perron, puis la porte du vestibule, qui avait été ouverte, se referma, étouffant subitement le bruit des voix; il ne subsista qu'une légère rumeur qui, dans l'intérieur de la maison, fondait et s'éloignait.

Pourquoi cette circonstance minime, qui n'avait occupé que quelques secondes, l'ébranla-t-elle au fond de l'âme? Là, dans un éclair, au son de cette voix, elle découvrit, elle mesura un intervalle immense dans ses relations avec Marc entre le présent et ce qui existait un mois plus tôt. En ce moment, il ne venait pas exprès pour elle, l'esprit plein d'elle, content de la revoir; sans doute ce n'était pas l'accent de ses paroles qui pouvait précisément révéler cela, et cependant, tout à coup, à l'entendre

ainsi, elle en reçut la persuasion très forte. Et n'était-il pas vrai qu'à elle non plus sa venue ne causait pas une joie parfaite, mais apportait plutôt une inquiétude et un tourment? Oui, c'était ainsi, et depuis plusieurs jours déjà : comment ne se l'était-elle pas encore dit clairement? Il y avait eu un moment autour de leurs relations, une parure de bonheur qui s'était déjà évanouie.

Mais alors c'était donc que Marc ne l'aimait pas. Devant cette supposition menaçante, elle ne se révolta pas, elle ne fondit pas en larmes; mais, ayant laissé glisser sa plume de ses doigts, s'accoudant sur la table, elle mit sa tête dans ses mains, parce que son front était devenu très lourd. Elle ne distinguait encore pas les conséquences d'un tel événement; elle sentait seulement que, si elle ne se trompait pas, si c'était bien ainsi, elle heurtait quelque chose d'immense, de tragique, de douloureux, qui allait peser pour très longtemps, peut-être pour toujours, sur sa vie.

L'idée d'accuser Marc ne lui vint même pas; elle ne doutait point de sa loyauté, de sa droiture. Et puis, cela avait-il seulement un sens, de lui reprocher le défaut d'un sentiment pareil à celui qu'elle-même éprouvait?

Et du reste, à se rappeler mieux, lui avait-il jamais parlé d'amour? Il avait eu le désir de l'épouser, et, à cause de cette intention, elle avait imaginé qu'il l'aimait : voilà, c'était tout... Non, non, pourtant, il y avait bien eu chez Marc une certaine inclination pour elle, un penchant premier et spontané, et si maintenant elle remarquait une différence avec le passé, c'était précisément parce que cela n'existait plus. Alors, avec un mouvement d'orgueil, elle estima que, dans ces conditions, ce mariage serait impossible; Marc aurait raison de ne plus en parler; et, quant à elle, depuis longtemps elle s'était promis de ne jamais consentir à une union à laquelle ne seraient pas mêlés les promesses et les commencemens d'un véritable amour.

Tel fut son premier mouvement; mais ainsi mise en face de cette séparation et des perspectives d'un tel adieu, elle fut tout à coup faible et perdue. C'était la première fois que la pensée lui en venait; elle fléchit; elle sentit que ce serait trop à supporter, qu'elle ne pourrait pas. Le don qu'elle avait fait de son âme était réel, définitif, c'était comme un acte précis qui avait laissé partout son signe et sa vibration. Elle avait engagé

accordé son existence jusqu'au fond de l'avenir, le bonheur qu'elle pouvait avoir au cours des années. Alors l'idée que de cela rien ne demeurait, que cet attachement serait brisé, que cet amour serait méconnu lui parut si terrible que c'était comme une impossibilité.

Elle voulut s'arracher à ces réflexions où sombrait sa volonté. Elle descendit au rez-de-chaussée, où elle rencontra Marc en compagnie de Maximilien et de Louise: elle resta avec eux, attentive et désolée, cherchant en vain l'indice qui la tirerait d'un doute où vacillait sa vie.

Il était naturel que, pendant la première quinzaine, Marc n'eût pas fait à Charles-Armand de demande en mariage; mais à présent, Laure se disait qu'il fallait un autre motif. Souvent cette pensée lui revenait, sans altérer pourtant le calme de ses attitudes, et son visage indifférent.

Un soir de cette semaine où elle était ainsi tourmentée, dans sa chambre, après que tous les bruits de la maison furent éteints, elle resta longtemps sans pouvoir dormir. Entre onze heures et minuit, voyant une légère clarté lunaire qui frappait à ses vitres, elle se leva et, un manteau sur ses épaules, elle s'approcha de la fenêtre qu'elle entr'ouvrit. Des nuages sombres, étendus comme un plafond énorme d'un bout du ciel à l'autre, laissaient seulement une bande étroite entre l'horizon et leur rive sinistre; là, dans cet espace libre, dépeuplé d'étoiles, brillait, près de la lisière d'argent des nuages, un fin croissant de lune, seul, perdu, triste, entre quelques noirs peupliers; ses rayons très pâles ressemblaient à un regard oblique qui eût glissé sur le monde. Invinciblement, la pensée de Laure se reporta à quelques semaines plus tôt, jusqu'à un autre soir inondé de lumière... Or, tandis qu'elle regardait ainsi et songeait au mobile aspect des nuits, elle entendit au-dessus d'elle un bruit léger, comme un souffle du vent dans les sapins, non, plutôt un soupir, un sanglot. Elle prêta l'oreille et ne perçut plus rien, mais déjà elle était persuadée que Louise, dans la chambre au-dessus de la sienne, était à sa fenêtre, et pleurait. Pourquoi pleurait-elle? De quel chagrin inconnu? Elle fut sur le point d'aller la trouver, cependant elle ne s'y décida pas... Il lui semblait que cette peine tombait, s'épandait dans la sienne pour l'élargir sans mesure; d'un regard unique, à la fois elle se vit elle-même, et cette nuit lugubre, et l'image de sa sœur en larmes;

elle se sentit enveloppée d'une tristesse très vaste qui l'enserrait de partout... mais, encore, pourquoi Louise pleurait-elle?

Elle s'éloigna de la fenêtre : mais cette question resta longtemps ce soir-là devant son esprit. Sa première idée fut que Louise était émue par la maladie de leur père ; mais elle écarta cette supposition, que l'état de Charles-Armand ne justifiait plus. Ensuite comme retrouvant ses pensées ordinaires, elle songeait qu'elle pourrait être en ce moment la fiancée de Marc, elle imagina subitement que, s'il en était ainsi, le chagrin de sa sœur viendrait peut-être d'une comparaison, d'un regret...

Après quoi elle réfléchit que Louise pouvait croire, en effet, à ses fiançailles probables : ne les lui avait-elle pas presque annoncées? Mais si telle était la cause de ses larmes, combien elles étaient vaines !

Ainsi elle fut amenée à cette opinion, qui ne l'avait jusque-là jamais effleurée, que dans le cœur de Louise avait pu naître une inclination pour Marc. Elle fut troublée par cette idée, elle l'écarta, puis la reprit. En somme, pourquoi serait-ce impossible? Elle se rappela combien elle les avait souvent vus ensemble, particulièrement auprès de son père, unis dans les mêmes occupations et les mêmes inquiétudes... Alors une autre supposition accourut, parallèle à celle-ci : pourquoi Marc ne l'aimerait-il pas? Est-ce qu'il n'y avait pas mille raisons pour cela, pour qu'il aimât Louise plutôt qu'elle? A cette pensée, elle ne respira plus, tant son attention était violente et tendue. Ensuite, elle chassa brusquement ces idées qui ne reposaient sur rien : était-elle seulement bien sûre que Louise eût pleuré? Et puis, pourquoi ce besoin d'imaginer le pire pour s'y blesser et pour y chercher comme un secret contentement?

Le lendemain, au premier souvenir de ces réflexions, elles lui firent l'effet d'un rêve pénible et vide. Pourtant elles continuèrent d'elles-mêmes à se représenter à sa mémoire, et chaque fois qu'elles réapparaissaient, elles semblaient plus lourdes de possibilité et de vraisemblance. A la fin, elle ne pouvait plus les écarter. Et quand elle rapprochait du silence de Marc et de sa propre inquiétude ce qu'elle avait imaginé des sentimens de Louise, elle heurtait un point si douloureux que toutes ses pensées demeuraient en suspens.

Ce jour-là, Marc devait venir dîner à la Mettrie. La perspective que, près de lui, ce soupçon pourrait la tourmenter encore lui parut si odieux qu'elle voulut se renseigner, se rassurer. Elle alla vers Louise. Elle lui fit remarquer que depuis plusieurs jours elles s'étaient parlé à peine : elle lui demanda si elle l'évitait.

Louise prit une physionomie étonnée, où perçait cependant l'embarras, et répondit que non.

Laure insista, disant avec une certaine autorité :

— Tu as des secrets pour moi.

Louise fronça les sourcils et se défendit à nouveau, d'un ton négligent. Sur quoi Laure lui dit, cette fois d'une façon vive et décidée :

— Pourquoi pleurais-tu, hier ?

Alors elle eut la surprise de voir qu'elle venait de toucher à un point capital. Louise tressaillit ; son air d'indifférence disparut ; elle rougit, se troubla, puis leva sur sa sœur un regard où semblaient venir des aveux.

Mais Laure, à son tour, eut peur de trop savoir et ne demanda plus rien, de sorte qu'elles restèrent en face l'une de l'autre dans un silence gêné.

Laure pensa tout à coup que, depuis des années, jamais elles n'avaient été séparées comme en cette minute. Elle dit, non plus pour interroger, mais comme si elle constatait un fait :

— Ainsi, il est bien vrai que quelque chose t'a séparée de moi ?

Louise ne répondit pas : elle sembla ne vouloir plus nier.

— En suis-je coupable ? demanda Laure.

— Oh ! non, dit-elle avec élan. C'est moi, au contraire...

Laure reprit :

— Comme c'est grave, Louise, ce que tu dis là ! Tu ne sais donc pas comme c'est grave ?

— Si, répondit Louise.

Laure ne la questionna plus, et bientôt elle la quitta. Elle était convaincue maintenant qu'elle ne s'était pas trompée. Elle n'avait point de griefs contre Louise, qui s'était plutôt montrée affectueuse et sincère ; mais lorsque l'image de cette inclination traversait ses propres sentimens pour Marc, quelque chose en elle se révoltait, violent, indomptable, presque dur. Car, enfin, si Marc l'aimait aussi ? La première partie de sa supposition, en

se vérifiant, lui faisait trouver l'autre naturelle et presque inévitable. Aucun point de son esprit qui ne fût devenu sensible et souffrant ; incapable de se ressaisir, elle ne sut qu'attendre le passage des heures.

Toutefois, lorsque Marc fut là, elle eut de sa présence une influence bienfaisante ; la paix, l'ordre, le courage même rentrèrent dans son cœur. Ses pensées ne s'affolèrent plus, elle n'avait plus la hâte de savoir.

On dîna.

Les fenêtres de la salle à manger étaient ouvertes sur la fin tranquille d'un beau jour. Maximilien, Marc, sa sœur et elle étaient assis autour de la table ; Charles-Armand manquait. Dans la pacifique atmosphère la conversation suivait lentement son train coutumier. Ce qui était cruel semblait écarté, évanoui, disparu. Laure songeait comme il eût été simple, comme il eût été merveilleux que les choses fussent tout uniment selon ce qui paraissait !

L'impression de calme qu'elle avait à ce moment-là ne s'effaça point, mais se prolongea, au contraire, jusqu'au bout de la soirée, soirée douloureuse cependant, presque tragique dans sa simplicité : tout s'accomplit en silence, dans le secret, dans l'ombre ; à peine si quelques mots furent prononcés.

Comme on avait dîné de bonne heure, il faisait très jour encore lorsqu'on sortit de table et qu'on se rendit dans le parc. Maximilien lut son journal tant que la clarté du jour le permit, puis rentra. Marc et Laure se promenèrent ensemble dans une allée ; Louise les accompagna quelque temps, puis s'arrêta et les laissa seuls. C'était un très beau soir, sans nuages, céleste et doré, lourd de sérénité. Tout s'endormait lentement dans le jardin chargé de fleurs et de feuillage. La lumière fondait et fuyait par des transitions insensibles ; il y eut un moment de splendeur immobile, le crépuscule étendait sa limpidité du sol jusqu'au zénith, unissant le ciel et la terre dans une couleur mauve d'unique harmonie.

L'allée où marchaient Marc et Laure était longue ; des deux côtés, elle était bordée de noisetiers touffus au feuillage sombre, vert ou rougissant. Louise, qui s'était arrêtée à une des extrémités, au bas de la terrasse, pour s'occuper et par jeu, secouait les branches des noisetiers de manière à déranger les oiseaux endormis qui y nichaient en foule : ils s'enfuyaient soudain av

bruit, isolés ou par troupes, battant les feuilles de leurs ailes; un chien au long poil roux, l'œil en feu, prêt à bondir, regardait tantôt Louise, tantôt le massif tout palpitant d'oiseaux. La robe claire de Louise brillait dans le crépuscule au bout de l'allée, et Laure, qui tour à tour s'éloignait et s'approchait d'elle, considérant ses gestes distraits et les oiseaux envolés, souffrait du contraste entre ce passe-temps futile et la peine et les pleurs qu'elle avait surpris.

Ce fut pendant qu'elle se promenait ainsi à côté de Marc que, dans le cœur de l'un et de l'autre, la clarté se fit sur ce qui était irrévocable et était passé. Marc, sans violence, sans éclat, dans ce calme crépuscule, sentit établie en lui la persuasion lentement formée qu'il s'était trompé le jour où il avait cru pouvoir unir avec bonheur sa vie à celle de Laure ; de cela il avait eu déjà le pressentiment très net avant le retour de Louise, et depuis, à cause de la présence de celle-ci, il avait vu grandir de jour en jour cette erreur et cette impossibilité. Décidément Laure était trop différente de lui... Ils causèrent pendant un moment, mais comme ils faisaient depuis quelque temps, sur des sujets qui ne les touchaient point ; et Laure, entendant ces paroles distantes, se répétait tout bas à elle-même, comme une vérité évidente et sans bornes : Marc, je sais que vous ne m'aimez pas... Lui, d'autre part, de plus en plus pressé par la certitude qui s'était imposée à lui et se souvenant des promesses qu'il ne tenait pas, fut gêné de cette conversation vaine et la laissa tomber. Il y eut un silence, il regarda Laure, il vit qu'elle secouait lentement la tête, et, en même temps, il crut entendre, comme un souffle à peine perceptible, son nom murmuré : toutefois, il n'en fut pas certain, tant le bruit fut léger et tant l'accent se trouvait pareil à celui du reproche qu'en cette seconde précisément il se faisait au fond de lui-même... Va-et-vient secret des pensées, frôlement, murmure ; il supposa que Laure savait tout. Une expression pénible vint sur son visage ; et, comme la priant, il lui dit : « Laure, ayez confiance en moi... » Sans bien se représenter ce qu'elle pouvait conclure de ces mots, elle le crut ; ce fut pour elle comme un repos. Mais dès lors, elle fut persuadée qu'elle ne s'était pas trompée dans ses suppositions ; et maintenant qu'elle ne doutait plus, il lui sembla qu'elle entrait dans une autre heure de sa vie. Ils marchèrent ensemble encore un moment.

Cependant peut-être à cause de la magnificence du soir, cette douleur qui s'ouvrait devant elle, au lieu de la torturer, se fondait dans un sentiment plus haut, dans la perception d'une grande nécessité. Se rappelant la suite de ce qu'elle avait éprouvé, elle eut l'impression d'avoir au fond de l'âme subi une inévitable histoire avec son être tout entier ; elle prêta spontanément à Marc et à Louise des sentimens aussi invincibles et pleins, et elle les vit à travers ce mirage d'une même nécessité. Louise, à une trentaine de mètres, blanche parmi les noisetiers sombres, restait immobile, les bras tombans, baissant un peu la tête, lasse maintenant d'inquiéter les oiseaux. Laure était sûre de deviner ses pensées ; elle croyait lire aussi dans le cœur de Marc. Se voyant, elle, puis eux tour à tour, il lui semblait qu'entre eux quelque chose s'accomplissait là, en dehors de leurs volontés, se dénouait et se nouait en un colloque confus, comme si elle avait entendu dans la nuit descendante la plainte ou le chant de leurs trois destinées. Elle ne retrouva pas par la suite ce sentiment total, à la fois haut et soumis, extrême et apaisé, qui semblait s'épanouir au delà même de la souffrance.

La limpidité du soir s'était déjà altérée, et à présent la lumière unique du crépuscule commençant se nuançait et se divisait. Le ciel était devenu d'un bleu net, à peine blanchissant vers le bas de sa coupole, tandis que s'épandait sur le sol un mince tapis d'or souple, obscur et somptueux. Ils continuèrent à marcher quelque temps, les pieds dans cette ombre vermeille, puis, gênés de leur silence, ils s'approchèrent de Louise et s'arrêtèrent à côté d'elle.

Elle leur dit qu'elle avait laissé tomber une bague ; ils l'aidèrent à la rechercher, regardant ensemble l'or roux du chemin, et se penchant vers tout ce qui brillait. Dans la clarté fuyante, indécise, Laure remarquait chez sa sœur un charme attrayant, harmonieux, infiniment flexible et féminin ; il lui parut inévitable qu'elle touchât et plût. Ses gestes et ses attitudes lui semblaient s'accorder avec ceux de Marc, comme si une entente invincible avait flotté entre eux. Elle se dit que pour elle-même, elle n'avait jamais rien eu de cette grâce sensible et attachante, et que s'il y avait un point où son âme aussi était fléchissante, incertaine, abandonnée, c'était dans des lointains où on ne le savait pas. Elle vit donc qu'ils se ressemblaient, qu'elle au contraire était différente, solitaire. Elle s'écarta un instant et gravit

quelques degrés de l'escalier qui menait à la terrasse. La nuit continuait à entasser sur le sol ses ondes délicates.

Il se trouva que, dans cette minute pure et profonde, un cor qu'on entendait quelquefois sonna des refrains de chasse, et cette musique aux vibrations d'or sembla tout à coup l'expression souveraine et dernière du soir merveilleux. C'était comme un seuil qu'on passait, une avancée dans le sentiment de l'heure exaltante, un appel magique qui paraissait introduire au cœur de choses idéales. Laure, au milieu de sa peine, fut tout à coup saisie, emportée presque malgré elle, comme vers un au-delà mystérieux. Puis, par contraste, elle se rappela la promesse tout opposée qu'elle avait faite à Marc par un autre soir de ce même été : elle vit qu'en ce moment même elle manquait une fois de plus à cet engagement téméraire et trop sage ; elle sentit qu'elle s'était trompée sur ses inclinations les plus certaines, que sa promesse avait été vaine et son serment presque un mensonge. Les premières étoiles piquaient le ciel resté clair et d'un bleu transparent comme une surface de source ; des larmes montèrent à ses yeux, et, couvrant son visage de ses mains, elle pleura sur ce qu'elle était.

Plus tard, pendant la nuit, et surtout le lendemain matin quand elle s'éveilla, elle eut de sa peine une impression tout autre, non plus cette vision encore neuve, voilée d'art et de destinée, mais une certitude sèche, écrasante, brutale, comme si elle avait beaucoup appris durant son sommeil.

Elle passa une journée cruelle, où elle vit d'heure en heure ses sentimens s'altérer, non seulement parce qu'elle prenait plus conscience de cette douleur où d'abord elle était entrée à tâtons comme dans la nuit, mais aussi parce qu'il naissait spontanément en elle une multitude de pensées violentes et maudites, d'images inaccoutumées, de soupçons odieux contre lesquels elle ne pouvait se défendre, et dont le caractère bas et vulgaire lui fit plusieurs fois jeter un regard effrayé au dedans d'elle-même.

Elle avait beau chercher à s'enfuir au loin par la pensée : son malheur l'accompagnait, faisant jaillir toujours le même flot de jalousie, la même révolte contre tant d'injustice, les mêmes suppositions offensantes pour Marc et pour sa sœur. Ses rêves héroïques fuyaient de cime en cime : il ne lui en restait qu'un

souvenir lointain, comme si elle était tombée de très haut et ne devait jamais se relever de cette chute dans la souffrance.

L'après-midi, le temps se gâta, la pluie se mit à tomber. Nerveuse, impatiente, espérant peut-être se soustraire un peu à son anxiété en changeant de lieu, elle demanda à Maximilien, qui sortait en voiture, de l'emmener. Elle partit avec lui et ne rentra que vers six heures.

A son retour, elle monta dans sa chambre pour s'y débarrasser de son manteau. Elle y était depuis une minute à peine quand Louise entra. Elle eut, en l'apercevant, un mouvement presque craintif; elle aurait préféré l'éviter pour ne pas subir ce contraste de tant de griefs et de tant d'amitié.

Louise s'avança jusqu'au milieu de la pièce et lui dit que, pendant son absence, Marc était venu pour la voir. Elle parlait lentement, avec un certain air méditatif.

Après un silence, elle continua :

— Il a été très contrarié de ne pas te rencontrer ; il voulait te parler ; il a dit qu'il reviendrait demain, vers la fin de l'après-midi.

Elle se tut et resta immobile ; on eût dit que ses propres paroles l'emplissaient de pensées.

Laure demanda :

— Donc demain, à cette heure-ci ?

— Oui.

— Il ne t'a pas dit pourquoi il voulait me voir ?

— Non.

— Tu as causé avec lui ?

— Quelques instans seulement...

Louise se tenait toujours debout au milieu de la pièce. Laure vit bien qu'elle avait quelque chose d'autre et de plus important à dire. Mais elle ne la questionna pas.

Louise cependant, comme si elle cédait soudain à une impulsion intérieure très forte, vint près d'elle ; puis, penchant un peu le front, elle lui dit d'une voix basse et plaintive, comme si elle demandait aide ou excuse, qu'elle était très malheureuse... Elle ne se doutait pas déjà que ce commencement de confidence était douloureux à sa sœur. Laure devinait que cette démarche inattendue avait pour cause l'entretien que Marc demandait, mais elle n'apercevait pas la liaison.

Louise lui dit que, depuis qu'elle avait su les intentions de

Marc à son égard et leurs fiançailles presque probables, elle n'avait cessé d'y penser, et que, malgré ses efforts, cette idée lui était de jour en jour devenue plus cruelle; qu'il fallait le lui pardonner; que plusieurs fois déjà elle avait failli le dire; qu'elle avait formé le projet de s'en aller, car, à présent, c'était une vraie souffrance pour elle d'être là; qu'elle priait Laure de l'aider dans l'accomplissement de ce dessein et, jusque-là, de l'épargner. Elle semblait du reste, en s'exprimant ainsi, vouloir plutôt formuler son chagrin avec violence que déclarer une intention bien arrêtée.

Laure fut stupéfaite; elle avait peine à croire que sa sœur eût réellement vu si peu clair dans la conduite et les sentimens de Marc. Était-il vraisemblable qu'elle pût se tromper à ce point? Qui donc d'elles deux se faisait illusion? Oh! pour elle, elle était sûre d'avoir bien vu... La confidence et la prière de sa sœur lui parurent si vaines, si absurdes, si cruellement déplacées qu'elle les supporta avec irritation, et, pendant un moment, hésita même à en admettre la sincérité.

Sur ses traits se peignit une expression contrariée et impatientée. Elle dit à sa sœur avec une certaine brusquerie :

— Louise, regarde-moi!

Louise, levant la tête, vit dans ses yeux la lueur fuyante d'un soupçon. Elle s'était attendue, en venant vers elle, à un accueil confiant, affectueux. Elle dit, avec un accent de reproche :

— Oh! Laure, comme tu me parles!

En entendant sa voix fraîche et désolée, Laure fut confuse; elle eut de la honte à se souvenir qu'en effet jamais jusque-là, à travers tout leur passé, elle ne lui avait parlé d'une telle façon. Aussi, durant une seconde, elle la considéra tout autrement, dans un éclair de mémoire et d'amitié. Elle fut sur le point de lui demander pardon, même de la prendre dans ses bras... Mais elle s'arrêta : non, elle ne pouvait pas; peut-être en serait-elle capable un autre jour, plus tard; mais, à présent, elle avait trop d'amertume dans le cœur.

A son tour, elle prit un accent de prière pour lui dire :

— Écoute, laissons ce sujet, ne m'en parle jamais plus...

Puis elle reprit avec beaucoup de fermeté :

— Rassure-toi, tu verras que les choses s'arrangeront comme tu le désires.

Elle témoignait par son ton que c'était une conclusion et qu'elle n'ajouterait rien.

Louise, à cette brève réponse, murmura :

— Je vois, j'aurais mieux fait de ne rien dire... Aussi, j'avais longtemps hésité...

Elle se détourna pour partir, et Laure, malgré son regret qu'elle fût ainsi interdite et blessée, ne la rappela pas.

Demeurée seule dans sa chambre, elle dit à haute voix :

— Mon Dieu! mon Dieu! et lui, à son tour, veut me parler!

Le lendemain, elle n'essaya point de se rapprocher de Louise. Elle avait en sa présence, quoi qu'elle pût faire, une certaine arrière-pensée hostile. En attendant l'heure où Marc viendrait, il lui fut impossible de se distraire ou de s'occuper; elle ne conservait guère de doutes sur le sens de ce qu'il pourrait dire, et cependant, dans un tourbillon d'inquiétudes, elle ne cessait d'imaginer et de prévoir.

Comme la veille, il plut, et pendant une partie de la journée un orage prolongea d'heure en heure ses averses et ses groudemens. Laure, dans sa chambre, nerveuse et impatientée, allait jusqu'à la fenêtre, elle soulevait le rideau, considérait le ciel toujours bloqué de nuages, le vent qui secouait les arbres... elle se voyait elle-même marcher, agir, penser, comme une autre personne.

Un peu avant l'heure indiquée, c'est-à-dire à cinq heures environ, une sonnette tinta au rez-de-chaussée, il y eut un bruit de portes et de voix, et à nouveau le silence : elle comprit que Marc venait d'arriver. Maximilien était sorti, elle ne savait où était Louise; elle se prépara à aller le recevoir.

Pour aller vers lui, elle reprit beaucoup de courage et de fierté.

Marc lui aussi avait dû s'armer de résolution, car dès qu'elle l'eût rejoint au rez-de-chaussée, dans le petit salon dont les meubles clairs et légers contrastaient avec la décoration un peu massive du reste de la maison, il s'avança vers elle, et presque sans préambule, il lui dit, comme s'il faisait un effort immense contre lui-même :

— Laure, je veux causer avec vous de choses très importantes... Vous me jugerez ensuite comme vous voudrez... Depuis

plusieurs jours déjà, j'aurais dû me décider à vous parler; si j'ai tardé, c'est un tort en plus des autres...

Laure ne s'attendait à rien de moins; aussi elle resta impassible. Marc en fut surpris, il demanda d'une voix hésitante :

— Laure, est-ce que vous vous doutez de ce que je veux dire?

— Oh! peut-être...

Il jeta sur elle un regard scrutateur chargé d'inquiétude, et où il y avait aussi comme une nuance de compassion; Laure s'en aperçut et fut froissée : elle se dit qu'elle avait le droit d'être secrète et que, si elle souffrait, du moins il ne le saurait pas.

Marc, du reste, ne s'était jamais représenté avec exactitude les sentimens de Laure et il ne savait pas à quelle profondeur il pouvait, en s'éloignant d'elle, l'atteindre et la blesser.

— Vous m'avez dit plusieurs fois, quand nous causions, il y a quelques semaines, que pour vous un mariage serait impossible où vous ne seriez pas assurée de rencontrer une parfaite communion d'aspirations et de goûts, un écho à toutes vos pensées. J'ai depuis ce moment-là beaucoup réfléchi... Laure, il faut que je l'avoue, je me connais assez pour savoir qu'une telle entente entre vous et moi n'existerait pas. Je mentirais en laissant supposer le contraire...

Laure ne répondit pas; elle savait que ce scrupule n'était pas sans fondement; mais, comme elle était surtout occupée de l'inclination que Marc avait contractée pour Louise, elle fut étonnée de ce détour imprévu; elle se demanda si Marc était bien franc. Lui, pourtant, quels que fussent ses sentimens pour Louise, ne se croyait pas tenu d'en parler; il pensait ménager Laure en se taisant sur ce point, et il avait choisi, plutôt que de l'offenser, de mal justifier ses adieux.

Il fut ému; il lui dit :

— Je vous ai demandé d'avoir confiance en moi. Je sais que je m'étais engagé envers vous...

Laure protesta :

— Oh! non, Marc, pas engagé...

Il continua :

— J'ai cru, pendant quelque temps, que je vous ressemblerais assez... mais j'ai compris qu'il n'en était rien, et c'est une chose grave pour moi aussi. Je suis coupable en plusieurs manières... Je vais partir, Laure, je quitterai ma maison, je m'éloignerai... Je réfléchirai...

Laure, à nouveau un peu blessée, l'interrompit avec vivacité :

— Vous réfléchirez! Mais, Marc, que voulez-vous dire ?

Il comprit son tort et, la voyant si rebelle et sensible, il répliqua d'une voix qui tombait :

— Il faut donc dire que tout est fini ?

A quoi elle répondit, avec beaucoup de naturel et de simplicité :

— Mais, Marc, évidemment...

Ensuite, ils se turent quelques instans. Elle vit passer sur le visage de Marc une expression de regret douloureux. Il dit :

— Laure, quoi qu'il arrive, le souvenir que je garde de vous est élevé, noble, plein d'admiration.

— Oh! je vous en prie! fit-elle, le suppliant de ne pas continuer.

— Mais, protesta Marc, puisque réellement c'est ainsi...

Ce vain éloge, accompagné des motifs que donnait Marc, la peinait d'autant plus que, dans ce moment, elle aurait peut-être, en échange d'un peu d'amour, trahi aisément ses espoirs et ses volontés d'autrefois. Et, tandis que toute sa faiblesse l'inclinait vers Marc, elle se demandait par quel courage, ou par quel excès de mensonge, elle parvenait à usurper devant lui une attitude libre et glacée. Depuis plusieurs jours, même à travers cette souffrance dont il était cause, malgré tout c'était à lui qu'elle s'adressait en pensée pour être protégée, pour le prendre à témoin ; en ce moment où elle le reconnaissait à peine, où il lui semblait avoir devant elle une autre personne, elle se surprenait encore à murmurer sa détresse à l'image plus chère qu'elle avait gardée de lui.

Il ne sut du reste pas lire en elle au delà du fragile orgueil qui retenait ses sanglots. Il s'inquiéta cependant de sa réserve froide, ne sachant quels sentimens elle recouvrait.

Pour lui, il pensait se comporter envers Laure du moins avec loyauté : il partait, et, s'il brisait la promesse qu'il ne pouvait plus tenir, ce n'était pas pour s'abandonner librement à ses sentimens nouveaux ; il s'était promis, au contraire, de n'y céder jamais.

Il reprit d'un ton grave :

— Donc, Laure, je vais partir...

Elle demanda :

— Bientôt ?

— Oui, bientôt.

— Et pour longtemps ?

— Pour très longtemps... Donc, je vous disais, Laure, que j'allais partir. Vous pouvez me juger très sévèrement, je le comprends... Cependant, peut-être un jour il me sera donné de m'expliquer mieux, de me justifier peut-être... Croyez que je ne suis pas heureux.

Il poursuivit, mais sa voix hésita, prête à s'arrêter, se fit humble et priante :

— Je viendrai encore ici une fois avant mon départ ; mais, puisque c'est à présent que je vous dis un véritable adieu, il est une chose que je voudrais savoir, comme la plus importante dans ce passé que je quitte : je voudrais savoir si j'ai réellement beaucoup de torts envers vous ?

Laure secoua la tête en signe de dénégation, et dit d'une façon assez dégagée :

— Est-ce que je vous dois d'être sincère, alors que vous-même l'êtes si peu ?

A ce reproche direct, Marc rougit. Il demanda cependant, sans trop d'embarras :

— Pourquoi si peu ? Laure, que voulez-vous dire ?

Elle fit un geste pour l'engager à ne pas se défendre inutilement.

— J'ai deviné, dit-elle, je sais...

A son intonation, Marc vit bien qu'elle tenait pour insignifiantes les explications qu'il avait données jusque-là, et qu'elle avait pénétré ses sentimens véritables.

Il ne protesta pas ; loin de chercher à nier, il éprouva plutôt un soulagement à pouvoir enfin s'exprimer sans mensonge. Ils ne prononcèrent ni l'un ni l'autre le nom de Louise, mais ils se comprirent suffisamment. Et ainsi il arriva qu'après avoir entendu la confidence de Louise, Laure reçut aussi celle de Marc.

— Ne m'accusez pas trop, dit-il simplement, si je n'ai pas fait de moi-même l'aveu que vous me réclamez... Je voulais que ce fût une chose morte, abolie ; je partais : ce que je ne vous disais pas, je ne l'ai, croyez-moi, dit ni témoigné à personne... J'ai été faible, sans doute : mais que faire ensuite ? Il n'a dépendu de moi que de m'en aller ; voyez, j'ai voulu prendre un parti qui, tout au moins, ne vous offensait pas.

Laure l'écoutait à peine : elle répondit distraitement :

— Je ne sais pas.

Marc vit qu'elle ne viendrait à aucune parole précise. Il pensa être assez demeuré ; il se sépara d'elle en disant qu'il retournait chez lui.

Lui parti, elle s'assit, accablée ; elle mit sa tête dans ses mains et, sans songer à rien, elle répéta plusieurs fois, avec des larmes :

— Moi qui l'aimais tant !

Elle avait associé Marc à tant de pensées qu'il lui semblait que ce qu'elle avait éprouvé, senti, voulu, non seulement pendant ces dernières semaines, mais depuis bien plus longtemps, en ce moment périssait, s'anéantissait : elle voyait toute cette mort s'accomplir en elle... Au bout d'un moment, elle releva la tête ; elle vit que, dehors, au terne éclairage de la pluie avait succédé une lumière vive. Distraitement, elle alla jusqu'à la fenêtre et l'ouvrit.

L'orage s'en allait, et le parc ruisselant se reposait des averses. Dans le soir commençant, la teinte gris perle de l'atmosphère se muait lentement en une opulente couleur rouge. A faible hauteur des vapeurs errantes laissaient encore par instans fondre leurs écharpes en une molle pluie lassée. Toutes les couleurs, les fleurs et la verdure, rajeunies, humides, emperlées, brillaient dans cette clarté pourpre venue on ne savait d'où.

Or, il arriva que comme les yeux de Laure erraient au hasard à travers cette lumière en larmes, elle aperçut soudain du côté de la route, en contre-bas de la terrasse, dans une allée abritée par des massifs d'arbres, Marc et Louise qui causaient. Ils marchaient l'un près de l'autre, et, en ce moment, ils venaient du côté de la maison.

Avant qu'elle eût rien imaginé, rien pensé, au premier choc, cette vue la bouleversa. Elle les vit s'approcher jusqu'à l'extrémité la plus proche de l'allée ; puis, arrivés là, ils retournèrent. Louise était nu-tête, elle avait sur ses épaules un manteau de couleur foncée. Entre les arbres, Laure les aperçut un instant encore qui s'éloignaient.

Elle n'eut pas le temps de réfléchir : les soupçons hésitans qu'elle avait conçus la veille sur la sincérité de Louise et au moment précédent sur celle de Marc, lui revinrent violemment

à la mémoire en ondes empoisonnées. Elle fut éblouie comme par une évidence brutale. S'étaient-ils donc donné rendez-vous là? L'un et l'autre lui avaient-ils menti? Sans doute ils étaient d'accord... Jalousie, dépit, les pires suppositions, enfin ce qu'elle avait éprouvé ces derniers jours, convergeant de tous les points de son âme, vint fondre et s'assembler sur cet instant.

Brusquement aveuglée, elle n'eut qu'un désir : aller jusqu'à eux, se mettre entre eux, montrer qu'elle savait, qu'elle avait compris. Elle sortit donc et se diriga de leur côté... Comme elle passait le seuil de la maison, elle s'arrêta cependant quelques secondes, et jeta un regard sur ce qu'elle faisait.

Elle se rendit compte qu'elle paraîtrait les avoir épiés, que la jalousie seule la poussait, que sa conduite aussi bien que sa méfiance étaient vulgaires et laides, qu'on le devinerait, qu'on le verrait... Mais son orgueil qui, un moment avant, à lui seul la soutenait encore, maintenant s'était brisé; elle ne s'effraya même plus de laisser paraître les traces de ses pleurs; elle sentit qu'elle n'avait plus de fierté, plus de foi en elle-même, qu'elle était comme une petite chose livrée aux événemens; et, fléchissant sous ce savoir humiliant, elle alla vers eux.

Elle ne se rappela point par la suite si, au moment où elle les rejoignit, elle dit une seule parole; elle ne revit avec précision que ceci : qu'elle s'était placée entre eux, et que tous les trois avaient marché quelque temps en silence. Elle sentait son cœur dans sa poitrine, avec sa forme de chair, blessé, fragile, douloureux. Non seulement elle était enveloppée par sa souffrance, mais de plus, à cause du tumulte mauvais qui avait surgi en elle, elle se voyait abaissée, déchue, pour ainsi dire sans âme. Elle ne doutait pas qu'eux, à travers son front, lussent son vertige; mais elle, en revanche, faisait, par sa seule présence, apparaître combien leur conduite était honteuse et fausse : elle savait, et eux, d'autre part, savaient; et il lui sembla qu'ils marchaient ensemble dans la même misère.

Bientôt, cependant, elle s'aperçut avec surprise que Louise glissait sa main dans la sienne, puis ralentissait doucement ses pas comme pour la retenir en arrière. Laissant passer Marc devant, elles s'arrêtèrent ensemble, et Louise aussitôt dit avec élan, d'une voix désolée :

— Laure, pardonne-moi! Marc vient de me dire qu'il partait, qu'il s'en allait pour longtemps! Est-ce toi qui as voulu cela?

Est-ce à cause de ce que je t'avais dit?... Mais, Laure, puisque c'est moi, au contraire, qui devais partir...

Laure, d'abord étonnée, comprit que Louise lui attribuait le départ de Marc, comme si c'était elle-même qui l'avait désiré, comme si, à la suite de la confidence entendue la veille, elle avait décidé de lui épargner par ce moyen une présence ou un spectacle douloureux. Louise se trompait, mais son ignorance même et cette erreur naïve faisaient tomber tous les soupçons : il était donc bien vrai que de leurs sentimens réciproques elle et Marc ne s'étaient rien dit! Elle levait vers sa sœur ses yeux innocens très bleus, et Laure plongea si avant dans ce regard ouvert, elle y lut un regret si limpide que ses doutes offensans en un instant s'évanouirent. Ce fut pour elle, dans cette minute, un bienfait sans mesure que de rencontrer la sincérité de Louise et son scrupule généreux qui la ramenaient tout à coup à la source chère de leur amitié. A ce contact précieux les hautes parties de son âme, depuis plusieurs jours accablées et obscurcies, se relevèrent dans une remontée radieuse; au-dessus de toute sa peine, durant quelques secondes, une sorte de joie reconnaissante, vive, enchantée, rajeunie, joua dans la lumière. Elle fut soudain rassurée, transformée. Elle continua à plonger dans les yeux de sa sœur, et Louise, qui attendait sa réponse, s'étonna de voir lentement se purifier son regard et venir sur ses lèvres le plus beau des sourires.

Entre mille souvenirs qui se ranimaient dans la mémoire de Laure, elle se rappela que longtemps elle s'était promis d'être en toutes choses ce qu'elle concevait de mieux : après ces minutes de fol égarement, elle se jura soudain de ne plus retomber dans ces jalousies, dans ces soupçons dont elle avait honte, de se tenir au-dessus de ce désordre et de cette faiblesse. Ce fut une résolution d'un instant, mais nette, vaillante, définitive.

Marc se rapprocha d'elles pour leur dire adieu. Ensuite il s'éloigna.

Or, quand il fut parti, Laure, qui n'y avait encore pas songé, se représenta que puisque sa sœur et lui s'étaient, par égard pour elle, réciproquement caché leur inclination ; puisque, d'autre part, ils allaient être séparés pour très longtemps, et puisque enfin l'un après l'autre lui avaient fait la confidence dont ils s'étaient gardés entre eux, elle se trouvait, elle, maintenant et pour toujours, seule dépositaire et maîtresse de leur double se-

cret. Comment ! Était-ce possible ? Était-ce bien ainsi ? Ce fut une surprise, un effroi ; ce n'était pas encore assez qu'elle fût à présent le seul obstacle entre eux, mais encore il dépendait d'elle qu'ils fussent séparés ou réunis ! Il faudrait non seulement qu'elle s'effaçât pour les laisser libres, mais encore qu'elle-même les rapprochât l'un de l'autre ! Il faudrait qu'elle fît cela ! Elle en fut saisie, glacée, et au premier moment recula, écarta de sa pensée un si haut sacrifice.

Car si elle se taisait, rien n'arriverait, nul ne saurait seulement son silence... Et, pourtant, elle vit bien que garder ainsi la main pleine de leurs deux destinées sans l'ouvrir jamais, ce serait un poids trop lourd, un égoïsme qui la ferait mourir... Ainsi, il faudrait ! Mais comment, comment pourrait-elle ? Comment aurait-elle la force ? Elle serait déchirée, brisée ; c'était au-dessus d'elle, et l'image de ce renoncement qui la dépassait tant, qui était si total, si entier, si dur lui apparut à des lointains prodigieux, dans une clarté étrange et perdue. Elle sentit qu'elle ne se hausserait pas jusque-là en s'aidant seulement des sentimens et des motifs avec lesquels elle avait toujours vécu, qu'il ne suffirait pas des raisons du monde, que tout ce qui était de la terre était trop mesquin, trop petit, trop léger, trop vain, pour appuyer dessus une résolution où la moitié de son âme devait mourir. Mais où donc, à quelle extrémité d'elle-même rencontrerait-elle cette force d'un ordre si haut dont elle avait besoin ? Elle chercha, et elle ne savait pas si elle trouverait jamais.

Elle était si lasse qu'après avoir fait quelques pas auprès de sa sœur elle s'assit sur un banc encore mouillé, et Louise resta debout devant elle, la regardant.

Elles étaient venues sur la terrasse. Le soir s'était déjà assombri et les teintes roses qui avaient, durant quelques minutes, illuminé la pluie finissante, en s'effaçant avaient comme créé de la tristesse et du froid. Le ciel, du côté de la plaine et vers l'occident, était encore chargé d'une immense nuée sinistre, de couleur gris de fer et violacée, massive, opaque, où bleuissaient parfois des éclairs fatigués, et qui lentement s'en allait, emportant ses menaces.

Or, à ce moment, comme il arrive à la fin des tempêtes, une lumière d'une nuance jaune et bizarre s'épandit tout à coup. C'était une nappe de rayons de soleil venus du couchant par une fissure des nuages ; ils s'étalèrent au-dessus de la maison et

des arbres. Leur clarté était intense, forte et tragique, et elle se découpa nettement dans la pénombre du soir orageux.

Déployée au-dessus du parc obscur en le touchant à peine, elle alla frapper la ceinture des coteaux qui dominaient la Mettrie. Alors, sur sa colline ronde aux pans unis, la petite chapelle romane avec ses vitraux, sa rosace et sa blanche façade ajourée rayonna soudain. Elle se détacha au centre de la clarté violente comme désignée par elle, austère, haute, solitaire, reine de ce royaume. Une troupe d'oiseaux effarés se jeta en tournoyant dans la lumière étrange, et promena sur les pentes de la colline les folles ombres de ses cercles.

Laure, qui regardait, fut éblouie comme si en cet instant avait lui pour elle une indication mystique. Brusquement, elle se ressouvint comment, quelques semaines plus tôt, au chevet de son père malade, elle avait vu dans un moment de foi se partager, se dédoubler l'univers ; cette image réapparue se déploya dans le spectacle présent avec une ampleur symbolique ; au-dessus d'un domaine terrestre, misérable, lieu de la vie naturelle de la douleur et des défaillances, il lui sembla qu'un autre planait, spirituel, radieux, libre, et plein de visions de l'éternité.

Cette patrie plus haute, ainsi évoquée, figurée, brilla pour elle d'un attrait sublime. Elle ne doutait pas qu'avec son amour finît pour elle tout amour ici-bas ; et d'autre part, après tant de désordre et de faiblesse, elle n'avait plus confiance en elle-même ; elle souhaita vivre là, s'y réfugier par l'esprit, pensant que dans ce monde contraire au monde elle serait détachée de sa souffrance, et peut-être même désintéressée du sacrifice que les hasards exigeaient d'elle.

Parvenue à ce très haut désir, elle jeta un regard en arrière et s'étonna d'avoir pu autrefois si longtemps hésiter, errer ; d'avoir pu croire que tant d'aspirations qui étaient en elle et son besoin de grandeur d'âme avaient leur destinée de ce côté-ci du monde. Mais à présent était brisé l'anneau de ces courtes fiançailles.

Au bout de peu d'instans, le faisceau de lumière venu par une déchirure des orages se replia dans la nuée, la chapelle redevint terne, indifférente, et bientôt les splendeurs que Laure avaient entrevues au fond d'elle-même s'éclipsèrent aussi, laissant comme une cendre après elles. Maintenant, sa résolution demeurait isolée, redoutable, sans lien avec l'exaltation qui

l'avait suscitée ; mais elle savait pourtant que cet univers du détachement mystique pouvait ressortir de l'ombre à chaque appel de la douleur. Une immense fatigue calma, engourdit son esprit ; ses pensées se détendirent dans une sorte d'accablement, et elle courba la tête sous le poids de la double histoire qu'elle venait de subir, l'une terrestre, l'autre divine.

D'invincibles larmes vinrent à ses yeux et, malgré elle, coulèrent devant sa sœur consternée, abondantes, silencieuses, sans un sanglot, des larmes qui l'apaisaient.

Elle faisait effort pour se dominer, mais, à chaque moment, quelque pensée surgissait qui amenait un nouveau flot de ses pleurs. Cependant, elle se disait déjà que, pour aplanir la voie à ses volontés futures, il fallait qu'à tout prix elle gardât le secret de son amour détruit...

Le jour finissait. Un arc-en-ciel ébauché apparut, hésitant, commençant ; à peine s'il élevait au-dessus des arbres du parc, sur lesquels il semblait s'appuyer, ses couleurs fondues et parallèles : c'était comme un pilier en ruines, un fût de colonne brisée, mais s'inclinant pourtant, s'incurvant déjà pour une course céleste. Une buée grise, faite de poussière d'eau, monta du sol et flotta sous les voûtes d'arbres des allées. L'ombre déjà maîtresse des massifs, commençait à déborder et à s'épandre autour.

Dominant ses pleurs, Laure se leva ; elle prit le bras de sa sœur et lui dit :

— Tu ne peux pas savoir pourquoi j'ai pleuré ; tu crois peut-être deviner, mais tu te trompes. Ce n'est certainement rien de ce que tu imagines ; ne cherche donc pas, c'est inutile... A présent, rentrons, l'air est froid, et on dirait que déjà il va faire nuit.

Marchant l'une près de l'autre, elles traversèrent ensemble la terrasse, gravirent les marches du perron : puis, étant entrées, elles refermèrent sur l'obscurité tombante la porte de la maison.

V

Ainsi qu'il l'avait annoncé en se séparant de Laure et de Louise, Marc revint le lendemain à la Mettrie pour faire ses adieux.

Il arriva en voiture vers onze heures du matin, par un temps terne et bas. Il se rendit auprès de Maximilien, qui se trouvait dans son bureau, et il lui fit part de la décision qu'il avait prise de s'éloigner, pour un temps qu'il ne pouvait encore déterminer.

Son air grave et résolu, ce brusque départ, cette longue absence projetée, surprirent beaucoup Maximilien. Un instant, il le considéra en silence, puis il exprima un regret.

— Je suis obligé, fit Marc évasivement.

Maximilien s'abstint de le questionner.

— C'est pour nous une chose bien inattendue, dit-il seulement.

Il lui offrit de faire prévenir Laure et Louise de sa présence.

— Je vous en serai reconnaissant, dit Marc, et il ajouta qu'il leur avait annoncé déjà ses adieux.

— Vraiment ! fit Maximilien étonné. Elles ne nous en ont rien dit.

Il sonna pour envoyer un domestique à leur recherche. Au bout de quelques instans, elles entrèrent ensemble. Elles s'assirent près de leur grand-père ; on demanda à Marc où il irait, ce qu'il ferait. Mais chez tous il y avait trop de secrets, trop de réflexions pour que la conversation ne fût pas difficile, distraite et glacée.

Maximilien crut remarquer que Marc paraissait porter sa propre résolution comme un poids très lourd, et que, depuis l'arrivée de Laure, un malaise était peint sur son visage.

Bientôt Marc dit qu'il désirait faire aussi ses adieux à Charles-Armand, et il demanda à être conduit près de lui.

— Voilà une nouvelle qui ne lui fera point de bien, dit Maximilien en se levant.

Il prévoyait, en effet, que Charles-Armand, dans son état de santé si inquiétant, habitué qu'il était aux soins de Marc, et avec toute la sympathie qu'il avait pour lui, serait très affecté par ce départ.

Ils montèrent tous ensemble au premier étage, et entrèrent dans la chambre où Charles-Armand était couché. Ils s'approchèrent de son lit. En voyant tous ces visages soucieux, il se souleva un peu, comme s'il sortait brusquement du sommeil ou d'une grande lassitude; il promena autour de lui, pendant

quelques secondes, un regard flottant et vague qui serra le cœur à tous. Il demanda :

— Qu'arrive-t-il ?

Marc lui dit qu'il venait prendre congé de lui, parce qu'il partait en voyage.

Charles-Armand arrêta ses yeux sur lui avec une expression contrariée.

— Où allez-vous ?

— A Paris, d'abord...

— Mais ensuite, vous revenez ?

Marc hésita et répondit :

— Non.

Charles-Armand, étonné, fronça les sourcils et continua à l'interroger du regard.

— Alors vous partez pour longtemps? reprit-il avec une expression des lèvres un peu amère... Comment! pour très longtemps ?

— Oui, je pense, dit Marc ému.

— Ainsi, vous m'abandonnez ?

Tous virent avec peine combien cet événement l'affligeait.

Il avait la physionomie un peu fiévreuse. Il demanda à Marc avec une certaine vivacité :

— Mais pourquoi vous en allez-vous ?

Marc n'avait pas prévu une question si directe. Il eut de la répugnance à lui répondre par des explications inventées; après avoir hésité, il demeura sans rien dire, et chacun interpréta ce silence selon son savoir ou ses soupçons.

De toutes les personnes présentes, Laure était celle que désolaient le plus les regrets de Charles-Armand. Elle se disait : « Si je n'étais pas ici, Marc resterait... Ni lui, ni ma sœur ne seraient malheureux. Je n'aurais qu'un mot à dire, puis à m'effacer ; mais je n'ai pas la force et je ne peux pas. »

Très troublée, elle détourna la tête et s'écarta d'un pas. Pourtant elle se calma à l'idée qu'une telle solution était maintenant impossible, qu'avec la meilleure volonté du monde, elle ne pourrait la faire accepter par personne. « Cela sera, se dit-elle. Un jour, plus tard... » Elle se le promit, et, redevenue plus forte, elle recommença à regarder et à écouter.

Charles-Armand maintenant, d'une voix plus posée, que la fièvre n'agitait pas, disait à Marc affectueusement :

— Vous me manquerez beaucoup... Il ne fallait pas m'habituer ainsi à votre présence et à vos soins. Vous le voyez : si je me plains maintenant, c'est que vous avez trop fait pour moi.

— J'ai fait ce que j'ai pu, dit Marc. A présent, il me faut partir... Du reste, vous irez de mieux en mieux, cela est certain.

Charles-Armand attendit un instant, puis répondit avec gravité :

— Non, Marc, cela n'est pas certain.

On comprit, à son ton, qu'en effet il en doutait beaucoup. Ses yeux parurent plonger au loin dans l'avenir.

Il reprit :

— Quand reviendrez-vous ?

— Je ne sais pas !

Après un silence pensif, il dit :

— Si je suis plus malade... si par hasard, dans quelque temps, j'avais besoin de vous, pourrais-je compter que vous reviendriez ?

Marc n'avait pas prévu une demande pareille. Il ne voulut pas refuser. Il répondit, quoique avec un peu d'embarras :

— Oui, vous n'auriez qu'à m'écrire...

Laure frémit.

Même un étranger qui eût par hasard entendu cette conversation lente et coupée, eût remarqué combien elle éveillait d'échos en chacun des assistans et que, à cause de tout ce mouvement d'âmes, elle se déroulait avec solennité.

— Je vous remercie, dit Charles-Armand.

Mais, se reprenant aussitôt :

— Si nous convenions d'une autre chose : revenez dans trois ou quatre mois. Le pouvez-vous ? Le voulez-vous ?

Marc voyait ainsi tous ses projets bouleversés ; il s'inclina pourtant et promit de revenir quand on ferait appel à lui.

Laure, de son côté, vit avec saisissement l'avenir se resserrer soudain. « Dans trois mois ! » pensa-t-elle. Ainsi, à cette date, Marc, probablement, serait de retour : l'heure serait venue pour elle d'accomplir le dessein qu'elle avait conçu ; mais, encore une fois, pourrait-elle ? Saisie par cette perspective et par ce doute, à peine si elle entendit les adieux.

— Je vous écrirai, disait Charles-Armand.

Elle suivit sa sœur et son grand-père qui accompagnaient Marc jusque sur le perron. Personne ne dit mot : de funestes

pressentimens, mille peines occupaient les esprits. Marc descendit seul les marches de l'escalier, sa voiture l'attendait en bas; avant d'y monter, il se retourna pour saluer, et on vit qu'il était très pâle.

Le regret si vif que venait de montrer Charles-Armand n'avait pas seulement des motifs personnels. Ce qui, en réalité, l'avait touché le plus vivement dans l'annonce de cette absence sans terme, ce n'était pas tant d'être privé de Marc, quoique ce point aussi lui fût sensible ; mais surtout, il avait vu s'écrouler en un instant un projet longuement médité et qui lui plaisait. A son retour de Vals, il avait par Maximilien connu les visites de Marc, son empressement auprès de Laure, et la sympathie que sa fille avait paru avoir pour lui ; depuis ce moment, il avait continué à voir Marc assidu à la Mettrie, et rien ne lui avait fait pressentir la déchirure de cet accord commencé. Lui-même s'était vite attaché à Marc, qu'il estimait beaucoup ; aussi il avait vivement souhaité l'unir à sa fille ; c'était, dans la mélancolie de sa santé déclinante, une des rares pensées où son esprit se reposât avec bonheur. De là sa déception devant ce subit et définitif adieu ; ne présumant rien encore, mais plus avisé qu'il ne l'avait paru, il avait, en réclamant le retour de Marc, cherché surtout à éviter qu'une difficulté peut-être passagère ou un mouvement irréfléchi n'entraînassent des conséquences que rien ne pourrait plus réparer.

Ensuite il se creusa l'esprit longtemps, tâchant de découvrir les causes de ce départ. D'où pouvait donc venir que Marc s'éloignât ainsi en brisant tout d'un coup ses projets d'avenir déclarés? Est-ce que ses relations avec Laure n'avaient pas un lien avec cette résolution soudaine? Il revenait fréquemment sur cette supposition, la retournant en tous sens, principalement la nuit, durant ses longues heures d'insomnie. Il parla à Maximilien, qui ne put le renseigner ; Laure, d'autre part, ne disait mot, et sur un point si délicat il hésitait beaucoup à l'interroger.

Après avoir examiné diverses hypothèses, il tint pour vraisemblable celle-ci, qui était en effet la plus simple, et avait certains dehors pour elle : que Marc avait témoigné le désir de demander la main de Laure et qu'il s'était heurté à un refus. Charles-Armand ne s'étonnait pas outre mesure de ce refus supposé, car il connaissait la nature un peu singulière et rare

de sa fille, et il n'eût pas été surpris que l'idée même du mariage lui fût antipathique.

Il n'aurait pas voulu aventurer des conseils sur une probabilité aussi mal établie. Néanmoins, Laure dès les premiers jours comprit, à certaines de ses paroles, qu'il avait compté sur ce mariage et que déjà elle avait été associée à Marc dans ses pensées. Elle en souffrit; cependant par-dessus tout elle redoutait de toucher à ce sujet.

Elle s'était dit, en effet, aussitôt après le départ de Marc, qu'elle devait se taire sur ce qui s'était accompli, et cacher sa peine à jamais. Au premier abord, la perspective de ce silence l'effraya par sa cruauté et par sa grandeur; mais elle vit que c'était seulement ainsi, dans la solitude de ce secret, qu'elle réserverait sa liberté; au contraire, qu'oserait-elle entreprendre à l'avenir si le savoir d'autrui plongeait sans cesse comme un regard sur le mal intérieur qui la guidait? N'aurait-elle pas constamment peur d'être devinée et d'être plainte, peur de la pitié? Si on soupçonnait à quelle profondeur elle avait été blessée, ce mariage de Marc et de Louise, qu'il lui incombait maintenant de préparer, ne pourrait pas s'accomplir ; ni eux sans doute, ni son père n'y consentiraient. Du reste, ce sacrifice était trop essentiel, trop intime pour pouvoir être dit : qui le saurait, saurait trop sur elle. Et puis à qui faire comprendre au juste, d'une part, qu'elle ne pouvait agir autrement, et que, malgré cela, c'était une chose périlleuse et immense?

Durant les premiers temps, elle fut courbée, accablée sous sa peine, elle s'y abandonna, elle ne pouvait regarder au delà; cette déception sans bornes embrassait tout l'avenir. Mais, peu à peu, sa noblesse d'âme innée la secourut, et, comme il arrive pour un métal très pur qui ne peut rendre que de beaux sons, sous le mal qui la frappait jaillirent en elle des sentimens de vaillance et de fierté. Ce qui pour son cœur ardent était impossible, c'était de subir ce désespoir indéfiniment tel quel, brutal, court, inutile, fermant l'horizon ; il fallait bien que, d'une façon ou de l'autre, il devînt fécond, qu'il s'épandît en réflexions, en pensées nouvelles; et ainsi son esprit se trouva naturellement porté vers une sorte de progrès et de conquête.

Elle entra résolument dans la solitude et dans les voies de la spiritualité qui lui était propre. Ce conflit avec la douleur la libéra d'une foule d'opinions moyennes incapables de l'aider et.

livrée à elle-même, elle céda tout entière à cet attrait de l'infini qui depuis longtemps planait aux lointains de son âme. Le sentiment grave et troublant de la vie qu'elle avait eu dès l'enfance se déploya en elle et la domina : et alors il lui apparut que la haute pensée chrétienne se déroulait précisément, en face du temps et des destinées, sur ce plan de l'esprit où elle parvenait. Ainsi se réalisa le pressentiment qu'elle avait eu au seuil de ces semaines désolées : au regard de cette compréhension nouvelle les enseignemens catholiques qu'elle avait reçus jadis se ranimèrent, et poussèrent en tous sens des fleurs et des rameaux.

De ses méditations autant que de ses chagrins elle se trouvait maintenant ne pouvoir rien dire à sa sœur, et Louise, qui assistait à ce silence et en voyait la cause dans les aveux qu'elle avait faits, les regrettait chaque jour davantage. Elle en apercevait mal les conséquences, et les supposait d'autant plus fâcheuses que Laure n'en avait jamais voulu parler. Elle fit quelques tentatives pour la tirer de sa réserve, mais Laure se dérobait toujours. Une fois, elle voulut l'entretenir à nouveau de son projet de s'éloigner de la Mettrie ; mais Laure l'interrompit dès les premiers mots : elle lui conseilla de n'y plus penser et lui dit de ne point s'inquiéter de l'avenir. Elle refusa assez sèchement de s'expliquer davantage. A vrai dire, la présence de sa sœur éveillait en elle trop de pensées amères pour que ses sentimens de tendresse n'en fussent pas souvent combattus. Elle pensait que cette affection refleurirait plus tard ; mais, pour le moment, elle se sentait le cœur trop déchiré et elle se contentait d'agir suivant la ligne idéale de leur ancienne et parfaite amitié.

Elles continuèrent à sortir ensemble, même à causer, mais leurs conversations ne les rapprochaient plus. Ce secret si complet succédant à tant de confiance, cette obscure discorde que Louise ne comprenait pas, jetèrent dans leur vie commune un malaise que quelques mois plus tôt ni l'une ni l'autre n'eussent jugé supportable. Louise en souffrait comme d'une injustice, mais Laure se souvenait qu'elle avait voulu ce silence, et elle était, en quelque sorte, protégée contre cette peine par ses peines plus profondes.

Un des premiers effets de la souffrance continuelle où elle vécut durant ces quelques mois fut de la faire sympathiser avec

tout ce qui souffrait. Partout maintenant, ce qui était blessé et opprimé attirait, sollicitait son regard; jusque-là au contraire, elle avait été presque aveugle, indifférente; ce fut comme si un voile se déchirait devant ses yeux : elle s'étonna qu'il y eût tant de douleur au monde et de ne s'en être pas doutée.

Ce n'était pas seulement que son âme vibrait aux malheurs d'autrui, mais toute souffrance qu'elle découvrait autour d'elle lui devenait presque intime, personnelle, comme s'il s'y était révélé un mal unique et universel auquel elle-même venait d'apprendre à participer.

Un jour, en compagnie de sa sœur, elle se trouva près de son père dans un moment où il souffrait beaucoup. Il ne se plaignait pas; il faisait au contraire effort pour se dominer, le visage contracté et immobile, ne répondant à aucune question. Laure, songeant qu'on le disait condamné, s'effrayait à la pensée que son tourment comme son courage étaient perdus, vains, absurdes; son esprit se heurtait avec découragement à une nécessité incompréhensible et mauvaise; et elle éprouva, dans cette angoisse, le besoin de se sentir au moins en communion d'âme avec quelqu'un.

Aussi elle se tourna vers sa sœur. Elle vit ses yeux mouillés de larmes, ses traits mobiles empreints de désolation. Louise plaignait son père et, penchée vers lui, occupait son anxiété en offrant sa compassion et ses soins. Mais ses sentimens n'étaient pas à la mesure de ce que Laure éprouvait, et à voir ainsi sa sœur tout absorbée dans le présent et dans une pitié chétive, il lui semblait trouver en elle quelque chose de borné, de faible, de bref, d'insuffisant, qui ne la secourait pas.

Alors elle regarda son père : elle le sentit plus proche d'elle, et cependant là non plus sa propre angoisse ne trouvait ni une répondance exacte, ni un repos. Pourquoi? Elle se le demanda, et la seule réponse qui lui vint aux lèvres, c'est qu'il ne savait pas assez... Quoi donc? Que ne savait-il pas? Elle ne pouvait se le formuler précisément, et pourtant c'était bien cela qu'elle pensait : il y avait quelque chose qu'il ne savait pas.

Peut-être aurait-il fallu qu'il fût instruit de toute l'étendue du mal qu'il subissait, non pas seulement de la menace funeste suspendue sur lui, mais qu'il connût sa souffrance dans son humaine généralité, qu'il portât sur elle un regard triste, libre et profond. Mais maintenant, luttant contre elle, absorbée par

son courage, espérant peut-être, il n'éprouvait sans doute rien de l'émotion vaste, totale, désintéressée, qui débordait du cœur de Laure.

Elle détourna les yeux, et, soit hasard, soit volonté, elle les porta sur un crucifix d'ivoire qui, depuis très longtemps, se trouvait dans la chambre de son père, fixé au mur assez loin de lui. Alors, dès la première seconde où elle vit l'image du Christ, elle fut frappée de cette idée que lui, du moins, pouvait l'accueillir et la comprendre toute. Car lui savait : que n'avait-il connu, supporté? A quelle coupe n'avait-il bu? Il n'y avait pas de replis de la douleur, pas de détails qu'il eût ignorés. Elle voyait cela en ce moment presque comme si elle n'y avait encore jamais songé. Sa compassion avait été la plus vaste, la plus large. Qui donc, étant venu ainsi au sommet de la souffrance, l'avait éprouvée non seulement comme sa propre souffrance, mais comme celle du monde, et y avait jeté le regard d'un savoir aussi sublime? Ainsi, pour la première fois, ses pensées par degrés montèrent vers lui du plus profond d'elle-même, par le besoin qu'elle avait de rencontrer une haute connaissance et une grande pitié.

A quelque temps de là, elle sortit seule une après-midi pour aller visiter une famille de pauvres gens auxquels elle portait quelquefois l'aumône. Elle revint navrée de ce qu'elle avait vu, du spectacle de maladies et de misère presque incurables installées dans cette demeure. Elle s'en retourna par un sentier solitaire... Ce jour-là, comme il arrive aux personnes qui ont de poignans chagrins, ses peines, qui avaient paru se laisser endormir quelques jours, affluaient soudain à nouveau, avec des forces rajeunies, rompant la barrière d'un fragile oubli.

Une pluie fine rayait l'air et l'étendue des champs; ses fils légers, parfois brouillés et comme tissés par le vent, voilaient de leur crêpe les collines.

Entre deux coteaux au profil fondu, un hameau se serrait contre son église. A peu de distance de Laure, une bergère gardait ses bêtes en tricotant, debout contre un tronc d'arbre, les épaules couvertes d'un fichu rouge. Le tout immobile de tristesse. Ce paysage, ainsi baigné dans la pluie silencieuse, avait dans l'ordre des désolations secrètes quelque chose de si achevé, de si accompli, qu'il donnait presque nécessairement la sensation d'une âme douloureuse de la nature. Laure rejoignit la route

et la suivit ; la pluie se mit à tomber plus fort, lente, continue, et touchant le sol avec un léger murmure.

Après avoir marché quelques minutes, elle rencontra un mendiant.

C'était un vieillard en haillons; il s'appuyait sur une béquille, et, quoiqu'il eût l'air de faire effort pour se hâter, il n'avançait que lentement. Elle s'arrêta, et le regarda s'approcher avec une commisération sans bornes.

Il était voûté; il avait la barbe blanche, avec une figure presque digne. Une de ses jambes paraissait disloquée. Quand il fut près d'elle, elle lui donna quelque monnaie. Elle voulut lui parler; elle lui demanda où il allait : et il se contenta d'indiquer la route devant lui d'un geste vague; du bout de son bâton, il désigna aussi le ciel chargé de nuages, en faisant une brève remarque sur le mauvais temps; puis, sans se laisser distraire, il reprit sa marche difficile.

Il fut en cet instant pour Laure comme le symbole et le résumé de toute misère; elle le suivit des yeux, tandis qu'il s'éloignait, et chacun de ses pas lui faisait mal; rien ne pouvait l'aider contre la peine illimitée qu'il lui causait. Elle se sentit si lasse que, sans se soucier de la singularité de ce qu'elle faisait, elle s'assit au bord du fossé, regardant la route : elle ne s'occupa même pas de se couvrir de son manteau. Sa robe était d'une couleur bleue assez voyante; elle resta là sans abri, sous la pluie qui tombait toujours, inclinant les épaules, la tête renversée dans la main, ne pouvant plus supporter sa pitié.

Or, tandis qu'elle était ainsi immobile, il arriva, par contraste, ou peut-être par quelque mystérieux appel, que, comme un décor s'entr'ouvre, comme un rideau se soulève, cette route plate et ce paysage noyé dans la pluie s'effacèrent à ses yeux; ils parurent fondre, s'évanouir, et ils laissèrent place à une vision éclatante et grave venue du passé, et qui se déployait dans le cadre d'un merveilleux printemps.

C'était un souvenir remontant à sa quatorzième ou quinzième année, à un voyage qu'elle avait fait pendant des vacances, avec son père et sa sœur, sur les côtes de Normandie. Devant elle les falaises altières du pays de Caux se dégagèrent des brumes et dressèrent leur profil puissant dans l'azur d'une matinée radieuse d'avril. Le ciel était d'un bleu argenté. Partout les pommiers étaient blancs; des cloches sonnaient.

C'était Pâques...

Donc, ce dimanche de Pâques, elle s'était trouvée, en compagnie de Charles-Armand et de Louise, dans un petit village normand blotti sur le rivage de la mer, au fond d'une coupure étroite de la falaise. Arrivés la veille au soir, ils avaient voulu dans la matinée monter sur la hauteur, et ils s'étaient engagés dans un sentier qui étageait ses lacets sur la pente très raide. Les toits d'ardoises du village semblaient s'abaisser, s'écraser au-dessous d'eux, et, à mesure qu'ils avançaient, le paysage, comme délivré, s'élargissait en tous sens, terre, ciel et océan.

C'était après la grand'messe ; il était environ onze heures et demie, et une procession invisible suivait les rues. Les chants montaient jusqu'à eux. C'étaient des chœurs de femmes, simples, frais, unis ; puis une voix d'homme reprenait seule, faisant retentir le vallon, une voix de croyant, grave, pénétrée, magnifique, qu'on aimait entendre, priant, s'élançant. Dans les hymnes, un mot revenait sans cesse, qui sonnait jusque sur les flancs des falaises : *Resurrexit, Resurrexit...*

La mer était d'une brumeuse couleur violette par momens jaspée d'or ; une barque à voile blanche, secouée par les vagues, avait l'air de bondir sur l'immensité heureuse. Des mouettes tournoyaient au soleil. L'herbe était semée de pâquerettes. Partout des parfums errans. On ne voyait que jeunesse, fraîcheur et nouveauté. Aussi il semblait que l'hymne saint emportât sur ses strophes ailées cette allégresse réveillée du monde : *Resurrexit...*

Laure, associée à la prière invisible, exaltée par cette magnificence, ces voix, ces symboles, s'avançait dans une sorte d'extase éblouie... Or, comme elle marchait ainsi, gravissant avec son père et sa sœur le sentier montueux, il se trouva qu'ils rencontrèrent le Crucifié.

Elle l'aperçut de loin. Il était à un tournant du sentier ; autour de lui se dressait un bouquet d'arbres aux branches grêles et noires, encore dépouillées de feuillages. Ses membres étaient fixés à la croix par d'énormes clous noirs ; sur tout son corps était répandue une couleur livide un peu brutale, de petites plaques de sang cernaient ses blessures, et sa tête pendait sur sa poitrine lamentablement.

Personne près de lui. Pas même de fleurs ni d'offrandes : il était solitaire, abandonné sur le chemin sans ombrage. Et

Laure, à mesure qu'elle approchait, voyait cette humble image de bois manifester davantage la douleur et l'agonie.

Sans doute, un autre jour elle fût passée indifférente, mais en ce moment de prière et d'émotion, dès le premier regard ce spectacle la saisit. Elle voyait le Christ comme présent dans son image; et devant tant d'affliction, elle eut au milieu de cette fête l'impression d'être venue brusquement au bord d'un mystère redoutable, de pénétrer dans une réalité infiniment profonde par le hasard de cette rencontre et de ce symbole. Car comment se faisait-il que lui, qu'on aimait, dont on célébrait en cet instant la gloire et la perpétuité, comment se faisait-il que lui, source et figure de la nouvelle joie, au cœur de toute résurrection, continuât sa souffrance?

Frappée de ce contraste auguste, près de la croix, au milieu d'un silence où bourdonnaient des abeilles, elle s'arrêta, le cœur battant. Dans cette minute, elle entrevit confusément que la joie sans doute n'était pas ce qu'il y avait de plus réel, de plus essentiel au monde; que peut-être cette fête épandue sur la terre, cette lumière et cet or tissés par le printemps étaient un voile de mensonges qui se déchirait çà et là sur une douleur divine.

Elle ne descendit pas jusqu'au cœur de cette immensité de peine que le Christ semblait garder et recueillir, car la pensée même lui en parut redoutable. Après un premier élan, presque craintive, elle s'éloigna.

Or, à présent, assise au bord du chemin et courbée sous la pluie, tandis qu'elle pleurait de pitié, ce tableau d'agonie surgit à sa mémoire au centre de son décor radieux.

Cette fois, sans hésitation, sans effort, d'un mouvement de sympathie immédiat, son âme mieux renseignée s'unit à l'image du mal éternel.

Alors, s'étant abandonnée, perdue dans ce sentiment universel, elle éprouva une sorte de délivrance, un oubli merveilleux et bienfaisant : c'était comme si le Christ, en échange de ce don profond, avait pris pour lui toute peine terrestre, tandis qu'il faisait briller au loin, dans les voies de son amour, une allégresse à laquelle rien ne ressemblait. Ainsi apparaissait aux yeux de Laure qu'il pût être à la fois la douleur et la joie, entre l'une et l'autre anneau et perpétuelle alliance. C'est pourquoi bientôt cette vision éclatante, levée sur ce chemin de ses larmes, ce printemps et sa jeunesse enchantée, lui semblèrent

dans le lointain du passé qui les idéalisait, s'accorder avec la souffrance du Christ, émaner d'elle, s'irradier autour; et elle voyait les mouettes blanches qui le couronnaient de leur vol comme des oiseaux mystiques de son royaume.

Grandeur prodigieuse de la délivrance pour qui a connu une fois l'ordre de la misère infinie... Faisant signe au-dessus du mal illimité, conduisant hors des apparences du monde, le Christ se révélait comme sauveur et Messie; par la suite, chaque fois qu'elle tombait en de tels excès de pitié, elle retrouvait le sens total de cette mission sublime et son immense pathétique... C'est dans ces voies du détachement qu'un jour se montra à elle, revêtue d'une parure éblouissante, l'idée de la pureté mystique. Sans doute elle l'avait déjà pressentie, soupçonnée, et cependant, à ce moment-là, elle vit bien, tant elle lui parut magiquement belle, troublante et vertigineuse, qu'elle ne l'avait encore jamais connue. Elle en subit l'attrait splendide; être intacte, close, à jamais sans souillure, être sur la terre une passante, une étrangère aux yeux distraits, solitaire, blanche, légère, âme profonde ne vivant que de sa vie d'âme, son regard ne pouvait descendre assez loin dans ces abîmes de l'oubli du monde... Et, séduite par le mirage d'une vie véritablement nouvelle, elle tendit les mains vers ce trésor qui est le plus enivrant et le plus dangereux de la terre.

Elle se rendit compte cependant que ce n'était encore là qu'un premier regard, qu'elle était seulement venue au seuil de cet espoir puissant, qu'elle était encore toute retenue au monde, déchirée, palpitante, hélas! liée par son mal même... confiante malgré tout, assurée qu'un jour elle aurait la force nécessaire pour ce renoncement suprême où, de ses sentimens blessés, plus rien ne subsisterait.

Le temps s'écoulait avec monotonie, les semaines s'ajoutèrent aux semaines. Novembre survint, avec ses rares beaux jours éparpillés dans la brume.

La santé de Charles-Armand ne s'était pas rétablie, et la crainte d'une issue fatale s'aggravait, pour Laure, d'une autre angoisse. La pensée que son père pouvait mourir sans être entré dans la communion de l'Église la désespérait; et cette anxiété, née depuis longtemps, s'agrandissait à présent de toute l'ardeur de sa foi ranimée. C'était le sort perpétuel de l'âme de son père

qui était débattu en ces heures définitives; elle, pleine de certitudes, en qui ces mots d'infini et d'éternité avaient depuis quelques mois pris une réalité toute sensible et vivante, elle le voyait, suivant son choix sublime et dernier, perdu ou sauvé à jamais. Elle n'avait encore rien osé lui dire sur ce sujet, par égard pour ses dispositions propres, et aussi par crainte de trop l'éclairer sur l'extrémité de son mal; mais souvent, assise seule en silence auprès de son lit, elle écoutait avec un frisson s'écouler ce temps formidable et mesuré.

Elle l'enveloppait parfois d'une prière si ardente qu'elle croyait qu'il en sentirait à la longue le mystérieux contact. Remplie des visions des choses célestes, il lui semblait qu'à force de retenir ainsi près de lui cet univers présent et captif, dans son esprit quelque rayon finirait par glisser.

Parfois, elle restait ainsi longtemps sans parler. Lui aimait sa présence discrète et pensive. Depuis sa maladie, son caractère avait pris une aménité, une bienveillance, un désintéressement nouveaux; Laure s'en apercevait et croyait maintenant apprendre à le connaître; ainsi, dans leur rapprochement continuel, se formaient des liens d'affection plus forts.

C'était elle ordinairement qui faisait office de secrétaire pour les rares lettres qu'il écrivait encore.

Un jour qu'elle était dans sa chambre occupée à mettre en place sur une table de menus objets, il l'appela près de son lit; elle s'approcha, tout de suite frappée de l'accent de sa voix, qui présageait un entretien médité.

Il lui demanda d'abord, comme un simple renseignement, s'il n'était venu pendant les dernières semaines aucune lettre de Marc; question superflue, car il ne pouvait guère supposer qu'on eût reçu de ses nouvelles sans lui en faire part.

— Aucune lettre, répondit Laure.

C'était, depuis les très brefs commentaires provoqués par le départ de Marc, la première fois qu'elle entendait son père parler de lui. Elle était bien persuadée, du reste, que ce silence n'était pas signe d'oubli.

— C'est singulier, dit Charles-Armand en réfléchissant, il ne nous a écrit qu'une fois, et il y a déjà longtemps... Tu te rappelles qu'il m'avait promis de revenir au bout de trois ou quatre mois; voilà que ce terme approche... J'aimerais le revoir...

Il ajouta :

— Puisque nous ne recevons rien, j'ai envie de lui écrire...

Cette proposition était surtout faite pour solliciter l'avis de Laure; mais comme elle ne répondait pas, il lui demanda :

— Qu'en penses-tu?

Elle dit simplement que, puisque Marc avait en effet promis de venir, elle ne pensait point qu'il y eût inconvénient à lui rappeler sa parole.

Charles-Armand épiait sa réponse; il en parut satisfait, il le laissa voir. Il dit :

— Puisque tu es de mon avis, pourquoi tarder davantage?... Si tu veux bien, tu vas, comme à l'ordinaire, écrire pour moi. A moins que cela ne te contrarie?... C'est l'affaire de quelques instans. Je dicterai.

Laure ne s'attendait pas à cette conclusion brusque, ni à être chargée d'un tel soin. Les premières paroles prononcées par son père au sujet de Marc et de son prochain retour lui avaient percé le cœur douloureusement, et il lui avait semblé aussitôt que d'autres paroles, d'autres événemens allaient accourir pour faire saigner cette déchirure; une seconde ses pensées se troublèrent. Mais aussitôt elle se rappela que c'était là une épreuve prévue, acceptée depuis longtemps : aussi elle obéit sans hésiter.

Elle plaça devant la fenêtre une table étroite sur laquelle elle avait l'habitude d'écrire; elle y disposa ce dont elle avait besoin, puis s'assit. Charles-Armand, de son lit, la voyait de profil, bien en lumière dans le jour qui venait sur elle.

Elle prépara tout; puis, pour attendre ses paroles, tranquille en apparence, mais l'esprit tendu et frémissant, elle se tourna vers lui.

Il commença à dicter, elle écrivit les premières lignes; mais, entendant la phrase que voici, elle s'arrêta soudain : « Depuis que vous m'avez quitté, disait Charles-Armand à Marc, mon état ne s'est nullement amélioré, et même, depuis quelques jours, je me sens plus mal. »

Elle leva la tête et le regarda avec inquiétude :

— Comment! depuis quelques jours tu te sens plus mal?

— Par momens, répondit-il.

Et comme Laure continuait à le regarder, il ajouta :

— J'ai quelquefois un malaise comme il m'est arrivé avant ma dernière crise...

— Vraiment! s'exclama Laure.

Et elle se leva.

Il lui fit signe de se rasseoir.

— Oh! cela ne fait rien... reprit-il d'une manière négligente, regrettant sans doute ce qu'il venait de dire. Et puis, je n'affirme rien... Je peux me tromper.

Et il ajouta avec décision :

— Laissons ce sujet.

Mais, au lieu de continuer à dicter, il resta en silence, puis demanda :

— Réellement, Laure, cela ne te contrarie pas que je demande à Marc de venir ?

— Non, répondit-elle.

Mais elle rougit légèrement.

Il réfléchit, puis reprit, d'un ton devenu soudain plus grave :

— Laure, écoute-moi ; assurément, j'ai besoin personnellement de la présence de Marc ; mais, à te dire toute la vérité, si je souhaite qu'il vienne ces jours-ci, c'est aussi pour une autre raison...

Laure ne fit pas un mouvement. Il souleva la tête et s'accouda sur l'oreiller. Il continua :

— Laure, tu comprends, je ne me rétablirai jamais...

— Oh! mon père! interrompit-elle, et elle fit un geste pour protester.

— Laisse-moi dire. Même sans prévoir aucun accident, cette maladie qui se prolonge m'affaiblit de plus en plus. Votre grand-père est âgé. Vous êtes exposées, ta sœur et toi, à vous trouver absolument seules, peut-être bientôt... C'est pour moi un grave souci, le plus grave de tous, que de vous dire adieu avant que rien de votre avenir ne soit décidé.

Il vit sa fille un peu pâle, les traits crispés; il s'arrêta, hésitant à compléter sa pensée; mais Laure la devina; il s'en rendit compte; et elle, en réponse à ses paroles inachevées, lui dit, d'une voix très lente, mais nette :

— Mon père, je ne peux pas savoir ce qui te fait supposer que Marc épouserait volontiers l'une ou l'autre de nous; quoi qu'il en soit, s'il a laissé apercevoir un désir pareil, il s'agissait de Louise, et non de moi.

Charles-Armand fut stupéfié; il éprouva un regret vif et amer. Il s'était fié toujours aux réflexions qu'il avait faites après le départ de Marc. Non seulement ces suppositions longuement

forgées et un désir très cher venaient se briser contre ces quelques mots de Laure; mais il eut, de plus, la sensation d'avoir maladroitement peiné sa fille. Il s'en repentit aussitôt, et sa figure s'assombrit.

— Pardonne-moi, fit-il avec vivacité. J'ai parlé sottement... Je m'étais figuré, d'après ce que j'avais vu, ce qu'avait vu ton grand-père aussi, d'après certaines choses dites à lui par Marc...

Là-dessus il s'interrompit, probablement parce qu'un doute venait de lui traverser l'esprit au sujet de ce qu'affirmait Laure :

— Mais toi, dit-il, que sais-tu donc et d'où tiens-tu cette certitude?

Laure leva les yeux et dit :

— De lui, mon père.

Il fut cette fois persuadé et ne demanda plus rien. Après une attente, il reprit à mi-voix :

— J'ai agi avec légèreté. Pardonne-moi, mon enfant chérie.

Et pour s'expliquer mieux, il ajouta en laissant tomber sa main sur son lit avec un geste assez large : « J'avais désiré cela... »

Affectueusement il lui fit signe de venir vers lui, et il lui prit la main. Mais elle, craignant déjà de s'être trahie, feignit de ne pas comprendre de quoi il pouvait vouloir s'excuser, et, tandis qu'il levait vers elle un clair regard plein de regret et de tendresse, elle, au lieu d'y répondre, se raidissait héroïquement contre toute émotion pour être sûre de garder hors d'atteinte son silence et son secret.

Elle dit délibérément :

— C'est un mariage qui devra se faire.

Charles-Armand ne répondit pas.

Elle regagna sa place, s'assit et proposa de continuer la lettre.

— Dans un instant, dit Charles-Armand.

Un long silence suivit.

Elle eut le temps de réfléchir à ce qui venait de se passer. Elle fut envahie d'une foule de pensées cruelles, et, parmi tant de menaces de l'avenir, elle se réfugia toute vers un désir unique : est-ce que cela au moins ne lui serait pas donné que l'âme de son père fût touchée d'une clarté divine? Et, tandis que jusque-là elle avait redouté ce sujet, au contraire en ce moment, peut-être à cause de l'affection témoignée par lui, ou bien, à cause de ce grave silence qui faisait une sorte de prélude, il lui parut presque naturel d'en parler.

Elle dit donc ce vœu qu'elle avait formé, en quelques mots, d'une voix grêle, hasardée, qui tremblait au-dessus d'une infinie émotion.

Le visage de Charles-Armand ne manifesta aucune surprise, et il répondit aussitôt d'un ton bienveillant :

— Je suis peiné, ma fille, de devoir te contrarier à nouveau, et sur un point qui te touche tant... Je sais quels sont tes sentimens à cet égard ; j'ai déjà vu autour de moi jadis, chez plusieurs personnes qui m'étaient chères, cette même ardeur de foi dont il m'a semblé ces temps-ci retrouver chez toi les signes. Je ne te blâme pas, sans t'approuver non plus, sans vouloir te suivre en tout cas... Il est possible que je n'aie pas reçu les mêmes inspirations ou les mêmes dons que toi; que dis-je! c'est même certain. Mais, enfin, c'est ainsi ; tout le long de ma vie, sur ces choses essentielles, mes idées se sont maintenues identiques : est-ce bien l'heure d'en changer? Je ne suis pas rebelle ; je ne suis pas fermé à la lumière ; mais que s'est-il passé de nouveau qui pourrait m'engager en ce moment à démentir tout mon passé? Je cherche et ne vois rien... Serait-ce parce que je suis malade, en danger de mourir? Mais penses-tu donc que je n'ai pas prévu la mort, et que jusqu'ici je n'y ai jamais songé ?

Son ton interdisait d'insister.

Ce refus, qui, pour Laure, fermait une éternité, lui mit dans le cœur un sourd désespoir. Que lui fallait-il supporter!

Une fois de plus pourtant elle se domina. Elle reprit sur la table la plume qu'elle avait posée, et elle offrit de terminer la lettre interrompue.

Charles-Armand hésita :

— Comme tu voudras, Laure... Faut-il continuer ?

— Mais certainement, dit-elle.

Il lui dicta hâtivement les dernières phrases. Tandis que sa plume courait sur le papier, il la regarda : il voyait son profil incliné, des ombres fines venaient s'inscrire sur son visage, soulignant ses traits légèrement creusés. De son courage et de sa déception restait sur son visage une expression à la fois frêle et forte, douloureuse et vaillante, et, dans une vive intuition, il se représenta combien sa nature libre, élevée, frémissante, était entourée de peine et de périls. Il fut désolé de l'avoir, dans ces dernières minutes, affligée peut-être deux fois. « Mon enfant,

mon enfant! » murmura-t-il. Il fut sur le point de l'appeler à nouveau près de lui; mais il ne s'y décida pas, car il ne pouvait revenir sur ce qu'il avait dit.

Lorsqu'il fut seul et qu'il se remémora les paroles de Laure, il s'aperçut qu'elles n'éclairaient nullement le passé. Car, enfin, pourquoi Marc était-il parti? Louise lui aurait-elle montré de l'antipathie? Non, ce qu'avait dit Laure, au sujet de ce mariage « qui devait s'accomplir, » ne permettait guère de le supposer. Alors, pourquoi cette absence à laquelle Marc n'avait point assigné de terme?

Charles-Armand se rappelait l'attitude de sa fille, son ton, l'impression qu'il venait d'avoir de son chagrin, et il soupçonna, bien qu'elle s'en fût défendue, que ces incidens obscurs avaient pu lui être cruels. Avait-elle eu une inclination pour Marc? Mais alors, d'où venait qu'elle eût paru favoriser et même désirer cet autre mariage? Il ne savait à quoi s'arrêter. Pourtant, après ce qui venait de se passer, il lui était désagréable de poser de nouvelles questions à elle aussi bien qu'à Louise; il pensa que peut-être il aurait plus facilement une indication par Marc lui-même, une fois qu'il serait là. Mais il savait qu'en tout cas, il aurait de la répugnance à favoriser une union qui déchirerait le cœur de Laure.

Pour elle, elle avait cru en cette circonstance faire un premier pas décisif vers le sacrifice qu'elle méditait; pour la première fois, elle avait dit une parole destinée à y préparer les voies : et cependant, qu'elle se trouvait loin encore d'y consentir intimement! L'annonce du retour probable de Marc avait suffi pour la bouleverser. Comme elle se plaignait elle-même si elle devait ainsi s'arracher une à une chacune de ses volontés! Comme elle eût désiré rompre en une fois tous ces liens, et s'élever d'un coup au-dessus de cette lutte difficile!

La lettre destinée à Marc, adressée chez lui, le rejoignit en Angleterre; au bout d'une huitaine de jours, une réponse vint : il annonçait sa venue pour une date très rapprochée, qu'il ne fixait pas encore exactement. Dans ces journées-là, sa prochaine arrivée fut pour Laure comme une menace, et son esprit fut dominé par la perspective de ce moment capital.

En ces mêmes heures, précisément, la maladie de Charles-Armand s'aggravait avec rapidité; on vit se multiplier les signes

précurseurs de ses crises; une fièvre souvent violente, de fréquentes douleurs, parfois des états de prostration presque complète faisaient naître autour de lui le sentiment que ses jours étaient strictement comptés. Seconde tragédie dans le cœur de Laure, qui désespérait à la fois de sa vie présente et de ce salut éternel auprès de quoi rien de la terre ne comptait.

Elle était ainsi venue à une de ces heures extrêmes, où dans l'existence d'une personne se croisent et se heurtent tous les drames qui la pouvaient menacer. Il se trouva que, dans ces jours anxieux, Maximilien, obligé de se rendre dans un monastère situé à une vingtaine de kilomètres, où des affaires importantes l'appelaient, demanda à Laure de l'accompagner. Malgré tant de soucis qui la retenaient près de son père, elle accepta de s'éloigner une après-midi. Ce n'était du reste pas la première fois qu'elle accompagnait là Maximilien, qui s'était occupé autrefois de l'administration de terres appartenant à cette communauté. Elle y était allée étant encore enfant, et elle se rappelait comment, après une longue course en voiture, elle voyait surgir dans les lointains d'une plaine rase et vide les murs blancs d'un immense enclos et, au-dessus, les masses régulières de hauts bâtimens. Chaque fois, elle avait fait de longues stations dans la cour antérieure du monastère, à l'ombre de la chapelle, en attendant que son grand-père vînt la rejoindre après ses affaires terminées. Cependant elle n'y était pas retournée depuis six ou sept ans; aussi, cette sorte de pèlerinage, dont l'occasion survenait juste en cette heure difficile, lui apparut comme un bienfait. C'était pour elle une éclaircie dans la nuit de ses peines, et elle y suspendit par avance ses pensées avec l'espoir d'un grand recueillement.

Elle ne se trompa point dans cette attente, et cette journée resta toujours dans son souvenir auréolée d'un étrange éclat. Elle partit avec Maximilien au commencement de l'après-midi; la voiture courait sous le soleil à travers de longs paysages ondulés, que novembre avait encore à peine dévêtus; une subtile cendre de brume dormait sur les prés, sur les eaux, fanant l'azur et les lointains.

Lorsqu'ils arrivèrent, il était environ trois heures. La voiture passa sous une voûte et pénétra dans la première cour du monastère. Deux frères en robe brune, commis à la porte, reçu-

nurent Maximilien et s'approchèrent de lui. Il se sépara de Laure en disant qu'il reviendrait dans une heure environ, et il pénétra dans le bâtiment principal.

La cour, dont Laure avait gardé le souvenir très net, était rectangulaire, et d'assez petites dimensions. Elle était plantée de platanes qui s'effeuillaient. Au milieu coulait une fontaine. Un mur la bordait du côté de la route; au fond, le monastère dressait les lignes rudes de sa façade, tandis que, sur la droite, s'élevait la chapelle, dont la forme délicate et la pierre blanche ouvragée contrastaient avec la brique nue des autres bâtimens. Cette chapelle était un peu exhaussée et une dizaine de marches s'étageaient tout autour du parvis, faisant une sorte de perron.

Un groupe de personnes survint, qui demandèrent à visiter le couvent. Ces gens descendaient d'automobiles et on entendit quelques instans le ronflement de leurs voitures restées sur la route. Comme seuls les hommes étaient autorisés à pénétrer dans l'intérieur, les dames, au nombre de trois ou quatre, luxueusement vêtues et accompagnées d'enfans, prirent place sur un banc à l'extrémité de la cour, et attendirent en bavardant... Leur faisant vis-à-vis du côté opposé, une troupe sordide de mendians occupait les marches de la chapelle. Ils étaient assis là, une quinzaine environ, âgés pour la plupart. Échelonnés sur les degrés, leur groupe montait du sol jusqu'au parvis; c'étaient de ceux qui vont indéfiniment sur les routes... Le moine expliqua à Laure que tous les jours il en venait ainsi parce qu'à une certaine heure on leur donnait à manger, et il lui dit que les pères, à tour de rôle, les servaient. Leur bâton à la main, ils attendaient gravement, dans un étrange repos; ils regardaient devant eux presque sans expression; ils semblaient jetés là comme les épaves de la terre. Le soleil tombait sur leur poussière, sur leurs haillons; ils ne parlaient pas, ne remuaient pas; ils ne paraissaient ni impatiens, ni désespérés. Laure, émue, les considéra quelque temps.

Le frère lui demanda si elle aimerait jeter un coup d'œil sur les terres attenant au couvent et situées de l'autre côté des constructions. Elle accepta volontiers; il lui fit longer la chapelle et la mena jusqu'à un endroit d'où, par un portail ouvert, la vue plongeait dans un immense enclos; il la laissa là, elle n'y était jamais venue, et tout de suite le spectacle sobre et grandiose qu'encadrait l'arc du portail eut sur elle une prise violente.

Devant ses yeux s'étalait, sous la poudreuse lumière d'automne, un très vaste terrain cerné de murailles blanches, plat, nu et d'une saisissante aridité; les moines y travaillaient en grand nombre, dispersés sur l'étendue; isolés ou par groupes, ils tachaient de leurs robes brunes les champs monotones. Aucun arbre, point de verdure; au premier plan se déployait une large surface de chaume gris, et plus loin Laure apercevait des vignes aux plants courts, noirs et tordus. Les moines étaient penchés vers la terre: ils avaient leur capuchon rabattu sur les yeux; et ils observaient un rigoureux silence; leurs mouvemens étaient pareils, calmes, mesurés, étroits. On aurait dit que tous étaient courbés sous une volonté unique, captifs d'une même pensée jetée sur ce sol comme un filet immense. Laure voyait, assez près d'elle, deux d'entre eux qui labouraient, avec lenteur et impassibilité : un couple de petits oiseaux blancs, qui sautaient et voletaient dans le sillage noirâtre de la charrue, étaient seuls à mettre un peu de vie capricieuse dans ce domaine de la prière.

Ce tapis de terres ainsi découpé, uni, sans horizon, sans lointains, offrait au ciel l'aspect terrestre le plus dépouillé qui se pût concevoir, le plus durement marqué par l'infini; c'est pourquoi ce grand ciel mat semblait s'abaisser sur lui, le tenir, l'accabler... Laure s'imaginait par instant percevoir la rumeur de la foule en travail; mais, prêtant l'oreille, elle ne rencontrait plus qu'un beau silence intact, qu'elle se mettait elle-même à respecter comme l'une des grandeurs invisibles planant sur ces lieux.

Cette âpre image du renoncement s'imposait à son âme avide d'extrême et longuement préparée. Elle se sentit mise en contact avec des réalités d'ordre supérieur, et, à la fois soumise et ardente, elle en attendit un allégement sublime ou quelque haut commandement.

Elle resta là quelques minutes.

Derrière elle, à peu de distance, se trouvait une porte latérale de la chapelle. L'accès en était libre à cette heure; elle entra.

Elle ne distingua presque rien d'abord; entre les piliers une ombre massive, trouée de rares vitraux, avait l'air de se débattre doucement contre leur lumière; elle aperçut des voûtes, une nef avec des bas côtés. Le chœur très obscur était fermé par de hautes grilles; au-dessus de l'autel une flamme suspendue brillait dans une veilleuse rouge, entre des chaînes dorées.

Dans cet étroit décor aux contours voilés et incertains, elle retrouvait, au milieu d'un silence autre et plus familier, les mêmes profonds abîmes.

Elle pria. Devant ses yeux étincelait encore, comme un trésor étendu dans les demi-ténèbres, la vision des champs arides. Alors elle aspira à être à leur ressemblance, comme eux livrée à l'infini, dépouillée de tout ce qui y pouvait faire obstacle. N'était-ce pas temps ? N'avait-elle pas assez désiré, attendu ? L'heure était venue ; il fallait, elle pouvait ; elle fut prise d'un goût presque cruel d'héroïsme et de sacrifice, et il lui sembla que dans cette minute elle arrachait d'elle-même tout ce qui la détournait encore de l'ordre divin.

Ainsi, entre tant de sentimens anciens qu'elle déchira se trouva brisé cet attachement dont depuis plusieurs mois elle avait tant souffert ; et lorsqu'elle en eut la sensation accomplie, elle se trouva comme sur une haute cime d'où elle voyait très bas au-dessous d'elle, chétif et presque incompréhensible, cet amour humain. Cette fois, c'était une séparation définitive, réelle ; ce n'étaient plus ces balbutiemens, ces essais ; elle en était assurée, et, s'il était besoin, l'image ardente des champs monastiques serait entre elle et cet adieu une éternelle intercession.

Après cet amer combat avec elle-même, elle accueillit, elle serra contre elle cette certitude victorieuse, dont les flots l'inondaient comme un beau sang vermeil.

Ensuite elle baissa la tête et attendit... Alors elle vit qu'en triomphant du plus grand des désirs elle avait brisé toute alliance avec l'ordre des choses naturelles. Ce que depuis quelques mois elle avait fui, plaint, maudit, gisait devant elle inanimé. Voilà qu'elle avait passé le seuil de la pureté merveilleuse... Libre, légère, vive, avec un élan de jeunesse et de joie, elle se sentait portée au-dessus d'elle-même dans le domaine de la plus haute connaissance et du plus grand amour. Fille d'un autre univers, elle s'y avançait, laissant tomber à ses pieds, comme un vêtement vieilli et misérable, toutes les images de celui-ci. Elle rejeta les yeux vers le passé, elle parcourut du regard le long chemin qu'elle avait fait durant ces quelques mois d'épreuves, elle vit tout ce qu'elle avait appris, acquis, conquis, combien elle avait été transformée, élevée, grandie : et alors dans son âme il y eut un grand mouvement de recon-

naissance envers la douleur... Bientôt elle réfléchit qu'il était temps de sortir; elle gagna la porte principale de la chapelle, l'ouvrit, et elle se trouva sur le parvis qui dominait la cour. Elle resta là un instant, les yeux frappés par la grande lumière, étonnée de retrouver, au sortir de sa pensée lointaine, le même aspect des choses, commun et familier. Elle vit les arbres, la fontaine : au delà de la route et du mur d'enceinte, comme pris entre le faîte de ce mur et la ligne bleuâtre de l'horizon, souriait, dans les rayons déclinans du soleil, un fragment de paysage poudré d'or, des prés, un canal rigide, des rangées fines de peupliers. Mais tout cela était mort pour elle : elle venait d'ailleurs, allait ailleurs ; elle arrêta quelque temps sur la vaine splendeur du soir un regard d'étranger.

Ramenant ensuite les yeux vers la cour, elle vit au-dessous d'elle et elle reconnut les mendians, qui égrenaient sur les marches du parvis leur troupe infortunée.

A nouveau elle fut saisie de leur misère imposante. Ces errans aux mains vides, symboliques élus du malheur, eux aussi perpétuels passans, lui semblèrent, au milieu de toutes les apparences de la terre qui s'évanouissaient, touchés soudain d'un rayon suprême de réalité et de grandeur. Elle entra tout à coup dans le sentiment chrétien de la très haute Pauvreté et s'inclina au-devant. Alors, elle qui était sortie à présent du rang de la douleur, alla vers eux pour leur donner ce qu'elle avait, à la fois par compassion et comme signe et figure d'un plus vaste renoncement.

Elle fit donc quelques pas jusqu'à eux. Aucun ne l'avait vue, car tous étaient tournés du côté de la cour : elle toucha l'épaule du premier, qui se retourna et qui, étonné de l'expression lumineuse de son regard, se souleva avec un certain respect. Ce mouvement attira au-dessus de lui l'attention de son voisin, qui l'imita : et ainsi, du haut au bas des degrés, lentement et en silence, ils se retournèrent l'un après l'autre.

Elle prit quelques pièces d'or qu'elle avait sur elle et les donna ; ôta des bagues à ses doigts et les donna ; puis un bracelet, puis des boucles de ses oreilles. Plusieurs des mendians s'étaient approchés, inclinés et tendant les mains. Il ne lui paraissait pas qu'elle agit sous l'empire d'une exaltation violente : elle se sentait, au contraire, calme, douce, égale à elle-même, simplement portée par sa méditation dernière, restant à

ce niveau ; et dans une sereine pitié, presque pure des pitiés humaines, elle laissait tomber ses bijoux et son or d'un autre plan du monde.

Cette scène, aperçue de tous les points de la cour, y provoqua la surprise et presque le désordre. Le groupe des visiteurs élégans s'approcha, avec des mines désapprobatrices et gênées; les dames s'exclamaient. Les deux frères en robe grise accoururent en levant les bras; ils vinrent jusqu'au bas de l'escalier, et leur physionomie oscillait entre l'admiration et la contrariété.

Maximilien, à ce moment, venait de rentrer dans la cour, et lui aussi aperçut Laure, tandis qu'elle se penchait vers les mendians. Il s'arrêta brusquement et ne vit plus qu'elle. Il fut frappé de l'émotion qui brillait sur son visage, et dans son geste imprévu il lut avec tristesse un long avenir et toute une destinée.

Il alla jusqu'à la victoria arrêtée près du mur. Il prit le cheval par la bride et conduisit la voiture jusque devant la porte de sortie, qui était située presque vis-à-vis de la chapelle, et là, debout, il attendit Laure. Elle l'aperçut, descendit les marches et alla le rejoindre, traversant les regards vulgaires qui se posaient sur elle; allant ainsi vers lui, elle lui fut reconnaissante de ce qu'elle ne lisait sur sa figure aucune expression d'étonnement, et de ce qu'il ne paraissait gêné, ni pour lui, ni pour elle, des opinions d'autrui. Lui, d'autre part, tandis qu'il la voyait s'approcher, se rappelant la tradition d'ardente pitié sans cesse renaissante dans sa famille, plaignait tant de jeunesse et de fatalité.

Elle prit place dans la voiture.

L'un des moines s'approcha de Maximilien pour lui rendre des bagues qu'il avait reprises des mains des mendians. Maximilien l'écarta d'un geste :

— Laissez, dit-il, ces choses qui sont données.

Ils partirent. Laure était peinée à l'idée que son grand-père pouvait juger déraisonnable une action qu'elle avait accomplie dans la plénitude de sa volonté, et, pour témoigner de sa liberté d'esprit, elle tenta, à plusieurs reprises, d'engager avec lui la conversation sur leurs sujets familiers. Mais il s'y prêta peu ; aussi elle y renonça bientôt. Elle resta, en silence, blottie dans l'angle de la voiture, tandis que la nuit descendait sur les routes.

Marc vint deux jours après à la Mettrie. Il était neuf heures du soir environ. On avait, la veille, fait demander chez lui si son retour était annoncé, et on avait appris, sans autre précision, qu'il devait arriver ce jour-là ; on l'avait fait prier de ne pas mettre de retard à se rendre à la Mettrie.

Au sujet de Charles-Armand l'inquiétude allait croissant ; son mal avait fait dans les derniers jours de rapides progrès, ne laissant guère d'espoir. Le médecin, chaque fois qu'il sortait de sa chambre, hochait la tête d'un air soucieux ; et bien des fois, ses filles s'écartaient brusquement de son lit avec des yeux pleins de larmes. Quant à lui, personne ne savait au juste ce qu'il pensait ; malgré sa grande faiblesse et une fièvre continue, il avait gardé l'esprit net et lucide ; souvent, après de longs silences accablés, on lui entendait poser des questions d'une précision surprenante au sujet d'affaires ou de personnes auxquelles dans son entourage on était bien loin de songer.

Dans le désordre du malheur imminent, les habitudes de la maison étaient dérangées ; ce jour-là, Maximilien et Louise s'étaient mis à table très tard pour dîner ; ils s'y trouvaient encore lorsque Marc fut annoncé. Laure était restée dans la chambre de son père.

Maximilien, averti de la venue de Marc, alla au-devant de lui dans le vestibule, et le ramena dans la salle à manger. Marc s'approcha de Louise, qui lui tendit la main.

Il s'assit près d'eux. Maximilien lui donna des nouvelles de Charles-Armand et lui dit leurs craintes.

Il ajouta :

— Il sera content de vous voir, et je vais lui faire annoncer votre arrivée. Vous le trouverez, du reste, causant presque comme à l'ordinaire.

Il fit prévenir son fils, qui, en effet, demanda Marc aussitôt.

Maximilien l'accompagna jusqu'auprès de lui ; ils entrèrent dans la vaste chambre où s'épandait une lumière pâle et paisible. Ils y trouvèrent Laure, qui, aussitôt, voulut se retirer.

Charles-Armand l'engageait à rester. Mais l'arrivée de Marc, imprévue à ce moment, lui causa dans la première minute un trouble qu'elle domina mal. Elle revit soudain le jour où Marc était parti et avait fait ses adieux, précisément en ce même endroit ; à présent, il revenait, en cette heure plus émouvante, à ce terme solennel pour lequel elle s'était préparée. Elle était

prête en effet, libre, résolue. Pourtant, cette rencontre ébranla en elle tout d'abord tant d'échos qu'elle préféra s'éloigner.

Elle sortit donc; à peine si, en passant, elle échangea quelques mots avec Marc.

Bientôt Maximilien se retira également.

Marc s'était assis près de Charles-Armand, qui, dès qu'ils se trouvèrent seuls, se tourna vers lui et lui dit assez bas sur un ton de grave confidence :

— Marc, je suis très mal.

Marc, ému, prit sa main, toucha son front et essaya de le rassurer. Mais Charles-Armand l'arrêta aussitôt et changea de sujet.

Depuis un instant, il pensait à ce que Laure lui avait récemment dit au sujet des sentimens de Marc, et il aurait désiré provoquer de sa part une parole nette sur un sujet dont il avait été si souvent préoccupé.

Leur conversation l'y amena assez naturellement. Elle prit un tour assez large et désintéressé ; il parla à Marc de ce qu'avait été sa vie, des siens, de la situation dans laquelle ils se trouveraient plus tard ; puis il demanda à Marc ses projets, et comme lui à ce propos répondait d'une façon embarrassée et indécise, Charles-Armand crut à ce moment pouvoir faire allusion à la confidence que lui avait communiquée Laure, relative à sa sœur.

Mais il vit venir aussitôt sur son visage une expression de surprise et de gêne.

Alors, une fois de plus, il eut la sensation de heurter là une énigme.

Il reprit, sans se départir de son ton libre et bienveillant :

— Laure s'est donc trompée?... Elle m'a dit cela un jour, et je le répétais : je ne pensais pas vous contrarier... Mais, si vous préférez, n'en parlons plus.

Marc, très étonné, s'était levé. Il répondit :

— Je ne prétends pas que ce qu'a répété Laure soit inexact; mais elle l'a deviné plus encore que je ne l'ai dit, et par moi, personne ne l'a su en dehors d'elle.

La première supposition irréfléchie de Marc avait été que Laure avait raconté à son père tout ce qui était survenu. Mais ensuite il vit bien qu'il s'était trompé. Charles-Armand, à son tour, s'étonnait; il demanda :

— Ainsi, fit-il, c'était un secret?...

Puis il ajouta d'un ton décidé :

— Écoutez, je ne comprends pas ; n'en parlons plus...

Il fit un geste de la main, comme pour écarter ce sujet, surpris à nouveau de rencontrer un mystère que toutes les tentatives d'explication obscurcissaient.

Leur conversation ne se prolongea pas beaucoup au delà, car la fatigue l'envahissait, après l'effort qu'il venait de faire. Marc sortit et gagna la salle à manger, où, cette fois, il trouva Laure seule.

Après son départ, Charles-Armand continua, presque malgré lui, à réfléchir sur ce qu'il venait d'entendre. Il revit le chagrin de Laure, dont il avait eu l'impression si vive, un jour, en causant avec elle ; il pensa à cette confidence de Marc dont elle avait été la seule dépositaire, et, rapprochant tous les élémens de vérité que maintenant il possédait, il vit enfin sortir lentement de l'ombre ce qui s'était réellement passé.

Il chercha, douta ; cette inquiétude augmentait sa lassitude et sa fièvre. Il plaignait Laure. Il se disait que s'il ne se trompait pas dans son hypothèse, Marc avait bien fait de vouloir s'éloigner pour toujours, et il regrettait de l'avoir rappelé... Mais, d'autre part, comment se faisait-il que Laure lui eût parlé du mariage de Louise et de Marc comme d'une chose qu'elle paraissait presque désirer ? De nouveau, ses suppositions s'écroulaient, et il ne comprenait plus.

Marc, pendant ce temps, causant avec Laure dans la salle à manger, faisait, au sujet de ce qu'il venait d'apprendre par Charles-Armand, des réflexions d'un ordre tout opposé. Il ne pouvait s'empêcher de se dire que, si Laure avait répété à son père la confidence qu'elle avait reçue, et de telle manière que Charles-Armand y vît l'indice d'une union possible ou désirable, c'était donc qu'elle-même acceptait sans regret cette perspective. Ce dernier point lui apportait un grand soulagement, car il avait jusque-là gardé vis-à-vis d'elle une sorte de remords et un doute inquiet ; et, en même temps, il voyait s'entr'ouvrir à ses yeux un avenir tout nouveau, comblant un vœu auquel il n'avait jamais osé s'arrêter.

Telles étaient donc les pensées qui se succédaient en lui tandis que, assis en face de Laure, il causait avec elle et l'observait.

Elle, qui était restée près de son père toute la soirée sans prendre le temps de dîner, en sortant de sa chambre était venue dans la salle à manger, et s'était assise à la table qui n'était pas encore desservie. Marc était à quelque distance en face d'elle, en dehors du cercle de lumière vive que rabattait l'abat-jour de la suspension. Laure ne mangeait plus; cependant, elle était restée à cette place, d'où elle voyait assez confusément, dans la pénombre, les traits du visage de Marc.

Elle lui demanda comment il avait trouvé son père; Marc répondit de façon évasive.

Elle n'insista pas.

Une atmosphère de tristesse régnait dans la pièce.

Laure posa à Marc quelques questions sur ce qu'il avait fait pendant son absence. En vain il attendit d'elle quelque parole ou quelque signe qui l'éclairerait sur ses doutes; il remarqua qu'elle parlait d'un ton posé, tranquille, indifférent. Il crut voir aussi sur ses traits une expression ferme et volontaire dont il n'avait pas été frappé autrefois.

Les questions que lui faisait Laure étaient séparées par d'assez longs intervalles. Lui, d'autre part, y répondait sans hâte, donnant cependant des explications et des détails, quoiqu'il devinât bien que la pensée de Laure était lointaine, distraite, et dominée par des soucis bien différens.

Elle l'écoutait, tour à tour sensible au son de sa voix, aux choses qu'il disait, très simples et courantes; puis, tout à coup, elle se sentait à une prodigieuse distance de lui, séparée du passé par des abîmes. Alors elle s'étonnait même que ce monde mystique où elle vivait à présent eût dépendu de l'inclination blessée qu'elle avait eue pour lui, qu'il fût né tout entier sur cette racine chétive. Cette idée la peinait, l'offusquait; elle la repoussait comme pour protéger ce trésor idéal et pour l'estimer plus.

Tandis que ses réflexions s'élargissaient ainsi, elle entendit sa propre voix, qui interrogeait Marc, prendre tout à coup un accent fané, vide, décoloré, comme si elle était au bord d'un abîme d'émotion; brusquement elle se tut. Mais aussitôt après, pour rompre un silence trop plein de conjectures, elle se leva avec vivacité, s'écarta de la table, alla jusqu'à la cheminée, où brûlait un feu de bois; elle approcha une chaise et s'assit; elle tendit sa main vers la flamme, comme pour la réchauffer.

Puis, d'un geste aisé et familier, presque souriante même, elle engagea Marc à s'asseoir à l'autre angle de la cheminée.

Ce qu'il fit.

Alors elle se mit à lui parler de son père et, en phrases pressées, rapides, elle lui dit le désir qu'elle avait qu'il ne mourût point hors de la communion de l'Église; et tout ce qu'elle avait de vie dans l'âme, elle paraissait le porter vers ce souhait.

Marc disait :

— Je ne sais pas, je ne vous ressemble pas...

Après un silence, elle reprit :

— C'est un drame en comparaison duquel tout autre drame s'efface et ne compte plus.

Elle prononça cette parole avec un accent si insistant, si chargé de sens, que Marc, étonné, leva les yeux sur elle; mais il ne remarqua rien de particulier dans son regard, qui semblait vaguement fixé sur sa main ouverte et tendue au feu. Alors lui aussi se mit à considérer en silence ces doigts menus, qui avaient des contours roses et presque transparens au-devant des flammes vacillantes.

A ce moment, Maximilien et Louise entrèrent; ils avaient attendu Marc dans le salon du rez-de-chaussée; vingt minutes environ s'étaient passées depuis qu'il causait avec Laure.

Marc se leva. Il crut bien faire en disant ce qui faisait l'objet de leur conversation et en exprimant devant tous le vœu de Laure.

En même temps que Marc elle s'était levée, elle se tenait debout près de la cheminée; on fit cercle autour d'elle. Elle n'hésita pas à dire qu'elle avait déjà exprimé son désir à son père et qu'il n'y avait pas accédé. Elle vit très nettement qu'on blâmait son insistance, et que même on ne la comprenait pas. Seul le regard de Maximilien plongeait en elle et semblait la plaindre. Alors, au milieu du silence désapprobateur, comme sous un poids trop lourd, elle parut toup à coup fléchir; elle mit son coude sur la cheminée, appuya son front dans sa main, et murmura :

— C'est qu'il y a des choses que vous ne savez pas...

ÉMILE CLERMONT.

(*La troisième partie au prochain numéro.*)

Mme DE STAËL ET M. NECKER

D'APRÈS LEUR CORRESPONDANCE INÉDITE

III[1]

AVANT L'EXIL

Mme de Staël était partie pour Coppet dans les premiers jours de mai 1800. Bonaparte, qui préparait alors le passage de son armée par le grand Saint-Bernard, l'avait précédée d'une semaine en Suisse. A Genève, il eut une entrevue avec M. Necker. Suivant Mme de Staël, ce serait Bonaparte qui aurait désiré voir M. Necker, et en effet il lui avait fait parvenir, trois années auparavant, l'expression de son regret, de ne l'avoir point vu lors de son rapide passage à travers Coppet. Suivant d'autres, ce serait M. Necker qui aurait sollicité l'entrevue. Rien n'en témoigne, sauf cette phrase d'une de ses lettres à sa fille : « Je voudrais bien que le grand, le héros consul, vînt à Genève. » Mais il n'y a point là trace d'une sollicitation. La vraisemblance est que le désir de cette entrevue fut réciproque. L'admiration de M. Necker pour Bonaparte était trop grande pour qu'il ne désirât pas le rencontrer et M. Necker, bien qu'assurément un peu oublié des générations nouvelles, avait laissé cependant en France une réputation trop grande pour que Bonaparte, qui aimait à connaître les hommes, ne fût pas curieux de l'entretenir. Il ne subsiste malheureusement de cet entretien aucun récit contemporain et authentique. S'il fallait en croire Mme de Staël dans ses *Dix années d'exil*, M. Necker n'aurait trouvé rien

(1) Voyez la *Revue* des 15 février et 1er mars.

de « transcendant » dans la conversation de Bonaparte, et s'il fallait en croire l'auteur du *Mémorial de Sainte-Hélène*, Bonaparte n'aurait vu dans M. Necker qu' « un lourd régent de collège bien boursouflé. » « Il ne savait même pas, aurait-il dit, comment on faisait le service avec des obligations du Trésor. » Mais il ne faut pas oublier que les *Dix années d'exil*, d'une part, et le *Mémorial*, de l'autre, datent d'une époque bien postérieure, où Mme de Staël avait des griefs contre Bonaparte, et Bonaparte des griefs contre Mme de Staël. Il convient de n'accorder qu'une médiocre confiance à ce double rapport qui pourrait bien avoir subi la double déformation de la rancune et du temps. Nous verrons tout à l'heure que l'admiration de M. Necker pour Bonaparte allait croissant. Il n'est donc pas probable qu'après avoir causé une ou deux heures avec lui, il se soit exprimé d'une façon aussi dédaigneuse. D'autre part, bien que Bonaparte dût, par la suite, concevoir une assez vive irritation contre M. Necker, il parait cependant avoir toujours parlé de lui avec égards.

La conversation ne roula pas seulement entre eux sur des questions de finance, M. Necker en profita pour entretenir Bonaparte de la situation de sa fille et pour expliquer, atténuer l'opposition que Mme de Staël aurait marquée contre certains actes du Premier Consul. « Je ne blâme point qu'on critique le Gouvernement, lui aurait répondu celui-ci, pourvu qu'on le fasse avec convenance et modération. » Mais où s'arrêtait la modération et où commençait l'inconvenance ? Bonaparte et Mme de Staël ne plaçaient point la limite au même point. Aussi ne devaient-ils pas demeurer longtemps d'accord. Provisoirement cependant, une sorte de trêve semblait conclue et Mme de Staël pouvait au mois de juin écrire à Gérando que Bonaparte s'était montré aimable pour son père et pour elle.

Quelques semaines après, la victoire de Marengo portait au pinacle la gloire de Bonaparte. Haller, cet ancien trésorier de l'armée d'Italie qui, l'année précédente, voulait « avoir une affaire d'honneur avec Bonaparte, » parce que celui-ci semblait mettre en doute sa probité (1), épanchait son enthousiasme dans une lettre à Mme de Staël à laquelle il ne l'aurait sans doute pas

(1) Voyez la *Revue* du 1er mars.

communiquée aussi librement s'il n'avait pas eu le sentiment de trouver chez elle un écho :

On va encore appeler cela la fortune de Bonaparte, tandis que ce n'est que le résultat d'une combinaison parfaite, car la bêtise même de Mélas était calculée, comme on peut calculer une comète. On ne se trompe pas lorsqu'on est arrivé à des données sûres sur les hommes. La vie de notre héros a de grands et beaux momens, mais il n'y en eut jamais un de cette grandeur : le sang épargné, ce malheureux Gênes rendu à lui-même, ces infortunées victimes de la barbarie stupide de l'Autriche arrachées à ses fers, cette armée qui défile à travers dix-neuf places fortes qu'elle remet sans avoir osé combattre, cette paix et ce calme rendus dans un instant à ces misérables peuples d'Italie, non, jamais il n'y eut tant de bienfaits, tant d'avantages réels d'une seule action et d'un seul homme.

Un correspondant, qui ne signait point et dont l'écriture m'est inconnue, allait même plus loin, et peu s'en fallait qu'il n'associât les habitans de Coppet à la gloire de Marengo :

C'est donc de Coppet, madame, que sont partis les foudres de guerre qui viennent de pulvériser l'armée de Mélas et les ambitieux projets de mon bon ami le baron de Thugut (car il est bon que vous sachiez que je l'ai beaucoup connu). C'est à Coppet que Berthier a dîné en se mettant en route avec son chef d'état-major Dupont et tous leurs aides de camp qui se sont collectivement et sommairement distingués. En vérité, madame, je suis ravi que Coppet et ses habitans se lient à cette remarquable campagne. Monsieur votre père a dû se rencontrer avec le Premier Consul à Genève. Et vous, madame, l'avez-vous vu ? Ah ! s'il vous connaissait comme moi, son goût pour tout ce qui est remarquable, le vôtre pour ce qui est grand, je dirai même extraordinaire, vous auraient bientôt rapprochés (1).

Mme de Staël elle-même cédait à l'enthousiasme. C'est l'expression dont elle se sert dans une de ses lettres de cette époque. Après tout un été et un commencement d'automne passés à Coppet, elle revenait à Paris apaisée dans son esprit d'opposition. Elle était heureuse d'y goûter « le plaisir de causer et de causer à Paris qui, je l'avoue, a-t-elle écrit, a toujours été pour moi le plus piquant de tous. » Elle s'empressait de rouvrir son salon et jouissait d'y voir, paisiblement réunis, des hommes autrefois ardemment divisés, républicains modérés, anciens constitutionnels, émigrés rentrés. Aux réunions qui se tenaient périodi-

(1) La méfiance qu'inspirait alors la poste était telle que cette lettre, bien peu compromettante cependant, porte la suscription suivante : « A la citoyenne Françoise Complainville à Coppet par Genève. Canton Léman. »

nement chez elle, elle aurait pu appliquer ce que, durant cette période d'accalmie et d'apaisement des passions, elle écrivait à Joseph Bonaparte, en lui décrivant un bal auquel elle avait assisté : « Chez un officier russe, toutes les sociétés de Paris étaient réunies, l'aristocratie, la démocratie et, comme Ovide le dit de l'âge d'or, les loups paissaient tranquillement à côté des moutons (1). »

La correspondance de Mme de Staël avec son père avait repris dès son retour. L'admiration de M. Necker pour Bonaparte allait croissant. C'était le moment où le Premier Consul, accepté comme médiateur par la Suisse, préparait un plan de constitution pour les cantons qui allaient constituer la Confédération Helvétique. M. Necker se réjouissait d'apprendre que Bonaparte donnait la préférence à un gouvernement fédératif à la tête duquel ne serait point placé un chef unique, et il ajoutait : « Il ne doit y avoir qu'un consul dans le monde, comme il n'y a qu'un Buonaparte. »

Quelques fragmens de ses lettres, durant l'hiver de 1801, vont encore nous le montrer judicieux appréciateur des événemens et sage conseiller de sa fille dont il s'efforçait de calmer les agitations.

3 frimaire.

J'ai reçu ta lettre du 24 où je vois avec plaisir la continuation de l'enthousiasme public et le tien propre. Je suis tout à fait en peine de ce que tu me dis sur ta santé et de tes insomnies. C'est ainsi que des maladies de bile arrivent. Il n'y a pas le sens commun à tes regrets. D'abord, je n'en crois pas la cause réelle, et puis, quand cela serait, qui peut s'affliger de l'avoir pas vu l'avenir ? Qui pourrait même croire assez à ses facultés pour voir bien le présent ? Souvent ce qu'on regrette eût fait notre mal et je pourrais très bien appliquer cette observation à ton cas particulier. Mais aujourd'hui, ce n'est qu'un mot de sensibilité et de morale que je t'adresse, et je l'accompagne de tous les sentimens que tu peux deviner.

Je reçois ta lettre du 2 nivôse. Quelle véhémence ! Quelle peinture désespérante ! Pourrait-on croire que tout cela est écrit par une personne qui fait envie à tout le monde du moment par sa situation et son éclat dans la société ? Je suis bien persuadé que tu exagères les exceptions qui se présentent dans ta route. Oh ! que tu es faible avec tant de raisons d'être forte et qu'importe que tu ne sois pas invitée aux fêtes publiques quand aucune

(1) Le texte de cette lettre, qui m'a été obligeamment communiqué par le comte Primoli, héritier des papiers du roi Joseph, n'est pas tout à fait conforme à celui que Du Casse a publié dans les *Mémoires de Joseph Bonaparte*, t. X, p. 447.

raison ne peut être donnée de cette exception dont tu puisses être ni honteuse ni embarrassée.

Nivôse (1).

J'ai reçu fort régulièrement ce que tu m'as écrit le 8 et je gémis véritablement de voir que tu continues à être mécontente du fonds de ta santé tandis que ton être moral jouit si pleinement du danger auquel a échappé le protecteur de la France et de tous les gens de bien, et le tien particulièrement, car tu aurais eu ta grande part des risques dans un bouleversement.

J'étais ici ton médecin, pour toutes tes *malingreries*, et je regrette d'être privé de cette douce fonction, puisque tu n'as pas confiance à Portail. J'approuve infiniment ton projet de vivre dans l'obscurité. Laisse-toi chercher, tu le mérites bien, et apprends à mépriser. J'aime beaucoup dans ton roman (2) ce que tu te proposais de dire sur le charme qu'il y a à causer avec un ami dans toutes les situations, malheur comme bonheur.

Dans une lettre du 16 pluviôse, M. Necker porte un jugement assez sévère sur la politique anglaise, puis il ajoute :

Buonaparte saura bien profiter de toute cette politique. Et il est dans une position unique pour cela. Il agit par lui-même, n'a rien à craindre d'une faute parce qu'il n'a point de supérieur et que l'opinion même n'existe pas. Je ne sais même s'il se soucie de la ménager en paroles. Lucien avait paru vouloir la caresser et il paraissait s'y entendre, mais je ne serais pas surpris que cette sorte de gloire lui eût été interdite, car nous voulons cette dame exclusivement. Je suis toujours affligé, quoique je ne te le répète pas, de ton amour malheureux pour le général Consul, mais s'il fait le bonheur et la gloire de la France, tu auras un dédommagement.

21 pluviôse.

Ta cousine (3) est toujours pour toi ce que tu peux désirer ; elle prend une sensible part à ta position et bien plus cependant, ainsi que moi, à l'impression qu'elle fait sur toi. Je te blâme toujours et ta disposition à regarder comme fixe, comme invariable tout ce qui te fait de la peine, et je suis bien loin de juger de même nommément tes peines présentes. Comment ne peux-tu pas, en attendant des changemens, vivre heureuse même en fermant ta porte à tout le monde et vivant au milieu du tourbillon de Paris et voyant seulement Constant, Mathieu, Pictet, Nestor (4), et d'autres

(1) Cette lettre, sans date précise, a été manifestement écrite quelques jours après l'attentat de la rue Saint-Nicaise qui est du 3 nivôse.

(2) M. Necker veut parler ici du roman de *Delphine* auquel travaillait Mme de Staël.

(3) M. Necker parle ici de Mme Necker de Saussure, qui proposait d'aller rejoindre Mme de Staël à Paris.

(4) Mme de Staël était en relations fréquentes avec deux Genevois, qui étaient deux hommes fort distingués : Pictet Diodati et Pictet de Rochemont. L'un des

encore, mais pourquoi des personnes qui sont assez esclaves de la fortune pour croire faire un sacrifice en te voyant? Élève-toi donc à ce que tu es, et fais une fois connaissance avec le sentiment consolateur qu'on nomme le mépris.

Je n'entends jamais parler du général Consul qu'avec éloge et l'on vit encore à Genève sur l'enthousiasme que tu as laissé pour lui à ton dernier séjour et il est vrai que, par sa vie héroïque depuis lors, il a bien vérifié tes prédictions. Serait-il possible qu'on cherche à lui faire des ennemis. Voici ce que je lis dans une lettre d'un homme arrivant de Bâle, et qui voit tout en beau : « Je n'ai pas trouvé chez les généraux dont j'ai vu plusieurs, non plus que chez les officiers et même les soldats l'enthousiasme pour [Bonaparte]... que je m'attendais. » Je vois avec plaisir qu'à Paris il n'y a rien de semblable, mais on y est tellement gens de singerie et d'imitation qu'on ne peut compter les hommages parmi les rentes perpétuelles, à commencer par M. Necker qui, à la vérité, était un bien petit héros auprès de Buonaparte.

21 ventôse.

Oui, il faut se réjouir de cette première fin de tant de malheurs, et honneur en soit au héros de la France et du monde (1)...!

Ta lettre du 16 m'est venue exactement, celle du 12 de même. Tu as bien besoin de venir chercher ici quelques paroles propres à ton caractère ou plutôt à cette imagination qui te désole. Je connais ce mal, mais pas au point où tu m'en parais possédée. L'éloignement des mêmes objets te soulagera déjà plus que tu ne penses.

On blâme universellement Tal. [évidemment Talleyrand] de ne t'avoir pas invitée à son bal [trois mots illisibles]. Je n'en ai entendu dire mot à personne et l'on ne parlera pas davantage de la conduite de Pastoret. Adieu, chère Minette. Quel grand homme toujours davantage que Buonaparte !

24 avril (2).

J'ai reconnu au style et à l'écriture qu'une lettre charmante que j'ai reçue de l'Administration maternelle (3) était faite par Mme Pastoret et je te prie de lui témoigner ma sensibilité à ses expressions si délicatement choisies. Et, à cette occasion je voudrais aussi que M. et Mme Pastoret aussent ici que je prends à reconnaissance et avec toute la force de mon affection pour toi leurs procédés à ton égard. Que ne suis-je au temps de ma puissance pour le marquer efficacement, et, confident que je suis de ton caractère et de tes plus secrètes pensées, comme il serait aisé d'expliquer et de garantir qu'aucun reproche sérieux ne peut jamais t'être fait !

Adieu, chère Minette; ton départ est donc fixé au 21 floréal que nous

eux était sans doute à Paris. J'ignore quel est le personnage qu'à plusieurs eprises M. Necker désigne dans ses lettres sous le nom de Nestor.

(1) La paix de Lunéville venait d'être signée avec l'Autriche et l'Italie.

(2) Comme je l'ai déjà fait observer, les lettres de M. Necker sont datées tantôt uivant l'ancien et tantôt suivant le nouveau calendrier.

(3) M. Necker parle ici de la Société de Charité Maternelle dont il était un souscripteur habituel et dont Mme de Pastoret était présidente.

appelons ici le 11 de mai. Je voudrais qu'un beau printemps m'aide à te bien recevoir et à t'offrir avec mon amitié quelques compensations de ce Paris unique pour la jouissance de tout ce que la nature t'a donné en esprit et en talent. Peux-tu douter que je n'aie un plaisir extrême à te revoir. Ah que ne serait-il pas, ce plaisir, s'il n'était pas troublé par la connaissance de l'ennui que ce séjour te cause !

II

Mme de Staël arrivait donc à Coppet au mois de mai, partagée comme toujours entre la joie de retrouver son père et l'ennui que lui causait ce séjour un peu solitaire. Pour tromper cet ennui, elle cherchait à y attirer Fauriel, avec qui elle était entrée récemment en relation, et qui se rendait dans le Midi. Comme il s'excusait de ne pas s'être rendu à son invitation, elle lui écrivait :

Vos excuses sont inutiles. Elles sont plus que suffisantes pour un certain degré d'amitié, elles ne valent rien pour un certain degré de plus... Ce qui fait donc que, si nous parlons sérieusement, solidement, comme deux bons vieux hommes, je suis très reconnaissante de ce que vous êtes pour moi ; mais si je reviens à ma nature de femme, encore jeune et toujours un peu romanesque même en amitié, j'ai un nuage sur votre souvenir que vos argumens ne dissiperont pas (1).

Le nuage devait se dissiper cependant et Mme de Staël demeura dans les termes d'une amitié très cordiale avec Fauriel. Elle était sujette à ces susceptibilités, et, suivant la remarque très juste de Mme Necker de Saussure, « jamais les distinctions entre les diverses espèces d'attachement n'ont été moins marquées que chez elle. En elle la tendresse maternelle et filiale, l'amitié, la reconnaissance ressemblaient toutes à l'amour. » De là, dans quelques lettres d'elle qui ont été publiées dans ces derniers temps de droite et de gauche, des expressions excessives qui ont donné lieu à des interprétations peu bienveillantes. On ne saurait, en tout cas, mal interpréter les sentimens qu'elle portait au vieux Meister, l'ancien collaborateur de Grimm, le continuateur de la *Correspondance littéraire* et aussi l'ancien précepteur du fils de Mme Vermenoux, cette aimable femme à qui M. Necker avait fait la cour, et dont il avait fini par épouser la demoiselle de compagnie. Meister était demeuré l'ami du

(1) Lettre citée par Sainte-Beuve dans son étude sur Fauriel. *Portraits contemporains*, p. 15.

ménage. Il connaissait Mme de Staël depuis son enfance. Aussi entretint-elle avec lui, trente années durant, une correspondance affectueuse (1). Après avoir longtemps vécu à Paris, Meister était établi à Zurich, son pays d'origine. Aussi Mme de Staël, qui continuait de travailler à son roman de *Delphine*, s'adressait-elle à lui, avec un souci de l'exactitude et de la couleur locale qui surprend un peu chez elle, pour lui demander des renseignemens sur un certain couvent de Seckingen, situé entre Bâle et Schaffouse, où elle voulait trouver un refuge pour son héroïne. « Le noviciat est-il long dans cet ordre? lui écrivait-elle. Un évêque pourrait-il en dispenser? » Et elle ajoutait : « Tous les détails que je pourrais savoir sur les règlemens de cet ordre, la liberté qu'il laisse, son histoire, qui l'a fondé? le livre où on en parle, me seraient très utiles. » Dans une autre lettre, elle s'abandonnait à son « humeur boudeuse » qui ne trouvait pas beaucoup d'écho chez Meister, assez récemment revenu d'un voyage en France et « ennemi déclaré de toutes les révolutions. »

Que dites-vous de toutes ces paix, lui écrivait-elle, et de l'indifférence de Paris à côté des transports de Londres? La paix était bien plus utile cependant à la France qu'à l'Angleterre. N'en concluriez-vous pas par hasard que la liberté est de quelque chose dans l'intérêt que les peuples prennent à leur destinée... Bonaparte, très en colère de l'impassibilité de Paris, a dit à ses courtisans réunis : « Que leur faut-il donc? » Et personne ne s'est levé en pied, ou rassis, s'il était debout, pour lui dire : La liberté, citoyen consul, la liberté!... Vous voyez que je me laisse aller à mon mouvement naturel, mais je vais rentrer dans les chaînes et l'amusement, qui énerve aussi l'âme, et je me *tairai six mois* (2).

Mme de Staël rentrait volontairement « dans les chaînes, » c'est-à-dire à Paris, au mois de novembre. Durant les dernières semaines de son séjour, un dissentiment, le premier, s'était élevé entre elle et son père. « Ces séparations, écrivait-elle quelques années auparavant, sont le malheur de ma vie. J'aimerais mieux mourir que d'exister longtemps avec tant de peines. » Les mêmes peines se renouvelaient cependant, chaque année plus cuisantes. Aussi Mme de Staël avait-elle conçu la pensée de ramener son père avec elle à Paris. Rien à ses yeux ne s'opposait à ce dessein. Bien que tenue un peu à l'écart par le monde offi-

(1) Cette correspondance a été publiée en 1903 par MM. Paul Usteri et Eugène Ritter. Les réponses de Meister sont à Coppet.

(2) *Lettres* de Mme de Stael à Meister, p. 172-173.

ciel, comme on dirait aujourd'hui, elle y avait passé à tout prendre un hiver et un printemps paisibles. Le Premier Consul ne témoignait vis-à-vis de M. Necker d'aucun sentiment d'hostilité depuis l'entrevue qu'ils avaient eue à Genève. Pourquoi M. Necker ne viendrait-il pas s'établir à Paris avec sa fille? Mme de Staël le voyait déjà entouré d'honneurs, faisant l'ornement de son salon, visité, consulté peut-être par tous ceux qui prenaient part aux affaires et aidant ainsi sa fille à exercer cette influence et ce magistère politique auquel elle aspirait. Probablement dans les dernières semaines qui précédèrent son départ, elle s'ouvrit à son père de ce désir. Mais M. Necker, plus judicieux appréciateur de sa propre situation que ne l'était sa fille, ne voulut point entrer dans ce projet auquel Mme de Staël devait revenir, l'année suivante, avec une insistance que nous verrons. Cette discussion entre eux semble avoir ajouté à la tristesse de la séparation. Chaque départ était au reste un drame au cours duquel le père et la fille s'efforçaient de se dissimuler mutuellement la vivacité de leurs regrets. Sous le toit de Coppet, ils s'écrivaient, de chambre à chambre, mais ils ne se parlaient pas ou à peine. Ainsi en témoigne ce court billet que, la veille ou le matin de son départ, M. Necker adressait à sa fille :

Chère amie, j'ai cru remarquer avant-hier que tu approuvais le désir que j'avais d'éviter un dernier déchirement. Je t'embrasse du fond d'un cœur passionné pour toi. Je prendrai soin de tes dépôts et de ton ami; tu lui as rendu, par ton charme et ton amitié, un sentiment de crainte qu'il avait perdu. Adieu, chère Minette, bon courage.

Mme de Staël ne partait pas seule cette fois. Elle avait pour compagne de route sa plus chère amie, Mme Necker de Saussure, la fille du grand naturaliste, qui avait épousé le fils du frère aîné de M. Necker, celui que dans ses lettres il appelle souvent Germani. Bien qu'elle trouvât assurément dans cette compagnie un adoucissement à sa douleur, cependant, du premier relais de poste après la frontière, elle adressait à son père cette lettre qui n'est qu'un long sanglot.

Morez, vendredi soir.

Hélas! cher ange, je n'ai à t'entretenir que de sentimens douloureux. Cette route, tant de fois parcourue dans ce sens avec des souvenirs toujours déchirans, me retrace ce que j'ai souffert, pour ajouter à ce que je souffre. Je ne puis concevoir comment je suis partie sans avoir rien obtenu de toi,

et si je retournais, le seul charme de ta présence m'ôterait la force de te demander même la vie, si mon insistance te déplaisait. Pourquoi voudrais-tu donc abuser de ce charme? Change-t-il rien au fond du cœur, et quand vingt fois ta grâce angélique enchaîne la plainte sur mes lèvres, en devore-t-elle moins mon âme? Ah! je te l'affirme, cette vie de séparation est impossible, et j'aimerais mieux, comme je ne sais quel jeune homme chez les anciens, m'ensevelir sur les limites des deux patries, qu'éprouver encore ce que j'ai senti cette fois. Je ne suis point mobile, mais ton empire, mais ta perfection, mais ta nature céleste, compriment souvent ce que je ne cesse jamais de désirer. Ah! j'ai pour toi le plus tendre, le plus passionné des sentimens; veux-tu l'empoisonner par le malheur? Je ne t'admirerai pas moins si tu me refuses, mais chaque douleur s'unira à ton souvenir, tandis que ta présence fait naître à tous les instans une nouvelle jouissance. Penses-y; rien ne peut concilier mon bonheur avec la séparation, rien, jamais rien, et quand tu m'auras soulevée quelquefois, je retomberai toujours dans le désespoir. Que suis-je loin de toi! Sans toi, mon être intérieur se désorganise, et l'autre vie, si elle existe, c'est à toi seul que je puis la devoir.

Ma pauvre cousine, toute aimable et toute douce, s'est coupé le doigt assez cruellement à la cure, en se servant à l'inverse de ces couteaux qui plient; penses-y pour n'en avoir pas; — ta grosse fille ne s'est fait aucun mal, elle en avait assez d'ailleurs. — Nous attendons mon cousin, je finirai ma lettre après l'avoir vu.

J'ai été un peu plus contente de ce que m'a dit le cocher. En lui remettant mon billet, il m'a assuré qu'il aimerait mieux être tué que te verser et je l'ai bien confirmé dans sa préférence, car, moi aussi, j'aimerais mieux me tuer que de te voir verser, et je vaux bien Richer.

Mon cousin arrive, cher ami; il me dit qu'il t'a vu; je voudrais, à chaque poste, rencontrer un visage qui eût vu le tien, le tien qui est le plus noble, le plus expressif que je connaisse. Adieu, ange, ange à moi sur cette terre; n'oublie pas le dernier mot que tu m'as écrit; j'y pense sans cesse.

De Poligny, la première petite ville que l'on rencontre, au sortir des montagnes du Jura, elle écrivait encore à son père :

Samedi soir.

Me voilà hors des montagnes, cher ami, mais nous avons eu la fin de journée la plus pénible grâce à l'insigne personnalité de mon cousin qui, voulant avoir des chevaux là où il n'y en avait pas, nous a fait mettre des rosses indignes et qui reculaient dans les montagnes. Oh! comme j'ai pensé à toi; je regardais les nuages, et il me semblait que je te parlais; si tu avais été là, quelle aimable colère aurait calmé la mienne! Le petit Albert était gentil (1); on voyait qu'à dix-huit ans il n'aurait pas souffert qu'on tyrannisât sa mère. Mais je me sentais perdue et tremblante, non du danger qui n'était pas grand, mais de cet isolement de tout secours en sortant d'auprès de toi dont l'intérêt enveloppe ma vie. Adieu, ange.

(1) Le dernier enfant de Mme de Staël.

Dimanche à 5 heures du matin.

Nous sommes raccommodés, ton neveu et moi, et aussi il est resté lui-même trois heures au milieu des bois pour prix de son égoïsme, et il a promis de nous laisser passer. Mais j'avais besoin de m'adresser à mon gros chat pour qu'il vînt en pensée au secours de ma colère. Adieu, mon ange à moi, qui m'aime mieux que les autres et que j'aime plus que tout au monde.

Pour quelle raison ces deux lettres sont-elles les seules de l'année 1801 qui aient été conservées ? Je ne saurais le dire. Une seule chose est certaine, c'est que les autres ont été égarées ou détruites. Pour suivre Mme de Staël, il nous faut maintenant retourner à la correspondance de M. Necker, qui allait la reprendre avec régularité, et dont je continuerai d'extraire les fragmens qui me paraissent de nature à présenter quelque intérêt général.

Sans date.

Je ne t'aurais pas écrit aujourd'hui, ma chère Minette, si je pouvais différer de t'exprimer par quelques mots l'émotion que m'a causée ton billet de Poligny. Je te vois sans cesse sur le penchant de cette montagne regardant le ciel et pensant à ton ami, à lui ton protecteur, non par ses droits, mais par ses ardentes prières. Je voudrais aussi remplir auprès de toi toutes les places où l'on peut te servir de sauvegarde ; il n'en est aucune que je rebutasse, aucune qui ne me fût chère.

J'ai eu quinze jours de très bonne force, et puis des *malingreries* morales et physiques m'ont enlevé mon tems. Heureusement qu'il n'est pas nécessaire, comme autrefois, à la chose publique. Mon voisin qui rêve aux corneilles a fait une République platonique après avoir discuté ce qui est, et en vérité ce n'est pas tellement mal qu'avec un an de travail, il ne pût en faire quelque chose, mais il faudrait pourtant qu'un homme de plus d'esprit s'en mêlât (1). Je crois toujours que ce n'est pour personne le tems d'écrire et pourtant je me reconnais juge imparfait de certaines circonstances. Et de plus, tout est cultivé, ce me semble, en serres chaudes, ce qui avance ou dénature les saisons. Je crois beaucoup au tems et à la nécessité de lui laisser sa part : c'est ce qu'on ne voit pas assez au milieu du mouvement de Paris où l'on est alors disposé à croire que les causes et les effets se touchent.

Je pense comme toi et tous les jours davantage que Bonaparte est un homme unique, et c'est l'acclamation de l'Europe. Combien les Anglais me

(1) « Le voisin qui rêve aux corneilles » est M. Necker lui-même qui mettait alors la dernière main à l'ouvrage intitulé : *Dernières vues de politique et de finances.* D'accord avec Mme de Staël, il en avait remis à l'année suivante la publication. Nous aurons à revenir sur cet ouvrage.

paraissent effaces et par leurs resolutions et par leurs hommes et par leurs manières ! M. Pitt figurait bien là, mais sa pernicieuse et opiniatre adhesion à la guerre continentale a perdu les finances : il a fait ce que la France, surabondamment forte en hommes, devait souhaiter qu'il fît. On a craint, dit-on, la descente, mais on la craindra bien davantage, quand la marine de France sera plus forte.

Le cardinal Caprara soupant tête à tête avec Mme Grand, quelle initiative de religion que de telles manières ! Elles ne ressemblent pas à celles de Luther et de Calvin, mais le tems seul fait voir que les arbres ne s'elevent que des racines (1).

17 novembre.

Tu auras toujours une navigation difficile entre les deux promontoires, mais il est impossible de sacrifier à l'incertain la considération actuelle et cette compagnie vers laquelle ton goût te porte et qui seule peut te sentir et te bien louer. Pauvre petite, te voilà dans la vaste mer et mes regards t'y suivent, car, avec l'esprit des siecles, tu es toute enfant par le caractere. Tu me fais des caresses charmantes ; reste-moi fidèle comme je te le serai.

Quelqu'un revenu de Paris a dit que Madame Buonaparte tenait depuis quelque tems beaucoup plus à distance les personnes admises chez elle.

1er décembre.

Il me semble que le brillant de la gloire du heros va en augmentant. Mon cynique voisin (?) disait hier que ce brillant lui faisait mal aux yeux mais je le traitai rudement. Et tous ces emigres ! quel changement de decoration (2) ! Je viens de voir Bonstetten (3) allant de Berne à Geneve. Il m'a fait des tableaux plus que des récits. Je pense que tout l'intérêt est à Reding dont il loue l'esprit et le courage. Au reste, tout dépend dans cette République comme dans les autres de la volonte continue ou devinee de Buonaparte. Jamais homme n'a eu une autorite plus étendue, car il y a une vaste atmosphère de lui au delà de l'univers auquel il commande directement...

6 decembre.

Je reçois ton billet du 8 avec la lettre qui y était jointe. Il est nuit, et je n'ai pu lire avec tous mes soins toutes les phrases de cette bête et impertinente production. Je suis très offensé, mais, de grâce, toi, ne dis rien et garde-toi de donner à cette Dame les honneurs d'une explication parmi les siens et les ebats de son ridicule heroïsme. Il faut étouffer cela par un mépris silencieux et ta cousine doit se garder d'aucun éclat ; libre à elle de

(1) Le cardinal Caprara avait été envoyé par Pie VII à Paris comme légat pour négocier le Concordat. Mme Grand devait, peu de temps après, épouser M. de Talleyrand.

(2) Un grand nombre d'émigrés obtenaient en ce moment leur radiation.

(3) Bonstetten, l'auteur du *Voyage sur la scène des six derniers livres de l'Enéide* et Reding, d'une grande famille bernoise, faisaient partie du nouveau gouvernement helvétique.

se retirer doucement. Il faut savoir se vaincre pour son intérêt quand on ne peut rien obtenir par la bataille. Je pense que ta cousine n'aura pas laissé paraître qu'elle t'avait instruite. Tu es, chère amie, condamnée à l'envie; elle prendra des armes contre toi où elle pourra, mais tes nombreux amis, ton salon même, sans rien dire de ta renommée, seront plus forts que ces petites insurrections de l'amour-propre fâché du bruit que tu fais. Appelle-moi, je le veux bien, mais pour un plus grand combat.

La dernière lettre que j'ai de toi est du 12 frimaire. Ta mélancolie me fait une peine extrême. Ta situation n'est-elle pas établie ? Il est certain que cette manière de te laisser dire par ta cousine tous les petits propos qui te concernent est un agacement continuel. C'est, comme tu le dis fort bien, écouter aux portes, et cela ne vaut rien pour le bonheur. Quelle gaucherie que tout cela. Ah ! sans doute, tu aurais besoin d'une sauvegarde. Et moi j'aurais besoin d'une force agissante égale à mon sentiment pour toi.

26 décembre.

Voici ce que j'ai lu dans une lettre de Paris : « La maison de Mme de Staël est plus brillante que jamais et tout ce qu'il y a de plus marquant, de plus saillant vient y porter son tribut d'hommages. » J'ai joui de ce récit, et puis je gronde un peu ma chère Minette de ce qu'elle me réserve toujours la part mélancolique. Encore si je pouvais y faire du bien, je n'envierais rien.

On accourt à Lyon pour voir le héros, l'homme unique, ainsi que tu l'appelles (1).

III

Cette lettre de M. Necker est la dernière de l'année 1801. L'année 1802 devait voir la reprise des démêlés de Mme de Staël avec Bonaparte et le commencement de ses épreuves.

Le pouvoir et le prestige de « l'homme unique » allaient croissant chaque jour ; mais chaque jour aussi sa main se faisait sentir plus lourde. Au cours de l'année 1801, il avait supprimé plusieurs journaux dont l'indépendance le gênait. Il ne voulait plus de la liberté de la presse. Au début de l'année 1802, il supprima l'opposition parlementaire dont il ne voulait pas davantage. A son instigation, le Sénat, usant de son droit constitutionnel, fit sortir du Tribunat vingt et un membres qui s'étaient signalés par leurs critiques de certaines dispositions législatives proposées par le Premier Consul. Les principaux étaient Benjamin Constant, Daunou, Chénier, Ginguené. Tous comptaient parmi les amis de Mme de Staël et les habitués de son

(1) Une assemblée de représentans de la République cisalpine était en ce momen réunie à Lyon et le Premier Consul devait s'y rendre.

salon. Elles les vengea d'un mot spirituel. Quelqu'un ayant dit devant elle que le Tribunat avait été « épuré : » « Vous voulez dire *écrémé*, » répliqua-t-elle. Le mot fut rapporté à Bonaparte. A la première impression, l'épigramme ne lui déplut pas parce qu'elle avait d'un peu dédaigneux pour les membres conservés du Tribunat, qui n'avaient guère l'heur de lui plaire davantage. Mais à la réflexion il s'en offensa. Son irritation s'accrut d'un autre propos attribué à Mme de Staël, bien qu'en réalité le mot eût été fabriqué par Rœderer, et que Mme de Staël n'eût probablement fait que le répéter avec complaisance. On sait l'aversion que Bonaparte professait contre ceux qu'il appelait les idéologues et ses fréquentes sorties contre eux. Mme de Staël l'aurait traité d' « idéophobe. » « Cela sent sa Mme de Staël d'une lieue ! s'écria-t-il quand le propos lui fut rapporté. C'est gentil. Ah ! elle veut la guerre. Idéophobe. C'est gracieux ! Pourquoi pas hydrophobe ? » et, achevant de s'emporter, il dit à Lucien Bonaparte, en présence de son frère Joseph, témoin de la conversation : « Avertissez cette femme, sans plus tarder, que je ne suis ni un Louis XVI, ni un Reveillère-Lepeaux, ni un Barras. Conseillez-lui de ne pas prétendre à barrer le chemin, quel qu'il soit, où il me plaira de m'engager ; sinon, je la romprai, je la briserai ; qu'elle reste tranquille, c'est le parti le plus prudent (1). »

Nul doute que cette conversation n'ait été rapportée à Mme de Staël par Lucien ou par Joseph Bonaparte, plus vraisemblablement par ce dernier, qui se montra toujours pour elle, comme nous le verrons, un ami fidèle et un protecteur impuissant. Plus prudente, Mme de Staël aurait tenu compte de cet avertissement. Elle n'en fit rien. « Je crois bien, dit-elle dans les *Dix années d'exil* (2), que je me laissai aller à quelques sarcasmes. » Son imprudence alla même plus loin. Il est difficile de savoir dans quelle mesure elle fut, sinon complice, du moins confidente du peu sérieux complot qui s'ourdissait dans l'ombre au profit de Bernadotte et dont le but était de le porter à la place du Premier Consul. Plusieurs des compagnons d'armes de Bernadotte cherchaient à se mettre d'accord avec lui et à trouver un moyen d'exécution. « Pendant que toute cette négociation très dangereuse se conduisait, continue Mme de Staël, je voyais souvent

(1) *Lucien Bonaparte et ses Mémoires*, p. 233 et suiv.
(2) *Dix années d'exil*. Édition nouvelle, p. 69.

le général Bernadotte et ses amis. C'était plus qu'il n'en fallait pour me perdre si leurs desseins avaient été découverts. » Les archives de Coppet ne m'ont fourni aucune lumière sur ce point obscur. Si elles portent trace en effet des relations de Mme de Staël et de Bernadotte, et si ces relations sont attestées par une fort belle miniature qui est probablement un don de Bernadotte lui-même, les documens qui témoignent de ces relations sont d'une époque très postérieure. Il est difficile cependant de croire que Mme de Staël ait été laissée dans une ignorance complète de ces vagues desseins. A tous les points de vue, elle passa donc un hiver et un printemps fort agités. De ces agitations, nous allons trouver de nouveau le contre-coup dans la correspondance de M. Necker, et nous y verrons en même temps que cependant rien ne portait atteinte à l'admiration du père et même de la fille pour « le héros. »

1er janvier.

Ta lettre du 7 nivôse m'a soulagé après celle du... J'ai beau connaître tes accès de véhémence, la plume à la main, il m'en reste toujours une impression pénible. Le moral devient de plus en plus mon dominateur, et je suis au-dessous de ce qui est dans mes expressions. Je vois toujours revenir, à cinq heures et demie du matin, les choses qui m'ont saisi même très passagèrement, dans la journée, et quand j'éprouve ce que de petites choses me font aujourd'hui, j'ai peine à croire que de grandes ne surpassent pas mes forces... Je reviens à toi. N'as-tu donc aucun secours dans tes blessures de détail? Es-tu, comme moi, sans aucun confident, sans aucune aide? Passe pour un vieillard; il doit s'y attendre; mais toi qu'il est si doux de suivre dans les plus légers sentimens, se lasserait-on de te secourir?

J'ai su des détails charmans de société dans une lettre de ta cousine à sa mère. Elle reste au coin de sa cheminée et tu voltiges de triomphe en triomphe. C'est elle qui est sereine et c'est toi qui te plains! Quelle fatalité! Mes vœux, mes tendres vœux et tout ce qui est en moi.

Sans date.

On attend à tout moment de savoir quand le Consul partira pour Lyon. Je voudrais pour ma part qu'il ne se mît pas en route dans ces mauvais temps, mais que fait le mauvais temps à quelqu'un qui a passé et repassé les plus hautes montagnes? mais c'était pour des causes plus importantes, autant du moins qu'on en peut juger du parterre.

Si le Consul envoie de nouvelles lois au Corps législatif, il va trouver tout facile, et les Finances, le Concordat, l'éducation, seront des sujets importans, les Finances surtout en ce moment. Y aurait-il pensé en frappant comme il a frappé? Quel habile homme dans toute la force du mot!

15 janvier.

Je m'associe sincerement à tes nouvelles peines. Songe cependant que si des evenemens que tu croyais heureux l'ont causé tant de chagrins, d'autres, que tu juges avec raison bien differemment, peuvent amener des sentimens inattendus.

On débite icy qu'on a mure les soupiraux des caves et les fenêtres du rez-de-chaussée de l'hôtel ou le grand Consul doit demeurer. Voila bien des agitations, ce me semble, et de plusieurs genres. Et chacun glose à sa maniere. Je reviens à mon amie et je l'invite à la serenite. Qu'elle regarde l'horizon et non pas les rues.

17 janvier.

Je ne t'écris qu'un mot pour te dire que j'ai reçu à la fois tes billets du 20 et du 22. Nous ne savons rien de Lyon que les témoignages ardens d'enthousiasme prodigués au Premier Consul et qui le récompensent de ses travaux et de son dévouement à la gloire et à la prospérité de l'Etat. J'aime à voir comment tu lui rends justice, nonobstant ton chagrin sur le projet d'elimination du Tribunat dans lequel un de tes amis pourrait bien être compris. On a trouvé ici sa derniere opinion fort sage et fort mesurée.

25 janvier.

On écrit de Lyon que le Consul a le plus grand succès, qu'il surprend par la variété de ses connaissances, qu'il entretient la nuit même les Cisalpins pour couler à fond l'affaire de la Constitution. On dit que la France conservera une autorité quelconque sur la Cisalpine. Pelet de la Lozere a été le Préfet le mieux traité : il a soupé avec sa femme le premier et le second jour avec M. et Mme Buonaparté. D'Eymar n'est pas de retour (1). Chose assez singulière et certaine, il a parlé en confidence du Concordat avec doute qu'il achevât l'affaire.

2 février.

J'ai vu la personne dont je t'ai parlé. Le bien qu'on lui a dit de moi consiste en generalités, en paroles d'estime, et j'ai inutilement demandé qu'on se souvint de quelques mots particuliers, mais il n'y en avait aucun relatif à ma creance. On ne peut oublier les services que j'ai rendus en 1788. Encore c'est en pressant que j'ai obtenu cette particularité qu'on a peut-être inventée pour répondre à ma curiosité, — curiosité certes, qui n'etait que pour toi. Et je me suis hâté de demander ce qu'on avait dit de toi : c'est une critique de ton goût pour les affaires, et une justice rendue à ton esprit et à ton bon cœur. L'ami m'a assuré que, s'attendant à de l'aigreur, il a été très satisfait...

Il est dans l'enchantement de la conduite de Buonaparte : il a été étonné

(1) Pelet de la Lozere était préfet de Vaucluse et d'Eymar préfet de Genève.

de la multiplicité de ses connaissances sur l'administration. Il n'a nul doute que le Concordat ne soit mené à sa fin.

9 février.

Hier encore, j'ai encore parlé à d'Eymar et j'ai vu clairement qu'il avait été presqu'étonné de la manière douce dont le Consul lui avait parlé de toi et il m'a confirmé qu'il n'avait aperçu aucun symptôme d'irritation contre M. C. et, partie sentiment, partie vertu, il m'a parlé comme étant décidé à ne pas diminuer envers lui d'empressement. Combien je sens ta position présente. Je crains que tu ne donnes des conseils contre toi par générosité. Je suis bien loin de blâmer ce sentiment, mais il ne faut pas aller jusqu'à se méprendre sur les véritables intérêts de ses amis pour leur montrer un dévouement plus entier. Adieu, chérie.

20 février.

M. et Mme de Noailles sortent de chez moi. Ils ont parlé de toi, de tes succès, de la manière du monde la plus animée et la plus satisfaisante pour moi. Ils m'ont dit que tu avais tout vaincu, tout subjugué dans la société et qu'il n'y avait plus de malveillans pour toi; que l'éclat de ton esprit était tel que Mme de Tessé disait qu'elle voudrait être reine pour avoir le droit de te commander de venir parler près d'elle; que de plus tu étais devenue très prudente et que tu étais la première à rejeter les conversations de politique; que chez les Suard la maison était pleine les jours où l'on savait que tu devais y venir. Je sais bien que M. et Mme de Noailles ne rapportent tout cela que par ouï dire, mais ce n'est que mieux. Enfin il n'y a eu aucun *mais* dans leur discours, et c'est la femme surtout, elle qui regarde moins vaguement que son mari, qui a surtout parlé. Ils m'ont fait un brillant tableau de l'embellissement physique de Paris, les Tuileries, le Museum, l'Opéra, la place nouvelle devant les Tuileries, les gardes consulaires, les revues du quintidi; c'est bien assez ce me semble pour satisfaire les étrangers et pour les attirer, mais le tableau de la société m'a plu; de même cette simplicité forcée des personnes qui avaient autrefois un rang et un état distingués et qui sont rappelés par leur costume et par leurs habitudes à tout ce qu'ils ont perdu et qui seraient aisément chagrins d'une autre manière de la part de tel et tel : cette vanterie d'indifférence au présent avec un amer souvenir du passé, ces conversations qu'on porte avec contrainte vers tout ce qu'il y a de plus innocent, etc. J'ai bien vu par des mots échappés qu'ils étaient du grand nombre de ceux qui me croiraient déplacé à Paris, mais je n'ai jamais le courage de personnalité nécessaire pour les mettre sur cette question et c'est un sentiment que j'éprouve constamment ici comme ailleurs, sans exception et partout. Les personnes dont je viens de parler auraient pu me donner un autre exemple, car ils vivent en eux d'une manière formidable. Ils se trompent, ce me semble, pour leur bonheur en venant chercher un établissement dans ce pays. Ils n'y trouveront point à l'épreuve le remplacement de Paris, mais dans ce moment ils ont un éloignement pour leur situation précédente que je ne puis concevoir.

4 mars.

Le bon P. (1) est venu me voir ce matin, enchanté d'une lettre qu'il venait de recevoir de toi du 8. Il fronçait le sourcil sur un bruit qui s'était répandu d'un concordat avec le Pape, mais dont les conditions ne peuvent être telles qu'on les débitait, et avec le Consul, sur le connu je juge l'inconnu.

12 mars.

J'ai toujours présent, en prenant la plume pour t'écrire, que tu m'as demandé une décison sur notre grande question avant ton départ, et cette idée m'afflige et m'abat. Car il faudrait auparavant que je t'entretinsse longuement après m'être entretenu sans cesse avec moi-même, et je me sens découragé de toutes manières. Ton oncle, à qui j'ai beaucoup parlé, causera avec toi, mais, dis-moi pourquoi tu veux ce que tu appelles un oui ou un non avant ton départ? Nous nous faisons malheureux l'un l'autre et je ne t'accuse point, car j'entre dans ta situation de tout mon sentiment, mais tu ne veux voir qu'une seule chose. Je suis aussi dans ce moment en mélancolie physique à cause de cette affection rhumatismale qui s'affaiblit avec lenteur et qui m'oblige à un régime sévère; tout cela n'est que chronique et le médecin me dit guéri.

Partie le 20 mars.

J'ai reçu ta lettre du 20 ventôse, finie le 22. Quel froid de tristesse y apparaît! Ne reçois-tu donc aucun secours de tout ce qui t'entoure? Je quittais Mme Browne (2) lorsque je l'ai reçue et nous avions passé une heure à parler de toi. Tu lui paraissais une femme comblée des faveurs de la Providence. Mais il est vrai qu'elle faisait surtout la récapitulation des divers charmes de ton esprit sans pareil et de tes succès universels. Elle me dit en parlant des Pictet qu'ils lui parlaient de toi comme elle l'aimait, qu'ils lui avaient dit l'autre jour qu'à ton esprit, à tes grâces, il fallait ajouter encore trois mérites que ton plus ardent ennemi ne pourrait te contester : de n'avoir jamais dit du mal de personne; de n'avoir jamais abandonné un ami; de n'avoir jamais négligé l'occasion de rendre un service. Qu'est-ce que toutes ces défaveurs d'un moment près de si beaux hommages?

Un M. Dugald Stewart, un Écossais vivant à Édimbourg, a nouvellement publié un livre ayant pour titre : *Philosophy on human life* et, en parlant de l'influence de l'imagination sur le caractère, il avoue ne pouvoir rien dire de mieux sur ce sujet que deux ou trois pages de tes lettres sur Rousseau et il les transcrit littéralement. Quel malheur seulement que Mme Luci ou Lucé (3), — je n'ai pas pu lire le nom, ce qui rend mon jugement un peu hasardé, — quel malheur que Mme Luci ou Lucé ne te présente pas à Mme Buonaparte; c'est là tout ce qui manque à ton éclat. Tu vis au milieu

(1) Sans doute un des deux Pictet.

(2) M. Necker parle ici de Frédérique Brun, la romancière danoise, amie et correspondante de Bonstetten, avec laquelle Mme de Staël s'était liée. Les Archives de Coppet contiennent un assez grand nombre de lettres de Frédérique Brun.

(3) La comtesse de Lucé était une des dames attachées à Joséphine.

d'individus que tu renverserais d'un coup d'aile, mais comme tu leur laisses voir que tu as deux pieds comme eux, ils te traitent de pair à pair dans l'ordre commun de la vie. Je suis persuadé que tu donnerais toute ta réputation ou au moins la moitié pour un salon bien entretenu et tu serais une folle.

1er avril.

Tu changes ma petite date ; elle est comme de raison la très obéissante servante des tiennes, car elle n'est pas réglée comme les tiennes par la nécessité. Pauvre Minette qui gouvernerais le monde et qu'une petite loi, toute de sa façon, subjugue ; si toutefois il y a, entre tes colonnes un petit passage ouvert au raisonnement, je dirai qu'en ayant devant soi un pays qu'on déteste, il faudrait au moins achever le semestre à Paris car c'est une mesure aussi fort spacieuse, du moins parmi nous gens de la terre et à part l'autorité de la lune et de ses différentes phases, car celle-là est d'un ordre supérieur.

Je voudrais que le dernier mois que tu destinerais à Paris tu essayasses, sous le prétexte d'un départ peu éloigné, d'une vie moins étendue, d'une vie où Paris et la société de quelques gens d'esprit pourraient te suffire. Je me souviens d'une définition du bonheur que répétait sans cesse le Premier Président d'Aligre, « une bonne santé, *l'aisance de son état.* » Il appliquait uniquement ce dernier mot à la fortune et je le trouverais d'un plus grand sens encore rapporté à la vie sociale. Il ne faut pas y prendre une étendue qui tienne dans l'inquiétude, mais tracer sa ligne au contraire de manière à n'avoir pas à songer sans cesse à la défendre. On s'étend ensuite selon les circonstances et tu peux faire tout cela sans rien perdre en bonne société : enfin je crois que pour ton bonheur, il y a quelque chose à changer à son système actuel.

Je te conseille sur la politique de t'en tenir à ce que tu sais très bien faire : l'éloge de ce qui est louable ; pense à beaucoup de choses.

Partie le 13 avril.

Je ne doutais pas que le danger de la descente aurait décidé l'Angleterre à la paix. Si cela n'est pas, comme quelqu'un l'assure, je me perds en admiration de l'habile négociation de Buonaparte ; faire céder aux Anglais tout ce qu'ils ont dans la Méditerranée et qu'ils ne reprendront jamais, le Cap de même, probablement la Martinique aussi, et les laisser tout ébahis d'avoir Trinquemale qu'avec leur puissance dans l'Inde ils étaient sûrs d'avoir quand ils voudraient ; ébahis de même de garder la Trinité isolée sur les côtes des [mot illisible] et qu'on leur reprendra un jour ou l'autre par quelque expédition secrète. Tout cela est bien extraordinaire. Buonaparte a trouvé dans Addington le second Melas. Enfin ces mêmes Anglais laisseront punir le Turc par Buonaparte s'il est vrai que les Autrichiens sont lâchés sur la Bosnie et la Valachie. Je crois l'Angleterre considérablement baissée. On dirait qu'ils bornent leur gloire à réussir dans un emprunt. L'opposition n'osera pas jouer ses grands jeux sur cette paix parce qu'elle est populaire.

20 avril.

Il me semble que, dans l'affaire du Concordat, il y a tout ce que l'art sait faire. C'est le je ne sais quoi du sentiment qui y manque et il est là peut-être aussi important qu'en amour. Je trouve que dans la même circonscription Portalis a déployé beaucoup d'esprit et de talent et de tous ses ouvrages c'est à mon gré le plus complet. Quant à Lucien (1), j'aime toujours son libre essor. Je lirai deux fois son discours et celui de Portalis, qui vaut mieux, seulement une.

Je ne sais rien de Genève que par Germani et Coindet, et, à les entendre, aucune impression n'a été saillante. Il me semble que le compte des protestans est le plus facile à faire. La bonne catholique Mme Malingre n'est pas contente ; les Despaux, religieux à plus gros grains, sont fort satisfaits. Il y aura bien à faire encore à tout cela. Mais, comme tu le dis très bien, le génie de Buonaparte vient à bout de tout.

29 avril.

Ne crois point, quand je te fais part des choses qui me reviennent et qui peuvent te plaire, que je ne fasse très bien la distinction des *tonsentibus*, mais il n'est jamais indifférent de savoir comment on nous voit à quelque distance. Souvent nous nous voyons nous-mêmes de trop près et nous nous grossissons l'effet que fait sur les autres la chose pénible dont nous sommes continuellement occupés. Ah! que je voudrais être ton [mot illisible] et vivre près de toi! Je gagerais ma tête de réduire à peu de chose ce qui te paraît tout, tantôt en t'entraînant à voir plus exactement les objets, tantôt en te forcant à t'élever au-dessus d'eux, tantôt en te conseillant une conduite et surtout en te persuadant bien de ta valeur supérieure et de l'impossibilité des efforts contre toi, si tu montrais moins tes frayeurs. Mais il est des oppositions dans notre esprit et dans notre caractère qui exigent malheureusement bien des combats. *Pauvres nous*, combien j'y ai pensé et j'y penserai encore en songeant aux fatalités qui nous empêchent d'être heureux l'un par l'autre autant que je le désirerais si vivement. *Pauvres nous*, je désespérais de te l'entendre dire pendant ma vie. Cependant, ne crois pas qu'un mot de douceur ferme aucune des chances que mon imagination cherche à recueillir pour obéir à mon désir extrême de faire tout pour toi.

IV

Comme on a pu le voir par certains passages de ces lettres, un dissentiment s'était élevé entre M. Necker et sa fille. Voici en quoi consistait leur différend.

Ce partage de sa vie entre Paris et Coppet, ces séparations

(1) Portalis, qui était conseiller d'État, avait rédigé le rapport au Tribunat, et Lucien Bonaparte avait pris la parole dans la discussion.

annuelles devenaient de plus en plus insupportables à Mme de Staël. Aussi avait-elle conçu le dessein de ramener son père avec elle à Paris. Mais ce n'était pas seulement son amour filial qui lui avait suggéré cette pensée. Elle se figurait que la présence de son père auprès d'elle, la considération dont il serait environné, lui viendrait en aide au milieu des difficultés de sa vie, l'entourerait d'une protection bienfaisante, déjouerait les malveillances dont elle se sentait l'objet et l'aiderait par d'utiles conseils à échapper aux périls dont elle se sentait environnée. Elle rêvait plus. Les attaques, les injures, les calomnies dont son père avait été abreuvé ne lui avaient pas fait oublier complètement les beaux jours de la Révolution où il était l'idole de tout un peuple. Elle espérait qu'il éprouverait le bénéfice de l'apaisement des passions, qu'un revirement de l'opinion publique s'opérerait en sa faveur et qu'il verrait se produire un retour de sa popularité d'autrefois. Elle le voyait déjà sollicité de donner son avis non pas seulement sur les affaires financières, distribuant des conseils à ceux qui viendraient les lui demander, et pratiquant à Paris même cette « magistrature de vérité, » suivant une expression dont elle-même devait se servir, que, de Coppet, il s'était efforcé d'exercer par ses écrits politiques. Au retour de M. Necker à Paris, son cœur, son intérêt, son orgueil filial trouveraient donc tout à la fois leur compte, et elle apportait à obtenir l'acquiescement de M. Necker à ce projet l'ardeur passionnée qu'elle déployait pour tout ce qui était l'objet d'un désir de son cœur.

M. Necker ne partageait pas ces illusions; il se rendait mieux compte à quel degré, aux yeux des nouvelles générations, il était un homme du passé, combien les idées et les principes politiques auxquels il était demeuré fidèle répondaient peu et mal à l'état présent des esprits, et jusqu'à quel point, aux yeux de ceux qui ne l'avaient jamais vu, ou qui l'avaient oublié, il apparaîtrait, ne fût-ce que par son aspect extérieur, avec la coiffure poudrée et bouclée qu'il n'avait jamais cessé de porter, comme un personnage archaïque et démodé, comme un revenant. Mais il lui était pénible de refuser quelque chose à sa fille, dont les instances répétées le jetaient dans une perplexité douloureuse. Les archives de Coppet contiennent trace de ces perplexités. C'était l'habitude de M. Necker, quand il avait quelque parti à prendre, de coucher par écrit, les unes après les

autres, les raisons dans les deux sens et de ne se décider qu'après en avoir fait en quelque sorte l'addition et la balance. C'était ce que M. Necker appelait s'entretenir avec lui-même. Les archives de Coppet contiennent le manuscrit de plusieurs de ces entretiens, sur grand papier, à mi-marge, d'une écriture qui n'est pas celle de M. Necker, mais avec de fréquentes corrections ou additions de sa main. L'un de ces manuscrits débute ainsi :

Ma fille désire, avec ardeur, avec passion, que j'aille m'établir à Paris. Ce vœu de sa part est naturel. Le premier motif est le sentiment qui nous attache l'un à l'autre et l'aide dont je lui suis encore par son entière confiance et par mes conseils. Enfin, pour elle comme pour moi, chacune de ces séparations est cruelle.

Il énumère ensuite les principales raisons qui militent en faveur de ce séjour à Paris : épargner à sa fille la fatigue d'un voyage annuel ; lui permettre, en demeurant toute l'année à Paris, d'élargir encore le cercle de ses relations au lieu d'être obligée de les suspendre pendant plusieurs mois, et augmenter ainsi l'influence et l'éclat de son salon ; étendre sur elle une protection qui ne serait pas sans efficacité contre l'hostilité persistante des personnes en puissance et en crédit ; enlever aux malveillans le prétexte de dire qu'elle devrait aller rejoindre son père, et, en venant au contraire s'établir avec elle, transformer par avance son éloignement éventuel en un véritable exil ; enfin facilités plus grandes pour gérer sa fortune et en particulier poursuivre le recouvrement des deux millions laissés, par lui, au Trésor.

Mais après avoir énuméré ces raisons, M. Necker passait à l'examen de celles qui s'opposaient à son retour et elles lui paraissaient infiniment plus fortes. Il n'ignorait ni la rancune tenace que lui portaient les émigrés, même ceux qui étaient rentrés en France et qui persistaient à voir en lui l'auteur de la Révolution, ni la haine dont le poursuivaient encore les Jacobins, autrefois combattus et depuis lors dénoncés par lui dans ses ouvrages. La retraite où il vivait avait peu à peu amorti ces rancunes et ces haines. Mais qu'il vînt à reparaître sur un grand théâtre, aussitôt elles se réveilleraient, et Mme de Staël elle-même en ressentirait aussitôt le contre-coup. Quant à l'aide qu'il pourrait lui prêter, et à la protection dont il pourrait l'environner, c'était une pure illusion. Son retour serait mal

interprété. On y verrait une rechute d'ambition et la pensée qu'il serait en crédit auprès des hommes au pouvoir, que les Consuls le viendraient voir, qu'ils prendraient ses conseils, n'était qu'une chimère.

L'un des trois, écrivait-il, me reviendra peut-être (1), et s'il faut que j'aille aux Tuileries lui rendre sa visite, s'il faut qu'on m'y voie passer, appuyé sur mon bâton, s'il faut que j'y traverse la foule, ne fût-ce qu'au milieu des cours, ne fût-ce qu'en montant l'escalier, le rouge me montera au visage en songeant que ce n'est pas le vrai rôle, le rôle d'un ancien ministre du Roi, n'eût-il pas même été signalé par un caractère fier ou honorable.

Ce retour à Paris, non seulement ne relèverait pas son crédit, mais diminuerait sa considération. Il apparaîtrait comme un monument du passé, mais comme un monument dégradé. Il décrivait ses infirmités, ses dents mauvaises qui lui rendaient difficile de causer en mangeant, sa corpulence et ses jambes enflées qui le feraient paraître ridicule. Il lui en coûterait de se montrer en cet état et d'apparaître comme un personnage grotesque aux yeux de ceux qui ne l'avaient jamais vu.

Des mobiles plus élevés achevaient de le déterminer. Il avait grande répugnance à quitter le tombeau de sa femme.

Un sentiment qui échappe au raisonnement, écrivait-il, m'attache à un dépôt qui a été mis sous ma garde, et que tant de souvenirs, tant de pensées habituelles me rappellent. Mon amie n'a pas exigé de moi de rester dans le lieu où notre tombeau serait placé, mais je suis bien sûr qu'elle ne l'aurait jamais quitté si j'étais mort le premier, et sans cesse nous avons parlé ensemble de la réunion de nos cendres.

Enfin il terminait par cette considération qui n'était pas sans noblesse :

Je tiens encore à ma retraite par le sentiment intime que je m'y suis amélioré. J'y ai fait des réflexions sur le monde, sur moi-même, sur les autres, sur les grands rapports de l'homme avec une cause suprême, et ces réflexions ont perfectionné mon caractère, ont épuré mon ambition. Quelle transition de tout cela à Paris, à Paris encore tel qu'il est! Quelle transition vers la fin de la vie, et lorsqu'on a le plus besoin des sentimens qui doivent servir à nous consoler de notre décadence et à nous préparer à la mort! Oui, dans ma retraite, j'ai posé des pierres d'attente, pour la route qu'il me reste à parcourir. Que deviendra tout cela, si je vais me placer au milieu de son tourbillon?

(1) M. Necker pensait sans doute à Lebrun avec lequel il avait d'anciennes relations.

Aussi, en fin de compte, se décidait-il à ne pas donner suite au vœu formé par Mme de Staël, et le printemps arrivé, il la laissait partir pour Coppet.

V

Mme de Staël se mettait en route dans les premiers jours de mai. Elle emmenait avec elle M. de Staël. Mais le voyage devait finir tragiquement.

Depuis quelques années, le lien conjugal s'était distendu entre Mme de Staël et son mari, avec lequel nous l'avons vue entretenir une correspondance si active, durant les années de la Révolution et du Directoire. Lui-même, au cours de sa carrière diplomatique, avait subi plus d'une vicissitude. Investi d'abord, après l'assassinat de Gustave III, de la confiance du Régent, le duc de Sudermanie, il avait négocié pour le compte de celui-ci avec la République française plusieurs traités avantageux. Puis il était tombé dans une demi-disgrâce, et avait été obligé d'aller présenter sa propre défense à Stockholm. Les relations de la Suède avec le Directoire s'étant altérées, il reçut l'ordre de quitter de nouveau Paris, et resta deux ans sans fonctions. Il avait été renommé cependant ambassadeur en 1798. Mais, en mai 1799, il fut remplacé définitivement par le baron Brinnkman. Sans fortune personnelle, M. de Staël n'avait pour vivre que son traitement d'ambassadeur, et les revenus de la dot de sa femme, depuis longtemps entamée. Libéral, généreux jusqu'à la prodigalité, il ne sut pas proportionner son train de vie à ses ressources et tomba dans de graves embarras d'argent. Son contrat de mariage lui avait garanti une pension de 20 000 francs du gouvernement suédois au cas où ses fonctions d'ambassadeur lui seraient retirées. Mais cette pension de 20 000 francs n'était payable qu'en Suède. S'il séjournait en France, elle était réduite à 10 000. Or M. de Staël ne voulait pas retourner en Suède. Aussi ses embarras d'argent allaient-ils croissant. Ils avaient été rendus notoires par la saisie qu'avait fait pratiquer chez lui Mlle Clairon, en vertu d'engagemens singuliers qu'avait pris vis-à-vis d'elle M. de Staël, et qui font plus d'honneur à sa délicatesse et à sa générosité qu'à sa prévoyance (1). Bonaparte

(1) J'ai raconté cette étrange histoire dans un volume intitulé : *Femmes d'autrefois, Hommes d'aujourd'hui.*

dans une lettre à son frère Joseph s'est exprimé durement à propos des embarras où Mme de Staël laissait son mari. Il ne savait pas que M. Necker était intervenu à deux reprises pour régler les affaires de son gendre, et que, s'il avait cru devoir, en 1800, provoquer une séparation de biens, il ne s'était cependant pas désintéressé de la situation de M. de Staël; il continuait à négocier, tant avec lui-même qu'avec ses créanciers, des arrangemens dont la conclusion ne laissait pas d'être difficile. Sur les entrefaites, M. de Staël fut frappé d'une attaque d'apoplexie, qui le mit hors d'état de s'occuper de ses affaires. Émue de cette situation, Mme de Staël se rapprocha de lui. N'écoutant que son cœur, elle voulait se charger elle-même du règlement des affaires avec les créanciers et, pour soustraire M. de Staël à cette situation pénible, le ramener à Coppet. M. Necker se montra d'abord peu favorable à ce projet. Le 9 avril, il écrivait à sa fille :

As-tu pensé, en examinant l'idée d'amener ici M. de Staël, que tu renforces ainsi tes liens hors de Paris? Tu craignais qu'on ne dise : Qu'a-t-elle à faire ici? Et au contraire tu aurais pris avantage dans la question si tu avais placé dans ta propre maison M. de Staël et si tu avais toujours eu à dire, dans tous les cas : Je dois être ici pour soigner M. de Staël. Ainsi, en ne considérant l'affaire que sous un rapport, tu mets contre toi ce que tu pourrais mettre pour toi. Je n'ai pas apprécié tout de suite ces considérations. T'auraient-elles échappé de même? C'est aussi une chose bien scabreuse que cet appel à tous les créanciers pour qu'ils aient à faire leur déclaration, et si la somme de leurs réclamations et de leurs créances est très considérable, est-ce après en avoir eu la connaissance authentique que tu peux emmener avec toi leur débiteur? Et cependant, si tu as fait bruit de cette dernière résolution, pourras-tu dire convenablement que tu y renonces, parce que les dettes de M. de Staël sont trop étendues? Ce mélange des idées sensibles avec les calculs tourne toujours au détriment des derniers devant le tribunal de l'opinion. Enfin, c'est une affaire à mûrir et à consulter davantage, et je ne vois pas de motif pour hâter le départ de M. de Staël.

Mme de Staël tint bon. M. Necker finit par donner son consentement, et elle partit en emmenant M. de Staël dans sa chaise de poste. Ils cheminaient à petites journées pour ménager les forces du convalescent. Le 8 mai, ils s'arrêtèrent à Poligny. Dans la nuit du 8 au 9 mai, M. de Staël fut frappé d'une nouvelle attaque d'apoplexie : on le trouva au matin inanimé dans son lit. Toute seule dans cet endroit perdu, Mme de Staël dut accomplir elle-même toutes les formalités nécessaires pour

pouvoir au moins ramener un cercueil. Quelques jours après, le triste cortège arrivait à Coppet. M. de Staël fut enseveli dans le cimetière de la paroisse.

Mme de Staël fut très émue de cette mort. A une lettre de condoléance que lui adressait Pictet de Rochemont, elle répondait avec simplicité et dignité :

« Il est vrai que j'ai ressenti un sentiment de douleur beaucoup plus vif que celui que j'aurais ressenti dans toute autre circonstance. Je me faisais un vrai bonheur de lui payer en soins ce que je n'avais pu lui donner en sentimens. J'avais passé six semaines à ne faire autre chose qu'arranger ses affaires, et je voulais lui présenter pour résultat sa pension de Suède et la nôtre, c'est-à-dire 16 000 livres de rente, dégagées de toute retenue. Je me donnerai encore de la peine et je ferai des sacrifices pour que ses dettes soient payées ; mais je n'ai plus de plaisir dans ce devoir. Enfin je suis très affectée de cette mort, et je ne me consolerai jamais de n'avoir pu le rendre heureux quelque temps quand il s'était de nouveau livré à moi, et qu'il m'avait retrouvée, lorsque ses mauvais amis l'avaient abandonné. A ce sentiment s'est joint l'horreur d'être seule avec lui, seule avec ses tristes restes. Je n'avais jamais vu la mort de si près et j'ai éprouvé pendant vingt-quatre heures les impressions les plus douloureuses et les plus fantastiques en même temps... Adieu, adieu. Comme la terre tremble sous nos pas ! S'il n'y avait pas une autre vie, quel misérable rêve serait celle-ci (1) ! »

L'été de 1802 fut consacré par Mme de Staël à préparer la publication de son roman de *Delphine* qui parut en automne simultanément à Genève et à Paris. L'éclatant succès de ce roman lors de son apparition, le discrédit et l'oubli complet où il est tombé aujourd'hui sont un des signes les plus frappans de la mobilité et de la variation des goûts en matière de littérature romanesque. Sans doute, dans le succès de *Delphine*, il faut faire la part de la curiosité. Sous certains rapports, c'était un roman à clef. On cherchait les ressemblances parmi les principaux personnages qui composaient l'entourage de Mme de Staël : on les nommait tout bas, et même probablement tout haut. On s'appliquait à percer le déguisement sous lequel elle s'était efforcée de dissimuler quelques-uns d'entre eux. C'est ainsi que la malignité publique ayant cru découvrir Talleyrand sous les traits de Mme de Vernon, cette femme indolente qui ne se donnait que rarement la peine de vouloir, mais que, son parti une fois pris, rien ne détournait de son but, Talleyrand lui-même se vengea par ce mot : « On dit que dans son roman Mme de Staël nous a peints,

(1) *Biographie, travaux et Correspondance diplomatique* de Pictet de Rochemont, par Edmond Pictet.

elle et moi, déguisés en femme. » C'était bien elle-même en effet que Mme de Staël avait peinte en Delphine, c'était bien ses générosités, ses ardeurs, ses idées sur la société, sur la religion qu'elle lui prêtait. En lisant *Delphine*, on croyait entendre encore cette conversation prodigieuse qui était le plus éclatant de ses dons, et par laquelle elle ravissait et subjuguait tous ceux qui l'entendaient. Mais ces raisons, un peu secondaires, ne suffisent pas à expliquer un succès pareil. Il faut reconnaître que l'amour s'exprime, suivant les temps, de façon singulièrement différente. La langue qu'il parle par la bouche de Delphine et de Léonce, et qui nous paraît si ampoulée, est bien celle que parlaient les amans d'alors, puisque ces effusions lyriques n'amenaient un sourire sur les lèvres d'aucun railleur et l'on peut s'étonner que ce sentiment éternel s'exprime de façon si changeante et si éphémère. Cette enflure, qui nous semble insupportable, fait tort à bien des observations sur la société qui sont spirituelles et fines, à certaines scènes qui sont jolies au point de vue du cœur; ainsi celle où Delphine, trahie par Mme de Vernon, lui reproche d'avoir méconnu « sa première amitié, sentiment presque aussi profond que le premier amour. » Ce qui nous ennuie ou nous fait sourire dans Delphine intéressait et passionnait autrefois. Les archives de Coppet sont pleines de lettres de félicitations adressées à Mme de Staël. De ces lettres je n'en veux extraire qu'une; elle est de cette exquise Mme de Beaumont, dont M. Beaunier a fait revivre tout récemment la délicate figure et qui, plus que personne, devait, ce semble, apprécier la mesure et la réserve dans l'expression des sentimens :

J'ai voulu, ma chère petite, avant de vous remercier, avoir recueilli la partie de l'opinion publique qui peut me parvenir, et elle pénètre bien lentement dans ma retraite. Un bien assuré ne donne pas de grandes jouissances. Aussi je ne vous parlerai pas de l'enthousiasme de Mme Hocquart, de sa mère, de Mme de La Briche et de tous ceux qui, vous aimant et aimant les romans, ne demandent pas mieux que de le dire. Vous ne pouvez douter de ces sortes de suffrages, mais que M. de Vaines dise : l'auteur de *Delphine* réunit souvent l'esprit de Voltaire à l'éloquence de Rousseau, que l'abbé Morlet (Morellet) dévore un roman moderne, qu'il le loue avec éclat; que plusieurs personnes dont l'autorité est d'un grand poids, placent *Delphine* parmi les romans classiques, cela mérite, ce me semble, d'être compté.

Je ne sais rien du faubourg Saint-Germain, mais ceux mêmes qui se piquent d'une critique sévère, conviennent d'un grand talent, exaltent l'esprit, commencent à aimer ou aiment davantage l'auteur de *Delphine*.

ffier, en retrouvant par hasard un échantillon de l'ancien monde, je me suis écriée : Delphine, comme Charlotte dans *Werther*, s'écrie : Klopstock. En effet, quelle vérité de peinture et que j'aurais voulu pouvoir ajouter à vos tableaux celui de cette même société jugeant l'ouvrage célèbre d'un auteur célèbre. Je ne vous dis rien du jugement des puissances parce que je l'ignore absolument. Je n'ai pu joindre la seule personne en état de m'en instruire.

J'espère, ma chère petite, que cette lettre ne vous trouvera plus à Coppet ou au moins qu'elle vous trouvera prête à en partir. J'ai une extrême impatience de vous revoir et de parler enfin avec vous de cette Delphine qui est bien aimable.

M. de Chateaubriand doit vous écrire pour vous remercier, puisque, ne pouvant vous convertir, il est forcé de vous admirer.

Chateaubriand écrivait en effet à Mme de Staël une longue lettre qui a été publiée ici même (1). Dans cette lettre, il adressait à l'auteur quelques critiques qui n'étaient pas sans fondement. Mais il la louait d'avoir prêté à l'amour un langage aussi éloquent, lorsqu'elle fait dire à la dévote Mathilde de Vernon ces mots : « Je ne sais si Dieu permet qu'on aime autant sa créature. » Et il ajoute cette réflexion singulière : « Quoi que vous en puissiez dire, il n'y a que les cœurs religieux qui connaissent le vrai langage des passions. » L'auteur d'*Atala* n'avait guère qualité pour reprocher à l'auteur de Delphine de faire parler à l'amour une langue un peu ampoulée. Quant aux « puissances, pour parler comme Mme de Beaumont, Mme de Staël ne tarda pas à connaître leur sentiment. La critique officielle se déchaîna contre elle avec violence. L'ouvrage avait déplu au maître. Il le déclarait *antisocial*. Celui qui devait, quelques années plus tard, en user si cavalièrement avec la pauvre Joséphine, avait été choqué de l'apologie du divorce. Au lendemain du jour où il venait de signer le Concordat, il avait été offusqué du parallèle entre la religion catholique et la religion protestante, tout à l'honneur du protestantisme. Enfin, bien qu'il fût en paix avec l'Angleterre, cependant l'éloge des Anglais que contenait le livre ne pouvait que lui déplaire, car c'était rendre hommage à un pays libre, et lorsque Mme de Staël dédiait *Delphine : à la France silencieuse*, cette dédicace contenait une critique et un regret. Aussi, ne pouvant plus interdire la publication du livre que la censure avait autorisée, essaya-t-il, sans y réussir du reste, d'en entraver le

(1) Voyez la *Revue* du 15 octobre 1899.

succès. Il obtint de l'électeur de Saxe que la vente en fût interdite à la foire de Leipzig. En même temps, il lâchait contre elle les écrivains dont il disposait. Dans un article violent jusqu'à la grossièreté, Fiévée dénonçait l'ouvrage et l'auteur, qu'il traitait d'intrigante et de *sans-patrie*. Le *Journal des Débats* la prit à partie également. Mme de Staël fut très blessée de ces attaques; elle n'ignorait point d'où partaient les coups et se sentit personnellement menacée, comme elle l'avait été deux ans auparavant, au lendemain du discours de Benjamin Constant. Aussi n'osa-t-elle pas venir se mettre sous la main du maître irrité, et elle prit son parti de passer à Coppet l'automne et l'hiver de 1802 à 1803.

Ce parti lui avait coûté. Au mois de septembre, elle s'était efforcée de déterminer Camille Jordan (1), avec lequel elle était en correspondance fréquente, à partir avec elle pour l'Italie. Camille Jordan, nouvellement marié, se dérobait. Elle entreprenait alors diverses excursions à l'Ile-Saint-Pierre, ou dans le canton de Vaud, en compagnie de deux Anglais dont elle avait fait la connaissance, lord John Campbell et son ami Robertson (2). Au cours de l'une de ces excursions, elle adressait à son père cette courte lettre :

Morges, samedi soir.

Je ne peus pas t'exprimer assez, mon ange, combien je suis touchée de cet envoi que tu m'as fait, mon impression a été si vive, que j'en ai eu un battement de cœur. Dis-moi, je te prie, si toute ma tendresse, toute mon affection est digne d'un caractère tel que le tien, si grand et si bon, couvrant des ailes de son esprit ce qu'il y a de plus sublime, et entrant dans les plus petits détails par son cœur. Lord John est allé à Lausanne, ce qui fait qu'il ne saura que demain ce message unique; mais je cède à Mr Robertson le plaisir de t'écrire quelques lignes.

Quelques lignes de Robertson terminaient en effet la lettre.

De retour à Coppet, elle y attirait ses nouveaux amis qu'elle réunissait à quelques personnes distinguées de la société de

1) Les archives de Coppet contiennent un grand nombre de lettres de Camille Jordan à Mme de Staël. Peut-être en publierai-je un jour quelques-unes et essayerai-je d'établir la contre-partie de l'étude que Sainte-Beuve a consacrée, dans les *Nouveaux Lundis* à *Camille Jordan et Mme de Staël*.

2) Lord John Campbell était le second fils du sixième duc d'Argyll. A la mort de son frère aîné, survenue en 1844, il devint lui-même duc d'Argyll. Robertson était un médecin « d'un très aimable caractère, d'une grande valeur scientifique et d'un grand charme d'aspect et de manières, » dit une biographie intitulée *George Douglas, Eighth duke of Argyll. Autobiography and Memoirs*.

Genève. Elle donnait des dîners, des soupers en leur honneur. Un jour, arrivant à l'improviste, ils la trouvaient dirigeant un bal d'enfans qu'elle terminait « par une danse pour la vieille génération. » Ou bien, inaugurant les représentations qui devaient rendre célèbre, quelques années plus tard, le théâtre de Coppet, elle s'essayait dans le rôle de Phèdre, et lord John Campbell parle avec admiration « de sa puissance comme actrice, » et aussi de « sa puissance de conversation qui attirait alors une foule d'hommes, parmi les plus distingués de l'Europe. » Il reconnaît cependant que « ses manières sont sans affectation, et il admire ses yeux noirs et expressifs (1). »

Le séjour de Coppet continuant cependant à lui paraître morose, elle alla, au début de l'été de 1803 faire un séjour à Genève dans la maison Turettini. Elle se rapprochait ainsi de ses deux amies intimes, Mme Necker de Saussure et Mme Rilliet-Huber. Mais à Genève non plus qu'à Coppet, elle ne trouvait ni charme ni repos. « La belle ambassadrice meurt d'ennui et de tristesse, écrivait à lord John Campbell Mme de Saussure, la belle-fille du grand physicien. Elle passe sa vie entre Coppet et Genève et ne trouve nulle part les ressources qu'il faut pour son cœur et son esprit (2). » M. Necker, pendant ce temps, demeurait tranquille à Coppet, se bornant à aller voir de temps à autre Mme de Staël à Genève. Deux lettres de celle-ci vont nous montrer à quelles agitations elle demeurait en proie.

Tu as mis dans ta lettre une phrase qui m'a coûté et me coûtera longtemps des larmes. Je ne puis vivre qu'en rassemblant tous les exemples, toutes les probabilités qui confondent nos vies, et, si l'on m'ôtait ce repos contre lequel mon imagination ne lutte que trop, je détesterais l'existence. Tu es mon seul appui sur la terre. Considération, fortune, direction, bonheur, religion, tout est là pour moi. J'ai des affections ailleurs, je n'y ai point d'appui et jamais être n'a eu plus besoin d'un autre. Il faut donc, il faut que j'espère les mêmes années et c'est du fond du cœur que je souhaite que les miennes s'abrègent pour nous rapprocher plus sûrement. — Ce rhume dont tu as la bonté de t'occuper est presque passé ; j'ai eu à la place cette nuit des douleurs d'entrailles assez vives et de la fièvre. J'ai fait venir Butini et il m'a prouvé que ce n'était rien : en effet je suis mieux depuis les petits remèdes qu'il m'a fait prendre. Ce que tu me dis sur la cité est le seul arrangement possible, mais tout le monde s'accorde à ne rien savoir avant mon retour. — Dans quelle situation nous allons être en Suisse (3) ! Y as-tu pensé, mon

1. *George Douglas, passim.*
2. *Intimate society-letters of the Eighteenth Century*, t. II, p. [illegible].
3. La France était à la veille d'une rupture avec l'Angleterre.

ange? sais-tu que les officiers du génie qui sont ici parlent de fortifier Genève? Tout cela pourrait bien être absurde, mais je vois qu'ici on est affecté. Mon oncle et moi nous trouvons bien qu'il faudrait penser à changer de demeure, mais ma chère cousine ne se hâtera pas.

Adieu jusqu'à mardi, mon ange tutélaire; fais que nos liens ne se dissolvent jamais; je crois quelquefois que la vie est l'œuvre de la pensée. Cette nuit, quand je souffrais beaucoup, j'étais résolue à te prier de venir, sûre que je ne mourrais pas si tu étais là. Mais toutes ces idées étaient l'effet du mal de nerfs: à présent, j'ai repris presque l'état de la santé. Adieu, adieu.

Ce lundi soir.

J'ai reçu une lettre de Lyon, de Mathieu, cher ami. Il est donc certain qu'il arrive demain à 4 ou 5 heures, et je compte sur toi mercredi matin. Permets-tu que je te prie de venir assez tôt après les lettres pour que je puisse envoyer un homme à cheval à Coppet porter une réponse, si c'était d'Ulm qu'une lettre m'arrivait? J'ai des nouvelles de Neuchâtel où ils sont tous espérant se sauver, mais ne se pressant pas selon leur noble coutume. Le Préfet m'a paru inquiet et même choqué des propos qui se tenaient dans les cercles de Genève. L'animosité augmente contre les Anglais et devient tout à fait nationale. Il paraît que le Consul revient à Paris plus tôt qu'on ne croyait. Il y a des gens qui disent que de l'inquiétude sur Paris en est la cause. Je ne sais pas ce que cela veut dire et n'y crois pas. — Combien j'ai repensé à ce que j'ai lu; c'est plus extraordinaire en son genre, que tout le reste de tes écrits, mais cela a pénétré mon cœur d'une nouvelle tristesse. C'est une idée du ciel que de tels sentimens, qu'un caractère comme le tien, et cela sert à empoisonner toute relation et à donner cependant un désir continuel d'en avoir une; enfin rien n'a jeté mon âme dans un tel trouble; c'est au delà des sentimens et des pensées que j'avais parcourus dans mes réflexions et dans mes rêveries, et, si cela étend l'existence, cela multiplie la douleur (1). Adieu, cher ami, garde Frédéric ou renvoye-le-moi suivant qu'il te conviendrait ou non de m'envoyer quelqu'un après les lettres, s'il n'était pas dans tes arrangemens d'être ici à onze heures ou onze heures et demie. Pardon encore de cette faiblesse; je tâcherai de la faire passer, mais on ne peut rien sur la douleur; tant que sa griffe vous tient, il faut souffrir. — Adieu encore, être surnaturel! Quel courage veux-tu qu'il y ait pour rien quand tant de perfections ne donnent pas de bonheur.

A cette lettre elle ajoutait ce post-scriptum où se trahit son trouble :

Cher ami, Christin vient d'être arrêté par M. de Barante (2), qui l'avait vu

1 Je ne saurais dire quel écrit de M. Necker avait jeté Mme de Staël dans un tel trouble : sans doute quelque morceau philosophique et religieux comme M. Necker en composait beaucoup. L'année précédente, il avait fait paraître un cours de morale religieuse, qui est un véritable recueil de sermons et où il y a d'assez belles choses.

2 M. de Barante, le père de l'historien des ducs de Bourgogne, venait d'être nommé préfet de Genève.

hier dans ma voiture, comme agent de l'Angleterre. Ses papiers saisis, son argent, etc., lui conduit au secret. J'ai vu M. de Barante; ce qui me regarde dans une affaire aussi simple est, à ce que je crois, tout à fait nul, mais je suis excessivement affectée du sort de Christin. Je te déclare que la France me devient tout à fait insupportable, ou la vie, si ce n'est pas la France. Je te prie de faire affranchir cette lettre pour lord John, de faire mettre celle pour Neuchâtel à la poste et d'envoyer à Nyon celle de M. Markow pour qu'elle ne soit pas timbrée de Coppet. Mon ange, un tel monde n'est pas fait pour ta fille, adieu.

Ce Christin, dont Mme de Staël annonce l'arrestation, est un personnage assez obscur, Neufchâtelois d'origine, qui avait été employé par l'ambassadeur de Russie en France, M. de Markow. Après avoir été tenu quinze jours au secret à Genève, dans des conditions très rigoureuses, il fut transféré à Paris et enfermé au Temple où il subit une longue détention, au cours de laquelle Mme de Staël se montra très bonne pour lui. Elle l'avait reçu fréquemment au château de Coppet. Cette arrestation, qui la troublait assez naturellement, car elle pouvait se croire compromise, faisait partie de tout un ensemble de mesures violentes auxquelles le Premier Consul s'était déterminé pour marquer sa rupture avec l'Angleterre. Ces mesures avaient pour conséquence de disperser la petite société anglaise au milieu de laquelle se complaisait Mme de Staël et de lui rendre, par là, plus pénible encore la prolongation de son séjour en Suisse. Aussi allons-nous la voir s'informer de tous côtés si les obstacles qui s'opposaient à sa rentrée à Paris ne pourraient pas être levés. Mais elle devait au contraire apprendre que ces obstacles étaient plus difficiles à franchir encore qu'elle ne pensait et qu'à la mauvaise humeur du maître contre la fille, contre l'auteur de *Delphine*, s'étaient joints des griefs contre le père, contre l'auteur des *Dernières vues de politique et de finances*. Nous verrons bientôt comment, non sans quelque imprudence, elle prit son parti de braver ces obstacles.

HAUSSONVILLE.

ENTRE LES DEUX MONDES[1]

DERNIÈRE PARTIE [2]

XXI

— Vous rappelez-vous, reprit Rosetti, comment, l'autre soir, en discutant sur le progrès, j'ai comparé les États-Unis et la France? Je veux les comparer de nouveau, mais sérieusement, cette fois, comme les deux grands pays qui représentent le mieux les deux formes opposées de ce conflit entre la quantité et la qualité, tourment des deux mondes. Aux États-Unis, nous voyons, si j'ose dire, les saturnales de la quantité. La machine a bien montré, là-bas, tout ce qu'elle pouvait! Feuilletez les statistiques américaines des cinquante dernières années; confrontez, pour ce qui concerne le nombre des habitans, les kilomètres de voies ferrées, la production de l'or, du fer, du cuivre, de l'argent, du charbon, du pétrole, du coton, des céréales, des articles manufacturés, les chiffres d'il y a cinquante ans et ceux d'aujourd'hui; et vous resterez bouche béante. A-t-on jamais vu un peuple monter ainsi quatre à quatre les degrés de la fortune? Et pourtant, et pourtant... Mais pourquoi répète-t-on sans cesse, en Europe, que les Américains ne pensent qu'à gagner de l'argent? Pas un jour ne se passe, au contraire, sans qu'ils tentent de créer quelque religion nouvelle ou quelque nouvelle institution de charité; et il n'est pas de modèle d'art, d'élégance et de culture, ancien ou moderne, européen ou asiatique, qu'ils

(1) *Copyright by* G. Ferrero, 1913.
(2) Voyez la *Revue* du 1er mars.

ne s'efforcent de comprendre, d'imiter, de s'approprier, depuis les tableaux italiens jusqu'aux céramiques japonaises, depuis les écuries anglaises jusqu'aux modes parisiennes, depuis l'opéra allemand jusqu'à toutes les architectures du monde, depuis ton *Histoire romaine*, Ferrero, jusqu'aux Universités de chez nous, depuis le védantisme jusqu'au socialisme, depuis le spiritisme jusqu'au sionisme, depuis l'intellectualité jusqu'au snobisme. Il n'est pas de pays sur terre où les classes moyennes dépensent plus d'argent et fassent autant de dettes et de sacrifices pour imiter les modes et le luxe des riches. Les États-Unis sont la terre classique du snobisme. Et pourquoi ? Que cherche, en somme, l'Amérique dans les idées mystiques, dans les doctrines philosophiques, dans les institutions, dans les coutumes, dans les élégances de tout l'univers, et jusque dans la *Christian Science*, Dieu lui pardonne ! Que cherche M. Feldmann dans les boutiques des antiquaires d'Europe, et, avec lui, la foule des riches Américains qui ont tant fait renchérir les antiquailles du vieux monde ? Un étalon de mesure ! La quantité seule ne suffit point, parce qu'elle aboutit vite à la satiété ; parce qu'une civilisation n'est qu'un système d'étalons de mesure ; parce que cette immense richesse, produite avec tant de rapidité, il faut la traduire en qualité, c'est-à-dire en beauté, en vertu, en sagesse, en gloire, en grandeur : sans quoi, nous l'avons dit, il était inutile de la produire. Mais ce qui manque là-bas, c'est le point d'appui ; ce qui manque, c'est le temps et le calme : il y a trop de modèles. Et ce qui manque aussi, c'est la discrétion et le discernement qui sont, nous l'avons vu, les conditions du progrès artistique. Bref, ce qui manque, ce sont les limites et par conséquent les criteriums qui dirigeraient le choix ; c'est l'acte de la « volonté grande, » la force qui impose les modèles. Il n'y a donc pas et, tant que le Feu sera le seul Dieu, il ne pourra y avoir ni tradition, ni discipline, ni continuité sereine dans l'effort, dans la jouissance, dans l'admiration : mais en tout, en art comme en politique, pour la science comme pour la religion, il n'y a et il n'y aura que des surexcitations passagères, sortes de fièvres violentes et fugaces, comme celles de M. Feldmann qui irritaient si fort sa femme. En un mot, la quantité s'efforce vainement de se traduire en qualité. Franchissons maintenant l'Océan, et nous verrons la qualité qui résiste pour ne pas se résoudre tout entière en quantité, aussi

longtemps du moins qu'elle sait s'imposer des limites. En faisant la Révolution, la France a asséné le coup de grâce à la civilisation limitée de nos pères. Ce coup, elle l'a asséné, non pas intentionnellement, c'est vrai, mais en songeant et en visant à autre chose; et c'est pour cela que, depuis, elle a continué d'aspirer et que, seule peut-être au monde, elle aspire encore à produire l'excellent, à valoir et à se faire valoir par la qualité plus que par la quantité. Mais l'excellent ne peut se multiplier aussi vite, aussi facilement et dans une aussi large mesure que le médiocre et le mauvais. Et alors voilà le peuple qui n'a pas tremblé devant l'Europe en armes, qui a osé défier Dieu et installer sur son trône la Raison, le voilà, ce peuple, qui hésite, qui s'inquiète, qui prend peur devant les chiffres grossissans lus dans les statistiques de ses voisins; et il ne sait plus s'il est en décadence ou s'il marche à la tête des nations; et tantôt il est fier de lui-même, tantôt il se décourage, a le sentiment d'être seul, se demande : « Que faire? Résister à outrance contre l'universel triomphe de la quantité ? Ou abandonner entièrement l'ancienne tradition et s'américaniser comme les autres?... » Lorsque je viens à Paris, dans mes courses solitaires à travers le monde, souvent, au coucher du soleil, je remonte par l'avenue des Champs-Élysées vers l'Arc de Triomphe. Tous comme moi, je pense, vous conservez, indélébile dans votre mémoire, l'image de cette heure crépusculaire... Moi, je me sens tout petit sur une immense route de l'histoire et du monde, et il me semble que les hommes qui passent à côté de moi y sont venus de toutes les parties de la Terre pour y chercher leurs destins. Mais sais-tu ce que je ne puis m'empêcher de penser, au milieu de ce rapide et infatigable cours d'élégances mouvantes et fulgurantes, dernier reste de beauté à notre grossière époque du Feu? Je pense aux statistiques de la production du fer en Allemagne! Un million et demi de tonnes en 1870; deux millions en 1875; trois en 1880; près de cinq en 1890; huit et demi en 1900; onze en 1905; près de quinze en 1910!... Mes amis, croyez-moi : c'est depuis le jour où Apollon prononça son discours dans l'Olympe, qu'a commencé entre lui et Vulcain la guerre qui aujourd'hui est déchaînée dans le monde entier. Qui l'emportera? Le fer est incontestablement un métal précieux : on en fait des chemins de fer et des machines; on en fait des canons, des fusils, des cuirassés. Mais encombrer de fer

le monde jusqu'à expulser d'ici bas la beauté et toutes les qualités qui montrent la noblesse et la grandeur de l'esprit humain, n'est-ce pas ramener le monde à la barbarie? Qui l'emportera, dis-je, de Vulcain ou d'Apollon, de la quantité ou de la qualité?

Il se tut de nouveau, regarda encore dans la nuit. Subjugués par ce puissant enchaînement de pensées claires et profondes, nous nous tûmes aussi, par respect pour sa méditation. Sur le pont désert, à la faible clarté des lampes, un matelot passa sans bruit. L'Océan se reprit à gronder comme une cascade, dans les ténèbres. Le temps coula, — des minutes longues et recueillies, — jusqu'à ce que Cavalcanti, à demi-voix, peut-être pour ranimer la conversation, dit presque timidement :

— Ce sera Vulcain, j'en ai peur...

— Qui sait? répondit lentement Rosetti. L'avenir est plus obscur et plus impénétrable que cette nuit où nous naviguons. Certes, à en juger par ce que l'on voit, il semble que Vulcain va devenir le maître du monde... Et néanmoins... Que, comme aux premières aubes de l'histoire, les hommes reviennent à adorer le Feu, rien que le Feu... non, je ne le crois pas; cela me paraît impossible. Mais... Apollon aurait besoin que lui vînt en aide un grand acte de volonté de ces multitudes qu'aujourd'hui, sur toute la face du monde, la formidable poussée du progrès emporte et contraint de confondre le beau et le laid, le bien et le mal.

Il fit quelques pas, sembla hésiter. Et puis :

— Oserai-je le dire?... Il faudrait que cet acte de volonté posât des limites... Oui, des limites... A quoi?... Je ramasse tout mon courage. Ne me lapidez point... Ce manque de conventions, de traditions, de règles, de principes, de limites intrinsèques et extrinsèques dont j'ai tant de fois parlé, — en art, en philosophie, dans la production de la richesse, dans la consommation de la richesse, dans les désirs des hommes, — qu'est-ce autre chose, au fond, que la liberté qui, depuis un siècle, triomphe en ce monde, la liberté promise par la Réforme, par la philosophie du XVIIIe siècle, par la Révolution? Exprimons-nous clairement. La puissance du Feu a grandi dans le monde avec la Liberté, et Apollon a voilé de honte et de douleur sa face divine, le jour où il a vu la Liberté gouverner les deux mondes par le bras de dynasties sceptiques, d'aristocraties affaiblies, de démocraties hypocrites, cupides et ignorantes; le jour

où il a vu l'Europe et l'Amérique dirigées par des gouvernemens qui tremblent devant ceux qu'ils devraient faire trembler, qui n'osent plus ordonner une dépense de mille francs dont se scandaliserait le boutiquier du coin, qui se laissent reprocher avec insolence par le manufacturier enrichi de ne savoir pas administrer la chose publique aussi bien qu'il administre lui-même sa fabrique, et qui, non moins dépourvus de pompes et de cérémonies que de respect et de prestige, empêtrés dans mille questions d'intérêt mesquines, se glorifient presque d'être ignorans et inutiles, proclament eux-mêmes leur incompétence en matière d'art, de philosophie, de religion, et sont devenus assez inconsciens pour payer les barbares qui recherchent l'*Urlias*. Mais le Feu et la Liberté avaient depuis longtemps contracté une secrète alliance, monsieur Cavalcanti. Toutes les doctrines, toutes les philosophies, toutes les écoles, tous les mouvemens politiques, religieux et sociaux qui, dans les derniers siècles, ont ruiné ou éloigné tout ce qu'il fallait abolir pour que les anciennes limites ne gênassent plus personne... Mon Dieu, que ces crises éliminatoires sont nombreuses! On est pris de vertige, quand on y pense : le protestantisme, la Révolution française, les philosophies critiques, le romantisme, toutes les guerres et toutes les petites révolutions du XIXe siècle, les théories démocratiques, les institutions parlementaires, les libertés politiques, les chemins de fer, les bateaux à vapeur, les livres de Rousseau, l'émigration, l'Amérique, les découvertes de la science, la diffusion de l'alphabet... Autant de diableries qui ont infusé peu à peu dans les esprits cette mobilité, cet orgueil, ce désir des nouveautés, ces convoitises et ces ambitions au moyen desquelles et par lesquelles le Feu a pu mettre dans le monde le terrible désarroi qui effraie tant Mme Ferrero. Mais à son tour le Feu triomphant a récompensé la Liberté par des services qui manifestent l'alliance. Car il accroît chaque jour la mobilité des esprits, leur orgueil, le désir des nouveautés, la convoitise, l'ambition, l'impatience, et, par conséquent aussi, la manie d'être libre, le besoin de renverser à droite et à gauche toutes les limites. Aujourd'hui Auguste Comte est à peu près oublié, si bien que nous nous sommes presque mis à rire lorsque nous avons rencontré à bord de ce navire un comtiste survivant, l'amiral. Pourquoi cela? Parce que Comte voulait créer une philosophie limitée, qui s'abstiendrait au moins de mettre en

doute la vérité de la science et la réalité du monde, et qui, par là, pourrait être, comme la philosophie d'Aristote ou celle de saint Thomas, un instrument de discipline. Ce qui triomphe, ce sont les philosophies illimitées, celles qui vont jusqu'à poser en problème si la science est vraie et si le monde existe. La même machine qui a servi aux incrédules pour donner l'assaut à Dieu, sert maintenant aux croyans pour démolir la science; de tous côtés, pullulent les esprits inquiets et subtils qui enseignent aux hommes à raisonner de toutes choses sans jamais s'imposer de borne, au risque de n'avoir plus aucun guide dans le monde : ni la religion, ni la science. Mais qu'y pouvons-nous faire ? Désormais la philosophie, protégée par Vulcain, ose déposer le masque dont elle s'était prudemment couverte en des siècles plus dangereux; sortir de l'incognito et montrer officiellement sa véritable qualité de grande maîtresse dans l'art de franchir les limites, sous couleur de les considérer du dehors et d'en haut....

Je ne pus m'empêcher d'interrompre.

— Mais, dis-je, aujourd'hui en discutant la valeur de la science, la philosophie s'efforce de nous défendre contre la nouvelle imposture qui nous menace sous le faux nom de science. Aujourd'hui, tout prétend se donner et se faire passer pour science, jusqu'aux insanités des théosophes et de Mme Eddy. Science chrétienne, mais science ! Du reste, vous aussi, l'autre soir, vous avez dit que la science est devenue le factotum du monde moderne. Bergson a raison : la science peut étudier à fond la matière inanimée, parce qu'elle peut la décomposer, la simplifier, l'analyser; mais la vie lui échappe. Or c'est surtout la vie et les êtres vivans que les savans voudraient accaparer.

— Cela est vrai, répondit Rosetti. Et je crois vrai encore, du moins dans une certaine mesure, ce qu'Alverighi nous a répété si souvent contre l'oligarchie intellectuelle de l'Europe, afin de justifier sa fuite en Amérique. Mais, si ces maux sont réels, penses-tu que la philosophie de Bergson, — qui d'ailleurs est un grand philosophe et qui a réhabilité la philosophie en tant que genre littéraire, ce dont elle avait grand besoin depuis Kant ! — penses-tu, dis-je, qu'elle ait le pouvoir de les guérir ? ou que, comme le propose Alverighi, mieux vaudrait américaniser le monde ? La cause du mal est morale, et, pour guérir ce mal, il faudrait une vertu... une grande vertu, en tout temps néces-

saire... nécessaire aujourd'hui comme l'air aux poumons... la loyauté !

Et il se tut, soit qu'il cherchât le moyen d'expliquer cette dernière pensée, soit qu'il eût été dérangé par les deux marchands de vin qui passaient à côté de nous, encapuchonnés, causant avec animation dans leur horrible dialecte piémontais. De nouveau l'Océan gronda sous nos pieds comme une cascade. Après quelques instans de silence, Cavalcanti sollicita doucement une explication.

— Vous avez dit une vertu nécessaire, la loyauté...

— Oui, continua Rosetti. Nonobstant le désir immodéré des richesses, nous sommes meilleurs que ceux qui nous ont précédés. Si on le niait, on serait injuste. J'ai déjà dit tout à l'heure que nous avons allié à plusieurs vertus païennes les vertus chrétiennes et quelques autres plus récentes : d'où il résulte que nous sommes plus justes, c'est-à-dire meilleurs. Les puissans abusent moins de leur force, non seulement parce qu'ils ne le peuvent pas, mais aussi parce qu'ils ne le veulent pas. Peut-être sommes-nous un peu plus intempérans; mais nous sommes plus laborieux. En somme, et tout compte fait, nous n'avons pas à nous plaindre. Mais... il y a un *mais !* J'arrive à la loyauté. Aucune civilisation n'en eut jamais aussi grand besoin. Car j'ai beau prêcher que l'homme doit marcher vers l'avenir sans retourner la tête : je ne me fais pas d'illusion, vous savez. Précisément parce que ce sont des limites, des limites conventionnelles et toujours provisoires, l'homme est sans cesse en guerre avec les principes sur lesquels repose l'ordre social et moral. Les intérêts et les passions cherchent donc à déplacer les limites, à les franchir, soit par les moyens violens, — guerres, révolutions, séditions, lois martiales, bombes, attentats, crimes, — soit, plus souvent, parce qu'il y a moins de danger, à les éluder par la sophistique. Pourquoi la sophistique n'est-elle jamais morte des blessures que la logique lui a infligées en tant de duels mémorables ? Pourquoi toutes les époques ont-elles patenté et couvert d'or une corporation officielle de sophistes, les avocats ? Pourquoi Socrate put-il croire qu'il accomplissait une grande réforme morale en apprenant aux hommes à bien raisonner ? Parce que la sophistique est l'arsenal où l'homme cherche les moyens d'appliquer ces principes, lorsqu'ils lui reconnaissent un droit, et de les éluder tout en feignant de les res-

pecter, lorsqu'ils lui imposent un devoir. Or, si l'homme recourait largement à cet arsenal, au temps où les principes étaient consacrés par la religion, que ne fera-t-il pas maintenant que, sorti de l'enfance, il a découvert le secret du jeu ? L'esprit critique est trop vif à notre époque, nous sommes trop vieux, nous connaissons trop l'histoire et nous sommes désormais trop habitués à jouir de la liberté effrénée au milieu de laquelle nous vivons. Et vous aviez raison, Cavalcanti, quand vous disiez que, si notre civilisation est à tel point plastique, progressive, vivace, c'est à cette clairvoyance qu'elle le doit. Plus l'homme vieillit, plus il devient riche, sage, puissant, et plus il devrait se répéter à lui-même, s'inculquer profondément dans l'esprit cette règle suprême de la sagesse : « Va, sans jamais tourner la tête en arrière pour voir le bras qui te pousse ; crois et observe le principe que tu professes, comme s'il t'était imposé par Dieu, comme s'il représentait l'unique vérité, l'unique beauté, l'unique vertu, la santé et le salut du monde ; ne discute pas, ne sophistiquè pas, ne transige pas ; sois fidèle à ta conviction jusqu'au bout, sans avoir peur de risquer pour elle ta vie et ta fortune ; oblige-toi toi-même à ne pas mentir et à ne pas trahir, alors que personne autre ne peut t'y obliger. Mais, si ton principe tombe, résigne-toi à sa chute comme s'il n'avait été qu'une limitation humaine, conventionnelle, arbitraire de cette infinie Vérité, de cette infinie Beauté, de ce Bien infini qui continuent à circuler dans le monde par le nouveau principe qui a emporté le tien. » Malheureusement, la civilisation moderne, si prompte à accuser de mensonge les civilisations qui l'ont précédée, est elle-même la plus grande école de mensonge que l'on ait jamais vue. Et pourquoi ? Parce que, si, en fait, la quantité triomphe aujourd'hui dans le monde grâce aux machines, au feu, à l'Amérique, elle ne peut pas, malgré tout, assumer ouvertement et en son propre nom le gouvernement du monde : car l'homme, toujours et partout, dans n'importe quelle condition et à n'importe quel moment, a besoin de traduire la quantité en qualité et de croire que les choses dont il se sert répondent à un idéal de perfection. Même à une époque où le monde s'est détérioré à un tel point et où presque tous les criteriums qualitatifs, presque tous les étalons de mesure se sont égarés ou confondus dans la médiocrité, même aujourd'hui, dis-je, personne ne s'habitue à reconnaître une chose pour meilleure parce

qu'elle coûte davantage, c'est-à-dire à faire de la quantité le criterium de la qualité. Au contraire, chacun veut se convaincre que, s'il la paie plus cher, c'est parce qu'elle est meilleure; sinon, il lui semblerait qu'il s'avouerait à lui-même sa propre sottise. Voilà pourquoi la quantité doit prendre le masque de la qualité et user de fraude autant qu'il lui est nécessaire pour tromper les hommes et pour leur faire croire que, au moment même où ils ne se procurent que l'abondance, ils poursuivent aussi la beauté ou la bonté. De quelle manière? En devenant une grande usine de fraudes. Que sont tous ces tapis de Smyrne fabriqués à Monza, tous ces meubles indiens fabriqués en Bavière, toutes ces nouveautés de Paris fabriquées en cent lieux, tous ces lapins à qui quelques semaines suffisent pour se métamorphoser en loutres, sinon des mensonges de la quantité qui vole à la qualité ruinée et proscrite ses derniers haillons? Qui ne sait combien de procédés et de substances la chimie a fournis à l'industrie pour tromper le public? Il n'est donc pas étonnant que notre société ne possède aucun instrument de vérité et de foi qui agisse sur les consciences, comme faisaient autrefois le serment et l'honneur, par lesquels les religions et les aristocraties contraignaient l'homme à être sincère quand il pouvait mentir impunément, fidèle quand il pouvait être félon. Et, dès lors, on comprend que, dans la société moderne, naissent et deviennent graves des difficultés pour la solution desquelles on s'ingénie à trouver des doctrines, des institutions, des mesures préventives; mais tout cela demeure sans succès, parce que ces difficultés ne sont que des questions de loyauté, tandis que, si le sentiment de la loyauté existait, il les résoudrait en une seconde. Je prends la science pour exemple. Si notre époque développait dans les âmes l'horreur du mensonge et de la tromperie, la science renoncerait à feindre qu'elle possède sur la vie un empire qu'en réalité elle ne possède pas; elle proclamerait elle-même son vrai caractère, qui est d'être un principe de connaissance sûr, mais limité; elle aurait horreur de faire croire aux hommes qu'elle peut donner la santé, la jeunesse, la bonté, la victoire, la richesse; et les hommes ne seraient pas réduits à protester contre ces mensonges en s'affiliant, comme Mme Yriondo, à la *Christian Science*. Les savans viendraient au milieu des hommes avec une âme pure, et ils leur diraient: « Nous avons beaucoup étudié et nous savons peu de chose. Ce peu que nous

savons, nous le mettons à votre disposition ; mais n'allez pas croire que nous soyons des mages. Nous sommes des hommes comme vous. Une grande partie de votre destinée dépend d'un mystère plus fort que nos faibles intelligences. La vie nous échappe. Une plante, un animal, un homme, un peuple, une civilisation sont une synthèse d'éléments divers ; il est impossible d'isoler un de ces éléments sans détruire l'être même qui résultait de leur synthèse, ce qui veut dire que notre science, pour étudier la vie, doit nécessairement la détruire, et qu'il lui est donc impossible de l'étudier autrement qu'au vol, à la dérobée et comme par surprise. La vie est comme une grande et sombre caverne dont nous ne pouvons regarder l'intérieur qu'à travers une fente par où, avec votre regard, passe aussi la lumière du soleil. Si nous nous plaçons trop loin de la fente, nous ne réussissons plus à discerner rien dans la caverne ; si au contraire nous nous rapprochons trop de la fente, notre tête intercepte les rayons lumineux et fait l'obscurité sur ce que nous voudrions voir. Il s'agit donc de trouver le point où, quoique sans intercepter les rayons lumineux, nous réussirons à voir le mieux possible. Mais ce point n'est pas le même pour tous les hommes ; chacun doit le chercher lui-même, et, pour le chercher, il est bien obligé de tâtonner, de se placer d'abord trop près ou trop loin. C'est pourquoi l'erreur est continue, l'illusion incessante, le labeur atroce. Et, lorsque un homme a réussi enfin à trouver le point précis, que voit-il ? Des ombres qui se meuvent dans une pénombre, et cela, pendant un instant seulement : car aussitôt le désir de mieux voir porte cet homme à s'approcher davantage de la fente, dans l'espoir que les ombres deviendront plus claires ; mais au contraire elles s'obscurcissent davantage. Alors il se hâte de se retirer, recule au delà du point précis, ne voit pas mieux ; et il recommence à avancer et à reculer, jusqu'à ce qu'enfin il retrouve le point favorable, mais seulement pour une seconde : car le tourment de cette illusion et de cette désillusion toujours renaissantes recommence à l'agiter.

Il se tut, regarda sa montre.

— Oh ! dit-il. Voilà qu'il est minuit. Vite au lit !

Et il nous quitta.

Cavalcanti et moi, nous nous promenâmes quelques instans sur le pont, sans rien dire, absorbés dans nos méditations. Enfin Cavalcanti me dit :

— C'est vraiment un sage, un profond penseur !

— Oui, lui répondis-je. Mais, s'il a raison, nous, n'avons-nous pas tort ? Quand je dis « nous, » je veux dire notre temps... Il nous a tenus suspendus entre les deux mondes ; mais, à présent, je voudrais savoir de quel côté nous devons nous jeter. A droite ou à gauche ? Une envie me vient de voler au docteur son refrain. — On ne peut pas vivre à cheval entre les deux mondes !

XXII

Le jour suivant, à midi, nous arrivâmes à 37° 2′ de latitude, 1° 37′ de longitude ; et, dans l'après-midi, tandis que nous naviguions en vue des côtes montueuses et désertes de l'Espagne, la petite société de hasard qui s'était formée au milieu de l'Océan, sur le *Cordova*, commença de se dissoudre. Les amitiés nouées pendant ces deux semaines se relâchaient, les groupes s'éclaircissaient ; chacun pensait déjà à ses bagages, à ses affaires, au débarquement, à ce vaste continent où nous allions tous reprendre pied dans deux jours et où jamais plus nous ne nous rencontrerions. L'amiral ne se montra point. Je n'aperçus Alverighi qu'un moment, tandis que, avec un gros paquet de papiers dans la main, il se rendait chez Vazquez. Rosetti s'était enfermé dans sa cabine, pour écrire. Mais je m'entretins avec Cavalcanti, le seul qui ne se préoccupait, ni de la terre, ni de l'arrivée, ni des bagages, mais qui pensait seulement au discours de la veille au soir. Nous en reparlâmes longuement, de ce discours, avec une sorte d'émotion, en face de la mer bleue et un peu agitée.

Je ne songeais plus guère à Mme Feldmann, lorsque, dans la soirée, quelques minutes avant le dîner, je la vis tout à coup paraître devant moi dans le salon d'attente, élégante et parée de joyaux, comme d'habitude. Non sans un peu d'embarras, je lui demandai :

— Comment allez-vous ?

— Aussi mal que possible, me répondit-elle en levant vers moi son visage un peu fatigué et en me tendant sa main chargée d'anneaux, avec un sourire. Mais il a bien fallu que je m'arrache à ma cabine et que je descende. Moi aussi, j'ai à m'occuper de mes bagages.

Ensuite elle me demanda quand nous arriverions.

— Après-demain dimanche, lui dis-je, un peu avant midi, si le golfe du Lion ne nous joue pas quelque vilain tour.

Je ne savais si je devais lui parler de ses ennuis, ni par où commencer. Heureusement, l'amiral survint. Nous causâmes du temps et du voyage, avec la gêne de personnes qui parlent de choses auxquelles elles ne pensent pas et qui pensent à une même chose dont elles ne parlent pas. La cloche sonna pour le dîner. Nous entrâmes ensemble dans la salle à manger. De nouveau à toutes les tables, je remarquai des coups de coude, des chuchotemens, des regards jetés à la dérobée, des yeux et des têtes qui se tournaient vivement, comme ce premier soir où l'entrée de Mme Feldmann avait fait rayonner dans la modeste salle à manger du *Cordova* la gloire des fabuleuses races de Crésus à laquelle elle appartenait; mais, cette fois-ci, l'attention des curieux n'était plus la même. « Tu dois en avoir fait de belles, semblaient dire ces mouvemens et ces regards, pour qu'il te soit arrivé pareille mésaventure ! »

Pour la première fois, ce soir-là, il y eut à notre table de la froideur et du silence. Tout le monde pensait à la chose dont personne n'osait souffler mot. Le dîner fini, je sortis avec Mme Feldmann. Quand nous fûmes dans le vestibule, elle endossa le manteau qu'elle y avait laissé sur le divan, et, se tournant vers moi :

— Voulez-vous me tenir compagnie sur le pont ? me dit-elle. J'ai besoin de prendre l'air.

Mais, lorsque nous fûmes dehors, je m'aperçus que la brise était froide : je laissai un instant ma compagne et je rentrai pour prendre ma pèlerine dans le vestibule. J'y trouvai la belle Génoise, le docteur de São Paulo, sa femme et le joaillier qui, réunis en cercle, s'entretenaient avec animation.

— Il faut qu'elle ait une belle effronterie ! disait nerveusement la Génoise. Après ce qui lui est arrivé ! Venir avec de tels atours, comme à une fête ! Pour moi, un pareil trait suffit. Son mari a raison de la planter là !

— Et porter des perles dont la fausseté crève les yeux à un kilomètre de distance ! ajoutait le joaillier. Pour qui nous prend-elle ? Croit-elle que nous soyons des aveugles ou des imbéciles ?

Je ressortis ; je rejoignis Mme Feldmann sur le pont, au milieu du navire, où elle s'était assise, et je cherchai un

moyen d'engager la conversation. Mais ce fut elle qui prit la parole.

— J'ai trouvé, vous savez? me dit-elle. Je suis une sotte, j'en conviens; mais pas au point que l'on croit. J'ai creusé ma petite cervelle pendant deux jours. Il croyait que je le soupçonnais!

C'était ainsi qu'elle s'expliquait enfin bien des faits dont elle n'avait pas réussi tout d'abord à se rendre compte. Par exemple, son mari s'était mis dans une colère terrible, un certain jour où, comme elle avait vu dans une valise qu'il emportait en voyage une extraordinaire quantité de parfums, de brosses, de peignes et d'autres objets de toilette, elle lui avait demandé en riant s'il partait à la recherche d'aventures. Un autre jour où, par inadvertance, elle avait ouvert une lettre adressée à M. Feldmann, peu s'en était fallu qu'il ne la menaçât de divorcer, si le cas se reproduisait. Et quelles fureurs, une autre fois que, irritée par une petite querelle, elle lui avait dit qu'il était fait, non pour avoir femme et ménage, mais pour vivre avec une maîtresse qu'il changerait tous les deux ans!

— Et penser, conclut-elle, que pas un instant je n'ai rien soupçonné! Jamais ce malheureux ne m'a comprise. Lui, il se défie toujours: moi, au contraire, j'ai toujours confiance. Les yeux fermés! Je suis ainsi faite.

Je l'avais écoutée d'un air impassible, tout en la regardant comme quand on est en méfiance et qu'on se tient sur ses gardes. A la fin, me rappelant les confidences de l'amiral, je lui dis que sa supposition n'avait rien d'invraisemblable; après quoi, malicieusement, afin de la sonder :

— C'est sans doute pour cela, dis-je en la considérant fixement, qu'il ne voulait pas prendre le café avec vous, le matin...

Elle me regarda, surprise.

— Que voulez-vous dire? A quoi faites-vous allusion ?

Je lui racontai alors ce que l'amiral m'avait rapporté. Mais, avant même d'être arrivé au milieu de mes explications, je compris l'imprudence de mes paroles.

— Mon Dieu, mon Dieu! gémit-elle joignant les mains. Il était devenu fou à ce point!... C'est la comtesse qui lui a mis cette infamie-là dans la tête, j'en suis sûre! Cette vieille scélérate!... Maintenant, je comprends tout!

Vexé de ma propre maladresse, je voulus détourner la conver-

sation. Sans y mettre beaucoup de bonne grâce, et même avec un peu de brusquerie, je dis à Mme Feldmann qu'il fallait prendre tout au sérieux, mais rien au tragique; que souvent les événemens pénibles amenaient d'heureux résultats; qu'elle était jeune, riche et belle...

— Vous me flattez, interrompit-elle avec une complaisance modeste. Certes, à côté de miss Robbins, je fais encore assez bonne figure. Si vous saviez comme elle est vulgaire!

Mais, quand je lui dis qu'en somme, dans ces conditions, la liberté n'était pas pour elle un si grand malheur, je la vis se recueillir, froncer les sourcils, devenir sombre; puis, soudain :

— Moi, moi? interrompit-elle comme frappée d'épouvante. M'établir à Paris en femme divorcée? Pour que tout le monde croie que j'ai trahi mon mari? Jamais, jamais!

— Allons, madame, n'exagérez pas! Il y a aujourd'hui quantité de femmes divorcées, et notre temps n'est plus celui de jadis.

— Aux yeux du monde, une femme divorcée est toujours coupable, et tous les hommes se croient autorisés à lui faire la cour.

— Le beau malheur! repartis-je.

Elle ne me laissa pas le loisir de la consoler avec une pointe d'ironie, comme je l'aurais voulu. Elle continua :

— Ou vivre seule? Mais comment le pourrais-je? et que ferais-je? N'avoir plus aucun appui? Est-ce qu'on peut redevenir libre, à mon âge? Est-ce que la liberté signifie encore quelque chose pour moi? Non, non, ce n'est pas possible : je ne vivrais plus...

— Remariez-vous donc!

— Me remarier? courir le monde avec un autre homme, alors que mon mari vit encore? Grand Dieu, non! Il me semblerait que je fais une fugue avec un amant... Je suis une femme « vieux jeu, » moi, comme dit ma fille.

— Que voulez-vous alors, madame? demandai-je.

Elle leva les yeux sur moi, et, paisible, avec une dignité fière :

— Ce que je veux, répondit-elle, c'est rester la femme de mon mari, être Mme Feldmann, comme je l'ai été pendant vingt-deux ans. Est-ce que cela vous paraît excessif?

Je n'y avais pas songé! Je me tus, un instant, décontenancé, puis, laissant là le ton bourru, je lui demandai gentiment, d'un

air un peu mortifié et non sans quelque hésitation, ce qu'elle se proposait de faire.

— Dès que j'aurai débarqué à Gênes, me dit-elle, je prendrai le rapide pour Paris, je gagnerai Cherbourg ou le Havre, et je me rembarquerai sur le premier paquebot en partance pour New-York. Quand mon mari me reverra, il reviendra à de meilleurs sentimens, j'en suis certaine...

Et elle conclut avec assurance, en soulignant cette phrase avec le même sourire énigmatique que j'avais remarqué sur son visage chaque fois qu'elle l'avait déjà prononcée :

— Mon mari m'aime... Vous en doutez? ajouta-t-elle.

J'en doutais si fort, en effet, qu'elle avait pu lire le doute dans mes yeux. Mais, au lieu de répondre à sa question, je lui demandai à mon tour pourquoi son mari, s'il l'aimait, voulait divorcer.

— Il a été obligé, reprit-elle, de retourner à New-York pour affaires; ce n'est pas lui qui a voulu partir. Mais, à New-York, miss Robbins l'a ressaisi dans ses filets. Je comprends maintenant pourquoi nous avons fait ce long voyage dans l'Amérique du Sud. Le scandale du *Great Continental* n'a été qu'un prétexte. Il voulait fuir miss Robbins. Oui, oui, j'en suis certaine. Et c'est aussi l'avis de Lisetta.

Je me tus, intimidé par l'autorité de Lisetta, et aussi parce qu'il me répugnait, soit d'enlever à Mme Feldmann ses illusions, soit de lui en donner de nouvelles. Elle devina encore ce que signifiait mon silence et me demanda, un peu anxieuse :

— Vous n'êtes pas de cet avis?

Mais déjà je sentais naître en moi-même un commencement de pitié. Je voulus dissimuler mes doutes ; j'essayai de la réconforter; mais j'eus la maladresse de lui redire qu'elle avait de la culture, de l'esprit, des amitiés, de la fortune...

— Vous aussi, vous aussi! s'écria-t-elle en m'interrompant d'une voix âpre, toute frémissante. De la fortune, de la fortune! Tu as des millions : que te faut-il de plus? Si mon mari me trompe, m'abandonne, me jette au milieu de la rue lorsque le caprice lui en vient, je n'ai pas le droit de me plaindre : j'ai des millions, je pourrai toujours habiter un hôtel luxueux, avoir automobile, porter des perles comme celles-ci. Car celles-ci sont de vraies perles; les seules vraies perles que j'aie portées pendant ce voyage... N'ai-je pas tenu, moi, tous mes engagemens?

Est-ce que j'ai eu des amans? Est-ce que je n'ai pas été fidèle, docile, soumise? Je l'ai aimé beaucoup plus que je ne le lui ai dit, et voilà quelle sera ma récompense!... Si je disais aujourd'hui qu'un autre homme me plaît, tout le monde ne me reprocherait-il pas d'être une gourgandine?... Non, non! Il serait infâme qu'il y eût un tribunal pour prononcer un pareil divorce! Cela n'est pas possible et je ne veux pas y croire!... Et moi, que ferais-je ensuite? Où irais-je, seule, sans famille, sans foyer, suspecte et déconsidérée? Qu'est-ce que le monde penserait de moi?... Et puis, quand on a vécu une partie de sa vie en Amérique, comme j'ai fait, croyez-vous qu'on puisse de nouveau se restreindre à vivre en Europe! L'Europe est un monde trop fermé, trop petit, trop plein de misères... Non! cette immense fortune, nous l'avons faite ensemble; ma fortune personnelle n'est rien en comparaison: et une partie de ces richesses est à moi. Mon mari n'a pas le droit de me la voler pour la donner à une femme de chambre!... Je me suis fait une place dans la société, en Europe et en Amérique, et je ne veux pas la perdre parce que mon mari a des caprices. Savez-vous qu'avec lui, dans quelques années, je pourrais devenir la femme d'un ministre ou d'un ambassadeur? Il paraît qu'on le nommera, si, aux prochaines élections... Pourvu que j'arrive à temps! Mon Dieu, mon Dieu!... Pourquoi l'Amérique est-elle si loin?...

Elle éclata en sanglots, sans faire attention aux passagers qui circulaient sur le pont et qui s'arrêtaient pour la regarder. Je me tus, une minute, fort troublé. Je me disais en moi-même: « Les richesses de l'Amérique et les splendeurs de la vie mondaine, cette femme les a méprisées tant qu'elle était sûre de les posséder; mais, maintenant qu'elle craint de les perdre... Il est donc vrai que les biens de la terre paraissent insipides quand on les a, mais que pourtant il est impossible de s'en passer? » Un peu attristé par ces réflexions, je tentai de l'encourager d'une autre manière. Je lui fis observer que, si son mari était venu à mourir, elle se serait aussi trouvée seule et sans famille dans le monde.

— Mais mon mari n'est pas mort! s'écria-t-elle parmi les larmes et les sanglots... S'il était mort, je me consolerais plus facilement!

De nouveau ce cri me ferma la bouche. Sur ces entrefaites, l'amiral accourut et se joignit à moi pour l'apaiser; mais il s'y

prit avec plus de tact. Lorsqu'elle fut un peu calmée, elle se retira, en compagnie de l'amiral. Resté seul, je fis un tour sur le pont, en repensant à ce qui avait été dit, le jour précédent, sur la loyauté. Mais j'étais toujours incertain en face du dilemme : — victime ou comédienne ? — Car, si les larmes de Mme Feldmann m'avaient troublé, elles ne m'avaient pas encore convaincu.

Le lendemain, — c'était samedi, veille de l'arrivée, — lorsque je rencontrai l'amiral, je lui rapportai ce que Mme Feldmann m'avait dit le soir précédent, sans lui dissimuler que la ferme confiance qu'elle avait de ramener son mari à de meilleurs sentimens me semblait fort chimérique. Mais l'amiral ne désespérait pas; il m'objecta que le cœur humain est plein de mystères; il énonça quelques autres propositions de cette sorte, qui de nouveau me donnèrent à penser qu'il en savait plus qu'il n'en disait. J'insistai. Il laissa échapper quelques mots plus significatifs; je le pressai davantage encore; et, peu à peu, je tirai de lui tout ce qu'il savait. Avec beaucoup d'hésitation, bribes par bribes, il me raconta que Mme Feldmann, encouragée sans doute par leur vieille amitié et par l'âge d'un confident qui aurait pu être son père, lui avait fait, la veille au soir, d'étranges révélations. Elle lui avait dit qu'elle avait été élevée un peu romantiquement, « parmi les fleurs et la musique, » dans une ignorance heureuse, parce que, exempte de curiosité, elle s'imaginait l'amour d'après les mélodrames entendus au théâtre, et aussi parce que, — elle ignorait pour quelle raison, — les jeunes filles qu'elle avait pour compagnes s'étaient toujours abstenues de parler de ces choses-là en sa présence. Que de fois ses anciennes amies, lorsqu'elle les avait revues depuis son mariage, lui avaient avoué : « En ta présence, aucune de nous n'osait rien dire! » Mais, après son mariage, elle avait bien été forcée de se convaincre que les hommes entendaient l'amour d'une façon qui n'était pas tout à fait celle des héros de mélodrame. D'abord, cette découverte l'avait un peu fait rire, un peu ennuyée, un peu inquiétée; mais ensuite elle s'était laissé entraîner par ce torrent de passion : et, en fin de compte, elle n'en avait eu ni regret ni souffrance. Et elle devait confesser que, en admettant que ce qui fait plaisir aux hommes soit le véritable amour, elle avait été positivement adorée, du matin au soir, et plus encore du soir au matin. Elle se rappelait pourtant que, deux ou trois

fois, le volcan avait paru s'éteindre et même se couvrir de neige, à l'improviste ; et, la dernière fois, c'était justement pendant la crise du *Great Continental*. Or, chaque fois, son mari lui avait semblé très préoccupé de s'excuser en alléguant le travail et la fatigue. Elle avait cru à cette excuse, parce qu'elle était une sotte ; mais, à présent, elle commençait à se demander si la cause réelle de cette glace soudaine n'avait pas été miss Robbins plutôt que le *Great Continental* ; et encore si, les fois précédentes, il n'y avait pas eu quelque autre femme en jeu. D'ailleurs, le volcan s'était toujours rallumé, même après la crise du *Great Continental*, et surtout à Rio : car son mari n'avait jamais montré une passion plus ardente que durant le mois qui avait immédiatement précédé son départ pour New-York. Pendant ce mois, le mari était allé jusqu'à demander à sa femme des rendez-vous pendant le jour, sans avoir la patience d'attendre le soir ! Aussi, pour le convertir, comptait-elle sur sa propre beauté : elle se présenterait à lui vêtue et parée d'une certaine manière qui, elle le savait par expérience, lui plaisait beaucoup ; ils éclateraient en larmes tous les deux, et...

— Je comprends, je comprends ! m'écriai-je en riant. Mais alors ce mari est fou.

Ce que je venais de comprendre, c'était la mystérieuse signification de l'étrange sourire que j'avais vu sur les lèvres de Mme Feldmann, chaque fois qu'elle m'avait parlé de son mari et de l'amour qu'il avait pour elle. Mais, brusquement je cessai de rire, et un scrupule me glaça. Était-il possible qu'une honnête femme, à quarante-cinq ans et après vingt-deux ans de mariage, contraignît son imagination inexpérimentée à concevoir des lascivités de courtisane pour séduire son mari ? Les plus tragiques horreurs de la vie sont, hélas ! celles qui donnent envie de rire aux hommes légers et aux sots, c'est-à-dire au plus grand nombre. Et ce dont je riais, n'était-ce pas une de ces horreurs dont le monde est plein ?... Un peu plus tard, au déjeuner, lorsque je remarquai pour la première fois sur le visage de Mme Feldmann toutes ces traces de vieillesse que la douleur y avait peut-être empreintes durant les derniers jours, mais dont, en tout cas, je ne m'étais pas encore aperçu ; quand, pour la première fois, je constatai que la femme qui roulait sous son front pur de tels desseins, était sur le point de devenir une vieille femme, la pitié fut la plus forte et un remords m'étreignit

le cœur. J'avais donc cédé, moi aussi, à cette lâcheté qui, si souvent, en présence d'une oppression, nous rend féroces contre la victime? Moi aussi, j'avais donc cherché à me convaincre que la victime avait mérité son malheur, comme on fait si souvent pour s'épargner le déplaisir de voir l'injustice impunie et la peine de venir en aide à l'opprimé? Au fond de mon cœur je pris parti pour elle, et je conclus décidément que son mari devait être ou un fou ou un scélérat.

A midi, nous étions arrivés à 41°22′ de latitude, 4°2′ de longitude orientale. Avant la sieste, je pris Rosetti à part, et, poussé un peu à parler par mon chagrin intérieur, je lui dis en confidence les étranges choses que l'amiral m'avait révélées. Il m'écouta; puis, sans rien dire de plus :

— Ce sont les misères de la vie! prononça-t-il.

Vers quatre heures, je sortis encore une fois de ma cabine, tandis que, en plein golfe du Lion, — un Lion qui, ce jour-là, s'était apprivoisé, — nous naviguions sans apercevoir les côtes; et, comme je faisais les cent pas sur le pont de promenade, à bâbord, je vis Rosetti qui, adossé à la balustrade, discutait avec le docteur et Alverighi debout devant lui. Cela n'avait pas de quoi me surprendre; mais ce qui m'étonna, ce fut de constater, au premier coup d'œil, que tous les trois, y compris Rosetti, ordinairement si calme, étaient fort excités. Aucun d'eux ne répondit à mon salut.

— Oui, oui, disait Rosetti au docteur, avec véhémence. Mais aujourd'hui l'homme travaille, travaille, travaille! Il a réussi à vaincre jusqu'à son invincible fainéantise! Comment voulez-vous qu'après cela notre époque ne soit pas indulgente pour le reste?

Alverighi faisait de grands gestes d'assentiment; mais le docteur répondait :

— Fort bien! Et alors, quand votre femme est vieille ou ne vous plaît plus, M. Feldmann vous enseigne ce que vous avez à faire. Vive l'Amérique!

— Un homme, répliqua Rosetti vivement et avec force, peut être un mari médiocre ou même un mari mauvais, et rendre de grands services à son pays. Si vous étiez ministre, ôteriez-vous, en temps de guerre, le commandement à un général capable de vaincre, pour la seule raison qu'il aurait trahi sa femme?

En ce moment, un matelot vint chercher le docteur qui,

après nous avoir fait un petit salut, s'éloigna de sa démarche raide et soldatesque.

— Qu'est-il donc arrivé? demandai-je aux deux autres, en souriant. Le docteur vous a-t-il fait perdre à vous-même la patience, monsieur Rosetti?

Et Alverighi me raconta que, ayant rencontré le docteur, ils s'étaient mis à causer de diverses choses, notamment de Mme Feldmann et de la morale des hautes classes en Europe et en Amérique. Le docteur n'avait pas tardé à lancer une violente invective contre l'Amérique, contre la Révolution française, contre la démocratie, contre l'émigration et contre la civilisation moderne tout entière. Alors Rosetti avait perdu patience; et cela avait fait naître cette dispute dont j'avais entendu les dernières ripostes.

— Mais, demandai-je ensuite à Rosetti, j'espère que vous parliez un peu ironiquement?

Sur ces entrefaites survint Vazquez, qui emmena Alverighi pour les affaires; et je restai seul avec Rosetti qui me prit par le bras et qui commença de se promener lentement sur le pont, sans rien dire, d'un pas un peu fatigué et en s'appuyant sur moi. Enfin, au bout de quelques minutes :

— Non, non, dit-il. Je ne parlais point ironiquement. Je parlais sérieusement. Peut-être ai-je exagéré; mais que veux-tu? Je ne puis entendre bougonner de cette manière contre les vices, la corruption, la dépravation de notre époque.

— Et pourtant, ingénieur, repris-je, je vous avoue que je comprends l'indignation du docteur. Rappelez-vous ce que je vous ai raconté ce matin...

— Si tu pouvais ôter comme un couvercle le toit des maisons d'une ville, me répondit Rosetti, peut-être ne découvrirais-tu, dans ces maisons, que des horreurs semblables ou pires encore. Décompose notre civilisation en chacune des existences qui en sont les élémens, et, à de rares exceptions près, tu ne trouveras que vice, dépravation, envie, haine, cupidité, brutalité, vanité, égoïsme : toutes passions basses et troubles. Les hommes modernes sont des êtres grossiers, en somme. Mais, dans l'ensemble, c'est autre chose. L'esprit qui souffle je ne sais d'où sur le monde moderne, l'esprit qui l'anime au rude labeur quotidien, est noble : c'est un grand souffle où se mêlent le sentiment du devoir, la haine de l'oisiveté, un ardent

désir de faire bien et de faire mieux, un vif amour de la solidarité et de la justice, une humanité, une sincérité, une dignité et une fierté que les anciens ne connaissaient pas. Comment t'expliques-tu cette contradiction?... Tu ne te l'expliques point? Moi non plus, je ne suis pas sûr d'être en état de l'expliquer comme il faut. Mais je me suis demandé souvent si l'explication ne serait pas qu'autrefois la religion et un peu aussi certaines philosophies s'efforçaient d'imposer des modèles ou des principes de morale individuelle, d'enseigner à tout homme à comparer de temps à autre son âme avec ces modèles, à descendre dans sa propre conscience, à reconnaître ses propres vices, ses propres péchés, ses propres défauts. Aujourd'hui, le temps manque : l'homme se jette avec trop de furie, soit sur la terre pour la dépouiller, soit au milieu de ses semblables pour les amuser ou les dominer. Et d'ailleurs, lui restât-il assez de temps pour penser à lui-même et pour se recueillir, quelle est aujourd'hui l'autorité qui pourrait lui imposer un modèle? Donc, aujourd'hui, chaque conscience individuelle est souveraine, est autonome, est reine d'elle-même, se propose à elle-même le modèle de morale individuelle où elle se mirera; et par conséquent chacun s'y voit beau et parfait comme un Adonis. Si nous pouvions descendre au fond des âmes contemporaines, nous y verrions un spectacle singulier: chacun se croit sincèrement un modèle incomparable, un *vas electionis*, un ange auquel ne manquent que les ailes sur les épaules. Te rappelles-tu de quelle façon commencent les *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau? Ce passage où, s'adressant à l'Éternel, il l'invite à rassembler autour de lui Jean-Jacques l'humanité tout entière, afin que l'innombrable foule de ses semblables écoute ses aveux et qu'ensuite chacun vide à son tour, au pied du trône divin, le sac de ses propres iniquités et de ses propres mérites, et où il conclut : *Puis qu'un seul te dise, s'il l'ose: je fus meilleur que cet homme-là.* En cela aussi Rousseau a été le maître des temps modernes. Il n'est personne aujourd'hui qui ne soit prêt à répéter devant l'Éternel cette apostrophe peu modeste. Chacun se juge parfait; chacun attribue toujours aux autres et jamais à lui-même la faute de tout le mal qu'il accomplit ou qu'il subit; chacun se croit toujours victime, jamais coupable. Dans ces conditions, comment, en dépit des intentions les meilleures, ne serait-on pas un cruel bourreau, d'abord de ses semblables, et ensuite

de soi-même, dans la mesure de ses forces ? Mets ensemble un homme faible, orgueilleux, pédant, soupçonneux, égoïste, sensuel, et une femme belle, agréable, bonne, vertueuse, pas sotte, artiste, mais ingénue, sincère, prime-sautière, romantique, peu patiente, peu habile à dissimuler, légèrement entêtée et pointilleuse ; donne à ce couple, par surcroît de malchance, une de ces fortunes qui rendent les hommes si exigeans, si tyranniques ; et Dieu sait ce qui arrivera, aux temps où nous vivons ! Ils s'aimeront furieusement aujourd'hui, tant que durera le caprice éveillé par la beauté ; ils se détesteront demain avec une égale fureur, jusqu'à s'accuser de couardise ou d'empoisonnement. Pour un motif futile, dis-tu : pour des questions de tableaux, de meubles, de cérémonial ! Mais qui peut mesurer l'effet que l'acte, le geste, la parole la plus innocente et la plus irréfléchie peuvent produire sur un homme ou sur une femme qui ont rédigé chacun pour soi, pour sa sensibilité et pour sa vanité, une fantastique *grande charte* de droits inviolables ? Et, — chose plus curieuse, — pendant quelque temps, ni l'un ni l'autre ne s'apercevra de ce qui arrive ; l'un et l'autre croira qu'il est resté le même, et que c'est l'autre qui, étrangement, mystérieusement, a changé ; et tous deux se lamenteront et se tourmenteront, croyant s'aimer encore et même être victimes de leur amour ; jusqu'à ce qu'un beau jour, ou plutôt un vilain jour, se révèle un autre homme ou une autre femme. Et alors... Des catastrophes ! La lumière se fait dans les âmes, et chacun des deux époux découvre qu'il a cent mille raisons très légitimes pour planter l'autre là et pour changer de compagnie. M. Feldmann, sois-en sûr, est profondément convaincu que, s'il abandonne sa femme, la faute en est toute à elle ! Combien de ménages vont mal, aujourd'hui, pour de semblables motifs ! Et il n'y a pas moyen de savoir lequel, des deux époux, a tort, et lequel a raison. Car, aujourd'hui, qui pourrait dire quels sont dans les familles modernes les droits et les devoirs du mari et de la femme ?

— Mais alors, objectai-je, vous donnez raison au docteur. La terre n'est qu'une sentine, et il faut un balai michel-angelesque pour la nettoyer...

Rosetti réfléchit une minute, sans interrompre sa promenade ; puis, tout à coup :

— Non, non, reprit-il. Cela encore, au fond, n'est qu'une

question de limites, mais une question très compliquée. Je suis vieux, à présent, et ce voyage est le dernier que je ferai entre les deux mondes...

Je protestai par un geste ; mais, sans tenir compte de ma protestation :

— Je suis vieux, continua-t-il, et c'est mon dernier voyage. Mais, moi aussi, j'ai été jeune. Or, depuis deux jours, alors que ce dernier voyage tire à sa fin et que déjà j'ai dit mon suprême adieu à ce nouveau monde où je suis venu chercher fortune, il y a tant d'années, je repense sans cesse au premier voyage que j'y fis en 1865. Et un vertige me prend. Mon Dieu ! comme le monde a changé depuis lors ! Et, pour qu'un tel changement s'accomplît, est-il possible qu'ait suffi le petit nombre d'années pendant lesquelles une génération devient vieille ? Parfois il m'arrive de me demander si je n'ai pas vécu la vie de deux ou trois générations. Mais non. J'ai vécu ma vie entre les deux mondes, moi aussi, sans devenir fou, du moins je l'espère ; et, de voyage en voyage, j'ai vu la terre grandir, les déserts de l'Amérique se peupler, les villes naître comme par enchantement, et la folie héroïque de l'illimité envahir les âmes. Oui, elle est héroïque, cette folie de renverser et de franchir les limites. Car, dis-moi un peu : si l'homme n'avait pas osé franchir toutes les limites où les civilisations antiques le tenaient prisonnier ; s'il n'avait pas eu le courage d'enlaidir le monde pour l'agrandir, d'exposer la nature humaine au danger de cent corruptions anciennes et nouvelles pour lui infuser cette énergie tenace et cette activité infatigable : voyagerions-nous si rapidement, si commodément et si sûrement dans ce paquebot ? Aurions-nous conquis la terre par les voies ferrées et l'air par les aéroplanes ? Serions-nous si puissans, si savans, si sûrs de nous-mêmes et de notre avenir ? Ce souffle de sentimens élevés dont je parlais tout à l'heure soufflerait-il sur la société moderne ? Moi aussi, j'ai pris part à cette grande geste de notre époque, j'ai construit des chemins de fer, j'ai défriché des terrains, j'ai formé des ingénieurs. Et que de fois, simple soldat dans l'immense armée qui aujourd'hui, pour conquérir la terre, assaille, renverse et dépasse les limites les plus anciennes et les plus respectées, j'ai, moi aussi, poussé mon cri de triomphe sur les ruines des barrières croulantes et abattues qui encombrent le monde ! Il est inutile de le nier : peu de joies sont

aussi profondes et aussi intenses que celles que nous éprouvons quand nous franchissons ou quand nous renversons une limite. Et le Génie que nous adorons désormais sur les autels, dans les niches des saints; et la Guerre, — l'art qu'entre tous l'homme s'est étudié à rendre le plus parfait, — et la Révolution, et l'Héroïsme, qu'est-ce que tout cela, sinon des forces qui renversent ou qui reculent les Limites? Mais cependant j'avançais dans la vie, mes cheveux blanchissaient, les ardens désirs de ma jeunesse s'apaisaient; et, peu à peu, en vieillissant et en méditant, j'ai compris l'autre face des choses. La beauté, la vérité, la vertu ne naissent-elles pas d'une limitation? Qu'est-ce qu'un État, sinon un système de lois? Qu'est-ce qu'une religion, sinon un système de préceptes? Et, dans les deux cas, qu'est-ce autre chose qu'un système de limites? Dieu lui-même n'est-il pas la plus auguste et la plus antique des limites? Et n'est-ce pas aussi des limites que dressent devant nous la Douleur, la Pudeur et l'Honneur? Or, que le Génie, la Guerre, la Révolution, l'Héroïsme soient des forces qui renversent ou reculent les limites : fort bien. Mais telles sont aussi, apparemment, la Folie, le Crime et la Révolte? Et Lyœus n'est-il pas le dieu qui affranchit des limites et des liens! La patrie même est-elle autre chose qu'une limite, une limite idéale et en même temps une limite tangible, que représente le tracé d'une frontière? Et l'amour, enfin .. Saurais-tu me dire si l'amour est la plus tragique ou la plus frivole des passions humaines? Tu es trop jeune pour répondre, peut-être; mais un vieillard ne s'y trompe pas. Cela dépend des limites. Enferme l'amour dans des limites rigides et sacrées ou quasi sacrées, celle de l'honneur, celle du péché, celle du devoir : et aussitôt il s'emplit de scrupules, s'enflamme, parfois se transfigure et devient céleste, parfois devient soupçonneux, méliant et féroce. Que signifie le mot *être amoureux*, sinon vouloir goûter les voluptés de l'amour avec la seule personne aimée, et par conséquent limiter son désir? Abolis au contraire ces limites, et que reste-t-il autre chose de l'amour, sinon un plaisir intense, il est vrai, mais de courte durée, et dont il faudra se hâter de jouir? Et pourquoi, alors que la nature nous a octroyé cette source de volupté, la changer nous-même en une source de peines? Le péché d'un homme ou celui d'une femme fait-il vaciller l'univers sur ses fondements? L'homme qui désespère aujourd'hui et qui veut mourir parce

que la femme aimée ne le paie pas de retour, ne rira-t-il pas de lui-même et de sa folie, six mois plus tard, quand une autre femme lui aura plu ? Les malheurs de Mme Feldmann se sont rencontrés fort à propos, non pour nous fournir la preuve que le monde est dépravé et corrompu, mais pour nous rappeler que ce monde est composé d'hommes et de femmes, et que ces hommes et ces femmes, en courant d'un continent à l'autre, sont en train de laisser en lambeaux, le long du chemin, la morale individuelle de leurs pères. Ce qui manque à notre temps, ce n'est pas seulement une loi de discipline intérieure telle que le serment et l'honneur, c'est aussi une morale sexuelle : car toutes les règles qui gouvernent encore un tant soit peu nos mœurs viennent des civilisations passées, et elles perdent de leur force à mesure que se perd l'esprit de limitation. Quand une époque ne sait pas décider si New-York est beau ou laid, parce qu'elle n'admet ni autorité ni critérium décisif, je ne comprends pas au nom de quelle autorité cette époque pourrait dire à un homme ou à une femme : « Vivez d'accord ; supportez avec patience vos défauts ; ne vous faites pas tort l'un à l'autre ; engendrez des enfans. » L'État peut bien, par la force, imposer des institutions et des lois ; mais je ne vois pas comment il pourrait imposer l'amour et la fécondité...

En ce moment remontèrent à ma mémoire les paroles que j'avais dites à Cavalcanti, le soir où Rosetti nous avait prononcé son grand discours, et aussi les doutes que ce discours avait fait naître en moi. Je m'empressai de dire :

— Vous paraîtrait-il que le manque d'une morale sexuelle fût chose de médiocre importance ? Vous venez enfin, après maintes oscillations, de résoudre le grand problème... Les civilisations limitées d'autrefois avaient raison, et nous avons tort. L'amour ne reste fécond que s'il se limite, et il ne se limite que si l'homme reconnaît une autorité spirituelle. Mais une époque qui ne souffre pas de limites, comme la nôtre, ne reconnaît aucune autorité. C'est donc par la stérilité que nous payerons l'audace d'avoir dépassé tant de limites. La stérilité sera notre châtiment mortel...

Comme je disais cela, un domestique vint m'appeler pour je ne sais quoi qui concernait nos bagages.

— Voilà qui va bien, dit Rosetti. J'ai, moi aussi, à m'occuper de mes malles.

Mais, comme nous prenions congé l'un de l'autre :

— Tu vois, ajouta-t-il à l'improviste, que l'Église avait ses raisons quand elle refusait d'admettre Christophe Colomb au Paradis parce qu'il avait commis un adultère. Christophe Colomb a découvert l'Amérique, c'est vrai : mais, après avoir outrepassé la limite du monde ancien, il a voulu outrepasser encore une autre limite avec cette demoiselle... dont le nom m'échappe.

— Beatriz Henriquez.

— Après l'Amérique, Mlle Henriquez... Deux limites ! Voyons, n'est-ce pas un peu trop, même pour Christophe Colomb ?

A partir de ce moment, la dissolution de la petite société flottante acheva rapidement de s'accomplir. Rendez-vous, cercles, relations, tout fut bouleversé par l'agitation de l'arrivée : chacun allait et venait, se hâtait, s'inquiétait : et c'était avec une véritable fièvre que Mme Feldmann, aidée par Lisetta, préparait ses innombrables colis, de façon à pouvoir courir tout de suite au train.

Nous dînâmes à la hâte, distraits, songeant au lendemain et à cette terre où nous allions reprendre pied. Aussitôt après le dîner, l'agitation, le va-et-vient recommencèrent. Vers neuf heures, il y eut un instant d'émoi parmi les voyageurs les moins cultivés, lorsque, du pont, on vit par les fenêtres de la salle à manger Mme Feldmann en conférence avec le maître d'hôtel, pour le règlement de son compte.

— Combien lui donnera-t-elle de pourboire ?

— Mille francs ?

— Oh ! maintenant que les milliards se sont envolés...

— Et ce cadeau, nous le fera-t-elle, oui ou non ? ajouta la femme du docteur de São Paulo.

— Vous pouvez attendre sous l'orme ! répondit la belle Génoise, ironique.

— Pourtant, répliqua l'autre, Lisetta m'a dit que Mme Feldmann nous le ferait, ce cadeau.

— Lisetta est une farceuse qui se moque de nous, d'accord avec sa maîtresse... Mais combien cette esbroufeuse a-t-elle donné au maître d'hôtel ? Je suis curieuse de le savoir.

A ce moment précis, le maître d'hôtel faisait un profond salut à Mme Feldmann qui s'en allait : il me sembla, d'après sa physionomie, qu'il était satisfait : mais telle ne fut point l'opinion de la Génoise.

— Regardez la mine qu'il fait ! On lit sur sa face qu'il n'est pas content.

Cavalcanti qui, comme moi, observait cette petite scène, me regarda en souriant et me chuchota à l'oreille :

— Grandeur et décadence !

Vers dix heures, nous aperçûmes au loin des lumières.

— C'est Marseille ! dirent les uns.

— Ce sont les Iles d'Hyères ! dirent les autres.

En tout cas, c'était la France. Je remarquai Mme Feldmann qui, le visage tourné vers la nuit, regardait attentivement ces lumières. Je m'approchai d'elle ; elle se retourna, et je vis que ses yeux étaient rouges et luisans.

Tout le monde se coucha tard. Je dormis peu. Le lendemain, chacun fut debout très tôt, comme si cela devait nous faire arriver plus vite. Vers sept heures j'étais sur le pont. La matinée était grise et nébuleuse ; déjà on apercevait dans le lointain le cap Mele et les collines de Ligurie, toutes couvertes de maisons. L'Italie ! Quelle joie profonde, de repaître enfin ses yeux de cette vision tant désirée depuis deux longues semaines ! Comme tous nos bagages étaient déjà prêts, nous n'avions plus rien à faire et nous pouvions rester sur le pont, bavardant à loisir dans la fraîcheur du matin, oisifs et inquiets, impatiens et ennuyés, attentifs à épier si on ne distinguait pas encore à l'horizon la lanterne de San Benigno. Vers sept heures et demie, Rosetti sortit de sa cabine, déjà prêt. J'allai à sa rencontre ; pour Cavalcanti et pour moi, je le remerciai des belles et profondes idées qu'il nous avait exposées la veille. Mais il m'interrompit en riant :

— Pour qui me prends-tu ? Pour un philosophe ? Il ne manquerait plus que cela !... Tout ce que j'ai dit peut se résumer en cette petite formule très simple : — il ne faut pas vouloir tout ; ni toute la beauté, ni toute la vérité, ni tous les biens ; mais nous devons savoir nous imposer des limites, puisque nous sommes des êtres essentiellement limités. — Te semble-t-il qu'un nouveau Platon soit nécessaire pour découvrir et répandre une vérité comme celle-là, ou pour s'apercevoir que le bonheur, le souverain bien, comme disait Aristote, le grand poseur de limites, dépend de cette règle simple comme l'*a b c ?*

— Je crois, répondis-je, qu'un Platon et un Aristote seraient fort nécessaires. Car cette vérité qui vous paraît si simple, les

hommes, ce me semble, l'ont entièrement oubliée. C'est pour cela que nous nous précipitons vers l'anarchie et la stérilité...

Il haussa les épaules, et dit en souriant :

— Parce que l'Amérique s'est mise de la partie et a un peu troublé l'équilibre du vieux monde ? Parce que nous avons inventé les machines et découvert l'électricité ? Parce que les philosophes, au lieu de laisser faire la vie, veulent s'occuper de choses qui ne les regardent pas ? Mon ami, pour troubler l'équilibre de l'univers, il faut autre chose que l'Amérique, ou les machines, ou la science, ou les livres des philosophes. Tu déclarais hier que la stérilité sera le châtiment mortel de nos vices. Et si au contraire elle préparait la revanche de la qualité et la renaissance des limites ? Dans ces civilisations limitées d'autrefois, — ce n'est pas à toi que j'ai besoin de le dire, — la population croissait peu, souvent même diminuait. Comment veux-tu que l'on puisse penser à polir le bloc énorme et brut de notre confuse civilisation d'aujourd'hui, si de tous côtés les hommes continuent à pulluler ? Il faudrait alors que l'on continuât d'inventer en toute hâte et furieusement des machines, de mettre à sac des territoires pour désaffamer les masses, d'enjamber sans cérémonies toutes les limites ! Mais cela n'arrivera pas, tu peux être tranquille. Les philosophes se sont fatigué le cerveau pour découvrir les rapports qui existent entre l'Art, la Vérité, la Morale, l'Utilité, le Plaisir, le Devoir, la Douleur, le Droit, et ils croient que le monde est perpétuellement en peine parce qu'ils ne réussissent pas à résoudre ce grave problème. Est-il donc si difficile de comprendre que ces choses sont les unes pour les autres des limites ? La Douleur peut modérer et retenir dans le Devoir certaines exaltations mortelles ; le Devoir, mettre un frein au Plaisir et le préserver d'abus non moins périlleux ; le sentiment du Beau, préserver la Morale de certains excès de l'ascétisme, nullement esthétiques ; la Morale, détourner l'Art de certains sujets déshonnêtes ; l'Utilité, tenir un peu en bride la Vérité, en rappelant à l'homme que « toute vérité n'est pas bonne à dire, » ou empêcher l'Art et la Morale de se déshumaniser en devenant à eux-mêmes leurs propres fins, et ainsi de suite. Qu'est-ce que l'histoire, sinon le perpétuel effort de la volonté pour trouver de nouveaux équilibres et de plus parfaites limitations entre ces éléments de la vie ? T'imagines-tu qu'après la découverte de l'Amérique les

lois de la vie aient été renversées? Allons donc! Par conséquent, ne t'inquiète pas; accomplis ton œuvre avec foi et conscience, sans présumer trop d'elle, sans t'offenser trop des désillusions qui te poursuivent, sans te retourner trop souvent en arrière. Attends. Un jour où l'autre, l'acte de volonté limitateur éclatera soudain. D'où viendra-t-il? Mais savons-nous d'où est venue l'impulsion qui fait mouvoir les astres sur la courbe de leurs orbites? Il éclatera cet acte de volonté, et il imposera une borne aux convoitises des hommes et à la production effrénée de la richesse, en les limitant par de nouvelles mesures artistiques et morales...

Le mouvement et l'agitation augmentaient sur le pont. J'entendis la belle Génoise qui, dans un groupe, publiait d'un air de mépris :

— Savez-vous le pourboire qu'elle a donné? Deux cents francs!

Hélas! la légende de Mme Feldmann avait été bien éphémère!

Sur ces entrefaites Alverighi parut.

— Brr! fit-il en soufflant. Comme on respire mal dans la Méditerranée! Dès qu'on est sorti de l'Atlantique, ça sent le renfermé et le moisi.

Puis il m'indiqua dans le lointain les collines de la Ligurie et leurs petites maisons.

— Quand on pense, dit-il, que chacun des misérables qui végètent là-bas, sur ces côtes pierreuses, pourrait devenir millionnaire s'il émigrait en Argentine! L'Europe est peuplée d'imbéciles!

Je lui répondis en riant qu'après tout il ne serait pas déjà si désirable que tout le monde devînt millionnaire : car, alors, qui nous cirerait nos chaussures? Mais il ne prit point garde à mon observation et me dit :

— Depuis quinze jours, Ferrero, nous nous entretenons de choses inutiles. Vous plaît-il qu'à présent nous échangions quelques propos sérieux? Si vous voulez que vos enfans soient un jour millionnaires, achetez des terrains, soit dans la province de Mendoza, où Vasquez et moi nous avons les nôtres, soit dans la province de Cordova...

Et, après m'avoir expliqué diverses spéculations à faire :

— Achetez, achetez! conclut-il. C'est le bon moment. Ensuite, vous n'aurez plus à vous occuper de rien : la fortune vous viendra pendant que vous dormirez.

Puis, comme je lui avais répondu que je ne m'en souciais guère :

— Vous vous êtes donc converti, vous aussi, au Védantisme ? ajouta-t-il en riant. Quant à moi, j'entends bien avoir mes cent millions. Sans cela, qu'aurais-je à faire en ce monde ?

Cependant une masse blanchâtre commençait à émerger dans le lointain, — Gênes ! — Peu à peu cette masse grandit, se rapprocha, s'éclaira, sous le soleil qui déchirait les nuages. On se fit les derniers adieux, qui, cordiaux et presque intimes entre moi, ma femme, mon petit garçon, et Cavalcanti, Alverighi, l'amiral, Mme Feldmann, M. Vazquez, Rosetti, furent plus réservés et plus cérémonieux avec les autres passagers. Tandis que nous étions en train de prendre congé les uns des autres, apparurent tout à coup M. et Mme Yriondo : lui pâle, maigre, fiévreux.

— Des fous à lier ! marmotta le docteur. Un assassinat en règle !

Mais Mme Yriondo était rayonnante de pouvoir nous montrer les miracles de la *Christian Science*, et elle nous dit qu'en sortant du lit son mari accomplissait un acte d'énergie qui mettrait définitivement en fuite l'illusion de la maladie.

Bientôt nous fûmes en vue du port. Le paquebot ralentit sa marche. Nous entrâmes ; nous aperçûmes au loin le quai, noir et chargé de monde. Nous en approchâmes lentement. Puis ce fut entre le quai et le navire un échange de salutations, de signes, de mouchoirs agités. Les matelots procédèrent à la longue manœuvre de l'accostage et de l'amarrage. Cent conversations s'étaient engagées entre les passagers du bord et ceux qui les attendaient sur le quai. On demandait et on donnait des nouvelles du voyage, des parens, des amis. Enfin le navire demeura immobile ; les échelles furent mises en place : les autorités et les agens de la Compagnie montèrent à bord : chacun ne pensa plus qu'à soi-même et à ses affaires.

J'allai saluer le capitaine Mombello, et je le remerciai, comme aussi le représentant du Lloyd italien, pour toutes les prévenances dont nous avions été l'objet. Puis je quittai le bord avec ma femme, mon petit garçon et M. Rosetti.

GUGLIELMO FERRERO.

(Traduit par M. Georges Hérelle.)

LE NOUVEAU PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS

SON CARACTÈRE, SES OPINIONS, SES MÉTHODES

Le nouveau président des États-Unis, M. Woodrow Wilson, est entré à la Maison-Blanche le 4 mars dernier : avec lui revient au pouvoir le parti démocrate qui en avait été renversé il y a seize années et qui, depuis, avait, tous les quatre ans, lutté en vain pour y remonter. Les détails de la dernière lutte électorale sont encore trop récens pour qu'il soit nécessaire de les rappeler. Des trois candidats en présence, M. Taft, M. Roosevelt et M. Wilson, le dernier, qui devait remporter la victoire, était le moins connu. Il n'avait ni la grande renommée de M. Roosevelt, ni la notoriété que donnait à M. Taft une présidence de quatre années. Sa vie cependant avait été bien remplie et il avait donné dans l'exercice de plusieurs fonctions administratives et politiques des preuves d'activité, de capacité et surtout de volonté. Homme d'étude, jurisconsulte éminent, sociologue distingué, il avait montré sur un théâtre de second ordre qu'il pouvait jouer un rôle sur un plus grand. Favorisé par les circonstances, aidé surtout par la division que l'intervention véhémente de M. Roosevelt avait créée dans le parti républicain, soutenu par un parti qui avait su, au contraire, rester uni, il s'est appliqué dans ses discours à donner satisfaction aux tendances nouvelles qui se manifestent d'une manière encore un peu confuse, mais ardente et puissante, dans l'opinion américaine. Des trois candidats à la présidence nous ne savons pas très bien quel est celui qui est allé le plus loin dans la voie du radicalisme, mais assurément M. Wilson n'est pas resté en deçà de ses concurrens. Il y a donc lieu de croire que l'Amérique entre dans une phase im-

portante de son histoire intérieure, et c'est pourquoi tous les regards se portent aujourd'hui sur le président qu'elle s'est donné. Qui est-il? D'où vient-il? Quelle idée peut-on se faire de son avenir d'après les opinions qu'il a émises et les actes qu'il a accomplis dans son passé? C'est ce que nous avons essayé de discerner dans cette étude.

I

M. Thomas Woodrow Wilson est né en 1856 dans l'État de Virginie; mais si l'on considère ses origines, il est, peut-être, le président le moins américain qu'ait eu jusqu'ici l'Amérique. Sa mère, née en Angleterre, était de race anglo-écossaise; la famille de son père était d'extraction écossaise-irlandaise. Son père toutefois était né aux États-Unis.

Cette proche parenté avec la mère patrie a certainement une part dans l'admiration professée par M. Wilson pour la Constitution anglaise et surtout pour la Chambre des Communes. Il la professe dans tous ses ouvrages et particulièrement dans le premier : *Congressional Government*, où les défauts d'un système de gouvernement par le Congrès et ceux qui s'attachent surtout à la Chambre des représentans, sont attaqués avec une force sans précédens. C'est au point qu'en terminant le livre, on est amené à se demander : « Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth? »

Quelques passages suffisent pour montrer l'enthousiasme que la Constitution anglaise causait alors à M. Wilson et le sentiment opposé que lui inspirait la Constitution américaine. Cet enthousiasme, soit dit en passant, n'a pas manqué de provoquer l'animosité de quelques patriotes ultra-américains.

La Constitution anglaise, dit M. Wilson, était inférieure à la nôtre, lorsque celle-ci fut créée et si maintenant elle lui est supérieure, c'est parce que son développement n'a pas été contrarié par les liens trop étroits d'une loi fondamentale écrite... Nos cousins d'Angleterre ont inventé à leur usage un gouvernement remarquable, dans sa perfection, en faisant peu à peu de leur monarchie un principe non monarchique; ils en ont fait une république fortifiée par une aristocratie vénérée et dont le pivot est un trône des plus stables... Le gouvernement anglais devient plus parfait à mesure qu'il devient non monarchique, et le nôtre ne court aucun danger à devenir non démocratique... Notre Congrès est toujours retardé, arrêté par les mêmes difficultés qui rendirent la Chambre des Communes anglaise

une plaie pour elle-même et pour les autres aussitôt après la révolution qui lui a donné pour la première fois une assurance réelle de suprématie. Le parallèle est frappant... Les théories whigs en Angleterre n'auraient pas été jusque-là en Amérique, si le trône avait été de ce côté-ci de l'Océan.

M. Wilson, au temps où il était étudiant et *fellow* à l'université de Johns Hopkins, organisa une société de conférences pour former les étudians en histoire et l'organisa sur le modèle d'un corps législatif. Sans s'arrêter à la forme du Congrès américain, il adopta comme modèle la Chambre des Communes, comme « représentant le plus parfait exemple actuel d'un corps législatif. »

Les deux hommes qu'il cite le plus souvent quand il parle des questions constitutionnelles et politiques sont deux Anglais : l'un est le célèbre Edmund Burke, l'autre Walter Bagehot, critique très érudit de la Constitution britannique, mort en 1877. Leurs noms et leurs opinions se retrouvent fréquemment dans les ouvrages de M. Wilson ; ce sont, semble-t-il, ses auteurs préférés. Bagehot, dit-il, « était d'une grande originalité et paraissait avoir toujours conservé la fraîcheur de la jeunesse ; » quant à Burke, « maintenant que son langage est débarrassé du *brogue*, il fait résonner par sa voix, tout en restant très irlandais, les meilleurs instincts politiques de la race anglaise. »

La majeure partie du public américain regarde volontiers ses journaux comme les meilleurs du monde. M. Wilson, avec raison, ne se range pas à cette opinion. Il montre, cette fois encore, un esprit tout britannique et donne la supériorité aux grands quotidiens de Londres. Dans une suite de conférences prononcées par lui devant l'université de Columbia, il déclara sans ambages : « Un des plus grands désavantages dont l'opinion publique ait à souffrir aux États-Unis peut se résumer dans ce fait que nous n'avons aucun journal national, aucun organe exposant les idées nationales. » En parlant ainsi, M. Wilson songeait sans aucun doute au *Times*, dont il a toujours été un lecteur asssidu. Dans un passage du *Congressional Government*, on lit : « Comment se fait-il que tant de personnes intelligentes et pleines de patriotisme, depuis la Virginie jusqu'en Californie, certainement plus attachées à leur État et à l'Union qu'au pays-sœur au delà des mers, s'abonnent aux journaux anglais afin d'y dévorer les débats parlementaires? » En constatant le fait, M. Wilson l'explique et l'approuve.

L'intérêt qu'il porte à Bagehot se manifeste ailleurs d'une façon assez curieuse. Dans son second volume d'*Essais*, s'en trouve un intitulé : « A Literary Politician » et ce politicien littéraire est M. Bagehot. Cette même appellation ne manqua pas d'être appliquée à M. Wilson lui-même, lorsque, quittant les paisibles ombrages académiques, il se jeta dans l'arène turbulente de la politique américaine. Le fait est assez piquant lorsqu'on se souvient que cet essai fut écrit vers 1890, quinze ans environ avant que l'auteur fît cette sortie imprévue et à laquelle il était alors si éloigné de s'attendre lui-même.

Le titre de « politicien littéraire, » écrit-il, « n'est pas un passeport pour celui auquel on le donne, et, peut-être, devrais-je en présenter une justification, dans la crainte que l'homme ainsi désigné ne refusât de l'accepter. » Par cette appellation il n'entend pas un politicien qui aime la littérature, ni un homme de lettres qui aime la politique et qui, tout en écrivant des livres à succès, essuie toujours des échecs aux urnes électorales. Un politicien littéraire est, pour M. Wilson, un « homme qui a le génie des affaires et qui a eu l'intelligence de ne pas s'en mêler ; un homme qui, en raison de certaines qualités d'esprit, d'intuition et d'imagination, lit dans la politique comme dans un livre ouvert, mais qui a eu la sagesse de lire les pages aux autres plutôt que d'y glisser son propre caractère. En un mot, c'est un homme qui connaît la politique et ne la pratique pas. »

Toujours sur ce même sujet d'un politicien littéraire, M. Wilson admet qu'il y a aux États-Unis, surtout aux États-Unis, « une incrédulité marquée sur l'existence d'un tel personnage. » Un homme du métier, en effet, « peut citer une foule d'exemples sur le danger qu'il y aurait à se confier au jugement politique d'un homme qui n'aurait point été élevé dans ce milieu si rusé et changeant. » Les exemples abondent, dit-il, de publicistes éminens qui n'ont été que de médiocres politiques ; il cite à ce propos « les essais remarquables de feu M. Matthew Arnold sur la politique parlementaire et la question irlandaise ; » la conviction de Macaulay qui « s'imaginait que le monde avait été créé selon les idées whigs, » ou les idées de Gibbon qui, « s'il n'était pas resté en silence sur son banc, aurait probablement glacé avec quelques paroles seulement toute la Chambre des Communes. » Écrire et agir sont choses différentes. Notons que ces exemples, M. Wilson ne les prend pas dans sa patrie.

mais dans sa nation de prédilection, l'Angleterre. Bagehot conclut toutefois en disant, et son observation s'applique fort bien à M. Wilson lui-même, que le politicien pratique et habile doit discerner dans le publiciste l'homme qui, bien qu'à l'écart de la politique, en comprend les conditions au milieu desquelles il se débat personnellement, et « c'est, dit-il, l'avis de cet homme qu'il devra chercher. »

Ce que conseille ici Bagehot, le parti démocrate l'a fait à deux reprises différentes au sujet de M. Wilson : la première fois en le nommant gouverneur de l'État de New Jersey, la seconde en le portant à la présidence.

« Ses études universitaires terminées, dit M. Wilson en parlant de Bagehot, il fit ce qu'ont fait avant lui des milliers d'étudians, il étudia le droit ; puis, ayant décidé d'être homme de loi, il suivit l'exemple de quantités de jeunes gens et abandonna son intention. » Si ce fut le cas de Bagehot, ce fut aussi celui de M. Wilson. En écrivant la biographie de son modèle, il semble souvent écrire la sienne. Écoutons-le.

Ses jugemens politiques étaient, dit-il, d'autant plus sûrs que son esprit embrassait clairement toutes les sphères de l'activité humaine... Chez lui, la connaissance de la politique procède de sa connaissance de l'homme... Pour comprendre des institutions, il faut en effet comprendre les hommes ; il faut être capable de sentir une histoire, d'apprécier des caractères totalement différens du vôtre, sonder la société jusque dans son tréfonds et en soupeser les idées, grandes et petites. Un homme doué de la pénétration d'un Chaucer pour lire dans le cœur humain, un homme versé dans la littérature, cet héritage des grands penseurs, aurait notre confiance et nous viendrions le consulter, si ce n'est sur des questions de politique courante, du moins sur les rapports des hommes entre eux dans notre société. Ce serait un critique profond, qui jugerait les institutions à travers l'homme, et c'est là la seule façon d'en juger.

En décrivant l' « imagination réaliste » de Bagehot, M. Wilson se décrit lui-même tel qu'il est aujourd'hui.

C'est, dit-il, une imagination de caractère pratique très personnel. Ce n'est pas une imagination qui crée, mais une imagination qui conçoit ; non pas l'imagination de l'irréel, mais l'imagination de la compréhension. L'imagination qui conçoit peut être divisée en deux catégories : celle qui nous guide et nous éclaire à la façon d'une lampe, et celle qui nous excite comme le ferait un irritant ou un courant électrique.

M. Wilson classe l'imagination de Bagehot dans cette der-

nière catégorie ; il pourrait aussi bien y placer la sienne. Quant à l'autre, elle est pour lui représentée par Carlyle.

Bagehot, continue-t-il, a l'imagination scientifique. Carlyle l'imagination emportée. Bagehot est là personnification du sens pratique spirituel ; toutes les phases de son âme revèlent cette santé vivace qu'il a appelée lui-même « la modération animée... » La réalité chez Bagehot est exprimée par la pratique, un réel vivant, un monde de travailleurs, de parlementaires, un monde dans lequel des usines et des parlemens sont des conséquences désirables et naturelles, « des boutiques à paroles... » Bagehot ne se laisse pas émouvoir plus profondément par les débats parlementaires ; il sait qu'ils sont souvent stupides et que les paroles réfléchies, qui s'y prononcent, sont en majeure partie futiles ; mais il a la vue plus longue et ne s'en laisse pas irriter à la façon de Carlyle. Il sent que la stupidité a de la force et une certaine valeur. Comme Burke, il est plein de prudence ; il est convaincu que le ciment de la société est pétri de préjugés, que la pensée lente est un lest pour le *self-government*, qu'une carcasse solide est aussi utile à un navire que des voiles, et que si la coque n'est pas conservatrice et homogène, le vaisseau, en affrontant une tempête d'argumens, y risquera bien des vies et des fortunes... Pour rien au monde, il ne voudrait supprimer le préjugé et la stupidité ; il aime mieux voir la société se maintenir et s'agrandir, que de la reconstruire de fond en comble.

M. Wilson dit encore :

C'est à Burke et non pas à Bagehot que vous vous adresserez pour chercher des conseils sur le *self-government* ; mais, si vous vouliez vous rendre compte des conditions journalières et pratiques que nécessite cette œuvre, Bagehot vous serait un meilleur guide.

Pourtant, M. Wilson avoue qu'il trouve en Bagehot « une grande lacune ; » et c'est ici que le président, cessant d'être anglomane, devient véritablement américain.

Bagehot, dit-il, n'a aucune sympathie pour cette grande masse muette du peuple, tous ces êtres inconnus ; il n'a pas cette foi dans le droit et dans les capacités de cette majorité sans voix, qui est la caractéristique du vrai démocrate ; il n'a pas le courage héroïque d'accepter la compétence et l'aptitude politique du peuple tout entier ; il voit la démocratie en détail, et vue de cette façon, elle devient une question perplexe.

Ce que M. Clemenceau nous a dit de la Révolution française, M. Wilson le répète au sujet de la démocratie américaine : elle doit être prise en bloc.

Ici encore, M. Wilson se montre indulgent pour M. Bagehot dont il aime l'humour, cette qualité qu'il possède lui-même et

où il voit un « préservatif des idées saines. » Il fait l'apologie comme il suit :

Je suis tenté de faire un plaidoyer général en faveur de l'esprit, qui est certainement digne d'accompagner les grandes pensées et les sujets sérieux. L'esprit ne rend pas un sujet léger; il le petrit, tout simplement, et le rend ainsi plus maniable. Je crois, pour ma part, qu'aucun homme n'est vraiment maître de son sujet, s'il ne peut jouer avec, s'il ne peut taquiner ses propositions et vivre en camarade avec elles. On doit soupçonner d'un manque de pénétration tout homme qui se prend lui-même et ce qu'il fait trop au sérieux. Rien n'éclaire autant un sujet qu'un peu d'esprit.

Ici M. Wilson revient au thème antérieur :

Le politicien littéraire, permettez-moi de le déclarer carrément, est un genre très supérieur d'homme pensant. Il lit les livres comme il écouterait parler; il reste à part tout en regardant avec un sourire sympathique et spirituel le jeu de la politique; il pourrait vous dire, pour peu que cela vous intéressât, à quoi pensent les joueurs; il devine tout de suite comment seront distribués les rôles; il sait à l'avance ce que chaque acte va vous montrer; il peut facilement vous annoncer en quoi consistera le dialogue, et si vous manquiez de metteurs en scène, il les remplacerait admirablement.

Ce n'est pas le professeur de droit constitutionnel, ni celui qui étudie le mécanisme seul de l'organisation légale des institutions; ce n'est pas non plus l'homme politique qui n'est qu'un simple rouage dans la machine, ce ne sont pas ces hommes-là qui seraient capables de comprendre et d'expliquer un gouvernement. C'est un homme qui a formé son intelligence en examinant tous les actes, tous les motifs, toutes les circonstances. Il est utile de se rapprocher du poète ainsi que de son voisin, de s'associer aussi bien aux découragés qu'à ceux auxquels sourit la prospérité, d'étudier le négociant et l'industriel aussi bien que le savant qui vit retiré, le professeur et celui dont la vie a été le seul professeur, l'orateur et ceux qui ont travaillé dans le silence, au milieu des penseurs, au milieu des affaires : ce n'est qu'à ces conditions que vous comprendrez ce grand ensemble d'histoire et de caractère qui est le facteur principal de la politique.

Cette remarque de M. Wilson, qu'il faut, pour être un homme politique complet, « se rapprocher du poète, » nous invite à étudier un instant le côté poétique de son caractère. Il est très marqué. Ses essais, ses études politiques même, sont parsemés de citations tirées des meilleurs poètes américains et anglais et de passages à la louange de la poésie et des bardes. « On connaîtra mieux la politique d'une nation par sa poésie, dit-il, que par tous ses écrivains qui traitent des affaires publiques et de sa constitution. » Et ceci encore :

Les savans historiens de la liberté sont pleins d'informations, mais il

n'y a point chez eux de trace d'inspiration. Les poètes, cependant, ayant à exprimer les désirs, les espoirs de la liberté, se souciant peu des méthodes, ont laissé dans leur œuvre le souffle sublime de leur cœur, et c'est là qu'un homme trouvera le courage, la joie et la bonne voie pour sa politique.

Dans l'essai consacré au politicien littéraire, se trouve une allusion à une poésie de Wordsworth, *L'Heureux Guerrier*. Elle prophétise si bien ce qui devait arriver, une vingtaine d'années plus tard, à M. Wilson, que je me permets de citer quelques strophes de cette pièce célèbre :

Who is the happy warrior? Who is he
That every man in arms should wish to be?
It is the generous spirit who, when brought
Among the tasks of real life, hath wrought
Upon the plan that pleased his boyish thought.
. . . . . .
He labours good on good to fix, and owes
To virtue every triumph that he knows;
Who, if he rise to station of command,
Rises by open means; and there will stand
On honourable terms...
Or, if an unexpected call succeed,
Come when it will, is equal to the need.
. . . . . .
'Tis, finally, the man, who, lifted on high,
Conspicuous object in a nation's eye,
. . . . . .
Plays, in the many games of life, that one
Where what he most doth value must be won;
. . . . . .
Finds comfort in himself and in his cause;
And, while the mortal mist is gathering, draws
His breath in confidence of heaven's applause.

Quel est l'heureux guerrier, quel est cet homme que tout chevalier envierait? C'est l'esprit généreux qui, affrontant la vie, a forgé l'idéal dont ses jeunes rêves étaient bercés. Il s'efforce à fixer le bien sur le bien, et tous les triomphes qu'il connaît sont dus à ses vertus. S'il s'élève à de hautes destinées, il y sera monté loyalement et n'y demeurera qu'avec dignité. Si un appel inattendu se fait entendre, quel que soit le moment, il sera capable d'y répondre. C'est un homme, finalement, qui, élevé à une grande hauteur, attirant l'œil de toute une nation, a, parmi les nombreux jeux de la vie, choisi, pour l'atteindre, celui qui lui était le plus cher : l'homme dont le réconfort est en lui-même et dans sa cause, et qui, s'voyant envelopper par les brumes de la mort, respire dans la confiance, que le ciel le louera.

Comme dans Bagehot, il y a dans Burke bien des choses qui semblent s'appliquer à M. Wilson. Il cite à plusieurs reprises ces deux passages du grand Irlandais : « Un gouvernement libre est, en pratique, ce que le peuple considère comme tel. La liberté abstraite, comme toutes les abstractions, n'existe pas ; la liberté est unie à quelque chose de sensible, de palpable. » A quoi M. Wilson ajoute : « Ces phrases, tirées des ouvrages de Burke sur ce qui concerne l'Amérique, pourraient aussi servir de devise à l'esprit pratique de notre race concernant les questions gouvernementales. A mon avis, dit encore Burke, le droit est une des plus belles et des plus nobles de nos sciences humaines, et une science qui fait plus pour raviver et fortifier notre compréhension que toutes les autres sciences réunies ; mais, à l'exception de personnes supérieurement douées, elle n'ouvre pas et n'élargit pas l'esprit dans les mêmes proportions. » Bien que Burke ait eu une intelligence « supérieurement douée, » il trouvait que la vie d'avocat restreignait d'une façon fâcheuse son esprit d'initiative. Il apprit le droit comme il s'appliquait à d'autres études, avec la pensée constante que le droit fait partie de la structure de la société humaine.

Il n'y a pas d'écrivain anglais, écrit encore M. Wilson, plus philosophe que Burke ; il supporte impatiemment les abstractions dans les raisonnemens politiques, tant il est attaché à toutes choses pratiques et à tout ce qui doit être fait par des hommes d'intelligence... Burke était toujours opposé aux idées abstraites en fait de politique, car il sentait que les questions gouvernementales sont aussi des questions morales et qu'elles ne peuvent pas être toujours résolues par les règles de la logique : elles subissent toutes les fluctuations des circonstances et de la vie... Burke insista énergiquement pour obtenir des réformes radicales dans l'administration ; mais, en même temps, il opposa une égale énergie contre tout ce qui aurait pu atteindre les bases de la Constitution ; il tenait à conserver les partis, car il les croyait d'une absolue nécessité pour un bon ordre social.

Nous empruntons cette dernière citation à un essai sur Burke intitulé : *L'Interprète de la Liberté Anglaise*, qui parut en 1896 dans *Mere Literature*. Quatorze ans plus tard, la candidature de M. Wilson au poste de gouverneur de l'État de New Jersey avait été préparée un soir dans un des salons du Lawyers' Club de New-York par quelques démocrates influens. Un d'eux posa cette question à M. Wilson : « Êtes-vous d'avis qu'un gouverneur doit refuser de prendre en considération les demandes de son parti ? » « Pas du tout, » lui répondit-il vivement ; « j'ai

toujours cru à l'utilité d'une organisation ferme dans un parti politique ; » et il aurait pu ajouter : « ainsi que le croyait Edmund Burke. » Dans son premier volume d'essais, s'en trouve un intitulé : *Étude sur la Politique*, où on lit : « Il y a tout lieu de croire que dans les pays où les hommes votent aussi bien qu'ils écrivent, ils ne votent pas toujours suivant leurs opinions, mais selon leurs partis ; ils se montrent par là de meilleurs citoyens. Du fond de leurs bibliothèques, ils sont en pensée avec leurs maîtres, mais au dehors avec leur parti. En un mot, comme des hommes raisonnables, ils comprennent la différence qui se trouve entre les possibilités abstraites et les possibilités pratiques. »

Cet épisode du cercle à New York nous montre déjà chez M. Wilson, à côté du penseur et du théoricien, l'homme politique en formation.

Pendant ses années d'étude et de préparation, Montesquieu occupe son esprit après Bagehot et Burke, bien qu'à un moindre degré que ces derniers. Il parle de l'auteur de *l'Esprit des Lois* comme d'« un des précurseurs de cette belle légion de philosophes historiens qui ont tant contribué à éclairer les époques nébuleuses et reculées de l'humanité et qui ont établi sur une base de vérité les premiers rudimens de la philosophie historique. » Dans *Mere Literature*, il ajoute : « Celui qui a connu un homme intelligent et instruit, habile, pénétrant sans passions dans les recoins intimes de l'histoire, en a saisi les raisons, les buts, les machinations et qui sait en parler éloquemment et retenir l'attention par une force et une sagacité à lui personnelles, celui qui aura connu un tel homme comprendra aisément pourquoi nous nous tournons vers Montesquieu. » Enfin, dans le *Constitutional Government*, M. Wilson parle encore de « l'esprit lucide du philosophe français. » « Les hommes d'État américains qui nous ont précédés citent, dit-il, Montesquieu plus volontiers que tout autre ; il est d'après eux un modèle-type dans le champ politique. Sous son doigt, la politique devient un mécanisme et la théorie de gravitation, cette théorie de freins et de balanciers que j'ai appelée le système newtonien de gouvernement, y arrive à la suprême perfection. »

II

Nous pourrions pousser plus loin l'étude des travaux qui ont assigné à M. Wilson un rang distingué parmi les publicistes américains, mais il est temps de le voir dans le domaine de l'action. M. Wilson est un exemple rare dans une démocratie d'un homme qui a poursuivi depuis sa jeunesse toutes les études propres à former un homme politique et, au besoin, un chef d'État. Avant sa vingtième année, lorsqu'il était encore étudiant à Princeton, les tendances de son esprit le portaient déjà vers l'histoire, la politique, le droit constitutionnel, et depuis il n'a cessé de suivre cette voie. L'ardeur qu'il mettait à ce genre de travaux se révélait déjà d'une façon intéressante. Ses camarades lui reconnaissaient un vrai talent de discussion. Il devait un jour prendre part à un débat entre les deux factions rivales des étudians ; le sujet proposé était « le libre échange et le protectionnisme. » Le sort fit échoir au jeune Wilson la défense du protectionnisme, mais ses convictions étaient tellement en faveur de la thèse contraire, qu'il refusa de prendre part au tournoi. Son groupe fut vaincu, et tous admirent que la cause de cet échec venait de l'abstention du jeune homme que sa conscience empêchait de parler contre ses principes.

Reçu bachelier à Princeton, il entra, en 1883, à l'Université Johns Hopkins, à Baltimore, où il se fit une spécialité de l'histoire et de l'économie politique. C'est là qu'il écrivit son essai sur Adam Smith et son livre *Congressional Government*, dont le succès fut très grand et qui a aujourd'hui atteint sa quinzième édition. Cette œuvre fut présentée comme thèse de doctorat. M. Wilson fut alors demandé comme professeur par plusieurs universités. Il professa en effet dix-sept ans, enseignant l'histoire, l'économie politique, la politique américaine, la jurisprudence, le gouvernement constitutionnel. Il était à l'université wesleyenne, à Middletown, lorsqu'il entreprit un ouvrage, *The State*, consacré, comme l'indique le sous-titre, aux « notions de la politique historique et pratique. » Cet ouvrage lui demanda un immense labeur.

En 1890, il accepta la chaire de jurisprudence et de politique à l'Université de Princeton et c'est là qu'il se familiarisa avec la politique courante. Il rendit, par un libre examen des

questions d'actualité, ses cours très populaires parmi les étudians ; mais il eut soin, au préalable, de demander leur parole d'honneur de ne point répéter ses critiques ou ses appréciations, par crainte qu'on ne les reproduisît dans les journaux. Il occupa cette chaire pendant douze ans, et ce sont là ses années les plus fécondes au point de vue littéraire, car il écrivit et publia alors quatre volumes, les deux volumes d'*Essais* dont nous avons déjà parlé, un *Manuel* pour les lycées et collèges, donnant l'histoire des États-Unis de 1829 à 1909, et une *Vie de George Washington*.

En 1902, M. Wilson fit ses débuts dans le pouvoir exécutif : il a été nommé président de l'Université de Princeton. La date est importante dans sa vie. Ce rôle est, en effet, très considérable dans les institutions d'enseignement supérieur en Amérique. C'est une position de haute confiance et de responsabilité dont les devoirs ont un caractère spécial assez délicat : avec le tempérament indépendant et libéral de M. Wilson, elle le devenait tout particulièrement. Sa ligne de conduite comme gouverneur futur de New Jersey commence déjà à se définir, et c'est ici également que peuvent être aperçus les premiers indices de ce que sera sans doute son administration à Washington.

Il inaugura ses fonctions à Princeton par un certain nombre d'innovations qui avaient toutes des tendances démocratiques. C'était une véritable révolution dans cette vieille école aristocratique, principalement composée de jeunes gens riches qui se consacraient plus volontiers aux sports qu'aux études. Une de ces réformes surtout, la plus radicale, souleva une vive opposition et, par les résistances qu'elle rencontra, par le bruit qui se fit autour d'elle, par le caractère qu'elle révéla chez M. Wilson, forma le premier anneau de la chaîne qui devait aboutir pour lui à la présidence des États-Unis.

La question était de savoir si Princeton devrait continuer à être une institution aristocratique, si « l'absolue justice sociale et personnelle devrait ou non passer avant la puissance de l'argent. » Le président de Princeton adopta nettement le premier point de vue : ce fut tout de même le dollar qui remporta la victoire. Jusqu'à ce moment, les élèves étaient divisés en catégories distinctes fondées sur les différences de fortune. M. Wilson voulut grouper un certain nombre d'étudians par dortoir, en les

prenant parmi les quatre différentes classes d'années d'études, auxquels seraient adjoints plusieurs jeunes professeurs. Le premier obstacle que rencontra le projet, et c'en était un formidable, fut la résistance organisée d'une douzaine de richissimes clubs retranchés dans des immeubles évalués à 50 millions de francs : leurs propriétaires étaient les élèves et les anciens élèves. Ces luxueux bâtimens logeaient environ 350 étudians favorisés et laissaient les autres s'arranger comme ils pourraient. Toutes les universités américaines ont, du reste, de semblables clubs qui, bien que tolérés, rencontrent généralement la désapprobation, du moins en principe, des éducateurs éclairés.

Les suites qu'eut l'action audacieuse du nouveau président de Princeton montrèrent combien il est dangereux aux États-Unis de s'attaquer aux formes établies, même lorsqu'elles appartiennent simplement au monde universitaire. Bien qu'au début de la lutte, le conseil d'administration de l'Université approuvât le projet à l'unanimité moins une voix, les protestations que firent entendre les membres actuels et anciens des clubs furent si vives et causèrent un tel émoi, que le conseil demanda au président de retirer son projet. Il le retira en effet, mais l'effet était produit. Les adversaires de M. Wilson ne lui pardonnèrent pas son initiative : quant à lui, il resta partisan convaincu de la démocratisation de l'Université. Parties de là, ses idées s'affermirent et s'élargirent. L'esprit qui caractérise ses discours pendant la récente campagne présidentielle se trouve déjà dans ceux qu'il prononça alors à Princeton. « Je sens, disait-il, que dans ce pays, en ce moment, il y a une trop grande tendance à glorifier l'argent, et, à cause de l'accroissement si rapide des richesses de la nation, cette tendance ne fera qu'augmenter. En conséquence, je crains que nous ne tombions rapidement dans une ploutocratie, et, pour parer à ce danger éventuel, je crois qu'il serait d'une grande utilité que nos jeunes gens reçussent une éducation purement démocratique dans les universités qu'ils fréquentent. » Cette déclaration et d'autres du même genre produisirent dans les esprits une effervescence dont un incident vint montrer l'intensité. Au mois de mai 1910, mourut un des plus âgés des anciens élèves de l'Université : il laissait une somme de 15 000 000 francs à son *Alma mater* pour combattre les idées wilsoniennes. Ce qui arrive souvent, surtout en Amérique, arriva encore cette fois : l'or fut le plus fort et une

grande idée morale fut étouffée. Mais ce fut tout de même une victoire pour le vaincu.

Le président Wilson sentit que son œuvre à Princeton était devenue provisoirement impossible ; il décida de se retirer, mais non pas dans l'obscurité. Le public avait suivi les phases de ce qui s'était passé à l'Université ; l'opinion s'en était émue dans des sens divers et des élections devant avoir lieu dans le New Jersey, les électeurs se demandèrent si M. Wilson n'était pas l'homme dont ils avaient besoin à la tête de leur capitale. Des politiciens avisés entendirent ce vœu de l'opinion ; la Convention démocratique de l'État se réunit en septembre et choisit M. Wilson avec enthousiasme comme porte-drapeau du parti. Il se trouvait à Princeton au moment où la nouvelle lui parvint : il sauta dans une automobile et vingt minutes plus tard il se trouvait sur l'estrade à Trenton, recevant les ovations de la foule. Dans une improvisation fort bien conçue, il accepta la candidature. Ce fut son premier pas dans la politique active. Pendant sa campagne, M. Wilson insista sur la nécessité de faire sortir les choses politiques des cabinets obscurs où les politiciens et les tripoteurs de profession font leur cuisine habituelle et de tout porter au grand jour. Il demanda la création d'un nouveau système politique qui permettrait au peuple d'avoir une voix dans ses propres affaires ; il appuya sur la nécessité de faire table rase des idées sociales et industrielles dominantes en Amérique : de grands changemens s'étant produits dans les vingt dernières années, il fallait en tenir compte et établir des relations nouvelles entre le patron et l'ouvrier. C'était déjà un avant-goût des discours qui devaient retentir dans la campagne pour la présidence.

Le 8 novembre 1910, M. Wilson fut élu gouverneur de l'État à une grande majorité et il résolut de mettre en pratique, dans les limites du possible, ce qu'il avait toujours prêché, c'est-à-dire d'abandonner ce système « des trois branches coordonnées, » le pouvoir exécutif, le pouvoir législatif et le pouvoir judiciaire, système qui a toujours trouvé une si grande faveur parmi les faiseurs de constitutions en Amérique. Il croyait fermement que le gouvernement par le Congrès et la présidence à la mode américaine devaient être améliorés. Il voulait, en un mot, mettre en pratique ce qu'il avait écrit dans ses livres. Ce qu'il a fait à Trenton, il le fera à Washington autant que les circonstances, — elles sont un peu différentes, — le permettront.

Ses idées, on le voit, datent de loin; il n'y renoncera pas.

Le nouveau gouverneur montra tout de suite une grande confiance dans ses projets, dans la faveur qu'ils rencontreraient auprès des électeurs, dans la force que lui donnerait son autorité pour obliger les Chambres à les discuter en public. Il était décidé à opposer les séances publiques aux débats secrets des commissions; tout devait se passer en pleine lumière. Il exposerait en personne les raisons de ses projets, de manière que tout l'État les entendît et que la partie adverse fût obligée d'expliquer les siens. Il reçut des députés, des sénateurs appartenant aux divers partis, et s'entretint avec eux; il publia de temps en temps des notes adressées à l'opinion. Dans un de ces messages il exprimait la crainte d'être forcé de nommer les membres qui s'opposeraient aux réformes; il ne fut cependant jamais amené à le faire. Chose nouvelle et qui ne s'était jamais vue, le gouverneur assista aux réunions plénières de son parti. Une de ces réunions dura quatre heures et demie : à la fin, la réunion qui avait été convoquée pour combattre un des projets de loi, le vota à une grande majorité. En un peu plus de deux ans, le gouverneur Wilson parvint non seulement à faire accepter les principales réformes qui figuraient sur son programme, mais plusieurs autres de moindre importance. S'il n'avait pas été élevé à la présidence de la République, il serait encore pendant un an gouverneur de New Jersey, et la liste de ses exploits n'aurait pas manqué de s'allonger.

Un mouvement en faveur de sa nomination à la présidence commença à se faire sentir au cours du printemps de 1911. Il était dû en grande partie à l'admiration excitée par sa ténacité aux prises avec toutes les difficultés qu'il avait rencontrées dans sa lutte contre les *bosses* de New Jersey. Ces idées nouvelles, ces procédés hardis, dangereux peut-être, mais séduisans, surtout dans un pays comme l'Amérique, avaient fait de M. Wilson un homme très en vue. S'il avait des adversaires acharnés, il avait des amis qui ne l'étaient pas moins. On sait comment, combattu par les uns, exalté par les autres, il devint le candidat de son parti à la présidence de la République.

Pendant la campagne qui s'ouvrit alors, M. Wilson parla fréquemment en public sur tous les sujets qui préoccupent si vivement à l'heure actuelle la nation américaine; mais la plupart de ces questions sont d'un ordre purement domestique et

n'offrent qu'un faible intérêt pour les Européens. Nous les passerons donc sous silence et nous arrêterons seulement aux questions douanières.

La revision des tarifs tient une place importante dans le programme démocratique, car, selon M. Wilson, la moitié des monopoles du pays y trouvent leur soutien. Il dit à ce sujet :

Notre intention n'est pas de changer les grandes lignes des questions économiques, mais de demander aux bénéficiaires quels avantages dérivent pour la nation des privilèges extraordinaires qui leur sont accordés... La seule manière de trouver une solution à la question du tarif est de l'envisager au point de vue d'amélioration pour le pays et non pas pour des individus. Associez-le aux intérêts spéciaux, que ces intérêts trouvent en lui leur principal support, et vous ne pouvez plus désormais le séparer de la politique. Si vous en faites simplement une source de contributions publiques, vous l'enlevez à la politique et vous trouvez un solide appui. Je ne dis point que cela doive se faire à la hâte et sans considérer les nombreux intérêts qui s'y rattachent; ceci est une question différente... Il y a une autre chose dont le tarif est responsable : il a bouleversé toute notre idée de gouvernement. La faute la plus grande du protectionnisme est d'avoir démoralisé nos idées en fait de politique; il devient un gouvernement établi sur le patronage et le privilège au lieu de l'être sur la justice et l'égalité. C'est un cancer qui ronge tout ce qui l'entoure... Qu'allons-nous faire à présent? Devenir des révolutionnaires? Nous déclarerons-nous partisans du libre-échange? Je voudrais espérer que nos petits-enfans auront le libre-échange, mais je crains qu'ayant les notes du gouvernement fédéral à payer, ils ne l'aient pas... Nous aurons très probablement pendant une période indéfinie nos notes nationales à régler avec les droits d'entrée prélevés dans nos ports. Bien que je ne sois pas pour les mesures violentes, je serais heureux de trouver un moyen pour échapper à cette situation; mais je dois dire que je n'en vois pas encore la solution. La question ne doit pas être d'après quel principe nous devons agir; elle est claire : nous devons agir d'après les principes fondamentaux du parti démocrate, et demander non pas le libre-échange, mais un tarif pour le revenu public; nous devons arriver à cette solution de manière à ne point compromettre la stabilité et la sécurité des intérêts du pays.

On sent la portée de ces déclarations. Mais l'on trouvera les plus récentes opinions de M. Wilson sur tous les sujets qui touchent à la politique du jour dans un volume qui vient d'être publié : il est composé principalement de discours prononcés par lui depuis son élection en novembre dernier. C'est encore là une nouveauté : loin de se taire depuis son élection, M. Wilson n'a pas cessé de parler et d'écrire. Nous n'avons plus dans son livre les idées d'un candidat en quête de voix, mais

celles d'un homme auquel a été conféré par ses concitoyens la plus haute magistrature dont ils disposent. Y a-t-il entre les uns et les autres une différence? Tout porte à croire que, s'il y en a une, elle n'est pas grande. On a déjà pu s'en apercevoir en lisant le discours d'inauguration que, d'après une coutume vieille de plus d'un siècle, M. Wilson a prononcé le 4 mars sous le portique Est du magnifique Capitole de Washington, après y avoir prêté serment à la Constitution, entouré du corps diplomatique, de hauts personnages officiels et des membres du Congrès, et faisant face à une foule immense. Son discours était l'écho fidèle de ceux qui l'avaient précédé, comme le sera le livre qu'il va publier.

J'ai vu les épreuves de ce livre, autant que le permettait l'état incomplet où il était encore il y a quelques jours. Certaines parties en paraissent d'ailleurs depuis janvier dans une grande revue mensuelle de New York, *The World's Work*. Il suffit de dire ici que le volume est imprégné d'un esprit très radical. M. Wilson rejoint fermement et ouvertement la partie progressiste de son parti : il espère sans doute ainsi trouver un appui dans les quatre millions et plus d'électeurs qui ont donné l'automne dernier leurs voix à M. Roosevelt. Y réussira-t-il ? C'est le secret de l'avenir.

III

Il n'est pas sans intérêt, en terminant cet article, de dire quelles sont les vues de M. Wilson sur la présidence et sur les pouvoirs qu'il est appelé à exercer : c'est en effet comme président qu'il réussira ou qu'il échouera dans l'exécution d'une politique qui a excité une grande attente chez tant d'Américains, non sans provoquer quelque inquiétude chez les autres. Mais l'espérance est aujourd'hui le sentiment qui domine. Un souffle nouveau, périlleux peut-être, très fort assurément, passe sur le pays. La manière dont M. Wilson comprend ses pouvoirs et se propose de les exercer importe fort au succès de ses entreprises. C'est encore une fois à lui-même, c'est-à-dire à ses écrits que nous demanderons une réponse aux questions qui se posent à son sujet.

Sur certains points, ses vues sont diamétralement opposées à celles de son parti. En voici un exemple pris dans les « planches » de la plate-forme de la Convention de Baltimore :

Nous favorisons l'élection d'un président pour un seul terme de quatre ans; nous insistons pour demander un amendement de la Constitution ne permettant pas la rééligibilité d'un président, et nous déclarons que le candidat de cette convention prendra cet engagement.

Inutile de dire que cette déclaration était surtout motivée par l'opposition ardente faite à M. Roosevelt; elle n'en constituait pas moins un engagement qu'il était dangereux de prendre et qui, quelques semaines plus tard, n'a d'ailleurs pas empêché plus de 4 millions d'électeurs de voter pour la nomination de M. Roosevelt, — qui déjà avait été élu pour un deuxième terme, — à un troisième. M. Wilson a été plus prudent que son parti, et notons en passant que ce n'est pas là le seul exemple qu'il en ait donné. Dans aucun de ses discours, il n'a mentionné cet engagement qui, du reste, avait été pris sans qu'on l'eût consulté; il reste donc libre, au point de vue de sa propre conscience, de poser dans l'avenir sa candidature, s'il le juge bon. De plus, il s'est toujours opposé à l'idée de limiter la durée de la présidence. C'est ainsi qu'il écrivait vers 1880 : « Notre système est tout à fait astronomique; l'utilité d'un président n'est point mesurée par sa valeur, mais par les mois du calendrier. Les calculs décident que, s'il a des qualités, il doit durer quatre ans. La faveur de la majorité doit maintenir un président du Conseil; le président américain n'a, lui, qu'à se laisser vivre... On comprend avec difficulté un raisonnement qui considère comme essentiellement républicain un système à termes courts; de cette façon, le président est remercié aussitôt qu'il commence à voir clair dans son métier. » Ces lignes n'ont pas été écrites pour la circonstance actuelle, puisqu'elles datent de plus de vingt ans, mais il est plus que probable que M. Wilson n'a pas changé d'avis.

Il se rend certainement compte des difficultés de toutes sortes qui l'attendent à Washington, et de l'importance inaccoutumée que prendra le succès ou la défaite de son administration, vu la crise très critique que traverse la politique intérieure de l'Amérique. Sa position ressemble aujourd'hui à celle où il était lors de son arrivée à Trenton en 1911, mais sur une échelle beaucoup plus grande; aussi est-il probable qu'il adoptera, autant du moins que cela lui sera possible, les mêmes mesures qu'alors. Il a certainement l'intention d'y faire parti-

ciper toutes les formes actives et passives que comporte sa haute magistrature, de devenir non seulement le chef de son parti, mais celui de toute la nation, et d'assouplir pour cela le système si complexe et si raide du fédéralisme américain, dont nul mieux que lui ne connaît les ressources. En un mot, il cherchera à faire, en temps de paix, pour les réformes sociales, ce que Lincoln fit, durant la guerre civile, pour la défense nationale. La situation des États-Unis appelle une conduite de ce genre, et si le nouveau président s'y conforme, il sera, sans nul doute, soutenu par la masse du public qui désire un chef.

M. Wilson a exprimé à quatre reprises différentes ses idées sur ce que pouvait et devait être un président des États-Unis : en 1884, dans son *Congressional Government;* en 1893, dans *An Old Master and Other Political Essays;* en 1900, dans la préface de la quinzième édition de son premier livre nommé plus haut, et quelques années plus tard dans ses conférences données à l'Université de Columbia. Il est curieux de noter combien ses idées se sont élargies à mesure que la présidence s'élargissait elle-même, et on peut deviner ce que sont ses pensées au moment où il assume des devoirs qu'il a tant commentés. Il écrivait dans son premier ouvrage :

Le prestige attaché aux fonctions du président s'est abaissé à mesure que s'abaissait la valeur des présidens et la valeur des présidens amoindris baissait à mesure que se perfectionnaient les tactiques d'égoïsme des partis... Les membres du Cabinet n'étaient autrefois que des conseillers; ils sont devenus des collègues. Le président n'est presque plus maintenant l'exécutif; il est le chef de l'administration. Il nomme l'exécutif... La dignité d'autrefois ne revêt plus cette haute position... La présidence est trop silencieuse, trop inactive; elle ressemble trop peu à une présidence de conseil et trop à une surintendance... Aucun homme d'un talent ordinaire ne doit désespérer de se trouver un jour candidat à la présidence... La présidence est bien loin de valoir une bonne présidence de conseil.

Il y a près de trente ans que M. Wilson écrivait ce passage. La nouvelle préface de ce même ouvrage, écrite plus de quinze ans plus tard, après la guerre des États-Unis avec l'Espagne, est conçue dans un tout autre style :

Le président des États-Unis est maintenant à la tête des affaires comme ne l'a jamais été aucun président, à l'exception de Lincoln, depuis le premier quart du XIXe siècle, quand les relations étrangères de la jeune nation commençaient à se former. Il n'y a maintenant plus aucune difficulté pour que les discours du président soient lus et imprimés mot pour mot. De son

caractère, de son expérience, de son choix dépendent les solutions de la plus grande importance pour l'avenir. Il peut se développer d'intéressantes choses par ce singulier changement... Il se peut aussi que ce revirement du pouvoir exécutif, qui semble durable, ait un effet très étendu sur tout notre système de gouvernement.

Dans les conférences données à Columbia, M. Wilson considère que cette impulsion continue, en effet, à se manifester et que l'influence énergique de M. Roosevelt a eu son contre-coup sur le système du gouvernement. Voici ce qu'il dit en 1908 :

Désormais notre président devient une des grandes forces mondiales, qu'il agisse prudemment ou non... C'est à peine si nous commençons à envisager la présidence sous ce jour, et c'est cependant à ce point de vue qu'il faudra désormais le faire; et de plus en plus son caractère influencera et déterminera la politique de la nation. Nous ne pouvons plus à l'avenir cacher notre président comme un simple ministre de l'Intérieur... Il faudra toujours le voir à la tête des affaires et le poste aura toujours les mêmes proportions que celui qui l'occupe... A mesure que les devoirs du président augmenteront avec les activités, les forces nouvelles de la nation s'agrandissant, le président futur arrivera à la conclusion que le meilleur moyen d'administrer est de se sentir de moins en moins un fonctionnaire exécutif et de se regarder, au contraire, comme directeur d'une grande entreprise et leader de la nation, un homme entreprenant et actif recherchant toutes les améliorations... Dans l'esprit de ceux qui dictèrent notre constitution, le président devait représenter un modèle de royauté amendé d'après les idées whigs; mais le président a quitté son modèle pour s'adapter aux circonstances d'une façon tout américaine... Le principe qui rend possible au président américain de concentrer en lui-même, s'il le désire, un pouvoir et une influence supérieurs à toute autre personne faisant partie du gouvernement, vient en grande partie de ce que le pays tout entier s'intéresse à sa personne comme étant le seul grand leader national; et c'est avec ardeur que ses concitoyens désirent entendre ce qui leur vient de lui.

Ce qui déplaît surtout à M. Wilson dans le système gouvernemental des États-Unis, et cela est vrai de la Constitution fédérale comme de celles des États de l'Union, est l'excessive séparation entre le pouvoir exécutif et le pouvoir législatif. Il s'exprime ainsi à ce sujet :

On ne saurait dire que le président est le leader et le guide du gouvernement tout entier, car ce dernier se divise entre le Sénat et la Chambre, et c'est en cela qu'il diffère de tous les autres gouvernemens du monde. Dans chacune des parties ainsi subdivisées se trouve, par arrangement spécial, un leader. Le Sénat consent à se laisser diriger par un petit groupe de sénateurs, très jaloux de l'indépendance du corps qu'ils dirigent; la

Chambre est gouvernée par son speaker; le pouvoir exécutif est entre les mains du président. Mais, bien que ce dernier soit le leader national de son parti, il ne peut pas se passer de l'appui du speaker, sans lequel aucune loi ne peut être votée... Personne ne voudrait voir le président en possession d'un pouvoir capable de contre-balancer les décisions du Senat, mais il existe certainement une fâcheuse erreur dans le fait que le Congrès puisse gouverner sans être en rapport intime et confidentiel avec les représentans du pouvoir exécutif... Un fait assez étrange de notre développement politique est que les Chambres dans leurs législations rejettent la direction du gouvernement; c'est là le seul exemple parmi tous les corps législatifs en existence... Constitué tel qu'il est, le gouvernement fédéral manque de force parce que ses pouvoirs sont divisés, de promptitude parce que les chefs sont multipliés, d'efficacité parce que les responsabilités ne sont pas nettes, enfin de direction compétente dans les actions.

Lorsque M. Wilson fut candidat au poste de gouverneur de l'État de New Jersey, il déclara publiquement son intention, s'il était élu, de porter en cela remède au système gouvernemental : il voulait être le vrai chef de son parti, et il veillerait à ce que les promesses faites par la plate-forme fussent mises en lois par le corps législatif; une plate-forme politique ne serait plus désormais un simple moyen d'arriver, *simply a thing to get in on*, ainsi que l'exprima un sénateur spirituel. En effet, pendant ces deux dernières années passées par lui à Trenton, M. Wilson a fait son possible pour tenir parole. Tout porte à prévoir que le même but sera poursuivi à Washington. Les études de M. Wilson, aussi bien que son gouvernorat, l'ont déjà familiarisé avec ce rôle. En voici un exemple pris parmi plusieurs. Dans un chapitre : *Des relations entre le pouvoir exécutif et le Congrès* de son livre *The State*, il écrit :

Washington et John Adams, — les deux premiers présidens, — d'après leur interprétation de la Constitution, s'adjugeaient le droit de se présenter en personne devant le Congrès, afin d'y prononcer leur message annuel. Mais Jefferson, le troisième président, n'étant pas un bon orateur, l'habitude se perdit et fut remplacée par le mode des messages écrits, qui s'établit fermement. Voilà l'origine d'une règle sacrée d'action constitutionnelle! (Le point d'exclamation est de M. Wilson.) Comprise de la première façon, cette clause aurait permis un échange d'opinions beaucoup plus simple, public et entraînant la responsabilité entre le pouvoir exécutif et le Congrès; mais ayant été interprétée différemment, cette clause ne permet au président qu'une déclaration de pure forme et sans portée. En conséquence, le pouvoir exécutif et le Congrès manquent entièrement de coopération et de confiance mutuelle, et cela à un degré qui n'a point de semblable.

M. Wilson, contrairement à Jefferson, est un excellent orateur et s'il reprenait l'habitude de Washington et d'Adams, la présentation des messages présidentiels pourrait contribuer largement au succès de sa présidence. Nous retrouvons aussi ce passage dans une des conférences qu'il prononça à Columbia :

Il est évidemment du devoir de tout homme d'État, quelle que soit la branche du gouvernement dont il fait partie, d'étudier avec soin les meilleurs intérêts du public et ce qui, dans la décision de cas difficiles et compliqués, donnera le plus d'autorité au gouvernement. Personne ne peut mieux jouer ce rôle que le président, et s'il a du caractère, de la modestie, s'il est dévoué, s'il a de la force et une connaissance approfondie des affaires, il pourra, en réunissant les éléments antagonistes de notre système, en former un corps puissant pour le bien public.

Au cours de cette même conférence, en parlant de la tendance du Sénat, dans ses rapports avec le président d'alors, « à montrer sa fierté d'indépendance, son désir de gouverner au lieu d'être un conseiller, son inclination d'accroître son autorité et de diriger en quelque sorte la politique de gouvernement, » M. Wilson fit cette remarque suggestive : « Le président pourrait être moins raide, moins hautain, pourrait agir d'après l'esprit de la Constitution, et, de sa propre initiative, établir des liens de confiance avec le Sénat. » Ce fut par ces moyens que M. Wilson conquit magistralement, plus d'une fois, le corps législatif de l'État de New Jersey.

Du fond de son cabinet académique, M. Wilson a aussi pesé soigneusement les raisons pour et contre « l'appel à la nation, » arme dont le Président se sert souvent avec succès. Il parle ainsi dans cette même série de conférences :

Lorsque le Congrès est en session, le speaker de la Chambre prend souvent, aux yeux du pays, des proportions plus importantes que celles du président des Etats-Unis ; mais ce dernier, possédant l'attention de tout le pays dont il est l'avocat et le représentant, peut mettre la Chambre dans une fâcheuse posture, s'il en appelle à la nation. C'est là où se trouve la grande différence entre le président et le speaker, tous les deux semblant avoir, dans le cercle restreint de Washington, une puissance quasi égale... Le speaker ne s'adresse point à la nation ; il sentirait qu'il se couvre de ridicule en le faisant. Mais le président peut le faire quand bon lui semble, avec n'importe quels arguments, n'importe quels projets, n'importe quelles explications qu'il lui plaît de présenter. Tout le monde lira ce qu'il a prononcé, surtout si le public sent qu'il y a de l'électricité dans l'air ; mais peu de personnes liront ce qui se passe à la Chambre où il n'y a pas un député qui puisse parler au nom de l'assemblée entière ou au nom de la nation ; et si la nation se trouve être de l'avis du président, s'il peut la convertir à sa

cause, il devient le leader, que les Chambres le veuillent ou non ; elles se trouveront en une si mauvaise posture qu'elles seront forcées de céder... Le président doit étudier le tempérament et l'état d'esprit des deux Chambres avec lesquelles il va travailler, s'il veut amener son parti, ainsi que la nation, à accepter son programme et les mesures qu'il désire appliquer. La partie du gouvernement s'adressant le plus directement à l'opinion a la meilleure chance de réussir, et jusqu'à présent c'est là la part du président.

M. Wilson, dans ces derniers mois, a fait un pas décisif vers un appel à la nation. Il a usé d'un procédé que, à moins que nous ne nous trompions, aucun président élu mais non pas encore installé, n'avait employé. Nous voulons parler de la série d'articles qui ont paru dans *The World's Work*, articles dont il a été question plus haut et qui constituent une espèce de profession de foi publiée avant la lettre. Lorsque, en quittant la Maison-Blanche, M. Roosevelt devint un collaborateur régulier de l'*Outlook*, certains milieux considérèrent que cette conduite manquait de convenance. M. Wilson est allé plus loin, et nous retrouvons encore ici sa manière de faire lorsqu'il était gouverneur et qu'il adressait au peuple de New Jersey des messages remplis de ses actes et de ses projets politiques. Il n'est donc pas étonnant de voir certains journaux américains se demander : « N'aurons-nous pas, après tout, en Wilson un autre Roosevelt ? » Cette rumeur commença à circuler lorsque, dans une conférence publique faite en décembre, M. Wilson menaça de « pendre plus haut qu'Haman quiconque essayerait de créer artificiellement une panique financière, » et lorsque, quelque temps après, il déclara qu'il avait l'intention d'arborer pour quatre ans son *war paint* (couleur dont les Indiens s'enduisent la figure avant de faire la guerre). Mais je crois qu'on se rapprocherait davantage de la vérité en répétant ce qu'il a dit, dans son histoire du peuple américain d'un de ses prédécesseurs à la présidence, M. Grover Cleveland, qui lui aussi, appartenait au parti démocratique : *He was not touched with the older sophistications of politics, his face set forward, his gifts the gifts of right action* (1).

THÉODORE STANTON.

(1) « Il ne se laissait point toucher par les sophismes démodés de la politique, il envisageait l'avenir, et il avait la faculté d'adapter exactement son action aux circonstances. »

L'ÉCOLE NAVALE

L'École Navale est installée, en rade de Brest, sur le vieux vaisseau le *Borda ;* elle y vit dans l'ordre, le travail, la discipline et le respect des traditions.

Petit à petit, elle évolue doucement, esquissant très lentement quelques-uns des progrès qui lui sont nécessaires. Elle étouffe cependant dans un milieu resserré, trop étroit, qui gêne son développement, qui arrête même les projets de son avenir. Seule de toutes les écoles de son espèce, elle n'est pas encore transportée à terre, et les difficultés de toutes sortes opposées à sa transformation, laissent redouter que de longs délais ne l'en séparent encore...

Elle n'est point à terre, elle n'est presque plus à la mer. Tout a changé autour d'elle ; le port de Brest, son lieu d'élection, s'est profondément modifié en raison des besoins de la marine actuelle ; la construction de jetées a rétréci sa rade, le *Borda* s'est réfugié dans ce nouvel abri. Puis les dimensions des cuirassés augmentant, il a fallu leur laisser la place de se mouvoir ; le *Borda* n'a plus tourné librement autour de ses ancres, il est devenu ce qu'on appelle en marine : « un ponton amarré à quatre. »

Le ministre de la Marine a bien décidé l'installation de l'École Navale à terre, c'est un point capital, mais il reste à exécuter cette décision, et là commencent les difficultés.

Une idée directrice doit avoir été clairement conçue et exprimée pour préciser ce que doit être désormais l'École Navale dans la Marine moderne.

Nous sommes à l'un de ces instans où un examen d'ensemble de la question s'impose.

L'école d'hier était admirablement comprise, elle était réellement ce qu'elle devait être. Les jeunes gens arrivaient à bord d'un vaisseau semblable à tous les vaisseaux de guerre de l'époque, ils y vivaient dans le même décor, de la même vie que les marins, employant dans leurs exercices le matériel usité dans toute la marine. Le *Borda* était mouillé au milieu de l'immense rade de Brest, exposé au vent et à la mer, évitant au gré du courant. Les élèves respiraient à pleins poumons l'air salin, montaient à tout instant dans la mâture, larguaient et serraient les voiles, puis, par tous les temps, armaient les embarcations, manœuvraient les bâtimens annexes analogues à ceux dont ils furent plus tard les officiers ; *ils vivaient à la mer dans la marine de leur temps.* L'École était, du reste, soigneusement organisée, nous pouvions la montrer avec orgueil aux visiteurs étrangers.

L'École Navale cependant n'a pas pu suivre la vertigineuse évolution de la marine moderne, le cadre qui l'enfermait l'en a empêchée. Sur ce vaisseau de bois, devenu simple caserne, la vie ne peut être celle des marins actuels. La vapeur, l'électricité ont succédé au vent pour nous donner la force, et les élèves ne s'accoutument pas, dans un contact permanent, à les comprendre et à les asservir. L'enseignement n'a pas pu réaliser les progrès obtenus ailleurs. La science, en effet, pour se mieux adapter à sa destination, s'est vulgarisée, son utilité apparaît de plus en plus comme liée étroitement à ses applications ; on admet avec raison, aujourd'hui, que l'exposé de théories n'est réellement efficace que s'il est accompagné de travaux pratiques appropriés et fréquens ; on donne ainsi aux esprits un aliment plus substantiel qu'autrefois, on les aide à vaincre par un intérêt tangible, leur paresse ou leur tendance à se distraire d'une étude trop attentive. Dans ce dessein, toutefois, il faut des appareils de toutes sortes, des instrumens, des machines, des ateliers, des salles de modèles, de manipulation, de larges espaces en un mot, impossibles à trouver sur un navire, quelque grand qu'il soit !

Dans l'impossibilité actuelle de donner à l'enseignement moderne de sciences appliquées l'ampleur et les moyens d'action indispensables, la science purement théorique a pris à l'École Navale un développement exagéré... A défaut de surface, elle a grandi en hauteur. Certains esprits n'étaient, du reste,

point opposés à cette tendance ; ils méconnaissaient le but général d'une École militaire, où l'enseignement ne doit pas être destiné à l'élite, mais à la masse. Si, en effet, un officier doit être instruit, il doit être avant tout un homme d'action documenté ; la science lui est par principe enseignée dans une mesure suffisante, pour être utilement appliquée. Dépasser cette mesure, qu'il faut du reste fixer très largement, semble une erreur et une utopie. Il ne suffit pas, en effet, de prescrire l'application d'un programme pour obtenir les résultats espérés, et l'on manque aussi bien un but en le dépassant qu'en ne l'atteignant point.

L'un des très distingués professeurs actuels du *Borda* disait un jour que, sur les soixante élèves dont il était chargé, trois seulement suivaient complètement son cours !

Un tel aveu suffit à condamner un système, une culture scientifique déterminée est indispensable pour comprendre et pénétrer les technicités de la marine, elle doit être effective et durable ; elle n'est pas destinée à se montrer simplement aux examens, mais bien plutôt à être utilisée constamment dans la carrière de l'officier ; elle ne doit pas être le privilège de quelques-uns, elle doit être le propre de tous ; elle ne doit pas être quelconque, elle doit être conforme à son objet. Il faut donc savoir la limiter au nécessaire, et accepter les conditions nouvelles de son enseignement.

Ces idées sembleront peut-être très terre à terre : il n'est pas flatteur de les exposer et de les défendre, mais tout ce qui brille n'est pas or, dit le proverbe, et à notre époque réaliste, où l'on vit très ardemment, il faut s'armer utilement pour l'existence.

Croirait-on que depuis quelques années seulement les élèves de l'École Navale font des devoirs écrits de mathématiques, doivent résoudre des problèmes, appliquent en un mot ce qui leur est enseigné ?

Jusque-là, ils apprenaient des cours, récitaient pour ainsi dire des leçons; ils avaient l'apparence quelquefois brillante d'une instruction mathématique, mais rarement son utile réalité. Les cours techniques n'étaient de cette façon pas reliés aux cours scientifiques ; la dépendance mutuelle, toute naturelle, des uns et des autres, ne ressortait pas pratiquement.

De cette conception fausse de l'instruction, il résultait chez les officiers une inexpérience absolue des calculs, et, plus tard,

dans les circonstances journalières de leur carrière, ils ne songeaient même point à y recourir, ne sachant comment en combiner les données.

Il n'en est plus ainsi heureusement, mais tout n'est point encore parfait; et un nouvel esprit devrait animer l'École. L'enseignement scientifique doit devenir moins spéculatif et plus franchement utilitaire; les conditions de cet enseignement exigent une modification complète de l'état de choses existant, un changement de milieu, un élargissement des facilités de l'instruction. Comme ces industriels prévoyans qui remplacent opportunément un outillage désuet et insuffisant, nous devons abandonner, sans retour et sans regret, l'idée vieillie de l'École flottante où nous sommes trop à l'étroit, nous devons chercher à terre les espaces désormais indispensables, nous devons édifier une École nouvelle large et bien comprise, où nous donnerons une formation judicieuse à nos futurs officiers.

L'École Navale, en tant que *Borda*, n'est du reste qu'une étape dans cette formation, elle est continuée par une autre École dite d'application, jusqu'ici entièrement indépendante, mais qu'une récente décision a placée sous l'autorité commune d'un officier général commandant les Écoles de l'Océan.

Ici encore nous vivons en quelque sorte dans le Passé. L'École d'application était un admirable complément de l'École Navale d'autrefois, de cette École Navale où tout était simple, où ne s'étaient manifestées aucune des exigences de la Marine moderne.

En sortant du *Borda*, les aspirans devaient appliquer ce qu'ils avaient appris en manœuvre et en navigation, le reste était de peu d'importance et venait pour ainsi dire par surcroît. Les futurs officiers, en même temps, s'habituaient à la vie intérieure d'un vaisseau de guerre; ils prenaient contact avec les hommes dans le commandement; ils recevaient des leçons d'autorité!...

L'École d'application était donc surtout une école de manœuvre et de navigation, une école d'accoutumance à la vie militaire maritime. Elle fut installée pour la premiere fois sur le vaisseau le *Jean-Bart*. Le fait que le *Borda* était immobile en rade de Brest et que le *Jean-Bart* faisait campagne établissait nettement le partage entre les programmes d'instruction des

deux Écoles; l'obligation d'une liaison entre elles ne se faisait pas sentir.

L'application, telle qu'elle était envisagée, était une continuelle leçon de choses: les traversées à la voile de la marine d'alors n'avaient pas la fastidieuse monotonie des routes à la vapeur, où le temps est simplement rythmé par le bruit cadencé des machines. Le quart, dans la navigation à la voile, maintenait l'attention sans cesse en éveil; les exemples de manœuvre étaient de tous les instans; la vie maritime était ainsi bien remplie, elle était un véritable apprentissage, et, quand, après un brillant et savant mouillage, le vaisseau s'arrêtait dans un port, les élèves méritaient le repos et les distractions qu'ils y venaient chercher. Leur faire voir du pays, les intéresser, élargir leurs horizons, leur donner l'amour de la carrière embrassée, était, en effet, une autre raison d'être de l'École.

Cet âge d'or n'eut qu'un temps. Comme le *Borda*, l'École d'application ne suivit pas la rapide évolution de la Marine. Atteinte d'une sorte de trouble dont elle discernait mal les causes, l'École devint inquiète. Elle souffrait et cherchait un remède à l'insuffisant emploi de son temps, aux lacunes de son instruction.

La manœuvre et la navigation n'étaient plus les seules sciences maritimes avec lesquelles il fallait se familiariser; aussi bien, sans diminuer d'importance, s'étaient-elles, elles-mêmes, simplifiées dans leur utilisation.

La vapeur et l'électricité, l'artillerie et les torpilles faisaient chaque jour de nouveaux progrès, devenaient d'un emploi plus essentiel et les moyens d'action manquaient pour leur pratique et leur application! Les machines employées étaient vieillies et démodées, le matériel électrique existait à peine; celui d'artillerie, de torpilles était franchement insuffisant. L'École d'application était en quelque sorte anémiée dans sa substance, elle souffrait de ne pouvoir « appliquer!... »

Ici, encore, intervint la théorie, la science parlée : les conférences furent multipliées, de véritables cours institués; ce fut le recommencement du *Borda*; mais sans entente préalable, sans liaison entre les deux directions; les méthodes exposées étaient quelquefois contradictoires.

En fait, le but de l'École d'application était méconnu, son esprit était faussé! Le mal devint évident, il attira l'attention

une heureuseuse réaction fit récemment décider la substitution de la *Jeanne-d'Arc*, croiseur cuirassé, bâtiment de combat, au *Duguay-Trouin*, ancien transport et simple bâtiment de mer.

C'est une amélioration indiscutable dont on peut profiter pour donner à l'École navigante sa véritable orientation.

L'enseignement doit y être conçu et constamment maintenu en harmonie avec celui de l'École à terre : c'est l'ensemble de ces deux institutions qui constitue l'École Navale, et l'on serait presque tenté, pour éviter un dualisme dangereux, d'enlever à la *Jeanne-d'Arc* le nom d'École d'application pour lui laisser le nom plus approprié d'École Navale navigante.

L'application, à proprement parler, ne peut en effet être désormais autonome; elle est trop variée pour se concentrer sur un seul bâtiment, la Marine est devenue trop compliquée, son matériel est trop spécial et un navire isolé est un milieu trop étroit. Il est des applications inévitablement liées à l'exposé de théories qui appartiennent à l'École à terre; d'autres ne peuvent être suivies efficacement que dans une ambiance particulière, celle des Écoles de spécialité de la Marine.

Ainsi, dans l'une et l'autre école, tous les besoins d'instruction, de formation des officiers de marine, se manifestent un peu mêlés, un peu confus; ils demandent à être classés, coordonnés. L'École Navale ne doit pas être révolutionnée; beaucoup de ses traditions sont excellentes et devront être maintenues; mais elle veut une réforme importante et raisonnée, inspirée par un examen d'ensemble de sa situation.

Le transport à terre doit y conduire par une revision réfléchie du passé, une interrogation presciente de l'avenir, et une solution définitive des problèmes du présent.

C'est une tâche ardue et laborieuse; il est indispensable de l'accomplir dans son entier et pour en faciliter l'exécution, pour fixer les idées, rien ne peut être plus utile que de chercher à définir, au préalable, le rôle et la destination de l'officier de marine de nos jours.

***

L'officier de marine est, avant tout, un homme d'instruction générale, un homme de commandement. Ceux qui connaissent mal ses obligations ont souvent critiqué ses prétentions à l'universalité; ils lui en ont fait un grief, bien à tort. Cette univer-

salité, pour modeste qu'elle doive être, est étroitement imposée aux chefs marins militaires. Un bâtiment de guerre, en effet, est, pour ainsi dire, un être vivant ; des organes de toutes espèces remplissent les fonctions nécessaires à sa vie artificielle. Pour que ces organes fonctionnent harmonieusement, ils doivent être dirigés par un esprit unique, celui du commandement. Il ne suffit pas de placer un commandant sur une passerelle, il ne suffit pas de lui entendre donner des ordres pour qu'un énorme cuirassé moderne se meuve et agisse instantanément suivant les circonstances ; il faut que, dans chacune des parties du bâtiment, un représentant de l'autorité, inspiré de son esprit et dégagé de toute préoccupation particulière, transmette et fasse exécuter les ordres reçus. Partout, pendant le combat, des hommes de toutes spécialités, de tous métiers, seront réunis ; chacun aura sa tâche individuelle prévue dans l'ordonnance générale, et, si rien d'anormal ne se produit, il l'accomplira suivant des indications préalables. Mais, si un accident survient, si d'autres dispositions urgentes doivent être décidées, tous ces hommes de spécialités, quels qu'ils soient, ces hommes incomplets, pour ainsi dire, sont désorientés et tournent instinctivement les yeux vers le représentant du commandement, vers l'homme d'instruction générale, en qui chacun reconnaît une compétence dans sa propre spécialité. L'agent d'initiative, d'autorité, l'homme de commandement, c'est l'officier de marine.

Un tel ordre, une telle méthode, une telle cohésion sont indispensables pour assurer une organisation efficace du combat.

Il ne faudrait pas conclure de cette définition que l'officier de marine n'est jamais spécialisé lui-même. A côté du combat, il y a la vie courante, la navigation, la charge, l'entretien, la mise en œuvre du matériel, l'instruction du personnel. Bien plus qu'autrefois, au contraire, l'officier de marine devra se spécialiser, il devra même accroître sa compétence dans sa spécialisation, parce que le matériel s'est compliqué et que son utilisation devient de jour en jour plus importante et plus délicate. Cette spécialisation devra cesser d'être fugitive, temporaire, l'officier y consacrera la plus grande partie de sa jeunesse ; il y acquerra, il y emploiera une valeur technique réelle, nécessaire au bien de la marine ; mais le but de sa vie ne peut être limité à cette spécialisation et, pour particulières que soient ses études,

il ne négligera pas les autres branches de son métier; pour spécialisé qu'il soit, il ne cessera pas d'être mêlé à la vie courante du bâtiment. Il restera un homme d'instruction générale, destiné à suivre sa carrière et à exercer des commandemens de plus en plus importans, de plus en plus généraux, qui sont sa destination essentielle et définitive.

C'est bien dans cet esprit que de récentes décisions ministérielles ont modifié notre organisation. Les jeunes officiers seuls désormais seront envoyés aux Écoles et ils ne pourront choisir qu'une spécialité; ils y feront une sorte de carrière, ils y serviront dans des situations croissantes en attendant d'en sortir, devenus plus âgés, pour généraliser leurs fonctions maritimes.

Cette conception du rôle de l'officier n'est pas nouvelle; elle a été de tous les temps, bien que la nécessité en fût quelquefois moins apparente.

A l'époque brillante de la marine à voile, l'officier de commandement était l' « officier rouge, » à côté de lui, dans les ports et sur les bâtimens, servaient les « officiers bleus, » les officiers de détails, les officiers de métiers spéciaux.

Entre ces deux sortes d'officiers qui, l'une et l'autre, étaient nécessaires, il y avait malheureusement plus qu'une différence de fonction, il y avait une différence de caste. La Révolution, en modifiant brutalement cet état de choses, n'eut pas le temps de reconstituer utilement ce qu'elle avait détruit.

De nos jours, en réorganisant la maistrance, en l'instruisant de plus en plus, en tirant de son sein des adjudans principaux, en multipliant leur nombre et leurs emplois, nous tendions purement et simplement au rétablissement des « officiers bleus; » nous n'osions pas cependant avancer dans cette voie aussi hardiment que nous l'eussions dû. Pour démocrates que nous étions, nous hésitions à ouvrir largement l'avenir, dans leurs métiers mêmes, à ces hommes dévoués, intelligens et capables qui méritaient certainement plus que nous ne leur avions donné jusqu'ici. Aussi bien dans les arsenaux que sur les bâtimens, il y avait place pour des officiers de métier, de toutes spécialités; leur présence à bord permettrait même, après un remaniement heureux des fonctions du commandement, de diminuer ou au moins de ne pas augmenter le nombre des officiers de marine embarqués et par conséquent de remédier, dans une certaine mesure, à la crise pénible et inquiétante de l'avancement.

Là encore, l'esprit nouveau semble avoir récemment inspiré d'heureuses décisions.

Pour résumer et préciser ce qui précède, l'officier de marine doit être un homme de connaissances générales, un homme cultivé, également instruit et exercé dans toutes les branches du métier maritime militaire ; il doit être apte à donner des ordres, indistinctement, dans toutes les parties du bâtiment, à tous les hommes qui y sont employés : en un mot, quand il est de quart, il doit être capable d'exercer la délégation complète de pouvoirs qu'il devrait recevoir du commandant.

Par ailleurs, il se spécialise pendant la première partie de sa carrière dans une des branches particulières de son métier ; il reçoit une instruction supplémentaire détaillée, plus complète dans une école de spécialités et devient ainsi, incontestablement, capable de diriger le service qui lui est confié.

Pour alléger une tâche aussi difficile, pour établir un lien hiérarchique dans chaque spécialité entre le commandement et l'exécution, pour donner enfin une satisfaction légitime aux hommes de métier qui consacrent leur existence au service de l'État, des officiers venant du rang et restant attachés à leur spécialité, sont largement employés, tant dans les arsenaux que sur les bâtimens de la flotte.

Cette conception du rôle et de la destination de l'officier de marine conduirait à une organisation générale nouvelle de nos états-majors ; cette organisation devrait être très étudiée, elle serait exposée à bien des critiques difficiles à désarmer, elle se heurterait entre autres à deux obstacles sérieux : l'existence d'un corps d'officiers mécaniciens et celle d'une école d'élèves officiers de marine.

L'existence d'un corps d'officiers mécaniciens met en question l'unité, l'harmonie recherchées dans le commandement : l'existence, pour la formation d'officiers de marine, d'une école autre que l'École Navale met en question la réelle efficacité des méthodes adoptées par celle-ci dans l'instruction et l'éducation de ses élèves.

L'École Navale ne peut être utilement organisée, l'espèce et l'étendue de son enseignement ne peuvent être judicieusement discernées et précisées, si la marine ne sait prendre, sur ces deux questions d'importance primordiale, des décisions nettes et définitives.

***

Si, lors de la première apparition de la vapeur, les officiers de vaisseau, comme on les appelait alors, avaient été réellement conscients de leur rôle et de leurs devoirs, le problème épineux des mécaniciens n'aurait pas été posé. Dès le principe, les officiers de vaisseau auraient compris leur obligation de commander directement dans la machine, aussi bien que dans toute autre partie de leur bâtiment; ils se seraient faits les initiateurs du progrès naissant; ils auraient pressenti l'importance capitale du nouveau moteur et la nécessité de le prendre et de le maintenir sous leur direction exclusive.

Il n'en fut pas ainsi, peu d'officiers suivirent le brillant exemple de l'amiral Labrousse; la méfiance des choses nouvelles, la crainte de s'y montrer inférieurs, les éloignèrent sans doute des études qu'ils auraient dû entamer et poursuivre. A cette époque, il était de bon ton de plaisanter la machine, l'huile et la graisse qui salissaient les ponts et empestaient les navires, on faisait la chasse aux « pieds noirs ! »

En fait, les mécaniciens ne constituèrent pas une spécialité similaire des autres dans l'organisation générale des Équipages de la Flotte. L'unité de commandement reçut une première atteinte; un corps particulier d'officiers mécaniciens fut créé. Modeste d'abord, il grandit avec l'importance des machines; ses grades se multiplièrent, si bien qu'il est dirigé aujourd'hui par des officiers généraux. La politique se mêla de l'affaire, les jalousies aigrirent les discussions; les officiers nouveaux furent traités de « démocrates, » alors que les anciens passaient pour des « aristocrates. » A un certain moment, les relations réciproques furent très tendues, puis elles devinrent meilleures dans l'accoutumance des situations acquises. Il existe cependant encore une dualité sans objet réel, dualité onéreuse pour le budget et qui peut offrir de sérieuses complications dans l'avenir.

Tout d'abord, avant de discuter plus à fond cette situation spéciale, hâtons-nous de mettre au point la prétendue question politique. Elle ne peut et ne doit pas exister en semblable matière, où seuls doivent être envisagés les intérêts de la Marine et de l'État ! Le recrutement de tout corps militaire ne peut être que démocratique sous notre régime politique, et,

quelles que soient les décisions prises par le ministre en vue de l'organisation générale de l'état-major de nos bâtimens, cette organisation ne pourra que respecter les droits de chacun et assurer aux plus dignes les fonctions qu'ils recherchent.

Depuis l'époque où les officiers de vaisseau, méconnaissant leur rôle, dédaignaient l'étude des machines, les idées ont fait du chemin. Les fonctions de commandans de torpilleurs, d'officiers canonniers, d'officiers torpilleurs, d'officiers électriciens, conduisirent les jeunes générations à s'occuper du détail des choses; d'un autre côté, les cours professés à l'École Navale devinrent de jour en jour plus développés, plus complets ; la pratique des machines, tout en restant encore très insuffisante, fut graduellement augmentée. Les mœurs évoluèrent enfin, la vapeur, l'électricité, les moteurs de toutes sortes devinrent familiers dans l'existence courante. Si l'École Navale complétait heureusement son enseignement, et si un certain nombre d'officiers sortant de son sein se spécialisaient ensuite dans l'étude des machines, on ne peut dire que, à l'imitation des étrangers, nous ne puissions charger des officiers de vaisseau de leur direction et de leur conduite.

Cette délicate question des mécaniciens n'est pas, en effet, exclusivement française ; elle se pose partout à la fois, manifestant ainsi la réalité de l'intérêt qu'elle mérite. En Angleterre, aux États-Unis, en Italie, elle a été résolue de façons différentes et inégalement heureuses.

En Angleterre, on a recherché l'unité de corps en recevant au même titre, à l'École navale, tous les jeunes gens destinés à diriger les services divers des bâtimens de l'État. Leur éducation, leur instruction sont identiques et les jeunes officiers choisissent, à un certain moment, leur spécialité exclusive et presque définitive.

Cette manière de faire n'a, paraît-il, pas donné toute satisfaction ; le système manque de souplesse en rendant peut-être la spécialisation trop absolue.

Bien que les officiers supérieurs aient le choix de rentrer dans le cadre général ou de continuer leurs services spéciaux dans les arsenaux, personne ne veut être mécanicien. Il y a sans doute une question de mœurs et d'habitude que le temps résoudra ; la réforme semble, en tout cas, demander des retouches.

En Amérique, la réforme fut plus immédiate, et aussi moins

préparée; ce sont, dès à présent, des officiers de marine qui dirigent les appareils des bâtimens de l'Union. Ils supportent aisément leurs nouvelles responsabilités, mais l'organisation générale, trop hâtive, n'a pas été accompagnée de mesures transitoires. Il n'y a pas eu d' « étape. » Le personnel inférieur, étant insuffisant, a dû être complété par des élémens jeunes et instruits empruntés à l'industrie. C'est un danger, parce que, très normalement, ces élémens jeunes et instruits, supérieurs à leurs fonctions, réclameront un jour, réclament peut-être déjà, des avantages que l'organisation adoptée ne prévoit pas ; elle ne pourra pas les leur concéder sous peine de faillir à son principe. Ce sont des difficultés pour plus tard.

Nous devons profiter de ces exemples pour en éviter les écueils, en même temps que nous devons étudier les moyens inspirés par nos traditions et nos idées pour préparer et réaliser chez nous une évolution similaire.

Une réforme de cette espèce et de cette importance doit être largement et équitablement envisagée ; elle ne doit léser aucun intérêt acquis ; elle doit être, dans notre pays, franchement démocratique et assurer désormais, dans une nouvelle organisation générale, la satisfaction des intérêts supérieurs de la Marine.

Dans l'état actuel des choses, le personnel mécanicien est divisé en deux parts distinctes nettement séparées l'une de l'autre, bien que la première soit l'unique source de recrutement de la seconde.

Le personnel inférieur dont l'avancement est strictement borné est, il faut le dire, à juste titre mécontent ; il revendique le droit d'améliorer son avenir.

Le personnel officier est très supérieur à ses fonctions, et c'est là le véritable défaut du système. Nous sommes, en effet, arrivés à constituer un corps d'officiers mécaniciens composé d'hommes intelligens, instruits, cultivés ; nous avons exigé d'eux des connaissances de plus en plus étendues. Tout naturellement, nous avons dû créer, pour satisfaire leurs ambitions légitimes, des situations de plus en plus élevées ; elles correspondaient certainement à leurs mérites individuels, mais elles étaient, au fond, exagérées pour leur rôle, et dès lors à tout le moins inutiles.

Les hommes, dont nous avons besoin pour encadrer nos ouvriers mécaniciens, ne doivent être ni des savans, ni même

des gens cultivés: les machines sont construites, étudiées, réglées, avant d'être livrées au service actif, et lorsque des réparations essentielles se présentent, nous trouvons dans les arsenaux et dans les ports les spécialistes nécessaires pour les diriger. A bord, il suffit en somme d'entretenir, de visiter, de manœuvrer les appareils, d'y faire les réparations courantes, c'est affaire de pratique, de soins et d'attention. Plus les machines progressent, plus elles se simplifient, plus l'entretien, la visite, la manœuvre et les réparations deviennent des choses faciles et familières.

Nos officiers mécaniciens sont presque des ingénieurs; c'est vraiment une exagération d'en embarquer cinq sur un bâtiment. Le quart dans les machines ne vaut pas la présence permanente d'hommes de cette instruction et de cette valeur.

Les machines des cuirassés ne sont ni plus compliquées, ni plus difficiles à conduire et à manœuvrer que celles du paquebot *France;* et cependant, la Compagnie générale Transatlantique ne recrute jamais ses mécaniciens parmi les officiers de la marine militaire, parce qu'elle sait ne pouvoir leur offrir les conditions qu'ils seraient en droit de réclamer.

Sur les bâtimens de guerre, il nous suffit d'une direction éclairée et d'une exécution adroite et dévouée: si les officiers de marine, spécialement instruits et formés, peuvent nous donner cette direction, nous n'aurons pour les aider qu'à chercher des praticiens expérimentés et leur assurer dans leur carrière, après des efforts persévérans, de larges satisfactions relatives.

Ces praticiens, nous les trouverons sans peine dans le personnel méconnu de la maistrance. Pour les recruter et les organiser dans l'avenir, nous devrons éviter l'écueil apparu dans la marine des États-Unis, et c'est là un point des plus délicats sur lequel il convient de se bien expliquer. Il est inutile et il serait dangereux de demander aux candidats mécaniciens une instruction trop élevée. En le faisant, nous écarterions des sujets intéressans auxquels nous pourrions ouvrir un avenir avantageux et nous attirerions, en les trompant, d'autres sujets dont nous ne pourrions satisfaire les ambitions. La santé morale d'un corps dépend de la bonne humeur des gens qui le composent. Nous devons proportionner l'espèce de notre recrutement aux situations que nous pouvons offrir.

Un certain nombre des jeunes gens, que les écoles d'Arts et

Métiers nous destinaient jusqu'ici, s'écarteront probablement de la Marine ; nous devrons, d'autre part, soigner davantage l'instruction de nos matelots, de nos gradés et préparer l'amélioration graduelle et justifiée de leur sort.

En agissant ainsi, n'aurons-nous pas été inspirés par un esprit vraiment démocratique, tout en satisfaisant au mieux les intérêts de la Marine ?

Nous aurons constitué une spécialité homogène, une maistrance élargie et un corps d'officiers des Équipages de la Flotte agissant sous la direction d'officiers de vaisseau soigneusement instruits eux-mêmes en vue de leur rôle. De la sorte seraient réalisées, sur nos bâtimens, l'unité d'organisation, l'unité de direction, l'unité de commandement.

Cette conception n'est point un rêve, c'est l'aboutissement fatal de l'évolution actuelle des choses. La réforme est inéluctable, elle ne doit être ni brutale, ni précipitée, elle doit être respectueuse des intérêts acquis.

Les officiers de marine seront préparés graduellement à leurs nouvelles fonctions, pendant que les officiers mécaniciens se prépareront eux-mêmes à modifier ou à élargir les leurs. C'est, en effet, une fusion des deux corps qui depuis longtemps a été envisagée comme la solution du problème. Les officiers mécaniciens qui ne voudraient pas en accepter les charges et les avantages continueraient normalement leur carrière et on pourrait fixer à vingt ans le temps au bout duquel la situation nouvelle serait définitivement établie.

***

Sans insister davantage sur cette importante question, nous aborderons le second sujet litigieux : l'existence, pour la formation des officiers de marine, d'une école autre que l'École Navale.

Cette École est celle des élèves officiers dite le « Saint-Maixent maritime. »

Les officiers de marine se recrutaient autrefois par l'École Navale et par le rang. Les premiers apportaient dans le service courant leurs connaissances, leur formation spéciale, ils émanaient régulièrement d'un concours; les seconds apportaient leur expérience particulière de la vie maritime; leur succès était la récompense de longs et fidèles services ; leur compétence

trop spécialisée les préparait mal toutefois à la généralisation de leur autorité; à de très rares exceptions près, ils s'y montraient inférieurs.

L'évolution technique de la Marine et l'extension des connaissances nécessaires à un officier rendaient impossible le maintien d'un semblable recrutement. Chacune des spécialités de la Marine devenait de plus en plus un métier qui absorbait l'officier marinier; il lui consacrait son temps et sa vie.

Un pareil état de choses aurait dû, comme conséquence, nous faire entrer résolument dans la voie qui semble suivie actuellement : créer, multiplier, employer des adjudans principaux, assurer ainsi l'avenir de la maistrance, dans chaque spécialité et dans un corps nouveau d' « Officiers des Équipages de la Flotte. »

Un autre ordre d'idées prévalut, et l'École de Brest fut créée. Elle n'a pas donné et ne pouvait donner les résultats espérés; non pas qu'elle n'ait produit certains officiers capables, mais l'esprit de sa création, les conditions de son recrutement s'opposent à son heureux développement.

Elle reçoit, après des examens que l'on s'efforce de rendre de jour en jour plus sévères, des jeunes gens sans expérience, sans services rendus, sans instruction suffisante. Ce sont, en fait, des privilégiés dont la maistrance s'explique et accepte difficilement la faveur. L'École leur donne une instruction qui veut se rapprocher de celle de l'École Navale et les sujets ainsi préparés fusionnent à bord du *Duguay-Trouin* avec les aspirans sortis du *Borda*. Le vice capital de cette institution est l'insuffisance de l'instruction générale initiale. Ce n'est point et ce ne peut être, en effet, sans raison et sans nécessité, que l'on exige des élèves admis à l'École Navale une culture littéraire et scientifique déterminée, base indispensable de l'enseignement technique supérieur.

En dépit d'un travail acharné, d'un excellent esprit, d'un zèle de tous les instans, aucune formation, aucun enseignement ne seront réellement efficaces, si cette base n'existe pas, et comment existerait-elle dans les conditions de recrutement de l'École?

Cependant cette École est née, elle vit, elle ne peut disparaître; mais elle doit évoluer, elle aussi, dans une voie de fusion, ou mieux de raccordement, non plus avec le *Duguay-Trouin*

comme aujourd'hui, mais avec le *Borda* lui-même dont elle ne serait plus qu'une source de recrutement,

Désormais, la Marine discernerait, dans le rang, les jeunes gens dont l'intelligence, au moins dégrossie, serait reconnue capable de se développer, de se cultiver, en même temps que leur conduite, leur tenue et leur caractère seraient jugés satisfaisans.

Ainsi sélectionnés, ils seraient réunis à l'École de Brest transformée, pour y suivre non plus une instruction technique complète, mais bien au contraire, de simples cours de culture générale. Pendant un temps à déterminer, ils seraient instruits et un sérieux examen final désignerait ceux d'entre eux capables de suivre utilement les cours de l'École Navale. Ils y seraient admis purement et simplement. Ainsi la fusion serait opérée dès l'origine; l'unité d'instruction et de formation serait réalisée, il n'existerait entre les deux provenances qu'une différence d'âge propice à la régularité future de l'avancement.

***

Nous arrivons au terme de notre étude; il nous reste à conclure :

Nous avons dit que l'officier de marine devait être un homme de connaissances générales, également instruit et exercé dans toutes les branches du métier maritime militaire, et nous avons ajouté qu'il devait se spécialiser, pendant la première partie de sa carrière, dans l'une de ces branches. Le but de l'École Navale est de réaliser la première partie de cette formation, laissant aux Écoles spéciales le soin de leur intervention ultérieure.

La durée d'instruction d'un officier de marine a été depuis longtemps fixée à trois années : deux années d'études sur le *Borda*, une année d'application sur la *Jeanne-d'Arc*.

Des esprits très distingués ont pensé qu'il serait avantageux de modifier profondément le partage de ce temps, de commencer par exemple à faire naviguer les élèves dès leur arrivée à l'École, pour les amariner, leur montrer la mer, ses dangers, ses difficultés, juger leurs aptitudes, éprouver leur vocation ; cette manière de faire, adoptée par les Allemands, se défend, elle ne s'impose pas ; elle correspondrait à une transformation complète de nos idées. Nous n'osons pas l'envisager, et cependant

elle serait séduisante et il n'est pas inutile d'en dire encore quelques mots.

Chaque nation a tout naturellement adopté pour son École navale un système de recrutement, d'instruction et d'éducation correspondant à ses mœurs et à ses habitudes. C'est ainsi que les Anglais, par exemple, recrutent tout d'abord presque des enfans qu'ils sélectionnent vaguement et dont ils dirigent d'une façon spéciale la formation dans un collège naval.

Cette méthode a bien ses avantages ; elle n'est pas la nôtre ; nous avons tendu cependant à nous en rapprocher quand nous avons réduit en 1900 nos programmes d'examens d'entrée jusqu'à nous contenter des connaissances exigées dans une classe régulière de l'Enseignement public, celle des mathématiques élémentaires.

L'École Navale, de ce fait, devenait un peu un collège naval, puisque l'importance de l'enseignement scolaire s'y voyait augmentée. Cette manière de faire était, en principe, acceptable ; elle pouvait même être désirable, mais à la condition expresse qu'elle entraînât une modification de l'organisation de l'École.

De nos jours, deux années d'instruction sont à peine suffisantes à donner l'enseignement maritime et technique ; on ne peut raisonnablement y faire une place à des compléments d'enseignement scolaire.

Réduire le programme d'entrée eût dû conduire, par conséquence, à un abaissement de la limite d'âge des candidats et à une augmentation de deux à trois années du temps de séjour à l'École Navale.

Alors, on pouvait envisager une organisation nouvelle et judicieuse des études, un emploi heureux du temps d'instruction scolaire, maritime, militaire et technique des futurs officiers.

La question ne fut peut-être pas envisagée à un point de vue aussi général, et la réforme réalisée boiteuse montra vite ses inconvéniens.

On était débordé, les réclamations des professeurs se multipliaient et on voulut réagir en revisant à nouveau les programmes d'entrée.

On est donc revenu, à tort ou à raison, à la tradition française où l'Université fournit des sujets tout préparés à recevoir l'enseignement spécial de l'École.

Les programmes ont été modifiés, et les nouveaux textes

sont entrés en vigueur cette année même ; l'expérience montrera s'ils ont été bien ou mal inspirés. Le but poursuivi, en les modifiant, était de compléter autant que possible, l'instruction générale des élèves avant l'entrée à l'École, pour que l'enseignement maritime disposât de tout le temps nécessaire à son efficace exposition.

Cette idée était, dans les conditions admises, d'une justesse indiscutable, son application était délicate pour le Conseil de perfectionnement des Écoles de la Marine. Une commission, quelle qu'elle soit, tend naturellement à surcharger les programmes en voulant faire la part des idées particulières de chacun de ses membres.

Certes, cette surcharge s'explique, ou s'excuse : les matières critiquées sont toutes utiles, mais le sont-elles au point d'être maintenues dans toute leur importance ? le sont-elles au point d'être préférées à d'autres qui leur ont été sacrifiées ? Quelle est la part des lettres ? quelle est celle des sciences dans la formation de l'esprit, du jugement des jeunes gens ? Problème ardu qui ne se pose pas seulement ici et dont les solutions multiples font l'objet d'ardentes discussions.

Un ancien inspecteur général des Mines, directeur de l'École des Mines, disait un jour que les mathématiques n'étaient point une chose absolue, mais une chose relative à l'usage qu'on veut en faire ; il ajoutait que la formation mathématique ne devait pas être la même pour les ingénieurs des Mines et ceux des Ponts.

Ne peut-on, *a fortiori*, réclamer pour les marins une formation spéciale ? Une limitation judicieuse de leurs études ne doit-elle pas être d'autant mieux acceptée qu'ils se présentent plus jeunes à leurs examens ?

Ces idées, peut-être inspirées par une sorte de particularisme maritime, ont été combattues par l'Université dont le particularisme parallèle réclamait le rapprochement des programmes de toutes les grandes Écoles de l'État afin d'unifier l'enseignement dans les Lycées. Des deux particularismes, le dernier eut le dessus et le programme de l'École Navale fut, sinon calqué sur celui de l'École Polytechnique, du moins tracé à son image.

Le temps passe et les centres de préparation à l'École Navale ne modifient en rien leurs habitudes ; les cours spéciaux de

« Navale » existent aujourd'hui comme ils ont existé hier et comme ils existeront sans doute demain. Les candidats sauront imposer leur maintien en ne fréquentant que les établissemens publics ou privés où ils les trouveront.

Pourquoi dès lors à ces classes spéciales ne pas pouvoir donner un programme spécial, utile à la Marine et soigneusement étudié dans son esprit?

Il est certainement logique de rechercher l'unité de l'enseignement dans l'Université jusqu'à un certain degré : le baccalauréat par exemple; jusqu'à ce degré qui devrait représenter en quelque sorte l'éducation classique, la culture générale commune à toutes les carrières; aller plus loin, n'est-ce pas poursuivre une chimère en nuisant aux intérêts d'Écoles qui, très différentes à tous points de vue, ne peuvent être ainsi assimilées?

Un programme d'école spéciale ne peut être que spécial, et si la Loi ne veut pas l'édicter ainsi, les mœurs auront tôt fait d'y obvier arbitrairement par la limitation et le cantonnement des questions posées aux examens.

Au moment où fut constitué le nouveau corps des Ingénieurs d'artillerie de la Marine, un programme très général d'admission fut hâtivement institué. Des hommes éminens furent nommés examinateurs d'entrée à l'École nouvelle; l'un d'eux, a-t-on raconté, après avoir posé à un candidat une question d'ordre mathématique très élevé, se tourna vers le président de la Commission d'examen et lui dit : « Pensez-vous, amiral, qu'il soit bien nécessaire d'avoir étudié ces choses pour construire des canons? »

Non, ce n'était pas nécessaire, et c'était même dangereux parce qu'il y a une limite aux connaissances de l'esprit de chacun et que ce n'est pas en les étendant davantage que cet esprit est rendu le plus apte au travail utile : là comme partout ailleurs, la vérité est dans la *mesure*.

C'est cette mesure qui ne paraît pas avoir été principalement envisagée dans l'élaboration du nouveau programme d'admission à l'École navale. Il reste, cependant, très supérieur à celui qui l'a précédé; il n'eût peut-être pas fallu l'amender beaucoup pour l'amener à l'équilibre désirable; ce sera sans doute l'œuvre de demain, le fruit d'une nouvelle expérience.

Cette expérience eût été certainement plus profitable si la

modification du programme avait coïncidé avec le transport à terre de l'École, avec son installation dans les nouvelles conditions de son existence. Ce n'est pas sans danger, en effet, que l'esprit de l'enseignement va être changé dans le vieux cadre du passé. Les nouveaux programmes y seront gênans et gênés.

Espérons, toutefois, dans un avenir heureux auquel le temps et les bonnes volontés de tous sauront utilement travailler.

***

L'École Navale, avons-nous dit, et nous y insistons encore, ne peut plus être désormais celle qui porte ce nom sur le vaisseau le *Borda;* elle doit s'élargir et devenir l'ensemble des institutions destinées à donner à l'officier sa première formation ; cette réunion n'implique pas une étroite dépendance mutuelle de ces institutions, mais une direction et une action harmonieusement établies dans un même esprit et dans un dessein commun.

A cet effet, l'École Navale comprendrait deux organismes distincts : l'École à terre et l'École navigante; ces deux écoles emploieraient dans des conditions déterminées le concours de différens services de la Marine.

L'École à terre compléterait l'instruction générale des élèves, leur donnerait les connaissances de principe en sciences appliquées, les leur ferait assimiler par des travaux pratiques multipliés et appropriés, les initierait aux choses de la Marine, commencerait leur éducation militaire. Elle disposerait de toutes les ressources utiles, qu'elles lui appartiennent en propre ou qu'elle les demande au grand arsenal dont elle doit être la très proche voisine.

Les officiers de marine ne doivent plus se contenter de connaissances et de pratique superficielles en vapeur, en électricité, en hydraulique, en explosifs, etc., en emploi de la force quelle qu'elle soit en un mot; l'un des buts essentiels de l'instruction de l'École à terre est de leur faire pénétrer à fond, en toutes ces matières, la raison d'être des choses, de leur faire vérifier par eux-mêmes, de leurs mains et de leurs yeux, la réalisation des phénomènes expliqués et étudiés.

Les méthodes modernes d'enseignement exigent des moyens dont l'École Navale ne disposait pas jusqu'ici ; en la transportant et l'installant à terre, nous les lui donnerons largement. Nous lui attribuerons les salles de modèles, de manipulation, les an-

nexes flottantes, les ateliers, les instrumens, les appareils de toutes espèces utiles pour donner aux applications techniques toute l'ampleur et toutes les facilités désirables.

Il en résultera des dépenses de premier établissement, d'entretien, de renouvellement, d'amélioration ; ce sont des dépenses nécessaires, indispensables ; l'heureuse évolution de l'École dépend en grande partie de leur franche acceptation. Bien dépenser, n'est pas dépenser peu, c'est dépenser avec à-propos.

Dans les conditions nouvelles de l'instruction, les exposés théoriques seraient constamment accompagnés d'applications, de leçons de choses. Les descriptions de matériel seraient réduites au minimum ; il y a mieux à faire pour employer le temps des élèves et il leur importe peu que le matériel ait telle ou telle forme, telle ou telle particularité, c'est une éducation de principes qu'ils reçoivent. Plus tard, quand ils seront officiers, ils connaîtront vite leur matériel, sans avoir besoin d'interroger leurs souvenirs d'école. La chose capitale est que leur esprit, leur jugement soient solidement formés, qu'ils aient acquis et assimilé effectivement les connaissances essentielles dans chacune des sciences appliquées à la Marine.

Ainsi serait précisée et limitée la part de l'École à terre : former les esprits, les cultiver et les préparer à recevoir l'enseignement complémentaire de l'École navigante.

Sans enlever en effet aux aspirans la joie de leur premier galon, sans rien changer à leur situation, l'École navigante perdrait son caractère quelque peu vague pour devenir franchement une troisième année d'étude dans l'École Navale. Sa tâche serait nettement ordonnée et on pourrait espérer y voir commencer la tradition indispensable aux Écoles et qui n'y a jamais existé. La *Jeanne-d'Arc* serait une École qui flotte et qui a un double objet : accoutumer à la mer, et, — ceci est nouveau, — transporter les études, pendant un certain temps, dans un milieu favorable : celui des Écoles de spécialités de la marine. La campagne d'instruction serait dès lors divisée en deux périodes distinctes : la première, laborieuse continuation de l'enseignement de l'École à terre, se passerait aux îles d'Hyères, dans cette magnifique rade d'exercices ; elle durerait quatre mois. L'enseignement de l'École à terre en artillerie, en torpilles, en applications militaires, aurait été conduit de telle sorte qu'il eût été utilement complété là, en em-

ployant toutes les ressources offertes par les écoles de spécialités.

Dans le même esprit qui nous faisait accompagner, à terre, l'exposé des théories par leurs applications techniques, nous aurons réservé la part utile d'instruction militaire des aspirans au moment où nous disposerons des moyens de la leur faire appliquer. Ils étudieront le matériel de combat, ils participeront aux exercices, aux tirs, avec les canonniers, avec les torpilleurs, dans les conditions de la pratique; ils seront ainsi placés vis-à-vis de réalités et prendront un contact effectif avec les choses de la Marine. Leur esprit plus mûri profitera mieux de ces leçons de choses dans leur ambiance naturelle.

Ces quatre mois ne seront pas trop longs pour compléter la période, à proprement parler, d'études de l'École Navale, puis l'École navigante retrouvera sa mobilité.

Dégagée de toute difficulté, de toute complication, sa tâche deviendra simple, elle sera ce qu'elle était autrefois : l'application de la manœuvre et de la navigation, la préparation à l'exercice de l'autorité, la transition entre la vie d'école et la vie militaire.

L'École Navale, ainsi comprise, formerait bien un ensemble coordonné; telle pourrait être dans ses grandes lignes son organisation ; les détails en auraient bien leur importance, mais leur exposé n'offrirait pas plus d'intérêt que leur réalisation de difficultés.

Un grand poète disait en parlant d'une de ses œuvres : « Ma pièce est faite, je n'ai plus qu'à y mettre les vers! » Ainsi les détails d'une organisation d'école sont aisés à préciser le jour où l'esprit dans lequel elle doit fonctionner est fixé d'une façon nette et définitive.

Ce qui est essentiel dans une semblable question, c'est l'examen d'ensemble qu'elle comporte, c'est d'établir la liaison et la dépendance entre l'École et le Corps qu'elle recrute, c'est de réaliser la coordination des élémens divers mis en jeu.

Contre-Amiral de Gueydon.

LA VOCATION HISTORIQUE
D'ALBERT SOREL

Les fragmens des lettres, adressées par Albert Sorel à sa famille et à son ami Eynaud, pendant les années 1870-1871, publiées par la *Revue des Deux Mondes*, nous ont appris comment les événemens ont formé l'historien, alors secrétaire à la Délégation de Tours et de Bordeaux et déterminé sa vocation. Ainsi ce jeune diplomate, qui ne sortait d'aucune école, — il était tout juste licencié en droit, — passionné de musique et de roman, et qui, désappointé par ses insuccès littéraires, parlait, en 1869 de « se résigner à l'histoire ou à la philosophie, » fut empoigné par la tâche du relèvement national, devint professeur et consacra trente années de sa vie à son œuvre.

J'ai cru intéressant de compléter les textes qui avaient paru. Encore que je ne me dissimule pas la difficulté qu'il y a pour un fils de retracer l'évolution intellectuelle et morale de son père, il m'a semblé que je ne devais pas garder pour moi seul les documens qui sont entre mes mains et qui éclairent l'inspiration du livre, autant que la vie de l'homme.

***

« Si j'étais quelque chose, — note Albert Sorel dans un fragment de journal, qui date de 1864, — j'étais un embryon d'artiste ou de critique. Le reste était le moyen. »

Bien qu'il eût été, dès l'enfance, à la grande école de la bourgeoisie provinciale, qu'il eût grandi au milieu des tradi-

tions de sa famille, il ne voulait pas demeurer à Honfleur, se consacrer aux affaires, et, bien qu'il eût songé vaguement au conseil général, puis, dans un avenir plus ou moins éloigné, à la députation, il se sentait attiré par l'existence indépendante : le démon des lettres le tourmentait. Afin de l'assagir, sans doute, on l'avait engagé à entrer dans la magistrature : son intime ami Albert Eynaud l'en dissuada et lui représenta la carrière diplomatique comme une carrière de pure apparence, qui laisserait tous les loisirs possibles à sa fantaisie.

Les décisions promptes n'étaient pas un goût en vigueur chez les proches d'Albert Sorel. Sur leurs conseils, il partit pour l'Allemagne, afin de visiter l'étranger, afin de se donner, aussi, le temps de réfléchir. Les notes qu'il conserva de son séjour à Berlin trahissent une extrême agitation cérébrale ; il est irrésolu, désemparé, sans défense contre ses tourmens d'homme et d'écrivain. Était-ce un signe précurseur de la maturité? Lorsqu'il revint en France, il était plus calme : il voyait plus clair dans sa pensée ; il savait prendre une décision.

« J'étais résolu, — déclare-t-il dans ses mémoires de 1872, que je citerai seuls désormais, — j'étais résolu à me laisser façonner par la vie, à me livrer entièrement à toutes les expériences, à combattre... toute tendance à se fixer quelque part, — jusqu'au jour où le temps aurait fait son œuvre, où l'expérience pourrait être considérée comme définitive. »

Cette expérience même devait être ingrate, souvent pénible. Très défiant de ses jugemens, — « le pour et le contre se présentaient successivement à moi si nettement, si vivement, » dit-il, — « séduit par le vague et l'idéal des idées abstraites, » inquiété par « l'isolement, l'affaiblissement, » que lui causera l'existence de Paris, perdu dans ses rêveries, auxquelles il peut se livrer impunément dans sa ville natale, il se résigna, par nécessité, après avoir passé sa licence en droit, à prendre une carrière, et c'est ainsi que sous les auspices de Guizot, il fut nommé, à la fin de décembre 1865, attaché au ministère des Affaires étrangères pour être placé, fin janvier 1866, par M. de Bonneville, à la direction du Nord. Tour à tour au bureau d'ordre et dans ce service, il collabora à l'*Annuaire de 1866*, où M. de Saint-Amand le fit entrer. Tout autre qu'Albert Sorel y aurait vu un avantage professionnel : mais, il n'est nullement ambitieux ; il tient, d'abord, à son indépendance ; bien plus, il enrage contre « les exigences

administratives, » qui lui ôtent de sa liberté. L'*Annuaire* n'intéresse que l'homme de lettres : « ce fut la clef de la *Revue* pour moi, une porte ouverte sur la littérature. » Telle restera, pendant quatre années, son opinion : le ministère n'est « qu'un moyen » qui lui permet de travailler à ses romans. Toutefois, ses instans sont comptés; il ne dispose que de deux heures et demie par jour pour ses lectures et ses écrits; il prend sur ses nuits, sur ses promenades; il est exaspéré. Mais, déjà, ses idées se forment par l'observation de l'esprit public et des événemens; il déclare que, quoi qu'il fasse, il « l'étudie à fond. » Déjà, il applique à son roman, — *la Grande Falaise*, — qu'il compose à cette époque, les procédés qu'il apportera plus tard à l'histoire; il se documente sur ses personnages; il crée les archives de son imagination.

Encore qu'il ne montre aucun empressement, on le distingue pour ses qualités.

« Je passais pour un aigle et pour un modèle, parce que je n'étais pas tout à fait ignorant, ni tout à fait flâneur. En outre, je suis naturellement *bon élève;* tout en détestant le collège, et ce qui y ressemble; justement à cause de cela, je suis régulier et respectueux, pour être débarrassé des discussions, blâmes, etc. Mais je déteste au fond la règle et les pions. »

On voyait en lui un « rédacteur de l'avenir. »

« Je mettais de la conscience à montrer ce que j'étais, — sans dire le fond de la pensée, — que je cachais à moi-même, et que je n'aurais pu du reste indiquer sans paraître fourbe, paradoxal et timbré. »

Il s'amusait à plaisanter, « bavarder, » discuter à perte de vue. Les camarades qu'il rencontrait, alors, recherchaient ses entretiens et le voyaient passionné de politique et de littérature. D'aucuns, avec une extrême finesse, devinèrent sa pensée, tel M. Armand Nisard et tel M. Frédéric Masson, dont Albert Sorel fut heureux d'être le parrain à l'Académie Française et dont le jugement sur son œuvre fut l'un des plus précieux à l'esprit du savant, comme au cœur de l'ami. Ils se réunissaient souvent, s'expliquaient avec une belle franchise; ils étaient incapables de dissimuler les idées, blâmes ou éloges, ni les sentimens qu'inspire la confiance mutuelle.

Cependant, Albert Sorel, en quittant le ministère, se hâtait vers son petit appartement, rue de l'Université, afin de se plonger

dans ses chers manuscrits. C'est alors qu'on lui proposa une nouvelle collaboration à l'*Annuaire* de 1868, sur la campagne de 1866. Elle était anonyme. L'étude tomba sous les yeux de Buloz, qui la publia dans la *Revue des Deux Mondes*.

« Mon article a réussi, autant, mieux même que je ne pouvais l'espérer, écrit Sorel à son père, le 22 octobre 1868. On l'a attribué, bien entendu, dans beaucoup de journaux, au Duc d'Aumale, — comme tout ce qui n'est pas signé dans la *Revue*. — Au ministère, tous les gens auxquels je tiens m'ont fait des complimens. Enfin, le chef de cabinet du ministre, M. de Saint-Vallier, près duquel j'avais été envoyé et qui ne m'avait jamais parlé, — m'a dit à peu près ceci : « Je vous fais compliment de votre article. Je l'ai lu avec beaucoup d'intérêt. C'est un des exposés les plus exacts, les plus complets de la question ; du reste, vous avez eu le suffrage du meilleur juge : M. Buloz. » Je t'écris cela, mon cher père, non pour me faire valoir à tes yeux, mais comme tu m'as permis toujours de travailler comme je voulais, je suis heureux quand je peux te faire voir que je n'ai pas perdu mon temps. »

Cependant, — avec fort peu de déférence pour un travail aussi grave, — Albert Sorel avait écrit à Eynaud, le 4 septembre, que l'*Annuaire* l'importunait fort ; il le comparait, même, à une « tuile » et ne cessait de se plaindre du peu de temps qui lui restait pour ses loisirs. Il ne vit, au fond, dans son succès, qu'un moyen de donner des œuvres d'imagination à la *Revue des Deux Mondes*. Si elle ne fut pas hospitalière au romancier et s'il en retira quelque amertume, ces échecs semblent presque justifiés, à distance. Buloz avait discerné la vocation de l'historien, encore confuse, certes, puisque très inconsciente. Elle se manifestait déjà, par les dons d'exposition, de clarté, par le sens des rapprochemens et, si le jeune diplomate se plaignait d'être confiné dans les études sur l'Allemagne, si toute spécialisation lui répugnait, ces travaux l'initiaient cependant à la méthode, à la critique sur les documens vivans.

Néanmoins, il se trouve mal à l'aise au ministère ; il médite de le quitter « en achevant l'expérience consciencieusement. » Il cède au découragement :

« J'étais absolument seul à travailler, je n'avais personne à qui me confier, personne pour m'aider. La plupart de mes efforts devaient tourner contre moi-même, en m'engageant plus avec

le ministère. Je ne disposais ni de tout mon temps, ni de tous mes moyens. »

Tel était, nous racontent ses *Mémoires*, son état d'esprit en mai 1870.

Quelques mois plus tard, la même année, survint l'épisode qui devait l'édifier définitivement sur ses idées :

« Le 4 septembre au soir, j'allai voir d'Almeida. Je lui dis : — Je crois que je puis être bon à quelque chose... Que l'on m'emploie à la moindre chose, c'est une affaire de patriotisme, je suis prêt à faire pour cela tout ce qu'on voudra. — Il écrivit un mot à Picard, faisant valoir ma connaissance de l'Allemagne.

« Le 5 au matin, je vis Hetzel, — Sorel lui avait été présenté antérieurement par d'Almeida. — Il me dit : « Que devenez-vous? — Je ferai ce qu'on voudra, mais ce n'est pas pour moi le moment de quitter le ministère. »

« — Voulez-vous une lettre pour Jules Favre ? »

« Je le remerciai. Il écrivit aussitôt une lettre très flatteuse pour moi... Il me recommanda de voir Favre.

« Je gardai la lettre deux jours dans ma poche. Je la remis le 7 à un secrétaire de Favre, que je ne vis point et que je n'ai jamais vu.

« Le 8, je fus nommé attaché payé. »

Désormais, les événemens forment la pensée d'Albert Sorel : ils le prendront, l'accapareront, l'obligeront à sortir de lui-même. Comme la plupart des écrivains normands, Sorel souffrait de l'impossibilité où il se trouvait de livrer le fond intime de son esprit. Il en avait la pudeur. Jamais, — m'avoua-t-il, — jamais il ne réussit à écrire une pièce de vers, qui exprimât ses sentimens. Avec cela, il épiloguait ses passions, se perdait en analyses subtiles, doutait de lui-même, maladivement : il ne parvenait pas à réaliser une œuvre subjective, et c'est pourquoi, la guerre détournant ses regards du paysage intérieur, le rendit objectif, le jeta dans l'histoire, en le forçant à parler des autres hommes, dans le passé, — ce qui est, pour certains caractères, la seule façon de parler de soi, dans le présent. Albert Sorel était musicien ; il savait l'art de transposer.

A Tours, puis à Bordeaux, il connut la joie de « servir à quelque chose. » Toutefois, si active que fût son existence, si

poussé qu'il fût à prendre une part directe à l'action, il se rend compte qu'il n'est pas né pour la politique.

« La confiance que me témoigna Chaudordy et le rôle de secrétaire particulier qu'il me donna, me lancèrent dans l'action comme je n'y avais jamais été. Ce fut pour moi une complète et décisive expérience. En même temps que je retrouvais le calme dans ce travail, je sentais que j'allais pouvoir fixer mes opinions sur moi-même et faire la dernière épreuve... Je sentais que l'on tirait de moi tout le parti possible dans les circonstances données.

« Le métier que je faisais était uniquement un métier de journaliste et de polémiste-publiciste, comme on dit. Rien du diplomate et de l'homme d'État. Je cherchais des argumens, je traduisais des idées, je développais des thèses, — je n'inventais rien et je n'agissais pas. Je me trouvais, sous ce rapport, parfaitement impuissant. Dans les conversations quotidiennes et confidentielles avec Chaudordy, par la lecture des documens qu'il me mettait entre les mains très largement, — je pouvais m'éprouver. Je voyais les difficultés, clairement, en critique, — je ne *trouvais pas une fois* une solution, — je ne savais que l'exposer, après qu'un autre l'avait découverte, — en historien...

« ... Je m'étais lié très intimement avec Philippe Delaroche et par suite avec Funck. Ce dernier fut un de ceux qui contribuèrent à me donner conscience de ce que je valais. »

Il insiste sur ce qu'il nommera, plus tard, son « incapacité politique » et il découvre des dons qu'il accuse nettement :

« Je sentais se développer l'esprit critique, l'historien, — le diplomate, nullement. J'aurais eu de grands déboires, de cruelles déceptions, si j'avais eu de l'ambition de ce côté, — car comme en mathématiques et ailleurs, je n'aurais tenu, dans la pratique, rien de ce que je promettais. Mes lectures ne me portaient pas de ce côté, ni mes études. En revanche, je me perfectionnais ou plutôt débarbouillais un peu dans les lettres, — et cette facilité relative, l'habitude de la méthode, — faisait de moi dans ce milieu à la fois spirituel et médiocre une manière de phénix, malgré mon manque de fond. »

Il envoie des correspondances aux journaux étrangers, rédige des circulaires, écrit des pamphlets contre la Prusse, qui paraissent en Angleterre, donne la préface au *Recueil de documens sur les exactions, vols et cruautés des armées prussiennes*

en France, publié au profit de la Société internationale de secours aux blessés et dont la première partie seule a paru. L'un de ses anciens élèves des plus distingués, M. Maurice Escoffier, professeur à l'École libre des Sciences politiques, publiera prochainement une bibliographie complète, qui nous révélera la part exacte, dans les limites où elle peut être connue, que prit son maître aux événemens d'alors.

Ses amis, cependant, admiraient sa verve, ses ripostes incisives, ses dons d'orateur : d'aucuns le jugeaient prédestiné à la politique. Sorel, bien que touché par ces témoignages, y découvre presque une offense involontaire, ainsi que nous l'expose cette note :

« *13 mars 1871.* — Mes amis prétendent toujours que je dois avoir un avenir politique, que j'aurais tort d'y manquer : ils se trompent. Je n'insiste pas ; il y aurait là de la fausse modestie. Je devrais toujours me tenir effacé, je suis condamné à promettre plus que je ne pourrais tenir. Il y aurait de grandes désillusions pour tout le monde ; je dois chercher à servir mes amis, non à agir avec eux. Je serai un volontaire, jamais un général, pas même un lieutenant. C'est qu'ils prennent pour ma capacité politique une certaine plasticité d'esprit, un don de saisir et reproduire certains caractères : avec de l'honnêteté et une sincère critique de moi-même, je puis paraître politique. — en réalité, je ne fais que jouer un personnage tel que je me figure le bon politique : au fond je ne le suis pas. »

Il ne faudrait point croire que ce fût là une simple boutade : non pas. Toute sa vie, Albert Sorel garde cette même opinion. Je n'en veux pour témoignage que ces lignes lucides de M. Frédéric Masson, qui fut le camarade de sa jeunesse et l'ami de ses dernières années :

« C'est un trait particulier de la vie de M. Sorel qu'animé uniquement de passions généreuses, il côtoya constamment la politique, sans se mêler à aucune faction, qu'il... s'éleva au-dessus de leurs médiocres luttes pour ne regarder que les intérêts permanens de la patrie. »

Mon père lui-même, le 14 septembre 1901, me l'écrira en ces termes :

« De l'homme politique, je n'ai que le silence, la réserve et le geste muet. Je manque de tenailles, et précisément de

tranchant, de ce pénétrant, de ce liant aussi qu'il faut à l'homme d'action. Je vois trop les divers côtés des choses et je me représente trop les divers motifs des hommes... Alors, naturellement, flottant (je n'ose dire planant) de la sorte, j'ai plus d'étendue dans le regard, mais je n'ai point de prises. »

Enfin, sur certain cahier de réflexions, je relève celle-ci, au mot *Histoire :*

« Les Politiciens. Ils affectent de dédaigner l'histoire : ils ont raison ; elle ne s'occupera pas d'eux. Cependant ils écrivent chacun leurs mémoires et leur ministère de trois jours. Pour qui ? Les historiens auxquels ils ne croient pas et qui n'écrivent, selon eux, que par préjugé l'histoire, à laquelle ils croient moins encore et qui n'est que fantôme et poussière. C'est comme la justice, dont aussi ils parlent toujours. Cour d'appel d'un procès qu'ils plaident sans conviction en première instance. »

En revanche, il éprouve le besoin de voir, de ressentir par sa propre expérience les émotions de la guerre. Il est essentiellement réaliste ; l'imagination n'existe plus qu'à l'état latent ; il l'a matée : il vit l'histoire, avant de l'écrire.

A Bordeaux, il s'était lié avec Théophile Funck-Brentano ; ce jeune médecin luxembourgeois, qui avait l'allure hautaine d'un gentilhomme de cape et d'épée et l'âme classique d'un philosophe du XVIIe siècle, était venu, spontanément, mettre sa science au service de la France ; brave, sur les champs de bataille, jusqu'au paradoxe, comme il devait l'être dans l'attaque contre les sophistes allemands, il entraîna Sorel dans les discussions ardentes du droit des gens et collabora avec lui pour un volume qui parut d'une singulière audace, alors ; Funck l'avait inspiré, Sorel rédigé. Il entraîne, de même, son ami au milieu des balles, à Rueil, Bougival et Châtillon : « Je pourrai écrire sur l'armée avec moins de scrupules, » déclare le nouvel initié à Eynaud. Ces excursions lui valurent le diplôme de la Société française de secours aux blessés en souvenir de « son courageux dévouement sur le champ de bataille de Châtillon. » Mais Funck, qui exposait quotidiennement sa vie, sans compter, fut jugé digne d'une plus haute récompense. Comme on l'interrogeait sur ses désirs, il répondit qu'il voulait être Français. Mon père considéra comme un honneur de rédiger l'exposé des motifs du décret, qui accordait à Th. Funck-Brentano les lettres de grande naturalisation.

Il mourut, en 1906, titulaire d'une fonction très modeste et chevalier de la Légion d'honneur.

La guerre avait donné l'éveil à Sorel : la paix signée, il eut l'impression de sortir d'un rêve héroïque pour rentrer dans la banalité courante. Il n'aurait, — pour aucun avantage du monde, — quitté son poste à Tours et à Bordeaux. L'idée de reprendre le chemin des bureaux à Versailles l'exaspérait. Son courage l'abandonnait avec l'inaction : le contraste entre cette année de combats et cette « morte-eau » administrative était trop paradoxal et, une fois encore, peut-être, la mélancolie normande de l'écrivain menaçait de l'absorber.

***

Il reprend, corrige, écrit de nouveau *la Grande Falaise* ; pourtant, la critique, la philosophie, et peut-être l'histoire, commencent à le séduire... « Je caresse pour l'avenir, — écrit-il à Eynaud le 20 mars 1871, — après quelques années de voyage, d'études et d'apprentissage, l'esprit mûri et rempli, ayant donné ma mesure par deux ou trois volumes, un peu connu déjà, de monter quelque part dans une petite chaire de critique morale où je ferai l'anatomie des caractères de ce temps et porterai ma petite pierre au monument de Marc-Aurèle. »

Dès 1868, dans une lettre datant du 6 mars, Albert Sorel s'exprimait avec une inquiétude croissante sur l'indifférence du public pour les questions extérieures. Il la jugeait néfaste. L'éducation d'un peuple qui veut vivre doit être nationale et ne doit pas se perdre dans les détails de la politique intérieure. C'était l'une des idées dominantes de son enseignement. N'est-ce pas en se voyant utile qu'il s'était débarrassé lui-même d'une analyse déprimante? N'est-ce pas en voyant la répercussion de nos actes, que nous apprendrons à distinguer ceux qui doivent être retenus de ceux qui passent? Ce sera l'inspiration même de son professorat. L'expérience qui l'a conduit de l'idéalisme esthétique au réalisme politique, cherche son expression. Sorel est prêt : il attend l'occasion de se produire, et cette occasion, c'est l'École libre des Sciences politiques qui la lui offrira.

Cependant, il avait trop le sentiment de la correction et il avait trop sacrifié de lui-même au ministère, pour le quitter avec désinvolture. Il songeait à prendre du service dans une

ambassade : le projet avorta. Qu'adviendrait-il de lui ? Serait-il condamné à la bureaucratie ?

Taine le sauva. Sorel l'avait connu à Tours ; il lui avait été présenté par Denuelle, beau-père de l'illustre philosophe. Quotidiennement presque, le jeune diplomate fut admis à se promener, des heures durant, avec l'auteur des *Philosophes français :* il sut se faire deviner, il sut se faire comprendre, et c'est ainsi que Boutmy, cherchant un professeur pour la chaire d'histoire diplomatique, choisit Sorel, sur la proposition de Taine.

Il faut avouer que, jusqu'à cette date, Albert Sorel avait sans cesse hésité dans ses décisions. Ses succès mêmes, à la *Revue des Deux Mondes*, ne le contentaient pas : il affectionnait alors les lettres et ses romans, comme l'enfant d'un grand amour, né avans le terme : la mère le chérit plus que l'enfant encore inconnu qu'elle porte... Le plus chétif aura toujours sa secrète prédilection, parce que plus difficile à élever, peut-être... Et puis, Sorel ne se sentait pas tout à fait à l'aise dans les sujets trop actuels, que ses fonctions lui défendaient de traiter en toute indépendance d'esprit. Il éprouvait de la peine à s'expliquer ; il était étouffé par la réserve qu'il s'imposait, les idées qui fermentaient et son doute sur ses facultés d'homme d'action.

Or, l'École libre des Sciences politiques réclamait un professeur qui se consacrât au relèvement national : tel était alors le programme qu'elle se proposait d'élaborer et qu'elle appliqua dans la suite. Le pessimisme avait envahi Albert Sorel : plus que jamais, il désirait s'éloigner des affaires et de la politique ; déjà, il regrettait, presque, d'avoir quitté Honfleur : « Avec le temps que je perds à Versailles, j'aurais fait une fortune, peut-être même une carrière de député. » S'il se fût agi de se vouer aux lettres, de prendre une détermination irrévocable, on peut supposer qu'il eût tergiversé. Il avait le sentiment instinctif de défiance contre le bonheur, qu'éprouvent ceux qui le croient trop éloigné pour l'atteindre jamais... Ici, la vocation est spontanée.

« C'était la porte de sortie qui s'ouvrait, écrit-il, — le milieu, le groupe, le cercle tant cherchés... Je n'avais jamais parlé... si j'échouais. — Je fus décidé pourtant, dès le premier moment. Il ne fallait pas laisser échapper l'occasion. Si je ne réussissais pas, je recommencerais d'un autre côté. J'avais eu assez de

petits succès et j'avais une volonté trop vieille, trop éprouvée pour compter encore avec les découragemens. »

Mais il fallut compter avec les difficultés de toutes sortes. M. Desprez, alors directeur politique, n'entendait point qu'Albert Sorel en prît à son aise avec le ministère, où il se rendait désormais fort irrégulièrement : sa vocation lui donnait cette audace paradoxale. En dépit de la bonne grâce avec laquelle le traitait M. de Courcel, il ne parvenait pas à trouver le temps nécessaire pour son travail. Il eut un entretien, dont la relation, écrite de sa main, dénote son inquiétude et les sentimens qu'il garda désormais à son chef. M. de Courcel lui répondit : « Suivez votre voie. » Albert Sorel est, théoriquement, décidé à prendre un congé; il ne touche plus son traitement, il est soutenu, et néanmoins sa situation n'est pas nette; il a besoin de toute sa liberté : ce fut le seul motif, — il y insiste, — qui l'engagea à solliciter une audience de son ministre, M. de Rémusat; il l'obtint quelques jours plus tard : « Le ministre, dit-il, m'approuva; il en avait agi de même autrefois, il me comprenait et, du moment que ce n'était pas une démission définitive, il me l'accordait. »

La date fixée pour l'ouverture de l'École approchait. « J'arrivai ainsi jusqu'en janvier (1872). J'avais quelques notes et des lectures d'ensemble. Le 6, rien n'était fait ni précisé... Ma première leçon était le 15. C'était la grande bataille de ma vie. Si je réussissais, je gagnais la partie, — et je n'avais ni expérience, ni conseils, ni préparation. Quand j'y pense, je m'étonne d'avoir si bien gardé mon sang-froid, — moi si troublé des moindres démarches et affaires diplomatiques, — embarrassé de toutes les difficultés et rapports administratifs. Je pensais à l'avenir, à la liberté, à mes chères études... et je travaillais, sans me demander si je réussirais, résolu à tenter une autre fortune — si je manquais celle-là. — Pour comble d'intimidation, — j'ouvrais l'École.

« J'eus un vrai, un franc succès...

... « Je cessai d'être un rouage plus ou moins doré d'une machine, je commençais à être quelqu'un. Taine, après trois leçons, me dit : « Vous avez trouvé votre vocation, vous êtes né professeur. » Bref, je reçus de grands encouragemens... Je ne touchais pas le but, mais j'étais sur la voie. »

L'homme, enfin, se découvre lui-même : « Mon but est d'ar-

mande-t-il à Eynaud les 13-15 février 1872,— de me développer, de tirer de moi ce que je puis donner. » Parmi ses 40 élèves, il compte MM. Baudin, ancien ministre à la Haye, d'Harcourt, alors secrétaire en congé et deux secrétaires anglais. Les générations, dès lors, se sont succédé devant sa chaire ; on ne saurait mentionner tous les noms, — quelques-uns sont désormais illustres, — de ceux qui entendirent sa parole. Je manquerais, assurément, de mémoire si je ne citais celui de M. André Lebon, pour lequel Albert Sorel avait une affection particulière ; il le considérait, par la confiance qu'il lui avait accordée et par celle qu'il reçut en retour, comme un fils intellectuel.

« Personne n'a eu plus que lui le sentiment de sa maîtrise et de sa responsabilité, » déclarera en 1905 Émile Boutmy, en parlant d'Albert Sorel. Au prix de quels efforts, de quelle volonté, cet esprit saturé de doutes avait trouvé la sérénité !

Ailleurs, Émile Boutmy nous le décrira devant son auditoire :

« Il avait une autorité naturelle, attribut de ceux qui ont fréquenté les sources et dépouillé les documens eux-mêmes... Avec cela, infiniment d'esprit, d'à-propos et d'inattendu, une ironie incisive, tempérée par la belle humeur. La voix donnait du prix à chacune de ses paroles; elle faisait passer des tons d'une variété infinie sur un fond toujours égal, riche et timbré. »

A ce témoignage d'une si haute autorité, je puis ajouter un souvenir personnel. La veille de mon baccalauréat de rhétorique, mon père prit la peine de m'interroger sur mes connaissances en histoire. Il s'aperçut qu'elles étaient désespérément limitées. Je le vois encore, derrière sa table, entouré par les feuillets sur lesquels il portait ses notes pour *l'Europe et la Révolution française;* j'étais debout devant lui, très mortifié par mon ignorance.

« Assieds-toi sur ce fauteuil, » m'ordonna-t-il.

Lui-même, se leva, se recueillit un instant, puis parla, tout en marchant de long en large, les mains derrière le dos. Il brossa pour moi le tableau de la France, entre 1648 et 1789, à grands traits ; mes yeux s'ouvraient sur le passé; je voyais la carte de l'Europe, à l'extrémité du doigt tendu, que mon père élevait dans un geste nerveux. La voix de l'historien retentit encore à mes oreilles...

« L'École est une méthode, — me manda-t-il quelques années plus tard, lorsque j'y pris mes inscriptions, — c'est aux élèves de compléter nos enseignemens par des lectures et un travail personnel. »

Il leur accordait du crédit, sans compter. L'orateur se renouvelait à leur contact; ses élèves le rajeunissaient :

« Chère école! m'écrivit-il en 1898, — elle commence à me sembler lourde. Il me semble que les lundis et les mercredis tombent les uns sur les autres plus vite et plus souvent qu'autrefois. Quand je suis en chaire, cela va... »

Albert Sorel y professait encore quelques semaines avant sa mort. Sa méthode s'était affirmée dès le premier jour, ainsi que le prouve ce fragment de lettre à Eynaud, du 18 janvier 1872 :

« Le sujet que je traite est l'histoire de l'Europe depuis les traités de Vienne. J'explique d'abord l'origine de ces traités et je pars des premières guerres de la Révolution : comment ces guerres sont devenues offensives, comment la Révolution a tout aussi peu innové de ce côté que de l'autre, comment elle a préparé Napoléon, comment la paix et la liberté n'ont été possibles que lorsque la Révolution a été ramenée à son point de départ : la monarchie constitutionnelle des Bourbons et la frontière de 1790. Cela avec tous les documens nouveaux, anglais et allemands, ne sera qu'esquissé cette année. Mais si l'École réussit, si je pousse ce travail, si je l'approfondis comme il convient, si je remonte aux traités de Westphalie, — il pourra sortir de là un livre... »

Il « bûche » la question d'Orient et l'histoire de l'Allemagne l'attire de préférence : « C'est qu'elle n'a rien d'officiel, que les diplomates n'y ont rien compris et que rien ne ressemble moins à une besogne de chancellerie, » et, de son cours, il tire son volume sur les traités de 1815.

« Par l'effet de ma leçon sur les Cent-Jours, de celle d'hier sur le traité du 20 novembre 1815, — je vois que je dis du nouveau et que ce nouveau se fait écouter. Cela est plein de leçons pour le présent. Je sais que Germer-Baillière est disposé à publier la chose à ses frais... Je crois cela utile pour l'École et pour le public... Mais avec ma manie de conscience, ce petit travail me donnera de la peine et, comme il faudra continuer mon cours, mes lectures en souffriront et moi aussi. » 19 mars 72.

Toutefois, l'élan l'emporte : il ne veut point « pasticher Sainte-

Beuve, qui est un homme à part dont on doit se servir ; » désormais, à toute occupation sauf au roman, qu'il cultive encore avec *le Docteur Egra*, il préfère la critique historique et politique. « Je crois que le genre est plus vrai et aussi que j'y peux marquer mieux ma place. »

C'est de cette époque, — 1872, — que date son intimité intellectuelle avec Gaston Paris, la plus précieuse pour lui, avec celle d'Albert Eynaud, me dit-il, cette intimité qui, si les deux amis ne pensaient pas toujours de même sur les événemens contingens, exerçait une influence réconfortante sur son esprit, par la prodigieuse étendue des connaissances du savant et la lucidité de sa critique.

Les débuts à l'École des Sciences politiques marquent une période heureuse, entre toutes, dans la vie d'Albert Sorel. Les circonstances le secondaient : il savait les utiliser, souvent les dominer ; indépendant d'esprit et de caractère, il avait le droit de parler de la liberté de l'homme et des nations dans l'histoire. Ennemi des intolérans, il prononcera « son éternel réquisitoire pour Danton contre Robespierre » et c'est lui-même qui définira, dans une lettre qu'il m'adressait le 20 avril 1900, l'inspiration de son enseignement :

« Être soi-même, voilà le point. En histoire, on distribue le blâme, l'éloge, — on peut être juste, — on est loin, on est dehors ; — en politique, on ne peut pas : on est dans le courant, on barbote, on s'éclabousse...

... « Ce que je pense de l'existence nationale de la France, tu le sais : c'est le fond de mon livre de la Révolution : la nation y est tout, les hommes peu de chose. Sieyès (une de mes bêtes noires...) disait : « Nous avons fait la grande nation. » Il disait une grande sottise. La nation l'a fait et elle a fait de plus grands que lui, le plus grand de tous...

« Ce que je vois en France, je le vois et je m'efforce de le comprendre chez les autres peuples. Ils ont droit à la même justice que nous. C'est aussi beau chez eux que chez nous, et c'est le fond de nos luttes, et comprendre ce fond humain de ces luttes, c'est le seul moyen de les atténuer, de les retarder. C'est le fond de mon histoire et de notre *Traité du Droit des Gens*.

« Si je n'ai jamais, à l'École, froissé un étranger, si je me suis fait tant d'amis en tout pays, c'est que j'ai toujours pensé et que cette pensée m'a toujours guidé : j'aime ardemment mon

pays, par-dessus tout, et je comprends que vous aimiez, que vous devez aimer le vôtre de même.

« Or, cette idée, qui s'est éclaircie chez moi après la guerre et m'a dirigé, est précisément le côté humain, généreux de mon histoire, — elle y tempère et adoucit la raison d'État, — elle est un horizon ; — mais elle est essentiellement réaliste, et l'antipode du cosmopolitisme. C'est par le respect réciproque du sentiment national, c'est par l'amour de chaque peuple pour « sa patrie, » que tout peuple peut arriver à comprendre, et, par suite, à respecter la patrie d'autrui : — or c'est l'antipode du galimatias intellectuel, de l'idéalisme paradoxal, du gâchis politique qu'on appelle cosmopolitisme, — qui est une bêtise, une aberration, quand il n'est pas une hypocrisie. »

***

Toutefois, avant de concevoir son œuvre, Albert Sorel avait encore besoin d'une expérience. On n'est pas impunément le spectateur d'événemens aussi graves que ceux dont il avait été le témoin et l'on ne s'adresse pas en vain à un auditoire jeune et vibrant. Quoiqu'il en eût, Albert Sorel ne pouvait pas rester impassible : la science devait maîtriser l'homme d'action, comme l'histoire avait absorbé le romancier.

L'*Histoire de la Guerre franco-allemande* est l'expression émue, sincère de son état d'esprit, — la moins officielle, la plus librement conçue et écrite qui soit. Ce sera comme le seul et dernier appel de l'homme d'action qu'il aurait pu et qu'il n'avait pas voulu devenir.

Au lendemain, même, de son premier cours, il trouvait la formule de sa pensée : « Expliquer en histoire... instruire en politique. » La guerre n'était pas terminée, qu'Albert Sorel songeait déjà à ce livre de « pathologie sociale. » L'idée s'en précise, à mesure qu'il se trouve mêlé de plus près à la vie extérieure. Dès le 16 avril 1872, il déclare à Eynaud : « Il sera facile de montrer comment l'Empire a été entraîné à la guerre de 1870... Il avait tous les moyens de se convaincre que cette guerre... mal engagée, devait aboutir à des conséquences désastreuses. »

Il ne cherche nullement à modifier l'opinion de ceux qui jugèrent le livre avec les passions personnelles que soulevait un problème d'une telle actualité : l'auteur le présentait avec les

siennes ; elles perçaient, quel que fût son désir d'impartialité. Mais, je dois à la vérité de dire, — et de redire encore, que jamais, ni de près, ni de loin, à aucune époque de sa vie, Albert Sorel n'a obéi à un mobile intéressé, ni à une pression officielle ou officieuse pour tracer une ligne de sa main. Tout le prouve, — non seulement la dignité de sa vie, mais encore son caractère. En 1870, le directeur d'un périodique considérable demande un article à Sorel sur les causes de la guerre et le dénouement probable, en lui proposant un schéma. Voici ce que Sorel en pense :

« Je lui ai répondu que je serais trop heureux de contribuer en quoi que ce soit à nos intérêts, mais qu'on ne peut parler que de ce qu'on sait et que je ne sais rien, que dans des questions aussi graves, il faut avoir la bride sur le cou, être maître de sa plume, écrire avec feu, — mais, s'il faut ménager l'un et l'autre, dissimuler ceci ou cela, subir les corrections et passer par « la détrempe » des chefs, signer en un mot un factum administratif — jamais... Écrivain libre, il y aurait eu beaucoup à dire et de bonnes choses, — copiste à dictée, il n'y a qu'à se taire. »

Il rencontra, — comme pour *la Grande Falaise*, ainsi qu'en témoigne la lettre qu'il m'adressa le 9 octobre 1894, — le plus chaleureux accueil pour la *Guerre franco-allemande* chez ses amis Delaroche-Vernet. Ils avaient trouvé un éditeur pour son premier roman ; ils en trouvèrent un pour ce livre d'histoire qu'Eugène Plon s'empressa d'imprimer. Dans cette même lettre, Albert Sorel me faisait part, — c'était peu de mois après son élection à l'Académie française, — du souvenir qu'il gardait de ses débuts :

« Je ne puis plus dire que je suis méconnu ou incompris. Si je le suis et le serai toujours des gens du monde et des journaux du boulevard, je l'attribue précisément à ma principale qualité, qui est le besoin de précision, et le besoin de n'être pas dupe des phrases. Cela exige de l'attention et cela contrarie les habitudes et dérange les formules. Il faut bien que je reconnaisse quelques qualités de ce genre à la *Guerre franco-allemande*, — qui m'a tant fait souffrir, — puisque, au bout de vingt ans, elle reste si pénétrante et si robuste : mais qu'elle a surpris et blessé, par cette manière de porter à fond et de promener partout le scalpel et le bistouri ! »

Et voici un autre témoignage de date plus récente, — du 15 septembre 1900 :

« Les livres ont leur optique... Quand le livre dont tu parles a paru... on criait au scandale et au sacrilège. L'auteur a été traité de cosmopolite et sans-patrie. Il en a souffert beaucoup, et il lui a fallu plusieurs années d'enseignement, d'écrits, pour se remettre au point et donner à son ouvrage et le cadre et le recul... C'était de la politique pure, des faits, — et il y avait aussi dans tout le livre, préface, conclusion, entre toutes les lignes, un vœu, un effort de reprise de nous-mêmes, — qu'on a bien voulu y voir plus tard et qui fait que le livre a mérité de surnager. »

Cette œuvre, qui lui créa de violentes inimitiés, lui valut aussi de précieux amis. Elle ne l'empêcha point assurément d'occuper un poste de confiance au ministère des Affaires étrangères. En 1873, il avait reçu l'offre d'y reprendre du service, en qualité de rédacteur ; il avait refusé. Le duc Decazes l'attacha à son cabinet avec le titre de secrétaire particulier. Albert Sorel garda cette fonction jusqu'en mars 1876 ; alors le duc d'Audiffret-Pasquier l'agréa en qualité de secrétaire général de la Présidence du Sénat.

Je n'ai pas à raconter ici la part que prit mon père aux travaux diplomatiques, pas plus que je n'ai à m'étendre sur celle qu'il eut aux délibérations du Sénat : il demanda sa retraite en 1902. De l'aveu même de Sorel, la *Guerre franco-allemande* l'avait déterminé à écrire « l'Histoire nationale. » Il suffit.

Cette histoire nationale remplira trente années de sa vie. Ses recherches, commencées dès 1874, furent fréquemment interrompues : c'est la collaboration avec Frunck-Bruntano, pour le *Traité du Droit des Gens* qui arrête ses fouilles aux archives, ce sont ces articles au *Temps* qui suspendent ses idées, c'est, enfin *La question d'Orient au XVIIIe siècle* qui l'absorbe. Elle fut rédigée en 1877-1878, et l'auteur dut reconnaître, dans la suite, que ce volume « technique, » — ainsi qu'il le qualifiait, — avait exercé de l'influence. Le 27 octobre 1878, il en annonce l'apparition à Eynaud :

« Il (le livre) va bien tomber, car les affaires d'Orient sont un peu plus enchevêtrées et un peu plus près de la guerre qu'avant le fameux congrès. Je prends les choses d'un point de vue positif, qui était celui de tout le monde, il y a cent ans.

mais on a changé tout cela. Tout État qui est fort tend à s'accroître, tout État qui est faible s'ouvre aux convoitises des étrangers. Il y a des ambitieux, des habiles, des imbéciles. Cela est de tous les temps et c'est ce que je montre au XVIIIe siècle, et c'est ce qu'on voit de nos jours. Mais on se figure, — ou l'on voit autre chose, et on est la dupe de la représentation de gala qui se donne aux chancelleries et dont les journaux font de si complaisans comptes rendus. Il est possible que, si on me lit, on me trouve dépourvu d'élévation, positif; de là à positiviste, darwiniste et transformiste, il n'y a qu'un pas. Je le dis en riant : il est sûr que je ne suis pas dans le ton des idéologues d'aujourd'hui et que je m'en fais honneur. Si on pouvait lire cela avec un peu d'attention, on réfléchirait un peu sur tous ces fameux systèmes d'alliance auxquels il ne manque que... les alliés. »

Taine l'en félicita : « C'est déjà beaucoup d'être lu par vous, lui répondit Albert Sorel, il n'y a pas d'encouragemens auxquels je tienne autant qu'aux vôtres. »

Le voici donc en plein travail, en pleine évolution. Le professorat le force à rester en contact permanent avec la vie contemporaine : mais il ne s'adresse pas exclusivement à son auditoire de futurs diplomates; sa parole porte, aussi, dans l'enseignement primaire. Jules Ferry l'a chargé d'un cours à l'École normale de Fontenay-aux-Roses que dirigeait alors Félix Pécaut. Le 13 juin 1881, il l'annonce à Taine :

« J'ai à faire en six semaines huit leçons d'histoire générale et élémentaire — moderne — à l'École de Fontenay; cela m'intéresse, cela peut être utile, mais il faut être précis, simple et intéressant, et c'est bien difficile et bien long et bien compliqué. »

Je me souviens, à cette époque, avec quelle admiration, — qu'il conserva toujours égale à elle-même, — mon père me parla des manuels de M. Ernest Lavisse. Il les citait en modèles. Il me les faisait lire, les commentait pour moi, enfant, et plus tard, il m'expliqua quelle noble inspiration nationale avait dicté ces livres, où les Français du peuple apprenaient l'histoire de leur pays, racontée dans un style souple et vigoureux et dans lesquels les savans pouvaient puiser à nouveau les sentimens toniques qui vous sauvent à jamais des contagions du cosmopolitisme.

Albert Sorel avait désormais « la passion de l'histoire. »

***

Il use ses inquiétudes dans le labeur des fouilles.

S'il subit, au début, l'influence très directe de la philosophie et de la critique contemporaines, sa personnalité s'accuse nettement : « Tu me parles de la philosophie de l'histoire et de la saine critique, dira-t-il à Eynaud le 16 avril 1872 : elles seront le fait d'un Sainte-Beuve, d'un Renan, d'un Littré, — et ces gens-là seront toujours des exceptions, — leurs idées ne seront comprises qu'en petit nombre, et tu trouverais peut-être, tout le premier, fort peu divertissans un gouvernement et une société, composés de gens sérieux, comme le rêve Renan. » C'est que, tout passionné qu'il se montre de recherche et de science, — il pousse le respect et le culte de l'une et de l'autre jusqu'au scrupule, — Albert Sorel tient à sa méthode propre : il veut que la vie collabore à son œuvre et la vie est variée, multiple : la science en histoire, ne s'érige point en dogme, un dogme impassible qui mate les faits. Surtout, Sorel est Français, — il entend le rester ; il n'a pas la superstition de *La Science* germanique.

Albert Vandal, dans un éloquent discours, lui rend cet hommage :

... « Il s'est créé une méthode personnelle ; il nous a fait assister à ses travaux préliminaires et préparatoires ; il a travaillé en plein air, pourrait-on dire, et devant tout le monde. D'abord, ce furent des études très poussées sur certaines parties du sujet, des études plus détaillées qu'elles ne pourraient l'être dans le corps de l'ouvrage, des publications qui étaient pour l'auteur des justifications anticipées et des bases. En même temps, à son cours, l'auteur professait son œuvre. »

Or, cette méthode, c'était l'étude objective de la vie et cette objectivité avait été rudement acquise par le jeune romancier, qui venait de faire son apprentissage politique.

Et cette conception fondamentale restera identique à elle-même ; Albert Sorel l'affirme en 1897, le 26 janvier, dans cette lettre à son fils :

« ... J'ai mis, ou du moins tenté de mettre dans le premier (volume) un peu de philosophie, la seule que je me permette, et qui consiste à expliquer les faits par comparaison, à les grouper par analogie, à les motiver par enchaînement. Mais il

y a une différence capitale entre ce livre et beaucoup d'autres, la plupart des autres, et la voici :

« La plupart des « généralisateurs, » en histoire, ne généralisent rien. Ils partent d'une conception philosophique, qu'ils appliquent à l'histoire, comme ils l'appliquent à la morale, à la politique, aux sciences de la nature, et pour exposer cette vue, tout abstraite, ils lisent quelques livres d'histoire générale d'où ils tirent ce qui leur paraît conforme à leur thèse. Je partage pour cette blagologie le mépris de Taine et même de Sainte-Beuve. Taine avait assez pratiqué l'histoire sociale pour distinguer le vrai historien, le savant, du littérateur et du fantaisiste historique. Sainte-Beuve, qui savait tant de choses, ne savait pas la politique, et il ramenait l'étude aux analyses ténues, personnelles, à la psychologie, qui est de mise dans l'histoire des littérateurs. Il allait même plus loin. Il n'admettait pas l'application à l'histoire politique du procédé, de la grande méthode qu'il a appliquée à Port-Royal, histoire littéraire élevée à l'histoire humaine. Mais comme il s'y était élevé par échelons, il ne se rendait pas compte qu'il avait donné un modèle admirable d'histoire en tous les genres. Et cet homme qui avait expliqué les Jansénistes par leur temps, leur origine, etc., ne se rendait pas compte que Colbert, Richelieu devaient être étudiés de même, et que c'était plus facile, les hommes d'État opérant sur des élémens infiniment plus constans et déterminables (conditions géographiques, voisinages, conflits traditionnels d'ambitions, lutte pour la vie entre les peuples) que les littérateurs, les artistes...

« Cela dit, je reviens à mon livre.

« Je l'ai entrepris avec les idées courantes autour de moi. Je me suis abandonné aux documens, aux faits et ils ont considérablement modifié les idées avec lesquelles j'avais commencé. J'ai cherché entre ces faits des liens, j'y ai cherché des antécédens, j'en ai cherché les suites, — voilà toute ma trame.

« Maintenant, au fur et à mesure, j'ai tiré à part les faits et idées qui avaient besoin d'une explication, qui devaient être préparés, annoncés; — et de toutes ces explications nécessaires, que j'ai cherchées dans les faits antérieurs, j'ai composé mon volume.

« En apparence, il ressemble aux philosophies de l'histoire; un lecteur attentif peut seul les différencier, en voyant la con-

tradiction des méthodes entre ceux qui font de l'histoire *a priori* et conforment les faits à leur théorie *ad demonstrandum* et ceux qui font de la philosophie *a posteriori*, après l'histoire, avec l'histoire, *ad intelligendum*. »

Dans le premier projet inédit du discours prononcé le 29 mars 1905 devant ses amis et élèves, il raconte comment il composa son introduction :

« La préface d'un livre qu'on n'a pas écrit, l'introduction à un cours qu'on ne professera pas, sont des spéculations arbitraires, frivoles et indignes de toute considération, hors de la vie, et par suite, en histoire, hors de leur place. Ne croyez pas, je vous en prie, que ni de fait ni d'intention, je me sois jamais livré à ces fantasmagories et, parce que la fin de mon livre en rappelle le commencement, cette fin en procède par jeu de dialectique.

« ... Je n'ai composé le premier volume : *Les mœurs politiques et les traditions*, qu'après avoir écrit les trois volumes suivans, *la Chute de la Monarchie* et *la Convention*, c'est-à-dire toute la partie de mon livre qui avait besoin d'être expliquée au préalable et où il fallait introduire le lecteur. J'ai placé la carte en tête du volume, mais je ne l'ai point dressée avant d'opérer l'exploration qui m'a permis de décrire le pays et d'en dessiner la géographie. »

Aussi bien, pendant dix années, — de 1874 à 1884, — il s'enferme aux archives, il compulse les dossiers, il amasse les notes. L'historien — qui a « en soi du chasseur, » — est à la piste : il guette le document révélateur. Tout événement est entouré de faits moindres, qu'il convient de connaître, pour déterminer les conditions de l'événement directeur : cette besogne ne le rebutait pas ; seulement, il savait distinguer l'étoile au milieu de la nébuleuse.

« L'auteur doit avoir étudié bien des détails qu'il garde pour lui. » Ces détails harcèlent sa curiosité : souvent, il est prêt à s'y arrêter ; les siècles écoulés ont marché, comme marche le présent : l'historien essaye de regarder leur œuvre qui dure. On lui rendit cette justice, pour les premiers volumes ; toutefois le travail accumulé le rendait suspect de pédantisme aux yeux de certains ; il en a été, plus d'une fois, mortifié dans sa sensibilité d'artiste. Mais il continuait sa besogne journalière.

« Il commençait par prendre un papier d'une grande largeur

qu'il divisait en autant de colonnes qu'il y avait de pays ou de groupes de pays, raconte Émile Boutmy. Il marquait, dans chacune de ces colonnes, les événemens de quelque poids qui pouvaient avoir exercé une influence. Ces événemens étaient portés à leur date précise, par exemple « le 18 juillet 1795, dans la matinée » et ils figuraient seuls sur une ligne laissée vide dans les autres colonnes. Ainsi, l'ordre des faits devenait quelque chose de sensible et de palpable. »

Je n'ai point qualité pour répondre, ici, aux critiques soulevées par les derniers volumes. Albert Sorel avait élaboré son œuvre en toute conscience et était remonté patiemment aux sources authentiques. On lui a reproché de publier coup sur coup les quatres tomes de la fin : les recherches étaient terminées depuis plus de dix ans, lorsqu'il fit imprimer l'œuvre. S'il n'avait pas l'outrecuidance de croire qu'il eût fouillé toutes les archives d'Europe, ce qu'une vie humaine, livrée à ses seules ressources, ne suffirait pas à réaliser, il était en droit de déclarer que les documens qu'on lui reprochait d'ignorer ne modifiaient en aucune façon ses vues d'ensemble. « Je les ai lus, — m'écrit-il le 13 octobre 1904 à propos de certains papiers qui venaient de paraître ; — je les ai lus, comme j'ai pu ; ce qui est sûr, c'est que je les ai lus... Ma conscience est tranquille sur ce point... » Ce qu'il a vu, il ne l'a point vu « avec des lunettes officielles. »

Il me serait facile, à l'appui de mon affirmation, de citer les extraits de ses lettres, dans lesquelles, au jour le jour, il me tenait au courant de son labeur.

Albert Sorel a lui-même exposé ses idées sur les ensembles et les détails en histoire : je renvoie mes lecteurs à ses *Nouveaux Essais d'Histoire et de Critique*. Toutefois, ce fragment inédit d'un discours déjà cité éclaire sa pensée :

« Les documens sont les témoins indispensables, mais il y a dans l'instruction de ces grands procès, comme dans celle des plus minces, les faux témoins, les témoins abusés et les témoins bavards : ces derniers sont la foule. Les documens sont l'œuvre des hommes et ils sont comme les hommes qui les ont faits, fourbes, incertains, trompeurs, passionnés, par-dessus tout insuffisans et médiocres. L'histoire y cherche sa vie ; ils n'ont pas été faits pour l'histoire. C'est peu de chose — encore que ce soit la chose élémentaire de ces études — que d'apprendre à en critiquer l'origine et l'authenticité, cette critique externe, comme on l'ap-

pelle. Elle s'apprend aux écoles, et, à défaut d'écoles, le sens commun y suffit; mais l'autre, la critique du dedans, la critique des intentions et de la sincérité, la plus haute, la plus nécessaire, car les archives sont pleines de papiers authentiques, qui relatent des témoignages inexacts, — et même d'autant plus qu'il sont plus officiels, — celle-là ne s'enseigne en nul laboratoire. Pour moi, le peu que je sais sur cet article, je le dois au frottement du monde, à la fréquentation d'hommes très divers, au spectacle des affaires, considérées du dedans, sur le vif, j'oserais dire, dans l'alambic et sur le feu, durant dix années d'emploi dans les affaires étrangères et vingt-six dans les assemblées, dans cette ombre qui permet de voir d'autant mieux devant soi que l'on est moins vu soi-même et troublé par les curiosités du dehors, et où on a le loisir d'observer par quelle transmutation et quel empirisme se forme ce bloc de métal qui deviendra la loi, par quelles métaphores de la pensée portée à la parole manuscrite, du manuscrit à l'imprimerie, passe ce qui s'appellera la *vérité officielle*. A voir se triturer, s'amalgamer les documens dans ce que Mirabeau nommait en son cynisme la pharmacie politique, on apprend à connaître les hommes et à les reconnaître quand on n'a plus d'eux que leurs écrits. »

***

Il me reste, — pour déterminer la vocation historique de mon père, — à rechercher les influences intellectuelles et philosophiques subies. Dès 1872, il écrivait à Eynaud : « Il sortira du cours un curieux mélange de Tocqueville et de Sainte-Beuve, avec beaucoup de Bourbonne. » Ce nom était le pseudonyme qu'il avait choisi dans sa correspondance avec son ami. Sorel désignait ainsi l'homme indépendant qu'il voulait être. Il affirmait donc qu'il comptait rester lui-même dans son œuvre historique. Aussi bien, en 1878, nous le trouvons encore occupé à écrire une nouvelle, — un épisode qui se place en 1815 et qui a pour titre *Thermidor*. Il a besoin de cette distraction littéraire : « Sans quoi, on s'userait dans la critique et l'analyse et on perdrait la force de pensée et la souplesse de style qu'il faut avoir pour tenter des œuvres plus durables. »

Dès 1864, Albert Sorel s'était passionné pour Montesquieu : l'ascendant qu'il exerçait sur l'esprit du jeune étudiant en droit

devait durer, à mesure que l'historien progressait dans ses recherches. Sorel y revient, constamment, dans ses notes et sa correspondance. Quant aux lectures qui précèdent la première rédaction de son œuvre, elles le mènent de Tocqueville à Taine, en commençant par Guizot :

« Je lis l'*Histoire de France* de Guizot. C'est M. Guizot tel que je l'ai connu dans ses dernières années, — il y a certes de la fatigue par momens, — mais le souffle est là. Je trouve dans ce livre, où j'ai à parcourir le passé du pays, ces vues élevées et ce grand amour national, pur, noble, éclairé, qui est, Dieu merci, encore au fond du cœur d'un grand nombre de Français, mais que nos gouvernans, depuis bientôt un quart de siècle, comprennent si mal et expriment si grossièrement, quand ils ne le dénaturent pas.

« J'avais besoin, pour l'introduction du grand ouvrage que je prépare, de rassembler les grandes traditions nationales, j'en trouve là les élémens. »

Tocqueville, bientôt, devait l'édifier et Quinet l'instruire :

« L'idée générale de Tocqueville, une des très rares découvertes que l'on ait faites en histoire, que la Révolution ne sort pas seulement de l'ancien régime, mais en procède, la vue de Quinet que les légistes du Roi se suivirent dans les légistes des assemblées révolutionnaires... n'avaient fait jusque-là que glisser sur mon esprit. Elles s'y confirmèrent à mesure que je touchai de plus près les événemens. L'incohérence, les disproportions dans l'histoire des rapports de la France et de l'Europe, me frappèrent comme une sorte de monstre historique, une série d'effets sans causes et de causes énormes qui demeuraient sans effets. La Constituante, la Convention, le Directoire, le Consulat, l'Empire, m'apparurent non comme les parties d'un tout liées entre elles et gravitant selon les mêmes lois, sous la même impulsion, mais comme autant de comètes errantes et de mondes détraqués s'écroulant dans les espaces. Les hommes mêmes se découpaient en tranches et se dissociaient étrangement ; les larmoyans et sensibles devenus terroristes et les terroristes passés préfets ; les cosmopolites tournés à la conquête, et le plus grand enfin, rompu en plus de morceaux que les autres, si bien qu'on ne pouvait ni les reconnaître, ni les rassembler ; le Corse aux cheveux plats de 1796, le consul maigre en habit rouge, coiffé à la Titus, le César nerveux du Sacre, le Dioclétien

gras de 1810. La réalité ne comporte point ces démembremens des hommes et des choses. Qui ne voit la suite, l'enchaînement, les proportions, ne voit point la nature et se place en dehors d'elle. Une fois entrée dans mon esprit, cette idée me posséda. Je ne l'ai pas inventée, je l'ai reçue de plus grands que moi; c'est un héritage, j'en ai vécu. »

Des voix autorisées comme celle de M. Gabriel Hanotaux, dans une page définitive, ont fait le parallèle entre Taine et Albert Sorel. Lui-même, dans son discours de réception à l'Académie française, a rendu à son maître, devenu son ami, le témoignage qu'il devait lui apporter. Toutefois, me semble-t-il, le prestige exercé par le philosophe sur l'historien tient à des causes plus profondes et plus subtiles, que l'étude de certains textes m'a révélées. Je connaissais, pour l'avoir souvent entendu dire par mon père, quelle était son admiration pour *les Philosophes français du XIXe siècle*. Il y avait trouvé la réfutation la plus incisive des doctrines philosophiques officielles auxquelles le grand écrivain opposait la maîtrise de son caractère et sa superbe ironie. Avec cela, un sentiment d'une extraordinaire vigueur morale, une inspiration bien française, qui reliait la pensée contemporaine à la pensée classique. Or, c'est en 1872, le 7 juillet, au moment même où l'idée encore embryonnaire de son œuvre lui apparaît, qu'Albert Sorel songe à faire « une réfutation des sophismes politiques. » Cherchons là les affinités entre ces esprits; la méthode de Taine, auteur des *Philosophes français*, se rapproche plus de la méthode de Sorel, historien de la Révolution, que celle de l'auteur des *Origines de la France contemporaine*, mise au service de son investigation historique. De la philosophie de l'un et de l'histoire de l'autre, se dégage une sensation de vie, et cette sensation, Taine ne la donne pas en parlant de la Révolution : il y est abstrait, autant qu'il est réaliste dans les *Philosophes français* et que l'est Sorel dans son livre.

Mon père m'écrivait le 15 septembre 1900 :

« D'après Taine, la France aurait dû mourir d'un vomissement de sang, d'une frénésie alcoolique, d'une indigestion de sophismes, et il y a eu le Consulat, c'est-à-dire la plus formidable expansion de force physique, d'énergie, de force d'État. Après 1870, il y a eu la défense nationale et l'œuvre de reconstitution, — qui se dissout maintenant et qu'il faudra reprendre, —

les sociétés se détruisant d'elles-mêmes tous les vingt-cinq ou trente ans. »

Plus loin, il ajoutait :

« Je disais souvent à notre maître Taine : « Vous cherchez tout ce qui a dû tuer la France : je cherche ce qui l'a fait vivre. Si je cherchais autre chose, je ne serais pas, ou plutôt je ne devrais pas être un professeur, un guide de la jeunesse. »

La méthode de Sorel est parente de celle des *Philosophes français*, comme son œuvre l'est de l'*Ancien Régime* de Tocqueville.

Avant tout, Sorel était réaliste : il n'arrêtait pas l'histoire : il ne la limitait pas.

« La Révolution a fait l'Europe nationale et démocratique où nous vivons, » et cela veut dire que nous continuons à exister.

« L'histoire ne se démontre pas, comme une proposition de géométrie, déclare-t-il ; elle s'explique comme un phénomène, elle se déroule comme un tableau, elle se raconte comme un événement. Mais à cette explication, il faut un cadre et une perspective ; à ce récit une mise au point et une mise en scène. Il faut reconstituer une atmosphère, une lumière, une ambiance, bref, toute composition historique veut, pour que le lecteur s'y reconnaisse et s'y sente vivre au milieu d'êtres vivans, une introduction, ou, pour me servir d'une belle et claire métaphore du drame musical, une ouverture, une impression de l'ensemble.

« A cette nécessité de l'art nous devons ces chefs-d'œuvre, l'ouverture du *Tannhauser*, le prélude de *Tristan* et celui de *Parsifal*. »

Et c'est pourquoi le premier accord contient, déjà, les harmonies que résoudra le dernier. La France réclame ses limites naturelles; c'est dans ses rapports avec l'Europe que l'exaltation populaire devient nationale et qu'elle devient héroïque. Napoléon est l'achèvement naturel, attendu, de la Révolution qui module et finit en épopée. Toute la nation se concentre dans un seul homme : tous les motifs de la symphonie affluent et se perdent dans le thème ancien, qui est celui de l'origine et qui meurt majestueusement, comme une vague accourue de la terre d'exil, pour se briser sur les grèves de la France.

***

« Si je puis être utile à quelque chose, me disait mon père le 12 septembre 1899, c'est en écrivant l'histoire : au moins ai-je conscience de ne pas nuire à ma patrie par l'infatuation de mon génie, la superstition de ma raison personnelle, la présomption de moi-même. »

Tout l'homme est là. Sa vie et son œuvre présentent une égale unité.

L'enfant qui, en 1853, quittait sa ville natale, avec un déchirement, dont le souvenir blessait encore l'homme au seuil de la vieillesse, l'enfant timide, ayant la pudeur de ses sentimens, deviendra l'adolescent inquiet, doué d'une imagination fiévreuse, le jeune homme romanesque, poussé par la force des choses dans le monde et dans la vie, où, cependant, avec un superbe dédain, qu'il excellait à ne pas montrer aux autres, il demeurait lui-même, fidèle à sa pensée et fidèle à ses traditions. Elles ne l'emprisonnaient pas : il n'avait jamais considéré que l'on pût se donner soi-même par contrainte. E.-M. de Vogüé, qui savait faire entrer les morts dans l'immortalité, le salue de son geste noble et large, qui écarte les nuages sur l'azur du ciel. M. Louis Madelin, dans une belle et douce évocation de sa mémoire, nous l'a dépeint, quelques jours avant sa fin, s'entretenant avec son ami plus jeune, dont il appréciait le cœur et le talent. Albert Sorel projetait d'écrire une histoire de sa province. « L'âme épique de la Normandie eut son tour. — dit Louis Madelin, — après l'esprit un peu chicaneur qui, trente ans, lui avait fait mander à sa *table de marbre* les tribuns et les maréchaux. » Ainsi, encore, dans la maison familiale de Honfleur, le décrit exquisement M. Maurice Donnay, au cours de son éloge à l'Académie française, ainsi nous le montrent Georges Picot, dans sa belle notice, et M. René Doumic dans sa claire étude publiée par la *Revue des Deux Mondes*, cependant qu'avec cette force intellectuelle, ce regard de praticien qui sait fouiller les âmes, cette magnifique pénétration qui fait le génie de sa critique, M. Paul Bourget nous a représenté l'historien volontairement retiré derrière « le petit mur de Platon. » Combien il a vu juste dans la pensée, toute en nuances, d'Albert Sorel :

... « Rebelle aux mathématiques et à la métaphysique, imaginatif au delà du bon sens parfois, et réaliste dans ma con-

ception de la société, avec un fond de positivisme, plus résigné que satisfait, et, derrière le mur, un espace ouvert au rêve, je considère la vieille machine du monde qui roule, qui évolue, je tâche de comprendre comment et de la décrire.

« ... Empirique, je suis travaillé d'aspirations vagues, d'espérances incertaines et s'il n'y avait pas un peu de clair de lune pour jeter sa fantasmagorie sur mon horrible réalité, je n'aurais ni sommeil, ni sourire. J'adore la musique. Voilà comme tout se complète et se retourne. »

C'est lui-même qui, en ces termes, se confiait à son fils le 3 septembre 1899.

Impitoyable dans l'analyse de son caractère, méticuleux dans l'étude des moindres traits de son esprit, il sait établir le choix dans les souvenirs. Si bien que l'énergie s'accusant, la patience le sauvant du doute, sa destinée morale se confond avec celle de son œuvre. « L'histoire, c'est nous-mêmes à travers le passé. »

Le pessimiste, souvent troublé par le présent, le pessimiste, incisif, intellectuel et dérouté de 1864 à 1872, s'apaise par l'étude de l'histoire : le petit fait n'a de valeur que dans la mesure où il collabore à l'ensemble et s'en dégage. L'homme est une *réalité concrète* qui agit avec, par ou pour les événemens et tient la barre de l'esquif ballotté par la tempête. Voilà donc le déterminisme réduit à sa part restreinte ; voilà l'État et les nations sortis de l'abstraction, par leur effort volontaire d'exister par eux-mêmes : l'historien, témoin souvent angoissé du présent, conclut à l'optimisme pour l'avenir, à l'optimisme conquis, voulu, qui naît de la patience parfois cruelle, comme l'espérance chrétienne de la douleur.

Les dernières années d'Albert Sorel furent adoucies par cette confiance dans les destinées de son pays : c'était l'heure du crépuscule, l'heure à laquelle les vallées s'emplissent d'ombres et, de la hauteur qu'il avait atteinte, il ne voulait pas abaisser ses yeux, avides de lumière. Il les portait sur les chaînes de montagnes, au-dessus des nuages, illuminées par les derniers feux du couchant, sur la mer aussi : là, les ondes affluaient avec la marée nouvelle. Parfois, il était ébloui par ces suprêmes clartés ; rayonneraient-elles sur son œuvre, comme elles rayonnaient sur son âme ? « Je me demande si je finirai jamais ce livre, ma grande ambition, le souffle et l'intérêt de ma vie... »

Pourtant, sa lassitude ne l'effrayait pas; il avait la pensée en repos. Perdait-il un ami de sa jeunesse, il songeait : « Le flot montant nous pousse et nous resserre encore : ne nous attristons pas... c'est la brise du soir, la brise de terre qui pousse les barques hors du port, vers la haute mer et l'au-delà sans fin des belles nuits étoilées... »

La vie était encore la plus forte. Albert Sorel gardait cette sérénité du cœur qui n'a jamais trahi sa foi. Au début de son existence, il avait trouvé Albert Eynaud, pour le comprendre, pour le deviner, pour le conduire au seuil de l'œuvre. Quand elle fut achevée et couronnée, il voulut rendre un hommage aux collaborateurs anonymes qui avaient édifié son esprit. Bien que, par respect pour la mémoire de mon père, je me sois imposé la discrétion qu'il m'eût ordonné de garder, je considère comme un devoir de citer ces lignes qu'il m'adressa, au lendemain du prix Osiris, le 16 mars 1906 :

« A chaque étape de ma vie, j'ai pensé et je pense encore aux deux femmes qui m'ont soutenu, dont l'une m'a porté, enfanté, nourri, élevé à la tendresse et au bien, et l'autre inspiré, fait homme, donné... la maîtrise de moi-même : ma mère et *ta* mère. »

Ceux qui voient dans Albert Sorel un doctrinaire se trompent étrangement sur son caractère. Il savait trop après quels combats on arrache au doute l'espérance. Aussi bien, la tradition n'est pas un terme abstrait, une formule d'éducation ; elle est la source de la vie, elle est le fruit de l'amour, protégé contre les intempéries du présent par la volonté d'être soi-même, qui se perpétue :

« L'idée de suite et de continuité, de tradition et de dévolution, dont je suis si persuadé et si épris, m'écrivait-il, le 1er septembre 1902, n'est pas une vue rétrospective seulement, c'est une vue projective, et elle implique qu'il en ira de demain comme d'hier, et de nous et de nos enfans comme de nos pères et de nous. Autrement, ce serait fini et de nous et d'eux. Mais qui dit évolution, dit germe puissant, capable d'évoluer : et c'est, étendue à toute une nation, cette intimité du fond naturel, de nature, qui fait l'intimité si douce d'un père et d'un fils... »

Et c'est pourquoi, il y revient par le mouvement naturel de l'intelligence et de la sensibilité. Cette pensée est celle qui

domine son œuvre. Un homme qui, résolument, est sorti du doute de lui-même pour servir son pays et qui, avec toutes ses facultés, toute son énergie et tout son cœur, au milieu des crises les plus angoissantes, des tourmens les plus agités, des souffrances morales les plus aiguës, a patiemment, inlassablement travaillé pour son œuvre, a le droit de parler de ses convictions, sans être suspect de sectarisme ou d'orgueil. Il appartient à Albert Sorel de conclure en personne. Ces lignes m'ont été écrites de sa main le 24 juillet 1904 :

« Comme j'ai absolument besoin de fixité, qu'il faut un point d'appui au pauvre levier de ma pensée, je me suis, d'instinct, rejeté sur la terre où je suis né, où je dois rentrer, où j'ai enseveli les miens, la nation qui est la récolte et la fleur de la terre, le pays qui a duré, qui dure... Je me suis replié... sur mes racines et je me suis aperçu qu'elles étaient plus profondes, plus étendues, plus fortes que je ne l'avais pensé moi-même. Mon *moi*, froissé et blessé en sa surface, s'est retrouvé dans le moi d'en dessous, ce *moi* des racines, par où je suis peuple, pays, par où je me sens collectif, membre d'un grand être en lequel je vis, je me meus, je mourrai, — et j'ai repris sentiment de vivre, je me suis apaisé, je me suis jugé, j'ai trouvé, à mon grand réconfort, que je n'étais pas si différent de moi-même, que rien des idées fondamentales de ma vie n'était ébranlé et qu'à relire mes livres... je n'avais à rougir ni de l'usage que j'avais fait de ma raison, ni de l'emploi de ma critique. »

ALBERT-ÉMILE SOREL.

REVUE DRAMATIQUE

GYMNASE : *La Demoiselle de magasin*, comédie en trois actes, par MM. Fonson et Wicheler. — ODÉON : *La Maison divisée*, drame en trois actes, par M. André Fernet. — *La Nuit florentine*, comédie en quatre actes, en vers, par M. Émile Bergerat. — *Turcaret*, comédie de Le Sage.

Un des genres les plus décriés et les plus chers au public, c'est le vaudeville sentimental. Depuis Eugène Scribe, qui y excella et lui dut le meilleur de sa vogue, il est un peu usé. C'est ce qui le rend d'un emploi difficile. Les moyens en ont si souvent servi, les procédés en sont si connus, les types en sont devenus d'une telle banalité que toute pièce où nous les retrouvons nous fait l'effet d'avoir été déjà vue, et assez vue. Le genre est vieillot, il n'y a pas à dire. Mais qu'un auteur réussisse à le rajeunir tant soit peu, qu'il en ravive légèrement les couleurs fanées, qu'il en dissimule les ressorts fatigués sous un déguisement aimable, aussitôt on y court. Ce fut le cas pour le *Mariage de Mademoiselle Beulemans*, dont on n'a pas oublié la vogue universelle et durable. La *Demoiselle de magasin* part tout à fait de la même veine et ne peut manquer d'avoir, elle aussi, un joli succès.

Ce qui plaît dans une telle pièce, c'est qu'étant belge, elle ne cherche pas à se donner des airs d'être parisienne. Au lieu de dissimuler sa provenance, elle l'affiche. Au lieu d'atténuer la saveur de son origine et le bouquet de son cru, elle en rajouterait plutôt. Belge, elle l'est sans vergogne et sans retenue. L'accent des acteurs, les tournures du langage, la peinture des mœurs, tout y est belge et belge et demi. Aimez-vous le belge ? On l'aime au théâtre, une fois de temps en temps, et le seul emploi de locutions qui ne passeraient pas à la douane amuse un public français. Qu'un personnage annonce

un appartement meublé à louer, cela ne se remarque pas ; mais pour peu que vous vous mettiez à louer le *quartier garni* du second, cela semble drôle. Dans une pièce française, un jeune homme fait ses études de droit ou de médecine ; ici le fils Deridder *apprend pour avocat*, tandis que le fils van Peteghem, de l'épicerie van Peteghem, *apprend pour médecin*. On cueille au passage mille et une gentillesses du goût de celles-ci : « Moi, je ne veux pas que *ça reste traîner*... Savoir le piano, *ça n'est jamais lourd à porter*, n'est-ce pas?... Un imbécile, *ça j'étais*... Les van Campenhout sont *trop courts* d'une demoiselle de magasin... Bruxelles, ça est une ville *où il sait pleuvoir*, etc. » Cela fait rire. Pourquoi? Rien de plus obscur, comme vous le savez, et de plus difficile à définir que les causes du rire. Le plus pénétrant des philosophes d'aujourd'hui, — c'est M. Bergson que je veux dire, — n'y a pas réussi plus que les autres. On distingue toutefois dans le rire une certaine part de surprise : il faut qu'on soit un peu dérangé de ses habitudes et sollicité par quelque chose de légèrement insolite. Ces manières de parler ne sont pas celles qu'on emploie autour de nous le plus ordinairement. A les entendre et les traduire sur-le-champ, nous éprouvons une petite satisfaction d'esprit, un plaisir de gymnastique intellectuelle. Ajoutez un certain sentiment de supériorité, qui vient de la conscience que nous avons de savoir notre langue. Nul peuple autant que le nôtre ne tire vanité de parler sa langue avec pureté : c'est à la fois un instinct de la race et le résultat de ce long travail que chez nous grammairiens et critiques ont, de tout temps, fait sur les mots. Dans aucun autre pays que le nôtre, l'entrée d'un mot dans le dictionnaire n'est un événement de la semaine.

La manière belge, dans *la Demoiselle de magasin*, ne se réduit pas d'ailleurs à l'emploi de quelques tours de phrases. Il y a plus et mieux. Les historiens de l'art s'accordent à louer le réalisme minutieux qui fait l'originalité de la peinture flamande : on le retrouve jusque dans une piécette comme celle-ci, toute romanesque et conventionnelle qu'elle soit. « Ôtez de ma vue ces magots! » disait Louis XIV. Et ce mot, qu'on a tant raillé, lui fait honneur, s'il signifie que pour un contemporain de Racine, de Mansart, de Le Nôtre, et de Poussin, il n'y avait point d'art là où ne brillait aucune lueur d'idéal. Mais depuis lors, notre goût s'est fait plus large ou plus élastique. Moins délicats, nous sommes devenus moins exclusifs. Il nous a semblé que des buveurs affalés autour d'une table, ou des paysans qui dansent lourdement devant une auberge suffisent à un chef-d'œuvre, pourvu que le peintre ait rendu avec fidélité leurs attitudes de

buveurs et leurs grâces de lourdauds. La première qualité d'un portrait c'est qu'il ressemble, et le mérite d'un tableau d'intérieur c'est qu'il nous donne l'illusion d'être transportés dans cet intérieur. Toute proportion gardée, nous avons la sensation que les magots de MM. Fonson et Wicheler ressemblent et qu'avec leur demoiselle de magasin nous entrons vraiment dans un magasin dont on a reproduit pour nous, avec minutie, patience et scrupule, le décor habituel et la vie quotidienne, les choses et les gens surpris dans leur intimité.

M. Deridder est tapissier garnisseur dans une rue de Bruxelles; il l'est comme l'était son père, et comme tous les Deridder, depuis qu'il y a des Deridder à Bruxelles, ont été, de père en fils, tapissiers garnisseurs. Seulement, tout change, ou devrait changer: et, faute de changer suffisamment, le commerce de M. Deridder périclite. Ses affaires vont mal. Cela le met de méchante humeur, et, comme il est naturel, il s'en prend de sa propre impéritie à tous ceux qui l'entourent et qui n'en peuvent mais : à sa femme et à ses enfans. Mme Deridder se promène en ville et fait des visites, comme une dame : est-ce là ce qui convient pour la femme d'un tapissier? Lucette apprend le piano; si encore c'était pour y jouer la *Prière de la Vierge*, mais voilà qu'elle se met au Wagner! André va à l'Université, comme un fils de famille, et dédaigne le magasin paternel, qu'il qualifie irrévérencieusement de boutique. Ce mot de boutique provoque chez le bonhomme Deridder une belle indignation et lui inspire une tirade, renouvelée de la scène des portraits dans *Hernani*, ou encore de l'apostrophe fameuse de Gaston de Presles dans *le Gendre de M. Poirier*. « Une boutique! Vous voyez ce pupitre? C'est là que Jules-Joseph-Octave Deridder, mon grand-père, inventeur breveté du guéridon à rallonges, dont la noble tête blanche de vieillard était le respect de toute la rue où il était le plus gros commerçant, faisait sa comptabilité. Vous voyez cette vitrine? C'est là que Jean-Marie-Clément Deridder, mon père, à qui sa compétence valut la sollicitude du monarque sous la forme d'une croix commémorative, exposa pour la première fois la floche en argent filigrané que vous pouvez voir maintenant se balancer dans toutes les chapelles ardentes. Ce plafond, c'est le plancher de la chambre où Gustave-Adolphe Deridder, ici présent, a vu le jour. Nous l'avons tous tenue, cette boutique, comme vous dites... » Ce qui rend cette fureur comique et en fait un agréable trait de mœurs, c'est qu'ici le seul coupable est Gustave-Adolphe Deridder et qu'il se fait son procès à lui-même. Il est parent de ce cabaretier de M. Brieux qui se repentit si fort d'avoir fait étudier Blanchette. Et il s'aperçoit, un peu tard, que

le mieux pour le fils d'un tapissier est de ne pas se lancer dans la littérature, car on n'est jamais sûr de s'y appeler Molière.

Vous souvenez-vous du premier acte d'une comédie de Sardou intitulée *Maison neuve?* On y opposait les saines pratiques du commerce d'hier au bluff du commerce de demain. Ainsi le bon M. Deridder, avec une sorte de lyrisme bourgeois et pot-au-feu : « C'est dans cette petite salle à manger, où on est obligé d'allumer le gaz à deux heures de l'après-midi, que mon grand-père, mon père et moi après, on attendait avec anxiété que la porte de la boutique s'ouvre. C'était une petite sonnette qui vous appelait; — le jour d'aujourd'hui c'est un timbre; — et quand on entendait : Ding ! on se levait plein d'espoir. On pensait : C'est peut-être la fortune qui entre; on prenait son sourire de commerçant, et on allait, un peu inquiet, au-devant du client. Mais on recevait aussi poliment le client d'un franc, que celui de deux cents. On n'a jamais été honteux de faire seulement un franc d'affaires, car mon grand-père se disait : C'est encore pour Gustave; comme moi je me suis toujours dit : C'est pour André et pour Lucette. » Nous songeons à ces maisons d'autrefois où le patron avait sa femme pour teneuse de livres et son fils pour premier commis, tandis que l'apprenti, qui faisait partie de la famille, n'attendait que d'avoir fait son chef-d'œuvre pour épouser la fille du maître qui l'avait accueilli, dénué de tout, sauf de courage et d'espérance. Nous prenons sur le vif le labeur et les soucis du marchand, ses ruses et ses manigances. Le tableau, peint à petites touches, donne, par l'accumulation des menus détails, une impression de vérité.

C'est dans ce magasin endormi et suranné qu'arrive Claire Frénois, comme jadis la Marianne de Marivaux débarqua chez les demoiselles Dutour. Elle est de bonne famille, elle a fait de brillantes études, elle a son diplôme de régente et pas de place : mieux vaut servir dans un magasin que mourir de faim à côté d'un brevet. — Il paraît qu'en Belgique comme en France un vent de faillite souffle sur les carrières libérales. — Désormais la comédie réaliste va peu à peu dévier vers la comédie romanesque. La charmante fille, que Deridder a engagée comme demoiselle de magasin, n'est pas une simple midinette de là-bas : c'est une fée, une mascotte, un porte-bonheur. D'un coup de sa baguette, elle transforme la vieille maison et la rajeunit à l'image de sa propre jeunesse. Elle vend les mobiliers deux fois leur prix, ce que l'autre morale peut flétrir à son aise, mais que recommande la morale du commerce. Elle attire les cliens par ses grâces décentes et les retient par son honnête coquetterie. André, le

fils de la maison, ouvre sur elle des yeux ahuris et charmés. Un contentement se lit sur tous les visages, épanouit ces figures placides, élargit encore ces larges faces, éclate en gros rires, en plaisanteries énormes, en pesantes facéties, — et nous-mêmes nous nous dilatons dans cette atmosphère de gaieté innocente et de bonhomie.

Trois ans après. Il va sans dire que tous les hommes de la pièce tournent autour de Claire Frénois. La jeune fille fait collection de déclarations amoureuses, qui ne varient que dans la forme et en raison de l'âge et de la condition sociale du soupirant. Le flirt du commis voyageur est avantageux et jovial, comme au temps de l'illustre Gaudissart. L'amour d'Antoine, le magasinier, est timide et pleurnicheur, comme il convient à l'amour des humbles. Les propositions du vieux et riche M. Amelin sont éminemment sérieuses. Au milieu de toutes ces ardeurs qui flambent autour d'elle, Claire évolue avec une indifférence aisée, car elle aime le jeune André Deridder et, si elle ignore qu'elle en est aimée, ou si elle doute qu'elle doive l'épouser au dénouement, c'est qu'elle le veut bien.

Au troisième acte, cet heureux événement s'accomplira, à la satisfaction générale, après que nos deux amoureux auront dûment passé par ces étapes du pays de Tendre qui sont le dépit, la jalousie, la crise de nerfs et la crise de larmes. Cela ne va pas sans quelque fadeur ; mais nous assistons en même temps à l'apothéose de M. Deridder, et c'est la meilleure partie du spectacle. Tous les autres personnages sont inexistans, au point qu'il est difficile d'exister moins ; mais celui-ci est une bonne caricature du bourgeois belge pour faire suite à beaucoup de caricatures fameuses du bourgeois français. Il vient d'être décoré et se lève à la fin du banquet où des flots de champagne arrosent sa croix. « Je fais maintenant partie de cette phalange d'élite qui se serre autour du trône et des institutions nationales. Je saurai me serrer... » C'est Joseph Prudhomme brandissant ce sabre qui est le plus beau jour de sa vie. L'histoire de cette décoration, telle que la raconte le décoré lui-même, est d'une bonne bouffonnerie. Le roi des Belges, visitant l'exposition de l'ameublement, avise le stand du tapissier garnisseur : « Votre compartiment est très gentiment décoré, monsieur Deridder. — Sire, je dis, vous aussi vous savez quelquefois gentiment décorer... Là-dessus il s'en va. Et c'est comme ça que j'ai reçu l'ordre de Léopold. » Car pour recevoir, le meilleur moyen qu'on ait encore trouvé, c'est de demander. M. Deridder est ingrat : uniquement redevable de sa fortune soudaine à sa demoiselle de magasin, il n'en sait de gré qu'à lui-même. Vertueux, tant que les temps furent

difficiles, il aspire à devenir libertin : il se sent pousser des talons rouges... Tout cela joyeux, innocent, plantureux, sans prétention, ponctué de « savez-vous » et relevé d'accent belge, a beaucoup amusé.

La troupe, venue presque tout entière de Belgique, est excellente. Au premier rang, M. Jacques, d'un comique irrésistible, où se mêle au naturel une fantaisie un peu épaisse. Mlle Delmar est une Claire Frénois très gracieuse. Notre compatriote M. Duquesne n'est ni le moins bon, ni le moins belge dans cet ensemble éminemment belge.

Les pères, depuis quelque temps, n'ont pas de chance avec leurs fils. Ils ont beau leur donner les meilleurs exemples et une éducation soignée, ces jeunes gens tournent mal et surtout se tournent contre leurs pères. Ils sont encouragés dans la révolte par madame leur mère qui sourit à leurs insolences, à leurs violences, à leurs trahisons et à leurs crimes, ainsi qu'à de charmantes espièglerie. Cela fait de jolies familles. Le père est-il un ardent patriote, comme dans la pièce de M. Lavedan, et a-t-il fait de son fils un officier, cet officier ne manquera pas d'être antimilitariste. Ou bien le père est-il un homme d'État conservateur, qui a consacré toute sa vie à la défense de l'ordre, ne doutez pas qu'il ne rencontre devant lui son fils, au premier rang des révolutionnaires. Cela n'engage pas à repeupler.

C'est une situation de ce genre que M. André Fernet a traitée dans *la Maison divisée*. Et il ne nous accordera pas facilement que ce soit une situation nouvelle, puisque ce fut, il y a très longtemps, celle de Brutus et de ses fils. Les maisons divisées, nous dirait-il bien plutôt, sont de toutes les époques et de tous les pays. Le spectacle est affligeant, mais logique. D'une génération à l'autre, il faut que les idées s'opposent; c'est la loi d'équilibre, que les anciens avaient divinisée sous le nom de Némésis. Comme les enfans ont généralement horreur de la profession paternelle, dont ils n'ont vu que les difficultés et les déboires, de même l'instinct de contradiction les met en garde contre les idées de leurs parens. Cette mésintelligence est universelle. Par bonheur, la plupart des hommes sont médiocres et leurs passions n'ont pas occasion de se développer dans toute leur beauté. C'est pourquoi les pères ne sont pas tous obligés de faire exécuter leurs fils ou les fils de faire assassiner leurs pères. Cela est consolant...

La pièce a pour cadre un de ces royaumes de fantaisie, qu'on aurait situés dans les Balkans, il y a quelques années, à l'époque où les États balkaniques n'avaient pas encore affirmé leur identité à coups de canon. Le comte de Berg est le chancelier à poigne d'un petit roi de

vingt ans, d'un bon jeune homme de roi, d'un fantôme de roi. Les socialistes lui donnent beaucoup de tablature. Ils en sont à leur trente-sixième manifestation, chacune étant mieux organisée et plus redoutable que la précédente. Pour celle-ci, ils ont trouvé un « clou » qui fait vraiment honneur à leur ingéniosité. Le comte de Berg apprend que la dernière réunion a été présidée, par qui? Par son propre fils. Cette nouvelle lui arrache un cri de douleur, mais aussi d'admiration pour des adversaires si avisés. « Bien travaillé, Marguerite! » ainsi qu'il est dit dans *la Tour de Nesle*.

Ce fils Berg est un affreux petit drôle, comme les jeux ironiques de la Providence en font quelquefois naître dans les meilleures familles. Ce qui le caractérise, c'est une immense veulerie : à père énergique fils débile. S'étant amouraché de la première femme qu'il a rencontrée, il s'est mis en ménage avec elle et en a eu un enfant. Cette Catherine Helmer, à qui il s'est acoquiné, est une anarchiste militante : elle a présenté le pauvre garçon dans les milieux révolutionnaires, et en a fait un pantin que manœuvrent à leur gré les meneurs du parti. Donner pour chef aux émeutiers le fils du ministre de l'Intérieur, évidemment c'est de bel ouvrage. Tout autre que le jeune de Berg aurait senti le cœur lui lever devant l'odieuse besogne de chantage à laquelle on le fait servir. Lui se pose en victime. C'était une âme tendre et son père n'a pas su le comprendre : vous l'auriez juré. Sa mère et lui ont bien souffert de cet excès de délicatesse qu'il leur a fallu refouler. La scène où la comtesse de Berg plaide, sur un ton de fâcheuse sensiblerie, la cause de sa progéniture dévoyée, achève de nous rendre l'infortuné père grandement sympathique.

Sur ces entrefaites, on introduit une délégation de la C. G. T. Le fils Berg est, bien entendu, l'un des délégués. Une conversation s'engage, d'un caractère presque entièrement théorique, ce qui lui enlève toute vraisemblance ; mais il fallait exposer les deux thèses : l'auteur a fait de cet exposé de doctrines la partie centrale, le morceau essentiel de l'acte. Commencée en manière de dissertation politico-sociale entre le représentant de l'autorité et les grévistes, la conversation s'achève en discussion de famille entre le père et le fils. « Tu as trahi le pacte de service qui, depuis tant de générations, unissait notre maison à la maison royale, » dit le comte de Berg. Et Berg le gréviste riposte : « Je ne veux pas être le prisonnier du passé. Ma vie m'appartient : je dois la remplir d'œuvres choisies par moi seul. » C'est la thèse individualiste en présence de la thèse traditionaliste. Seulement, il n's'agit pas cette fois d'un débat académique. Ce bon fils n'est venu

qu'à l'effet de menacer son père et lui mettre le marché à la main. Si le comte de Berg a quelque idée de faire tirer sur les grévistes, qu'il fasse bien attention ! Son fils sera le premier exposé aux balles. Pour toute réponse, le comte de Berg téléphone au préfet de police de mettre le palais en état de défense, et de faire son devoir sans mollesse. Il n'y avait pas autre chose à dire. — Cet acte nous laisse sous une excellente impression; il est bien conduit, avec simplicité et largeur; la situation est nettement posée; les personnages sont dessinés d'un trait sûr. L'auteur est comme son héros : il a de la poigne.

C'est à partir du second acte qu'il s'embarrasse. Nous sommes au palais, à l'heure de la manifestation. Le comte de Berg tient à l'enfant-roi des propos qui plongent le petit monarque dans la stupeur, — et nous pareillement. Il est découragé, il ne croit plus à son œuvre, il conseille la clémence, il offre sa démission. Lui, le chancelier de fer! Et c'est ce moment qu'il a choisi pour faire de la neurasthénie ! « Défendez-moi, monsieur le chancelier, et tout le reste est littérature, » répond, non sans raison, le gamin royal.

La colonne des émeutiers approche. Le préfet de police et le général commandant la place de Paris n'ont pas d'ordres. Confians dans l'habituelle énergie du ministre, ils attendent de lui les mesures que réclame la situation. Quel n'est pas leur étonnement ! « De la douceur, prescrit le grand chef, et encore de la douceur ! Des barrages anodins, des sommations respectueuses, éminemment respectueuses ! Que pas un cheveu ne tombe de ces têtes précieuses et syndiquées ! » Ils n'y comprennent rien : nous non plus.

Cependant la comtesse de Berg rejoint son mari. Ce n'est guère sa place, et elle perd une belle occasion de rester chez elle. Mais il fallait qu'il y eût là quelqu'un pour supplier et injurier tour à tour le chancelier. Celui-ci ne quitte plus guère le téléphone. De minute en minute, acculé à la nécessité de défendre le palais, il modifie ses premières instructions, se laisse arracher des mesures plus efficaces et finalement ordonne : « Fusillez-moi tous ces gens-là ! » En un clin d'œil, les avenues du palais sont déblayées, la manifestation est refoulée. « Mon fils ? — Mort ! » Le bon petit roi, qui a eu joliment peur, remercie son ministre, le plaint et accepte sa démission. Nous sommes plus royalistes que lui. Nous nous demandons pourquoi l'auteur a prêté au comte de Berg des hésitations coupables et qui risquaient de tout compromettre. Le comte de Berg a failli à son caractère et à son devoir. L'auteur a voulu qu'il eût la main forcée. Il a craint de le

rendre odieux en le montrant inaccessible à la pitié. Il a pour le jeune anarchiste des yeux qui ne sont pas les nôtres. En voilà un qui n'a eu que ce qu'il mérite. Tout le monde pouvait se faire tuer par les soldats du comte de Berg, sauf une personne : son fils. Qu'allait-il faire dans cette galère ?

Après ces dramatiques événemens, la pièce est terminée. Le père a tué son fils, le chancelier a donné sa démission ; c'est plus qu'il n'en faut pour un dénouement. Un troisième acte, inutile et surajouté, ne pouvait être que languissant. Cet acte est en outre d'allure indécise, hésitante, de pensée et de forme obscures. L'auteur imagine que le comte de Berg a éprouvé le besoin de rendre visite à sa belle-fille de la main gauche, dans le dessein de reprendre son petit-fils. Nous voici donc chez le pauvre diable : son cadavre est dans l'alcôve... Je ne vous ai pas dit que ce fût une pièce gaie... L'acte, à peu près tout entier, est fait d'une conversation entre le comte de Berg et Catherine. Il y a de la philosophie là-dedans, et même de la métaphysique : il y a de tout ce que l'on voudra, avec beaucoup de nuages autour. J'ai cru comprendre que les deux adversaires se réconcilient dans une compassion mutuelle et une haine commune de l'ordre social. L'entretien, d'abord empreint de quelque aigreur, se poursuit avec cordialité. Le défenseur de l'ordre et l'émeutière découvrent qu'ils sont l'un et l'autre des héros du devoir ; ils n'ont pas la même façon de comprendre le devoir, et voilà tout. Puisqu'on est des deux côtés de la barricade, on peut se tendre la main par-dessus. La société, voilà l'ennemie. « CATHERINE : Qu'elle tombe, qu'elle s'écroule, la maison qui n'a pu accueillir tous les enfans : qu'elle tombe et que bientôt de ses décombres un homme nouveau se dresse et construise la maison nouvelle ! — LE COMTE DE BERG : La maison que n'ébranlera plus la discorde... — CATHERINE : La maison unie, solidaire... — LE COMTE DE BERG : La maison dont l'entrée nous est interdite. » Charmant duo ! En attendant, Catherine garde auprès d'elle le petit Franz, pour en faire de la graine d'insurgé ; le comte de Berg reprend sa démission. Nous pourrons repasser dans vingt ans...

La Maison divisée est l'œuvre d'un très jeune homme. Elle a été jouée dans cette série de représentations hors cadre que M. Antoine consacre à des pièces de débutans qui lui ont paru intéressantes. Jadis tout bon rhétoricien avait dans son pupitre une tragédie qu'il était réduit à déclamer devant ses camarades. Qui sait si dans ces productions mort-nées ne figurait pas quelque chef-d'œuvre inconnu ? Il est juste et paternel que l'Odéon, à de certains jours, accueille les jeunes.

La Maison divisée est assez bien une tragédie, quoiqu'en prose. Elle en a l'espèce de tension sans répit et de sublime continu. Elle a plu au public par cet air d'extrême jeunesse. La jeunesse qui écrit est volontiers grave : elle n'a pas le sourire. Elle affectionne les débats de doctrine et peint des personnages qui sont des symboles, n'ayant pas encore été à même d'observer comment se comportent les êtres réels. J'ajoute qu'en général, soit pour ses idées, soit pour la façon dont elle les exprime, elle est un peu en retard. Ce n'est pas ce qu'on pense habituellement, je le sais. On croit volontiers que ces lèvres imberbes vont nous livrer le secret de demain ; mais on se trompe. Ce ne sont de tous côtés qu'enquêtes où l'on se penche sur cette jeunesse pour lui demander ce qu'elle pense. Elle ne pense pas encore, ayant eu tant d'autres choses à faire et si peu de temps ! Elle répète, elle reflète. Les novateurs ne se recrutent guère parmi les jouvenceaux. Jean-Jacques avait cinquante ans quand il commença de bouleverser la société et l'âme françaises. Si j'en juge par *l'Ombre des statues* et par *la Maison divisée*, le théâtre d'éducation odéonien serait assez bien un théâtre d'éducation anarchiste. C'est une mode d'hier. Ibsen et Tolstoï sont des dieux désuets. Ils restent à nos yeux de grands maîtres ; mais nous avons reconnu que ce sont des maîtres dangereux. La maison où l'on avait recueilli leurs enseignemens n'était pas seulement divisée : elle était ébranlée dans ses fondations ; nous nous en sommes aperçus à temps : à l'heure qu'il est, nous marquons un temps d'arrêt dans notre allégresse de destruction, car il faut vivre.

M. André Fernet semble avoir des qualités d'homme de théâtre ; il les laissera mûrir ; il attendra que ses idées se précisent ; il surveillera son style qui n'est pas toujours correct ; et ce sera très bien.

M. Desjardins prête au personnage du comte de Berg sa belle prestance et sa voix chaude ; Mlle Ventura est une Catherine Helmer très émouvante.

C'est une assez singulière entreprise d'avoir mis à la scène une pièce dont il est à peu près impossible de rendre compte en termes honnêtes. Chacun sait que La Fontaine dans son Conte de *la Mandragore* a imité la comédie de Machiavel qui porte ce même titre. Mais c'est chez lui que « l'imitation n'est pas un esclavage. » Avec cet art délicat, nuancé, raffiné que M. Émile Faguet a si parfaitement analysé dans ses récentes leçons sur notre fablier national, La Fontaine a, non pas imité, mais adapté, arrangé, abrégé l'original italien. Il a glissé où son modèle appuyait, et sous-entendu partout où l'italien développe et

insiste. Au contraire, M. Bergerat a mis sa coquetterie à suivre d'aussi près que possible la pièce italienne, estimant que, puisqu'elle a été jouée en son temps au Vatican, nous n'avons pas le droit d'être plus prudes que le Pape. Mais les temps ne sont pas les mêmes. Au surplus, l'immoralité dans cette pièce est si parfaitement tranquille et la grossièreté si ingénue, qu'elle devient, je ne dis pas acceptable, mais moins choquante.

C'est la matière et c'est le personnel de nos vieux fabliaux : il n'y a d'italien ici que le cadre et les noms. On sait que ces récits populaires n'avaient pas de patrie bien définie et qu'on se les repassait d'un pays à l'autre. Toutefois, nous pouvons nous flatter qu'ils sont pour la plupart venus de chez nous : dès le moyen âge, nous avons fourni l'Europe entière de sujets plaisans et grivois. Je dis plaisans, car c'est un fait que nos pères s'y plaisaient : et c'est aujourd'hui ce qui nous étonne. Il s'agit, comme toujours, d'un tour pendable joué par un jeune amoureux à un vieux benêt de mari. La femme est honnête, de cette honnêteté des « honnestes dames » qui ne résiste pas à la première occasion : c'est un dogme de cette littérature que toute femme est fragile et toute vertu accessible. Le mari est sot, d'une sottise qui paraîtrait invraisemblable, si l'invraisemblable ne devenait vrai sitôt qu'il s'agit de la sottise d'un mari. La mère est complaisante et donne à sa fille les conseils qu'elle-même a mis en pratique. Le moine est papelard et bénit pour de l'argent les moins légitimes des unions. Le parasite fait fonction d'entremetteur. L'amoureux est l'amoureux. Donc Nicia Calfucci se lamente que la nature lui ait refusé de faire souche de petits Calfuccis. Le jeune Callimaco, déguisé en médecin, lui fait accroire de donner à Mme Lucrezia une infusion de mandragore, et surtout d'introduire auprès d'elle un bon compagnon... Chaque époque a son genre de drôlerie qui a la propriété de la mettre en joie. A notre époque la drôlerie dont est faite *la Mandragore* assomme. L'impression dominante a été d'un ennui morne.

Toutefois il n'est que juste de rendre hommage à la virtuosité dont M. Émile Bergerat a fait preuve ici, une fois de plus. La langue qu'il fait parler à ses personnages est des plus savoureuses et du tour le plus vraiment comique. Ce sont à chaque instant des trouvailles d'expressions, des ricochets d'images imprévues. La versification est souple, jusqu'à l'acrobatie et la clownerie. La rime est riche, opulente, jusqu'aux jongleries de la rime calembour. Je regrette de n'avoir pas le texte pour en mettre un morceau sous les yeux du lecteur. Par exemple, le prologue tout entier est un régal pour les lettrés. Je cite-

rai encore le troisième acte où Lucrèce, dans une sorte de stupeur, s'entend conseiller tour à tour par sa mère, par son confesseur, et par son mari lui-même, d'avoir à tromper ce mari. Il est particulièrement bien en scène et farci de plaisanteries grasses et bons mots de gueule.

On sait que M. Vilbert, qui est une gloire de nos cafés-concerts, a été engagé à l'Odéon pour jouer les grands rôles de la comédie classique. Il n'avait pas mal réussi dans *le Malade imaginaire*. Il vient de s'attaquer à *Turcaret*, et, à mon sens, avec moins de succès. Non certes qu'il n'y soit pas amusant. Il y est fort amusant au contraire. Il y met beaucoup de gaieté. Il fait de Turcaret un fantoche des plus réjouissans. C'est bien ce que je lui reproche. Par là il fausse le rôle, qui a des dessous de profondeur et d'horreur et qui vaut par ces dessous. Si la pièce eût été seulement amusante, elle n'aurait pas si fort soulevé contre l'auteur tout le monde de la finance. Mais les traitans ne se méprirent pas à la cruauté de la satire qui dénonçait le scandale de leur fortune et l'intolérable abus de leurs exactions. Pour la première fois, l'homme d'argent était mis à la scène et peint en pied avec une vigueur qui n'a pas été surpassée. D'ancien laquais pour être devenu l'un des plus puissans manieurs d'or de son temps, combien il faut que Turcaret ait dépensé d'énergie et fait taire de scrupules! Combien de ruines a-t-il accumulées et combien de larmes ont fait couler ses brigandages! Un entretien avec son premier commis ouvre un jour sinistre sur le genre d'opérations auxquelles il se livre. Pour ceux qu'il rançonne, il est sans merci. C'est l'âme pétrie de boue et de sang, dont parle La Bruyère. C'est l'homme de proie.. Il est vrai que, dans l'aventure qui fait le sujet de la pièce, il est la dupe de tous, la risée universelle. Mais c'était la règle, dans notre ancien théâtre, qu'une comédie devait se tenir au mode comique et ne présenter ses personnages que sous l'aspect où ils prêtent à rire... Le drame court en dessous, affleurant seulement par endroits. Le ton est celui de la bonne compagnie sans fâcheuse insistance et déclamation qui sent son homme mal élevé. L'impression, que ne gâte aucun facile étalage de noirceur, n'en est que plus forte.

René Doumic.

REVUE MUSICALE

Concerts du Conservatoire : le *Faust* de Schumann. — Théâtre de la Gaîté-Lyrique : *Carmosine*, comédie musicale en quatre actes, d'après Boccace et Alfred de Musset ; paroles de MM. Henri Cain et Louis Payen, musique de M. Henry Février.

La critique musicale réserve de temps en temps à ses fidèles quelque bonne fortune. Dans l'ordre même de la poésie, elle comporte, elle commande des rappels ou des retours heureux. C'est ainsi qu'à propos d'une *Carmosine* lyrique et de l'exécution intégrale, au Conservatoire, du *Faust* de Schumann, il nous a été donné de relire le poème de Gœthe, voire le *Paradis* de Dante et la comédie de Musset. Mais tandis que celle-ci n'a fourni qu'un sujet et qu'un nom à MM. Henri Cain, Louis Payen et Henry Février, Schumann a mis jadis en musique le texte littéral de Gœthe. On sait, de son propre aveu, qu'il ne s'y décida pas sans appréhension. L'événement le rassura bientôt. Après une première exécution, partielle, et devant des auditeurs choisis, il écrivait (juillet 1848) : « Je me réjouis beaucoup de diriger cette musique à Leipzig en présence de mes amis, et, avec l'aide de Dieu, j'espère le faire au commencement de l'hiver. Ce qui m'a surtout ravi, ce fut d'entendre dire de tous côtés que la musique faisait encore mieux comprendre la poésie, alors que je craignais justement qu'on m'adressât le reproche contraire : « Pourquoi ajouter de la musique à une œuvre aussi complète ? » D'un autre côté, depuis que je connais cette scène, j'ai la sensation que très certainement la musique lui donnera une plus grande puissance. » Il ne parlait encore que de la scène, ou des scènes, qui se passent dans le ciel. Mais pour les autres également il avait raison, d'avance. La musique a rarement couru, — si même elle le courut jamais, — le risque d'une alliance aussi étroite, ou plutôt d'un

absolu contact, avec une telle poésie. Elles y ont gagné toutes les deux, et cela ne leur fait pas médiocrement honneur. Il est vrai que pour leur beauté commune, composée de deux élémens, dont chacun renforce l'autre et le multiplie, rien n'est dangereux comme l'épreuve de la traduction. L'œuvre de Schumann en souffre, à chaque page, un inévitable autant qu'irréparable préjudice. Nous en signalerons, en passant, plus d'un exemple.

Dès l'année 1845, Schumann écrivait : « Le *Faust* me préoccupe toujours. Que penseriez-vous de l'idée de traiter tout l'ensemble en *oratorio* ? N'est-elle pas hardie et belle? Actuellement, je ne puis qu'y penser. » « Tout l'ensemble, » c'était impossible. Mais il faut reconnaître que Schumann arrêta son choix sur des parties du poème que personne ou presque personne après lui, parmi les musiciens, ne devait choisir. On a reproché communément à Gounod d'avoir extrait de « tout l'ensemble » un épisode unique, celui de Gretchen ; en quoi notre grand musicien d'amour a montré seulement qu'il était meilleur juge que personne de ses inclinations et de ses facultés. Aussi bien, sans prétendre tout traduire de l'œuvre allemande, Gounod du moins n'en a rien trahi. N'était-ce point un Allemand, ce roi de Hanovre, qui, le soir de la première représentation de *Faust* sur son propre théâtre, admirait qu'un musicien de France « eût été capable d'entrer jusque-là dans l'esprit et la conception de Gœthe. » Allemande aussi, mais à d'autres égards, la *Damnation de Faust* contredit sur un point essentiel, et rien que par le titre déjà, l'idée première et dernière de l'œuvre originale. On pourrait définir la *Faust-Symphonie* de Liszt un triptyque sonore, dont chacun des trois personnages principaux, Faust, Marguerite et Méphistophélès, occupe un volet. M. Boito seul a traité dans son *Mefistofele* certains épisodes empruntés au second *Faust :* celui d'Hélène, entre autres, et la mort du héros. Seul également, le poète-musicien d'Italie s'est inspiré des scènes mystiques de Gœthe, et le prologue ainsi que l'épilogue dans le ciel nous paraissent même les pages demeurées les plus belles de la partition. Liszt, il est vrai, n'avait pas négligé de donner à son poème une conclusion religieuse : pour célébrer l'influence de l' « Éternel féminin » et pour fêter le salut de Faust, un chœur reprend et développe le thème ou le motif de Marguerite. L'intention est délicate et l'allusion touchante, mais en effet il n'y a là qu'une allusion, et très brève, à tout l'ordre d'idées, de sentimens, de mystères, qui, dans l'œuvre de Schumann, occupe la première place ; deux fois la première : par la date et par l'importance, ou l'étendue. Écrites avant les autres, les scènes du Paradis les surpassent

aussi. Comme elles furent l'origine de l'ouvrage, elles en demeurent le sommet.

La composition et la disposition de l'ensemble est celle-ci : d'abord trois scènes, tirées du premier *Faust* : le jardin, Marguerite devant l'image de la Vierge des douleurs, la cathédrale. Puis, trois épisodes empruntés à la suite du poème : le sommeil et le réveil de Faust, son dialogue avec le Souci et sa mort. Enfin, troisième et dernière partie, la plus développée : dans le ciel.

On accorde généralement peu d'intérêt à l'ouverture. On a tort. Inférieure à celle de *Manfred* pour l'ampleur et le développement, plus ramassée et pour ainsi dire plus en dedans, épaisse et massive, une sourde inquiétude y fermente, qui l'agite et, par momens, la secoue tout entière. Elle a quelque chose de commun avec le caractère du héros ainsi qu'avec sa destinée, au moins sa destinée sur la terre. Rien de léger au contraire comme la scène du jardin. Ce n'est qu'une esquisse, une sorte de concert-promenade à deux personnages : Marguerite et Faust. Méphistophelès et la voisine interviennent seulement à la fin. On dirait d'un *lied* pour orchestre, accompagné, suivi par le chant, que l'aimable symphonie entraîne en son cours. Nulle passion, mais de la douceur, de la tendresse même, avec ce mélange de désir et de langueur que les Allemands nomment *Sehnsucht*, et que la musique, leur musique surtout, mieux que notre parler, sait rendre. Mais tout de suite ici, dès les premiers mots et les premières notes, apparaît, autant que l'intimité, que l'unité des unes et des autres, le trouble et le désaccord qu'y introduit un idiome étranger. « Clair de lune empaillé, » disait Henri Heine de sa poésie traduite. De la poésie mise en musique, cela est vrai deux fois.

Une esquisse, ou plutôt une ébauche, mais celle-là vigoureuse et tragique, la prière de Marguerite devant la Vierge des douleurs n'est guère autre chose non plus. La beauté ne consiste pas ici dans l'ordonnance, encore moins dans la suite, mais dans l'inégalité, presque dans l'incohérence d'un style où la ligne mélodique, indiquée à peine, aussitôt se brise, où le chant s'emporte jusqu'au cri, à moins qu'il ne se fonde en sanglots ou ne s'évanouisse en soupirs.

Tout autre, par la composition et le développement, est la scène de l'église. L'ordre pourtant, et même une certaine régularité, s'y concilie avec la violence au paroxysme. Rien de saisissant comme l'exorde *ex abrupto* de l'orchestre, qui, de chute en chute, semble s'écrouler tout entier sur la pénitente. C'est à la manière d'un coin, ou d'un levier de fer, que la voix inflexible du « Mauvais Esprit » entre, s'enfonce note

par note dans la symphonie et dans l'âme de la malheureuse. Tout conspire contre celle-ci, tout, jusqu'au chant d'un *Dies iræ*, plutôt imprécation que prière, et qui, bien loin de la relever, ne fait que l'écraser davantage. Ainsi les élémens, les forces conjurées de la musique donnent toutes ensemble, dans le même sens, et se prêtent mutuellement un atroce secours. Enfin leur pesée, leur poussée universelle aboutit à ce manquement de tout l'être, que figurent admirablement par leur simplicité, par leur banalité même, succédant à tant de lyrisme, les trois pauvres mots prêtés par Gœthe à Marguerite défaillante : « Voisine, votre flacon ! » Le traducteur, hélas ! a traduit ainsi : « Il m'a dit : Sois maudite ! » Mais, balbutiées tout bas, entrecoupées et comme évanouies dans le vide, les notes suffisent à rendre admirablement la détresse, en même temps que la familiarité, de ce dernier recours.

Quant aux trois scènes suivantes, elles n'ont leurs pareilles en aucune musique inspirée par le poème de Gœthe. Autrefois Caro donna pour titre à l'un des chapitres de son livre sur la *Philosophie de Gœthe* : « L'idée de l'activité, unité du poème, principe du salut de Faust. » Non pas, en réalité, principe unique : le repentir et l'intercession de Marguerite y auront eu pour le moins autant de part. Quoi qu'il en soit, le salut du héros est célébré dans la dernière partie de l'œuvre de Schumann, admirable série de tableaux ou de cercles sonores, de plus en plus vastes et rayonnans. Les trois épisodes qui forment la seconde partie ont pour sujet l'activité de Faust, ou son action : « C'est l'action maintenant qui va prendre sa vie, c'est l'action qui tente sa liberté rajeunie, réveillée comme en sursaut, après les angoisses d'un rêve tour à tour enchanté et sinistre. L'action, si l'on prend ce mot dans son sens le plus haut et le plus large, l'action opposée à l'égoïsme de la passion et à celui de la pensée solitaire, opposée à la spéculation qui se dissipe dans l'abstraction vide, ou à l'agitation non moins stérile des vains désirs qui étreignent le nuage ; l'action enfin, soit qu'elle s'exerce dans les devoirs positifs de la vie pratique, soit dans les grandes œuvres qui régénèrent un pays ou un peuple, soit dans la culture esthétique ou scientifique de l'esprit (1). »

Un tel sujet, ou plutôt un tel programme, est vaste, grandiose même, et très musical. Philosophique, il est vrai, le sentiment, le pathétique s'y mêle à la philosophie, et surtout ce désir fiévreux, dont Schumann a su rendre, entre tous les musiciens, la sombre, inquiète, inextinguible ardeur. Le paysage enfin, dans le tableau du sommeil et

(1) Caro, *Philosophie de Gœthe*, ch. XII.

du réveil de Faust, accompagne l'état d'âme, ou plutôt le précède. Autour de Faust endormi, les Esprits de l'air voltigent et murmurent. Alors, dira-t-on, comme dans Berlioz? Non pas, et justement il n'y a rien ici de pareil. Rien ici ne ressemble à la berceuse étrange, unique aussi dans son genre, du Méphistophélès de la *Damnation*, contemplant son compagnon, son disciple, j'allais dire son enfant, couché parmi les roses.

Sur ce lit embaumé,
O mon Faust bien-aimé...

Qui pourrait oublier, l'ayant, ne fût-ce qu'une seule fois, entendue, accompagnée solennellement par les harmonies étouffées des instrumens de cuivre, l'incantation mystérieuse, magique, et pourtant si humaine, paternelle même, où l'âme du réprouvé s'attendrit sur la créature en proie à son funeste pouvoir. Il y a là comme une halte sur la voie de perdition et, dans l'éternelle haine, un instant, un soupir d'amour. Très différente est la scène de Schumann. Le démon d'abord n'y figure pas. Et puis, autour de Faust endormi, tout dans la nature est propice. Pour lui, comme eût dit Renan, « l'intention de l'univers est généralement bienveillante. » Rien de fantastique et rien de méchant ; partout la grâce et la tendresse : une introduction délicieuse, où les notes vives, détachées, des harpes, alternent avec les cantilènes liées, enveloppantes, du quatuor ; puis d'aimables chœurs, où le rythme caressant, à deux, à quatre temps, est mêlé, çà et là, de triolets qui l'alanguissent encore. C'est une chose originale et belle que le lever du soleil. Pour le figurer, la musique, au lieu de s'étendre et de s'épancher, ainsi qu'elle fait souvent, se rassemble au contraire et s'amincit en un rayon, presque en un point, le « point brillant » dont parle Rousseau, qui « part comme un éclair. »

Les premiers accens de Faust réveillé sont pour saluer, remercier la nature, qu'il retrouve une fois de plus vivante et mêlée à sa propre vie. « Tu excites en moi, lui dit-il, une forte résolution de tendre toujours au plus haut degré de l'être. » La tendance, l'aspiration, voilà le sentiment exprimé dans ces pages, avec une singulière énergie, par la musique de Schumann. Mais cette énergie (et cela encore est très conforme à l'idée de Gœthe, au caractère de Faust), cette énergie a ses retours, ou ses défaites. La vie, ardemment convoitée, saisie âprement, à chaque instant se dérobe. « Partout où se manifeste dans le monde la puissance créatrice, une ombre se lève à côté, qui limite cette puissance, et, dans une certaine mesure,

l'anéantit (1). » Alors, dans la musique active, enthousiaste, il se fait de soudaines ruptures et comme des vides affreux, il s'ouvre des parenthèses, des silences tristes jusqu'à la mort. Après toute la grandeur de l'homme, c'est toute sa misère, c'est le néant à côté de l'être, et toujours prêt à l'engloutir. Encore une fois, tout cela peut-être est de la philosophie, mais vivante, mais humaine, et qui propose, il faut le reconnaître, à la poésie d'abord, ensuite à la musique, un bien autre caractère, un tout autre héros, que le Faust amoureux.

Poétique et musical, le personnage grandit et s'élève dans les deux scènes qui suivent. D'abord, quatre ombres, quatre fantômes de vieilles femmes assiègent la porte de son palais. Mais leur assaut n'a rien de brutal, ni même de bruyant. Au contraire, tout l'effet du morceau (pour quatre voix de femmes et orchestre) ne consiste que dans un *pianissimo* constant. Le rythme est d'un *scherzo* léger, en notes piquées et frêles, au-dessus desquelles, à l'aigu, des tenues d'instrumens à vent, dont une petite flûte sinistre, s'étendent longuement. Aussi bien, — depuis la dernière reprise, en *pizzicati* et tout bas, du *scherzo* de la symphonie en *ut* mineur, — on sait quelle impression d'angoisse est capable de produire l'extrême ténuité des sons.

Trois des lugubres compagnes s'en sont allées. Une seule demeure. Autour de Faust alarmé, tremblant, une musique indigente à dessein, des notes distantes, de maigres et creuses harmonies, des unissons grêles, semblent faire le vide, la solitude et presque le silence. Un dialogue à mi-voix s'engage entre le héros et la triste visiteuse. D'abord elle se décrit, se dépeint elle-même d'une voix chétive, subtile, qui s'insinue et pénètre. Elle se nomme enfin : *die Sorge*, du nom féminin que l'allemand lui donne et que traduit mal notre mot français et masculin, le Souci. « Faust, ne l'as-tu jamais connu ! » Alors, oh ! alors, et longtemps, c'est de toute beauté, d'une beauté que peut-être jamais non plus ne connut la musique et que seule aussi pouvait réaliser une musique allemande. L'idée, ou plutôt le sentiment, la joie, l'orgueil de vivre, inspire à Faust une protestation passionnée contre tout ce qui peut menacer, troubler la vie, ou seulement l'amoindrir. La réplique est d'une vigueur et d'une abondance étonnante. Sur ces mots : « Je n'ai fait que désirer et accomplir, » elle atteint au plus haut degré du lyrisme, au paroxysme de l'éloquence. Autant la musique avait de maigreur et de misère, autant elle a de richesse et

(1) Caro, *op. cit.*

de plénitude; éparse tout à l'heure en minces filets, elle s'épanche maintenant comme un torrent.

Elle ne dévie ni ne décroît jusqu'à la fin de la scène. Aveuglé pour jamais par le spectre malfaisant, Faust ne permet qu'un sanglot, déchirant, à sa souffrance; il n'accorde qu'un adieu, sublime, au jour, à la lumière qu'il a tant aimée et qu'il ne verra plus. Mais le poète l'a dit :

Quand l'œil du corps s'éteint, l'œil de l'esprit s'allume.

La musique de Schumann pourrait servir de paraphrase magnifique au vers de Victor Hugo, et cette lumière intérieure, qui transparaît, qui rayonne au dehors, un héroïque épilogue en célèbre l'éclosion, le progrès et l'épanouissement.

Dernière scène terrestre : la mort de Faust. Devant les portes du palais, les bêches, les hoyaux frappent et fouillent le sol. Des travailleurs sont à l'œuvre : à l'œuvre que Faust a souhaitée, ordonnée pour le bien de son pays, de ses frères, et qu'il croit entendre enfin s'accomplir. Œuvre de mort en réalité, de sa mort à lui, de qui les pionniers infernaux, en chantant, creusent la tombe. Ricanant tout bas avec eux, Méphistophélès mène le chœur ironique et la funèbre besogne. La musique est mêlée étrangement ici de bonhomie hypocrite et de sourde haine. Aveugle, mais voyant, Faust longuement s'enivre de ses visions grandioses et vaines. Dieu manque seul en ces pages, qui respirent, a dit quelqu'un, la volupté de l'amour social, et qu'on définirait assez bien un chef-d'œuvre de lyrisme philanthropique. L'action, l'activité qui s'exalte jusqu'au paroxysme, tel est de plus en plus le caractère ou l'*éthos* de la musique. Mais voici que du faîte où cette musique est montée, par une soudaine, une brutale rupture, elle tombe, nous donnant la sensation tragique de la vie, de l'être à son comble, anéanti tout d'un coup et tout entier. Une fois encore, après la plénitude, c'est le vide et presque le silence. Au-dessus de l'abîme flottent seulement quelques mots, quelques notes de Méphistophélès, méprisantes et froides. Puis les chœurs, en peu de mesures, et l'orchestre plus longuement, les trombones surtout, des trombones à la Berlioz, majestueux et doux, exhalent la plainte et le deuil de l'humanité tout entière, pour laquelle ont été, généreuses et fières, mais, hélas! impuissantes aussi, les dernières pensées du héros.

Humaine en effet, profondément, et même, au gré de certains, obscurément humaine en ces deux premières parties, la musique de Schumann, dans la dernière et la plus développée, rayonne de lumière, de la lumière céleste. Il ne s'agit plus ici d'une ou de plusieurs scènes

mais de tout un ensemble, d'un ample poème sonore. C'est une symphonie pour orchestre, soli et chœurs, ou groupes de voix çà et là détachés des chœurs. L'ordonnance en est variée autant que vaste. La diversité des rythmes et des mouvemens y est égale à celle des sonorités, à celle des personnages et des sentimens eux-mêmes, l'état d'âme, ou des âmes, allant ici de la prière fervente, passionnée, à la contemplation pure et à l'extase. Partout cependant règne la paix. La musique tantôt n'exprimait guère que l'aspiration, la tendance et la mobilité ; maintenant elle s'est fixée à jamais, elle a revêtu le caractère, elle porte le signe du repos, de l'accomplissement et de la consommation éternelle.

Le premier chœur est exquis. « Ravins, bois, rochers, solitude. Saints anachorètes dispersés sur les sommets ou dans les grottes. » Telles sont les indications de Gœthe, et la musique s'y conforme naturelle, ou pittoresque, et surnaturelle à la fois, paysage de la terre en même temps que du ciel. Plein ciel ensuite, peuplé d'anges et d'élus, de saints docteurs, de saintes femmes et d'enfans bienheureux. Le chœur universel des voix, quelques voix unies, une voix isolée, se partagent la longue série des chants. Trois vieillards, trois « pères, » que Gœthe a nommés, de noms un peu scolastiques, *Pater Extaticus*, *Pater Profundus*, *Pater Seraphicus*, se répondent d'abord. Le premier, dit Gœthe encore, « flotte dans l'air, tantôt en haut, tantôt en bas, » et son ardente cantilène, surtout le chant de violoncelle *solo* qui l'accompagne ou l'enlace, s'élève et s'abaisse pareillement. A chaque instant, la direction des lignes, l'aspect des figures sonores se renouvelle et se métamorphose. Horizontale ici, la mélodie ailleurs se forme en cercles, en sphères mouvantes. Ailleurs même elle tombe, retombe, et, la musique imitant les images de la poésie, l'une fait pleuvoir les notes ainsi que l'autre les fleurs. Un motif choral offre quelque ressemblance avec le chant, choral aussi, du finale de la Neuvième symphonie. Il a ce même caractère de généralité, voire d'universalité, que Wagner avait raison de signaler et d'admirer dans le thème beethovenien.

Quant au chœur central : « *Il est sauvé!* » chœur des anges « portant, dit le texte de Gœthe, ce qu'il y a d'immortel dans Faust, » il est peut-être l'édifice sonore le plus vaste et le mieux ordonné que Schumann ait jamais construit. Le cantique des roses effeuillées, comme un portique élégant, le précède. L'ensemble de la polyphonie se compose d'étages ou d'ordres divers. Parmi les lignes ou les forces de la musique, les unes paraissent monter, les autres descendre. Il y a des

« motifs, » des ornemens qui s'élèvent, il en est qui retombent. De simples appels, des cris de joie, de triomphe, éclatent çà et là, coupant d'un accent rythmique et bref de plus longues et plus suaves cantilènes. Tantôt les chants sont mélodie, et tantôt ils se réduisent à l'harmonie, à des séries d'accords. Ils intercèdent, bénissent, adorent tour à tour. La puissance n'a d'égale ici que la tendresse, et la gloire que l'humilité. Rien n'est aimable, courtois, mais d'une céleste, d'une divine courtoisie, comme la bienvenue souhaitée en quelques mesures à l'âme de Faust. Rien enfin, dans la musique entière d'oratorio, n'approche, autant que le dernier *Hosannah*, des plus magnifiques acclamations d'un Haendel. Enthousiasme, apothéose, ce n'est pas trop de tous les mots où l'idée de Dieu est contenue, pour qualifier ces mystiques, ces divins concerts.

La Vierge, après Dieu, les inspire et reçoit ici l'hommage d'un grand poète et d'un grand musicien protestant. Serait-il donc vrai que l'art, plus heureux que la foi, n'a subi nulle déchirure et que toute musique religieuse (témoin la *Messe* de Bach) vient, ou revient à nous, inévitablement ! Le culte, au moins le respect de la Vierge, de son influence et de son pouvoir, des mystères en elle et par elle accomplis, que pourrait bien signifier, sinon tout cela, cet « éternel féminin, » dont les derniers vers du poème de Gœthe proclament l'universel, impérissable attrait ? Autour, ou plutôt au-dessous de l'Immaculée, « souveraine maîtresse du monde, » musique et poésie évoquent un cortège de femmes, pécheresses naguère, aujourd'hui pardonnées, rappelant chacune un souvenir plus saint, un titre plus sûr et plus doux à la divine miséricorde. C'est Marie de Magdala, c'est la Samaritaine, c'est Marie d'Égypte, c'est enfin, humble et pénitente entre ses sœurs, qui la conduisent et, pour ainsi dire, la présentent, « une qui s'appela Gretchen autrefois. » Leur fraternel concert est une chose délicieuse de tendre empressement, de timidité, de mélancolie. Il environne d'un halo sonore l'invocation, ravissante autant que ravie, du Doctor Marianus à la Vierge, un des purs chefs-d'œuvre de la mystique musicale. Dans un seul morceau, tel que celui-là, même variété que dans la succession des morceaux. Partout l'unité du sentiment et la diversité des formes. D'abord une introduction contemplative : la voix pose et soutient longuement des notes graves, à peu près contiguës, sur des accords profonds. Et ces « harmonies d'immensité, » comme aurait dit Chateaubriand, semblent étendre devant nous, autour de nous, l'infini de l'espace. Bientôt une cantilène adorable, un *Ave Maria* peut-être sans égal, s'y élève et s'y épanouit. Un hautbois çà et là

répond à la mélodie, une harpe constamment l'enveloppe. « Comme un bon cithariste accompagne un bon chanteur avec le frétillement de la corde, en sorte que le chant en reçoit plus de charme. »

E come a buon cantor buon citarista
Fa seguitar lo quizzo della corda
In che più di piacer lo canto acquista (1).

Après le calme du début, voici le mouvement ; après la pensée au repos, la pensée en acte. Aussi bien, l'alternance de ces deux élémens, de ces deux états, entre lesquels se partage même la conclusion chorale de l'ouvrage, assure, du commencement à la fin, l'équilibre et la parfaite harmonie de ce « Paradis » en musique. Oui, « Paradis, » voilà le mot, le souvenir inévitable, par où la troisième partie du *Faust* de Schumann va rejoindre, encore plus loin, plus haut que le *Faust* de Gœthe, la troisième « *cantica* » de la *Divine Comédie*.

Trois vers de Dante sont venus sous notre plume. Combien d'autres, sans nombre et d'eux-mêmes, s'ajouteraient à ceux-là ! Dante et la musique ! Admirable sujet, que nous avons ébauché naguère et que traita depuis, sans l'épuiser, un de nos confrères italiens (2). Carlyle a dit un jour : « Le poème de Dante est un chant. C'est Tieck qui l'appelle un mystique et insondable chant, et tel est littéralement son caractère... Je donne à Dante ma plus haute louange, quand je dis de sa *Divine Comédie* qu'elle est, en tout sens, essentiellement, un chant... Sa profondeur, et sa passion ravie, et sa sincérité, la font musicale. Allez assez profond, il y a de la musique partout... Dante est le porte-parole du moyen âge ; la pensée dont on vivait alors s'élève là, en musique éternelle. »

A côté de cette page, on nous permettra d'en rappeler une autre, par nous déjà citée, et qui vaut la première : « Dante et la musique, nous écrivait Arrigo Boito, comment ne s'est-il pas trouvé jusqu'ici, à travers six siècles de lecture, un lecteur de la *Divine Comédie* assez musicien pour sentir la beauté de ce thème et la nécessité de la proclamer !... Prenez-y garde : Dante a créé la polyphonie de l'idée ; ou, pour mieux dire, le sentiment, la pensée et la parole s'incarnent chez lui si miraculeusement, que cette trinité ne fait plus qu'une unité, un accord de trois sons, parfait, où le sentiment, lequel est l'élément musical, prédomine. La divination par laquelle il choisit la parole, la place que cette parole occupe, ses liens mystérieux avec les vocables,

(1) Dante, *Parad.*, c. xx.
(2) M. Arnaldo Bonaventura, *Dante e la musica*. Livorno, Giusti editore, 1904.

les rythmes, les assonances, les rimes qui précèdent et qui suivent, tout cela, et quelque chose de plus secret encore, donne au tercet de Dante la valeur d'une véritable musique de musicien. » Tout cela, c'est la nature ou l'essence musicale, c'est, — qu'on nous passe le néologisme, — la musicalité du génie de Dante. Mais son œuvre même abonde en exemples, en comparaisons, plus encore en descriptions, en tableaux empruntés à l'ordre sonore. S'il n'y a pas de musique dans *l'Enfer*, *le Purgatoire* et surtout *le Paradis* baignent dans la musique autant que dans la lumière. Les deux élémens s'y combinent, ils y agissent de concert et, de quelque manière, en fonction l'un de l'autre. Or il semble bien, et nous ne prétendons pas davantage, que dans la troisième partie du *Faust* de Schumann, l'imagination musicale ait approché, plus que nulle part ailleurs, de l'imagination poétique de Dante. Ici l'image sonore, à tout moment, éveille le souvenir de l'image verbale ; on dirait qu'elle l'imite, ou qu'elle en dérive, et par cette analogie elle ajoute la beauté d'un rapport ou d'un reflet, et lequel ! à sa personnelle et spécifique beauté. Reflet du sentiment parfois, et parfois reflet de la forme elle-même :

Così la circolata melodia
Si sigillava (1)...

Que d'exemples ne citerait-on pas, dans la partition de Schumann, de mélodies en quelque sorte circulaires, et que la cadence finale, comme un cachet, comme un sceau, vient fermer ! Et puis, et surtout, dans l'un et l'autre *Paradis*, la musique n'est que tendresse et qu'amour. « *Regina cœli*, chantaient-ils, si doucement, que de moi jamais plus ne s'en éloigna le délice (2). » Ailleurs : « La mélodie la plus suave qui résonne ici-bas, attirant le plus à soi notre âme, paraîtrait le fracas du tonnerre déchirant la nue, à côté des sons de cette lyre, dont se couronnait le beau saphir qui teint de saphir le plus clair de tous les ciels (3). » Ce saphir qui bleuit l'empyrée, c'est la Vierge,

(1) *Paradiso*, c. XXIII.

(2) *Regina cœli* cantando sì soave,
Che mai da me non si partì il diletto.
Paradiso, c. XXIII.

(3) Qualunque melodia più dolce suona
Quaggiù, e più a sè l'anima tira,
Parrebbe nube che squarciata tuona,
Comparata al sonar di questa lira,
Onde si coronava il bel zaffiro
Del quale il ciel più chiaro s'inzaffira.
Paradiso, c. XXIII.

et je ne sais pas un chant, que la lyre ou la harpe accompagne, plus digne que l'invocation du Doctor Marianus, de poser sur le front de Marie son diadème sonore. Ainsi par l'esprit ou le sentiment, et par la lettre, par la note, poésie et musique se ressemblent. Ainsi, croyant peut-être ne s'inspirer que de Gœthe, Schumann a composé, d'après et selon Dante, « *la dolce sinfonia di Paradiso.* »

Gardons-nous bien de rompre, mais plutôt resserrons, entre un génie tout allemand par ailleurs et le plus grand des génies italiens, cette attache mystérieuse. Elle ne peut que nous rendre l'œuvre du musicien plus précieuse et plus sainte. Personnellement, c'est à Rome, il y a quelque trente ans, que le *Faust* de Schumann, par une longue étude, nous est devenu familier. C'est à Rome qu'il nous mena le premier, par un détour peut-être, au delà de Gœthe, jusqu'à Dante. Cela ne s'oublie pas et, depuis, nous n'avons cessé de l'en remercier et de l'en bénir. Que de fois, dans certaine petite chambre de la *via Gregoriana*, la fenêtre ouverte sur le ciel visible, étincelant, nous enchantèrent les mélodies du *Paradis* sonore ! Encore aujourd'hui, quand il nous arrive de rouvrir, aux pages mystiques, certaine vieille partition, reliée à l'italienne, tranche rouge et dos de parchemin, quelque chose de la beauté, de la joie, et même de la foi romaine, se mêle pour nous à l'idéal allemand, et ce mélange fait de l'œuvre de Schumann une de nos plus anciennes et plus chères amours.

Nous voilà bien loin de *Carmosine*, trop loin pour avoir le temps d'y arriver aujourd'hui. Dans la comédie musicale représentée sur le Théâtre-Lyrique du square des Arts-et-Métiers, ni le métier, ni l'art n'est méprisable. Le livret est « d'après » le conte de Boccace et la comédie de Musset; oui, d'après le sujet de l'un et de l'autre, mais non pas du tout d'après le style de l'autre. Quant à la musique, elle n'est pas laide, elle n'est pas lourde, elle n'est pas obscure. Si l'originalité, si la vraie et profonde poésie lui fait défaut, elle ne manque pas de facilité, ni parfois d'une certaine élégance, ni de sensibilité, voire de sensiblerie.

CAMILLE BELLAIGUE.

REVUES ÉTRANGÈRES

UNE HISTOIRE ALLEMANDE DE LA GRANDE ARMÉE

Die Deutschen in Russland, 1812, par Paul Holzhausen. 1 vol. 8°. Berlin, 1912.

Peu de livres, au cours de ces dernières années, ont obtenu en Allemagne autant de succès que l'ample et savant ouvrage où M. Paul Holzhausen a recueilli le contenu principal de plusieurs centaines de relations, inédites ou entièrement oubliées, d'officiers et de soldats allemands de la Grande Armée. D'un accord unanime, les critiques se sont plu à signaler la portée et l'intérêt exceptionnels d'une histoire plus riche que tous les romans d'aventures en péripéties émouvantes ou pittoresques, et avec cela inspirée d'un si ferme esprit d'impartialité qu'à tout moment l'auteur s'interrompt dans son récit pour nous mettre en garde non seulement contre les exagérations des narrateurs précédens de la campagne de 1812, mais contre celles même des témoins nouveaux qu'il évoque devant nous. Personne d'ailleurs n'était mieux fait pour entreprendre heureusement une tâche de ce genre que M. Paul Holzhausen, biographe de Voltaire et de lord Byron avant de devenir désormais quelque chose comme le représentant attitré, dans son pays, de la « littérature » napoléonienne. Déjà l'éminent écrivain, au début de l'année dernière, avait exhumé et nous avait transmis dans leur texte complet deux longs récits des événemens d'il y a cent ans, écrits par un médecin militaire wurtembergeois et par un jeune officier saxon qui se trouvait être le neveu du poète de *Faust*. Mais peu à peu M. Holzhausen, en s'occupant de contrôler et d'annoter ces deux séries de *Souvenirs*,

s'est aperçu que les diverses archives publiques et privées de l'Allemagne en gardaient une foule d'autres, également remplies de détails curieux. A Munich, à Dresde, à Berlin, à Stuttgart, presque dans chacune des capitales allemandes, il a découvert toute sorte de vieux volumes poussiéreux, toute sorte de cahiers manuscrits, dont les uns lui offraient de précieux *Mémoires* autobiographiques de combattans bavarois, saxons, prussiens, etc., de 1812, tandis que d'autres, plus touchans encore, se trouvaient être des « journaux » intimes, rédigés chaque soir pendant la campagne.

M. Holzhausen a reproduit en fac-similé, dans son livre, deux pages de l'un de ces « journaux, » continué avec une obstination merveilleuse, au milieu des plus terribles épreuves, par un jeune lieutenant bavarois. A partir du 27 novembre, veille du passage de la Bérésina, l'écriture de l'officier allemand se brouille, devient de plus en plus difficile à déchiffrer : mais le lieutenant Munnich n'en persiste pas moins à tenir son journal. Il note que, le 28 novembre, il a « franchi le pont. » Le 29 novembre, il griffonne péniblement ces quelques mots : « Resté couché. Alarme et alerte. » Encore une ligne le 30 novembre, et une autre le 31, celle-là tout à fait illisible. Après quoi le journal s'arrête ; et quelques lignes écrites par Munnich plus tard, d'une main étrangement dissemblable de celle que nous ont fait voir les dernières pages, nous apprennent que « l'état de ses doigts, à demi gelés, » l'a empêché d'inscrire ses étapes suivantes.

C'est donc des relations de ces membres allemands de la Grande Armée qu'est fait le gros ouvrage de M. Holzhausen ; et tout d'abord je dois noter l'impression singulière qui se dégage d'un tel récit, où des événemens qui nous étaient familiers nous sont racontés à nouveau par un groupe nombreux de témoins inconnus, apportant à leur témoignage des sentimens et un tour de pensée tout différens de ceux des narrateurs français de la campagne de 1812. Que l'on imagine un Hollandais ou un Brésilien qui, sans savoir un mot de français, se serait trouvé mêlé de très près à notre tragédie révolutionnaire, et qui maintenant nous décrirait à sa façon les plus mémorables journées de la Terreur ! Car M. Holzhausen semble s'être fait un devoir, ou encore un point d'honneur, de dérouler sous nos yeux le tableau complet de la campagne de Russie sans presque jamais recourir à des documens d'origine française. Il a voulu que chacune des scènes successives du drame, grandes et petites, depuis l'incendie de Moscou jusqu'à la plus insignifiante des escarmouches quotidiennes de la retraite, nous fût exposée par l'un ou l'autre des Alle-

mands qui y avaient pris part, — interrogeant d'ailleurs aussi volontiers les soldats que leurs généraux, et nous révélant à cette occasion certaines figures d'humbles lieutenans, caporaux, et troupiers allemands qui mériteraient de prendre place dorénavant, dans notre sympathie, à côté des figures immortelles d'un capitaine Coignet ou d'un sergent Bourgogne.

Non pas, pourtant, que ces Allemands de la Grande Armée, y compris même ceux dont les souverains subissaient le plus à regret la domination napoléonienne, non pas que ceux-là même différassent bien sensiblement de nos « grognards » français dans leurs sentimens à l'égard de l'Empereur. Aussi longtemps du moins que Napoléon est demeuré à leur tête, leurs relations nous les montrent unanimes à l'admirer passionnément, à se consoler de tous leurs déboires en croyant profondément au triomphe final de son génie, et puis, lorsque la catastrophe est devenue évidente, à le plaindre avec le souhait et l'espoir inaltérables d'une prompte revanche. Voici, par exemple, ce que nous raconte, au début de ses curieux *Souvenirs*, un lieutenant prussien dont le père a été autrefois anobli par Frédéric le Grand en récompense de son zèle patriotique contre les Français :

Les trois quarts de la Grande Armée étaient faits d'hommes appartenant à des nations dont les intérêts allaient tout juste à l'opposé de la guerre commençante. Et plusieurs d'entre nous avaient conscience de cela, comprenant bien que, au fond de leurs cœurs, ils devraient souhaiter la victoire aux Russes plutôt qu'à eux-mêmes. Mais il n'en est pas moins sûr que toutes les troupes allemandes ont fait preuve d'une loyauté parfaite, toujours prêtes à combattre, le moment venu, comme s'il s'agissait de défendre leurs propres intérêts les plus sacrés. Celui qui n'avait pas devant les yeux un objet plus haut, celui qui ne luttait pas pour sa patrie, comme les Polonais, voulait du moins exalter son honneur personnel et l'honneur de sa nation, en ne permettant à aucune autre race de le surpasser. Ainsi est née, de cette multiplicité même d'élémens nationaux différens, une incessante rivalité d'endurance et de bravoure. Quelque jugement que l'on portât, à part soi, sur Napoléon, qu'on l'aimât sans réserve ou qu'on le haït, il n'y avait à coup sûr personne, dans toute l'armée, qui ne le tînt pour le plus grand et le plus expérimenté des capitaines de tous les temps, personne qui n'éprouvât une confiance illimitée dans son génie et dans l'infaillible réussite dernière de ses combinaisons. En tout endroit où l'Empereur daignait se laisser voir, le soldat, français ou allemand, se croyait assuré du triomphe ; et à peine l'avait-on aperçu que, de tous côtés, mille voix criaient : *Vive l'Empereur !* L'éclat aveuglant de sa grandeur m'avait dominé, moi aussi, et m'avait bien vite amené à ressentir un enthousiasme respectueux que j'exprimais en joignant ma voix à celle de

mes compagnons pour crier : *Vive l'Empereur!* de toute la force de mon cœur et de mon gosier.

Ou bien qu'on lise ces quelques lignes où un médecin militaire de l'armée grand-ducale de Saxe-Weimar nous décrit sa dernière rencontre avec Napoléon, le matin même du départ précipité de l'Empereur pour Paris :

Napoléon portait une pelisse verte ornée de galons d'or et un bonnet de la même fourrure. Il paraissait grave et recueilli, mais en excellente santé. Nous contemplions, à quelques pas de distance, cet homme tout-puissant, pendant que les généraux Gratien et Viviès, avec le colonel de notre régiment, s'étaient groupés en demi-cercle autour de la calèche. On s'entretenait de l'assaut qui venait d'avoir lieu (dans la bourgade d'Oszmiany, où les terribles Cosaques de Seslawine, dans la nuit du 5 décembre, avaient attaqué la division franco-allemande du général Loison, et auraient sûrement réussi à s'emparer de l'Empereur, sans l'héroïque résistance de la petite troupe). L'assaut semblait inquiéter tout particulièrement Napoléon, qui croyait sans doute que déjà l'ennemi se trouvait informé de son départ. La personnalité de cet homme extraordinaire, les traits de son visage, le souvenir des grandes actions au moyen desquelles il avait bouleversé son temps, tout cela nous contraignait involontairement à éprouver pour lui une admiration mêlée de respect. La voix que nous entendions, n'était-ce pas celle-là même dont les moindres murmures retentissaient à travers l'Europe, décidant du sort des royaumes, et élevant ou anéantissant à leur gré toutes les renommées ?

Comme l'écrit encore un autre officier prussien, « l'indifférence avec laquelle toute l'armée a assisté à l'incendie de Moscou, la pleine certitude de vaincre qui, jusqu'au bout, rayonnait des yeux de tous les soldats, tout cela prouve assez clairement que ces masses guerrières, à quelque nation qu'elles appartinssent, avaient l'impression de former un grand tout homogène, et se trouvaient résolues à agir en conséquence. » Oui, telle est bien la conclusion qui ressort de l'émouvant récit de M. Holzhausen. Mais il n'est pas tout à fait vrai que cette profonde et admirable « homogénéité » se soit prolongée « jusqu'au bout » de la campagne. Elle a duré aussi longtemps que la Grande Armée s'est trouvée sous la direction personnelle de l'Empereur : mais il a suffi ensuite du départ de Napoléon pour la détruire irréparablement, et les derniers chapitres de l'ouvrage nouveau nous font assister à des scènes de discorde d'autant plus désolantes qu'elles succèdent à une longue période de complète union fraternelle. C'est comme si, soudain, Allemands et Français se fussent éveillés d'un beau rêve, où ils avaient vécu jusque-là en se tenant par la main, tandis qu'à présent leurs compagnons de la veille leur apparaissaient

de malfaisans et dangereux ennemis, plus assoiffés de leur sang que les sauvages Cosaques qui ne se lassaient pas de les attaquer. De jour en jour, désormais, l'inimitié s'accentue entre les diverses sections de l'armée. « Sur la place du Marché de Kowno, — nous raconte un officier wurtembergeois, — pas un Allemand n'aurait osé venir se chauffer près d'un feu allumé par des Français : et semblablement nos hommes n'auraient pas manqué d'assommer un Français qui se serait approché de leurs propres feux. » Encore les plus navrantes manifestations de cette haine réciproque des diverses nationalités durant les dernières journées de marche en territoire russe ne sont-elles rien au regard des incidens quotidiens de la période suivante, où les soldats allemands, accueillis à bras ouverts par la population prussienne d'Insterbourg et de Kœnigsberg, s'unissent à celle-ci pour accabler de coups et d'affronts leurs infortunés frères d'armes français.

Mais ce n'est là, naturellement, qu'un petit épisode de l'immense et poignante tragédie que fait revivre devant nous l'admirable « compilation » de M. Holzhausen ; et je ne saurais dire combien de belles pages y précèdent ces scènes lugubres des derniers chapitres, — des pages où, plus d'une fois, l'intérêt pathétique des situations se trouve accompagné et rehaussé d'un très réel agrément littéraire. Comment ne pas citer, tout au moins, la peinture que nous fait de sa première entrée à Smolensk, le 17 août, un sous-lieutenant wurtembergeois qui va d'ailleurs intervenir ensuite presque à chacun des divers actes du drame, toujours avec le même mélange de scrupuleuse fidélité historique et de naïf abandon pittoresque ?

Très vite, notre première brigade d'infanterie traversa un gué, où les hommes avaient de l'eau jusqu'aux hanches, et pénétra dans un faubourg de Smolensk que le général russe Korff continuait à défendre obstinément avec ses chasseurs. Pendant ce temps, nous descendîmes de la hauteur où nous étions grimpés, et nous réunîmes à la seconde brigade pour occuper avec elle un autre faubourg, sur la rive gauche du Dnieper. Avec la moitié de ma compagnie je fus placé dans un jardin rempli d'arbres fruitiers, tout contre le fleuve, où se trouvait déjà un jeune officier français accompagné d'une douzaine d'hommes.

Aussitôt commença une fusillade très vive, soutenue par notre artillerie dont les boulets, passant par-dessus nos têtes, allaient atteindre l'ennemi sur l'autre rive du Dnieper. Ravi du renfort inattendu que constituait pour lui notre arrivée, le bouillant officier français me saisit la main. *Venez, mon ami*, s'écria-t-il, *partageons notre sort !* Et, me tendant sa gourde de campagne, il m'invita à y puiser une gorgée d'eau-de-vie. Mais à peine l'avais-je remercié du réconfort de cette boisson, et m'étais-je

retourné vers mes hommes, qui avaient rejoint les Français près de la haie du jardin, lorsqu'une balle ennemie vint écraser si cruellement la tête de ce vaillant jeune homme, — avec qui j'avais fait connaissance moins de dix minutes auparavant, — que des fragmens de sa cervelle se collèrent, entourés de son sang, sur la cloison de bois d'une maisonnette élevée au milieu du jardin. Pour la première fois de ma vie, je voyais les balles ennemies pleuvoir autour de moi comme une véritable grêle, arrachant et semant à terre le feuillage des arbres. Vers midi, cependant, l'on nous fit sortir de ce terrible jardin, et nous pénétrâmes dans la grande rue du faubourg, l'ennemi s'étant enfin décidé à faire reculer ses troupes. Attendant les instructions ultérieures, nous nous tenions là, l'arme au pied, lorsque soudain le général Koch, qui se trouvait en tête de nous, reçut brusquement une balle qui, lui traversant successivement le bras et la poitrine, lui fit du même coup quatre mauvaises plaies. — A la tombée du soir, nous reçûmes l'autorisation de camper dans les différentes rues du faubourg. Mes hommes m'apportèrent de la farine et de la graisse qu'ils avaient découvertes dans les maisons, précipitamment abandonnées par leurs habitans; et déjà j'étais en train de me préparer une succulente bouillie, lorsqu'une balle ennemie s'abattit dans mon feu, et me força de laisser tomber ma casserole avec tout son contenu. Malgré toute la gravité critique de notre situation, cet incident nous égaya merveilleusement, comme l'avait fait déjà, le matin, l'aventure d'un officier français du quatrième régiment, de si petite taille qu'il lui avait été impossible de franchir le gué, de telle sorte qu'il avait dû se faire porter par ses hommes sur une espèce de civière formée de leurs fusils.

Il y aurait également à citer, comme l'une des parties les plus attachantes du livre de M. Holzhausen, la demi-douzaine de relations allemandes consacrées à l'histoire de cette admirable retraite du maréchal Ney, entre Smolensk et la Bérésina, qui déjà dans l'ouvrage classique de Ségur nous a laissé un très profond et vivant souvenir. Allemands et Polonais, comme l'on sait, étaient nombreux dans l'arrière-garde confiée par Napoléon au plus habile de ses généraux; et l'on sait aussi parmi quels dangers à peine croyables s'est accomplie la retraite de la troupe héroïque, jusqu'à cette journée du 21 novembre où Napoléon, attablé pour son déjeuner en compagnie du maréchal Lefebvre, eut enfin la joie de voir apparaître le jeune Gourgaud, envoyé par le vice-roi d'Italie afin de lui annoncer l'arrivée de Ney. En une semaine, l'armée de celui-ci s'était réduite à 900 hommes, si misérablement fatigués et épuisés que près de la moitié d'entre eux allaient succomber avant l'étape de Wilna. Ce sont des survivans de ces 900 hommes qui, dans le volume de M. Holzhausen, nous décrivent les tragiques épreuves qu'ils ont traversées; et le tableau qu'ils nous en font, les témoignages sur lesquels ils appuient leur

éloge unanime de l'étonnant génie militaire de leur chef suffiraient, à eux seuls, pour revêtir d'une très haute portée documentaire le nouvel ouvrage du savant historien allemand.

Voici, par exemple, l'affreuse nuit où Ney, constatant l'impossibilité trop évidente de poursuivre plus longtemps la lutte contre l'armée infiniment supérieure de Miloradowitch, se décide à tenter le passage du Dnieper ! Un officier westphalien, dont M. Holzhausen n'a point réussi à découvrir le nom, écrit à ce sujet, dans une très intéressante relation inédite :

Le maréchal nous fit arrêter et mettre en rangs. Une moitié au moins de l'infanterie avait disparu : de la cavalerie, c'est à peine si, de temps à autre, un ou deux hommes venaient se joindre à nous ; de l'artillerie, absolument plus rien à l'exception des deux dernières pièces. Ce qui allait nous arriver maintenant, aucun de nous n'en avait l'idée. Le maréchal se taisait ; un officier qui lui avait demandé ses ordres n'avait obtenu de lui que cette réponse laconique : *Patience!* Tout au plus notre chef était-il sorti un moment de son mutisme pour défendre l'allumage de feux, pour installer une chaîne de sentinelles, et pour nous enjoindre de camper là, sur la neige, auprès d'une maison abandonnée. Il avait également envoyé en patrouille plusieurs officiers, parmi ceux qui demeuraient encore valides, et les avait chargés de s'informer du chemin jusqu'aux bords du Dnieper. Au bout d'une heure, pendant laquelle l'infatigable chirurgien major du 18e régiment de ligne avait pansé une foule de blessés dans la maison transformée en hôpital, les officiers ramenèrent à Ney deux guides, un vieillard et une jeune fille. Les renseignemens qu'ils pouvaient nous fournir touchant les moyens de passer le fleuve n'avaient rien d'encourageant : mais le temps pressait, et aucun choix n'était possible. Le maréchal Ney nous ordonna de nous mettre en route, dans le silence le plus profond.

Une épaisse forêt, qui s'étendait jusqu'au Dnieper, couvrit la retraite d'une troupe qui comprenait bien encore 3000 combattans, et qui maintenant s'avançait avec lenteur, sans bruit, sur d'étroits sentiers à peine distincts. Après deux heures de marche environ, nous atteignîmes le fleuve, et cela en un endroit où la rive tombait dans l'eau par une pente abrupte. Le Dnieper était encore gelé : mais la violente averse qui avait succédé à la tourmente de neige nous faisait craindre un prochain dégel, et d'autant plus que nos guides assuraient que le fleuve, gelé seulement depuis deux jours, était très profond et d'un courant terrible. Nul moyen de songer à traverser là. D'un gué aux alentours ni le paysan, ni la jeune fille ne savaient rien : mais tous deux affirmaient que, l'été, on pouvait passer à gué en n'importe quel endroit. Le maréchal nous fit marcher pendant plus d'une heure en amont du fleuve. De temps à autre, on essayait la glace : des hommes recevaient l'ordre d'y faire quelques pas, afin de se rendre compte de sa résistance. Chaque fois, l'expérience prouvait que la glace était assez forte pour supporter un petit nombre de passans, mais que l'on ne pouvait songer à lui confier une armée. Enfin plusieurs gaillards résolus se risquèrent à

atteindre l'autre bord, d'où ils ne tardèrent pas à nous apprendre que, sur cette rive-là, la remontée nous serait beaucoup plus facile. Nous étions parvenus à une clairière du bois, où notre rive, elle aussi, s'abaissait sensiblement. Soudain, le maréchal nous fit arrêter, et ordonna de passer le fleuve. Il envoya d'abord, isolément, une centaine de soldats, en partie pour former une chaîne de sentinelles contre un assaut possible des Cosaques, en partie pour s'enquérir d'un chemin vers Orsza. A ces premiers passagers se joignit, — sans qu'on pût les en empêcher parmi les ténèbres de la nuit, — une masse de traînards qui nous suivaient depuis Smolensk. Puis ce fut le tour des blessés, mais que Ney ne laissa partir que moyennant la promesse formelle de ne pas allumer de feux. Après quoi l'on amena sur la glace les deux canons, qui devaient être traînés par des hommes, tandis que leurs attelages suivraient à vide. Mais l'opération échoua piteusement : le premier canon, descendu de la rive sans trop d'encombre, s'enfonça vers le milieu du fleuve avec ses conducteurs : et force nous fut ensuite d'abandonner le second, qui n'aurait pas manqué d'avoir le même sort.

Le reste de l'armée, comprenant le maréchal lui-même et son état-major, devait effectuer son passage par groupes séparés, à environ deux cents pas plus loin. Mais les troupes impatientes, à qui la rive opposée apparaissait comme un port de salut, se pressaient constamment sur la glace, si bien que celle-ci se rompit en plusieurs endroits. Des cris d'angoisse retentissaient de toutes parts ; la confusion était indescriptible; et impossible de secourir les noyés ni de donner des ordres, dans l'obscurité complète où l'on se trouvait. Des ombres noires s'agitaient en hurlant sur le fleuve, tandis que ceux de nous qui restaient en arrière, incapables de se rendre aucun compte de la réalité, s'abandonnaient aux pires horreurs d'une imagination surexcitée. Longtemps se continua cette lutte invisible contre le fleuve. Et puis l'agitation s'apaisa. Les sauvés se taisaient d'épuisement; aux noyés la mort avait fermé la bouche; et un bon nombre de nos compagnons s'en étaient allés plus en amont, avec l'espoir d'y trouver une glace plus résistante. Enfin il ne resta plus, sur la rive gauche, que le maréchal et le groupe de son entourage. On avait jugé impossible de faire traverser le fleuve aux chevaux : deux ou trois tentatives avaient abouti à un désastre. Le maréchal permit aux cavaliers soit de se chercher un autre passage, ou bien de se glisser le long de la rive gauche, à l'ombre des bois, jusqu'à Orsza. Quant à nous, officiers, personne de nous ne voulait se séparer de notre chef. — *Passons!* dit soudain le maréchal. Aussitôt nous nous laissâmes tomber de la rive, et chacun s'efforça de passer de son mieux, la plupart, — et notamment le maréchal lui-même, — s'aidant à la fois des mains et des pieds. Quelques-uns disparurent sous l'eau, mais furent sauvés par leurs camarades. Sur l'autre rive, ce furent les soldats qui nous facilitèrent la remontée. Et ainsi la petite troupe, trempée jusqu'aux os, arriva enfin sur la rive droite du Dnieper, échappant pour un instant à la poursuite de l'ennemi, mais infiniment plus misérable encore qu'auparavant.

Aussi bien les ennemis eux-mêmes ne pouvaient-ils s'empêcher de

rendre hommage aux qualités intellectuelles et morales de celui de tous les compagnons de l'Empereur qu'ils admiraient, à la fois, et redoutaient le plus. Le duc Eugène de Wurtemberg, par exemple, et son adjudant Woldemar von Lœwenstern, — qui tous deux, aux premières nouvelles de la rupture de Napoléon avec Alexandre, étaient venus s'engager dans l'armée russe, afin de combattre celui qu'ils regardaient comme l'oppresseur de leur patrie, — nous ont raconté à leur point de vue cette même retraite pendant laquelle, plusieurs fois, ils avaient eu l'illusion de pouvoir enfin saisir l'insaisissable héros de la Moskowa; et nulle autre part peut-être ne nous apparaît plus clairement que dans leurs récits l'effrayante difficulté d'une tâche dont ils reconnaissent que pas un d'entre eux n'aurait été capable de la mener à bien. Tout au long du livre de M. Holzhausen, du reste, les témoignages des membres allemands de la Grande Armée s'accordent à louer chaleureusement le maréchal Ney, adoré de tout le monde pour sa simplicité et sa bonté de cœur : sans compter que son origine alsacienne, probablement, et sa connaissance de la langue allemande permettaient à tous ces Bavarois, Badois ou Westphaliens de le regarder un peu comme l'un des leurs. Après lui, c'est Murat qui semble avoir le mieux réussi à se gagner l'affection des troupiers allemands. Celui-là, il est vrai, ne savait point leur langue, et son attitude hautaine pendant les marches, son désir trop visible de se poser en souverain s'éloignaient autant que possible de la charmante bonhomie d'un Ney, ou encore d'un Eblé, — autre favori des narrateurs cités par M. Holzhausen. Mais de nombreuses expériences avaient appris à ces braves gens que, sitôt la bataille engagée, un Murat tout différent se substituait à l'orgueilleux roi de Naples; aussitôt celui-ci redevenait pour tous les soldats un affectueux camarade en même temps que le plus vaillant des chefs, avec une flamme guerrière qui, rayonnant de chacune de ses paroles et de chacun de ses gestes, se transmettait irrésistiblement à tout son entourage. De telle manière que la vue de Murat exerçait, sur l'armée entière, une influence très profonde et très bienfaisante. Chacun avait l'impression que, sous la conduite suprême de l'Empereur et avec l'appui effectif du roi de Naples, la terrible affaire où l'on se trouvait engagé ne pouvait pas être complètement, irrémédiablement perdue; et chacun était reconnaissant à Murat de l'espèce de réconfort ou de consolation qu'inspirait sa présence.

Ney, Murat, Eblé et ce général Montbrun dont on se rappelle la mort héroïque sur le champ de bataille de Borodino : autant

de figures que les témoignages recueillis par M. Holzhausen nous font apparaître dans la lumière la plus sympathique. Mais au contraire, d'autres généraux français sont jugés par les narrateurs allemands avec une sévérité à peu près unanime; et je crains bien que la renommée de Sebastiani, en particulier, ou encore de Victor, — pour ne point parler du malheureux Junot, déjà cruellement atteint et diminué par la maladie, — n'ait à souffrir plus ou moins gravement des accusations portées contre ces chefs par les officiers allemands placés sous leurs ordres. Quant aux généraux allemands de la Grande Armée, je n'en aperçois aucun qui ne semble avoir continué, jusqu'au bout de la campagne, à être respectueusement aimé et admiré de ses compatriotes. Sans cesse nous apprenons que tel ou tel chef bavarois ou wurtembergeois, dont le nom nous était inconnu jusqu'ici, a déployé un talent militaire de premier ordre ; et il n'y a pas jusqu'au terrible général de Wrede dont les rigueurs ne soient excusées, ou même glorifiées, par ses compatriotes, comme l'effet d'un noble souci d'ordre et de discipline. Nous devinons que ces pauvres gens, à mesure que s'affirmait plus manifestement le désastre, s'attachaient plus fidèlement à leurs généraux, en vertu des sentimens de rivalité nationale que nous décrivait tout à l'heure l'un d'entre eux. Ils désiraient que, du moins, leur honneur de Prussiens ou de Bavarois ne demeurât pas trop au-dessous de celui de leurs compagnons français : et de là ces éloges enthousiastes prodigués à leurs chefs, — dont quelques-uns, d'ailleurs, paraissent avoir été vraiment des hommes de valeur.

Dans l'ensemble de la peinture qu'il nous fait de la catastrophe de 1812, comme je l'ai dit, M. Holzhausen s'est soigneusement efforcé d'éviter toute exagération ; et, à ce point de vue encore, il se pourrait que son livre eût pour nous une précieuse portée, en nous aidant à mieux discerner les traits authentiques de tout ce qui s'y est mêlé d'additions légendaires. Mais peut-être aussi, d'autre part, les sources où puisait l'érudit allemand l'ont-elles mis à même de reconstituer avec plus de relief que la plupart de ses devanciers quelques-uns des aspects les plus affreux de la tragique retraite de la Grande Armée. Car on n'ignore pas que cette armée était si « grande, » tout au moins pendant les premières étapes de la retraite, que ses diverses parties ont eu plus d'une fois à subir des destinées différentes, suivant qu'elles occupaient la tête, ou le centre, ou bien la queue du cortège. Or, c'était presque toujours à la queue, très loin derrière la garde impé-

riale et un bon nombre des autres régimens français, que marchaient péniblement les débris des contingens fournis naguère à Napoléon par ses alliés de gré ou de force, les princes allemands. Lorsque les témoins cités par M. Holzhausen traversaient un village, il y avait chance que déjà les troupes qui les précédaient eussent exploré, saccagé, brûlé toutes les maisons; et pareillement il en allait dans les villes, où nos infortunés narrateurs allemands, quand enfin ils avaient réussi à y pénétrer, pouvaient être à peu près certains de trouver les magasins vides, comme aussi de devoir camper sur les places publiques. De telle sorte que, pour ne nous offrir que des faits d'une authenticité quasi « officielle, » le savant ouvrage de M. Holzhausen n'en renferme pas moins une série de tableaux égaux et parfois supérieurs en atrocité pathétique à tout ce qu'aurait pu inventer l'imagination du poète de *l'Enfer*. En vain, par exemple, Gourgaud et Marbot se sont-ils ingéniés à démentir l'assertion de Ségur touchant la réalité de scènes plus ou moins nombreuses de cannibalisme, aux dernières périodes de la retraite. Ainsi que l'observe justement M. Holzhausen, un officier d'état-major comme Gourgaud ne pouvait guère être aussi bien renseigné sur ce point qu'un modeste sergent Bourgogne, ni surtout que la demi-douzaine de sous-officiers ou de « trainards » allemands qui s'accordent pour nous attester qu'ils ont vu manger de la chair humaine, ou même qu'ils en ont mangé pour leur propre compte. Pareillement un officier bavarois, d'une loyauté incontestable, raconte que des soldats de son entourage « rôtissaient au feu des cœurs extraits de cadavres humains. » A quoi le lieutenant Furtenbach ajoute: « Que cela soit vrai, je puis le garantir, et je frémis encore d'effroi au souvenir de cet odieux spectacle! »

Pour des motifs analogues, les membres allemands de la Grande Armée étaient plus exposés que leurs compagnons français à tomber entre les mains de l'ennemi. Un bon nombre des témoins mentionnés le plus souvent par M. Holzhausen dans les premiers chapitres de son livre ont ainsi fini par devenir prisonniers, — quelques-uns au moment où, déjà, ils s'apprêtaient à pénétrer en territoire allemand. Ceux-là ont eu à subir, tout au moins pendant le début de leur captivité, un sort en comparaison duquel toutes les angoisses de la retraite leur apparaissaient une partie de plaisir. Dépouillés de leurs vêtemens, nourris des rebuts que laissaient les chevaux des Cosaques, ils étaient traînés, sous une pluie de coups, vers de lointaines régions, les uns dans l'Oural, d'autres en Sibérie, — car il semble certain que l'énorme majorité des Russes craignaient un prochain retour de Napoléon.

A toutes les réclamations comme à toutes les plaintes des infortunés prisonniers, les Cosaques répondaient invariablement : « Tant pis pour vous ! Pourquoi êtes-vous venus en Russie avec ce brigand de Napoléon ? » Mais à chaque instant, parmi ces sombres peintures, surgissent devant nous des exemples merveilleux de compassion chrétienne, soit que l'un des officiers de l'escorte s'efforce de secourir en cachette les prisonniers qu'il insulte et rudoie en présence de ses camarades, ou bien qu'un soldat, au risque d'être gravement puni, s'approche de l'un d'eux et lui glisse dans la main une moitié de sa propre ration. D'un bout à l'autre, d'ailleurs, le livre de M. Holzhausen est ainsi semé d'épisodes touchans, ou encore de menus traits historiques imprévus et curieux. Croirait-on que, le 15 août 1813, des centaines de prisonniers allemands, déportés dans les provinces orientales de l'immense empire, se sont unis de plein cœur à leurs compagnons français pour fêter l'anniversaire de la naissance de Napoléon ? « Dans notre prison de Tchernigof, raconte le sous-officier bavarois Joseph Schrafel, nous avons acclamé bruyamment le grand chef d'armée ; et peu s'en faut même que notre accès d'enthousiasme ne nous ait coûté cher ! »

T. DE WYZEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Le service de trois ans continue, comme il est naturel, d'attirer et presque d'absorber l'attention publique; on ne parle guère d'autre chose et on attend avec des sentimens divers, mais avec une égale impatience de part et d'autre, la discussion qui va s'ouvrir à la Chambre. Tout le monde comprend, en effet, que lorsqu'une pareille question est posée, elle doit être résolue promptement et que l'objet poursuivi serait en partie manqué, s'il n'était pas atteint très vite. Il faut pourtant, comme toujours, faire la part des exceptions : les socialistes unifiés, adversaires forcenés de la loi, et sans doute avec eux un certain nombre de radicaux, feront leur possible pour faire traîner le débat et en ajourner la solution. La manière dont ils ont accueilli le dépôt du projet donne à croire qu'ils useront de tous les procédés d'obstruction ; ils déposeront à leur tour des contre-projets sur l'ensemble et des amendemens sur tous les articles; mais l'accord du gouvernement et de la majorité déjouera leurs manœuvres si, comme nous l'espérons bien, il se maintient solidement et résolument jusqu'au bout.

Le dépôt du projet de loi a eu lieu le 5 mars. Il avait été précédé, la veille, par une réunion du Conseil supérieur de la Guerre qui, sous la présidence de M. Poincaré, avait donné une approbation unanime au principe du service de trois ans. Cet avis du Conseil supérieur, dont on s'était si légèrement passé pour abaisser la durée du service, a paru nécessaire pour la relever. Le nouveau projet se présente donc avec toutes les garanties désirables et, s'il a l'approbation des hommes les plus compétens, il a aussi l'appui de l'opinion publique. Rien n'est plus réconfortant que les manifestations qui se produisent en sa faveur, et dont les jeunes gens des lycées et des écoles ont la plus large p[illegible]

Il y a là un vrai souffle de patriotisme et une réponse à ceux qui ont pu croire la France tombée dans une molle indifférence. A cette réponse, les socialistes en ont fait une autre, on sait laquelle. Ils ont accueilli le dépôt de la loi par des vociférations formidables, ou qu'ils ont du moins essayé de rendre telles. Pendant trois quarts d'heure, les protestations, les cris, les injures, les grossièretés de toutes sortes sont venus de l'extrême gauche avec une violence d'ouragan, d'ailleurs froidement calculée. Toute cette mise en scène était réglée d'avance et manquait de spontanéité. Le but des socialistes était d'empêcher M. le ministre de la Guerre de lire le texte du projet. Avons-nous besoin de dire qu'il n'a pas été atteint? Les socialistes ont pu empêcher M. Étienne d'être bien entendu, mais non pas de poursuivre tranquillement sa lecture jusqu'à ce qu'elle fût terminée. Leur manifestation a été aussi puérile qu'indécente, et, s'ils l'ont crue de nature à leur ramener l'opinion qui leur échappe, ils se sont lourdement trompés. M. Jaurès, qui menait la meute et hurlait avec elle, n'a pas tardé à être personnellement victime du mauvais exemple qu'il avait donné. Étant allé à Nice pour y prononcer un discours contre le service de trois ans, il a été interrompu dès les premiers mots, outrageusement sifflé, mis matériellement dans l'impossibilité de parler. Profitera-t-il de la leçon ? Tout Paris s'est amusé en parcourant, le lendemain, le récit de *l'Humanité*, qui est le journal de M. Jaurès. Il faut croire que le compte rendu avait été fait avant l'événement, car on y lisait que M. Jaurès avait été acclamé à Nice et qu'il y avait provoqué un admirable enthousiasme. Fit-il pas mieux que de se plaindre? Quoi qu'il en soit, et que sa parole ait été étouffée sous les acclamations ou sous les huées, M. Jaurès n'a pas pu prononcer sa harangue. Approuvons-nous ces procédés? Non certes, mais la violence appelle la violence, et M. Jaurès serait mal fondé à se plaindre puisqu'on ne lui a fait que ce qu'il avait lui-même fait aux autres. *Patere legem quam ipse fecisti.* Bien qu'il soit difficile d'être plus éloigné de nous que ne l'est M. Jaurès, ce n'est pas sans tristesse, ni sans pitié, que nous voyons un homme d'une aussi haute culture et d'un aussi réel talent tomber au niveau d'un agitateur de carrefour. Il n'a jamais eu le sens du patriotisme et lorsque ce sens est oblitéré, les autres s'en ressentent. Les socialistes unifiés sont aujourd'hui aussi en révolte contre le sentiment français. Mais leur parti en est pris et, au moment où s'ouvre à la Chambre la discussion du service de trois ans, il faut s'attendre à des séances terriblement agitées. La majorité n'en sera pas ébranlée.

La majorité, en effet, ne nous semble pas douteuse. Beaucoup de

nos parlementaires ont fait silencieusement, depuis quelques mois, leur examen de conscience et quelques-unes de leurs illusions d'autrefois se sont dissipées. Ils ont leur amour-propre qu'il faut ménager et qu'on ménage soigneusement, mais, dans le secret de leur âme, quelque chose leur dit tout bas qu'ils se sont trompés. On leur assure qu'ils ont eu raison de faire, en 1905, le service de deux ans parce que l'état militaire de l'Allemagne le permettait alors, mais on ajoute que, les circonstances étant changées, et, l'Allemagne ayant augmenté ses effectifs dans des proportions redoutables, l'obligation s'impose à eux, aujourd'hui, de revenir à un service de plus longue durée. C'est une manière de raisonner toute parlementaire, et nous l'approuverons fort, si elle facilite le vote de la loi; mais, pour peu qu'on prenne la peine d'en lire l'exposé des motifs, on s'apercevra vite que, si quelques-uns de ces motifs ont un caractère accidentel, la plupart en ont un d'un ordre permanent. L'accident, ici, est dans les armemens de l'Allemagne, qui ont fait de la prolongation de la durée du service en France une obligation immédiate et impérieuse; mais tous les autres motifs invoqués auraient eu la même valeur, qui est très grande, quand même l'Allemagne n'aurait pas fait l'effort gigantesque auquel elle se livre en ce moment. Il n'y a aucune relation nécessaire entre cet effort et le fait, enfin reconnu chez nous et qui l'a toujours été chez nos voisins, qu'on ne peut pas faire en deux ans un cavalier et un artilleur. L'Allemagne n'avait pas encore publié ses projets lorsque M. Millerand préparait les siens et s'apprêtait à demander aux Chambres le service de trois ans pour certaines armes spéciales. Les projets de l'Allemagne, divulgués avec fracas, ne nous ont pas donné des argumens bien nouveaux, ils ont seulement fortifié ceux que nous avions déjà. L'Allemagne, depuis deux ans, a fait, chaque année, une nouvelle loi militaire pour augmenter ses forces; mais, avant même qu'elle les eût faites, nos régimens, nos bataillons, nos escadrons, nos compagnies étaient, comme on dit, réduits à l'état de squelettes, et nos officiers en gémissaient. Ils constataient et ils avouaient que l'instruction militaire de nos recrues en souffrait grandement. Ils se préoccupaient aussi de l'extrême faiblesse où nous nous trouvions au moment du départ d'une classe instruite et de l'arrivée sous les drapeaux d'une classe qui ne savait encore rien du métier. Il y avait là, aux yeux de tous les hommes renseignés, des défauts graves sur lesquels on se taisait parce qu'on n'apercevait pas le moyen d'y porter remède, mais qui n'étaient l'objet d'aucune illusion.

Ce moyen qui manquait nous a été subitement procuré par les projets de l'Allemagne et par le pompeux étalage que le gouvernement impérial en a fait lui-même. Il était sans doute impossible de les exécuter sans le dire et, quand bien même on ne l'aurait pas dit, une réforme aussi importante n'aurait pas pu passer inaperçue ; mais le gouvernement impérial aime à frapper les esprits par de solennelles et de bruyantes démonstrations, et il s'est livré plus que jamais, depuis quelques semaines, à cette tendance qui lui est naturelle. Les discours retentissans de l'Empereur et du chancelier n'ont pas permis au monde de se tromper sur leurs intentions. L'Empereur en particulier a enflé sa voix qui, même lorsqu'il en contient l'éclat, porte pourtant si loin. Son dernier discours a été prononcé dans les conditions les plus propres à faire impression, en face de ses troupes, dans l'allée du Thiergarten où sont, en longues files à droite et à gauche, les statues de marbre de ses ancêtres. Il s'est placé devant celle de Frédéric-Guillaume III, le vaincu de 1806, la victime de Napoléon Ier, et là, après avoir rappelé les souvenirs d'il y a cent ans, il a établi une comparaison, bien arbitraire à coup sûr, entre 1813 et 1913. Il y a eu en 1813, en Allemagne, un admirable élan de patriotisme contre le despotisme d'un homme qui dominait l'Europe et avait abusé de son prodigieux génie : on chercherait bien vainement aujourd'hui une analogie même lointaine avec la situation d'alors. Ce n'est pas la France qui menace maintenant la paix ; mais peu importe à l'empereur Guillaume ; il sait ce qu'il veut et l'histoire qu'il évoque est pour lui un instrument politique. Son but est de développer encore sa force militaire et il a besoin, pour cela, de demander à son pays un immense sacrifice. Voilà pourquoi il a parlé si haut et si fort. Ce qu'il n'a pas dit nettement, la presse s'est chargée de le préciser, et la *Gazette de Cologne* a accusé la France de troubler la paix de l'Europe en vue de reprendre l'Alsace et la Lorraine. Les articles de journaux sont peut-être négligeables, mais la voix de l'Empereur ne l'est pas ; elle n'a pas été entendue seulement en Allemagne, mais dans le monde entier et en France plus que partout ailleurs. Elle y a réveillé l'esprit public et nous a donné l'occasion de pourvoir, nous aussi, à nos insuffisances militaires, de perfectionner notre armement et, ce qui était plus important encore, de compléter nos effectifs. Cette occasion a été mise à profit pour obvier à des maux anciens et profonds qui diminuaient peu à peu la force de notre armée et l'auraient diminuée encore davantage dans l'avenir à cause de la faiblesse croissante de notre natalité. Il n'était que temps pour nous de prendre un parti, il n'y en avait

qu'un à prendre puisque nous manquions d'hommes : c'était d'avoir sous les drapeaux trois classes au lieu de deux.

Nous n'étudierons pas aujourd'hui dans le détail le projet de loi ; il serait d'ailleurs difficile de le faire dans une chronique ; un pareil travail demande un cadre plus large. On a dit que le projet était trop long, et nous craignons que cette critique ne soit fondée. Il aurait peut-être mieux valu réduire le texte à un petit nombre d'articles indispensables et renvoyer le reste à un règlement d'administration publique. L'inconvénient du projet plus étendu qui a été déposé sur le bureau de la Chambre est de provoquer les amendemens et, par conséquent, d'allonger une discussion qu'il y a intérêt, comme nous l'avons dit, à rendre rapide. L'esprit public est excellent aujourd'hui : ne lui laissons pas le temps de s'énerver. Il ne l'a pas fait jusqu'ici : tout au contraire, les tentatives d'obstruction des socialistes lui ont donné une force et un élan nouveaux. Tout le monde sent qu'il faut faire vite. L'attitude de l'opinion chez nous, son allure, son entrain ont produit le meilleur effet en dehors de nos frontières. L'Allemagne, qui paraît bien ne s'y être pas attendue, en a été étonnée. De là le changement de ton qui s'est produit dans la presse. Au début, les journaux allemands expliquaient les armemens par la nécessité de rétablir l'équilibre des forces en Orient : aujourd'hui, c'est l'ambition turbulente de la France qui les rend nécessaires. L'article de la *Gazette de Cologne* sera sans doute suivi de plusieurs autres, et nous nous en inquiéterions davantage, si nous n'étions pas habitués à nous entendre dénoncer comme les trouble-fête de l'Europe toutes les fois que l'Allemagne veut augmenter ses forces militaires : l'habitude émousse la sensibilité. Au surplus, nous nous intéressons moins à son opinion sur nous, qu'à celle de nos alliés et de nos amis. La rapidité et la fermeté de nos résolutions ont produit le meilleur effet en Russie et en Angleterre. Comment en aurait-il été autrement ? La Russie se rend fort bien compte que c'est plus encore contre elle que contre nous que sont prises les nouvelles mesures militaires qu'on accumule en Allemagne : il est donc tout naturel que nos alliés nous sachent gré de celles que nous prenons nous-mêmes et qui sont une garantie pour eux comme pour nous. Il est naturel aussi qu'ils joignent leur effort au nôtre et c'est ce qu'ils se disposent à faire ; leurs projets ne sont pas encore définitivement arrêtés, mais ils s'élaborent, et l'augmentation des forces allemandes aura bientôt une contre-partie à l'Est comme à l'Ouest. On annonce, en Russie, la prochaine création de trois nouveaux corps d'armée. Quant à l'Angleterre, elle suit avec une

attention sympathique tous les détails de notre relèvement. L'ouverture du parlement, qui vient d'avoir lieu, a permis à M. Asquith de déclarer que, si l'Angleterre n'était liée par aucun engagement défini, elle entendait garder toutes ses amitiés. Mais qu'arriverait-il si notre élan venait à se ralentir et surtout hésitait et s'arrêtait? Quelles pénibles déceptions chez les uns! Quelles lourdes moqueries chez les autres! Il aurait mieux valu cent fois ne rien faire que d'avoir tant annoncé et promis pour rester finalement à mi-route. Mais c'est un accident qui n'est pas à redouter. Tout le monde sent chez nous qu'à côté des raisons militaires si sérieuses qui nous ont imposé des résolutions énergiques, il y a aujourd'hui des raisons encore plus sérieuses de les exécuter. Ne pas le faire est impossible. On a dit autrefois qu'il fallait aboutir : c'est plus que jamais le moment de le répéter.

Nous avons parlé de la Russie : il semble que, depuis quelque temps, notre alliance avec elle, qui a toujours été très vivante, éprouve un surcroît de vitalité. De notre côté, nous prenons une part d'attention et de sympathie toujours très vive à ce qui se passe chez elle, et nous nous sommes intéressés, comme il convenait à des alliés et à des amis, aux fêtes qu'elle vient de célébrer du tri-centenaire des Romanof. Il y a trois cents ans, en effet, que cette illustre famille est entrée sur la scène du monde où elle était appelée à jouer un rôle si important. D'abord, elle a fait la Russie moderne; elle l'a tirée du chaos pour l'organiser en corps politique; puis elle l'a introduite comme une puissance de premier ordre dans la famille européenne dont l'histoire, à partir de ce moment, n'a plus été séparée de la sienne. Les fêtes russes devaient donc trouver et ont trouvé un écho en France. Mais si nous nous en sommes réjouis, la Russie s'est réjouie de son côté de ce qui se passait chez nous. Tous les Français ont été agréablement frappés de la lettre personnelle que l'empereur Nicolas a écrite à M. Poincaré lorsqu'il est entré à l'Élysée. Cette lettre n'était évidemment pas une œuvre protocolaire ; les sentimens qu'elle exprimait n'étaient même pas inspirés par les seuls intérêts politiques; ils venaient du cœur, et avaient un caractère amical sur la sincérité duquel il était impossible de se méprendre. Depuis, et précisément à l'occasion du tri-centenaire, de nouvelles lettres ont été échangées entre M. le Président de la République et l'Empereur de Russie : elles n'ont pas été moins cordiales. On croyait entendre dans les paroles de l'Empereur et du Président les voix de deux grandes nations que rien ne sépare, que tout rapproche, et qu'une inclination véritable porte

l'une vers l'autre. Ces sentimens sont restés les mêmes qu'il y a vingt ans lorsque l'alliance s'est conclue : le temps semble les avoir affermis au lieu de les avoir affaiblis, ce qui montre à quel point ils étaient d'accord avec la nature même des choses. Et s'ils l'étaient alors, ils ne le sont certainement pas moins aujourd'hui.

Les événemens qui viennent de se produire dans l'Europe orientale sont, en effet, le début d'une évolution dont la génération actuelle ne verra pas le terme. Il y aura des intermittences sans doute, des momens d'arrêt dus à la lassitude générale, des reprises subites que le malaise des uns et les ambitions des autres rendront inévitables. Le monde slave et le monde germanique en seront plus particulièrement agités, mais tous les deux auront besoin de trouver des points d'appui en dehors d'eux et ils les y trouveront, car le reste du monde ne saurait, quand même il le voudrait, rester étranger à des événemens dont le contre-coup se fera sentir partout. Ces événemens resserreront encore les liens qui existent déjà entre la Russie et la France : formés au milieu d'autres préoccupations, ils deviendront plus intimes et plus solides avec les nouvelles. Tout le monde en a le sentiment, l'intuition, l'instinct même : le mot n'est pas excessif, car il s'agit ici d'une de ces forces obscures que la nature élabore et où l'intelligence politique reconnaît une sorte de fatalité. Le passé qui continue de peser sur nous, l'avenir qui nous invite, des regrets, des espérances, tout concourt à nous rapprocher de la Russie et à la rapprocher de nous, au point que, si l'alliance n'était pas faite, elle se ferait certainement aujourd'hui. Ce n'est pas seulement à Saint-Pétersbourg et à Paris qu'on en a la claire vision. L'Allemagne ne se méprend pas sur ce que la situation actuelle a d'incertain ; les assises de la Triplice ne reposent plus sur un sol aussi solide ; du moins ce sol a été ébranlé en quelques endroits. L'Autriche n'est plus aussi libre de ses mouvemens ; des préoccupations, des obligations nouvelles sont survenues pour elle ; ses hommes d'État d'hier et d'avant-hier croyaient avoir prévu toutes les éventualités et y avoir paré, mais subitement d'autres sont survenues auxquelles il faut parer aussi. Gardons-nous de rien exagérer : au milieu d'une situation aussi aléatoire que celle où nous sommes, les pronostics les mieux établis en apparence sont souvent déjoués par l'événement ; les hommes d'ailleurs, par leur habileté ou par leur maladresse, par leurs vertus politiques ou par leurs faiblesses, peuvent singulièrement influer sur la marche des choses. Cependant il semble permis de dire que la Triple-Entente a été moins éprouvée que la Triple-Alliance par l'histoire, nous allions

dire par les aventures de ces derniers mois. Cela explique les armemens de l'Allemagne : un peu désordonnés sans doute, ils ne sont pas plus une fantaisie que ne l'a été la mobilisation de l'Autriche; on aurait tort de n'y voir qu'une pensée ambitieuse alors qu'il n'y a peut-être qu'une pensée de conservation. Malheureusement, les intérêts humains sont enchevêtrés étroitement les uns dans les autres; ils influent les uns sur les autres; ils sont inséparables les uns des autres. La mobilisation autrichienne a amené celle de la Russie et il ne pouvait pas en être autrement; les armemens de l'Allemagne ont amené les nôtres, et il ne peut pas non plus en être autrement; et pendant que nous armons ou que nous nous apprêtons à le faire, nous regardons du côté de la Russie; et la Russie regarde du côté de la France; et nous échangeons avec elle des paroles de plus en plus amicales, de plus en plus affectueuses même. Tout cela est dans l'ordre. Qu'en sortira-t-il avec le temps? Dieu le sait. Les hommes ne peuvent que prendre, suivant les circonstances, des dispositions provisoires et changeantes en vue de solutions dont le secret final leur échappe. Le seul point dont ils soient bien sûrs est qu'ils doivent être prêts à tout.

Non pas que la situation générale de l'Europe présente un danger immédiat; au contraire, elle semble s'être un peu détendue en Orient; elle ne l'a pas fait toutefois autant ou aussi vite qu'on l'espérait il y a quelques jours. La nouvelle du désarmement simultané de l'Autriche et de la Russie sur la frontière de Galicie s'était répandue et avait été accueillie avec une vive satisfaction. Le désarmement n'était que partiel et, au total, pas très considérable, mais il était un commencement et, après la déception qu'on avait éprouvée en voyant que la lettre de l'empereur d'Autriche à l'empereur de Russie, lettre apportée solennellement à Saint-Pétersbourg par le prince Hohenlohe, n'avait été suivie d'aucun effet apparent, on s'était repris à espérer. On n'y renonce pas, on continue de croire que la démobilisation annoncée aura lieu, mais elle est ajournée pour des motifs qui ne sont pas bien connus, et cet ajournement cause à son tour quelque déception. Avec de très bonnes intentions, on a en Autriche plus de velléités que de volontés. La politique un peu hésitante et flottante qu'on y suit laisse l'Europe incertaine. Il semble bien, pourtant, que les vues échangées dans ces derniers temps entre Vienne et Saint-Pétersbourg aient amené un rapprochement sur quelques-uns des points où le conflit était apparu naguère le plus inquiétant. On a dit que la Russie n'insistait

plus d'une manière aussi péremptoire pour que Scutari appartînt au Montenegro, tandis que l'Autriche continuait de se montrer irréductible sur le maintien de Scutari à l'Albanie dont il est la capitale. Une transaction s'était, dit-on, produite entre les deux gouvernemens, grâce à l'attribution de certains territoires à la Serbie. S'il en est ainsi, l'intention conciliante est évidente entre les deux pays, et nous espérons qu'elle portera ses fruits.

Qu'arrivera-t-il pourtant si les Monténégrins prennent Scutari? Tous les projets convenus pourraient bien, alors, être remis en question. Nous ne savons pas, à vrai dire, où en est le siège de Scutari, ni si les Monténégrins sont sur le point, ou non, de s'emparer de la ville. On a dit si souvent que le fait ne pouvait manquer de se produire dans un bref délai, sans que rien de tel soit arrivé, que nous ne savons plus ce qu'il faut en croire : mais pourquoi Scutari ne succomberait-il pas, et aussi Andrinople, puisque Janina vient de le faire? Les trois villes opposaient la même résistance aux alliés balkaniques : l'analogie de leur situation permet de croire qu'elles auront finalement le même sort, et elles l'auront à coup sûr, si elles ne sont pas ravitaillées par des moyens inconnus. Quoi qu'il en soit, les Grecs méritent d'être félicités; ils ont eu beaucoup de bonheurs dans cette guerre et on n'en a pas de si nombreux et de si persévérans, sans les avoir mérités. Les progrès qu'a faits leur armée sont éclatans. Ils ont profité avec adresse de toutes les occasions qui se sont offertes à eux et, quand il a fallu se battre, ils l'ont fait vaillamment. Janina ne s'est rendu que lorsque la résistance est devenue tout à fait impossible : il en sera de même un jour pour Andrinople et Scutari. Nous ne sommes pas à même de dire quand arrivera le dénouement, mais il est fatal, et le gouvernement ottoman semble commencer à s'en rendre compte. Il aura prolongé la résistance aussi loin que l'honneur le commandait : que peut-il faire de plus? La seconde partie de la guerre, celle qui dure encore, a tourné moralement à son avantage : on le croyait à bout de ressources et il en a montré d'inattendues; si on fait abstraction de Janina, les alliés n'ont fait sur aucun point un pas décisif. Le mauvais temps rendait, il est vrai, toutes les manœuvres difficiles, sinon impossibles. L'hiver, qui a été si doux dans nos régions occidentales, a été très dur dans les Balkans : les campagnes étaient couvertes d'une couche épaisse de neige; les armées étaient immobilisées. On dit que le temps s'améliore et que les opérations militaires pourront bientôt recommencer : il ne semble pas, toutefois, qu'elles doivent le faire avec beaucoup d'intensité, les armées alliées étant

réduites et fatiguées et les Turcs étant presque invincibles derrière des fortifications.

Malheureusement, si la guerre n'avance pas, les négociations ne progressent pas davantage. Lorsque, il y a quelques jours, le gouvernement ottoman a demandé la médiation des puissances, on a cru qu'à bout de forces, il était résigné aux conditions nécessaires, dont la première est l'abandon d'Andrinople. On n'en est plus aussi assuré maintenant. Les puissances alliées n'ont pas encore répondu à la proposition de médiation et, de part et d'autre, les exigences restent entières. Une question nouvelle est venue compliquer les choses, celle d'une indemnité de guerre que réclament les alliés, et à laquelle les Turcs déclarent avec énergie qu'ils ne consentiront jamais. Qu'arrivera-t-il ? Les Japonais eux aussi, après leur guerre victorieuse contre la Russie, réclamaient une indemnité et, devant la résistance irréductible de M. Witte, ils ont fini par y renoncer. En sera-t-il de même des alliés balkaniques ? La Turquie leur abandonne d'immenses territoires et des villes importantes qu'ils n'ont pas encore prises : n'est-ce pas assez, et faudra-t-il encore qu'elle leur paie une indemnité en argent ? Les puissances créancières de la Porte, — nous sommes au premier rang et l'Allemagne est au second, — ont des réserves à faire, des mesures à prendre, des intérêts à garantir. Cette question qui n'est pas absolument imprévue, car on en avait déjà parlé, mais qui se présente aujourd'hui d'une façon plus précise et plus pressante, sera d'une solution délicate. Il serait pourtant regrettable que la médiation de l'Europe restât infructueuse. Nous ne blâmons pas la bonne volonté des puissances ; on leur a demandé leur médiation ; elles l'accordent à ceux qui la sollicitent et la proposent aux autres, mais un peu machinalement, semble-t-il, et poussées par le seul amour de la paix. L'amour de la paix est le meilleur des sentimens : il est toutefois de la dignité de l'Europe de ne pas y céder aveuglément et sans avoir pris ses précautions. L'exemple du passé, et d'un passé tout récent, lui enseigne que, lorsque le médiateur s'interdit d'exercer la moindre pression sur ses cliens, il s'expose à tomber dans l'impuissance, ce qui est fâcheux quand cela arrive une première fois, un peu ridicule quand cela se reproduit une seconde. Une médiation, pour aboutir, ne saurait se passer de quelque autorité chez celui qui l'exerce. Ce n'est pas, en réalité, une médiation que l'Europe exerce, mais des bons offices qu'elle introduit timidement entre les belligérans, et ceux-ci les acceptent à condition qu'on leur donne raison. Ainsi conduites, les choses peuvent durer quelque temps encore ; une guerre lente et

partielle peut se prolonger sans qu'un dénouement s'impose. L'Europe, dans toute cette crise, montre plus d'embarras que de résolution.

Nous ne voulons pas terminer notre chronique sans dire un mot du vote par la Chambre du traité que nous avons enfin conclu avec l'Espagne à propos du Maroc : il a été voté à l'unanimité après un discours de M. le ministre des Affaires étrangères, qui a obtenu, chose rare, un assentiment général. M. Jonnart a eu la bonne fortune de satisfaire, tout le monde. Il a été longtemps, on le sait, gouverneur général de l'Algérie, et toutes les questions qui touchent à l'Afrique septentrionale lui sont familières. Bien qu'il n'ait pas eu l'occasion de traiter personnellement celle du Maroc, il la connaît, et il sait notamment qu'au Maroc, aussi bien qu'en Algérie dans la province d'Oran, nous avons affaire aux Espagnols et nous devons les traiter en amis. Leur situation n'est sans doute pas la même des deux côtés de la Moulouya, mais ici et là, sous des formes différentes, ils sont nos collaborateurs dans l'œuvre de civilisation qu'eux et nous avons entreprise. Nous avons toujours demandé, pour notre compte, qu'on s'entendît cordialement et loyalement avec eux pour la détermination de nos zones d'influence, afin de supprimer dans l'avenir toute difficulté entre nous. Quant à leur droit de faire dans une partie du Maroc ce que nous faisons dans l'autre, il est fondé sur l'histoire, il est le prix de grands sacrifices qu'ils ont faits héroïquement et nous aurions eu mauvaise grâce à le contester aujourd'hui : au surplus, nous l'avions déjà formellement reconnu. Il y a eu à la vérité, par momens, quelques polémiques acerbes entre les journaux des deux pays, et l'opinion en a été excitée plus que nous ne l'aurions voulu ; mais les deux gouvernemens ont toujours gardé leur sang-froid. C'était le devoir des négociateurs des deux pays de défendre leurs intérêts pied à pied et ils s'en sont acquittés de leur mieux. La négociation a paru longue, mais ne vaut-il pas mieux discuter longtemps si on doit aboutir à s'entendre pour toujours, et nous espérons bien que tel est le résultat que nous avons obtenu? Le grand mérite de M. Jonnart, celui qui lui a valu les applaudissemens de toute la Chambre, est d'avoir exprimé les vrais sentimens de la France à l'égard de l'Espagne, sentimens que notre fraternité latine rend particulièrement cordiaux. Voisins de l'Espagne en Europe et en Afrique, nous avons une double raison de vivre avec elle en bons termes puisque, s'il en était autrement, les conséquences en seraient doublement graves pour elle et pour nous.

Notre situation est la même avec l'Italie qu'avec l'Espagne ; nous sommes aussi ses voisins en Europe et en Afrique ; le moindre dissentiment entre elle et nous jetterait une ombre sur le Nord de l'Afrique et sur la Méditerranée. M. le marquis di San Giuliano, ministre des Affaires étrangères du gouvernement italien, le sait mieux que personne et il ne l'a certainement pas oublié dans le récent et très éloquent discours qu'il a prononcé devant la Chambre des députés, bien que quelques-unes de ses expressions nous aient un peu étonnés. Il a parlé de la Méditerranée comme d'une mer qui n'appartenait à personne sur un ton qui donnait à croire que quelqu'un aurait pu avoir la prétention d'y étendre son hégémonie, mais que l'Italie ne le permettrait pas. Est-ce pour combattre cette chimère qu'il a fait allusion à un traité à conclure entre l'Italie et l'Espagne ? Non sans doute, et on a expliqué depuis qu'il ne s'agissait que d'un traité destiné à régler la situation des Italiens dans le Maroc espagnol, où il n'y en a pas beaucoup, et des Espagnols dans la Tripolitaine, où il n'y en a pas davantage. Le traité réglerait aussi, paraît-il, les intérêts commerciaux des deux pays. Réduit à ces proportions, il ne peut porter ombrage à personne, mais la chaude éloquence de M. di San Giuliano avait paru lui en donner de plus étendues. Elle avait semblé esquisser tout un plan méditerranéen à propos duquel l'Espagne et l'Italie auraient à s'entendre. Ce sont là des vues qui peuvent conduire loin.

L'Espagne a-t-elle besoin d'alliances et, si elle en a besoin, quelles sont celles qu'elle doit préférer ? La question est trop vaste pour être traitée ici : nous nous contenterons de dire, comme une vérité d'ordre général, que c'est surtout avec ses voisins qu'il importe d'être en bons termes. L'Espagne, depuis de longues années, n'a pas eu à regretter de nous avoir pour voisins en Europe : il en sera de même en Afrique, maintenant surtout que nos positions respectives sont nettement établies. Toutefois, avouons-le, les traités les mieux faits ne sont rien sans les intentions qui les animent. M. Jonnart a profité de l'occasion qui s'offrait à lui de faire connaître les nôtres, et le bon accueil que son discours a reçu de l'autre côté des Pyrénées montre que nous pouvons compter sur une amicale réciprocité.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.

SAINT AUGUSTIN[1]

Inquietum est cor nostrum, donec requiescat in te!...
Notre cœur est inquiet, mon Dieu, jusqu'à ce qu'il se repose en Toi!...

(*Confessions*, S. I, 1.)

PROLOGUE

Saint Augustin n'est plus guère qu'un nom fameux. En dehors des milieux théologiques ou érudits, on a cessé de le lire. Telle est la vraie gloire : on admire les saints, comme les grands hommes, de confiance. Ses Confessions *elles-mêmes, on n'en parle généralement que par ouï-dire. Expierait-il, sous cette indifférence, le regain de gloire dont il brilla au XVIIe siècle, lorsque les jansénistes l'associèrent, avec un invincible entêtement, à la défense de leur cause? Le renom d'austérité chagrine et de contentieuse et ennuyeuse prolixité qui se lie au souvenir des écrivains de Port-Royal, — Pascal excepté, — aurait-il rejailli sur l'œuvre d'Augustin enrôlé malgré lui dans les rangs de ces pieux sectaires? Pourtant, s'il y a des hommes, qui ne lui ressemblent pas et que, probablement, il eût poursuivis de toute son éloquence et de toute sa dialectique, ce sont les jansénistes. Sans doute, il eût dit avec dédain : « le parti de Jansen, » de même qu'autrefois, dans son attachement à l'unité catholique, il disait : « le parti de Donat. »*

Avouons aussi que le seul aspect de ses œuvres épouvante, — qu'il s'agisse des énormes in-folio en deux colonnes de l'édition

(1) *Copyright by* Louis Bertrand, 1913.

bénédictine, ou des volumes encore si compacts et beaucoup plus nombreux des éditions récentes. Derrière ce rempart d'imprimé, il est bien défendu contre les curiosités profanes. Il faut du courage, et de la persévérance, pour s'engager dans ce dédale de textes, tout hérissés de théologie, d'exégèse et de métaphysique. Mais, quand on a franchi le seuil de la farouche enceinte, quand on s'est accoutumé à l'ordonnance et à la figure de l'édifice, on ne tarde pas à se prendre d'une ardente sympathie, puis d'une admiration grandissante pour l'hôte qui l'habite. Le visage hiératique du vieil évêque s'anime, devient étrangement vivant, presque moderne d'expression. On découvre, sous les textes, une des existences les plus passionnantes, les plus mouvementées, les plus riches en enseignemens, que nous offre l'histoire. Ces enseignemens s'adressent à nous, répondent à nos préoccupations d'hier ou d'aujourd'hui. Cette existence, le siècle où elle s'est déroulée nous rappellent notre siècle et nous-mêmes. Le retour de circonstances semblables a amené des situations et des caractères semblables : c'est presque notre portrait. Nous sommes tout près de conclure qu'à l'heure présente, il n'est pas de sujet plus actuel que saint Augustin.

Il est au moins un des plus intéressans. Quoi de romanesque, en effet, comme cette existence errante de rhéteur et d'étudiant, que le jeune Augustin promena de Thagaste à Carthage, de Carthage à Milan et à Rome, et qui, commencée dans les plaisirs et le tumulte des grandes villes, s'acheva dans la pénitence, le silence et le recueillement d'un monastère? Et d'autre part, quel drame plus haut en couleur et plus utile à méditer que cette agonie de l'Empire à laquelle Augustin assista et que, de tout cœur fidèle à Rome, il aurait voulu conjurer? Quelle tragédie enfin plus émouvante et plus douloureuse que cette crise d'âme et de conscience qui déchira sa vie? A l'envisager dans son ensemble, on peut dire que la vie d'Augustin ne fut qu'une lutte spirituelle, un combat d'âme. C'est le combat de tous les instans, l'incessante psychomachie, *que dramatisaient les poètes d'alors, et qui est l'histoire du Chrétien de tous les temps. L'enjeu du combat, c'est une âme. Le dénouement, c'est le triomphe final, la rédemption d'une âme.*

Ce qui rend la vie d'Augustin si complète et si réellement exemplaire, c'est qu'il soutient le bon combat non seulement contre lui-même, mais contre tous les ennemis de l'Église et de

l'Empire. S'il fut un docteur et un saint, il fut aussi le type de l'homme d'action à une des époques les plus découragées. Qu'il ait triomphé de ses passions, cela, en somme, ne regarde que Dieu et lui. Qu'il ait prêché, écrit, remué les foules, agité les esprits, cela peut paraître indifférent à ceux qui rejettent sa doctrine. Mais qu'à travers les siècles son âme brûlante de charité échauffe encore les nôtres, qu'à notre insu, il continue à nous former, et que, d'une façon plus ou moins lointaine, il soit encore le maître de nos cœurs, et, à de certains égards, de nos esprits, voilà qui nous touche les uns et les autres, indistinctement. Non seulement Augustin a toujours sa grande place dans la communion vivante de tous les baptisés, mais l'âme occidentale est marquée à l'empreinte de la sienne.

D'abord, sa destinée se confond avec celle de l'Empire finissant. Il a vu sinon la disparition totale, du moins l'évanouissement graduel de cette chose admirable que fut l'Empire romain, image de l'unité catholique. Or, nous sommes les débris de l'Empire. D'ordinaire, nous nous détournons avec dédain de ces siècles pitoyables qui subirent les invasions barbares. Pour nous, c'est le Bas-Empire, une époque de honteuse décadence qui ne mérite que nos mépris. Cependant, c'est de ce chaos et de cette abjection que nous sommes sortis. Les guerres de la République romaine nous touchent moins que les brigandages des chefs barbares qui détachèrent notre Gaule de l'Empire et qui, sans le savoir, préparèrent l'avènement de la France. Que nous font, en définitive, les rivalités de Marius et de Sylla? La victoire d'Aétius sur les Huns dans les plaines catalauniques nous intéresse bien davantage. Enfin, c'est être injuste pour le Bas-Empire que d'y voir seulement une époque de faiblesse, de lâcheté et de corruption. Ce fut aussi une époque d'activité effrénée, féconde en aventuriers de grande envergure, dont quelques-uns se montrèrent héroïques. Même les plus dégénérés des derniers empereurs ne perdirent jamais le sentiment de la grandeur et de la majesté romaines. Jusqu'à la fin, ils emploient toutes les ruses de leur diplomatie à empêcher les chefs barbares de se croire autre chose que des serviteurs de l'Empire. Honorius, traqué dans Ravenne, s'obstine à refuser à Alaric le titre de chef de la milice, dût-il, par son obstination, livrer Rome au pillage et risquer sa propre vie.

Par sa fidélité à l'Empire, Augustin se manifeste déjà l'un des nôtres, un Latin d'Occitanie. Mais des analogies plus étroites le

rapprochent de nous. Son siècle ressemble beaucoup à celui-ci. Pour peu que nous entrions dans la familiarité de ses livres, nous reconnaissons en lui une âme fraternelle, qui a souffert, senti, pensé à peu près comme nous. Il est venu dans un monde finissant, à la veille du grand cataclysme qui allait emporter toute une civilisation : tournant tragique de l'histoire, période troublée et souvent atroce, qui dut être bien dure à vivre pour tous et qui dut paraître désespérée aux esprits les plus fermes. La paix de l'Église n'était pas encore établie, les consciences étaient divisées. On hésitait entre la croyance d'hier et la croyance de demain. Augustin fut un de ceux qui eurent le courage de choisir et qui, ayant choisi leur foi, la proclamèrent sans faiblir. Un culte millénaire allait s'éteindre, dépossédé par un culte jeune, à qui l'éternité est promise. Combien d'âmes délicates eurent à souffrir de cette scission, qui les détachait de leurs origines et qui les obligeait, pensaient-elles, à trahir leurs morts avec la religion des ancêtres! Tous les froissemens que les sectaires d'aujourd'hui infligent aux âmes croyantes, beaucoup durent les éprouver alors. Les sceptiques souffraient de l'intransigeance des autres. Mais le pire, — comme aujourd'hui, — ce dut être d'assister au débordement de sottises qui, sous le couvert de la philosophie, de la religion ou de la thaumaturgie, prétendaient à la conquête des esprits et des volontés. Dans cette mêlée des doctrines et des hérésies les plus extravagantes, dans cette orgie d'intellectualisme creux, ils eurent la tête solide, ceux qui surent résister à l'ivresse publique. Au milieu de tous ces gens qui divaguent, Augustin nous apparaît admirable de bon sens.

Cet intellectuel, ce mystique n'était pas seulement un homme de prière et de méditation. La raison prudente de l'homme d'action et de l'administrateur corrigeait en lui les écarts d'une subtilité dialectique souvent excessive. Comme nous nous en flattons, il avait le sens des réalités, il avait la pratique de la vie et des passions. Comparée à l'expérience d'un Bossuet, combien celle d'un Augustin était plus étendue! Avec cela, une sensibilité frémissante, qui est encore la nôtre, la sensibilité des époques d'extrême culture, où l'abus de la pensée a multiplié les causes de souffrance, en exaspérant le besoin de la volupté : « L'âme antique était rude et vaine. » Elle était bornée surtout. Celle d'Augustin est tendre et sérieuse, avide de certitudes et de jouissances qui ne trompent point. Elle est vaste et sonore : les

moindres ébranlemens s'y propagent en vibrations profondes et y rendent le son de l'infini. Augustin, avant sa conversion, a les inquiétudes de nos romantiques, les mélancolies et les tristesses sans cause, les grands élans nostalgiques qui bouleversaient nos pères. Il est très près de nous.

Il a élargi nos âmes de Latins, en nous réconciliant avec le Barbare. Le Latin, comme le Grec, ne comprenait que lui-même. Le Barbare n'avait pas le droit de s'exprimer dans la langue de l'Empire. Le monde était divisé en deux parts qui voulaient s'ignorer l'une l'autre. Augustin a fait entrer dans notre conscience les régions innomées, les pays vagues de l'âme qui plongeaient autrefois dans les ténèbres de la barbarie. Par lui s'est consommée l'union du génie sémitique et du génie occidental. Il nous a servi de truchement avec la Bible. Les rauques paroles hébraïques se sont adoucies pour nous en passant par sa bouche élégante de rhéteur. Il nous a apprivoisés avec la parole de Dieu. C'est un Latin qui nous parle de l'Éternel.

D'autres, sans doute, l'avaient fait avant lui. Mais aucun n'y avait mis une pareille onction, un accent de tendresse aussi pénétrant. La violence suave de sa charité emporte l'adhésion des cœurs. Il ne respirait que charité. Après saint Jean, il fut l'Apôtre de l'amour.

Sa voix infatigable domine tout l'Occident. Le moyen âge l'entendra encore. Pendant des siècles, on recopie ses sermons et ses traités, on les répète dans les cathédrales, on les commente dans les sommes théologiques. On adopte jusqu'à sa théorie des arts libéraux. Tout ce que l'on conservera de l'héritage antique, on le tiendra d'Augustin. C'est le grand docteur. Avec lui se précise la définition doctrinale du catholicisme. On pourra dire, pour marquer les trois grandes étapes de la vérité en marche : le Christ, saint Paul, saint Augustin. Le dernier est plus près de notre faiblesse. Il est vraiment notre père spirituel. Il nous a enseigné la langue de la prière. Les formules de l'oraison augustinienne sont encore sur les lèvres pieuses.

Ce génie universel, qui, pendant quarante ans, fut le porte-voix de la catholicité, a été aussi l'homme d'un siècle et d'un pays. Augustin de Thagaste est le grand Africain.

Nous pouvons être fiers de lui et l'adopter comme une de nos gloires, nous qui, depuis près d'un siècle, continuons, dans sa patrie, un combat semblable à celui qu'il y a soutenu pour l'unité

romaine, nous qui considérons l'Afrique comme un prolongement de la patrie française. Plus qu'aucun écrivain, il a exprimé le tempérament et le génie de son pays. Cette Afrique bariolée, avec son mélange éternel de races réfractaires les unes aux autres, son particularisme jaloux, les contrariétés de ses aspects et de son climat, la violence de ses sensations et de ses passions, la gravité de son caractère et la mobilité de son humeur, son esprit positif et frivole, sa matérialité et son mysticisme, son austérité et sa luxure, sa résignation à la servitude et ses instincts d'indépendance, son appétit de l'empire, tout cela se reflète en traits saisissans dans l'œuvre d'Augustin. Non seulement il a exprimé sa patrie, mais, dans la mesure où il l'a pu, il a réalisé son vieux rêve de domination. Cette suprématie que Carthage avait disputée si longuement et si chèrement à Rome, elle a fini par l'obtenir, grâce à Augustin, dans l'ordre spirituel. Tant qu'il a vécu, l'Eglise d'Afrique a été la maîtresse des Eglises d'Occident.

Pour moi, si j'ose me citer en un sujet pareil, j'ai eu la joie de saluer en lui, outre le docteur et le saint que je vénère, le type idéal du Latin d'Afrique. Cette image que j'avais vue s'ébaucher autrefois, parmi les mirages du Sud, en suivant les chariots de mes rudes héros, je l'ai vue enfin se préciser, s'épurer, s'ennoblir et grandir jusqu'au ciel, en suivant les traces d'Augustin.

Et, quand bien même l'enfant de Thagaste, le fils de Monique n'aurait pas mêlé si profondément sa vie à la nôtre, quand il serait, pour nous, un étranger né en pays lointain, il n'en resterait pas moins une des âmes les plus aimantes et les plus lumineuses qui aient lui parmi nos ténèbres et qui aient réchauffé nos tristesses, — une des créatures les plus humaines et les plus divines qui soient passées par nos chemins.

PREMIÈRE PARTIE

LES ENFANCES

Sed deterrebat [illegible]
Je n'aimais qu'à jouer.
Confessions, I, [illegible]

I. — UN MUNICIPE AFRICAIN

De petites rues toutes blanches, qui montent vers des buttes argileuses, profondément ravinées par les pluies torrentielles de l'hiver; entre la double file des maisons, éblouissantes au soleil matinal, des échappées de ciel d'un bleu très doux; et, çà et là, dans la frange d'ombre épaisse qui borde les seuils, des formes blanches accroupies sur des nattes, des silhouettes indolentes, drapées de couleurs claires, ou engoncées dans des lainages sombres et bourrus; un cavalier qui passe, à demi plié sur sa selle, le grand chapeau du Sud rejeté derrière les épaules, et pressant du talon l'amble élégant de sa monture, — telle nous voyons, aujourd'hui, Thagaste, telle elle apparaissait sans doute au voyageur, du temps d'Augustin.

Comme la ville française bâtie sur ses ruines, le municipe africain occupait une sorte de plateau resserré entre trois mamelons. L'un d'eux, le plus élevé, qui est encore défendu par un bordj, devait l'être, dans l'antiquité, par un *castellum*. Des eaux abondantes arrosent le sol. Quand on arrive des régions pierreuses de Constantine et de Sétif, ou de la grande plaine dénudée de la Medjerda, Thagaste donne une impression de fraîcheur. Le lieu est riant, plein de verdures et d'eaux vives. Aux Africains, il offre une image des pays du Nord qu'ils ne connaissent pas, avec ses montagnes boisées, couvertes de pins, de chênes-liège et de chênes zéens. L'aspect est celui d'une contrée montagneuse et forestière, — forestière surtout. C'est un pays de chasseurs. Le gibier y foisonne : les sangliers, les lièvres, les

grives, les cailles, les perdrix. A l'époque d'Augustin, les bêtes sauvages y étaient vraisemblablement plus nombreuses qu'aujourd'hui. Lorsqu'il compare ses adversaires, les donatistes, à des lions rugissans, il en parle en homme qui savait ce que c'est qu'un lion.

A l'Est et à l'Ouest, de vastes étendues boisées, des ballons arrondis, des ruisseaux et des torrens qui sillonnent les vallées et les ravins : voilà Thagaste et ses environs, — le monde, tel qu'il se manifesta aux yeux d'Augustin enfant. Mais, vers le Sud, la végétation s'éclaircit, des sommets arides surgissent, écrasés en cônes obtus, ou amincis en tables de la Loi : la stérilité du désert perce à travers l'opulence des masses végétales. Ce pays verdoyant a des coins âpres et sévères. La lumière africaine l'adoucit pourtant. Le vert profond des chênes et des pins se moire de teintes changeantes et chaudes qui sont une caresse et une volupté pour l'œil. On sent bien qu'on est dans un pays de soleil.

A tout le moins, c'est un pays fortement caractérisé, qui s'oppose, d'une façon saisissante, aux régions voisines. Cette Numidie forestière, avec ses cours d'eau, ses prairies où paissent des vaches, diffère, autant qu'il est possible, de la Numidie sétifienne, immense plaine désolée, où les chaumes des champs à céréales, les steppes sablonneuses se déroulent, en ondulations monotones, jusqu'à la barrière nébuleuse de l'Atlas, qui ferme l'horizon. Et cette plaine rugueuse et triste forme à son tour un contraste frappant avec la région maritime de Bougie et d'Hippone, qui est d'une mollesse et d'une gaîté presque campaniennes. Des oppositions si tranchées entre les cantons d'une même province expliquent sans doute les traits essentiels du caractère numide. L'évêque Augustin, qui a porté sa crosse pastorale d'un bout à l'autre de ce pays, qui en fut l'âme agissante et pensante, lui a dû peut-être les contrastes et la diversité de sa riche nature.

Thagaste, assurément, n'y faisait point figure de capitale. C'était un municipe de second ou de troisième ordre, mais à qui son éloignement des grands centres donnait une certaine importance. Les municipes voisins, Thubursicum, Thagura, étaient de petites villes. Madaure et Théveste, plus considérables, n'avaient peut-être pas la même importance commerciale. Thagaste se trouvait au croisement de deux grandes voies romaines,

celle d'Hippone à Théveste, celle de Carthage à Calama et à Constantine. Le petit Augustin put y admirer, avec les enfans de son âge, les courriers et les équipages de la poste impériale qui stationnaient devant les auberges de la ville. Ce qui paraît certain, c'est que Thagaste, en ce temps-là, comme aujourd'hui, était un lieu de transit et de trafic, station intermédiaire pour les villes du Sud et les villes maritimes, comme pour celles de la Proconsulaire et de la Numidie. De même que la Souk-Ahras actuelle, Thagaste devait être, avant tout, un marché. Les céréales et les vins numides s'y échangeaient contre les troupeaux de l'Aurès, les cuirs, les dattes, les sparteries des régions sahariennes. Les marbres de Simitthu, les bois de citronniers, dont on faisait des tables précieuses, passaient sans doute par là. Les forêts voisines pouvaient fournir des matériaux de construction à tout le pays. Thagaste était l'emporium de la Numidie forestière, l'entrepôt et le bazar, où le nomade vient encore s'approvisionner, où il contemple, avec un ravissement enfantin, les merveilles dues à l'esprit inventif des artisans des villes.

Des images d'abondance et de joie entourèrent donc le berceau d'Augustin. Le sourire de la beauté latine l'accueillit aussi dès ses premiers pas. Certes, Thagaste n'était point ce qui s'appelle une belle ville. Les débris antiques qu'on y a découverts sont d'une facture plutôt médiocre. Mais il faut si peu de chose pour donner l'essor à une imagination d'enfant bien doué ! En tout cas, Thagaste avait des thermes pavés de mosaïques et peut-être décorés de statues : Augustin s'y baignait avec son père. Et il est probable encore qu'à l'exemple de sa voisine Thubursicum et des autres municipes de même rang, elle avait son théâtre, son forum, ses nymphées, peut-être même son amphithéâtre. On n'a rien retrouvé de tout cela. Quelques stèles, des chapiteaux, des fûts de colonnes, une pierre avec une inscription, qui appartint à une église catholique, — voilà tout ce qui subsiste, du moins jusqu'aujourd'hui.

Ne demandons pas l'impossible. Thagaste possédait des colonnes, peut-être toute une rue bordée d'une double colonnade, comme à Thimgad. Cela suffit pour enchanter les yeux d'un petit garçon imaginatif. Une colonne même mutilée, même à peine dégrossie, conserve une noblesse. C'est comme une libre mélodie qui chante parmi les lourdes masses de la bâtisse. Maintenant encore, dans nos villages algériens, la seule vue

d'une colonne brisée nous charme et nous exalte, blanc fantôme de beauté, qui surgit des ruines, parmi les masures modernes.

Thagaste avait des colonnes.

II. — LA FAMILLE D'UN SAINT

C'est dans cette petite ville amène, ombragée, et polie, dès longtemps, par les arts de Rome, que vivaient les parens d'Augustin.

Patritius, son père, nous présente un assez beau type d'Africain romanisé. Il appartenait à l'ordre des décurions, au « très splendide conseil municipal de Thagaste, » *splendidissimus ordo Thagastensis*, comme dit une inscription de Souk-Ahras. Ces épithètes emphatiques ont beau rentrer dans l'ordinaire phraséologie officielle, elles n'en reflètent pas moins le prestige, dont ces fonctions étaient revêtues. Patritius était, dans son municipe, une manière de personnage. Son fils nous avoue qu'il était pauvre, mais nous soupçonnons le saint évêque d'exagérer par humilité chrétienne. Il possédait certainement plus des vingt-cinq arpens de terre, sans lesquels on ne pouvait remplir la charge de curiale. Il avait des vignes, des vergers, dont Augustin se rappelait plus tard les fruits savoureux et abondans. Enfin, il entretenait un certain train de maison. Il est vrai qu'en Afrique la domesticité n'a jamais été un grand luxe. Cependant, les fils de Patritius avaient un *pédagogue*, un esclave commis spécialement à leur surveillance, comme les enfans de bonne famille.

On nous assure que le père d'Augustin, étant curiale, devait être ruiné. Les curiales, qui levaient l'impôt et qui en répondaient, étaient obligés de combler, de leurs propres deniers, le déficit des sommes perçues. Patritius aurait été une des nombreuses victimes de ce système désastreux. Mais il y avait, sans doute, bien des exceptions. Ensuite, rien, dans les souvenirs d'Augustin, ne nous autorise à croire que son père ait connu, je ne dis pas la misère, mais la gêne. Ce qui semble le plus probable, c'est qu'il vivotait du revenu de son bien, en petit propriétaire rural. En Afrique, on se contente de peu. Sauf quand l'année est exceptionnellement mauvaise, après une période de sécheresse persistante, ou une invasion de sauterelles, la terre rend toujours de quoi nourrir son maître.

Chasser, monter à cheval, parader à l'occasion, surveiller ses métayers et ses esclaves agricoles, bâcler un de ces marchés où triomphe l'astuce africaine, telles étaient les occupations de Patritius. Il se laissait vivre en somme sur son petit domaine. Parfois, des accès d'activité, des colères furibondes emportaient cet homme indolent. Il était violent et brutal. Dans ces momens-là, il frappait en aveugle. Il aurait même souffleté ou roué de coups sa femme, si la réserve de celle-ci, sa dignité et sa douceur de chrétienne ne lui eussent imposé. Ne jugeons pas de ces façons d'après les nôtres : nous n'y comprendrions rien. Les mœurs antiques, les mœurs africaines surtout, étaient un déconcertant mélange de raffinement extrême et d'inconsciente brutalité.

C'est pourquoi il ne faudrait pas trop nous exagérer les débordemens de Patritius, auxquels son fils fait une discrète allusion. Qu'il n'ait pas été un scrupuleux observateur de la foi conjugale, c'était, en ce temps-là, plus qu'au nôtre, péché véniel aux yeux du monde. Au fond, l'Africain a toujours souhaité, dans sa maison, un harem : il aspirait naturellement à la polygamie musulmane. A Carthage et ailleurs, la morale publique était pleine d'indulgence pour le mari qui se permettait des privautés ancillaires. On en riait, on excusait le coupable. On était plus sévère, il est vrai, pour la matrone qui en usait de même avec ses esclaves. Cela se voyait pourtant. L'évêque d'Hippone, dans ses sermons, reprochera énergiquement aux époux chrétiens ces adultères trop fréquens, que l'on considérait à peine comme des fautes.

Patritius était païen : ce qui explique, en partie, son relâchement. Dire qu'il est resté fidèle au paganisme jusqu'à la fin de sa vie, ce serait sans doute aller trop loin. Ce conseiller municipal de Thagaste ne devait pas être un païen très convaincu. Les raisons d'ordre intellectuel et spéculatif le touchaient médiocrement. Ce n'était point un disputeur comme son fils. Il était païen par routine, par conservatisme inné de bourgeois et de propriétaire, qui s'attache obstinément à ses traditions de caste et de famille. Il l'était aussi par prudence et par diplomatie. Beaucoup de grands seigneurs terriens continuaient à défendre et à pratiquer le paganisme, probablement pour des motifs analogues à ceux de Patritius lui-même. Celui-ci ne voulait pas se brouiller avec les personnages importans et influens du pays. Il pouvait

avoir besoin de leur protection pour sauver son modeste patrimoine de la rapacité du fisc. Ensuite, les emplois les plus lucratifs étaient encore inséparables des sacerdoces païens. Le père d'Augustin se croyait donc fort avisé en ménageant une religion qui était toujours si puissante et qui récompensait si bien ses adeptes.

Pourtant, il est incontestable qu'en ces années-là le paganisme, politiquement parlant, était en mauvaise posture. Il était mal vu du gouvernement. Depuis la mort de Constantin, les « sacrés Empereurs » lui faisaient une guerre acharnée. En 353, à la veille de la naissance d'Augustin, Constance promulgua un édit qui ordonnait à nouveau la fermeture des temples et l'abolition des sacrifices, — et cela, sous peine de mort et de confiscation. Mais, dans les provinces éloignées, comme la Numidie, l'action du pouvoir central était lente et incertaine. Elle s'y exerçait souvent par des intermédiaires hostiles ou indifférens au christianisme. L'aristocratie locale et sa clientèle s'en moquaient plus ou moins ouvertement. Dans leurs immenses villas, derrière les murailles de leurs parcs, les riches propriétaires offraient des sacrifices, organisaient des processions et des fêtes, comme si de rien n'était. Patritius savait tout cela. Et, d'autre part, il pouvait constater la marche envahissante de la religion nouvelle. Pendant la première moitié du IVe siècle, Thagaste avait été conquise par les schismatiques du parti de Donat. Depuis l'édit de Constant contre les donatistes, les habitans de la petite ville, par crainte des rigueurs impériales, étaient revenus au catholicisme. Mais la pacification était loin d'être complète et définitive. A la suite de l'édit, toute la région de l'Aurès avait été en révolution. L'évêque de Bagai, retranché dans sa ville épiscopale et dans sa basilique, avait soutenu un véritable siège contre les troupes romaines. Un peu partout, la lutte se poursuivait sourdement entre donatistes et catholiques. Thagaste, sans doute, n'était pas à l'abri de ces divisions. A ceux qui le pressaient de recevoir le baptême, le père d'Augustin pouvait répondre, avec une déférence ironique : « J'attends que vous soyez d'accord, pour savoir où est la vérité. » Au fond, ce païen assez tiède ne ressentait pas une répugnance invincible contre le christianisme.

Ce qui le prouve d'abord, c'est qu'il épousa une chrétienne.

Comment Monique devint-elle la femme de Patritius? Com-

ment ces deux êtres, qui se ressemblaient si peu, entre lesquels il y avait enfin une si grande différence d'âges, sans parler de tout le reste, unirent-ils leurs destinées? Ce sont là des questions que les gens de Thagaste n'auraient même pas songé à se poser. Patritius se maria pour faire comme tout le monde, — et aussi parce qu'il était plus que quadragénaire, que sa mère était vieille et que, bientôt, elle ne serait plus capable de diriger sa maison.

Monique aussi avait encore sa mère. Les deux vieilles femmes s'abouchèrent ensemble, avec beaucoup de politesses et de formules cérémonieuses, et, parce que la chose leur paraissait raisonnable et pleine de convenance, elles décidèrent le mariage. Patritius avait-il jamais vu la jeune fille qu'il allait prendre, selon la coutume, pour avoir des enfans et conduire son ménage? Il se peut bien que non. Était-elle jolie, riche ou pauvre? Ces considérations, il les jugeait secondaires, le mariage n'étant point une affaire de cœur, mais un devoir traditionnel à remplir. Il suffisait que l'union fût convenable. Ce qu'il y a de sûr, en tout cas, c'est que Monique était très jeune. Elle avait vingt-deux ans lorsque naquit Augustin, qui, probablement, n'était pas son premier-né. Nous savons qu'elle était à peine nubile, lorsqu'on la livra à l'homme qui l'épousait, comme font leurs parens, des adolescentes ou des petites filles arabes. Or, en Afrique, les femmes sont nubiles de très bonne heure. On les marie à quatorze ans, quelquefois même à douze. Peut-être avait-elle dix-sept ou dix-huit ans, au plus, lorsqu'elle épousa Patritius. Elle aurait eu d'abord un fils, Navigius, que nous retrouverons plus tard à Milan, et aussi une fille, dont nous ne savons même pas le nom, qui devint religieuse et supérieure d'un monastère dans le diocèse d'Hippone. Ces deux autres enfans de Monique et de Patritius sont, pour nous, des physionomies effacées. Ils disparaissent dans le rayonnement du grand frère illustre.

Monique contait volontiers à son fils chéri ses souvenirs. Il nous en a transmis quelques-uns.

Elle avait été élevée durement, selon la mode d'alors. Ses parens étaient chrétiens, et chrétiens catholiques, depuis plusieurs générations. Ils avaient résisté à l'entraînement du schisme de Donat : c'étaient des gens obstinés dans leur conviction, — caractère aussi fréquent en Afrique que son opposé, le type du Numide ou du Maure versatile et volage. Il n'est pas indifférent qu'Augustin soit sorti de cette race opiniâtre. La

grâce de Dieu aidant, c'est par là qu'il s'est sauvé : par la trempe énergique de sa volonté.

Cependant, si la foi de la jeune Monique, dès ses premières années, fut si entière, c'est moins aux leçons de sa mère qu'elle le dut qu'aux exhortations d'une vieille servante, dont elle parlait toujours avec reconnaissance. Cette vieille tenait dans la famille de ses maîtres une place semblable à celle que tient encore aujourd'hui, dans les familles turques, la nourrice, la *dada*, respectée de tout le harem et de toute la domesticité. Elle était née dans la maison, sans doute, et elle-même avait vu naître tous les enfans. Elle avait porté sur son dos le père de Monique, quand il était petit, comme les femmes kabyles ou les bédouines nomades portent encore leurs nourrissons. C'était une esclave dévouée et quelque peu fanatique, véritable chien du foyer, qui, dans son zèle de gardien, aboie plus que de raison contre l'étranger qui passe : telle la négresse, dans les maisons arabes d'aujourd'hui. Elle est souvent meilleure musulmane, plus hostile au chrétien, que ses maîtres. Celle-ci avait assisté aux dernières persécutions, elle avait peut-être visité les confesseurs dans les prisons, peut-être vu couler le sang des martyrs. Ces scènes terribles et exaltantes étaient restées dans sa mémoire. Quels récits enflammés la vieille servante devait en faire à ses jeunes maîtresses, quelles vivantes leçons de constance et d'héroïsme! Monique l'écoutait avidement.

A cause de sa grande foi, cette simple esclave était vénérée presque comme une sainte par ses maîtres, qui lui avaient confié la conduite de leurs filles. Elle se montrait une gouvernante sévère, intransigeante sur la discipline. Avec elle, il n'y avait guère que des choses défendues, — et tel était son ascendant sur ses élèves que celles-ci avaient perdu jusqu'au désir de ces choses défendues. Elle les empêchait de boire, même de l'eau, en dehors des repas. Supplice cruel pour de petites Africaines! Thagaste n'est pas loin du Pays de la Soif. Mais la vieille leur disait :

— Maintenant vous buvez de l'eau, parce que vous n'avez pas de vin à votre disposition. Plus tard, quand vous serez mariées, maîtresses des caves et des celliers, vous mépriserez l'eau, et votre habitude de boire vous entraînera!...

Monique faillit réaliser la prédiction de la bonne femme. Elle n'était pas encore mariée. Comme elle était très sage et très sobre, on l'envoyait à la cave puiser le vin dans les jarres. Avant

de le verser dans la bouteille, elle y trempait le bout des lèvres. N'ayant pas l'habitude du vin, elle n'aurait pu en boire davantage : c'était trop fort pour son gosier. Elle faisait cela, non par goût, mais par espièglerie, pour jouer un bon tour à ses parens qui avaient confiance en elle, et puis enfin parce que c'était défendu. Chaque fois, elle buvait une gorgée de plus, tant et si bien qu'elle finit par trouver cela bon et qu'elle en vint à boire des tasses entières. Un jour, la servante, qui l'accompagnait à la cave, se disputa avec elle. Monique riposta vivement. Sur quoi, la fille traita Monique d'ivrognesse!... Ivrognesse! ce mot injurieux humilia si profondément l'amour-propre de la future sainte, qu'elle se corrigea de sa passion naissante. Augustin ne nous dit point que ce fut par piété, mais parce qu'elle sentit la laideur d'un tel vice.

Il y a une certaine rudesse dans cette histoire enfantine, la rudesse des mœurs antiques, à laquelle se mêle toujours de la décence ou de la dignité. Le Christianisme achèvera de polir l'âme de Monique. A l'époque où nous sommes, si elle est déjà une adolescente très pieuse, elle est encore loin d'être la grande chrétienne qu'elle deviendra plus tard.

Lorsqu'elle épousa Patritius, c'était une fille réservée et froide en apparence (au fond, elle était une passionnée), exacte à remplir ses devoirs religieux, même un peu rigoriste, exagérant l'austérité chrétienne, en haine de toutes les brutalités et de tout le relâchement que le paganisme autorisait. Néanmoins, cette âme rigide savait se plier aux nécessités. Monique avait du tact, de la souplesse, et, à l'occasion, un sens pratique très fin et très raisonnable, dont elle donna mainte preuve dans l'éducation et la conduite de son fils Augustin. Cette âme, dure pour elle-même, voilait l'intransigeance de sa foi sous une douceur inaltérable qui était, en elle, plutôt l'œuvre de la grace qu'un don naturel.

Nul doute que ses allures et son caractère n'aient beaucoup choqué Patritius au début de leur mariage. Il le regretta peut-être. Qu'avait-il besoin de cette nonne à ses côtés! L'un et l'autre devaient souffrir des ordinaires froissemens, qui ne tardaient pas à se produire dans ces sortes d'unions entre païens et chrétiens. Certes, on n'était plus au temps de Tertullien, au siècle héroïque des persécutions, où les femmes chrétiennes se glissaient dans les prisons, pour baiser les entraves des martyrs.

(Comme la femme se revanchait alors de la longue contrainte du gynécée! Et quel scandale pour un mari élevé à la romaine!) Mais les pratiques de la vie chrétienne établissaient une sorte de divorce intermittent entre deux époux de religion différente. Monique sortait fréquemment, seule ou accompagnée d'une servante dévouée. Il fallait assister aux offices, courir la ville pour visiter les pauvres, distribuer les aumônes. Et il y avait les jours de jeûne, qui revenaient deux ou trois fois par semaine, enfin le grand jeûne du carême : empêchement fâcheux, quand le mari voulait donner à dîner précisément ces jours-là! Aux vigiles des fêtes, Monique passait une partie de la nuit à la Basilique. Régulièrement, le dimanche sans doute, elle se rendait au cimetière, ou à quelque chapelle élevée à la mémoire d'un martyr, qui, souvent, y était enterré : on appelait d'ailleurs ces chapelles des « mémoires, » *memoriæ*.

Ces chapelles étaient nombreuses, — trop nombreuses même au gré des chrétiens sévères. Monique allait de l'une à l'autre, portant, dans un couffin, des boulettes de viande hachée, du pain et du vin trempé d'eau. Elle y retrouvait des amies. On s'asseyait autour des tombes, dont quelques-unes étaient creusées en forme de tables, on déballait les provisions et l'on mangeait et buvait pieusement, en l'honneur des martyrs. C'était là, chez les chrétiens, un reste de superstition païenne. Ces pieuses agapes dégénéraient souvent en écœurantes orgies. Augustin, devenu évêque d'Hippone, aura bien du mal à en déshabituer ses ouailles. La tradition en persistera quand même. Tous les vendredis, les femmes musulmanes d'Afrique continuent à visiter les cimetières et les marabouts. Comme au temps de sainte Monique, on s'assied autour des tombes, si fraîches sous leur revêtement de faïences peintes, à l'ombre des cyprès et des eucalyptus. On croque des friandises, on bavarde, on rit, on est heureuses : les maris ne sont pas là.

Monique s'acquittait de ces visites dans un sincère esprit de dévotion, bien loin d'y chercher une occasion de débauche ou de dissipation. Elle se bornait à boire un peu de vin, très discrètement : elle se souvenait toujours de son péché de jeunesse. D'ailleurs, ce vin coupé d'eau, qu'elle apportait de la maison, était tiède, quand elle arrivait au cimetière : c'était une boisson médiocrement délicieuse et qui ne devait guère flatter la sensualité. Elle distribuait le reste aux indigens avec le

contenu de son couffin, et elle s'en revenait modestement au logis.

Si sobre et si réservée qu'elle fût, ses sorties prêtaient néanmoins à la médisance. Elles irritaient un mari soupçonneux. Tous les Africains le sont. Ce n'est pas l'Islam qui a inventé la jalousie conjugale. D'ailleurs, au temps de Monique, les hommes et les femmes participaient aux agapes funéraires, dans une inquiétante promiscuité. Patritius s'en offusquait, et de bien d'autres choses encore. Sa vieille mère exaspérait ses soupçons en lui rapportant les méchans propos et même les calomnies des servantes contre sa femme. A force de patience, de douceur, de prévenances, Monique finit par désarmer sa belle-mère et par la convaincre de sa conduite irréprochable. La vieille s'emporta contre les servantes qui avaient menti, et elle les dénonça à son fils. Patritius, en bon père de famille, les fit fouetter, pour leur apprendre à ne plus mentir. Grâce à cette correction exemplaire et à la sagesse de la jeune femme, la paix se rétablit dans le ménage.

Les amies de Monique s'étonnaient que la bonne harmonie ne fût pas troublée plus souvent, du moins d'une manière apparente, entre les deux époux. Tout le monde, à Thagaste, connaissait le tempérament colérique et violent de Patritius. Et pourtant on ne disait point, on ne remarquait pas qu'il battît sa femme. Les autres matrones, qui avaient des maris plus doux, étaient néanmoins battues par eux. Quand elles venaient chez Monique, elles lui montraient les traces des coups qu'elles avaient reçus, leurs figures tuméfiées par les soufflets, et elles se répandaient en invectives contre les hommes, accusaient leurs débauches, qui, disaient-elles, étaient cause de ces mauvais traitemens.

— Prenez-vous-en à votre langue ! ripostait Monique.

Selon elle, il fallait fermer les yeux sur les désordres des maris, et, quand ils se mettaient en colère, éviter de leur répondre. Le silence, la soumission étaient des armes souveraines. Et comme, étant jeune femme, elle avait un certain enjouement naturel, elle ajoutait en riant :

— « Rappelez-vous ce qu'on vous a lu, le jour de votre mariage. On vous a dit que vous êtes les servantes de vos maris. Ne vous révoltez pas contre vos maîtres !... »

Il y avait là peut-être une fine critique du code païen, si dur dans ses prescriptions. Mais la loi romaine était, en cela, d'ar-

cord avec l'Évangile. Chrétienne fervente, la femme de Patritius ne lui reprocha jamais ses infidélités. Tant de douceur et de résignation touchèrent le mari brutal et débauché, qui d'ailleurs était brave homme et qui avait bon cœur. La pudeur de Monique finissait par la rendre belle à ses yeux. Il l'aimait, si l'on peut dire, à force de la respecter et de l'admirer. En somme, il aurait eu mauvaise grâce d'être mécontent d'une femme si peu gênante et qui était une maîtresse de maison accomplie : nous la verrons à l'œuvre, plus tard, à Cassiciacum. Elle servait même, à son insu, l'intérêt de son époux, en lui conciliant la faveur des chrétiens de Thagaste, tandis qu'il pouvait dire aux païens qui blâmaient son mariage :

— Ne suis-je pas l'un des vôtres ?

Malgré tout ce qui le séparait de Monique, Patritius était un heureux mari.

III. — LA DOUCEUR DU LAIT

Augustin vint au monde le 13 novembre de l'an du Christ 354.

C'était un petit enfant de plus dans cette Afrique sensuelle et voluptueuse, terre de péché et de fécondité charnelle, où les enfans naissent et meurent comme les feuilles. Mais le fils de Monique et de Patritius était prédestiné : il ne devait pas mourir au berceau, comme tant d'autres petits Africains.

Même s'il n'eût point été réservé pour de grandes choses, s'il n'eût été qu'une tête dans la foule, la venue de ce petit enfant devrait encore nous émouvoir : c'est une question importante, pour le chrétien, que la destinée de la plus obscure et de la plus humble des âmes. Quarante ans après, Augustin médite, dans ses *Confessions*, sur ce menu fait banal de sa naissance, qui passa presque inaperçu pour les habitans de Thagaste, et cela lui apparaît, en vérité, comme un grand événement, non point parce qu'il s'agit de lui, évêque et docteur de l'Église, mais parce que c'est une âme qui, à ce point imperceptible de la durée, entra dans le monde.

Comprenons bien la pensée d'Augustin : les âmes ont été rachetées par une victime d'un prix infini. Elles ont elles-mêmes un prix infini. Rien de ce qui se passe en elles ne peut être indifférent. Leurs péchés les plus véniels, leurs plus faibles

élans de vertu sont décisifs pour l'éternité de leur sort. Tout leur sera compté par le juste Juge. Le vol d'une pomme pèsera peut-être autant dans la balance du jugement que le rapt d'une province ou d'un royaume. La malice de l'intention fait la malice du péché. Or, le sort d'une âme, créée par Dieu, en dépend. Dès lors, tout, dans une vie humaine, prend un sérieux, une importance extrêmes. Dans l'histoire d'une créature, tout vaut la peine d'être examiné, pesé, médité, et, peut-être aussi, pour l'édification des autres, raconté.

Voilà une façon toute nouvelle de concevoir la vie, et, par contre-coup, d'entendre l'art. De même que les esclaves, grâce au christianisme, sont entrés dans la cité spirituelle, de même les réalités les plus chétives vont, avec lui, entrer dans la littérature. Les *Confessions* seront le premier modèle de l'art des temps nouveaux. Un réalisme profond et magnifique, parce qu'il plonge jusqu'au divin, — bien distinct, en tout cas, de notre réalisme superficiel de dilettantes, — va sortir de cette conception neuve. Sans doute, pour Augustin, toute chose contient de la beauté, en tant qu'elle est un reflet de l'ordre et de la pensée du Verbe. Mais elle contient aussi un autre caractère plus essentiel : elle a une valeur, une signification morales. Toute chose, en effet, peut être l'agent de la chute ou de la rédemption d'une âme. La plus infime de nos actions peut avoir sur notre destinée des répercussions infinies. Considérés sous cet angle, les choses et les êtres se mettent à vivre d'une vie à la fois plus solidaire et plus intime, plus individuelle et plus générale. Tout se tient, et pourtant tout est séparé. Notre salut ne regarde que nous, et pourtant il se lie, par la charité, à celui de nos frères.

Voyons, dans cet esprit, le berceau d'Augustin. Regardons-le avec les yeux d'Augustin lui-même et, peut-être aussi, de Monique. Penché sur l'image débile du petit enfant qu'il a été, il se pose toutes les grandes questions désespérantes, que l'humanité agite depuis des millénaires. Le mystère de la vie et de la mort se présente à lui, formidable. Il en est tourmenté jusqu'à l'angoisse et jusqu'à l'égarement : « Laisse-moi, mon Dieu, parler à ta miséricorde, moi qui ne suis que cendre et poussière. Laisse-moi parler, puisque c'est à ta miséricorde et non à l'homme, qui se moquerait de moi, que je m'adresse. Et toi aussi peut-être, tu te ris de moi, mais, par un tendre retour, tu me prendras en pitié. Qu'est-ce donc que je veux

dire, Seigneur mon Dieu, sinon que j'ignore d'où je suis venu ici, c'est-à-dire dans cette vie mortelle, ou plutôt dans cette mort vivante, car je ne sais quel nom lui donner... Or voici que, depuis longtemps, mon enfance est morte, — et moi je vis!... Mais, même avant ce temps, mon Dieu, toi, mes délices, ai-je été quelque part, ai-je été quelque chose?... »

On songe, ici, à la prosopopée fameuse de Pascal : « Je ne sais ni qui m'a mis au monde, ni ce qu'est le monde, ni que moi-même. *Je suis dans une ignorance terrible* de toutes choses... Tout ce que je connais est que je dois bientôt mourir, mais ce que j'ignore le plus est cette mort même que je ne saurais éviter. »

Les phrases des *Pensées* ne sont que l'écho des phrases des *Confessions*. Mais combien le ton est différent! Le réquisitoire de Pascal contre l'ignorance humaine est impitoyable. Le Dieu de Port-Royal a le visage dur et fermé de l'antique Destin : il se dérobe dans les nuées, et ne se montre qu'à la fin pour relever sa pauvre créature. Chez Augustin, l'accent est tendre, confiant, vraiment filial, et, s'il est inquiet, on y sent frémir un espoir invincible. Au lieu d'accabler l'homme sous la main de fer du Justicier, il lui fait sentir la bonté du Père, qui a tout préparé, bien avant sa venue, pour le petit enfant misérable : « Seigneur, les consolations de ta miséricorde m'ont reçu dans la vie, comme me l'ont appris mes parens selon la chair... En venant au monde, *j'ai goûté la douceur du lait de la femme.* Ce n'était pas ma mère ni mes nourrices qui remplissaient leurs mamelles, c'est toi qui me donnais par elles la nourriture de l'enfance, ainsi que tu l'as établi... »

Et voilà que son cœur se fond à ce souvenir du lait maternel. Le grand docteur humilie son style, le rend simple et familier, pour nous parler de ses premiers vagissemens, de ses colères et de ses félicités enfantines. Lui aussi, il était père; il savait, pour l'avoir vu de ses yeux, tout près de lui, ce que c'est qu'un nouveau-né et qu'une jeune mère qui l'allaite : toutes les petites misères qui se mêlent aux joies de la paternité, il les avait éprouvées. Il se retrouvait lui-même dans son fils.

Cet enfant, né d'une mère chrétienne, et qui devait être le grand défenseur de la foi, ne fut point baptisé, en naissant,

C'était là une coutume de l'Église d'Afrique. On reculait le plus possible le baptême, dans la conviction que les péchés commis après le sacrement étaient beaucoup plus graves que ceux commis avant. Gens positifs, les Africains prévoyaient bien qu'ils pécheraient encore, même après le baptême, mais ils entendaient pécher au meilleur compte et diminuer les frais de la pénitence. Cette pénitence, au temps d'Augustin, était loin d'être aussi sévère qu'au siècle précédent. Néanmoins, le souvenir des rigueurs anciennes persistait toujours, et l'habitude était prise de différer le baptême, pour ne pas trop décourager les pécheurs.

Fidèle observatrice des coutumes de son pays et des traditions de son Église, Monique se conforma donc à l'usage. Peut-être eut-elle à lutter aussi contre l'opposition de son mari, qui, resté païen, ne voulait pas donner trop de gages aux chrétiens, ni se compromettre aux yeux de ses coreligionnaires par cet excès de zèle chrétien, qui consistait à faire baptiser un enfant, contrairement à la coutume. Un moyen terme s'offrait : c'était d'inscrire le nouveau-né parmi les catéchumènes. Selon le rite de la première initiation, le signe de la croix fut tracé sur le front d'Augustin, et le sel symbolique déposé sur ses lèvres. Ainsi, on ne le baptisa point. Peut-être s'en est-il ressenti toute sa vie. La pudeur baptismale lui manqua. Devenu évêque, il ne dépouillera jamais complètement le vieil homme, qui avait trempé dans toutes les impuretés païennes. Certaines de ses paroles ont une crudité blessante pour les oreilles chastes. L'influence du milieu africain n'explique pas tout. Il est trop manifeste que le fils de Patritius ne connut point la complète virginité de l'âme.

On lui donna les noms d'Aurelius Augustinus. Le premier était-il son nom de famille? Nous l'ignorons. Les Africains n'ont jamais appliqué que d'une façon très fantaisiste les règles de l'onomastique romaine. En tout cas, ce nom était fort répandu en Afrique. L'évêque de Carthage, primat de la province et ami d'Augustin, s'appelait, lui aussi, Aurelius. De pieux commentateurs ont voulu y lire comme un présage de sa gloire future d'orateur. Ils ont remarqué que le mot *aurum*, or, est contenu dans Aurélius : allusion prophétique à la bouche d'or du grand prédicateur d'Hippone.

En attendant, c'était un nourrisson comme tous les autres,

qui ne savait, nous dit-il, que « prendre le sein de sa mère. » Cependant, il nous parle des nourrices qui l'ont allaité : sans doute des servantes ou des esclaves de la maison paternelle. Elles lui donnaient leur lait, comme, aujourd'hui encore, ces femmes algériennes, qui, en l'absence de la voisine, font téter son enfant. L'allaitement, d'ailleurs, se prolonge beaucoup plus tard que chez nous. On voit les mères, assises devant leurs portes, interrompre leur travail, pour appeler un bambin de deux ou trois ans qui court dans la rue, et lui tendre le sein. Augustin se souvenait-il de ces choses? Il se rappelle au moins les jeux de ses nourrices, et comme elles s'ingéniaient à l'apaiser, et les mots enfantins qu'elles lui enseignaient à balbutier. Les premières phrases latines qu'il répéta, il les entendit prononcer par sa mère et par les servantes, qui devaient aussi parler le punique, la langue courante du peuple et de la petite bourgeoisie. Le punique, il l'apprit sans y penser, en jouant avec les enfans de Thagaste, de même que les fils de nos colons apprennent l'arabe, en jouant avec les petits garçons en chéchias.

Il est chrétien, il est évêque, déjà docteur révéré, consulté par la catholicité entière, et il nous raconte tout cela. Il le raconte avec un accent grave et contrit, avec la préoccupation évidente d'attribuer à Dieu, comme à la cause unique, tous les bienfaits qui ont accueilli son enfance, et aussi de déplorer ses misères et ses fautes, suite fatale de la chute originelle. Et pourtant, on devine bien que ces souvenirs lointains et si doux ont encore, pour lui, un charme, contre lequel il n'arrive pas à se défendre complètement. L'attitude de l'auteur des *Confessions* est ambiguë et quelque peu contrainte. Le père qui a aimé son enfant, qui s'est réjoui de ses jeux, lutte, en lui, contre le théologien qui, plus tard, soutiendra, contre les hérétiques, la doctrine de la Grâce. Il faut qu'il démontre non seulement que la Grâce est nécessaire pour le salut et que les petits enfans doivent être baptisés, mais qu'ils sont capables de pécher. Oui, les enfans pèchent, même à la mamelle. Et Augustin rapporte ce trait d'un nourrisson, qu'il avait vu : « il ne parlait pas encore, et il regardait, *pâle de colère et de jalousie*, son frère de lait comme si celui-ci lui volait sa part. » Les enfans sont déjà des hommes. L'égoïsme et la rapacité de l'homme mûr s'entrevoient déjà dans le nouveau-né.

Cependant, le théologien de la Grâce ne peut chasser de sa

mémoire le verset de l'Évangile « *Sinite ad me parvulos venire*, laissez venir à moi les petits enfans. » Mais il l'interprète dans un sens très étroit, il le tourne en argument favorable à sa dispute. Pour lui, la petite taille des enfans est symbolique de l'humilité sans laquelle on n'entre point dans le Royaume du Père. Le Maître, selon lui, n'a point prétendu nous offrir les enfans en exemple. Ils ne sont que chair de péché. Il a seulement tiré de leur petitesse une de ces similitudes où sa pensée, amie des symboles, se complaît. Osons le dire : Augustin s'égare, ici. Telle est la rançon de la pensée humaine, qui, dans ses plus justes affirmations, blesse toujours quelque vérité moins apparente, ou mutile quelque sentiment délicat. Au fond, Augustin a raison. L'enfant est mauvais comme l'homme. Nous le savons. Mais, à la rigueur du théologien nous opposons la divine mansuétude du Christ : « Laissez venir à moi les petits enfans : le royaume des cieux est à ceux qui leur ressemblent. »

IV. — LES PREMIERS JEUX

« Je n'aimais qu'à jouer, » nous dit Augustin, en nous racontant ces lointaines années.

Quoi d'étonnant, si cette facile et souple intelligence, qui pénétra sans effort et comme d'instinct la science encyclopédique de son temps, qui se trouvait à l'aise au milieu des abstractions les plus ardues, a d'abord conçu la vie comme un jeu ?

Les amusemens des petits Africains d'aujourd'hui ne sont ni très nombreux, ni très variés. Ils n'ont pas l'imagination inventive. Leurs camarades français leur ont, en cela, beaucoup appris. S'ils jouent aux billes, à la marelle, aux barres, c'est à l'imitation des Roumis. Et pourtant, ils sont extrêmement joueurs. Les jeux de hasard surtout les attirent. Ils y passent des heures entières, couchés à plat ventre dans un coin d'ombre, et ils y apportent une intensité de passion extraordinaire. Toute leur attention y est absorbée ; ils y déploient les ruses de leur esprit précocement délié, si vite enlizé dans la matière.

Augustin, se remémorant les jeux de son enfance, ne nous parle que de noix, de balles et d'oiseaux. Captiver un oiseau, cette chose légère, ailée et brillante, c'est l'envie de tous les enfans dans tous les pays du monde. Mais en Afrique, où les

oiseaux abondent, petits et grands les aiment. Dans les cafés maures, dans les plus misérables gourbis, des cages de roseaux, toutes bruissantes de pépiemens et de battemens d'ailes, sont suspendues aux murs. Des cailles, des merles, des rossignols y sont emprisonnés. Le rossignol, l'oiseau chanteur par excellence, si difficile à apprivoiser, est l'hôte de luxe, l'habitant privilégié de ces cages rustiques. Avec la rose, il fait partie essentielle de la poésie arabe. Les bois de Thagaste étaient pleins de rossignols. Nul doute qu'Augustin enfant n'ait senti palpiter entre ses mains les petites gorges mélodieuses des oiseaux chanteurs. Ses sermons, ses plus graves traités en ont conservé le souvenir. Il en tire un témoignage en faveur du Verbe créateur qui a mis partout de la beauté et de l'harmonie. Dans le chant du rossignol, il retrouve comme un écho de la musique des mondes.

S'il aimait les oiseaux, en poète qui s'ignore, aimait-il autant à jouer aux noix? Les « noix » ne sont qu'un jeu gracieux et malin, trop malin pour un petit garçon désintéressé et idéaliste. Il y faut de la présence d'esprit et de la circonspection. Les hommes mûrs s'y adonnent, comme les enfans. Une marche d'escalier, le pavé d'une cour sert de table aux joueurs. On étale sur la pierre trois coquilles et un petit grain de poix. Alors, dans un va-et-vient éblouissant, les mains brunes et prestes voltigent d'une coquille à l'autre, les sassent, les brouillent, escamotent le grain de poix, tantôt sous celle-ci, tantôt sous celle-là : il s'agit de deviner sous laquelle le petit grain s'est logé. Grâce à des procédés astucieux, le joueur habile sait le coller à ses doigts ou à l'intérieur de la coquille, et l'adversaire perd à tout coup. On triche avec une tranquille impudeur. Augustin trichait aussi : ce qui ne l'empêchait pas de dénoncer âprement les tricheries de ses partenaires.

Enfin, il n'eût pas été complètement de son pays, s'il n'eût, à l'occasion, menti et volé. Il mentait à son pédagogue et aux maîtres d'école. Il volait à la table de ses parens, à la cuisine et au cellier. Mais il volait en gentilhomme, pour faire des cadeaux et s'attacher des compagnons de jeux : il dominait ses camarades par des présens, trait de caractère essentiel chez ce futur dominateur des âmes. Des mœurs un peu rudes comme celles-là façonnent des natures libres et hardies. Ces enfans d'Afrique étaient beaucoup moins couvés, beaucoup moins mo-

rigénés qu'aujourd'hui. Monique avait d'autres soucis que de surveiller ses garçons. C'était, pour eux, continuellement, la vie au grand air, qui fait les corps vigoureux et durs. Il faut se représenter Augustin et ses compagnons comme de jeunes chats sauvages.

Cette sauvagerie se donnait carrière à la balle et, en général, à tous les jeux où l'on se partage en deux camps, où il y a des vainqueurs et des prisonniers, ou l'on se bat à coups de bâton et à coups de pierres. Les jets de pierres sont une habitude invétérée chez les petits Africains. Maintenant encore, dans les villes, notre police est obligée de sévir contre ces féroces bambins. Au temps d'Augustin, à Cherchell, l'antique Césarée de Maurétanie, la population enfantine était divisée en deux partis hostiles, qui se lapidaient réciproquement. A de certaines fêtes, les pères et les grands frères se joignaient aux enfans : le sang coulait, il y avait des morts.

L'évêque Augustin se rappelle sévèrement les « superbes victoires » qu'il remportait dans ces sortes de joutes. Mais j'ai peine à croire qu'un enfant aussi délicat (il fut malade presque toute sa vie) ait pu se plaire beaucoup à ces ébats brutaux. Si l'exemple des autres l'y entraînait, il devait les prendre surtout par le côté de l'imagination. Dans ces batailles où l'on se mesurait entre Romains et Carthaginois, entre Grecs et Troyens, il se croyait Scipion ou Hannibal, Achille ou Hector. Il goûtait déjà en rhéteur l'enivrement d'un triomphe, que lui disputaient chèrement des camarades plus forts et mieux pourvus de muscles. Il n'avait pas toujours le dessus, sauf peut-être quand il corrompait l'ennemi. Mais une jeune âme ardente comme la sienne ne pouvait guère se contenter de demi-victoires : il lui fallait exceller. Alors, il cherchait sa revanche dans les jeux où l'esprit a la plus grande part. Il écoutait les contes avec délices et les répétait à son tour à ses petits amis, essayant sur un auditoire puéril ce charme de parole qui, plus tard, allait lui soumettre les foules. On jouait aussi au théâtre, aux gladiateurs, aux chevaux et aux cochers. Certains camarades d'Augustin étaient les fils de riches citoyens qui donnaient de fastueuses réjouissances à leurs compatriotes. A l'approche des représentations dramatiques, des jeux de l'arène ou du cirque une fièvre d'imitation s'emparait de ce petit monde enfantin. Tous les enfans de Thagaste singeaient les acteurs, les mirmil

lons, ou les chasseurs de l'amphithéâtre, comme les jeunes Espagnols d'aujourd'hui singent les toreros.

Au milieu de ces plaisirs, Augustin tomba malade : il avait la fièvre, ressentait de violentes douleurs d'estomac. On crut qu'il allait mourir. Il paraît que lui-même, en cette extrémité, réclama le baptême. Monique s'empressait déjà pour lui faire administrer le sacrement, lorsque, subitement, contrairement à toute attente, l'enfant se rétablit. Le baptême fut de nouveau différé, toujours pour la même raison : diminuer la gravité des fautes que le jeune Augustin ne manquerait pas de commettre. Sa mère, qui les prévoyait sans doute, s'inclina encore une fois devant la coutume.

L'autorité de Patritius s'affirma peut-être, cette fois-là, d'une façon plus tranchante. Le catholicisme, à cette époque, était en mauvaise posture. Le court règne de Julien venait d'inaugurer une turbulente réaction païenne. Partout on rouvrait les temples, on recommençait les sacrifices. D'autre part, les donatistes soutenaient secrètement les païens. Leurs séides plus ou moins avoués, les Circoncellions, bandes de paysans fanatiques, rôdaient par tout le pays numide, attaquant les catholiques, pillant, incendiant leurs fermes et leurs villas. Le moment était-il bien choisi pour une éclatante profession de foi catholique, pour s'inscrire dans les rangs du parti vaincu?

Le petit Augustin ignorait tous ces calculs de la prudence maternelle et de la diplomatie paternelle : il réclama le baptême, nous dit-il. Cela nous paraît étonnant chez un enfant si jeune. Mais il vivait dans une maison dont toute la domesticité était chrétienne. Il entendait les discours des amies de Monique, peut-être aussi de ses grands-parens, qui étaient des catholiques austères et fidèles. Enfin son âme était naturellement religieuse. Tout s'explique par là : il demanda le baptême pour faire comme les grandes personnes, et parce qu'il était prédestiné. Les enfans élus ont de ces brusques illuminations. Ils pressentent, à de certains momens, ce qu'ils seront un jour. En tout cas, Monique dut voir ce signe avec joie.

Il guérit, reprit sa vie d'enfant, partagée entre le jeu, le vagabondage et l'école.

L'école! triste souvenir pour Augustin! On l'envoyait chez le *primus magister*, le maître primaire, véritable croquemitaine, armé d'une longue gaule, qui s'abattait, impitoyable, sur

les écoliers dissipés. Assis autour de lui sur des bancs, ou accroupis sur des nattes, les enfans chantaient en chœur : « Un et un font deux, deux et deux font quatre, » — odieux refrain qui assourdissait tout le voisinage. L'école était quelquefois un simple hangar, ou une *pergola* champêtre, que des toiles tendues protégeaient tant bien que mal contre le soleil et la pluie, une masure louée à bas prix, ouverte à tous les vents, avec une moustiquaire accrochée devant la porte. On devait y geler en hiver et y rôtir en été. Augustin s'en souvient comme d'un ergastule de l'enfance.

Il détestait l'école et ce qu'on y enseignait : l'alphabet, le calcul, les rudimens de la grammaire latine et grecque. Il avait l'étude en horreur, celle du grec surtout. Cet écolier, qui devint à son tour un maître, répugnait aux disciplines scolaires. Esprit intuitif et prime-sautier, il ne pouvait s'astreindre aux lenteurs des méthodes. Il se butait aux difficultés, ou les pénétrait d'un seul coup. Augustin fut une des nombreuses victimes de l'éternelle erreur des pédagogues, qui ne savent point adapter leurs leçons à la diversité des intelligences. Comme la plupart des futurs grands hommes, il fut un mauvais élève. Il était souvent puni, battu, — et battu cruellement. Les verges du magister lui inspiraient une terreur inexprimable. Quand, roué de coups, il venait se plaindre à ses parens, ceux-ci riaient, se moquaient de lui, même la pieuse Monique. Alors, le pauvre enfant, ne sachant plus à qui recourir, se rappelait que sa mère et les servantes lui avaient parlé d'un Être très puissant et très bon, qui défend l'orphelin et l'opprimé. Il lui disait de tout son cœur :

— Mon Dieu, faites que je ne sois pas fouetté à l'école.

Mais le bon Dieu ne l'exaucait point, parce qu'il n'était pas sage. Augustin s'en désespérait.

Il faut croire que ces châtimens enfantins étaient bien cuisans, puisque, quarante ans après, il les dénonce avec abomination. Pour lui, ce sont des supplices comparables à la torture du chevalet et des ongles de fer. Rien n'est petit pour les enfans, surtout pour un sensitif comme Augustin. Leur sensibilité et leur imagination leur grossissent démesurément toutes choses. En cela aussi, les éducateurs se trompent souvent. Ils ne savent pas manier les âmes délicates. Ils frappent rudement, alors qu'une parole, dite à propos, toucherait plus efficacement

le coupable. Le fils de Monique souffrait autant de la férule qu'il jouissait de ses triomphes au jeu. S'il était glorieux comme Scipion dans les batailles d'enfans, il se considérait sans doute comme un martyr, un saint Laurent ou un saint Sébastien, quand il recevait le fouet. Il ne pardonna jamais que chrétiennement aux maîtres d'école de l'avoir brutalisé.

Néanmoins, — et en dépit de ses dégoûts pour l'étude mal comprise, — son intelligence précoce frappait tout le monde. Il convenait de ne point négliger des dons si heureux. Monique, sans doute, s'en avisa la première et conseilla à Patritius de faire étudier Augustin.

Les affaires du curiale n'étaient pas brillantes : il entrevit peut-être que son fils, pourvu d'un métier libéral, pourrait les relever. Augustin, rhéteur ou avocat en renom, serait le sauveur et le bienfaiteur de la famille. La rhétorique, en ce temps-là, menait à tout. Les municipalités et même le trésor impérial payaient de gros traitemens aux professeurs d'éloquence. Certains d'entre eux, qui parcouraient les villes en conférenciers, amassaient des fortunes considérables. A Thagaste, on se citait avec admiration l'exemple du rhéteur Victorin, un Africain, un compatriote, qui se faisait applaudir de l'autre côté de la mer et qui avait sa statue sur le forum romain. Au siècle précédent, Fronton de Cirta, un autre Africain, n'avait-il pas été le précepteur de Marc-Aurèle, qui l'avait comblé d'honneurs et de richesses, élevé enfin au consulat? Pertinax lui-même, un simple grammairien, n'était-il pas devenu proconsul d'Afrique, puis empereur de Rome? Quels stimulans pour les ambitions provinciales!...

Les parens d'Augustin raisonnèrent comme des bourgeois d'aujourd'hui. Escomptant l'avenir, et si gênés qu'ils fussent, ils se résignèrent à s'imposer des sacrifices pour son éducation. Les écoles de Thagaste étant insuffisantes, on décida qu'on enverrait à Madaure cet enfant de belle espérance.

V. — L'ÉCOLIER DE MADAURE

Un monde nouveau s'ouvrait pour Augustin : c'était peut-être sa première sortie de Thagaste.

Sans doute, Madaure n'en est pas très éloignée : il y a, tout au plus, dix lieues entre les deux villes. Mais, pour les enfans,

il n'est point de petits voyages. On suivait la route militaire qui allait d'Hippone à Théveste, — une grande voie romaine pavée de larges dalles aux abords des villes, et soigneusement caillautée sur tout le reste du parcours. Dressé sur la haute selle de son cheval, Augustin, qui allait devenir un infatigable voyageur, et, pendant toute sa vie d'évêque, courir sans cesse les chemins d'Afrique, — Augustin s'initia à la poésie de la Route : poésie à jamais perdue pour nous!

Qu'elles étaient amusantes, fertiles en spectacles, les routes africaines de ce temps-là! On s'arrêtait dans des auberges aux murs épais comme des remparts de citadelles, avec leurs cours intérieures bordées d'écuries en arcades, pleines de ballots et de harnais entassés, avec l'abreuvoir et la citerne au milieu, et les petites chambres ouvertes sur le balcon en pourtour, où montait une odeur d'huile et de fourrage, et le va-et-vient des gens et des bêtes de somme, l'entrée majestueuse des chameaux courbant leurs longs cols sous le cintre du porche. On causait avec les marchands qui arrivaient du Sud, qui apportaient les nouvelles des pays nomades, qui contaient des histoires. Et l'on repartait sans hâte pour l'étape prochaine, on croisait les longues files de chariots qui menaient des vivres aux soldats des garnisons frontières, ou qui conduisaient vers les villes maritimes l'annone du peuple romain, — ou bien, de loin en loin, la chaise à porteurs ou à mulets d'un évêque en tournée, la litière aux courtines closes d'une matrone ou d'un grand personnage. Soudain, on s'écartait, les attelages se rangeaient au bord de la route, pour laisser passer, bride abattue, dans un nuage de poussière, un messager de la poste impériale...

Certainement, cette route d'Hippone à Théveste était une des plus fréquentées et aussi des plus pittoresques de la province : c'en était une des principales artères.

D'abord, l'aspect de la contrée est assez semblable à celui des environs de Thagaste. Le paysage montagneux et forestier continue à déployer ses mamelonnemens et ses nappes de verdures. On longe, par intervalles, la vallée profondément encaissée de la Medjerda. Au bas des pentes en précipices, on entend bruire la rivière sur les cailloux de son lit torrentueux, — et ce sont des descentes abruptes parmi les fourrés de genévriers, les racines émergeantes des pins en parasol. Puis, à mesure qu'on descend, le sol se fait plus pauvre, les espaces dénudés se multiplient

Enfin, sur un renflement de terrain, Madaure apparaissait, toute blanche au milieu d'une vaste plaine, d'un gris fauve, où l'on ne voit plus rien aujourd'hui qu'un mausolée en ruines, les débris d'une forteresse byzantine, et de vagues vestiges évanescens.

C'est le premier étage du grand plateau qui s'abaisse vers Théveste et le massif de l'Aurès. Au sortir des régions bocagères de Thagaste, la nudité en est saisissante. Çà et là, des vaches maigres pâturent quelques touffes d'herbes poussées au bord d'un oued desséché. De petits ânes en liberté se sauvent au galop vers des tentes de nomades, noires et poilues comme d'énormes chauves-souris étalées dans la blondeur des terres. Auprès, le haïck rouge d'une femme surgit, unique tache éclatante qui rompe l'uniformité grisâtre de la plaine. On sent, ici, l'âpreté numide : c'est presque la désolation désertique. Mais, du côté de l'Est, des architectures de montagnes bizarrement sculptées relèvent la platitude de l'horizon. Sur les fonds clairs du ciel, se découpent des escarpemens en dents de scie, un cône pareil au simulacre mystique de Tanit. Vers le Sud, des érosions de roches isolées s'éparpillent, comme de gigantesques piédestaux découronnés de leurs statues, ou comme des buffets d'orgues dressées là pour capter et pour moduler la plainte des grands vents de la steppe.

Ce pays-ci est marqué d'un caractère autrement énergique que celui de Thagaste. On y a plus d'air, de lumière et d'espace. La végétation peut en être indigente : on n'en voit que mieux les belles formes de la terre. Rien n'y arrête ou n'y amortit les effets merveilleux de la lumière... Et qu'on ne dise pas que les yeux d'Augustin furent indifférens à tout cela, lui qui écrivait, après sa conversion et dans toute l'austérité de sa pénitence : *Si les choses sensibles n'avaient pas une âme, on ne les aimerait pas tant.*

C'est ici, à Madaure, à Thagaste, pendant les années avides de l'adolescence, qu'il amassa les germes de sensations et d'images, qui, plus tard, écloront en métaphores ardentes et bouillonnantes dans ses *Confessions*, ses homélies et ses paraphrases de l'Écriture. Après, il n'aura plus le temps, ou il ne pourra plus. La rhétorique étendra, pour lui, son voile de banalité sur la floraison sans cesse renouvelée du monde. L'ambition le détournera de ces spectacles qui ne se révèlent qu'aux

cœurs désintéressés. Puis, la foi le prendra tout entier. Il ne percevra plus la création que par intermittences, dans une sorte de rêve métaphysique, et, pour ainsi dire, à travers la gloire du Créateur. En ces années de jeunesse, au contraire, les choses faisaient irruption en lui avec une violence et une suavité extrême. Ses sens irrassasiés se repaissaient de tout le banquet offert par le vaste monde à sa faim de voluptés. La beauté fuyante des choses et des êtres, avec tous leurs charmes, se révélait à lui dans sa fraîcheur : *novissimarum rerum fugaces pulchritudines, earumque suavitates*. Cette frénésie de la sensation se retrouvera chez le grand docteur chrétien et se traduira dans les figures ardentes et colorées de son style. Certes il ne fut pas un descripteur profane, soucieux de composer des phrases qui font image ou d'ordonner des tableaux brillans : toutes ces recherches lui sont étrangères. Mais, d'instinct, par la seule vertu de son chaud tempérament d'Africain, il fut une manière de poète impressionniste et métaphysicien.

Si le paysage bucolique de Thagaste s'est reflété dans certains passages, — les plus doux ou les plus familiers, — des *Confessions*, toute la partie haute de l'œuvre d'Augustin rencontre ici, dans cette plaine aride et lumineuse de Madaure, son commentaire symbolique. Comme elle, la pensée d'Augustin n'a point d'ombres. Comme elle aussi, elle se colore de reflets étranges et splendides, qui semblent venir d'ailleurs, d'un foyer invisible aux regards humains. Nul écrivain moderne n'a plus célébré la lumière, — non pas seulement la lumière immortelle de la béatitude, — mais celle des champs d'Afrique, celle de la terre et de la mer, et personne n'en a parlé avec plus d'abondance et d'émerveillement. C'est qu'en aucun pays du monde, pas même en Égypte, aux pays roses de Karnak et de Louqsor, la lumière n'est plus pure ni plus admirable que dans ces grandes plaines désolées de la Numidie et des régions sahariennes. N'y a-t-il pas un enchantement pour des yeux de métaphysicien dans ces jeux de la lumière, ces tissus de couleurs innommables qui semblent immatérielles comme les jeux de la pensée? Le décor vaporeux et flottant est fait de rien : des lignes, des nuances, de la splendeur diffuse. Et toutes ces apparences fugaces et prestigieuses s'éteignent avec le soleil, rentrent dans l'ombre, comme les concepts dans les profondeurs obscures de l'intelligence qui se repose...

Non moins que ce pays sévère jusqu'à la tristesse, mais brûlant et splendide, la ville de Madaure dut frapper Augustin.

C'était une vieille cité numide, qui se montrait fière de son antiquité. Longtemps avant la conquête romaine, elle était déjà une forteresse du roi Syphax. Les vainqueurs s'y installèrent ensuite, et, au second siècle de notre ère, Apulée, le plus illustre de ses nourrissons, pouvait déclarer non sans orgueil, devant un proconsul, que Madaure était une très florissante colonie. Sans doute, cette vieille ville n'était pas aussi romanisée que ses voisines, Thimgad et Lambèse, qui étaient de création récente et qui avaient été bâties d'un seul coup, par décret administratif. Mais elle pouvait l'être autant que Théveste, ville non moins ancienne et où la population était probablement aussi mêlée. Comme Théveste, elle avait ses temples à pilastres et à portiques corinthiens, ses arcs de triomphe (on en mettait partout), son forum entouré d'une galerie couverte et peuplé de statues. Les statues aussi étaient prodiguées en ce temps-là. Nous en connaissons au moins trois, dont Augustin nous parle dans une de ses lettres : un dieu Mars représenté dans sa nudité héroïque et un autre Mars armé de pied en cap; en face, une statue d'homme, de style réaliste, avançait trois doigts pour conjurer le mauvais œil. Ces effigies familières étaient restées très présentes dans la mémoire d'Augustin. Le soir, ou à l'heure de la sieste, il s'était couché sous leurs piédestaux, il avait joué aux dés ou aux osselets dans l'ombre fraîche du dieu Mars ou de l'Homme aux doigts tendus. On était bien, pour jouer ou pour dormir, sur les dalles de marbre du portique.

Parmi ces statues, il s'en trouvait une peut-être qui attirait les regards de l'adolescent et qui excitait toutes ses ambitions naissantes, — celle d'Apulée, le grand homme de Madaure, l'orateur, le philosophe, le thaumaturge, dont on parlait d'un bout à l'autre de l'Afrique. A force de la contempler, d'entendre l'éloge du grand écrivain local, le jeune écolier aurait-il senti s'éveiller sa vocation? Aurait-il eu, dès cette époque, la velléité confuse de devenir, un jour, un autre Apulée, un Apulée chrétien, — d'éclipser la réputation de ce païen célèbre? Ces impressions et ces admirations de jeunesse ont toujours une influence plus ou moins marquée sur l'orientation d'un talent.

En tout cas, Augustin ne pouvait faire un pas dans Madaure, sans se heurter à la légende d'Apulée. Ses compatriotes l'avaient

presque divinisé. On le considérait non seulement comme un grand savant, mais comme un mage d'une puissance extraordinaire. Les païens le comparaient au Christ, le mettaient au-dessus. Pour eux, il avait fait des miracles bien plus surprenans que ceux de Jésus ou d'Apollonius de Tyane. Et l'on se racontait comme vraies, comme arrivées, les extravagantes histoires de ses *Métamorphoses*. On ne voyait partout que sorcières, hommes changés en bêtes, bêtes ou gens frappés de quelque maléfice. Dans les auberges, on épiait d'un œil soupçonneux les gestes de la servante qui versait à boire ou qui offrait un plat. Peut-être un philtre était-il mêlé au fromage et au pain qu'elle apportait sur la table. C'était un milieu de crédulité exaltée et délirante. La folie des païens gagnait les chrétiens eux-mêmes. Augustin, qui avait traversé ce milieu-là, aura bien de la peine, plus tard, à garder son ferme bon sens, dans un tel débordement de prodiges.

Pour l'instant, la fantaisie des contes l'enthousiasmait au moins autant que le surnaturel. Il vivait à Madaure dans un monde merveilleux, où tout charmait ses sens et son esprit, où tout excitait son précoce instinct de la Beauté.

Plus que Thagaste sans doute, Madaure portait l'empreinte du génie constructeur des Romains. Aujourd'hui encore, leurs descendans, les Italiens, sont les maçons de l'univers, après en avoir été les architectes. Le peuple de Rome fut le peuple bâtisseur par excellence. Il est celui qui éleva et qui ordonna des villes sur le même modèle et selon le même idéal qu'une harangue ou un poème. Il inventa réellement la maison, *mansio*, non seulement l'abri où l'on demeure, mais l'édifice qui *demeure*, qui triomphe des années et des siècles, vaste ensemble monumental et décoratif, qui existe autant et peut-être plus pour la joie des yeux que pour l'utilité. La Maison, la *Ville-aux-rues-profondes* et bien ordonnées étaient pour le nomade africain, — le barbare qui passe sans se fixer jamais, — un grand sujet d'ébahissement. Il les détestait sans doute comme les repaires du soldat et du publicain, ses oppresseurs, mais il les admirait jalousement comme l'image fidèle d'une race qui, lorsqu'elle entre dans un pays, veut s'y asseoir pour l'éternité, et qui prétend joindre la magnificence et la beauté à l'affirmation de sa force. Les ruines romaines, qui parsèment le sol de l'Algérie moderne, nous humilient par leur faste, nous autres qui nous flattons de re-

prendre la tâche de l'Empire et de continuer sa tradition. Elles sont pour notre médiocrité un reproche permanent, une perpétuelle exhortation à la grandeur et à la beauté. Nul doute que les architectures de Rome n'aient produit sur Augustin, sur ce jeune Africain encore inculte, la même impression qu'aujourd'hui sur un Français, ou sur un homme du Nord. Certainement elles façonnèrent à son insu sa pensée et sa sensibilité; elles prolongèrent pour lui la leçon des grammairiens et des rhéteurs latins.

Tout cela n'était pas précisément très chrétien. Mais, dès ces premières années d'école, Augustin se détachait de plus en plus du christianisme, — et les exemples qu'il avait sous les yeux, à Madaure, ne pouvaient guère l'encourager dans sa foi. C'était un milieu peu édifiant pour un adolescent catholique, qui avait l'imagination vive, le tempérament voluptueux, et qui aimait les lettres païennes. La majeure partie de la population n'était composée que de païens, surtout dans l'aristocratie. Les décurions continuaient à présider les fêtes en l'honneur des vieilles idoles.

Ces fêtes étaient fréquentes. On saisissait le moindre prétexte pieux pour enguirlander de feuillages les portes des maisons, pour saigner le porc ou égorger le mouton du sacrifice. Le soir, on illuminait les places et les carrefours. De petites bougies brûlaient sur tous les seuils. Pendant les mystères de Bacchus, les curiales eux-mêmes conduisaient les réjouissances populaires. C'était un carnaval africain, brutal et coloré. On s'enivrait, on simulait la folie. Par jeu, on assaillait les passans et on les dévalisait. Les coups sourds des tambourins, les ritournelles hystériques et nasillardes des flûtes excitaient une grosse exaltation à la fois sensuelle et mystique. Et tout s'apaisait parmi les tasses et les outres de vin, les graisses et les viandes des banquets en plein air. Même en un pays sobre comme l'Afrique, les fêtes païennes n'étaient guère que des occasions de ripailles et d'orgies. Augustin qui, après sa conversion, n'a que des sarcasmes pour ce carnaval de Madaure, s'y laissa entraîner sans doute comme beaucoup d'autres chrétiens. Les gens riches et influens donnaient l'exemple. On craignait de les désobliger en faisant bande à part. Et puis on ne résistait pas à la douceur des festins.

Peut-être même était-il mené à ces agapes par ses propres

surveillans. Car enfin à qui l'avait-on confié? Sans doute à un hôte de Patritius, un païen comme lui. Ou bien logeait-il chez son maître, un grammairien, qui tenait pension d'écoliers? Presque tous ces pédagogues étaient païens eux aussi. Faut-il s'étonner que, dans un tel entourage, les leçons chrétiennes de Monique et des nourrices de Thagaste se soient effacées peu à peu de l'esprit d'Augustin? Bien des années après, un vieux grammairien de Madaure, Maximus, lui écrivait sur un ton d'affectueux reproche : « Tu t'es éloigné de nous : *a secta nostra deviasti.* » Voulait-il insinuer qu'à cette époque, Augustin aurait glissé au paganisme? Rien de plus improbable. Lui-même nous assure que le nom du Christ resta toujours « gravé dans son cœur. » Mais, étant à Madaure, il se mêlait en indifférent aux païens et aux chrétiens.

D'ailleurs, l'enseignement qu'il recevait était tout pénétré de paganisme. Sans doute, il commença par y choisir ce qui lui plaisait, selon son habitude. Les esprits comme le sien se précipitent impétueusement sur ce qui peut leur servir de nourriture : ils rejettent tout le reste, ou le subissent de mauvaise grâce. C'est ainsi qu'il persévéra dans son aversion pour le grec : il fut un médiocre helléniste. D'instinct, il détestait les Grecs. Selon le préjugé occidental, ces hommes d'Orient étaient tous des coquins ou des baladins. En Africain positif, Augustin les considéra toujours comme des beaux esprits chimériques. En somme, ce n'étaient pas des gens sérieux, à qui l'on pût se fier. Le patriotisme tout local des auteurs grecs classiques agaçait aussi ce citoyen romain qui s'était accoutumé à considérer l'univers comme sa patrie : il les trouvait bien mesquins de s'intéresser si fort à des histoires de petites villes. Lui, il voyait plus haut et plus loin. Il est vrai qu'en cette seconde moitié du IVe siècle, l'hellénisme élargi et conscient de lui-même s'opposait de plus en plus à la latinité, surtout politiquement. Il formait un bloc impénétrable et hostile aux Occidentaux. Raison de plus, pour un Africain romanisé, de ne pas aimer les Grecs.

Il déchiffrait donc péniblement l'*Iliade* et l'*Odyssée*, se débattant contre les difficultés d'une langue étrangère qui lui voilait la trame des beaux récits fabuleux. Il en existait pourtant des abrégés en usage dans les écoles, espèces de sommaires de la guerre de Troie, composés par des grammairiens latins, sous les bizarres pseudonymes de Darès le Phrygien et de Dictys de Crète.

Mais ces résumés étaient bien arides pour une imagination comme celle d'Augustin. Il préférait de beaucoup l'*Énéide*, le poème le plus admiré des Africains, à cause de l'épisode consacré à la fondation de Carthage. Virgile était sa passion. Il le lisait et le relisait sans cesse, le savait par cœur. Jusqu'à la fin de sa vie, dans ses écrits les plus austères, il cite des vers, des passages entiers de son poète bien-aimé. L'aventure de Didon surtout l'émouvait jusqu'aux larmes. Il fallait lui arracher le livre des mains.

C'est qu'il y avait une harmonie secrète entre l'âme de Virgile et l'âme d'Augustin. Tous deux étaient tendres et graves. Lui, le grand poète et lui, l'humble écolier, ils eurent compassion de la reine carthaginoise, ils auraient voulu la sauver, adoucir au moins son malheur, faire fléchir un peu l'insensibilité d'Énée et la rigueur des destins. Mais quoi? L'amour est une maladie sacrée, un châtiment envoyé par les Dieux. Il est juste, après tout, que la coupable subisse sa peine jusqu'au bout. Et puis de si grandes choses vont résulter de ce pauvre amour! Le sort de deux Empires en dépend. Qu'est-ce qu'une femme devant Rome et Carthage? Enfin, elle doit périr : les Dieux l'ont voulu... Il y avait, dans tout cela, une émotion contenue, une profondeur de sentiment, un accent religieux qui remuaient le cœur d'Augustin encore ignorant de lui-même. Cette obéissance du héros virgilien à la volonté céleste avertissait déjà, en lui, l'humilité du chrétien futur.

Certes, en ces troubles années de l'adolescence, Augustin n'entrevoyait que confusément la haute signification religieuse du poème de Virgile. Entraîné par sa nature fougueuse, il s'abandonnait au charme déchirant de cette histoire romanesque; il la vivait littéralement avec l'héroïne. C'étaient de vrais cris qu'il poussait, lorsque ses maîtres lui donnaient à développer, en prose latine, les imprécations de Didon mourante. Sans défense contre les mirages du cœur et de la volupté, il épuisait en idée, et d'un seul coup, toute la force de la passion.

Tous les poèmes d'amour, il les dévora avec la ferveur d'une âme complice. S'il se plaisait au libertinage de Plaute et de Térence, s'il lisait avec délices ces comédies où les pires faiblesses sont excusées et glorifiées, j'imagine qu'il se plaisait davantage aux élégiaques latins, chez qui s'étale, sans pudeur, la folie romantique de l'amour alexandrin. Que chantaient ces poètes

jusqu'à la satiété, sinon qu'on ne résiste point à Cypris, que la vie n'a pas d'autre but que l'amour? Aimer pour aimer, l'amour pour l'amour, voilà le thème habituel de ces voluptueux, les Catulle, les Properce, les Tibulle, les Ovide. Après l'aventure de Didon, le lecteur ingénu s'éprenait de l'aventure d'Ariane, plus troublante encore, parce que nul remords n'en tempère la démence. Il lisait :

Tandis que le héros oublieux s'enfuit, battant l'onde de ses rames et jetant au vent du large ses vaines promesses, — debout parmi les algues de la plage, la fille de Minos le suit de ses beaux yeux douloureux; elle regarde, pétrifiée, pareille à une bacchante changée en statue. Elle regarde, et son cœur flotte sur les grandes vagues de son chagrin. Elle laisse glisser de sa tête sa mitre délicate, elle arrache les voiles légers qui couvraient sa poitrine et la fine ceinture qui retenait ses seins palpitans. Tout cela tombe de son corps, dans l'écume salée, qui joue à ses pieds. Mais elle ne se soucie ni de sa mitre, ni de ses voiles emportés par les flots. Perdue, égarée, de tout son cœur, de toute son âme, elle est suspendue à toi, ô Thésée!

Quand Augustin avait lu ces vers brûlans de Catulle, s'il feuilletait l'Anthologie de Carthage, le recueil en honneur dans les écoles africaines, il tombait sur *La Veillée de Vénus*, cette églogue qui se termine par un cri si passionné :

Oh! quand viendra mon printemps? Quand ferai-je comme l'hirondelle? Quand cesserai-je de me taire?... Qu'il aime demain celui qui n'a pas aimé encore! Et que celui qui a déjà aimé aime demain encore!...

Qu'on se représente, sur un jeune homme de quinze ans, l'effet de semblables exhortations! En vérité, ce printemps de l'amour, appelé par la détresse du poète, le fils de Monique sentait bien qu'il était venu pour lui. Comme il devait écouter le conseiller harmonieux et mélancolique qui disait sa peine aux feuillets du livre! Quel excitant et quelle pâture pour ses désirs et ses rêves d'adolescent! Et quel divin chœur de beautés les grandes amoureuses de l'élégie et de l'épopée antique, les Hélène, les Médée, les Ariane, les Phèdre, nouaient et dénouaient sans cesse dans sa mémoire éblouie! Nous autres, quand nous lisions à son âge des vers pareils, une amertume se mêlait à notre ravissement. Ces héros et ces héroïnes étaient trop loin de nous. Ces êtres presque chimériques se reculaient pour nous

dans des pays inaccessibles, dans un monde disparu et qui ne reviendrait jamais. Pour Augustin, au contraire, ce monde-là, c'était celui où il était né, c'était son Afrique païenne où le plaisir était le tout de la vie, où l'on ne vivait que pour la volupté. Et la race des princesses fabuleuses n'était point morte : elles attendaient toujours le bien-aimé dans les palais de Carthage. Oui, l'écolier de Madaure vécut des heures merveilleuses à rêver ainsi de l'amour, entre les pages de ses poètes. Ces rêves juvéniles qui précèdent l'amour sont plus enivrans que l'amour même : c'est tout un monde inconnu que l'on découvre, où l'on entre, avec le frémissement de joie de la découverte, à chaque pas que l'on fait. La force intacte de l'illusion semble inépuisable, l'espace est plus profond, le cœur est plus puissant...

Longtemps après, lorsque, désabusé, Augustin nous parlera de l'amour divin, il saura bien quel en est le prix infini, pour avoir éprouvé toutes les ivresses misérables de l'autre. Il nous dira, avec la certitude de l'expérience : « La délectation du cœur humain dans la lumière de la vérité et l'abondance de la sagesse, la délectation du cœur humain, du cœur fidèle, du cœur sanctifié est unique. *Vous ne trouverez rien, dans aucune volupté, qui puisse lui être comparé.* Ne dites pas que cette volupté est moindre, car ce qu'on appelle moindre, n'aurait qu'à croître pour devenir égal. Non, je ne dirai pas : toute autre volupté est moindre. Cela ne peut se comparer. *C'est d'un autre ordre, c'est une autre réalité.* »

VI. — LES VACANCES DE THAGASTE

Dans la ville d'Apulée, le fils de la chrétienne Monique devenait un franc païen. Il approchait de sa seizième année : la crise de la puberté commençait pour lui. Préparée à Madaure, elle éclata tout à coup à Thagaste.

Augustin revint chez ses parens, sans doute à l'époque des vacances. Mais ces vacances se prolongèrent peut-être une année entière. Il avait terminé ses humanités. Les grammairiens de Madaure ne pouvaient plus rien lui apprendre. Pour couronner ses études, il lui fallait suivre les cours de quelque rhéteur en renom. Or, il n'y avait de bons rhéteurs qu'à Carthage. C'était une mode, un point d'honneur aussi pour les familles numides

que d'envoyer leurs enfans achever leur éducation dans la capitale de la province. Patritius le désirait vivement pour son fils qui, à Madaure, s'était révélé un très brillant élève et qu'on ne pouvait laisser en si beau chemin. Mais la vie d'étudiant coûtait cher, et Patritius n'avait pas d'argent. Ses affaires étaient toujours fort embarrassées. Il était obligé d'attendre les rentrées de ses fermages, de pressurer ses métayers, et, en désespoir de cause, de solliciter des avances pécuniaires d'un riche patron. Cela demandait du temps et de la diplomatie.

Les jours, les mois se passaient, et Augustin, désœuvré, entraîné par les camaraderies faciles, se laissait aller aux plaisirs de son âge, comme les jeunes bourgeois de Thagaste : plaisirs un peu rudes et peu variés, tels qu'on pouvait se les procurer dans un petit municipe de ce temps-là, tels qu'ils sont restés pour les indigènes d'aujourd'hui, qu'il vivent de la vie citadine ou de la vie rurale : chasser, monter à cheval, jouer aux jeux de hasard, boire, manger, faire l'amour : ils ne souhaitent rien au delà. Lorsque, dans ses *Confessions*, Augustin s'accuse de ses débauches d'adolescent, il emploie les expressions les plus flétrissantes. Il en parle avec horreur et dégoût. Nous sommes tentés, encore une fois, de croire qu'il exagère par excès de contrition chrétienne. Certaines personnes, mises en défiance par ce ton véhément, en arrivent même à contester la valeur historique des *Confessions*. Lorsque l'évêque d'Hippone les écrivit, ses sentimens et ses idées, nous dit-on, avaient changé. Il ne voyait plus du même œil ni dans le même esprit les événemens de sa jeunesse. Cela est trop sûr : il se jugeait alors en chrétien, et non en froid historien, qui ne dépasse pas le fait brutal. Lui, il essayait de démêler les origines et de suivre les conséquences de la plus humble de ses actions, parce que cela est d'une importance extrême pour le salut. Mais son jugement, si sévère qu'il soit, n'entame point la réalité du fait lui-même. D'ailleurs, dans une nature comme la sienne, des actes indifférens pour d'autres avaient un retentissement hors de proportion avec l'acte lui-même. La malice du péché dépend de la conscience qu'on en a et de la complaisance qu'on y met. Augustin était très intelligent et très voluptueux.

Quoi qu'il en soit, les jeunes Africains ont le tempérament précoce, et la luxure de la race est proverbiale. Ce devait être bien pis à une époque où l'Islam n'avait pas imposé aux mœurs

son austérité hypocrite, où le christianisme luttait encore contre le relâchement païen. Il est même étonnant que, chez Augustin, cette crise de la puberté ne se soit pas produite avant sa seizième année. Elle n'en fut, paraît-il, que plus violente. Dans quels termes il la décrit! « Comme une forêt pleine d'ombre, j'osai pousser toute une végétation d'amours. » Mais il n'aimait pas encore, il nous en avertit. C'était donc, chez lui, sensualité toute pure. « Des vapeurs troubles s'exhalaient des marécages de la concupiscence charnelle... Mon cœur en était voilé et noirci... Je ne gardais point la mesure, je dépassais le seuil lumineux de l'amitié... Je ne distinguais pas entre la lumière sereine de la pure affection et les fumées des mauvais désirs. » Ne précisons pas plus qu'il ne l'a voulu lui-même. Quand on songe à tous les vices africains, on n'ose presser de tels aveux. « Seigneur, dit-il, j'étais une pourriture devant ta face. » Et il analyse, avec une justesse impitoyable, les effets du mal : « Je me laissais emporter çà et là, je me répandais dans les choses, je m'écoulais comme une eau vaine. » Au lieu de se concentrer et de se recueillir dans l'Amour unique, il se dispersait, il s'évanouissait dans la multitude des affections basses. Et, pendant ce temps, « tu te taisais, mon Dieu! » Ce silence de Dieu, c'est le signe terrible de l'endurcissement, de la perdition sans espérance. C'était la dépravation complète de la volonté : il n'avait même plus de remords.

Le voilà donc comme détaché de son âme d'enfant, comme séparé de lui-même. L'objet de sa foi juvénile n'a plus de sens pour lui. Il ne comprend plus. Cela lui est, d'ailleurs, indifférent. Ainsi racontée par lui, cette première crise de la vie d'Augustin sort de l'autobiographie : elle prend une signification générale. Une fois pour toutes, sous une forme définitive et en quelque sorte classique, avec sa subtile expérience de médecin des âmes, il a diagnostiqué la crise de la puberté chez tous les jeunes gens de son âge, chez tous les jeunes chrétiens qui viendront après lui. En effet, l'histoire d'Augustin se répète pour chacun de nous. La perte de la foi coïncide toujours avec l'éveil des sens. A ce moment critique, où la nature nous réclame pour son service, l'aperception des choses spirituelles s'éclipse ou s'abolit chez le plus grand nombre. L'accoutumance aux brutalités de l'instinct finit par tuer la délicatesse du sens intérieur. Ce n'est pas la raison qui détourne de Dieu l'adolescent, c'est la chair.

L'incrédulité ne fait que fournir des excuses à la vie nouvelle qu'il mène.

Ainsi lancé, Augustin ne pouvait s'arrêter à mi-chemin du plaisir : il ne se donnait jamais à moitié. Dans ces vulgaires débauches de mauvais garçon, il lui fallait encore exceller, il voulait être premier comme sur les bancs de l'école. Il excitait et entraînait ses camarades. Ceux-ci l'entraînaient à leur tour. Parmi eux se trouvait cet Alypius, qui fut l'ami de toute sa vie, qui partagea ses fautes et ses erreurs, qui le suivit même dans sa conversion et qui devint évêque de Thagaste. Ces deux futurs pasteurs du Christ vagabondaient alors avec les brebis perdues. On passait la nuit sur les places, à jouer ou à rêvasser devant des tasses de boissons fraîches. On flânait là, couchés sur des nattes, une couronne de feuillage autour de la tête, un chapelet de jasmin au cou, une rose ou un œillet piqués au-dessus de l'oreille. On ne savait quelle escapade imaginer pour tuer le temps. C'est ainsi qu'un beau soir la bande joyeuse s'avisa de saccager le poirier d'un voisin de Patritius. Ce poirier se trouvait tout près de la vigne du père d'Augustin. Les garnemens secouèrent les poires. On y mordit, pour en connaître le goût, qui fut jugé médiocre, et on jeta aux porcs tout le butin.

Dans ce vol, commis uniquement pour le plaisir, Augustin voit un trait de malice satanique. Il commit bien d'autres méfaits sans doute, où tout l'agrément consistait aussi dans la joie diabolique d'enfreindre la loi. Son ardeur de dissipation ne connaissait point de repos. Monique s'aperçut-elle de ce changement dans son Augustin? Le garçon, devenu grand, échappait à la surveillance du gynécée. Si la mère devina quelque chose, elle ne devina pas tout. Il fallut que son mari lui ouvrît les yeux. Avec la liberté des mœurs antiques, Augustin rapporte le fait en sa simplicité... Cela se passait dans les thermes de Thagaste. Il se baignait en compagnie de son père, probablement dans la piscine des bains froids. Les baigneurs, qui sortaient du bassin, les membres ruisselans, imprimaient les traces fraîches de leurs pieds nus sur les mosaïques du dallage, lorsque, tout à coup, Patritius, qui les regardait, constata que son fils était devenu pubère, qu'il avait revêtu, — nous dit Augustin lui-même, dans son langage imagé, — l'inquiétude de l'adolescence, comme une autre robe prétexte. En bon parent, il accueillit avec jubilation cette promesse de postérité, et, —

voyant bientôt grand-père, il courut, tout joyeux, annoncer sa découverte à Monique. Celle-ci prit la nouvelle d'une tout autre façon. Épouvantée, à l'idée des dangers que courait la vertu de son fils, elle le chapitra. Mais Augustin, du haut de ses seize ans, se moqua d'elle : « Radotages de bonne femme! De quoi se mêlait-elle de parler ainsi de ce qu'elle ne connaissait pas!... » De guerre lasse, Monique adjura son fils de se modérer au moins dans ses débordemens : « Qu'il évitât les courtisanes et surtout qu'il prît garde de ne point se souiller d'un adultère! » Pour le reste, elle s'en remit à la volonté de Dieu.

On peut s'étonner, — Augustin aussi s'étonne, — qu'elle n'ait pas songé alors à le marier. En Afrique, on se marie de bonne heure. Maintenant encore, tel laboureur arabe achète une femme à son fils à peine âgé de quinze ans, pour éteindre dans le mariage le feu d'une jeunesse trop bouillante. Mais Monique, qui n'était pas encore une sainte, se comporta, dans cette circonstance, en bourgeoise avisée et pratique : une femme serait une chaîne pour un jeune homme comme Augustin, dont la destinée s'annonçait si brillante. Un mariage prématuré compromettrait son avenir. Avant tout, il importait qu'il devînt un rhéteur illustre, qu'il relevât le prestige de la famille. Tout cédait, pour elle, devant cette considération. Elle espérait du moins que le fougueux étudiant voudrait bien être sage par surcroît.

Cette manière de voir était également celle de Patritius. « Et ainsi, dit Augustin, mon père ne s'inquiétait pas, ô mon Dieu, si je croissais dans ton amour, ni si j'étais chaste, pourvu que je devinsse éloquent... Ma mère et lui allaient même jusqu'à me lâcher la bride dans mes amusemens... » Pourtant, Patritius venait de se faire inscrire (bien tardivement) parmi les catéchumènes. Les instances de sa femme l'avaient gagné à la foi catholique. Mais ses sentimens n'en étaient pas devenus beaucoup plus chrétiens : « Il ne pensait guère à toi, mon Dieu! » avoue son fils, qui pourtant se réjouit de sa conversion. S'il se décida à se convertir, ce fut probablement par politique. Depuis la mort de Julien l'Apostat, le paganisme semblait décidément vaincu. L'empereur Valentinien venait d'édicter des peines sévères contre les sacrifices nocturnes. En Afrique, le comte Romanus persécutait les donatistes. Tout ce qu'il y avait de chrétiens à Thagaste était catholique. A quoi bon s'obstiner

dans une résistance inutile et dangereuse?... Peut-être la fin de Patritius, — qui était proche, — fut-elle aussi édifiante que la souhaitait Monique. En tout cas, ce n'était pas lui, qui, à ce moment-là, aurait modéré Augustin dans ses plaisirs : il ne songeait qu'à la fortune future du jeune homme. Monique seule pouvait avoir sur lui quelque influence, et elle-même était fascinée par son avenir profane. Peut-être se disait-elle, pour rassurer sa conscience, que ces études frivoles serviraient indirectement à son fils, en le ramenant à Dieu, qu'un jour viendrait où le rhéteur célèbre se ferait l'avocat du Christ?...

Si scandalisée qu'elle fût de sa conduite, il paraît bien, cependant, qu'elle commença alors à se rapprocher de lui, à s'occuper de cet enfant comme de son préféré. L'union complète de la mère et du fils ne s'affirmera que beaucoup plus tard. Trop de vieilles coutumes empêchaient encore, dans une famille, l'intimité étroite entre les hommes et les femmes. Et cette intimité, il ne siérait guère de nous la représenter d'après celle qui peut exister entre une mère et un fils d'aujourd'hui. Rien des gâteries, des indulgences, des faiblesses coupables qui amollissent la tendresse maternelle et qui la rendent nuisible à l'énergie d'un caractère viril. Monique était austère et quelque peu rude. Si elle s'abandonnait, c'était uniquement devant Dieu. Pourtant, il est bien certain que, dans le fond de son cœur, elle aimait Augustin, non pas seulement comme un futur membre du Christ, mais humainement, comme une femme sevrée d'amour dans un mariage mal assorti peut aimer son enfant. Froissée par la brutalité des mœurs païennes, elle reportait sur cette jeune tête toute son affection inemployée : elle aimait en Augustin l'être qu'elle aurait voulu pouvoir aimer en son mari.

Bien des considérations personnelles se mêlaient sans doute au sentiment profond et désintéressé qu'elle avait pour lui : elle cherchait instinctivement auprès du fils un appui contre les violences du père. Elle devinait qu'il serait le soutien de sa vieillesse, et puis enfin elle pressentait obscurement ce qu'il serait un jour. Tout cela contribuait à préparer l'entente, la conspiration de plus en plus fervente d'Augustin et de Monique. Et ainsi l'un et l'autre nous apparaissent dès cette époque tels qu'ils apparaîtront à la postérité : comme les prototypes du Fils et de la Mère Chrétienne. Grâce à eux, la dure loi antique a vu

relâchée de sa rigueur. Plus de barrière entre la mère et son enfant. Ce ne sont plus de vains rites extérieurs qui rapprochent les membres d'une même famille : ils communient en esprit et en vérité. Le cœur parle au cœur. La société des âmes est fondée, et les liens du foyer en sont resserrés, comme ils ne l'avaient jamais été aux temps anciens. On ne travaille plus seulement ensemble pour des choses matérielles, on s'associe pour aimer, — et pour s'aimer davantage. Le fils appartient davantage à sa mère.

Dès cette époque où nous sommes, Monique entreprenait déjà cette conquête de l'âme d'Augustin. Elle priait ardemment pour lui. L'adolescent ne s'en souciait guère : la reconnaissance ne lui viendra qu'après sa conversion. Il ne songeait alors qu'à l'amusement. Il en oubliait même son avenir. Mais Monique et Patritius y songeaient constamment, — Patritius surtout qui se donna beaucoup de mal, pour permettre à l'étudiant en vacances de terminer ses études. Enfin il réunit la somme nécessaire, emprunta peut-être de quoi la compléter à un riche propriétaire, qui était le patron de petits bourgeois de Thagaste, — ce fastueux Romanianus, à qui Augustin, par gratitude, dédia un de ses premiers traités. Le jeune homme put se mettre en route pour Carthage.

Il partait seul, avide de science, de gloire et de volupté, le cœur troublé de désirs sans objet et de mélancolies sans cause. Qu'allait-il devenir dans la grande ville inconnue?

LOUIS BERTRAND.

(*La suite au prochain numéro.*)

MME DE STAËL ET M. NECKER

D'APRÈS LEUR CORRESPONDANCE INÉDITE

IV [1]

L'EXIL

I

Comme on a pu le voir par ses dernières lettres à Mme de Staël, M. Necker préparait depuis deux ans un grand ouvrage politique. En 1801, cet ouvrage était terminé, mais, d'accord avec sa fille, il en avait retardé la publication.

Si détaché que fût M. Necker de toute arrière-pensée personnelle, il ne pouvait se désintéresser de la France. L'avenir du pays qu'il avait aimé et servi le préoccupait, et c'était à la France qu'âgé de soixante-dix ans, il adressait ses *Dernières vues de politique et de finances*. « Oui, les dernières, disait-il dans la préface; ce mot convient à mon âge et à ma santé qui s'affaiblit; c'était même pour un temps au delà de moi que je destinais cet ouvrage en le commençant. Ce confident me plaisait : il m'était inconnu, et je pouvais, en imagination, le faire mon ami [2]. » Quelles raisons le déterminaient donc à anticiper cette publication, et à s'adresser non pas à l'avenir, mais au présent? Ses lettres nous ont montré également que, dès le jour où la Constitution de l'an VIII avait été promulguée, il avait été étonné qu'une constitution, « ouvrage des siècles, » fût faite, comme un habit, à la mesure d'un homme. Pour eut

(1) Voyez la *Revue* des 15 février, 1[illegible] et 1[illegible] mars.
(2) *Œuvres complètes de M. Necker*, t. XI, p. 3.

homme, M. Necker nourrissait une admiration sans bornes. Dans la préface de son ouvrage, — préface plusieurs fois remaniée car il en existe divers brouillons dans les archives de Coppet, — il le proclame toujours « *l'homme nécessaire*, dont la dictature avait préservé la France de nombreux malheurs, lui avait valu de plus une paix glorieuse et le calme intérieur dont elle jouissait. » Au cours de l'ouvrage, il déclarait même que cette dictature devait durer aussi longtemps que le dictateur le jugerait utile; mais si elle prenait fin, il estimait que la Constitution de l'an VIII ne pouvait pas survivre à celui entre les mains duquel, en réalité, elle concentrait tous les pouvoirs. Le jour où *l'homme nécessaire* abandonnerait ces pouvoirs, pour quelque cause que ce fût, la France aurait à choisir entre une monarchie tempérée, à l'anglaise, et une république *une et indivisible*, car M. Necker excluait avec regret une république fédérative, à l'américaine. La monarchie tempérée avait toutes ses préférences, mais il n'en croyait pas l'établissement possible dans l'état social et politique de la France, Bonaparte lui-même voulût-il, soit rappeler au trône l'ancienne dynastie, soit établir à son profit et à celui de sa famille une monarchie héréditaire. Restait donc la République *une et indivisible* que M. Necker entourait, comme conclusion de son ouvrage, d'institutions qui lui semblaient de nature à garantir la liberté, à maintenir l'ordre et à assurer la bonne administration des finances, point capital à ses yeux.

M. Necker ne paraît pas avoir supposé un seul instant que son ouvrage pourrait déplaire au « héros. » Le 10 août 1802, il écrivait au consul Lebrun, homme de bonne compagnie, ancien inspecteur des domaines de la couronne qui était un peu de l'ancien monde et avec lequel il n'avait jamais cessé d'entretenir de bonnes relations, pour lui faire hommage de son livre et le prier en même temps d'en offrir de sa part un exemplaire au Premier Consul.

Je crois bien, écrivait-il, avoir déposé dans l'ouvrage dont je vous entretiens des vérités utiles et des principes recommandables, et comme j'ai répandu partout non seulement ma haute admiration pour le général Bonaparte, mais encore des sentimens d'affection exprimés avec respect, je crois pouvoir vous prier, sans indiscrétion, de remettre au Premier Consul l'exemplaire dont je m'empresse de lui faire hommage. C'est un devoir sans doute, mais les motifs auxquels j'obéis se rapportent également et à l'homme doué de tous les genres d'esprit que j'ai eu le bonheur d'entretenir à Ge-

nève, et au chef suprême de l'État. Je désirerais, dans mon ambition, l'approbation de l'un et l'indulgence de l'autre.

Se figurer que l'ouvrage pût ne pas déplaire au « héros » c'était cependant mal le connaître. Les hommes nécessaires ont un penchant naturel à se croire immortels et quant à prévoir qu'un jour viendrait où, bénévolement, Bonaparte renoncerait à la dictature, il y avait dans cette supposition une certaine naïveté. La réponse de Lebrun, qui vivait près du maître, aurait dû commencer d'ouvrir les yeux à M. Necker et de lui inspirer certaines inquiétudes. « Je vous croyais dégoûté des constitutions, lui écrivait-il ; la vôtre nous arrive après des évènemens que nous n'avons pas pu prévoir ; » et après quelques réponses aux suggestions de M. Necker en matière financière, il ajoutait : « Vous savez aussi bien que moi que, pour raisonner sur tout cela, il faut être sur le terrain. Au reste le Premier Consul connaît parfaitement la situation journalière de ses finances, et son génie aperçoit les suites de toutes les conceptions raisonnables en ce genre. »

C'était dire assez nettement à M. Necker qu'on n'avait pas besoin de ses conseils. Il en aurait pris son parti, car il avait de longue date l'habitude d'être peu écouté ; mais il ne tardait pas à être informé que le Premier Consul avait conçu de cet ouvrage une vive irritation. Pour s'en convaincre, M. Necker n'aurait eu qu'à lire les feuilles officieuses qui recevaient l'inspiration d'en haut. Toutes l'attaquaient avec une vivacité presque injurieuse, entre autres le *Mercure de France*. Il avait de même l'habitude des attaques, et, plus philosophe qu'il ne l'était autrefois, « ce sentiment consolateur qu'on nomme le mépris, » comme il l'écrivait à sa fille, l'aurait aidé à les supporter. Mais ce qui le plongeait dans la désolation, c'est qu'il apprenait, à n'en pouvoir douter, que l'irritation du maître se traduisait surtout en propos contre sa fille, accusée d'avoir, en quelque sorte, tenu la plume et inspiré un ouvrage où Bonaparte voyait une critique dirigée contre son administration. Le 27 ventôse 1803, un correspondant qui ne signait point, et dont l'écriture ne m'est pas connue, écrivait à Mme de Staël et lui rendait compte d'une conversation qu'il avait eue à son sujet avec le Premier Consul. Bonaparte reprochait à Mme de Staël « de recevoir souvent ensemble des gens de tous les partis et de les recevoir aussi successivement. »

Les opposans de toutes les classes, aurait-il dit, se succèdent chez elle, le matin, à midi, le soir. On va l'un après l'autre exhaler son mécontentement, exercer sa censure, et tous ceux qui ont ainsi, les uns pour une cause, les autres pour une autre, accusé le gouvernement reportent ensuite, chacun de leur côté, l'idée d'une désapprobation qui paraît générale et prend le caractère d'une opinion universelle. Je ne veux pas qu'elle vienne.

Et la lettre se terminait ainsi :

Au surplus, c'est moins contre vous que contre votre père et son dernier ouvrage qu'il éprouve de l'humeur, et vous le concevrez aisément. Je m'étonne qu'à une pareille distance, avec peu de correspondance avec les hommes qui se mêlent des affaires publiques, votre père ait eu plus le sentiment de la vérité que le sentiment des vérités qu'il pouvait convenir au gouvernement de voir publier.

Un autre correspondant lui écrivait également :

L'exaspération est toujours très vive, surtout contre l'ouvrage de M. Necker, et l'on assure qu'elle est entretenue par Mme de (nom illisible) et plusieurs autres. Cependant, il n'est pas possible qu'elle ne se calme pas et que l'hiver prochain vous ne soyez quitte de cette persécution.

Garat ne laissait pas ignorer non plus à Mme de Staël à quel point, en conversation, le Premier Consul s'emportait contre elle.

Sa colère, lui écrivait-il, le 11 messidor, a voulu paraître très grande. Elle s'est montrée surtout brutale et grossière. Il n'a rien dit pour la motiver. Il n'a rien articulé, ni dans un premier accès, devant des conseillers d'État et devant des ministres, ni dans un second devant Truguet. Qu'aurait-il pu dire... Je pense entièrement comme vous sur votre résolution de revenir à Paris et d'y passer l'hiver. Il est très vrai qu'on a déclaré, et hautement, que vous n'y remettriez plus les pieds, mais il serait par trop étrange qu'une parole jetée dans un moment de fureur pût être un arrêt de bannissement. Dans quelque niche que vous vous mettiez, cette niche sera entourée de dévots ; on vous y laissera en repos et en surveillance. On n'ira pas plus loin, quoique les menaces aillent beaucoup plus loin. Même dans ce moment, on n'arrête pas, on ne chasse pas une femme aussi aisément qu'un homme, surtout quand cette femme *est vous* (1).

(1) Cette lettre, qui est sans millésime d'année, doit être de 1802. Il y est question en effet de la découverte d'une sorte de complot militaire et de l'arrestation de deux aides de camp de Bernadotte, dont l'un était Marbot. « Ce jeune homme, ajoute Garat, a défendu son innocence par des réponses qui prouvent qu'il aura de l'esprit et qu'il a déjà du caractère. » Truguet était un marin qui était en ce moment conseiller d'État attaché à la marine. Il exerça plus tard d'importans commandemens.

II

Cependant M. Necker, profondément troublé et affligé de penser qu'il était pour quelque chose dans cette malveillance et cette irritation qui se déchaînaient contre sa fille, se résolut à une détermination qu'il avait souvent agitée avec lui-même, celle de s'adresser au Premier Consul. Il le fit, sinon directement, du moins indirectement, en écrivant de nouveau à Lebrun une lettre destinée à passer sous les yeux de Bonaparte. Cette lettre est trop longue pour être citée tout entière ; je me bornerai à en détacher quelques passages (1) :

Citoyen Consul, disait-il en commençant, les obstacles inattendus apportés au retour de ma fille et dont vous avez jugé à propos de nous faire avertir par la médiation de M. de Montmorency (2), ont jeté la désolation dans ma famille. Mme de Staël est livrée à un sentiment de douleur qui me toucherait profondément, lors même qu'elle ne serait pas ma fille, et l'objet mérité de ma tendre affection. Permettez-moi donc de demander à l'homme public un moment d'attention, quoique ce soit d'un intérêt particulier que j'aie à l'entretenir.

Ma fille est née en France ; elle y a reçu son éducation et une éducation pour laquelle on n'a rien négligé, rien épargné. Tant de soins avant rencontré une nature distinguée, je dirais presque hors de pair, si je l'osais, l'esprit de Mme de Staël s'est formé de bonne heure, et, successivement, il s'est associé, il s'est ouvert à tous les genres d'idées, et son âme ardente a mis de l'intérêt aux divers objets de la vie. Jugez, citoyen Consul, de ce que l'exil est pour elle et si Mme de Staël peut sans désespoir se voir reléguée dans la sévère solitude de Coppet ou dans les petites villes qui nous environnent, si elle le peut surtout au milieu de ses plus belles années.

Il faisait valoir ensuite, en faveur de Mme de Staël, la nécessité de pourvoir à l'éducation de son fils aîné et à la liquidation « des malheureuses affaires de M. de Staël, » qu'elle voulait terminer, afin de « transmettre sans tache à ses enfans la mémoire de leur père. » Puis il entreprenait l'apologie de sa fille :

Je crois facilement à quelques paroles imprudentes de la part de Mme de Staël, parce que je lui connais une imagination très vive et surtout une grande expansion dans le caractère. Elle est d'ailleurs entrée dans le monde vers la fin de la Monarchie et dans un temps où la plus grande liberté

(1) Le brouillon de cette lettre est à Coppet ; l'original est dans les papiers provenant de Lebrun, qui sont devenus, par héritage, la propriété de la comtesse de Maillé, née Lebrun-Plaisance.

(2) Mathieu de Montmorency venait d'arriver à Coppet.

régnait dans la conversation, et la Révolution qui a succédé a donné longtemps l'habitude des controverses politiques. Elle a pu être tardive à se mettre en harmonie avec la réserve commandée par un nouvel ordre de choses, à s'y mettre du moins parfaitement... Mais, en laissant le passé et en priant le Consul de pardonner ce qui aurait pu lui déplaire, je suis certain que Mme de Staël aura désormais la circonspection la plus parfaite. Voilà un grand éveil qu'elle reçoit, et ma fille vient de déposer entre mes mains la promesse d'adopter le genre de vie que vous aurez la bonté de lui conseiller et de renoncer fermement à toute espèce de conversation sur le gouvernement et la politique, objets d'esprit pour elle et qu'elle peut si facilement remplacer par d'autres. Elle prendra même la liberté d'adresser cet engagement au Premier Consul dès le premier signe qu'elle recevra d'un retour d'indulgence et de bonté de sa part.

M. Necker allait jusqu'à offrir de se rendre à Paris pour être « le surveillant » de sa fille et « son garant auprès du gouvernement. » Enfin, après avoir fait valoir encore en faveur de Mme de Staël les souvenirs de sa mère à l'action bienfaisante de laquelle la Commission des hospices venait tout récemment de rendre un public hommage, il terminait sa lettre en disant :

Je ne sais si j'aurais aussi des titres à transmettre. Je me souviens seulement qu'en d'autres temps, j'aurais mieux attendu de la France que l'exil de mes enfans.

Une sorte de post-scriptum ajoutait ces quelques lignes :

J'aurais pris la liberté d'écrire au Premier Consul, mais je n'ai pas osé lui adresser directement une lettre où j'étais forcé d'entrer dans plusieurs détails domestiques, et pourtant je crois à ses affections de famille, même au milieu des vastes intérêts dont il a le gouvernement. Je serais moins craintif, si j'ai, comme je l'espère, des hommages de reconnaissance à lui présenter.

Cette lettre que l'amour paternel arrachait à M. Necker et dont la dernière phrase relève cependant le ton, était, ce semble, de nature à toucher. Mais le Premier Consul n'était guère homme à s'attendrir aux chagrins d'une femme ou à la douleur d'un père. La réponse que M. Necker allait recevoir de Lebrun, datée du 16 germinal, était faite pour lui enlever toute illusion. Après lui avoir, en guise de préambule, donné l'assurance que le Premier Consul était arrivé au pouvoir avec une opinion prononcée en sa faveur, il avait le regret de l'informer que son dernier ouvrage, « lancé dans le public, » avait détruit cette opinion favorable, et faisant parler Bonaparte lui-même, il continuait :

Si vous aviez, a-t-il dit, des vérités utiles à révéler, il était dans les convenances que vous commençassiez par lui, et vous ne deviez les livrer au public, si tant est pourtant que vous le dussiez, que quand l'homme que vous appelez *nécessaire* les aurait méconnues et repoussées.

Après avoir mis la conduite de M. Necker en parallèle avec celle de Calonne qui, lui aussi, avait fait parvenir un mémoire financier au Premier Consul, mais en secret, Lebrun ajoutait :

Des propos échappés à Mme de Staël, des démarches plus qu'indiscrètes de gens qu'on sait être ses confidents les plus intimes l'ont convaincu qu'elle avait travaillé votre opinion et influe sur vos ouvrages. Il pense qu'elle veut du mouvement dans quelque sens qu'il s'opère, et quoiqu'il ne craigne rien des rumeurs de société, il ne veut pas qu'on le croie assez faible ou assez imprudent pour laisser l'administration en proie aux sarcasmes.

La lettre se terminait ainsi :

Vous voyez qu'avec une pareille opinion, toute tentative est inutile. Je ne sais si le temps pourra changer les dispositions, mais je ne puis vous en donner aucune espérance.

M. Necker demeurait « confondu » de cette lettre. C'est l'expression dont il se sert dans une longue réponse qu'il adressait à Lebrun « comme à un ancien ami, » car, disait-il, « dans mon trouble, ce serait un travail pour moi d'approprier toutes mes paroles au langage parfaitement mesuré qu'exige une correspondance avec le magistrat consulaire. » Dans cette réponse, il déclarait, « au nom de la vérité et sur la foi de l'honneur, » que son ouvrage avait été composé en l'absence de Mme de Staël, et qu'elle n'avait eu aucune part à la détermination qu'il avait prise de le publier. Loin de l'y exciter, elle aurait même, au moment de l'impression, montré quelques inquiétudes. Après avoir cherché à justifier encore une fois sa fille des propos inconsidérés qu'on lui prêtait, il continuait en faisant une longue apologie de ce malencontreux ouvrage, et il terminait en exprimant l'intention de venir lui-même à Paris tout à la fois pour plaider la cause de Mme de Staël et pour défendre ses intérêts propres [1] en même temps que ceux de ses petits-enfants compromis par la liquidation de la succession de M. de Staël.

1. M. Necker poursuivait toujours la restitution des deux millions laissés par lui au Trésor.

Plus, disait-il en terminant, on me désignerait comme une des causes du malheur de ma fille, d'un malheur qui touche à tout pour elle, plus je serais contraint de faire un dernier effort auprès du Consul en allant solliciter moi-même sa justice ou son indulgence. Il me semble que j'aurais encore la force nécessaire pour défendre une cause paternelle, et pour supporter, même en ma vieillesse, la disgrâce que pourrait me valoir une louable tentative.

M. Necker ne pouvait, on le voit, se persuader que les préventions du Premier Consul contre sa fille et contre lui-même fussent invincibles. Il l'admirait trop pour croire chez lui à un parti pris d'injustice. Mme de Staël elle-même partageait cette illusion. La meilleure preuve en est qu'en désespoir de cause, elle prit son parti de s'adresser directement à lui. Déjà elle avait eu plusieurs fois cette idée. C'est ainsi qu'ayant appris l'année précédente que Bonaparte lui reprochait de laisser M. de Staël aux prises avec des difficultés d'argent, elle avait eu la pensée de lui écrire pour se justifier, et elle avait jeté le brouillon d'une lettre qui se trouve dans les archives de Coppet, mais qui, je le crois bien, ne fut jamais envoyée. Cette fois, se sentant directement non seulement menacée, mais atteinte, elle se décida et lui adressa la lettre suivante :

Citoyen Premier Consul,

Ayant eu connaissance l'hiver dernier que mon retour à Paris ne vous était pas agréable, je me suis condamnée, sans aucun ordre direct de votre part, à passer dix-huit mois dans l'exil. Quelques paroles de bonté que vous avez depuis prononcées sur moi et qui me sont revenues m'ont persuadée que cet exil vous paraissait assez long et que vous voudriez bien prendre en considération les intérêts de famille qui rendent mon retour à Paris absolument nécessaire. Je m'arrêterai cependant à une campagne à 10 lieues de Paris, ne me permettant pas d'arriver sans savoir votre intention à mon égard. Si je connaissais le genre de prévention que mes ennemis ont essayé de vous inspirer contre moi, je saurais ce que je dois dire pour me justifier, mais je me borne à vous assurer que je ne prononcerai ni n'écrirai un seul mot relatif aux affaires publiques pendant mon séjour en France. Je ne sais si, née à Paris, rencontrant partout en France des traces honorables de la conduite publique de mon père et des établissemens charitables de ma mère, je puis être considérée comme étrangère. Mais je sais que c'est de votre volonté seule que dépend mon séjour en France, et quand je vous prie d'y consentir, je dégraderais mon caractère si je ne remplissais pas fidèlement les conditions qui doivent être la suite d'une faveur, serais-je réduite à demander seulement de passer deux mois dans une campagne, à 10 lieues de Paris, pour reposer mes enfans que la fatigue du voyage a rendus un peu malades et faire avec les créanciers de

M. de Staël un arrangement qui me permette d'honorer sa mémoire sans ruiner mes enfans. J'espère que votre bonté et, s'il m'est permis de le dire, votre justice ne se borneront point à ces deux mois. Pourquoi renverseriez-vous la destinée d'une femme qui n'a de sa vie fait de mal à personne? Pourquoi forceriez-vous une mère à chercher ailleurs que dans sa patrie les ressources nécessaires à l'éducation de ses enfans? Enfin surtout, à la hauteur où vous êtes placé, pourquoi vos regards tomberaient-ils sur moi, si ce n'est par un sentiment de protection et de bienveillance.

Agréez, Citoyen Consul, l'hommage de mon respect.

Je ne reproduis cette lettre que d'après un brouillon, mais il n'y a point de doute qu'elle fut envoyée, car nous verrons Mme de Staël, dans une seconde lettre qu'elle adressa, le mois suivant, au Premier Consul, faire allusion à la réponse qu'elle reçut. Cette réponse ne fut point directe, car elle se trouverait assurément dans les archives de Coppet, mais Bonaparte paraît cependant s'être laissé fléchir et lui avoir fait savoir indirectement qu'il l'autorisait à séjourner à quelques lieues de Paris. C'était un commencement de satisfaction donnée à l'ardent désir de Mme de Staël de rentrer tout au moins en France. Elle se hâta donc d'accepter la proposition que lui fit son notaire de venir habiter une petite maison que celui-ci possédait à Maffliers, dans le département de l'Oise, à quelques lieues de Paris. C'était, pour reprendre l'expression de Garat, la *niche* où elle espérait pouvoir s'abriter, en attendant mieux. La confiance renaissait dans son cœur et elle fixait son départ de Coppet à la fin de septembre.

III

Sans croire aux pressentimens, on ne saurait cependant méconnaître que, dans la nuit où nous vivons, il y a certains momens où une lueur fugitive semble éclairer l'avenir et où un obscur instinct nous avertit des épreuves qu'il nous prépare. J'ai dit déjà que chaque départ de Coppet était un drame, mais jamais séparation du père et de la fille ne fut aussi douloureuse que celle-ci qui devait être la dernière, car ils n'étaient point destinés à se revoir. Rien cependant ne donnait à craindre que la mort planât sur la tête de M. Necker. Sans doute il avait soixante et onze ans, et les années d'un septuagénaire ne sont jamais que des années de grâce, mais il ne semblait point atteint dans sa santé qui avait toujours été robuste. L'affection

rhumatismale, de nature chronique, dont il souffrait, n'était point une menace pour sa vie. Aucun symptôme nouveau n'était de nature à inquiéter Mme de Staël et à la détourner du projet qu'elle avait formé, soit de passer l'hiver en France et d'y rester jusqu'au printemps, soit d'entreprendre en Allemagne un voyage dont, pour des motifs que je dirai plus tard, elle caressait depuis longtemps le projet. Cependant ce départ fut un déchirement. Toujours M. Necker et sa fille avaient l'habitude de se dire adieu par lettre, de chambre à chambre, pour s'épargner l'émotion du dernier moment. Ils ne pouvaient « soutenir un adieu déclaré, » ainsi que l'écrivait Duguet, le directeur de Mme de La Fayette, à une personne qui lui était chère et dont il avait pris congé sans mot dire. Par le même sentiment, Mme de Staël faisait remettre à son père cette lettre :

Je ne peux pas m'empêcher, mon ange, pendant que je suis encore sous ton toit protecteur, de te dire que je veux réunir tous mes efforts pour tâcher de me faire une vie dans ce pays qui soit assez tolérable pour moi pour que je sache t'y rendre heureux. Ces séparations me déchirent le cœur, et de si grandes douleurs ne sont-elles pas un avertissement du ciel, qu'il ne faut pas se quitter ? Toi qui lis si bien au fond des cœurs, tu dois voir que, plus que jamais, ma vie dépend de la tienne. Je te conjure par cette vie de moi que tu veux conserver à mes enfans, d'avoir des soins minutieux de ta santé. Je sens qu'on se détacherait de vivre si c'était pour soi seul, mais quand toute une famille entière repose sur ta tête, préserve-la, mon ange, et frémis en pensant à ce que souffrirait ta pauvre fille si elle craignait pour toi. Tu vois mon caractère battu par les vents ; je ne sais si la Providence, à cause de toi, m'accordera de trouver un appui qui m'empêche de me tuer, si je te perds. Je ne sais si, mille fois plus généreuse, elle t'accordera cette longévité qui me permettra d'établir mes enfans pendant ta vie et de m'endormir ensuite avec toi. Je sais que, dans ce moment, je mourrais dans les convulsions du désespoir si je te perdais. Prends donc garde, je t'en conjure, je ne dis pas seulement à me conserver la vie, mais à m'épargner cette mort de douleur qui fait frémir tous mes sens. Ne réponds pas un seul mot à cette lettre à présent ; viens me voir à déjeuner pour quelques affaires ; sors de ma chambre sans rien dire ni à moi, ni à ma fille ; fais-toi lire les papiers et écris-moi seulement lundi. J'ai autant besoin que toi de tous ces ménagemens ; je suis plus ébranlée, plus déchirée, que je ne l'ai été de ma vie, non que j'éprouve aucun pressentiment pénible sur ce voyage ; je suis convaincue qu'il est raisonnable et qu'il réussira bien, mais t'avoir vu une année de plus, c'est t'aimer mille fois davantage. Pardonne, si j'ai dit des mots absurdes dans mes accès de folie. Dieu sait que je t'aime, que je t'adore, et qu'il n'y a pas dans mon cœur même un regret sur ce que tu n'as pas été en France. Je changerai peut-être quand j'y serai, mais d'ici elle ne me semble pas digne de toi. Sois donc

bien sûr que tu as senti ce qu'il y avait de plus céleste et fait ce qu'il y avait de plus sage. Dieu me protégera à cause de toi. Adieu, nous nous reverrons, mais ceci, c'est adieu.

Quelques jours avant la date fixée pour le départ, M. Necker faisait venir dans sa chambre l'aîné de ses petits-fils, Auguste, qui était âgé de douze ans. M. Necker était très attaché à cet enfant qu'il avait souvent gardé avec lui à Coppet pendant les longs séjours de Mme de Staël à Paris. Il s'était beaucoup occupé de son éducation et faisait cas de lui. Il l'appelait : un honnête petit homme. L'enfant, au sortir de la chambre de son grand-père, écrivait tout ému le récit de cette conversation. Je reproduis ce récit dans sa forme enfantine :

13 septembre.

Ce jour restera éternellement dans ma mémoire. Papa (ses petits-enfans appelaient toujours ainsi M. Necker) m'a fait appeler dans sa chambre et m'a fait asseoir à côté de lui. « Mon cher Auguste, tu vas vraisemblablement me quitter pour longtemps. J'ai voulu te demander ce que ton cœur te disait sur l'existence d'un Dieu, en attendant que tu fasses un cours de religion complet pour ta première communion. Tu es né avec d'heureuses dispositions et je ne te connais pas de graves défauts. Tu es seulement trop susceptible sur les choses qui te regardent. Tâche de te corriger de ce défaut, car il est une vraie petitesse. Je te recommande de faire soir et matin une prière. Je ne veux pas te la dicter. Il suffit que tu élèves ton âme à l'Être suprême. Tu as surtout des devoirs à remplir envers ta mère, envers ta mère à laquelle je ne puis penser sans m'attendrir. Aime-la, respecte-la, par-dessus tout. Tu n'as point de père. Dieu t'appelle donc à être le protecteur de ta famille. Habitue-toi à être de bonne heure son appui, son soutien. Donne un bon exemple à ton frère ; sois le chevalier de ta sœur, mais surtout sois profondément reconnaissant de la peine que la mère a prise pour ton éducation. Tâche en récompense de la rendre aussi heureuse que tu pourras. Pense à moi, écris-moi quelquefois. Mais, adieu ! Je ne veux pas prolonger mon émotion ; je suis faible, et elle pourrait me faire du mal. Dieu te bénisse ! »

« Il me serait impossible, continue le petit Auguste, d'exprimer l'impression que cette conversation a faite sur moi, quelle époque elle sera dans ma vie, combien je me propose d'en faire mon unique règle, avec quelle émotion je me la rappellerai toujours. » Et il termine ce récit en prenant ces nobles résolutions de l'enfance pieuse que la jeunesse et l'âge mûr ne tiennent pas toujours.

Trois jours après, le 16 septembre, Mme de Staël quittait

Coppet. Le matin de son départ, elle adressait encore ces quelques lignes à son père :

N'est-il pas vrai, mon ange, que tu as compris tout ce que je n'ai pas montré? Oh! quelle journée et que, si j'étais contente de moi, je me serais abandonnée avec le sentiment le plus passionné! Troxel m'a donné des postillons excellens que je crois des Russes. La route, à ce qu'il dit, est parfaite. Il croit qu'on va te donner beaucoup d'officiers; il passe sans cesse de l'artillerie. Adieu encore, mon ami, mon ange. Ah! quel poids j'ai sur le cœur! quelle main me tirera de ces combats, de ces déchiremens? Adieu. Dis à Albert un mot tendre pour moi. Je t'en conjure, soigne ta santé, c'est là bien plus qu'ici qu'est ma vie, celle de mes enfans; adieu.

Mme de Staël emmenait avec elle son fils Auguste et sa fille Albertine. Elle était accompagnée de Mathieu de Montmorency qui était depuis quelque temps à Coppet. En cours de route, elle adressait à M. Necker une première lettre datée de la frontière, et, depuis ce jour jusqu'à celui où, six mois plus tard, elle apprit en Allemagne la maladie, puis la mort de son père, elle entretint avec lui une correspondance fréquente et régulière qui paraît avoir été presque entièrement conservée. A partir de ce moment commence donc mon rôle d'éditeur, et je n'aurai plus guère qu'à accompagner ces lettres de quelques commentaires nécessaires à leur parfaite intelligence; j'y intercalerai aussi parfois quelques fragmens des lettres de M. Necker.

Morez, samedi soir.

Voilà toutes les frontières passées, cher ange, avec des politesses, assez de pluie, mais pas le moindre inconvénient. J'ai la même idée sur le reste du voyage; aussi toutes mes pensées sont-elles en arrière et point en avant; je suis triste, mais je n'ai point de craintes.

Tu ne peux te faire une idée de la vivacité d'Albertine. C'est ta fille en miniature : même crainte de l'ennui, même besoin de mouvement et une société déjà, non par la valeur de ce qu'elle dit, mais par l'intérêt qu'elle y met. Elle disait à Auguste : *Mais tu vois bien que je m'ennuie, pourquoi donc ne me contes-tu pas des histoires.* A présent, elle tourne autour de moi et me dit : *Tu écris toujours?* avec un vrai regret de ne pouvoir parler. C'est bizarre qu'un aussi bizarre caractère que celui de ta fille se recommence, mais la pauvre petite n'aura pas comme moi un ange tutélaire, je l'espère, jusqu'à la fin de ma vie.

Mathieu est d'une bonté parfaite pour moi; c'est son triomphe que l'action. Hélase qui, comme tu sais, l'a amené en Suisse, il y a dix ans, avait un tel désir de le voir qu'il est venu jusqu'ici pour le rattraper, et c'est à lui que je donne ce billet qui t'arrivera demain à neuf heures. Si ma cou-

sine est encore chez toi, tu lui diras, n'est-ce pas? un de tes aimables mots qui restent à jamais dans le cœur.

J'ai oublié de fermer la porte de mon armoire et de t'en donner la clef; je te prie de la prendre; tous mes papiers sont là. Auguste a oublié mon livre de musique avec un petit liseret d'or sur lequel M. Bosse (1) a copié des airs: c'est mon bréviaire en fait de musique. Je te prie de le faire serrer pour qu'on me l'envoye dès que je serai posée; voilà mes deux petites commissions que j'ose t'adresser.

Auguste veut, de tout son cœur, que je te parle de lui. C'est un petit Mathieu en herbe; il s'extasie sur les rochers, les arbres, etc., et sa sœur commence à se moquer de lui comme je me moque de Mathieu. C'est un vrai développement de leurs caractères dont je voudrais que tu fusses témoin. Ah! je voudrais que tu fusses de tout et cette vie à part que je commence me semble bien isolée, quel que soit le mouvement qui m'attende. Adieu, mon ami, mon ange, mon père, tous les noms les plus tendres et des sentimens plus tendres encore.

Tu m'écriras lundi, n'est-ce pas? et tu m'enverras ce qui sera venu pour moi; tu souriras de ce souvenir, mais il me suit. Au delà de ces montagnes il me semble que toutes les idées sensibles m'apparaissent. Adieu encor, mon ange; j'ai beaucoup souffert ce matin de ce que tu te promenais par l'humidité, et j'ai besoin de savoir que cela ne t'a pas fait de mal. Parle-moi, je te prie, avec détail de ta santé; j'imagine que tu sais à présent que c'est de ma vie dont tu me parles. Adieu.

Pontarlier, ce mardi soir.

Tout ce que tu arranges, mon ami tutélaire, est ce qu'il y a de mieux dans un cruel voyage. Pas un accident, pas même une peur, et le plus beau soleil du monde sur les montagnes; je t'ai dit le bien, tout le reste est douleur. A ce bien je dois joindre encore les soins infinis de Gerlach (2). Mais, hélas! toute influence de toi m'abandonne et je vais me lancer dans cet abîme de boues, de froids, de peines. De quoi me plains-je? ne le voulais-je pas? Cependant mon cœur s'est comme brisé cent fois depuis hier en me rappelant ton dernier regard, ton dernier adieu. Oh! mets de ton génie à ce que nous ne nous séparions plus. Ce bien sera si grand pour moi qu'il vaut une de tes pensées. Adieu.

Auguste voulait t'écrire, je l'en empêche. Baise Albert pour moi: il a été aimable.

De son côté, à peine sa fille partie, M. Necker s'empressait de lui écrire :

20 septembre.

Tu t'en vas, tu t'éloignes, chère Minette, mais tu me vois sûrement sans cesse auprès de toi. C'est impossible autrement, car je te suis, je ne t'ai pas

(1) Bosse était le nouveau précepteur des enfants de Mme de Staël.

(2) Mme de Staël avait eu, pendant deux ans, comme précepteur de ses enfants un jeune pasteur protestant de ce nom. Il était mort subitement sous les yeux de Mme de Staël en 1802. Peut-être ce Gerlach, dont Mme de Staël se loue, était-il son fils.

quittée. Qu'il m'en a coûté de ne pas verser des larmes dans ton sein en te voyant partir ! Et cependant ce que nous avons fait l'un et l'autre était bien plus raisonnable. Jamais il ne m'en a tant coûté de me séparer de toi ; jamais je ne t'ai mieux sue par cœur ; jamais je ne t'ai tant aimée. Hélas ! c'est une grande fatalité que celle qui me sépare de toi et je ne m'absous pas si absolument, il s'en faut bien, que tu l'as fait, en partant, avec tant de générosité. J'approuve parfaitement le parti que tu as pris et j'espère que tout tournera bien. Tu m'as donné pour mission de soigner ma santé ; je le ferai de mon mieux à cause que la recommandation vient de toi. J'ai été désolé du mauvais temps que nous avons eu dimanche pour passer la montagne. Le voilà revenu au beau et je ne le boude pas moins. J'ai reçu la lettre de Morez fort exactement. Bonne petite ! Je te voyais écrire sur une petite table d'auberge, Albertine à tes côtés, et un tourniquet dans la main. Ta cousine était avec moi quand ta lettre est arrivée. Elle a été ravie de celle que tu avais laissée pour elle à Coppet ; elle était attendrie et flattée : elle trouvait ton style un diamant. Quel mot en effet que : *Et n'êtes-vous pas moi perfectionnée?* Chère Minette, il est bien décidé que tu es la personne la plus aimable et la plus spirituelle du monde connu. Ne pouvons-nous rien faire de cela pour ton bonheur?

Il n'y a rien de nouveau à ma connaissance ; sois sage et prudente comme tu y es résolue.

A toi, ma Minette, de nouvelles caresses : à toi tout ce que je connais de plus tendre et de plus aimant.

D'une lettre postérieure de quelques jours, je détache encore ce post-scriptum :

L'ami qui t'a rencontrée à Dijon croit fermement au succès de la descente et les détails dans lesquels il entre à l'appui de son opinion sont très remarquables. C'est un homme prodigieux que le Consul.

Le 26 septembre, Mme de Staël arrivait à Maffliers. La maison où elle s'installait était petite, humide, froide. Souvent elle s'en plaindra. Dès le lendemain, elle écrivait à son père. Dans le haut de lettre, à côté de la date, sont écrites ces quelques lignes : « Je te prie de garder ces lettres ainsi écrites. J'en veux faire une sorte de journal. » A cette mention est due, probablement, la conservation de ces lettres.

Ce 27 septembre.

Je commence, cher ami, une lettre que je n'enverrai peut-être pas tout de suite parce que je voudrais réunir encore plus de détails sur ce qui me touche.

E. et Garat disent que j'ai mal fait de ne pas venir à Paris, qu'il n'en serait rien résulté de plus que l'humeur assez calme qu'il a témoignée

en lisant ma lettre, et qu'à présent, il faut recommencer une nouvelle négociation. Moi, je crois encore que cette forme plus timide doit mieux convenir à son caractère, et, dans quinze jours, je prétexterai une maladie de ma fille et j'arriverai en écrivant seulement à Lebrun, car le Premier Consul ayant dit : je ne lui répondrai pas, je trouve qu'il serait inconvenable d'écrire encore ; s'il me refuse dans ce moment-là, je partirai pour Berlin. Ce que j'entends par ce mot : s'il me refuse, c'est-à-dire s'il m'envoie l'ordre de partir ; toute autre insinuation ne me suffira pas. Je suis comme cet Irlandais qui attendant d'être jeté d'un troisième étage en bas pour ne plus revenir. Mais ce qui serait fâcheux pour moi, c'est qu'il partît et fût longtemps absent, car, entre autres inconvéniens, cette maison serait inhabitable pour moi et surtout pour Albertine, dès qu'il serait humide ou froid. Aie la bonté, cher ami, de me répondre sur tout cela ; tu pourrais prendre le même moyen que je prends pour t'écrire et adresser à Maradan, en m'en prévenant, le paquet avec dessus : pour Eugène, afin que, dans la foule de paquets qu'ils reçoivent, ils ne confondent pas celui-là. Je crois que je pourrai louer une autre maison beaucoup plus près de Paris, mais je l'avoue que cette existence proscrite et solitaire, au milieu d'un pays tel que celui-ci, est bien peu de mon goût, et que je me sens plus de goût pour aller ailleurs tenter d'autres hasards. Il y aurait de retourner vers toi et tu ne peux pas douter que mon cœur ne bondisse à l'idée de te revoir, mais il y a là dedans un air battu qui me frappe encore plus ici que de loin, et je conviens que je veux un succès pour cet hiver.

En attendant l'arrivée d'un homme qui m'apportera des lettres de Paris, je veux te dire quelques faits qui ne s'écrivent point par la poste. Ce qui s'est passé à Saint-Domingue est horrible et le tout pour compléter au général Le Clerc (1), car on aurait fait avec Toussaint Louverture le traité qu'on aurait voulu et un beaucoup plus avantageux que celui auquel on est obligé de se soumettre, aujourd'hui que les nègres sont maîtres de tout l'intérieur de l'île. Les noyades ont été exécutées là comme à Nantes. Une fois que les nègres ont attaqué le Cap, on a eu l'idée que peut-être les nègres de l'intérieur de la ville pourraient favoriser les assiégeans et on en a jeté 1 800 à la mer sans forme de procès. Il y a à présent aux galères de Toulon des généraux nègres en habit de généraux et tout ce que la vieillesse et le mépris de l'homme peuvent faire inventer de cruel a été prodigué contre ces infortunés. Pour te donner une idée de la législation sur cette couleur, il y a un mulâtre nommé Pelasge qui a rendu de très grands services à la Guadeloupe, mais qui, avant de les rendre, commandant dans l'île, avait renvoyé l'amiral La Crosse (2) envoyé d'ici, mais détesté dans les colonies. Écoute sur cela la conversation d'un général de mes voisins, qui commandait à la Guadeloupe. « Ce Pelasge, m'a-t-il dit, est à la Conciergerie

(1) Le général Le Clerc, mari de Pauline Bonaparte, avait commandé l'expédition de Saint-Domingue.

(2) L'amiral La Crosse avait été nommé en 1801 gouverneur de la Guadeloupe. Ce Pelasge, qui avait été à la tête de l'insurrection des nègres, fut envoyé en France quand l'amiral La Crosse s'empara de l'autorité de l'île. Il fut mis en liberté en 1804, retourna aux colonies et mourut en 1811.

depuis un an, parce que les juges ne veulent pas le condamner, quoique ce soit l'intention du Premier Consul; ils ne sont pas raisonnables, les juges; ils veulent être libres de décider s'il faut le condamner ou non, tandis que c'est une mesure politique dont le Gouvernement doit juger. » J'ai parlé beaucoup en faveur de ce Pelasge sans lequel nous n'aurions pas gardé la Guadeloupe, et qui a reçu beaucoup de blessures à notre service. Il est vrai que l'intention du Premier Consul est de lui faire grâce, mais il veut d'abord qu'il soit condamné. J'ai essayé, moi, très doucement, quelques objections. « Il est vrai, a-t-il ajouté, que Pelasge prétend même qu'il n'a pas eu tort en renvoyant l'amiral La Crosse, qu'il a reçu un coup de bayonnette dans la joue en défendant sa vie, mais que, haï comme il l'était, il aurait été infailliblement massacré, s'il était resté. Le Premier Consul sent tout cela; il veut même lui donner un régiment de nègres à commander dans l'Inde, quand il aura été condamné, mais il faut d'abord qu'il le soit. » Je te fais grâce de mes observations sur la *mésidération* d'un général qui aurait été condamné à être pendu, et sur la bizarrerie de ces juges qui ne voulaient condamner que d'après leur conscience. Mais ce général est un excellent homme, qui a dans sa tête toutes ses idées pêle-mêle, comme les consulaires de bonne foi, ou du moins voulant être de bonne foi. Il déteste la Terreur et ne dit rien sur la nomination de Barrère à la tête d'un journal anti-britannique. Il trouve simple que tous les émigrés soient rentrés en France, et, à l'expédition de Quiberon, dont il était, il a trouvé simple que M. de Sombreuil fût fusillé. Il trouve bien vilain aux nègres de se pendre, sans égards pour leur propriétaire, et il ne pouvait s'empêcher d'admirer le courage avec lequel ils se faisaient sauter plutôt que de se rendre. « C'était absurde à eux me disait-il, de ne pas écouter les propositions que nous leur faisions; il est vrai que Richepanse (1), qui les leur faisait, était bien résolu à ne pas les tenir. Les nègres se jetaient sur nos bayonnettes en descendant des montagnes; nous n'avions rien à faire qu'à les recevoir. Si on avait voulu établir un régime de travail très sévère, mais pas l'esclavage, il n'y aurait pas eu une goutte de sang de versée. » Ne crois-tu pas que je te fais parler un homme en délire? c'est l'un des plus sages et des plus indépendans qu'il y ait à présent.

Il m'a conté sur Quiberon deux anecdotes assez intéressantes, l'une qu'au moment où un aide de camp de M. de Sombreuil vint pour demander une capitulation, Tallien lui donna un soufflet en lui disant : « On ne capitule pas avec des émigrés ; » l'autre, que les Anglais, loin d'avoir abandonné les émigrés, les avaient constamment soutenus, faisant feu des deux côtés de la langue de terre qui formait la baie de Quiberon, et que, lorsque la tempête les eut obligés de s'éloigner, il ne restait plus qu'une frégate qui tirait toujours, mais à qui M. de Sombreuil donna le signal de cesser et qui cessa. Les Français émigrés avaient conjuré les Anglais de ne pas faire descendre à terre un seul des leurs, parce qu'ils étaient sûrs qu'alors aucun Breton ne se réunirait à eux. Dix mille en effet s'étaient déjà réunis, qui ne seraient pas venus, s'il y avait eu des

(1) Richepanse commandait 3000 hommes de troupe sous les ordres de l'amiral La Crosse.

Anglais ; honorable trait de patriotisme. La femme de mon général a été prise par les Anglais et vient de passer deux mois en Angleterre. Elle a la tête tournée des égards, des attentions, qu'on a eus pour elle. « Ah ! me disait-elle, on n'est pas vexé là ; il vaut mieux être citoyen anglais que citoyen français. » « J'ai voulu, me disant son mari, et tous les ministres m'appuyaient, obtenir, en échange des égards qu'on avait eus pour ma femme, un passeport pour lady Elgin, mais le Consul l'a refusé. Il prétend que lord Elgin a voulu obtenir sa liberté de force. » — Et comment cela? lui ai-je dit. — En disant qu'il était contre le droit des gens de retenir un ambassadeur. — Sans doute, ai-je répondu, de force, c'est-à-dire en réclamant la justice.

On ne peut se faire une idée du luxe de M. de Talleyrand. On croit lire Suétone en entendant parler de tous les plats qu'il fait venir d'un bout du monde à l'autre. Il est plus en faveur que jamais, et le Consul a rendu tous ses biens au baron de Talleyrand, en écrivant de sa main à M. de Talleyrand que c'était en sa considération qu'il s'écartait de la règle. Cependant il n'a pas voulu dire un seul mot en faveur de son frère qui est toujours exilé à 25 lieues de Paris. Je sais que M. de Narbonne lui a parlé de moi et qu'il a dit qu'il serait neutre : mais cela me paraît ne rien signifier, ignorant les détails de la conversation. Il ne restait dans le gouvernement qu'un seul homme qui fût pour Barbé-Marbois ; il paraît que cela a déplu au Consul. Il a fait avec Murissart une affaire qui lui a valu cent mille écus, dot du mariage de sa fille avec le fils de Le Brun, et, depuis ce temps, sa considération est de niveau avec celle des autres. Le chef des Cultes, Portalis, est l'un des plus voleurs ; c'est une infâme corruption qu'il est dans les principes du Premier Consul d'encourager. Quant à l'opinion, elle est sûrement beaucoup moins favorable à ceci qu'il y a seize mois, mais c'est un mécontentement qui ne produira aucun événement ; ce ne serait qu'après un événement qu'il pourrait avoir quelques suites.

Les marins ne croient point à la possibilité de la descente, mais bien les troupes de terre. On dit que Bruix, qui doit la commander, exige presque que le Premier Consul vienne sur son vaisseau, et qu'il a dit : « Si je dois mourir, au moins je rendrai, quel que soit l'événement, un grand service à mon pays. » Il paraît que le Premier Consul essayera d'abord des descentes sur les côtes de France, dont le succès n'est pas douteux, et qu'on partira de vingt endroits différens à la fois. Certainement, si cela est possible, il en viendra à bout, mais on dit que, dans la dernière guerre, ce même La Crosse avait voulu attaquer les îles Marcouff avec dix bateaux plats et qu'il avait suffi d'une frégate pour en couler huit. Cependant mon général me disait toujours : « Vous voyez bien : sur les bateaux plats on saisit avec la main les vaisseaux de guerre, et l'on marche ainsi aussi vite qu'eux. » Ce n'est pas de la lumière, mais c'est bien de la foi et elle produit des miracles. Moi je crois toujours à quelque paix pour éviter cette descente dans laquelle le Premier Consul est tellement engagé maintenant qu'il faut qu'elle se fasse cet hiver. Il perdrait quelque chose du mouvement et de la confiance. En attendant, ses frères sont moins bien avec lui, à ce qu'il paraît, parce qu'ils veulent l'hérédité et qu'il s'y refuse pour ce moment-ci. — C'est M. de Talleyrand qui a conseillé la démarche auprès de Louis XVIII : c'est bien peu spirituel

pour lui. Le Sénat avait une répugnance inouïe pour nommer M. de Luynes; l'introduction d'un *ci-devant* par lui lui était odieuse.

M. de Lafayette m'a dit que ton dernier ouvrage était le plus supérieur de tous; on croit bien aussi que le Premier Consul en a été furieux. Sur les finances il dit, chaque fois qu'on lui annonce une banqueroute : « Tant mieux, cela obligera à employer l'argent dans les fonds publics. » — On va établir un cordon pour la Légion d'honneur; on a eu beaucoup de peine à engager Sieyès à le porter, mais comme on y tenait beaucoup à cause qu'il s'est montré le plus grand partisan de l'égalité, il y a consenti. Ce sera aussi comique que le capitaine des chasses M. d'Arrencourt avec son arlequine d'épouse. Il y a toujours du bouffon dans les tristes combinaisons de tout ceci.

Au milieu de tout cela, c'est un homme infatigable; il se lève à 2 heures du matin quand il ne peut dormir, revient, travaille seul avec les portefeuilles de ses ministres cinq ou six heures, fatigue dix chevaux dans une revue, n'oublie rien depuis le plus petit jusqu'aux plus grands intérêts, et tient sans cesse la nation en activité comme lui-même. Il se porte mieux que jamais, tant il est vrai que l'action est la vie de l'homme.

Ce 29.

Mes lettres sont les plus insignifiantes du monde; on m'y dit en l'air que ma position est bonne, mais personne n'a l'idée de venir ici, ce qui est le vrai symptôme de la peur que je fais; j'ai donc une véritable envie de décamper d'ici, et je saurai dans quelques jours si je puis le risquer, parce que Mathieu ira à Morfontaine. Louis (1) est remis au secret : la veille de ce jour il a écrit une lettre très sombre sur tout ce qui menaçait les habitans de sa demeure et lui. Je n'y puis rien comprendre, mais on l'accuse bien injustement, à ce qu'il me paraît, de tout ce qu'il y a de plus sérieux. Une chose bien extraordinaire et que tu peux vérifier, c'est qu'on a insérée, dans la *Gazette* à la Haye, un article extrait d'une gazette de Danemark qui répondait à l'accusation du petit prince insérée dans le *Moniteur : Un petit prince, c'est celui qui se permettrait un luxe insolent, qui doublerait les impôts pour y satisfaire, qui détruirait la considération de la nation qu'il gouverne, au dedans et au dehors, etc., mais un prince sage ne peut être considéré ainsi.*

Adieu, cher ange, je suis triste, incertaine, et loin de toi je ne connais que la lune à qui je puisse dire tout ce que je pense.

Maffliers, ce 1er octobre.

Je recommence mon petit journal, cher ami, qui ne partira pas de sitôt. On dit que le Premier Consul, en revenant de la Belgique, alla à la Comédie, pour voir jouer Ariane par Mlle Duchesnois et qu'il eut une véritable colère de ce que Mlle Duchesnois fut dix fois plus applaudie que lui; il faut qu'il s'y accoutume avec cette nation-ci. Moreau voulait être employé dans la guerre; il l'a dit publiquement, et il paraît que son irritation est fort augmentée par l'inaction où on le laisse et le mépris avec lequel tout ce qui

(1) Je ne sais qui est ce Louis.

entoure le Premier Consul parle de lui comme militaire. Miot, qui est l'intime ami de Joseph, a dit à un de mes amis que Joseph lui avait dit : « C'est une grande bêtise à elle de n'être pas venue directement à Paris ; les partis étaient si aigris dans ce moment qu'il n'aurait pas voulu les aigrir davantage. » Je ne sais pas ce que signifiait ce mot « les partis étaient si aigris. » Il est vrai que d'un côté les Sénatoreries (1) déplaisent beaucoup aux Sénateurs et aux Conseillers d'État, et que la famille du Consul est très mécontente de ce qu'il va à la guerre sans avoir assuré l'hérédité ; mais je ne vois pas bien dans tout cela ce qui l'aurait empêché de me persécuter. Cette idée de faire présider le Conseil de régence par Joseph ne me paraît pas encore bien établie et j'ai dans l'idée qu'elle doit déplaire au Consul.

Voici quelques petites anecdotes. Il y a quelque temps que Chaptal (2), en lui faisant un rapport, l'impatientait extrêmement. Il lui arracha son papier et lui en donna un soufflet au milieu du visage. Chaptal ne dit rien, mais il alla chez le Grand Juge et lui remit sa démission. Le Grand Juge, tout en tremblant, la remit au Premier Consul, qui lui dit avec beaucoup de hauteur : « Pourquoi m'envoie-t-il sa démission ? — Mais, répondit le Grand Juge, il a cru, dans le dernier travail, s'apercevoir qu'il avait déplu. » A ce mot, le Premier Consul l'interrompit et lui dit : « Qu'il s'avise de rappeler cela ; il m'avait fait une insulte grave ; j'ai été assez bon pour ne lui témoigner à cet égard qu'un mouvement d'humeur ; j'aurais dû le faire déporter. » Il n'y avait pas un mot de vrai, comme tu penses bien, à cette insulte, mais il voulait que son ministre ne le quittât pas pour une telle cause. Cependant la chose s'est divulguée tellement, qu'en rencontrant les commis du ministère de l'Intérieur, on leur disait : Est-il vrai que votre ministre a reçu des coups de pied ? etc. — Une autre fois, il y a assez de mois, lorsque cette pièce qui a fait bannir Du Paty a été jouée, on prétendait que l'acteur Chénard, en faisant le concierge, avait porté un habit rouge qui ressemblait à l'uniforme des Consuls ; le Consul passa toute la nuit à faire réveiller les comédiens pour qu'on lui apportât l'habit, qui heureusement ne se trouva pas semblable ; il avait déclaré que, s'il l'avait trouvé semblable, il aurait fait déshabiller Chénard par le bourreau le jour de la parade et l'aurait fait fusiller. On croit qu'il a eu l'idée de prendre une maîtresse, en titre, comme coutume de Louis XIV.

Lefebvre est l'un des questeurs du Sénat, c'est-à-dire qu'il a cent mille livres de rente et seize gardes à sa porte, et les fonctions de sa place sont de tenir propres le Sénat et le jardin. Tout ce luxe serait impossible à entretenir si l'on ne mettait pas l'Europe à contribution, mais on lui fait payer des tributs, pour la laisser ce qu'on appelle en paix, qui alimentent ce luxe.

Faber (3) a été conduit au Temple avec des menottes aux mains. Massena,

(1) Les sénatoreries étaient des circonscriptions sénatoriales attribuées à des sénateurs choisis par le gouvernement. Chacune produisait un revenu de 20 à 25 000 francs.

(2) Chaptal était ministre de l'Intérieur. Le Grand Juge était Régnier, futur duc de Massa.

(3) Ce Faber est probablement celui qui reçoit plus tard d'assez virulents pamphlets, mais son nom ne figure cependant pas sur le registre d'écrou du Temple.

dans une longue conversation sur la descente, a paru ne pas se soucier de l'expédition d'Irlande qui doit partir de Brest; il a murmuré quelques mots de système mal établi qu'on a attribué à l'influence de Faber; il est d'ailleurs à présent tout à fait brouillé avec Talleyrand et l'on dit qu'il possède des papiers très importans sur toute la conduite des princes avant et depuis la mort du Roi, que Bonaparte voulait posséder. Ce pauvre Louis s'est confié imprudemment, à ce qu'il paraît, dans sa prison et il est plus resserré que jamais. En général, depuis la guerre, tout est plus âpre et plus triste, le gouvernement est beaucoup moins aimé, mais en masse cependant, on aurait peur qu'il fût renversé; ce sentiment subsiste encore.

M. Grimod de la Reynière (1) a mis dans les Petites Affiches un morceau contre ton dernier ouvrage; je suis persuadée que c'est dans l'intention d'animer contre moi. Ah ce pays est bien immoral et bien dur. Un homme, échantillon des autres hommes, que je voyais hier et qui me parlait vivement contre le gouvernement dont il est personnellement mécontent, me disait hier, au milieu de déclamations pour la liberté: « Mais ce qu'aucun Français ne peut supporter, c'est l'avilissement dans lequel les Anglais ont voulu nous jeter. Ces corsaires, ces pirates, les derniers des gueux, etc. » Il s'est fait une espèce de colère, dans toutes les têtes, qui rend la conversation des Français aussi fatigante que celle des fous.

Les habits brodés sont tellement exigés que quelques pauvres gens ayant essayé d'aller chez Cambacérès en noir, il leur a dit: « Est-ce que vous êtes en deuil? je prends part à la perte que vous avez faite. » Les Sénateurs portent des plumets blancs en dedans de leurs chapeaux. Le Consul dit tonjours en parlant des évêques: M. d'Orléans, M. de Senlis. Les prêtres ne sont presque plus payés et au ministère de l'Intérieur on en parle avec beaucoup de mépris. Cependant Cambacérès va tous les Dimanches à la messe. Ce qui déplaît extrêmement dans le peuple, ce sont les rigueurs de la conscription; on ne peut presque plus se faire remplacer à présent, tant on a épuisé chaque classe, et quand un homme est hors d'état de servir physiquement, il est obligé de donner 1 200 francs.

La chasse aussi est rétablie dans toute sa rigueur: partout où l'on va on vous dit: Ici ce sont les plaisirs du général un tel. M... qui chassait avec un général, proposa de lancer un cerf à travers la plaine; on objecta la crainte de gâter les champs. « Bah! bah! dit-il, le *paysan est vaincu à présent, il ne dira plus rien.* » Et il est très vrai que les gens du peuple sont plus asservis que jamais. La querelle entre le Premier Consul et Moreau est plus ouverte que jamais. Il a réformé le général La Borie, un des meilleurs généraux de l'armée, qui avait signé l'armistice après Hohenlinden. David, un secrétaire de Moreau, est au Temple depuis treize mois, pour avoir, dit-on, raccommodé Pichegru et Moreau. Carnot et Moreau sont très bien ensemble, Carnot dit qu'il a examiné tous les projets de descente pendant qu'il était directeur et qu'elle est impossible à moins d'intelligences très fortes dans le pays. On répandait le bruit qu'il allait y avoir une pétition des Sénateurs pour engager Bonaparte à ne pas s'embarquer. On prétend

(1) Grimod de la Reynière, plus célèbre comme gastronome que comme écrivain, avait cependant des prétentions littéraires.

que Sidney a promis de faire enlever Bonaparte, et, en conséquence, deux généraux ont été conduits au Temple ; on disait que c'était à la parade qu'ils voulaient le tenter. Quelle absurdité ! Mais beaucoup de gens sont mécontens parce que les hommes nouveaux seuls sont employés.

Mme de Talleyrand a établi à Valençay, terre de M. de Talleyrand, une école de douze petites filles ; elle en a fait les réglemens. M. de Talleyrand, en les recevant, a dit : « C'est une seconde Mme de Maintenon. » La belle-sœur de Malouet a demandé à être mise à la tête de cette école.

Il paraît certain qu'il y a un très vif débat entre Joseph et son frère. Le Premier Consul voulait qu'il fût chancelier. Joseph a déclaré qu'il n'accepterait qu'une place qui lui donnerait un pouvoir réel, celle de président de la Régence, en l'absence du Consul. Il dit beaucoup que le Premier Consul le traite fort mal, qu'il le fait *espionner*, qu'il a eu tort de faire la guerre, que la descente est scabreuse, et qu'enfin il veut ou se trouver dans une situation, si son frère était tué, à pouvoir se défendre, ou avoir la sauvegarde de sa modération. Tout cela est d'une raison parfaite et Lucien s'y associe complètement. Il a de plus eu la bonté de compter, parmi ses raisons d'être mécontent, la manière dont on me traitait, et Lucien a parlé pour moi à sa prière. J'avais donc assez d'espérance, et j'en ai encore, puisque Joseph a promis de parler, qu'il a dit qu'à ma place il irait à Paris. Mais hier Mme de Vaines (1) (on m'a depuis assuré que non) a dit que le Premier Consul avait paru étonné de ce qu'elle avait dit que j'étais à six lieues de Paris, croyant que c'était dix, et qu'il a déclaré que, si j'avançais davantage, il me ferait prendre par quatre gendarmes et reconduire à Coppet. Tu vois que je supprime toutes les réflexions. De plus et bien de plus, Benjamin a été voir Fouché, qui lui a dit que, demain samedi 15 vendémiaire, quatre gendarmes viendraient me prendre ici pour me conduire de brigade en brigade jusqu'à la frontière ; il est vrai que les circonstances de ce discours me font croire qu'il était uniquement chargé de m'effrayer, car il répétait toujours : « Ce n'est pas du Consul que je sais cela : » mais comme il affirmait en même temps que cela serait, le bruit du tambour m'a fait assez mal ce matin. Tout cela est-il supportable ? Benjamin lui a fort bien répondu, mais l'autre a repris : Et vous, n'avez-vous pas reçu d'ordre ? — Non, a dit Benjamin, mais pourquoi en recevrais-je ? — Pourquoi, pourquoi ? Voilà une belle question ; est-ce qu'on demande jamais pourquoi dans ce pays-ci ? Au reste je n'ai pas entendu parler de vous. Si j'étais resté ministre (2), Mme de Staël n'avait rien à craindre, mais je lui ai bien dit que, moi dehors, elle avait perdu toute garantie. — Il envoie tous les huit jours chez Moreau pour lui annoncer qu'il sera arrêté, et il semble que sa police volontaire se fait ainsi maintenant. Pendant qu'il disait tout cela, il y avait chez lui un nommé Duperret, chef des gueux, qui est exilé à quarante lieues de Paris pour avoir dîné chez Faber ; la police de Dubois qui l'a trouvé là, l'a dénoncé.

(1) Il y eut un Jean de Vaines qui fut conseiller d'État et membre de l'Institut et sur lequel M. Masson a lu à l'Institut une intéressante notice. Il mourut en 1802. Peut-être cette Mme de Vaines était-elle sa femme.

(2) Le ministère de la Police ayant été supprimé en 1802, Fouché n'était plus en fonction, mais il continuait à faire de la police occulte. Dubois était préfet de police.

mais il réclame en déclarant qu'il était envoyé là comme espion de Fouché et l'on espère beaucoup pour lui que cette excuse sera reçue. Ah! mon ami, je ne puis rester dans un tel pays et si je t'y voyais, je croirais voir Clarisse chez Mme Saint-Clair : il y a de grands progrès dans ce genre-là depuis mon absence.

M. de Talleyrand a demandé au Consul de monter sur le vaisseau avec lui. Il paraît qu'on fera partir sept ou huit expéditions à la fois, et que celle dont on espère le plus c'est celle d'Irlande, quoiqu'il soit positif que Masséna est en disgrâce pour l'avoir refusée.

J'oubliais de te dire que Fouché a dit à Benjamin : « S'il y avait quelque chose contre vous, vous êtes bien sûr que je vous en avertirais. — Je vous prie en grâce de n'en rien faire, lui a dit Benjamin ; je veux attendre fermement et paisiblement tout ce qui peut m'arriver. » C'est de l'histoire et de l'histoire romaine que tout cela. Tu as remarqué la statue de Charlemagne. Au retour de l'expédition d'Angleterre, si elle réussit, il sera proclamé ; c'est ce qui me fait croire qu'il ne fera pas le Conseil de régence. Rien de nouveau avant ce temps : Cambacérès d'ailleurs, en son absence, ne signait pas une place d'huissier sans lui envoyer un courrier. Il était comique par la manière dont il variait ses objections aux ministres, et le tout en finissant toujours par dire qu'il y réfléchirait, qu'il avait besoin de se rappeler quelques faits ou d'interroger quelques personnes, etc. On dit pourtant, à présent, que Le Brun et Cambacérès sont ceux qui parlent le plus franchement.

Ce 2 octobre.

Je me sens, cher ami, tous les jours plus triste sur ma situation. On m'écrit sans cesse : Ne revenez pas ; vous seriez arrêtée, renvoyée, et cependant la maison où je suis est tout à fait inhabitable. Un jour de pluie la rend malsaine. Il faut donc qu'avant peu de jours je sache où je puis passer l'hiver, et cette seconde décision est plus importante que la première. Il paraît que l'on prépare un sénatus-consulte qui établirait un Conseil de régence en l'absence du Consul, dont Joseph serait le président ; on me renvoie à ce moment-là, mais je ne sais pourquoi. J'ai besoin de faire décider ce qui me concerne pendant que le Consul y est. Au reste, il ne part que dans quinze jours, il sera six semaines absent, reviendra et repartira ensuite pour la descente qui aura certainement lieu cet hiver. L'Espagne est pacifiée pour 18 ou 24 millions ; toute l'Europe est aux pieds du Consul. Je puis avoir une lettre de toi en réponse à celle-ci que je recevrai encore avant toute décision prise par moi, si tu veux bien m'écrire courrier par courrier. Le silence de Robert(1) est encore un chagrin pour moi. Je suis bien poursuivie par le malheur, cher ami, et toi seul m'empêches de succomber. Il n'est plus question d'aucune idée de paix et dix expéditions partiront à la fois de tous les ports de France. Il y a une haine contre les Anglais en

(1) Je ne sais qui est ce Robert. Mme de Staël se sert souvent de pseudonymes. Elle redoutait les indiscrétions de la poste dont elle évitait de se servir quand elle le pouvait.

France la plus nationale du monde. Talon (1) est au Temple, on dit qu'il a conseille a Massena de refuser de s'embarquer a Brest ; cela me paraît absurde mais enfin cela se dit. J'ai reçu un petit mot de toi en m'envoyant les lettres de Ferbert (2) dont la date était de la plus touchante bonté : *c'est demain lundi*. Ne m'envoie jamais que chez le notaire l'argent que je te demande de la part de Robert, pour diverses raisons. Ma petite se porte a merveille jusqu'à présent. L'air de France, physiquement, est si doux. — Adieu, cher ange, un mot de toi qui me guide ; je regrette bien Saint-Ouen à présent.

Le notaire vient me voir et me dit, par une lettre, que le Premier Consul a été content de la mienne, mais qu'il croit y avoir beaucoup accordé en me permettant d'être où je suis : mais je ne puis rester où je suis ; ainsi la difficulté est la même. Voici quelques détails de finances qu'il me donne. On place en terre à 4 pour 100, en maison à 4 et demi, en hypothèque à 8 ou 10, et tel est en général le taux de l'argent, qui est rare.

Gaudin a remis au Premier Consul le 1er Vendemiaire 200 millions d'obligations des receveurs généraux (valant 180 millions comptant. Tout ce qui se fait dans la marine est payé comptant. Quels moyens prodigieux ! Adieu encore une fois, mon ange ; ma tristesse augmente d'heure en heure, plus par des réflexions sur la vie en général que pour des malheurs particuliers. Adieu, j'écris toujours à cet ami dont je t'ai parlé chez M. Paschoud, mais il est si loin que, de trois semaines peut-être, il n'aura ma deuxième lettre.

Ferais-je bien de me mettre à Saint-Ouen, Clichy, ou quelque chose de pareil pour tout l'hiver ?

Ce 5 octobre.

J'ai un grand chagrin, cher ami, du silence de mes amis. Je me représente des accidens de tous les genres, ou l'oubli le plus cruel, et je regrette surtout beaucoup de n'être pas vivement attirée ailleurs dans un moment où le lieu que j'habite me déplaît tous les jours plus. Mon ange, il y a quelque chose de fatal dans ma destinée et le bonheur de t'avoir pour père était si grand qu'il a paru suffire à mon lot. Enfin, je ne veux pas de loin t'accabler encore de ma pesante tristesse. Il faut que je tâche, avant de te rejoindre, d'avoir rendu ma vie plus tolérable. Je serai en route pour Berlin dans quinze jours, ou paisiblement établie à Paris ou près de Paris. Je ne puis pas élever mes enfans ici. Je m'y ennuie ; il faut que je sorte de là. Je commence à croire que les partis décidés font plus de bien que tout le reste, et après avoir tout employé pour tâcher de me rétablir, il faut prendre un autre parti s'il est nécessaire plutôt que de languir ainsi.

Passons maintenant à quelques affaires d'argent. Tu sais que Louis a été saisi pour dettes. Eh bien ! c'est l'intérêt même que son maître y a pris qui a été cause du renouvellement de sévérité de M. Michel ; le maître a parlé avec hauteur ; aussitôt M. Michel a refusé tout accommodement et le pauvre domestique est malade et n'a pu obtenir des secours. Je voudrais à présent que son ami dont j'ai oublié le nom, le mari de la sourde et

(1) Antoine Omer Talon, de la grande famille parlementaire de ce nom, avait été compromis dans une assez obscure affaire. Il fut envoyé aux Iles Sainte-Marguerite.

(2) Ferbert était un banquier, créancier de M. de Staël.

muette, vînt à son secours; il me semble qu'étant de son état, il lui serait plus utile (1).

J'ai été attendrie jusqu'aux larmes, cher ami, de ton petit mot pour Albertine : *offre-lui mes respects, on ne refuse ce sentiment de personne.* Il n'y a que toi sur la terre qui puisse trouver les expressions qui remuent le cœur jusqu'au fond, et la petite, quand je le lui ai expliqué, en a pleuré. C'est une charmante créature, mais légère comme cela doit être à son âge. Sa santé est améliorée par l'air de France, et, si je pouvais lui donner des maîtres, elle y gagnerait sûrement beaucoup de grâces. Pour Auguste, il faut que je me décide à le mettre en pension ; il perd trop de temps avec moi. J'ai un peu commencé les affaires de la succession, mais la distance nuit à tout. J'ai seulement découvert une dette nouvelle de 22 mille livres à Hambourg et d'un M. Ferbert; des gens qui disent qu'ils n'ont pas un sol. Ce résultat est triste : cependant j'espère toujours arriver successivement à quelques arrangemens en ménageant ta pauvre fortune, source de notre vie à tous.

Cher ami, je t'aime avec un attendrissement qui me fait mal, et c'est à force de t'aimer que je te le dis moins ; il y a dans mon cœur, sur ce sujet, tant de tendresse que si je la remue trop, il faut mourir. *Élise et Henri* ont-ils paru (2) ? Veux-tu me permettre de réunir cette nouvelle à un recueil de nouvelles que je veux faire, et ne pas la faire vendre, mais seulement la donner, si elle est imprimée séparément. L'abbé de Montesquiou a reçu l'ordre en Gascogne, où il était, de ne pas revenir à Paris ; M. de Chateaubriand est tout à fait en disgrâce ; il a couru même le risque d'être arrêté parce qu'il avait écrit par un courrier à Mme de Beaumont qu'il était beaucoup mieux traité que le cardinal Fesch. Aussi quelle sottise d'écrire cela. Il ne paraît pas que l'affaire de la conquête du Portugal soit abandonnée ; cependant la Russie s'est alliée avec lui. Il y a des gens qui disent que nous sommes plus froidement avec la Russie ; moi, je crois que ce bruit vient de ce qu'on est ici extrêmement mécontent de M. de Markoff ; on le lui témoigne ouvertement. Je t'ai dit que M. Talon était au Temple. Tu sais combien c'est un mauvais sujet ; le Premier Consul s'est exprimé sur lui très vivement. As-tu reçu une lettre de mon ami Mathieu, le même jour que mon billet de Nangis. Il est si excellent pour moi que je désire que tu lui répondes, et lui aussi, je l'ai aperçu, le souhaite. Tu dois aller à Genève le 1er de novembre, tu me l'as promis. Avant ce temps, ce que je ferai sera décidé. Quant à l'argent que je pourrais me procurer chez M. Vandevehen, un homme très capable parmi ses prédécesseurs, à qui Monis avait rendu service à Genève autrefois, assure que son entreprise ne réussira pas, qu'il avait refusé d'entrer dans cette spéculation, il y a sept ans, parce qu'il la regardait comme mauvaise ; c'est un avis d'un grand poids. Quant à M. Récamier, personne ne me paraît avoir d'inquiétude sur lui.

J'ai écrit à Fornier (3) un petit billet pour l'informer de ma marche, mais rien de plus. Il a fait entrer mon homme bien mystérieusement et l'a chargé de bien des complimens pour moi, en ajoutant que c'était tout ce qu'il

(1) J'ignore également qui est ce Michel.

(2) C'était une petite nouvelle que M. Necker avait récemment composée.

(3) Fornier était un ancien ami de la famille Necker.

pouvait. Tu vois que ton ami est prudent. Adieu, toi qui n'as rien de ton ange qu'une protection plus désintéressée que celle de la jeunesse, adieu. J'ai besoin de te revoir bientôt, mais je voudrais que ce fut avec une existence suffisante non pour être heureuse, mais pour te donner tout le bonheur que je puis tirer de mon sein. J'ai écrit à mon oncle ce dernier courrier.

Tu me manderas si le libraire a payé le 18 vendémiaire.

Lis le dedans de l'enveloppe de cette lettre.

Maffliers devenait, comme on voit, de plus en plus pénible à Mme de Staël. Elle ne s'y sentait pas en sécurité. Elle s'y ennuyait : elle s'y s'attristait : elle rêvait toujours d'aller s'établir à Paris. Pour en obtenir la permission, elle avait recours à un protecteur dont elle s'exagérait la puissance, mais dont l'appui ne lui avait jamais fait défaut : au bon et fidèle Joseph Bonaparte. Depuis plusieurs années, elle était en correspondance avec lui. Elle savait qu'à plusieurs reprises, il avait pris sa défense auprès du Premier Consul. Elle crut pouvoir lui adresser la lettre suivante (1) :

Maffliers, ce mercredi 4 octobre.

Il faut, quoique à regret, mon cher Joseph, que je vous entretienne encore une fois de mes tristes affaires. Peut-être sera-ce la dernière. Je ne voulais de ma vie vous importuner par aucune sollicitation, mais c'est un des grands malheurs de la persécution de vous obliger à demander l'air qu'on respire comme les autres demandent des places et de la fortune. Mon notaire m'a prêté pour un mois une maison à peu près inhabitable, et, ce qui est plus sérieux, malsaine pour mes enfans. Il faut que je la quitte absolument et je ne puis tenir un fils de treize ans loin de tous les maîtres nécessaires à son éducation. Il faut donc que je sache où je puis passer l'hiver. Si je ne puis rester à Paris, il faut que je demande un passeport pour mener mon fils dans quelque université savante de l'Allemagne et je ne puis attendre, pour prendre un parti, que les chemins soient devenus impraticables. Il m'eût été bien plus doux de préparer mon fils pour l'École polytechnique que de me voir réduite à lui donner une éducation étrangère. Mais puis-je supporter plus longtemps l'injuste traitement que j'éprouve ? Permettez que je vous en présente le tableau. Je fais un roman, qui ne contient assurément rien qui puisse blesser le gouvernement. Ce roman est traduit dans toutes les langues de l'Europe. Dix journaux français sont chargés de l'insulter. La censure existe pour les pièces de théâtre. Deux

(1) Peut-être, à l'aide de documens que je possède et d'autres qui m'ont été obligeamment communiqués par le comte Primoli, héritier des papiers de Joseph Bonaparte, reviendrai-je quelque jour sur cette relation si honorable de part et d'autre. La lettre que je reproduis n'est qu'un brouillon. Je ne doute pas qu'elle n'ait été envoyée. Je dois dire cependant que l'original n'en a pas été retrouvé par le comte Primoli.

pièces sont jouées au Vaudeville. Dans toutes deux moi, dans l'une d'elles mon père et moi, nous sommes outragés personnellement. Un ancien ministre, une femme, la femme d'un ambassadeur, sont représentés sur le théâtre de leur vivant. Mon père, à son âge, et avec sa considération, écrit à Lebrun pour déclarer qu'il veut venir lui-même plaider sa cause à Paris. On lui répond que c'est à cause de son livre qu'on exile sa fille.

La moitié de sa fortune est entre les mains de l'État et l'on n'accorde, ni à lui ni à moi, la liberté de venir réclamer nous-mêmes ce qui nous est dû. Et tout cela pour quel crime ! Parce que j'ai exprimé, peut-être inconsidérément, mes opinions sur la liberté et la philosophie. Il est cruel de bannir de France, pour une telle faute, la famille entière de M. Necker et de ne se laisser détourner par aucune promesse pour l'avenir. On me répète des complimens dont je me passerais bien volontiers sur mon esprit, sur mon influence. Si je jugeais de ma supériorité par l'acharnement de mes ennemis, je devrais en avoir une grande idée. Mais vous qui me connaissez, ne savez-vous pas ce que je suis ? Vous qui auriez, si vous le vouliez, tant d'ascendant sur moi, ne savez-vous pas que je suis plus dominée que dominante ? Cet esprit, s'il existe, contenu, soumis en France, ne sera-t-il pas plus libre partout ailleurs ? Et vous qui connaissez si bien le cœur humain, n'êtes-vous pas certain que j'ai à présent le plus sincère désir de reconquérir cette bienveillance du gouvernement qui peut seule m'assurer le repos et la France.

Pardon de cette longue lettre, mon cher Joseph. Mais si vous avez conservé quelque bonté pour moi, c'est le moment de venir à mon secours. J'irai certainement à Paris avant le départ du Premier Consul, car, en son absence, je serais exposée au zèle de la police. Ayez donc la bonté en retournant à Paris de le préparer à m'y laisser. En m'abandonnant, vous me forcerez à quitter la France. Vous aurez perdu dans ce pays la personne du monde qui, dans toutes les circonstances, vous serait le plus tendrement et le plus vivement dévouée. J'ose vous prier de garder cette lettre pour vous seul. Je ne l'ai point calculée pour être montrée. Mathieu, qui a été pour moi ce qu'il est, un ange tutélaire, un véritable envoyé du ciel, m'a promis de me rappeler au souvenir de Mme Julie. Elle ne cesse, je le sais, d'être parfaitement bonne pour moi. Quoique je sois votre voisine, je n'ai pas osé aller vous voir. J'aurais pourtant donné beaucoup pour passer une heure seule avec vous le matin, car j'ai beaucoup de choses à dire qui ne s'écrivent point. Quand donc vous verrai-je librement ? Le Premier Consul ne sait-il donc pas que, pour obtenir un tel plaisir, je me ferais volontiers la personne la plus prudente de la République.

Mme de Staël ne nourrissait cependant pas beaucoup d'illusions sur l'efficacité de cette intervention, car, deux jours après, elle écrivait à son père :

Ce 14 vendémiaire 1803 (1).

Je suis triste, cher ami, et très triste. Mon opinion est que je serai en

(1) Les lettres précédentes sont datées suivant l'ancien calendrier : cette lettre et la suivante selon le nouveau. Le 14 vendémiaire correspondait au 6 octobre.

Allemagne dans quinze jours. Peut-être vois-je en noir ; peut-être tout se passera-t-il mieux que je ne l'espère, mais je suis décidée à sortir de la situation où je suis. Il n'y a pas de jour que l'on ne vienne me dire : « Le Premier Consul va vous envoyer des gendarmes même ici, ou si vous prenez une maison près de Paris, ou si vous allez à Paris conduire votre fils en pension. » Cette vie est insoutenable : on n'ouvre pas ma porte que je ne pâlisse ; il ne passe pas un homme à cheval dans la rue que je ne le croie un gendarme. Cette vie n'est pas supportable et tout le monde est d'accord avec moi sur la nécessité d'en sortir d'une manière quelconque. Tu ne peux pas croire, à présent que je n'ai pas de nouvelles de l'objet qui m'intéresse et que j'ai repris à l'habitude de ce qui m'entoure, tu ne peux pas croire, dis-je, que ce ne soit pas avec une grande douleur que je prends le parti du départ, mais je le prendrai, et tu sauras, par des détails que je t'écrirai, si je ne devais pas le prendre. Je crois fermement que les lettres retardent parce qu'elles sont ouvertes. Cependant, pour en juger, remarque celle que j'ai donnée au notaire et qui a dû partir lundi 10 vendémiaire, pour arriver hier vendredi 14 vendémiaire. Je finirai cette lettre après avoir vu un homme de mes amis que j'attends ce soir. On me montre sûrement parmi mes amis beaucoup d'intérêt, mais cela n'est qu'une douleur de plus, si le sacrifice est nécessaire. Le Conseil d'État a ratifié quatre exils à 20 lieues de Paris : MM. de Laval, de Choiseul, de Montesquiou et Archambault de Périgord, frère de M. de Talleyrand. Il me semble qu'il y a de la tristesse partout : c'est peut-être parce que j'en ai beaucoup moi-même. Joseph a été parfaitement bon pour moi. Ce que je puis te dire avec vérité, c'est qu'un de nos amis, Natural, a bien gagné, s'il était possible qu'il gagnât, par sa dernière affaire ; tout le monde me l'a dit, ainsi tu peux tirer sur lui.

Mme de Staël n'avait pas tort de voir en noir. L'orage dont elle se savait menacée et dont elle pressentait l'approche finit par éclater. Dans les *Dix années d'exil*, elle attribue son malheur à une rivalité de femmes de lettres. Ce serait Mme de Genlis, — qu'elle ne nomme cependant pas, — qui, cherchant à se faire valoir aux dépens d'une autre femme plus connue qu'elle, vint dire au Premier Consul que les chemins étaient couverts de gens qui allaient lui faire visite. D'après la lettre qu'on va lire, ce serait au contraire une certaine Mme de Vaines qui aurait fait une maladresse, peut-être volontaire, et qui aurait attiré, sur son séjour à Maffliers, l'attention du Premier Consul. Quoi qu'il en soit, la foudre tomba sur sa tête.

14 vendémiaire.

Ho bien! mon ami, le plus affreux est arrivé. Mme de Vaines a dit au Premier Consul, à ce qu'on prétend, que Maffliers n'était qu'à six lieues de Paris, et, sur cela, il a écrit au Grand Juge cette lettre-ci : « Je suis informé que Mme de Staël est arrivée à Maffliers près de Beaumont. Vous aurez à lui faire savoir par ses amis et de manière à éviter l'*éclat* que si, le 15 vendé-

miaire, elle est encore dans cet endroit, elle sera reconduite par des gendarmes à la frontière. Mon intention est qu'elle ne reste pas en France. »

Mme de Staël n'ajoutait rien à cette lettre dont la brièveté même montre le trouble où elle était plongée. J'incline à croire qu'une lettre du lendemain ou du surlendemain a dû être perdue, lettre par laquelle elle informait son père d'une dernière démarche que Joseph Bonaparte avait tentée en sa faveur et de la réponse de celui-ci qui était ainsi conçue :

Paris le 15 vend. an 12.

Madame,

J'ai reçu vos lettres; j'ai été ce matin expressément à Saint-Cloud. J'ai fait tous les efforts que vous aviez droit d'attendre des sentimens que vous me connaissiez, mais je ne crois pas avoir réussi. Le Premier Consul a terminé la conversation en me disant : *Je verrai le Grand Juge ce soir.* Agréez, madame, le vif regret que j'éprouve de n'avoir pas mieux répondu à la confiance que vous me témoignez, et que je mérite par l'amitié que je vous ai vouée.

Ainsi prévenue, Mme de Staël ne croyait pas pouvoir rester à Maffliers. Elle acceptait l'hospitalité d'une femme « vraiment bonne et spirituelle (1), » dit-elle dans les *Dix années d'exil,* et elle ajoute : « La nuit, seule avec une femme dévouée, depuis plusieurs années à mon service, j'écoutais à la fenêtre si nous n'entendions point le pas d'un gendarme à cheval; le jour, j'essayais d'être aimable pour cacher ma situation (2). » C'est de cette retraite, où elle se tenait cachée, qu'elle écrivait à son père la lettre suivante :

Ce lundi soir, 10 octobre 1803.

Voilà ma lettre et la réponse de Joseph, mon ami. Le mot : *Je verrai le Grand Juge* a été suivi de la confirmation de l'ordre, et j'attends d'heure en heure la lettre du Grand Juge; quand je l'aurai, je demanderai un passeport et je partirai. Ainsi, dans quatre jours, je serai en route très probablement; je supprime les réflexions, nous nous entendons, mais je suis comblée d'amitiés douces et déchirantes et je me soutiens; je t'en *(sic)* conjure d'éprouver le même mouvement. Dans six mois, nous serons réunis et pour longtems je l'espère, mais je t'aurais porté une tristesse qui m'aurait empêché de te rendre heureux. Cher ange, je t'embrasse comme mon ami, comme mon soutien, comme mon espoir, et je te promets d'être digne de toi par mon courage. Ma fille est un peu malade, mais j'espère que ce ne sera rien et que nous partirons très bien portans. Ma première lettre te dira où il faut

(1) Cette femme était Mme de la Tour.

(2) *Dix années d'exil.* Nouvelle édition, p. 95.

m'écrire. Il me semble que déjà tu pourrais m'écrire quelques lignes qui me parlassent de ta santé sous l'enveloppe de M. Turckheim banquier à Strasbourg. J'ai besoin de savoir le plus tôt possible que cette nouvelle peine ne t'a pas trop affecté, mon ami; songe que tu es mon unique recours dans la vie et ne m'ôte pas la possibilité d'exister en te faisant du mal. Adieu: à jeudi pour ma dernière lettre d'ici, très vraisemblablement.

Ce mercredi 12 octobre.

Ma position est toujours la même, cher ami: aucun ordre ne m'est arrivé, aucune lettre, et quelquefois j'espère de ce silence; mais la position n'en est pas moins très cruelle et très incertaine, et je ne sais pas véritablement ce que je dois faire pour en sortir. M. Teinat (1), très obligeamment, m'offre sa maison pour cet hiver et je m'y établirais si je croyais le pouvoir à dater du 1er novembre, mais que décider dans une situation si bizarre? Ah! si tu étais là, je te consulterais, mais, seule, je ne sais que faire, et mille pensées agitent mon âme. Mes amis cependant sont très bien pour moi, et je crois pouvoir remarquer une amélioration, même dans la bienveillance que je pourrais me flatter d'inspirer. Voilà tout ce qui me soutient. D'ailleurs, je serais bien triste; je fais des préparatifs pour mon départ, tout en espérant que ce départ n'aura pas lieu. Le Premier Consul revient quelquefois, quand il sent lui-même qu'il n'y a pas de torts dans la personne qu'on avait accusée auprès de lui. On m'a dit depuis hier que c'est un certain Louis de Traz qui m'a fait mal auprès de lui; en vérité, je ne sais pas pourquoi. J'ai bien peu le courage de te dire des nouvelles; la seule que je sache c'est que l'ambassadeur russe n'a pas été invité à Saint-Cloud dimanche dernier et qu'il est en disgrâce ouverte pour avoir fait, dit-on, des réclamations peu mesurées sur un nommé Christin qu'on dit Suisse ou Français, je ne sais pas bien lequel. Du reste, comme je ne vois presque personne, je suis et je serais, si je restais, bien étrangère à tout ce qui se passerait. Je finirai cette lettre ce soir.

Rien de nouveau, cher ami, je ne puis croire que, le courrier prochain, ma situation soit la même, mais j'ai passé deux jours avec mes amis pendant lesquels je me suis fait un moment illusion sur mon sort. T'ai-je assez dit que Joseph s'était conduit comme l'ami le plus généreux? Il paraît aussi que Lebrun s'est montré ton ami et le mien. Peut-être le Premier Consul daignera-t-il croire que je suis décidée à ne pas dire un mot qui puisse lui déplaire; peut-être aussi que le mieux que j'éprouve est celui qui précède la dernière peine. Enfin, cher ami, je saurai la supporter: ne sois donc pas inquiet; tout ce qui ne sépare pas pour longtemps ne doit pas déchirer le cœur. — Adieu, j'ai reçu le livre de musique, je voudrais savoir si la mienne est arrivée.

Elle suspendait sa lettre et reprenait quelques heures après:

Desmarets, le premier commis du Grand Juge, a été chez M. de Montmorency, qui a refusé formellement de se charger de cette commission. Le

(1) M. Teinat occupait Saint-Ouen que lui avait loué M. Necker.

viens d'écrire au Consul pour lui demander un passeport pour l'Allemagne, et huit jours à Paris pour avoir le temps d'avoir de l'argent et de faire voir Albertine à un médecin; je lui offre encore de passer l'hiver à Saint-Ouen que M. Teinat me cède, et Joseph, à ce que je crois, portera cela ce matin. J'en attends le résultat sans espoir, et j'ai bien de la peine à ne pas perdre la tête de désespoir. Pauvre ange! d'une manière ou d'une autre, je te reverrai bientôt. Pouvais-tu t'attendre que ta fille et ses deux enfans seraient pris par des gendarmes? J'irai passer l'hiver en Allemagne, mais je te rejoindrai au mois de juin au plus tard. J'ai écrit au Consul que tu viendrais peut-être toi-même ici demander quel crime a commis ta famille pour être aussi barbarement traitée; je lui ai écrit qu'il me donnait une ligne dans son histoire. Ce n'est pas de lui tout cela, mais on l'anime et il se laisse faire; il n'aurait eu personne autour de lui de plus reconnaissant que moi s'il m'avait accordé ce que la plus simple justice exigeait. Cher ami, envoie-moi ta bénédiction; jamais je n'en eus plus de besoin. Je suis cachée dans une maison. Auguste est resté chez moi avec des domestiques; ils pleurent ces pauvres enfans et ne conçoivent pas quel crime a commis leur mère. Je finirai cette lettre dans quelques heures et je l'enverrai à Paris.

Comme on le voit, Mme de Staël ne pouvait concevoir que le Premier Consul nourrît une pareille animadversion contre elle. M. Necker n'y pouvait croire non plus.

Je te plains, ma bonne amie, de ta situation, écrivait-il à sa fille, et je trouve le Consul heureux en tout si, parmi les trente millions d'hommes qui sont sous sa domination, nous sommes les deux qui méritions le moins d'égards... Je ne reviens pas de voir Buonaparte, qui a tant à demander à la reconnaissance publique, négliger si fort un ancien serviteur de la France. Je n'ai rien vu ni dans ses discours, ni dans sa physionomie qui annonçât de la dureté. Je te l'ai dit plusieurs fois, il y a quelque impulsion dans tout cela.

L'admiration que lui inspirait le Premier Consul ne recevait cependant aucune atteinte des procédés dont avait à se plaindre sa fille. « Qu'il est habile, qu'il est grand homme, ce Consul, écrivait-il encore à celle-ci, et je vois avec plaisir que, nonobstant les coups d'épingle qu'il te donne, tu lui rends hautement justice. » Aussi dut-il approuver le parti que prit Mme de Staël d'écrire une seconde fois à Bonaparte. Cette lettre a été plusieurs fois citée. Je crois devoir la reproduire encore. Le brouillon en est à Coppet (1).

Citoyen Consul,

Je vivais en paix à Maffliers, sur l'assurance que vous avez bien voulu

(1) Cette lettre a été publiée pour la première fois dans *Coppet et Weimar*, par Mme Lenormant, d'après une copie que Mme de Staël avait dû laisser entre les mains de Mme Récamier.

me faire donner que j'y pouvais rester, lorsqu'on est venu me dire que des gendarmes devaient m'y prendre avec mes deux enfants. Citoyen Consul, je ne puis le croire, vous me donneriez ainsi une cruelle illustration. J'aurais une ligne dans votre histoire.

Vous perceriez le cœur de mon respectable père qui voudrait, j'en suis sûre, malgré son âge, vous demander quel crime j'ai commis, quel crime a commis sa famille pour éprouver un si barbare traitement. Si vous voulez que je quitte la France, faites-moi donner un passeport pour l'Allemagne, et accordez-moi huit jours à Paris pour avoir de l'argent pour mon voyage et faire voir à un médecin ma fille, âgée de six ans, que la route a fatiguée. Dans aucun pays de la terre une telle demande ne serait refusée.

Citoyen Consul, il n'est pas de vous le mouvement qui vous porte à persécuter une femme et deux enfans; il est impossible qu'un héros ne soit pas le protecteur de la faiblesse. Je vous en conjure encore une fois; faites-moi la grâce entière; laissez-moi vivre en paix dans la maison de mon père, à Saint-Ouen; elle est assez près de Paris pour que mon fils puisse suivre, lorsque le temps en sera venu, les cours de l'École polytechnique et assez loin pour que je n'y tienne pas de maison. Je m'en irai au printemps, quand la saison rendra le voyage favorable pour mes enfans.

Enfin, Citoyen Consul, réfléchissez un moment avant de causer une grande douleur à une personne sans défense. Vous pouvez par un simple acte de justice m'inspirer une reconnaissance plus vraie, plus durable que beaucoup de faveurs peut-être ne vous vaudront pas.

Après avoir, toujours par l'intermédiaire de Lebrun, fait parvenir cette lettre au Premier Consul et passé quelques jours à Saint-Brice, chez Mme Récamier, Mme de Staël retournait à Maffliers pour y attendre le résultat des démarches que tentait Joseph Bonaparte en sa faveur. Le 14 octobre, elle écrivait à son père :

Joseph a dû parler avec intérêt pour moi, mais je n'en espère rien et je suis convaincue que ma première lettre sera pour te dire de m'écrire à Strasbourg poste restante; la coupe qu'on me fait boire est amère. Mon ange, le Premier Consul a dit que tu avais fait un deuxième ouvrage nouvellement; tu sais si cela est vrai, mais les Petites Affiches ont remis un extrait de l'ancien. Lebrun a été bien, à ce qu'il paraît, car le Premier Consul lui a dit : « Vous avez tort de les défendre; ils sont mal pour vous. » Je ne sais où prendre de l'argent ni une voiture; la tête me tourne; mon cœur me portait bien vers toi, mais tout le monde est d'avis qu'après avoir dit que je voulais aller en Allemagne, je dois y persister; mon ange, ils sont bien durs pour nous, mais, quand je serai dans tes bras, je l'oublierai. Veux-tu bien donner cette lettre à M. R.

J'ai reçu, mon ange, deux lettres de toi, l'une à Maffliers et l'autre à Paris et, comme je te l'ai dit, le livre de musique que je désirais. Ma situation est encore la même aujourd'hui, mais elle devient à chaque heure plus pénible par les peurs continuelles que l'on me fait. Je ne puis pour-

voir cependant comment il serait possible que le Consul voulût que je partisse et qu'il ne me le fît pas écrire par le Grand Juge ; c'est un moyen si simple et je ne sais pas le degré de vérité que peuvent avoir toutes les choses qu'on me redit. J'en suis restée au dernier mot dit à Joseph : « Je verrai ce soir le Grand Juge, » et, ne recevant aucun ordre, il me semble que je dois attendre. Cette situation n'en est pas moins la plus cruelle en ce genre qu'on puisse imaginer. Il paraît que ce moment est fâcheux, que les exils se multiplient ; on cite aujourd'hui Le Noir ex-lieutenant de police. Il y a de l'agitation dans les esprits, non assurément contre le gouvernement, mais parce qu'on répète toujours que le Premier Consul est mécontent. Mais moi, juste ciel ! avec la vie que je mène et que je veux mener, quelle importance puis-je avoir ! Le Consul est si sûr de ses succès ; indépendamment de ses talens, ses moyens sont immenses. On dit que le budget présentera 280 millions pour la Marine et 310 pour la Guerre ; avec de tels moyens, l'Europe n'est qu'une province, mais je voudrais avoir un coin pour respirer dans cette province. Je t'ai écrit tous les courriers et avec une exactitude extrême pour les heures, car ce n'est jamais la même personne qui a remis mes lettres ; tu peux juger ainsi de leur exactitude. Si je vais à Francfort, pourras-tu m'y faire parvenir avec certitude les parures que je désire ; je le désirerais assez. On vient de me dire encore que je recevrai l'ordre demain, mais avec toutes sortes d'égards matériels ; je l'attends. Il se répand que la reine d'Angleterre a déclaré que, le roi étant en démence depuis deux ans, tous ses actes appartiennent à cet état, et qu'en conséquence on croit à la paix et l'on a donné quelques ordres en conséquence. Ce serait un nouveau trait de l'inexprimable bonheur du Premier Consul. Pourquoi ne veut-il pas que tous les cœurs soient heureux de sa joie ? Adieu, mon ange ; quoi qu'il arrive, j'ai de la force pour le soutenir, et il n'arrivera rien que de civil dans le sens donné à ce mot.

Ce fut le lendemain de cette lettre qu'elle reçut l'ordre tant redouté. Comment ne pas se reporter au récit des *Dix années d'exil :*

J'étais à table, avec trois de mes amis, dans une salle où l'on voyait le grand chemin et la porte d'entrée. C'était à la fin de septembre (1). A quatre heures, un homme en habit gris, à cheval, s'arrête à la grille et sonne. Il me fit demander. Je le reçus dans le jardin. En avançant vers lui, le parfum des fleurs et la beauté du soleil me frappèrent. Les sensations qui nous viennent par les combinaisons de la société sont si différentes de celles de la nature ! Cet homme me dit qu'il était le chef de la gendarmerie de Versailles, mais qu'on lui avait ordonné de ne pas mettre son uniforme dans la crainte de m'effrayer. Il me montra une lettre signée de Bonaparte, qui portait l'ordre de m'éloigner à quarante lieues de Paris dans vingt-quatre heures, en me traitant cependant avec tous les égards dus à une femme d'un nom connu. Il ajoutait qu'étant étrangère, j'étais soumise à la

(1) Écrivant neuf années après, Mme de Staël se trompe ici de mois ; c'est octobre qu'elle aurait dû dire.

police... Je répondis à l'officier de gendarmerie que parti dans vingt-quatre heures convenait à des consuls, mais non pas à une femme et à des enfans, et, en conséquence, je lui proposai de m'accompagner à Paris où j'avais besoin de passer trois jours pour les arrangemens nécessaires à mon voyage. Je montai dans ma voiture avec mes enfans et cet officier qu'on avait choisi comme le plus littéraire des gendarmes. En effet, il me fit des complimens sur mes écrits. « Vous savez, monsieur, lui dis-je, que cela me mène d'être une femme d'esprit; déconseillez-le, je vous prie, aux personnes de votre famille, si vous en avez l'occasion. » J'essayais de me monter par la fierté, mais je sentais la griffe dans mon cœur.

Elle avait la griffe dans le cœur en effet, et elle devait la sentir pendant toute la durée de son exil. Elle passa quelques jours à Paris, rue de Lille, et, de là, elle adressait à son père les trois lettres suivantes :

17 octobre.

Voilà où en était mon pauvre journal, cher ami, lorsque j'ai éprouvé tous mes malheurs. J'ai passé huit jours chez Mme Récamier qui a été un ange pour moi, et je m'y suis très malheureusement repris d'un goût très vif pour la France. Le coup qui m'a frappé a failli me tuer et, sans toi certainement, il l'aurait fait. Je sens que je ne peux vivre hors de cette France. Quel charme dans la conversation! comme on s'entend! comme on se répond! Quelle affection toi et moi nous aurions trouvée dans les subalternes mêmes : j'en ai vu des traces au milieu de mon malheur : l'officier de gendarmerie qui est venu me signifier l'ordre, me parlait de toi et même de moi avec les plus grands éloges. Dubois a évité de se charger de l'ordre : enfin tout le monde autour de lui a été contre, et il a dit lui-même qu'on avait employé tout ce qui avait du pouvoir sur lui. Il a parlé de ton ouvrage deux ou trois fois avec amertume, mais jamais il n'a dit un mot sur ton arrivée ici, ce qui me persuade ce que j'ai toujours cru, c'est qu'elle ne rencontrerait point d'obstacle. Mais cependant il est vrai qu'il te hait plus que moi, car il a dit sur ton ouvrage : « C'est une action immorale, » et l'on dit qu'il a montré de l'humeur à la phrase de ma seconde lettre où je disais que tu viendrais toi-même. Cet ouvrage lui a fait une impression terrible, car il est vrai qu'on l'a loué ici parmi les gens éclairés, que cela a pu lui déplaire. Il a répété sur moi à Junot, à son frère, à tout ce qui lui a demandé de me laisser : « *Je n'ai rien contre elle, mais elle monte les têtes, vous le voyez bien, puisque tout ce qui m'aime s'intéresse à elle, quoiqu'ils sachent bien qu'elle ne m'aime pas.* » Ensuite il a prétendu que, pendant les huit jours que j'avais passés chez Mme Récamier, j'avais fait des plaisanteries sur son gouvernement, que j'avais dit par exemple que les dames de sa famille faisaient allonger la queue de leur robe, que les Conseillers d'État l'approuvaient, mais que les laquais se croisaient à la porte. Lettre que je n'ai jamais dite, mais qui a été dite devant moi, entre six personnes, ce qui prouve comme on vit.

On a dit que je m'intéressais à Moreau et qu'en cas de malheur, ce ne

serait pas à Joseph, mais à Moreau que je souhaiterais le Consulat. Se fait-on l'idée d'inquiétudes pareilles dans le gouvernement quand la nation, sans être contente, est cependant si tranquille? Ce pays réunit tout ce qui peut plaire et tout ce qui peut agiter. On y répand tous les jours le bruit d'un nouvel exil : on disait M. de La Fayette, je n'en crois rien, mais cela te montre la disposition.

18 octobre.

Cette descente, que personne ne croit possible, agite les esprits des gouvernans. Il paraît que le Premier Consul dit que l'opposition, appuyée du prince de Galles, est pour lui en Angleterre et lui en ouvrira les chemins ; je ne crois pas cela : mais il dit affirmativement qu'il sera à Londres en germinal, et ceux qui l'entourent, Sebastiani, etc., ajoutent que, cette expédition finie, le monde est à eux et qu'il faut bien que la destinée des Français égale celle des Romains.

Adieu. De Bray a été très bon pour moi. Junot, Mme Récamier et Joseph, l'admirable Joseph, vient de m'inviter à aller à Morfontaine. Bizarre destinée d'être exilé par le frère et d'aller chez le frère. Mais en général, il faut que l'opinion soit moins favorable au gouvernement puisque, dans cette occasion, on m'a témoigné tant d'intérêt. Le Premier Consul a dit à un de mes amis qui lui parlait des salons de Paris et qui l'assurait qu'ils ne faisaient que parler, mais qu'ils ne criaient pas : *Si la guerre devient sérieuse, il faudra qu'ils parlent bien bas.*

M. de Lucchesini[1] m'a écrit que la princesse de Radzivill désirait beaucoup ma présence à Berlin : M. de Markoff m'a donné une lettre de recommandation pour Berlin ; mais j'ai une idée confuse que cette Allemagne est composée d'hommes bien peu courageux. Il y a ici un M. Kandoler qui m'a demandée autrefois en mariage et qui est député d'Hanovre, à Paris ; il est venu me voir comme on se dévoue, et il a été si effrayé de son action qu'il a écrit à M. de Talleyrand pour l'en prévenir. Cependant un succès en Allemagne me ferait du bien ici. M. de Markoff a réclamé Christin et depuis ce moment il a été mis au secret. Le Consul lui a dit à l'audience : *Monsieur, vous réclamez un fort mauvais sujet et vous ne l'aurez pas.* Il s'est plaint ensuite de ce que M. d'Entraigues, qui lui devait la vie, écrivait contre lui et était protégé par la Russie : il a déclaré qu'il le ferait chasser de Dresde. M. de Markoff l'a prié assez vivement de ne pas lui parler d'affaires en public et, depuis ce temps, ils sont brouilles. Il paraît aussi que la Russie s'oppose à la descente et n'a jamais cédé sur le Piémont, se réservant d'en faire un sujet de plainte si cela lui convenait, mais la terreur qu'il inspire est inconcevable : il dit sans cesse qu'il est à cinq jours de Berlin, à huit jours de Vienne, et c'est la réponse à toutes les objections ou représentations qui lui sont faites. La terreur qu'il inspire est telle qu'un homme me disait qu'un aveugle dans la grande galerie de Saint-Cloud se croirait seul

[1] Lucchesini était l'ambassadeur du roi de Prusse. La princesse Antoine Radzivill, née Louise de Prusse, dont les souvenirs ont été publiés sous ce titre : *Quarante-cinq années de ma vie*, par la princesse Radzivill, née Castellane, devait en effet faire, l'année suivante, bon accueil à Mme de Staël.

quand le Premier Consul ne parle pas, tant le silence est profond. Il emploie toujours Fouché qui a été médiocrement pour moi dans cette affaire.

Toutes les dames de la famille ont à présent une dame d'honneur, excepté la femme de Joseph qui conserve la plus touchante simplicité au milieu de tout cela.

Il y a eu une flottille de dispersée en passant du Havre à Boulogne et vraiment tous les détails de cette descente sont si misérables qu'on ne peut concevoir comment il y a lui-même confiance ; on ne se fait pas d'idée cependant de son activité dans ce genre. Il mesure lui-même des bateaux plats, un pied à la main, se fait raconter par M. de Talleyrand tout ce qui se passe dans la société, nomme tout, décide de tout et l'on croit avoir un vent impétueux qui vous souffle dans les oreilles quand on est près de cet homme-là. La conscription est exercée avec une rigueur inouïe ; on envoie en prison, hors de France, dans les citadelles, avec la plus grande facilité, et l'on est abasourdi tellement par sa volonté et par son agitation que personne ne reprend haleine.

Chénier a tout à fait tourné ; il se fait faire des manchettes de dentelles, se moque de ce que Sieyès n'est pas mis avec assez de goût ; enfin, c'est le Turcaret des poètes. Comme l'espèce humaine est misérable ! Mais je ne puis te dire combien ce qui m'entoure me semble de choix. Mme Bonaparte n'a pas été trop bien pour moi ; on dit que c'est parce qu'elle n'aime pas Joseph, mais je crois que le prétendu propos des queues de robe l'a choquée.

Un Irlandais qui est ici, O'Connor, l'un des insurgés d'Irlande, a déclaré qu'il voulait bien de six mille Français pour les aider, mais pas de vingt parce qu'ils pourraient les subjuguer. Je ne vois aucune chance pour la descente que s'il était vrai que le prince de Galles et son parti la favorisassent. J'ai vu ici un membre de l'opposition, M. Green ; il est certain qu'ils sont faibles dans leurs propos, et que leur teinte anglaise est bien pâle.

Cher ami, cher ange, adieu ; voilà une lettre qui est causer, mais il reste encore bien des récits d'angoisses que je réserve pour le temps où elles seraient diminuées.

Paris, mardi 18 octobre (1).

Une légère indisposition m'a retenue ici aujourd'hui, cher ami ; je ne pars que demain à 9 heures, et, ce qui prouve l'horreur de ma situation, je ne sais pas encore de quel côté je tourne mes pas ; je sais seulement que deux fois par jour, j'ai la visite de mon gendarme déguisé qui ressemble à la Barbe bleue qui criait : « Descendras-tu tout à l'heure ? » Il m'est revenu de tous les côtés que le Premier Consul a dit que je pouvais rester à Bordeaux, à Lyon, dans une grande ville de France, mais pas à Paris ni aux environs. Reste à savoir s'il consentirait à vingt lieues de Paris et voilà ce que mes amis vont demander pour moi. Je m'arrêterai sur la route de Strasbourg, pour savoir le résultat de cette demande ; si elle m'était accordée, je m'y résignerais pour ne pas déchirer ces liens de France qui, à chaque heure, semblent se rester

(1) Les deux lettres portent la même date, soit que Mme de Staël ait fait erreur, soit qu'elle ait écrit deux lettres le même jour.

rer davantage autour de mon cœur et de mon imagination. Je crois rêver quand je me vois entourée de mes amis, dans un appartement charmant où je pourrais mener des jours si doux, recevant mille fois plus de témoignages d'affection que je ne pouvais m'en flatter, et condamnée à tout quitter demain. C'est la mort en miniature cela.

Si tu étais là, ce serait impossible, mais aussi cela ne serait pas. Peux-tu te représenter les tourmens d'incertitude qui m'ont déchirée? j'aurais donné tout au monde pour te rejoindre, mais j'ai une si invincible horreur pour le pays que tu habites que, dans l'état où je suis, je ne pourrais en triompher. Si tu avais été à Lyon, partout ailleurs que là d'où je viens de partir. Enfin je ne sais rien, absolument rien encor de ce que je vais faire et je fermerai peut-être cette lettre sans pouvoir rien y ajouter de décisif. Je t'ai écrit tous les courriers depuis que cette crise est commencée; il se peut que, le courrier prochain, je manque l'heure de la poste.

Parmi les réformes que je fais parmi mes gens, je renvoie Frédéric dans son pays: tu auras des bontés pour lui comme tu en as eu pour le libraire, n'est-ce pas, s'il t'écrit pour te demander de l'argent. Il retourne en Normandie après-demain; Olive en a eu soin. Cher ami, je passe par toi pour prier Dieu; fais recevoir mes vœux par ton angélique protection.

Mercredi matin.

Je pars pour aller chez un ange protecteur, l'aimable sœur dont je t'ai parlé, et de là je me déciderai.

Le lendemain, Mme de Staël partait pour Mortfontaine. C'est un trait singulièrement honorable de la part de Joseph Bonaparte que de lui avoir, en un pareil moment, offert l'hospitalité, alors qu'il risquait d'attirer sur lui-même la colère du Premier Consul. Elle avait raison d'écrire à son père que sa situation était singulière.

Mortfontaine, 21 octobre.

Singulière date pour ma situation, cher ami; elle prouve au moins que je n'ai pas conspiré et je conserve encore l'espoir qu'on me laissera à vingt lieues de Paris, comme tous les autres exilés; je te manderai si cela est obtenu, non par le premier courrier, mais le second. Il est vraisemblable que ma vie errante m'empêchera de te donner de mes nouvelles avant deux jours. Joseph m'a confirmé que le Premier Consul croyait avoir les plus graves raisons de se plaindre de ton ouvrage. Puis-je écrire qu'il a dit : que cet ouvrage était pour le faire tuer, toi qui l'admires plus que personne, et quand, entre autres motifs, j'ai objecté le mot de l'*homme nécessaire*, on m'a dit que cela voulait dire : l'homme sans lequel ce gouvernement ne pourrait pas subsister, et qu'il fallait tuer pour faire tomber ce gouvernement. Je te demande si une interprétation de ce genre est possible quand tout le monde a compris que tu voulais dire : l'homme nécessaire à la France. Enfin, je ne sais pas ce qu'il y a à faire pour persuader le Premier Consul sur ce

sujet, mais il est certain qu'il a reçu sur le livre l'impression la plus vive et la plus fausse en même temps. — Je saurai dans deux ou trois jours mon sort, et si c'est en Allemagne que je vais ou à vingt lieues que je reste. Je n'ai point admis d'intermédiaire à cet égard, car je ne vois pas bien de quel avantage serait pour moi d'aller à Lyon ou à Bordeaux; j'y serais oubliée comme à Genève, et je serais loin de toi, et j'aurais à faire à une société scabreuse et inutile qui exigerait de moi des soins et des craintes sans me rapporter aucune espèce de profit. Ma première lettre te dira donc ce que je deviens; ah! quelle vie j'ai menée depuis quinze jours!

Je reçois tes délicieuses lettres: cher ami, positivement, je ne veux pas mon cousin à Strasbourg, mais je le prie de m'épargner cela avec une adresse parfaite. Tu peux dire qu'il se peut que, de Strasbourg, j'aille en Suisse et que je t'écrirai de là ce que je ferai. Tout, excepté qu'il vienne; je serais extrêmement triste d'une obligation sans bonheur, et il n'y en aurait pas le moindre pour moi. Je te supplie aussi de ne penser à aucun voyage pour toi; le seul qui m'est venu dans la tête, c'est Lyon ou le Midi, mais j'y vois encore de grands inconvénients de fatigue pour toi, et, très vraisemblablement, je me déciderai à Strasbourg, sur les nouvelles que j'y aurai, si, comme je l'espère encore, je n'obtiens pas les vingt lieues. — Tu auras de mes nouvelles le premier courrier.

Prends garde, je t'en conjure, de me mettre bien avec mon cousin et ma cousine.

Les démarches de Joseph Bonaparte et des autres amis de Mme de Staël échouaient. L'ordre, tant redouté, arrivait enfin, cette fois formel. On devine dans quel désespoir cet ordre la jetait.

Paris, le 24 septembre [1]

L'ordre est arrivé, cher ami, et tous les efforts humains n'ont pu le faire révoquer. Je suis livrée aux plus affreux tourmens de l'incertitude. Mon cœur froissé aurait besoin de se reposer près de toi, mais l'idée d'arriver un mois après le départ à quelque chose qui me fait souffrir horriblement. Je crains aussi de te porter un état de désespoir qui ne te fasse que du mal. Écris-moi à Strasbourg, sous l'adresse de M. Turckheim banquier; je serai là assez près de Suisse pour y retourner si tu le désires vivement, assez près de l'Allemagne pour continuer. Que dirais-tu de l'idée de venir ici, toi-même, au printemps pour traiter tes affaires que je ne peux plus traiter; enfin, que me conseilles-tu? Je n'ai pas besoin de te peindre mon malheur; il dépasse ce que mon imagination avait conçu. Je suis là, dans une maison charmante, entourée de mes amis qui me paraissent plus aimables que jamais, ayant reçu de Joseph, du général Junot, de Mme Récamier surtout, de tout le monde, des preuves nouvelles d'intérêt, mais des preuves qui constatent d'autant mieux l'inflexibilité du Consul à mon égard. Il a répété sans cesse : « Je ne hais point Mme de Staël; si j'étais

(1) Dans son trouble, Mme de Staël se trompait de mois.

elle que je haïsse, je l'atteindrais mieux que je ne le fais, mais elle monte les têtes et je ne veux pas qu'elle soit à Paris. Elle peut aller chez Melzi, où elle voudra, même à Lyon, à Bordeaux, mais pas à Paris ni aux environs, » — et sans ajouter un mot qui dise le terme de cet exil. Du reste, j'avais demandé un délai de huit jours et il m'a été refusé. Je n'aurai pas de gendarme pour m'accompagner, mais il m'en vient un, déguisé, tous les matins pour me rappeler que je n'ai que vingt-quatre heures et que j'en prends davantage, puisque c'est avant-hier samedi que l'ordre m'a été apporté. Un article du Code civil dit positivement *qu'une Française mariée à un étranger lorsqu'elle devient veuve, résidant en France, reprend ses droits de Française.* J'ai écrit cela au Grand Juge en demandant un passeport que d'abord on ne voulait pas me donner; le passeport m'a été envoyé pour la Suisse et l'Allemagne, mais il n'est rien dit sur ce passeport qui puisse faire présumer si je suis Française ou non. Le Consul a toujours parlé de ma vivacité, de ma manière de monter les têtes; rien absolument, rien de plus ne m'a été rapporté, du moins rien d'autre, et même il a parlé avec calme, disant que tout ce qui avait du pouvoir sur lui avait essayé en vain de le faire changer. Il y a quelque chose là-dedans de bien effrayant pour l'avenir, et je le sens avec un désespoir qui me tue. Si tu as jamais eu l'idée de me sauver, vois, mon ange tutélaire, si tu as quelques moyens pour cela. Écris-moi à Strasbourg, je m'en remets à toi, j'y attendrai tes lettres. Les nouvelles de paix sont tombées. Ah! ta pauvre fille, cher ami, ne devait pas être traitée ainsi! Je donnerais tout au monde pour te revoir, mais ailleurs qu'où tu es; enfin cependant écris-moi à Strasbourg; j'y attendrai tes volontés.

Joseph vient chez moi ce matin pour me dire adieu. Si tu as eu des lettres de mes amis, tu me l'écriras, n'est-ce pas?

Elle partait en effet le lendemain non pour Strasbourg, mais pour Metz, où certaines raisons, que je dirai plus tard, l'attiraient. A Bondy, c'est-à-dire aux portes de Paris, elle s'arrêtait encore, et de l'auberge elle écrivait une dernière fois à son père :

Ce 25 octobre. Bondy.

Je n'ai pas de lettres de toi par ce courrier; j'ai envoyé à Paris pour le savoir et on ne m'a rien apporté. Cela m'inquiète extrêmement; je crains que cette secousse ne t'ait rendu malade, et je te conjure de m'écrire à l'instant, poste restante, à Metz. Il y a de mes amis qui voudraient que je restasse là tout l'hiver comme étant plus près de revenir après l'événement de la descente; écris-moi là ce que tu penses. Berlin me distrairait plus; Genève est de tous les endroits celui où l'on reste le plus quand on y est; Metz est ridicule. Hélas! que devenir! Frédéric doit être arrivé quand tu recevras cette lettre. Tu pourrais m'envoyer Bosse à Francfort avec les parures; enfin écris-moi le plus tôt possible à Metz. Donne-moi un conseil, un secours qui me fasse du bien; sans toi je n'aurais pas survécu à ce que je souffre. Les amis sont pour Metz, du moins les amis qui entourent le gouvernement; d'autres disent qu'il n'y a pas de dignité à cela; ceux qui

sont pour Metz disent que c'est l'événement de la descente et de l'absence de Bonaparte cet hiver qui a tant qu'il n'a pas voulu, ni à Paris, ni à une distance qui permît de correspondre avec Paris, mais que, cet événement décidé, il s'adoucirait, qu'il a montré plus d'amertume contre toi que contre moi. Mais que suis-je sans ton appui, et j'ai senti plus que jamais que je ne pouvais pas vivre sans cette France. Mon ami, ne te vient-il pas quelque idée? Ah! j'ai bien besoin qu'il t'en vienne, car je n'ai plus la force de me guider moi-même.

Cette inflexibilité de Bonaparte m'a confondue et j'ai vu qu'il fallait que j'eusse autour de lui des ennemis bien implacables. Enfin, donne-moi du courage pour Berlin; dis-moi comment tu te portes, si tu ne te sens pas de dispositions au rhume, à aucune incommodité pour cet hiver. Si je m'établissais quelque part sans distraction, je sens que je tomberais malade; les femmes ne sont pas faites pour de telles douleurs. Adieu, je monte en voiture à trois lieues de Paris, le voyant, quittant mes amis qui sont là, — par force, — ah! Dieu!

Cette lettre est la dernière de celles que Mme de Staël ait adressées à son père, avant son exil. Je reprendrai, dans quelque temps, la publication de celles qu'elle lui fit parvenir durant son voyage qui devait durer six mois. On peut penser que les épreuves par lesquelles passait sa fille avaient dans le cœur de M. Necker un retentissement douloureux. Le soir même du jour où il avait appris son départ de Paris, il lui écrivait :

28 octobre.

Ma pauvre petite! j'attends ta première lettre avec une impatience infinie. Je t'ai vue montant en carrosse avec tes enfans comme une exilée, et mon cœur en a été déchiré. Chère amie, je n'ai su ni prévenir tes peines ni t'en défendre. On me méprise dans ma vieillesse, mais à toi, si jeune et si vaillante, on devait sagement plus d'égards. Tu as raison ; tout cela n'est pas du Consul, n'est pas de ton héros... Tes peines sont présentes à mon cœur. Je suis blessé de la conduite qu'on tient avec toi, et c'est Bonaparte, que nous avons tant loué, ensemble et séparément!... Ah! lève la tête dans l'adversité et ne permets pas qu'aucun puissant de la terre te tienne sous ses pieds.

Bonaparte ne réussit pas à tenir Mme de Staël sous ses pieds. Ce voyage en Allemagne devait servir à la gloire de celle qu'il exilait, et cet acharnement contre une femme, qui, tout en l'admirant, se permettait de le juger, n'a rien ajouté à celle du « héros. »

HAUSSONVILLE.

LAURE[1]

TROISIÈME PARTIE[2]

VI

Marc s'offrit pour rester ce soir-là auprès de Charles-Armand. Il veilla presque jusqu'au matin dans le bureau attenant à sa chambre, puis alla se coucher.

Charles-Armand passa une nuit mauvaise et tourmentée. Il s'endormit seulement aux premières clartés du jour. Marc s'était approché de lui plusieurs fois sans qu'il y prît garde et sans qu'il parût le reconnaître.

Ce jour-là, l'aube tardive et terne s'éveilla lentement dans la brume. La rivière avait pendant la nuit épandu un brouillard épais et glacé qui noyait la plaine, le parc, la maison, et montait jusqu'au faîte des collines. Dans les allées, au souffle d'un vent imperceptible, tournoyaient une multitude de petits flocons gris, qui venaient comme un flot battre de leurs remous les murs de la maison, et qu'on voyait glisser contre les vitres. On se serait cru durant toute la matinée perdu au fond d'un océan de brume, ce qui donnait une sensation oppressante et pénible.

Laure se leva de bonne heure. Elle désirait ne pas retarder le moment où l'union de Marc et de Louise serait décidée. Elle prit le parti de parler d'abord à Marc; elle fit prier Marc de se rendre, lorsqu'il descendrait de sa chambre, dans le petit salon

(1) *Copyright by* Bernard Grasset, 1912.
(2) Voyez la *Revue* des 1er et 15 mars.

du rez-de-chaussée, où elle irait le rejoindre. Pour cela, elle était résolue à agir comme en fermant les yeux selon le plan qu'elle s'était fixé ; elle voulait s'oublier elle-même, surtout ne pas s'attarder à prendre garde à ses propres sentimens, tant elle avait à faire pour ce jour-là et tant sa tâche était lourde.

D'ailleurs, au fond d'elle, son sacrifice était déjà accompli ; l'exécution était d'importance secondaire et lui coûtait moins.

Lorsqu'elle fut prévenue que Marc l'attendait, elle se rendit dans le petit salon. C'était dans cette pièce précisément que Marc, quelques mois auparavant, lui avait fait ses adieux et qu'ils avaient causé ensemble pour la dernière fois. Quand elle fut près de lui, elle ne craignit point de le lui rappeler, mais pour parler aussitôt de la confidence relative à Louise, qu'il lui avait faite à ce moment-là. Elle lui dit que, depuis ce jour, elle s'était promis de l'engager à demander la main de Louise, et qu'elle avait attendu son retour avec cette pensée, assurée qu'elle était que son père et sa sœur donneraient leur consentement volontiers.

Elle s'exprimait sans émotion, étant tout appliquée à son dessein. Marc, bien que préparé, laissa paraître de la surprise et de la gêne. Il répondit que, quoi qu'il eût pu penser des sentimens de Louise, jamais il n'eût de lui-même tenté une démarche comme celle qu'en cet instant elle lui conseillait. Il avait même pris le parti d'y renoncer une fois pour toutes et à jamais, comme sa conduite en avait témoigné.

Laure lui dit très simplement que cette détermination à laquelle il s'était arrêté était insuffisamment motivée, et même n'avait pas de raison d'être. Elle croyait comprendre ce qu'il voulait dire et le scrupule auquel il s'arrêtait : elle le remerciait de sa délicatesse ; mais peut-être s'était-il fait des illusions : il savait assez, pour ce qui la concernait, que ses goûts ne la portaient guère vers le mariage ; elle le lui avait dit autrefois et, depuis, elle avait senti sa répugnance pour cet état augmenter. Tout ce qu'elle voulait lui demander, c'était de ne pas parler à Louise des incidens survenus jadis entre eux. Maintenant elle désirait vivement voir leur mariage, et elle souhaitait que Marc fît ce jour même sa demande à leur père : ce serait pour lui une grande satisfaction, et elle-même serait heureuse de voir cette union bénie par lui ; mais pour cela il fallait se hâter...

Elle voyait pourtant encore chez Marc un reste de malaise et de doute, qu'elle tâcha de dissiper. Elle lui dit que déjà elle avait entretenu son père de ce projet. Marc, se rappelant la conversation de la veille, répondit qu'il le savait, et finalement persuadé, il remercia Laure de ce bonheur imprévu. Ainsi les choses parurent s'arranger.

Elle le pria de demeurer dans le salon et de l'y attendre.

Puis elle se rendit dans la chambre de Louise, qu'elle trouva achevant de s'habiller. Elle lui fit part de ce qui venait de se passer entre elle et Marc. Louise devint très pâle ; elle demeura immobile, regardant Laure presque sans paraître la comprendre. Laure répéta son explication, disant que, depuis les confidences que Louise lui avait faites, elle avait eu l'idée de préparer ce mariage, car elle était convaincue que Marc y était disposé. De quoi elle avait eu la preuve à l'instant même.

Louise, naturellement, dès la première seconde, avait été frappée de la pensée que ce projet brisait tout ce qui avait semblé convenu jadis entre Laure et Marc : de là surtout était venue sa surprise, qui s'accompagnait d'une inquiétude mal définie et d'une sorte de méfiance. Elle ne s'arrêta pas, du reste, à supposer de la part de sa sœur un dévouement et un renoncement cruels, car le ton de Laure, sa manière d'être calme et affectueuse, cette démarche même, en plus tout ce qu'elle savait de son caractère, lui firent admettre au contraire spontanément qu'elle était très détachée. Néanmoins, dans cet événement, il y avait quelque chose qu'elle ne comprenait pas et qui l'empêchait d'en admettre la réalité et d'en accueillir la joie. Elle embrassa sa sœur en la remerciant de sa tendresse, mais sans élan, au contraire avec un embarras et une hésitation dont Laure, au fond du cœur, lui sut gré.

Laure lui dit qu'elle devait porter une réponse à Marc, qui attendait ; elle savait bien que le sens de cette réponse ne pouvait faire de doute ; elle pensait, par suite, qu'il n'y avait pas lieu de la retarder, d'autant plus qu'elle désirait beaucoup que leur père donnât son consentement, que demain peut-être on ne pourrait plus lui demander.

Elle lui proposa de venir avec elle auprès de Marc.

Louise refusa ; elle dit à Laure qu'elle voulait d'abord réfléchir. Laure accepta ce scrupule en souriant. Elle vit bientôt que, selon ce qu'elle avait prévu, Louise était trop troublée

pour méditer sérieusement, et qu'en réalité, elle ne pensait à rien. Elle le lui dit : Louise en convint, puis demanda pourquoi jusqu'ici Laure n'avait point parlé de ce dessein ; Laure répondit qu'il fallait d'abord qu'elle causât avec Marc.

— C'est-à-dire, répliqua Louise avec un peu d'amertume, que sans toi il n'y aurait pas songé, et c'est toi qui as tout préparé... Tu comprends que, pour moi, cela n'est pas acceptable.

Lorsqu'elle eut été rassurée sur ce point, elle prit d'elle-même le parti d'accompagner sa sœur dans le salon, où Marc était resté.

Marc et Louise, mis en présence l'un de l'autre, laissèrent paraître sur leurs visages et dans leurs attitudes un peu de confusion. Marc dit à Louise la démarche que Laure lui avait conseillée et comment elle lui avait promis que sa demande ne serait pas écartée. Louise ne répondit qu'en balbutiant, et toute la conversation se serait réduite à cela, si Laure n'avait ajouté quelques paroles. Du reste, l'état désespéré de Charles-Armand, présent à l'esprit de chacun, donnait à cette scène un arrière-fond de tristesse sévère et jetait sur le bonheur même son ombre grave.

Pour agir avec le plus de ménagemens possible à l'égard de Charles-Armand et lui épargner des émotions qui pouvaient lui être dangereuses, Laure offrit de le prévenir de la démarche prochaine de Marc. Étant sortie du salon avec Louise, elle dit à sa sœur qu'elle n'avait point parlé de la façon dont elle avait appris ses sentimens, et elle l'engagea à n'en rien dire non plus.

Puis, toutes ses dispositions étant ainsi prises, elle se rendit dans la chambre de son père.

Mais là elle rencontra des difficultés inattendues.

Elle s'approcha du lit de Charles-Armand : il paraissait très accablé ; il avait les yeux fermés : il les ouvrit, et sa figure s'éclaira d'un sourire lorsqu'il aperçut Laure à côté de lui. D'une voix faible il lui dit qu'il était content qu'elle fût venue :

— J'ai beaucoup pensé à toi, cette nuit, ajouta-t-il. J'ai même eu quelque temps à cause de toi une sorte d'angoisse...

Laure le regarda avec surprise :

— Hier soir, expliqua-t-il, j'ai parlé avec Marc à ton sujet, et lorsque ensuite j'ai réfléchi à ce qu'il m'avait dit, j'ai été inquiet.

Laure fronça les sourcils et demanda :

— Qu'a-t-il dit?

Charles-Armand ne répondit pas directement, il attendit quelques secondes, puis murmura avec douceur :

— Mon enfant, j'ai eu peur qu'on ne t'ait blessée...

Le cœur de Laure battit, elle comprit qu'il avait dû tout deviner. Elle ne fit aucun mouvement. Charles-Armand, à la fois interrogeant et expliquant, continua d'une voix lente :

— Vois-tu, hier il m'a dit que tu avais été seule à savoir ses sentimens à l'égard de Louise, que c'était un secret pour tout autre que toi; alors j'ai cherché pourquoi ce secret, et aussi pourquoi il s'en était allé...

Là il s'arrêta, la regardant, et Laure ne douta point qu'il eût entrevu la vraie raison. Pourtant elle demeura immobile, et c'est pourquoi lui, voyant son impassibilité, hésita, douta, et finalement n'osa dire ce qu'il avait pensé.

Il y eut un silence que Laure rompit avec résolution.

— Mon père, il n'y a plus de secret à présent. Louise sait tout; je l'ai renseignée à ce sujet ce matin même, et Marc ne s'en est point offensé; il veut te demander la main de Louise, il viendra tout à l'heure, je suis ici pour te l'annoncer. Tu pourras donner ton consentement. Louise, j'en étais sûre déjà, accepte avec joie.

Charles-Armand, étonné, se souleva un peu sur son lit.

— Ainsi Marc va venir? murmura-t-il.

Laure vit que cet événement l'impressionnait. Il resta un moment à regarder devant lui comme s'il réfléchissait. Il reprit :

— Louise t'avait donc dit déjà qu'elle l'accepterait avec bonheur?

— Oui.

— Ces jours-ci?

— Non, il y a plus longtemps.

— Et cela aussi, sans doute, tu étais seule à le savoir?

— Je pense.

Mais par scrupule elle se reprit :

— Certainement.

— Ainsi c'est toi seule qui les a réunis? poursuivit-il. Puisque Marc était parti, sans toi, ce mariage aurait été impossible et ne se serait jamais fait, n'est-ce pas vrai?

— Sans doute, dit Laure. Elle voyait bien où tendaient les questions de son père et quelles suppositions les avaient amenées;

elle se rendit compte qu'il suivait toujours la même pensée. Elle trembla qu'il ne lui posât à la fin une question directe; irait-il jusqu'à demander si elle avait aimé Marc, si Marc ne s'était pas engagé envers elle? A une telle question il lui eût été impossible de ne pas répondre sincèrement. Combien pourtant elle aimait mieux que tout demeurât secret! pour elle d'abord, et aussi parce qu'elle soupçonnait que si son père savait réellement ce qui s'était passé, ce mariage le peinerait et, peut-être même, il n'y consentirait pas. Marc, Louise, à leur tour, sauraient peut-être... Elle ne voulait pas à présent rendre inutile son long effort!

Mais non, cette question, Charles-Armand n'osa point la poser. Il leva seulement sur elle des yeux tristes, inquiets, comme s'il avait tout à coup pénétré jusqu'au fond de sa souffrance; mais le regard de Laure demeura volontairement terne et clos.

Aussi il se rassura. Laure se détourna un peu; l'émotion avait amené une rougeur sur ses joues. Elle dit :

— Mon père, tu sais bien quelles sont mes préoccupations...

Soudain sa voix trembla et s'élargit :

— Tu sais bien, tu sais bien que je ne vis pas pour le monde... Puis elle ajouta plus bas : « Je ne pense qu'à l'éternité... »

Charles-Armand fit un signe des paupières comme pour indiquer qu'il savait. Peut-être comprit-il en même temps que c'était un appel jeté vers lui, vers son âme éternelle. Laure vit une ombre passer sur son front, quelque chose comme une peine ou un regret.

Toutefois il ne dit rien.

Laure reprit le sujet du mariage de Louise et de Marc. Elle expliqua qu'ils étaient destinés à s'entendre parfaitement. Charles-Armand dit que son consentement leur était acquis, mais qu'il était trop faible maintenant pour recevoir personne. Il demanda à voir Louise et Marc dans l'après-midi, lorsqu'il se serait reposé. Laure s'éloigna, très émue, et transmit cette réponse.

Elle fut, à la suite de cet entretien, assaillie de pressentimens et d'images funèbres. Il lui semblait qu'elle venait de parler à son père pour la dernière fois. Et, de plus, le silence auquel elle venait de se heurter à nouveau au sujet de son salut lui causait un regret poignant.

Elle se couvrit d'un manteau et sortit. La demi-clarté du

matin endeuillé l'attirait, et ce brouillard opaque qui au dehors accablait toutes choses, lui semblait en concordance secrète avec sa désolation. Dans les allées, les troncs des arbres, enveloppés de robes de vapeur, avaient des aspects de fantômes; elle se promena quelque temps au hasard dans le parc; puis elle s'engagea sur le chemin qui montait vers la chapelle et les collines.

Ce chemin conduisait aussi vers le cimetière, elle le prit, par besoin de tristesse et d'une réalité pareille à ses pensées. Elle marchait là, pensant au cortège que sur cette même route il lui faudrait suivre bientôt, mettant les pas dans ses pas prochains... Toutefois, au milieu de cette obscurité d'âme et de cette amertume funeste, peu à peu se ranima en elle et se fit jour une sorte d'espérance mystique.

Presque malgré elle, elle se mit à regarder, à écouter. L'atmosphère était ouatée et silencieuse. Elle respirait le brouillard froid qui la pénétrait. Près d'elle les arbres qui bordaient le chemin étaient encore à peine effeuillés, car jusque-là il n'y avait pas eu de gelées fortes; leurs branches hautes s'enfonçaient dans la brume, d'où leur parure opulente semblait descendre, comme une muette cascade d'or. Entre leurs troncs, on apercevait les premiers plants de vignobles roux, sur lesquels s'abaissait aussitôt une terne draperie. Laure ne put s'empêcher d'imaginer la magnificence de l'automne qui était autour d'elle voilée et endormie, et ainsi, peu à peu, elle se trouva associée à la vaste attente qui pesait sur les choses. Elle songea que, si le soleil déchirait la nuée, sous ses rayons magiques à perte de vue éclateraient les colorations de novembre, bronze, verdure et pourpre, plus fraîches du brouillard et de la nuit. Les gouttes de rosée scintilleraient dans la lumière, tout s'éveillerait, les pies iraient d'arbre en arbre et on verrait voler les grives dont elle entendait parfois l'aigre appel à travers les vapeurs sur les vignes.

Or bientôt il arriva précisément qu'au souffle d'un vent plus doux le rideau de brume, sur le flanc des coteaux, commença à être très lentement et très mystérieusement soulevé; il devint blanc, même bleuté par endroits, comme envahi par l'azur. Il était onze heures du matin environ, le ciel et la terre s'éclairaient à la fois. Laure vit l'image qu'elle avait eue par avance peu à peu se réaliser et s'épandre autour d'elle; et ainsi elle acheva de gravir la colline, non plus repliée sur elle-même,

close en ses songes funèbres, mais au contraire, et presque sans le vouloir, attentive, unie à ce qui s'accomplissait dans cette immense nature, le cœur et les bras plus chargés.

Çà et là, sur les étendues voisines, des dômes d'arbres émergeaient, qui étincelaient comme des joyaux. A mesure que se découvrait l'horizon et qu'elle avançait, toute mêlée à cette seconde aurore, son esprit se libérait, s'allégeait, son propre ciel se dégageait aussi. Portée, aidée, soulevée, au centre de ce paysage en train d'éclore au soleil, dans un mouvement intérieur aussi vaste que ce que ses yeux voyaient, elle laissait peu à peu tomber et s'évanouir les impressions sensibles de la mort auxquelles elle s'était d'abord abandonnée.

Ainsi son âme s'ouvrit tout entière aux assurances de la vie éternelle, elle retrouva intactes ses sources profondes de clarté et de certitude... Elle atteignit la chapelle et, l'ayant dépassée, elle s'approcha de la grille qui fermait le cimetière étroit. Mais, tandis qu'elle était venue vers cet endroit comme vers une émotion extrême, au contraire, à présent, arrivée là, elle se trouvait apaisée, dédaigneuse, indifférente aux tombeaux et à cet aspect des destins. Elle posa la main sur l'un des barreaux de la grille, son regard plongea aisément à travers la brume amollie et déchiquetée ; elle aperçut des sapins noirs tout pénétrés de vapeur, une allée, une croix, des dalles dans l'herbe : mais elle était comme désintéressée de la mort terrestre.

Une fois de plus elle pria pour que la volonté de son père fût éclairée comme l'était la sienne. Des hauteurs célestes, cette existence sublime et future dont elle était assurée semblait traîner ses plis dans la minute présente. Pour obtenir ce qu'elle souhaitait si ardemment, Laure fit à Dieu le sacrifice de sa vie, elle promit de s'enfermer dans un cloître, et pendant qu'elle soulevait ainsi de toute son âme vers le ciel cette offrande, il lui parut qu'en effet s'accomplissait un mystique échange : quelque chose était pris, quelque chose donné.

Ce vœu, qui depuis longtemps sans doute se préparait dans son cœur, lui vint aux lèvres spontanément, et elle eut ensuite l'impression d'une grande plénitude intérieure et d'une haute liberté. Non pas seulement à cause de cet espoir d'une équivalence sublime, mais comme si à présent son esprit se reposait au delà de tous les conflits. Elle ne se sentait plus en lutte ni avec elle-même, ni avec le monde extérieur, qui pour la pre-

mière fois lui parut ne pas s'opposer à Dieu, mais, au contraire, conduire, élever à lui, comme il était arrivé pour elle au flanc de cette colline.

Les objets de la nature lui semblèrent baignés d'un au-delà mystique; ils se revêtirent à ses yeux d'une parure spirituelle; aussi, au lieu de se séparer d'eux avec dureté de même qu'auparavant, elle les considéra avec une sorte de douceur réconciliée, comme si, libérée du renoncement même, elle avait vu autour d'elle renaître un monde. Le paysage, neuf et frais, achevait de se dévêtir de brume; des nuages étincelans fuyaient dans l'azur; la rivière tordue et bleue miroitait dans les sables. Les images terrestres ne lui pesaient plus et il ne demeurait dans leur beauté rien d'insaisissable et d'amer. Elle éprouva un contentement calme, harmonieux; et c'est seulement plus tard que, se rappelant les circonstances de cette journée, elle se demanda comment cette fleur de certitude et de paix avait pu s'épanouir au-dessus des abîmes.

Elle se trouva en tel accord avec ce paysage déployé devant elle qu'elle eut le très obscur sentiment d'en avoir été quelques instans comme la conscience la plus profonde, de l'avoir presque porté en elle, tandis qu'elle s'acheminait vers cette minute du plus grand oubli de soi. Elle re remit à marcher et descendit par les pentes des coteaux. Après s'être ainsi remise, donnée, comme si les barrières de son être étaient tombées, il lui venait au cœur une bienveillance et une charité qui lui étaient pour ainsi dire impersonnelles. A un moment elle aperçut au-dessous d'elle, à ses pieds, parmi les masses d'arbres du parc la maison avec ses toits, ses pignons, ses murs aux encadremens de briques. Un reste de brume blanche, nette, délicate, s'enroulait autour comme une transparente écharpe de mousseline. Elle pensa à ce qui s'accomplissait là, elle se représenta l'agitation inquiète, les chuchotemens mystérieux, les pas étouffés; alors elle s'arrêta, presque étonnée d'elle-même : d'où venait donc qu'elle fût, elle, en ce moment, oublieuse, sereine, distraite? Était-ce indifférence? Elle se le demanda avec effroi : ou bien était-ce parce que réellement elle allait là, messagère, envoyée, portant des promesses célestes?

Durant une grande partie de la journée, Charles-Armand resta sans forces. Vers trois heures de l'après-midi, il fit appeler

Laure; il lui dit que, pour le moment, il se trouvait mieux et qu'il voulait en profiter pour recevoir Marc et Louise, selon ce qui avait été convenu dans la matinée.

Elle répondit qu'elle allait les chercher. Il la pria de revenir avec eux, et ajouta qu'il serait content que Maximilien fût présent aussi. De sorte que bientôt tous se trouvèrent rassemblés autour de son lit.

On le trouva très calme, et sa voix était reposée. Il dit à Marc et à Louise que son état de faiblesse ne lui avait pas permis de les recevoir plus tôt, ni de s'entretenir avec eux comme il l'aurait voulu; que Laure, du reste, s'était, le matin même, acquittée de sa mission de manière à rendre toute autre démarche superflue; aussi il donnait avec plaisir son consentement à un mariage que, selon le témoignage de Laure, ils désiraient l'un et l'autre du fond du cœur; il prononça ces derniers mots comme s'il sollicitait une confirmation, que tous deux s'empressèrent de lui donner.

Ils se tenaient debout à côté de lui; Laure s'était placée derrière eux à une certaine distance, debout aussi, immobile et s'appuyant un peu contre un fauteuil. Maximilien était au pied du lit. Ces quelques paroles avaient demandé assez de temps, car Charles-Armand s'exprimait avec lenteur. Tous étaient vivement émus. Laure, qui un moment auparavant s'était crue maîtresse d'elle-même et détachée, maintenant qu'elle assistait au définitif accomplissement de ce qu'elle avait préparé, venue à l'extrémité de son héroïque et douloureux effort, se sentait envahie lentement jusqu'au fond d'elle-même d'émotion et de mémoire.

Charles-Armand, s'adressant toujours à Louise et à Marc, leur dit qu'il était peiné d'attrister un tel moment par les inquiétudes que donnait sa maladie; il aurait voulu n'en point parler, mais il s'y trouvait presque obligé pour expliquer un désir qu'il avait; car, redoutant qu'il ne lui fût pas donné d'assister à leur mariage, il souhaitait tout au moins être présent à leurs engagemens premiers, et voir Marc mettre au doigt de Louise l'anneau de leurs fiançailles. Aussi, vu l'état de son mal, et dans l'ignorance de ce que lui réservait l'avenir même le plus prochain, il serait heureux que cette cérémonie s'accomplît au plus tôt, et ce jour même si possible, pourvu qu'il n'y eût point d'inconvénient et que tous y fussent disposés.

Eux répondirent qu'ils le remerciaient de cette attention qui leur était chère, que c'était à lui de choisir le temps et le moment qui lui conviendraient le mieux, car, pour eux, un jour était comme un autre...

Charles-Armand acquiesça d'un signe de tête.

— C'est bien, dit-il.

Il réfléchit, puis reprit d'un ton grave :

— Il est vrai que vous n'avez point d'anneau... J'y ai songé déjà... Pour cette circonstance, vous prendrez, si vous voulez bien, celui que j'ai donné à ta mère, Louise, voilà vingt-six ans, lors de nos propres fiançailles : ce sera pour moi un bonheur de le revoir à ta main.

Comme tous approuvèrent, il pria son père d'aller chercher cette bague, qui était dans un meuble d'une pièce voisine.

Quand Maximilien fut sorti et tandis qu'on attendait son retour, Charles-Armand s'entretint à mi-voix avec Louise et Marc, prenant, après ce début un peu solennel, un ton très simple et familier. A plusieurs reprises, il demanda à Louise si elle était heureuse, content d'entendre sa réponse ; il interrogea Marc sur ses projets d'avenir, lui demandant en particulier s'il aurait envie plus tard de s'installer et de vivre à la Mettrie.

Ensuite, se penchant un peu, il aperçut Laure qui, quelques pas plus loin, était debout et seule :

— Eh bien ! et toi, mon enfant, lui dit-il, que feras-tu donc?

Répondant à cet appel affectueux, Laure s'avança, puis dit avec simplicité :

— Mon père, j'entrerai dans un couvent.

Louise et Marc s'étaient écartés pour la laisser venir jusqu'à Charles-Armand, et elle se trouvait entre eux. Tous deux tressaillirent à cette déclaration inattendue et, d'un même mouvement, la regardèrent ; toutefois, ils cessèrent bientôt de s'étonner d'une résolution annoncée déjà par tant d'indices. Mais Charles-Armand, lui, fut plus affecté, et il pâlit visiblement.

— Comment! Laure, murmura-t-il, t'enfermer dans un cloître... Et pour toujours !

— Oui, fit-elle gravement avec un signe de tête.

Charles-Armand continua :

— Mais tu ne m'en avais rien dit encore!... Ce matin, par exemple, pourquoi ne m'en avoir pas parlé?

Il la considérait avec une expression de regret profond.

Laure dit :

— Ce matin, je n'étais encore pas décidée.

Sa voix, quoique franche et résolue, vibrait comme si elle s'était fait sourdement violence pour se dominer.

— Comment! aujourd'hui même tu t'es décidée! Aujourd'hui pour toujours!

Puis avec une grande vivacité de ton :

— Mais, Laure, pourquoi donc?

Les doutes qui l'avaient préoccupé la nuit précédente et le matin lui revinrent à la mémoire; il vit un rapport entre ses suppositions et cet événement nouveau, qui lui parut les confirmer. Il hocha la tête.

— Laure, Laure, fit-il, avec un ton de reproche, tu ne m'as pas tout dit...

Puis soudain il fut étonné du sacrifice que peut-être elle avait fait et de toute sa conduite; son regard s'arrêta une seconde sur elle avec un éclat singulier; de nouveau il murmura :

— Laure...

Ensuite il parut absorbé par des pensées très lourdes, et sa réflexion s'acheva par un geste lassé.

Maximilien rentra, tenant à la main l'écrin qu'il était allé chercher. Il le remit à son fils. Charles-Armand l'ouvrit, en tira la bague, que tous suivirent des yeux; il la garda quelque temps, et parut l'examiner avec attention. Laure s'était écartée et était revenue à sa première place. L'ombre du soir rapide de novembre commençait à glisser dans la pièce, jetant déjà de l'obscurité autour du lit de Charles-Armand. Dans ses doigts cependant la bague brillait. Un beau diamant limpide semblait cueillir les reflets fuyans du jour, au milieu d'un cortège de pierreries minuscules qui pétillaient comme de petits regards. Après l'avoir ainsi contemplée, Charles-Armand la tendit à Marc :

— Prenez, lui dit-il, cet anneau qui me rappelle tant de choses... Plus tard, vous donnerez à Louise une autre bague que vous aurez choisie avec elle et qui lui plaira : celle-ci n'est que symbole et qu'image. Vos fiançailles sont précipitées, c'est moi qui en suis la cause...

A ce moment, il s'interrompit, et, ayant levé la tête, il dit :

— Laure, pourquoi pleures-tu?

On se retourna, on vit qu'en effet des larmes coulaient de ses yeux. Elle fit signe qu'on la laissât, qu'on ne s'occupât point

d'elle. Son émotion ne surprit pas, car tous avaient la gorge serrée. Marc prit l'anneau, et le mit au doigt de sa fiancée.

Mais Laure, dès l'instant où elle eut ainsi commencé à céder à ses pleurs, se trouva sans force et désemparée. Ses peines endormies allaient s'éveillant l'une l'autre; et, du plus profond d'elle-même, comme s'ils avaient été entraînés par le flot de ses larmes, remontaient une multitude de sentimens refoulés ou abolis. Non qu'elle regrettât rien, mais elle ne pouvait se défendre contre le mal que lui faisaient tant d'images accourues du passé. Ce fut une brusque détente de sa volonté, une faiblesse soudaine et imprévue. Son père, persuadé tout à coup de la vérité de ses soupçons, la regardait, consterné. Elle n'eut plus le courage de son secret; elle alla vers lui comme vers un abri, vers un refuge, vers lui qui savait, qui pouvait comprendre. Elle était frêle, pliée, elle avait caché sa figure dans ses mains, et elle semblait le lieu d'une détresse infinie.

Charles-Armand s'était brusquement soulevé; son visage était bouleversé, et à nouveau il était devenu très pâle. Autour de lui on attribua le désespoir de Laure à la gravité de cette scène; mais lui, préparé par ses soupçons et sa longue inquiétude, voyait clair à présent et ne conservait aucun doute. Laure était venue tout près de lui. Il lui dit à voix basse :

— J'avais donc, ce matin, deviné juste!

Et elle, toute perdue dans ses larmes, fit signe que oui.

A son désespoir, Charles-Armand mesura son sacrifice; il songea à son existence désormais vouée au cloître; dans un éclair il se représenta sa longue patience, son secret, sa grandeur d'âme; à peine si de ce premier regard il pouvait tout sonder. Il fut saisi d'une admiration mêlée d'un immense regret. Il laissa retomber sa tête sur l'oreiller, en balbutiant quelques mots comme s'il s'était fait un reproche à lui-même. Puis une seconde fois se soulevant un peu, il prit avec tendresse la main de Laure et murmura :

— Mon enfant, mon enfant, à quelques heures de mourir, que puis-je encore pour toi?

Maximilien et Marc, lorsqu'ils avaient vu les sanglots de Laure et son soudain élan vers son père, au fond d'eux-mêmes l'avaient blâmée, car ils redoutaient pour lui l'impression d'une circonstance si émouvante. Ce rapide dialogue ne vint pas jusqu'à leurs oreilles; Louise ne l'entendit pas non plus; mais ils

virent Laure, qui était penchée sur son père, se redresser vivement avec un geste effrayé. Charles-Armand paraissait s'évanouir. Marc s'approcha vivement.

— Il faut le laisser en repos, dit-il. Laure, voyez, ce sont trop d'événemens pour lui. C'était inévitable. Le mieux est que tout le monde s'éloigne.

On suivit son conseil. Elle, sa sœur et Maximilien se retirèrent au bout de la chambre, puis passèrent dans le cabinet de travail qui y attenait.

Laure, durant quelques minutes, resta là confuse, maudissant sa faiblesse et ses larmes invincibles. Il lui semblait que chacun avait dû lire ouvertement dans son cœur, et surtout elle tremblait que l'émotion où elle venait de voir son père ne lui devînt fatale. Sa sœur et son grand-père, devinant cette dernière crainte, s'appliquèrent de leur mieux à la rassurer; rien ne révélait, d'autre part, qu'ils eussent pénétré les vrais motifs de ses pleurs. Elle se remit peu à peu. La nuit était venue, on avait allumé les lampes. Charles-Armand, qui avait perdu connaissance, ne revenait que difficilement à lui; une heure passa sans qu'il se produisît dans son état de changement notable.

Laure sortit et gagna sa chambre. Elle ne sut comment la nouvelle de l'aggravation de la maladie de son père s'était répandue, mais elle rencontra dans le vestibule plusieurs domestiques qui l'interrogèrent avec des paroles inquiètes. Une fois parvenue chez elle, elle se mit à genoux et pria; et alors, au milieu du désordre de ses pensées, elle sentit en elle naître, grandir, effaçant, dominant tout, l'obligation d'un devoir impérieux.

Car il n'y avait plus de délai, l'heure inexorable était venue... Les dernières paroles que lui avait dites Charles-Armand lui revenaient à l'esprit et résonnaient encore à ses oreilles; et, toute tendue vers le désir de sauver l'âme de son père, elle y voulait voir un acquiescement à ce qu'elle avait demandé. N'avait-il pas déclaré consentir à ce qu'elle souhaiterait? A quoi pouvait-il penser, sinon à cela? Il fallait bien que ce fût ainsi! Que valaient sa vie à elle, le don d'elle-même, tant de prières, tant de souffrances, s'ils ne valaient point cela? Les impressions exaltantes qu'elle avait éprouvées durant sa promenade de la matinée se prolongeaient dans son âme. Cette détresse soudaine,

ce mouvement irrésistible qui l'avait jetée vers son père, tout cet incident de l'heure précédente, qui avait été pour elle-même si imprévu et à peine explicable, lui apparaissaient maintenant marqués du sceau d'une intervention mystérieuse et presque divine.

Elle sortit de sa chambre et revint dans le bureau attenant à celle de Charles-Armand. Elle y retrouva Maximilien, Louise et Marc. On lui dit que son père allait un peu mieux. Elle s'approcha de Marc et l'interrogea à voix basse, voulant savoir ce qu'il pensait de l'état de Charles-Armand. Marc lui dit qu'il pouvait encore reprendre quelques forces, mais il laissa en même temps paraître par un geste qu'il n'y comptait guère, et qu'aussi bien il n'y avait pas même lieu de le désirer.

Ayant entendu cette réponse qu'elle prévoyait, elle s'écarta et, se plaçant bien en face de tous, elle demanda si l'on ferait venir un prêtre.

Sa voix était un peu grêle, mais nette, décidée.

Elle savait que cette proposition allait rencontrer de la résistance ; en effet, il y eut un mouvement général de surprise et sans doute aussi de contrariété. Mais son attitude ne changea pas. Après un silence, Maximilien lui répondit :

— Écoute, Laure, fit-il sur un ton de reproche affectueux et presque de prière, tu nous as toi-même avoué que cela n'était pas dans les intentions de ton père. Il te l'a dit... Pourrions-nous maintenant agir contre son sentiment déclaré ?

Il savait qu'il peinait Laure profondément ; il était venu près d'elle, et comme pour lui demander pardon de ce qu'il devait dire, il lui avait pris la main, d'un geste affectueux. Laure lui abandonna sa main, mais distraitement, presque sans y prendre garde, sans qu'un trait de son visage changeât. On vit bien que sa volonté n'avait pas fléchi.

Maximilien, attristé de son insistance, lui rappela à nouveau le refus de son père.

— Sans doute, dit Laure, mais, à présent, quelque chose est changé.

On ne releva pas cette réponse, et personne ne chercha à savoir ce qui était changé.

Marc objecta que les sacremens n'étaient pourtant pas des signes purement matériels, valables en dehors de tout consentement.

Elle répliqua, de son ton calme et résolu, qu'elle avait sollicité de Dieu qu'il inspirât à son père ce consentement ; que c'était à cette intention même qu'elle avait fait vœu d'entrer en religion : aussi, comment dire, si les derniers sacremens étaient conférés à son père, que rien de spirituel n'y était mêlé ?

Ces mots émurent vivement : on connut la profondeur de son désir ; que pouvaient des raisons d'ordre humain ? On sentit qu'il faudrait céder.

Maximilien, cependant, dit :

— Ton père n'est pas hors d'état de s'apercevoir de ce qui se passe.

Laure fit un signe d'acquiescement, comme pour indiquer que ce n'était nullement une objection.

— S'il ne veut pas ? poursuivit Maximilien.

— Il voudra, dit Laure. Il a déjà presque promis... Mais j'ai toujours pensé qu'il fallait d'abord l'interroger. J'irai vers lui.

Maximilien, Louise et Marc éprouvèrent un sentiment d'angoisse, car il leur était douloureux de s'opposer à Laure, mais également douloureux que les dernières heures de Charles-Armand fussent ainsi troublées. Ils se rendaient compte que Laure était très loin d'eux, se mouvant dans une autre atmosphère : et cependant ils ne se représentaient pas encore à quel point, pour elle, l'aspect matériel et physique de la mort s'était effacé.

Laure se dirigea vers la chambre de son père, Louise voulut la suivre, et y entra avec elle, mais elle s'arrêta à mi-chemin du lit de Charles-Armand. La pièce était à demi plongée dans l'ombre ; une seule lampe, voilée d'un abat-jour épais, brûlait sur une table. Laure la prit. Venue au chevet de son père, elle tint cette lampe très haut et un peu écartée, pour que la lumière ne le blessât point. Dans la vaste chambre, il n'y eut que cette place étroite autour d'elle qui fût en pleine clarté. Maximilien et Marc étaient restés en arrière.

Elle adressa donc à son père la question qu'elle s'était proposée. Charles-Armand entendit peut-être. Il fit un effort comme pour parler, et cependant ne répondit pas. Quelques secondes s'écoulèrent dans une attente cruelle. Louise appela Laure d'une voix basse et suppliante. Mais Laure n'y prit point garde et répéta sa question avec la même intonation claire et précise.

Encore cette fois elle n'obtint point de réponse et cependant

elle ne se retira pas. Cette obstination révolta Louise, qui vint jusqu'à elle et, saisissant son bras avec force, lui dit :

— Laure ! comme tu es dure !

— Laure ! je ne vous comprends pas, dit de son côté Marc, qui s'était approché.

Louise ni Marc ne purent, par la suite, oublier cette minute, ni la lui pardonner. Ils ne savaient pas combien elle avait souffert, ils ne concevaient pas non plus assez qu'elle, ainsi penchée avec cette lampe vers ce mourant très aimé, c'était selon sa vision propre tout autre chose que ce qu'eux-mêmes apercevaient.

Cette fois, Charles-Armand répondit. Il prononça une phrase dont le sens précis, à vrai dire, échappa, mais qui avait le ton d'un acquiescement. Tous en eurent l'impression, sans cependant aller, comme Laure, jusqu'à y voir la manifestation d'une volonté véritable.

Elle causa un instant avec Maximilien, puis ils sortirent ensemble. Dans le vestibule et sur les marches de l'escalier, ils rencontrèrent un groupe nombreux de serviteurs, jardiniers, de domestiques de la ferme voisine, qui étaient venus aux nouvelles, et qui, dans une demi-obscurité, attendaient en silence. Maximilien appela l'un d'eux et lui dit d'aller chercher le prêtre de la paroisse. Cette nouvelle circula et se répandit parmi eux aussitôt; Maximilien fut frappé de voir qu'elle causait une satisfaction réelle et comme un soulagement à ces gens, non point pieux précisément, mais très attachés aux rites et aux usages. Ils n'eurent point de doute que cette décision dernière eût été due à l'influence de Laure, et, tandis qu'elle passait, ils s'écartèrent devant elle avec une déférence particulière et visible.

Maximilien le lui fit remarquer, pensant que cette sympathie la toucherait. Mais elle y fit à peine attention... Que pensait-elle ? Il ne le sut.

Elle voulut respirer quelques instans l'air du dehors; elle descendit seule jusqu'à la porte, qu'elle ouvrit, et elle vint sur le perron. Il était plus de sept heures du soir ; l'obscurité était complète, il faisait froid, le ciel était découvert, non pas ces cieux d'été tout vivans et chargés d'astres, mais des étendues glacées et sombres où s'égrenaient des étoiles solitaires...

Elle frissonna devant cette immensité ; au cours de ces minutes de fièvre, elle était venue vers la nuit comme vers un refuge, pour lui demander un peu de détente et de calme : mais

voilà qu'au contraire, elle avait presque peur de ces profondeurs démesurées. Où donc s'abriter ? elle ne savait plus... Elle revit cette alcôve qu'elle venait de quitter, petite, chétive, sous la clarté étroite de sa lampe, avec son drame infini. Quand on porte en soi de pareilles images, on ne peut pas s'en aller sous les astres... Elle rentra, craintive, courbant la tête sous les étoiles.

Un prêtre vint, homme âgé et doux. Il fut laissé quelque temps seul près de Charles-Armand. Ensuite, lorsqu'il lui donna les derniers sacremens, tout le monde entra. On ouvrit les portes, le petit peuple qui attendait entra dans la pièce, et, très recueilli, s'agenouilla vis-à-vis du lit de Charles-Armand.

La salle était maintenant très éclairée. Charles-Armand ne se rendait compte de rien. Maximilien, voûté, les traits creusés, se tenait près de lui. Louise, à quelque distance, était à genoux sur un prie-Dieu, la figure dans les mains ; Marc était à côté d'elle. Laure se trouvait en face de son père, entre son lit et les gens agenouillés, debout, la figure calme, ayant dans le regard un reflet immobile.

Le prêtre, quand il eut terminé son office, s'effaça et sortit. Cependant, lui parti, pas une personne ne bougea. Qu'attendait-on ? Nul n'aurait su le dire, et cependant on attendait comme si quelque chose allait se passer. Une minute peut-être s'écoula ainsi.

Or, au milieu de ce silence et de cette immobilité, il arriva ceci : que Charles-Armand, après un long accablement, se ranima un peu, fit un mouvement et ouvrit les yeux. Sans doute il chercha Laure du regard, car lorsqu'il l'eut aperçue, un bref et suprême dialogue s'engagea entre elle et lui. Un immense frisson passa sur l'assemblée, car on était déjà persuadé qu'on ne l'entendrait plus jamais. D'une voix faible et douce, mais qui avait gardé intacts son intonation particulière et son timbre un peu musical, il dit :

— Ma fille !

Et il ajouta aussitôt après :

— Je suis bien heureux de te revoir...

A l'émotion et à la tendresse de son accent, on sentit que c'était elle particulièrement, de préférence à toute autre personne, qu'il était heureux de voir encore ; seulement, on ne pouvait savoir pourquoi.

Laure s'approcha. Toutes les têtes s'étaient courbées. Elle seule resta dans la lumière. Elle dit :

— Mon père, me voici...

Sa voix était égale, rigide, unie, et cependant, au cours du colloque rapide et imprévu qui suivit, chacune de ses paroles eut un son splendide, comme si elles tombaient d'une hauteur merveilleuse.

Charles-Armand reprit :

— J'étais comme dans un profond sommeil...

Il ajouta : « J'ai souffert, crié peut-être... »

Laure dit :

— Rassure-toi.

Il continua :

— Mais tout est fini.

Puis, avec une solennité qui fit à nouveau courir un frémissement dans l'assistance, il dit lentement :

— Tout est fini : où vais-je entrer à présent ?

Laure répondit :

— Mon père, dans le royaume des âmes.

Sans doute, à ces mots, il se représenta en un instant tout ce qu'il avait su de l'âme de sa fille, et peut-être aussi songea-t-il à la force qu'elle avait prise dans ses espérances célestes ; avec une admiration émue, après quelques secondes, il répondit :

— Dans ton royaume, Laure... Peux-tu m'ouvrir la porte de ton royaume ?

Elle, à nouveau, avec une sereine certitude, dit :

— Mon père, les portes te seront ouvertes.

Après cela, il laissa retomber sa tête, qu'il avait légèrement soulevée. Encore une fois il pensa au sacrifice de sa fille, dont la révélation l'avait, quelques heures plus tôt, bouleversé ; il lui dit d'un ton ample, grave, reconnaissant :

— Mon enfant, pour ce que tu as été, merci !

Puis, très lentement, il ajouta ce vœu :

— Qu'un jour tout puisse être apaisé !

Ce fut fini. Un dernier souffle glissa sur ses lèvres ; on eût pu croire qu'il venait de s'endormir ; ses traits se détendirent, et plus jamais on n'entendit sa voix.

Dans ce qu'il avait dit Laure voyait en ce moment une approbation sublime de sa conduite et de ses volontés. On entendit une rumeur, des sanglots parmi l'assistance que ce dialogue

avait profondément remuée : combien peu, cependant, pouvaient comprendre tout ce que ces paroles suprêmes justifiaient, adoucissaient, déliaient, ni soupçonner le prix de cette haute harmonie, qui, sur tant de scènes cruelles, venait mettre sa couronne et son repos.

On se leva. Les gens sortirent lentement et sans bruit. Laure, à son tour, s'était jetée à genoux devant le lit de son père, épuisée à présent, brisée, vaincue par cette longue tempête. Elle laissa les larmes inonder son visage. Un moment après, quelques personnes qui s'étaient attardées dans le vestibule devant la chambre, virent, par la porte entre-bâillée, Maximilien s'approcher d'elle, poser la main sur son épaule comme s'il voulait maintenant l'emmener, et elle lever vers lui un regard vide qui semblait ne plus comprendre.

Quelques jours plus tard, elle eut avec son grand-père une conversation où il essaya de la faire revenir sur les résolutions qu'elle avait prises, ou du moins d'en retarder l'accomplissement. Il lui conseilla d'attendre, de ne pas prendre de décision définitive au cours d'une crise d'âme peut-être passagère et au milieu de la douleur que lui avait causée la mort de son père.

— Tu as été ces jours-ci, lui dit-il, profondément atteinte, et parce que tu as été blessée, il te semble à présent que tu ne peux plus rien recevoir de la vie ; je sais, c'est ainsi lorsqu'on est jeune : dans la douleur, et même dans la joie, il semble que la vie ne compte plus, on l'engage, on la délaigne, on la donne, on promet les années... Combien je voudrais te voir moins généreuse et plus sage, moi pour qui le temps plus mesuré est devenu plus précieux, et qui reçois comme un bienfait presque chacun des jours qui me sont accordés... C'est pour moi une chose douloureuse que, aussitôt après avoir perdu mon fils, il me faille dire encore un second adieu...

« Pourtant je m'en aperçois, je m'en rends compte, je ne puis rien. Il est sans doute des voix plus impérieuses que la mienne. Soit ! Il faut que chaque âme subisse son histoire... Ainsi, après que tu as été longtemps mon enfant selon l'esprit, ton existence s'accomplira sous une loi que je ne puis aimer, représente-toi donc avec quel regret je te dis adieu quand tu me quittes pour un univers que j'ignore et où je n'entrerai pas... »

Mais Laure était résolue à ne point fléchir et à accomplir le vœu qu'elle avait fait.

Elle partit de la Mettrie peu de jours après, croyant bien, à ce moment-là, n'y jamais rentrer.

VII

Le mois de mars est, dans les régions du centre de la France, le moment de l'année le plus indécis et le plus maussade. Çà et là, sur l'étendue des jours ternes, se pose une belle après-midi fragile, qui fait rayonner durant quelques heures une lumière cristalline et douce; alors, dans l'air, des souffles glissent, jeunes, tièdes, caressans, des parfums de violettes flottent. Mais un rapide retour du froid efface comme un mensonge ces conquêtes hâtives du printemps.

La tombée de la nuit sur les champs est, à cette époque, triste, tragique et silencieuse comme les crépuscules du plus profond hiver. Sans doute les blés naissans étalent déjà leurs tapis légers de verdure tendre; on rencontre des bergeronnettes qui trottinent sur les routes ou qui font sans fin leur toilette au bord des étangs; mais, en dépit de quelques sourires, la nature est engourdie dans un pesant sommeil. Elle est inerte, grave... Dans quelque étroit décor familier, au coin d'un champ, ou bien au détour d'une allée de parc écartée et solitaire, près d'une statue qui s'effrite, on s'arrête tout à coup, saisi de ce silence et de cette vaste torpeur. Les branches des arbres sont sèches et noires, le ciel est bas, l'air est doux; aucun bruit, pas même un sourd murmure; on écoute, on regarde : le cœur est serré par ce grand sérieux. Dans un mur en pierres sèches, sous un fouillis de lianes mortes, un petit rat aux mouvemens prestes, dont l'œil rond et noir pétille, apparaît au bord d'un trou. On le voit s'emparer d'une feuille de lierre qu'il grignote sans bruit : rien d'autre ne vit ou ne bouge.

Tant d'immobilité accable la pensée; mais tout à coup, du ciel devenu noir et chargé, la neige tombe en flocons minuscules qui dansent et voltigent comme de fines mouches blanches, en même temps qu'un coup de vent aigre soulève de terre et fait tourbillonner quelques folles feuilles de l'automne...

Par une telle après-midi de mars, changeante, nuancée et pleine encore des senteurs de l'hiver, Laure marche sur la route qui

mène de la gare de V... à la Mettrie, près d'un coupé dont les chevaux sont au pas. C'est la première fois qu'elle revient dans ces lieux depuis la mort de son père. Pour retarder l'instant d'un retour qui l'émeut, elle a voulu aller ainsi à pied quelques minutes. Elle a une fourrure sur les épaules, ses mains sont enfoncées dans un manchon, quoique l'air ne soit point froid.

Sur ces bords de l'Allier la route traverse de vastes terrains plats qui sont, de côté et d'autre, plantés à perte de vue de peupliers et de saules. Quand Laure y était, en partant, passée pour la dernière fois, c'était par un matin de décembre glacial, sous un ciel brumeux ; le chemin était gelé et sonore ; d'innombrables aiguilles de givre mettaient une fine peluche blanche sur les haies : elle se revoit telle qu'elle était à ce moment-là, dans la voiture qui l'emportait, frileuse et pensive. Aujourd'hui le temps est tout autre, découvert, hésitant, délicat ; parfois, une coulée de lumière allume dans une clairière lointaine une fête douce et mystérieuse ; Laure sait aussi dans son cœur de profonds changemens... Depuis ce moment, un hiver a passé, un long hiver de sept années.

Elle a plus de trente ans maintenant. Des circonstances étrangères à sa volonté lui ont rendu une liberté imprévue, et elle est dans l'incertitude sur la façon dont elle disposera de l'avenir. Elle a été longtemps malade et elle vient chercher près de sa sœur un repos qui rétablisse sa santé.

Durant les six premières années de son absence, elle a vécu au couvent, selon la résolution qu'elle avait prise. Mais ensuite il lui avait fallu s'éloigner. Elle n'avait pas été assez forte pour supporter les austérités de la règle ; et, durant tout ce temps, on avait retardé le moment de ses vœux, car autour d'elle on avait douté sans cesse qu'elle pût demeurer.

Il n'y avait jamais eu en elle cet état de bien-être intérieur, d'équilibre et de paix qui l'aurait soutenue et qui lui aurait rendu les privations plus faciles : non sans motif, ceux qui la dirigeaient estimèrent que la discipline des ordres contemplatifs ne convenait pas à sa nature. Elle-même se rendait compte, en dépit de son choix et de ses préférences premières, que la tension d'âme et l'incessante méditation qui sont exigées là, avaient sur elle un effet trop violent et presque dangereux, — cependant sans qu'elle rencontrât personne qui parût entendre au juste pourquoi.

Toujours, du reste, elle s'était vue aimée, recherchée, environnée même d'une sorte d'estime particulière qui naissait naturellement autour d'elle. Et pourtant, en dépit de cette sympathie, elle passa des années difficiles, qui usèrent ses forces. Finalement, elle fut gravement malade et elle resta quelque temps en péril ; on la sauva, mais elle souffrait fréquemment de maux de tête violens, et elle continua à porter les signes d'un épuisement physique que sûrement la vie du cloître ne réparerait pas. C'est pourquoi on se refusa à la garder, et il lui fut conseillé, comme le meilleur remède, de se composer une existence où aurait place une certaine activité extérieure et pratique.

Elle se soumit très simplement. Elle sortit du couvent, laissa l'habit religieux. Après sa longue réclusion, elle éprouva quelque étonnement à se retrouver dans le monde.

Elle se rendit auprès d'une amie qui avait fondé à Roubaix, dans un des quartiers les plus pauvres de la ville, un dispensaire pour enfans ; elle fit l'essai d'habiter avec elle, et de l'aider dans l'accomplissement de sa tâche. Elle passa là l'automne et l'hiver qui précédèrent son retour à la Mettrie.

Dans cette maison venait chaque matin un défilé misérable d'enfans estropiés, blessés ou malades. Un médecin les examinait. Laure et son amie assistaient à la consultation et ensuite donnaient les soins prescrits. Elles distribuaient aussi des vêtemens et des remèdes. Le jeudi et le dimanche, elles réunissaient des enfans dans la cour du dispensaire, pour ne pas les laisser oisifs dans les rues ; elles les faisaient jouer et leur donnaient quelques enseignemens de religion et de morale. Laure mena là, durant quelques mois, une existence occupée, laborieuse, pour laquelle, à vrai dire, elle n'avait pas de penchant spontané, et dont sa santé ne recevait aucun bien, mais dont elle voyait directement l'utilité et qui remplissait ses jours.

Elle avait alors revu sa sœur, après une longue séparation. Elle lui avait fait part de sa maladie et du danger qu'elle avait couru, mais seulement lorsqu'elle était déjà un peu rétablie et que son installation à Roubaix était décidée. Louise lui écrivit affectueusement et lui annonça qu'elle irait l'y voir au cours du prochain séjour qu'elle ferait à Paris. Leurs relations, jusque-là, avaient été assez distendues ; elles s'écrivaient, mais plutôt rarement ; Laure aimait peu parler d'elle, et, d'autre part, elle n'avait guère d'événemens à raconter. De temps en

temps Louise la mettait au courant de ce qui se passait à la Mettrie. Sûrement elle n'avait jamais deviné les sentimens de sa sœur ni rien connu de ce qui était survenu jadis entre elle et Marc. Laure, du reste, avait souhaité qu'il en fut ainsi.

Marc et sa femme avaient, depuis leur mariage, habité toujours dans la maison de la Mettrie : ils y passaient la plus grande partie de l'année : ils avaient aussi un appartement à Paris et y venaient quelque temps chaque hiver... Ils avaient vu mourir Maximilien. Après être restés près de six ans sans enfant, un fils leur était né.

Selon la promesse qu'elle avait faite, Louise vint voir Laure à Roubaix, dans le commencement de janvier.

Elle arriva de Paris dans la matinée. Elle montra dans le premier moment beaucoup de joie à retrouver sa sœur, et elle la serra dans ses bras avec tendresse. Puis, la dévisageant avec des façons d'amicale autorité, elle déclara que ses traits étaient creusés, fatigués, qu'elle avait encore l'air d'une malade, qu'il fallait qu'elle prît enfin la résolution de se soigner. Elle voulut se renseigner sur sa manière de vivre, et, dans la première animation de leur rencontre, elle lui posa une foule de questions. Puis elle demanda à visiter la maison.

Laure la fit passer dans les trois ou quatre pièces du rez-de-chaussée, une salle de consultation, une infirmerie, une lingerie, d'aspect plutôt triste, et qui ne contenaient que les meubles les plus simples et les plus nécessaires. Ensuite elle la conduisit au premier étage par un escalier obscur, et la fit entrer dans sa chambre, qui était petite, sévère et nue. Les murs en étaient blanchis à la chaux ; une fenêtre unique donnait sur la rue, aux maisons basses et noirâtres ; elles restèrent là ensemble un moment. Laure offrit à sa sœur une chaise de paille et s'assit sur le bord de son lit. Louise parcourut la pièce des yeux avec un air de gêne.

— Tu devrais avoir d'autres meubles, dit-elle comme un conseil ou un reproche timide. Si je savais que tu dussses rester ici, je voudrais moi-même t'installer mieux...

Laure refusa avec un sourire... Mais elle voyait bien que la toilette de Louise et sa personne même faisaient contraste avec l'austérité et la pauvreté de ce local.

Elle était presque belle maintenant ; les lignes de son corps avaient pris de l'ampleur, mais d'une manière qui lui seyait et

qui n'altérait pas la grâce de ses attitudes et de ses mouvemens. Son teint avait gardé sa fraîcheur rosée d'autrefois, elle avait la même physionomie avenante et ouverte, la même spontanéité dans ses manières. Sa mise élégante, ses fourrures luxueuses, son chapeau où ondoyait une large plume, le parfum qui flottait autour d'elle, le soin donné aux moindres détails de sa toilette révélaient des goûts de bien-être ou même de frivolité qui, dans ce décor et ce milieu, ne pouvaient manquer d'être un peu heurtés. Il fut évident qu'elle s'y trouvait mal à l'aise; une moue légère s'était dessinée sur ses lèvres; et maintenant, tandis qu'elle redescendait les escaliers avec Laure, et passait à nouveau de pièce en pièce, elle promenait un regard presque peureux sur cette maison où vivait sa sœur, demeure qui évoquait d'abord chez elle l'idée d'une existence très mesquine et chétive, et qui, de plus, par sa destination et par mille indices, faisait penser avec un frisson à toute la misère du monde.

Son entrain, sa vivacité du début, sa curiosité même s'évanouirent. Peut-être mesurait-elle mieux à présent la distance qui la séparait de Laure, dans ce cadre de sa vie. L'idée lui venait qu'entre elles deux il n'y avait plus grand'chose de commun ; et peut-être parce qu'elle y pensait, ou simplement parce que les sujets faisaient défaut, à partir de ce moment, leur conversation languit un peu.

Elle continua cependant à poser à Laure des questions sur l'emploi de ses journées. Laure répondait d'une voix limpide, égale, s'expliquant sans hâte ni ennui. Louise témoignait pour ses occupations à la fois de l'aversion et de la déférence.

— Je ne sais comment cela peut te convenir... murmura-t-elle plusieurs fois en hochant la tête, faisant entendre surtout par là que, pour elle, elle n'aurait jamais été capable de se consacrer à de telles besognes, quelque grand qu'en fût le mérite.

Laure lui dit qu'elle n'était pas décidée à demeurer là, qu'elle n'avait pas de projets arrêtés pour les années suivantes. Louise l'engagea vivement à venir s'installer quelque temps à la Mettrie : là elle se reposerait, retrouverait la santé ; elle réfléchirait à loisir, et pour l'avenir se chercherait des occupations et un genre de vie qui lui conviendraient réellement.

Elles déjeunèrent ensemble dans la maison, ensuite elles sortirent. Louise devait prendre un train avant cinq heures pour rentrer à Paris. Elles se promenèrent dans un square, puis elles

se dirigèrent lentement vers la gare par des boulevards peu fréquentés.

Louise ne parlait presque plus ; Laure pensa avec chagrin que peut-être elle s'ennuyait.

Le soleil d'hiver pâle et déteint tombait sur les facades des maisons d'ouvriers, tristes et sombres. C'était un temps fade de dégel ; il y avait par terre une boue noire, avec des tas de neige çà et là. Elles longeaient des murs d'usine. Parfois un groupe d'enfans jouaient avec des cris sur ces boulevards inanimés.

— Dieu! que cette ville est triste! dit Louise en promenant les yeux autour d'elle. Cela serre le cœur. Je ne pourrais pas vivre ici.

Elle ajouta, comme se reprenant :

— Je sais bien, toi, tu es au-dessus de ces impressions ; c'est beaucoup mieux...

Mais cet éloge tombait un peu à faux, comme lorsqu'on loue une personne d'un mérite dont, pour soi-même visiblement, on ne se soucie pas.

Laure lui parla de son fils, en demanda des nouvelles.

— J'aurais aimé le voir aussi, dit-elle. Il a seize mois maintenant, n'est-ce pas?

Louise compta, puis dit avec un sourire :

— Oui, juste seize mois ces jours-ci.

Laure demanda également des nouvelles de Marc. Depuis quelques heures que sa sœur était là, elle avait souvent pensé aux événemens d'autrefois ; mais, quand elle se voyait elle-même dans ce lointain, c'était comme une personne étrangère qu'elle ne connaissait presque plus. Elle demanda ensuite à Louise si elle se plaisait à Paris.

— Oh! oui, dit Louise assez distraitement. Nous y avons maintenant beaucoup de relations...

Mais elle ne parut pas disposée à entrer dans plus de détails, aussi Laure n'insista pas. Voyant ses manières très mondaines, sa mise recherchée, elle ne put s'empêcher de penser que sa sœur menait sans doute à Paris une existence de plaisirs et de fêtes, à laquelle elle s'était arrachée pour cette visite d'un jour. Elle la regarda : la physionomie de Louise n'exprimait cependant pas la frivolité ou l'insouciance, elle portait plutôt une marque sérieuse, presque pensive, une certaine mélancolie. Tandis qu'elles marchaient l'une près de l'autre en silence,

Laure détaillait ses traits, et elle considéra longuement et avec tendresse ses beaux yeux bleus qui, autrefois, s'illuminaient si aisément d'enthousiasme.

Lorsqu'elles eurent atteint la gare où elles allaient se séparer, Louise sembla retrouver brusquement l'animation des premiers momens de son arrivée. A plusieurs reprises, elle embrassa Laure affectueusement, lui disant qu'elle était très heureuse de l'avoir revue.

— Et maintenant, ajouta-t-elle d'un ton décidé et comme si elle concluait par là tout leur entretien, c'est une chose entendue : je t'attendrai à la Mettrie dès que nous y serons de retour.

Laure cependant n'avait rien promis, et elle évita encore de s'engager.

Elles allèrent ensemble sur le quai de la gare, qui était très encombrée. Le soir tombait ; aux extrémités du hall on voyait dans les rougeurs du crépuscule s'allumer des globes électriques bleuâtres. Un train rapide arriva, et arrêta devant elles ses longs wagons très éclairés. Louise monta vivement dans l'un d'eux ; elle se choisit une place dans un compartiment ; puis revint dans le couloir du wagon et, ayant baissé la glace d'une portière, elle se pencha en souriant.

Laure était peinée de la voir s'en aller. Cependant, durant ces derniers instans, elles se parlèrent à peine.

Laure demanda :

— Est-ce que Marc t'attendra à la gare à Paris ?

— Marc ! fit Louise, oh ! je ne pense pas...

Le train partit.

Laure, en rentrant chez elle par les rues confuses, songeait avec tristesse qu'elles ne s'étaient dit l'une à l'autre rien de ce qui les concernait personnellement et de ce qui touchait à leurs vies véritables.

Durant les semaines suivantes, elle se familiarisa avec ce projet de se rendre à la Mettrie, auquel elle s'était d'abord très peu arrêtée. Louise lui écrivit plusieurs lettres où elle continuait à l'inviter avec insistance. Elle vit aussi, par une lettre de sa sœur, qu'elle pouvait faire à peu près coïncider son séjour avec une absence de Marc : elle ne cherchait pas précisément à l'éviter ; néanmoins, cette circonstance l'encouragea.

Ce retour était pour elle un grave événement, et, durant

plusieurs semaines, elle s'y prépara avec émotion : elle reverrait ces lieux de sa jeunesse, ce vallon, complice cher et secret de sa destinée. Il lui semblait qu'en retrouvant sa sœur installée là, elle allait jeter sur ce qu'aurait pu être sa propre vie un regard curieux et doux. Il ne lui déplaisait pas non plus de reprendre contact à présent avec cette vie courante et commune qu'elle avait dédaignée et fuie autrefois, et elle attendait de cette expérience nouvelle une indication pour ses projets incertains.

Elle était prévenue qu'en arrivant à la Mettrie, elle y trouverait quelques invités, qui devaient du reste s'en aller au bout de très peu de jours ; Marc partirait en même temps qu'eux. Elle avait demandé que ni Louise ni Marc ne vinssent l'attendre à la descente du train, car elle préférait faire seule le trajet de la gare à la Mettrie.

Donc, en venant, tandis que sa voiture traversait les prairies boisées que la route coupe avant d'atteindre l'Allier, elle avait voulu aller à pied quelques instans. Ayant fait passer l'équipage devant elle, elle chemina lentement sur l'herbe du talus.

Au-dessus de la multitude pressée des saules elle voyait émerger quelques beaux chênes garnis d'un feuillage jauni et fatigué, où l'hiver avait fait de larges blessures ; le soleil par instans touchait et illuminait leur faîte. Elle respirait l'air de son pays natal et elle s'étonnait qu'il eût une saveur si particulière ; elle songea au nombre immense des jours écoulés depuis son départ... Combien elle se sentait en ce moment atteinte et changée par eux ! combien différente, lointaine ! Et cependant cette pensée ne lui était pas amère, car en même temps elle se savait l'âme plus riche, plus nuancée, plus lourde, plus ouverte, chargée d'un savoir plus équitable et plus profond. Elle reconnaissait la l'influence toute pure des années ; et ainsi réfléchissant, se souvenant, il lui sembla qu'elle voyait un beau fleuve de temps qui avait coulé depuis ses sentimens d'autrefois, vifs, décidés, étincelans et frais, jusqu'à cette heure dorée, plus sage et plus mûrie.

ÉMILE CLERMONT

(*La quatrième partie au prochain numéro.*)

ESQUISSES CONTEMPORAINES

ÉDOUARD ROD

II[1]

LES ŒUVRES DE LA MATURITÉ

Comme s'il avait deviné l'embarras où l'extrême diversité de son œuvre plongerait ses critiques, Édouard Rod a voulu leur venir en aide en leur indiquant, dans la *Préface* d'un de ses derniers livres, *Aloïjse Valérien*, « comment il souhaiterait qu'on classât ses romans. » Il les divise en œuvres de début, études psychologiques, études passionnelles et études sociales. On pourrait discuter cette classification. En quoi, par exemple, *les Trois cœurs* sont-ils moins une étude passionnelle que *l'Inutile effort*, ou que *le Ménage du pasteur Naudié?* Et en quoi *Au milieu du chemin* est-il plus une étude sociale que *la Vie privée de Michel Teissier?* Acceptons donc en gros, mais sous bénéfice d'inventaire, cette division; et puisque, aussi bien, nous avons déjà examiné les livres de début et les plus importantes des études dites psychologiques, retenons, pour en parler à loisir, les romans passionnels et les romans sociaux. Ajoutons-y, pour être complet, les ouvrages de critique; et ne craignons pas de mettre à part, pour les étudier séparément, les six ou sept romans suisses.

(1) Voyez la *Revue* du 1er mars.

I

Édouard Rod critique mériterait une assez longue étude. Si à cet égard son œuvre n'a pas l'importance de celle d'un Bourget ou d'un France, par exemple, elle est bien loin d'être négligeable. Pour valoir tout son prix, il lui manque deux qualités, sinon essentielles, tout au moins plus précieuses qu'on ne semble le croire à notre époque : la décision de la pensée, et la grâce, la force où l'éclat du style. Un grand critique est celui dont l'être tout entier vibre et réagit puissamment au contact d'une œuvre littéraire, et qui, aussi capable d'admirations raisonnées que de « haines vigoureuses, » donne avec netteté, avec bravoure, les raisons générales de son goût personnel, et, au risque de se tromper, ne redoute pas le péril des opinions tranchées et des jugemens catégoriques. Et, d'autre part, il est un artiste à sa manière : pour traduire ses impressions, pour les faire passer dans d'autres âmes, il faut qu'il ait un *style* : il faut qu'il sache trouver des alliances de mots, des comparaisons, des formules assez parlantes et assez vivantes pour figurer aux yeux de l'esprit l'exacte nuance de beauté qu'il se propose d'évoquer. En un mot, il ne saurait nuire au critique d'être tout à la fois un ferme penseur et un original écrivain.

Avouons-le : les études critiques d'Édouard Rod ne répondent pas toujours entièrement à cette double exigence. Trop porté à voir tous les aspects des choses et des questions, ses jugemens manquent souvent de la force, de l'autorité impérieuse qui entraînent les adhésions ou provoquent les contradictions; et son style un peu gris, abstrait, parfois un peu lâché, ne met pas suffisamment en relief l'originalité des idées ou des impressions qu'il veut traduire. Évidemment, le très actif et fécond auteur de tant d'articles dont la plupart n'ont pas été recueillis en volume, travaillait très vite, et, si je puis dire, plus en largeur qu'en profondeur : la multiplicité des sujets et des aperçus l'attirait. Peut-être aussi n'attachait-il pas à son œuvre critique toute l'importance qu'elle eût méritée; il lui en eût, certes, coûté de renoncer à cette partie de son labeur, mais, en revanche, il n'y voulait pas consacrer trop de temps, et il réservait le plus clair de ses loisirs et tout son effort d'art à ses romans. Je ne voudrais pas me donner l'air et le ridicule

d'être trop orfèvre, et de le lui reprocher trop durement; mais j'ai peur qu'en littérature comme ailleurs, la parole évangélique qui nous interdit de servir deux maîtres n'ait aussi sa raison d'être.

Et pourtant, Édouard Rod, — en dehors même de ses *Idées morales du temps présent*, — a sa place marquée dans l'histoire de la critique contemporaine. S'il n'a pas créé un genre, ni inventé une méthode, — chose rare, et difficile, et qui exige peut-être la continuité exclusive et ininterrompue d'un unique et long effort, — il a rempli avec distinction un rôle singulièrement utile. D'abord, et en pleine conformité d'ailleurs avec le génie et les traditions de sa race, il a été un critique cosmopolite : j'entends par là qu'il s'est donné pour tâche d'être chez nous un intermédiaire des plus actifs entre les littératures ou les arts étrangers et la pensée française. A Genève, ce boulevard unique, ce carrefour de la pensée européenne, il avait, pendant sept années, enseigné l'histoire des littératures comparées, puis celle de la littérature française. Je ne crois pas qu'il ait jamais regretté ces fécondes années de recueillement intellectuel : il faut enseigner pour apprendre, et tous ceux qui ont passé par cette salutaire discipline savent bien qu'elle est, pour le moins, aussi bonne pour l'esprit qui la dispense que pour celui qui la reçoit. A étudier, pour en faire sentir les beautés, les principales œuvres littéraires de l'Europe moderne, Rod avait, je ne dis pas acquis, — car il me semble qu'il les a toujours eus, — mais affiné et développé cette intelligence des esthétiques les plus diverses et des arts les plus opposés, ce sentiment de la relativité artistique qui font un peu défaut au critique d'une seule langue et d'une seule littérature, et qu'il a possédés à un très haut degré. Il connaissait assez bien l'Angleterre, il connaissait mieux encore l'Allemagne et l'Italie (1); il a écrit des pages curieuses sur l'esthétique de Wagner et sur le pessimisme de Leopardi; il a été l'un des

(1) Dès l'époque de *Palmyre Veulard*, Rod annonçait « en préparation » deux volumes qui n'ont jamais paru, sous ces deux titres : *Notes sur l'Allemagne* et *les Ecrivains de l'Italie contemporaine*. Fogazzaro disait de lui : « Il ne parlait pas l'italien, mais il le comprenait à merveille, et il avait une large connaissance de notre littérature. Ce qu'il a écrit sur nos anciens maîtres et sur nos auteurs modernes est très remarquable d'intuition et de précision... Je me rappelle avoir lu de lui, il y a longtemps, des aperçus rapides sur notre production littéraire contemporaine qui, venant d'un étranger, m'ont étonné. » (Lettre du 31 janvier 1910, citée dans le *Journal de Genève* du 7 février.)

premiers à parler chez nous des préraphaélites anglais et des « véristes » italiens, le premier peut-être à nous révéler Fogazzaro. Nous lui devons une rapide monographie sur Dante, un très suggestif, encore que peut-être un peu partial et excessif, *Essai sur Gœthe* (1). Et ses études sur Cavour ou sur Boecklin, sur Schopenhauer ou sur Sudermann ne l'ont pas empêché d'écrire des livres sur Lamartine, sur Stendhal et sur Rousseau, et de fort intéressans articles sur Victor Hugo et sur Taine, sur Alphonse Daudet et sur Anatole France. En un mot, après avoir enseigné par la parole l'étude des littératures comparées (2), il a continué à les enseigner par la plume; et peu d'écrivains français ont autant fait que lui, depuis vingt ou vingt-cinq ans, pour nous maintenir en perpétuel contact avec les œuvres et les personnalités littéraires originales de l'étranger. C'est là un service dont la patrie d'Émile Montégut et d'Eugène-Melchior de Vogüé doit lui rester reconnaissante.

Un second trait de la critique d'Édouard Rod, c'est d'être, plus encore que littéraire, psychologique et morale. Assurément les questions d'esthétique, la valeur propre des œuvres ne lui sont pas indifférentes, et, à l'occasion, il les discute avec toute l'attention désirable. Mais, visiblement, ce n'est pas là ce qui l'attire le plus. Ce qu'il cherche dans les livres, c'est la vie; ce qu'il leur demande, c'est de le renseigner sur la conception qu'il faut se faire de l'existence, sur la personnalité morale dont ils sont l'expression, plus ou moins déformée, et parfois trompeuse. Oserai-je le louer très vivement de cette manière d'entendre la critique? Certes, les problèmes de pure forme, les questions de langue, de composition et de style ont leur importance. Mais toute la littérature, pour parler comme Pascal, ne vaudrait pas une heure de peine, si on la réduisait là. Si elle n'est pas avant tout une interprétation de la vie, qui seule la rectifie, la contrôle et la juge, si les idées ou les sentimens qu'elle exprime ne plongent pas leurs racines profondes dans notre vie intérieure, elle n'est alors que la plus puérile des amusettes, et il faut donner raison à la boutade du vieux Mal-

(1) Voyez sur ce livre et sur le [illegible] dont il a été [illegible] [illegible] Rod [illegible] d'Insperger, *Gœthe en France*, Hachette, 1901, p. [illegible], et *Bibliographie critique de Gœthe en France*, Hachette, 1907, p. [illegible].

(2) Il est l'auteur d'une intéressante brochure *De la littérature comparée*, Genève, Georg, 1893.

herbe, déclarant qu'un poète est moins utile à l'État qu'un joueur de quilles. Mais il n'en est heureusement pas ainsi. La littérature est chose vivante parce que, quelle qu'en soit la forme, elle est action rêvée, pensée, suggérée, et qu'elle est donc génératrice d'action à son tour. Il y a plus de vie véritable dans une page d'un écrivain digne de ce nom que dans des années entières de tant d'automates humains qui se bornent à faire le geste de vivre. Telle était l'intime conviction d'Édouard Rod. Et c'est pourquoi, plus encore que sur la valeur relative de leurs réussites d'art, il interrogeait les écrivains qu'il étudiait sur leur attitude de pensée et d'âme, sur l'ensemble de leurs dispositions foncières, sur les tendances morales qu'ils manifestaient. Et comme il avait une intelligence très souple, alerte et pénétrante, il nous a laissé une œuvre de critique moraliste fort abondante et variée, pleine de vues et d'aperçus de toute sorte, extrêmement suggestive par conséquent, et qui, à elle toute seule, suffirait à retenir l'attention des historiens d'aujourd'hui.

Et assurément, tout dans cette œuvre n'est pas d'égale valeur. Rod a écrit trois ou quatre volumes de vulgarisation sur lesquels, évidemment, il ne comptait pas pour y fonder sa gloire. Je n'aime pas beaucoup son *Stendhal*, auquel je reproche surtout de ne pas répondre à la seule, ou du moins à l'essentielle question que me paraît soulever l'étude de Beyle, à savoir les raisons de l'extraordinaire et démesurée réputation de ce pauvre écrivain. Je suis assez mauvais juge de la valeur de son *Dante*. Mais je signale à ceux qui ignoreraient ce volume, en tête de ses *Morceaux choisis des littératures étrangères*, une fort importante et curieuse *Étude sur le développement des littératures modernes*. Et enfin, si son *Lamartine* est sans doute un peu rapide, il contient d'excellentes pages ; et je ne crois pas que l'on ait jamais mieux senti, ni mieux mis en lumière que Rod l'étroite et intime parenté qui existe entre le paysage mâconnais et le génie lamartinien :

Un paysage presque insignifiant, semble-t-il d'abord, dépourvu de couleur pittoresque, mais dont l'intimité vous gagne peu à peu sans qu'on sache comment. On regarde, on cherche un détail frappant, un trait caractéristique, on n'en trouve aucun. L'horizon est étroit, coupé par les lignes ondulées de petites collines arrondies, arides. Peu d'arbres ; à peine, çà et là, une brève lignée de peupliers. Pas d'eau ; rien de ce qui peut animer la

nature. Elle est là, toute seule, toute nue, sans beauté, dans sa douceur résignée et passive, comme si elle attendait patiemment l'effort humain pour prendre vie. Les villages eux-mêmes semblent s'absorber en elle ; leurs maisons de teinte grise se perdent dans l'ensemble, indistinctes, obscures, acceptant comme le reste cette teinte monotone d'un gris rose qu'interrompent seulement les lignes jaunâtres des étroits sentiers pierreux gravissant les pentes... Je n'ai jamais mieux compris le charme pénétrant de la phrase lamartinienne qu'en regardant fuir et se combiner les longues lignes de ces collines, toutes pareilles, d'une monotonie envahissante que rien n'arrête, et qui vous prend à la fin à la façon d'une musique de berceuse (1).

Voilà certes une fort belle page de poésie critique, et qu'on ne s'attendrait pas à trouver dans un ouvrage de cette nature. Elle suffirait à nous prouver que Rod était très capable de fort bien écrire, en dehors même de ses romans, et que, s'il ne l'a pas fait plus souvent, c'est sans doute qu'il ne l'a pas voulu, qu'il n'a pas voulu s'en donner le temps. Du moins si, dans son *Essai sur Gœthe*, dans son *Affaire Jean-Jacques Rousseau*, dans les innombrables articles qu'il a écrits, les pages de cette qualité sont, au total, assez rares, les idées générales abondent, les aperçus féconds, les rapprochemens ingénieux, les vues originales, paradoxales quelquefois, souvent justes, subtiles, pénétrantes. Veut-on savoir à quel signe on reconnaît un vrai critique ? A celui-ci surtout, ce me semble, que, quel que soit le sujet qu'il traite, on ne le lit jamais en vain. Ils sont assez rares, les critiques, même « professionnels, » qui répondent à ce signalement ; quand on a un peu pratiqué Édouard Rod essayiste, je ne crois pas qu'on puisse lui refuser ce mérite.

On peut être un très grand artiste et être fort peu cultivé, et même peu intelligent. Quand le développement de la faculté artistique ne se fait pas au détriment de la culture et de l'intelligence critique, il peut être fort intéressant de suivre dans l'œuvre abstraite les origines intellectuelles de l'œuvre d'imagination. Et c'est pourquoi les « pages de critique et de doctrine » écrites par les romanciers, les dramaturges ou les poètes sont, — indépendamment de leur valeur impersonnelle et objective, — si curieuses à étudier pour qui veut comprendre et pénétrer à fond les inventions de leur fantaisie créatrice. Cet intérêt-là, l'œuvre critique d'Édouard Rod nous l'offre à un très haut degré.

1. *Lamartine*, p. 40-42.

et il y aurait, dans une étude plus développée, à y insister longuement. Qu'il nous suffise de l'indiquer d'un mot. Dans une œuvre comme la sienne, il n'y a pas de compartimens rigides ou de cloisons étanches. De ses romans à sa critique il n'y a pas rupture, mais prolongement continu, transition insensible, et retentissement profond. Qui sait même si ses romans ne sont pas surtout des romans de critique ? Ce qui est sûr, c'est que la critique l'a maintenu en perpétuel contact avec le mouvement de la pensée de son temps, qu'elle a renouvelé constamment son fonds d'idées générales, et son œuvre romanesque lui a dû, pour une large part, cette variété un peu déconcertante, cet air d'inquiétude intellectuelle qui lui composent une physionomie bien distincte dans la littérature contemporaine.

II

A la fin d'un très pénétrant article sur Fogazzaro, Rod s'attarde, avec une visible complaisance, à l'analyse et à la discussion d'une bien curieuse conférence du grand romancier italien sur *Une opinion d'Alessandro Manzoni*. L'auteur des *Fiancés* avait déclaré « qu'on ne doit pas parler d'amour de manière à incliner l'âme des lecteurs vers cette passion ; » il estimait certes que « l'amour est nécessaire dans ce monde, mais qu'il y en aura toujours assez, » et qu'à « vouloir le cultiver, » et donc à « le provoquer là où il n'y en a pas besoin, » au détriment de tant d'autres sentimens plus rares et plus utiles à répandre dans les âmes, on fait « œuvre imprudente, » et dangereuse, et peut-être même moralement condamnable. Cette opinion avait paru un peu bien rude à Fogazzaro qui, pour échapper à ce rigorisme, avait distingué assez subtilement entre les diverses sortes d'amour, et conclu que seule une conception un peu basse du sentiment amoureux peut justifier pareil anathème. Et Rod, que la question intéressait au premier chef, l'envisageant avec sa ferme raison de moraliste vaudois, « réfutait douloureusement les argumens de l'orateur : »

Notre bon sens lui répondait, — écrivait-il, — qu'il n'y a qu'un seul amour, toujours le même, quelque grande part qu'il fasse à l'idéal, quelque divin qu'il soit ou qu'il se croie ; que, dans un nombre infini de cas, cet amour est contrarié par les lois, par les usages, par les convenances, par la morale ; *qu'alors il devient une force destructive si terrible qu'elle est presque*

irrésistible et sème autour d'elle les ruines, les hontes, les désolations ; qu'en conséquence ceux qui prisent au-dessus de tout le bon ordre de la société et le bel équilibre de l'âme doivent se méfier d'elle et soigneusement éviter d'augmenter sa tragique puissance...

Et le poète, le romancier, l'amoureux de Wagner, le compatriote de Jean Jacques, l'âme tendre et passionnée qu'ont tant inquiétée, troublée et ravie les problèmes du cœur, reprenait à son tour :

On pourrait accepter l'amour pour ce qu'il est, avec ses grandeurs et ses faiblesses, ses misères et ses beautés, sans parti pris de pessimisme cynique ni phraséologie idéaliste. Peut-être bien qu'on trouverait alors que, malgré les ravages qu'il promène à travers notre pauvre monde, malgré le sang et les larmes qu'il fait couler, *il est encore ce qu'il y a de plus noble et de meilleur dans notre âme, comme il est le sourire de notre vie.* Et l'on ne voudrait plus le proscrire, quelque périlleux qu'il soit ; et l'on donnerait tort à Manzoni, quand même il a pour lui l'inflexible logique ; et l'on relirait les romans de M. Fogazzaro, en y prenant un vif plaisir... parce qu'ils « inclinent l'âme vers l'amour (1). »

Ce texte éclaire toute une partie, la plus considérable peut-être, de l'œuvre romanesque d'Édouard Rod, les dix ou douze romans qu'il a groupés sous le titre d'« Études passionnelles. » Toute sa vie il a été comme ballotté entre ces deux conceptions de l'amour, les mêlant parfois ensemble, passant de l'une à l'autre, les corrigeant ou les atténuant l'une par l'autre, de telle sorte qu'on ne saurait dire si le moraliste en lui a plus redouté l'amour, ou si le poète l'a plus aimé.

A lire ses premiers romans, on aurait pu malaisément prévoir que l'auteur des *Idées morales du temps présent* allait devenir, à brève échéance, le romancier « passionnel, » presque par excellence, de notre temps. Même, quand au *Sens de la vie*, on vit succéder *les Trois cœurs*, il y eut parmi le public un mouvement de surprise dont Anatole France se fit, dans un article du *Temps* (2), l'écho discret. Mais quand on vit aux *Trois cœurs* (1890) succéder *la Sacrifiée* (1892) et *la Vie privée de Michel Teissier* (1893), on se rendit compte qu'il y avait là une vocation décidée, un désir bien arrêté d'étudier sous tous ses aspects le problème de l'amour, tel qu'il se pose dans la conscience et dans la vie des hommes d'aujourd'hui. A la suite de quelles

(1) *Nouvelles études sur le XIX*e siècle, p. [illegible]
(2) *La Vie littéraire*, t. III, p. 266-277.

réflexions personnelles, ou de quelles expériences intimes, ou de quelles circonstances extérieures et fortuites cette vocation est-elle née, ou s'est-elle développée ? C'est ce que nous n'avons ni à rechercher, ni à conjecturer ici. Le fait est là, qui se suffit à lui-même. Dans un cœur d'homme ou de femme, en dehors du mariage, la passion vient à éclater : comment cet homme ou cette femme vont-ils se comporter, et quelles vont être pour eux, et pour ceux auxquels leur vie est liée, les conséquences de leur conduite ? Telle est la question qui forme le fond d'un grand nombre des romans de Rod, et dont il a très ingénieusement diversifié les données, mais qu'il agite avec une inlassable inquiétude et une anxieuse complaisance. Ce qui fait pour lui, comme pour nous, l'intérêt de la question, c'est que ses héros ne sont pas des âmes vulgaires ; ils ont une conscience, et une conscience élevée et délicate ; à l'image de leur créateur, ils ont une invincible horreur de l'esprit gaulois, de ses traditionnelles plaisanteries, de ses sournoises tolérances ; les classiques mensonges, les plates banalités, les compromis commodes de l'adultère bourgeois ne sont pas leur fait ; ils veulent marcher la tête haute ; leurs passions ont besoin de vivre au grand jour ; ils préfèrent à la duplicité la souffrance. Et comme il arrive, leur loyauté même, leur intransigeance morale leur font accumuler des ruines. Hélas ! c'est peut-être qu'ils se font illusion sur eux-mêmes. Ce qu'ils prennent pour de la franchise, n'est-ce pas de l'orgueil ? Ce qu'ils appellent délicatesse, n'est-ce pas cruauté et monstrueux égoïsme ? En morale, ce ne sont pas seulement les intentions qui jugent et mesurent les âmes ; ce sont les actes. Et de deux faiblesses, la moins condamnable, n'en doutons pas, est celle qui sacrifie le moins de destinées et qui broie le moins de cœurs.

Michel Teissier, l'orateur éloquent, le champion infatigable du parti conservateur, unanimement respecté pour la probité de son caractère et pour l'intégrité de sa vie, en plein succès politique, en plein bonheur familial, est mordu au cœur par l'une de ces passions d'autant plus tenaces et envahissantes qu'elles s'insinuent sous le couvert d'une affection permise. Sa femme, qui l'aime passionnément, découvre ce douloureux secret et dicte ses conditions. Michel lutte de son mieux contre son fatal amour ; mais dans cette nouvelle atmosphère de gêne, d'aigreur et de méfiance mutuelles, la vie domestique n'est plus

tenable, et c'est la propre femme de Teissier qui, de guerre lasse, finit par imposer le divorce à son mari. Celui-ci y consent enfin, brise sa carrière et épouse celle qu'il aime, au grand scandale de son parti et de presque toute l'opinion. Mais il a deux filles qui, après la mort de leur mère, viennent habiter sous son nouveau toit. L'aînée, douce, tendre et profonde créature, est aimée du fils d'un violent adversaire de son père, — car Michel Teissier, qui souffre de son inaction, s'est laissé reprendre par le démon de la politique, mais, cette fois, de la politique radicale, — et l'opposition des deux pères rendant le mariage impossible, elle meurt de douleur, victime elle aussi de cette passion paternelle qui n'a reculé devant aucun obstacle pour se satisfaire. — La leçon morale ici est évidente; mais ce qui est assez curieux à observer dans les deux *Vies de Michel Teissier*, c'est l'évolution graduelle des sentimens d'Édouard Rod à l'égard de son héros. Évidemment, — voyez la *Dédicace* de *la Vie privée*, — il avait commencé surtout par le « plaindre; » et même, il n'était pas bien sûr, contrairement à « son idée première, » de n'avoir pas été « entraîné par la partie romanesque de son sujet, » et de n'avoir pas simplement tracé « une peinture de la passion, dangereuse et perverse. » Et puis, à voir son personnage penser et sentir sous ses yeux, et vivre les deux vies successives qu'il lui a prêtées, ses sentimens se sont peu à peu modifiés; le romancier a fait place à l'homme; le fonds d'égoïsme presque féroce qu'il y avait dans cette passion coupable lui est peu à peu apparu, et, si objectif et impersonnel qu'il se soit efforcé d'être, il a laissé transparaître la sévérité de son jugement final. Presque tout Rod, ce me semble, est dans cette opposition entre l'indulgence apitoyée, et peut-être admirative, du début, et la ferme désapprobation de la fin.

Si la passion est, généralement, à base d'égoïsme, ne peut-elle quelquefois, chez certaines âmes nobles et élevées, être génératrice de dévouement et même d'héroïsme? C'est sans doute pour répondre à cette question qu'après les deux *Vies de Michel Teissier* Édouard Rod a écrit *le Silence*. *Le Silence* est le roman de l'amour, sinon chaste, qui, en tout cas, se domptè, et qui se tait, et qui se renonce lui-même. Cette fois, l'auteur du *Sens de la vie* a fait une œuvre sobre, discrète, émouvante, qui est d'un poète plus encore que d'un romancier peut-être, et qui est allée au cœur non pas sans doute de la foule vulgaire et

grossière, mais des délicats, de ceux dont tout véritable artiste doit surtout désirer le suffrage. Je sais, dans la littérature contemporaine, peu de pages plus poignantes, plus simplement et plus humainement tragiques que celles où le héros du *Silence*, Kermoysan, après un dîner où il a appris la mort de la femme aimée, un soir de neige, court s'accouder sur un parapet de la Seine, puis va rêver désespérément en face de la demeure mortuaire, et, las d'errer dans les rues noires, vient échouer enfin dans un cabaret resté ouvert où, en face d'un flacon de liqueur, la tête dans les mains, il s'abandonne librement à sa douleur et à ses sanglots... Celui-là du moins, il semble qu'il ait acheté chèrement, par sa souffrance même, le droit d'aimer. Qui sait pourtant ? L'héroïsme n'aurait-il pas été plus grand encore, et plus méritoire, si le silence avait été complet, si l'amour avait su ne pas se déclarer, ne pas se faire accepter, et, même dans ce cas douloureux et infiniment rare, est-il bien sûr que la passion, si elle a eu sa noblesse que nous ne lui marchandons guère, n'ait pas, plus qu'on ne le veut bien dire, été la secrète, la subtile ouvrière d'indéniables ruines morales? Car, en pareille matière, il est sans doute spécieux, mais il est trop facile de conclure comme le faisait Rod :

> Qui dira quand l'amour défendu par les lois humaines l'est aussi par ces lois supérieures dont nous pressentons quelquefois la divine indulgence? Qui dira quand la faute, par la souffrance, est expiée ou, peut-être même, changée jusque dans son essence? *Car, enfin, la puissance d'aimer au-dessus de tout, d'un cœur épanoui qui brise les chaînes des préjugés, d'une âme qui s'exalte au-dessus des entraves sociales, n'est-ce donc pas une vertu?* N'y a-t-il pas des héroïsmes supérieurs à la froide observance des règles, à la banale obéissance aux lois (1)?

O romancier, ô poète, ô romantique invétéré, ô compatriote et disciple de Jean-Jacques, vous avez trop aimé l'amour, vous avez trop cru à la souveraineté, à la légitimité de la passion! La passion, dans certains cas infiniment rares, peut-elle être « une vertu? » Elle n'est assurément pas *la vertu*. Et « la faute, » certes, peut être « expiée » par la souffrance ; elle n'est point par elle « changée jusque dans son essence. » Ce n'est pas être nécessairement pharisien que d'admettre, que de maintenir ces vérités morales élémentaires contre les dangereuses

(1) *Le Silence*, p. 194.

illusions des poètes. Et, nous le verrons, c'est ce qu'Édouard Rod a lui-même plus d'une fois compris.

A l'ordinaire, d'ailleurs, ce qui atténue le danger des peintures qu'il nous a laissées de la passion triomphante, c'est qu'il ne nous en a pas dissimulé les douloureuses, les tragiques conséquences (1). C'est une « course à la mort » que la vie amoureuse de ces pauvres êtres fragiles et tendres qui se laissent prendre aux trop séduisans mirages de l'amour partagé, mais coupable. La mort, comme pour les tristes héros du *Dernier refuge*, c'est parfois l'expiation même qu'ils acceptent, — que dis-je! qu'ils s'infligent à eux-mêmes, en cédant à l'entraînement de leur chair et de leur cœur. Et pour plus d'un, la mort n'est même pas « le dernier refuge : » elle est un commencement ou un recommencement de nouvelles épreuves. La faute d'Aloÿse Valérien a entraîné la mort de son mari et de son amant : cette double mort, la douleur qui en est résultée pour elle, elle a pu croire que c'était son châtiment ; mais elle a une fille qui, à son tour, veut vivre sa vie d'amour comme sa mère jadis a vécu la sienne; et à voir son ancien péché renaître et marcher vivant devant elle, la mère douloureuse comprend que l'expiation continue toujours. — Ils sont morts aussi, les deux amans tragiques du *Glaive et du Bandeau*, la mère de Lionel Lermantes, et le général de Pellice, ce dernier tué d'une balle involontaire par son propre fils. Et c'est celui-ci qui va expier pour eux, en même temps que pour lui-même, et qui va être la victime, l'émouvante victime, — l'une des victimes plutôt, — de l'un des plus sombres drames judiciaires qu'ait conçus l'imagination d'un romancier pessimiste... Non, la mort ne termine rien. Si elle est une fin pour nous, — une fin d'ailleurs apparente et provisoire, — elle n'en est pas une pour les autres, pour tous ceux qui ont été mêlés à notre vie, et qui nous survivent, et qui vont porter le poids si lourd de nos défaillances et de nos erreurs. Nos fautes ne sont jamais des actes isolés et sans lendemain. Elles vivent en dehors de nous, malgré nous, d'une vie indépendante et personnelle; elles développent à travers le temps et l'espace la série infinie de leurs conséquences, une fois accomplies, elles échappent à nos prises, et s'en vont, êtres

(1) « Il (l'auteur) n'entend certes pas donner leur faiblesse en exemple ; mais il ne croit pas non plus dépasser ses droits de romancier en la décrivant, sans en dissimuler les conséquences amères ou tragiques. » (*Aloïse Valérien*, préface.)

vivans, répandre dans le monde leurs germes de mort et « se propager en ondulations infinies de souffrances. » Cette philosophie, — qui fut celle aussi de George Eliot, — on la retrouve dans la plupart des romans passionnels de Rod; elle corrige ce que l'inspiration en a quelquefois de trouble, et, peut-être même, d'un peu malsain. Et l'expression qu'il en a donnée à plus d'une reprise, — dans *l'Inutile Effort*, notamment, — fait honneur, tout ensemble, à sa loyauté d'écrivain et à sa haute sagacité de moraliste.

Et enfin, comme s'il ne pouvait se résoudre à condamner sans appel l'amour illégitime, Édouard Rod a fait un rêve, celui-là même, — M. Faguet l'a très finement observé, — que Jean-Jacques avait déjà fait dans *la Nouvelle Héloïse :* représenter quelques êtres si noblement exceptionnels, si affranchis des conditions habituelles et presque des instincts de l'humanité commune, que l'amoureux, la femme et le mari puissent vivre côte à côte presque sans inconvénient pour leur sensibilité et leur vertu respectives. Hélas! eux aussi ont fait ce rêve téméraire; eux aussi ont tenté cette gageure : et ils s'aperçoivent, — un peu trop tard, — qu'ils n'ont pu la tenir jusqu'au bout. Il n'y a désormais que la mort qui puisse dénouer logiquement cette situation fausse, rétablir l'équilibre de ces cœurs meurtris, de ces destinées brisées, et répandre sur toutes choses le pardon et l'oubli. En dépit de quelques gaucheries, de quelques naïvetés aussi, la fin de *l'Ombre s'étend sur la montagne*, — celui des romans de Rod où il a peut-être mis le plus de lui-même, où son effort d'art a été le plus grand, celui peut-être aussi que le grand public a le plus goûté, avec *le Sens de la vie*, — cette fin de roman est un beau poème symbolique de l'Amour et de la Mort.

Ce qu'Émile Augier appelait irrévérencieusement « la turlutaine du droit au bonheur » n'a donc pas eu en Édouard Rod un apologiste sans réserve. Quelle puérilité d'ailleurs que cette formule dont aujourd'hui tant de gens abusent! Le droit au bonheur! Comme si le seul droit que l'homme apporte en naissant n'était pas le droit à la souffrance! Rod était trop profondément pessimiste pour n'en pas être convaincu d'avance. Si ses romans à lui aussi « inclinent l'âme vers l'amour, » et de plus d'une manière, ce n'est pas vers un amour serein, souriant, paisible et heureux. Quand les lois sociales ne viendraient pas briser l'élan

de notre pauvre cœur éperdu, il trouverait en lui-même, dans les lois les plus inexorables de la nature et de la vie, sa limite et la dure rançon du bonheur insaisissable auquel il aspire. Les seuls vrais amours sont des amours tragiques. L'auteur du *Silence* a eu, à tout le moins, le mérite de ne point nous le dissimuler. Et je ne sais si, parmi les romanciers d'aujourd'hui, aucun ne nous a, par ses livres, plus subtilement insinué tout à la fois le goût et la terreur de la passion.

III

Qu'il en ait eu parfois, et même souvent, certains scrupules, c'est ce que savent bien tous ceux qui l'ont connu, qui ont correspondu avec lui; et c'est ce que suffirait à prouver l'un des romans les plus curieux et les plus significatifs qu'il ait écrits, *Au milieu du chemin*. On en connaît le sujet, inspiré, — la Préface nous l'indique, — de la conférence de Fogazzaro que nous rappelions tout à l'heure, d'une autre de Brunetière sur *l'Art et la Morale*, et enfin de l'histoire de la conversion de Racine. Un écrivain et dramaturge de grand talent, Clarancé, s'est fait dans ses écrits l'apologiste enthousiaste et le peintre hardi de la passion : il a d'autre part une liaison irrégulière avec une femme divorcée. Or, un jour il apprend que ses livres ont été lus avec passion par une pauvre fille qui, devenue la maîtresse d'un de ses meilleurs amis, s'est donné la mort pour échapper au déshonneur. Il voit alors clairement, à la lumière d'un fait trop réel, et qui le touche de trop près, que l'art, la littérature peuvent faire du mal, infiniment de mal... Et, de réflexion en réflexion, ne pouvant plus vivre comme il a vécu, hors de la règle sociale, il en vient à proposer, à sa maîtresse, et il finit par lui faire accepter le mariage...

Qu'est-ce à dire? Et n'est-ce pas là, qu'il l'ait voulu ou non, le désaveu formel des tendances qui se font jour dans presque tous les romans « passionnels » d'Edouard Rod? « Quelques personnes m'ont demandé, — écrivait-il dans sa *Préface*, — si ce livre est une profession de foi : il est simplement, comme mes autres romans, l'étude d'un cas, ou, si l'on préfère, d'un conflit intérieur... » Mais d'avoir choisi ce « cas » plutôt qu'un autre, et de l'avoir traité surtout dans un certain esprit, c'était bien, sinon une « profession de foi, » tout au moins l'indication

d'une préoccupation, peut-être momentanée, mais en tout cas assez différente de celle qui perce dans nombre d'œuvres du même écrivain. C'est qu'en effet le droit au bonheur, le droit à l'amour, le droit à la représentation intégrale de la passion, ce sont là des thèses qui peuvent, — dans une certaine mesure, — se soutenir quand on considère l'homme isolément et abstraitement. Mais il n'en va plus de même quand on envisage l'homme dans l'engrenage social, c'est-à-dire l'homme véritable. Car l'homme réel n'est pas un Robinson, et il n'est personne d'entre nous qui puisse se vanter d'être seul au monde. L'homme est un être social, engagé, dès sa naissance, qu'il le veuille ou non, dans cet organisme formidable et prodigieusement complexe qui s'appelle la société; il ne vaut, — que dis-je! il n'existe même que dans et par la société; le moindre de ses actes peut avoir des répercussions infinies sur des vies étrangères. Il n'y a pas de morale individuelle : il n'y a qu'une morale sociale. — Rod était trop intelligent, trop hanté par les problèmes de vie intérieure pour ne pas s'en apercevoir à la longue. C'était du reste le moment où, sous différentes influences, la préoccupation sociale s'imposait d'une manière croissante à la conscience française, — quel est celui de nos écrivains contemporains qu'on ne puisse ici, aux environs de 1900, invoquer en témoignage, depuis Brunetière jusqu'à M. France, et depuis M. Faguet jusqu'à M. Jules Lemaître? — Beaucoup pensaient que, s'il est vrai, comme on l'a soutenu, que la question sociale est une question morale, on peut tout aussi bien dire que la question morale est une question sociale. M. Barrès, Eugène-Melchior de Vogüé, M. Bourget écrivaient des « romans sociaux (1). » Édouard Rod suivit le mouvement; et sans renoncer entièrement à ses anciens thèmes d'inspiration, — *Aloïse Valérien*, *l'Ombre s'étend sur la montagne*, *le Glaive et le Bandeau* sont postérieurs à *Un vainqueur* et à *l'Indocile*, — il a très opportunément renouvelé sa manière.

A-t-il d'ailleurs suivi cette veine jusqu'au bout? En a-t-il tiré tout le parti possible? Lui-même n'avait aucune illusion à cet égard. « Mon grand souci, dans un roman, — écrivait-il, — a toujours été de ne pas dépasser ma pensée, de ne pas me donner pour autre chose que ce que je suis, et d'exprimer aussi

(1) Voyez, dans la *Revue* du 15 août 1904, l'article de M. René Doumic sur *la Renaissance du roman social*.

exactement que possible, à travers mes personnages, ce que je pense des questions morales ou sociales auxquelles j'ai touché, et surtout de la question passionnelle. Ce souci m'a fait manquer *Au milieu du chemin* : je sentais bien que j'aurais dû pousser mon héros jusqu'à la conversion, et n'ai pu m'y résoudre par crainte de passer pour converti, ne l'étant pas. Vous me direz que cela n'est pas d'un artiste, lequel ne doit s'inquiéter que d'animer ses personnages et les regarder vivre ; et vous aurez raison. Mais je crois que j'ai toujours été plus homme qu'artiste (1). » Ce n'est pas nous qui l'en blâmerons. De même, à quelqu'un qui lui suggérait l'idée, — elle lui était déjà venue spontanément plus d'une fois, — d'écrire le roman de la conversion du protestantisme au catholicisme, il répondait, — tout en avouant qu'un tel livre pouvait être un grand livre, et qu'il n'en était peut-être pas incapable, — qu'il ne saurait jamais se résoudre à l'entreprendre, ne voulant pas se donner l'air de prêcher une foi qui n'était pas la sienne. N'ayant que le goût du sentiment religieux sans être croyant, et n'ayant pour le catholicisme qu'une sympathie très vive, il ne se reconnaissait pas le droit d'imaginer un héros de roman avec lequel on aurait pu le confondre. Ces scrupules de haute probité intellectuelle et morale, — que Sainte-Beuve n'avait pas eus en écrivant *Volupté*, — font à mon gré le plus grand honneur à Rod. Il faut bien reconnaître, — et il s'en rendait parfaitement compte, — qu'ils lui ont nui littérairement. « Je sais très bien, déclarait-il, que pour arriver au grand succès, il faut des opinions nettes, dans un sens ou dans l'autre. » Et il se résignait à ne pas l'atteindre, et, sachant bien qu'il déconcertait le public par la perpétuelle incertitude de sa pensée, il aimait mieux ne pas satisfaire quelques-uns de ses lecteurs qu'être infidèle à lui-même.

Mais précisément parce qu'il évitait, avec une attention scrupuleuse, de se montrer, dans ses romans, un homme de parti, et même de doctrine, les peintures qu'il nous a laissées de certains aspects de la société d'aujourd'hui ont un accent de vérité qui les rendra extrêmement précieuses pour les historiens de l'avenir. Le conflit armé des « deux Frances » a eu dans Rod un témoin très perspicace, un peu inquiet, mais fort impartial. *Le vainqueur*, *l'Indocile* nous font assister à l'ascension du politicien

(1) Lettre inédite du 25 mai 1905.

radical « imprégné de certitudes, bourré de jugemens tout faits, pédant, catégorique, perpétuellement en chaire. » Maximilien Romanèche est un frère puîné de Bouteiller et de Monneron. Dans *l'Indocile* encore, Rod a mis en scène trois jeunes gens d'aujourd'hui, trois camarades de collège qui, à peine entrés dans la vie réelle, ont pris chacun une direction morale différente. Le premier, Claude Brévent, est devenu l'un des membres les plus actifs du *Sillon*. Un autre, Urbain Lourtier, membre de l'École française de Rome, anticlérical et socialiste, sera sans doute quelque jour, aux côtés de Romanèche, l'un des coryphées du Bloc. Un troisième enfin, Valentin Délémont, esprit inquiet et curieux, incapable d'accepter une discipline extérieure, — c'est pourquoi le romancier l'a baptisé du nom, un peu impropre, de « l'Indocile, » — celui-là est nourri des théoriciens et des prophètes de l'individualisme et de l'anarchie, et il éprouve, à l'égard de tous les groupemens, de toutes les autorités, une antipathie, une répulsion invincibles. Le fond du roman, c'est l'opposition de ces trois types, et des trois conceptions de la vie qu'ils représentent; et cette opposition, l'écrivain a su la marquer en traits si vigoureux et si vivans, que d'un simple roman d'idées il a réussi à faire un dramatique roman de passion.

Si objective que soit la peinture, elle laisse pourtant percer les préférences personnelles et les antipathies du peintre; et dans l'auteur, nous avons la joie de découvrir l'homme. A propos du livre de M. Paul Seippel sur *les Deux Frances*, Édouard Rod écrivait : « J'observe avec un ardent intérêt le jeu des partis qui s'entre-déchirent (dans la France contemporaine). Je n'ai pas la prétention de tenir entre eux la balance impartiale : *l'impartialité est une chimère quand il s'agit de tels mouvemens, d'intérêts si généraux*. Je tâche du moins d'être équitable, puisque ces deux partis extrêmes, tout malfaisans qu'ils soient à cette heure, ont cependant leur raison d'être et leur sens. Et malgré tant d'apparences angoissantes, il me reste la robuste confiance que quelque chose que nous ne pouvons prévoir, viendra réunir à nouveau ces forces, qui menacent de s'entre-détruire, et dont l'union rendrait au pays la grandeur qui fait de son histoire la plus universelle et la plus humaine qu'il soit (1). » Ces dispositions d'esprit se retrouvent dans *l'Indocile*. Évidemment,

(1) *Journal de Genève* du 13 novembre 1905 (non recueilli en volume).

Édouard Rod a peu, très peu de sympathie pour Lourtier, et pour le groupe auquel il se rattache, les Romanesche, les Nicolas Frumsel ; ses sympathies sont partagées entre Valentin Délémont et Claude Brévent, entre l'individualiste ardent et le « catholique social. » Voyez, par exemple, comme il comprend bien et comme il exprime fortement ce que l'on pourrait appeler l'état d'esprit catholique. Il nous fait assister, dans la basilique de Saint-Pierre de Rome, à une imposante cérémonie religieuse :

Muet, les yeux illumines, Désiré s'abandonnait à son émotion. Sa pensée échappait à l'habituelle tyrannie des volontés hostiles qui en contrariaient l'essor ; il s'élançait fraternellement vers ces inconnus dont le nombre augmentait sans cesse : *l'unité isolée qu'il souffrait d'être au milieu des siens se fondait dans un tout homogène dont chaque partie lui servait d'appui, et qui l'emportait comme une note noyée dans un flot d'harmonie* ; l'ardeur de sa foi s'avivait comme une flamme dans le vent ; la part héroïque de son imagination s'exaltait à la victoire de la Basilique ouvrant ses portes à la foule et l'attirant des quatre coins du monde, comme un pôle dont le magnétisme s'exerce au loin, triomphe de l'espace (1)...

Et voici maintenant le farouche individualiste :

— Non, j'ai dans l'âme des flots d'amertume à submerger votre embarcation !... Et puis, ce sont des vents différens qui nous poussent, d'autres pôles qui nous attirent... *Je veux toute ma liberté : vous m'offrez un joug : toute la vérité : vous me tendez du mensonge ou de l'illusion*... Rappelle-toi ce fils d'Agar, dont il est parlé quelque part dans la Genèse, ce pauvre diable d'Ismaël. Il en est dit qu'il dressera ses tentes dans le désert contre celles de ses frères, et qu'il lancera contre eux ses âmes sauvages. — ou quelque chose d'approchant !... *Je suis de sa postérité : l'esprit de révolte nous tient lieu de bonheur*, nous avons un courage qui vaut peut-être vos vertus, et nous sommes les vrais maîtres du monde, puisque c'est notre misère qui le meut...

Entre ces deux états d'esprit, Rod n'a jamais su, pu, ou voulu choisir.

Mais, d'autre part, comme il vivait dans la terreur « de semer le trouble dans des âmes de paix, » quand il venait d'écrire un livre dont la tendance pouvait paraître quelque peu « anarchiste, » il s'efforçait d'atténuer cette impression par une

(1) *L'Indocile*, p. 184-185. — On peut rapprocher cette page d'un article d'Édouard Rod (non recueilli en volume), *Rêverie au Vatican* (*Figaro* du 7 février 1906), où l'écrivain s'émerveille « en plaine liberté d'esprit, avec une joie d'incroyant, » de la place que le Vatican occupe dans le monde et de la force actuelle et croissante du catholicisme.

préface, ou par un autre livre conçu dans un esprit sensiblement différent. Et c'est ainsi qu'après avoir écrit *Aloïjse Valérien*, — dont le titre primitif avait été *la Femme nue*, — il écrivit *les Unis*, où il a voulu montrer « comment, quoi qu'en pensent certains réformateurs, les perturbations passionnelles ne tiennent pas aux défauts des institutions et des lois, mais à la nature même des hommes et à l'opposition permanente de leurs instincts individuels et des exigences de la vie en société. » *Les Unis*, — qui ne sont pas d'ailleurs le meilleur roman d'Édouard Rod, — sont une apologie indirecte du mariage par une peinture, peut-être un peu caricaturale, de l'union libre. La conclusion qui s'en dégage, c'est que l'union libre présente, — au moins, — autant d'inconvéniens que le mariage, et peut-être plus, et que, pour rendre l'homme heureux et parfait, ce n'est pas le mariage qu'il faut « élargir, » c'est la nature humaine elle-même qu'il faudrait changer.

Cette conclusion, très juste et très sensée, il eût été difficile de la tirer d'*Aloïjse Valérien*. Ainsi Rod nous fournit toujours le moyen de corriger Rod par lui-même : et le meilleur correctif de ses romans passionnels, nous le trouvons dans ses romans sociaux.

IV

J'en arrive à l'une des parties les plus intéressantes et les plus originales de l'œuvre d'Édouard Rod, à celle qui, peut-être, lui survivra le plus : je veux parler de ses romans suisses. Je ne crois pas que ce fût celle que, personnellement, il appréciât le plus : il écrivait trop facilement, disait-il, ces sortes de livres. Et il est certain que, pour écrire des romans de mœurs parisiennes ou provinciales, il lui fallait faire un effort, souvent heureux, nous en convenons, mais qui, parfois, l'est moins, et, presque toujours, se fait sentir. Dans ce genre-là, il a des rivaux, d'illustres rivaux, et des modèles : pour se différencier des uns et des autres, pour découvrir et creuser son sillon propre, il a quelques précautions à prendre, une vigilance plus inquiète à exercer. Peut-être aussi la matière de son observation lui est-elle plus lointaine, moins familière. Dans cette course à l'originalité personnelle qu'est la vie littéraire contemporaine, on risque parfois ou de forcer sa nature, ou de perdre en che-

min un peu de sa spontanéité première. Je voudrais être sûr que cela ne fût jamais arrivé à Rod. Au contraire, dans le roman de mœurs suisses, où ni les rivaux, ni les modèles ne pouvaient le gêner beaucoup, il n'avait qu'à se laisser porter en quelque sorte par son sujet; disons mieux : il n'avait qu'à se ressouvenir.

Est-ce pour cela que je suis tenté de trouver, d'une manière générale, plus vivans, plus amis de la mémoire les romans suisses d'Édouard Rod que ses romans parisiens ou provinciaux? Avez-vous remarqué? Quand on lit ces derniers, on s'intéresse, certes, aux personnages; mais on leur porte, comment dirai-je? un intérêt plus moral, plus intérieur, plus abstrait qu'aux personnages d'un Maupassant ou d'un Daudet. Un Maupassant, un Daudet, eux, en quatre coups de crayon, campent devant vous, font mouvoir sous vos yeux des silhouettes inoubliables. Ce don de vie, que de moins grands romanciers qu'Édouard Rod ont eu en partage, il ne l'a qu'assez rarement : il s'entend mieux à imaginer, à représenter des états d'âme, qu'à évoquer, à faire surgir aux regards des êtres concrets. Ses héros, le livre une fois fermé, on ne les *revoit* plus avec les yeux du corps; leur personne physique se dissout peu à peu dans une sorte de pénombre, et l'on finit par avoir quelque peine à reconstituer les principaux traits sous lesquels ils nous sont tout d'abord apparus. Pareillement, si intéressante ou émouvante même que nous ait semblé, en la lisant, leur histoire, elle ne se grave pas, comme nous le voudrions, dans notre souvenir. Au bout d'un certain temps, maints détails nous en échappent, et nous n'arrivons pas à restituer, dans sa teneur essentielle, la donnée même du roman. Je crois bien que l'une des raisons de ce phénomène est la suivante : les romans de Rod sont, pour la plupart, — ses *Préfaces*, au besoin, nous en fourniraient l'aveu, — la mise en œuvre, d'ailleurs ingénieuse, l'illustration, d'ailleurs très adroite, d'une idée abstraite. Ce qui lui vient tout d'abord à l'esprit, quand il songe à un nouveau livre, ce qu'il recherche peut-être, c'est, je ne voudrais pas dire une thèse, tout au moins un cas très général, une donnée assez neuve, mais toute théorique; et c'est seulement quand il l'a trouvée, qu'il cherche des personnages, une affabulation, bref, des moyens de la réaliser, de l'exprimer sous une forme concrète et vivante. Le procédé est parfaitement légitime : encore faut-il, ce me semble,

que le romancier ait l'imagination assez puissante pour oublier, si je puis dire, l'origine abstraite de ses personnages, pour les voir et les faire voir comme des êtres vivans, doués d'une vie indépendante et propre. Et je persiste à penser que les plus grands romanciers sont ceux qui *voient* d'abord, dans le lumineux raccourci d'une soudaine vision, tout le drame qu'ils vont écrire, avec tous ses organes essentiels, caractères, intrigue, dénouement : tant mieux pour eux et pour nous s'il y a une idée profonde impliquée et comme enveloppée dans leur conception d'artiste un peu visionnaire! — Il faut bien reconnaître qu'avec toutes ses qualités et tout son talent, Édouard Rod n'appartient pas à ces deux familles d'esprits. Peut-être est-il trop intelligent pour être un très grand artiste, un romancier de tout premier ordre; quoi qu'il fasse, il reste critique, philosophe, moraliste; sa pensée abstraite l'accompagne partout, même quand il crée. En un certain sens, il n'en est que plus complet, plus complexe en tout cas, et plus difficile à définir.

Eh bien! ce caractère un peu trop abstrait de l'art d'Édouard Rod, on ne le retrouve pour ainsi dire plus dans ses romans suisses. *Les Roches blanches*, *Là-haut*, *Mademoiselle Annette*, *l'Eau courante*, *l'Incendie*, *le Pasteur pauvre* sont des œuvres bien vivantes et, je crois, uniques dans la littérature contemporaine. Rod a fait pour son pays natal ce que George Sand a fait pour le Berri, Ferdinand Fabre pour le pays cévenol, Pierre Loti pour la Bretagne, M. Bourget pour la Côte d'Azur; il donne à sa chère Suisse droit de cité dans les Lettres françaises. C'est par l'auteur de *Là-haut*, — ce livre qui serait un chef-d'œuvre, s'il n'y avait pas deux sujets mêlés, — que les lecteurs français les plus lointains, les plus casaniers, les plus étrangers aux mœurs et à la vie suisses sont entrés en communion spirituelle avec les âmes des compatriotes de Jean-Jacques.

D'abord, les paysages. Feuilletez ces romans, et aussi les *Scènes de la vie cosmopolite*, les *Nouvelles romandes*, les *Scènes de la vie suisse*, les *Nouvelles vaudoises*... Oui, c'est bien là la Suisse; c'est bien la nature de là-bas, tantôt âpre et grandiose, tantôt plus infléchie et plus humaine; c'est « l'Alpe homicide, » avec ses neiges éternelles, ses glaciers, ses avalanches, et ses admirables spectacles; et ce sont aussi les jolis vallons du canton de Vaud, avec leurs vieilles vignes pleines de promesses. Rod, peu descriptif d'ordinaire, a attrapé à merveille cette nature, et

il en a rendu dans la perfection le charme, la grandeur, et la poésie vertigineuse.

Maintenant, d'autres montagnes surgissaient : celles qu'avait jusqu'alors cachées la paroi même qu'ils gravissaient, et d'autres encore, qui semblaient monter à l'horizon. Prochaines ou lointaines, nettement profilées, en tons durs, aux premiers plans, ou estompées en lignes bleuâtres sur le bleu du ciel, elles les entouraient de tous les côtés, pareilles aux vagues figées d'une mer furieuse : les unes, en troupeaux, descendaient en tranches énormes et bondissantes entre les vallées ; les plus hautes, dédaigneusement isolées, semblaient se menacer à distance, par-dessus les moutonnemens de l'espace ; fines comme des découpures de cathédrales ou régulières comme des pyramides, elles s'accroupissaient en des poses de monstres au repos, s'estompaient avec des sveltesses de colonnades, se tordaient comme des troncs que travaille la sève, se tassaient comme des citadelles écroulées. Aux Alpes du Valais, s'ajoutaient les Alpes de l'Oberland, dont la ligne tourmentée fermait l'horizon ; plus près, par delà le Florent, les aiguilles des massifs du Trient et d'Orny surgissaient de leurs déserts de glace ; puis l'Aiguille-Verte allongeait son arête énorme et circulaire, aussi grandiose que l'entassement voisin du Mont-Blanc ; plus près encore, une autre arête, celle du Cheval-Blanc, allait rejoindre le sommet du Buet, morne, désolé, avec des coulées de roches noires parmi ses neiges. Et puis, partout, c'étaient encore d'autres montagnes, des montagnes toujours, les Alpes, toutes les Alpes, telles qu'un caprice de la nature les a faites de pierre et de glace pour écraser un morceau de la terre sous leur poids magnifique.

Volland contemplait ce spectacle toujours changeant et toujours le même, qu'il avait vu déroulé au pied de tant de cimes. Pour en varier l'aspect, il fit quelques pas sur l'arête, s'éloignant ainsi de ses compagnons. La victoire l'exaltait. La fièvre de la marche battait dans ses veines. Il ne sentait plus aucun vertige, aucune fatigue. Il plongeait ses regards dans le vide, il les emplissait d'espace, de lumière, d'air frissonnant, de lignes superbes, de couleurs merveilleuses. Il buvait la blancheur éclatante des glaciers, le vert des pentes et des vallées, le bleu du ciel. Il ne pensait plus : sa pensée aspirait l'espace. Son âme s'ouvrait pour accueillir, comme en reflets condensés, toute la beauté des choses : elle s'élargissait, comme si elle eût embrassé l'infini, elle se fondait, elle se dissipait, dégagée de ses liens, délivrée de ses attaches, n'étant plus qu'un atome imperceptible de cet ensemble qu'elle suffisait pourtant à refléter avec ses plus légers détails et dans toute son immensité. Il vécut un de ces instans dont la volupté une fois savourée dépose au fond de vous le germe d'un désir éternel : un de ces instans où la conscience s'évanouit délicieusement dans les choses et se pâme sous la caresse du néant ; un de ces instans où l'on ne sent plus peser sur soi ni le poids fatigant de l'être, ni l'effrayante menace de la mort. Et comme il était là, debout au bord de l'arête, la roche friable céda tout à coup sous ses pieds. Il ne poussa pas un cri. Ses deux compagnons, dont les cheveux se dressèrent d'effroi, virent seulement son grand corps tomber en tournant sur lui-même le long de la paroi qu'ils surplombaient, filer sur la surface du glacier qu'ils venaient de traverser, disparaître

parmi des cailloux que sa chute entraînait, dans le gouffre ouvert sur Solnoir. La catastrophe ne dura pas un quart de minute : la montagne avait, d'un seul coup, dévoré sa proie et rentrait dans son silence tranquille et souriant (1).

Voilà, certes, une superbe page, admirable de mouvement, de puissance et d'ampleur. En cherchant bien, on pourrait y découvrir sans doute quelques menues défaillances de plume (2); mais on aurait tort d'appuyer trop lourdement sur ces insignifiantes faiblesses. Car l'on n'a jamais rendu, en termes plus justes, plus directs, plus saisissans, cette sorte d'ivresse toute spéciale, ivresse morale autant que physique, qui s'empare des alpinistes de vocation, et qui les pousse, presque toujours, à « vivre dangereusement » pour la conquérir. On n'a jamais plus fortement, ni plus sobrement exprimé l'horreur soudaine de ces morts tragiques qui sont comme la sournoise revanche des grandes forces inviolées et implacables de la nature. Et enfin, l'on n'a jamais mieux traduit, par des images plus heureuses, plus suggestives, l'impression d'accablement et, tout à la fois, d'admiration éperdue que l'on éprouve en face de ces prodigieux entassemens de montagnes toutes différentes les unes des autres, de ces énormes monstres de pierre et de glace pacifiquement accroupis sur le coin de terre qu'ils écrasent, témoins muets et formidables de lointaines révolutions cosmiques, et, peut-être, de drames humains dont nous avons quelque peine à nous représenter les péripéties... On a appelé, — c'est M. Faguet (3), et la formule est d'une grande justesse, — on a appelé *Là-haut* une « épopée de la montagne : » il fallait un poète pour concevoir cette épopée, et un écrivain pour l'exécuter.

Et ce ne sont pas seulement les paysages, sourians ou sublimes ; ce sont les mœurs aussi, et ce sont les âmes. Pas-

(1) *Là-haut*, p. 286-288.

(2) Par exemple, — et je m'excuse de ces chicanes de rhéteur, — le mot de la fin est bien médiocre. On attendait, et il nous fallait, pour terminer cette belle page, au lieu d'une queue de phrase vague et arythmique, non pas une double épithète approximative (« dans son silence *tranquille* et *souriant* ») qui diluât et banalisât l'impression finale du lecteur, mais au contraire une forte, sonore et *unique* épithète qui reportât la pensée à la contemplation des lois inexorables de la nature : quelque chose comme ceci : « et rentrait dans son silence éternel. » Et il va sans dire qu'un grand artiste, un Chateaubriand ou un Loti, aurait trouvé beaucoup mieux.

(3) E. Faguet, *Propos littéraires*, 1re série, p. 78.

teurs pauvres et chargés d'enfans, paysans durs à la peine, faciles à tromper, au parler lent, à l'âme obscure, régens, notaires, hôteliers, avocats, artisans malchanceux, ménagères prudentes et économes, tout ce monde là vit dans l'œuvre de Rod avec un singulier relief, chacun avec son accent particulier et sa physionomie spéciale. Chacun de ces modestes héros nous reste dans l'esprit, comme des personnages qu'on a coudoyés dans la vie réelle. « Après avoir lu *Là-haut* pendant six heures, — écrit M. Faguet, — je crois très fermement avoir vécu à Vallanches quatre ou cinq ans. » C'est cela même. Il y a, en particulier, dans ce roman, parmi bien d'autres types originaux et curieux, un certain M. de Barogne, créateur d'hôtels, exploiteur de paysages, aidant les gens à se ruiner pour profiter de leurs dépouilles, qui est une des créations les plus saisissantes du vigoureux écrivain : « Bien que ses ancêtres eussent détroussé des voyageurs,... celui-ci était un montagnard comme les autres, trapu comme eux, construit, râblé, musclé à leur manière, avec un col de taureau, court et puissant, des épaules massives, de larges mains velues, aux doigts courts ; mais s'il n'avait ni les membres plus fins, ni les allures plus dégagées, ses petits yeux despotes annonçaient plus de ruse, ses mâchoires de carnassier semblaient de force à broyer des pierres entre leurs dents de loup. Sa robuste personne, envahissante et satisfaite, s'imposait avec une bonhomie inquiétante d'arme au fourreau : il en jouait, d'ailleurs, de cette bonhomie, comme il jouait aussi de son prestige, habile à faire miroiter son auréole de succès, de renommée, d'argent (1). » Écoutez-le parler, ce descendant des vieux barons batailleurs et pillards :

Ceux qui ont raison, ce sont ceux qui s'emparent des armes nouvelles pour redorer leurs vieux blasons, ceux dont vous pouvez lire les noms illustres à la quatrième page des journaux, parmi les annonces, ceux qui ouvrent des hôtels, qui vendent du vin, qui travaillent et produisent. Voyez-moi ! L'écusson des Barogne était tombé dans la poussière : je l'ai refait à ma manière : c'est mon enseigne ! Ils parlaient, — c'est ce que m'a expliqué mon savant, — d'or à l'aigle de sable, allumée, lampassée et armée de gueules. Moi, je porte simplement : *Grand Hôtel de Lestral*. C'est aussi de sable et d'or, puisque les lettres sont jaunes sur fond noir (2) !

Celui-là, quand on l'a vu et entendu, on ne l'oublie plus. Il

1. *Là-haut*, p. 129.
2. *Ibid.*, p. 250.

l'on n'oublie pas non plus le père Théodore Boudry, le sinistre héros de *l'Incendie*, ni Bertigny, le héros douloureux de *l'Eau courante*. Et par-dessus tous les autres peut-être, on garde le souvenir de « Mademoiselle Annette, » cette délicieuse créature de dévouement, d'abnégation et de tendresse, qui, de ses rêves détruits, de sa destinée manquée, a su faire du bonheur pour les autres. Édouard Rod, qui a tracé, dans toute son œuvre, de bien touchantes figures de femmes, n'en a pas tracé de plus touchante, de plus vraie, de plus vivante. Et ses compatriotes doivent être heureux de lui en avoir fourni, sinon le modèle, tout au moins l'idée et l'inspiration.

V

Rod allait ainsi, très actif sous ses apparences de nonchalance, produisant beaucoup, en livres et en articles, épiant avec curiosité, avec sympathie, avec inquiétude, et les accueillant dans son œuvre, les divers mouvemens de sensibilité et de pensée qui se faisaient jour autour de lui. Il était à peine « au milieu du chemin. » De longues années de fécond labeur semblaient lui être promises. Il allait peut-être essayer sérieusement du théâtre (1). Bien qu'il eût donné plus d'un beau livre, il ne semblait pourtant pas qu'il eût encore écrit un de ces ouvrages où un écrivain s'exprime à fond et tout entier. Il croyait, très sincèrement, qu'il ne dépasserait, « ni comme art, ni comme étoffe, » *l'Ombre s'étend sur la montagne;* mais il était trop modeste, et il se trompait sans doute sur lui-même. Car il nous donnait l'idée d'un chef-d'œuvre que lui seul peut-être, en son temps, pouvait accomplir. Nous rêvions qu'il trouvât un sujet qui lui permît d'évoquer et de décrire des paysages, des mœurs et des âmes suisses, d'étudier, en même temps peut-être qu'une crise passionnelle, quelques-unes des plus vivantes « idées morales du temps présent, » et, en un mot, de traiter, ce qui semblait bien sa vocation propre, un *drame de conscience*. Si à un

(1) Il se proposait de tirer un drame de son roman *le Glaive et le Bandeau*. Il avait déjà tiré une pièce, qui fut un franc insuccès, de *Michel Teissier*, et une autre, qui n'a été représentée qu'à Lausanne, de *l'Eau courante*. Enfin, en 1906, le Théâtre de l'Œuvre a représenté *le Réformateur*, qui, de l'aveu même d'Édouard Rod, est à peine une pièce de théâtre, mais simplement « de l'histoire conjecturale. » Je n'ai pas cru devoir étudier ces essais dramatiques, qui me paraissent ne rien ajouter à son œuvre, ni à son talent.

pareil sujet, il avait apporté toute la sincérité morale, toute la décision de pensée, tout l'effort d'art dont il était capable, il aurait pu faire un de ces livres qui suffisent à la gloire d'un homme, et qui le classent définitivement grand écrivain.

C'est à ce moment-là que la mort, brutalement, nous l'a pris. Il travaillait alors, pour la *Revue*, avec son entrain habituel, à un roman dont il voulait bien dire qu'il me devait l'idée, et qu'il eût intitulé *la Vie*. Il est probable qu'il y eût repris quelques-unes des questions qu'il avait agitées déjà, — plus que résolues, — dans *le Sens de la vie*. Il voulait y raconter, avec le plus de simplicité possible, sans rien inventer, sans rien arranger, sans essayer de combler les lacunes de ses souvenirs ou de ses ignorances, une histoire dont il avait été le témoin et le confident : l'histoire nullement romanesque d'un homme qu'il appelait Émile Cerliat.

Cet homme, — écrivait-il dans un « Prélude » qu'il a laissé, et où il indiquait son dessein, — cet homme dont le souvenir me préoccupait tout à coup, avait-il été un ami ? Plutôt un camarade. Il m'avait parlé de lui-même avec plus d'abandon qu'on n'en a d'habitude. Je ne serai pas indiscret en le mettant en scène, car il suffirait de changer son nom pour que personne ne le reconnût : les événemens de sa vie ressemblaient à ceux de toutes les existences. Si je parvenais à les raconter, mon livre ne serait pas le roman de celui que j'appelle Émile Cerliat : il serait le roman de la vie commune, de la vie de tous, de la vie enfin...

Qu'est-ce qu'aurait été exactement ce roman de la vie ? Quelles en eussent été la philosophie et les conclusions ? La mort ne nous a pas permis de le savoir : elle a emporté l'écrivain en plein travail et en plein talent : il n'avait pas cinquante-trois ans.

Mais il n'a point disparu tout entier, puisqu'il nous a laissé une œuvre considérable, — cinquante volumes, — une œuvre extrêmement variée, et qui l'avait placé haut dans l'estime des connaisseurs. Il n'eût tenu qu'à lui, s'il l'avait voulu, d'entrer à l'Académie ; mais il lui eût fallu paraître renier sa patrie d'origine, et, quelque tenté qu'il eût été parfois, — car il l'a été, et son mérite en est d'autant plus grand, — de céder à d'amicales, à de pressantes suggestions, il n'avait pu se résoudre à une démarche qui lui semblait à lui-même moralement discutable. Il avait raison : de tels scrupules honorent plus un écrivain qu'un beau livre.

Les beaux livres, d'ailleurs, abondent, nous l'avons vu, dans son œuvre. Non pas, à dire vrai, qu'on ne puisse, du point de vue de l'art pur, adresser aux meilleurs d'entre eux plus d'une objection. Rod est un bon écrivain, et nous avons cité de lui de fort belles pages : ce n'est pourtant pas un maître de la langue. Il écrivait, je crois, un peu vite, et, surtout, quelque attention qu'il y prêtât, il ne s'était pas entièrement défait de certaines habitudes d'esprit et de style, de certaines locutions aussi qui fleurissent en pays romand (1). Sainte-Beuve a dit de Rousseau qu'« il parle un français né hors de France, » qu'« il articule fortement et avec âpreté, » qu'« il a par momens un peu de goitre dans la voix. » Cela est vrai aussi de l'auteur du *Silence :* on trouvera dans sa prose des « pour autant, » des « dans le fait, » des « c'est en règle, » qui attestent leur origine étrangère. De même, il se défend moins que les auteurs de chez nous contre certaines incohérences de métaphores assurément peu recommandables. C'est ainsi qu'il écrira sans sourciller : « A l'inverse du puissant pamphlétaire qui déchire la question romaine avec une éloquence de sang. » Mais il y aurait sans doute quelque injustice à trop insister sur ces chicanes de rhéteur. L'homme qui a écrit telles ou telles pages de *Là-haut*, de *l'Indocile*, de *l'Ombre s'étend sur la montagne*, qui, par exemple, en nous parlant d'un de ses personnages, Michel Teissier, nous dit de lui : « Il se mit alors à errer sur les chemins, *talonné par les mauvaises choses de sa vie*, » cet homme-là, à ses heures, était un écrivain, et il a, au total, bien honoré les Lettres françaises.

A un autre point de vue, plus essentiel peut-être, on ne saurait dire que l'œuvre romanesque de Rod se place tout à côté de celle des grands maîtres du roman moderne. Il n'est ni un Balzac, ni un Flaubert, ni un Daudet. Aucun de ses personnages n'est marqué de traits assez fortement particuliers et assez généraux tout ensemble pour rester à tout jamais gravé dans la mémoire des hommes ; il n'a pas créé de types littéraires ; il ne fait pas, selon le mot célèbre, concurrence à l'état civil. Mais s'il n'a pas ce don suprême, comme elles sont en revanche bien modernes les âmes dont il a conté les douloureuses destinées, étudié les coupables faiblesses ! Michel Teissier,

(1) Il y a aussi quelque « helvétisme » dans les noms et surtout les prénoms qu'il prête à ses personnages : *Aloijse* Valérien, Valentin *Délémont* ne sont guère des noms de chez nous.

Richard Noral, Kermoysan, Clarencé, Valentin Délémont, M. Jaffé, Lermantes, et surtout la touchante théorie des femmes, Blanche Estève, Annie Teissier, Mme Herdevin, Alice Delémont, Irène Jaffé, Aloyse Valérien, Renée Lermantes, — cette Renée que l'écrivain voulait reprendre dans un roman ultérieur pour en faire une Antigone, — ce sont bien là des hommes et des femmes d'aujourd'hui, avec nos idées, nos préjugés ou nos scrupules, et leurs passions mêmes ont l'exacte nuance de tristesse ardente qui est propre à notre temps. Quand les historiens futurs de la sensibilité contemporaine voudront des documens psychologiques sur notre époque, ils en trouveront en abondance dans l'œuvre d'Édouard Rod.

Ils y trouveront aussi de très justes indications sur l'état des esprits contemporains, sur la manière précise dont se posent, dans notre pensée et notre conscience, les grandes questions morales du temps présent. Toutes les idées qui nous agitent et nous divisent, Rod les a reflétées, exprimées, discutées, dans ses romans et ses essais, avec une fidélité, une impartialité, une lucidité vraiment extraordinaires. Et entre ces doctrines contradictoires, il s'est, il est vrai, toujours refusé à choisir, à prendre parti. Mais je crois qu'on aurait tort de penser que ce fût là pur et simple scepticisme. Que peut-être, vers la fin, il y ait eu dans cette attitude de pensée un peu de diplomatie, il est possible. Mais cette attitude, dans son fond, correspondait bien à un trait essentiel de la physionomie morale de l'auteur du *Sélème*. Trop intelligent pour ne pas tout comprendre, trop épris de moralité personnelle et collective pour ne pas sentir le danger de certaines indulgences, il était à la fois détaché et anxieux. Il souffrait de se donner l'air d'un dilettante, car originairement il avait horreur du dilettantisme. Mais, en vertu de cette indécision foncière d'esprit, et peut être de volonté, que nous avons déjà notée en lui, il ne pouvait se résoudre à s'arrêter, à se fixer en une doctrine unique, concevant trop bien la relativité de toutes celles qu'il essayait successivement, sans apercevoir « l'endroit par où elles se rejoignent ». Et c'est pourquoi ni les *positifs*, ni les *négatifs*, comme il appelait ingénieusement les deux catégories d'esprits qui se disputent la direction de la pensée contemporaine, n'ont jamais pu le compter dans leurs rangs : il leur échappait, et, encore une fois, il souffrait de ne pouvoir appartenir à un groupe déterminé, car peut d'hommes

ont mieux compris et senti le prix de la certitude, n'ont plus douloureusement éprouvé la nostalgie de la paix intellectuelle, n'ont plus sincèrement envié, ni plus passionnément désiré la joie de penser en commun. Au total, c'était un inquiet, une âme complexe et divisée contre elle-même : représentant trop fidèle, et symbole d'autant plus expressif d'une génération qui a été très troublée elle-même, très partagée, et dont tous les fils n'ont pas su trouver l'apaisement de leur inquiétude.

Cet apaisement, Rod aurait-il fini par le trouver, s'il n'avait pas été enlevé sitôt par la mort ? Nous n'en pouvons rien savoir : il y a trop d'imprévu, trop d'inconnu aussi, dans l'histoire des âmes. A raisonner d'après les vraisemblances psychologiques, j'en doute pourtant un peu pour ma part. Au delà d'un certain âge on ne change plus guère ; on prend son parti des contradictions de sa propre nature, on s'en accommode, et, si l'on en souffre encore un peu, cette souffrance même ne va pas sans douceur. C'est une jouissance après tout que de ne pas se sentir une âme étroite et mutilée, et de pouvoir se dire qu'on a l'esprit assez accueillant, assez hospitalier pour contenir une grande diversité de points de vue et de doctrines. Et je sais que, par ce biais-là, il est facile de glisser au dilettantisme. Mais s'il est vrai que l'ascétisme soit une condition de la plus haute vie intellectuelle comme de la plus haute vie morale, le dilettantisme, un certain dilettantisme tout au moins, ne guette-t-il pas, tôt ou tard, tous ceux qui se refusent à l'ascétisme ? Pareille aventure, on le sait, est arrivée à Renan ; et Rod, qui a tant aimé Renan, n'a-t-il pas, à cet égard, subi son influence ? Il se connaissait d'ailleurs assez bien lui-même, et il se définissait volontiers *un anarchiste conservateur*. Le mot est joli, et il exprime à merveille la double tendance de la pensée de Rod. Mais d'avoir une conscience aussi nette de ses contradictions intérieures, de pouvoir les formuler avec une aussi juste précision, cela n'implique-t-il pas un certain degré de satisfaction, et même d'ironie, où un janséniste verrait assurément percer un peu d'orgueil, et un simple moraliste, une légère pointe de dilettantisme ? Volontiers un peu « anarchiste » dans ses romans passionnels, assez résolument « conservateur » dans ses romans sociaux, l'auteur du *Sens de la vie* possédait une faculté de dédoublement qui aurait pu devenir aisément dangereuse. S'il avait vécu plus longtemps, il eût été à souhaiter qu'il

s'en défiât. Elle a pu le faire accuser d'un peu de dilettantisme ; et du dilettantisme au scepticisme moral, la distance, comme on sait, n'est pas grande.

Et cela eût été d'autant plus fâcheux qu'il aurait ainsi donné le change sur sa vraie pensée. A défaut d'une foi religieuse positive, il s'était fait à la longue une sorte de *credo* stoïcien qui, pensait-il, non peut-être sans quelque illusion, était susceptible d'en tenir lieu.

« La vie, — écrivait-il, — n'a de valeur vraie, comme tant d'autres belles choses, qu'à l'expresse condition qu'on ne l'aime pas trop, et qu'on soit à chaque heure prêt à la quitter. Ceux qui ont conservé la foi n'y ont pas grand'peine, puisqu'elle les rassure sur toutes choses et leur ouvre derrière ce monde des horizons plus radieux. Aux autres, il reste le courage, qui fut l'arme et la cuirasse des stoïciens de tous les temps : c'est encore, à défaut de la foi qui n'est pas à la portée de tous, ce qu'on a trouvé de plus efficace. »

Resterait à savoir si ce discret stoïcisme est bien « à la portée de tous, » et s'il n'est pas, lui aussi, lui surtout, une croyance bien aristocratique. Mais, en tout cas, ce n'est point là la profession de foi d'un dilettante et d'un sceptique.

C'est sur cette virile parole que je voudrais prendre congé de ce pénétrant et curieux esprit, de cet écrivain fécond et divers, de ce moraliste ingénieux, de cette âme subtile et tendre. Il est mort sans avoir dit son dernier mot, et sans avoir donné peut-être toute sa mesure. Il manquera longtemps à ceux qui l'ont connu : sa simplicité, son obligeance, sa bonté lui avaient valu des amitiés fidèles et dévouées, et sa fin soudaine, presque tragique, a fait surgir de partout de touchans témoignages d'affection douloureuse et vibrante : il en eût été très heureux, lui qui avait à un si haut degré le culte délicat de l'amitié ! La Suisse tout entière était justement fière de lui, de son talent, de ses succès, de la place qu'il tenait dans la littérature contemporaine. Et cette place était considérable : on l'a bien vu par le vide qu'il a laissé, en nous quittant. Romancier et essayiste, il aura, par des moyens qui lui appartenaient bien en propre, autour des hautes questions de morale individuelle et sociale, entretenu parmi nous la grande inquiétude. Je vois en lui quelque chose comme un Bourget moins latin, plus ondoyant et plus indécis, un Bourget moins « géomètre » et moins artiste.

VICTOR GIRAUD.

LA DUCHESSE D'ORLÉANS

ET

MADAME DE GENLIS

Les lettres inédites dont nous publions ici des extraits furent saisies parmi les papiers de Louis-Philippe-Joseph d'Orléans, au moment de l'arrestation de ce prince en 1793. Une partie de ces papiers étant tombée entre les mains de Claude Beugnot, son petit-fils les légua, en 1900, à la bibliothèque de l'Institut où ils sont conservés sous le nom de *Fonds d'Orléans*.

Une note manuscrite du donateur établit de la façon suivante l'authenticité de ces précieux documens :

Mon grand-père, député constitutionnel de l'Aube à l'Assemblée législative, fut emprisonné à la Force pendant toute la Terreur ; sauvé par le 9 thermidor, il resta quelque temps à Paris, cherchant à reprendre sa place au barreau ; à cette époque, il rencontra souvent M. J. Fiévée, journaliste très connu... C'est Fiévée qui donna, en 1795, à mon grand-père, ces documens auxquels, à cette époque, on ne pouvait attacher aucune importance... Comment ces papiers étaient-ils tombés dans les mains de Fiévée ?... Je l'ignore, et mon père ne le savait pas davantage ; mais voici ce qui semble certain : Philippe Égalité fut arrêté à Paris et enfermé à l'Abbaye le 5 avril 1793, dès que la défection de son fils Chartres (Louis-Philippe) avec Dumouriez arriva dans la capitale. Le père avait été pris comme otage au lieu et place du fils décrété d'accusation et mandé à la barre de la Convention ; au moment où il fut arrêté, on saisit évidemment chez lui à Paris tous les papiers qui furent transportés à la Commune ou au domicile de l'accusateur public. Après le 9 thermidor, la réaction fit

également vider les tiroirs des hommes de la Terreur, et on passa de mains en mains, avec le désordre et le manque absolu de contrôle de l'époque, les papiers provenant de ces perquisitions (1)...

A qui vais-je laisser ce précieux recueil? Je ne vois personne autour de moi capable de s'y intéresser, ou même de continuer soigneusement la garde de ce dépôt, aujourd'hui centenaire chez nous.

COMTE BEUGNOT.

28 avril 1896.

J'ai décidé de le léguer à la bibliothèque de l'Institut en souvenir de mon père qui fut membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, de 1832 à 1866.

COMTE BEUGNOT.

18 mai 1900.

I

« Le public est le tribunal auguste qui peut seul venger la vertu d'une infinité de calomnies que les lois ne punissent pas. Son opinion forme des décrets respectés (2). »

C'est à ce tribunal, réclamé par Mme de Genlis, et où elle-même a cité la Duchesse d'Orléans, que nous en appellerons aujourd'hui, car le public n'entendit alors que la voix de celle de qui la douce Duchesse disait : « Cette femme à laquelle je n'ai jamais fait de mal et dont je ne parle qu'avec des sanglots. » De fait, lorsque Louise-Marie-Adélaïde réclamait éperdument ses enfans livrés à la dominatrice gouvernante, ses larmes seules la défendirent devant l'opinion. Aujourd'hui Madame d'Orléans répond. Ses lettres admirables et navrantes, monument de tendresse maternelle, diront les souffrances et les humiliations de l'épouse, le martyre de la mère dépossédée de ses enfans qu'elle aimait « *si tant!* » Elles éclaireront aussi d'un jour, sinon inattendu, du moins précis, la période, sans doute, la plus cruelle d'une vie qui n'offre qu'une trame ininterrompue de douleurs.

Déjà, la publication récente d'une correspondance (3) entre Louis-Philippe d'Orléans et Mme de Genlis a levé tous les doutes sur une question demeurée jusque-là incertaine. L'affirmation

(1) Des lettres ayant la même origine que celles qu'a recueillies Fièvre furent publiées en 1800 sous le titre de *Correspondance de L. P. J. d'Orléans*.

(2) *Leçons d'une gouvernante*.

(3) Maugras, *L'Idylle d'un gouverneur*.

contenue dans la célèbre lettre écrite en 1790 par la Duchesse d'Orléans à son mari : « Les torts que je reproche à Mme de Genlis existent et ne peuvent être détruits ni par son journal ni par tout ce qu'elle pourra vous dire ; *c'est moi qui ai vu et entendu tout ce qui m'a déplu*, » est désormais justifiée : Mme de Genlis fut la maîtresse du Duc d'Orléans. Cette certitude achèvera d'éclairer le point qui est l'objet de cette étude, de même que les lettres de la Duchesse donneront leur véritable aspect aux acteurs du drame intime qui commença de bouleverser la famille d'Orléans avant que ne le dénouât, d'une façon sanglante, le drame national.

Pour le Duc d'Orléans et Mme de Genlis, elles apportent surtout la confirmation de choses pressenties ; il en est autrement quant à la Duchesse : ses lettres la révèlent.

Au moment où la fille du Duc de Penthièvre fut unie à Louis-Philippe-Joseph d'Orléans, Duc de Chartres, l'épousée de seize ans n'attira guère que l'attention imposée par son rang, son immense fortune, de charmantes promesses de beauté. Ce fut un mariage d'amour, tout au moins pour Marie-Adélaïde, qui déploya, afin de vaincre la résistance de son père, une obstination et une fermeté singulières chez une si jeune fille, soumise par caractère et par éducation.

Si, sous le rapport des avantages extérieurs, cette union répondait à celles qu'on qualifie de « bien assorties, » jamais, peut-être, contraste moral n'apparut plus complet. A quel mystère psychologique attribuer l'irrésistible inclination de la pieuse fille du Duc de Penthièvre pour un prince, non pas seulement sceptique, mais tirant vanité de principes étrangers à ceux qu'elle avait reçus, et d'une existence un peu plus que frivole ? Avait-elle, dans une naïve ardeur de prosélytisme, conçu l'espoir que sa tendresse redresserait l'œuvre d'une éducation viciée ? Cette tâche ne manquait pas d'attraits, d'autant mieux qu'elle se présentait aux yeux de la mystique enfant sous les espèces d'un homme jeune, aimable, séduisant, du plus beau cavalier du royaume, disait-on.

L'étrange frisson, le délire des idées qui agitaient alors la société et commençaient d'en ébranler les institutions, les mœurs, s'étaient arrêtés au seuil de la demeure du vieux Duc. Louise-Adélaïde avait grandi enveloppée dans les voiles de la tradition. On avait apporté peu de soin à étendre son savoir,

mais celui qu'enseigne la race, l'arrière-petite-fille de Louis XIV le possédait bien. Elle entrait dans le mariage pénétrée du principe religieux qui en est l'essence : la soumission à l'époux.

C'est l'observation rigoureuse de ce précepte, à l'heure où l'on était impatient de tout joug, c'est sa dignité réservée, son effacement volontaire, c'est toute cette force enfin, prise pour de la faiblesse, qui durent à la Duchesse d'Orléans d'apparaître comme douée d'une nature froide, sans originalité, sans relief. Ses lettres apprendront la valeur de ce jugement.

Le jeune ménage fut d'abord heureux. La naissance du Duc de Valois, le futur Louis-Philippe (1), suivie, à deux années d'intervalle chacune, de celle du Duc de Montpensier, de deux jumelles, Mesdemoiselles d'Orléans et de Chartres, enfin celle du Comte de Beaujolais, semblent devoir affermir un bonheur qui permet à Louis-Philippe-Joseph de manifester la seule qualité qu'on ne lui dénia jamais : d'être un excellent père.

Peu s'en fallut même qu'il ne passât, par surcroît, pour un excellent époux.

C'est alors que Félicité du Crest, comtesse de Genlis, entre en scène, avec sa harpe, sa beauté, sa souple intelligence. Il faut y joindre cet art de converser qui fit dire plus tard : « Le mot *aimable* semble avoir été créé pour la conversation de Mme de Genlis. »

Ainsi armée, elle franchit la porte du Palais-Royal, par où passèrent en même temps les discussions, les querelles, la ruine de tout bonheur conjugal.

La réputation du savoir de Félicité du Crest, qui ne s'embarrassait pas de scrupules de modestie, commençait à s'établir. Elle était bien, quoiqu'elle s'en défendit plus tard, fille de l'*Encyclopédie*. Encyclopédique était son cerveau, certes robuste, mais à la manière d'une machine aux ressorts bien établis.

Sa singulière éducation, qu'elle dépeint dans ses *Mémoires*, n'avait d'abord développé que son imagination qui, prenant les ailes du costume grotesque dont, enfant, elle fut affublée (2), la porte à toutes les connaissances sans qu'aucune ne la fixe d'abord. Ouvrière diligente et avisée, elle engrange, la récolte

(1) On lui donna le titre de Duc de Chartres quand son père devint Duc d'Orléans.

(2) On sait que Félicité du Crest lui, pendant une période de son enfance, habillée en amour.

se trouvera bientôt assez abondante pour qu'elle puisse faire ostensiblement état d'une science imposante en surface, mince en profondeur. Cette culture, mise au service de sa passion de dominer, fera naître la pédagogue. C'est surtout à ce titre que Mme de Genlis retiendra ici notre attention, car c'est à lui que la Duchesse d'Orléans doit tout son malheur, et que nous devons, nous, les lettres qui nous le dévoilent.

Quand, à force d'habileté et d'intrigues, Mme de Genlis pourra appliquer aux enfans de Philippe d'Orléans son système d'éducation, elle y accommodera Rousseau à ses idées personnelles, quelquefois justes, souvent ingénieuses, toujours intransigeantes.

Ce plan, elle le suivra avec une méthode, un esprit de suite qui ne laissent pas d'étonner chez une femme que sollicitaient encore d'autres soins moins sévères. S'instruire sans cesse sur toutes choses, cultiver ses talens, écrire, causer, élever des princes, intriguer, politiquer; on demeure confondu d'un tel labeur. Nous savons, en outre, qu'elle y ajouta le temps d'aimer, car on ne peut méconnaître qu'il passe, au moins dans ses premières lettres à son amant, un souffle de sensibilité, puis le temps de s'aimer, le culte du *moi* ayant rarement été poussé à des limites aussi extrêmes.

Telle est la femme qui enleva à la jeune Duchesse d'Orléans, au lendemain même de son mariage, son époux, puis le cœur de ses enfans.

A l'heure où il se place, le conflit prend des proportions singulières. En le dégageant des circonstances pathétiques qui l'entourent, n'y peut-on voir l'image de la lutte suprême engagée par l'éducation telle qu'elle était entendue sous l'Ancien Régime avec celle que réclamaient des temps nouveaux? Dans ce moment et sous cet aspect, Mme de Genlis apparaît comme la femme de demain; la Duchesse d'Orléans comme la femme des temps accomplis.

Par quels moyens, servis par quels événemens, Mme de Genlis s'empara-t-elle sans restriction du droit que réclame uniquement, inlassablement la Duchesse : celui d'élever ses enfans? Car une particularité ne manque pas de frapper dans ces lettres où se montre sous son vrai jour la rivalité des deux femmes : l'homme en disparaît complètement, les enfans seuls deviennent l'enjeu. L'épouse trahie, délaissée, ne laisse entendre ni plaintes, ni récriminations; elle fait plus : elle admet, elle consent...

C'est la mère seule qui crie sa tendresse, sa douleur. On comprend alors de quel abîme de souffrances jaillissent ces lignes de la lettre citée plus haut, et la concession jugée si étrange de la part d'une femme aimante, d'une épouse chrétienne. Voici, en effet, comment elle en arrive à envisager le lien que son mari forme avec Mme de Buffon qui fut la seule et durable passion de Philippe :

... « Je vous avoue que, dans le principe de votre liaison avec elle, j'ai été au désespoir : accoutumée à vous voir des fantaisies, j'ai été effraiée et profondément affectée lorsque je vous ai vu former un lien qui pouvoit m'ôter votre amitié, votre confiance. La conduite de Mme de Buffon, depuis que vous tenez à elle, m'a fait revenir sur les préjugés que l'on m'avoit donnés contre elle : je lui ai reconnu un attachement si vrai pour vous, un désintéressement si grand, et je sais qu'elle est si parfaite pour moi, que je ne puis pas ne pas m'intéresser à elle. Il est impossible que quelqu'un qui vous aime véritablement n'ait des droits sur moi : aussi, en a-t-elle de véritables, et vous pouvez encore sur ce point être sans gêne avec moi (1). »

Mais, en revanche, elle ajoute : « Vous me dites que Mme de Sillery (2) *fait votre bonheur*, qu'elle m'aime. Je vous avoue que quand vous me dites ces choses-là, elles me tuent... »

Ainsi, pour Marie-Adélaïde, le sacrifice est consommé. C'est elle-même qui va, maintenant, dans ses lettres, nous retracer chaque pas de sa voie douloureuse.

Nous y verrons également se préciser le plan de Mme de Genlis. Elle s'est, dans ses *Mémoires*, étendue assez complaisamment sur les circonstances de son entrée au Palais-Royal, sur l'ascendant qu'elle y prit, ses succès de toute nature, la vanité qu'elle tira du titre singulier de *Gouverneur des princes*, pour que nous n'insistions pas sur cette période qui va de 1770 à 1789. Ce dont nous ne pouvons douter, c'est que, comprenant qu'elle n'avait pas à compter sur la constance de son amant, elle pouvait, en revanche, tout attendre d'une faiblesse de caractère savamment exploitée. Son parti est tôt pris, le mot de maîtresse aura désormais pour elle le sens qui convient à sa vanité : elle gouvernera à son gré le prince et sa famille, exercera son empire sur

1. *Correspondance de L. P. J. d'Orléans.*

2. M. de Genlis, ayant hérité de son père, avait pris le titre de marquis de Sillery, nom sous lequel Mme de Genlis fut jusqu'à la fin de l'Ancien Régime connue dans le monde.

les enfans qui l'appelleront un jour leur « véritable mère. »

Sans défiance, la Duchesse voit croître cette affection qu'elle juge naturelle chez des élèves reconnaissans : elle-même ne cesse de marquer, par des bontés, sa gratitude pour une intelligente collaboratrice, qui sait à merveille tirer tout ce qu'on peut attendre des dons naturels des jeunes princes.

Leur heureux caractère, leur prime-sautière gaieté éclairent alors les dernières réunions familiales que connut le Palais-Royal avant les heures tragiques de la Révolution.

Une scène charmante semble faite pour indiquer ici le tour d'esprit, la fraîcheur de sentimens qui y présidait. Mme de Genlis, on le sait, avait imaginé d'enseigner, au moyen de la lanterne magique, l'Histoire et la Géographie à ses élèves. Ceux-ci, espiègles, y mêlent, non sans finesse d'observation, d'autres élémens moins austères, ainsi qu'en témoigne le scénario suivant écrit de la main de la jeune Mademoiselle d'Orléans. Ces petits tableaux peignent ingénument et sur le vif des traits caractéristiques de leur entourage. A ces titres, ils méritent d'être reproduits.

LA LANTERNE MAGIQUE AU PALAIS-ROYAL

1er tableau. *Henri IV et la Belle Gabrielle.* — Regardés bien, Messieurs, Mesdames, voilà le bon roi Henri IV. Regardés bien, un bon roi est si bon à voir, et puis c'est le grand papa de la Maison. Oh! comme il est bien aise d'être ici, il en danse de joie et il dit en regardant ses petits enfans : Je les reconnois, car ils me ressemblent. Et allons donc, le voilà qui danse avec la belle Gabrielle, la la la la la! — 2. *Un carosse et des jocquets.* — A présent, nous allons voir une course. Voyés vous dans ce carosse Madame la Duchesse de Chartres, elle a parié, devinés pour qui, Messieurs, Mesdames? cela n'est pas bien difficile, et voilà les jocquets et voilà celui de Monseigneur le Duc de Chartres, etc. — 3. A présent, nous allons voir le fameux voyage d'Italie de Madame la Duchesse de Chartres. Vous allés voir le courage, l'intrépidité de cette grande princesse qui parcourt une corniche aussi facilement qu'un chat parcourt une gouttière. La voilà d'abord sur l'humide élément, je veux dire la mer. Voyés-vous les efforts que fait la princesse? C'est qu'elle a le mal de mer. Admirés avec quelle dignité elle se soulage dans un pot de chambre; mais c'est qu'il n'y a pas d'autre vase sur la felouque, et puis voilà la comtesse de Foissy et la comtesse de Genlis qui ont l'honneur d'imiter la princesse et qui vomissent à qui mieux mieux. — 4. Voyés-vous la princesse et ses dames en laitières, je veux dire en litières? Voyés cet homme qui baise les mains de la princesse, c'est un consul. — Eh, Monsieur, finisses donc... — Cara principessa, cara principessa. — Les entendés-vous? La princesse se désole, mais le consul tient bon; n'ayez pas peur qu'il

lâche prise; mais voilà les porteurs qui marchent, les voilà partis. — 5. *Mme de Genlis se débattant dans un lit avec une folle qui veut l'étrangler.* — Voilà la comtesse de Genlis dans son lit prête à être étranglée, voyez vous comme la folle lui serre la gorge, etc. La comtesse de Genlis écrira cette mémorable aventure sur son journal; elle voudroit qu'il lui en arrivât tous les jours autant. Les folles sont communes, mais heureusement les étrangleuses sont rares. — 6. *M. le Duc de Chartres piquant des points.* — Voilà Monseigneur le Duc de Chartres s'exerçant pour le fameux pari des points. Il pique, pique, un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, il faut qu'il aille jusqu'à cinq mille, admirez combien ce prince est aimable et surtout piquant, etc. — 7. *Madame la Duchesse de Chartres avec Nanon sur ses genoux.* — Voilà Madame la Duchesse de Chartres avec son negre. Voyez comme le jeune enfant badine joliment et délicatement sur les genoux de la princesse, admirez la gentillesse de ce petit négrillon, comme il est doux, mignon, la finesse de sa taille, etc. — 8. *M. l'évêque de Nancy ramassant un chapeau avec ses dents.* — Voilà Mgr l'evêque de Neuni, je veux dire de Nancy, qui ramasse un chapeau avec ses dents. Il l'aura, il ne l'aura pas, une fois l'y voilà, il le tient; le voilà qui s'en va pour faire place à madame sa mère. — 9. *Madame de Montauban mangeant un plaisir.* — Voilà donc madame la comtesse de Montauban qui mange un plaisir, car cette vertueuse dame ne prend jamais que d'innocens plaisirs. Admirez sa sobriété, au lieu d'un foie gras, d'un dindon, d'un cochon de lait, elle ne mange qu'un simple croquet, voilà un bel exemple, Messieurs, Mesdames, admirez, admirez. — 10. *Voilà M. d'Osmont éternuant au soleil.* — Admirez son déshabillé galant. Il s'est levé un peu tard parce qu'il a passé la nuit à jouer au wist. — 11. *Voilà la comtesse de Rochambault entre les deux petits princes.* — Voilà de beaux enfans, et qui promettent bien. Mme de Rochambault leur distribue des faveurs, à l'un un joujou, à l'autre un bonbon. Aussi ils aiment maman Rochambault de tout leur petit cœur. — 12. *Voilà le vénérable abbé de Maugrégnin.* — Il s'agit de Magetin, je veux dire, chantant une petite chansonnette. — 13. *Voilà Mme la marquise de Polignac parfilant.* — Elle est à l'ouvrage depuis dix heures du matin. Si quelqu'un de la compagnie voulait lui donner une bobine, elle trouveroit toutes mes plaisanteries excellentes. — 14. *Voilà Mgr de Schomberg et de Thiars jouant aux échecs.* — Admirez l'attention de ces deux personnages; mais je vois bien que vous aimeriez mieux les entendre parler que de les voir jouer aux échecs, ainsi passons à un autre. — 15. *Voilà M. le marquis de Roquefeuille.* — Il a un râteau sous le bras, mais il veut que c'est son chapeau, cela revient au même. Il va peut-être mettre tout à l'heure son râteau sur sa tête, car voyez vous, Messieurs, Mesdames, c'est un homme qui est capable de tout.

Ainsi finit l'histoire.

Ces aimables récréations, qui se placent aux environs de 1780, vont bientôt prendre fin. Comme sur un écran tragique, de sombres tableaux vont se dérouler au Palais Royal quand toute cette jeunesse et cette gaieté émigreront à Belle-Chasse ou dès que l'autorité souveraine de Mme de Genlis

II

En 1789, Madame d'Orléans introduit quelque froideur dans ses relations avec la gouvernante. Cette attitude provient d'un seul motif, puisqu'on doit écarter celui qui en semblait l'explication naturelle : la jalousie. Marie-Adélaïde sent que deux périls la menacent en ses enfans qui grandissent et s'individualisent. Exploitant la tendresse instinctive et naïve, approuvée d'ailleurs par la Duchesse, qu'ils professent pour leur éducatrice, celle-ci accapare chaque jour davantage l'esprit et le cœur de ses élèves, reléguant à l'arrière-place la mère désolée. Influence redoutable dans les circonstances présentes, car Madame d'Orléans n'ignore rien des opinions de Mme de Genlis et pressent qu'elles engagent son mari et ses fils dans une voie qui lui apparaît funeste. Elle ne le dissimule pas à Philippe : « Je suis plus malheureuse que vous dans ce moment-ci; vous êtes consolé par l'opinion que ce que nous perdons contribuera au bonheur; vous savez que je ne pense pas de même et je n'ai pour supporter mes peines que votre tendresse qui vous éclairera, mon cher ami, sur les moyens d'adoucir ma situation... »

Cette plainte douce reste sans effet, le mal est déjà trop profond et Philippe trop subjugué. Résolument alors, la Duchesse engage la lutte et demande tout net le congé de Mme de Genlis. Refus de Philippe qui redouble de prévenance, d'égards envers la gouvernante alarmée et froissée, et essaie de rétablir l'accord. Vains efforts, la Duchesse ne daigne même pas jeter les yeux sur la propre apologie de sa rivale qui n'y ménage pas ses protestations de désintéressement, de *pure amitié*, etc.

Un dernier incident met le feu aux poudres : le Duc de Chartres s'est fait recevoir au Club des Jacobins... La mesure est comble. C'est alors que la lettre fameuse dont nous avons dû citer quelques extraits ouvre la lutte qui va mettre en présence le père et la mère sur le terrain de leurs droits respectifs.

Par un accord mutuel, il avait été décidé que la question serait traitée par écrit, Madame d'Orléans pensant que « quand on discute avec quelqu'un que l'on aime un objet intéressant, on est bien exposé à s'échauffer... » et elle ajoute : « Je sens que c'est ce qu'il faut éviter entre nous. »

Quels efforts cependant ne devra-t-elle pas faire pour que ce

mode de communiquer restât tel qu'elle l'avait espéré! car la situation, liée au cours des événemens politiques, va s'aggraver rapidement et la querelle s'envenimer.

La Duchesse qui répugnait à trouver Mme de Genlis en tiers avec ses enfans n'allait plus que rarement les voir à Bellechasse. Il avait été convenu que ceux-ci viendraient trois fois par semaine dîner au Palais-Royal. Au mois de mars 1790, le Duc de Chartres prévient sa mère qu'il n'y pourra plus venir que deux fois. Évidemment le jeune prince, entraîné avec la fougue de son âge dans les idées nouvelles, préfère à la tendre intimité des repas maternels les réunions de Monceaux où il s'enthousiasme des propos de Pétion, Voidel, Barrère. Madame d'Orléans répond à ce cruel empiétement sur ces chères réunions en rompant définitivement avec Mme de Genlis et en exigeant cette fois son départ.

Père et enfans considèrent cette extrémité à l'égal d'une catastrophe. Après de longues discussions, on parvient cependant encore à faire accepter à la Duchesse une sorte de *modus vivendi* qu'elle résume ainsi :

« Ce que je désire est d'être consultée sur ce qui regarde l'éducation de mes enfans et je me flatte bien que nous serons souvent d'accord, mais quand cela ne sera pas, après vous avoir fait des représentations et vous avoir dit mes raisons, je me soumettrai et ce sera moi qui vous répondrai que votre volonté sera exécutée. Je désire en être l'instrument et je ferai avec grand plaisir tous les sacrifices de temps nécessaires pour remplir cet objet...

« Vous semblez craindre que je communique à mes enfans mes opinions. Vous vous trompez bien, je les aime trop pour cela et je sens que ce seroit faire leur malheur que de leur donner de l'humeur contre un état de choses qui s'établit et sous lequel ils sont destinés à vivre; mais je ne les porterai jamais à l'exagération et je leur conseillerai d'avoir une opinion à eux. »

Comment Mme de Genlis se conforma-t-elle aux conventions nouvelles? La Duchesse elle-même nous l'apprend :

« Il vient de m'arriver la chose la plus inconcevable, la plus imprévue, vous scavés que ma fille m'avoit dit que Mme de Sillery comptoit venir dîner aujourd'huy, que je lui avois répondu suivant nos conventions, etc., quand je vous parlai de cette histoire, vous la traitâtes de radotages, etc., et en effet,

j'avois bien cru aussi de même que c'en étoit un de la part de la petite, car nos conventions étoient si claires qu'il me paraissoit impossible que Mme de Sillery osât y manquer d'une manière si manifeste; eh bien, malgré ce que vous me dites alors, cher ami, c'est cependant ce qui arriva; mes fils viennent de me dire dans l'instant que, quand même j'irois chercher ma fille, elle viendroit de son côté, qu'ils étoient chargés de sa part de m'en prévenir; j'oubliois de vous dire que ma fille me répéta encore hier qu'elle devoit (Mme de Sillery) dîner chez moi et que je lui répondis de même, et qu'elle se trompoit sans doute, que je scavois que Mme de Sillery aimoit à avoir ce jour-là libre et que j'irois la chercher moi-même ainsi que ses frères, c'est de ma douceur et de mon honnêteté qu'elle a abusé au point de vouloir me *forcer* à la *recevoir*, mais cela ne sera pas. Je viens d'écrire un billet à ma fille dont *voici* la copie, je vous avoue que j'ai eu un mérite extrême, mon cher ami, à ne pas faire une sortie sur cette femme à mes enfans. Qu'est-ce que c'est que cette persécution, ce manque de foi, est-ce comme cela qu'elle prétend me faire revenir? Comment, je consens à *recevoir* ses lettres, à causer avec elle de mes enfans, je la *remercie*, je l'embrasse, et voilà à quoi mes bons procédés m'ont conduite; j'ai eu bien du mérite à me contenir, et c'est bien pour vous, cher ami, mais ce que je n'ai pas dit à Mme de Sillery par attachement pour vous, j'espère que vous le lui dirés, par égard pour moi, ceci ne peut se suporter, et vous voyés combien on peut compter sur une personne de cette *espèce*. Croyés que je la connois bien, et qu'il n'y a que votre femme qui pourroit se soumettre à tout ce qu'elle a éprouvé de sa part; mais il ne faut pas qu'elle en soit toujours victime, je réclame simplement nos conventions, et je laisse à votre honnêteté, à votre *justice* à *décider* sur le reste.

« Je me faisois une fête d'avoir mes enfans, de les mener à une partie que j'avois arrangée pour eux; voilà tout culbuté, et il faut renoncer à un plaisir que je me promettois depuis huit jours. Mme de Sillery méritoit bien que je lui écrivisse pour lui dire que sûrement mes enfans s'étoient trompés et qu'il n'étoit pas possible qu'elle oubliât si tôt les points dont elle étoit convenue avec moi; mais elle abuse du pouvoir que vous avés sur moi; de la tendresse qu'elle *sçait* que j'ai pour vous. Du moins, faites-lui sentir que vous ne prétendés pas qu'elle

me traite ainsi, afin que cela n'arrive plus; voilà assurément une singulière manière de me faire revenir sur son compte.

« Je suis bien aise que, du moins, elle m'ait fait annoncer ses intentions par mes enfans, car, si en arrivant à Bellechasse, elle me les avoit signifiées, je sens que malgré tout ce que je me suis promis à moi-même, je lui aurois fait une scène très vive, car j'ai eu bien de la peine à me contenir vis-à-vis de mon fils, mais heureusement j'ai pensé à vous, cher ami. Remarquez que je fais bien plus que de régler ma conduite sur la sienne, car assurément ce dernier trait-ci ne méritoit aucun ménagement.

« Je l'ai même embrassée!... » Quel prodige de volonté et d'abnégation révèle cet aveu! La marque de tendresse la plus proche, Marie-Adélaïde l'a donnée à celle qui lui a ravi le cœur de ses enfans, afin qu'elle ne le gardât pas tout entier, qu'elle lui en laissât une part... une très humble part... Est-il possible, après cela, de douter que toutes les formes de conciliation n'aient été tentées par elle? Il semble, en ce moment, que les limites des concessions ne puissent être dépassées; le froid orgueil de la gouvernante saura les reculer encore. A son instigation, Philippe exigera de sa femme qu'elle ait une explication avec celle qui a violé les conventions établies.

La Duchesse résiste, c'est au-dessus de ses forces; mais cette fois, encore, elle cède et se rend à Bellechasse.

A l'issue de cette entrevue, que rapporte elle-même la Duchesse, Mme de Genlis donne enfin sa démission et son départ est fixé à un mois qui sera employé à préparer les enfans à cette séparation. On devine aisément, par la réponse qu'elle y fait, les reproches dont le Duc d'Orléans accable sa femme.

... « Au risque même de vous mettre en fureur, je ne puis pas ne pas vous rappeler que je vous ai dit dans mon bain qu'il étoit impossible que j'eusse une explication satisfaisante avec Mme de Sillery; je vous l'avois déja dit le jour que vous m'en parlâtes pour la première fois; je vous l'avois dit à votre retour d'Angleterre au moment où nous étions convenus que, jusqu'à ce que ma fille fût réglée, j'aurois une conduite que vous même avez approuvée, et dont je ne me suis point écarté un seul instant. Je n'ai jamais cessé de vous répéter la même chose, et si vous ne l'avez pas entendu, ce n'est pas de ma faute, car je vous l'ai dit à différentes reprises et de toutes les manières pos-

sibles, le papier que j'ai lu à Mme de Sillery étoit même plus modéré que ce que je vous avois dit ; ce qui prouve ma bonne foi, c'est de l'avoir écrit, car j'aurois pu *forcer* Mme de Sillery à ce qui est arrivé avec des formes différentes, mais j'ai mieux aimé, me méfiant de ma vivacité, et voulant vous raporter ce que je lui avois dit, le mettre par écrit (la réflexion m'avoit d'ailleurs fait ajouter des choses mieux pour elle, et que la manière dont j'ai été *reçue*, tout en entrant dans sa chambre, m'auroit dispensée d'avoir, si je n'y étois pas décidée pour vous). J'étois de si bonne foi, je vous le répète, que je vous l'aurois montré avant d'aller à Bellechasse, si vous aviez été à Paris ; je trouvois et je trouve encore que, dans la position où vous m'aviez mise forcément, je ne pouvois pas parler mieux à Mme de Sillery ; ce que j'éprouvois ne me laissoit *concevoir* de repos qu'en m'en séparant. Si Mme de Sillery avoit été honneste, elle m'auroit répondu qu'elle ne vouloit pas estre un sujet de désunion et de malheurs pour moi, qu'elle me rendoit mes enfans, qu'elle prendroit tous les moyens pour que ma fille ne se doutât pas de cette séparation, pour qu'elle ne vous donnât pas d'humeur, qu'au moment de nous quitter, elle me demandoit de l'entendre, elle m'auroit dit et lu tout ce que vous m'aviez dit qu'elle avoit préparé, et si, par impossible, elle avoit détruit des faits, si elle m'avoit ramenée, *tout auroit été dit et j'aurois été à ses pieds.* J'avois commencé par lui dire que j'entendrois tout ce qu'elle pouvoit avoir à me dire. Au lieu de cela, elle s'est mise en fureur, a prétendu qu'elle savoit de vous que je disois que je n'avois jamais eu d'amitié pour elle. Son ton est devenu moqueur et a fini par estre extrêmement malhoneste. Mme de Sillery m'a forcée, par une conduite différente, à revenir sur l'opinion que j'avois d'elle à certains égards, elle pouvoit se montrer généreuse et me prouver ce qu'elle avoit dit souvent que mon sort l'intéressoit, mais elle s'est livrée à une conduite bien différente et s'écartant absolument des principes qu'elle s'est toujours piquée d'avoir. Rappelez-vous, ami, que lorsque je vous ai dit que j'aimois mieux n'avoir pas d'explications, souffrir en silence et attendre tout du temps, vous me répondîtes que cela ne se pouvoit plus, que vous aimiez mieux tout à présent, qu'il n'étoit pas dans votre caractère *d'estre pour moi comme vous l'estiez*, que c'étoit contre votre sentiment, mais que vous y étiez *forcé*, que vous ne pouviez plus supporter d'estre accusé

de faiblesse, de fausseté (ces dernières paroles me firent un grand effet). Enfin à tout ce que je vous dis pour vous engager à *renoncer* à votre projet, à laisser les choses comme elles étoient, vous me dites toujours que cela ne se pouvoit plus, que tout valoit mieux et qu'il falloit en finir, parce qu'au moment de vous en aller, vous vouliez du moins tout arranger avant votre départ.

« Comment après tout ce que je vous rappelle, et une infinité d'autres choses que je ne vous rappelle pas, comment, dis-je, pouvois-je croire que vous n'aviez pas entendu ce que je vous avois dit et répété cent fois. Mais vous m'avez dit, au moment même de mon retour de Bellechasse, en me témoignant du mécontentement, qu'il étoit inutile de récriminer, puisque c'étoit une chose faite. Je me flattois alors, d'après la *connoissance* que je croyois avoir de votre caractère, que nous pourrions, après que vous seriez un peu calmé, causer des objets qui nous intéressent également ; vous me l'aviez même dit vous-même, mais votre lettre renverse toutes mes idées. Si je ne reconnaissois votre écriture, je ne pourrois pas la croire de vous. Vous allez voir combien peu mon intention étoit de changer le plan de leur éducation, et les *écarter* de vos *principes* par le plan que je comptois vous proposer. C'étoit d'abord de conserver toutes les personnes qui sont auprès d'eux, de faire continuer le journal de M. Le Brun, de vous faire apporter tous les matins celui de la veille, afin que nous en fissions la lecture ensemble si vous vouliez. Je comptois ainsi vous dire que vous me donneriez ce que vous trouveriez convenable pour leur table, et qu'en *conséquence*, je me chargerois de tout en détail qui deviendroit bien moins cher. Je voulois aussi changer ma manière de vivre, ne plus donner à dîner et dîner moi seule de ma personne avec mes enfans, hors un jour ou deux par semaine où ils auroient pu dîner chez moi, comme cela a toujours été, avec du monde. Je croyois que la certitude de ne jamais trouver que mes enfans et moi à dîner, vous engageroit à venir souvent vous réunir à nous ; vous auriez pu aussi, comme de raison, amener les personnes qui vous auroient convenues, ce que je m'étois interdit à moi-même dans la crainte toujours que l'on ne vous persuade que je voulois les écarter de vos principes ; mes enfans ne devoient pas voir ma société plus qu'ils ne la voient à présent. Je m'étois flattée un moment

d'une idée bien *douce* que cet arrangement rapportant tout aux enfans... *nous rapprocheroit encore, que nous nous verrions beaucoup plus, que nous apprendrions ensemble à connoître nos enfans, à nous en faire aimer*, que les idées qu'ils pouvoient avoir disparaîtroient absolument, que nous voyant toujours ensemble, ils ne pourroient pas croire que nous étions mal ensemble, ils auroient vu d'ailleurs par eux-mêmes que nous étions d'accord sur tous les points. C'étoit celui-là que vous trouviez l'essentiel ; je pensois de même, mais si je dois en croire votre lettre, toutes ces considérations ne sont plus rien. Je pensois, et je m'attendris en vous le disant, qu'en suivant le plan que je viens d'ébaucher je pourrois, en me réunissant à mes enfans, vous procurer dès à présent des jouissances et des momens bien doux qui se seroient multipliés tous les jours. Si vous n'écoutez pas la voix de l'amitié, celle de la nature, vous renoncerez à votre bonheur et j'y renoncerois pour moi-même. Pensez-y, réfléchissez et ne vous hâtez pas de décider du sort de toute votre vie. »

III

La manœuvre de Mme de Genlis a échoué, elle n'a pas obtenu la « réparation » exigée, mais elle ne se considère pas encore vaincue ; il lui reste un mois, qu'elle va employer à attiser le mécontentement du père, à exaspérer la sensibilité des enfans, qui prennent nettement position contre leur mère. L'extrême nervosité de Mademoiselle d'Orléans est le prétexte choisi, et la Duchesse se trouve menacée de la responsabilité des suites que peut avoir sur la santé de sa fille cette « affreuse séparation. »

Pendant ce temps, les scènes se succèdent au Palais-Royal, où le Duc de Chartres cesse de venir. La Duchesse reste inébranlable, Mme de Genlis partira. Il faut, dès à présent, régler ce qui concerne les enfans, et la mère demande instamment d'être fixée sur ce point :

...« J'attends avec impatience que vous me fassiez connoître vos intentions pour l'éducation de mes enfans. Je n'ai pas eu la prétention d'influer sur elle, ce qui auroit pu estre assez naturel, j'ai demandé seulement que vous me laissiez ce que toute mère ne peut pas ne pas avoir... »

Il n'est pas téméraire d'avancer que c'est de concert avec

Mme de Genlis que fut rédigé l'exposé du plan que le Duc d'Orléans signifie à sa femme :

Avril 1791.

« Ma fille n'aura point de gouvernante, mais une femme avec le titre d'institutrice qui mangera avec elle et qui aura toute autorité sur elle et sur les autres personnes attachées à son éducation. Je connois cette femme depuis longtemps, elle a soixante ans, une bonne santé, des opinions qui me conviennent parfaitement, elle a enseigné pendant quinze ans l'Histoire et la Géographie, elle a fait un ouvrage sur l'histoire romaine, ma fille la connoît depuis son enfance et a de l'amitié pour elle, elle s'appelle Mme Topin.

« Mlle de Sercey (1) restera auprès de ma fille seulement quelques mois afin de lui adoucir la solitude où elle va se trouver. Les personnes attachées à son éducation et à son service seront : un répétiteur de musique, M. Lepeintre, pour le dessin, Mlle Rime, femme de chambre, une femme de garde-robe, Horain, son valet de chambre, deux valets de pied. J'enverrai ma fille avec les personnes ci-dessus nommées à l'abbaye de (lacune) aussitôt qu'elle pourra partir sans me donner d'inquiétudes sur sa santé. J'enverrai avec elle à ce couvent, pour les premiers mois, M. Couad (chirurgien). Ma fille ne recevra l'été et l'automne que Mme d'Orléans, ses frères et moi ; Mme d'Orléans, lorsqu'elle ira la voir, ne lui mènera qui que ce soit sans exception, et sous aucun prétexte ne la fera sortir de son couvent. Ma fille ne viendra habiter Bellechasse qu'à la fin de l'automne, elle n'en sortira que pour aller se promener et toujours suivie de Mme Topin, ce qui en hiver n'arrivera qu'à peu près tous les quinze jours. Elle n'ira au Palais-Royal que dans le cas où Mme d'Orléans seroit malade, et alors toujours suivie de Mme Topin. Du reste, elle n'y dînera jamais, elle ne fera de visite à personne, excepté au jour de l'an, à son grand-père. Elle ne recevra à dîner à Bellechasse que Mme d'Orléans, ses frères et M. de Penthièvre, en visites que ma sœur (2), Mme de Lamballe, Mme de Valence, MM. de Sillery et de Valence, et Mlle de Coigni qu'elle aime. Si elle le désire, je lui permettrai de donner dans le cours de l'hiver quatre ou cinq comédies et autant de bals, et je ferai

(1) Nièce de Mme de Genlis.
(2) La Duchesse de Bourbon.

la liste des personnes qui y seront invitées. Elle pourra aussi donner quelques déjeuners, et de même je ferai avec elle la liste des personnes. Quant à ses études, Mme de Sillery en laisse le plan très détaillé que fera suivre Mme Topin. Mme de Sillery partira quand ma fille aura fait ses Pâques, le 25 ou le 26 de ce mois. D'ici là, elle prendra toutes les précautions possibles pour que ma fille n'en ait aucun soupçon, car ma fille ne supporteroit pas des adieux et il seroit absurde de lui dire que Mme de Sillery, qui n'est point malade, la quitte pour aller aux eaux. D'ailleurs elle sait bien que si Mme de Sillery en avoit un besoin réel, je trouverois très bon qu'elle fît ce voyage avec elle, il seroit tout aussi peu vraisemblable de lui dire que Mme de Sillery la quitte pour un voyage d'agrément, quoique nous répétions toujours qu'elle a bien été en Angleterre, mais ma fille alors avait sept ans; d'ailleurs elle ne pouvoit avoir les craintes qu'elle éprouve aujourd'hui, ainsi cela ne peut se comparer.

« Le 25 ou le 26 au matin, on viendra dire à Mme de Sillery que M. de Sillery est malade et la demande, elle partira; quand elle sera partie, je calmerai de mon mieux sa douleur, puis je lui annoncerai son malheur, c'est-à-dire que je lui dirai l'exacte vérité qui est que Mme de Sillery, ne pouvant plus supporter la manière dont vous la traitiés, m'a prié de vous demander d'avoir une explication avec elle, que je vous avois vainement demandé de sa part, six mois auparavant, que je vous l'ai redemandée, que vous m'avés promis de vous expliquer avec elle, et qu'au lieu de cela, vous lui avés lu à mon insçu un papier que vous ne m'avés montré qu'après, par lequel vous exigiés d'elle sa démission. Voilà très certainement ce que je dirai, parce que le taire seroit calomnier Mme de Sillery et perdre à jamais la confiance de ma fille. Après cet entretien, je vous enverrai chercher et vous viendrés la voir, je vous attendrai chés elle. J'ai cherché ce que vous pourriés lui dire avec quelque vraisemblance pour adoucir sa douleur et nous justifier de lui avoir enlevé avec cette violence une personne à laquelle vous n'avés pas un seul reproche fondé à faire relativement à l'éducation de vos enfans, une personne enfin que je désirois vivement qui terminât son éducation, et je n'ai pas pu trouver un mot qui eût l'apparence de la raison; comme vous n'ignorés pas, puisque je vous l'ai dit, il y a sept à huit mois et mille fois depuis, ce que

mon fils vient de vous confirmer, que cette séparation violente, avec toutes les circonstances qui l'ont précédée, mettra votre fille au désespoir, et peut avoir les suites les plus funestes pour elle, apparemment que vous avés bien pensé à ce que vous lui dirés quand elle vous en demandera les raisons. Il est nécessaire que je sois prévenu d'avance de ce que vous comptés lui dire, ainsi vous prie de me l'écrire clairement et positivement, je vous donne vingt-quatre heures pour faire cette réponse et je vous préviens que je garde copie de cette lettre qui contient tous mes arrangemens pour l'éducation de ma fille et qu'il n'y a rien dans l'univers qui puisse m'y faire changer la moindre des choses jusqu'à ce que son éducation soit finie.

« Comme le départ de Mme de Sillery change tous mes plans pour mes enfans, je vous préviens que j'envoie le second dans quelques semaines voyager en France sur les côtes jusqu'à ce que je l'emmène avec moi, je lui donne pour le suivre M. Myris. Pour le dernier, je le retire aussi du Palais-Royal et je l'envoie à un port de mer finir son éducation, parce que je le destine à la Marine. Je lui donne pour instituteurs MM. Lebrun, Lecouppey et Alyon, un valet de chambre et deux valets de pied. Voilà tous mes arrangemens et soyés bien sûre qu'ils sont irrévocables. Pendant quinze ans je n'ai rien fait pour mes enfans sans vous consulter et sans agir de concert avec vous, mais vous leur montrés que vous n'avés aucun égard pour mon repos et à ma volonté sur eux, et par là c'est vous seule qui me forcés à vous ôter sans retour toute espèce d'influence sur leur éducation. »

La Duchesse, atterrée de la brutalité de cette signification, contient sa douleur et ne proteste que pour rétablir la réalité des faits :

...« Vous me mandés que vous m'avés toujours consultée pour ce qui regarde mes enfans, tandis que vous scavés fort bien que je n'ai jamais été consultée pour rien et que toutes les autres fois que vous m'avés annoncé quelque chose qui avoit rapport à eux, c'étoit toujours une chose décidée à laquelle il falloit me soumettre. Vous scavés tout aussi bien que toutes les personnes qui les entourent ont été choisies par Mme de Sillery, que j'apprenois tout quand la chose étoit faite, comme cela est encore arrivé dernièrement pour cette Éveline qui est une fille publique... Vous scavés au contraire que je ne me suis pas per-

mis la plus légère démarche à leur égard sans vous consulter, sans avoir votre approbation... Plus on a souffert avec *douceur*, et plus on se sent aigrie lorsqu'on éprouve le comble des humiliations et des malheurs. »

Enfin, le Duc de Chartres, qui avait oublié le chemin du Palais-Royal, y revient pour essayer une suprême tentative. Ce fut certainement le plus rude assaut qu'eut à subir la volonté de la Duchesse, si désarmée devant ceux qu'elle chérit. Son fils essaie de la fléchir par le motif qu'il sait le plus propre à trouver son cœur, c'est-à-dire la crainte de compromettre la santé, peut-être même la vie de sa fille. Mais il ne parvient pas à dissimuler ses vrais sentimens et, par quelques paroles échappées au cours de l'entrevue, Madame d'Orléans acquiert la triste certitude qu'elle voulait toujours repousser : elle ne compte plus pour ses enfans...

Avec une tendresse navrée, elle laisse entendre à son fils qu'elle a trop bien senti à quelle influence il avait obéi en la venant trouver :

« La scène attendrissante que nous avons eue ensemble, mon cher ami, m'a fait bien du mal, ma santé est dans un état de foiblesse, et mon cœur est si déchiré que des émotions dans le genre de celles que tu m'as fait éprouver me sont mortelles. Redis-toi bien que, de mes enfans, dépend à présent mon bonheur ou mon malheur, s'ils sont pour moi comme j'ai droit de l'attendre. S'ils répondent à mon extrême tendresse pour eux, je serai heureuse ; si, au contraire, je suis forcée de reconnoître que leur attachement pour moi n'est que secondaire (tu penses bien que ce n'est assurément pas de ton père dont je pourrois vouloir parler, je ne serai jamais jalouse des préférences que mes enfans lui donneroient sur moi), ils me mettront le poignard dans le cœur, et je pleurerai toute ma vie la foiblesse que j'aurai eu de compter trop sur la voix de la nature, et de m'estre persuadée que personne ne pourroit prendre ma place dans leur cœur. Après que tu as été parti, et que j'ai été un peu remise, je me suis encore rapellé avec étonnement plusieurs choses que tu m'as dites, que tu n'as certainement pas réfléchies, que tu ne penses même pas, mais qui ont été l'effet de ton trouble. Tu sçais que j'ai été forcée à ce qui arrive, la chose étant faite, tu me dis que je veux tuer ta sœur, tandis que, comme je te l'ai

dit, je prends pour ce qui me regarde toutes les précautions propres à tromper sa sensibilité. Tu as ajouté que tu étois décidé ainsi que ton père à instruire ta sœur, et à lui apprendre l'état des choses, ce seroit donc toi, dans ce cas-là comme je te l'ai dit aussi, qui voudrois la tuer, car quant à ton père, il est si loin de vouloir causer une révolution à ta sœur, qu'il m'a priée de ne la pas faire sortir dans la crainte qu'elle entendît quelque chose qui pût lui donner des soupçons, cela ne seroit sûrement pas arrivé, mais comme je suis fort d'avis qu'il faut prendre des précautions, même inutiles, je n'ai pas fait la moindre difficulté et j'ai consenti à me priver du plus grand plaisir. Ton père d'ailleurs m'a dit qu'il t'avoit mis au fait de ce qui existoit, parce qu'il avoit confiance en toi et, comptant sur ta discrétion, c'est donc sous le secret qu'il t'a dit ce que tu sçais.

« Quant à apprendre à ta sœur comment Mme de Sillery a donné sa démission, je crois trop à ton amitié pour elle, à ta tendresse pour moi, pour imaginer que tu fis cette démarche si tu croyois, comme tu me l'as dit, qu'elle dût tuer ta sœur, qu'elle dût avoir les conséquences que tu m'as dit : si tu le croyois, je te le répète, tu es trop attaché à ta mère et à tes devoirs pour te laisser aller à un procédé aussi condamnable.

« Je suis si convaincue qu'il dépend absolument de Mme de Sillery d'épargner à ma fille des épreuves trop fortes pour sa sensibilité en prétextant une raison quelconque, pour faire un voyage, comme elle en a déjà fait un, que je suis tranquille à cet égard, car sûrement elle aime trop ta sœur, et l'honnêteté seule suffiroit pour cela, elle m'a trop souvent répété qu'il étoit extrêmement coupable aux personnes qui élevoient des enfans d'exciter en eux des mouvemens de sensibilité violens, qu'il dépendoit toujours d'elles de les leur épargner, pour que je puisse partager les inquiétudes que tu as voulu me donner. D'ailleurs tu m'as dit que, dans six ans, ce seroit la même chose, ainsi c'est un mal sans remède, car il falloit toujours en venir là. Tu as ajouté cependant que si Mme de Sillery et moi nous étions bien quittés : alors c'eût été différent : comme je ne demande pas mieux assurément, il ne tient qu'à elle que cela soit. Mme de Sillery a voulu donner sa démission à ton père il y a un mois, il l'a refusé, je le tiens d'elle-même et ton père me l'a encore confirmé : tu vois donc qu'elle peut se prêter à ce que je désire. Elle m'a d'ailleurs répondu de manière à ne me laisser au-

cun doute à cet égard. Ma conduite ne pourra donner aucun soupçon à ta sœur; avec la même discrétion de la part de Mme de Sillery et de la tienne, nous éviterons les malheurs que tu veux me faire redouter, qui, s'ils étoient possibles, me tueroient bien certainement, mais que je ne me reprocherois jamais, car je ne les aurois certainement pas causés.

« Voilà, mon cher enfant, ce que je pense, je suis bien malheureuse, bien tourmentée, et ta peine ajoute essentiellement à tout ce que j'éprouve, mais il falloit bien toujours te la faire puisque tout naturellement l'époque où devoit finir l'éducation de ta sœur étoit peu éloignée. »

Dans le mois qui suivit l'orageuse explication, la Duchesse résiste à toutes les pressions ; on ne manque pas d'attribuer cette énergie inattendue à l'influence de Mme de Chastellux qui, présentée par Mme de Genlis au Palais-Royal, y avait pris la place qu'elle-même occupait jadis dans l'affection de Madame d'Orléans.

Il va de soi que la nouvelle amie ne fut pas épargnée dans les représailles de son ancienne bienfaitrice devenue son ennemie. En un mot, c'est l'enfer au Palais-Royal, au point que la santé de la Duchesse s'en ressent si gravement qu'elle implore, près de son mari, quelque trève dans cette lutte sans merci.

... « Je vous écris, parce que, pour le moment, je suis absolument hors d'état d'éprouver une *scène* et, comme j'imagine que votre intention n'est pas précisément de me tuer, nous n'aurons pas de conversation aujourd'huy sur des objets que vous traitez de manière à m'achever. Tout est réuni pour me mettre au désespoir; vous estes indiffèrent pour ce qui me regarde et d'une dureté sans exemple. Vous sçavez que j'ai une perte, vous voyez que je suis dans un état affreux, vous ne m'en dites seulement pas un mot, vous ne me demandez seulement pas de mes nouvelles et vous m'écrivez la lettre la plus révoltante pour une femme et pour une mère. Ce n'est donc pas à votre cœur que je m'adresse, mais je ne cesserai de m'adresser à votre justice, parce que je vous ai toujours vu en avoir et que vous reviendrez à votre état naturel. »

Voici donc la constatation bien établie que le Duc d'Orléans n'était plus, aux yeux de sa femme, dans son « état naturel. »

Léger, inconstant, frivole, soit ; mais tenace, dur et injuste, c'était un aspect nouveau du caractère de Philippe. Cette transformation a une cause qui, en ce moment, réside tout naturellement à Bellechasse. Là doivent s'élaborer ces réponses qui tuaient la Duchesse :

« Je suis juste, comme vous le dites fort bien, et le serai toujours. D'après cela, je vous dirai que, puisque au lieu d'une explication que vous m'aviez promis d'avoir, vous avez fait lecture d'un écrit qui étoit plutôt fait pour la rendre impossible que pour la ramener, et que par là vous m'avez privé de la personne en qui j'avois mis ma confiance pour l'éducation de mes enfans, je prendrai moi-même toutes les précautions nécessaires pour achever leur éducation dans mes principes et non dans les vôtres et, pour qu'ils n'en soient dérangés par personne, je me chargerai de faire exécuter tout ; vous ne serez l'instrument de rien, vous n'aurez aucune peine à prendre ni aucun sacrifice à faire.

« Quant au devoir et au besoin de faire tout ce qui peut me plaire dont vous me parlez dans votre lettre, vous ne vous flattez pas aujourd'huy que j'y croie d'après ce qui s'est passé hier. Je vous verrai demain entre midi et une heure. »

De Bellechasse, également, partent les traits qui visent Mme de Chastellux. Un d'entre eux vaut d'être rapporté, autant pour la mesquinerie de l'attaque, que pour la dignité et l'esprit de la riposte :

« Depuis que vous êtes établie dans ma maison, Madame, et que Madame d'Orléans a placé en vous toute sa confiance, j'ai eu lieu d'être infiniment mécontent de ses procédés relativement à mes enfans et dernièrement encore plus que jamais. Je ne puis attribuer qu'à votre société et à votre influence sur son esprit, son changement à cet égard. Vous ne voudrés sûrement pas, d'après ce que je viens d'avoir à vous dire, continuer d'habiter dans ma maison, ni même y faire des visites à Madame d'Orléans. Ainsi, je vous prie, Madame, de vouloir bien faire remettre à M. Lebrun, inspecteur du Palais-Royal, les clefs de l'appartement que vous y occupés, à la fin de ce mois ou au commencement de l'autre.

(*Brouillon de l'écriture du Duc de Chartres.*)

« J'avois prié Mme d'O.de vous remettre une lettre pareille, mais comme elle m'écrit qu'elle ne vous l'avoit pas adressée, j'ai l'honneur de vous adresser celle-ci directement.

(*Post-scriptum de la main du Duc d'Orléans.*)

Mme de Chastellux au Duc d'Orléans.

« Je reçois dans l'instant, Monsieur, la lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire. Empressée de remplir votre désir le plus promptement possible, j'envoie ordre à mes gens de remettre à M. Le Brun les clefs de mon appartement au Palais-Royal. Je ne pouvois le tenir que de l'amitié et des bontés de Madame d'Orléans, et, par circonstance, il perd pour moi tout son agrément, toute son utilité. Ainsi, Monsieur, je ne puis même pas avoir vis-à-vis de vous le mérite de l'empressement que je mets à me conformer à vos intentions.

« J'ignore, Monsieur, quels sont les sujets de mécontentement que Madame d'Orléans peut vous avoir donnés relativement à Messieurs vos enfans; je l'ai toujours vue le modèle des mères, comme celui des épouses, et je sens que je ne pourrai jamais changer d'opinion à cet égard. Au reste, Monsieur, ces détails me sont très étrangers. Je ne puis cependant me refuser la satisfaction de vous dire que ces soupçons m'honorent infiniment, je ne puis qu'être flattée de vous voir persuadé que j'ai influé sur la conduite de Madame d'Orléans, puisqu'elle a toujours mérité entièrement l'approbation de sa famille, et celle de tout le public. Je ne me justifierois donc pas si cela existoit, mais quant à rendre à Madame d'Orléans tout ce que la vénération, le respect, la reconnoissance, et j'ose dire l'amitié, inspirent, vous voudrez bien trouver bon que ma vie entière y soit consacrée. Il seroit trop contrastant avec vos principes si connus d'exiger rien à cet égard, et il n'y a que Madame d'Orléans qui puisse me défendre de lui marquer dans toutes les occasions à quel point je lui suis tendrement et respectueusement attachée.

« J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble servante.

PLUNKETT CHASTELLUX.

A la ville d'Eu, le 16 avril 1791.

« Madame d'Orléans ne m'ayant pas remis la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, je ne pouvois pas, Monsieur, connoître plutôt vos intentions, que je me hâte de remplir. »

Le départ de Mme de Genlis avait été fixé pour le 24 avril, aussitôt après les fêtes pascales. A mesure que le terme approchait, la lutte se faisait plus cruelle pour la Duchesse. Enfin, à bout de forces, désespérant de voir son mari redevenir « lui-même, » elle quitte la place. C'est près de son père qu'elle ira chercher un refuge, une protection. Toutefois, la lettre par laquelle elle annonce sa résolution à Philippe dément formellement l'acte de brutalité qui lui fut prêté. On racontait, en effet, qu'à la suite d'une scène où il s'était livré aux dernières violences, la Duchesse, demi-vêtue, s'était sauvée du Palais-Royal.

« ... Vous avez achevé de me mettre le poignard dans le cœur, j'en mourrai, peut-être, mais je veux, avant de partir pour aller chercher auprès de mon père les seules consolations sur lesquelles je puisse compter à présent, vous conjurer de réfléchir encore au parti auquel vous voulez me *forcer*. La personne qui, depuis que mes enfans sont entre ses mains, n'a cessé d'être une cause de désunion entre nous, va donc nous séparer pour jamais. C'est elle qui vous a engagé à me tendre un piège, car tout étoit calculé par elle; mais je suis bien sûre que tout l'étoit à votre *insu*. Satisfait pendant plusieurs mois de la manière dont j'avois été pour elle, vous n'auriez pas exigé ce que vous avez voulu, si vous n'y aviez pas été poussé. Songez que je suis la mère de vos enfans, que je suis votre femme, que depuis vingt ans, je n'ai été occupée que de mes devoirs et de tout sacrifier pour vous rendre heureux. Songez que je ne pouvois supporter l'humiliation à laquelle vous vouliez me condamner, et encore moins celle que vous me prépariez, puisque votre projet étoit de m'ôter plus que jamais mes enfans... Réfléchissez encore, je vous en supplie, je vous le demande au nom de nos enfans, au nom de la tendresse que vous eûtes pour moi, ne consommez pas cet horrible sacrifice. Mme de Sillery n'est-elle pas un monstre si elle y consent? Enfin je ne veux pas avoir à me reprocher de ne pas avoir fait une dernière tentative. Mon cœur et mon devoir m'en font la loi également: redevenez vous-même, soyez juste...

« Je n'ai pas remis votre lettre à Mme de Châtellus, vous avez trouvé une manière de me la rendre infiniment chère en la choisissant pour victime; vous devez sentir que par là même vous m'avez *attachée* à elle pour la vie... »

IV

Ce fut le 5 avril 1791 que la Duchesse partit pour Eu, non précipitamment, comme on le crut, mais sous l'effet d'une décision réfléchie. Elle avait perdu sa dernière espérance en la justice et la bonté naturelle de Philippe. Ne lui signifiait-il pas « qu'il ne pouvoit plus être avec elle comme par le passé..., » ce passé heureux où ils regardaient l'avenir penchés sur des berceaux. Une femme, ou plutôt un froid et inexorable calcul s'était interposé, et le rêve s'évanouit.

Marie-Adélaïde déçue, meurtrie, rentre dans la demeure paternelle assombrie, elle aussi, par de tristes visions.

En recevant sa fille, le Duc de Penthièvre qui, jusqu'alors, n'était pas intervenu dans ses démêlés conjugaux, crut devoir écrire à son gendre :

« ... Vous scavés que je n'ai jamais voulu me mesler des détails de vostre famille, ces objets ne me regardant point, mais vous n'avés pas pu douter que je ne fusse peiné de la forme de l'éducation de Messieurs vos enfans, je crains beaucoup que celle projettée dans le moment actuel n'ait des inconvéniens nouveaux; il seroit bien naturel et bien dans l'ordre, qu'une fille fût confiée à sa mère. Madame d'Orléans a toujours eu pour vous, Monsieur, l'attachement le plus tendre, le plus grand empressement de vous plaire, et n'a vécu que pour vous et ses enfans. Combien seroit-il affreux que vostre union réciproque éprouvast altération ! J'ose me flatter d'estre à l'abri d'une telle catastrophe; si malheureusement elle venoit à intervenir contre toute vraisemblance, vous me blâmeriés de ne pas offrir à ma fille les ressources et les consolations qu'elle doist attendre de la part de son père. Je vous demande, Monsieur, de ne me pas refuser la justice d'estre persuadé du véritable et sincère attachement que j'aurai toute ma vie pour vous.

« L.-J.-M. de Bourbon. »

A la ville d'Eu, le 9 avril 1791.

Les tendres consolations paternelles ne pouvaient cependant pas être un rempart contre les chagrins que, pour la Duchesse d'Orléans, chaque occasion faisait naître.

L'approche des fêtes pascales lui en ménageait un qui lui permit de mesurer la profondeur du fossé creusé entre elle et son fils aîné, sur un point qui lui tenait particulièrement au cœur.

Le Duc de Penthièvre avait envoyé à sa fille cette instruction :

A la ville d'Eu, le 9 avril 1791.

« Ma tendresse pour vous, ma chère enfant, et ma qualité de père, demandent de moi de vous avertir à l'approche de Pâques qu'il ne faut pas vous confesser à un prêtre sermentaire, ni fréquenter les églises sorties de l'orthodoxie ; ma santé est toujours infiniment souffrante. J'embrasse ma chère enfant de tout mon cœur (1). »

La Duchesse d'Orléans était trop en communauté de sentimens avec son père pour ne pas transmettre ce billet au Duc de Chartres :

« Je t'envoie, mon cher ami, une lettre que je viens de recevoir de ton grand-père, à Rouen. C'est une réponse à des questions que je lui ai faites relativement à mes Pâques : ayant toute ma vie été guidée par lui, je désirois l'être sur le point le plus essentiel. Voilà ce qu'il me répond. Ma tendresse pour mes chers enfans et mon devoir me font une loi de leur communiquer cette lettre ; et comme je ne serai pas à Paris au moment de Pâques, c'est toi, mon cher ami, que je charge de la lire à tes frères et à ta sœur. Je leur écrirai à tous sur cet objet : mais comme je ne le puis pas encore, je te prie d'y suppléer en leur montrant cette lettre de mon père, que tu me renverras sur le champ après. Je viens d'arriver entièrement souffrante et fatiguée ; mais les consolations que je suis sûre de trouver auprès du meilleur des pères me ranimeront. Je désire pour ton bonheur et pour le mien que tu m'aimes comme je te chéris.

« J'embrasse tous mes chers enfans. »

1. Cette lettre et la suivante ont été publiées dans la *Correspondance de L. P. J. d'Orléans* ; nous avons cru devoir, néanmoins, les reproduire ici pour l'intelligence de ce qui va suivre.

Le Duc de Chartres à sa mère.

« Aussitôt que j'ai reçu votre lettre, ma chère maman, et celle de mon grand-père, je les ai portées à mon père, parce qu'il m'étoit impossible de les faire voir à ma sœur et à mes frères avant de les lui avoir communiquées. Il n'a pas voulu me les rendre et m'a dit qu'il se chargeroit de tout envers vous. Je ne puis donc parler à maman que de mon opinion personnelle et, quel que soit le prix que j'attache à celle de mon grand-père, non seulement je n'ai aucun scrupule d'aller à une nouvelle paroisse, mais je regarde cette démarche comme un devoir indispensable, parce que je crois fermement que les décrets n'ont porté aucune atteinte aux dogmes de la religion pour lesquels j'aurai toute ma vie le respect le plus inviolable; que je regarde toutes les opérations de l'Assemblée comme purement temporelles et que, dans cette matière, je ne reconnois et ne reconnoîtrai jamais d'autre autorité que celle de la Nation. Votre éloignement pour ces principes m'afflige d'autant plus que je crains qu'il ne vous éloigne encore de nous. Mais je ne doute pas qu'enfin ma chère maman ne s'en rapproche et qu'alors elle ne rende au tendre et respectueux attachement de ses enfans la justice qu'il mérite et en particulier à son tendre fils. »

Paris, ce 14 avril 1791.

Le Duc d'Orléans tenait enfin un prétexte pour marquer à sa femme comment il avait accueilli les observations, pourtant si dignes et si mesurées, du Duc de Penthièvre :

Paris, ce 14 avril 1791.

« Vous venez de faire une nouvelle démarche auprès de mes enfans qui met le comble à tous vos procédés pour moi. Mon fils m'en a instruit comme il le devoit et m'a remis la lettre de M. de Penthièvre qu'il est inconcevable que vous ayez pris sur vous d'envoyer à mes enfans sans ma permission et sans l'authorisation de M. de Penthièvre qui, certainement, l'auroit refusée : ainsi, par cette démarche, vous compromettez M. de Penthièvre, vous faites une chose à la fois inutile, dangereuse et ridicule, et avés manqué à tout ce que vous me devez. Mes deux fils aînés sont en état de se décider d'après leurs propres

principes. Quant au dernier et à ma fille, j'ai deffendu à mon fils aîné de leur en dire un mot.

« En obligeant, malgré ma volonté, Mme de Sillery à se retirer, vous m'aviez déjà forcé à prendre le party de vous ôter toute influence sur l'éducation de mes enfans. Vous agravez encore vos torts à cet égard, et votre dernière démarche m'auroit fait prendre sans retour cette résolution si je ne l'avois déjà prise avant. J'espère toujours que vous finirez par ouvrir les yeux sur l'absurdité des conseils que l'on vous donne et que vous en reviendrez à sentir qu'une mère ne peut avoir de l'influence sur l'éducation de ses enfans que d'accord avec son mari, et que, lorsqu'elle s'oppose ouvertement à ses volontés, elle s'ôte à elle-même toute authorité et toute considération publique sur ce point.

« J'attends toujours la réponse à la dernière lettre que je vous avois portée moi-même et que je vous avois demandée dans l'espace de vingt-quatre heures. Vous êtes partie le lendemain sans me voir. J'espère que mon courrier me la rapportera...

« Je remettrai à qui vous voudrez la lettre de M. de Penthièvre que j'ai gardée, il me paroît qu'il ne faut la remettre qu'en des mains très sûres. »

Ce fut seulement par son silence que la Duchesse fit comprendre à son fils combien cette sorte de trahison lui avait été sensible. La justification qu'il essaya n'était pas propre à en atténuer l'effet :

« J'ai été douloureusement affecté, ma chère maman, en voyant que je suis le seul de vos enfans qui n'ait pas reçu de réponse sur cette dernière circonstance ; cependant, mon frère Montpensier vous a manifesté la même opinion, c'est en vain que je cherche la cause d'une différence aussi affligeante pour moi, je ne trouve rien dans ma conduite qui puisse y avoir donné lieu. Je n'ai jamais rien fait qui ait pu vous faire douter des sentimens que je vous dois à tant de titres, je suis sûr, ma chère maman, que vous dissiperés mes craintes et que vous rendrés à mes sentimens la justice qui leur est due et qui fera le bonheur de votre tendre fils.

CHARTRES.

Ce 22 avril 1791.

Fermement, cette fois, la Duchesse parle à son fils, non comme à un enfant, mais comme à un homme qui a gravement manqué au devoir de l'affection, du respect, presque à celui de l'honneur :

26 avril 1791.

« Je reçois ta lettre dans l'instant ; je ne t'avois pas répondu, mon cher enfant, parce qu'il m'en coûte toujours de te marquer du mécontentement et que je ne puis te cacher que ta conduite en dernier lieu m'a causé la peine la plus vive et la plus sensible. Comment, puisque tu avois une opinion arrêtée sur un objet absolument distinct de la Constitution qui établit formellement la liberté des opinions religieuses, ne me renvoyas-tu pas, comme je te l'avois demandé, le papier qui y étoit joint ?

« Dans toute autre circonstance, il eût été fort simple que tu fûs trouver ton père : cette démarche l'eût été de la part de Montpensier qui n'étoit au fait de rien de ce qui s'est passé ; mais toi qui *sçavois* tout, qui m'avois vu mourante, et partant au désespoir, tu te permets une démarche que tu devois croire, connaissant l'opinion de ton père à cet égard, bien propre à nous éloigner encore l'un de l'autre ! Ah ! mon cher enfant, tu m'as fait bien du mal, et tu pleureras peut-être toute ta vie sur cet oubli de principes qui ne sera pas jugé par les autres avec la même indulgence que par ta mère... »

Nous ne nous arrêterons pas à la véritable comédie, d'ailleurs racontée tout au long par Mme de Genlis dans ses *Mémoires*, qui accompagna son départ ; non plus sur la ridicule emphase de ses lettres qui, de dix heures en dix heures, devaient être remises à Mademoiselle pour régler les consolations et les exhortations sur un état de désespoir visiblement escompté. Ce qui doit être dit ici, c'est que, sincèrement ou non, le Duc de Chartres s'y associa, doublant ainsi sans ménagement les angoisses de la mère absente :

« Mon père vous a déjà prévenue, ma chère maman, qu'il alloit écrire à mon amie pour la conjurer de revenir à Bellechasse. Elle est arrivée hier au soir, ma sœur a eu une attaque assés forte en la revoyant. Elle en avoit eu encore une en apprenant son retour, elle n'a presque pas dormi de la nuit,

cependant elle est déjà beaucoup mieux, ce n'est pas en aussi peu de temps que sa santé peut être remise de tout ce qu'elle a souffert. Elle est d'une maigreur excessive et d'un changement affreux, mais actuellement qu'elle a retrouvé celle dont la perte lui avoit causé une douleur aussi vive et l'avoit mise dans un état aussi cruel, nous ne doutons pas que sa santé ne se rétablisse et ne devienne aussi bonne qu'elle étoit...

« CHARTRES. »

Ce 12 mai 1791.

On le voit, la Duchesse, tout en souffrant de n'être pas auprès de sa fille, n'est pas dupe de la comédie si bien machinée, et dont les nerfs d'une fillette traversant une époque critique, font les frais. Elle ne le dissimule pas à son fils :

« Vous me tués, mon cher enfant, vous me tués et cela ne sera pas long. Je vois qu'au lieu de distraire votre sœur, votre attendrissement continuel, celui de vos frères qui se renouvelle sans cesse, contribue essentiellement à la mettre dans ces états que vous me dites si effrayans, mais ce qui me rassure parfaitement pour la vie de cette malheureuse enfant, c'est que son père est auprès d'elle, il prendra très certainement toutes les précautions pour assurer son existence; si j'avois eu le droit d'exiger qu'elle me fût remise, je serois auprès d'elle occupée uniquement du soin de la consoler et de la distraire. Je pleure ici mes malheurs, et un bien déchirant est celui de voir qu'une étrangère a pris dans le cœur de mes enfans la place que devoit occuper leur mère. »

G. DU BOSCQ DE BEAUMONT ET M. BERNOS.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE CENTENAIRE

DE

FRÉDÉRIC OZANAM[1]

Le centenaire de Frédéric Ozanam, qu'on va célébrer dans quelques jours, n'intéresse pas seulement le monde catholique. Le fondateur des Conférences Saint-Vincent de Paul appartient à l'histoire du sentiment religieux et des institutions charitables en France, au XIXe siècle; mais le successeur de Fauriel à la Sorbonne appartient à l'histoire des lettres. Son œuvre, qui porte si bien sa date et reflète si fidèlement une époque, est un chaînon indispensable dans la suite de nos idées littéraires. Elle ne vaut pas seulement comme document et pour l'influence qu'elle a pu exercer; elle se recommande encore par de brillantes qualités de forme et contient des pages qu'on aura toujours plaisir à relire. Si elle a eu à souffrir du discrédit qui, dans ces dernières années, nous a rendus sévères jusqu'à l'injustice pour tout ce qui touche au romantisme, l'occasion est bonne qui s'offre à nous de la remettre à son rang.

L'homme fut admirable et charmant. A nul autre plus qu'à lui ne s'applique l'éloge d'avoir été de la race des purs. Toute sa vie ne fut consacrée qu'aux soucis les plus nobles et dépensée qu'aux tâches les plus bienfaisantes. Et sur cette destinée si remplie et trop courte plane la mélancolie des existences prématurément brisées... Il était né à Milan de parens lyonnais. Cela

(1) Œuvres de Frédéric Ozanam : *Études germaniques*, 2 vol. — *La Civilisation au Ve siècle*, 2 vol. — *Les Poètes franciscains*, 1 vol. — *Dante et la philosophie catholique*, 1 vol. (chez Lecoffre). — *Correspondance*, 2 vol. (chez A. de Gigord).

explique la double tendance qui caractérise son esprit. On a souvent signalé le mysticisme familier à l'âme lyonnaise : Ozanam est né religieux. Le tourment de l'infini, l'aspiration à l'au-delà, le besoin de tout rapporter à Dieu, sont des traits essentiels de sa nature. A cette piété native se joint un goût de la beauté, un sentiment de l'art qui chez lui n'est pas moins instinctif. C'est la part de l'Italie. A moitié Italien par le lieu de sa naissance et par les origines de sa famille, une nostalgie le ramenait sans cesse vers ce pays, but préféré de ses voyages et de ses études, seconde patrie de son imagination. Religion et beaux-arts, christianisme et littérature, c'est tout Ozanam.

Pour le bien connaître, et pénétrer aussitôt dans son intimité, il faut aller tout droit au séjour qu'il vint faire à Paris, ses études classiques une fois terminées, comme élève de l'École de droit. La partie de sa correspondance relative aux cinq années qu'il passa dans ce Paris en ébullition, où la révolution de 1830 avait échauffé toutes les têtes, est de beaucoup la plus intéressante ; et je ne crois pas qu'on puisse trouver dans aucun recueil épistolaire rien de plus noble et de plus touchant. Ce qui frappe d'abord, dans ces lettres de la vingtième année, c'est la qualité de l'âme de celui qui les a écrites avec toute l'ardeur de la jeunesse, mais d'une jeunesse qui n'est éprise que de perfection morale. Sa bonne étoile avait conduit le petit Lyonnais chez Marie Ampère ; celui-ci, à qui il plut tout d'abord, l'installa chez lui, rue des Fossés-Saint-Victor, et lui donna pour camarade son fils, J.-J. Ampère. En dépit de cette heureuse chance, Ozanam se sent isolé dans Paris : la grande ville, immense et corrompue, lui inspire une sorte de terreur. Il éprouve le besoin de se grouper avec quelques camarades ayant mêmes convictions que lui, et de former une phalange d'élite qui pourra opposer sa résistance aux mauvais courans du siècle : un but charitable sera entre eux le meilleur gage d'union. Ce fut l'origine des Conférences Saint-Vincent de Paul. « A Paris, écrit Ozanam, nous sommes des oiseaux de passage, éloignés pour un temps du nid paternel et sur lesquels l'incrédulité, ce vautour de la pensée, plane pour en faire sa proie. Nous sommes de pauvres jeunes intelligences, nourries au giron du catholicisme et disséminées au milieu d'une foule inepte et sensuelle... Eh bien ! il s'agit avant tout que ces faibles oiseaux de passage se rassemblent sous un abri qui les protège, que ces jeunes

intelligences trouvent un point de ralliement pour le temps de leur exil... Il importait donc de former une association d'encouragement mutuel pour les jeunes gens catholiques, où l'on trouvât amitié, soutien, exemple... Or, le lien le plus fort, le principe d'une amitié véritable, c'est la charité. » En même temps, il organisait, toujours entre jeunes gens, des conférences d'histoire et de droit. Une ardeur généreuse l'enflammait. Quand même on ne partagerait pas les croyances d'Ozanam, comment lire sans émotion des déclarations comme celle-ci, qui jaillit toute brûlante de son cœur : « La terre s'est refroidie : c'est à nous, catholiques, de ranimer la chaleur vitale qui s'éteint ; c'est à nous de recommencer aussi l'ère des martyrs ? » Et comment ne pas saluer avec respect des jeunes gens qui, dans une correspondance familière, s'expriment sur ce ton ?

Les premières visites d'Ozanam avaient été pour Chateaubriand et Ballanche. Il vit Montalembert et Lamennais à la veille de leur départ pour Rome. Il connut Lamartine et Sainte-Beuve. Il s'imprégna de cette atmosphère enfiévrée où les idées les plus contradictoires se rencontraient, prêtes à la discussion, avides de lutte. L'éloquence était le produit naturel de cette société troublée : c'est l'époque des grands cours où se pressait tout le public lettré. La parole de quelques maîtres fameux avait, surtout auprès des jeunes gens, un retentissement énorme ; ces maîtres étaient, pour la plupart, des héritiers de la pensée du XVIIIe siècle : allait-on laisser la jeunesse catholique sans orateurs et sans guides ? Ozanam, qui faisait partie de cette jeunesse, qui en était l'un des chefs, sentit le danger et voulut le conjurer. On sait tout ce que peut faire l'initiative d'un seul. C'est à la demande d'Ozanam que s'ouvrent les conférences de l'abbé Gerbet. C'est Ozanam qui présente à Mgr de Quélen une pétition tendant à l'établissement de conférences à Notre-Dame. Il est à peine besoin de rappeler quels devaient être le succès et l'éclat de cette nouveauté. Ozanam le constate avec une joie où n'entre aucune vanité personnelle, mais seulement la certitude d'un service rendu aux idées qui sont les siennes. « Le grand rendez-vous des jeunes gens catholiques et non catholiques, cette année, a été à Notre-Dame. Tu as sans doute entendu parler des conférences de l'abbé Lacordaire. Elles n'ont eu qu'un défaut : d'être trop peu nombreuses. Il en a fait huit, au milieu d'un auditoire de près de six mille hommes, sans compter les femmes... La

dernière a été d'une éloquence supérieure à tout ce que j'ai jamais entendu. » L'orateur de Notre-Dame était doué magnifiquement, sans doute; mais on sait de reste ce qu'un orateur doit à l'auditoire par lequel il se sent soulevé : l'enthousiasme des Ozanam fait en partie l'éloquence des Lacordaire.

Ces années de Paris furent pour Ozanam les plus heureuses de toute sa vie, celles dont il évoquait le plus volontiers le souvenir. De retour à Lyon, il en traçait ce brillant tableau : « Toutes ces humbles scènes de notre vie d'étudians, quand elles me reviennent au demi-jour du passé, ont pour moi un charme inexprimable : les réunions du soir, aux conférences de M. Gerbet, qui avaient un peu le prestige du mystère... les luttes historiques, philosophiques, où nous portions une ardeur de si bon aloi... et cette visite improvisée à Mgr de Quélen où nous nous rendîmes en tremblant, où nous soutînmes un si rude assaut, d'où nous sortîmes si émus; et les premiers débuts de Lacordaire à Stanislas, et ses triomphes de Notre-Dame, que nous faisions un peu les nôtres, et la rédaction de la *Revue Européenne* dans le salon de M. Bailly, et les vicissitudes de la Société de Saint-Vincent de Paul. Avec cela, les réveillons de Noël, les processions de la Fête-Dieu, les églantines qui fleurissaient si jolies sur le chemin de Nanterre, les reliques de saint Vincent de Paul portées sur nos épaules à Clichy, et puis tant de bons offices échangés, tant de fois le trop-plein du cœur épanché en des conversations que la complaisance de l'un permettait à l'autre de rendre longues... enfin jusqu'aux promenades autour des lilas du Luxembourg ou sur la place de Saint-Étienne-du-Mont, quand le clair de la lune en dessinait si bien les trois grands édifices! » Je n'ai pas craint d'insister sur ce chapitre de la biographie d'Ozanam. Outre qu'il contient déjà plus que le germe et l'ébauche de ce qui allait suivre, c'est un aspect de la vie d'étudiant qu'ont généralement négligé les romanciers, chroniqueurs et autres peintres des mœurs parisiennes.

Ozanam était avocat; il plaida; il plaida même avec succès. Mais il n'avait pas de vocation pour le métier. Il était d'avis qu'il n'est pas de si bonne cause où il n'y ait des torts réciproques, pas de plaidoyer si loyal où il ne faille dissimuler quelques points faibles. Étrange avocat qui eut voulu reconnaître d'abord les torts de son client! Il fit bien de renoncer. Il fut

aussi professeur de Droit, et de Droit commercial encore. L'enseignement lui convenait mieux que la chicane, mais à condition que ce fût l'enseignement des lettres. Il s'y préparait en s'occupant de ses thèses pour le doctorat, dont l'une fut consacrée à la philosophie de Dante. Au mois d'octobre 1840, il fut nommé à la Sorbonne suppléant de Fauriel. Il avait vingt-sept ans. Heureuse époque où l'on ne se méfiait pas de la jeunesse du maître qui va porter la parole devant des jeunes gens!

Ce que fut Ozanam dans sa chaire, un bon juge, J.-J. Ampère, va nous le dire : « Préparations laborieuses, recherches opiniâtres dans les textes, science accumulée avec de grands efforts, et puis improvisation brillante, parole entraînante et colorée, tel était l'enseignement d'Ozanam. Il est rare de réunir au même degré les deux mérites du professeur, le fond et la forme, le savoir et l'éloquence. Il préparait ses leçons comme un bénédictin et les prononçait comme un orateur. » Ce savant professeur était éloquent; même, au dire de Cousin qui s'y connaissait, il était le plus éloquent des hommes. C'est de cela qu'il porte aujourd'hui la peine. Une autre tendance a prévalu dans notre haut enseignement. L'érudition s'y est installée dans toute sa sécheresse et prétend s'y faire aimer pour elle-même. Mais ses grâces ne sont appréciées que des seuls spécialistes : elles rebutent les auditeurs qui ne sont que des hommes cultivés désireux d'acquérir une plus large culture. L'ensemble du public lettré se détourne de la « nouvelle Sorbonne. » C'est la principale cause de cette multiplication des conférences qui pullulent dans Paris. Souhaitons que le souvenir d'Ozanam soit un argument et une aide pour ceux qui réclament le retour à la forme traditionnelle de l'enseignement français.

Il est un autre caractère des leçons d'Ozanam qu'il convient de ne pas dissimuler, de mettre au contraire en son plein jour, de souligner, ainsi que le faisait Ozanam lui-même : c'est, comme on dit dans le jargon d'aujourd'hui, leur caractère tendancieux ou confessionnel. Alors même que l'objet de son cours est d'exposer les événemens de l'histoire ou le mouvement de la littérature, le professeur garde une idée de derrière la tête, ou, pour mieux dire, il a devant les yeux cette idée qui est sa préoccupation constante : démontrer la vérité de la religion. Il fait plus que de l'avouer, il tient à le déclarer nettement dans la préface des *Études germaniques :* « Ceux qui ne veulent pas

de croyances religieuses dans un travail scientifique m'accuseront de manquer d'indépendance, mais je ne sais rien de plus honorable qu'un tel reproche. Je ne connais pas d'homme de cœur qui veuille mettre la main à ce dur métier d'écrire sans une conviction qui le domine, dont il dépend par conséquent. » Empressons-nous de remarquer qu'ici encore on ne saurait séparer Ozanam de son temps. Il défendait le catholicisme dans son cours, comme l'attaquaient dans les leurs un Michelet et un Quinet, — dont il n'avait pas la violence. C'était la conception d'alors. Quand Ozanam fut nommé à la Sorbonne, on savait qui il était et ce qu'il se proposait de faire : on ne lui demanda aucunes concessions. Pendant tout le temps que dura son enseignement, il n'eut de difficultés ni avec ses chefs hiérarchiques ni avec son public. Cela est à l'éloge du public, du professeur et de ses chefs. A l'heure actuelle, et puisqu'il s'agit d'enseignement universitaire, c'est-à-dire d'un enseignement d'État donné pour tous, nous ne saurions accepter sans ménagemens une théorie d'après laquelle un cours officiel servirait à l'apologie d'un idéal politique, social ou religieux. Certes, les intimes convictions de l'homme se laissent toujours deviner à travers l'enseignement du professeur; mais cet enseignement ne doit pas être un moyen mis au service de ces convictions, si nobles soient-elles. Sans doute un enseignement neutre, à prendre le mot dans la rigueur du terme, serait un enseignement sans âme, sans personnalité, sans portée, si ce n'était surtout une chimère; quelque sujet qu'on traite, on y apporte une tournure d'esprit qui est « de l'homme même; » mais ce n'est pas la même chose que de faire, en Sorbonne, dans une chaire d'histoire ou de littérature, — et que ce soit au bénéfice d'une doctrine ou d'une autre, — œuvre de polémique ou d'apologétique.

L'œuvre tout entière d'Ozanam est une œuvre d'apologétique. C'est ce qui en fait l'unité, et cette unité apparaîtra singulièrement saisissante, si l'on songe que, dès l'âge de dix-huit ans, le jeune homme avait déjà conçu et arrêté dans ses grandes lignes le plan général que, plus tard, il devait suivre. C'est de Lyon, le 15 janvier 1831, qu'il écrit à son ami Fortoul : « Connaître une douzaine de langues pour consulter les sources et les documens, savoir assez passablement la géologie et l'astronomie pour pouvoir discuter les systèmes chronologiques et cosmogoniques des peuples et des savans, étudier enfin l'histoire uni-

verselle dans toute son étendue et l'histoire des croyances religieuses dans toute sa profondeur : voilà ce que j'ai à faire pour parvenir à l'expression de mon idée... » Cette idée, c'est « la perpétuité, le catholicisme des idées religieuses, la vérité, l'excellence, la beauté du christianisme. » Il y revient en plusieurs endroits de sa correspondance, vers la même époque. Ce n'est pas un de ces mille projets vagues et en l'air qui naissent et s'évanouissent dans un brouillard de rêve au ciel de nos vingt ans : c'est un dessein bien arrêté. Du jour où il a commencé à penser par lui-même, Ozanam a voulu être un apologiste de la religion chrétienne, et il a choisi sa méthode. Son point de vue est celui de l'historien et du lettré ; son système consiste à montrer « la religion glorifiée par l'histoire. »

Tel était le plan de l'édifice. Il est sans exemple qu'une vie d'homme ait suffi à élever en son entier quelqu'une de ces vastes constructions qui sont comme des palais d'idées ; et la vie d'Ozanam fut courte : il mourut à quarante ans. Du moins eut-il le temps d'en achever d'importantes parties. Il est aisé de voir comment chacune se rapporte à l'ensemble et concourt à une même démonstration. Dans *la Civilisation au cinquième siècle*, Ozanam, prenant le contre-pied de la théorie des philosophes du XVIIIe siècle, établit que le christianisme, bien loin d'avoir été l'ennemi de la civilisation antique, l'a empêchée de périr, et qu'il a ainsi sauvé du naufrage la science, les institutions sociales, les arts. « L'historien Gibbon avait vu sortir des portes de la basilique d'*Ara Cœli* une procession de franciscains. Il forma le dessein de venger l'antiquité outragée par la barbarie chrétienne : il conçut l'*Histoire de la décadence de l'empire romain*. Et moi aussi, j'ai vu les religieux d'*Ara Cœli* fouler les vieux pavés de Jupiter Capitolin ; je m'en suis réjoui comme de la victoire de l'amour sur la force, et j'ai résolu d'écrire l'histoire du progrès à cette époque où le philosophe anglais n'aperçut que décadence... » Voilà l'idée du livre, considéré comme livre d'histoire générale. « Je ne sais rien, ajoute Ozanam, de plus surnaturel, ni qui prouve mieux la divinité du christianisme que d'avoir sauvé l'esprit humain. » Et voilà le même livre prenant son sens apologétique. Cette méthode était déjà celle des *Études germaniques*. L'auteur y établit que le génie romain n'avait pas suffi pour faire l'éducation des peuples du Nord, que la barbarie allait triompher, si un principe nouveau n'était

intervenu. Mais à mesure que l'ancienne Rome perd du terrain et des batailles, à mesure qu'elle vit et qu'elle épuise contre les barbares ses trésors, ses armées, tout ce qu'elle avait de pouvoir, une autre Rome, toute spirituelle, sans autre puissance que la pensée et la parole, recommence la conquête. C'est la conquête de la barbarie gagnée à la civilisation par le christianisme. L'art, la philosophie, la littérature du moyen âge en seront les fruits. A travers le labeur d'une lente gestation, Ozanam s'achemine vers les splendeurs religieuses du XIIIe siècle où il trouvera, comme il dit, son paradis : ce sera la matière de ses livres sur les *Poètes franciscains* et sur *Dante*. L'œuvre ainsi restituée dans son ordre logique, sinon dans sa chronologie, — les deux volumes sur la *Civilisation au cinquième siècle* ne parurent qu'après la mort de leur auteur, — présente un ensemble aussi solide que brillant.

On voit tout de suite d'où elle procède. C'est la continuation du mouvement créé par Chateaubriand. C'est l'application de l'idée même qu'avait développée et illustrée de tout l'éclat de son imagination, celui qu'on exalte aujourd'hui comme un grand enchanteur, merveilleux ouvrier de mots et assembleur d'images, mais afin de lui enlever l'honneur d'avoir été un apologiste du christianisme, et l'un de ceux dont l'action fut le plus efficace. Avec une parfaite sûreté de coup d'œil, l'auteur du *Génie du christianisme* avait su choisir le terrain sur lequel, à cette date, devait être portée la discussion. Déjà, au XVIIe siècle, le Jansénisme, en répandant une conception religieuse d'une austérité admirable, mais étroite et dangereuse, avait commencé d'isoler l'idée chrétienne du sentiment artistique. Le XVIIIe siècle fit plus : il les opposa. Le christianisme fut présenté comme une religion de barbarie, d'ignorance et de laideur. On donnait comme preuves : l'organisation de la société au moyen âge et l'architecture de nos cathédrales. C'est contre ce lieu commun de la polémique anti-religieuse qu'il fallait réagir : il est difficile de contester que Chateaubriand y ait réussi. Le christianisme a été source d'inspiration littéraire et artistique : la beauté des œuvres qu'il a inspirées sert à prouver la vérité des dogmes sur lesquels il repose : telle est l'idée dont Chateaubriand, une fois pour toutes, a fait sa propriété. On lui en a voulu d'avoir mis trop souvent à une pensée grave une parure frivole ; on a incriminé son épicurisme d'imagination ; même on n'a pas craint de

suspecter la sincérité de son christianisme. Il est clair que de tels reproches ne sauraient s'appliquer à Ozanam. « Toutes les littératures, sacrées et profanes, que sont-elles autre chose, se demande-t-il, que les caractères avec lesquels Dieu écrit son nom dans l'esprit humain, comme il l'écrit dans le ciel avec les étoiles? » Voilà la doctrine dans toute sa profondeur et l'idée dans toute sa pureté radieuse.

Inspirée de Chateaubriand, l'œuvre d'Ozanam baigne dans le romantisme. J'en pourrais citer toute sorte d'exemples, rien n'étant plus complexe que le phénomène de l'évolution littéraire auquel on a donné ce nom de mouvement romantique. Au romantisme Ozanam doit ce goût de l'histoire qui transformait alors tous les genres, le drame et le roman, aussi bien que la critique et la philosophie. Du romantisme vient cette réhabilitation du moyen âge, que certains, raillés par Sainte-Beuve, enjolivent et banalisent, dont un Ozanam évoque le chaos fécond et la confusion créatrice. J'insisterai seulement sur quelques points essentiels, dont le premier est la curiosité pour les littératures étrangères.

Cette fois, c'est à Mme de Staël que nous songeons. Son nom est représentatif de l'introduction en France des littératures du Nord; mais quand elle publiait son livre *De l'Allemagne*, elle ne faisait que consacrer un mouvement commencé depuis longtemps et désormais irrésistible. Notre XVIIIe siècle français est tout pénétré de la pensée anglaise, à laquelle vient s'ajouter, à la veille de la Révolution, la pensée allemande. Le XIXe siècle avait à installer dans l'école l'enseignement des littératures étrangères. Ce fut la nouveauté qu'y apporta Fauriel; c'est la voie où Ozanam s'engagea après lui. Il savait les langues étrangères, — s'en étant muni de bonne heure, dans le dessein que j'ai indiqué, — l'anglais et l'allemand comme l'italien et l'espagnol; il avait même une teinture des langues orientales. Ainsi des perspectives s'ouvraient pour lui dans beaucoup de sens, et lui révélaient tout un monde d'idées que l'esprit classique avait ignorées, et que peut-être il n'eût point voulu connaître.

A cette forme de l'exotisme s'en rattache une autre : c'est l'entrée du « voyage » dans la littérature. Le sentiment de la nature extérieure, tenu en bride par la raison classique, s'était, comme on sait, affranchi avec Rousseau. Maintenant il était déchaîné. On trouvait, à contempler les champs et les bois, les

montagnes et les mers, des jouissances toutes neuves. On s'en donnait à cœur joie de peindre le paysage. On ne se contentait pas d'en goûter le charme, on lui prêtait une influence, une action historique. Désormais ce sera la mode de demander au milieu physique le secret des événemens qui s'y sont passés : c'est le décor qui expliquera la pièce. Le voyage ne sera plus seulement plaisir de badaud : il deviendra moyen d'information pour l'historien. Au mois d'octobre 1840, ayant à faire un cours de littérature allemande du moyen âge, Ozanam croit « nécessaire pour ses besoins d'imagination et pour la satisfaction de sa conscience » de voir, au moins en courant, les bords du Rhin, théâtre de toute cette poésie barbare, germanique, franque, à l'étude de laquelle il va se livrer. N'est-il pas curieux de rappeler qu'à la même époque Victor Hugo faisait ce même voyage pour en rapporter les notes du *Rhin* et aussi les *Burgraves?* Ozanam veut étudier son sujet sur les lieux mêmes, afin de mettre à profit leur puissance évocatrice. Une visite à Assise, en 1847, précède ses articles sur les *Poètes franciscains* qui paraissent au *Correspondant* en 1848. Il a écrit : « Je ne puis me représenter un pays que je n'ai pas vu; » et ailleurs : « En trois jours de séjour, j'ai vu trois cents ans d'histoire. » Un voyage en Sicile le passionne parce que là, plus que partout ailleurs, il retrouve l'antiquité et le moyen âge chrétien. En Bretagne, il voit se lever du sol les souvenirs, les traditions, les légendes relatives au christianisme. Burgos met sous ses yeux la scène principale du moyen âge espagnol : c'est la terre des chevaliers, c'est la terre des saints. Ce besoin d'une vision concrète, cet art de déchiffrer le contenu idéal qui s'est inscrit dans les choses et de les interroger comme des survivantes et des témoins du passé, est très significatif du moment où écrit Ozanam. La nature et l'archéologie viennent de recevoir leur droit de cité littéraire. On fait connaissance avec l'âme des paysages, la poésie des ruines, le langage des pierres.

Le romantisme est encore le lyrisme : son plus grand honneur restera probablement d'avoir été une magnifique école de poètes. Ozanam est naturellement poète. Les images naissent d'elles-mêmes sous sa plume. On en rencontre à chaque page dans sa correspondance : « Nos âmes sont comme deux jeunes étoiles qui se lèvent ensemble et s'entre-regardent à l'horizon... » « L'avenir est devant nous, immense comme l'Océan; hardis

nautoniers, naviguons dans la même barque et ramons ensemble. » Naïves images que je choisis à dessein dans les premières lettres; on voit bien qu'elles ne sont pas de factices ornemens du langage, les vaines élégances d'une imagination fleurie : elles sont l'expression spontanée d'une âme mystique et qui aperçoit partout de secrètes correspondances. « La nature dans sa simplicité, dans sa virginité, est profondément chrétienne ; elle est remplie de solennelles tristesses et d'ineffables consolations... Les montagnes surtout disent beaucoup de choses à l'âme dont elles sont en quelque sorte l'image : richesse et nudité, hauteurs sans mesure, abîmes sans fond... » C'est pour le croyant que la nature est une forêt de symboles. Chez Ozanam la poésie ne se sépare pas de la foi : elle est faite de la même étoffe.

Connaissance des littératures étrangères, sentiment de la nature, sentiment poétique qui prend sa source dans le sentiment chrétien lui-même, s'unissent pour faire du livre sur les *Poètes franciscains* le chef-d'œuvre d'Ozanam. C'est d'abord la description du pays, l'évocation de la scène, cette Ombrie si captivante et déjà théâtre de grands événemens. Puis voici, peinte pour la première fois, avec toutes les délicatesses d'un pinceau saintement amoureux, la figure du bienheureux d'Assise : sa folie inspirée, son amour de la pauvreté, sa communion avec nos frères inférieurs, sont analysés par un psychologue qui n'a pas d'effort à faire pour entrer dans ces secrets d'une âme toute possédée de la ferveur divine. François meurt et la basilique qu'on lui élève à Assise sert de berceau à une renaissance des arts. De Cimabue à Giotto, un cortège de grands artistes défile devant nous; puis, de la colline d'Assise nous voyons descendre à leur suite toute une génération de poètes. Frère Pacifique avait été dans le siècle un littérateur : c'est lui que saint François, quand il improvisait ses cantiques, chargeait de les réduire à un rythme plus exact, « donnant ainsi un grand exemple de respect pour ces règles de l'art dont les bons esprits ne se dispensent jamais. » Saint Bonaventure rédigea la *Légende de saint François;* mais surtout on lui doit le culte poétique de la Vierge et la touchante coutume de l'*Angelus*. Après lui, Jacopone de Todi, l'auteur du *Stabat*, est un grand poète. Ozanam a peint avec un relief vigoureux la figure aux contrastes violens de cet homme extraordinaire qui passe de l'extase à

l'invective et qui, brutalement satirique et trivial dans sa lutte contre Boniface VIII, est le même auquel la liturgie catholique doit sa complainte la plus touchante et la plus suave. Ce dernier, qui laisse ses devanciers loin derrière lui, a le mérite d'ouvrir la voie au plus grand de ses successeurs. Dante le connut et trouva en lui une ébauche de son propre génie. Ainsi l'histoire des poètes franciscains aboutit, comme à son couronnement, à la *Divine Comédie*...

Depuis plus d'un demi-siècle qu'a paru ce beau travail, les études franciscaines ont pu se développer et s'enrichir : on n'a pas contredit les résultats acquis une fois pour toutes par les recherches d'Ozanam. On reviendra toujours à son livre qui fut le premier et conserve un charme incomparable de fraîcheur. Renan l'avait beaucoup lu, et on voit assez qu'il en était tout pénétré, à l'époque où il écrivait ses *Études d'histoire religieuse*. Ici comme dans le reste de son œuvre, Ozanam a eu le mérite d'exprimer, quand elles étaient neuves et hardies, beaucoup d'idées qui depuis nous sont devenues familières : c'est le vrai succès pour un homme de pensée. De toutes ces idées la plus importante, et à laquelle il revient sans cesse, est celle de la continuité qui se poursuit, en dépit des apparences, dans l'histoire du genre humain. Il y voyait l'action de la Providence, la main de Dieu dans les affaires des hommes : la science d'aujourd'hui accepte cette idée, en se bornant à la dépouiller de son caractère divin. Nos plus récens évolutionnistes témoignent ainsi pour la valeur générale et la « modernité » de l'œuvre d'Ozanam. Écrivain, il a eu, quoiqu'en prose, des dons de poète d'une rare séduction. Ce qui ajoute aux meilleures de ses pages une suprême grâce et les éclaire d'un rayon mystique, c'est qu'on y voit transparaître une des âmes les plus lumineuses que le catholicisme puisse citer comme un exemple de la beauté qui lui est particulière.

René Doumic.

LE MOZAMBIQUE

Avant que Madagascar fût acquis par la France, c'étaient des Français qui tenaient le premier rang à la suite des Portugais au Mozambique. Depuis la conquête de la Grande Ile, ce vaste et riche pays qui s'étend juste en face et sur toute la longueur de notre colonie, qui en forme en quelque sorte l'hinterland continental, a été presque complètement abandonné à l'influence des Anglais et des Allemands. Rien de plus frappant ne pouvait provoquer l'attention de ceux que préoccupent particulièrement nos intérêts dans l'océan Indien : nous désirions savoir les raisons de l'ancienne prédominance de nos compatriotes et de leur décadence, étudier le présent en considération de l'avenir, et connaître sur le terrain de leur activité coloniale nos frères latins les Portugais, tout en admirant le pays.

Ce n'est déjà plus par des bateaux français, mais par des steamers anglais, allemands, voire portugais, qu'on y aborde. Du Nord au Sud du canal de Mozambique, on ne peut entrer dans les fleuves, les baies ou les ports qu'aux heures de marée haute, après une navigation lente et compliquée. Hérissée d'innombrables épaves de voiliers et de cargos, cette côte plate est inhospitalière autant qu'insalubre. De là la rareté et la médiocrité des villes qui s'échelonnent de la Rovouma au Maputo, fixées et isolées sur les quelques points de communication avec l'intérieur où l'atterrissage est le plus facile, le climat le moins meurtrier : Ibo, Mozambique, Quilimane, Beïra, Sofala, Inhambane, Lourenço-Marquès.

I

Ibo s'offre comme le seul lieu de transit des provinces du Nord et celui où doit aboutir le trafic des spacieux territoires du Nyassa. Or dans une rade immense, c'est un minuscule port de pêche où se balancent quelques jolis boutres arabes. Les navires mouillent à plus d'une heure de la côte où l'on voit se disséminer trois ou quatre petits cubes de maçonnerie semblables à des tombeaux coloriés. Est-ce là une ville? se demande avec compassion celui qui en a entendu depuis longtemps parler comme d'une des principales cités du Mozambique, à mesure que la chaloupe approche, par un tortueux chenal, du littoral bourbeux où somnolent quelques pêcheurs déguenillés.

C'est la bourgade portugaise primitive, mi-arabe, mi-européanisée, constituée de l'alignement d'une centaine de maisons à vérandas dont la façade s'aère sur de lourds piliers carrés. Très peu de boutiques. Une abondante verdure où, par sa translucidité, brille celle du bananier aux belles feuilles limpides : des ombrages multipliés avec bonne grâce dans les rues rectilignes et assez amples. Cette fraîcheur éveille déjà une impression de gaîté qu'accentue la coloration des maisons peintes en vert, saumon, brun. Quelque gros Banian, le bonnet de perles scintillant au soleil, caracole dans le sable sur un poney arabe à large queue. Des Cafrines s'arrêtent sur leurs hanches roulantes, vous fixent de leur visage comme passé à la chaux, crépi d'une mixture propre à calmer les névralgies : c'est sépulcral et burlesque. Le long de maisonnettes de bois et d'argile rouge où l'on voit les olivâtres traitans, qu'éventent leurs enfans noirs, faire la sieste en des fauteuils de toile, la population africaine apparaît aimable et moqueuse, joviale, indolente, heureuse; rien ne contraste davantage avec celle de la colonie allemande toute voisine, Dar es Salam, où pas un nègre ne rit, où les habitans assis sur le seuil des cases dans le quartier indigène y semblent emprisonnés, où les condamnés chargés de la voirie sont menés à leur corvée par les rues chaînes aux pieds. Ici l'on se sent aussitôt en pays latin. Et quand tout à l'heure nous verrons manœuvrer les tirailleurs de l'armée coloniale, recrutés parmi les criminels, — mais que l'on se rassure! tous leurs crimes furent passionnels ou superstitieux, — c'est en souriant que les

sergens blancs les conduiront et leur crieront les commandemens. Des métis portugais les regardent avec une complaisance ironique et reprennent leur flânerie, prévenans pour l'étranger qu'ils croisent, se pavanant sans parler le long des quincailleries et des buvettes jusqu'à la rude église dont la maçonnerie a pris par l'embrasement de la mer la teinte rose pâle des vieux coquillages.

Partout dans la rue s'affiche le mot de République. La principale place porte l'étiquette encore luisante : *Place de la Liberté*. Elle est ceinte de bâtimens administratifs où les fonctionnaires, si zélés pour le gouvernement nouveau, sont aussi tout neufs, car le personnel entier a été changé.

L'ancienne capitale, Mozambique, fut construite dans une île par la nécessité de se garder des tribus cruelles de la côte. D'un aspect gracieusement suranné qui fait penser aux *Lusiades*, elle impose par sa forteresse antique aux lignes romaines, sévères et élégantes dans une teinte grise de ruines. Il semble que, désert, ce château de féodalité tropicale soit devenu une citadelle d'arbres, car des cocotiers en débordent par-dessus des masses de manguiers, et la mer a jeté au bas de ces bastions comme des amarres de lianes d'un vert doré. De cette redoute à la ville s'allonge un boulevard de badamiers constamment éventés par l'alizé. Mozambique fait face à l'Océan comme les casbahs orientales, chaque demeure formant fort : d'un coloris vieux mauve, vieux rose, vieux jaune, les maisons mosaïquent leurs tons de poterie dépolis par l'air salin. Sur le barachois se promènent des files de commis suffisans qui sifflotent la *Tonkinoise*, se dandinant en des costumes blancs. A l'aile du palais du Gouvernement s'élève le clocher de l'église, rose à galons blancs, pareil à une bannière de confrérie. Sur la place éblouissante jouent les cuivres du régiment.

La ville se révèle aimable, avec un aspect de largesse, par la propreté des rues régulièrement percées, la tenue des façades bien empesées, le style original des fenêtres au cintre contourné. Les squares sont nombreux, bercés du bruissement des filaos. Un silence harmonieux de ville vide, décor qui n'a plus d'acteurs! Les rues qui se trouvent encore les plus animées sont celles où se suivent, éclairés par des lustres de cristal, les magasins de banians, puis les rez-de-chaussée, illuminés à la ma-

nière des mosquées, où les Indiens se tiennent accroupis sans parler sur de longs divans de bois ciselés ainsi que des étagères ; du plafond pendent, comme en souvenir des migrations, de petits boutres en bois. Dans les nombreux ateliers étroits, les Asiatiques à toques de perles surveillent jusque dans la nuit, sous la lueur des chandelles, le travail des Africains recroquevillés à coudre et à tailler, soumis, mais mystérieux ainsi qu'aux *Mille et une Nuits*.

Au ciel splendidement velouté, les étoiles brillent comme des bijoux.

Tout autre encore, c'est sur un fleuve, le Zambèze, que fut installée, en 1544, Quilimane, quadrillée régulièrement telles les villes que notre Compagnie des Indes construisait sur le plan de Lorient, mais réduite à la proportion d'un grand jardin. Paradisiaque est son abord, car les quelques bâtisses, élégantes, se perdent sous le feuillage fin des flamboyans, entièrement écarlates de fleurs rutilantes au cœur de l'été.

Nul éden n'est plus sauvage. Déjà, avant d'atteindre Quilimane, sur le Zambèze nous rencontrions de longues pirogues primitives bondées d'indigènes tout nus, maigres, bestiaux et ahuris, comme on en voit aux vignettes des premiers livres du XIXe siècle où les Livingstone contaient de façon biblique leur découverte de l'Afrique. Dans cette ville antique, qui gardait sur notre imagination un prestige de cité historique, ne déambulent partout que Cafres vêtus d'une ficelle et de quelque lambeau de toile boueuse, le visage imbécile sur des corps difformes, le nombril exorbitant. Les femmes, elles, marchent en roulant avec l'inconscience réjouie d'êtres sans pensée, drapent le bas de leur corps d'un pagne corail : ainsi fleurissent-elles, de loin, le sous-bois moisi des avenues de manguiers. On les voit se presser aux échoppes, en béatitude devant tout ce que leur proposent de pourpre les Indiens amaigris : mouchoirs, écharpes, colliers, chapelets de porcelaine, bagues. Elles bougent, se taisent, caressant ces étoffes éclatantes qui, faute d'éveiller encore l'intelligence, fixent le sens artistique de l'œil chez ces êtres enfantins en qui la convoitise de l'objet coloré fait grouiller une secrète gaîté.

Au coin des rues, entre des ouatiers, une femme au crâne laineux surveille des tonneaux emplis d'une eau blanchâtre

comme du lait tourné : c'est le *café* de la ville. Les Cafres transpirans y trempent une sorte de cuiller, — fruit creux enfilé d'un long manche, — pareille à une pipe. Ils en lèchent les rebords sirupeux, puis la remettent à la marchande aux yeux jaunis comme ceux des chiens.

La végétation resplendit dans sa somnolence. Plantes et gens dorment et luisent. En plein soleil, en ce fond de verdure pétrifié sous le ciel pareil à un immense nuage blanc immobile et éternel, la vie n'a d'autre animation que les cris d'oiseaux, piquans, mais monotones comme des cris d'insecte contre l'écorce des arbres ; tout bruit semble caché ; seuls vibrent, comme d'énormes papillons écarlates, les pagnes rouges des femmes qui flambent, puis disparaissent sous les citronniers géans.

Autre ville ; autre époque. Beïra, cité anglaise et quasi australienne de tôle, paraît un Port-Saïd du Sud : ville à ras de sable avec une bordure de filaos s'effrangeant au-dessus de l'alignement de ses docks, hôtels, banques, factoreries, notariats-tabellionnats, tout cela coloré comme les maisons portugaises, mais en tôle ondulée peinte de rouge, vert d'eau, azur, albâtre, serin, carminé. Voici le type de la tête de ligne de chemin de fer, — ici railway de la Rhodésie, — faite par et pour lui, agglomération de grande gare avec ses constructions de métal posées comme sur rails. On ne marche d'ailleurs pas dans les rues où les pieds enfonceraient : la circulation se pratique sur trolleys poussés par deux nègres. Les bungalows sont enveloppés de haut en bas de treillis métalliques sous lesquels jouent des babys roses. On est amusé par l'étrangeté de voir s'élever à même le sable les magasins de raffinemens modernes : étalages de parfumerie, bijouterie, modes déployées. Dans les rues transversales, les bars groupent des filles à longs yeux opiacés autour de gramophones, sous des plafonds enguirlandés de papillotes jaunes et vertes. Innombrables dans cette station de sable et de métal brûlant sont les hôtels bas, avec écrans sur rues, où partout appellent les phonographes.

Comme l'apparence le dénonce, il ne s'accuse ici de nationalité portugaise que chez les fonctionnaires et les filles. La cité est une succursale anglaise avec ses agences de sociétés de Fort-Salisbury et du Cap, de banques de Londres et de Calcutta, de stores afrikanders, où des hommes imberbes et rouges tra-

vaillent à leurs bureaux en manches de chemise, mais avec une impassibilité correcte et une lenteur souveraine.

De Lourenço-Marquez aussi, « terminus » du chemin de fer du Transvaal, les Anglais estiment devoir prendre possession par le progrès sûr et sans tapage d'une pénétration pacifique, n'ayant pu s'en emparer en 1875, grâce à l'arrêt d'arbitrage du maréchal de Mac-Mahon. Ils ne veulent jamais l'appeler Lourenço, mais systématiquement Delagoa-bay.

La ville se dérobe au fond d'une des plus spacieuses baies du continent. Après l'avoir traversée durant plusieurs heures de toute vapeur, le navire tourne le cap haut, rond et rouilleux pour aborder au quai parmi dix autres steamers. Le port est d'une activité grandiose : de nombreux voiliers, au loin, immobilisent leurs mâtures sur un coucher de soleil rutilant et violâtre où se déchiquettent des nuages qui reflètent la couleur de cette terre magnétique. Les orages y fulgurent, surnaturels. Le crépuscule mauve, splendide, est déchiré d'éclairs de cuivre et de fer incandescent dans un éclat apocalyptique. Quand, après une heure et demie d'oppression, l'orage se déchaîne en trombes sur la côte, longuement du ciel se projettent des lueurs éblouissantes d'acétylène qui, durant plusieurs secondes, sans bruit, illuminent comme en plein jour la ville muette.

Avec ambition Lourenço se déploie en immense amphithéâtre de bungalows rouges éparpillés dans la calme verdure des cocotiers et des eucalyptus. Çà et là se massent les tons jaunes et rosés des vieilles constructions portugaises.

Qu'on circule dans cette capitale excentrique, — puisqu'elle se trouve à l'extrémité de la colonie, — on demeure frappé de l'ampleur exagérée de ses cadres. Ceux qui la bâtirent rêvèrent-ils que la population du Transvaal décuplerait ? Il était cependant évident que Lourenço en pouvait devenir seulement un des ports, qu'elle n'en serait jamais une métropole. Nombre de constructions veulent en imposer par leurs colonnades et leurs galeries latines, mais la ville a déjà l'air abandonnée. Et l'on est vite attristé par l'infinité de maisonnettes, semblables à des caisses percées de fenêtres à grillages, qui s'ensevelissent sous les bocages étouffans. On voit courir beaucoup d'enfans blancs aux pieds nus, et, sous toutes les varangues titubant aux inégalités du terrain, pullulent, dans la misère, de petits métis fiévreux.

Les magasins et les hôtels se tassent parallèlement au quai, régis par des Indiens et quelques Européens qui maintiennent les prix démesurément surfaits. La vie est très chère, car on entend exploiter l'Anglais, l'émigrant du Transvaal qui, *obligé de passer par là, doit payer le tribut le plus élevé*. Cela permet l'oisiveté à un certain nombre de menus fonctionnaires, fainéans goguenards pour qui l'élégance est de se promener avec des cravaches en guise de badine, et le luxe de faire éclater par paquets des pétards depuis le samedi soir jusqu'à la mi-nuit du dimanche, et aux gendarmes à cheval qui circulent en ville, lance au flanc, sous feutre garibaldien. Le bizarre accoutrement des boys des pousse-pousse qui font la place, portant des diadèmes de plumes blanches piquées dans leurs chevelures noires, des casques d'aigrettes, des tiares de cornes de bœufs, des huppes de queues de faisans, achève de donner une couleur de bazar à cette cité spacieuse et à demi déserte où les trams à vitrines cintrées longent côte à côte de hauts *avenidad buildings* laidement germaniques, des blanchisseries chinoises, des hangars d'automobiles, de vieilles marines, des *skating* enclos de cocotiers, avant d'atteindre sur le pourtour de la colline le quartier des luxueuses villas blanches chamarrées de lianes violettes et amarantes.

Telle s'étale la capitale actuelle, habitée par le Gouverneur général, occupée par l'amirauté, ornée d'un hôtel des Postes cérémonieux et d'un palais de Justice décoratif, agrémentée d'un jardin public et même d'une école d'Agriculture. Tous les Portugais s'en déclarent fiers. Tous les indigènes s'y montrent vantards et délurés. On n'y travaille guère qu'en plaisantant, on s'y sent libre. La chevelure laineuse piquée sur le côté d'un peigne et d'une longue aiguille qui tient de l'épingle à chapeau et de la sagaie, le Cafre, dès qu'il a terminé sa course lente, s'adosse à un eucalyptus élégiaque et, embouchant un fifre de fer-blanc, se fait les dents à y jouer la *Marseillaise* de Lisbonne.

II

Les avis se partagent à l'extrême sur les Portugais.

Les Anglais et les Allemands n'hésitent pas à les mépriser, tous, en bloc, comme gent inférieure qui n'a fixé que 12 000 blancs sur un territoire grand comme l'empire germa-

nique, qui depuis cinq siècles n'a rien édifié et ne réussit qu'à se faire détester, bonne seulement à pressurer l'indigène : « Tout autre Européen, nous dit-on au Mozambique (1), pourrait, la canne à la main, aller d'ici au Benguela ; à une demi-heure de la ville, à peine touché l'autre côté du détroit, un Portugais serait immédiatement massacré. » A quoi les Portugais répondent en citant Pombal, qui fut le premier ministre d'un État blanc à accorder aux Indiens du Brésil « les mêmes droits et honneurs » qu'aux colons. On ne les tient pas quittes pour si peu : les voici dénoncés comme exploitant l'Européen ainsi que l'indigène, tirant toutes ressources de leurs douanes dont le tarif varie au caprice des douaniers. Pas d'industrie. Leur agriculture se ramène à la cueillette dans les cocoteries. Aucun sens pratique : à Beïra le gouverneur de la compagnie, — car ce sont des compagnies à charte qui administrent encore comme au XVIIIe siècle, — a fait aménager des squares, — mirages de verdure, — en plein sable au lieu de quais cimentés : en temps de pluie il faut y poser des planches pour circuler. On joue ici comme en aucun pays d'Extrême-Orient même, et le curé d'Ibo aurait engagé jusqu'à son église. Enfin ils sont hypocrites : les plus raffinés, qui parlent élégamment le français ou l'anglais, restent foncièrement xénophobes derrière leur attitude galamment hospitalière : ils sentent tellement que, se montrant bons à rien, ils doivent être nécessairement supplantés... par les Anglais et les Allemands !

Il nous a semblé au contraire que, sans se révéler très laborieux, les Portugais d'aujourd'hui, intelligens et souples, savaient assez vivement tirer parti, au milieu de toutes les complications politiques et des bouleversemens administratifs, de la situation que leur ont imposée les événemens et la nature des choses. Au point de vue économique même, le chiffre annuel du commerce extérieur, — plus de 150 millions, — n'est pas à dédaigner ; et ils arrivent, à la vérité par quelque protectionnisme, à assurer une part croissante du transport à leurs bateaux qu'on voit dans leurs rades battre fièrement pavillon

(1) De même en Europe lit-on dans des journaux comme la *Post* : « Comment peut-on laisser au Portugal où la sauvagerie triomphe le soin de coloniser des territoires immenses ? le Portugal n'a pas le droit moral sur ces pays. Ce serait une bénédiction pour les régions africaines que flottent encore les couleurs portugaises si elles entraient dans la possession d'un autre gouvernement. »

national tout blancs, neufs et élégans, pour la gloire de la Banque Ultramarine. On en veut surtout aux Portugais de ce que, les Anglais et Allemands s'étant approprié et ayant mis en valeur l'hinterland, ils en recueillent un bénéfice appréciable. A la vérité, l'ancien régime n'a su distribuer dans ses possessions coloniales que des fonctionnaires sans actif patriotisme ni aucune culture, qui se souciaient fort peu d'aider les petits concessionnaires portugais, toujours exploités par les grandes compagnies suzeraines. La nouvelle génération apparaît très intéressante : anglicisés de manières, — les voici sportsmen, entretenant des clubs, se rasant la moustache, — ils restent latins d'esprit. Vers 1891, on détestait les Anglais, on les dénommait les « Pirates, » on appelait la livre sterling : « ouna ladra : une voleuse ; » les commerçans, y perdant par fierté nationale, échangeaient la livre au pair. Aujourd'hui, supputant avec précision la nécessité de l'apport financier des Anglais, on est revenu d'un sentiment aussi exclusif et on ne hait aussi violemment que les Allemands qui, eux, veulent prendre le territoire sans même avoir prêté de l'argent. On n'est ni anglophile, ni francophile, mais plutôt africain, quoique nullement afrikander, — presque comme les Brésiliens se particularisent américains.

L'Afrique n'appartient-elle pas aux Portugais, du Maroc où ils affirment garder plus de droits que les Espagnols jusqu'à Mogadischou aujourd'hui « subtilisé » par les Italiens ? Qui les premiers l'explorèrent et en dressèrent dès le XVIIe siècle la carte minutieuse, si jalousement cachée qu'elle a disparu ? Un voyageur anglais lui-même le certifie : « Les cartes portugaises du XVIIe siècle donnent une idée beaucoup plus exacte de l'intérieur du continent que celles des atlas faits il y a une vingtaine d'années, avant les découvertes des Burton et des Livingstone (Camerone). » Au XIXe siècle, faut-il rappeler le nom de Serpa Pinto, glorieux émule des Brazza ? C'est aux Portugais, agronomes et ingénieurs des nouvelles universités où s'élabore un enseignement positiviste, qu'il appartient d'exploiter les ressources infinies du Mozambique.

Ils forment des desseins grandioses.

Tout d'abord, en laissant à Lourenço son rôle de port du Transvaal, ils veulent rendre au port de Mozambique qui, lui, se trouve en avant d'un immense et opulent territoire portugais, son importance de capitale. Pour cela on rêve, soit d'édifier une

ville neuve sur le continent en face de l'île, soit de demeurer dans celle-ci en la reliant à la terre. De cette base solide on pourra occuper la province, la plus riche de la colonie, et qui ne reste sans colons que parce qu'elle est insoumise; il y faudra seulement employer quelques compagnies de soldats, dont on pourrait confier l'éducation à un officier supérieur français comme a fait la Grèce. Centre de production, Mozambique redeviendrait ainsi la métropole de l'ivoire. Jadis elle déchut au profit de Zanzibar, parce que les nègres demandaient toujours de la poudre en échange des défenses d'éléphans et que, selon leur système ancien, les Portugais interdisaient d'en donner; pareilles interdictions ne sauraient plus être d'usage, et le trafic, capté artificiellement par le port allemand voisin Dar-es-salam, suivra de nouveau son ancienne voie naturelle.

Le gouverneur de chaque province nourrit son grand projet pour lequel il s'ingénie jalousement à attirer la confiance et les subventions de l'État, « sa province se révélant la meilleure. » Il écoute avidement les récits des colons qui ont circulé sur le territoire, interroge les étrangers et les presse d'intéresser leurs pays à l' « affaire, » s'entoure de cartes à échelle maxima sur lesquelles il esquisse les futures voies ferrées. La plus ambitieuse, impérieusement, relierait à une baie voisine d'Ibo le lac Nyassa, suivant une ligne beaucoup plus courte que la ligne du territoire allemand à laquelle elle reprendrait ainsi le trafic, qui lui revient de droit naturel, — géographique : le projet de voie germanique de Kiloa au lac, dont, en novembre 1912, le Gouvernement a décidé de construire un tronçon, pourrait être aisément prévenu. La plus pratiquement réalisable doit rattacher Quilimane à Tété, drainant la production du vaste delta où peuvent pousser tant de cannes, autant d'arachides qu'on voudra, — et plus on en plante, plus l'industrie européenne lui trouve des débouchés, — le coton qu'on peut espérer multiplier dans cette Égypte australe, le tabac ici très hautement titré, le café, des arbres fruitiers dont les navires réfrigérans transporteront les cargaisons en Europe. En attendant, l'administration vient, il y a un mois, de décider la construction du grand embranchement de Machequece au Zambèze.

Les 780 000 kilomètres carrés du Mozambique forment incontestablement une contrée très riche, beaucoup plus riche que les colonies voisines de l'Angleterre et de l'Allemagne. Le cuivre,

l'argent et le fer abondent ; l'or qui donnait au XVIe siècle un revenu annuel de 120 millions est insuffisamment exploité : ces anciens pays du Monomotapa et de l'Ophir en regorgent encore, et les Portugais se vantent de tenir en eux « les clefs d'or de l'Afrique australe. » Les compagnies ont, depuis quelques années, étendu d'immenses plantations qui sont prospères, grâce à leurs droits régaliens selon lesquels elles peuvent obliger au travail les indigènes de leur concession comme on opère en territoire allemand. Celle du Madal à elle seule occupe 30 000 noirs et, en quelques mois, sa situation obérée est devenue heureuse. On compte 3 millions d'habitans prolifiques, et certains pensent que 2 autres millions échappent aux statistiques. Il ne manque qu'un peu de main-d'œuvre intelligente : on envie la France d'avoir les Malgaches, si souples et fins, et les Comoriens ; il n'en faudrait qu'une poignée pour l'éducation des Maquouas. « Quelles vastes plantations de caoutchouc et d'aloès, — nous disent partout des Européens énergiques et calmes que nous voyons satisfaits, assurés, — l'on pourrait créer ! » Du moins peut-on déjà se livrer à l'exploitation des forêts fécondes en cire, à la culture de la canne qui assura de copieux dividendes à plusieurs sociétés anglaises : le gouvernement cherche des concessionnaires et les accueillerait plus volontiers de la France. Le climat n'est nullement malsain : au bord même des fleuves, nous rencontrons des Blancs rosés qui ne sont pas rentrés en Europe depuis maintes années.

La fertilité d'une terre tropicale ne suffit pas à sa fortune, il faut y disposer d'un grand nombre de coolies. Les Portugais se plaignent par-dessus tout de ce que l'Angleterre leur enlève par an jusqu'à 150 000 immigrans dont le quart à peine revient après plusieurs années d'absence. Alors que la Cafrerie et la Rhodésie sont terres britanniques, c'est au Mozambique qu'elle prélève pour le Transvaal les deux tiers de ses mineurs. Presque toutes les forces vives de la colonie y passent, au point qu'on ne peut même embaucher les équipes de tâcherons indispensables pour établir tels petits chemins de fer côtiers comme ceux d'Inhambane et de Quilimane. Les agens de recrutement touchant une livre par tête, on voit tous ceux qui ont besoin d'argent, — même certains représentans consulaires de puissances, — se livrer à la lucrative opération ; les Indiens goanais se font rabatteurs, au grand profit de la *Witwatersrand native labour association*.

L'humanité civilisée sait mal le sort réservé à ces troupeaux d'hommes. Voici une des exploitations les plus honteuses qui se perpètrent dans l'univers ! Nous avons visité au Transvaal les nouveaux « camps de concentration » où sont parquées ces multitudes d'hommes sans femmes, couchés bestialement par centaines dans la même salle puante que seule, l'hiver, leur chaleur animale réchauffe. En récriminant contre leurs vices, un ministre anglican nous invitait à remarquer qu'ils ne semblent d'ailleurs pas malheureux : ils ne sont en effet qu'abrutis, ayant atteint la perfection servile de la domesticité : ils passent la plupart des heures de repos à dormir. Il en est qui, étendus sur le sol, à la lumière et le visage couvert, semblent, par rangs, des cadavres dans des linceuls de boue ; d'autres, pelotonnés sur eux-mêmes, en des couvertures de laine rousses de saleté, mâchant une canne à sucre, se chauffent sans parler contre les parois en tôle de leur casemate que le soleil brûle. Quelques-uns marchent en tirant de l'accordéon une triste musique de forçats ; solitaires, il s'en promène qui jouent d'un plaintif violon à bouche ; mais la plupart sont assis ou couchés, occupés d'une main souffreteuse à débander puis à emmailloter de chiffons malpropres leurs pieds bouffis et ensanglantés, fouillant avec des canifs dans les plaies violettes des plantes que déchirent, au fond des mines, les éclats de la pierre. Depuis longtemps le Gouvernement étudie, paraît-il, le projet de faire donner des chaussures aux ouvriers noirs, mais les Compagnies rechignant toujours devant la dépense, c'est de la gangrène que meurent ces tribus d'hommes aux puissantes musculatures.

Descendez ensuite dans les mines. Il faut s'allonger en une bobine, la tête pressée contre le ventre de celui qui suit, en sorte que le visage ne soit pas mutilé par la paroi oblique contre laquelle on glisse vertigineusement. « Le câble ne casse-t-il point parfois ? — Oh ! si, dit un contremaître, mais nous savons que ceux qui s'écrasent en bas ne reviendront pas se plaindre, et, en haut, sur le plateau, il ne manque pas d'hommes. » Vous voilà dans les galeries, à 1500 mètres de profondeur : suans, les yeux en pleurs, les Cafres, voûtés, cassent la pierre, durement la balaient avec des pelles, éclairés par des bougies clignotantes ; les plus habiles manœuvrent les perforatrices assourdissantes : le trou ménagé, on y met la dynamite ; le plus rude est ensuite de pénétrer dans la petite caverne creusée par l'explo-

sion, qu'emplissent de suffocantes émanations : après quelques évanouissemens, le cerveau s'habitue, mais les poumons s'y épuisent. De cette atmosphère opaque et chaude, il faut plus tard remonter dans l'air glacé. Les Afrikanders proclament justement que nul climat n'est plus propice que celui du Transvaal aux Européens phtisiques ; mais presque tous les mineurs cafres, si imprévoyans, y prennent le mal.

On a tenté de les remplacer par des Chinois. Ils se sont révoltés tumultueusement. Ceux qui restent, souvent assaillent les noirs, dans des batailles féroces où les revolvers des policiers doivent intervenir. Et de ces attaques les nègres se vengent en abattant à coups de barre-à-mine les jaunes qu'ils surprennent, seuls, la nuit près des camps.

Tous les Maquouas de Mozambique, nous répète-t-on partout sur la côte, redoutent le Transvaal qu'ils appellent l'Enfer. Ils voient cependant les plus solides en revenir enthousiastes, délurés, buvant le whisky, exhibant souliers, chapeaux, montre et même bicyclette, quatre livres en poche, — car les Anglais leur ont fait manger le reste sur place, le gouvernement portugais n'ayant encore pu obtenir que la moitié de la solde fût payée au retour. Cette épargne leur permet d'acheter des femmes qui travailleront désormais pour eux. Eux, jamais plus, ne reprendront de tâche, tout entiers aux fêtes dont l'obscénité accuse la corruption contractée au Transvaal. On vous les montre sur les routes, qui marchent en tournant la badine, avec leur cortège d'épouses chargées d'enfans et de paquets, sans qu'ils aient jamais l'idée de les aider. Ces femmes peinent à toutes corvées, même sur les quais à transporter les sacs énormes dans les magasins. « Voilà, conclut un grand Portugais, pâle et dolent, tout le progrès acquis au contact de la nation policée. »

III

Les Portugais, qui ne sont point fonctionnaires, n'hésitent pas à dénoncer les prétentions que nourrit secrètement sur le territoire aussi cette nation « amie et protectrice » après qu'elle leur en a « râflé » la population. Déjà la mainmise est absolue sur Beïra ; et à Lourenço-Marquès où l'on résiste avec plus d'opiniâtreté, les Anglais ont acheté presque tous les terrains, comme ils ont assimilé les sociétés autrefois françaises. Leurs consuls,

très bien payés, les employés de leur télégraphe qu'ils maintiennent en face du télégraphe français bien que le leur ne fasse rien, même les fonctionnaires de la Rhodesia passent leur temps à voyager dans l'intérieur sous couleur de chasser, à enquêter, à rapporter ; ils ont beaucoup plus d'autorité que les agens allemands eux-mêmes. Sur leurs renseignemens, leurs nationaux demandent des concessions, qui leur ont été accordées en grand nombre jusqu'à la proclamation de la République. Ils n'en peuvent au demeurant rien tirer, car l'eau manque ; les indigènes vont recueillir les produits de la forêt, mais n'y habitent pas ; en outre, il faut payer plus tard jusqu'à 50 000 francs pour délimiter une propriété de quelque importance. Cependant l'activité *privée* des Anglais fut nulle ces dernières années en Zambésie : leur flottille a quasi disparu ; la concession de Chinde, port naturel de la *British Central Africa* s'est envasée ; une grande maison allemande et le menu commerce portugais ont supplanté leurs stores ; le pavillon britannique, jusqu'à l'an dernier, ne se montrait jamais dans les petits ports, seuls producteurs.

Mais l'*Union Castle Line* vient de se décider à de gros sacrifices : on annonce qu'elle accaparera tout le trafic, grâce au concours des maisons françaises et anglaises. Parallèlement, une famille de banquiers de Johannesburg, enrichie à l'origine comme plusieurs dans l'achat frauduleux des diamans, se préoccupe d'acheter, après les avoir discréditées, — ou comme on dit là-bas « boomées et crakées, » — les actions de la Compagnie portugaise du Nyassa, maîtresse de la province du Nord (250 000 kilomètres carrés) pour la relancer à grand fracas de réclame. Elle se trouve sérieusement soutenue à Londres par le gouvernement.

Les Allemands s'en inquiètent ! C'étaient justement ces provinces voisines de leur *Deutsch Ost Afrika* qu'ils convoitaient. Tous les traités que la presse, avec constance depuis 1898 (1), dénonce avoir été machinés alors secrètement entre les deux grandes puissances pour le partage éventuel du Mozambique,

(1) Encore dernier encore *The Saturday Review* publiait un article copieusement documenté sur la cession de certaines colonies portugaises à l'Allemagne. *The Standard* lui attribuait le Sud du Congo et le Mozambique à partir du Zambèze (352 000 kmq ; 3 millions et demi d'habitans). Ou encore la *Neue preussische Correspondenz*, et en France : Angel Marvaud, *le Portugal et ses colonies* ; — Alfred Guignard, *Allemagne et Portugal* (le Loup et l'Agneau).

les leur attribue. Avec méthode, ils y ont concentré leur action. Vous ne voyez à Ibo que des Allemands, actifs sous ce climat de feu, suans et patiens, tour à tour obséquieux et arrogans. Ils courent le pays, exploitent même les plus médiocres produits, tirant un excellent parti du pauvre palétuvier dont ils disputent le marché à New-York; et ainsi ont-ils chassé peu à peu du Nord les maisons marseillaises, qui y furent si prospères, mais y avaient pris l'habitude de trop gros bénéfices. Ils se servent des Indiens, vivant de peu et usuriers, pour pénétrer jusqu'au fond des villages éloignés. L'or est à moitié aux mains de la maison Weise. Depuis longtemps, leur grosse banque israélite surveille précisément la Compagnie de Nyassa, qui fut fondée avec les capitaux français et portugais.

Cela ne les empêche au reste pas de tenter dans le Sud la conquête d'Inhambane, de rivaliser avec l'Anglais jusque dans Beïra. Employés à salaires de rabais dans les sucreries et les cocoteries, ils veillent les sociétés obérées, proposent à leurs conseils européens de les diriger par représentation pour des commissions infimes, et ainsi ont-ils pu, grâce à leur capacité de travail à bon marché, dominer telles entreprises jadis franco-portugaises pour exploitation de terrains de construction dans les ports.

Ils se maintiennent, quoique n'étant guère aimés. Économes, allant à pied, — ce que ne font jamais les Anglais, — ils agacent, cependant, par leur façon d'être raides, gourmés, avec cela capricieux, incertains. Ce qu'on leur reproche le plus, c'est un particularisme si systématique et étroit qu'il les entraîne à un manque de solidarité flagrant avec les autres Européens : ils le révélèrent notamment en refusant seuls à la Chambre de commerce de Beïra de manifester contre le gouverneur de la Compagnie dont les abus blessaient tous; les Portugais menacèrent de brûler leur principale maison. « Attention! s'écria le directeur: je suis le Consulat. — Bien! Alors nous ne vous paierons pas les machines agricoles que nous vous devons. Et faites-nous autant de procès que vous voudrez! »

Ainsi encore leur compagnie de navigation qui, par son ingéniosité et sa souplesse à ajouter nombre de vapeurs en supplément, était devenue la maîtresse sans rivale du trafic, a-t-elle mécontenté tout le monde en abusant du monopole qu'elle s'était acquis. Cela provoqua Anglais et Français à s'en-

tendre pour appeler à la concurrence une autre compagnie.

Sans l'aide française, les Anglais seraient vite supplantés au Mozambique. Car seuls les Allemands et les Français travaillent. On le voit à Inhambane autant qu'à Zanzibar : ils s'attablent à leur correspondance innombrable avant 8 heures du matin, déjeunent rapidement, et, le soir, à 6 heures, on les trouve encore au comptoir à discuter et calculer avec les vendeurs indigènes dont ils ont appris les langues. Nous avons souvent causé avec ces hommes de négoce : nous ne cessions d'admirer leur force et leur promptitude de labeur, la vivacité pratique de l'intelligence persistant sous ces fronts transparens et ces crânes prématurément chauves que la constante chaleur de ces climats semble avoir épuisés par l'exsudation jusqu'au squelette luisant. « Nous, nous ne sommes pas des serfs, » prononcent les Anglais qui, dès 3 heures, se font porter aux terrains de tennis et de golf où on les voit flirter avec désinvolture, et qui boivent whisky sur whisky jusque tard dans la nuit. Il en résulte qu'au Mozambique, comme en leur propre Zanzibar, aucune maison de commerce anglaise ne tient devant une française et qu'il en faut plusieurs allemandes pour réaliser le même chiffre d'affaires que celle-ci.

Mais les Français sont peu nombreux. Nous ne possédons pour toute la colonie qu'un vice-consul, à qui il arrive d'être maladif et nostalgique, qui s'est terré loin de la ville dans une villa de campagne aménagée par d'innombrables grillages en forteresse contre les moustiques, que son métier énerve, qui déclare n'avoir de fonds pour rien entreprendre, et laisse tout à l'abandon, alors que le développement même de Madagascar impose la reprise des anciennes opérations, fût-ce avec les plus grands sacrifices. A Beïra, notre agent consulaire est un marchand anglais qui ne sait pas le français, et il ne se soucie que de l'accroissement de la suprématie britannique ; à Ilo, où régnaient des sociétés françaises, c'est un honorable Portugais, — agent de recrutement de main-d'œuvre pour le Transvaal, — qui s'excuse de ne pouvoir arborer sur sa demeure l'écusson de la France, parce qu'il date de trop de décades et qu'il est plus petit que celui de la Belgique dont il se trouve également le consul. Du moins avons-nous à Quilimane un homme de première valeur, très intelligent, énergique, pratique, précis ; mais quel parti avons-nous jamais tiré de ses remarquables rapports économi-

ques? Enfin comment la France se rappelle-t-elle, une fois tous les vingt ans, au souvenir de la population? En envoyant pour représenter notre pavillon, au lendemain du jour où passèrent des cuirassés allemands, une canonnière minuscule, *La Surprise*.

Les sociétés françaises n'ont pas toujours montré plus de zèle à soutenir nos intérêts et d'intelligence à persévérer pour sauvegarder l'avenir. Une d'elles, que nous prendrons pour exemple, la *Compagnie du Mozambique*, lancée par un groupe de financiers français, commença par exploiter avec activité le territoire depuis 1891 au moment du conflit anglo-portugais : le port se développa rapidement, des Français y élevèrent des factoreries, un groupe construisit des quais, et, tout le temps que dura l'établissement du railway de Beïra à Salisbury, le commerce local, favorisé par la compagnie, florit. Mais, à la suite de l'Entente Cordiale, les agens et même une partie des actionnaires français cédèrent la place à des Anglais et à des Portugais; les actionnaires français qui sont restés acceptent qu'il n'y ait pas de Français pour les représenter. Mais la compagnie, entraînée par ses pouvoirs draconiens, prétendit alors tout faire par elle-même, alourdit les impôts, exécuta impitoyablement les concessionnaires en retard, accapara les produits du sol tels que le caoutchouc et la cire. Les promesses faites par le premier gouverneur, le colonel Machado, ne furent point tenues par ses successeurs : il en résulta entre la Compagnie et ses administrés un conflit grave qui faillit même tourner au tragique : la Chambre de commerce fit fermer les magasins, les agriculteurs de Manica descendirent par train spécial, et l'on mit le gouverneur en demeure de s'embarquer le soir même pour Lisbonne; on manda un comité représentant une oligarchie financière anglo-belge, des Portugais et quelques Français pour examiner les desiderata. Non-seulement dans cette ville d'avenir encore toute récente on ne construit plus, mais le prix des loyers a baissé de 75 p. 100; on a démoli nombre de maisons pour ne pas payer de taxes; alors que le transit a augmenté, il est curieux de voir, au terminus d'un chemin de fer unissant l'océan Indien au Cap et au Congo belge, une ville dans un état de délabrement avec une population découragée. Les champs d'or de Macequece, paralysés par l'instabilité des règlemens miniers tour à tour mis à l'essai, n'ont pas encore donné ce qu'on est en droit d'attendre de certaines découvertes comme celle de l'entreprise dirigée par un Français,

M. Pacotte. Après vingt ans d'exploitation, la compagnie a payé une seule fois un dividende. Il lui manque pour réussir cette force et cette unité qui existent en Rhodesia avec la *Chartered*, ou à Quilimane dans la *Compagnie du Madal* qui, avec des capitaux monégasques et français, est restée française, possède un personnel de premier ordre, une administration modèle, a pacifié complètement son territoire où la sécurité règne.

Il n'y a pas de solidarité. Une des plus puissantes maisons françaises d'Afrique, fermant ses comptoirs au Mozambique, n'a rien tenté pour se substituer des Français. C'est une maison allemande qui, en y gagnant une belle commission, a permis de travailler et de faire fortune à un Français intelligent d'Inhambane : presque toutes les maisons françaises lui refusaient du crédit sans vouloir rien examiner, d'autres lui offraient seulement de tirer sur elles 40 pour 100, ce qui était faire travailler à leur bénéfice son propre capital.

Cet homme remarquable n'hésite pas à déclarer que ce qui ruine notre influence, c'est l'absence de Français. Il en faut dans un pays ; alors, habitués qu'ils sont aux denrées de fabrication nationale, ils en réclament pour eux, ensuite les répandent. Puisque l'on paie les Indiens de 150 à 200 francs par mois, on peut attirer des employés européens qui aient la patience de venir étudier la place, en tant que commis, avant de risquer leur propre avoir. Et il serait facile de créer de petites maisons françaises. On réclame des Français pour les maisons de négoce et les voyages de commerce à l'intérieur ; on en réclame pour proposer et colporter partout nos marques industrielles, notamment celles d'automobilisme nautique ; on en réclame pour les sucreries ; on en réclame pour les plantations. A Lourenço ou règne encore une maison alsacienne, ne sont-ce pas de nos nationaux qui jadis établirent l'électricité et les tramways, distribuèrent l'eau potable, manipulèrent le tabac indigène, introduisirent et répandirent le ciment armé ? S'ils ne furent pas assez nombreux à explorer comme M. Frivier pour la science botanique, du moins nos ingénieurs furent chargés de tracer le chemin de fer (1891) et d'établir les phares. Et plus les Français se multiplieraient, plus ils pourraient utiliser les Grecs, souples et laborieux, démocrates s'entendant au mieux avec les Portugais, qui autrefois relevaient de nos consuls et toujours se réclament de notre puissance comme de notre civilisation, et

qui au surplus se trouvent le plus souvent en relations étroites avec les Grecs depuis longtemps francisés à Marseille.

Enfin la marine d'un peuple surtout assure son commerce : « Depuis qu'on ne voit plus de bateaux français, nous dit-on, on ne consomme plus d'articles français. » Les Messageries touchent à Lourenço, qui ne produit pas ; elles négligent Inhambane, Quilimane et Ibo, qui produisent ; des bateaux à faible tirant, susceptibles de remonter les fleuves ou d'entrer dans les petits ports, pourraient, développant l'importation des riz ou des bœufs de Madagascar, y importer les denrées qu'on transborderait sur Marseille, Londres et Hambourg. Mieux renseigné par les consuls, le ministère des Affaires étrangères eût pu et dû intervenir dans la récente élaboration des cahiers des charges lors du renouvellement des conventions de l'État avec les compagnies maritimes.

Les Allemands, qui pratiquent déjà si largement la colonisation officielle sur leurs territoires, subventionnent aussi leur commerce à l'étranger. Dans ce pays qui s'étend en face de Madagascar, il importe que nous fassions autant qu'eux, et nous pouvons opérer à bien moins de frais, car nos nationaux se montrent plus ingénieux. Cela s'impose d'autant plus que Madagascar même se voit menacé par le développement de leur activité au Mozambique: ainsi les compagnies de navigation, y ayant prospéré, viennent depuis peu enlever à nos bateaux le trafic même de nos ports de la côte Ouest. Le ministère des Affaires étrangères pourrait s'entendre avec le gouvernement de Madagascar pour subventionner sur quelques points des agens de commerce qu'il choisirait lui-même, au lieu de confier ses agences consulaires à des étrangers, et placerait sous le contrôle d'un inspecteur. Leur principal rôle serait de circuler à l'intérieur, missions d'étude, mais aussi d'action immédiate à l'instar de celle des Allemands. Tout en rabattant vers les grandes maisons déjà établies la clientèle de moyens producteurs, ils assureraient le petit commerce si important des *stores* avec la représentation des maisons de Madagascar pour les grains, le bétail, et le recrutement de la main-d'œuvre sollicitée par les Mascareignes. Ils introduiraient les pois de Tuléar et les bonnes marques de riz, tandis qu'on y porte seulement les débris que Durban refuse ; ils relèveraient le prix du bœuf malgache, discrédité par les vétérinaires anglais au profit de la viande con-

gelée de Nairobi ; ils monopoliseraient les produits de la pêche des baleines, que le Natal escamote, ou le guano des îles [1].

Les Portugais ne peuvent être que satisfaits du développement de notre activité. Ils savent que nous avons déjà trop à accomplir dans la Grande Île pour songer à autre chose au Mozambique qu'à l'affranchir d'une domination étrangère, voisinage pour nous dangereux. Nous pouvons les aider à reconquérir Lourenço, Beïra et Ibo, nous leur serons indispensables à restaurer Mozambique. Les banques anglaises, systématiquement, refusent toute aide aux entreprises exclusivement portugaises, — comme françaises. La banque lusitanienne d'outre-mer est déjà obérée. Les maisons de négoce importantes se servent à elles-mêmes de banque, mais seulement aux heures de prospérité, et sans se soucier de soutenir les petits. Les usuriers demandent jusqu'à 200 pour 100. Dans telle province, celle de Mozambique, 90 pour 100 environ des biens se trouvent hypothéqués. Une banque française, — ainsi une succursale de la banque d'Afrique Orientale projetée au ministère des Colonies et où s'exploiteraient les capitaux qui dorment à la Réunion avec ceux de France qui n'osent se risquer sans contrôle de l'État, — serait éminemment utile à soutenir les efforts individuels, notamment les fermiers que libérera la dissolution fatale de certaines compagnies à charte. Seule elle peut favoriser l'agriculture, comme ont fait dans nos vieilles colonies les sociétés de crédit versant aujourd'hui à leurs actionnaires de 12 à 15 pour 100 de dividende.

Notre ministère des Colonies pourrait même demander à celui des Affaires étrangères de négocier la reprise de l'immigration mozambique à la Réunion qui offre ses capitaux. Nous avons étudié la question sur place, et la solution en est aisée, car il ne s'agit pas de 150 000 hommes comme pour le Transvaal où ils vont mourir ou se démoraliser, mais de quelques centaines d'engagés qui iraient apprendre l'agriculture dans notre vieille colonie et reviendraient enrichir le Mozambique de leur expérience. De quoi se plaignent tous les Européens en Zam

1. On consultera avec fruit les ouvrages de M. Alfonso Negrão (Guillard éditeur), sur les Colonies portugaises, leur administration et leur législation, notamment *le Mozambique*. Ils manifestent un patriotisme outrancier, cela ne les empêche pas de contenir des renseignements abondants et suffisamment précis dans plusieurs domaines.

bézie, si ce n'est de l'inintelligence et de l'ignorance de leurs Cafres ? On recherche fort ceux qui allèrent autrefois aux Mascareignes. Il nous suffirait de promettre au gouvernement portugais le retour obligatoire de cette main-d'œuvre, et même qu'une notable part du salaire leur fût versée au retour.

Si l'on veut sérieusement et rationnellement développer l'activité française au Mozambique, on prendra pour base, non point Lourenço ou même Beïra qui ne sont que des ports, mais Inhambane, port et centre de production où des Français déjà dominent, prospèrent, et ne réclament que le concours d'énergies nouvelles susceptibles de se déployer librement à côté des leurs. Nous nous rappelons l'admirable baie capricieusement découpée parmi les presqu'îles de cocotiers, et la ville gracieuse, son boulevard infléchi comme une arche, ses chalets rouges caressés de palmes, l'église et le temple indien, le débarcadère autour duquel des barques à double voile comme des papillons butinent en frissonnant sur l'eau. Dans les factoreries aux murs cachou et aux volets verts, des Français, rentrés pour dîner à huit heures, causent, discutent, opposent leurs théories le soir après avoir concilié leur action tout le jour. Qu'ils sont contens de voir des compatriotes de passage ! Comme ils voudraient que d'autres vinssent s'établir et lutter à côté d'eux, avec leur aide, pour garantir l'avenir, pour maintenir à jamais l'influence française en face des Allemands qui, même à perte, restent là, à guetter et à ramasser les miettes, confians en leur patience et en leur nombre ! Ils content avec une simplicité ferme comment ils assurèrent leur fortune, ils exposent avec des chiffres les raisons de leur optimisme : travail et volonté. Ils sont fiers avec franchise de leur énergie.

MARIUS-ARY LEBLOND.

REVUE LITTÉRAIRE

UNE PHILOSOPHIE DE LA MORT (1)

M. Maurice Maeterlinck a résolu de nous consoler, touchant la mort, et de nous tranquilliser. On dira : — Il nous le devait, après nous avoir, avec la mort, tant effrayés !

Et l'on se rappelle Maleine, étranglée par le roi Hjalmar ; Tintagiles qui, derrière une porte de fer, agonise ; Ursule, la plus belle des Sept Princesses, dormeuse qui ne s'éveille plus ; Mélisande, tuée par Golaud le jaloux ; Sélysette, qui ne réussit pas à vivre ; et toutes ces héroïnes charmantes d'un théâtre où est le protagoniste perpétuel, sans cesse actif, la Mort.

Elle a un autre nom : l'Intruse. On ne la voit pas ; on la devine ; on sent qu'elle est là, entrée malgré les barrières, malgré les serrures, malgré la clôture de défense que bâtit la tendresse autour de l'être menacé. Elle se glisse dans les chambres. Et il se fait un grand silence inattendu. Les oiseaux du parc se taisent ; les cygnes de l'étang s'enfuient. L'on entend le bruit d'une faux, qu'aiguise un jardinier, sur la pelouse. Un meuble craque ; les rideaux des lits palpitent ; Pluton, le chien noir, tremble ; les branches hautes d'un cyprès, à travers les vitres de la fenêtre, font des signes. Il y a de farouches tueries. Plus terribles que les tueries : leur prévision, la peur où l'on est, à soupçonner qu'approche cette visiteuse, l'Intruse.

Le ressort dramatique de ces poèmes, c'est l'effroi ; et non à cause

(1) *La Mort*, par M. Maurice Maeterlinck, 1 vol. in-16 : Fasquelle.

de tel ou tel danger qu'on puisse connaître, examiner, contre lequel on puisse organiser la résistance : l'effroi de tout un mystère immense, qui vous environne, vous presse et a des ruses déconcertantes, des astuces qu'on ne déjoue pas. Ce mystère : la Mort. Elle est dans ces poèmes comme dans la vie, et non à côté de la vie, au bout de la vie, au dénouement : elle est dans tous les épisodes, à toutes les minutes ; et elle est dans l'étoffe même de la vie, tramée avec le fil des Parques.

Elle ne paraît aucunement douce ; elle n'apporte pas un cadeau, même lugubre, de sommeil à ceux qui ont veillé, de repos à ceux qui ont peiné. Que donne-t-elle ? On ne compte sur rien de bon. Ce qu'elle apporte, on l'ignore, dans l'épouvante. Elle vous tue ; elle vous prend. Elle n'a pas de visage, ni seulement de forme. Elle est, une fois, — mais sans qu'on l'ait vue, — une vieille reine, qui a le violent désir de régner seule, et sur un peuple de néant. Elle est, en général, une présence, autour de laquelle tout frissonne.

La vie effarée par le voisinage de la mort : cette vision de la vie occupe tous les premiers ouvrages de M. Maurice Maeterlinck ; et, de même qu'on la trouve au commencement de son œuvre, elle est aux prémisses de la pensée qu'il développe et dont il déroule les péripéties depuis une vingtaine d'années, sans redites, avec une continuité que rien ne dérange de son beau chemin.

Maleine, Tintagiles, Ursule, Mélisande, Sélysette et les autres victimes tremblantes de l'Intruse, sont de petites âmes vaincues d'avance et qui ne luttent guère. Mais lutter contre ce fantôme ?... Il y a, sinon pour écarter ce fantôme, du moins pour maîtriser la panique, une ressource : la méditation. Et c'est où aboutissait l'œuvre apaisée de M. Maurice Maeterlinck, avec ce livre de volonté souveraine, *la Sagesse et la Destinée*.

Il étudiait la vie et ne se contentait plus de l'apercevoir ; il en cherchait la vérité, disant qu'on ne peut rien espérer loin d'elle. Et il découvrait, dans tout le détail de la réalité, le mystère authentique et tel qu'à le constater ainsi l'on fait une synthèse du mysticisme et du positivisme. Or, la constatation méthodique du mystère apprivoise les âmes à le regarder. L'auteur de *la Sagesse et la Destinée* nous engageait à concevoir que « nous sommes autre chose que des êtres simplement raisonnables : » même il exigeait, de la conscience claire, « le respect de l'inconscience qui ne veut pas encore se dévoiler ; » et il affirmait que « toute notre vie morale est située ailleurs que dans notre raison. » Cependant, il attribuait à la raison, qui ne sait pas tout, un contrôle sur tout le reste ; et il admettait que, par elle, la science pût un jour

illuminer les ténèbres. Bref, il nous amenait aux bords du monde, à la plage que baignent les vagues dernières de cette mer, disait Littré, pour laquelle nous n'avons ni barques ni voiles : et il accoutumait nos yeux au paysage de l'inconnaissable.

Mais il négligeait la suprême terreur, la mort. Et la voici. Maintenant, c'est à elle qu'il nous conduit.

Ne sommes-nous pas dans la chambre de Maleine ou dans la prison de Tintagiles? Notre peur n'est-elle pas celle dont frémissent la petite princesse qui se figure que ses idées bougent autour d'elle et le petit enfant qui a les doigts crispés dans les cheveux d'or de ses sœurs? Pour calmer nos alarmes, on va nous prendre par la main, soulever les rideaux, nous montrer que personne n'est caché sous leurs plis ; et l'on allumera toutes les lampes, afin de disperser l'obscurité de tous les coins où nos mauvais songes se dissimulent ; et l'on parlera haut, de manière à chasser le silence, redoutable comme l'ombre.

Platon définissait la philosophie « la méditation de la mort. » Sans la mort, la philosophie aurait encore de l'attrait, mais un attrait de curiosité. Dans ce monde, que nous ne comprendrions pas à merveille, nous nous installerions assez bien, comme nous demeurons dans un quartier d'une grande ville et ne connaissons pas, ou connaissons peu, le reste de la ville. Avec la mort, nous avons affaire ailleurs, et précisément dans le mystère. Ainsi, notre curiosité n'est pas simplement curieuse ; il s'agit, écrivait Pascal, de notre tout. Et M. Maurice Maeterlinck : « Il n'y a pour nous, dans notre vie et dans notre univers, qu'un événement qui compte, c'est notre mort. »

Y pensons-nous ? Le soin que nous mettons à nous divertir de cette inquiétude prouve assez qu'elle nous obsède. Et puis il faut toujours que la cavalcade si gaie rencontre, — comme dans la fresque d'Orcagna, au Campo Santo de Pise, — les cercueils où la chair, pareille à la nôtre, pourrit. Que faire, alors ? Les chevaux renâclent ; seigneurs élégans et jolies dames se détournent, se bouchent le nez. Il vaudrait mieux s'être muni du courage qu'il faut pour subir sans faiblesse la rencontre.

M. Maeterlinck cite Bossuet, qui déclare indigne d'un chrétien « de ne s'évertuer contre la mort qu'au moment où elle se présente pour l'enlever ; » et il déclare, lui, indigne d'un homme de n'avoir pas préparé « dans la clarté des jours et dans la force de son intelligence » son idée de la mort, de sorte qu'au dernier instant se tissent à son chevet, « comme des anges de paix, » les pensées les plus nettes et lucides.

Mais l'idée de la mort est toute mêlée et souillée des horreurs de

la souffrance. Dégageons-la, et premièrement, de l'agonie. Les maladies appartiennent à la vie, non à la mort. Eh bien ! quand nous avons à juger la mort, ne lui imputons pas, afin d'être justes, ce qui n'est pas d'elle. Si la vie « résiste injurieusement » à la mort, est-ce la faute de la mort?... (Ainsi, un Grec charmant disait que Socrate n'était pas mort : serait-il mort après sa vie ? absurdité ; pendant sa vie ? absurdité. Donc Socrate n'est pas mort !...) Cette dialectique ingénieuse est pour disculper la mort, hélas ! et, à l'égard de cette funeste aventure, nous en sommes là qu'un joli raisonnement nous donne un secours précieux : le moindre secours, au surplus, nous est bon comme, à des enfans qui pleurent, des paroles encourageantes. Cette dialectique, de belles phrases, qui ont la transparence et le son des pures idées, sont destinées à la rendre mieux persuasive : « Accusez-vous le sommeil de la fatigue qui vous accable si vous ne lui cédez point? » Et un jour viendra « où la vie assagie s'en ira silencieusement à son heure, sachant son terme atteint, comme elle se retire silencieusement chaque soir, sachant sa tâche faite. » Ce jour, comment viendra-t-il? C'est « la science » qui l'amènera.

La science ! dit M. Maeterlinck. En effet, il consultera les savans : nous le verrons. Pourtant, à la manière des mystiques, il réalise les emblèmes des mots ; il sépare la Vie et la Mort et traite chacune d'elles comme une personne morale. Il est, je le disais, mystique et positiviste, l'un et l'autre ensemble. Voilà le caractère de son esprit, l'originalité, la singularité de sa philosophie.

La science expliquera donc la mort. Ce fut déjà l'espérance de Lucrèce. Il y a cette analogie entre le poème *De la nature* et le traité de *La mort*. Ces deux poètes philosophes nous veulent délivrer de nos terreurs, tous deux en nous montrant la réalité. Lucrèce, pour nous apaiser, possède (il le croit) une science complète : la cosmologie d'Épicure ; tandis que M. Maeterlinck annonce (et ne dit pas qu'on la possède encore) la science décisive. A leur première différence, ajoutons la seconde : Lucrèce est matérialiste et nous promet l'anéantissement final ; tandis que M. Maeterlinck est spiritualiste. Nous l'en féliciterons ; notons aussi que sa tâche sera plus difficile.

Non seulement il est spiritualiste ; mais à peine a-t-il soin d'écarter l'hypothèse matérialiste : il la considère évidemment comme non avenue. Non seulement il est spiritualiste, — et, s'il substituait l'esprit, substance unique, à la matière, substance unique, le changement serait de petite conséquence ; — mais il est dualiste et admet deux substances, la matière et l'esprit, le corps et l'âme.

Alors, il nous refuse l'anéantissement. Il le regrette : le néant, n'étant rien, ne serait pas redoutable. Mais, pour jeter au néant une chose, il faudrait concevoir le néant : et, si le néant existe, il n'est plus le néant. Ce positiviste raisonne à la façon des métaphysiciens : son argument, saint Anselme ne l'eut-il pas aimé ?

A vrai dire, quand nous parlons de notre anéantissement, il s'agit de notre individualité qui se décomposerait ; et Lucrèce ne demandait pas davantage. Or, qu'est-ce que notre individualité? L'œuvre de notre mémoire : de notre qualité la plus fragile. Le *moi* n'est, en somme, presque rien : dans la durée, un bref accident. Et voici bien le ridicule : nous n'avons souci que de lui, que de cette « infirmité de notre conscience actuelle ; » nous exigeons que *ce moi*, qui n'est quasi rien, nous accompagne dans l'éternité ! Si nous étions moins fols, M. Maeterlinck nous détournerait d'une telle prétention. Il nous engagerait à nous dire : — Avec la mort, « une autre vie commence, dont les bonheurs ou les malheurs passeront par-dessus ma tête sans effleurer de leurs ailes nouvelles ce que je me sens être aujourd'hui. » Seulement, nous réclamons la persistance de notre individualité.

Nous la réclamons avec un tel acharnement qu'avant de nous la dénier M. Maeterlinck va consulter la science.

Il y a, en fait de savans, les théosophes et leur doctrine de la réincarnation, qui a de l'envergure. Mais, le travail des théosophes, on l'a examiné de près : on l'a vu tout plein de fraudes évidentes et souvent grossières. Renonçons aux théosophes.

Puis il y a, en fait de savans, les spirites et néo-spirites. M. Maeterlinck est touché de la précaution qu'ils mettent dans leurs expériences. Il ne conteste pas la part immense de rude mystification qui orna les débuts de leurs recherches. Du moins montre-t-il que plusieurs d'entre eux, fort honnêtes, procèdent bien, écartent les principaux risques d'imposture et enfin suivent les bonnes règles de la science. Mais, avec tout cela, quels renseignemens leur devons-nous ?

Ils réussissent à évoquer les défunts. Oui !... Soyons prudens : tout se passe à peu près comme s'ils réussissaient à évoquer les défunts. Et voici les défunts, invisibles, presens tout de même. On les interroge. Ils ne sont pas timides ou dédaigneux. Ils parlent volontiers. Que disent-ils? Oh ! peu de chose ; avec beaucoup de mots, très peu de chose. La grande affaire, c'est, pour eux, qu'on les veuille bien reconnaître et qu'on ne doute pas de leur identité. Ils racontent des souvenirs de l'ancien temps. Ils vous disent : — Tu te rappelles, n'est-ce pas ?... Et ils vous citent des anecdotes, menues et démonstratives. Et

ils bavardent. Vous les interrogez sur la vie qu'ils mènent là-bas : et, aussitôt, ils n'ont plus rien à vous dire ; ils s'en vont, et il n'y a plus personne.

Le docteur Hodgson, l'un des maîtres du spiritisme en Amérique, avait, de son vivant, promis de revenir, après sa mort, et de tout révéler : alors on connaîtrait la vie d'outre-tombe par lui comme, par les voyageurs, les pays lointains. Il revint, huit jours après sa mort. Et, par l'intermédiaire de Mme Piper (son ancien médium), il dit à William James : — « Te rappelles-tu, William, qu'étant à la campagne, chez un tel, nous avons, avec les enfans, joué à tels et tels jeux ? — En effet, Hodgson, je me rappelle, répondait William James. — Bonne preuve, n'est-ce pas, William? — Excellente, Hodgson!... » Et la causerie continua, très abondante et insignifiante. William James, rompant les chiens, demanda : — « Hodgson, qu'as-tu à nous dire au sujet de l'autre vie?... » Hodgson répondit : — « Ce n'est pas une vague fantaisie, c'est une réalité... » Bon ; mais enfin... « Vivez-vous comme nous, Hodgson?... » Et lui : — « Plaît-il?... » Était-il un peu dur d'oreille, désormais ? On répéta : — « Hodgson, vivez-vous comme nous? » Il se taisait... « Avez-vous des vêtemens, des maisons? » Comme on le pressait de répondre, il bégaya : — « Oui, oui, des maisons ; mais pas de vêtemens. Non, c'est absurde !... » Il ajouta : — « Attendez un moment, il faut que je m'en aille. — Mais tu reviendras? — Oui. » Et, comme on dit, pas si bête ! il ne revint pas. Un autre esprit, nommé Rector, l'excusa : Hodgson était allé reprendre haleine. Je crois qu'il la reprend encore.

Avant d'examiner davantage la théorie des spirites, notons, — il en est temps ! — ce qu'ont de désolant ces dialogues, ce qu'ils ont de médiocre et d'absurde, ce qu'ils ont (à mon gré) de risible et, comme on n'a pas trop envie de rire à propos de ces augustes mystères d'outre-tombe, ce qu'ils ont (à mon gré) de révoltant. Ce pauvre docteur Hodgson, qui se sauve dès qu'il est au bout de ses papotages, fait pitié. M. Maurice Maeterlinck, si indulgent pourtant aux spirites, s'impatiente. Ces esprits, « pourquoi s'en reviennent-ils les mains et les paroles vides ? Est-ce là ce qu'on trouve quand on baigne à même l'infini ?... S'il en est ainsi, qu'ils le disent !... » Ils ne disent rien du tout. Leur babil ne vaut pas « la solitude glacée du néant. » Tout se passe (gardons cette scientifique prudence) comme si, ce que disent les esprits, l'indispensable médium l'inventait ; car ils racontent les petits faits d'ici-bas, non l'autre vie : ce qu'ils racontent, le médium le sait d'avance

Pas du tout! répliquent les défenseurs des spirites : le médium ne le sait pas. Mme Piper n'était pas au courant des souvenirs qu'avaient ensemble William James et le docteur Hodgson. Puisqu'on l'affirme, soyons-en sûrs! Mais, sans mettre en doute la bonne foi du médium et la sincérité indiscutable des expérimentateurs, observons avec M. Maurice Maeterlinck que les révélations de Mme Piper, touchant le docteur Hodgson, s'expliqueraient le mieux du monde, sans nulle intervention de feu Hodgson, par les phénomènes de la télépathie : Mme Piper ne lisait-elle pas, à distance, la pensée de William James?...

Or, les phénomènes de la télépathie, dont l'étude est commencée à peine, ont beaucoup d'intérêt : et ils renouvelleront peut-être la psychologie. D'ailleurs je n'en sais rien. Mais ils n'ont rien à faire avec la théorie des revenans et ils ne nous renseignent aucunement sur la vie d'outre-tombe.

En définitive, accordons à M. Maeterlinck qu'on aurait tort de rejeter, dès à présent, le spiritisme, une science qui prélude, « science née d'hier et qui cherche à tâtons ses outils, ses sentiers, ses méthodes et son but dans une nuit plus obscure que celle de la terre... » ; et « ce n'est pas en trente ans que se bâtit le pont le plus hardi qu'on ait entrepris de jeter sur le fleuve de la mort. » Certes!... Mais aussi, les conclusions hâtives des spirites, ne les adoptons pas ; et n'allons pas changer notre idée de la mort pour une science si petite encore et misérable.

M. Maeterlinck lui-même ne le fait pas. Le spiritisme, qui l'a tenté, l'a déçu. Il ne lui marque pas de rancune ; seulement, il se passe de lui. Que reste-t-il donc à M. Maeterlinck? Le spiritisme était, appliqué au problème de la mort, la méthode expérimentale. Ainsi, la méthode expérimentale, quant à présent, n'a rien donné. Il reste la méditation.

Il reste la philosophie. Mais, si nous mettons notre espoir dans la philosophie, c'est que nous comptons sur le valable effort de la raison. Or, M. Maeterlinck n'est pas un rationaliste. Il y a, dans toute son œuvre, et notamment au cours de ce traité de *La mort*, les plus vives négations du rationalisme. L'auteur de *La mort* signale, à plusieurs reprises, l'infirmité de notre intelligence : il affirme l'inconnaissable, non seulement de l'inconnu, mais de l'inconnaissable, et il nous conseille d'acquérir peu à peu l'habitude de ne rien comprendre.

N'est-ce pas, d'un autre style, le commandement horrible de Pascal : « Abêtissez-vous! » et n'est-ce pas, aux fins de nier les puissances de la dialectique, la même dialectique?

Mais Pascal, ayant dénigré la raison, en recourt plus à elle. Voire,

il répond à qui attendait qu'il donnât des preuves de la religion : « Qui blâmerait les chrétiens de ne pouvoir rendre raison de leur créance ? Ils déclarent, en l'exposant au monde, que c'est une sottise, *stultitiam ;* et puis, vous vous plaignez qu'ils ne la prouvent pas ? S'ils la prouvaient, ils ne tiendraient pas parole : c'est en manquant de preuves qu'ils ne manquent pas de sens ! » Au contraire, M. Maeterlinck reproche à la religion de ne pas apporter « une preuve devant laquelle puisse s'incliner une intelligence de bonne foi. » Il continue donc à la raison, qu'il a méprisée, sa confiance ?...

Oui. Mais il a vu la contradiction. Je crois qu'il n'en a pas souffert extrêmement : car il est mystique, s'il est positiviste ; et le mysticisme triomphe au paradoxe de réunir les contradictoires. Cependant, il atténue ou, si l'on peut ainsi parler, il adoucit la contradiction, comme ceci. La raison ne découvre pas la vérité : elle découvre l'erreur. Elle ne nous dit pas où est la vérité : elle nous dit où la vérité n'est pas. Et ainsi la raison, de même que l'expérience, ne nous livre pas le secret de la mort. Elle ne parvient pas à composer le théorème de la mort : elle suffit pourtant, aux yeux de M. Maurice Maeterlinck, à formuler les principes suivans, qui sont la conclusion de sa rêverie.

L'anéantissement total n'est pas admissible ; la survivance de notre conscience actuelle est aussi impossible que le néant. Alors, nous n'avons plus à examiner que deux solutions : la survivance dénuée de toute espèce de conscience ; et n'est-ce pas l'anéantissement ? donc nous écartons cette hypothèse ; — ou bien la survivance avec une conscience différente de celle qui est aujourd'hui la nôtre.

Voilà précisément l'hypothèse à laquelle nous invite l'auteur de *La mort*. Une conscience tout autre : qu'est-ce à dire ? Nous sommes du momentané, du limité, du fini. La conscience qui, après la mort, sera la nôtre est « la conscience de l'infini. »

Mais Pascal a écrit : « Le peu que nous avons d'être nous cache la vue de l'infini. » Et M. Maeterlinck, ici, ne dément pas l'auteur des *Pensées ;* il écrit : « Nous ne pouvons nous faire la moindre idée de la conscience de l'infini. » Alors, à quoi nous sert cette hypothèse ? M. Maeterlinck s'est promis de nous tranquilliser : le fait-il ?... Du moins, il y tâche.

Il considère que l'infini « ne saurait nous vouloir du mal. » Et pourquoi ? C'est que, l'infini étant le tout, il faut que nous appartenions à l'infini ; de sorte que, s'il nous tourmentait, l'infini tourmenterait « quelque chose qu'il ne peut arracher de soi. » Il se tourmenterait : et cela n'est point concevable. M. Maeterlinck demeure fidèle à

sa doctrine : la raison ne lui enseigne pas ce que fera de nous l'infini, mais elle l'avertit de ce que l'infini ne fera pas. Il dit encore : « Il est impossible d'imaginer une mauvaise volonté dans une volonté qui ne laisse autour d'elle aucun point qu'elle n'occupe tout entier. » Il nous accorde, en fin de compte, cette assurance.

Ce livre est beau. Il l'est par le sujet qu'il traite, et qu'il traite dignement, avec une parfaite loyauté de pensée, avec un simple et pur amour des idées. L'auteur est un homme que les idées contentent et qui ne leur demande qu'à les contempler. Il ne les habille pas de faux ornemens ; et il a soin de ne les point lancer dans des aventures où, parfois, on les compromet.

Ce livre est beau, à propos duquel on vient souvent à citer Platon, saint Anselme et Pascal. Maintes pages de *La mort* éveillent en nous le souvenir du *Phédon ;* et quelques-unes, celui du *Protagoras*. Les disciples de Socrate et aussi les délicats sophistes avaient de ces causeries, un peu lentes, prudentes et ingénieuses, qui semblent un jeu libre et aisé de l'esprit et qui vont habilement à leurs conséquences. Disciples de Socrate et sophistes ont presque le même langage ; et ils mêlent aux vérités souveraines les roueries secourables de la dialectique, ordonnant avec élégance le chœur gracieux des idées. Les chapitres où M. Maeterlinck épilogue sur l'infini, lequel ne peut être méchant et se châtier en quelque portion de lui-même, sont à peu près de cette qualité noble et fine. Et, par endroits, le subtil raisonnement rappelle (je l'indiquais) la manière de saint Anselme : il est du genre ontologique. Il n'aboutit pas à une démonstration tout à fait convaincante, pour le profane ; mais il serait plutôt un hommage que rend, à la certitude qu'il possède et qu'il aime, le dialecticien. Quand saint Anselme pose les prémisses de son argument célèbre, il ne doute pas du Dieu qui apparaît à la conclusion. Et M. Maeterlinck, avant de traiter à sa guise la notion de l'infini, savait qu'il l'inclinerait à la douceur.

Ce livre est beau, par l'évidente certitude qu'il contient et qui se devine déjà dans l'hésitation préliminaire, avant de s'épanouir. Quelle sérénité magnifique ! A nul instant l'auteur n'est inquiet. Cependant, jusqu'à la fin du livre, il tempère de maintes réserves son affirmation. Mais il n'a pas de doute, quant à lui : on le sent merveilleusement tranquille ; et jamais la phrase ne tremble.

C'est la beauté de ce livre ; et c'en est aussi l'étrangeté presque insolente : il parle de la mort et ne frémit pas !...

Pascal frémit. Qu'on veuille comparer au *Phédon* les *Pensées :* voilà, très exactement, la différence que je trouve entre l'idée de la mort telle que l'a élaborée M. Maurice Maeterlinck et l'idée de la mort telle qu'à mon avis elle est dans nos âmes, non païennes et philosophes, mais chrétiennes et vivantes.

Cela me gêne, lorsque je lis — et l'admire — le traité de *La mort :* il n'a pas l'air écrit pour moi ; et je dis pour moi comme pour un autre lecteur de ce temps. Il a l'air écrit avant les siècles de la pensée et de la vie chrétiennes. Sauf les chapitres où l'auteur étudie les doctrines des théosophes et spirites, l'ouvrage aurait assez bien l'aspect d'un poème antique, mis en notre langue avec talent.

Or, cet ouvrage est, comme eût dit Pascal, de l'ordre « consolatif. » Mais il ne console pas notre idée de la mort : il console une idée de la mort, ancienne et antérieure à la nôtre.

M. Maeterlinck note que l'idée de la mort ne se transforme pas vite, et qu'elle dure, dans les âmes, obstinément la même, quand la philosophie générale subit les plus violentes tribulations. « Un homme d'un autre siècle, revenant parmi nous (remarque-t-il), ne reconnaîtrait pas sans peine, au fond d'une âme d'aujourd'hui, l'image de ses dieux, de son devoir, de son amour ou de son univers ; mais la figure de la mort, quand tout est changé autour d'elle et que même ce qui la compose et dont elle dépend s'est évanoui, il la trouverait presque intacte, telle qu'elle fut ébauchée par nos pères, il y a des centaines... » M. Maeterlinck ajoute : « voire des milliers d'années... » Des milliers d'années, non ; des centaines, oui. Et, l'idée de la mort, — qu'on en soit, ou non, satisfait, — c'est le christianisme qui l'a modifiée : c'est du christianisme que nous la tenons et que la tiennent, quitte à la dénaturer par ailleurs, ceux de nos contemporains qui protestent contre le dogme de l'Église.

Que l'idée de la mort n'ait pas changé, depuis des siècles, voilà un fait. Il est assez remarquable, et singulier même, pour qu'on veuille en chercher les causes. M. Maeterlinck l'attribue à une sorte de pusillanime paresse de notre intelligence : nous avons peur de la mort et n'osons pas penser à elle ; ainsi notre intelligence, si hardie aux abords des problèmes les plus divers, ne touche pas à l'idée de la mort. Cette interprétation d'un fait exactement constaté, je ne la crois pas juste. S'il est vrai qu'un chacun, dans le privé, se plaise à éconduire le plus angoissant des problèmes, peut-on dire que la philosophie et la science l'aient omis ? Ne faudrait-il pas dire plutôt que la philosophie et la science tout entières, et dans toutes leurs démarches variées, tendent à

la solution de ce problème? La philosophie est la méditation de la mort, et la science en est l'étude méthodique.

Seulement, la philosophie et la science n'ont rien trouvé qui ait changé notre idée de la mort. Voilà encore un fait. La philosophie à laquelle aboutit M. Maeterlinck est une espèce de combinaison platonicienne et qui ne doit absolument rien à des systèmes plus récens. Et la science? M. Maeterlinck avait mis un peu d'espoir dans les expériences des spirites : puis il a dû renoncer à les suivre. Pourquoi donc s'étonne-t-il de nous voir attachés à une ancienne idée de la mort?

Cette ancienne idée de la mort est de qualité religieuse. Or, Pascal a établi décidément que la philosophie et la science sont d'une autre nature que la religion, ne dépendent pas de la religion et que la religion ne dépend pas d'elles. Ni la science ni la philosophie n'ont organisé une idéologie, et ne l'organiseront, une idéologie qu'on doive substituer à la croyance. Elles bâtissent à côté de la religion : mais elles ne bâtissent pas sur le terrain déblayé de la religion.

M. Maeterlinck se proposait pourtant, — et ce fut sa visée principale, — de substituer à l'idée religieuse de la mort une idée scientifique... il y renonce... et puis une idée philosophique de la mort. Il supprimait l'idée religieuse et remontait plus haut dans l'histoire de la pensée humaine, jusqu'à la pensée antique.

Supprimer l'idée religieuse de la mort? Il y échoue deux fois : en logique, et puis en réalité.

Son argument, je le rappelle : la religion ne nous apporte pas une preuve. Mais la réplique de Pascal : — la religion n'a pas à donner de preuve : ou bien elle serait une philosophie, et non pas une religion, — cette réplique de Pascal, où est enfermée l'essence même du principe religieux, la considère-t-il comme non avenue? Il ne la discute pas; et il chante victoire beaucoup trop vite.

En second lieu, cette formule selon laquelle la religion ne donne pas sa preuve, que vaut-elle? Peu de chose. La religion, premièrement, s'appuie sur des témoignages : ce sont les évangiles. Ces témoignages constituent, — bonne ou mauvaise, — la preuve : et non pas il ne le faut pas la preuve philosophique, mais il le faut la preuve historique. Que valent ces témoignages?

Ou je me trompe, ou la question n'est point ailleurs : elle est là. Et la question religieuse est une question d'histoire, une question d'exégèse historique. Or, nous vivons sous l'impression, — je ne veux pas d'un mot moins vague, — sous l'impression de l'exégèse renanienne. Nous en avons reçu l'influence et nous la conservons, même après que

l'exégèse renanienne a montré, sur tant de points, son extrême légèreté. C'est là, peut-être, la plus remarquable et périlleuse bizarrerie de notre époque. Les théories fort brillantes qui ont flori au sujet des épopées grecques, germaniques et françaises vers le temps où l'exégèse renanienne se répandait, nos érudits les ont réformées; et personne, aujourd'hui, ne croit plus à la production populaire et spontanée des épopées. Mais, pour ce qui est du texte évangélique, nous demeurons touchés de la frivole exégèse renanienne. Et, cependant, le texte évangélique, dit Pascal et disons-le, engage notre tout!...

La question n'est pas résolue. M. Maeterlinck a eu tort de la considérer comme résolue, dans ce livre où il prétendait substituer à l'idée religieuse une idée de philosophie antique. Il fallait d'abord supprimer l'idée religieuse : on ne la supprime pas en un tournemain.

L'eût-on supprimée logiquement, par l'objection de la preuve qui manque, on ne la supprimait pas en réalité : elle subsiste dans les âmes. Et ce livre consolatif devait, pour être persuasif, prendre nos âmes telles que sont nos âmes, fussent-elles déraisonnables.

Ce livre de philosophie, qui nous charme par sa beauté sereine, a le défaut de ne pas nous émouvoir. C'est que notre idée de la mort n'est pas philosophique. « Nous mourons seuls ! » s'écriait Pascal; et il nous avertissait de ne nous attendre qu'à nous. Mais, en un autre sens, nous ne mourons pas seuls. Et, s'il est un de nos épisodes qui soit accompagné de tous nos entours, de toute notre vie et de toute la pensée de notre lignée, c'est bien la mort. Pour nous aider à en subir l'événement, y a-t-il un autre sentiment que celui de la lignée où nous trouvons notre place d'éternité, la lignée de nos morts? Il faut passer, du point vivant, à la série morte, où il nous semble nécessaire, avant tout, de n'être pas dépaysés. Et je crois que voilà, en quelques mots un peu obscurs, et obscurs de même que leur objet, pourquoi nous n'avons guère d'entrain ni d'audace à innover, touchant la mort.

Le traité de *La mort* est une belle méditation de glaciale solitude, relativement à l'heure où la solitude de la pensée nous laisserait le plus amèrement désemparés.

André Beaunier.

REVUE SCIENTIFIQUE

LA SCIENCE ET LA DÉCOUVERTE DES PÔLES

La découverte triomphale du pôle Sud par Roald Amundsen, qui est comme le couronnement des cinq siècles d'efforts que l'humanité a dépensés pour la conquête des pôles, comme aussi la mort héroïque et navrante du capitaine Scott et de ses compagnons, ont remis sur le tapis métaphorique de l'actualité toutes les questions qui se rattachent aux régions polaires. Le moment paraît venu de dresser le bilan des exploits magnifiques qui ont été réalisés depuis quelque temps dans ce domaine, d'en dégager les tendances, l'importance scientifique et l'utilité. Rien ne saurait mieux nous faire admirer ce que peut l'intelligence humaine lorsqu'elle est servie par une volonté audacieuse et des muscles d'acier.

Mais tout d'abord, qu'est-ce que les pôles? Le Dictionnaire de l'Académie, dans sa dernière édition, nous apprend que « les pôles sont les extrémités de l'axe *immobile* du globe terrestre. » Voilà un article du Dictionnaire qui aura besoin d'un sérieux remaniement lorsque les temps seront révolus où le travail de revision aura amené les académiciens à la lettre P. Que dire en effet de l'« immobilité » d'un objet qui se déplace autour du Soleil avec une vitesse de plus de 100 000 kilomètres à l'heure? Et nous ne parlons même pas de la vitesse supplémentaire que lui donne la translation rapide du Soleil dans l'espace. Ce que le Dictionnaire a voulu dire sans doute, c'est que l'axe de rotation de la Terre est immobile par rapport à l'ensemble du globe. Mais cela même n'est pas tout à fait exact, comme nous le verrons tout à l'heure, et la définition rigoureuse devrait être à peu près ceci : les pôles sont

les deux points où l'axe *instantané* de rotation du globe coupe la surface terrestre.

Il n'y a pas encore bien longtemps, — car qu'est-ce que quelques siècles dans la vie d'une planète? — on s'imaginait que l'axe terrestre était un objet réel sur lequel la terre était montée, à peu près comme le sont, sur la manivelle qui les fait marcher, les rôtissoires dans lesquelles les petits épiciers de Montrouge,... et d'ailleurs, torréfient leur café. L'aspect étrange que devait avoir la Terre au point où la traversait ce « grand essieu » a fait travailler jadis bien des imaginations, et nous trouvons encore des traces de cette préoccupation dans Cyrano de Bergerac. Depuis que l'on sait que l'axe de la Terre n'est qu'une ligne idéale et immatérielle, les pôles n'ont pas perdu pour cela de leur attrait scientifique, le lieu qu'ils marquent n'en est pas moins plein de singularités. Au pôle, par exemple, il n'y a pas d'heure, ou plutôt il est midi toute la journée, puisque tous les méridiens convergent en ce point et, de quelque côté qu'il soit, le Soleil est toujours au méridien. Aussi la difficulté de régler leur montre a dû être une des plus remarquables qu'aient rencontrées ceux qui ont atteint les pôles. Autre chose et qui provient de la même cause : il n'y a pas là-bas de points cardinaux. Dans toutes les directions, Amundsen ne voyait que le septentrion, et s'il a eu le loisir de s'abandonner en un tel lieu aux réminiscences, il a pu s'écrier en toute vérité, et de quelque côté qu'il regardât le ciel : « C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière. »

Mais ce sont là de petites curiosités, qu'il n'était point besoin d'aller vérifier par des explorations périlleuses, car n'importe quel astronome eût pu les annoncer à coup sûr du fond de son cabinet. Aussi bien sont-ce d'autres problèmes, et moins faciles à résoudre au coin du feu, qui ont stimulé l'audace des explorateurs polaires, et leur ont permis de faire œuvre utile pour la science.

*
* *

L'ORIGINE ET LES PREMIÈRES PHASES DES EXPLORATIONS POLAIRES

L'histoire des expéditions polaires nous enseigne que, par un contraste étrange, elles ont reçu d'abord leur impulsion uniquement de considérations politiques et commerciales, tandis que si on envisage leurs résultats, d'ailleurs si importans pour le savoir, il n'est sans doute guère d'entreprises qui aient été aussi peu fructueuses qu'elles, au point de vue strictement utilitaire et pratique.

Mais avant de jeter un coup d'œil d'ensemble sur cette histoire, on

nous permettra, pour la clarté de l'exposé, de rappeler quelques données indispensables sur la situation exacte et les abords des régions polaires.

La première chose qui frappe l'attention lorsqu'on examine la carte d'ensemble de la Terre est la prédominance des masses continentales dans l'hémisphère Nord et la haute latitude jusqu'à laquelle elles s'avancent dans cet hémisphère. Au contraire, dans l'hémisphère austral, les continens s'achèvent non loin de l'équateur en pointes effilées qui vont se perdre dans la masse énorme de l'Océan antarctique. Le continent africain, à son extrémité la plus méridionale, n'est qu'à 35 degrés à peine de l'équateur (c'est-à-dire un peu plus du tiers de la distance qui sépare celui-ci du pôle). C'est à peu près la latitude qu'a dans l'autre hémisphère le Sud-Algérien. La Tasmanie, qui peut être regardée comme le prolongement le plus méridional de l'ancien continent, ne s'avance qu'à moins de 44 degrés de l'équateur (moins de la moitié de la distance de l'équateur au pôle, qui est, comme on sait, divisée en 90 degrés). Dans l'hémisphère Nord, Paris est déjà à une latitude de plusieurs degrés supérieure à celle-ci. L'Amérique du Sud enfin, qui de beaucoup a les prolongemens les plus méridionaux, s'avance, au cap Horn, jusqu'au 56e degré de latitude. Cela correspond à la latitude boréale d'Édimbourg et de Copenhague et est très inférieur à celle de Saint-Pétersbourg et d'une très grande partie de l'Amérique du Nord, de l'Europe et de l'Asie. Celle-ci en effet s'avance en Sibérie jusqu'à plus de 75 degrés vers le Nord.

Habitant des terres beaucoup plus voisines du pôle arctique que de l'autre, il était naturel que les hommes civilisés se préoccupassent davantage, et pendant longtemps, du premier que du second. C'est ce qui est arrivé, et nous voyons, dès le VIIIe siècle, les découvertes se succéder dans la calotte polaire arctique, tandis qu'on ne sut rien et ne chercha à rien savoir avant le XIXe siècle de ce qu'il y avait à l'autre extrémité du monde.

Dès le VIIIe siècle en effet, les navigateurs normands se lancèrent bravement vers le Nord, loin des côtes que les marins des autres nations ne pouvaient se résoudre à quitter, et découvrirent l'Islande, puis le Groenland. Ils y découvrirent aussi les banquises, dont nous examinerons dans le cours de cette étude la curieuse formation et la nature, et une vieille chronique normande du XIIIe siècle signalée par Nansen, le *Kongespiel* (*le Miroir des Rois*), renferme déjà une description fort exacte des splendides horreurs de l'immense nappe glacée du Nord.

Mais il faut arriver au XIXe siècle pour trouver les premières expé-

ditions arctiques organisées systématiquement en vue d'un but bien déterminé : les grandes nations maritimes cherchaient alors avec ardeur de nouvelles routes commerciales vers les Indes et l'Extrême-Orient, et on sait que c'est précisément cette recherche qui amena, contre toute attente, la découverte de l'Amérique par Colomb. Le même objectif devait avoir pour résultat les premières explorations du bassin polaire. On croyait en effet, sur la foi de vieilles cartes inexactes, qu'il serait assez aisé de parvenir avec des vaisseaux d'Europe en Extrême-Orient, en contournant par le Nord soit l'Asie, soit l'Amérique. En 1546, et dans l'intention de découvrir une route commerciale qui, par le Nord-Est, c'est-à-dire par-dessus l'Asie, allât aux Indes, et restât inconnue des nations rivales de l'Angleterre, le roi Henri VIII confia une mission à Sébastien Cabot. Celui-ci, qui avait acquis une grande renommée en découvrant quelques années avant la côte du Labrador, ne dirigea point lui-même l'expédition qu'il organisa et la confia à Willoughby.

C'est ainsi que fut cherché pour la première fois le célèbre passage du Nord-Est, qui ne devait être découvert définitivement que de nos jours par Nordenskjold. Willoughby échoua d'ailleurs lamentablement dans sa tentative et périt en Laponie.

Trente ans après, une nouvelle tentative, cette fois par le Nord-Ouest, est faite sur l'ordre de la reine Élisabeth par Martin Frobisher qui découvre l'entrée de la mer de Baffin. Le passage du Nord-Ouest ne devait être, lui aussi, découvert qu'il y a quelques années par Amundsen, dont c'est le premier titre de gloire et non le moindre.

Il est assez remarquable, on le constate immédiatement sur les cartes, que le passage du Nord-Est et celui du Nord-Ouest ont à peu près la même longueur pour un navigateur partant d'Europe. Le détroit de Behring, qui sépare l'Asie de l'Amérique et auquel aboutissent les deux passages, est en effet à peu près à 180° de longitude des côtes de la Norvège, c'est-à-dire qu'il est à peu près à l'autre extrémité d'un diamètre passant par le pôle et qui part de ce pays. A droite de ce diamètre, nous trouvons, en partant d'Europe, d'abord l'archipel du Spitzberg, puis ceux de la Nouvelle-Zemble et de la Terre François-Joseph, puis l'immense côte septentrionale de la Sibérie. A droite au contraire, et leur faisant face, nous trouvons d'abord la masse énorme du Groenland, puis, séparé de lui par ce vaste défilé marin, qui s'appelle successivement en allant vers le Nord : détroit de Davis, baie de Baffin et détroit de Smith, nous trouvons le vaste archipel qui s'étend au Nord de l'Amérique, dédale désolé d'îles et de

détroits, dont chacun a ses héros et ses martyrs, et nous arrivons enfin à la côte Nord de l'Alaska qui, en face du Kamtchatka sibérien, borne le détroit de Behring.

On voudra bien nous pardonner dans sa sécheresse cette brève nomenclature : mais elle est indispensable pour comprendre à peu près les routes variées qu'ont employées ou recherchées dans leurs tentatives les explorateurs arctiques.

En 1594, au service de la Hollande qui veut elle aussi avoir par le Nord sa route commerciale vers les Indes, comme sa grande rivale britannique, Barentz reprend la tentative de Willoughby, découvre la Nouvelle-Zemble, puis le Spitzberg, mais finit par mourir misérablement.

Le match (si on veut bien me permettre ce vocable anglo-saxon) le match anglo-hollandais continue avec Hudson. Celui-ci, en 1607, a l'idée magnifiquement audacieuse qu'au lieu de chercher le détroit qui sépare l'Amérique de l'Asie en contournant l'un ou l'autre de ces continens, il serait plus simple d'y aller directement par le pôle. Il pique droit au Nord, atteint 81° de latitude dans la région du Spitzberg, et peu après découvre au Nord de l'Amérique le détroit qui porte son nom et sépare l'archipel arctique du Labrador, ce prolongement énorme du Canada au Nord-Est. Hudson, comme la plupart de ses prédécesseurs, et beaucoup de ceux qui l'ont imité, meurt loin de sa patrie, assassiné, dit-on, par son équipage révolté.

Avec Baffin, autre marin anglais qui, en 1616, parcourt la mer qui porte son nom et découvre le détroit de Smith, se termine ce que j'appellerai la « période commerciale » des expéditions polaires.

Des préoccupations utilitaires, des rivalités politiques et commerciales, et surtout la recherche d'une route vers les Indes avaient été jusque-là le ressort exclusif des efforts réalisés. Et pourtant, si on met à part la découverte faite par Hudson, dans les mers de l'archipel nord-américain et près du Spitzberg, d'un grand nombre de baleines et de morses, découverte qui amena dans ces parages, aux XVIIe et XVIIIe siècles, les pêcheurs, surtout les Hollandais, par centaine de milliers ; si l'on fait, dis-je, cette exception, il faut reconnaître que les explorations polaires n'avaient eu jusque-là aucun résultat commercialement « utile » et qu'en particulier elles avaient complètement failli à leur objet principal.

Là sans doute est la cause du temps d'arrêt que, pendant deux siècles et jusqu'au premier tiers du XIXe, subit l'exploration des régions arctiques.

Comme l'a remarqué fort judicieusement M. Puiseux, la renaissance des expéditions arctiques vers 1820 est due, sans doute, aux études relatives au magnétisme terrestre qui sont alors remises en honneur par deux grands Allemands, Gauss et Humboldt. On commence dès lors à se rendre compte que ces expéditions, si elles sont peu fructueuses pour la bourse de ceux qui les entreprennent, peuvent avoir un grand intérêt pour la science.

Mais, avant d'aborder cette phase décisive et triomphale du problème polaire, je crois indispensable d'exposer brièvement à mes lecteurs ce qu'est le magnétisme terrestre, ce que sont ces pôles magnétiques dont la découverte a suscité presque autant d'efforts que celle des pôles géographiques de la planète, et je voudrais leur indiquer aussi combien est simple en théorie et difficile en pratique la solution d'une question qui fut bruyamment discutée naguère, lors de la controverse épique du commodore Peary et de Tartarin-Cook, et qui est d'une importance capitale pour les explorateurs : comment peut-on savoir si on est au pôle ou bien à quelle distance on s'en trouve ?

*
* *

L'AIMANT TERRESTRE ET SES PÔLES

Si nous prenons une aiguille aimantée (que l'on peut obtenir facilement en frottant un léger barreau d'acier avec certains échantillons d'oxyde de fer naturel appelés *aimans naturels*) et que nous la suspendions librement par son centre de gravité à un fil de soie, à Paris par exemple, nous voyons que l'aiguille s'oriente *à peu près* du Nord au Sud, et d'autre part de telle façon qu'elle fait un angle notable avec l'horizontale et que son extrémité Nord pique vers le sol. Cet angle de l'aiguille avec l'horizon est ce qu'on appelle l'*inclinaison*, et prouve que le pôle magnétique hypothétique du globe se trouve sous la surface de la terre.

Nous pouvons, en suspendant l'aiguille, non plus par son centre de gravité, mais de telle sorte que son extrémité Nord soit plus légère que l'autre, l'amener à être horizontale. C'est ainsi que sont faites les petites boussoles que l'on trouve dans tous les bazars et qui tournent sur un pivot d'agate : la partie de la boussole qui se dirige vers le Sud est notablement plus lourde que l'autre, de façon à contre-balancer l'effet de la force magnétique de la terre qui tendait à incliner la seconde vers le sol. Une pareille boussole ne se dirige pas exactement suivant la direction Nord-Sud, mais fait avec cette direction, qui est celle du

méridien géographique, un certain angle qu'on appelle la *déclinaison* [1] qui à Paris est d'environ 15 degrés et telle que l'extrémité Nord de la boussole y est dirigée vers l'Ouest. Cela seul suffit à prouver que le pôle magnétique Nord de la terre ne coïncide pas avec le pôle géographique, mais se trouve à l'Ouest de celui-ci pour un observateur placé en France. Quant à l'inclinaison, elle est à Paris d'environ 65 degrés, c'est-à-dire qu'une aiguille aimantée librement suspendue y prend une direction beaucoup plus près de la verticale que de l'horizontale.

La boussole qui donne la direction du *méridien magnétique* ne permet donc à un voyageur de s'orienter à la surface de la terre qu'autant qu'il connaît la valeur de la *déclinaison* au lieu où il se trouve. Or celle-ci est extrêmement différente aux divers lieux du globe. Par exemple, tandis qu'elle est actuellement en France d'une quinzaine de degrés et occidentale, elle est presque nulle dans l'Est de l'Europe et orientale dans presque toute l'Asie (c'est-à-dire que l'extrémité Nord de la boussole y est tournée un peu vers l'Est). Dans l'Amérique du Nord elle est orientale à l'Ouest du pays, occidentale à l'Est, avec une ligne intermédiaire le long de laquelle la boussole est exactement dirigée du Sud au Nord.

Comme les navigateurs, les voyageurs de toutes sortes et les arpenteurs ne peuvent déterminer très fréquemment leur orientation par les observations astronomiques, soit à cause du mauvais état du ciel, soit à cause de la perte de temps que cela entraîne ou des instruments encombrans que cela exige ; comme par suite la boussole est devenue leur auxiliaire indispensable, il a fallu, pour qu'on pût s'en servir partout, déterminer en tous les lieux du globe la valeur de la déclinaison. Et c'est ainsi que l'établissement des cartes magnétiques a été depuis longtemps une des œuvres les plus immédiatement utiles de la science, et que, par ricochet, il eut une grande influence sur les explorations polaires, car la découverte du *pôle* magnétique, du point où convergent tous les méridiens magnétiques et où l'aimant suspendu par son centre de gravité est exactement vertical, avait une importance bien faite pour stimuler les efforts.

Malheureusement, le pôle magnétique est loin d'être un point fixe comme l'expérience l'a démontré. Lorsque John Ross le découvrit en 1833 dans l'archipel arctique américain, on avait pu prévoir d'avance

[1] C'est à Christophe Colomb que [illegible] l'honneur d'avoir découvert, lors de son glorieux voyage, la déclinaison magnétique, et des conditions avec la latitude.

qu'il se trouvait au Nord de l'Amérique d'après la direction des méridiens magnétiques), il était par environ 70° de latitude Nord (c'est-à-dire à plus de 2 000 kilomètres du pôle géographique) et 98° de longitude Ouest de Greenwich. Lorsque Amundsen le redécouvrit en 1905 il s'était déplacé de plusieurs dizaines de kilomètres. On pouvait le prévoir *a priori*, car on a remarqué depuis longtemps qu'en chaque lieu la *déclinaison* varie d'une façon continue d'une année à l'autre. Par suite, la direction des méridiens magnétiques change continuellement, et la situation du point de convergence de ces méridiens, qui est le pôle magnétique, doit faire de même. Il en résulte que l'établissement des cartes magnétiques ne fournit pas comme celle des cartes géographiques des documens très longtemps utilisables. Il faut les recommencer sans cesse, après en avoir redéterminé les élémens par des expéditions souvent pénibles, et auxquelles la Carnegie Institution des États-Unis consacre actuellement une bonne partie de ses immenses ressources.

Pour donner une idée de ces déplacemens séculaires de la déclinaison, rappelons seulement qu'à Paris elle était en 1580 de 10° à l'Est, en 1664 elle était nulle et en 1809 de 22° à l'Ouest. Cette variation paraît obéir à une périodicité d'environ deux mille ans sur la cause de laquelle on n'est pas encore très bien fixé.

Nous en reparlerons prochainement à propos d'autres variations singulières que présente la boussole, et qui lui donnent chaque jour une très légère oscillation parallèle au mouvement du soleil, et aussi à propos de ces frémissemens parfois très intenses qu'elle éprouve lorsqu'il y a des aurores boréales, et qui coïncident d'une manière étonnante avec les perturbations de la surface solaire. Nous dirons comment la science explique aujourd'hui cette sympathie mystérieuse qui lie, comme je ne sais par quel fil invisible, les mouvemens de nos aiguilles aimantées à ceux qui, à 150 millions de kilomètres de nous, bouleversent les nuages ardens de la photosphère. Nous dirons aussi de quelle manière on a découvert récemment que les cyclones de l'atmosphère solaire se comportent comme de gigantesques aimans et comment ils modifient la nature même de la lumière de l'astre radieux.

Pour aujourd'hui, il nous suffira d'avoir indiqué pourquoi l'étude du magnétisme terrestre est puissamment liée aux recherches des explorateurs polaires, et pourquoi ceux-ci y ont puisé de nouvelles sources d'enthousiasme.

* * *

COMMENT SAVOIR SI ON EST AU PÔLE

Quand l'explorateur a, en un lieu, déterminé astronomiquement la direction du méridien géographique, et qu'il en a déduit la déclinaison de sa boussole, celle-ci peut lui servir à s'orienter pendant longtemps lorsqu'il poursuit sa route. Mais elle ne lui fournit aucune indication sur le chemin parcouru, ni sur celui qui encore le sépare du but. Il n'y a pour cela qu'un moyen, c'est l'observation des astres.

Chacun sait que les étoiles paraissent fixées invariablement sur une sphère fictive qui fait un tour complet de la terre en vingt-quatre heures sidérales (lesquelles sont d'environ quatre minutes plus courtes que les vingt-quatre heures de temps solaire moyen utilisées dans la vie civile). Pour un observateur situé exactement à l'équateur, les étoiles décrivent durant la nuit des trajectoires exactement parallèles entre elles et perpendiculaires à l'horizon, c'est-à-dire verticales. Au pôle au contraire les étoiles ne se lèvent ni ne se couchent : elles décrivent autour du pôle céleste (tout près duquel se trouve dans notre hémisphère l'Étoile Polaire) des cercles parallèles à l'horizon, et chacune reste constamment à la même hauteur au-dessus de lui. Si l'on n'est pas au pôle, ces cercles sont inclinés sur l'horizon d'un certain angle dont chaque degré correspond à une distance du pôle égale à environ 111 kilomètres.

Cela résulte immédiatement de ce que les 90 degrés qui séparent le pôle de l'équateur sont égaux à la surface de la terre à 10 000 kilomètres. On sait en effet que le mètre a été défini par la Convention comme étant la dix-millionième partie du quart du méridien terrestre. A vrai dire, la valeur kilométrique du degré de latitude n'est pas rigoureusement la même près du pôle ou de l'équateur parce que la terre n'est pas sphérique rigoureusement, mais un peu aplatie. Cet aplatissement fait que le rayon polaire du globe est d'environ 22 kilomètres plus petit que le rayon équatorial (lequel égale 6 378 kilomètres) et il a pour effet qu'une différence d'un degré de latitude correspond à environ $110^{km},560$ à l'équateur, $111^{km},230$ sur le parallèle de Paris et $111^{km},700$ au pôle. Mais, dans la pratique, on a le moyen de tenir compte facilement de ces différences.

L'explorateur a donc à déterminer, pour savoir sa distance au pôle, l'inclinaison sur l'horizon de la trajectoire nocturne d'une étoile, que ses instruments portatifs, sextant ou théodolite, lui donnent facilement.

Cette solution idéale a été malheureusement impraticable pour les conquérans des deux pôles, pour Amundsen comme pour Peary. Ils ont dû choisir, en effet, pour y arriver, l'époque où la température y est la moins basse, en se laissant le temps d'effectuer leur retour avant que ne commence la terrible nuit polaire qui dure, comme on sait, six mois et succède à un jour de six mois. Le seul astre qu'ils aient pu observer a donc été le soleil. Or, au pôle, le soleil est toujours peu élevé sur l'horizon, et cela rend, comme nous allons voir, beaucoup plus difficiles et moins précises les observations à cause des curieux effets de la réfraction de notre atmosphère.

Chacun a remarqué, en observant un coucher de soleil du haut d'une colline, que près de l'horizon le disque héliaque paraît s'aplatir, et semble, avec les teintes orangées que lui donne le couchant, une gigantesque mandarine posée sous la cloche transparente du ciel. C'est que les rayons solaires traversent alors notre atmosphère sous sa plus grande épaisseur, et elle les dévie comme ferait une lentille de verre, de telle sorte que le soleil paraît plus haut qu'il n'est en réalité, cet effet étant naturellement plus prononcé pour le bord inférieur, d'où résulte l'apparence aplatie du disque. Résultat : le soleil se lève en réalité plus tôt et se couche plus tard qu'il ne ferait si la Terre n'avait pas d'atmosphère. La durée du jour s'en trouve allongée d'environ un quart d'heure en moyenne sous nos latitudes et bien plus encore quand on s'approche des pôles, car la trajectoire diurne du soleil y est bien plus oblique sur l'horizon. Et cela explique que, dans certaines circonstances atmosphériques où la réfraction, par suite de hautes pressions barométriques, était exceptionnellement forte, des baleiniers aient pu voir à la Nouvelle-Zemble le soleil se lever certaines années quinze jours plus tôt que d'autres.

La réfraction modifie donc de quantités *variables* et souvent très importantes la hauteur réelle du soleil sur l'horizon. C'est pourquoi les explorateurs polaires ne peuvent pas repérer *exactement* leur position. Le 12 avril 1909, jour où, d'après son récit, Peary parvint près du pôle Nord, le soleil n'était pour lui qu'à 12 degrés au-dessus de l'horizon, et par suite nous estimons qu'il n'a guère pu déterminer la position du pôle à moins de quelques kilomètres près, et sans doute à moins de 10 kilomètres. Les conditions ont été bien meilleures pour Roald Amundsen, d'abord parce que le pôle Sud est sur un plateau de plus de 3000 mètres de haut où la pression atmosphérique et par suite la réfraction sont très diminuées; ensuite, parce qu'Amundsen a atteint son but le 15 décembre 1911, tout près du solstice. Ce jour-là, au pôle

Sud, le soleil était à environ 23 degrés au-dessus de l'horizon ; c'est à peu près la hauteur qu'il a à Paris à midi vers la fin du mois de janvier. Il était donc probable *a priori*, — et l'auteur de ces lignes l'a annoncé avant que ne fût connu le carnet d'observations d'Amundsen, — que celui-ci avait pu fixer la place exacte du pôle Sud à quelques centaines de mètres près. Effectivement, le calcul définitif des observations d'Amundsen, fait à son retour en Norvège, a fixé à 2700 mètres environ la distance qui séparait du pôle le point où le hardi Norvégien planta le drapeau de son pays et qu'il appela Polheim. D'autre part, les observations faites par Scott, et qu'on vient de retrouver sur le cadavre du malheureux officier, fixent à 900 mètres seulement du pôle la position de Polheim. L'ordre de grandeur de ce faible écart est bien conforme à la précision qu'on pouvait prévoir.

LES DÉPLACEMENS DES PÔLES

Une précision supérieure eût d'ailleurs été illusoire, pour la bonne raison que les points où l'axe instantané de la rotation terrestre rencontre la surface du globe ne sont pas rigoureusement fixes, mais oscillent périodiquement autour d'une position moyenne.

Cette découverte a été faite par les astronomes, sans qu'il leur fût besoin pour cela d'expéditions hasardeuses, dans les zones tempérées, à l'aide d'observations d'une prodigieuse délicatesse exécutées dans les régions tempérées du globe. Ces recherches se rattachent, comme nous allons l'indiquer d'un mot, aux spéculations les plus subtiles sur la constitution même de l'intérieur de la Terre.

A l'aide des puissantes lunettes méridiennes des observatoires modernes, on peut aujourd'hui déterminer par les observations des étoiles la latitude, c'est-à-dire la distance au pôle de rotation, à *quelques mètres près*. Or, il y a quelques années déjà, on avait remarqué dans plusieurs observatoires et notamment à celui de Berlin, que la latitude ainsi mesurée n'était pas constante, mais subissait de mois en mois une fluctuation d'environ une dizaine de mètres, tantôt augmentant, tantôt diminuant. S'il s'agissait là réellement d'un déplacement du pôle, il était évident que, pour une station située sur le même parallèle que Berlin, mais à 180° de longitude, c'est-à-dire exactement de l'autre côté du globe, les déplacemens observés devraient être inverses, c'est-à-dire que la latitude devrait y augmenter lorsqu'elle diminue à Berlin et réciproquement, puisque le pôle, s'il se rapproche

de l'une des stations, s'éloigne en même temps de l'autre. Pour vérifier cela, l'Association géodésique internationale a fondé six observatoires situés tous à peu près sur le même parallèle, répartis autour du globe et munis des mêmes instrumens. Le succès le plus complet a couronné cette entreprise : on a constaté par exemple qu'à Honolulu, qui est à 180° de longitude de Berlin, les fluctuations de la latitude sont exactement l'inverse en direction de ce qu'elles sont à Berlin et y ont la même amplitude. C'est ainsi qu'avant même d'avoir atteint les pôles, avant qu'aucune créature vivante les ait vus, les hommes, grâce à cette pure lumière que le calcul projette sur l'invisible, avaient repéré non seulement leurs positions exactes, mais aussi leurs moindres mouvemens fixés à quelques décimètres près. N'est-ce pas admirable ?

Mais ce n'est pas tout : la théorie montre que les fluctuations des pôles ne peuvent être expliquées dans l'hypothèse d'un globe terrestre entièrement solide, et elle apporte ainsi une preuve imprévue de la fluidité interne de la Terre que déjà tendaient à démontrer la géologie et la cosmogonie. D'autre part, on a constaté que ces variations du pôle ont une périodicité égale à 427 jours, c'est-à-dire, à très peu près, à l'une des périodes les mieux marquées des marées océaniques. Cela tend à prouver nettement l'origine commune des deux phénomènes et la plasticité de la masse interne du globe qui obéit comme les mers à l'attraction luni-solaire. Enfin, ces résultats ont permis de calculer que a rigidité moyenne du globe terrestre est voisine de celle de l'acier, résultat auquel on était déjà parvenu par d'autres méthodes complètement différentes.

C'est ainsi que nous lisons dans les lointaines étoiles, à travers l'immensité du ciel, le mot des énigmes que, sous nos pas, derrière la mince écorce qui arrête nos regards, la Terre voudrait jalousement nous cacher.

*
* *

Il me reste à montrer maintenant quels ont été les résultats scientifiques les plus importans des expéditions qui nous ont conquis récemment, non plus seulement par la pensée, mais en fait, les deux pôles de la planète.

CHARLES NORDMANN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

La chute du ministère Briand a-t-elle créé une situation inextricable, ou l'a-t-elle seulement révélée ? Quoi qu'il en soit, cette situation commence à apparaître avec une inquiétante netteté. La grande popularité personnelle de M. Poincaré, l'heureuse composition de son ministère, sa fermeté et son talent ont pu faire, pendant quelque temps, illusion sur l'état d'anarchie où nous sommes tombés ; mais aujourd'hui, le danger se manifeste par les symptômes les plus significatifs, et les appétits radicaux-socialistes, un moment comprimés ou réprimés, s'apprêtent à prendre leur revanche et se montrent de plus en plus exigeans. Tel est le spectacle auquel nous assistons, et il serait difficile de dire quel en sera le résultat immédiat. Quant à son résultat plus lointain et définitif, on peut plus aisément le pressentir, car, bien qu'il reste encore très fort dans les Chambres, le parti radical-socialiste est profondément usé dans le pays. Son règne approche de sa fin : mais, en attendant, il veut jouir de son reste, et ses convulsions se traduisent par des troubles qui mettent malheureusement en péril les intérêts vitaux du pays. Dans cette lutte entre des élémens contraires, M. Briand n'a pas tardé à se montrer impuissant : il a succombé au bout de deux mois. Nous souhaitons meilleure fortune au ministère Barthou, tout en convenant que ses débuts n'ont pas été rassurans.

C'est le Sénat qui a renversé M. Briand, et nous serions surpris si l'histoire l'en approuvait : il a eu, dans le passé, des initiatives plus opportunes. Mais si l'acte politique qu'il vient d'accomplir nous afflige, il ne nous étonne pas outre mesure. Sous l'Empire, on qualifiait le Sénat de conservateur : on pourrait lui appliquer la même épithète sous la République. Il repousse, ou il est enclin à repousser toutes les

réformes qui portent atteinte au fonctionnement traditionnel de nos institutions. C'est une tendance qui n'est pas toujours à blâmer; encore moins faut-il toujours l'approuver. Plusieurs régimes ont sombré, en France, parce qu'ils n'ont pas su se renouveler et que, sous prétexte de fidélité à leurs origines, ils se sont voués à l'immobilité. On les a renversés faute pour eux de se réformer : ce manque de souplesse leur a été funeste. En sera-t-il de même de la troisième République? Elle a, sans nul doute, des ressources de vie que n'avaient pas les gouvernemens antérieurs, mais elle souffre des mêmes maux qu'eux et elle montre, au moins dans quelques-uns de ses élémens, la même inaptitude à y remédier. Cette inaptitude s'est particulièrement manifestée au Sénat. Beaucoup de républicains, sentant que le scrutin d'arrondissement avait épuisé toutes ses vertus et qu'il commençait à mettre au jour tous ses vices, avaient entrepris de lui substituer le scrutin de liste. Ne pouvant pas, toutefois, en méconnaître les dangers, ils avaient voulu le tempérer par la représentation des minorités. Le succès de l'entreprise, sa popularité, l'adhésion qu'elle a rencontrée dans les partis les plus divers et, on peut le dire, dans la fraction la plus éclairée de ces partis, permettent d'affirmer qu'elle répondait à un besoin. Les élections dernières ont envoyé au Palais-Bourbon une majorité qui lui était favorable et, sur ce point du moins, on ne peut pas dire que la Chambre ait été infidèle à son mandat, car à diverses reprises et avec des majorités qui se sont quelquefois rapprochées de l'unanimité, elle a voté la réforme. Il semblait que le Sénat aurait dû tenir grand compte de ce vote de la Chambre, puisqu'il s'agissait d'elle et qu'elle avait, plus que personne, qualité pour choisir le mode électoral qui lui serait désormais appliqué. Rien n'y a fait. En vain, M. Briand a-t-il déployé tout son talent, et ceux mêmes qui l'ont renversé avouent qu'il n'avait jamais eu plus de souplesse, de force et d'éclat. L'esprit de routine l'a emporté. En face de M. Briand s'est dressé M. Clemenceau, qui a retrouvé toute la verdeur de sa parole pour ajouter un ministère de plus à la longue liste de ceux qu'il a autrefois mis à mort. L'engagement a été vif, rapide, très court. M. Briand avait posé la question de confiance et, quoi qu'on en ait dit, il ne pouvait pas ne pas la poser. Mis en minorité, il s'est retiré et, quoi qu'on en ait dit aussi, il ne pouvait pas faire autrement. Beaucoup de sénateurs, qui avaient voté contre lui, lui proposaient de lui donner, aussitôt après, un vote de confiance qui l'aurait remis en selle. Il ne s'est pas prêté à une opération qui l'aurait laissé affaibli, amoindri, voué à une chute prochaine, inévitable, peut-être humiliante. Il a

mieux aimé tomber tout entier que de s'en aller en morceaux : qui pourrait l'en blâmer ?

Mais, pour bien comprendre le sens du vote, il ne faut pas s'en tenir à la représentation des minorités : elle n'était pas seule en cause, et M. Clemenceau ne s'y est pas attardé. La plus grande partie de son discours a été une critique, beaucoup moins de la réforme proposée que de M. Briand lui-même et du désordre qu'il a apporté autrefois dans le corps politique par des initiatives téméraires et des paroles imprudentes. M. Clemenceau a encore, il aura toujours sur le cœur le discours de Périgueux, où le mot de « mares stagnantes, » relevé par tous les journaux, a eu dans la France entière l'immense retentissement que l'on sait. — Qu'entendez-vous par « mares stagnantes, » a demandé M. Clemenceau, sinon les arrondissemens, et qui avez-vous voulu viser, en tout cas, qui avez-vous atteint à travers les arrondissemens, sinon leurs représentans parlementaires, dont la majorité appartenait au parti radical ? C'est donc le parti radical lui-même que vous avez dénoncé au pays, et cela à la veille même des élections dernières, c'est-à-dire à un moment où ce parti était en droit de compter sur vous pour l'aider à traverser une passe difficile. — Tel a été, dans son fond, le discours de M. Clemenceau, auquel il faut rendre la justice qu'il est allé droit au fait, dédaignant de discuter une fois de plus les modalités de la réforme devant une assemblée qui en était excédée et prenant hardiment la défense du parti radical contre la force des choses, contre la force d'opinion dont il se sent menacé. La vieille, la tenace rancune du parti s'est exprimée sous la forme d'un réquisitoire véhément, et devant une assemblée dont la majorité est elle-même radicale. Aussi tous les coups ont-ils porté. M. Briand, a-t-on dit, est sorti du combat vaincu, mais non pas diminué. Nous le voulons bien, mais il a quitté le ministère. Les radicaux, qui ont été vainqueurs, n'ont pas été diminués non plus, loin de là. Mis en goût par leur victoire, ils ont repris avec audace toutes leurs ambitions anciennes et se sont appliqués à rendre la vie très dure au successeur de M. Briand, en attendant qu'ils pussent la lui rendre impossible.

Ce successeur est M. Louis Barthou : il a du talent, de l'adresse, de la présence d'esprit, il était tout indiqué. Nous n'avons pas été toujours d'accord avec lui dans le passé, mais il n'est que juste de reconnaître les qualités brillantes qui ont attiré sur lui l'attention de M. Poincaré. Aussitôt désigné, il s'est mis à l'œuvre. Faites vite, lui disait-on de partout ; les journaux ont été unanimes à le lui

conseiller; on sentait que, dans les circonstances actuelles, il était dangereux de laisser le pouvoir en déshérence ; soit au dedans, soit au dehors, des questions sont posées qui exigent une vigilance sans intermittence et des solutions rapides. M. Barthou a entendu le vœu de l'opinion; il a été expéditif dans la formation de son ministère ; la crise inopinément ouverte a été vite fermée. Fermée? Le mot est sans doute exagéré. Le nouveau Cabinet est né, mais il s'agit maintenant de le faire vivre et on a vu tout de suite que ce n'était pas chose facile. Sa première confrontation avec la Chambre a rappelé celle de M. Briand, il y a deux mois : elle a été froide. Veut-on comparer des chiffres? 324 voix s'étaient prononcées pour M. Briand, 77 contre, et il y avait eu 173 abstentions : 225 voix se sont prononcées pour M. Barthou, 162 contre et il y a eu 164 abstentions. 225 voix ne sont pas la majorité matérielle de la Chambre, qui se compose de tout près de 600 membres : néanmoins M. Barthou ne s'est pas découragé et il a eu raison. On a vu durer longtemps des ministères dont les débuts avaient été extrêmement laborieux et pénibles. L'opposition avait annoncé une seconde interpellation et a renoncé à la faire, ce qui semble bien indiquer quelque hésitation de sa part : elle a craint de voir grossir la majorité du ministère. En somme, le premier assaut qu'elle a livré a laissé la Chambre incertaine : et la suite est remise après les vacances.

Qu'a-t-on reproché à M. Barthou? Les griefs contre lui sont de deux sortes : les uns portent sur les personnes, les autres sur les choses, c'est-à-dire sur le programme. Nous parlerons d'abord des premiers, non pas que nous les considérions comme les plus importans, mais parce que ce sont ceux auxquels les orateurs radicaux ont donné le plus de développement. Ils avaient beau jeu à signaler le caractère composite, bigarré, hétérogène du nouveau Cabinet. Eh oui! il y a là des hommes appartenant à toutes les nuances du parti républicain, à l'exception des socialistes unifiés. M. Barthou a étendu fort loin le champ de la conciliation et, s'il a introduit dans la combinaison des radicaux-socialistes très avancés comme M. Massé et M. Charles Dumont, il y a admis M. Joseph Thierry qui, bien qu'il ait depuis quelque temps un peu évolué vers la gauche, n'en est pas moins un progressiste notoire : il est de plus un homme de mérite et de talent qui est parfaitement à sa place aux Travaux publics. Nous n'en dirons pas autant de M. Dumont; il n'est certainement pas à la sienne aux Finances ; sa présence y a causé une véritable stupéfaction. Mais passons. Si M. Barthou a cru désarmer les radicaux-

en attribuant des portefeuilles à quelques-uns d'entre eux, il s'est bien trompé ; l'effet produit a été tout à fait contraire à celui qu'il avait espéré, peut-être escompté ; les radicaux-socialistes ont considéré M. Massé et M. Charles Dumont comme des renégats et ils ont lancé contre eux les foudres de l'excommunication ; leur présence dans le ministère ne portera bonheur ni à eux, ni à lui. M. Franklin-Bouillon, M. Thalamas, M. Violette n'ont fait qu'un discours à eux trois : ils se sont appliqués à constater que divers membres du ministère étaient, à la veille d'en faire partie, en contradiction, en opposition les uns avec les autres sur les questions qui ont composé le lendemain leur programme commun. Comment, ont-ils demandé, par quelle intervention merveilleuse, par quelle grâce d'état miraculeuse, ces conversions subites se sont-elles produites ? L'opinion comprend mal, en effet, et admet plus difficilement encore, ces volte-face rapides qui concordent tantôt avec l'entrée d'un homme politique dans un ministère, tantôt avec sa sortie, car, à la sortie, il reprend les opinions qu'il avait en quelque sorte déposées au vestiaire et le second mouvement n'est pas moins déconcertant que le premier. On en a vu, dans ces derniers temps, des exemples que nous ne nous chargeons pas d'expliquer. Mais pour ce qui est du défaut d'homogénéité du Cabinet, comment y échapper avec une Chambre où il n'y a pas de majorité ? Il ne faut pas être, à ce point de vue, trop sévère pour M. Barthou. On conçoit d'ailleurs très bien que des hommes politiques venus de milieux différens se rallient, dans un moment grave pour le pays lui-même, à un programme commun qui s'éloigne sur certains points de leurs programmes particuliers. C'est ce qu'ont fait les membres du Cabinet Poincaré et, au lieu de le leur reprocher, on les en a approuvés : pourquoi se montrer plus rigoureux envers les membres du ministère Barthou? Est-ce parce que, au lieu de s'appeler Bourgeois, ils s'appellent Dumont ou Massé? Est-ce parce qu'ils sont d'une grandeur et d'une autorité moindres? Est-ce parce qu'ils ont moins de défense? Les contrats de ce genre, lorsqu'ils sont imposés par les circonstances et qu'ils sont d'ailleurs loyalement avoués et tenus, sont quelquefois défendables ; ce qui ne l'est pas, c'est que des ministres de la veille, une fois rentrés dans le rang, fassent un grief à leurs successeurs de se plier aux mêmes nécessités qu'ils ont subies les premiers. M. Barthou a affirmé que tous ses collègues étaient d'accord, pleinement d'accord, sur tous les points du programme ministériel. Soit. Contentons-nous de dire qu'ils donneront un rare exemple de probité politique s'ils conservent les mêmes

opinions quand ils ne seront plus ministres, ou même s'ils se contentent de ne pas attaquer les successeurs qui les adopteront à leur tour. L'optique du gouvernement n'est pas la même que celle des partis; elle vient de ce que le gouvernement tient compte d'autres nécessités que les partis; il a le sentiment d'une responsabilité plus lourde et mieux éclairée.

N'est-ce pas ce qui arrive aux ministres actuels? Quel qu'ait été le passé de quelques-uns d'entre eux, lorsqu'ils se trouvent aujourd'hui en présence des questions militaires, ils les envisagent de la même manière. Sur ce point de son programme, M. Barthou a été d'une fermeté et d'une énergie dont on ne saurait trop le féliciter. « Aucune préoccupation, a-t-il dit dans la Déclaration ministérielle, ne domine aux yeux du gouvernement la nécessité d'assurer la défense nationale par des mesures indispensables et urgentes. L'accroissement déjà acquis des forces militaires des autres peuples avait imposé au précédent Cabinet le devoir de vous soumettre un projet de loi portant à trois ans la durée du service égal pour tous. Ce devoir et ce projet, nous les faisons nôtres. Nous ne dissimulons pas la lourde charge qui en résultera pour le pays; mais un tel sacrifice n'est au-dessus, ni de son patriotisme réfléchi, ni de sa volonté de vivre... La France républicaine a prouvé, au cours d'événemens récens, son attachement désintéressé à la paix du monde; mais elle ne saurait, sans se trahir elle-même, renoncer aux efforts qui peuvent seuls maintenir la protection de sa liberté, de sa dignité et de sa sécurité. » On ne saurait mieux dire, ni s'engager plus à fond. Sur le principe du service de trois ans, le gouvernement sera donc irréductible : cela suffit pour que le parti radical-socialiste esquisse déjà une campagne en sens contraire. Au premier moment, le mouvement de l'opinion a été si vif en faveur du service de trois ans, son adhésion a été si ferme, sa résolution a été si décidée qu'à l'exception des socialistes unifiés, les radicaux-socialistes n'ont pas osé protester; mais peu à peu ils ont repris de leur assurance et ils se sont encouragés les uns les autres à la résistance. Nous ne mettons pourtant pas en doute que le projet sera voté; il suffira pour cela que le gouvernement mette la Chambre en face des responsabilités qu'il assume, mais dont une partie lui incombe à elle-même; elle est patriote, elle ne reculera pas. Déjà, à la demande de M. Barthou, la Commission de l'armée a voté, par 20 voix contre 9, le principe de la loi : il est fâcheux seulement que la suite de l'affaire soit remise après les vacances.

Pour ce qui est de la question électorale, nous ne saurions en

parler avec la même assurance et, en tout cas, ce n'est ni la Déclaration ministérielle, ni les explications dont elle a été suivie, qui nous donneront de vives lumières sur le sort qui l'attend et qui reste obscur. C'est regrettable, certes, mais peut-être serait-il injuste de le reprocher amèrement au ministère. Quel que soit l'intérêt que présente la question électorale, la question militaire occupe aujourd'hui la première place dans nos préoccupations, et M. Barthou a eu raison de la lui donner dans sa Déclaration. S'il la résout conformément aux principes qu'il a posés, nous n'irons pas jusqu'à le tenir quitte de tout le reste, mais nous le presserons moins de nous le donner. Faut-il d'ailleurs l'avouer ? Mieux vaut, à nos yeux, renvoyer la réforme électorale devant le pays, aux élections prochaines, que d'avoir une réforme mal faite, insuffisante, tronquée et manquée, qui donnerait au pays l'illusion, bientôt dissipée, que sa volonté aurait été obéie, tandis qu'elle aurait été sournoisement éludée. Et c'est à cela que nous allons. La Déclaration ministérielle est pleine d'optimisme ; elle regarde la conciliation comme possible, comme facile entre les deux thèses opposées des deux Chambres. « Nous ferons appel, dit-elle, à l'esprit politique du Sénat pour accorder, avec le principe majoritaire qu'il a adopté, une représentation équitable des minorités. » C'est ce qu'on appelait autrefois marier le Grand Turc avec la République de Venise. « Le problème n'est pas insoluble, » dit M. Barthou, et il propose d'en confier la solution à une Commission interparlementaire, ce qui est le meilleur et le plus sûr moyen qu'on ait trouvé jusqu'ici de traîner les choses en longueur. Mais laissons la Déclaration pour en venir aux commentaires qui l'ont suivie. Là, les nuages sont dissipés : M. Barthou abandonne résolument le quotient pour l'attribution aux minorités des sièges qui doivent leur revenir. Alors, il n'y a plus de réforme, car il n'y en a pas sans quotient. Sur ce point, la faillite est complète et probablement irrémédiable. Faut-il en prendre son parti ? C'est au pays de répondre : il aura bientôt la parole. Quant aux Chambres, elles ont montré leur impuissance. Elles sont, en effet, impuissantes, lorsqu'elles sont divisées et qu'elles se placent aux antipodes l'une de l'autre. Qu'on le reconnaisse ou non, le vote du Sénat a blessé à mort la réforme électorale : si le pays y tient vraiment, comme il l'a témoigné jusqu'ici, qu'il la ressuscite. Lui seul peut le faire et nous ne saurions trop approuver les partisans les plus ardens et les premiers auteurs du projet de représentation proportionnelle, s'ils ont, comme on le dit, l'intention de reprendre leur campagne de propagande devant les électeurs, car la solution dépend d'eux.

Que dire du reste de la Déclaration? Tous les hommes de sens rassis et de bon goût ont regretté d'y lire le passage qui se rapporte à la défense de l'école laïque. Vouloir nous faire croire, aujourd'hui, que l'école laïque est menacée et que les pouvoirs publics doivent voler à son secours avec tout un arsenal d'armes défensives, qui sont en réalité des armes agressives contre l'école libre, est une gageure difficile à soutenir. La Déclaration affirme la nécessité, l'urgence de « protéger les écoles publiques contre des outrages, des campagnes et des manœuvres qui deviennent de plus en plus intolérables. » Voilà de bien gros mots. Que M. Barthou nous pardonne, si nous disons qu'il a cru ici devoir hurler avec les loups : peut-être y était-il obligé, et en ce cas, il faut l'en plaindre. Si l'école laïque était menacée, nous serions les premiers à la défendre, mais c'est là un danger illusoire qui ne deviendrait réel que le jour où, pour obéir à certaines suggestions, elle se mettrait elle-même en contradiction avec l'esprit des familles et cesserait de respecter leurs croyances. La défense laïque, l'impôt sur le revenu, dans les conditions où la Chambre l'a voté, sont les reliquats du passé radical; le ministère aura quelque peine à les faire aboutir dans le peu de temps dont il dispose avant les élections; il n'aura que celui de faire des manifestations à leur sujet, et peut-être la Chambre ne lui demandera-t-elle pas autre chose. Nous entrons dans l'année de la législature où la politique électorale passe au premier plan, et tout le monde sait que la politique électorale est la pire de toutes.

Puisse le ministère Barthou ne pas s'y inféoder. En attendant, il mérite qu'on lui fasse crédit. « Hommes de bonne foi et de bonne volonté, dit la Déclaration, nous avons, à une heure difficile, accepté le gouvernement moins comme un honneur que comme un devoir. » Il n'y a pas lieu de croire le contraire. L'heure est difficile en effet ; elle ne l'est pas seulement par suite des préoccupations qui nous viennent du dehors, elle l'est aussi par le fait de complications qui se multiplient au dedans. M. Barthou a voulu faire œuvre de conciliation, il n'y a pas réussi. Plusieurs radicaux-socialistes, dont il avait sollicité le concours, le lui ont refusé. Ceux qui le lui ont donné ont été reniés par leurs amis. Le parti ne veut pas seulement quelques portefeuilles, il les veut tous ; il revendique, à la veille des élections, la totalité du pouvoir. L'œuvre de pacification qui s'est faite dans le pays, et à laquelle M. Briand et M. Poincaré ont successivement attaché leurs noms, est l'objet de leurs colères et de leurs haines. C'est toute l'œuvre de ces dernières années qu'ils veulent détruire pour restaurer purement et

simplement la politique étroite et sectaire qui a été la leur lors qu'ils ont été les maîtres. M. Barthou est trop intelligent pour revenir à une politique périmée dont le pays ne veut plus. Sera-t-il assez ferme pour faire une politique nationale, celle que le pays attend et qu'il a acclamée dans la personne de M. Poincaré?

La situation extérieure, toujours inquiétante, s'est pourtant améliorée par la prise d'Andrinople : mais, avant d'indiquer les traits principaux qu'elle présente aujourd'hui, nous devons exprimer l'horreur qu'a inspirée à la France entière l'assassinat du roi Georges de Grèce. Jamais prince n'a moins mérité une fin tragique, car le roi Georges était personnellement simple et bon; tous ceux qui l'ont connu en ont témoigné, et il avait rendu les plus grands services à son pays d'adoption. C'est à lui, pour une grande part, que la Grèce doit d'être devenue ce qu'elle est. Il l'a longtemps représentée auprès des cours étrangères, comme la Bulgarie l'a été par un autre prince non moins diplomate. Il plaidait sa cause avec autant de cœur que d'intelligence, et ce n'est pas sa faute si les résultats qu'il poursuivait n'ont pas été obtenus plus tôt : il a su attendre l'occasion favorable, il a eu le bon esprit de s'y préparer, et, quand elle est venue, il ne l'a pas laissée échapper. La tâche, en plus d'un cas, a été pour lui difficile. Ses sujets mêmes ne lui ont pas toujours rendu justice. Il a eu à traverser des momens douloureux. En fin de compte, sa persévérance a été récompensée : il est mort au milieu de son armée victorieuse, dans cette ville de Salonique qu'il avait conquise, qu'il ne voulait plus abandonner, et qu'il a arrosée de son sang. Avant tout peut-être, il a été un homme de bonne volonté et de grand bon sens. Les sympathies de l'Europe lui étaient acquises. Il avait notamment celles de la France, et nous avons toujours cru qu'il les lui rendait. La France aimait la Grèce, c'est chez elle une vieille tradition, mais elle aimait aussi son roi. Elle reporte aujourd'hui ses sentimens sur le jeune prince que la victoire a sacré et qui, nous l'espérons bien, en recueillant tout l'héritage de son père, aura pour principal souci de le continuer.

Au moment où le roi Georges est mort, l'armée hellénique venait de prendre Janina : elle avait accompli toute son œuvre militaire. Des trois villes qui résistaient encore aux alliés balkaniques au moment de la reprise des hostilités, il n'en est bientôt plus resté que deux entre les mains des armées ottomanes, Andrinople et Santari. La première vient à son tour de succomber ; la seconde seule tient encore en

échec les forces du Montenegro, mais sa situation ne ressemble ni à celle de Janina, ni à celle d'Andrinople, car les Puissances européennes se sont préoccupées de son sort et ont pris soin de le régler. La situation d'Andrinople était tout autre. Depuis longtemps déjà les Puissances avaient donné à la Porte le conseil formel de l'abandonner à la Bulgarie : si elle l'avait fait, la guerre aurait été moins longue et moins sanglante, et les exigences des alliés auraient été finalement moins élevées qu'elles menacent de l'être à présent. On n'a pas oublié que Kiamil pacha, alors grand vizir, avait, avec l'adhésion à peu près unanime d'un Divan solennel, décidé de se conformer à la suggestion de l'Europe : c'est alors qu'une émeute de caserne, fomentée par Enver-bey, a renversé Kiamil pour lui substituer Mahmoud Chefket pacha, qui est arrivé au pouvoir en enjambant le cadavre de Nazim. A quoi a servi ce dernier coup de main, ce dernier spasme de la Jeune-Turquie, on le voit aujourd'hui. Son objet avoué était précisément de s'opposer à la cession d'Andrinople : les Bulgares n'avaient qu'une réponse à faire, celle qu'ils ont faite en prenant la ville. Sans doute, la résistance d'Andrinople, prolongée au delà de toutes les prévisions, est un beau fait d'armes qui honore l'armée ottomane au milieu de ses malheurs ; mais cet effet était déjà produit avant que les hostilités recommençassent, et quelques semaines de plus n'y ont rien ajouté. D'autre part, les fatalités premières qui ont, du côté ottoman, pesé sur cette guerre, ont continué d'accabler jusqu'au bout l'infortunée Turquie. Pouvait-il d'ailleurs en être autrement ? Si Andrinople n'était pas prise d'assaut, elle aurait succombé inévitablement un jour prochain, quand les vivres et les munitions auraient été épuisés. Les Bulgares auraient pu se contenter d'attendre ; mais ils ont voulu remporter un dernier trophée et finir la guerre par un coup d'éclat, comme ils l'avaient commencée. Ils y ont brillamment réussi.

Revenons à Scutari. Sur ce point, la situation était plus compliquée. Depuis longtemps déjà, l'Autriche avait déclaré que si Scutari tombait entre les mains des Monténégrins, il n'y resterait pas. Scutari devait appartenir à l'Albanie : il était indispensable à la solidité de la nouvelle principauté. Cette prétention de l'Autriche pouvait être contestée ; elle l'aurait été sans doute si les Monténégrins s'étaient emparés de la ville ; mais ils n'en sont pas venus à bout, et la longueur du siège a permis au Cabinet de Vienne de faire triompher sa politique. Il a réussi d'abord à y rallier l'Italie et, ce qui semblait encore plus difficile, à décider la Russie à y donner son consentement. Des alliances politiques, des alliances de famille avaient resserré des liens anciens

entre le Montenegro, la Russie et l'Italie : la diplomatie autrichienne a réussi à les détendre, à les dénouer, peut-être à en briser quelques-uns. Ce n'a pas été, bien entendu, sans faire des sacrifices en manière de compensations. Dans l'idée de créer une Grande Albanie, l'Autriche avait voulu lui attribuer Ipeck, Prizrend, Diakova : elle a successivement abandonné à la Serbie chacune de ces villes. Sa résistance sur la dernière a été très longue, acharnée même : hier encore, on se demandait si elle ne serait pas insurmontable. Finalement, l'Autriche a cédé : elle s'est rendu compte qu'elle jouait un jeu dangereux et que Diakova ne valait pas la peine qu'elle se donnait pour la conserver à l'Albanie. Obtenir gain de cause au sujet de Scutari était plus important pour elle comme pour la future principauté.

Ces résultats, qui sont considérables, ont été lentement, patiemment acquis à la réunion des ambassadeurs à Londres. On l'a quelquefois accusée d'impuissance ou d'inertie : reproche injuste, comme l'événement l'a prouvé. Dans un discours récent qu'il a prononcé devant la Chambre des Communes, sir Edward Grey a rendu plus de justice à la réunion qu'il avait présidée. Elle a poursuivi deux buts principaux et les a atteints. Le premier consistait à maintenir toutes les Puissances en quelque sorte dans le rang, de manière qu'aucune d'elles, malgré la diversité d'importance des intérêts qu'elles représentaient, ne prît des initiatives séparées et ne les exécutât isolément. Le renoncement qu'elles avaient consenti à tout avantage territorial avait rendu cette réserve possible, sinon toujours facile. Quand même la réunion des ambassadeurs n'aurait pas eu d'autre résultat, il faudrait encore lui savoir gré de celui-là. Elle en a eu un autre : l'action des ambassadeurs se produisant tantôt sur l'Autriche, tantôt sur la Russie, tantôt sur d'autres puissances, les a finalement mises toutes d'accord sur les limites à donner à l'Albanie au Nord et au Nord-Est. Il reste à faire la même opération au Sud, mais on y réussira : les principales difficultés sont résolues. Les choses en étaient à ce point lorsque l'Autriche a paru sortir de la ligne commune où toutes les Puissances s'enfermaient. Peut-être y a-t-il eu là une apparence plus encore qu'une réalité : en effet, ni la Russie, ni l'Italie, ni personne n'a protesté lorsque l'Autriche a appuyé d'une démonstration dans la mer Adriatique l'espèce d'ultimatum qu'elle a adressé au Montenegro. Cet ultimatum portait sur plusieurs points : le plus important était l'obligation imposée au Montenegro d'interrompre le siège de Scutari pour permettre à la population civile de sortir de la place. Le Montenegro a cédé et ne pouvait pas faire autrement. Le siège du

Scutari sera-t-il repris ? A quoi bon, puisque la ville, quoi qu'il arrive, ne doit pas appartenir aux Monténégrins ? Sir Edward Grey a dit que les Puissances ne permettraient pas une nouvelle et inutile effusion de sang. Cette guerre, qui a été si heureuse, si fructueuse pour la Bulgarie, la Serbie et la Grèce, finit plus médiocrement pour le Monte-negro. C'est lui pourtant qui l'a déclarée avant tous les autres ; c'est lui qui a tiré le premier coup de fusil. Se doutait-il alors des déceptions qui l'attendaient ?

Mais la guerre est-elle finie ou le sera-t-elle bientôt? On ne peut pas encore le dire d'une manière certaine puisque le canon continue de gronder le long des lignes de Tchataldja et que les Bulgares portent déjà de ce côté les forces que leur victoire d'hier a rendues disponibles; on peut l'espérer toutefois puisque la question d'Andrinople est résolue et qu'elle seule tenait tout en suspens. D'autres restent, il est vrai. L'Europe devra faire accepter par la Bulgarie triomphante la frontière de Midia à Énos, qu'elle a tracée entre les provinces cédées et la Turquie. Elle devra aussi amener les alliés à renoncer au principe d'une indemnité qu'ils revendiquent avec force. Ce sont des difficultés, elles ne semblent pas insurmontables. Après cela, les Bulgares pourront déposer l'épée pour reprendre la charrue, et l'Europe aura sans doute quelque temps de demi-tranquillité. Quelque temps, disons-nous, car cette tranquillité sera provisoire et instable, comme les solutions qui auront été adoptées : elle sera due surtout à l'épuisement général. Qui pourrait croire d'ailleurs qu'après l'effondrement et la presque suppression de la Turquie d'Europe, l'avenir de l'Orient aura été fixé d'un seul coup, pour toujours ? Il faudrait, pour cela, ne pas connaître les races qui restent en présence, les intérêts qui les divisent, les passions qui les opposent les unes aux autres. Mais à chaque jour, à chaque période historique suffit sa peine. La période qui s'achève a été honorable pour l'Europe, puisque, après avoir réussi à localiser la guerre, après lui avoir laissé prendre les développemens inévitables, après en avoir surveillé l'évolution, elle est, à l'heure opportune, intervenue utilement pour y mettre fin.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.

SAINT AUGUSTIN[1]

DEUXIÈME PARTIE[2]

L'ENCHANTEMENT DE CARTHAGE

Amare et amari

(*Confessions*, III, 1)

I. — CARTHAGO VENERIS

« Je vins à Carthage, et, partout, autour de moi, crépitait, comme une huile bouillante, l'effervescence des amours honteuses. »

Ce cri de repentir, poussé, vingt-cinq ans plus tard, par Augustin converti n'étouffe pas complètement celui de son admiration pour la vieille capitale de son pays. On la sent qui perce entre les lignes, cette admiration patriotique. Carthage fit sur lui une impression très forte. Il lui donna son cœur et lui resta fidèle jusqu'à la fin. Ses ennemis, les donatistes, l'appelaient « le disputeur carthaginois. » Évêque d'Hippone, il est constamment sur la route de Carthage, pour prêcher, discuter, conférer avec ses collègues, solliciter auprès des personnages officiels. Quand il n'y est pas, il en parle sans cesse dans ses homélies et ses traités, il lui emprunte des comparaisons : « Vous qui êtes allés à Carthage..., » dit-il fréquemment à ses auditeurs. Aller à Carthage, c'était, pour l'enfant de la petite Thagaste, un

[1] *Copyright by* Louis Bertrand, 1913.
[2] Voyez la *Revue* du 1er avril.

peu comme, pour nos provinciaux, d'aller à Paris. *Carthaginem veni*, il y a, dans ces simples mots, une pointe de naïve emphase, qui trahit l'ébahissement de l'étudiant numide fraîchement débarqué dans la grande ville.

C'était, en effet, une des cinq grandes capitales de l'Empire : il y avait Rome, Constantinople, Antioche, Alexandrie, — Carthage. Carthage était la capitale maritime de toute la Méditerranée occidentale. Avec ses larges rues toutes neuves, ses villas, ses temples, ses palais, ses ports, sa population bigarrée et cosmopolite, elle étonna et ravit l'écolier de Madaure. Elle acheva de le dépayser et de le déniaiser. Augustin dut s'y sentir tout d'abord comme perdu.

Il était là, livré à lui-même, n'ayant personne pour le conseiller et le diriger. Il nous parle bien de son compatriote, ce Romanianus, le patron de son père et des gens de Thagaste, comme d'un grand ami généreux, qui l'aurait accueilli chez lui, lorsque, pauvre, il venait achever ses études dans une ville étrangère, — qui l'aurait aidé, non seulement de sa bourse, mais de son amitié. Malheureusement, l'allusion n'est pas très claire. Elle semble indiquer pourtant qu'Augustin, en arrivant à Carthage, aurait logé d'abord chez Romananius. Rien d'improbable à ce que celui-ci y eût une maison, où il passait les mois d'hiver : le reste de l'année, il était dans ses villas de Thagaste. Cet opulent mécène ne se serait pas contenté de donner un viatique à Augustin, quand il quitta sa ville natale, il l'aurait encore hébergé dans sa maison de Carthage. Telle était la rançon de ces énormes fortunes de l'antiquité : elles obligeaient à des largesses continuelles. Avec le morcellement de la richesse, nous sommes devenus beaucoup plus égoïstes.

En tout cas, Romanianus, occupé de plaisirs et d'affaires, ne pouvait pas être un mentor bien sérieux pour le fils de Monique. Augustin était donc son maître, ou à peu près. Il arrivait à Carthage, avec un grand désir sans doute d'augmenter sa science et d'acquérir de la renommée, mais encore plus assoiffé d'amour et d'émotions sentimentales. Comme à Thagaste, il vivait dans l'attente de l'amour. Le prélude amoureux se prolongeait délicieusement pour lui. Il en était alors tellement obsédé, que c'est la première chose à laquelle il songe, quand il raconte ses années de Carthage. « Aimer et être aimé, » lui semblait, comme à ses chers poètes alexandrins, l'unique raison de vivre. Il n'ai-

mait toujours pas, mais il était « amoureux de l'amour. » — *Nondum amabam, et amare amabam... amare amans...*

En vérité, aucun poète païen n'avait encore trouvé de pareils accens pour parler de l'amour. Ces phrases subtiles ne sont pas seulement l'œuvre d'un merveilleux artisan de mots : à travers leurs nuances presque insaisissables, elles laissent transparaître une âme toute neuve, l'âme voluptueuse du vieux monde qui s'éveille à la vie spirituelle. Les modernes les ont répétées à satiété, mais à les traduire trop littéralement, — « j'aimais à aimer, » — ils en ont peut-être faussé le sens. Ils ont fait d'Augustin une sorte de romantique à la Musset, un dilettante de l'amour. Augustin n'est pas si moderne, bien que, souvent, il soit très près d'être l'un des nôtres. Lorsqu'il écrit ces phrases, il est évêque et pénitent. Ce qui le frappe, dans sa vie inquiète et fiévreuse de jeune homme et d'adolescent, c'est ce grand élan de tout son être qui l'emportait vers l'amour. Manifestement, l'homme est fait pour aimer, puisqu'il aime sans cause et sans objet, puisque la seule idée de l'amour est déjà, pour lui, un commencement d'amour. Seulement, il se trompe en donnant aux créatures un cœur que le Créateur seul peut emplir et satisfaire. Dans cet amour de l'amour, Augustin reconnaît le signe de l'âme prédestinée, dont la tendresse ne se reposera qu'en Dieu. C'est pourquoi il répète ce mot d'*aimer* avec une sorte d'ivresse. Il sait que ceux qui aiment comme lui ne peuvent aimer longtemps de l'amour humain. Non, il ne rougit pas de l'avouer : il a aimé, — il a aimé de toute son âme, il aimait jusqu'à l'attente de l'amour. Heureux présage pour le chrétien ! Un cœur aussi fervent est promis aux noces éternelles.

Avec cette ardeur de passion, cette sensibilité vive, Augustin était une proie pour Carthage. La ville voluptueuse le prit tout entier, par son charme et sa beauté, par toutes les séductions de l'esprit et des sens, par ses promesses de plaisir facile.

D'abord, elle amollit ce jeune provincial habitué à la vie rustique et plus sévère de son municipe, elle détendit le Numide contracté par la rudesse de son climat, elle rafraîchit ses yeux brûlés de soleil dans l'abondance de ses eaux et la suavité de ses horizons. C'était une ville de paresse et surtout de volupté, autant pour ceux que le souci du négoce absorbait que pour les oisifs. On l'appelait *Carthago Veneris*, Carthage-de-Vénus. En

effet, la vieille Tanit phénicienne y régnait toujours. Depuis la reconstruction de son temple par les Romains, elle s'était transformée en « Virgo Cœlestis. » Cette Vierge Céleste était la grande Notre-Dame impure vers qui montaient encore, quatre cents ans après la naissance du Christ, les adorations de la terre africaine : étrange Vierge, dira plus tard Augustin, qu'on ne peut honorer que par la souillure de la virginité ! Son influence dissolvante semblait pénétrer toute la région. Nulle contrée plus féminine que cette péninsule carthaginoise, de toutes parts enveloppée par la caresse des eaux. Couchée entre ses lacs, au bord de la mer, Carthage s'alanguissait dans la tiédeur humide de ses vapeurs, comme dans l'atmosphère suffocante de ses étuves.

Destructrice des énergies, elle était un enchantement pour les yeux. Du haut de l'escalier monumental qui conduisait au temple d'Esculape, au sommet de l'Acropole, Augustin pouvait voir à ses pieds la ville énorme et régulière, avec sa ceinture, qui s'élargissait à l'infini, de jardins, d'eaux bleues, de plaines blondes et de montagnes. S'il s'arrêtait sur les degrés, à l'heure du soleil couchant, les deux ports, arrondis en forme de coupes, resplendissaient, dans la margelle des quais, comme des lentilles de rubis. A gauche, le lac de Tunis, immobile, sans une ride, aussi riche en féeries lumineuses qu'une lagune vénitienne, se moirait de nuances délicates et magnifiques. En face, de l'autre côté du golfe, où se bombaient les voiles des navires, à travers l'espace ventilé et vibrant, les montagnes de Rhadès élevaient contre le ciel leurs architectures aériennes. Pour un jeune homme qui rêve de la gloire, quelle perspective sur le monde ! Et quel lieu plus enivrant que cette colline de Byrsa, où s'entassent et se superposent, en couches profondes, tant de souvenirs héroïques ! Les grandes plaines poudreuses qui s'enfoncent, là-bas, vers les sables du désert, les montagnes, — les îles, les promontoires, tout s'abaisse devant la Colline chantée par Virgile et semble lui rendre hommage. Elle tient en respect les hordes innombrables du continent barbare, elle est la maîtresse de la mer. Rome elle-même, du haut de son Palatin, surgit moins impériale.

Plus qu'aucun des autres jeunes gens assis avec lui sur les bancs du rhéteur, Augustin écouta l'exhortation muette qui sortait des ruines antiques et des palais nouveaux de Carthage. Mais

la ville perfide et féline savait le secret d'enchaîner les volontés. Elle le tentait par tout l'étalage de ses plaisirs. Sous ce soleil qui revêt de beauté les plâtras d'une masure, les plus grossières félicités ont un attrait que ne comprennent pas les hommes du Nord. Le débordement de la chair vous environne. Ce grouillement prolifique, tous ces corps pressés et moites de sueur dégagent comme un souffle de luxure, où la volonté se fond. Augustin aspirait avec délices l'air brûlant et lourd, chargé d'émanations humaines, qui emplissait les carrefours et les rues de Carthage. Il cédait à la sollicitation impudique de toutes ces mains tendues qui lui barraient le chemin.

Mais, pour une âme comme la sienne, Carthage tenait en réserve des séductions plus subtiles. Elle le prenait par ses théâtres, par les vers de ses poètes et les mélodies de ses musiciens. Il pleurait aux comédies de Térence et de Menandre ; il s'attendrissait sur les malheurs des amans séparés ; il épousait leurs querelles, se réjouissait et se désespérait avec eux. Et il attendait encore l'épiphanie de l'Amour, — cet Amour que le jeu des comédiens lui montrait si touchant et si beau.

Tel était alors Augustin, livré à la folie de sa dix-huitième année : un cœur gâté de littérature romanesque, un esprit impatient de courir toutes les aventures intellectuelles, dans la ville la plus corruptrice et la plus ensorcelante des siècles païens, au milieu d'un des paysages les plus splendides qui soient au monde.

II. — LA ROME AFRICAINE

Carthage n'offrait pas seulement des plaisirs à Augustin : elle était encore, pour une intelligence aussi vive et aussi envahissante que la sienne, un extraordinaire sujet de méditations.

Mieux que Madaure et les villes numides, elle l'initia à la grandeur romaine. Là, comme ailleurs, les Romains s'étaient préoccupés de frapper l'esprit des peuples vaincus par l'étalage de leur force et de leur magnificence. Avant tout, ils visaient au colossal. Les villes bâties par eux présentaient ce caractère décoratif et monumental qui était celui des villes grecques de l'époque hellénistique et qu'ils avaient encore exagéré, — caractère qui n'allait point sans emphase ni surcharge, mais qui

étonnait d'abord : c'était l'essentiel à leurs yeux. En somme, leur idéal n'était pas sensiblement différent de celui de nos édilités modernes. Aligner des rues qui se coupent à angle droit, créer des villes régulières, comme des échiquiers, multiplier les perspectives et les grandes masses architecturales, — toutes les cités romaines de cette époque trahissent un souci pareil, avec un plan presque identique.

Conçue d'après ce type, la nouvelle Carthage faisait oublier l'ancienne. On demeurait d'accord qu'elle ne le cédait qu'à Rome. Les auteurs africains lui prodiguèrent les plus hyperboliques éloges : pour eux, elle est « la splendide, l'auguste, la sublime Carthage. » Qu'il y ait bien de la badauderie, ou de l'exagération patriotique dans ces louanges, cela est fort probable. Mais il est certain que la capitale romaine de la province d'Afrique n'était pas moins considérable que la vieille métropole des Hannon et des Barca. Presque aussi peuplée que Rome, elle était à peine moins étendue. Encore faut-il se rappeler que, n'ayant pas eu de remparts jusqu'à l'invasion vandale, elle débordait dans la campagne. Avec ses jardins, ses villas, ses nécropoles, elle couvrait à peu près toute la péninsule, aujourd'hui dépeuplée.

Elle aussi, elle avait son capitole et son palatin sur la colline de Byrsa, où s'élevait sans doute un temple consacré à la triade capitoline de Jupiter, Junon et Minerve, non loin du grand temple d'Esculape, métamorphose moderne du vieil Eschmoûm punique. Voisin des sanctuaires, le palais du proconsul dominait Carthage, du haut des rampes de l'Acropole. Le forum était au pied de la colline, probablement dans le voisinage des ports, — un forum construit et ordonné à la romaine, avec ses boutiques de changeurs et de banquiers disposées sous les galeries du pourtour, avec la traditionnelle effigie de Marsyas et une multitude de statues dédiées aux illustrations locales : Apulée y avait sans doute la sienne. Plus loin, la Place Maritime, où affluaient les étrangers récemment débarqués et les flâneurs de la ville en quête de nouvelles, où les libraires exposaient les livres et les pamphlets du jour. On y voyait une des curiosités de Carthage, — une mosaïque représentant des monstres fabuleux, des hommes sans tête, et des hommes n'ayant qu'une jambe et un pied, un pied immense sous lequel ils s'abritaient du soleil, en se couchant sur le dos, comme

sous un parasol. On les nommait, pour cette raison, des *sciopodes*. Augustin, qui s'était arrêté comme tout le monde devant ces figures grotesques, les rappelle quelque part à ses lecteurs... Dans la partie basse de la ville, en bordure de la mer, et sur les deux collines proches de l'Acropole, s'espaçaient une foule d'édifices dont les auteurs anciens nous ont conservé les noms et qu'ils ont sommairement décrits. Grâce au zèle des archéologues, il est devenu impossible aujourd'hui de savoir où ils se trouvaient.

Les sanctuaires païens étaient nombreux : celui de la déesse Cœlestis, la grande patronne de Carthage, occupait une étendue de deux mille pas. Il comprenait, outre l'*hiéron* proprement dit où se dressait la statue de la Déesse, des jardins, des bois sacrés, des cours entourées de portiques. Sous le nom de Saturne, l'antique Moloch phénicien avait aussi son temple. On l'appelait *le Vieux*, nous dit Augustin, et son culte était en décadence. En revanche, Carthage, comme Alexandrie, possédait un autre sanctuaire fort à la mode, un Sérapéum, où se déployait la pompe des rites égyptiens, célébrés par Apulée. A côté des lieux sacrés, les lieux de divertissement : le théâtre, l'Odéon, le cirque, le stade, l'amphithéâtre, — celui-ci de dimensions pareilles à celles du Colisée romain, avec ses arcades superposées, ses sculptures réalistes représentant des figures d'animaux et d'artisans. Puis, les édifices d'utilité publique : les citernes colossales de l'Est et de la Malga, le grand aqueduc, qui, après un parcours de quatre-vingt-dix kilomètres, déversait l'eau du Zaghouan dans les réservoirs de Carthage. Enfin, les thermes, dont nous connaissons quelques-uns, ceux d'Antonin et de Maximien, ceux de Gargilius, où se réunit un des plus importans conciles de l'histoire ecclésiastique africaine. Les basiliques chrétiennes étaient également nombreuses à l'époque d'Augustin. Les auteurs en mentionnent dix-sept : il est probable qu'il en existait davantage. La seule dont on ait retrouvé des vestiges importans, celle de Damous-el-Karita, qui fut peut-être la cathédrale de Carthage, était vaste et richement décorée.

D'autres édifices ont totalement échappé à l'histoire. Il est à supposer pourtant que Carthage, de même que Rome, possédait un *septizonium*, édifice décoratif, à plusieurs rangées de colonnes superposées, qui encadraient un château-d'eau : on prétend que celui de Rome n'était qu'une copie de celui de Carthage. Des

rues droites, pavées de larges dalles, s'entre-croisaient autour de ces monumens, formaient un réseau de grandes avenues, très claires et très aérées. Quelques-unes étaient célèbres, dans le monde ancien, ou par leur beauté ou par leur animation commerçante : la rue des Orfèvres, la rue de Saturne, la rue de la Santé, la rue Céleste, ou rue de Vénus. Le marché aux figues, le marché aux légumes, les greniers publics étaient aussi parmi les centres principaux de la vie carthaginoise.

Nul doute que l'aspect de Carthage, avec ses monumens, ses places, ses avenues, ses jardins publics, ne fût celui d'une grande capitale et qu'il ne répondît pleinement à l'idéal de force et de magnificence un peu brutales que les Romains imposaient partout.

En même temps qu'elle éblouissait le jeune provincial de Thagaste, la Rome africaine lui révélait la vertu de l'ordre, — l'ordre social et politique. Métropole de l'Afrique occidentale, Carthage entretenait une armée de fonctionnaires, qui se partageaient l'administration jusque dans ses plus petits détails. D'abord, les représentans du pouvoir central, les magistrats impériaux, — le proconsul, sorte de vice-empereur, qui avait autour de lui une véritable cour, une maison civile et militaire, un conseil privé, un *officium* comprenant une foule de dignitaires et d'agens subalternes. Puis, le vicaire d'Afrique, qui administrait toute la province, et dont l'*officium* était peut-être encore plus nombreux que celui du proconsul. Après cela, les magistrats municipaux, ayant à leur tête l'ordre des décurions, — le sénat de Carthage. Ces sénateurs carthaginois faisaient figure de personnages considérables, avec qui leurs collègues de Rome étaient en coquetterie et que les empereurs s'appliquaient à ménager. Sous leur haute surveillance, se groupaient tous les services urbains : la voirie, les bâtimens, la perception des taxes municipales, la police, qui comprenait jusqu'à des gardiens du forum. Puis les services de l'armée et de la marine. Port d'attache d'une flotte frumentaire qui transportait à Ostie les blés numides, Carthage pouvait affamer Rome, s'il lui plaisait. Les grains et les huiles de tout le pays s'amassaient dans ses docks, — les magasins de l'annone, que dirigeait un préfet spécial, ayant sous ses ordres toute une hiérarchie de scribes et de surveillans.

Sans doute, Augustin dut entendre, à Carthage, bien des

récriminations contre cet abus de fonctionnarisme. Une ville si bien administrée n'en était pas moins une excellente école pour un jeune homme qui devait cumuler plus tard les fonctions d'évêque, de juge et d'administrateur. La bienfaisance de l'ordre, de ce qu'on appelait « la paix romaine, » le frappait sans doute d'autant plus qu'il venait d'une région turbulente, fréquemment bouleversée par les agitations des sectes religieuses et par les brigandages des nomades, pays limitrophe des régions sahariennes, où l'action du pouvoir central s'exerçait plus difficilement qu'à Carthage et dans les villes maritimes. Pour sentir la beauté de l'administration, rien n'est tel que de vivre dans des pays où tout est réglé par la force ou le bon plaisir. Les Barbares qui s'approchaient de la civilisation romaine étaient saisis d'admiration pour le bel ordre qu'elle faisait régner. Mais ce qui les étonnait surtout, c'était l'ubiquité de l'Empire.

Un homme, quelle que fût sa race ou sa patrie, ne pouvait qu'être fier d'appartenir à la cité romaine. Il était chez lui dans toutes les contrées du monde soumises à la domination de Rome. Notre Europe morcelée en nationalités ne comprend plus guère ce sentiment d'orgueil si différent de nos étroits patriotismes. Pour en éprouver quelque chose, il faut aller aux colonies : là, le moindre des nôtres peut se croire souverain par son seul titre de citoyen de la métropole. Dans le monde antique, ce sentiment-là était très fort. Carthage, où le prestige de l'Empire apparaissait dans tout son éclat, le développa sans nul doute chez Augustin. Il n'avait qu'à regarder autour de lui, pour apprécier l'étendue du privilège conféré par Rome à ses citoyens. Des hommes venus de tous les pays, sans acception de races, étaient comme associés à l'Empire, collaboraient à la grandeur de la chose romaine. Si le proconsul qui habitait alors le palais de Byrsa, le célèbre Symmaque, appartenait à une vieille famille italienne, celui qu'il représentait, l'empereur Valentinien, était le fils d'un soldat de Pannonie. Le comte Théodose, le général qui réprimait en Maurétanie l'insurrection de Firmus, était un Espagnol ; et l'armée qu'il avait conduite en Afrique se composait, en majorité, de Gaulois. Plus tard, sous Arcadius, un autre Gaulois, Rufin, sera le maître de tout l'Orient.

Un esprit réfléchi comme celui d'Augustin ne pouvait rester indifférent devant ce spectacle du monde ouvert par Rome à

l'ambition de tous les hommes de talent. Il avait une âme de poète, prompte à l'enthousiasme : la vue des Aigles dressées sur l'Acropole de Carthage lui laissa une impression ineffaçable. Il s'habitua à voir grand, à s'affranchir de ses préjugés de race et de toutes les étroitesses de l'esprit local. Devenu chrétien, il ne s'enfermera pas, comme les donatistes, dans son Église d'Afrique : il rêvera d'égaler l'Empire terrestre du Christ à celui des Césars.

Pourtant, cette unité romaine ne doit pas nous faire illusion. Derrière la façade imposante qu'elle offrait d'un bout à l'autre de la Méditerranée, la diversité des peuples avec leurs mœurs, leurs traditions, leur religion particulière, subsistait toujours, en Afrique plus qu'ailleurs. La population de Carthage était étonnamment mélangée. Le caractère hybride de ce pays sans unité s'y reflétait dans la bigarrure des foules carthaginoises. Tous les échantillons des races africaines s'y coudoyaient dans les rues, depuis le nègre amené de son Soudan natal par les marchands d'esclaves, jusqu'au Numide romanisé. L'afflux sans cesse renouvelé des trafiquans et des aventuriers cosmopolites augmentait encore cette confusion. Et ainsi Carthage était une Babel de races, de coutumes, de croyances et d'idées. Augustin, qui était, dans son fond, un mystique, mais aussi un dialecticien passionné pour les discussions brillantes, Augustin trouvait là un abrégé vivant des religions et des philosophies de son temps. Pendant ces années d'études et de recueillement, il va amasser tout un butin de science et d'observations, qu'il saura utiliser par la suite.

Dans les sanctuaires et les écoles de Carthage, sur les places et dans les rues, il put voir défiler les disciples de tous les systèmes, les suppôts de toutes les superstitions, les dévots de tous les cultes. Il entendait les clameurs aigres des disputes, le tumulte des rixes et des émeutes. Quand on était à bout d'argumens, on s'assommait entre adversaires. L'autorité avait bien de la peine à rétablir l'ordre. Logicien intrépide, Augustin devait être pressé de prendre parti dans ces querelles. Mais on ne s'improvise pas une foi du jour au lendemain. En attendant l'illumination de la vérité, il observait la Babel carthaginoise.

Il y avait d'abord le culte officiel, le plus apparent et le plus brillant peut-être, celui de la Divinité des empereurs, qui se per-

pétuait même sous les Césars chrétiens. Chaque année, à la fin d'octobre, les délégués élus de toute la province ayant à leur tête le *sacerdos provinciæ*, le prêtre provincial, arrivaient à Carthage. Leur chef, revêtu d'une robe brodée de palmes, couronné d'or en tête, faisait son entrée solennelle dans la ville. C'était une véritable invasion, chaque député traînant derrière soi un cortège de clients et de serviteurs. Avec leur goût de la pompe et de la couleur, les Africains profitaient de l'occasion pour se livrer à tout un étalage de ruineuses somptuosités : riches costumes, chevaux de prix splendidement caparaçonnés, processions, sacrifices, banquets publics, jeux à l'amphithéâtre et au cirque. Ces étrangers causaient dans la ville un tel encombrement que l'autorité impériale dut leur interdire, sous des peines sévères, d'y séjourner plus de cinq jours. Mesures très prudentes : des collisions étaient inévitables, dans ces momens-là, entre païens et chrétiens. Il convenait de disperser au plus tôt de telles foules, où couvaient toujours des émeutes.

Non moins suivies étaient les fêtes de la Vierge Céleste : survivance du culte national, elles étaient chères au cœur des Carthaginois. Augustin y assistait avec ses camarades. « Nous y accourions, dit-il, de tous côtés. » Il y avait grande affluence de peuple dans la cour intérieure qui précédait le temple. La statue, sortie de son sanctuaire, était placée, devant le péristyle, sur une espèce de reposoir. Au son des instrumens sacrés, des courtisanes parées avec un luxe barbare dansaient autour de l'image sainte ; des histrions mimaient et chantaient des hymnes. « Nos yeux avides, ajoute malignement Augustin, se posaient tour à tour sur la Vierge et sur les courtisanes, ses adoratrices. » La Grande Mère des dieux, la déesse de Bérécynthe était célébrée avec une licence pareille. Tous les ans, le peuple de Carthage allait la laver solennellement dans la mer. Sa statue, portée dans une litière de parade, habillée d'étoffes précieuses, frisée et fardée, traversait les rues de la ville, avec son cortège d'histrions et de galles. Ceux-ci, « les cheveux gras de pommades, le visage pâle, la démarche molle et efféminée, tendaient leurs sébiles aux spectateurs. »

Le culte d'Isis était un nouveau prétexte à processions : le Sérapéum faisait concurrence au temple de Cœlestis. Les Africains, s'il faut en croire Tertullien, ne juraient que par Sérapis. Peut-être que Mithra avait aussi des sectateurs à Carthage. En

tout cas, les religions occultes y étaient abondamment représentées. La thaumaturgie devenait de plus en plus le fond même du paganisme. Jamais l'haruspicine n'avait été plus florissante. Tout le monde fouillait en secret les entrailles des victimes, ou pratiquait les conjurations magiques. Quant aux devins et aux astrologues, ils exerçaient ouvertement leur industrie. Augustin lui-même les consultait, comme tous les Carthaginois. La crédulité publique était sans bornes.

En face des cultes païens, les sectes issues du christianisme pullulaient. Sans doute l'Afrique n'a donné naissance qu'à un petit nombre d'hérésies : les Africains n'avaient pas l'esprit subtil des Orientaux et ils n'étaient point des spéculatifs. Mais bien des hérésies orientales avaient pénétré à Carthage. Augustin dut y rencontrer encore des Ariens, quoique l'arianisme, à cette époque, tendît à disparaître de l'Afrique. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le catholicisme orthodoxe était dans une situation fort critique. Les donatistes lui enlevaient les fidèles et les basiliques : ils étaient certainement la majorité. Ils dressaient autel contre autel. Si Genethlius était l'évêque des catholiques, Parmenianus était celui des donatistes. Et ils se prétendaient plus catholiques que leurs adversaires : ils se vantaient d'être l'Église, la seule, l'unique, l'Église du Christ. Mais déjà ces schismatiques se subdivisaient en une foule de sectes. A l'époque où Augustin étudiait à Carthage, Rogatus, l'évêque de Ténès, venait de se séparer avec éclat de la communion de Parmenianus. Un autre donatiste, Tyconius, publiait des livres où il contestait plusieurs des théories chères aux apologistes de son parti. Le doute troublait les consciences. Au milieu de ces controverses, où trouver la vérité? Chez qui était la tradition apostolique ?

Pour mettre le comble à cette anarchie, une secte, qui se réclamait, elle aussi, du christianisme, — le manichéisme, — commençait à faire de nombreux adeptes en Afrique. Suspecte à l'autorité, elle cachait une partie de ses doctrines, les plus scandaleuses et les plus subversives. Or, ce mystère dont elle s'entourait contribuait encore au succès de sa propagande.

Parmi tous ces apôtres qui prêchaient leur évangile, ces dévots qui battaient le tambour devant leur dieu, ces théologiens qui s'injuriaient et s'excommuniaient entre eux, Augustin apportait le scepticisme superficiel de sa dix-huitième année.

Il ne voulait plus de la religion où sa mère l'avait élevé. Il était beau parleur, dialecticien habile, il avait hâte de s'émanciper, de conquérir la liberté de sa pensée comme celle de sa conduite, et il entendait jouir de sa jeunesse. Avec de tels dons et dans des dispositions semblables, il ne pouvait que choisir, entre toutes ces doctrines, celle qui servirait le mieux les qualités de son esprit, tout en flattant ses prétentions intellectuelles et en lâchant la bride à ses instincts voluptueux.

III. — L'ÉTUDIANT DE CARTHAGE

Quelles que fussent les séductions de la grande ville, Augustin savait trop bien qu'on ne l'y avait point envoyé pour s'amuser ou pour philosopher en dilettante. Pauvre, il avait son avenir à assurer, sa fortune à faire. Sa famille comptait sur lui. Il n'ignorait pas non plus la situation difficile des siens et au prix de quels sacrifices ils lui avaient fourni les moyens de terminer ses études. Forcément, il fut un étudiant qui travaille.

Avec son extraordinaire facilité, il émergea tout de suite parmi ses condisciples. Dans l'école du rhéteur, dont il suivait les cours, il était, nous dit-il, « le major, » non seulement le premier, mais le chef de ses camarades. Il primait en tout. La rhétorique était, alors, extrêmement embrassante : elle avait fini par absorber toutes les parties de l'enseignement, jusqu'aux sciences et à la philosophie. Augustin se vante d'avoir appris tout ce qu'on pouvait apprendre chez les maîtres de son temps : la rhétorique, la dialectique, la géométrie, la musique, les mathématiques. Ayant parcouru tout le cycle scolaire, il comptait ensuite faire des études de droit et, grâce à son talent de parole, entrer au barreau : pour un jeune homme bien doué, c'était le plus court et plus sûr chemin de la richesse et des honneurs.

Malheureusement pour lui, à peine était-il installé à Carthage, que son père mourut. Cette mort remettait son avenir en question. Sans les subsides paternels, comment poursuivre ses études? La succession de Patritius devait être des plus embarrassées. Mais Monique, obstinée dans ses projets ambitieux pour son fils, sut triompher de toutes les difficultés : elle continua sa pension à Augustin. Romanianus, le mécène de Thagaste,

sans doute sollicité par elle, vint encore une fois au secours de l'étudiant en détresse. Tranquillisé sur son sort, celui-ci reprit, d'un cœur léger, sa vie studieuse et dissipée.

Il ne semble pas, en effet, que ce deuil familial lui ait causé un bien grand chagrin. Dans ses *Confessions*, il mentionne la mort de son père en deux mots, et, pour ainsi dire, entre parenthèses, comme un événement prévu et sans grande importance. Et pourtant il lui devait beaucoup. Patritius s'était gêné, et s'était donné de la peine, afin de pouvoir à son éducation. Mais, avec le bel égoïsme de la jeunesse, il estimait peut-être que c'était assez d'avoir bien profité des sacrifices paternels, et il se dispensait de la reconnaissance. Enfin, son affection pour son père devait être un peu tiède. Il y avait entre eux de trop profondes contrariétés de nature. Dès ces années-là, Monique occupait tout le cœur d'Augustin.

Pourtant, l'influence de Monique elle-même était bien faible sur ce grand garçon de dix-huit ans. Il avait oublié ses leçons et il ne s'inquiétait guère si sa conduite ajoutait aux soucis de la veuve, qui se débattait alors contre les créanciers de son mari. Il était bon fils, au fond, et il aimait ardemment sa mère, mais il cédait à l'entraînement inévitable des camaraderies.

Ses camarades, il nous les a dépeints, après sa conversion, comme d'effroyables mauvais sujets. Il est trop sévère sans doute. Ces jeunes gens n'étaient ni meilleurs ni pires qu'ailleurs. Ils étaient turbulens, comme dans les autres villes de l'Empire, et comme on l'est toujours à cet âge. Des règlemens impériaux prescrivaient à la police d'avoir l'œil sur eux, de surveiller leurs relations et leur conduite. Ils devaient ne pas s'affilier à des associations illicites, ne pas trop fréquenter les théâtres, ne pas perdre leur temps en débauches et en festins. S'ils se comportaient de façon par trop scandaleuse, ils seraient battus de verges et renvoyés à leurs parens. A Carthage, ils formaient une bande d'indisciplinés qui s'intitulaient eux-mêmes : les *Démolisseurs*. Leur grand plaisir était d'aller faire du bruit au cours d'un professeur, d'envahir la salle et de tout briser sur leur passage. Ils s'amusaient aussi à brimer les nouveaux, à se moquer de leur naïveté et à leur jouer mille tours. Les choses n'ont guère changé depuis ce temps-là. Les condisciples d'Augustin sont tellement pareils aux étudians d'aujourd'hui que les expres-

sions les plus modernes se présentent d'elles-mêmes pour traduire leurs folies.

Sage, en somme, et respectueux du bon ordre, comme il convenait à un futur professeur, Augustin réprouvait les violences des *Démolisseurs*. Cela ne l'empêchait pas de se plaire dans leur société. Il se désolait de ne point leur ressembler tout à fait : croyons-le, du moins, puisqu'il nous l'assure. Avec une modestie inconsciente, on se mêlait pourtant beaucoup de vanité juvénile, il se rangeait dans le troupeau. Il écoutait le conseil de la sagesse vulgaire, si funeste aux âmes de sa sorte : « faire comme les autres. » Il fit donc comme les autres, il connut leurs débauches, ou il se l'imagina, car si bas qu'il descendit, il ne pouvait rien commettre de vil. Il était alors tellement éloigné de la foi, qu'il donnait, dans les églises, des rendez-vous amoureux : « N'ai-je pas osé, mon Dieu, dans les murs de ton sanctuaire, au milieu de la foule qui célébrait tes fêtes, concevoir des désirs criminels et machiner une intrigue pour me procurer des fruits de mort ! » — On croit lire la confession d'un libertin d'aujourd'hui. On s'étonne de ces mœurs à la fois si antiques et si modernes. Quoi, déjà ! Ces jeunes basiliques chrétiennes à peine sorties de terre, où les hommes étaient sévèrement séparés des femmes, ces basiliques devenaient des lieux de rendez-vous, où l'on échangeait des billets doux, où les entremetteuses vendaient leurs mauvais offices !...

Enfin, le grand bonheur, après lequel Augustin soupirait depuis si longtemps, lui fut accordé : il aima et il fut aimé.

Il aima, comme il pouvait aimer, avec l'emportement de sa nature et l'ardeur de son tempérament, de tout son cœur et de tous ses sens : « Je me précipitai dans l'amour, où je désirais être pris. » Mais, comme il allait tout de suite aux extrêmes, comme il prétendait se donner tout entier et voulait tout recevoir, il s'irritait de n'être pas payé de retour : il ne l'était jamais assez. On l'aimait pourtant, et la certitude même de cet amour, toujours trop pauvre à son gré, exaspérait la violence et l'obstination de son désir : « Parce que j'étais aimé, je m'enlaçais joyeusement dans des nœuds de misères, pour être bientôt déchiré par les verges brûlantes de la jalousie, flagellé par les soupçons, les craintes, les colères et les querelles. » C'était la passion à grand orchestre, un peu théâtrale, avec ses violences, ses alternatives de fureurs et d'extases, — telle que pouvait la conce-

voir un Africain nourri de littérature romanesque. Déçu, il s'acharnait à poursuivre l'insaisissable Amour. Il eut certainement plus d'une passion. Chacune le laissait plus affamé que devant.

Il était sensuel, et il éprouvait, à chaque fois, combien la volupté est courte, dans quel cercle borné tourne la jouissance. Il était tendre, avide de se donner, et il s'apercevait bien qu'on ne se donne jamais tout entier, que, même dans les momens d'abandon les plus enivrés, on se réserve toujours en secret, on retient pour soi quelque chose de soi ; et il sentait aussi que, la plupart du temps, sa tendresse restait sans réponse. Quand le cœur en fête apporte l'offrande de son amour, le cœur de l'Aimée est absent. Et quand il est là, sur le seuil des lèvres, paré et souriant, pour aller au-devant de l'Aimé, c'est l'autre qui est ailleurs. On ne se rejoint presque jamais, on ne se rejoint jamais complètement. Et ainsi cet Amour, qui se vante d'être constant et même éternel, doit, pour se prolonger, être un perpétuel acte de foi, d'espérance et de charité : croire en lui, malgré ses défaillances et ses éclipses, espérer son retour, souvent contre toute évidence, lui pardonner ses injustices et quelque fois ses vilenies, — combien sont capables d'une telle abnégation?... Augustin éprouvait tout cela. Il en était abattu. Et puis la nostalgie des âmes prédestinées s'emparait de lui. Il entrevoyait confusément que ces amours humaines étaient indignes de lui et que, s'il lui fallait un maître, il était né pour servir un autre Maître. Il avait envie de quitter la platitude d'en bas, la triste lande où stagnait ce qu'il appelle « le marécage de la chair, » de s'évader enfin des misérables masures où, pour un instant, il avait abrité son cœur, — de tout brûler derrière lui, pour s'épargner la lâcheté de revenir, — et d'aller planter sa tente plus loin, plus haut, il ne savait où, — sur quelque montagne inaccessible, où l'air est glacé, mais où l'on a devant soi toute la lumière et tout l'espace...

En vérité, ces premières amours d'Augustin étaient trop ardentes pour durer. Elles se consumaient elles-mêmes. Augustin ne les soutint pas longtemps. Il y avait d'ailleurs en lui un instinct profond qui était comme le contrepoids de son exubérante sentimentalité amoureuse : le sens de la beauté. Cela seul aurait suffi pour l'arrêter sur la pente des désordres. L'anarchie et le trouble de la passion répugnaient à son intelligence éprise d'ordre et de clarté. Mais il y avait encore autre chose : le fils du

propriétaire de Thagaste était aussi plein de bon sens. Il avait gardé au moins cela de l'héritage paternel. Petit bourgeois sévèrement élevé selon l'austère et frugale discipline de la province, il se ressentait de son éducation : la bohème, ou se complaisaient ses amis, ne pouvait le séduire et le retenir indéfiniment. En outre, les fonctions auxquelles il aspirait, celles d'avocat ou de professeur, l'obligeaient par avance à un certain décorum dans sa tenue. Lui-même nous en avertit : au milieu de ses pires débordemens, il tenait à passer pour un homme comme il faut, *elegans et urbanus*. Urbanité de parole et de manières, élégance discrète et de bon ton, tel était l'idéal de ce futur professeur de rhétorique.

Le souci de son avenir, joint à ses désillusions rapides, assagit bientôt l'étudiant ; il ne fit que jeter sa gourme, après quoi il se rangea. L'amour se tournait, pour lui, en habitude voluptueuse. Sa tête restait libre pour l'étude et la méditation. L'apprenti rhéteur avait le culte de son métier. Jusqu'à son dernier souffle, et quoi qu'il ait fait pour s'en déprendre, il continua, comme tous ses contemporains, à aimer la rhétorique. Il a manié les mots, en ouvrier du verbe qui en sait tout le prix et qui en connaît toutes les ressources. Même après sa conversion, s'il condamne la littérature profane comme une empoisonneuse des âmes, il absout la beauté de la langue : « Je n'accuse pas les mots, dit-il : les mots sont des vases choisis et précieux. J'accuse le vin d'erreur que des docteurs ivres nous versaient dans ces belles coupes. » A l'école, il déclamait avec délices. On l'applaudissait, le maître le citait en exemple à ses émules. Ces triomphes scolaires lui en présageaient d'autres, plus illustres et plus retentissans. Ainsi la vanité littéraire et l'ambition combattaient, dans son cœur, l'illusion de l'amour, toujours vivace. Et puis enfin, il fallait vivre : les subsides de Monique étaient forcément parcimonieux, la générosité de Romanianus n'était point inépuisable. Il s'ingéniait à grossir sa petite bourse d'écolier. Il écrivait des vers pour les concours poétiques. Peut-être même donnait-il déjà des leçons à des condisciples moins avancés.

Si le besoin d'aimer tourmentait son cœur sentimental, il essayait de l'apaiser dans l'amitié. Il aimait l'amitié comme l'amour. Il fut un ami passionné et fidèle jusqu'à la mort. Dès cette époque, il a noué des amitiés qui ne se délieront plus. Il

a près de lui son compatriote Alypius, le futur évêque de Thagaste, qui l'avait suivi à Carthage et qui le suivra plus tard à Milan; Nébride, compagnon non moins cher, qui devait mourir prématurément; Honorat, qu'il entraîna dans ses erreurs et qu'il s'efforça plus tard de détromper, enfin cet autre compatriote, ce mystérieux jeune homme, dont il ne nous a pas dit le nom, et dont il allait pleurer la perte, comme jamais on ne pleura la mort d'un ami.

On vivait dans une familiarité de tous les instans, dans une ferveur et une exaltation continuelles. On était assidus au théâtre, où Augustin repaissait son avidité d'émotions tendres et d'aventures romanesques. On faisait de la musique, on répétait les mélodies à la mode entendues à l'Odéon et sur les innombrables scènes de Carthage : les Carthaginois, même les gens du peuple, étaient fous de musique. Dans ses sermons, l'évêque d'Hippone se souviendra du maçon qui, sur son échafaudage, ou du cordonnier, qui, dans son échoppe, chantait les airs des musiciens en renom. On se promenait sur les quais, ou sur la Place Maritime, en contemplant les colorations de la mer, cette splendeur des eaux au soleil couchant, qu'un jour Augustin célébrera, avec un lyrisme inconnu aux poètes païens. On discutait surtout, on commentait la lecture récente, on élevait de prestigieux projets d'avenir. On coulait une vie heureuse et charmante, traversée tout à coup de superbes pressentimens. Avec quelle abondance de cœur le chrétien pénitent nous l'évoque : « Ce qui m'attachait le plus à mes amis, c'était le charme de converser et de rire ensemble, de nous rendre tour à tour d'affectueux services, de lire ensemble des livres qui parlent de douces choses, de dire des riens et de plaisanter aimablement, de nous disputer parfois, mais sans colère, comme on le fait avec soi-même, et de relever ainsi, par de rares contestations, le plaisir d'être ordinairement d'accord; de nous instruire mutuellement, de désirer avec impatience l'ami absent, de goûter la joie de son retour. Nous nous aimions les uns les autres de tout notre cœur, et ces témoignages d'amitié, qui s'exprimaient par le visage, par la voix, par les yeux, par mille autres signes, étaient entre nous comme des flammes ardentes, qui opéraient la fusion de nos âmes, et, de plusieurs, n'en faisaient qu'une... »

On comprend que des liaisons comme celles-là avaient dégoûté

pour jamais Augustin de ses bruyans camarades d'autrefois : il ne fréquentait plus les « Démolisseurs. » Le petit cercle où il se plaisait était calme et enjoué. La gaîté s'y tempérait de gravité africaine. Je le vois, lui et ses amis, un peu comme ces étudians en théologie, ou ces jeunes lettrés arabes, qui, paresseusement couchés sur les coussins d'un divan, s'entretiennent de poésie, en roulant entre leurs doigts les grains d'ambre de leurs chapelets, ou qui, drapés dans leurs simarres de soie blanche, se promènent sous les arcades d'une mosquée, l'air sérieux et recueilli, le geste élégant et mesuré, la parole harmonieuse et courtoise, avec quelque chose de discret, de poli et de clérical, déjà, dans le ton et les manières.

En somme, c'était la vie païenne, dans ce qu'elle avait de meilleur et de plus doux, que goûtait alors Augustin. Le réseau subtil des habitudes et des occupations journalières l'enveloppait petit à petit. Il risquait de s'engourdir dans cette molle existence, lorsque, tout à coup, un grand sursaut le souleva... Ce fut un hasard, mais, à ses yeux, un hasard providentiel, qui lui mit entre les mains l'*Hortensius* de Cicéron. Augustin allait avoir dix-neuf ans, il était toujours étudiant : selon l'ordre adopté dans les écoles, le moment était venu pour lui de lire et d'expliquer ce dialogue philosophique. Nulle curiosité ne l'y poussa. S'il prit ce livre, ce fut par conscience de bon écolier, parce qu'il figurait au programme. Il l'ouvrit, s'y engagea sans doute avec une tranquille indifférence. Soudain, une grande lumière inattendue resplendit entre les lignes. Son cœur battit. Toute son âme s'élança vers ces phrases chargées d'un sens éblouissant et révélateur. Il se réveillait de son long assoupissement. Une vision merveilleuse l'illuminait. Aujourd'hui que ce dialogue est perdu, nous ne pouvons plus guère comprendre les raisons d'un tel enthousiasme, et nous tenons l'orateur romain pour un médiocre philosophe. Nous savons pourtant par Augustin lui-même que ce livre contenait un éloge éloquent de la sagesse. Et puis, les mots ne sont rien sans l'âme du lecteur : tout ce qui tombait dans celle d'Augustin y rendait un son prolongé et magnifique. Il faut croire aussi que, juste à ce moment où il ouvrit le livre, il était mûr pour en recevoir cette exaltante impression. Dans ces minutes-là, où le cœur, ignorant de lui-même, se gonfle comme la mer avant l'orage, où l'être déborde de toutes ses richesses intérieures, il suffit de la moindre lueur

pour les lui révéler, du moindre choc pour faire éclater toutes ces forces prisonnières.

Par une pieuse et fidèle reconnaissance, il nous a du moins conservé quelques phrases de ce dialogue qui l'émut si profondément. Il admire, en particulier, ce passage, où l'auteur, après une longue discussion, conclut en ces termes : « Si, comme le prétendent les anciens philosophes, — qui sont aussi les plus grands et les plus illustres, — nous avons une âmes immortelle et divine, il convient de penser que, plus elle aura persévéré dans sa voie, c'est-à-dire dans la raison, dans l'amour de la recherche et de la vérité, moins elle se sera engagée et souillée dans les erreurs et les passions humaines, plus il lui sera facile de s'élever et de remonter au ciel... »

Des phrases semblables, lues dans de certaines dispositions, devaient, en effet, bouleverser ce jeune homme qui allait avoir bientôt la nostalgie du cloître et qui allait être le fondateur du monachisme africain. Donner toute sa vie à l'étude de la sagesse, s'efforcer vers la contemplation de Dieu, vivre ici-bas d'une vie presque divine, — Augustin était appelé à réaliser au nom du Christ cet idéal impossible de la sagesse païenne. En lisant l'*Hortensius*, il l'avait entrevu tout à coup. Et cet idéal lui paraissait si beau, si digne du sacrifice de tout ce qu'il avait aimé, que plus rien d'autre ne comptait pour lui. Il méprisait la rhétorique, ces vaines études auxquelles elle l'obligeait, ces honneurs et cette gloire qu'elle lui promettait. Qu'était-ce que cela au prix de la sagesse! Il se sentait prêt, pour elle, à renoncer au monde... Mais ces élans héroïques ne se soutiennent guère chez des natures aussi mobiles et aussi impressionnables que celle d'Augustin. Pourtant ils ne sont pas tout à fait inutiles. On a ainsi, dès la première jeunesse, de ces révélations confuses de l'avenir. On pressent le port, où on abordera un jour, on voit la tâche à remplir, l'œuvre à élever, et cela se dresse devant vous dans un ravissement de tout l'être. L'image radieuse a beau s'éclipser pendant des années peut-être, le souvenir en persiste au milieu des pires abaissemens ou des pires médiocrités. Celui qui, une seule fois, l'a vue passer, ne peut plus vivre absolument comme les autres.

Cette fièvre calmée, Augustin se prit à réfléchir. Les philosophes anciens lui promettaient la sagesse. Mais le Christ aussi la promettait! N'y avait-il pas entre eux une conciliation pos-

sible? Et l'idéal évangélique n'était-il pas, au fond, plus humain que celui des philosophies païennes? S'il essayait de s'y soumettre, d'accorder en lui la foi de son enfance et ses ambitions de jeune intellectuel? Être sage à la façon de sa mère, de ses grands-parens, des bonnes servantes de Thagaste, de toutes les humbles âmes chrétiennes dont on lui avait appris à révérer les vertus, — et, en même temps, égaler un Platon par la force de la pensée, — quel rêve! Était-ce possible?... Il nous dit lui-même que l'illusion fut brève et que, d'abord, il se refroidit pour l'*Hortensius*, à cause qu'il n'y trouvait point le nom du Christ. Il s'abuse probablement. A cette époque, il n'était pas si chrétien. Il cède à la tentation d'une belle phrase : quand il écrivit ses *Confessions*, il n'en avait pas encore perdu complètement l'habitude.

Mais ce qu'il y a de vrai, c'est que, sentant l'insuffisance de la philosophie païenne, il se retourna un instant vers le christianisme. Le dialogue cicéronien, en décevant sa soif de vérité, lui donna l'idée de frapper à la porte de l'Église et de s'enquérir s'il n'y avait pas, de ce côté-là, un chemin praticable pour lui. C'est pourquoi cette lecture de l'*Hortensius* est, aux yeux d'Augustin, une des grandes dates de sa vie. Bien qu'il soit retombé dans ses erreurs, il se tient compte à lui-même de son effort. Il y reconnaît le premier signe et comme la promesse de sa conversion : « Déjà, je m'étais levé, mon Dieu, pour retourner vers toi! »

Il commença donc à étudier les Saintes Écritures, avec la velléité plus ou moins sérieuse de s'y instruire. Mais aller à la Bible, en passant par Cicéron, c'était prendre le chemin des écoliers. Augustin s'y égara. Ce style populaire, direct, qui ne se préoccupe que de dire les choses et non de la façon de les dire, ne pouvait que rebuter l'élève des rhéteurs de Carthage, l'imitateur des harmonieuses périodes cicéroniennes. Non seulement il avait le goût trop gâté de littérature, mais il y avait aussi trop de littérature dans cette pose de jeune homme, qui, un beau matin, se met en route pour conquérir la sagesse. Il fut puni de son manque de sincérité, d'humilité surtout. Il ne comprit rien à l'Écriture : « Je trouvai, dit-il, un livre impénétrable à l'orgueilleux, mais qui pourtant ne se dévoile pas tout entier aux humbles d'esprit, un livre dont le seuil est bas, mais qui grandit à mesure qu'on y pénètre et dont le sommet se

cache dans le mystère. Alors, je n'étais pas homme à courber la tête pour y entrer !... »

Il se rebuta bien vite. Il tourna le dos à la Bible, comme il avait rejeté l'*Hortensius*, et il s'en fut chercher pâture ailleurs. Néanmoins, le branle était donné à son esprit. Il ne devait plus connaître le repos, jusqu'à ce qu'il eût trouvé la vérité. Cette vérité, il la demandait à toutes les sectes et à toutes les Églises. C'est ainsi qu'en désespoir de cause, il se jeta dans le manichéisme.

On s'est étonné que cet esprit droit et positif se soit enfoncé dans une doctrine aussi tortueuse, aussi louche, contaminée de fables aussi grossièrement absurdes. Mais on oublie peut-être qu'il y avait de tout dans le manichéisme. Les chefs de la secte ne livraient pas d'un coup l'ensemble de la doctrine à leurs catéchumènes : l'initiation totale comportait plusieurs degrés. Or Augustin ne fut jamais que simple *auditeur* dans l'Église des manichéens. Ce qui attirait à eux les esprits d'élite, c'est qu'ils commençaient par se donner pour des rationalistes. Concilier la foi et la raison, ou plutôt mettre la foi d'accord avec la science et la philosophie, c'est la marotte des hérésiarques et des libres penseurs de tous les temps. Les manichéens se vantaient d'y réussir. Ils s'en allaient partout, criant : « Vérité, vérité ! » C'était bien l'affaire d'Augustin qui ne cherchait que cela. Il se précipita aux prêches de ces charlatans, impatient de recevoir enfin cette « vérité » si bruyamment annoncée. A les en croire, elle était contenue dans un ramas de gros livres, écrits par leur prophète sous l'inspiration du Saint-Esprit. Il y en avait toute une bibliothèque. Pour éblouir la foule, ils en exhibaient quelques-uns, qui étaient fort importans, monumentaux comme des tables de la Loi, richement reliés en vélin et historiés d'éclatantes enluminures. Comment douter que la révélation intégrale ne fût renfermée dans de si beaux volumes ? On se sentait tout de suite plein de respect pour une religion qui pouvait produire en sa faveur le témoignage d'un tel monceau d'écritures.

Cependant les prêtres ne les ouvraient point. Afin de tromper l'impatience de leur auditoire, ils l'amusaient en critiquant les livres et les dogmes des catholiques. Cette critique préalable était le premier degré de leur enseignement. Ils relevaient, à foison, dans la Bible, des incohérences, des absurdités, des

interpolations : selon eux, toute une partie des Écritures aurait été falsifiée par les Juifs. Mais ils triomphaient surtout à signaler les contradictions des Évangiles. Ils les sapaient à coups de syllogismes. On comprend que ces jeux de logicien aient immédiatement séduit le jeune Augustin. Avec son extraordinaire subtilité dialectique, il y devint bientôt très fort, plus fort même que ses maîtres. Il prenait la parole dans les assemblées, s'escrimait contre un texte, le réfutait péremptoirement et réduisait ses adversaires au silence. Il était applaudi, comblé de louanges. Une religion qui lui valait de tels succès ne pouvait être que la vraie.

Lorsque, devenu évêque, il essaie de s'expliquer comment il a pu être manichéen, il ne trouve que ces deux raisons : « La première, dit-il, c'est une amitié, qui a fait son chemin en moi sous je ne sais quelle apparence de bonté et qui me fut comme une corde jetée autour du cou... La seconde, c'étaient ces funestes victoires que je remportais presque toujours dans les discussions. »

Mais il y en a une autre, qu'il a exprimée ailleurs et qui est peut-être d'un plus grand poids : le relâchement des mœurs autorisé par le manichéisme. Cette doctrine professait, en effet, que nous ne sommes pas responsables du mal qui s'accomplit en nous. Nos vices et nos péchés sont l'œuvre du Principe mauvais, le Dieu des ténèbres ennemi du Dieu de la lumière. Or, au moment où Augustin se faisait inscrire comme « auditeur » chez les manichéens, il avait particulièrement besoin d'excuser sa conduite par une morale si indulgente et si commode : il se liait avec celle qui devait être la mère de son enfant.

IV. — LA VOLUPTÉ DES LARMES

Augustin approchait de sa vingtième année. Il avait terminé ses études de rhétorique dans le délai voulu. Selon les idées du temps, un jeune homme devait être sorti de l'école à l'âge de vingt ans. Sinon, il était considéré comme fruit sec et renvoyé d'office à sa famille.

On peut être surpris qu'un étudiant aussi bien doué qu'Augustin n'ait pas achevé plus tôt sa rhétorique. Mais, après son

séjour à Madaure, il avait perdu près d'une année à Thagaste. Ensuite, la vie de Carthage avait tant de charmes pour lui que, sans doute, il ne se pressait pas trop de la quitter. Quoi qu'il en soit, le moment était venu de choisir décidément une carrière. Les désirs de ses parens, les conseils de ses maîtres, comme ses ambitions et ses aptitudes personnelles, le poussaient, nous le savons, vers le barreau. Et voilà que, soudain, ses projets d'avenir se modifient. Non seulement, il renonce à la profession d'avocat, mais au moment où tout semblait lui sourire, au seuil de la jeunesse, il abandonne Carthage, pour venir s'enterrer, en qualité de grammairien, dans son petit municipe natal.

Comme il a négligé de s'expliquer sur les motifs de cette brusque détermination, nous en sommes réduits à des conjectures. Il est probable que sa mère, prise dans des embarras domestiques, ne pouvait plus lui servir sa pension. Elle avait d'ailleurs d'autres enfans à établir, un fils et une fille. Augustin allait connaître sinon la pauvreté, du moins la gêne : il lui fallait gagner sa vie au plus vite. Dans ces conditions, le parti le plus expéditif qui s'offrait, c'était de vendre à son tour la science qu'il avait achetée chez ses maîtres. Pour vivre, il ouvrirait boutique de paroles, comme il dit dédaigneusement. Mais, écolier de la veille, il ne pouvait songer décemment à professer dans une grande ville comme Carthage, à entrer en concurrence avec tant de maîtres en renom. S'il ne voulait pas végéter, force lui était donc de se rabattre sur un poste plus modeste. Or, son protecteur Romanianus l'appelait à Thagaste. Cet homme riche avait un fils déjà grand, qu'il convenait de mettre au plus tôt entre les mains d'un précepteur. Augustin, si souvent obligé par le père, était tout désigné pour remplir cet emploi auprès de l'adolescent. En outre, Romanianus, qui appréciait le talent d'Augustin, devait être jaloux de l'attirer et de le retenir à Thagaste. Soucieux des intérêts de son municipe, il désirait enfin y fixer un sujet aussi brillant. Il demanda donc à son protégé de revenir dans son pays, pour y ouvrir une école de grammairien. Il lui promettait des élèves et surtout l'appui de son crédit, qui était considérable. Monique, — c'est à supposer, — joignit ses instances à celles du grand chef de la municipalité de Thagaste. Augustin céda.

Eut-il beaucoup de peine à se résoudre à cet exil? Renoncer

à Carthage et à ses plaisirs, c'était une extrémité bien pénible pour un jeune homme de vingt ans. De plus, il est à peu près certain que, dès cette époque, il avait déjà contracté cette liaison qui devait durer si longtemps. Laisser là une maîtresse qu'il aimait, — et cela dans toute la nouveauté d'une passion commençante, — on s'étonne qu'il ait pu s'y décider. Et pourtant, il partit, il passa près d'une année à Thagaste.

Une particularité de la jeunesse et même de la vie tout entière d'Augustin, c'est la facilité avec laquelle il se déprend et rompt ses habitudes, — les sentimentales autant que les intellectuelles. Chemin faisant, il usa bien des doctrines avant de s'arrêter dans la vérité catholique ; et même après, au cours d'une existence qui fut longue, dans ses écrits théologiques et polémiques, il s'est démenti et corrigé plus d'une fois. Ses *Rétractations* en sont la preuve. On dirait que l'accoutumance lui pèse, comme un empiétement sur sa liberté, que la figure des lieux où il habite lui devient odieuse, comme une menace de servitude. Il sent confusément que sa vraie patrie est ailleurs, et que, s'il doit se reposer quelque part, c'est dans la maison de son Père céleste : « *Inquietum est cor nostrum, donec requiescat in te!* . Notre cœur est inquiet, mon Dieu, jusqu'à ce qu'il se repose en toi ! » Bien avant saint François d'Assise, il pratiqua la règle mystique : « En étranger et en pèlerin ! » Certes, en sa vingtième année, il est encore loin d'être un mystique. Mais il éprouve déjà cette inquiétude, qui va lui faire passer la mer, courir l'Italie, de Rome à Milan. C'est un impulsif. Il ne résiste pas aux mirages de son cœur ou de son imagination. Il est toujours prêt à partir. La route et ses hasards le tentent. Il est avide d'inconnu. Il se laisse emporter avec ivresse par le vent qui passe. Dieu l'appelle, il obéit, sans savoir où il va. Ce jeune homme agité, troublé de passions contraires, qui ne se sent chez lui nulle part, a déjà une âme d'apôtre.

Cette mobilité d'humeur fut probablement la vraie cause de son départ pour Thagaste. Mais d'autres raisons plus apparentes, plus accessibles à une conscience juvénile, le guidèrent aussi. Sans doute, il n'était pas fâché, lui si jeune, de reparaître dans sa petite ville avec le prestige et l'autorité d'un maître. Ses camarades d'autrefois allaient devenir ses élèves. Et puis les manichéens l'avaient fanatisé. Entraîné par le zèle bouillant du néophyte, grisé par ses triomphes dans les réunions publiques

de Carthage, il prétendait briller devant ses compatriotes et peut-être les convertir : il partait avec des intentions de prosélytisme. Croyons enfin que, malgré sa vie dissipée et la passion nouvelle qui occupait son cœur, il ne revint pas à Thagaste sans une affectueuse arrière-pensée pour sa mère.

L'accueil que Monique lui ménageait allait bien le déconcerter. Depuis son veuvage, la femme de Patritius s'était singulièrement avancée dans les voies de la perfection chrétienne. L'Église d'alors ne se contentait pas d'offrir aux veuves le secours moral de ses sacremens et de ses consolations, elle accordait, avec certaines prérogatives, une dignité particulière, à celles qui faisaient vœu de continence. Comme les vierges consacrées, elles occupaient, dans les basiliques, une place d'honneur séparée de celle des autres matrones par une balustrade. Elles portaient un costume spécial. Leurs mœurs, forcément, devaient se montrer dignes de tous les respects extérieurs dont on les entourait. L'austérité de Monique s'était accrue avec la ferveur de sa foi. Elle donnait l'exemple aux paroissiens de Thagaste. Docile à la direction ecclésiastique, empressée à servir ses frères, multipliant les aumônes, autant que le lui permettait sa condition, elle était assidue aux offices de la basilique. Deux fois par jour, matin et soir, on l'y voyait, exacte à l'heure de la prière et du sermon. Elle ne venait point là, nous dit son fils, pour se mêler aux conciliabules et aux commérages des dévotes, mais pour entendre la parole de Dieu dans les homélies et pour que Dieu l'entendît dans ses oraisons.

La veuve avait dû imposer à son entourage la règle sévère qu'elle-même observait. Dans ce milieu rigide de la maison paternelle, l'étudiant de Carthage, avec ses allures émancipées, dut causer un pénible étonnement. Monique sentit tout de suite qu'elle et son fils ne se comprenaient plus. Peut-être soupçonnait-elle déjà sa liaison. Elle commença par lui en faire des remontrances. Augustin se révolta. Ce fut bien pis, lorsque, avec sa présomption de jeune professeur frais émoulu de l'école, avec la tranchante et agressive assurance de l'hérésiarque, il se vanta bien haut d'être manichéen. Monique, profondément blessée dans sa piété et dans sa tendresse maternelle, le somma de renoncer à ses erreurs. Il s'obstina, ne répondit que par des sarcasmes aux exhortations de la pauvre femme. Alors, elle dut croire que la séparation était définitive, qu'Augustin avait com-

mis un crime irréparable. En chrétienne d'Afrique, absolue dans sa foi et passionnée pour sa défense, elle considéra son fils comme un ennemi public. Elle eut horreur de sa trahison. Peut-être aussi que, guidée par la divination de son cœur, elle voyait plus clair dans l'âme d'Augustin que lui-même. Elle s'affligeait de ce qu'il se méconnût à ce point, et repoussât la Grâce qui voulait le conquérir à l'unité catholique. Comme, non content de se perdre, il mettait les autres en péril, discutait, pérorait devant ses amis, abusant des séductions de sa parole pour jeter le trouble dans les consciences, Monique prit une grande détermination : elle interdit à son fils de manger à sa table et de coucher sous son toit. Elle le chassa de sa maison.

Ce dut être un gros scandale dans Thagaste. Il ne paraît pas cependant qu'Augustin s'en soit beaucoup ému. Dans tout l'enivrement de sa fausse science, il avait cette espèce d'inhumanité qui pousse l'intellectuel à faire litière des sentimens les plus profonds et les plus doux, pour les sacrifier à son idole abstraite. Non seulement il ne s'inquiétait guère si son apostasie faisait pleurer sa mère, mais il ne se souciait pas davantage de concilier les chimères de son cerveau avec la réalité vivante de son âme et des choses. Ce qui le gênait, il le niait tranquillement, satisfait s'il avait bien parlé et pris l'adversaire au lacet de ses syllogismes.

Mis en interdit par Monique, il alla s'installer tout simplement chez Romanianus. L'hospitalité fastueuse qu'il y reçut le consola bien vite d'être exilé de la maison paternelle. Enfin, si son amour-propre avait subi un affront, l'orgueil de vivre dans la familiarité d'un personnage aussi considérable était, pour un jeune homme vaniteux, une très abondante compensation.

Ce Romanianus excitait, en effet, l'admiration de tout le pays par son luxe et ses prodigalités. Il devait bientôt s'y ruiner, ou du moins susciter des envieux acharnés à sa ruine. A la tête des décurions, il était le protecteur non seulement de Thagaste, mais des villes voisines : c'était le grand patron, l'homme influent, qui tenait dans sa clientèle à peu près toute la contrée. La municipalité, par reconnaissance et par flatterie, avait fait graver son nom sur des tables d'airain et lui avait élevé des statues. Elle lui avait même conféré des pouvoirs supérieurs aux pouvoirs municipaux. C'est que Romanianus ne marchandait pas ses largesses à ses concitoyens. Il leur donnait des

combats d'ours, et autres spectacles jusqu'alors inconnus à Thagaste. Il ne plaignait pas les banquets publics, et, tous les jours, on trouvait, chez lui, table ouverte. Les convives étaient grassement servis. Après avoir mangé ses dîners, ils puisaient dans la bourse de l'amphitryon. Romanianus savait l'art d'obliger discrètement et même de prévenir les demandes délicates. Aussi, on le proclamait, d'une voix unanime, « le plus humain, le plus libéral, le plus raffiné et le plus heureux des hommes. »

Généreux pour sa clientèle, il ne s'oubliait pas lui-même. Il s'était fait bâtir une villa, qui, par l'étendue des bâtimens, était un véritable palais, avec des thermes revêtus de marbres précieux. Il passait son temps au bain, au jeu, ou à la chasse, enfin il menait le train et la vie d'un grand propriétaire terrien de ce temps-là.

Sans doute, ces villas africaines n'avaient ni la beauté ni la valeur d'art des grandes villas italiennes, qui étaient des espèces de musées dans un cadre de nature grandiose ou joli. Mais elles ne manquaient point d'agrément. Comme celle de Romanianus, quelques-unes étaient construites et décorées avec luxe. Très vastes, elles englobaient parfois un véritable canton; et, parfois aussi, la villa proprement dite, la maison d'habitation du maître, était fortifiée, ceinte de murailles et de tours, comme un château féodal. Sur les portes cochères ou les portées d'entrée, on lisait en belles majuscules : « Propriété d'un tel. » Souvent, l'inscription se répétait sur les murs d'un enclos ou d'une ferme, qui, en réalité, appartenait à un client du grand propriétaire. A l'abri du nom seigneurial, ces petites gens se défendaient mieux contre les exactions du fisc, ou bénéficiaient des immunités de leurs patrons. Ainsi se constituait, sous le couvert du patronat, une sorte de féodalité africaine. Le père d'Augustin, qui possédait des vignes, était sûrement un des cliens de Romanianus.

Centre d'une exploitation agricole, la villa africaine entretenait sur ses terres toute une population d'esclaves, de tâcherons et de métayers. On y voyait la maison du chef des bergers à côté de celle du garde forestier. Des parcs de chasse, défendus par des barrières en treillis, enfermaient des gazelles. Des huileries, des pressoirs et des caves pour le vin faisaient suite aux thermes et aux communs. Puis, le corps de logis, avec sa porte monumentale, son belvédère à plusieurs étages, comme dans les villas romaines, ses galeries intérieures et ses pavillons d'angle.

Devant, se déployaient des pelouses, des jardins aux allées régulières bordées de buis taillés, qui conduisaient à des bassins et à des jets d'eau, ou bien à des pergolas soutenant des berceaux de feuillages, à des nymphées ornées de colonnes et de statues. Dans ces jardins, il y avait un endroit réservé qu'on appelait « le coin du philosophe. » La maîtresse de maison y venait lire ou rêver. Elle y disposait sa chaise, ou son pliant, à l'ombre d'un palmier. Son « philosophe » la suivait, portant son ombrelle et tenant en laisse son petit chien favori.

On conçoit que, dans une de ces belles villas, Augustin ait supporté sans trop de chagrin les rigueurs maternelles. Pour s'y trouver bien, il n'avait qu'à suivre sa pente naturelle, qui était, nous dit-il, l'épicuréisme. Il est trop certain qu'à cette époque il n'aimait et ne cherchait que la volupté. Chez Romanianus, il se laissait aller à toute la douceur de la vie, *suavitates illius vitæ*, — partageant les plaisirs de son hôte et ne s'occupant de ses élèves qu'à ses momens perdus. Il devait être aussi peu grammairien que possible : il n'en avait pas le temps. Avec la tyrannique amitié des gens riches, qui ne savent à quoi s'occuper, Romanianus l'accaparait sans doute, du matin au soir. On chassait ensemble, on banquetait, on lisait des vers, on discutait sous les charmilles des jardins, ou dans « le coin du philosophe. » Et, naturellement, le manichéen de la veille s'évertuait à endoctriner et à convertir son mécène, autant du moins qu'un homme léger comme Romanianus pouvait être converti. Augustin s'accuse de l'avoir « précipité » dans ses propres erreurs. Augustin, probablement, n'était point si coupable. Son opulent ami ne semble pas avoir eu des convictions très solides. Selon toute vraisemblance, il était païen, un païen sceptique, ou hésitant, comme il y en avait beaucoup en ce temps-là. Entraîné par Augustin, il s'approcha du manichéisme, puis, lorsque celui-ci abandonna le manichéisme pour la philosophie platonicienne, nous voyons Romanianus se poser en philosophe. Plus tard, Augustin redevenu catholique l'achemine à sa suite vers le catholicisme. Cet homme du monde était une de ces têtes frivoles, qui ne vont jamais au fond des choses, pour qui les idées ne sont que des passe-temps, et qui considèrent les philosophes ou les gens de lettres comme des amuseurs. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il écoutait Augustin avec plaisir et se laissait influencer par lui. S'il coqueta avec le manichéisme, c'est parce

qu'Augustin l'éblouit de ses raisonnemens et de ses belles phrases. Le charme de cet orateur de vingt ans était déjà extraordinaire.

Augustin menait donc une vie de délices chez Romanianus. Tout l'y enivrait : ses triomphes de parole, l'admiration de ses auditeurs, la flatterie du luxe qui l'entourait. Pendant ce temps, Monique s'affligeait de sa conduite et demandait à Dieu de l'arracher à ses erreurs. Elle commençait à se repentir de l'avoir éloigné et, avec sa clairvoyance de chrétienne, elle jugeait que la maison de Romanianus n'était pas bonne pour l'enfant prodigue ; il valait mieux le rappeler. Il risquait moins de se corrompre auprès d'elle. A force de prier, elle eut un rêve qui hâta sa détermination. « Il lui sembla être debout sur une règle de bois ; et voici qu'elle vit venir à elle un jeune homme tout brillant de lumière et qui, joyeux, lui souriait, tandis qu'elle était plongée dans une tristesse profonde. Alors le jeune homme lui demanda la cause de son affliction et de ses larmes continuelles... Et ma mère, — dit Augustin, — lui ayant répondu qu'elle pleurait ma perdition, il lui commanda de bannir toute crainte et de faire attention que là où elle était, moi aussi j'étais. Ma mère, ayant obéi, m'aperçut en effet, à ses côtés, debout sur la même règle. »

Transportée de joie par cette promesse d'en haut, Monique demanda à son fils de revenir à la maison. Il revint en effet, mais, avec des arguties de sophiste, le rhéteur chicana contre sa mère ; il essaya de lui ravir son bonheur. Il lui dit :

« Puisque, d'après ton rêve, nous devons être tous deux sur la même règle, cela prouve que tu deviendras manichéenne.

— Non, répliqua Monique : *Il* n'a pas dit que je serais où tu es, mais que tu serais où je suis. »

Augustin avoue que ce ferme bon sens fit sur lui une certaine impression. Néanmoins, il ne se convertit pas. Neuf ans encore, il allait rester manichéen.

En désespoir de cause, Monique supplia un évêque de sa connaissance, homme très versé dans les Écritures, d'engager une discussion avec son fils et de lui démontrer la fausseté de sa doctrine. Mais telle était la réputation d'Augustin comme orateur et comme dialecticien, que le saint homme n'osa pas se mesurer contre un si rude jouteur. Il répondit fort sagement à la mère qu'un esprit si subtil et si pénétrant ne pouvait persé-

vérer longtemps dans de grossières erreurs. Et il alléguait son propre exemple, car lui aussi avait été manichéen. Monique insista, en pleurant. Sur quoi, l'évêque, à la fois excédé de ses instances et touché par ses pleurs, lui répondit, avec une rudesse tempérée de bonhomie et de compassion :

« Allons, laisse-moi! Continue à vivre ainsi. Il est impossible que le fils de telles larmes soit perdu ! »

Filius istarum lacrymarum : le fils de telles larmes !... Est-ce l'évêque campagnard ou le rhéteur Augustin qui, dans un élan de reconnaissance, a trouvé ce mot sublime? Ce qu'il y a de sûr, c'est que, plus tard, Augustin vit, dans ces larmes de sa mère, comme un premier baptême, d'où il sortit régénéré. Après l'avoir enfanté selon la chair, Monique, par ses prières et ses gémissemens, l'enfanta à la vie spirituelle. Monique pleurait à cause d'Augustin. Monique pleurait pour Augustin. Cela nous étonne chez cette mère si sévère, cette Africaine un peu rude. Les expressions de larmes, de pleurs et de gémissemens reviennent si souvent dans les écrits de son fils que nous sommes tentés d'abord de les prendre pour de pieuses métaphores, des figures de rhétorique sacrée. Nous soupçonnons que les larmes de Monique sont tirées de la Bible, qu'elles imitent les larmes pénitentielles du roi David. Mais ce serait une erreur que de le croire. Monique pleurait de vrais pleurs. Dans ses ardentes oraisons, elle en arrosait les pavés de la basilique, elle en humectait la balustrade où elle appuyait son front. Cette femme austère, cette veuve strictement voilée dont personne n'apercevait plus le visage, dont le corps n'avait plus de forme sous l'amas des étoffes grises ou noires qui l'enveloppaient de la tête aux pieds, cette chrétienne rigide cachait un cœur plein d'amour. Un amour comme celui-là était alors une chose toute neuve.

Qu'une Africaine pousse la piété jusqu'au fanatisme, qu'elle s'efforce de conquérir son fils à sa foi, qu'elle le déteste et le repousse avec des imprécations, s'il s'en est écarté, voilà ce qui s'est vu de tout temps en Afrique. Mais qu'une mère s'afflige à l'idée que l'âme de son enfant est perdue pour une autre vie, qu'elle s'épouvante et se désespère à penser qu'elle goûtera une félicité dont il sera exclu, qu'elle entrera dans un lieu de délices où son enfant ne sera pas, cela ne s'était point encore vu. « Là où je serai, là aussi tu seras, » près de moi, contre mon cœur, nos deux cœurs confondus dans un même amour, cette union

des âmes poursuivie par delà la tombe, c'est toute l'espérance et toute la douceur chrétienne.

Augustin n'était plus ou n'était pas encore chrétien. Mais par les larmes, il est le vrai fils de sa mère. Ce don des pleurs que saint Louis de France, avec tant de ferveur et de contrition, suppliait Dieu de lui accorder, le fils de Monique l'eut avec surabondance :

Pour lui pleurer avait des charmes.

Il s'énivrait de ses pleurs. Précisément, pendant qu'il était à Thagaste, il perdit un ami follement aimé. Cette mort ouvrit, en lui, la source des larmes. Ce ne sont pas encore les larmes saintes qu'il répandra plus tard devant Dieu, mais de pauvres larmes humaines, plus pitoyables peut-être pour notre faiblesse.

Qu'était-ce que cet ami ? Il nous l'a dit en termes très vagues. Nous savons seulement qu'ils avaient le même âge, qu'ils s'étaient connus dès l'enfance et avaient fréquenté les mêmes écoles, qu'ils venaient de passer une année ensemble, — probablement à Carthage, — que ce jeune homme, entraîné par lui, était devenu manichéen, et qu'enfin tous deux s'aimaient passionnément. Dans un sens plus profond, Augustin rappelle, à propos de lui, le mot d'Horace sur son ami Virgile : « *dimidium animæ*. C'était la moitié de son âme ! »

Or ce jeune homme tomba gravement malade de la fièvre. Comme il était à toute extrémité, on lui administra le baptême, selon la coutume. Il s'en trouva soulagé et presque guéri : « Aussitôt que je pus lui parler, — dit Augustin, — ce qui fut possible aussitôt qu'il put parler lui-même, car je ne le quittais pas, et nous ne pouvions nous passer l'un de l'autre, j'essayai de tourner en ridicule, espérant qu'il s'en moquerait avec moi, ce baptême qu'il avait reçu, privé de connaissance et de sentiment... Mais il eut horreur de moi, comme d'un ennemi, et, avec une liberté aussi surprenante que soudaine, il me déclara que, si je voulais être son ami, je devais cesser de lui tenir un pareil langage. Stupéfait et déconcerté d'une telle réponse, je contins tous les mouvemens qui m'agitaient, me proposant d'attendre le rétablissement de sa santé et de ses forces, pour *engager la discussion que je voulais avoir avec lui...* »

Ainsi, en ce grave moment, celui qu'on appellera « le dispu-

teur carthaginois » regrette de ne pouvoir se mesurer, dans un tournoi dialectique, avec son ami moribond. Le poison intellectuel avait à ce point perverti son esprit, qu'il lui ôtait presque le sentiment des convenances! Mais, si sa tête, comme il l'avoue, était bien gâtée, son cœur restait intact. Son ami mourut peu de jours après, et il n'était pas là. Augustin en fut accablé.

Son chagrin s'exaspéra jusqu'à l'égarement et jusqu'au désespoir : « La douleur de cette perte couvrit mon cœur de ténèbres. Je ne voyais que la mort partout. Ma patrie m'était un supplice et la maison paternelle, une incroyable calamité. Tout ce que j'avais partagé avec mon ami me devenait, lui absent, une indicible torture. Mes yeux le cherchaient et ne le trouvaient nulle part. Tout m'était en horreur, parce qu'il n'y était pas et que rien ne pouvait plus me dire : « Le voici! Il va venir! » comme pendant sa vie, quand il était loin de moi. » Alors Augustin se remettait à sangloter plus fort, il éternisait ses sanglots, ne trouvant de consolation que dans les larmes. La tendresse, contenue chez Monique, s'abandonnait, chez lui, et s'exagérait. La modération chrétienne lui était alors inconnue, comme la mesure du goût antique. On l'a comparé souvent aux plus touchans génies, à Virgile, à Racine, qui, eux aussi, eurent le don des larmes. Mais la tendresse d'Augustin est plus effrénée, et, si l'on peut dire, plus romantique. Elle atteint même, parfois, à une exaltation maladive.

Être tendre, comme Augustin l'était alors, ce n'est pas seulement sentir avec une sensibilité excessive les moindres blessures, les touches les plus légères de l'amour ou de la haine, ce n'est pas seulement se donner avec effusion, c'est se complaire dans le don de soi-même, c'est éprouver qu'au moment où l'on se donne, on communie avec quelque chose d'infiniment doux, qui n'est déjà plus l'être aimé. C'est l'amour pour l'amour, c'est pleurer pour la volupté des larmes, c'est mettre dans la tendresse une sorte de dilettantisme égoïste. Augustin, ayant perdu son ami, prend le monde en aversion. Il se répète : « Rien ne m'est plus que ma douleur. Ma douleur m'est précieuse et chère. » Et ainsi, il ne veut pas être consolé. Mais que, peu à peu, les affres de la séparation s'apaisent, il s'apercevra lui-même qu'il joue avec son chagrin, qu'il se fait de ses pleurs une jouissance : « Mes larmes, dit-il, avaient succédé à mon ami

dans les délices de mon cœur. » Ainsi, l'ami est presque oublié. Augustin a beau détester la vie parce que son ami n'est plus là, il confesse naïvement, qu'il n'aurait pas voulu la perdre pour la rendre au mort. Il soupçonne que ce que l'on raconte d'Oreste et de Pylade se sacrifiant l'un pour l'autre n'est qu'une fable. Finalement, il en arrive à écrire : « Peut-être aussi craignais-je de mourir, *de peur de faire mourir avec moi tout entier celui que j'avais tant aimé.* » Dans ses *Rétractations*, lui-même a condamné cette phrase comme de pure rhétorique. Il n'en est pas moins vrai que le plus grand chagrin peut-être de toute sa vie, — ce chagrin si sincère et si douloureux, qui lui avait « déchiré et ensanglanté l'âme, » — s'acheva sur une belle phrase.

Il faut dire aussi que, dans une nature aussi fougueuse que la sienne, la douleur, comme l'amour, s'épuisait vite. Il brûlait la passion et les sentimens comme les idées. Lorsque le calme lui fut revenu, tout lui parut décoloré. Thagaste lui devint insupportable. Avec son tempérament impulsif, sa mobilité d'humeur, il conçut tout de suite un projet : revenir à Carthage, y ouvrir une école de rhéteur. Peut-être aussi la femme qu'il aimait et qu'il avait abandonnée le rappelait-elle avec instances. Peut-être lui parlait-elle enfin de ses espérances de maternité. Toujours prêt à partir, Augustin ne balança guère. Il est plus que probable qu'il ne consulta point Monique. Il fit part de ses intentions au seul Romanianus. Celui qui, pour toute espèce de raisons, aurait désiré le retenir à Thagaste, se récria d'abord. Mais le jeune homme objecta son avenir, ses ambitions de gloire : allait-il ensevelir tout cela dans un obscur municipe ?

Romanianus céda, et, généreux comme on ne l'est plus, il fit, cette fois encore, les frais du voyage.

V. — LE SILENCE DE DIEU

Augustin allait passer neuf ans à Carthage, — neuf ans qu'il gaspilla en obscures besognes, en disputes stériles ou funestes pour lui-même et les autres, enfin dans un complet oubli de sa véritable vocation. « Et pendant ce temps, tu te taisais, mon Dieu ! » s'écriait-il déjà, en se remémorant ses premiers écarts de jeunesse. Maintenant, le silence de Dieu s'appesantit. Et

pourtant, même en ces années-là, son âme en détresse n'avait pas cessé de l'appeler : « Où étais-je alors, Seigneur, tandis que je te cherchais ? — Tu étais devant moi. *Mais je m'étais éloigné de moi-même*, et je ne me trouvais pas. Combien moins encore pouvais-je te trouver ! »

Ce fut assurément la période la plus inquiète, et, par momens, la plus douloureuse de sa vie. A peine revenu à Carthage, il se vit aux prises avec des difficultés matérielles sans cesse renaissantes. Non seulement il lui fallait vivre, mais faire vivre les siens, peut-être sa mère, son frère et sa sœur, — en tout cas, sa maîtresse et son enfant. Était-il déjà père avant de quitter Thagaste, c'est bien possible. Du moins il ne tarda guère à l'être.

Le nouveau-né fut appelé Adéodat. Il y a une sorte d'ironie involontaire dans ce nom, alors très répandu, d'Adéodat, ou « Donné de Dieu. » Ce fils de son péché, comme l'appelle Augustin, — ce fils qu'il n'avait point désiré et dont l'annonce fut, pour lui, une surprise pénible, — ce pauvre enfant était un cadeau du ciel, dont le père surtout se serait bien passé. Et puis, quand il le vit, il en eut une grande joie et il le chérit vraiment comme le Donné de Dieu.

Il accepta vaillamment sa paternité, et même, ainsi qu'il arrive en pareil cas, sa liaison avec sa maîtresse s'en trouva resserrée, prit quelque chose de la dignité conjugale. La mère d'Adéodat justifiait-elle un pareil attachement, — un attachement qui devait se soutenir pendant plus de dix ans ? Le mystère dont Augustin a voulu que la femme qu'il avait le plus aimée fût enveloppée pour toujours, nous est à peu près impénétrable. Sans doute, elle était de condition très humble, pour ne pas dire très inférieure, puisque Monique jugea impossible de faire régulariser par le mariage cette union trop mal assortie. Il y aurait eu une disproportion extrême entre la naissance et l'éducation des deux amans. Cela n'empêcha pas Augustin d'aimer passionnément sa maîtresse, peut-être pour sa beauté, peut-être pour la bonté de son cœur ou les deux ensemble. On s'étonne pourtant qu'avec son humeur changeante, son âme impressionnable et prompte, il lui soit resté si longtemps fidèle. Qui l'empêchait de prendre son fils et de s'en aller ? Les mœurs antiques autorisaient un pareil procédé. Mais Augustin était tendre. Il avait peur de faire de la peine, il redoutait pour autrui les blés-

sures dont il souffrait tant lui-même. Il restait, par bonté, par pitié, par habitude aussi, et parce que, malgré tout, il aimait la mère de son enfant. Jusqu'à l'époque de sa conversion, il vécut avec elle comme un mari avec sa femme.

Pour nourrir les siens, le voilà donc, décidément, « vendeur de paroles! » Malgré sa jeunesse (il avait à peine vingt ans), le stage qu'il avait fait à Thagaste en qualité de grammairien lui permettait de prendre rang parmi les rhéteurs carthaginois. Grâce à Romanianus, il eut tout de suite des élèves. Le mécène de Thagaste lui confia ses fils : ce jeune Licentius, dont il avait commencé l'éducation et un de ses frères sans doute moins âgé que lui. Selon toute vraisemblance, les deux adolescens étaient en pension chez Augustin. Un petit fait, que nous a conservé leur maître, semble le prouver. Une cuillère s'étant perdue dans la maison, Augustin chargea Licentius d'aller consulter, pour la retrouver, un devin qui avait alors une grande réputation à Carthage, — un certain Albicérius. Cette commission ne s'expliquerait guère, si le jeune homme n'avait été l'hôte et le commensal de son professeur. Un autre de leurs condisciples nous est connu : c'est Eulogius, qui fut, plus tard, rhéteur à Carthage et dont Augustin nous a raconté un songe extraordinaire. Enfin, Alypius, un peu plus jeune que lui, son ami, « le frère de son cœur, » comme il l'appelle. Alypius venait de suivre ses leçons à Thagaste. Après la brusque désertion du professeur, le père de l'étudiant s'était fâché, et il avait défendu à son fils, envoyé à Carthage, de fréquenter l'école d'Augustin. Mais il était bien difficile de séparer pour longtemps des amis aussi fervens. Alypius, petit à petit, triompha des résistances paternelles, et il redevint l'élève de son ami.

Lorsqu'il ouvrit son école, la culture d'Augustin, qui venait à peine de quitter les bancs, ne pouvait pas être bien profonde. Ses fonctions l'obligèrent à apprendre tout ce qu'il ignorait. En enseignant, il s'instruisit lui-même. Il fit alors la plupart des lectures qui, par la suite, vont alimenter ses traités et ses écrits polémiques. Lui-même nous dit qu'il lut, en ce temps-là, tout ce qu'il lui fut possible de lire. Il est très fier d'avoir déchiffré et compris tout seul, sans les explications d'aucun maître, les *Catégories* d'Aristote, qui passaient pour une des œuvres les plus abstruses du Stagyrite. A une époque où l'enseignement était surtout oral, et où les livres étaient relative-

ment rares, il est clair qu'Augustin ne fut point ce que nous entendons aujourd'hui par un « bourreau de lecture. » Nous ignorons si Carthage possédait beaucoup de bibliothèques et quelle était la valeur de ces bibliothèques. Il n'en est pas moins vrai que l'auteur de *La Cité de Dieu* est le dernier des écrivains latins qui aient eu une culture vraiment encyclopédique. Il forme le trait d'union entre les temps modernes et l'antiquité profane. Le moyen âge ne connaîtra guère la littérature classique que par les citations ou les allusions d'Augustin.

Ainsi, malgré les soins du métier et de la famille, ses préoccupations intellectuelles ne l'abandonnaient pas. La conquête de la vérité restait toujours son ambition dominante. Il espérait encore la trouver dans le manichéisme, mais il commençait à penser qu'elle se faisait bien attendre. Les chefs de la secte devaient se défier de lui. Ils redoutaient son esprit subtil et pénétrant, si prompt à trouver le point faible d'une thèse ou d'un raisonnement. C'est pourquoi ils différaient de l'initier à leurs doctrines secrètes. Augustin demeurait simple *auditeur* dans leur église. Pour tromper l'activité dévorante de son intelligence, ils la détournaient vers la controverse et la discussion critique des Écritures. Se prétendant chrétiens, ils en adoptaient une partie et rejetaient, comme interpolé ou falsifié, tout ce qui ne s'accordait pas avec leur théologie. Augustin, nous le savons, triomphait dans ce genre de disputes, et il tirait vanité d'y exceller.

Quand, las de cette critique négative, il réclamait de ses évangélistes une nourriture plus substantielle, on lui proposait quelque dogme exotérique, capable de séduire une imagination juvénile par sa couleur poétique ou philosophique. Le catéchumène n'en était point satisfait, mais il s'en contentait, faute de mieux. Très joliment, il compare ces ennemis de l'Écriture à des oiseleurs, qui remplissent avec de la terre et qui tarissent toutes les sources où les oiseaux vont boire, puis qui dressent leurs appeaux au bord d'une mare, la seule qu'ils n'aient pas comblée. Les oiseaux s'y précipitent, non que l'eau en soit meilleure, mais parce qu'il n'y en a plus d'autre et qu'ils ne savent où aller boire. Ainsi Augustin, ne sachant où étancher sa soif de vérité, l'apaisait, comme il pouvait, dans le panthéisme confus des manichéens.

Ce qu'il y a d'admirable, c'est que, si peu convaincu lui

même, il convertissait tout le monde dans son entourage. Grâce à lui, ses amis devinrent manichéens : Alypius un des premiers, puis Nébride, le fils d'un grand propriétaire des environs de Carthage, Honorat, Marcianus, peut-être aussi les plus jeunes de ses élèves, Licentius et son frère, — toutes victimes de sa parole qu'il s'efforcera plus tard d'arracher à leurs erreurs. Si puissant était le charme qu'il exerçait, si profonde surtout la crédulité publique!

Ce IVe siècle n'est déjà plus un siècle de grande foi chrétienne. En revanche, le paganisme agonisant se signale par une recrudescence de basse crédulité et de superstition. Comme l'Église combattait énergiquement l'une et l'autre, il n'est pas surprenant que les païens surtout en aient été contaminés. La vieille religion finit par sombrer dans la magie. Les plus grands esprits de l'époque, les philosophes néo-platoniciens, l'empereur Julien lui-même, sont des thaumaturges, ou tout au moins des adeptes des sciences occultes. Augustin, alors séparé du christianisme, subissait l'entraînement général, avec les jeunes gens de son entourage. Nous l'avons vu tout à l'heure faire consulter le devin Albicérius à propos d'une cuillère perdue. Mais cet intellectuel croyait aussi aux magiciens et aux astrologues.

On a retrouvé à Carthage des lamelles de plomb où sont écrites des conjurations magiques contre des chevaux qui devaient courir au cirque. Comme les cochers carthaginois, Augustin recourait à ces pratiques frauduleuses et clandestines pour s'assurer le succès. A la veille d'un concours poétique, il s'aboucha avec un magicien, qui lui proposa, moyennant une somme à débattre, de sacrifier un certain nombre d'animaux, pour lui obtenir le prix. Là-dessus, Augustin se récria, déclarant que, dût-il recevoir une couronne d'or immortelle, il lui défendait de faire périr une mouche pour lui. Au fond, la magie répugnait à la droiture de son esprit, comme à la sensibilité de ses nerfs, par tout ce qu'elle avait de louche et de brutal dans ses opérations. D'ordinaire, elle se confondait avec l'haruspicine, et elle comportait une partie de cuisine et d'anatomie sacrée, qui révoltait les délicats : dissection des chairs, inspection des entrailles, sans parler de l'abatage et de l'égorgement des victimes. Des fanatiques, comme Julien, se livraient avec délices à ces manipulations dégoûtantes. Ce que

nous connaissons de l'âme d'Augustin nous explique trop bien qu'il s'en soit écarté avec horreur.

L'astrologie le séduisait au contraire par son apparence scientifique. Ses adeptes s'intitulaient « mathématiciens, » et ainsi, elle semblait emprunter aux sciences exactes quelque chose de leur solidité. Augustin en conférait souvent avec un médecin de Carthage, Vindicianus, homme de grand sens et de grand savoir, qui parvint même aux honneurs proconsulaires. En vain celui-ci démontrait-il au jeune rhéteur que les prétendues prophéties des mathématiciens étaient l'effet du hasard; en vain son ami Nébride, moins crédule que lui, joignait-il ses argumens à ceux du savant médecin, Augustin s'obstinait dans sa chimère. Son esprit raisonneur découvrait d'ingénieuses justifications pour les prétentions des astrologues.

Ébloui par tous les mirages intellectuels, il vagabondait ainsi d'une science à l'autre, en se répétant, dans son cœur, la devise de ses maîtres manichéens : « Vérité, vérité! » Mais quels que fussent, pour lui, les attraits de la vie spéculative, il avait d'abord à assurer sa vie matérielle. La vue de son enfant le rappelait au sentiment des réalités. Gagner de l'argent et, pour cela, se pousser, se mettre en évidence, augmenter sa réputation, Augustin y travaillait de toutes ses forces. C'est ainsi qu'il concourut pour le prix de poésie dramatique. Il fut déclaré vainqueur. Son vieil ami, le médecin Vindicianus, alors proconsul, posa, nous dit-il, la couronne sur sa « tête malade. » Ce futur Père de l'Église écrivant pour le théâtre, — et quel théâtre que celui d'alors! — ce n'est pas une des moindres étrangetés de cette existence si agitée et, au premier abord, si contradictoire!

Vers la même époque, et toujours par ambition littéraire, il composa un traité d'esthétique, *sur le Beau et le Convenable*, qu'il dédia à un de ses collègues illustres, le Syrien Hierius, « orateur de la Ville de Rome, » — un des professeurs de l'enseignement officiel, appointé soit par la municipalité romaine, soit par le trésor impérial. Ce rhéteur levantin faisait merveille dans la capitale de l'Empire. Sa renommée avait franchi les cercles universitaires et mondains et passé la mer. Augustin l'admirait de confiance, comme tout le monde. Il est clair qu'à cette époque, il ne concevait pas de fortune plus éclatante pour lui que d'être nommé, lui aussi, à l'égal d'un Hierius, orateur de la Ville de Rome. Par la suite, l'évêque d'Hippone, tout en

condamnant la vanité de ses ambitions juvéniles, dut faire de bien ironiques réflexions sur leur modestie. Comme il s'était méconnu ! Un Augustin avait rêvé d'égaler un jour cet obscur pédagogue, dont personne, sans lui, n'aurait plus parlé ! Les instinctifs de sa sorte se trompent ainsi perpétuellement sur le but et les moyens à employer. Mais ils ne s'abusent qu'en apparence. Par des voies mystérieuses, une volonté plus forte que la leur les conduit là où ils doivent aller.

Ce premier livre d'Augustin s'est perdu, sans que nous puissions dire s'il y a lieu de le regretter. Lui-même nous le rappelle sur un ton fort détaché et dans des termes assez vagues : il apparaît néanmoins que cette esthétique était à base de métaphysique manichéenne. Mais ce qu'il y a de significatif pour nous dans cet essai de jeunesse, c'est que, la première fois qu'Augustin a fait œuvre d'écrivain, ç'a été pour essayer de définir et pour exalter la Beauté. Il ne connaissait pas encore, au moins directement et dans le texte, les dialogues de Platon, et déjà il est platonicien de tendance. Il l'était naturellement. Son christianisme sera une religion toute de lumière et de beauté. Pour lui, la suprême Beauté est identique au suprême Amour : « Qu'aimons-nous, demandait-il à ses amis, qui ne soit la Beauté ? *Num amamus aliquid, nisi pulchrum ?* » Encore, à la fin de sa vie, dans sa *Cité de Dieu*, lorsqu'il s'appliquera à nous rendre intelligible le dogme de la résurrection de la chair, il pensera que notre corps doit ressusciter dépouillé de ses tares terrestres, dans toute la splendeur du type humain parfait. Rien n'en sera perdu. Il conservera tous ses membres et tous ses organes, *parce qu'ils sont beaux*. On reconnaît à ce trait non seulement le platonicien, mais le voyageur et le dilettante qui avait contemplé quelques-uns des plus purs modèles de la statuaire antique.

Un succès médiocre accueillit ce livre de début. Augustin ne nous dit même pas si le célèbre Hiérius lui en fit des complimens, et il a l'air de nous donner à entendre qu'il n'eut point d'autre admirateur que lui-même. De nouvelles désillusions, des déboires plus sérieux modifièrent peu à peu ses dispositions d'âme et ses projets d'avenir. Après des années d'efforts, il constatait qu'il n'était guère plus avancé qu'au début. Il n'y avait pas à se leurrer de vains prétextes : il devenait évident pour tous que le rhéteur Augustin ne réussissait pas. A quoi

cela tenait-il ? Étaient-ce les aptitudes professorales qui lui manquaient ? Peut-être n'avait-il pas le don de l'autorité, qui est le premier de tous et le plus indispensable pour un professeur. Ce qui lui convenait sans doute, c'était un petit auditoire d'élite, qu'il excellait à charmer, plutôt qu'il ne le dominait. Les classes nombreuses et bruyantes n'étaient point son affaire. A Carthage, ces classes de rhétorique étaient particulièrement difficiles à tenir, puisque les écoliers s'y montraient plus turbulens qu'ailleurs. A tout instant, les *Démolisseurs* les envahissaient, pour y faire leur tapage. Augustin, qui s'était abstenu de ces brimades lorsqu'il était étudiant, se voyait obligé de les subir comme professeur. En cela, il n'était pas plus maltraité que ses confrères, chez qui les mêmes vacarmes se produisaient : c'était l'habitude et en quelque sorte la règle dans les écoles de Carthage. Cependant un peu plus d'autorité ne lui aurait pas nui aux yeux de cette jeunesse indisciplinée. Mais il avait de plus graves défauts pour un professeur qui veut réussir : il n'était pas intrigant et ignorait l'art de se faire valoir.

Peut-être aussi, comme rhéteur, ne possédait-il point les qualités qui plaisaient alors au public païen. On sait quelle importance les anciens attribuaient aux avantages physiques de l'orateur. Or, d'après une vieille tradition, Augustin était petit, débile : jusqu'à sa mort, il s'est plaint de sa mauvaise santé. Il avait la voix faible, la poitrine délicate, la gorge souvent prise. Cela le desservait sûrement devant des auditoires habitués à toute l'emphase extérieure et à tout l'apparat de l'éloquence romaine. Enfin sa phrase écrite ou parlée était dépourvue du brillant, des ingénieuses recherches d'expression qui plaisaient dans les cercles lettrés et mondains. Cet écrivain d'une fécondité inépuisable n'est point du tout un styliste. A cet égard, il est inférieur à un Apulée, à un Tertullien, s'il les laisse bien loin derrière lui pour la sincérité et la profondeur du sentiment, le lyrisme, la couleur, l'emportement des métaphores, et, avec cela, l'onction, la suavité de l'accent. Toujours est-il qu'il a beau s'y appliquer, il ignore ce que les rhéteurs de son temps entendaient par le style. C'est pourquoi ses écrits, comme ses déclamations, n'étaient pas très goûtés.

Néanmoins, de bons juges l'appréciaient à sa valeur, devinaient les dons, encore enveloppés, qui étaient en lui, et dont il mésusait prématurément. Il était reçu chez le proconsul Vindi-

cianus, qui causait volontiers avec lui, qui lui témoignait une bonté toute paternelle. Augustin avait de belles relations. Il en eut toute sa vie. Son urbanité et l'élégance de ses manières lui ouvraient les portes les plus difficiles. Mais, justement parce qu'il était estimé en haut lieu, il sentait d'autant plus péniblement qu'il n'avait pas, devant le grand public, la place qu'il méritait. Son humeur, peu à peu, s'aigrissait. Dans ces dispositions chagrines, il n'envisageait plus les choses avec la même confiance, ni la même sérénité. Ses inquiétudes d'esprit le reprenaient.

Ses idées, d'abord, s'en ressentirent. Il conçut des doutes de plus en plus précis touchant le manichéisme. Il commença par suspecter l'austérité, un peu théâtrale, dont se prévalaient si fort les initiés de la secte. Entre autres turpitudes, il vit un jour, sur une des places les plus fréquentées de Carthage, « trois Élus hennir au passage de je ne sais quelles femmes et se livrer à des gestes tellement obscènes, qu'ils surpassaient l'impudence et l'impudicité des gens les plus grossiers. » Il en fut scandalisé. Mais c'est encore peu de chose. Lui-même alors n'était pas si vertueux. D'habitude, un intellectuel fait bon marché de la pratique et ne s'embarrasse guère de conformer sa conduite à ses principes. Le pire, pour lui, c'est que la physique manichéenne, ramassis de fables plus ou moins symboliques, lui parut tout à coup ruineuse. Il venait de lire des livres d'astronomie, et il constatait que la cosmologie des manichéens, — de ces hommes qui se proclamaient rationalistes, — se trouvait en contradiction avec la science. Le manichéisme était atteint dans son principe, du moment qu'il contredisait la raison confirmée par l'expérience.

Augustin fit part de ses doutes non seulement à ses amis, mais aux prêtres de la secte. Ceux-ci s'en tirèrent par des échappatoires et par les plus éblouissantes promesses : un évêque manichéen, un certain Faustus, allait passer à Carthage. C'était un homme d'une science consommée. Sûrement il réfuterait sans peine toutes les objections possibles. Il confirmerait dans leur foi les jeunes « auditeurs... » Augustin et ses amis attendirent donc ce Faustus comme un véritable messie. Leur déception fut immense. Le prétendu docteur était un ignorant, qui n'avait nulle notion des sciences ni de la philosophie, et dont tout le bagage intellectuel se réduisait à un peu de grammaire.

Beau parleur et bel esprit, il pouvait tout au plus causer agréablement de littérature.

Cette déception, jointe à ses déboires de carrière, détermina, chez Augustin, une crise d'âme et de conscience. Ainsi, cette Vérité, après laquelle il soupirait depuis si longtemps, qu'on lui avait tant promise, cette Vérité n'était qu'un leurre! Il fallait se résigner à ne pas savoir!... Alors à quoi s'occuper, puisque la vérité se dérobait? La fortune et les honneurs l'en consoleraient peut-être. Mais il en était bien loin. Il sentait qu'il faisait fausse route, qu'il s'enlizait à Carthage, comme il s'était enlizé à Thagaste. A tout prix, il importait de réussir!... Et puis il succombait à un de ces momens de lassitude, où l'on n'espère plus se sauver que par un parti désespéré. Il était excédé de son milieu et de son entourage. Ses amis, qu'il connaissait trop, n'avaient plus rien à lui apprendre, ne pouvaient pas l'aider dans l'unique recherche qui le passionnât. Et sa liaison lui pesait. Voilà neuf ans que durait le tête-à-tête. Son enfant était à cet âge ingrat qui indispose plutôt un jeune père qu'il ne réveille en lui une tendresse déjà vieille. Sans doute, il ne voulait point l'abandonner. Il n'entendait pas rompre tout à fait avec sa maîtresse. Mais il avait besoin de changer d'air, de s'en aller ailleurs, pour respirer plus à l'aise, reprendre cœur à la tâche.

Alors l'idée lui vint de tenter fortune à Rome. C'était là que se faisaient les réputations littéraires. Il y rencontrerait sans doute de meilleurs juges qu'à Carthage. Il finirait bien par entrer dans l'enseignement officiel, où il aurait un traitement fixe : ce serait au moins le présent assuré. Probablement, Augustin caressait déjà ce projet, lorsqu'il envoya à Hiérius, orateur de la Ville de Rome, son traité sur le Beau : grâce à cette politesse, il escomptait l'appui éventuel du rhéteur illustre. Enfin ses amis, Honorat, Marcianus et les autres l'engageaient fort à chercher à Rome un théâtre digne de lui. Alypius, qui, en ce moment, y terminait ses études de droit et qui devait déplorer leur séparation, l'y appelait instamment, en lui promettant le succès.

Encore une fois, Augustin était prêt à partir. Bientôt sa résolution fut prise. Il allait quitter les siens, sa femme, son enfant, jusqu'au moment où son nouvel état lui permettrait de les faire venir auprès de lui. Il nous assure que le principal

motif qui l'ait décidé à ce départ, c'est que les étudians de Rome passaient pour moins indisciplinés et moins turbulens que ceux de Carthage. Évidemment, c'était une raison de poids pour un professeur qui répugne à faire la police de sa classe. Mais, outre celles que nous avons dites, il y en eut d'autres, qui durent influencer aussi sa détermination.

En réalité, il ne se sentait pas en sûreté à Carthage : Théodose venait d'édicter contre les manichéens des peines très sévères. Non seulement il les condamnait à mort, mais il avait institué une véritable Inquisition, chargée spécialement d'espionner et de poursuivre ces hérétiques. Augustin jugea-t-il qu'il se cacherait mieux à Rome, où il était inconnu, que dans une ville où il s'était signalé par les excès de son prosélytisme? En tout cas, son départ autorisa des calomnies, que, bien des années après, ses adversaires donatistes ne manquèrent point de ramasser, en les dénaturant. Ils l'accusèrent d'avoir fui devant la persécution : il se serait dérobé, disait-on, à une sentence prononcée contre lui par le proconsul Messianus. Augustin n'eut pas de peine à réfuter ces fausses allégations. Mais il semble résulter de tous ces faits qu'une prudence bien avisée lui conseillait de passer la mer au plus vite.

Il allait donc s'embarquer. Espérons que, malgré sa sublime insouciance des choses matérielles, il pourvut aux moyens d'existence de la femme et de l'enfant, qu'il laissait derrière lui. Son amie paraît s'être résignée, sans trop de scènes violentes, à cette absence qu'il disait momentanée. Il n'en fut pas de même de sa mère. L'idée seule de Rome, comme celle d'une autre Babylone, épouvantait cette Africaine austère. Quels dangers spirituels son fils n'allait-il pas y courir! Elle aurait voulu le garder auprès d'elle, pour le ramener à la foi et aussi pour l'aimer : Augustin avait été son seul amour humain. Et puis il était sans doute le principal soutien de la veuve : que deviendrait-elle sans lui?

Le fugitif dut ruser avec Monique pour mettre son projet à exécution. Elle ne le quittait plus, l'emprisonnait de ses bras, le conjurait, avec des larmes, de rester. Le soir de l'embarquement, elle le suivit sur le port, bien qu'Augustin, pour dépister ses soupçons, lui eût menti. Il prétendait qu'il allait accompagner jusqu'au bateau un ami qui partait. Monique, défiante, s'attachait à ses pas. La nuit tombait. Cependant, le navire,

mouillé dans une petite anse, au Nord de la ville, ne bougeait pas. Les marins attendaient, pour mettre à la voile, que la brise se levât. Il faisait un temps humide et lourd comme d'habitude en Méditerranée, aux mois d'août et de septembre. Pas un souffle n'agitait l'air. Les heures passaient. Monique, accablée par la chaleur et la fatigue, défaillait. Alors Augustin, perfidement, lui conseilla d'aller passer la nuit dans une chapelle du voisinage, puisque le bateau, c'était certain, ne leverait pas l'ancre avant l'aube. Elle se décida non sans peine à se reposer dans cette chapelle, une *memoria* consacrée à saint Cyprien, le grand martyr et le grand patron de Carthage.

Comme la plupart des sanctuaires africains de ce temps-là et des « marabouts » d'aujourd'hui, elle devait être entourée ou précédée d'une cour, avec un portique en arcades, où l'on pouvait se coucher. Monique s'assit par terre sous l'amas de ses voiles, au milieu des pauvres gens et des voyageurs qui, par cette soirée étouffante, étaient venus, comme elle, chercher un peu de fraîcheur auprès des reliques du bienheureux Cyprien. Elle pria pour son enfant, offrant à Dieu « le sang de son cœur, » le suppliant de le lui conserver : car « beaucoup plus que d'autres mères, dit Augustin, elle aimait à me voir auprès d'elle. » Et, en véritable fille d'Ève, « elle redemandait avec douleur ce fils qu'elle avait enfanté dans la douleur. » Elle pria longtemps, puis, à bout d'émotions, elle s'endormit. Sans le savoir, le portier de la chapelle veilla, durant cette nuit, non pas seulement la mère du rhéteur Augustin, mais l'aïeule d'une innombrable lignée d'âmes : cette humble femme qui sommeillait là, par terre, sur les dalles d'une cour, portait dans son cœur toute la tendresse des mères futures.

Tandis qu'elle dormait, Augustin, furtivement, était monté sur le navire. Le silence et la magnificence nocturnes l'oppressaient. Parfois, le cri des hommes d'équipage prenait un accent étrange dans cette immensité miroitante. Le golfe de Carthage resplendissait au loin, sous l'embrasement des constellations, sous le ruissellement d'une voie lactée toute blanche comme les fleurs d'un immense jardin céleste. Mais Augustin avait le cœur lourd, plus lourd que l'air appesanti par la canicule et l'humidité marine, — lourd du mensonge et de la cruauté qu'il venait de commettre : il voyait déjà le réveil et la détresse de sa mère. Sa conscience était trouble, bouleversée de remords et

de mauvais pressentimens. Cependant ses amis essayaient de l'égayer, l'exhortaient au courage et à l'espérance. Marcianus, en l'embrassant, lui cita un vers de Térence :

« *Ce jour, qui t'apporte une vie nouvelle, réclame, en toi, un homme nouveau.* »

Augustin souriait tristement. Enfin, on partit. Le vent s'était levé, le vent du grand voyage, qui l'emportait vers l'inconnu... Tout à coup, au souffle du large, il tressaillit. Sa force et sa confiance rebondirent. Partir! Quelle ivresse pour tous ceux qui ne peuvent pas s'attacher à un coin de terre, qui se savent instinctivement *d'ailleurs*, qui passent toujours « en étrangers et en pèlerins, » et qui s'en vont avec allégresse, comme s'ils rejetaient un fardeau derrière eux. Augustin était de ceux-là, — de ceux qui, parmi les plus beaux enchantemens de la Route, ne cessent jamais de songer au Retour. Mais il ignorait où Dieu allait le conduire. Marcianus avait raison : une vie nouvelle commençait vraiment pour lui, mais ce n'était point celle qu'ils espéraient l'un et l'autre.

Celui qui partait en rhéteur, pour vendre des paroles, allait revenir en apôtre, pour conquérir des âmes.

LOUIS BERTRAND.

(*La troisième partie au prochain numéro.*)

LAURE [1]

QUATRIÈME PARTIE [2]

VIII

En arrivant à la Mettrie, elle fut reçue au bas du perron par Louise et Marc; tandis qu'elle montait les marches à côté d'eux, ils lui posèrent des questions sur son voyage, sa santé, toutefois avec une certaine nuance de courtoisie banale que Laure remarqua.

Elle entra dans la maison, et, tandis que Louise l'aidait à se défaire de son manteau, elle s'étonnait de trouver, au lieu de l'ancien vestibule étroit, un hall en rotonde au fond duquel s'élevait un escalier qu'elle ne connaissait pas.

Louise lui dit qu'elle lui avait fait préparer à goûter.

— Tu dois avoir faim, et nous dînons seulement à huit heures, expliqua-t-elle, tandis qu'elle ouvrait devant sa sœur la porte de la salle à manger. Mais Laure s'arrêta sur le seuil avec surprise :

— Vous avez donc tout transformé ! s'exclama-t-elle.

Cette salle à manger où Louise l'introduisait n'était pas à la même place que celle d'autrefois. Celle-ci était longue et vaste; sur les murs s'étalaient, entre des boiseries massives et sombres, quelques tapisseries d'un beau coloris ancien. Sur tout un côté une baie vitrée montrait le parc.

— Oui, répondit Louise, nous avons fait de grandes repara-

(1) *Copyright by* Bernard Grasset, 1913.
(2) Voyez la *Revue* des 1er et 15 mars et 1er avril.

tions, l'année qui a suivi la mort de notre grand-père. Nous te montrerons cela...

— Je n'en avais rien su, murmura Laure, tandis qu'elle s'asseyait.

Un couvert avait été placé sur la table. Laure et Marc restèrent à lui tenir compagnie tandis qu'on la servait.

Elle continuait à regarder cette pièce nouvelle avec un sentiment pénible; elle s'était imaginé retrouver des lieux amis : mais rien n'était demeuré; dans cette maison de son enfance il lui sembla n'être qu'une étrangère, une passante. Et, tandis qu'elle s'efforçait de prêter attention aux questions qui lui étaient posées, il lui venait des choses mêmes une déception sourde et continue.

Elle s'était aussi attendue, sans y avoir pensé précisément, à trouver dans l'accueil de sa sœur et de Marc plus de cordialité, plus d'amitié immédiate. Elle n'aurait su que leur reprocher au juste; tous deux s'appliquaient à entretenir la conversation, à laquelle elle-même se donnait peu; et sans doute elle leur aurait su gré de leur déférence empressée si quelque chose n'avait manqué qu'elle aurait eu de la peine à définir, mais dont le défaut cependant la glaçait.

Évidemment, sa sœur ne se représentait pas la tension d'âme frémissante que ce retour mettait en elle. Déjà, à Roubaix, elle avait pressenti que Louise était maintenant très séparée d'elle, mais cette impression se réveillait ici mille fois plus aiguë, plus douloureuse à cause du moment et du lieu. Il lui apparaissait avec une netteté cruelle que, pendant ces sept années d'éloignement, elle était sortie entièrement de leur vie, qu'elle n'avait plus compté pour eux, qu'elle avait été absente même de leur pensée, c'est-à-dire véritablement, réellement absente. Pouvait-elle s'en étonner? Non, elle se disait que c'était une chose naturelle, inévitable, et cependant cette solitude vivement ressentie, tant d'impressions qui se précipitaient, en même temps une foule de souvenirs ranimés, faillirent tout à coup lui arracher des pleurs.

Elle se leva. Elle alla jusqu'à la baie vitrée et souleva le léger rideau de soie qui tombait au-devant, comme si elle avait voulu regarder le parc; elle le vit en effet, qui se dessinait à ses yeux dans la brume de ses larmes naissantes. Elle resta là quelques instans, appuyant le front contre son bras soulevé. Ses pensées

glissaient vers des profondeurs désolées. Elle regretta d'être venue, elle se dit qu'elle eût mieux fait de demeurer où elle était... Pourtant bientôt elle retourna s'asseoir à sa place. Marc sortit, et elle se trouva seule avec Louise, qui était demeurée immobile et qui paraissait ne s'être doutée de rien.

Au fond de la pièce, une porte s'ouvrit avec un léger craquement, et le petit garçon de Louise entra, accompagné par sa bonne, qui l'amenait pour le présenter à Laure. Il était encore en robe, et sa démarche n'était guère assurée ; aussi sa bonne le tenait par la main. Il s'avançait avec un visage souriant, et on entendait ses petits pas frapper le parquet.

Laure l'aperçut de loin, elle se tourna de son côté, et elle fixa sur lui son regard ardent.

Quand ils furent arrivés près d'elle, sa bonne le prit dans ses bras. Laure se leva.

— On trouve qu'il ressemble à notre grand-père Maximilien, dit Louise, tandis qu'elle se levait aussi et s'approchait.

— Il a le même front, murmura Laure pensive.

Elle semblait très touchée de le voir.

Sans rien lui dire, sans le caresser, elle l'examina curieusement. Lui ne s'en effraya point ; il la regarda au contraire avec un air d'amitié.

C'était un très bel enfant. Son front, bien modelé et singulièrement large, était entouré de longs cheveux d'or sombre dont l'extrémité bouclait un peu. Il avait des yeux bleus pareils à ceux de sa mère, frais, brillans, doux, et sur les lèvres un continuel sourire.

Une médaille de vermeil pendait à son cou. Après avoir longuement regardé Laure, il prit tout à coup la médaille dans ses doigts, et la lui tendit.

— C'est pour te l'offrir, expliqua Louise. Mon petit garçon est très généreux...

Laure prit la médaille, y mit un baiser, puis la replaca dans la main du bébé, en refermant ses doigts dessus. Lui alors, renversant un peu la tête en arrière, se mit à rire d'un air entendu, comme s'il avait connu à ces gestes un sens mystérieux.

Laure charmée passa la main sur ses cheveux.

— Il n'a encore rien dit depuis qu'il est devant toi, dit Louise. Cependant il sait déjà un peu parler...

Elle lui fit dire bonjour. Puis, montrant Laure du doigt,

elle prononça : « Tante Laure, » en l'engageant à répéter.

Il ne se fit point prier : « Tante Laure, » redit-il très distinctement; et aussitôt après, d'un geste spontané, il tendit vers elle ses deux bras.

Cette marque de tendresse simple et soudaine, au milieu de sa peine et de sa solitude, la ravit de reconnaissance et de joie. Lui, du moins, lui à défaut d'autre, l'accueillait avec élan. Elle le saisit et le serra contre elle. Il lui entoura le cou; elle, penchant le front, appuya son visage contre la petite tête chaude et douce. Ainsi fut scellée en quelques secondes une affection perpétuelle.

Elles restèrent quelques momens avec le bébé; ensuite, Laure se rendit dans sa chambre, où elle demeura seule jusqu'à l'heure du dîner.

Là elle se reprocha son chagrin comme une faiblesse; elle se promit d'être à l'avenir plus raisonnable, et aussi moins exigeante.

Mais elle eut beau s'être donné tort, lorsqu'elle descendit dans le salon quelques minutes avant le dîner, elle fut saisie par le même malaise que précédemment.

Là non plus elle ne se reconnaissait pas; trois salons très éclairés se suivaient en enfilade: les deux premiers hauts et spacieux, le troisième très petit, coquet et paré comme un boudoir. Ils étaient décorés avec luxe, cependant sans trop d'éclat, et d'une façon qui n'aurait point déplu à Laure, si leur cachet de mondanité et ces airs de château ne se fussent pas trouvés précisément au cœur de cette antique maison. Louise lui présenta ses amis, deux jeunes ménages de Paris, inconnus d'elle. Elle remarqua l'une des jeunes femmes, de vingt-huit à vingt-neuf ans, de type très parisien, mince, nerveuse, flexible, blonde, à la figure chiffonnée et jolie, qui faisait contraste avec un mari exagérément massif et court. L'autre couple n'avait rien de notable. On lui témoigna beaucoup de politesse, et cependant, elle se sentit observée à la dérobée, comme si elle avait été une personne très singulière; elle en fut gênée. Elle regarda sa robe noire, qui était simple et unie; les autres dames avaient pour le dîner des toilettes élégantes, voyantes, dont la coupe n'était pas familière à ses yeux.

On se mit à table. On parla d'une automobile que Marc vou-

lait acheter, puis de Paris, de distractions mondaines, de gens que Laure ne connaissait pas, sans beaucoup d'entrain, du reste, et sans qu'il fût rien dit de saillant. Il lui parut que c'était l'entretien de personnes qui n'avaient ni sentimens, ni intérêts communs. Elle ne dit à peu près rien; Louise elle-même se mêla peu à la conversation, faisant seulement ça et là des remarques brèves, de préférence ironiques. Comme à un moment les propos se trouvèrent, par une pente facile, devenir un peu libres, Marc fit un signe pour qu'on gardât plus de réserve : on s'arrêta aussitôt, en jetant du côté de Laure quelques coups d'œil rapides. Elle n'était pas choquée, mais elle se dit cependant que, du temps de son père et de son grand-père, il y avait dans la maison une atmosphère autre, qu'il régnait dans les conversations un ton plus sérieux, plus élevé. Là-dessus elle se fit le reproche de manquer de bienveillance : serait-il vrai qu'après sa longue absence elle eût de l'inclination à tout blâmer?

Pourtant, en dépit d'elle-même, il lui fallait bien vérifier une remarque qu'elle avait faite dès les premiers momens où elle s'était trouvée en compagnie de Marc et de Louise : dans leur manière d'être réciproque, dans leurs attitudes, leurs propos, elle n'apercevait rien qui rappelât le profond attachement d'autrefois. Elle ne retrouvait pas cette intimité, cette entente, cette façon continuelle de se consulter, de se deviner, qu'elle s'était, depuis des années, figurée toujours lorsqu'elle pensait à eux. Ils paraissaient assez insoucians à l'égard l'un de l'autre, en somme très semblables aux deux autres couples qui étaient là. Si elle n'avait été témoin d'un passé très différent, elle n'y aurait sans doute pas pris garde : ce n'étaient que de menus signes, des détails légers, mais qui l'affectaient péniblement et d'un regret presque personnel, sans qu'elle songeât à se demander pourquoi.

Après dîner, lorsqu'on fut de retour dans le salon, elle vit Marc aller vers l'une des jeunes femmes et causer à l'écart avec elle d'une manière familière qui l'étonna. Elle chercha Louise des yeux, elle l'aperçut debout près d'une table, feuilletant distraitement un album... Involontairement, l'idée lui traversa l'esprit qu'elle aussi peut-être, à Paris, dans d'autres salons, avait des entretiens pareils. Elle chassa cette supposition et cette image. « Décidément, se dit-elle, je suis, ce soir, dans des

dispositions fâcheuses. » Elle se leva et s'écarta de quelques pas.

Marc et ses invités s'installèrent autour d'une table de jeu et prirent des cartes. Louise, à ce moment, s'approcha d'elle :

— Ils sont insupportables, dit-elle en désignant les joueurs, moitié riante, moitié fâchée. Voilà l'emploi de toutes leurs soirées; chaque jour, c'est la même chose. Moi, je ne m'en mêle jamais.

— A quoi t'occupes-tu pendant qu'il jouent? demanda Laure.

Louise ne répondit que par un geste vague, qui semblait signifier que le temps passait comme il pouvait.

Elle engagea Laure à s'asseoir; elle resta pourtant debout devant elle et elle lui dit, en même temps qu'elle la consultait du regard avec une expression de regret :

— Tout cela t'ennuie, n'est-ce pas?

— Quoi? dit Laure.

— Eh bien! tout, répondit Louise.

Elle fit un geste qui paraissait indiquer à la fois l'assistance et tout l'ensemble de la soirée.

Laure s'en défendit.

— Si, si, je le vois bien, dit Louise.

Et elle s'assit à côté d'elle.

Elles étaient à peu de distance de la table de jeu.

Laure voyait de profil la jeune femme blonde qu'elle avait remarquée dès les premières minutes; elle la désigna à sa sœur d'un léger signe de tête, et se hasarda à dire :

— Cette dame te plaît?

Louise se pencha un peu, regarda la jeune femme, cherchant, avec un sourire, ce qui avait pu la faire mal juger par sa sœur. Puis, se retournant vers Laure, elle dit négligemment :

— Tu t'imagines des choses qui ne sont pas...

Laure protesta :

— Mais, Louise, je ne me suis rien imaginé du tout. Je t'ai demandé si elle te plaisait. Je voulais seulement me renseigner...

Louise, l'interrompant sur ce mot, dit d'un ton de persiflage :

— Te renseigner? Oh! bien, moi, c'est une chose que je n'entreprends jamais.

Laure ne comprit pas et demanda naïvement :

— Pourquoi?

— Pourquoi? répéta Louise, un peu étonnée de cette candeur.

Mais parce que c'est très dangereux, parce qu'il est beaucoup plus sûr de ne rien savoir. .

— Peux-tu parler ainsi de tes amies! lui reprocha Laure doucement.

Louise répliqua sans vivacité :

— Tu vois bien que je plaisante... En second lieu, ce ne sont pas mes amies... Et enfin, ajouta-t-elle, je n'ai point d'amies.

Là-dessus, elle se leva et s'éloigna. Elle alla dans le salon voisin, s'approcha d'un piano, chercha de la musique dans un casier. Laure, un peu surprise, la suivait des yeux à travers le vitrage qui séparait les deux salons. Louise ouvrit le piano, joua un moment, puis, s'interrompant, elle revint vers Laure, qui, précisément, était sur le point de se retirer.

— Écoute, lui dit-elle, j'ai, en ce moment, des remords. J'aurais dû m'arranger pour que tu ne te trouves pas ici quand nous avons du monde. Depuis le commencement de la soirée je vois que cela ne te convient pas : c'est ma faute, et à cause de cela j'ai été énervée tout le temps.

Puis, avec un ton soudain plus affectueux :

— Mais tu étais disposée à venir; je n'ai pas voulu te laisser retarder ton voyage une fois de plus.

— Ne te tourmente pas pour cela, je t'en prie, dit Laure. Il n'y a point de quoi.

— Ce sont des gens sans prétention, continua Louise, et tu aurais pu t'habituer à eux. Enfin, ils s'en vont dans deux jours. Marc part également ; il doit passer quatre ou cinq semaines en Angleterre. Je me réjouis de penser que nous allons nous trouver toutes deux seules dans la maison.

Laure demanda :

— Dis-moi, les autres fois, quand je ne suis pas ici, es-tu aussi contente de voir partir tes invités?

Louise, que cette question pouvait embarrasser, réfléchit quelques secondes, puis répondit d'un ton décidé :

— Oui, la plupart du temps, je suis contente.

— S'il en est ainsi, pourquoi reçois-tu ?

— Il faut bien, dit-elle d'une manière indolente. On nous reçoit, nous recevons à notre tour. Quelquefois, nous avons beaucoup de monde... C'est notre existence, après tout... A l'automne, Marc va chasser chez les uns ou les autres; parfois, je l'accompagne.

Du reste, elle ne paraissait point se plaindre de ce genre de vie. Laure, pour l'amener à une parole plus précise, lui dit :

— En somme, cela te plaît.

— Oh !... oh !... fit Louise d'un ton incertain, comme devant un sujet trop vaste et délicat qu'elle ne tenait pas à approfondir.

Laure se sépara d'elle et monta dans sa chambre.

Là, elle éprouva un soulagement à se retrouver seule.

Elle ouvrit la fenêtre qui donnait sur un balcon; elle s'avança jusqu'à la balustrade et y resta un moment accoudée. La nuit était froide, noire. Le vent agitait les hautes ramures dépouillées des arbres ; de loin venait une rumeur sourde et monotone, que faisait l'Allier rongeant ses rives.

Au milieu de ces bruits familiers, mille visions d'autrefois s'éveillèrent dans sa mémoire, mais non pas avec un visage amical, comme il aurait pu arriver dans leur berceau : au contraire, avec un aspect prodigieusement triste et désenchanté. Elle fut envahie par un sentiment désespéré de la vanité et de l'inutilité de tout, qui remontait jusqu'au fond du passé. Son existence lui apparaissait sans valeur, vide, perdue. Son amour ancien pour Marc ne lui semblait plus que médiocre et puéril et, si elle pensait à sa douleur et à son sacrifice d'autrefois, elle ne savait plus s'ils avaient été quelque chose ou rien. Pourquoi cet excès de lassitude? elle n'aurait su le dire. Peut-être à cause de son retour, peut-être à cause de la nuit.

Entraînée sur cette pente douloureuse, elle vint à penser à la mort de son père; mais aussitôt elle écarta ce souvenir avec une sorte d'effroi. C'était, depuis longtemps, une place du passé dangereuse et close, où elle redoutait de pénétrer : non qu'elle se reprochât précisément sa conduite d'alors, mais peu à peu devenue plus sage, plus apaisée, plus mesurée dans ses certitudes et ses désirs, elle s'était accoutumée à accorder plus de prix aux considérations d'ordre terrestre et humain que, dans un moment de douleur et d'exaltation, elle avait écartées, brisées, rejetées. Ce puissant souvenir, qu'elle éloignait le plus possible, malgré tout se représentait souvent à sa mémoire; elle avait alors une sensation d'angoisse, non qu'elle doutât de la valeur de ses intentions, mais parce qu'elle éprouvait le troublant scrupule d'avoir, en cette circonstance capitale, trop cédé à ses désirs particuliers, d'avoir, pour réaliser sa volonté violente, tout oublié, tout ignoré, tout négligé. En de telles minutes

chaque fois, sur l'oreiller blanc d'un lit d'agonie, à la lumière d'une lampe, lumière un peu fanée et déteinte par huit années lentement vécues, elle apercevait le visage de son père, sur lequel elle s'était penchée, exigeante, impérieuse ; ce pauvre visage très aimé, déjà gagné par la mort, se contractait et souffrait sous cet appel... Quand surgissait cette image, Laure était frappée au cœur d'un coup sourd, et elle se sentait participer elle-même, par un mouvement d'âme inévitable et redouté, au jugement que son entourage avait en cette occasion porté sur elle.

Ce soir-là, elle se hâta donc comme à l'ordinaire de détourner sa pensée. Elle revit ensuite en une longue perspective ses années de couvent, leur monotone histoire, leur secrète et indéfinissable déception. De quoi avait été faite sa vie ? Que lui restait-il à présent dans les mains ? Comme ces ténèbres étaient tristes !

Tant d'images qui accouraient, s'assemblaient, marquées du même signe d'universel néant, l'accablèrent un moment à tel point que, pour ainsi dire, plus rien d'elle-même ne demeurait. En cet instant, un long cri tragique et bizarre, comme il en monte quelquefois des nuits d'hiver ou d'automne, déchira l'espace, probablement la clameur d'agonie de quelque oiseau attaqué dans les marais de la rivière. Elle en fut presque physiquement touchée, atteinte ; elle tendit l'oreille avec angoisse, l'âme tremblante et suspendue : sans doute si elle-même s'était plainte, elle se serait plainte ainsi !...

Elle rentra, ferma la fenêtre, mécontente d'elle et d'un découragement auquel elle n'avait pas coutume de s'abandonner. Mais, tandis qu'elle revenait dans la lumière de sa chambre, soudain des images très différentes se présentèrent à son esprit : c'étaient cette maison nouvelle, ce salon d'où elle sortait, Marc et ses invités, Louise ennuyée et nerveuse, cette union sans intimité, ce milieu de luxe banal. Or elle sentit distinctement que ces deux visions, d'un côté celle du présent futile, d'autre part celle de sa souffrance et de sa destinée, se faisaient pendant, se répondaient. Car c'était pour cela, pour ce résultat chétif, qu'elle avait tant donné d'elle-même ! seulement pour cela ! Elle avait eu jadis plus d'espoir... Oui, voilà pourquoi tout ce qu'elle avait contemplé de sa vie l'instant d'avant lui avait paru fléchir, fondre et vaciller.

Elle voulut chasser ces pensées qu'elle jugea à la fois excessives et inutiles. Habituée qu'elle était à se dominer, elle revint vite à plus de calme et de désintéressement. Et pourtant, quelque chose en demeura : une susceptibilité particulière, un secret sentiment d'injustice, une amertume cachée, et le souvenir de cette détresse qui avait vibré à l'unisson de toutes les plaintes de la nuit.

Le lendemain, vers la fin de la matinée, elle se promena un moment en compagnie de Marc, qui lui montra les changemens faits à l'intérieur de la maison et aussi quelques constructions neuves élevées dans les communs et dans la ferme.

Elle ne pouvait s'empêcher de l'observer avec attention, tandis qu'il lui faisait voir avec complaisance les détails de ces aménagemens nouveaux. Elle trouvait qu'il avait peu changé et à peine vieilli ; ses traits étaient peut-être plus accusés, mais aussi plus déliés, plus mobiles ; il avait, dans ses manières et dans son langage, une certaine aisance, une certaine assurance aussi, qu'elle n'avait pas connues. Elle croyait remarquer en lui un air de contentement ; aussi, pendant qu'elle l'entendait parler, elle se disait que, sûrement, il avait maintenant tout à fait la vie qui lui convenait : que lui restait-il dans l'esprit des heures d'autrefois où ils avaient été rapprochés ? Plus rien sans doute. « Mais que m'importe ! » pensait-elle, et elle s'appliquait à l'écouter.

Elle se trompait cependant, car Marc, tout en causant, faisait à part lui des réflexions parallèles aux siennes. Il se rappelait précisément le temps où elle disait son dédain pour cette existence de châtelain campagnard qu'il avait à présent, et il se souvenait des aspirations qu'elle exprimait alors, qui étaient belles, nobles, émouvantes, mais qui lui avaient paru si dangereuses... Il avait toujours cru que c'étaient ces penchans mêmes qui l'avaient conduite au cloître, car il n'avait pas au juste deviné ce qui s'était passé en elle ; il avait préféré, du reste, n'y pas réfléchir et laisser ce point dans l'ombre, d'accord en cela avec sa femme. Tous les deux avaient trouvé Laure, au moment de la mort de Charles-Armand, dure, inflexible, comme une personne à qui la religion aurait desséché le cœur ; et, depuis, ce jugement était resté sur elle, non sans que Laure s'en doutât.

Cependant Marc, après cette longue séparation, en causant à nouveau avec elle par cette matinée-là, se remémorait des détails

de leurs conversations d'autrefois et les désirs qu'elle lui confiait alors naïvement. Si elle était restée la même, elle devait en ce moment faire peu de cas de ce qu'elle voyait, de lui, de ses occupations et de ses goûts. Et, assurément, se disait-il, elle n'a point tort... Mais elle, d'autre part, où ses ambitions l'ont-elles menée ? La voilà frêle, incertaine, errante...

En pensant à cela, il leva les yeux sur elle, et il arriva que dans cette seconde leurs regards se croisèrent, plongèrent l'un dans l'autre. Celui de Marc était ému de pitié, mais d'une pitié sans dédain, accompagnée, au contraire, de respect, même d'admiration. Laure se détourna aussitôt, très étonnée, presque craintive... Déjà Marc s'était mis à parler du même ton qu'auparavant. Ensuite, pendant les quatre ou cinq jours qui précédèrent son départ, il ne lui témoigna plus qu'une indifférence polie.

Quant à Louise, elle continua, pendant les premiers jours du séjour de Laure, à se montrer envers elle à la fois affectueuse et distraite, aimable et un peu lointaine. Elle supposait sa sœur trop façonnée et même déformée par sa vie de couvent pour qu'elle pût entrer dans ses préoccupations et ses pensées personnelles; et elle s'en tint assez longtemps à cette opinion sommaire, que Laure devinait.

Il était bien vrai, du reste, que Laure avait gardé sur elle, même extérieurement, l'empreinte des années passées au cloître; elle ne ressemblait pas aux personnes dont Louise avait coutume de faire sa société; elle n'avait pas leurs façons, leur langage. Ses mouvemens étaient sans vivacité, sans variété, ses gestes un peu chétifs, étroits, contraints ou trop volontaires. A tous momens on voyait qu'elle avait l'esprit absent; ou bien, quand elle causait, elle révélait, sur les réalités communes de la vie, des ignorances singulières; puis elle rougissait tout à coup en s'en apercevant.

Toutefois, lorsque les invités, puis Marc furent partis, qu'elles se trouvèrent seules dans la maison et vécurent davantage ensemble, Louise, peu à peu, dans ce rapprochement continuel, remarqua chez Laure un air ordinaire de sérénité qui la frappa, et dont elle commença à subir le charme et l'influence. Elle, qui se savait mobile dans ses désirs, soumise aux circonstances, capricieuse, elle s'étonnait de la trouver toujours bien disposée,

toujours complaisante, d'humeur égale, de ne l'entendre s'exprimer qu'avec mesure et réflexion ; et elle se demandait si son esprit était constamment aussi calme et limpide que sa voix... Chaque matin, Laure allait à la messe ; ensuite, elle passait une heure ou deux avec le petit garçon ; l'après-midi, elle se promenait avec Louise, dans le parc ou aux alentours, quand le temps le permettait. Même au cours de ces journées monotones, Louise avait l'occasion de se rendre compte que Laure n'était nullement indifférente, mais au contraire très frémissante et sensible. Souvent, une contraction de ses lèvres ou un bref battement de ses cils, montrait qu'elle était émue ou peinée ; seulement, aussitôt après, son visage était à nouveau impassible, et ses yeux redevenaient clairs, comme si elle s'était dégagée de son trouble et pour ainsi dire d'elle-même pour revenir à une vision de toutes choses tranquille et pure.

Louise l'observait, mais sans rien dire : aussi Laure ne soupçonnait point cette curiosité et cette sympathie renaissantes, ni l'autorité qui commençait à émaner d'elle et qui, bientôt, allait croître et s'affirmer. Elle se voyait au contraire solitaire, méconnue, blessée dans ses espoirs les plus hauts, et elle portait en silence ses immenses secrets.

Durant ces jours ternes, son unique joie était son affection pour le fils de Louise, qui s'était, de son côté, attaché à elle presque autant qu'à sa mère. Il était affectueux, compatissant, il ne pouvait supporter de la voir triste. Quand elle était en sa compagnie, il lui venait au cœur un sentiment très doux d'espérance, car on peut tout attendre d'un enfant.

Elle se rappela longtemps une matinée qu'ils avaient passée ensemble dans le parc ; elle le tenait dans ses bras. Par momens le soleil brillait : tout était neuf, jeune, étincelant, l'eau du canal, l'azur, les bourgeons naissans. Puis un brouillard passait, comme si des nuages avaient erré au niveau du sol ; alors on ne voyait plus qu'à quelques pas ; les objets paraissaient énormes, étranges, l'air fraîchissait. Cela durait une ou deux minutes, puis le soleil revenait, radieux... Dans les momens de brouillard, le petit garçon se cachait contre la poitrine de Laure, serrait son cou, comme s'il avait eu peur et froid ; ensuite, quand le soleil réapparaissait, il se dégageait brusquement, et il se tournait en riant du côté du soleil. Ses yeux s'animaient ; ses boucles dorées flottaient sur ses épaules. Laure le regardait

avec tendresse ; ils se sentaient bien d'accord tous les deux, comme s'ils s'étaient entendus à l'avance et avaient convenu ensemble d'un jeu...

On était déjà dans les premiers jours d'avril.

IX

Laure et Louise vinrent peu à peu à causer d'une manière plus intime.

Une fois qu'elles se promenaient ensemble, Laure fut étonnée d'entendre sa sœur, qui jamais encore ne lui avait parlé de cette façon, dire lentement, d'un ton pénétré :

— Je te regretterai, Laure, quand tu partiras. Car je sais bien que tu ne voudrais pas rester ici longtemps, tu n'as rien qui t'occupe... Oui, je te regretterai ; ta présence fait du bien, on sent que tu as l'esprit élevé, sérieux...

Laure, surprise, se tourna vers elle, cherchant à lire sur son visage ce qui motivait ces réflexions imprévues.

— Ce n'est pas la première fois que je pense cela, fit Louise. Parmi les gens que nous voyons, il n'en est point qui donnent l'impression reposante qu'on a près de toi.

Laure rougit, et d'abord ne répondit pas. Après un instant, elle dit :

— Ainsi, il te semble que ma présence apporte la paix ?

Et elle secoua la tête comme si elle avait des doutes à ce sujet.

— Oui, je trouve, dit Louise.

— Après tout, c'est possible... Tout au moins je désirerais qu'il en fût ainsi.

— Tu ne soupçonnes pas, reprit Louise, que quelquefois je t'envie. Je voudrais être telle que toi : j'aimerais cela — d'un côté !

— Ah ! d'un côté, fit Laure en souriant.

— Évidemment, dit Louise. Non pas avoir la même existence que toi. Il m'aurait fallu faire tant de sacrifices !... Mais on est assurée, confiante... La vie est simple.

— Oh ! pourquoi ? dit Laure, elle n'est pas nécessairement simple.

— Si, si, dit Louise, avec un signe de tête, l'esprit est rempli, la conduite est claire : qu'y a-t-il qui ne soit simple ?

Laure céda aisément. Mais Louise fut amenée assez vite à corriger cette opinion superficielle. Ainsi commencèrent les conversations qui allaient peu à peu les rapprocher, et qui, se continuant, se poursuivant, devaient finir par amener au jour, comme un trésor magnifique et dangereux, le passé enfoui depuis huit années.

A peu de temps de là, parmi d'autres entretiens, Louise dit à sa sœur :

— Laure, je ne crois pas me faire illusion : je suis persuadée que tu me juges sévèrement; tu n'en dis rien, mais tout de même, cela apparaît quelquefois.

Quoique Laure tentât de protester, elle continua :

— Je sais très bien pourquoi : je suis, à tes yeux, une personne absorbée tout entière par des frivolités. Peut-être est-ce vrai, si tu me compares à toi. Cependant, il n'y a pas de mal à ce que je voie du monde, à ce que j'accepte des invitations, etc. Je n'ai pas même à m'en justifier; mais si ce reproche, que je devine, m'est désagréable, c'est parce qu'il tombe à faux; car les plaisirs que tu blâmes ne me tentent pas en eux-mêmes, et si je les recherche, c'est simplement par besoin de me distraire.

— C'est là plutôt, dit Laure après un silence, ce que je ne me représente pas : de quoi cherches-tu à te distraire?

Louise fit un geste pour indiquer que cette question était vraiment superflue.

— Mon Dieu! dit-elle indolemment, c'est clair : que vois-tu qui puisse tant m'occuper? Mes journées sont vides, monotones...

Elle s'interrompit, fronça les sourcils, elle parut arrêter son regard sur un objet lointain avec une expression contrariée, puis revint à la conversation.

— C'est difficile à expliquer... J'ai des heures de profond ennui, où la vie m'est à charge au point de pleurer... Mais pourquoi te parler de cela? Il me semble que je sais par avance ton sentiment : tu es d'avis, n'est-ce pas, que puisque j'ai un mari, un enfant, je n'ai qu'à m'occuper d'eux : c'est la règle; en la suivant, on doit être satisfait; si on ne l'est pas, on a tort, et même on est coupable. De plus, comme tu me vois sans piété, tu me juges incapable de réflexions élevées... N'est-ce pas vrai?

Il n'y avait du reste rien d'agressif dans son ton.

— Je suis embarrassée pour te répondre, dit Laure. Je crois pouvoir me représenter sans peine ce malaise que tu me fais entrevoir, et même, contrairement à ce que tu penses, j'ai au fond du cœur plus de sympathie pour toi dans cet ennui que si je te voyais parfaitement contente d'une vie facile et vide... Oui, voilà, d'un côté, reprit-elle ; mais, d'autre part, tu ne te trompes pas : je trouve que ce serait mieux autrement, selon la règle comme tu dis, tout à fait selon la règle, ce serait beaucoup mieux...

Elle prononça ces derniers mots presque avec émotion.

Louise ne comprit pas bien.

— C'est un peu obscur, dit-elle.

— Peut-être pour toi, mais non pour moi, répliqua Laure avec fermeté. Pour moi, c'est tout à fait limpide.

Contrairement à ce qu'elle s'était figuré les premiers jours, Louise trouvait sa sœur, quand elle causait avec elle sur des sujets de cette sorte, dépourvue de préjugés ; elle reconnaissait même, dans ce qu'elle disait, une marque supérieure d'indépendance et d'équité. Aussi elle prenait plaisir à la consulter.

— Tu as naturellement de l'autorité, lui dit-elle un jour. Tu sais, tu comprends, et en même temps, tu vois plus loin que les autres. C'est une chose très rare. Autrefois déjà tu étais ainsi...

Laure ne se hâtait jamais de répondre à ses questions ; elle réfléchissait quelques secondes, ensuite elle s'exprimait avec une intonation toujours pareille, presque sans inflexion d'un bout de ses phrases à l'autre ; cependant, ses paroles laissaient une impression de suavité parce que le sentiment qui les inspirait s'y révélait avec fraîcheur, et puis on devinait qu'elle aurait pu chaque fois dire bien davantage.

Une après-midi où il faisait beau, elles restèrent longtemps sur la terrasse, près de la balustrade qui la bordait, assises toutes deux dans des fauteuils de jardin. Le soleil tiède d'avril versait sur le parc une lumière blonde :

Louise dit :

— Nous n'avons plus que peu de temps à rester seules ainsi...

— Pourquoi ? Marc revient ?

— Oui, il m'a écrit. Il sera ici dans quatre jours ; c'était, du reste, l'époque convenue.

Laure, remarquant de la mélancolie dans son ton, lui demanda si ce retour ne lui causait pas de plaisir.

— Si, dit-elle, je suis toujours contente de le revoir... Pourtant elle ajouta : « Voilà bientôt six semaines que tu es ici avec moi. Nous étions bien ainsi toutes deux... Cela rappelait notre vie de jeunes filles... »

Laure reprit :

— En somme, Marc et toi, vous vous entendez bien ?

— Oh ! très convenablement, répondit Louise.

Elle fit un geste évasif : « Évidemment, ce ne sont plus les émotions des premiers jours... » Elle entra à ce propos dans quelques détails, fit l'éloge de Marc, dit qu'il était d'un caractère très sûr, très raisonnable ; puis elle raconta que c'était elle qui, après leur mariage, s'était assez vite lassée de leur solitude à la campagne. Marc avait alors fait son possible pour la distraire ; ils avaient transformé la Mettrie, changé leur train de maison, pris un appartement à Paris, où ils s'étaient fait des relations.

— J'ai été en effet plus heureuse, dit-elle, mes journées étaient remplies. Mais c'est singulier comme cette vie sépare !... Marc en a pris le goût plus que moi, car il s'adapte facilement à tout. Peu à peu on s'intéresse moins aux sentimens l'un de l'autre ; et puis un jour on s'aperçoit que l'on n'est plus guère uni que par des habitudes communes. Il y a une foule de ménages ainsi... Du reste, ajouta-t-elle, est-ce cela que je regrette ? je ne le sais même pas.

Elle se tourna vers Laure, attendant une réponse ; elle vit le visage de sa sœur immobile et froid.

Un peu froissée, elle dit :

— J'ai tort de parler avec toi sur ce sujet, qui te déplaît, je m'en suis déjà aperçue.

— J'ai de la peine qu'il en soit ainsi, tout simplement, répondit Laure.

Elle continua, réfléchissant :

— Il faudrait sans doute se mettre davantage au-dessus de soi ; sinon, comment ne pas être souvent inquiète et déçue ?

Comme Louise ne répondait rien, elle dit, d'un ton différent, mais poursuivant cependant la même pensée :

— Songe à ceci, Louise, c'est une idée qui ne te vient pas, de te demander si, moi, je suis heureuse.

Louise la regarda avec une expression inquiète :

— Comment ! Que veux-tu dire ? Tu n'es pas heureuse ?

— Je ne parle point de cela. Je disais seulement : cherche pourquoi c'est une question que tu ne te poses pas.

Louise rougit.

— Mon Dieu ! Laure, tu as l'air, en général, d'être satisfaite.

— Non, murmura Laure. Je n'ai l'air ni mécontente, ni satisfaite. Seulement...

Louise l'interrompit.

— Il semble que, dans ta situation, on ne peut guère être déçue.

— Ce n'est pas la raison, dit Laure. Ou plutôt, ce n'est pas la seule raison... Mais quand on entre au couvent, on se donne à quelque chose de plus important que soi, tout le monde le sait, et le bonheur n'est pas le bien capital qui est en jeu.

— Peut-être, dit Louise. Et alors, où veux-tu en venir ?

— Je pensais que ce n'est nullement la question essentielle, à propos de toute personne, et par suite à propos de soi, de demander : Est-elle heureuse ? Suis-je heureuse ? Et au fond, toi-même, tu le sais bien...

— Tu disais déjà cela autrefois, Laure, et que si on n'aspire pas aux buts les plus hauts, la vie n'est qu'une suite insupportable et misérable de jours. Tu es donc restée la même ?

— Mais... assurément.

Cette réponse parut imprévue pour Louise.

— Tu ne le croyais ? demanda Laure. Pourquoi ?

Louise fit un geste qui indiquait qu'il y avait beaucoup de raisons. Puis réfléchissant :

— C'est vrai pourtant, dit-elle, la religion, en somme, propose des buts comme ceux dont tu parlais alors.

Mais en même temps elle faisait une moue légèrement sceptique et dédaigneuse.

Elle murmura :

— Autrefois, tu étais libre, ardente...

Puis, songeuse, elle ajouta : « Dieu ! que ce temps est loin ! »

Elles ne dirent plus rien pendant un moment.

— Il n'y a pourtant dans toute ma vie qu'avec toi, reprit Louise, que j'aie jamais causé sur ces questions qui vont au fond de l'âme... Et cependant cela me plaît ; c'est quelque chose

qui m'émeut, me remue. Je n'y trouve pas la même sorte d'attrait que jadis : c'est presque plus grave à présent ; des années ont passé ; on est comme sur un autre versant ; on regarde en arrière... Te souviens-tu comme jadis nous avons causé souvent dans ce même coin de cette terrasse ?

— Oui, je m'en souviens, dit Laure, et je suis contente, après tant d'absence, puis tant de silence, de te retrouver un peu.

— Moi aussi, j'ai pensé souvent à ces conversations d'autrefois, surtout depuis que tu es ici... Et puis, je te l'ai dit, j'ai souvent de l'ennui, quelques peines, cela oblige à réfléchir : on regarde autour de soi, on pense au passé, à l'avenir, au lieu de laisser couler les jours sans seulement s'en apercevoir.

— Tu as raison, dit Laure, j'ai remarqué cela, et je me le suis dit à moi-même souvent : les beaux jours sont sans problèmes.

Pour mieux expliquer sa pensée, elle fit un geste bref, comme si elle prenait à témoin l'azur clair et découvert, le calme du soir déclinant dans ce coin de parc ensoleillé. Elle ajouta :

— Mais toute inquiétude commence quand la douleur vient à passer.

Louise la regarda :

— Quelle douleur ?

Elle ne répondit pas.

— Comme tu parles étrangement parfois ! dit Louise... C'est étonnant comme, lorsqu'on est avec toi, tout devient sérieux, les choses changent, elles prennent brusquement des dessous, des lointains, on dirait qu'on découvre une autre vie.

Elle continua, pensive :

— Sais-tu que Marc m'a dit un jour que je t'avais trop écoutée jadis, qu'il m'en était resté dans l'esprit des sentimens bizarres... Il est vrai, j'ai été, pour ainsi dire, ton élève... C'était très beau, j'aimais cela. Comme c'est singulier ! Avoir été pareilles et puis être si différentes !...

— Peut-être pas si différentes, dit Laure.

Et Louise ajouta :

— Peut-être encore pareilles...

Le soir tombait, quoiqu'il fût cinq heures à peine. Le soleil, qui avait disparu derrière les arbres, faisait flamber tout l'occident d'une éclatante couleur cerise.

Louise proposa d'aller jusqu'à l'Allier. Elles se levèrent, sortirent du parc du côté de la rivière, et suivirent un chemin qui aboutissait au bord de l'eau. Déjà le soleil était descendu au-dessous de l'horizon. Elles trouvèrent à l'extrémité du chemin quelques grosses pierres éparses. Laure s'assit sur l'une d'elles ; Louise resta debout, enveloppée dans son manteau.

Elles étaient devant un tournant très large de l'Allier, qu'avait grossie depuis plusieurs jours la première fonte des neiges. En face d'elles, sur la rive opposée, se dressait un bouquet d'arbres majestueux et sombres, qui mêlaient sur l'étendue de l'eau leur immense reflet noir aux splendeurs du couchant. La rivière courait, rapide, lisse, polie, moirée ; au loin, vers l'horizon, elle semblait s'élargir encore, s'épanouir en une immense nappe rose, que surplombaient quelques peupliers pensifs.

D'une voix dolente et fraîche, une bergère invisible rappelait ses bêtes avec le cri coutumier : « Vins donc !... vins donc !... » traînant chaque fois longuement les deux syllabes, comme une complainte jetée dans le soir hâtif.

Ce paysage magnifique et familier ramenait Louise et Laure jusqu'aux profondeurs de leur commune enfance.

— En somme, dit Louise, comme si elle reprenait simplement la conversation interrompue, une journée comme celle-ci n'est-elle pas presque pareille à celles d'autrefois? Nous causons, je t'interroge, je t'écoute : tu me retrouves attentive et docile autant que je l'étais il y a dix ans... Ce serait si bien de n'avoir à nouveau point de secret l'une pour l'autre, d'être d'accord ! Il me semblerait rentrer dans un passé merveilleux.

Laure sourit, mais elle secoua la tête d'un air de doute profond et dit :

— Trop d'événemens sont survenus...

Louise pensa qu'elle faisait allusion à sa vocation religieuse.

— Il n'est pas nécessaire que nos idées soient identiques, dit-elle.

Laure fut touchée de son insistance, de son accent de prière, et elle fut heureuse de la revoir enfin telle qu'elle l'avait aimée. Elle demeura pourtant dans la même réserve, gardant sur les lèvres un sourire à demi effacé.

Ce sentiment nouveau que Louise exprimait, cet attachement qu'avaient ranimé la présence et les paroles de Laure

était sincère et vif; aussi l'accueil froid de sa sœur la laissa un peu surprise et blessée.

Elle lui dit que, jusqu'à ces derniers jours, elle l'avait crue très loin d'elle et même étrangère à son propre passé; maintenant, elle commençait à la comprendre mieux: mais Laure devait-elle s'étonner de cette erreur, après qu'elle avait, à un moment de sa vie, sacrifié tous ses sentimens anciens et naturels avec une indifférence, une dureté même qui n'en laissaient pas prévoir le retour?

Laure, toujours assise, avait levé les yeux vers elle et la regardait fixement. Elle prit une expression douloureuse et dit avec un frémissement dans la voix:

— Je sais à quoi tu penses.

Toutes deux ensemble, dans un éclair, revirent les dernières heures de Charles-Armand. Laure devint pâle. Elle murmura à plusieurs reprises: « Oui, je sais, je sais... » chaque fois avec une intonation nouvelle, d'abord lassitude accablée, puis une sorte de désespérance. Elle mit son visage dans ses mains et resta ainsi, courbée.

Louise fut stupéfiée. Qu'avait-elle dit de si grave? Cependant elle sentait qu'elle venait de heurter quelque chose d'immense. Au bord de l'eau glacée de rose qui s'assombrissait, elle voyait Laure toujours immobile, assise, la tête dans les mains, couvrant ses yeux. Ayant regardé quelque temps l'étendue des sables:

— Voici, dit-elle lentement, voici qu'un vent s'élève, aussi glacé qu'un vent d'hiver... Il n'y a plus qu'une bande de lumière à l'horizon. Laure, rentrons... Regarde donc comme ce vent par endroits fait frémir et palpiter l'eau.

Mais Laure paraissait à peine l'entendre. Contrariée, Louise s'adressa à elle d'une façon plus directe:

— Écoute, je ne te comprends pas; qu'est-il arrivé? Je ne te reprochais rien. Est-il donc défendu de dire que jadis tu t'es séparée de ta famille, de ton entourage, que tu t'es enfermée dans un couvent? Mais puisque c'est simplement la vérité... Puisque maintenant encore tu te tiens à l'écart, tu ne vis pas comme les autres personnes, tu n'en as ni les goûts, ni les habitudes, ni les manières. Est-ce cela qu'il ne faut pas dire?

A ces derniers mots, Laure répliqua avec un geste et un ton qui trahissaient de l'impatience:

— Tu le dis, en tous cas, assez souvent...

Louise fut étonnée, car elle ne l'avait jamais entendue parler ainsi. Mais elle sentit la justesse de ce reproche et rougit.

Laure, regrettant déjà ce mouvement et cette parole d'humeur, se leva, l'air calme. Elle secoua un peu son manteau pour en faire tomber la poussière, elle en effaça les plis; puis, au moment de s'éloigner, elle se tourna du côté de Louise et dit de son accent ordinaire, simple et ferme :

— Mais, Louise, c'est à cause de toi que je suis ainsi...

Après quoi, elle s'engagea sur le chemin allant vers la maison.

Louise, sur l'instant, put à peine croire ce qu'elle venait d'entendre. Elle suivit Laure, qui marchait vite ; elle n'osait l'interroger, mais dans ses yeux passaient des inquiétudes qui les assombrissaient comme des orages; plusieurs fois, elle s'arrêta, stupéfiée d'idées qui lui venaient.

— C'est singulier, dit-elle à mi-voix dans un instant où elle était restée un peu en arrière, lorsqu'on cause avec toi, il semble à tout moment qu'on côtoie des abîmes.

Quand Laure entra dans la salle à manger à l'heure du dîner, Louise, qui s'y trouvait encore seule, vint à elle aussitôt et lui dit qu'elle voulait causer avec elle sur plusieurs sujets dont il avait été question l'après-midi.

Laure s'attendait à cette demande : elle la subit avec ennui. Sans s'arrêter et tout en gagnant sa place, elle dit négligemment :

— Je t'en prie, laissons cela... J'ai eu le tort de faire allusion à des préoccupations intimes qui ne concernent que moi.

— Qui paraissent bien me concerner aussi, dit Louise.

Elle vint près de Laure, qui s'était assise déjà.

— Tu sais, Laure, tu peux tout me raconter.

Son ton exprimait, en même temps qu'une prière, une résolution de savoir bien arrêtée.

— J'avais tant de joie à penser que nous redeviendrions amies ! Mais dans tout ce que tu dis, il y a comme des jours, des ouvertures sur quelque chose d'immense et de caché, parfois sur une immense amertume... Alors, tu comprends, il faut bien que je sache.

— Écoute, je suis ce soir très fatiguée, ne me parle plus de

cela. Du reste, ce sont des choses anciennes, finies; il m'est désagréable d'y revenir.

Louise n'osa pas la presser davantage; cependant elle demeura à la même place, faisant sentir que sa volonté n'avait pas changé.

Durant un moment, Laure parut très absorbée; dans une méditation rapide, elle se représenta la portée des explications que demandait Louise, et elle sentit que, pour peu qu'elle cédât, elle était exposée à révéler tous ses sentimens d'autrefois; elle eut peur, car ce secret capital, qu'elle avait alors si sévèrement, si résolument gardé, elle n'avait pas maintenant moins de répugnance à le laisser pénétrer; pas plus qu'alors, il ne lui plaisait qu'un regard étranger descendît au fond d'elle. Et si sa sœur savait, est-ce que Marc à son tour ne serait pas instruit? Cette perspective nouvelle la révolta soudain; Marc se persuaderait sans doute que toute sa destinée, toutes ses résolutions, jusqu'à ses pensées les plus hautes, avaient dépendu de lui, du sentiment inspiré par lui : qu'il crût cela, qu'elle dût lire un jour cette supposition dans ses yeux, dans sa conduite envers elle, dans ses regrets, dans sa pitié peut-être, non elle ne pouvait l'admettre, elle s'enfuirait plutôt.

Puis, après ces pensées, d'autres vinrent à la hâte, d'un ordre différent : elle ne songea plus à elle, mais à sa sœur : est-ce que pour Louise une telle révélation ne serait pas pénible et même dangereuse? ne valait-il pas mieux qu'elle ignorât toujours? Mais aussi quel fatal désir la poussait? Que tout demeurât dans l'ombre! c'était mille fois plus sûr. Louise était généreuse, sensible, enthousiaste, aussi promptement exaltée qu'abattue : dans la lassitude et l'ennui qu'elle avait de sa vie présente, quel bouleversement pouvait produire en elle la révélation d'un sacrifice si grand, source de ce bonheur chétif?... Ces pensées se succédaient extrêmement vite dans l'esprit de Laure; tout à coup, revenant au présent, elle tressaillit en voyant, debout à côté d'elle, Louise obstinée et insistante, qui réclamait toujours ce savoir dangereux; elle se leva brusquement et lui dit presque avec éclat, d'une voix chargée d'avertissemens, de prière, de crainte, et qui tranchait violemment sur son indifférence antérieure :

— Mais, Louise, que fais-tu? laisse donc cela! laisse donc...

Louise, étonnée, recula d'un pas.

On entra pour le service. Louise alla s'asseoir à sa place et dit avec calme :

— Laure, remettons donc ce sujet à plus tard.

Le lendemain, au commencement de l'après-midi, elles sortirent ensemble, ainsi qu'à l'ordinaire.

Le beau temps, qui durait depuis trois ou quatre jours, se maintenait. Elles montèrent sur la colline.

Louise, en marchant près de sa sœur, remarquait qu'elle avait le visage fatigué, comme si elle venait d'être tourmentée par des pensées pénibles. Elle savait bien, après ce qui s'était dit la veille, qu'il faudrait que Laure s'expliquât en quelque manière; elle ne lui demanda rien, laissant couler les minutes, persuadée que ce silence même deviendrait la plus pressante des questions.

En haut de la colline, à quelque distance en avant de la chapelle, se trouvait une vieille croix en chêne, grise, vermoulue, et tout usée par le temps; autour d'elle se dressaient des arbres qui ne portaient encore aucun feuillage, mais dont les branches entremêlées tamisaient cependant de leur fouillis les rayons du soleil nouveau.

Elles s'arrêtèrent là, n'ayant encore rien dit.

Comme Laure était très près de la croix, qu'elle connaissait bien et vers laquelle elle était venue jadis souvent, d'un geste familier et doux, elle posa la main sur le bois. Les lignes du chêne étaient en saillie parce qu'entre chacune d'elles les gelées et la pluie avaient depuis bien des années creusé de profonds sillons. Un moment, elle resta là, recueillie, grave, et elle suivait lentement les nervures sinueuses avec l'extrémité du doigt.

Louise la regardait, un peu émue.

Laure, à la fin, se tourna vers elle et répondit à son interrogation muette.

— J'ai eu un moment d'impatience hier, dit-elle, cela m'arrive rarement... Je crois qu'il vaut mieux que je t'explique pourquoi. Souvent, depuis que je suis ici, j'ai remarqué avec ennui que tu me considères comme une personne à demi morte...

Louise protesta.

— Si, si, éteinte, morte... parce que j'ai passé quelques années dans un couvent. Ce que tu disais hier au bord de l'Allier

en témoignait une fois de plus. Ne t'étonne donc point trop si, à la longue, j'en ai été froissée...

Elle continua :

— Tu es surprise de me voir tant de vanité... Mais aussi, pourquoi toujours admettre et déclarer que, à l'écart des circonstances ordinaires de l'existence, ce qui se passe dans l'esprit devient insignifiant et comme réglé d'avance, qu'il n'y a plus d'événemens et pour ainsi dire plus de vie de l'âme? Pourquoi ne pas supposer, seulement une fois, que c'est au contraire à l'abri des hasards du monde et au-dessus des accidens communs que peut commencer une véritable histoire?

Elle s'exprimait d'une façon tranquille, posée, ayant arrêté à l'avance ce qu'elle dirait.

— Je voulais ajouter ceci : tu es trop persuadée que le renoncement ne coûte rien, que c'est toujours une inclination, un goût, tandis qu'en réalité, il ne va presque jamais sans quelque déchirement. Tu laisses paraître trop souvent cette opinion. Cela peut peiner quelquefois... Tu ne sais pas, évidemment... Voilà tout, conclut-elle, indiquant que ses explications étaient terminées.

— Je ne comprends pas, dit Louise, que tu ne m'aies pas parlé ainsi plus tôt : c'était simple et nous aurions été si vite d'accord... Mais il y a pourtant une chose qui n'est pas encore claire pour moi, même si je t'ai blessée : pourquoi m'as-tu dit que si tu es... comme tu es, c'est moi qui en suis cause?

Laure rougit, et ses paupières battirent. Elle dit rapidement :

— Oh! pour cela, tu as vu, j'évitais justement de le rappeler. Il m'est venu aux lèvres une expression maladroite et fâcheuse. N'y pense plus.

Louise la dévisagea, ne se laissant convaincre que difficilement

— Eh bien! soit, dit-elle, cédant plutôt que persuadée. N'en parlons plus! » Mais, puisque désormais elle ne l'offenserait plus et puisqu'elles redevenaient amies, elle lui demanda de lui confier cette profonde histoire intérieure à laquelle Laure venait de faire allusion. « Serait-il vrai que tu as été malheureuse dans ton couvent? Suis-je indiscrète en te posant cette question? »

Laure secoua la tête, pour indiquer que non. Toutefois elle n'ajouta rien, retenue par un pressentiment obscur qu'elle regretta par la suite de n'avoir pas encore mieux écouté.

Elles firent quelques pas et s'assirent sur le gazon au pied d'un mur bas à moitié écroulé.

Au-dessous d'elles, sur l'étendue des vignes sèches et grises du coteau, un seul amandier fleuri faisait resplendir sa neige rosée. De leur place, elles dominaient la plaine. Au loin, sur les champs, vagabondaient des ombres de nuages. La nature, engourdie et dévêtue, sans feuillage, sans verdure, ne s'éveillait encore pas aux baisers du soleil...

Un merle sifflait dans les branches un refrain sonore et doux. Tout ce paysage, avec ses lignes déliées, dégagées, nettes, faisait penser à quelque plat d'argent scintillant et ciselé. Dans le lit de l'Allier couraient les belles eaux d'avril, fraîches, abondantes, frissonnantes, qui accueillent la lumière jusque dans leurs profondeurs.

— Comme la vue est belle d'ici! dit Louise.

— Oui, très belle...

Louise dit encore :

— Je viens souvent en cet endroit ; ce spectacle fait du bien, il remplit le cœur et peut, au besoin, chasser bien des ennuis.

Encore un silence ; puis Louise, timidement, se hasarda à demander à sa sœur si jamais elle n'avait eu de doutes dans ses croyances, si sa foi n'avait pas été ébranlée.

Laure fut surprise, et dit que non. Elle ajouta avec un sourire indulgent :

— Enfant! enfant! Ma sœur enfant!... Comme tu es ignorante! Parce que j'ai parlé d'histoire d'âme, d'inquiétude intérieure... tu t'imagines qu'il ne peut pas y avoir dans un cloître d'autres crises possibles que celles du doute et de la foi.

Et comme Louise continuait à la questionner du regard :

— Tu comprends bien, par exemple, qu'on peut être croyante et cependant n'avoir pas la vocation nécessaire pour l'ordre où l'on est entré. C'est mon cas sans doute ; mais j'aurais besoin, pour tout expliquer, d'entrer dans trop de détails. C'est compliqué, peut-être étrange aussi.

Elle resta pensive un moment, puis dit avec un accent autre, plus vibrant, plus rare :

— J'ai voulu, à un moment de ma vie, être tout à fait pure, être entièrement séparée du monde... Et pourtant, vois-tu, j'étais déjà assez pure alors.

Louise la regardait, touchée.

— Il est vrai, reprit Laure, j'ai eu des déceptions. Je n'ai pas rencontré le repos, le calme que je voulais; au contraire, j'ai été troublée par les idées mêmes dont j'avais attendu la paix.

Louise dit qu'elle ne comprenait pas.

— De quelles idées parles-tu?

— Oh! dit Laure, tu te rappelles comme j'étais autrefois, tu sais bien cet attrait des choses infinies...

Mais là elle s'arrêta, hésitante, se demandant si elle allait poursuivre. Elle vit les yeux attentifs de sa sœur, pleins d'une expression à la fois inquiète et aimante : et, la trouvant si disposée à écouter et à comprendre, elle céda au désir de lui dire ses peines cachées et de se faire mieux connaître d'elle.

— Il y a des personnes qui sont menées à la religion et à Dieu précisément parce qu'elles éprouvent ces sentimens d'une façon vive, particulière, qui les arrache à elles-mêmes, et que rien dans le monde n'y répond. Moi, j'étais ainsi... tu comprends, ces pensées émeuvent...

— Oui, dit Louise avec un signe de tête, elles émeuvent.

— J'ai cru qu'elles me troublaient, m'accablaient surtout parce que je me tenais encore loin d'elles. J'ai cru qu'il me serait possible de ne vivre que parmi elles, dans un monde de clarté splendide et de joie très haute. Mais, pour certaines personnes, sans doute, elles sont un ferment trop fort qui ne se peut supporter; elles ne m'ont pas comblée, j'avais beau m'être approchée d'elles.

Le regard de Laure semblait s'être fermé aux choses du dehors pour chercher en elle-même des certitudes plus lointaines; elle ne prit point garde que cela aussi pouvait être un péril de dévoiler devant sa sœur, après huit années de silence, sa nature secrète et véritable, de la faire participer à son expérience profonde et de la remettre en face d'un absolu dont Louise avait depuis longtemps détourné les regards.

Elle ne se dit pas que, étant donné la vie actuelle de sa sœur, il valait mieux que cette sorte de volonté mystique qui avait été à la base de leur ancienne amitié demeurât lointaine et endormie; elle n'y songea point, elle se réjouit seulement de l'avoir près d'elle, unie à elle comme autrefois, reflétant ses pensées, les éprouvant à mesure, s'y mêlant. Après une jeunesse et des commencemens pareils, il lui semblait qu'elle seule avait tenté une lointaine aventure, et que maintenant, de retour sur le ri-

vage, elle lui en disait le désenchantement avec un sentiment noble, grand et lassé.

Elle poursuivit donc sur un ton de confidence ardente et mystérieuse :

— Oui, j'ai eu beau m'être approchée d'elles, elles ne m'ont pas satisfaite ; dans certains cas, l'angoisse qu'elles apportent grandit précisément à cause de la méditation de ce qui est illimité, sur cette rive du ciel dont on ne s'éloigne jamais... C'est comme une plage de l'océan qui paraît sans bornes : il est des personnes à qui plaît cette figure de l'infini, il en est d'autres qu'elle inquiète déjà ; mais que dire lorsque c'est l'infini même qu'on côtoie, l'éternité, le temps immobile, l'image des mérites inaccessibles de l'âme ? On se sent attiré vers ces jardins enchantés du plus sublime amour et vers les sources de l'éternelle vie ; et pourtant, on est là, écrasée, malade, dans une tension trop forte de l'esprit, sans abri, sans refuge, tantôt inondée de rosées mystiques, tantôt errant sous des cieux mornes.

— C'est si loin de la vie que j'ai vécue ! dit Louise, beaucoup au-dessus...

Sa sœur continua :

— Alors, entre ceux qui ont la paix et ceux qu'elle fuit sans cesse, un abîme se creuse... Vois-tu, je ne donne tort à personne, mais là commence la plus grande des solitudes.

— Je comprends bien, dit Louise.

Et elle ajouta, à mi-voix, en faisant un retour sur elle-même :

— Comment se plaindre d'être seule, quand on songe à la plus grande des solitudes ?

Laure reprit d'une façon plus calme, comme si elle voulait corriger un peu l'impression qu'elle avait pu faire sur sa sœur :

— Cependant, ne t'imagine point que j'aie jamais été révoltée, rebelle ; c'était tout le contraire. Au reste, faire erreur sur sa vocation n'est point si rare ni si étrange, et c'est dans le monde seulement que cela apparaît comme quelque chose de maudit. J'ai vu simplement qu'il me fallait me rapprocher des conditions plus communes de la vie dont j'avais voulu m'écarter d'abord ; d'un côté, ce n'est qu'un petit changement, et cependant, pour moi, ce fut une déception amère, puisqu'elle a porté sur ce que j'avais choisi comme ce qu'il y a de plus haut et de plus grand.

Louise demanda :

— En est-il souvent ainsi?

Laure dit :

— Oh! je ne parle que de moi. Tout dépend des dispositions que chacune apporte, des motifs qui l'ont amenée. Dans bien des cas, il est une anxiété, un besoin éperdu de l'âme qu'elle a une fois et qu'elle n'a plus ensuite; il est un cri qu'elle jette une fois et qu'ensuite elle ne jette plus... Mais, pour moi, il n'en a pas été ainsi.

Louise dit avec vivacité :

— Ah! pourquoi? pourquoi donc? pourquoi toi seulement?

— Je t'ai répondu déjà, fit Laure après une hésitation. Tout dépend des dispositions dans lesquelles on vient... Celles que j'envie ce sont celles qui ont toujours été dans le sein de Dieu, qui n'ont jamais changé de monde et dont la vocation n'a pas eu d'histoire.

— Je ne comprends pas bien, murmura Louise, que veux-tu dire?

— Je veux dire que certaines ont une vocation libre, désintéressée, spontanée, sur laquelle elles ne sauraient faire erreur; d'autres, au contraire, cherchent un abri, un refuge, elles viennent surtout pour détourner les yeux d'autre chose. Or moi, précisément, j'ai eu ce tort capital... Seulement, voilà que je me laisse entraîner à parler plus que je ne voudrais; je crains de le regretter à la fin; tu comprends : tout se tient, tout s'enchaîne... J'ajouterai donc ceci sans plus, que je souffrais beaucoup, et que c'est la raison pour laquelle j'ai voulu quitter le monde et aller vers Dieu : or c'est cela qu'il ne fallait pas et qui est la cause de tout. Je voulais, comme je te l'ai expliqué, être absolument pure; seulement, il y a une chose que j'ignorais : c'est qu'il m'aurait fallu aussi être pure de la douleur... Mais maintenant, c'est assez, et laissons un sujet qui me devient trop personnel.

Louise réfléchit un moment; puis, de nouveau reprenant ses questions curieuses et insistantes, elle dit qu'elle n'apercevait aucun lien entre ces peines dont parlait Laure et la déception qu'elle avait ensuite subie :

— J'ai beau chercher, dit-elle, c'est une relation que je ne découvre pas.

Comme Laure paraissait peu disposée à répondre, elle reprit d'un ton de prière émue :

— Si tu savais avec quels sentimens je t'écoute, tu m'ouvrirais aisément tous tes secrets, tu me les confierais sans scrupule, car ce que tu dis vibre en moi d'une manière toute spirituelle et si pure que je ne sais ce que tu pourrais redouter de mon âme plus que de la tienne.

Il était vrai, en effet, qu'elle s'associait tout entière par la pensée à la destinée de Laure sans se douter que c'était sa propre responsabilité qu'elle voyait à mesure s'élargir et croître.

— A quelque chose qu'on se consacre, dit Laure, n'est-il pas mieux de s'y porter par inclination spontanée plutôt qu'à la suite d'échecs subis ailleurs, avec une âme intacte au lieu d'une âme brisée ?

Mais cette explication ne contenta point Louise, qui reprit :

— Non, je ne comprends pas : jadis tu éprouvais certains sentimens infinis dans toute leur vérité et toute leur force, et voilà qu'ensuite tu t'accuses de l'être fait illusion sur eux.

Laure secoua lentement la tête :

— C'est précisément parce que j'ai beaucoup souffert, parce que je me suis entièrement donnée à cette souffrance que j'ai éprouvé ces sentimens avec tant de vivacité ; jusque-là, tout était encore confus, voilé... Oh ! je sais bien, cela peut paraître singulier, et peut-être en effet cela n'a-t-il de vérité que pour moi...

Après une attente, elle reprit :

— Oui, c'est à la fois simple et compliqué, à la fois rare et presque commun. A un moment, comme je viens de te le dire, j'ai trop cédé à la douleur ; de sorte que je n'ai plus mesuré sa place ; j'ai cru qu'elle était tout au monde, et c'est là une source de grands mensonges... Écoute, voici une pensée que j'ai eue quelquefois, un reproche que je me suis fait et qui sans doute te paraîtra étrange : c'est d'avoir longtemps, au cours de ma vie, sans m'en apercevoir, sans y penser, trop aimé la souffrance.

Louise fit un mouvement de surprise :

— Oui, oui, je sais bien, reprit Laure, je le l'ai dit à l'avance : cela étonne. Peut-être aussi l'expression n'est-elle pas très exacte ; elle est un peu exagérée, un peu forte. Mais cela se comprend pourtant : je veux dire que j'ai toujours eu dans l'esprit quelque chose de grave, d'un peu triste, qui avait besoin de s'épancher, de vivre, cela même au cours d'une jeunesse heureuse ; c'était, si tu veux, le désir, le besoin d'une destinée difficile au lieu d'une destinée trop commode, et de plus, une affinité

naissante et mystérieuse avec tout ce qui souffrait. Oui, plus j'y songe, c'était bien cela : j'avais par avance le sentiment très obscur qu'il y avait dans la douleur quelque chose à ma mesure, à ma convenance, et où, pour ainsi dire, je me complairais. Et en effet, lorsqu'il m'est arrivé de beaucoup souffrir, au lieu de considérer ma peine comme une chose petite et chétive, qu'il fallait simplement subir, expier dans quelque coin, au contraire j'ai pensé, sans doute à cause de ce penchant profond, que seule sur terre la douleur était réelle et vraie ; que le reste était illusion, apparence ; aussi je me suis abandonnée à elle, et j'ai éprouvé une satisfaction singulière, une sorte de soulagement à étendre à l'infini le mal qui me concernait... J'ai eu ainsi parfois, pour presque tout ce qui existe, une pitié à en mourir. Alors tu comprends, si l'on éprouve l'infini dans la douleur, il faut également l'infini dans la joie, l'infini en toutes choses ; on ne veut plus voir que l'éternité, on va vers un univers mystique, on a besoin de fêtes célestes. On ne se dit pas qu'on obéit à une nécessité accidentelle et extérieure, qu'on est exposé par suite à se tromper sur sa vocation véritable, à prendre un hasard pour une destinée ; et qu'on vit peut-être, au lieu d'une histoire divine, une histoire, hélas ! trop humaine.

— Mais toi cependant, objecta doucement Louise, même dans les lointains de notre jeunesse, tu éprouvais déjà cet attrait d'un ordre infini, — et cela, il me semble, sans qu'aucun malheur fût intervenu.

— Il est vrai, répondit Laure, de tout temps, j'ai aspiré à une sorte de bien qui dépasserait la réalité et l'expérience communes ; mais suis-je bien sûre qu'il était si grand et si noble de céder complètement à ce désir ?... Peut-être, pour une telle inclination, existe-t-il d'autres voies que celles que j'ai suivies, d'autres voies que le renoncement... ; ou, du moins, peut-être en existera-t-il un jour... En tout cas, pour ce qui me concerne, je ne me serais pas tout entière abandonnée à ce penchant, si je n'avais tant cru en la douleur, si j'avais su souffrir d'une manière plus sage ; surtout, je ne m'y serais pas abandonnée de cette façon dure et cruelle qui ne voulait plus rien regarder du monde.

Après s'être tue quelques secondes, elle répéta à voix basse ces derniers mots : « d'une façon dure et cruelle, » comme s'ils venaient d'évoquer dans son esprit une foule de nouvelles et lourdes pensées...

Louise, qui réfléchissait, murmura :

— Ce que tu dis a beaucoup plus de portée que tu ne voudrais en convenir. Car ils sont une multitude ceux qui, comme toi, s'adonnent à des pensées mystiques précisément parce que la vie du monde les a blessés. Aussi, ton histoire, si elle a une vérité profonde, est une immense histoire... Mais laissons cela : quoi qu'il en soit, cela m'émerveille et m'exalte de revenir à ces sources de vie spirituelle dont je n'ai jamais approché que grâce à toi. Laure, je te l'ai déjà dit plusieurs fois : c'est étrange comme tu es. On croirait qu'il y a au fond de toi une lumière inconnue qui rayonne sur tes pensées.

Elle laissa un moment ses yeux errer au loin, puis elle ajouta très bas, en frissonnant :

— Je ne puis songer sans effroi à cette douleur capitale et mystérieuse autour de laquelle a tourné non seulement ta vie terrestre, mais encore toute la vie de ton âme.

Cependant elle n'osait interroger sa sœur.

Ce fut Laure qui reprit la conversation.

La suite même de ses confidences l'avait amenée à se remémorer le jour de la mort de son père, et la conduite qu'elle avait eue près de lui.

Avec un ton d'émotion violente et contenue, elle dit :

— Puisque je suis venue, presque sans le vouloir, à te parler comme je viens de faire, peut-être dois-je prendre cette circonstance pour me justifier, si possible, d'un souvenir que tu as gardé de moi...

Louise fronça les sourcils avec inquiétude.

— C'est un point sur lequel je n'aime guère revenir, continua Laure ; non, Dieu sait que je n'aime pas... Mais il m'est facile, après ce que je t'ai dit, de m'expliquer en ce moment, et ce sera une fois à jamais... Tu te rappelles, n'est-ce pas, ce qui s'est passé lors de la mort de notre père...

— Oui, dit Louise, et son regard anxieux s'enfonça dans ces lointains.

— Tu te rappelles... Donc, il est inutile que je précise. Eh bien ! quelle qu'ait pu être ma conduite à cette heure-là, il ne faut rien me reprocher, car je souffrais beaucoup, je souffrais trop pour être pareille à vous...

Or Louise, tout en l'entendant, se disait à elle-même :

« Oui, je revois cette journée, je revois cette heure, et voilà

qu'il me semble que jusqu'ici je ne m'en étais encore jamais souvenue... Cependant j'y ai pensé bien souvent! »

Laure continuait :

— Comme je t'ai expliqué, je vivais ailleurs, rien ne comptait, rien n'avait de sens, de prix, hors l'éternité...

Elle ajouta :

— Je ne sais si tu te souviens assez...

— Oui, oui, murmura Louise. Et elle pensait : « Comme j'ai été aveugle à ce moment-là et depuis!... Mais à cause de ce que je viens d'apprendre, à cause de l'aveu de ce malheur, un voile se soulève, et maintenant je me souviens... »

Elle était devenue pâle et ses mains tremblaient. Laure cependant, trop absorbée, ne le remarqua pas.

— Qu'était-ce donc qui te peinait tant? demanda Louise en jetant vers sa sœur un coup d'œil rapide chargé d'anxiété.

— Tout ce qui touchait à la mort éveillait en moi des sentimens sans mesure, dit Laure pensive.

— Je ne comprends pas bien, reprit Louise.

Elle murmura :

— Il y avait sans doute autre chose?...

Laure fit évasivement et très bas :

— Bien sûr, il y avait autre chose...

Louise se leva et, laissant tomber les mains, elle dit d'un ton désespéré :

— Oh! Laure, j'ai compris ce qu'il y avait!

Laure éprouva aussitôt un amer regret; cependant, pour diminuer les impressions de Louise, elle affecta une sorte d'indifférence et d'impassibilité. Elle ne fit aucun mouvement; elle ne parut pas bouleversée : elle regarda un moment par terre. Puis, elle dit, en levant la tête :

— Va, tout cela est bien loin maintenant...

Mais alors, voyant l'émotion immense empreinte sur le visage de sa sœur, elle ajouta, avec un accent de profond chagrin :

— C'est un sujet que je voulais ne jamais aborder! C'est bien malgré moi que...

Louise l'interrompit et dit, en même temps qu'elle faisait le signe de mettre un doigt sur ses lèvres :

— Tais-toi! attends! ne dis plus rien. Laisse-moi mesurer, comprendre...

Laure reprit :

— Je ne voulais pas... .

— Non, ne regrette point, c'est mieux ainsi. Mais attends...

Alors elles restèrent dans un grand silence. Bientôt pourtant Louise reprit :

— Oui, je m'explique ce que tu disais hier : tout ce que tu es à présent, tu l'es à cause de moi ; comment n'ai-je pas aussitôt compris! Et en ce temps-là, il y a huit ans, étais-je aveugle! étais-je folle! Tu étais déjà presque fiancée, et je le savais : je suis venue, et alors à cause de moi... Oh! pardonne-moi. » Elle n'acheva pas sa phrase, elle passa sa main sur son front et devant ses yeux, comme pour chasser d'incroyables idées. « Oh! Laure! malgré cela, c'est toi, toi seule qui as voulu, qui as fait notre mariage. Sans toi, il ne se serait jamais accompli! » Elle s'était rassise, elle appuya son coude sur le genou de Laure et, ainsi penchée vers elle, baissant la tête, elle dit :

— Que puis-je ? Que puis-je à présent ?

Laure était devenue elle-même très pâle. Elle releva le visage de sa sœur, qu'elle vit baigné de larmes.

Elle lui dit :

— Tu t'accuses bien inutilement... Que te reproches-tu? D'avoir été là ? D'avoir existé ?

— Si, si, j'ai été trop égoïste en ne me doutant de rien! J'avais un brouillard devant les yeux... Mais, Laure, tu n'aurais eu qu'un mot à dire, et rien ne serait arrivé !

Et elle ajouta, serrant les mains l'une dans l'autre, avec un regret immense :

— Tandis qu'à cause de moi !...

Laure l'interrompit : elle voulut empêcher qu'elle ne s'exagérât son rôle et ses torts, qu'elle ne fît porter sur cette rencontre de leurs deux inclinations un remords trop déchirant. C'est pourquoi elle tint à lui expliquer qu'elle n'avait probablement pas tant perdu par ces fiançailles brisées.

Le menton appuyé sur la main, les yeux fixes devant elle, elle lui dit d'une voix grave et songeuse :

— Va, tu t'imagines ce qui n'est pas. Ne crois plus que ce soit par dépit que je suis entrée dans un cloître, ou pour y pleurer sur un amour perdu : non, les choses se sont passées d'une façon bien différente, et ce fut un événement d'une autre nature. Il y avait en de tout temps en moi un penchant qui me

poussait hors des conditions d'existence de la plupart des gens, un besoin qui m'appelait ailleurs. Aurais-je pu cependant demeurer dans le monde? qui le sait ? En tout cas, Marc en doutait... Un soir, vers neuf heures, c'était peu de temps avant ton retour, nous sortîmes et nous vînmes dans ces prairies que tu vois au-dessous de nous; la nuit était légère et splendide, et le ciel plein d'étoiles... Moi, presque involontairement, je levais les yeux vers elles, vers leurs abîmes, et c'est étrange, je souffrais de cette nuit comme plus tard j'ai souffert de certaines idées. Je le lui dis, et lui me conseillait de retenir mes regards, de ne pas les laisser aller au delà de l'écharpe de lumière que faisait au bord du monde le crépuscule encore mal effacé : tu comprends, c'était à la fois vérité et figure. Or moi, cette nuit-là, j'ai consenti, j'ai promis, j'ai dit que mes pensées n'iraient pas plus loin, resteraient ici-bas attachées. Cela se pouvait-il? Je ne sais. Ou plutôt non, rassure-toi, je crois que cela ne se pouvait pas. De cela je me suis rendu compte tout de suite, du reste; dès que j'ai été malheureuse, c'est comme si cette promesse que j'avais faite s'était brisée, comme si l'anneau de ces fiançailles avec tout ce qui m'entourait s'était rompu... C'était précisément le moment dont je te parlais tout à l'heure, quand notre père mourut : tout s'en allait, tout était pour moi comme en un rêve, lui-même était dans les songes de l'agonie, et la réalité et la mort coulaient entre ces deux songes. J'ai senti que cette promesse que j'avais faite se brisait.

— Oh! Laure, dit Louise en sanglotant, moi qui t'ai blâmée parfois! J'aurais dû deviner, comprendre; et ainsi s'est décidée ta vocation désolée...

— N'exagère rien, répondit Laure, je ne t'ai pas dit exactement que je m'étais trompée sur ma vocation, mais seulement sur la manière de la remplir... A un moment, j'ai eu trop besoin d'une espérance qui n'emprunterait absolument rien à la terre... Je me rappelle avec quelle impression d'ineffable douceur, tandis qu'à l'église on chantait pour mon père l'office dernier, je me murmurais ces paroles de l'Écriture, riches de promesses mystérieuses et qui m'emplissaient l'âme : « Encore un temps, vous me verrez; encore un temps, vous ne me verrez plus... » Après m'être, durant plusieurs jours, de toutes parts heurtée à la mort comme à un mur d'airain, il s'était fait un prodigieux et universel silence au milieu duquel il me semblait entendre

battre contre ce mur, avec un bruit d'or, les plus pures paroles du monde.

Après un silence :

— Oh ! Laure, dit Louise, avec un émoi nouveau, comment pourrai-je vivre à présent ?

Elle s'exclama :

— Et Marc qui revient demain !

Après quelques secondes, elle ajouta, avec un accent de découragement profond :

— Et moi qui ne l'aime plus !

— Louise, que dis-tu là ?

— Non, non, tu le sais bien, je ne l'aime plus. Je m'entends encore avec lui, mais je ne l'aime plus. Je t'ai tout raconté... Du reste, tu avais remarqué cela toi-même en arrivant dans notre maison. Laure, toi qui venais de si loin, de si haut, qu'as-tu pensé en descendant dans notre vie si médiocre ? Toi qui avais acheté tout cela, payé d'un si grand sacrifice, qu'as-tu pensé ?

Laure dit avec une douceur bienveillante :

— J'ai été quelquefois un peu peinée...

— Maintenant que je sais tout, continua Louise, comment pourrai-je...

Elle n'acheva pas sa phrase. Elle couvrit sa figure de ses mains. Mais Laure, voyant son désespoir, lui prit les doigts et les écarta de devant son visage.

— Va, dit-elle avec calme, ne te tourmente plus, tu me ferais regretter trop de n'avoir pas été plus réservée. Je comprends que ces souvenirs t'émeuvent : mais tu l'accuses à tort. Il faut être plus sage : quoi que nous puissions à présent penser et dire, les destinées sont faites et c'est une histoire passée. Aussi pourquoi insister, s'attarder, se blesser ? Il est mieux d'accepter simplement ce qui existe...

En s'exprimant avec cette sérénité, elle pensait adoucir le chagrin de sa sœur et apaiser le désordre où ces confidences l'avaient jetée. Mais elle se trompait, car son ton même exaltait l'âme de Louise.

— Il ne faut pas regretter, dit celle-ci, de m'avoir laissé connaître un secret qui bouleverse le présent et même le passé. Non, ne le regrette pas, car il est un bien qui compense tout ce que j'ai perdu : c'est d'apprendre à mieux l'aimer. Il est plus noble pour moi de savoir ce que je t'ai dû. Ta vie s'est pas-

sur le plan de la liberté la plus haute, de ce qui réellement est ou n'est pas ; moi, au contraire, j'ai vécu parmi des ombres : mais tout change à ta voix... En toi, il y a une certaine fièvre étrange qui m'élève au-dessus de moi-même ; je voudrais te ressembler, me soumettre à toi comme jadis, mieux que jadis : que puis-je d'autre pour te remercier ?

Elle s'appuya contre Laure avec un mouvement d'abandon. Puis, désignant le paysage étalé devant elle :

— Auprès de ce que je viens d'apprendre et d'un drame si profond, comme il est vrai que plus rien n'a de prix !... Laure, te souviens-tu d'une phrase que jadis nous avions lue un jour ensemble et qui était à peu près celle-ci : « Les âmes s'allument les unes aux autres comme des flambeaux... » Depuis que je t'écoute, cette parole s'est réveillée dans ma mémoire comme si maintenant je la comprenais mieux ; et pourtant déjà autrefois j'aimais tant cette image : ces flambeaux qui se penchent l'un vers l'autre, cette flamme qui éclate, puis les consume.

Mais Laure, en l'entendant, secouait la tête avec tristesse et d'un air réservé :

— C'est sans doute, dit-elle, ce qui peut me toucher le plus, qu'une amitié meilleure naisse de nos anciens adieux... Cependant je crains que tu ne te fasses illusion : il ne faut pas trop attendre de moi... Je sais qu'auprès de certaines pensées tout ce qui se déploie devant les yeux semble n'être qu'apparence ou mensonge. Peut-être, pourtant, est-ce là ce qu'il faudrait savoir aimer. Vois : le soir s'allonge sur les prairies, semblable à tant d'autres soirs. Combien, combien en est-il passé depuis les événemens d'autrefois, de pareils et d'égaux, d'indifférens, de monotones, desquels nous aurions pu apprendre à jeter sur ces choses un regard plus apaisé.

Ainsi Laure essayait de la tranquilliser sans deviner encore à quel point elle avait été remuée, ni prévoir les conséquences qui allaient s'ensuivre.

Avant que le soir fût complètement tombé, elles rentrèrent dans la maison.

Le lendemain, elles se retrouvèrent pour le déjeuner. Elles n'allèrent pas se promener ensuite, car Marc devait arriver vers deux heures de l'après-midi, et elles l'attendirent dans la maison.

Elles causèrent à peine. Quelques momens avant l'arrivée de Marc, Louise demanda :

— Quand nous entendrons la voiture entrer dans le parc, tu viendras avec moi sur la terrasse ?

Laure fit un signe d'acquiescement, mais elle prévit que cette rencontre lui serait désagréable. Son visage s'assombrit :

— Louise, dit-elle presque bas, après ce qui s'est passé hier, je vais, entre toi et Marc, être gênée désormais...

Louise dit :

— Je le serai aussi. Elle secoua la tête d'un air pensif et mélancolique. « Entre lui et moi, il y aura un secret très lourd... Je ne sais si tu t'en rends compte... »

Puis, regardant sa sœur, elle demanda d'une façon à la fois brusque et timide :

— Laure, si je lui racontais tout ?

Laure surprise fit un geste effrayé :

— Oh ! Louise, y penses-tu, raconter ce que je t'ai dit ! mais c'est impossible !

Elle se reprit pourtant, et ayant réfléchi, elle ajouta lentement :

— Du moins je veux dire que c'est impossible, moi étant ici, et que ce serait me mettre hors d'état de vous revoir par la suite...

Louise fit un signe d'assentiment ; mais elle ajouta avec un soupir :

— Il y a tant de choses désormais que Marc ne comprendra pas !

— Quoi donc ?

Louise ne répondit que par un geste vague... A nouveau le visage de Laure s'assombrit. Louise, qui tendait l'oreille aux bruits du dehors, dit :

— Je crois que la voiture arrive... Viens avec moi...

Elle vit Laure hésiter, elle dit d'un ton de prière :

— Tu ne vas pas me délaisser maintenant ?

— Oh ! te délaisser ! Louise, te délaisser !...

Laure, tout en la suivant, répéta ce mot à plusieurs reprises avec un ton de reproche, comme pour faire entendre que rien dans la situation n'en justifiait l'emploi.

On entendit les roues de la voiture sur le sable de la terrasse, puis les chevaux qui s'arrêtèrent. Louise alla rapidement

vers le vestibule et ouvrit la porte extérieure. Laure resta en haut du perron. Louise descendit au-devant de Marc, qui l'embrassa. Il s'approcha ensuite de Laure, lui demanda de ses nouvelles et si elles avaient toutes deux passé ces quelques semaines agréablement dans la solitude.

Mais Laure fut troublée et ne répondit que d'une façon brève et gênée. Elle éprouvait à présent à revoir Marc un malaise plus vif encore qu'elle ne s'y était attendue. Sa voix, à cause même de son accent franc et cordial, lui fut pénible, sans qu'elle sût exactement pourquoi ; elle pensa avec ennui au secret établi entre elle et Louise.

Elle rentra avec eux dans la maison, mais, au bout de peu d'instans, elle s'éloigna. Elle alla dans le parc, et elle s'y promena avec un sentiment d'inquiétude qu'elle s'expliquait mal. Le temps avait changé depuis la veille ; il faisait froid ; le ciel était bas comme s'il allait neiger, le vent passait par ondes brusques et violentes.

Elle entendait au fond d'elle-même un avertissement secret que semblait répéter la rumeur triste du vent dans les arbres : c'était comme l'annonce imprévue que son séjour dans ces lieux touchait à sa fin, qu'elle devait leur dire adieu... Sans doute ce retour de Marc, et plus encore ses aveux de la veille l'y obligeaient... Pourtant elle songea combien sa sœur lui était devenue plus chère, et c'était maintenant qu'il lui fallait se séparer d'elle !

Vers quatre heures elle rentra dans la maison ; elle rejoignit Marc et Louise, puis monta dans sa chambre d'où elle ne descendit qu'à l'heure du dîner. Mais là, l'intention qu'elle avait eue de partir se précisa et devint une résolution arrêtée.

ÉMILE CLERMONT.

(La dernière partie au prochain numéro.)

LA DUCHESSE D'ORLÉANS

ET

MADAME DE GENLIS [1]

V

Le départ de sa femme, s'il met fin à des scènes pénibles, ne laisse cependant pas d'inquiéter Philippe sur ses conséquences possibles. Il lui fait signifier, par ministère d'huissier, qu'elle ait à réintégrer le domicile conjugal.

Une détermination inattendue de la Duchesse répond à la sommation et vient terminer ce duel au profit, mais non à l'honneur de Mme de Genlis. Jusqu'ici, Marie-Adélaïde n'a réclamé que ses droits naturels sur ses enfans; maintenant qu'ils lui sont enlevés sans retour, elle entend défendre leurs intérêts matériels qui sont, à ce moment, plus que compromis.

Le Duc d'Orléans a donc la désagréable surprise de recevoir, des mains de la princesse de Lamballe, choisie à cet effet par le Duc de Penthièvre, une lettre de sa femme lui annonçant qu'elle introduit une demande en séparation.

Elle la fonde sur trois motifs : la différence essentielle de sentimens et d'opinions qui existe entre elle et son mari, le mauvais état de sa fortune, enfin, sa liaison avec Mme de Genlis.

A présent qu'il a réglé à sa satisfaction ce qui concerne cette dernière, Philippe, visiblement troublé par la nouvelle question qu'il prévoit grosse d'ennuis, essaie d'y parer, comme le laisse

(1) Voyez la *Revue* du 1er avril.

deviner la note suivante destinée à être mise sous les yeux de la Duchesse :

Paris, ce jour de Pâques 1791.

« Je suis fort étonné que Mme d'Orléans veuille notre séparation et je suis très éloigné de la désirer; s'il falloit absolument en venir là, je pense comme M. de Penthièvre qu'une séparation à l'amiable est celle que l'on doit préférer. Mais, pour que je puisse entendre à quelque proposition de cette espèce, *il faut avant tout qu'elle me vienne de Mme d'Orléans elle-même, que je sache d'elle ce qu'elle désire, quels sont ses moyens et ses raisons.* Je suis très certain qu'elle n'en peut avoir de solides, mais pour suivre la marche de toute séparation à l'amiable, il faut que Mme d'Orléans commence par m'envoyer le détail que je désire.

« L. P. J. D. »

Philippe essaie d'abord de biaiser; il allègue, pour fléchir la résolution de sa femme, qu'elle excite ainsi les inquiétudes de ses créanciers et peut les porter à des démarches qui compromettraient gravement ce qu'elle entend défendre : c'est-à-dire l'avenir de ses enfans.

La Duchesse ne se laisse pas prendre à cette spécieuse argumentation à laquelle, nettement, elle réplique :

« Ce ne sont point les inquiétudes que j'ai pu marquer sur l'état de vos affaires qui ont excité celles de vos créanciers, c'est votre bilan et d'autres circonstances qui ont déterminé leur opinion, vous prenés occasion des remboursemens qui vous sont demandés pour revenir sur le dernier sort auquel vous m'avés réduite, et pour me prescrire des lois auxquelles vous scavés bien que je ne dois pas souscrire, et je ne permettrai aucune réflexion là-dessus. Je me bornerai à vous demander que votre dernier arrangement subsiste jusqu'à ce que la séparation que je vous ai demandée, et à laquelle vous avés consenti, ait été effectuée, ce qui ne tardera pas, si vous y donnés les mains ainsi que vous l'avés promis.

« J'ai lieu d'espérer que jusque-là vous voudrez bien laisser subsister les choses entre nous, telles qu'en dernier lieu vous les avez établies.

« L. M. A. de Bourbon. »

En dépit de son évidente déconvenue, Philippe y cherche d'abord le moyen d'en tirer profit pour aider au retour de la gouvernante, dont l'amour propre froissé trouvait d'appréciables compensations dans les supplications du prince :

Le Duc d'Orléans à Mme de Genlis.

Paris, ce 18 mai 1791.

« Voici, dear friend, la copie de la lettre que j'ai écrite ce matin à M. O. et sur laquelle je fonde l'espérance de la santé, de la vie et du bonheur de ma fille. Je la lui ai montrée, et a l'effet qu'elle lui a fait que je ne pourrois vous peindre, elle en mourroit si ses espérances étoient trompées. Sa mère, comme vous le voyez par la lettre qu'elle a écrite à Montpensier, annonce qu'elle n'a aucun droit sur elle, qu'elle ne veut y prendre aucune part et s'en remet absolument à moi pour toutes les précautions à prendre pour elle. Je vous le répète, dear friend, ma fille ne vivroit vraisemblablement pas, mais bien sûrement ne vivroit jamais heureuse si vous ne lui rendiez pas vos soins. Elle y compte, sa tendresse pour vous vous en fait un devoir, mes enfans et moi nous nous joignons à elle pour vous le demander. Vous ne nous refuserez pas, dear friend, et nous attendons votre réponse qui, à ce que nous espérons, ne précédera pas de beaucoup votre retour, avec bien de l'impatience mais sans inquiétude, puisque nous connoissons votre tendresse et qu'encore une fois vous ne pouvez refuser à la nôtre. »

Copie pour Mme de Genlis de la lettre écrite par le Duc d'Orléans à sa femme.

Paris, ce 10 mai 1791.

« Mme de Lamballe m'a remis la lettre dont vous l'avez chargée pour moi. En voici la réponse.

« La séparation de biens dont vous me parlez est impossible, si vous la poursuivez devant les tribunaux. Mais comme je ne désire que le bien de mes enfans, je me préterai à tout ce qui pourra les rendre heureux. Je vous invite à donner votre confiance à quelqu'un avec qui je puisse m'entendre sur les moyens.

« Vous avez dit à Montpensier que vous n'auriez pas d'inquiétude sur l'état de votre fille et vous vous exprimiez ainsi

Ce qui me rassure parfaitement pour la vie de cette malheureuse enfant, c'est que son père est auprès d'elle et prendra très certainement toutes les précautions pour assurer son existence.

« La précaution la plus sûre et la plus délicate, pour ne pas dire la seule que je connoisse, est d'engager Mme de Sillery à vouloir bien reprendre la place qu'elle occupoit auprès d'elle. Je vais faire tous mes efforts pour l'y déterminer. »

Il faut croire que la présence de Mme de Genlis n'eut pas sur la santé de son élève toute la vertu qu'on lui prêtait, car, au mois d'octobre, elle passe avec Mademoiselle en Angleterre pour lui faire prendre les eaux de Bath. On ne daigne même pas en informer sa mère qui s'en plaint amèrement au Duc d'Orléans :

« Je reçois à l'instant votre lettre sans datte avec celle de ma fille. Je scavois depuis plusieurs jours son départ, mais je le scavois par la voie publique, et je pouvois espérer et croire l'apprendre autrement.

« Vous devez me connoître assez pour savoir ce que j'éprouve et juger de l'impatience avec laquelle j'attends des nouvelles de ma fille. »

Ce départ est le prélude de la séparation définitive imposée cette fois par la marche des événemens révolutionnaires. Dans un juste retour, ils feront pour Mme de Genlis un embarrassant fardeau de son succès même. D'abord, et non sans raison, elle répond à Philippe, qui lui demande instamment de rentrer en France avec sa fille : « Il est inconcevable de nous faire revenir en ce moment. » Toutes les insistances de ce dernier sont vaines, son influence a perdu de sa force, et il appelle à la rescousse celle de son fils aîné, en garnison à Tirlemont. Il le charge de présenter à son ancienne gouvernante ce tableau optimiste de la situation :

« Sillery est nommé pour le département de la Somme, et depuis ce moment-là, tout va le mieux du monde : l'Assemblée sera excellente, sa femme ne doit pas hésiter à revenir. »

Cette Assemblée qui, pour le Duc d'Orléans, s'annonçait *excellente*, était la Convention!

Mme de Genlis ne veut rien entendre, elle restera loin de

France, mais ce qu'elle va chercher désormais, c'est à se débarrasser de Mademoiselle. Dans cette intention, elle cherche à rompre. Philippe s'en explique ainsi avec son fils :

« Quant à ce qui vous inquiète pour Mme de Brûlart (1), je crois que vous avez tort. Je ne me brouillerai certainement pas avec elle, et si elle se brouille avec moi, comme je serai toujours prêt à me racomoder, parceque je connois sa tête et son cœur, cela ne sera pas long. Je n'en suis effrayé que pour ta pauvre petite sœur qui en souffrira et qui en souffre déjà, je parie, de peur et d'inquiétude. C'est pour elle que j'aurois bien désiré avoir quelqu'un à lui envoyer, mais il est impossible d'envoier en Angleterre dans ce moment-ci, et je crois que Conade est peut-être un des hommes les plus propres à la calmer. Je t'envoie copie de la dernière lettre de Mme de Sillery à laquelle je ne comprends rien, sinon qu'elle veut gagner du temps. Je lui ai répondu que, quant à l'argent, il ne manqueroit pas ; je lui ai envoié l'ordre à mon portier de lui livrer la maison *pour son passage à Londres*, parceque je n'ai pu écrire, comme elle le désiroit, qu'elle passeroit l'hiver à Londres, puisqu'au contraire j'avois dit et je disois partout que je lui avois écrit de me ramener ma fille sur le champ, que j'avois envoié au-devant d'elle à Calais et que je l'attendois.

« J'étois convenu avec elle, quand elle est partie, qu'elle ne dépenseroit que 150 louis par mois. Elle m'en a demandé, depuis qu'elle est là-bas, en total plus de 350 par mois que je lui ai envoié. J'ai cru d'après cela qu'elle pourroit fort bien se passer du quartier de ses rentes viagères qui étoit en arrière et suivre sur cela le sort de tous les rentiers viagers, d'autant que ce quartier, avec celui d'Henriette (2) et de Pamela (3) font tout au plus une somme de trois mille livres tournois. Ainsi il y a de l'humeur de sa part de s'en plaindre, mais sa tête n'y est plus. Dieu veuille que ma pauvre petite n'en souffre pas trop, momentanément. Le décret sur le divorce annulle absolument toute espèce de procédure commencée en séparation et me donnera sûrement, ou la certitude de n'être pas divorcé, ou si elle le veut absolument, le moyen d'acheter à ce prix le bien être et

(1) Mme de Sillery. — Brûlart était le nom patronymique des Sillery-Genlis.
(2) Mlle de Sercey.
(3) Fille adoptive de Mme de Genlis.

l'indépendance que je veux assurer à tous mes enfans. Ainsi je suis fort tranquille de ce côté là.

« Voici un extrait de la lettre de Mme de Sillery dont je n'ai ôté que les décomptes d'argent et les protestations de dévouement et de tendresses, parcequ'elles sont toutes détruites par l'ordre impérieux de ne point faire d'objections et la demande de n'y pas changer un mot, sans me donner aucune explication sur l'éloignement, mais l'éloignement est de même pour moi, et cela ne m'a pas empêché de lui donner toutes mes raisons. Cette clause m'a bien l'air de chercher une mauvaise excuse pour abandonner ta pauvre seur. Écris-moi bien sincèrement et bien franchement tout ce que vous pensez tout les deux, c'est toujours ce que j'aime à vous voir faire et ce qui m'attache à vous. Vous voyez qu'il est nécessaire que vous lisiez tous les deux cette lettre avec attention. »

Pour Philippe commence l'ère des désillusions. Il doute maintenant du dévouement sur la foi duquel il a sacrifié la tendresse sûre de sa femme, la paix sacrée du foyer. A son tour, il souffrira de l'éloignement de ses enfans et, privée de sa seule source de force, cette faiblesse, exploitée par l'ambition, sombrera dans la tourmente proche.

Il est hors de doute que la clairvoyance de Mme de Genlis, aiguisée par la distance, apaisa son enthousiasme révolutionnaire et diminua les espérances qu'elle avait fondées sur la fortune politique du Duc d'Orléans. Il lui faut maintenant tirer son épingle d'un jeu qui devient trop dangereux : la Révolution agissante va lui en donner les moyens.

Le séjour de Londres n'étant plus possible pour celle qu'on y appelait « la jacobine, » au plus fort de la tourmente, au lendemain des massacres de Septembre, elle brave tous les périls dans sa hâte de venir au Palais-Royal jeter presque à la tête de Philippe la fille qu'elle avait conquise sur sa mère.

Encore une fois, Philippe implore pour qu'elle conduise Mademoiselle près de son frère à Tournay. De mauvaise grâce, elle accomplit cette mission et la considère comme la fin de sa tâche.

L'émigration du Duc de Chartres la force pourtant à emporter ce précieux dépôt en Suisse, où le prince passera lui-même peu de temps après.

Pendant son court passage au Palais-Royal, Mme de Genlis avait encore reçu de Louis-Philippe les plus tendres assurances de ses sentimens :

A la citoyenne Sillery
A Bellechasse, rue Saint-Dominique, à Paris.

Tarlement, ce 24 novembre 1792
l'an Ier de la République.

« Je viens de recevoir, ma chère maman, votre lettre de Paris qui m'a fait un sensible plaisir. Assurément je n'ai pas besoin d'explication avec vous et je n'en aurai jamais besoin, je ne me rappelle pas l'inculpation dont vous me parlés, je ne me rappelle que cette lettre sotte et déplacée que je me suis tant reproché et qui m'avoit été arrachée par le désir que j'éprouvois de vous voir rentrer en France. C'est une sottise que vous avés la bonté de me pardonner, que je vous conjure d'oublier et dont je vous prie instamment de ne jamais me parler. Je n'ai jamais eu la pensée de douter de l'*invariabilité de vos principes et de la pureté de votre conduite*, ce seroit me faire injure que de m'en croire capable, j'ai craint qu'abusée sur notre position, vous vous refusiés à revenir, cette crainte m'a fait écrire une lettre que je ne peux pas assés vous prier d'oublier, mais je n'ai jamais eu d'autre pensée et je ne conçois pas ce dont, ma chère maman, vous me parlés ; au reste, laissons cette vilaine occupation, ne nous occupons que du bonheur d'être réunis après une si longue absence. Vous me retrouverés tel que vous m'avez laissé, toujours ferme et inébranlable dans les principes que vous avés gravé dans mon cœur comme dans l'attachement sans bornes que je vous ai voué.

« Je n'aurai qu'un regret, c'est d'avoir été obligé de vous en parler ; je suis bien heureux d'avoir trouvé l'occasion de distinguer votre fils et je pensois avec délices que cela contribueroit à vous rendre heureuse.

« Adieu, ma chère maman, je vous remercie de votre bonne lettre, elle m'a bien soulagé, car j'étois bien tourmenté de la pensée que vous aviés à vous plaindre de votre fils.

« PHILIPPE ÉGALITÉ. »

VI

Voici la famille définitivement dispersée; exils, prisons, échafaud ont le dernier mot dans ce drame de famille, mêlé, à partir de ce moment, à celui de l'Histoire.

Il ne peut être indifférent, à présent que toutes les phases de ce conflit intime ont été exposées dans leur enchaînement logique, de considérer de près ceux qui en furent l'objet; c'est-à-dire les élèves de Mme de Genlis, les enfans de Philippe-Égalité.

De même que Marie-Adélaïde se fait connaître par ses lettres, celles que les jeunes princes échangent à cette époque nous feront connaître, plus sûrement que le fameux *Journal* de la gouvernante, leurs caractères, leurs sentimens, leurs opinions.

Car ces enfans, grandis dans des heures tragiques, ne se contentaient pas d'en être les témoins : sous l'influence de leur éducation, ils prennent parti et tournent ingénument les pages du redoutable livre de faits que leur éducatrice estimait pour eux « valoir mieux que tous les autres livres. »

Quel fruit retirent-ils de cette lecture? Nous l'apprendrons d'eux-mêmes. Nous saurons également si c'est avec raison que la Duchesse accusait Mme de Genlis de lui ravir le cœur de ses enfans.

Ce qui éclate d'abord dans ces lettres, c'est la tendresse exquise qui unissait les enfans de Philippe. Lui-même avait d'ailleurs, pour atteindre ce but, mis tous ses soins, comme le démontre cette lettre qu'il écrit d'Angleterre à Mademoiselle :

A Londres, ce 20 novembre 1789.

« J'ai reçu, ma chère petite enfant, une petite lettre de vous bien gentille et qui m'a fait beaucoup de plaisir. Je ferai toutes vos commissions. Vous aurez bientôt, par la première occasion, maroquin bleu, maroquin jaune et longues chaînes d'acier pour le col. Je ne sais pas trop bien ce que vous voulez dire, mais je m'en informerai avant de faire l'acquisition. Embrassez de ma part et de bien bon cœur votre amie, je suis charmé qu'elle soit contente de vous. J'ai reçu hier une lettre d'elle à laquelle je répondrai incessamment. J'espère qu'un de vos frères vous a embrassée de ma part; baisez les touts les trois. *J'aime que mes enfans se baisent et je voudrois en faire autant, car je les aime bien de tout mon cœur et de toute mon âme.*

« Adieu ma chère petite fille, écrivez moi de temps en temps, vous me ferez plaisir. »

De quelle manière s'exercera l'influence paternelle sur l'esprit d'enfans qui voient leur mère placée, par son mari même, après la gouvernante :

Au Duc de Chartres.

Londres, ce 21 mai 1789.

« J'ai reçu votre lettre, mon cher enfant, dont j'ai été très content, votre amie me mande qu'elle l'est parfaitement de vous, ainsi vous me rendez bien heureux. Ma lettre ne sera pas longue, mais vous fera bien plaisir ainsi qu'à votre frère, car c'est pour vous dire que, s'il y a quelqu'occasion de vous faire voir la guerre à touts les deux, je ne la laisserai pas échapper et vous y mènerai avec grand plaisir. Ainsi continuez à vous appliquer à tout ce que votre amie vous demande et soyez sûrs que je vous aime bien tendrement. Ne faites part à personne *qu'à votre amie et à votre mère*, qui les connoissent déjà, de mes intentions à cet égard. Adieu, je vous embrasse, Faites bien des caresses de ma part à votre sœur, et baisez Beaujolois en le prenant par le nez. »

Veut-on savoir aussi comment un prince du sang et un futur souverain appelle le grand cordon bleu de l'Ordre du Roi qui vient d'être supprimé ?

« ...J'ai eu hier une preuve de plus que je suis né sous une heureuse étoile, car j'aurois dû être écrasé. Je vais tous les jours au manège depuis que je suis ici pour faire dresser mes écuries, j'en suis sorti à 6 heures, et à 7 heures une grande partie du toit s'est écroulée. Fort heureusement, il n'y avoit plus personne, car il seroit certainement arrivé quelque malheur, et c'est précisément l'endroit où je me tenois ordinairement

« Je recois avec plaisir ton compliment sur *la suppression de la bandoulière aristocratique*, quant à moi, j'en ai fait un saut de joie !

« Adieu, ma chère sœur, votre tendre frère vous embrasse de toute son âme et vous prie de dire bien des choses à Mme de Sercey et Paméla. Quand donc te reverrai-je ?

« CHARTRES. »

Ce 7 août 1791.

Quant à la profession de foi du fils aîné du Duc d'Orléans, elle est tout entière résumée dans le paragraphe final de l'espèce de chronique domestique que, pendant un court passage à Paris, il adresse à sa sœur alors en Angleterre :

Paris, ce 17 avril 1792.

« Il y a bien longtemps que je n'ai écrit à ma chère petite sœur. Je lui envoie le détail de la fête patriotique qui a eu lieu dimanche à l'occasion de l'arrivée des suisses de Châteauvieux. C'est une moitié de la chronique. Cette fête a eu lieu malgré *la rage de tous les aristocrates*, ministériels et autres, on faisoit applaudir les femmes qui, de leur fenêtre, la regardoit passer, et comme disoit fort bien Manuel, cette fois ci *le parterre est trop imposant pour que les loges osent résister*.

« Je suis arrivé d'Anet hier au soir, ma mère m'a paru beaucoup mieux et Mme Chatellux plus horrible que jamais, elle est d'ailleurs détestée de toute la maison. Nous vous attendons toujours, mon père voudroit bien que vous soyés ici ; il sera bien douloureux pour nous de partir quand vous arriverés, ce sera pour moi un chagrin mortel que de ne pas vous voir avant la campagne, car je crois qu'il y aura guerre, et très promptement, il faudra bien que vous reveniés et moi qui vous ai à peine apperçu depuis 10 mois, me voilà encore condamné à être 7 ou 8 mois sans vous voir, cela est bien pénible...

« Adieu, ma chère sœur, que je chéris et que j'embrasse de toute mon âme. L. P.

« M. de Sillery a pris ce matin du jus d'herbes.

« Le petit Pétion a mal à l'œil.

« Mme Voidel (1) se porte à merveille, comme un petit ange qu'elle est.

« Louis-Philippe, prince françois en expiation de ses péchés, colonel du 14ème régiment de dragons, et 4ème colonel de l'armée françoise, ton frère et ton aîné de 4 ans moins deux mois plus treize jours, *et jacobin jusqu'au bout des ongles*. »

En ce qui concerne Mademoiselle, l'idée qu'elle pouvait se faire des événemens de France était singulièrement formée par les jugemens de son père :

1. Femme du plus fidèle ami d'Égalité, dont il fut le défenseur devant le tribunal révolutionnaire.

Paris, mercredi 15 août 1792
L'an 4.

« Il y a peut être un peu de retard dans mes lettres, ma chère petite, parceque, personne ne pouvant sortir de Paris, j'ai été obligé d'envoier mes lettres à la poste de Livry, ce qui leur aura fait manquer le jour du départ de Paris pour l'Angleterre, ainsi vous en recevrez peut être deux à la fois. Vous les aurez plus exactement à présent que je vous écris de Paris où j'ai été obligé de revenir pour mes affaires, quoique j'eusse formé ce projet, puisque j'en étois dehors par hazard, de n'y rentrer que quand on pourroit en sortir librement.

« Quoique je n'aime pas que ma liberté soit contrariée, je ne puis cependant pas m'empêcher de convenir que cette précaution est nécessaire dans ce moment-ci pour pouvoir arrêter toutes les personnes qui donneroient des éclaircissemens sur un complot abominable formé contre notre liberté, et d'ailleurs, cela ne peut pas être long à présent, car il y en a déjà un grand nombre d'arrêtés et l'on croit être sûr de tenir le fil et d'avoir bientôt avec certitude tous les détails qui seront rendus publics, chose bien nécessaire pour ôter l'envie de recommencer quelque chose de ce genre. Je crois qu'on en est dégoûté et que pour cette fois-ci, on ne doutera plus de la volonté bien décidée de la Nation d'être libre et de n'être plus trompée.

« Adieu, chère petite enfant que je chéris. Embrassez votre amie de ma part bien tendrement. Comme voilà la belle saison qui se passe, je vous manderai bientôt de revenir me trouver et j'en aurai bien du plaisir. Montrez cette lettre à votre amie. Adieu bonne, bonne petite. »

Il n'y a pas jusqu'à Mme de Buffon qui ne se mêle d'écrire ainsi l'Histoire pour Beaujolais, son favori :

Ce lundy 13 août 1792.

« Je suis bien reconnaissante de l'aimable attention de M. de Beaujolois. Je puis bien l'assurer qu'au milieu des effrayantes horreurs arrivées depuis quatre jours, je formois continuellement le désir de le posséder icy. *Voilà donc encore les patriottes sauvés des pièges désastreux qu'on leur tendoient, et les noirs projets sont renversés.* J'attend l'instant de vous aller rejoindre avec impatience. J'imagine que ce sera sous très peu de temps. Adieu, mon favori, conservés moi toujours de

l'amitié, une marque de votre souvenir m'enchante! Comptés pour la vie sur mon très tendre intérêt. Je vous embrasse de tout mon cœur. « C. B. »

Dans cet état d'esprit, Beaujolais, qui s'appelle maintenant Alphonse Léodgard, — la Convention lui ayant enlevé son nom par le décret qui défendait le port des qualifications féodales, — va tirer pour sa sœur cette conclusion inattendue des massacres de Septembre :

To Mrs Adèle
St Edmund's Bury, Suffolk shire, England.

Ce 5 septembre L. 4 et 1 (1792).

« ... Vous savez sûrement toutes les horreurs qui se sont commises aux prisons, cela fait frémir, ainsi je ne vous en parlerai pas.

« On dit qu'il y a 4 ou 5 milles personnes de tuées. Il part pour les armées plus de monde qu'il n'en faut. Il y a plus d'armes qu'il n'en faut, et il y a dans les sections des liasses d'assignats de 50 l., 100 l., 200 l., etc., comme si c'étoit du papier commun, tout cela est des dons patriotiques.

Oh! ça ira, va, ça ira!

« Les députés envoyés dans les départemens pour faire des recrues, écrivent qu'ils ont les plus grands succès.

« Adieu ma petite bibi que je baise sur les deux joues...

« ALPHONSE LÉODGARD. »

VII

Le Duc de Montpensier, sorti à cette heure des mains de son éducatrice, faisait, à l'armée du Nord, avec le Duc de Chartres, son apprentissage d'homme et de prince. La simplicité avec laquelle il raconte à Beaujolais son baptême du feu et la bataille de Valmy donne à ces récits une grandeur singulière :

Valenciennes, ce 2 mai 1792.

« J'ai entendu pour la première fois siffler les balles à mes oreilles, et je n'en suis pas fâché.

« J'ai passé trois jours et deux nuits sans me déshabiller et presque toujours à cheval, aussi quand je suis revenu, j'étois

excédé de fatigue, mais ta lettre m'a fait un singulier effet, car tu ne me parlois que de plaisirs, de chasse, de pêche, etc., et je l'ai reçue un moment après avoir essuyé la grêle de balles, tu peux juger si le contraste étoit grand. On dit que le maréchal de camp qui étoit chargé d'entrer du côté de Dunkerque a pris Furnes, c'est toujours quelque chose; le fait est que, dans notre campagne, quoique nous nous soyons retirés, l'ennemi a perdu plus d'hommes que nous, mais il est encouragé.

« Enfin ne désespérons de rien, réunissons-nous, punissons les lâches et tout ira bien. Tu trouveras mon style un peu décousu, mais c'est que je me suis encore levé aujourd'hui à quatre heures du matin, et je suis tout endormi; nous faisons vraiment là un métier de chien, mais quand la patrie est en danger, il n'y a rien qu'on ne fasse.

« Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur, montre tout de suite cette lettre à mon père afin qu'il ait tous les jours de mes nouvelles.

« A. PHILIPPE. »

Valenciennes, ce 12 mai 1792.

« ... Je vais assez souvent à la comédie ici, c'est-à-dire j'y vas depuis huit jours, car je t'avoue que l'affaire de Mons m'avoit pénétré de douleur et j'ai eu assez de peine à secouer ce chagrin pour reprendre ma gaîté ordinaire. Le spectacle est rempli de gardes nationales qui, à tout instant, demandent l'air *ça ira*. Je me représente toujours ces gardes nationales fuyant devant une poignée de houlands, et cette idée m'afflige.

« Alors le *ça ira* ne me fait plus le même effet qu'autrefois, au contraire, il m'afflige, surtout quand je vois les moqueries presque justes des aristocrates. Enfin j'espère qu'avec Lukner nous nous dédomagerons de tout cela et que nous pourrons alors jouer *ça ira*.

« Mais pour en revenir à la comédie, elle n'est vraiment pas assez mauvaise pour ne pas faire plaisir. Moi, elle m'en fait assez. Il y a une actrice nommée Mlle Pinsard qui, quoiqu'elle n'ait pas de sourcils, n'est, sans plaisanterie, pas mal du tout. Elle est même très agréable; elle est seulement un peu trop grosse; elle a une taille énorme, mais elle a des dents charmantes qu'elle montre toujours.

« Je crois que voilà une assez longue description de Mlle Pin-

sard. Nous avons en outre une très bonne basse-taille qui chante très bien, dans Rose et Colas, l'air :

Sans chien et sans houlette,
J'aimerois mieux garder
Cent moutons près d'un bled,
Qu'une fillette, etc.

« Adieu, mon cher Beaujolois, je te prie de bien remercier Mme de Buffon de son souvenir... « A. PHILIPPE. »

De Boussange, ce 15 août (1792).

« J'ai reçu hier la lettre de mon cher Beaujolois qui m'a fait part de tous les grands événemens qui se sont passés le 10 à Paris. Tous les papiers m'en ont d'ailleurs donné plus de détails, mais je m'en vais te donner quelques petites nouvelles d'ici.

« J'ai été hier au soir chez le maréchal (1) que j'ai trouvé très gai. Il nous a dit à tous et devant plusieurs officiers aristocrates qui étoient là : *Moi ché suis chacopin, ché feu tout ce que la Nation feu, et elle est maîtresse de chancher ses loix, che téclare que chobeirai toujours à la Nation.*

« Ainsi tu vois que ce n'est pas mal parler. Nos commissaires de l'Assemblée ne sont cependant pas encore arrivés.

« Adieu, mon cher Beaujolois, je t'embrasse de tout mon cœur. « A. PHILIPPE. »

De Dampierre-sur-Aube, le 21 septembre
à 9 heures et demie du matin (1792).

« Nous avons eu hier, mon cher Beaujolois, une bien vive canonade (2). Elle a duré quatorze heures, depuis deux heures du matin jusqu'à six heures du soir. Tous les vieux militaires ont dit ne s'être jamais trouvés à une affaire si chaude; nous étions aussi exposés que de simples soldats, les aubus éclatoient autour de nous. Le général Kellerman a reçu un boulet qui a emporté un pan de son habit et qui a grièvement blessé son cheval, mais lui, Dieu merci, n'a rien; nous étions environnés de cadavres, de blessés expirans, de mares de sang, jamais je n'ai vu de spectacle si horrible; je crois que nous avons, tant morts que grièvement blessés, environ 4 ou 500 hommes; ce compte n'est nullement exagéré; mais ce qui m'a touché jusqu'à

(1) Luckner.
(2) Bataille de Valmy.

l'âme, c'est de voir cette infanterie immobile voyant leurs camarades tomber à tout instant au milieu d'eux et criant : *Vive la Nation, ça ira!*

« L'ennemi est toujours rangé en bataille sur les hauteurs d'où il nous a canoné, il est très en force; nous avons changé de position et nous en avons pris une beaucoup meilleure; j'espère que nous ne laisserons pas ces Messieurs longtemps tranquilles. Je suis assez fatigué, mais je me porte très bien ainsi que mon frère. « A. PHILIPPE. »

Si, devant les canons ennemis, le Duc de Montpensier se révèle le vrai petit-fils d'Henri IV, le jacobin adolescent, qui croit entrevoir l'aube de l'âge d'or, reparaît dans les lignes que, de Varennes, il écrit à son frère. Voici, du lieu sinistre où la fortune cruelle ressaisit Louis XVI et les siens au seuil du salut, l'impression que va recueillir Beaujolais, ce Beaujolais qu'on embrassait encore en « le prenant par le nez : »

De Varennes, ce 23 juillet 1792.

« Eh bien mon cher Beaujolois, te voilà à Paris, et nous nous sommes dans la fameuse ville de Varennes, nous avons été à l'endroit où le Roi a été arrêté et dans la maison où il a passé la nuit; en voyant le local on ne conçoit pas comment il a été arrêté, *c'est un miracle*. Tu imagines bien qu'on nous a conté jusqu'aux plus petits détails de son arrestation. Cette ville ci est très petite et la plupart des riches habitans ont fait démenager leurs meubles et effets par la frayeur qu'ils ont de l'arrivée de Bouillé et des Prussiens.

« M. Mierys (1) te présente *ses respects*, à la manière de l'ancien régime. »

Montpensier ne peut se dispenser, non plus, de décrire en termes assez vifs la surprise un peu scandalisée qu'il a éprouvée en pénétrant pour la première fois dans une synagogue :

De Metz, ce 27 juillet.

« J'ai reçu aujourd'hui une lettre de toi qui n'est pas datée, qui a l'air d'être écrite par un habitant des petites maisons ou par un ivrogne, si bien que si je n'avois pas reconnu ton écriture, elle auroit été tout droit où tu scais bien.

(1) Peintre polonais.

« Tu sais maintenant que le Roi a défendu expressément à Luckner de recevoir mon père à son armée, à moins qu'il ne lui donne un ordre signé de sa main, ce qui annonce vraisemblablement qu'il ne veut pas le donner.

« J'ai été ce matin à la sinagogue; j'avois mis mon chapeau à la main, et aussitôt un juif m'a dit de le mettre sur ma tête : c'est la loi. Ils font des beuglemens en se dandinant et chacun à leur (*sic*) manière, de sorte qu'on croit être au milieu d'une basse cour. Ils sont extrêmement sales, ils ont de longues barbes, des manteaux noirs tout déguenillés et des petits chapeaux plats recouverts d'une serge noire...

« A. Philippe. »

Le décret qui ferme la France à tous les Bourbons a paru. Où le destin jettera-t-il chacun des membres de la famille dispersée? Henriette de Sercey, compagne d'exil de Mademoiselle, donne à Beaujolais l'exemple d'une soumission vraiment un peu trop républicaine; mais quelle douloureuse anxiété recèle le post-scriptum ajouté par l'aîné des fils de Philippe Égalité :

A Alphonse Léodgard, Maison de l'Égalité.

Tournay, ce mercredi au soir 19 (oct. 92).

« Eh bien, mon aimable ami, il est donc porté, ce terrible décret. Vous voilà donc tous proscrits... mais de bons républicains comme nous doivent se soumettre sans murmurer. Où allés-vous? Qu'allés-vous faire? Quand nous reverrons-nous? Où? Mon Dieu, que c'est affligeant! Votre frère aîné est avec nous, il me charge de vous dire qu'il lui est impossible de vous écrire ce soir; il est dans ce moment à écrire sa treizième lettre et il est trois heures du matin. Je n'ai pas voulu laisser partir Gardanne sans vous écrire un mot. Vous imaginés bien que nous sommes cruellement tristes. Il n'y a que votre frère qui ne le soit pas. Bonsoir mon cher enfant, peut-être ne nous verrons nous de longtems! Mais malgré l'éloignement nous porterons notre Léodgard dans notre cœur. Votre amie, votre pauvre petite sœur, votre frère, Paméla et moi vous embrassons aussi tendrement que nous vous aimons. Dans quelque endroit que nous soyons, promettés-moi de m'écrire quelquefois. Encore une fois adieu...

« Je veux mettre un petit mot à mon Léodgard pour lui faire voir de l'écriture de l'aîné des proscrits, je ne sais pas quand je te reverrai, cela est triste, adieu, je t'embrasse de toute mon âme, mon pauvre petit Léodgard. »

Cet accablement ne dure pas ; il n'est pas digne, pense le ci-devant Duc de Chartres, d'un citoyen qui doit se modeler sur les héros antiques que Mme de Genlis n'a cessé d'offrir en exemple à ses élèves. Il saura se sacrifier sans murmurer aux décisions de ceux qui veillent au salut de la patrie. Il l'affirme en timbrant ses lettres d'une pierre dure représentant une tête de Brutus entre deux poignards, et en manifestant ainsi sa tendresse à son frère :

Quévrechon, ce 29.

« Le républicain Philippe Égalité embrasse son frère le républicain Léodgard et le prie de faire passer cette lettre à son adresse. Il n'y a rien de nouveau à l'armée du Nord et je t'aime de toute mon âme. César (1) te dit mille choses. »

A Léodgard Égalité, au Jardin de la Révolution, à Paris.

Mons, ce 10 novembre 1792, l'an Ier de la République.

« Je te prie, mon cher frère, de faire passer cette lettre, ou plutôt ce mot à Mme de Sillery ; je me réjouis avec toi du gain de la mémorable bataille de Jemappes, j'ai quelques bêtises prises aux Autrichiens, j'envoye tout cela chés moi, j'ai déjà distribué quelque chose ici, je t'en donnerai aussi ta part et à mon père. Il n'y a pas beaucoup de choses, mais enfin cela vient des Autrichiens, cela fait plaisir. J'ai défendu à Bernières de laisser toucher à rien avant mon arrivée.

« Mille choses à tous ces Messieurs. Je t'embrasse.

« P. Egalité. »

L'année sombre vient de se lever. En dépit de tant de tristes avertissemens, les princes la saluent gaiement. Ils sont trop jeunes pour que leur âme ne reste pas obstinément ouverte à l'espérance.

Le petit Léodgard, « en sa maison de la rue Saint-Honoré, » reçoit de ses frères des lettres dont le ton de bonne humeur fait

(1) César du Crest, neveu de Mme de Genlis.

frissonner : ils devaient, cette année-là, voir leur aïeul mourir de douleur et leur père monter à l'échafaud !

A Léodgard Égalité
(en sa maison de la rue Saint-Honoré,
Section de la Butte des Moulins).
A Paris, France.
Au Palais-Royal (1).

Tournay, ce 2 janvier 1793, l'an 2 de la République.

« Je te fais cette lettre, frère et ami, pour à cette fin que tu sois instruit et suffisamment informé que, ce jourd'hui, il est parti de la ville et faubourgs de Tournay sur Escaut, vers les trois heures de relevée, un paquet duement plié, fisselé et préalablement remis à la voiture dite diligence qui est dans l'usage de se mettre en mouvement pour transporter en la ville et faubourgs de Paris-sur-Seine tous les hommes, femmes, chiens, doguins, chats angola, etc., qui sont dans l'intention de voir et admirer cet immense amas de pierres et de chair humaine, contenant deux gilets de coton rayé destinés, après avoir été taillés, coupés, cousus, rassemblés et doublés selon les us de cette vaste capitale de la République françoise, à couvrir, cacher et préserver du froid et de l'humidité le ventre de ton corps ; je te souhaite, frère et ami, une bonne, heureuse et joyeuse année accompagnée d'autant d'autres qu'il te sera utile, agréable, commode, confortable, consolant et délicieux.

« Je t'embrasse sur toutes les oreilles.

« PHILIPPE ÉGALITÉ. »

Les deux lettres suivantes sont de Montpensier ; la première fait honneur à son cœur :

De Tournay, le 7 janvier l'an 2 (1793).

« Je reçois à l'instant une lettre de toi, petit gueux ; elle est d'une demi page encore bien tiraillée, elle ne vaut, non seulement pas le port qu'elle coûte, mais la peine d'y répondre, et tu te plains encore de ce que je ne t'écris pas. Tandis que je ne te dois pas une lettre, que plongé dans Tournay jusqu'au col, je n'ai pas la moindre nouvelle à te mander, tu es à Paris à la source de tout ce qu'il y a de plus intéressant, et tu m'écris

(1) Écrit d'une autre main que l'adresse.

quatre mots. *Conclusion : tu es un petit vaurien.* Maintenant, parlons d'autre chose. Je savois déjà la réforme de ce pauvre Buissard et cela me fait une peine abominable. Ma sœur écrit aujourd'hui à mon père pour tâcher qu'on le place auprès d'elle. Si cela ne se peut pas, nous verrons à lui faire une pension à nous deux, cela vaudroit mieux que de le prendre pour frotteur, place à laquelle je ne le crois nullement propre. Au reste, de toute manière nous ne laisserons pas ce pauvre homme sans pain, s'il avoit besoin de secours momentanés, je te prierois de lui avancer pour moi, je te les rembourserai sur le champ.

« Ant. Égalité. »

Ce 30 janvier l'an 3 de la Liberté
(De Valenciennes).

« Comment, M. l'Ondoyé (1), vous osez me reprocher de ne pas vous avoir envoyé de cravates, tandis que le lendemain de mon arrivée, je vous en ai envoyé deux, toutes deux charmantes, l'une de soie, l'autre de mousseline, l'une m'a coûté 7 l. et l'autre 4, selon que nous en étions convenus; elles étoient empaquetées avec le galoubet. « A. Philippe. »

VIII

Simples, francs, directs, tels, par leur correspondance, nous apparaissent les fils de Philippe Égalité. La foi robuste de la jeunesse, leur sensibilité, leur tendresse naturelles n'ont point été étouffées par l'éducation dogmatique qu'ils avaient reçue. Mais celle à qui il appartenait de jouir de ces dons en a été frustrée; loin d'elle, ils s'épanouissaient dans des régions où la fille du Duc de Penthièvre ne prévoyait que des malheurs et des hontes.

Pour retenir, reprendre ces charmans enfans, qui donnent à une autre le nom de mère, elle heurte, déchire son cœur à une volonté implacable. En vain a-t-elle dit à son mari : « J'espérais que nous apprendrions ensemble à connaître nos enfans, à nous en faire aimer. » Ses enfans ne la connaissent pas, ils ne l'aiment pas... Il ne lui reste plus qu'à se tourner vers eux qui se détournent d'elle, il faut les conquérir. Conquérir ses enfans! Suprême et navrante entreprise dans laquelle Marie-Adélaïde, épouse modèle, va se montrer mère incomparable.

(1) Beaujolais n'avait pas encore été baptisé.

Quelle femme, au plus profond d'elle-même, ne sentira passer un frisson devant ces cris de douleur, ces appels, ce désespéré manège de séduction féminine qui, en ces circonstances, prend une grandeur sublime. Pour faire le siège de ces cœurs ravis, elle pleure comme une mère, sourit comme une amante, badine comme un enfant. Prodigieuse et touchante stratégie! Elle n'omet que les reproches, car elle ne fera pas les enfans juges de leur père.

Avec l'aîné, le Duc de Chartres, presque un homme lorsqu'il quitte le Palais-Royal pour l'armée, elle se fait l'amie compréhensive et indulgente. Qu'il lui confie sans crainte ses premières émotions, les troubles qui l'assaillent dans cet âge indécis; sa délicatesse de femme, sa tendresse de mère trouveront les conseils, les encouragemens pour maintenir l'adolescent pur, scrupuleux et religieux, mais de sang ardent, dans la voie que sa volonté lui a déjà tracée.

La vie sentimentale de Louis-Philippe à dix-huit ans, la chasteté qu'il observe et que nous révèlent ses lettres, feraient sans doute sourire bien des jeunes gens de cet âge. Mais c'est peut-être là le seul point où l'éducation de Mme de Genlis soit invulnérable. Au milieu du relâchement général des principes et des mœurs, elle sut garder ses élèves dans un parfait état de pureté.

Il est intéressant de constater dans les lettres de Marie-Adélaïde le terrain gagné depuis le jour de la séparation dont son fils la rend responsable, jusqu'à celui où elle arrive bien près du but.

« Il n'y a pas de réponse à faire à votre lettre, mon enfant, aussi ai-je laissé partir votre courrier sans lui en donner une. Que vous dirai-je d'ailleurs? Que je suis malheureuse, que je suis très souffrante, vous ne l'ignorés pas, mais vous vous y êtes montré bien indifférent, car mes enfans sont les seuls qui n'ont pas seulement envoyé scavoir de mes nouvelles, les personnes que je connaissois le moins m'ont donné cette marque d'intérêt; cette différence m'a été au cœur. Je vous ai mandé à tous que j'étois dans un état affreux, pas un de vous ne m'a témoigné la moindre sensibilité à cet égard. Tous vos sentimens, toutes vos pensées avoient un autre objet que moi. Ah! mes enfans, que j'ai besoin de me flatter que les heureux germes que vous aviés annoncé dans votre première enfance ne

sont qu'étouffés et qu'un jour l'amour et le devoir vous porteront à rendre à la meilleure des mères ce qu'elle auroit droit d'attendre de vous. »

Voici ce que le Duc de Chartres, alors colonel de dragons, écrivait à sa mère et quelles étaient les réponses qu'il en recevait :

Paris, ce 3 avril 1792.

« Je n'ai pas répondu hier sur le champ à la lettre de ma chère maman dont j'ai été vivement touché, je partois dans ce moment pour le Rainey avec mon père ; ce qui a fait que j'attendois la réponse de maman, c'est que je connaissois la bonté qu'elle a ordinairement de nous répondre exactement, cependant je comptois toujours lui écrire aujourd'hui dans tous les cas ; ce dont je désirois parler à ma chère maman ne concerne que moi, et je puis par conséquent le confier à la poste ; ce qui faisoit que j'éprouvois de l'embarras à en parler, c'est que c'est une de ces choses sur lesquelles on ne peut s'expliquer nettement et clairement, mais puisque maman m'a permis de lui tout dire, je vais le faire. Depuis longtemps je désirois vous entretenir de mes mœurs, je souhaitois vivement que vous connaissiés entièrement ma conduite, elles sont, j'ose le dire, aussi pures sous tous les rapports qu'il est possible qu'elles le soient, elles sont intactes. On m'a d'ailleurs trop inspiré trop de principes de religion, ils sont trop bien gravés dans mon cœur, pour que je m'en écarte jamais. Je ne vous cacherai pas non plus que je n'ai pas pu réussir à me conserver pur sans combat, sans souffrance, ma santé même en est quelquefois altérée, mais n'importe. Je souffrirai patiemment toutes les peines que Dieu m'enverra jusqu'à ce qu'il me soit permis d'être heureux légitimement, et quelque grandes que soient les tentations qui m'entourent, maman peut être sûre que j'en triompherai, car j'aimerois mieux mourir que de manquer de mœurs et à ce que je dois à la religion.

« Je vous ai ouvert mon cœur, je ne vous ai rien caché, j'espère que ma chère maman gardera tout ceci pour elle, cependant si mon grand-père avoit quelques doutes sur la pureté de mes mœurs, je serois trop fâché qu'il les conservât pour ne pas prier maman de vouloir bien les dissiper. Je vous demande pardon de tous ces détails, je n'y suis entré que parce que j'ai cru que vous seriés bien aise de les connoître. — L. P. »

La réponse ne se fait pas attendre :

Ce 7 avril (1792).

« Non seulement, mon cher enfant, je vous ai permis de me tout dire, mais ainsi que je vous l'ai répété souvent, j'ai désiré et désire bien vivement votre entière confiance sur tous les points; ah! croyés en le cœur de votre mère, partager vos peines, votre bonheur, est pour elle le premier des besoins!

« Je sens comme je le dois le prix de la confidence que vous me faites, et vous aviés bien raison de croire qu'elle seroit pour moi le principe de réflexions bien satisfaisantes, car de vous voir attaché à vos principes de religion, à la pureté de vos mœurs, est une consolation bien grande pour moi; mais, cher enfant, je suis bien tourmentée de ce que vous souffrés, et tout ce que je puis vous dire à cet égard, votre propre cœur vous l'a dit déjà : vous avés éprouvé combien la pratique de la vertu a de la douceur, car les sacrifices les plus pénibles dans le moment, deviennent pour une âme honnête une source de bonheur bien véritable ; que le suffrage de votre mère, joint à tous ces motifs, vous affermissent dans vos résolutions, et évités autant que possible toutes les occasions qui pourroient vous exposer à des combats dont votre santé souffriroit; cette idée est bien cruelle pour moi, et je vous prie, cher enfant, de parler à M. Couad en qui je scai que vous avés confiance; on ne peut rien ajouter à la sobriété de votre régime, mais il me semble que beaucoup d'exercice vous seroit bon, enfin il pourra vous donner des conseils que je vous demande instamment de suivre; je ne pourrois supporter des inquiétudes qui porteroient sur votre conservation.

« Nous soumettre aux peines que Dieu nous envoye, mon cher enfant, est un devoir qui porte avec lui sa récompense, j'ai tasché toute ma vie de le mettre en pratique, j'en ai eu souvent bien besoin, et je m'en suis toujours bien trouvé. Je vois avec joie que vous possédés cette vertu qui est bien nécessaire dans le courant de la vie.

« Puissiés-vous, mon cher enfant, n'estre dans le cas d'en faire usage que le moins possible! Voilà le vœu de votre tendre mère, de votre meilleure amie, qui pense à vous sans cesse et dont la vie entière sera consacrée à vous prouver toute sa tendresse, vous ne pourrés juger de toute son étendue, cher enfant, que lorsque vous connaitrés parfaitement le cœur et le

caractère de celle qui vous a donné le jour; cette époque sera celle qui nous assurera à l'un et à l'autre les satisfactions les plus douces et les plus propres à faire notre bonheur mutuel. »

Dans ces épanchemens d'une douceur si nouvelle, Marie-Adélaïde ne se borne point à dire à son fils : « Voilà mes sentimens, voilà mon cœur; » dans un héroïque sacrifice de ses opinions, elle va jusqu'à lui laisser entendre que ces opinions ne sont pas telles qu'il les suppose, qu'elles ne sont pas intransigeantes au point de ne pas s'accorder par quelque côté avec celles de son fils :

« Je t'ai demandé ta confiance, cher enfant, tu me l'as promise, et de ton exactitude à remplir cet engagement dépendra mon bonheur. Tu peux à ton tour compter sur la mienne, elle sera entière, et j'espère trouver dans mon fils l'ami le plus sûr, le plus vrai, comme tu trouveras toujours dans ta mère l'amie la plus tendre et la plus occupée de tout ce qui pourra te rendre heureux... Jusqu'ici, tu ne m'as connue que par ma tendresse, je veux que tu me connaisse par mon caractère, par mes opinions. J'aime avec *vivacité* et abandon. Je suis affligée et malheureuse quand je ne suis pas aimée de même, et la moindre réserve de la part des personnes que je chéris me blesse profondément. Une marque de confiance, au contraire, porte la joie dans mon cœur. Tu es jeune, mon cher ami, tu feras des étourderies, cela ne peut pas ne pas être, ce que je te demande, c'est d'en faire toujours l'aveu à ta mère, qui sera ton meilleur avocat auprès de toi-même... Ce que je viens de te dire te prouvera que je tiens infiniment à mes amis et aux personnes qui m'ont toujours témoigné de l'attachement.

« Je suis charmée que tu aimes la Constitution qui s'établit, puisque c'est celle sous laquelle tu es destiné à vivre, les bases sur lesquelles elle s'établit sont bonnes et solides, et j'espère qu'elles feront le bonheur de la France. Tu vois qu'il n'y a de différence entre nous que celles que l'âge et des positions différentes doivent nécessairement apporter. Mes opinions sont moins vives, plus réfléchies. D'ailleurs, mon cher père est rendu malheureux par cette révolution; il est privé du seul bonheur qu'il connût, de celui de faire du bien. Il se soumet à tout et donne l'exemple de l'obéissance aux nouvelles lois, mais je sais qu'il

est tourmenté à l'excès et je t'avoue que cela me donne souvent de l'humeur contre la révolution... Ce que je te prêcherai toujours, c'est la modération; crois, comme je te le disais, il y a quelque temps, que c'est le cachet d'un bon esprit... »

IX

Chacune des lettres de la Duchesse d'Orléans à Beaujolais, son dernier-né, est un battement de son cœur. De cette source sacrée, il faut laisser couler l'eau pure sans qu'une parole étrangère ne la vienne altérer.

Marie-Adélaïde, chargeant un jour Chartres et Montpensier d'embrasser pour elle leur frère, doutait qu'ils le pussent faire assez tendrement : « Il faudrait pour cela donner son cœur, » disait-elle.

De même, pensera-t-on que, pour oser un commentaire de telles lettres, il faudrait aller le prendre, ce cœur, à la hauteur inaccessible où l'ont placé son amour et sa douleur...

Beaujolais n'avait que deux ans quand il quitta le Palais-Royal pour être mis entre les mains de Mme de Genlis. Un matin de juin 1781, joli, de bonne humeur, volontaire et capricieux, l'enfant, à peine détaché de sa mère, entre à Bellechasse où va commencer son éducation. Il grandit sans que l'atmosphère d'école qui règne en ce lieu lui enlève sa fleur de spontanéité et de sensibilité; l'instinct qui le porte vers sa mère est rebelle à toute influence. Beaujolais sera l'unique consolation de la Duchesse. Elle répandra sur lui les trésors de son âme qu'elle met à l'unisson de celle de l'enfant. « Ah! ma tendresse pour toi est dans mon cœur à côté de ma douleur, — lui écrit-elle un jour, — et ces deux sentimens si profonds ne finiront qu'avec ma vie... »

Pour lui plaire, pour l'amuser, elle invente les plus touchantes puérilités.

Celui-là, du moins, les soins et les leçons de sa gouvernante peuvent orner son esprit, mais ils ne peuvent rien sur son cœur. Il restera toujours pour sa mère l'enfant aimant et bien-aimé.

La Duchesse ne doute pas que la force de ces sentimens ne désarme le sort qui lui rendra un jour, en toute propriété, ce bien précieux. « Ah! mon Beaujolais, lorsque le Ciel aura permis notre réunion, comme je te serrerai dans mes bras! »

Le Ciel ne la permit pas, cette réunion. Prisonnier à treize ans, ensuite proscrit, séparé de sa patrie par l'océan, le dernier fils de Philippe-Égalité ne rentra en Europe, en 1808, que pour mourir à Malte.

Marie-Adélaïde, lorsqu'elle écrivit les lettres qui suivent, ne devait jamais revoir son Beaujolais...

... « Tu sais bien, cher enfant, que tu ne peux pas me faire plus de plaisir qu'en me disant toujours tout ce que tu penses, ta confiance m'est nécessaire, et tout ce qui annonceroit la plus légère réserve blesseroit ma vive tendresse pour toi ; de ma part, tu peux être sûr de la plus exacte vérité, et si malheureusement je ne peux pas t'ouvrir mon âme entière, comme mon Beaujolois le peut et le doit dans tous les momens de sa vie à sa tendre mère, tu peux du moins, mon cher enfant, être bien sûr que je ne te dirai jamais que ce qui sera bien vrai.

« *Ce n'est point Mme de Châtellux qui me retient loin de toi*, c'est, hélas ! la nécessité la plus impérative.

« A vingt ans, cher enfant, la connaissance que tu as même dès à présent de ta mère ne t'auroit laissé aucun doute à cet égard, mais à ton âge on ne réfléchit guères, et si je te faisois un reproche, ce seroit d'avoir pu croire un moment que qui que ce fût l'emporta sur mon Beaujolois dans mon cœur. Ah ! sois sûr, cher enfant, que ce n'est pas ma *foiblesse coupable* qui m'empêche de voler dans tes bras, c'est je te le répète, une *bien cruelle nécessité*, il le faut bien, puisque depuis un an je suis séparée de toi, ce qui est (tu le sens toi-même, cher enfant) la plus dure et la plus forte épreuve à laquelle je pouvois être condamnée, c'est celle qui pèse le plus sur mon cœur qui est rempli de mes enfans, mais telle est ma destinée, et je suis réduite, pour ne pas mourir de desespoir, à chercher au moins à vivre d'espérances.

« Voilà cher enfant, comme je t'ai promis, l'exacte vérité, et sois sûr que je tiendrai dans toutes les occasions l'engagement que j'ai pris avec toi. Continue donc à m'écrire bien souvent et avec cette franchise si aimable qui m'est si chère et si précieuse.

« J'embrasse mon Beaujolois plus tendrement que je ne puis l'exprimer, et je donnerois bien des années de ma vie pour que ce ne fût plus de loin.

« Je le répète, c'est une nécessité absolue qui m'a forcée de

quitter pour un tems le lieu qu'il habite, je serois morte si je n'avois pas eu recours à la tendresse de mon père.

« Ta petite lettre n'a pas le sens commun, mon cher petit Beaujolois, mais tu es excusable en quelque sorte parce que tu ne juges pas d'après ta propre expérience. Il m'a été sensible cependant de voir que tu ne me croyois pas, sois sûr que l'amour d'une mère pour ses enfans devance bien le moment où ils ont l'âge de raison, et la tienne t'a chéri avec la plus vive tendresse dès l'instant où tu as vu le jour; ainsi, elle pouroit avec raison te dire qu'elle avoit aimé la première. Si tu avois eu la prétention de m'aimer plus que je t'aime, elle n'auroit pas été fondée, mais mon cœur en eût été attendri, soit sûr qu'il est bien à toi... »

Ce 9 avril matin.

« Tu es un petit coquin, mon Beaujolois, tu fais tout ce que tu peux pour me tourner la tête et tu y réussis complettement. Tes lettres sont charmantes, et j'ai toujours le besoin d'y répondre sur le champ.

« La personne que *tu aimes de tout ton cœur* (qui t'aime bien de même) *et qui demeure à Anet chés son père*, attend avec impatience la boëte que tu lui destines, et son plaisir sera bien augmenté s'il y a dessus un petit portrait, enfin elle désire dans cette occasion à être traitée comme *ta vache*, tu as bien fait de lui parler de moi, mon cher enfant, et en tout je te donne carte blanche, car tu ne te tromperas pas sur les personnes qui méritent des témoignages d'intérêt de ma part, et tu scai que le premier des droits qu'elles peuvent y avoir acquis est d'aimer mon Beaujolois... Quel beau tems, mon cher enfant, que je voudrois te tenir à Anet! *Tu me manques toujours, à tous les instans, dans toutes les occasions; mes peines, tu les adoucierois, mes satisfactions* (*si j'en avois*) *seroient doublées par ta présence;* mais il faut attendre ce bonheur du tems.

« Adieu, cher enfant, je t'embrasse plus tendrement que je ne puis l'exprimer et je dirai comme toi si j'en avois la prétention : *J'y perdrois bien mon tems, assurément.* »

Ce 16.

« J'imagine, cher enfant, que tu recevras deux lettres à la fois, Montpensier et Chartres te l'auront dit, et ils se seront acquittés de toutes mes comissions pour mon Beaujolois, je leur

ai bien recommandé de l'embrasser pour moi le plus tendrement possible, mais ce ne pourra jamais être aussi tendrement que si c'étoit moi-même, car il faudroit pour cela donner mon cœur, celui d'une mère, et d'une mère aussi aimante que la tienne ne ressemble à nul autre, quelque sensible qu'il soit, mais celui de mon Beaujolois y répond bien parfaitement et ils s'entendent toujours de même, car le tien si jeune encore a déja été éprouvé, et ma consolation la plus chère est de voir que l'absence, et une absence bien longue, n'a pu affoiblir les sentimens de mon Beaujolois pour moi.

« J'ai eu besoin de te remercier sur le champ de ta charmante lettre du 10 et 11, je vais nettement y repondre, mes journées ne sont pas arrangées comme les tiennes, mais quoique l'heure de la promenade soit difficile à mettre d'accord avec la vie que nous menons, je tascherai de la prendre le plus souvent possible: quand je déjeune c'est sur les dix heures, dix heures et demie, mais nous ne dinons guères que vers deux heures, et nous soupons à dix. C'est l'après midi que nous sortons, soit en voiture, soit à pied, et quand j'en ai la possibilité et la force, je tasche encore de faire une petite promenade, et ce qui m'y décide souvent, c'est la pensée que je remplis le désir de mon Beaujolois en faisant un exercice qui m'est recomandé par mon medecin, mais je ne cacherai pas que, quoique j'ai beaucoup de confiance en lui, il a infiniment moins de crédit sur mon esprit que mon Beaujolois, dont j'aimerois toujours avant tout à suivre les ordonnances.

« Mendes moi à quelle heure tu peux faire les petits ouvrages que tu fais pour moi, et je la prendrai pour travailler pour mon Beaujolois. Tu me diras ce que tu veux que je te fasse.

« Je pourrai te broder un gilet moucheté dans le genre de celui que j'ai vu à Montpensier, ou telles autres choses qui te feroient plaisir...

« Je me suis réjouie du plaisir que tu avois eu au Rainsi, je ne me fesois pas une idée qu'on pût y faire une pêche aussi considérable, à la manière dont vous vous y êtes conduits tous les trois, vous auriés bien pu vous trouver dans les filets avec ces Messieurs.

« Quand je pense qu'un trajet de quelques heures me réuniroit à mon Beaujolois, j'avoue que notre séparation m'est encore plus pénible, mais quand je me dis que si l'espace qui est entre

nous étoit plus considérable, je ne recevrois pas de lettres écrites de la veille, je sens que mes maux seroient encore aggravés si Paris étoit plus loin d'Anet...

« Comment t'exprimerai-je, mon Beaujolois, ce que j'ai éprouvé à la lecture de ta petite lettre si touchante, si aimable! J'ai fondu en larmes, et j'ai senti tout à la fois le bonheur d'avoir un enfant qui me chérit aussi tendrement, et le malheur affreux d'en être séparée depuis si longtemps. Ah mon Beaujolois, lorsque le Ciel aura permis notre réunion, comme je te serrerai dans mes bras, contre mon cœur! Sois bien sûr, cher enfant, qu'il n'y a pas de jour, d'instant, où je ne pense à toi, et où je ne sois cruellement affectée de notre séparation. Hélas, je les avois partagées avec mon Beaujolois, ces espérances que nous avons eues de nous revoir, de nous embrasser, elles ont été bien cruellement déçues, et je crois, cher enfant, que tu en a été bien affligé, mais j'en étois sûre et, quoique je donnasse tout au monde pour éviter à mon Beaujolois la plus légère peine, je ne pouvois pas, dans ces occasions, ne pas désirer que tu partageasses ma douleur.

« Tes frères sont allés se coucher, et je profite de ce moment pour écrire à mon Beaujolois, mais ce n'est point une réponse à cette lettre que j'ai déjà relue tant de fois et que je relirai tant de fois encore, j'ai mille choses à te dire, et il me faut plus de tems pour cela que je n'en ai ce soir, le plus pressé est de remercier mon Beaujolois, mon enfant si tendrement chéri, et de lui répéter que je l'aime bien plus que ma vie. »

Ce 10 au matin (1792).

... « Je ne veux pas, cher enfant, que tu me dises ton secret, quoique j'ai bien envie de le scavoir, mais il doit me suffire de penser que mon Beaujolois s'occupe pour moi, et j'attendrai la surprise charmante qu'il me prépare. Il faut convenir, cependant, qu'il fait bien tout ce qu'il faut pour exciter ma curiosité, car il m'écrit sans cesse que cet ouvrage est très lassant à faire, mais qu'une fois fait, ce sera on ne peut plus solide, enfin tout ce qui peut retenir le plus mon extrême curiosité.

« De tout cela on peut conclure que mon petit Beaujolois est un petit espiègle bien aimable, mais il y a longtemps que je m'en suis aperçu.

« Ton petit dessin est vraiment fort joli et m'a paru bien fait.

« Je rechercherai ta lettre où tu me parles de l'arrangement de tes journées, tu sai que je n'en égare aucune, et que j'ai une bien jolie petite cassette pour les serrer.

« Je t'envoie un billet pour une lotterie, dont peut-être Montpensier t'aura parlé, il est très à même de te faire toutes les explications que tu pourrois désirer, elles te prouveront que cette maison offre tous les genres de ressources réunies, et que nous pourrons même, si nous gagnons, établir une petite manufacture... »

Ce 26 1792.

« J'ai aujourd'huy une grosse voix qui te feroit rire, mon Beaujolois, mais quoique l'extinction soit diminuée, je suis toujours fort oppressée, et j'ai de la peine à parler, en tout je suis bien misérable...

« Adieu, cher enfant, que j'aime *si tant*, je t'embrasse de toute mon âme. »

Ce 14 1792.

... « Je n'oublie pas tu aimes le tabac, et les querelles que je te faisois à ce sujet. Je consens, cependant, que tu en prennes, pouvu que ce ne soit que dans la boete que je t'envoie et qu'elle contienne ta provision du mois... »

Ce 19 matin 1792.

« J'avais vu dans les papiers publics ce que tu me mandes (1). Dis-moi, comme tu n'as point de nom de baptême (2), comment il faut que je t'adresse.

« Je suis comme toi, cher enfant, je ne puis expliquer rien de ce qui a rapport à la correspondance de ta sœur avec nous, mais je répète toujours la même chose : c'est que nous devons l'un et l'autre être sûrs de son cœur. Hélas ! ma ressource depuis longtemps est de le redire sans cesse.

« ... Je voudrois t'envoyer un joli anneau des miens (cheveux), envoie-moi la mesure de ton troisième doigt afin que, successivement, il puisse passer aux autres, car je me flatte que mon Beaujolois ne le quittera pas. Si tu aimes mieux mes cheveux sur autre chose, mande-le-moi. »

(1) Le décret interdisant le port des noms féodaux.
(2) Puisqu'il n'était qu'ondoyé.

Ce 11 matin (août 1792).

« Les nouvelles de Paris sont affreuses, mon cher enfant, je n'ai plus une goutte de sang dans les veines. Ma seule espérance est que tu auras couché au Rainsi. Quand cela ne seroit pas, tu ne courerois, j'ai bien besoin de me le dire, aucun danger, ton âge est ta sauvegarde, mais c'en seroit un véritable pour mon Beaujolois d'estre témoin de touttes les horreurs dont on parle.

« Donne-moi de tes nouvelles. Je ne vis pas. Comme le courrier de la malle a eu toutes les peines possibles à sortir de Paris, et qu'on n'y laisse entrer qui que ce soit, je n'envoie personne, mais suis dans des transses qu'il est impossible de rendre.

« Écris-moi bien vite, ne fût-ce qu'une ligne. »

Ce 12 matin (août 1792).

« Je te remercie, cher enfant, de ta longue lettre, je ne suis guères en état d'y répondre, mais je crois que je ne l'aurois pas pu du tout, si j'avois eu certitude que mon Beaujolois fût à Paris.

« Je frémis à la seule pensée de la rencontre que tu as été au moment de faire! C'est le Ciel qui a inspiré ces deux hommes auxquels j'ai de si grandes obligations. Je voudrois les connoître, hélas! sans eux tu serois tombé, sans t'en douter, sur ce rassemblement de piques. Que ton cœur doit avoir été déchiré, cher enfant, du triste spectacle que tu as eu sous les yeux! Le souvenir de ces testes, de tout ce que tu as vu dans cette horrible journée, ne s'effacera pas de ton esprit, mais je ne veux pas m'apesantir sur ce triste sujet, et rendre les impressions que tu as reçu encore plus profondes. Tu juges comment j'ai passé les heures qui se sont écoulées depuis les premières nouvelles jusqu'à celles qui m'ont appris que le calme commençoit un peu à se rétablir. Puisse-t'-il durer!

« Adieu mon Beaujolois, mon cher enfant, je t'aime, je te chéris et je t'embrasse de toute mon âme. »

Ce 6 matin (1792).

» Mon Dieu, mon Beaujolois, que l'article de ta lettre qui a rapport à ce décret de bannissement me fait de mal! Quelles cruelles supositions! Je scai bien où mon Beaujolois seroit toujours bien, c'est dans les bras de sa tendre mère, mais, hélas!

cher enfant, ce bonheur qu'elle achèteroit au prix de son sang, lui est refusé, le sort ne lui sera pas toujours aussi contraire, il faut l'espérer, sa tendresse obtiendra enfin la récompense qu'elle mérite, elle se verra entourée de ses enfans qui lui sont si chers, le bonheur adoucira bien des peines et ils en seront heureux eux-mêmes. Voilà, cher enfant, ce que j'ai besoin de me répéter sans cesse pour ne pas succomber aux tourmens que j'éprouve; une bonne conscience et l'espérance sont des appuis bien nécessaires, surtout dans le malheur.

« Adieu, cher enfant, je t'embrasse mille et mille fois, l'ami que j'ai auprès de mon Beaujolois (son cœur) lui dira combien c'est tendrement. »

« Voici une lettre pour ta sœur, cher enfant, tu la lui remettras toi même si tu veux... quoique je ne reçoive pas le plus foible témoignage du souvenir de cette pauvre petite, je n'ai pu résister au besoin de lui écrire, surtout depuis l'arrivée de ta lettre d'hier qui me donne une véritable inquiétude.

« Mon Dieu, il seroit bien affreux que la sévérité d'une loi portât sur notre pauvre petite qui est dans l'âge où on ne peut avoir de volonté; j'espère, mon Beaujolois, que la décision nous sera favorable; hélas! si cela pouvoit ne pas estre, mon cœur en seroit déchiré, pour toi, pour elle, pour moi, car enfin un temps viendra (et j'ai besoin de me flatter qu'il n'est pas si éloigné) où je pourrai serrer dans mes bras mes chers enfans. »

Ce mardi [illegible] mars 1793.

« Ah! quel malheur (1), mon Beaujolois, jamais, jamais je ne pourrai m'en consoler ni pour mes enfans, ni pour moi, mais on partage ma douleur et ta lettre a porté quelque adoucissement dans mon cœur déchiré. Écris-moi sans cesse, mon Beaujolois, ah! si j'existe encore, c'est toi, c'est mes enfans qui me retiennent à la vie. Je t'embrasse, cher, cher enfant. Aime et plains ta malheureuse mère.

» Tu auras de mes nouvelles souvent, bien souvent. »

(1) Il s'agit de la mort du Duc de Penthièvre.

A Monsieur Alphonse Léodgard Égalité.

Ce 5 matin.

« Tu entendras dire, si cher enfant, que je suis en arrestation.

« N'aies aucune inquiétude et sois bien tranquille. Je t'embrasse de toute mon âme. »

Ce 8, à une heure après midi.

« Ne sois pas inquiet, mon cher enfant, et tâche de me donner des nouvelles de toi et de tout ce qui nous est cher.

« Je t'embrasse, mon si bien aimé et si chéri enfant. »

X

« Madame la Duchesse d'Orléans, — a dit Mme de Genlis, — était froide et ne savait pas l'orthographe. J'écrivais moi-même toutes ses lettres qu'elle copiait ensuite de son écriture. » On sait maintenant ce que cachait la « froideur » de Madame d'Orléans. Quant à la seconde imputation, on ne met pas en doute que l'indiscret secrétaire n'ait été, par occasion, employé à tourner quelque banale lettre, quelque indifférent billet dans un style dont la correction n'était pas, d'ailleurs, toujours irréprochable.

La gouvernante écrivait avec une science acquise et sans cesse surveillée ; la fille du Duc de Penthièvre laissait entendre sa pensée dans un insouci complet de la forme, commun à cette époque, et à laquelle suppléaient, avec un rare bonheur, souvent, les qualités de l'esprit et de la race.

Peu de temps après que, soit lassitude, crainte ou déception, le farouche dévouement de Mme de Genlis se fut lassé, une autre barrière s'élève entre la mère et les enfans. Les deux derniers billets de Marie-Adélaïde courts et déchirans, furent écrits au seuil d'une prison.

La princesse avait été mise en arrestation pendant qu'elle était plongée dans le deuil que lui causait la mort de son père succombant sous le poids de tant de calamités et de honte.

Et cependant, à l'heure où l'abîme était creusé à jamais, moins de deux mois après l'exécution de Louis XVI, Madame

d'Orléans reçoit cette dernière preuve de l'inconscience qu'elle a déjà observée en Philippe :

Paris, 6 mars 1793.

« Mon fils vient de m'apprendre que vous lui annoncez que j'ai perdu mon beau-père. Il ne tient pas à moi de vous donner toutes les consolations que vous pouvez désirer.

« Je vous offre toutes celles dont je puis disposer dans ce moment. Raprochez-vous de nous. Il nous sera bien doux à mon fils et à moi d'adoucir vos peines, s'il est possible. Je crois vous connoître assez pour être sûr que vous ne vous seriez jamais éloignée de vos enfans et de moi, si vous n'aviez suivi que les mouvemens de votre cœur. N'écoutez que lui et cédez aux instances que je vous fais. »

La sécheresse protocolaire du billet que Philippe reçut directement de sa femme à ce sujet ne put lui laisser aucune espérance de voir se reconstituer le foyer détruit :

7 mars 1793.

« J'ai reçu votre lettre. Je suis on ne peut plus touchée de la part que vous prenez à ma douleur. J'ai expédié ce matin un courrier pour charger M. Villot, qui étoit attaché à mon père, de vous annoncer la perte affreuse que je viens de faire et qui m'accable.

« L. M. A. DE BOURBON. »

Éloigné de ses enfans, séparé à jamais de sa femme, abandonné de son parti auquel il vient de donner pourtant le plus terrifiant des gages, Philippe a réalisé la prédiction qui terminait la dernière lettre à lui adressée par l'infortunée Princesse de Lamballe.

Ce jeudy, 5 septembre 1791.

« Les circonstances, mon frère, relatives à vos affaires avec ma belle-sœur, ne me permettent pas de vous recevoir. Je suis fâchée que vous preniez la peine de venir à ma porte et qu'elle vous fût fermée, et j'ai cru devoir vous en prévenir. Vous avez rejetté mon conseil ; malheureusement, vous avez porté les choses au point que nous ne pouvons plus nous voir.

Adieu, mon frère, je souhaite que vous puissiez être heureux après avoir fait le malheur de toute votre famille.

« M. L. P. de Savoye. »

XI

S'il est difficile de déterminer la part directe de Mme de Genlis dans la vie politique du Duc d'Orléans, on ne saurait plus méconnaître celle qu'elle prit dans sa vie domestique; cette part s'aggrave de cela, qu'étant donné le caractère de Philippe, ces deux vies ne pouvaient, sans danger, être séparées.

Trop justement, la Duchesse d'Orléans eût pu appliquer, à l'égard de son mari, ce mot de la gouvernante sur l'influence présumée de Mme de Chastellux : « Avant de la connaître, Madame d'Orléans adorait et chérissait tout ce qu'elle devait aimer, et maintenant... »

Maintenant, par la faute de Mme de Genlis, il n'existait plus de famille au Palais-Royal; et c'est alors que la Révolution y entra...

La gouvernante fut-elle, du moins, l'éducatrice modèle que croyait reconnaître Philippe? Tous ses efforts, il faut l'avouer, tendirent vers ce but. Si là s'était borné son rôle, sans qu'il usurpât sur celui de la mère, on peut avancer que les enfans de Philippe-Égalité eussent été remarquablement élevés. De leur gouvernante, ils auraient acquis ce qui convenait pour vivre pratiquement dans des temps nouveaux, de leur mère, ce qui est indispensable pour vivre noblement dans tous les temps.

Toutefois, discuter la qualité de l'éducation que dispensa Mme de Genlis est hors de notre sujet. Seul le droit souverain qu'elle s'arrogea dans cette tâche doit être ici mis en cause.

En ce qui concerne les griefs de l'épouse, nous ne nous montrerons pas plus sévères que la Duchesse d'Orléans elle-même : n'a-t-elle pas écrit à son mari : « Si Mme de Sillery avoit été honneste, elle m'auroit répondu qu'elle me rendoit mes enfans... tout auroit été dit, et j'aurois été à ses pieds... »

Quels qu'aient été les jugemens sur ce point délicat, la vie sentimentale de Mme de Genlis, exempte, en somme, de scandale, n'eût relevé que de sa conscience; mais elle ne rendit pas à la Duchesse d'Orléans ses enfans, et c'est en cela que Mme de Genlis ne fut pas « honneste. »

G. du Bosco de Beaumont et M. Bernos.

LA JEUNESSE MIRACULEUSE

Sous ce titre *Miracle de la jeunesse* et sous la signature Agathon, je trouve dans un journal très répandu, entre autres pensées considérables, la déclaration suivante : « La jeunesse française sent obscurément qu'elle verra de grandes choses, que de grandes choses se feront par elle. Et son optimisme patriotique, sa confiance, elle les a imposés à tous, avec une force invincible. Bien plus, elle a réagi sur ceux-là mêmes qu'avant séduits jadis l'illusion humanitaire. Avoir redonné à ses aînés le sens des réalités françaises, c'est ce qu'on pourrait appeler le miracle de la jeunesse. »

Cela m'a donné le désir de lire le dernier livre du même Agathon qui est intitulé : *Les jeunes gens d'aujourd'hui* et, comme on le verra, il faudrait ajouter : de demain). C'est une enquête faite sur l'état d'esprit et l'état d'âme de la jeunesse contemporaine, suivie d'une contre-enquête qui a consisté à demander à d'autres jeunes gens et à quelques vieillards : « Que pensez-vous de notre enquête ? » et qui forme ainsi un supplément à l'enquête elle-même ; et cela n'est point du tout d'une mauvaise méthode.

Cette enquête est fort intéressante. Elle a quelques défauts. Le premier, inévitable, est que ces sortes de recueils d'opinions ne laissent jamais tout à fait de prendre, à certains moments, l'aspect de sottisiers. On réunit trop d'avis pour que parmi eux ne se glissent pas quelques bizarreries singulières, pensées peu méditées, ou coupées de ce qui en atténuerait l'étrangeté.

On cite ici quelqu'un qui dit : « Soyons d'abord des vivants. Ne heurtons pas la vie, laissons-nous faire par elle. » Ce fatalisme est bien surprenant chez des Occidentaux et des nu-

dernes. Ce serait la devise de ceux qui *non eunt, sed feruntur.* Voilà un propos qu'il fallait, ou expliquer, ou faire expliquer par son auteur, ou laisser sur le vert.

Un des jeunes gens enquêtés nous confie qu'il a quitté Gœthe pour Racine et Mallarmé, Tolstoï pour Balzac et Stendhal, et le rapport, — qui seul serait intéressant, — entre Racine et Mallarmé échappe un peu; et le rapport entre l'épicurien Stendhal et l'autoritaire Balzac n'apparaît pas de manière à montrer la logique intérieure de celui qui nous fait cette confidence ; et dès lors, que nous importe ?

Un autre dit : « Le sens du divin est une forme supérieure du sens du réel. » Je ne dis pas non. Je ne crois pas ; mais je ne dis pas non ; mais encore faudrait-il expliquer cela et, en cherchant consciencieusement, je n'en vois nulle part, dans le contexte, aucune explication.

Agathon a maintenu dans son livre cette pensée d'un tout jeune homme qu'il avait inscrite dans un journal et qui avait provoqué une douce hilarité : « Ah ! Rousseau, tu n'as jamais parlé de cela, la Patrie ! » — Pourquoi, quand on fait une enquête, paraître s'attacher à mettre en lumière l'ignorance divertissante des enquêtés ?

Un autre jeune homme nous dit, en parlant du même Rousseau : « Son système d'éducation me répugne... » Eh bien ! il est dégoûté. « Sa morale me blesse... » On peut ne pas contresigner la morale de Rousseau, mais en être blessé, c'est trouver blessante la morale de l'Évangile, ce qui est un peu paradoxal. « Sa façon d'aimer me convient, mais je l'ai reçue d'autres que lui. » Et l'on s'étonne que la seule chose de Rousseau qui soit décidément détestable et lamentable soit précisément la seule... Tout cela est bien peu mûr.

Un autre jeune homme, très partisan des sports, s'échauffe particulièrement sur la boxe et en fait ainsi l'apologie : « Elle nous enseigna le courage et le sang-froid ; elle nous apprit à souffrir, à encaisser, à réserver nos forces, à deviner dans les yeux de l'autre la défaillance fatale ; elle nous redonna enfin *le goût du sang* (c'est lui qui souligne). »

Le livre est tout plein ou de ces assertions baroques sans démonstration ou de ces outrances. Cela compromet un peu la thèse que l'on veut soutenir, à savoir que la jeunesse de 1913 est miraculeuse.

***

Un autre défaut, inévitable aussi dans ce genre d'enquêtes, ce sont entre les enquêtes des divergences qui sont telles, nécessairement, que le lecteur, le livre fini, sait tout, peut être, excepté ce que c'est que la jeunesse actuelle. A faire un sommaire des opinions émises, on trouverait que la jeunesse actuelle est anti-intellectualiste et met l'intelligence au-dessus de tout; qu'elle est « militaire » et qu'elle est « mystique; » qu'elle est sanguinaire et « idéaliste; » qu'elle est merveilleusement désintéressée et qu'elle ne songe qu'aux belles places dans l'administration et dans les banques. On perd pied un peu dans ce labyrinthe et dans ces sables mouvans; on est fort intéressé précisément par ces conflits d'idées et de tendances; mais pour ce qui est d'avoir devant soi ce que l'auteur a promis, le visage émerveillé de la jeunesse miraculeuse, non: on ne l'a qu'un peu trouble; et l'on se dit : « Pour savoir ce qu'ils sont, j'attendrai qu'ils s'accordent. »

***

Ils ont pourtant un point commun, c'est le mépris immensurable de la génération qui les précède. Jamais, — sans en souffrir du reste, — je ne me suis senti si méprisé. Jamais le mépris des enfans pour les pères, phénomène continuel d'ailleurs et peut-être nécessaire, et je me suis parfois expliqué là-dessus, n'a été ni poussé plus loin ni exprimé avec plus de cordialité. Les pères de ces jeunes gens ont été, selon eux, désespérés, abandonnés, lâches, inertes devant l'œuvre à accomplir, effroyalement neurasthéniques, pessimistes, antipatriotes, en un mot des énervés de Jumièges; et pour leur redonner l'énergie il faut un miracle, dont est capable, du reste, et c'est ce qui rassure, la jeunesse d'aujourd'hui.

Je m'étonne d'abord que des jeunes gens qui sont traditionnistes, et ceux que nous présente Agathon me paraissent l'être tous, aient pour premier geste traditionniste de casser la planche entre leurs pères et eux et de déclarer à leurs aînés : « Nous ne vous devons absolument rien. » C'est un geste de révolutionnaires et non de traditionnistes : c'est un geste de 1789 et non de 1913.

Comme ces messieurs me répondront sans doute qu'ils vont

chercher la tradition par delà la tradition et que, par delà le bourbier de 1870-1900, ils vont trouver le terrain ferme de 1860, ou de 1825 ou de 1792 ou de 1640, je passe.

Mais, vraiment, leur dégoût à l'égard des générations de 1870-1890 et de 1890-1910, car ils les englobent, me paraît justifié, certes, car toutes les générations peuvent être méprisées, mais justifié insuffisamment.

Parce que quelques « penseurs » vers 1880 ont signalé la fameuse *antinomie de la pensée et de l'action*, faut-il tant les lapider? Cette antinomie existe chez un certain nombre d'hommes, et il est juste dans cette mesure d'affirmer qu'elle existe; elle est surtout, non essentielle, mais imposée par nos institutions politiques qui interdisent le plus souvent aux penseurs l'accès à l'action et les forcent à penser tout le temps; mais encore elle se résout assez facilement par ceci, *et* que l'intellectuel lui-même arrive assez souvent à forcer les portes du domaine de l'action, *et* que les hommes d'action, le plus souvent, mettent dans l'action les idées précisément qu'ils ont empruntées aux penseurs, d'où suit que le penseur aurait mauvaise grâce à se plaindre. Et pour avoir signalé cette sorte de division du travail, non, je ne pense pas que les trois ou quatre philosophes de 1880 dont je parlais soient de très grands misérables.

Reproche plus grave : nous avons été des antipatriotes. De quoi ces jeunes gens donnent trois ou quatre exemples. Parce que M. Rémy de Gourmont a écrit en 1891, dans une revue alors obscure, et qui tirait des coups de pistolet pour cesser de l'être : « Je ne donnerais pas en échange de ces terres oubliées (l'Alsace-Lorraine) ni le petit doigt de ma main droite... ni le petit doigt de ma main gauche... Il me paraît qu'elle a assez duré la plaisanterie des deux petites sœurs esclaves, agenouillées dans leurs crèpes au pied d'un poteau frontière, pleurant comme des génisses au lieu d'aller traire leurs vaches... Nous ne sommes pas patriotes ; » — parce que Jules Renard a écrit : « J'espère que bientôt la guerre de 1870-1871 sera considérée comme un événement de moindre importance que l'apparition du *Cid* ou d'une fable de La Fontaine ; » — parce qu'un professeur de philosophie resté sans gloire, et dont je ne crois pas que le retentissement ait été immense, M. Rauh, demandait à ses élèves « si le patriotisme est une idée raisonnable et s'il résiste à l'épreuve des faits ; » — à cause de cela ces jeunes gens accusent

toute la génération de 1870-1890 et toute celle de 1890-1910 d'avoir été antipatriotes et se posent en inventeurs du patriotisme et s'écrient : « Le patriotisme date de nous ; » n'oubliant que les Liard et les Lavisse et leur immense effort de quarante ans pour reconstituer tout l'enseignement en France ; n'oubliant que *toute la reconstitution de l'armée nationale* et les cent mille efforts à la refaire et à la remettre à la hauteur de la plus forte des armées européennes ; n'oubliant que les diplomates qui ont abouti à faire l'alliance russe et l'entente anglaise ; et tout cela ne compte pas, puisque M. de Gourmont et Jules Renard... et, de 1870 à 1910, le patriotisme a attendu pour renaître Agathon et ses amis.

Je ne sais ; mais cette vue me semble presque étroite.

D'autant plus qu'Agathon parlant en son nom entend le relèvement, quelquefois, de façon qui m'étonne. Il honnit Amiel et il préconise Stendhal : « Nulle trace d'amour, d'*amitié*, d'enthousiasme, *d'un sentiment humain* chez Amiel. » Cela est d'une digestion difficile ; mais passons : Amiel n'a pas « visé à l'action, » donc il est au-dessous de tout et il n'est pas permis d'être un artiste en idées. Soit, passons ; d'autant plus qu'Amiel n'était pas Français et que je ne sais pas ce que son nom vient faire dans ce réquisitoire.

Mais honnir Amiel et proposer Stendhal comme un professeur d'énergie, cela me paraît prodigieux. Stendhal, cet éternel voluptueux, cet éternel épicurien, cet éternel théoricien et praticien, du reste, de la « chasse au bonheur, » toujours athée, toujours immoraliste, cynique souvent, le proposer comme modèle à la génération miraculeuse ; je comprends si peu que je me fusse attendu plutôt à ce que l'on nous *reprochât* le culte que du reste j'ai toujours trouvé ridicule que notre génération a eu pour Stendhal.

« Le voilà, — j'attendais cela. — l'homme qui a énervé les énergies, débilité les courages, incliné les hommes vers la seule recherche de la volupté et que cet homme presque inconnu de son temps, oublié depuis, la génération de 1870-1880 l'ait ressuscité, c'est la marque même de sa dégradation et de sa misère morale ! »

J'attendais cela. Point du tout. Amiel est un *énervant* et Stendhal un tonifiant. Pourquoi (car l'auteur donne une raison) ? Pourquoi ? Parce qu'Amiel rêve et que Stendhal songe

toujours au réel, parce que : « la sensibilité d'Amiel s'exerce sur des chimères, et celle de Stendhal sur des objets réels, proches, concrets... tout est humain chez Stendhal. » Oui, certes, « humain, trop humain, » dirait Nietzsche : oui, certes, la sensibilité de Stendhal s'exerce sur le réel, si l'on peut écrire ainsi, mais sur un réel, volupté et ambition, que je ne croyais pas qui fût l'idéal d'une jeunesse si contemptrice de ses aînés.

De même, et cette fois vous vous y attendiez, une partie au moins de cette jeunesse trouve M. Anatole France « ennuyeux, » parce qu'il est une pure intelligence, et ici je comprends beaucoup mieux ; mais je crois qu'il y aurait beaucoup à craindre d'une génération que l'intelligence poussée jusqu'au génie rebuterait et qui n'aurait de sympathie que pour ceux qui mettent en fuite les idées. Des peuples très forts, très conquérans, très dominans, ont eu pour le jeu des idées une véritable passion, n'ont pas cessé de l'avoir et ne me paraissent pas en être très profondément débilités.

Dans le même ordre d'idées, ces jeunes gens, rapprochant du reste les noms les plus étonnés de se voir accouplés, estiment que « le dilettantisme d'un Renan, d'un Goncourt, n'était qu'une impuissance d'aimer et de choisir, » oubliant que Renan savait « choisir » et choisir non sans un certain péril et par conséquent non sans un certain mérite ; et que, s'il comprenait tout, ce que je souhaite à nos jeunes gens, parmi les choses qu'il comprenait, il y en avait qu'il préférait. On dirait qu'Agathon n'a lu de Renan que les toasts du « Dîner Celtique » et ne se doute pas de la *Réforme intellectuelle et morale*.

***

N'y a-t-il donc que des enfances ou des *juvenilia* dans ce petit livre ? Il s'en faut de beaucoup. Il y a des constatations qui sont un peu plus des affirmations, à vrai dire, que des constats, mais qui, ne fussent-elles que des affirmations, feraient plaisir et, pouvant être répétées par beaucoup de jeunes hommes, donneraient de très vastes espérances. D'après les enquêtes, d'après les renseignemens qui sont venus spontanément à lui et d'après ce que lui fait croire ce qu'il souhaite, l'auteur attribue à la jeunesse actuelle cinq vertus cardinales : le goût de l'action, entraînant le mépris de la pensée ; la foi religieuse et particulièrement catholique ; le retour au goût classique ; la

chasteté ; le patriotisme : — et sur chacun de ces points il y a, soit de l'auteur, soit de ses correspondans, des professions de foi, des déclarations, des exposés qui sont très réconfortans et quelquefois même d'une très haute beauté morale.

On voit avec plaisir le goût d'agir être une passion, et en même temps, et ce qui vaut mieux, une volonté chez les nouveaux venus. Ce qui les gêne, c'est la question de savoir si pour agir il faut renoncer à penser et, disons-le, comme ce qui précède nous l'annonçait, la plupart incliner à croire que c'est en effet le parti à prendre. Agir sans principe d'action, réaliser une idée (car agir n'est autre chose) sans avoir aucune idée ; agir pour agir et c'est-à-dire faire, quoi ? rien ; telle semble être, plus ou moins confuse, leur idée générale.

Cependant quelques-uns ne poussent pas jusque-là le mépris de l'intelligence. M. Psichari, homme d'action s'il en est, puisque, après avoir étudié en lettres, il est devenu officier colonial, proteste contre l'anti-intellectualisme avec une vivacité singulière : « Quoi que nous fassions, écrit-il, *nous mettrons toujours l'intelligence au-dessus de tout*. Il est possible que la pureté de cœur vaille mieux, mais... » On n'est pas pour rien le petit-fils de M. Renan et l'on retrouve de temps en temps sur son bureau la plume et dans son cerveau l'esprit de son aïeul... « mais un Français croira toujours que le péché est plus agréable à Dieu que la bêtise. » Moi, je n'en sais rien, mais j'estime, d'abord que c'est bien spirituel, et ensuite, que c'est une idée vraisemblable, comme disaient les académistes qui étaient très prudens, et une opinion probable, comme disent les Jésuites qui sont les plus prudens de tous les hommes.

Avec moins d'esprit, mais presque aussi vivement, d'autres le disent dans ce volume : « ... Je m'étonne de voir opposer la pensée pure à l'action; l'une est pour moi l'envers (le revers, et si je corrige, c'est pour mieux faire comprendre et non pas que l'expression soit fausse, car elle est très juste), l'envers de l'autre. » Et c'est ceci qui est la vérité même.

Un autre : « On ne saurait nier que les jeunes gens d'aujourd'hui soient dans une large mesure *pragmatistes*, de ceux pour qui, selon le mot de Boutroux, « la science tend à l'action et n'a pas d'autre objet que l'action. »

L'auteur lui-même, après avoir dit : « Cette génération, consciemment ou d'instinct, est anti-intellectualiste, — et ne l'on avoir

pas blâmée et au contraire, en arrive soixante pages plus loin à écrire : « Cette génération se défie de l'intellectualisme... mais elle n'entend pas s'abandonner aveuglément à l'instinct... ni restreindre les droits légitimes de l'intelligence. La métaphysique même reprend essor... M. Édouard Le Roy dit : « Un effort pour convertir toute idée en action, pour régler l'idée sur l'action autant que l'action sur l'idée, pour *vivre ce que l'on pense et penser ce que l'on vit...* » — A la bonne heure et admirable ! S'il s'agit d'anti-intellectualistes de cette sorte, j'en suis.

***

La seconde vertu de la Grande Génération, c'est la foi religieuse. Si le fait est vrai, je n'hésiterai pas sur le mot : j'en suis charmé. Depuis trente ans, je défends les catholiques de toutes mes forces et souvent contrairement à mes intérêts (ce qui, du reste, est l'orthographe) parce qu'ils étaient persécutés. J'espère n'avoir plus à les défendre. Je ne suis pourtant pas formellement des leurs ; mais j'estime que dans tout pays il est immoral et anti-national de détruire les religions. Les religions sont *une forme de la morale dont certains esprits et certaines consciences ne peuvent pas se passer pour être moraux.* Détruisez la religion, et ces esprits-là et ces consciences-là tomberont dans l'immoralisme. Ne croyez pas que je répète le mot de l'archi-aristocrate Voltaire : « Il faut une religion pour le peuple. » Point du tout ! Je dis que dans le peuple il y a de très honnêtes gens qui peuvent l'être sans religion, et d'autres qui sans religion seraient immoraux, et qu'*aussi* dans les hautes classes et parmi les plus intellectuels il y a également des hommes qui peuvent avoir une morale sans religion, et d'autres qui ont besoin d'avoir une religion pour avoir une morale. Je dis qu'il y a des esprits, partout, pour qui une religion est la forme nécessaire de la morale et que, par ainsi, ruiner une religion est, en quelque pays que ce soit, une immoralité et un acte anti-national. Le retour à la foi chez une grande partie, dit-on, de la jeunesse intellectuelle me paraît donc une chose dont tout patriote devrait se louer.

Il est vrai, et l'auteur le reconnaît, que contre cette affirmation que la jeunesse actuelle est éprise d'action et revient à la religion, il y a une objection assez sérieuse : c'est que le recrutement de Saint-Cyr devient difficile et que le recrutement des

séminaires le devient pareillement. Mais notre auteur a réponse à tout, et il nous assure que, tant au point de vue du goût de l'action qu'au point de vue du « goût de Dieu, » comme disait Bossuet, la jeunesse actuelle commence seulement une évolution dont les effets viendront plus tard, commence à dessiner une courbe qui aboutira prochainement au repeuplement des séminaires laïques et des séminaires religieux. Cela s'entend quoique *actionnistes*, nos jeunes gens en sont encore, et pour l'action et pour la foi, à l'amour platonique ; et l'amour platonique amènera assez vite l'amour réalisateur. J'admets, avec bienveillance.

***

Une autre vertu de la jeunesse contemporaine, déjà signalée par M. Marcel Prévost et que pour mon compte je constate tous les jours, — et ici je ne mettrai aucune réserve ironique, — c'est la régularité des mœurs et le mariage jeune. J'ai assez préconisé le mariage jeune pour voir cela avec la plus chaude satisfaction. C'est là que serait, là, vraiment, plus peut-être que dans le mépris de l'intelligence, le salut de la nation et le gage de sa grandeur future. Ici, et j'estime que l'auteur a raison en raison, et aussi qu'il signale un fait vrai.

***

Une autre vertu de la génération nouvelle est le retour au classicisme. Je ne crois pas véhémentement à la fameuse « vertu éducatrice » d'aucune littérature, et les littératures sont un art, et la culture qu'elles donnent est un art aussi et n'est que très peu autre chose. Je ne crois pas non plus que la littérature d'un Tibulle ni même d'un Virgile, d'un André Chénier, d'un Racine ou même d'un Corneille soit plus moralisante que celle d'un Victor Hugo ou d'un Lamartine. Ce sont les prêtres et les philosophes qui enseignent la morale et qui en donnent le goût et non point du tout les poètes classiques, romantiques ou autres. Mais les classiques donnant du goût, généralement, et le goût étant une bonne chose pour savourer sainement et les classiques et les romantiques et les littérateurs étrangers, je ne saurais qu'être satisfait de savoir, et de voir du reste, que la jeunesse devient classique. Cela lui donnera du goût si suppose qu'elle

en a déjà. « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé. » Voilà qui n'est que très bien.

A la vérité cette jeunesse classique va se trouver et déjà se trouve dans une position difficile. A l'heure actuelle, tous les critiques sont classiques et tous les poètes sont romantiques. Cela fait que la jeunesse ne pourra trouver satisfaction à ses instincts que dans les poètes d'il y a deux cent cinquante ans et dans les critiques d'aujourd'hui. Mais elle se tirera de ce pas. Un trop puissant démon veille sur ses années pour qu'elle ne s'en tire point, et *fata viam invenient*, comme il convient qu'on dise quand on parle d'humanistes.

***

Et la plus grande vertu de la jeunesse contemporaine, c'est qu'elle est ardemment patriote. Il va sans dire que je ne m'étendrai pas longuement sur ce point et que je n'ai qu'à être ravi. La jeunesse actuelle est patriote, avec cette illusion que ses pères ne l'étaient point et qu'elle a inventé le patriotisme. Non seulement, si l'on était sage, il faudrait ne pas la railler de cette illusion ; mais il faudrait la lui laisser et l'entretenir. On ne tient qu'à ce qu'on se flatte d'avoir trouvé, et on ne s'attache énergiquement à une vérité que si l'on croit l'avoir découverte ; et si l'on prouvait à ces jeunes gens que leurs pères ont été patriotes, le mépris qu'ils ont d'eux les inclinerait à ne l'être point. Ici ne touchons donc à rien ; ne remuons point, je ne dirai pas Camarine, Dieu m'en garde ; mais les terres saines et fécondes où germe, pour la première fois, croient-elles, l'amour de la sainte patrie.

***

Si ce livre, bon, en somme, et instructif, et dont le succès de propagande est souhaitable, contient tant de choses contestables ou étonnantes ou divertissantes, c'est qu'il a été fait d'après une méthode générale qui ne me semble pas très heureuse. Qui Agathon a-t-il consulté ? Il l'a dit : « l'*élite* de la jeunesse contemporaine. » Mais qu'appelle-t-il l'élite ? La jeunesse intellectuelle. Nous voici au point ; uniquement la jeunesse « penseuse, » la jeunesse qui étudie en philosophie ou en lettres et qui se destine au métier d'écrivain, en un mot ce que j'appelle *la jeunesse section-lettres*.

Or il y a beaucoup d'autres jeunesses que celle-ci. Il y a les jeunes gens qui se proposent d'être avocats, médecins, industriels, commerçans, agronomes, ingénieurs, soldats, etc. Et cette jeunesse n'est pas « intellectuelle » professionnellement ; mais elle est tout aussi intellectuelle que l'autre, et tracer un portrait de la jeunesse en excluant celle-ci et en ne peignant que celle-là, c'est comme faire la gageure d'un portrait faux.

Or Agathon a *systématiquement* exclu toute la jeunesse qui n'est pas la jeunesse section-lettres. Pourquoi ? parce qu'il croit que seule la jeunesse section-lettres constitue l'élite. Il le dit formellement. J'avais rendu compte d'une précédente enquête sur la jeunesse où avaient été interrogés des jeunes gens appartenant *à toutes les professions*, et j'avais remarqué que la jeunesse section-lettres était très évidemment sous l'influence de MM. Bergson, Barrès, Bourget et Maurras et que la jeunesse en dehors de la section-lettres semblait ne pas se ressentir de cette influence et en être encore à Auguste Comte, Renan et Taine ; et j'avais fini en disant : « Il y aurait à conclure, et c'est un peu ce que je tends à croire, que médecins, avocats, hommes d'affaires, hommes de science, agronomes, soldats, que toute cette jeune bourgeoisie française est en retard sur la jeunesse philosophe et littéraire, sur la jeunesse « penseuse » et n'arrivera que plus tard, *si elle doit y arriver*, au point où est maintenant celle-ci. »

Agathon ne comprit pas l'ironie, et je veux dire ne la voulut pas comprendre, et écrivit dans son journal et transcrit dans son livre : « C'est sur ce retard naturel et prévu que nous avons fondé notre enquête. Admettrait-on même que la *jeunesse intellectuelle* n'exerçât qu'une action restreinte sur le pays, il faudrait reconnaître qu'elle a, plus que toute autre, le pressentiment, la divination des courans prochains, et qu'elle est infiniment moins lente à se mouvoir. »

Évidemment ! Si elle est miraculeuse, elle doit être divinatrice. Cela est très logique ; mais ce qui n'est pas vrai, mais où est l'erreur profonde, c'est de croire, avec une manière d'orgueil de caste ou d'orgueil ecclésiastique, que la seule « *jeunesse intellectuelle* » soit la jeunesse qui se destine à la littérature. Cela, c'est une aberration. La jeunesse qui se destine au barreau, à la médecine, au grand commerce, à la grande industrie, à l'armée et à la construction des chemins de fer et aux inventions

de navigation aérienne est aussi intellectuelle que toute autre ; il ne faudrait pas me pousser beaucoup pour me faire dire... ; et elle ne se distingue de la jeunesse section des lettres qu'en ce que celle-ci, ou une partie de celle-ci, est un peu plus prétentieuse.

Faire porter une enquête seulement sur la jeunesse littéraire, à l'exclusion *des autres jeunesses intellectuelles*, c'est comme si, vers 1830, on eût fait une enquête relative à l'avenir du pays *en en excluant* la jeunesse contenant ceux qui devaient devenir Auguste Comte, Claude Bernard, Michel Chevalier, Jules Favre, Lesseps, Cavaignac, Berryer, Thiers, Rémusat, Niel, et en ne la faisant porter que sur ceux qui devaient devenir Hégésippe Moreau, Gérard de Nerval et Lachambaudie. Cette enquête d'un Agathon de 1830 eût été certes très intéressante comme document littéraire, mais eût été *nulle* comme pronostic de l'avenir du pays et même comme diagnostic de l'état des esprits penseurs de 1830.

Ceci est l'erreur immense qui est au fond de l'enquête actuelle et le vice médullaire qui la ruine.

***

Il n'en est pas moins, je l'ai loyalement assez montré, que cette enquête contient, sur une partie trop restreinte de la jeune France, mais qu'encore il n'est pas superflu de connaître, des documens intéressans, curieux, aussi agréables qu'utiles; et qu'elle nous présente, encore qu'en traits un peu brouillés, un portrait fort sympathique, en somme, d'une fraction de la génération où nous mettons nos espérances. Les jeunes gens que connaît Agathon sont purs, pleins de sentimens élevés, ardens, courageux, amoureux de la vie et confians en elle, dévoués à la patrie; et tout cela doit nous enchanter et rendre moins mélancolique notre prochain départ.

Mais, par Saint Georges! ils ne sont pas modestes!

ÉMILE FAGUET.

LE SERVICE DE TROIS ANS

ET LES

ARMEMENS ALLEMANDS

Chacune des années 1911, 1912, 1913 aura vu l'Allemagne adopter une loi militaire nouvelle et relever le niveau de ses effectifs et de ses armemens; chacune aura marqué, dans l'évolution militaire allemande, une étape plus rapide et un état de plus haute tension.

Le premier accroissement demandé au pays le 27 mars 1911, à l'occasion du nouveau quinquennat, n'était que de 10 000 hommes environ; comme d'ordinaire, le programme ministériel prévoyait la création d'un certain nombre d'unités, particulièrement dans le domaine de l'artillerie et des troupes techniques. Les dépenses totales, évaluées à 177 millions de francs, devaient se répartir sur les cinq années de la période et préférablement sur les dernières, qu'on présumait devoir coïncider avec le plein rendement des impôts spéciaux créés en 1909, en même temps que les charges budgétaires, on échelonnerait ainsi les difficultés relatives au recrutement des officiers et des sous-officiers.

C'était là l'esprit même des précédentes lois quinquennales, celles du 15 avril 1905, du 25 mars 1899, du 3 août 1893, c'était celui des lois anciennes de septennat, qui toutes, en valeur moyenne, n'avaient grossi chaque année l'armée que de 2000 soldats environ. Mais tout à coup la loi du 14 juin 1912 venait renchérir sur la précédente, en posant que l'effectif-troupe pro-

cédemment escompté pour 1916 serait accru de 34 000 hommes (29 000 soldats et 5 000 sous-officiers). Elle prévoyait la création de deux nouveaux corps d'armée, qui prendraient les numéros XX et XXI dans la série allemande commune et qui, joints à la Garde, aux trois corps bavarois, porteraient à 25 corps le cadre général de l'armée. Coûtant plus cher qu'aucune des lois votées depuis 1870, elle était cependant votée d'urgence, et par acclamation. En même temps, 118 millions de crédits extraordinaires étaient inscrits aux exercices 1912 et 1913; le reste des 144 millions nécessaires devait figurer aux dépenses ordinaires des années suivantes, et la réalisation du nouveau programme prendre fin en 1917.

A peine cependant l'incorporation du contingent de 1912 avait-elle été calculée selon ce programme, qu'une augmentation nouvelle, beaucoup plus considérable, était jugée nécessaire. Celle-ci fait l'objet de la loi mise en discussion le 7 avril et par laquelle l'effectif-soldats s'augmentera de 117 000 hommes, l'effectif sous-officiers de 15 000; des unités nouvelles de toutes armes seront mises sur pied; 28 000 chevaux seront achetés. Les dépenses nécessaires seront inscrites pour 491 millions de francs aux budgets ordinaires et réparties par sommes progressives sur les exercices 1913, 1914, 1915; pour le reste (1 120 millions) elles formeront un programme extraordinaire échelonné cette fois en sens inverse : 545 millions en 1913, 355 en 1914, 220 en 1915.

Ainsi la nouvelle période quinquennale, pour laquelle les lois de 1911 et 1912 avaient prévu respectivement des accroissemens de 10 000 et de 34 000 hommes, verra finalement le total budgétaire s'élever de 176 000 hommes. A lui seul, ce chiffre égale presque toutes les autres augmentations réalisées depuis la guerre franco-allemande de 1870 : compare-t-on en effet les effectifs-troupe de 1873 (402 000 soldats et sous-officiers) à ceux de 1910 (595 000 soldats et sous-officiers), que la différence des uns aux autres n'est que de 193 000 hommes. Au surplus, les procédés de finance destinés à couvrir les frais de ces armemens gigantesques prennent, selon le programme allemand, l'aspect de mesures de salut public. Une contribution exceptionnelle de 5 pour 1 000 sur les fortunes couvrira toutes les dépenses extraordinaires; elle serait renforcée, au cas où son effet ne serait pas suffisant, par celui d'un impôt complémentaire de 2 pour 100 sur les revenus supérieurs à 62 500 francs (50 000 marks).

En même temps que la richesse allemande paiera ce tribut, de grandes quantités d'or seront retirées du marché monétaire : ces prélèvemens permettront de tripler le trésor de guerre enfermé dans la tour de Spandau et de le porter au total de 450 millions de francs.

La population allemande accepte toutes ces charges sans un murmure; le ton de la presse est grave et recueilli, comme si l'on se sentait outre-Rhin à la veille d'événemens décisifs et si l'on voyait poindre sur le pays l'aube tragique de temps nouveaux. L'Empereur, à l'inspiration personnelle de qui la nouvelle loi militaire est due, prenait soin lui-même de souligner devant le peuple l'importance de cette heure d'histoire, quand, le 10 mars dernier, il adressait « à son armée » un solennel ordre du jour et qu'il invitait l'opinion allemande à refaire tout le chemin parcouru par la Prusse depuis qu'à la même date et cent ans auparavant Frédéric-Guillaume III l'avait appelée à prendre les armes contre nous.

C'est toute cette évolution militaire dont nous devons nous-mêmes nous souvenir si nous voulons embrasser toutes les données du problème posé devant la France de 1913, rattacher les dernières lois allemandes au passé allemand, voir au juste de quoi elles nous menacent, et de quelles conséquences elles doivent être quant à la lettre de nos obligations.

***

On sait que la haine passionnée de la France fut le sentiment qui galvanisa la Prusse de 1813. La colère populaire s'était longtemps amassée sous notre joug. De grands hommes d'État avaient su préparer par des mesures de liberté le conscient sursaut de l'éveil national. C'était Stein, accomplissant la double réforme, sociale et municipale, consacrée par la suppression du servage (9 octobre 1807) et par l'établissement de l'autonomie communale (19 novembre 1807), mais échouant dans l'essai d'une réforme administrative que la résistance de la noblesse terrienne, que l'organisation féodale de l'État ne lui permettraient pas de mener à bien. C'était Scharnhorst, officier roturier, monté par son mérite au faîte de la hiérarchie militaire, sujet de Nassau devenu ministre de la Guerre prussien, qui se heurtait, à son tour, aux mêmes obstacles, mais plus puissans, plus profondément enracinés au sol, sur ce terrain

militaire si étroitement contigu de tout temps aux prérogatives de la royauté. Son projet démocratique de constituer derrière l'armée active une armée de réserve, qui viendrait la doubler en temps de guerre, ne trouvait d'abord d'autre application concrète que les appels échelonnés de cantonistes, incorporés l'été, pour de courtes périodes, dans les rangs des compagnies actives; leur instruction sommaire était complétée par des officiers, — véritables *missi dominici*, — qu'on détachait dans les cantons les jours fériés.

Ces acheminemens hésitans vers le service universel conduisirent du moins à la constitution, ou plutôt à la génération spontanée de cette armée libératrice rangée à l'appel de son roi sous les ordres de Blücher, d'York, de Bülow et de Gneisenau. Dès les derniers jours de 1812, au lendemain même de sa sécession d'avec notre Grande Armée, York vit son corps transfuge se grossir des landwehriens de la Prusse orientale. Lors de la mobilisation générale de l'armée, au mois de mars suivant, des détachemens de chasseurs volontaires, accolés aux bataillons et aux escadrons, donnèrent naissance aux premières forces de landwehr organisées. Grâce à elles, l'armée prussienne, que la lettre du traité de Tilsitt avait réduite à 42 000 hommes, en comptait 130 000 au premier jour de la guerre de l'indépendance; 250 000, après l'armistice de Dresde; 264 000, au début de 1814.

La Prusse s'est vue conduite ainsi, par voie expérimentale, au service obligatoire et personnel, devenu légal chez nous dès 1798. Telle est la bizarre conséquence des guerres de l'Empire, qu'à cette époque, les deux nations rivales font entre elles comme l'échange de leurs institutions. Par une sorte de régression militaire, nous revenons aux contingens faibles, au long service, et réduisons notre armée au cadre modeste des légions de Gouvion Saint-Cyr; la Prusse fait sien, par la loi du 7 septembre 1814, notre ancien principe conscriptionnaire : « Tout Français est soldat et se doit à la défense de la patrie; » elle pose en face celui de l'instruction primaire obligatoire et sur cette double base, comme sur deux pieds-droits, jette la voûte militaire sur laquelle sa vie sociale va reposer.

Dès 1860, une natalité forte a doublé sa population de 1813; en même temps, l'armée active, portée sans cesse à un degré plus haut d'entrainement professionnel, s'est différenciée de la land-

wehr, qu'une paix prolongée a conduite à décliner et à dépérir. La réorganisation du 1er février tient compte de ces conditions nouvelles. Elle élargit le cadre de l'armée, relève le contingent jusqu'à 63 000 hommes et proscrit d'une manière définitive l'emploi de la landwehr en première ligne.

La campagne de 1866 en Bohême consacre le système et, par les agrandissemens territoriaux de la Prusse, par les accroissemens d'effectif dus à la contribution des États confédérés, ouvre une ère de rapides développemens. Les contingens dépassent maintenant 100 000 hommes. La loi du 9 novembre 1867 peut ne plus faire état que de l'armée active et de sa réserve, dont les obligations militaires s'élèveront désormais à 4 années au lieu de 2; on abaisse d'autant celles de la landwehr. La Confédération du Nord dispose alors de 3 classes actives (315 000 hommes), 4 de réserve (310 000), 5 de landwehr (330 000); c'est avec ces forces que l'Allemagne nous bat en 1870.

Les différences numériques qu'elle a su s'assurer ont pesé d'un poids lourd dans la balance des événemens; mais, au cours de la période décennale suivante, elles changent de sens et se rétablissent à notre profit. Par sa deuxième loi de septennat (6 mai 1880), l'Allemagne élève à 427 274 hommes son effectif troupe que celle du 8 mai 1874 n'avait fixé qu'à 401 659 hommes. Il est temps pour elle de nous disputer l'avantage que l'application de notre loi de 1872 vient de nous donner. Les effets s'en étendent déjà à neuf classes instruites, armée active et réserve, qui figurent dans nos formations de première ligne; sa rétroactivité, à neuf classes antérieures, dont nous formons notre armée territoriale.

Cette forte organisation militaire, qu'on n'attendait pas d'une république, donne à penser aux politiques d'outre-Rhin. Jointe à l'état d'opinion qui règne chez nous au temps du boulangisme, elle les porte à élever leur pied de paix jusqu'à 468 409 hommes par leur troisième loi de septennat (14 mars 1887). La France n'en garde pas moins le bénéfice de la forte tension militaire sous laquelle elle a su vivre et dispose d'un effectif de guerre supérieur de près de 700 000 hommes à l'effectif allemand. Tel est son apport, telle la dot que l'on suppose de part et d'autre, dans les conversations préliminaires à la conclusion d'une alliance franco-russe. De son côté, l'armée russe n'a pas cessé de grandir numériquement; le centre de gravité de sa

masse s'est approché de la frontière de l'Ouest, en prononçant comme une vague menace vers la Pologne allemande. C'est dans ces conditions que la France passe en 1889 au service de trois ans. La nouvelle loi, en étendant jusqu'à un laps de vingt-cinq années la durée générale du service, promet, au cas d'une mobilisation, 25 classes instruites, parmi lesquelles 10 seraient applicables aux formations de première ligne (3 classes actives et 7 classes de réservistes).

Une fois de plus, les Allemands craignent de voir l'équilibre numérique hésitant se rompre à leur désavantage. Ils se hâtent, par la loi du 15 juillet 1890, de corriger celle du 11 mars 1887, et de porter à 486 983 hommes l'effectif qui devra être entretenu pendant les dernières années du septennat. Mais les contingens annuels ne sont encore que de 175 000 environ. Il faut les élever à un niveau plus haut, si l'on veut accroître au jour d'une guerre le total des disponibilités. Le service de deux ans permettra de le faire sans alourdir les charges du budget. Il est clair, en effet, qu'à dépense égale, si l'effectif total est formé de deux classes seulement, au lieu de trois, les contingens nouveaux seront par rapport aux anciens en raison inverse de ces mêmes chiffres.

Cet avantage était si bien senti en Allemagne que, dès 1868, l'habitude s'était établie de congédier un certain nombre d'hommes après deux années de service seulement ; ces hommes étaient dits *zur Disposition ;* leur renvoi anticipé, en soulageant le budget, permettait d'élever d'autant les contingens. L'extension progressive de cette mesure en avait fait une sorte de règle; mais pour lui donner force de loi en 1893, il reste à vaincre la résistance des militaires professionnels, et à triompher dans le Reichstag de l'opposition politique coalisée tout entière contre le projet. Les conservateurs le combattent au nom des principes ; les socialistes, — plus réfractaires alors qu'ils ne le sont aujourd'hui, — s'élèvent violemment contre un renforcement quelconque *de l'armée ;* les démocrates, qui ont pourtant inscrit le service de deux ans dans leur programme, n'admettent pas que l'adoption de ce service tourne à l'accroissement des effectifs totaux. Il faut dissoudre deux fois le parlement avant de parvenir, le 15 juillet, à un vote définitif.

La France n'a pas attendu l'accomplissement de la réforme pour essayer d'en parer les effets. Mais, dès cette époque, elle

n'arrive à égaler à peu près sa rivale qu'en frappant d'une contribution plus forte ses réservistes : elle élève de sept à dix années leurs obligations spéciales en 1892. En dépit de cet artifice, le total de ses *instruits* ne saurait dépasser 4 000 000 d'hommes. L'Allemagne s'est assuré la disposition de 24 classes instruites, lesquelles, décomptées à la valeur moyenne de 237 000 hommes et réduites dans une proportion de 25 pour 100 pour tenir compte des morts et des invalidités, s'élèveront encore au total de 4 300 000 hommes.

Quant aux effectifs de paix, la loi du 27 mars 1899 les a fixés à 495 500 soldats, et c'est aussi le total que permettrait d'atteindre chez nous une application rigoureuse de la loi de 1889; mais l'armée allemande dénombre à part ses sous-officiers (80 000), tandis que les nôtres sont comptés dans le rang. L'avance numérique qu'elle tend ainsi à prendre sur nous devrait nous induire à resserrer les mailles trop lâches de notre loi de recrutement, à limiter les avantages faits à la classe bourgeoise, au détriment des paysans et des ouvriers, et à réduire le nombre des dispensés de tous genres, 70 000 environ pour chaque classe, qui ne passent qu'un an sous les drapeaux. Mais un fort courant d'opinion porte à ce moment chez nous vers la réduction du service à deux ans. La loi du 21 mars 1905 le sanctionne : en supprimant toutes les dispenses, elle répond au besoin d'égalité qu'on a dit être le plus impérieux de tous pour des Français, mais, bien qu'elle présente ainsi un caractère d'incontestable rigueur, nos classes, plus faibles que celles de nos voisins et liées à l'état stationnaire de notre natalité, ne nous permettront plus de lutter avec eux sur le terrain des effectifs.

Cet amoindrissement de force pourra nuire au développement de notre politique extérieure. Mais cette conséquence n'est pas aperçue, ou du moins elle est niée par les auteurs responsables du projet de loi. Ils parlent, à la tribune de la Chambre, de l'arbitrage international et de la limitation des armemens. Ils épiloguent sur cette utopie de la paix universelle qu'on s'obstine encore chez nous à appeler « généreuse », après tout le mal qu'elle a fait à notre pays. Ils espèrent enfin que, si l'Allemagne refuse d'entrer dans l'obédience de la Cour de La Haye, les difficultés budgétaires enrayeront bientôt la montée de ses effectifs.

***

Leurs illusions ne seront pas de longue durée. Dès le 31 mars 1905, dix jours après le vote de la loi, Guillaume II débarque à Tanger ; le retentissant discours qu'il prononce ouvre la première crise marocaine. Les années suivantes, en dépit de budgets sans cesse déficitaires, l'Allemagne poursuit la patiente réalisation de son programme militaire. En fin de quinquennat, elle croit avoir assez accentué les différences de 1905 pour pouvoir nous imposer son projet d'accord relatif aux chemins de fer marocains. Le 4 mars 1911, le gouvernement français écarte la proposition allemande et prépare un contre-projet. Le 1er juillet, la *Panther* nous égratigne par le coup de patte d'Agadir : sa présence comminatoire appuie les revendications allemandes relatives à des compensations au Congo. Il en résulte, pour l'opinion française, un certain état d'oppression et de malaise ; mais cette inquiétude se dissipe dès les accords du mois de novembre, et elle ne renaît pas le printemps suivant quand l'accroissement extraordinaire des 34 000 hommes et des 144 millions est demandé au Reichstag. Cependant, c'est la troisième fois que l'Allemagne nous somme, et l'usage est qu'après trois sommations le factionnaire fasse feu. L'agitation du *Wehrverein*, les commentaires de la presse, surtout la manière dont le vote parlementaire vient d'être enlevé rendent la mise en demeure plus significative, et c'est bien au souvenir de l'*Agadirpolitik*, c'est furieux de la résistance éprouvée l'année précédente que le Michel allemand braque contre nous son pistolet.

Enfin son geste de 1913 nous fait sortir de notre impassibilité. En trois années, l'Allemagne a trois fois changé d'unité de mesure, et, des accroissemens comptés par milliers d'hommes en 1911, passé aux dizaines de mille en 1912, aux centaines de mille en 1913. Sa formule nouvelle : « Tout Allemand valide doit être soldat » menace de régler aujourd'hui le rapport des effectifs selon le chiffre même des populations.

C'est donc contre notre natalité faible qu'il faut maintenant nous armer, et c'est à quoi pourvoit la nouvelle loi de recrutement proposée, portant rétablissement du service de trois ans. Il arrive cependant qu'au moment où nous prenons ces sûretés, la presse officieuse allemande nous accuse d'un excès d'inquiétude et de nervosité. A l'en croire, nous nous serions deux fois

trompé d'adresse : en 1912, quand nous laissions sans réponse une loi militaire manifestément dirigée contre nous ; en 1913, quand nous prenons pour notre compte des armemens qui ne nous concernent pas. L'Allemagne, pacifique, ne prépare aucune agression contre sa voisine de l'Ouest ; mais les derniers événemens balkaniques lui imposent des obligations nouvelles ; le Slavisme a brusquement grandi ; il faut lui faire face et, dans l'intérêt même de la paix, équilibrer par des forces allemandes l'appoint de celles qu'il apporte à la Russie.

Ainsi parle la *Gazette de l'Allemagne du Nord*. Mais le sens de ses partages et de ses pesées échappera toujours au simplisme de notre esprit, et il ne correspond pas davantage au caractère du contrat défensif qui nous lie avec notre alliée. L'objet de cet accord très général et très élastique est la conservation de la paix européenne. Or, la paix est si souvent menacée, et par tant de côtés à la fois, que chacun doit compter sur soi d'abord pour la conserver. Le jeu de l'alliance n'est donc concevable que si elle assure aux deux contractans une sorte d'indépendance mutuelle, ou, pour mieux dire, de libre concurrence dans le programme de leurs armemens. Chacun d'eux a des intérêts spéciaux, l'un en Asie, l'autre en Afrique, qui divergent d'avec l'intérêt commun ; tous deux peuvent être engagés en même temps dans ces deux parties du monde, sans avoir la faculté d'agir de concert sur le théâtre stratégique européen. C'est ce qui arriva justement en 1905, la Russie étant occupée à la fois par la liquidation de sa campagne de Mandchourie et par la répression de troubles intérieurs. Son influence d'alors, au point de vue de la stabilité européenne, n'était plus que virtuelle, et la paix générale aurait été compromise si elle n'avait pas eu d'autres garanties, au nombre desquelles il faut ranger le caractère même de l'empereur allemand, son âme religieuse, et cette opinion expressément professée par lui, qu'aussi longtemps qu'une guerre européenne n'est pas inévitable, on ne saurait lui donner pour prétexte un conflit colonial.

Il est vrai que les affaires d'Orient pèsent d'un poids tout autre que les affaires marocaines dans la balance politique ; que, selon l'expression d'un journaliste berlinois, les victoires balkaniques sont des succès russes, ce qui est une autre manière de dire que les défaites turques sont des revers allemands. Dès lors, la catastrophe ottomane devait se traduire à Berlin, avec

la soudaineté d'un mouvement réflexe, par de brusques velléités d'armemens. L'attitude prise à ce sujet ne pouvait être différée, car elle importait au règlement même de la crise orientale ; elle offrait à l'Autriche un appui devenu nécessaire, elle faisait comprendre à l'Europe qu'au moment où l'escadre internationale se présente devant la baie d'Alessio, c'est l'Allemagne qui rôde autour de Scutari.

Cependant, rien n'est changé dans le problème militaire franco-russe, parce que rien ne peut l'être dans le plan général de guerre allemand. Placé entre deux adversaires différens d'espèce, de position, et de vitesse, l'état-major de Berlin prétend toujours les battre successivement. Son appareil militaire, beaucoup plus dense à l'Ouest qu'à l'Est, est conçu dans l'esprit de cette manœuvre ; le réseau ferré la prépare ; l'intervention de l'armée autrichienne en Galicie la seconde ; enfin les conditions mêmes de l'engagement des armées russes la suggèrent, en raison de la lenteur relative de leur concentration, des retards qu'elles peuvent éprouver dans leurs marches, de la nature ingrate du théâtre où elles auraient à se déployer. Toutes ces données faisaient, hier encore, qu'au début d'une guerre européenne générale, la France était bien pour l'Allemagne l'adversaire principale. Loin qu'elles aient perdu de leur importance, il semble que l'état nouveau de l'Europe politique ne fasse que leur prêter plus de force et plus de valeur.

S'il est vrai que la Russie ait politiquement grandi, elle demeure aussi vaste, aussi lente, aussi résistante, aussi indifférente aux revers, aussi bien défendue par l'espace et aussi irréductible au temps qu'elle l'était en 1812. La manière la meilleure de la frapper est de chercher à l'atteindre dans son alliée, en portant contre celle-ci les coups les plus prompts et les plus décisifs. On a de ce côté l'avantage d'une frontière enveloppante, d'un territoire ennemi peu profond, défendu par la fortification seulement sur son périmètre extérieur, d'une capitale relativement vulnérable, et surtout d'une race nerveuse, qu'on peut espérer abattre d'un seul choc et par un seul revers.

C'est donc bien à la France, aujourd'hui plus encore qu'hier, c'est à l'ennemie héréditaire que les premières salves sont destinée. C'est parce que les Russes sont devenus plus lourds dans la balance, qu'on charge le plateau de notre côté. On veut une guerre brutale et courte : on sait qu'on ne disposera plus, pour

la campagne de France, de huit mois, comme en 1870; qu'il faudra compter par semaines, sous peine de voir l'intervention russe se produire avant le dénouement, et la France encore debout, non pas couchée à terre et foulée sous la botte du vainqueur, se dresser dans un de ces sursauts patriotiques dont elle est coutumière, qui étonnent, qui déconcertent et dont, en somme, on a peur, car si l'on méprise le pays welche comme terre de plaisir, on le craint comme terre de liberté.

Telles sont les éventualités dont les Allemands sentent la menace ; elles rendent impérieuse pour eux la nécessité d'agir offensivement contre nous dans la marge de temps dont le retard russe leur permet de disposer. Nous ne saurions donc voir dans les suggestions officieuses allemandes autre chose qu'une manœuvre diplomatique *en lignes intérieures* inspirée du plan même de l'état-major allemand. Mais d'un autre côté, la France, avec 40 000 000 d'habitans, est dans l'impossibilité physique d'entretenir une armée égale à celle qu'alimente une masse allemande de 60 000 000 d'hommes. Dès aujourd'hui, son fardeau militaire est le plus lourd de toutes les nations d'Europe, en même temps qu'elle est celle où les institutions, les aspirations et les mœurs assurent à l'individu le plus de liberté. Elle doit donc mesurer au plus juste sa nouvelle surcharge, sous peine de s'exposer demain au découragement et au dégoût.

Ici interviennent le jeu normal de l'alliance franco-russe et la répartition probable de leurs forces que les Allemands seraient obligés de faire entre les deux théâtres de l'Est et de l'Ouest. On ne sait au juste comment ils résoudraient ce double problème, ni quels effectifs ils affecteraient à leur défensive initiale en Prusse. On voit seulement que le tracé enveloppant de la frontière, que l'appui prêté par les places de Posen et de Thorn sont pour eux autant d'avantages. Le désir d'en profiter au mieux apparaît chez eux par le développement donné depuis peu aux ouvrages fortifiés de Mazovie et par les nouveaux crédits attribués au renforcement de Graudenz et de Kœnigsberg. D'un autre côté, les créations récentes d'une inspection d'armée à Dantzig (1913), d'un XXe corps à Allenstein (1912), paraissent traduire l'intention de renforcer sur place les forces de la défense et celles du commandement.

En tout état de cause, il est plausible d'admettre que les cinq corps d'armée immédiatement voisins de la frontière polo-

naise pourraient y être immobilisés, les vingt autres corps entrant dans la composition des armées formées en Lorraine.

Ainsi les 4/5 de l'armée allemande se concentreraient contre nous. Pouvons-nous, avec notre cadre précisément égal à vingt corps d'armée, les recevoir aujourd'hui à forces égales ou supérieures, et dans quelles conditions notre loi actuelle de recrutement nous place-t-elle pour leur faire face victorieusement? Tel est le problème qu'il s'agit maintenant d'envisager.

***

L'état des effectifs présente par lui-même une importance si considérable et il réagit d'une manière si directe sur les autres facteurs de la puissance militaire qu'il forme naturellement le premier objet de l'examen. Menons cette étude par voie d'analyse, en commençant par la couche profonde, — la troupe, — et passant de proche en proche aux autres élémens.

Nous verrons alors, à chaque mois d'octobre, le contingent allemand se former par l'effet des prélèvemens opérés sur 500 000 jeunes gens âgés de 20 ans et sur 700 000 jeunes gens de 21, 22, 23 ans, ajournés des années précédentes. C'est ainsi qu'en 1911, les commissions de revision incorporent, dans l'armée et la flotte, 228 925 jeunes soldats *appelés*, abstraction faite d'environ 50 000 engagés volontaires de diverses catégories et qu'elles classent par surcroît dans l'*ersatz reserve* (réserve de recrutement) 91 132 bons pour le service. La qualité physique des recrues est garantie par l'excès des ressources sur les besoins, par l'élimination des malingres, directement incorporés dans le *landsturm*, et surtout par cette circonstance, que plusieurs classes contribuent à la formation d'un même contingent. On trouve, sur les 228 925 *appelés* de 1911, 106 249 jeunes gens de 20 ans; 58 185 de 21 ans; 64 491 de 22 ans ou davantage.

Abaissé à 220 000 environ pour tenir compte du prélèvement spécial fait au titre de la flotte et grossi des 50 000 engagés volontaires, le total des soldats réellement incorporés ressort à 270 000 hommes. L'année suivante, par le départ des 14 000 engagés volontaires d'un an parvenus au terme de leur contrat, il tombera à 256 000 hommes; mais cette année même, — nous raisonnons sur les bases d'avant 1911, — 270 000 hommes entreront de nouveau dans l'armée. La somme de ces deux chiffres, — 526 000 hommes, — donnera le total nominal des soldats

présents au 31 décembre et ne différera de l'effectif budgétaire d'avant 1911, — 505 839, — que parce que les incorporations allemandes sont toujours majorées de 9 pour 100 d'*Uberetatsmässige* pour tenir compte des pertes probables par maladie ou par invalidité, et qu'ainsi les effectifs budgétaires sont toujours dépassés par les effectifs vrais.

C'est cet état de choses que la loi militaire nouvelle mise en discussion au Reichstag, en même temps que le projet de budget complémentaire pour 1913, va modifier profondément. Annulant les fixations budgétaires de 1911 et de 1912, — 513 080 hommes et 544 211 hommes — dépassées tour à tour avant d'avoir été atteintes, le texte nouveau fixe à 661 176 hommes le total-soldats à réaliser dès 1916. Quant à la vitesse de réalisation, le programme de la prochaine incorporation paraît avoir été calculé en vue de porter pour cette année le chiffre légal aux environs de 640 000 hommes, abstraction faite des *Uberetatsmässige*. Le général Litzmann, écrivant dans la *Tägliche Rundschau* que « le temps des demi-mesures est passé, » expliquait, il y a peu de jours, que ce premier bond aura pour objet de donner immédiatement aux trois armes principales, infanterie, artillerie, cavalerie, leur pouvoir offensif nouveau. Ce résultat une fois obtenu, le reste des accroissemens pourrait s'échelonner sur les exercices suivans et finir en queue de poisson vers 1915.

En supposant cette époque atteinte, en admettant que nous n'ayons pas d'ici là cette guerre *de liquidation* dont on parle de l'autre côté du Rhin, il faudra raisonner maintenant sur des contingens allemands de 360 000 hommes et voir ce que seront en face nos contingens français. Or le nombre de nos jeunes soldats incorporés en 1913 peut être déterminé d'avance par un procédé simple, qui consiste à prendre la moitié du nombre des naissances masculines en 1892. Cette règle empirique revient à admettre, — ce que les statistiques des dernières années démontrent être suffisamment exact, — que le *rendement* de nos contingens est de 50 pour 100. Dès lors, 437 770 enfans mâles, nés en 1892, doivent nous donner cette année 218 000 soldats. Ce nombre déclinant ne sera plus que de 212 000 après 1916, de 208 000, après 1921 ; de 196 000 après 1925. Il ferait donc prochainement ressortir, si notre loi de recrutement n'était pas modifiée, une différence voisine de 150 000 hommes entre deux

classes correspondantes, l'une allemande et l'autre française. Encore doit-on observer que nos *rendemens* voisins de 50 pour 100 ne sont aussi élevés que parce que nous incorporons avec les *bons*, les *demi-bons* et les *quart de bons;* ils trouvent leur contre-partie dans les déclassemens, chaque année plus nombreux, d'hommes passés du service armé au service auxiliaire, dans un état sanitaire généralement médiocre, dans un tribut plus lourd payé à la tuberculose et aux autres causes de réforme, enfin, dans cette conséquence inévitable, qu'en imposant à de jeunes soldats des fatigues au-dessus de leurs forces, on rend plus brutale et plus meurtrière pour eux la sélection physique du régiment.

L'existence d'un robuste cadre de sous-officiers est d'autant plus nécessaire que la troupe sert moins longtemps et qu'elle ne fait pour ainsi dire que fuir à travers ce cadre; mais la formation en devient d'autant plus difficile aussi, le temps étant mesuré court pour choisir les gradés et pour les initier à leurs devoirs. Les Allemands ont résolu ce dilemme en constituant leurs sous-officiers en un véritable corps de métier, fort de 90 000 hommes selon les fixations de 1911, de 95 000 selon celles de 1912, de 110 000 selon celles de 1913. Tous rengagés, ces agens subalternes de commandement assurent à eux seuls l'encadrement de la troupe, le grade de caporal n'existant pas et la chambrée ne contenant que des *Gefreite*, c'est-à-dire des *premiers soldats*.

Nos mœurs démocratiques ne nous auraient pas permis de copier en ce point l'organisation de nos voisins et de former nos sous-officiers en une caste professionnelle, ouverte au plus tôt au soldat après deux ans de noviciat. Quand nous l'aurions fait, le recrutement en serait resté difficile, en raison de notre état social; et c'est ce que le rédacteur de notre récente loi des cadres de l'infanterie a implicitement reconnu, quand, en abaissant de 7 000 le nombre des sous-officiers rengagés de l'armée, il a réduit des 3/4 aux 2/3 la proportion des rengagés.

Au demeurant, nous n'avons, selon le budget de 1913, que 34 200 sous-officiers de carrière (sur lesquels 31 300 dans la métropole). Le nombre de nos caporaux rengagés est de 8 000 (sur lesquels 5 000 dans la métropole): on en escomptait 23 000, lors de l'élaboration de la loi de 1905. On espérait en outre consti-

tuer, par voie d'engagement volontaire, un *contingent permanent* qui aurait relevé d'autant l'état précaire de nos effectifs. Au 31 décembre dernier, le chiffre de ce contingent permanent n'était que de 38 650 hommes pour toute la métropole, et il tendait depuis quelque temps à fléchir; on se plaignait en outre dans les régimens que les engagés de 4 et 5 ans fussent trop souvent des sujets d'une moralité douteuse, bons à être évacués au plus court vers les compagnies de discipline.

Ces mécomptes étaient particulièrement fâcheux pour notre cavalerie, la seule de toute l'Europe à laquelle on ait osé appliquer le service de deux ans. Elle aurait éprouvé un besoin impérieux de soldats de long service pour former le premier rang de ses escadrons, instruire ses recrues, dresser ses chevaux, et cependant elle avait vu le chiffre de ses engagemens volontaires passer de 7 328 en 1909 à 5 010 en 1910, à 4 666 en 1911; celui de ses rengagés et commissionnés (sous-officiers non compris) descendre lui-même de 4 384 en 1910 à 4 328 en 1911, à 3 791 en 1912.

C'est dire que l'effectif permanent ne s'accroît pas chez nous, mais périclite, et que l'inégalité déja constatée plus haut entre les contingens ne pourra que s'accentuer, si l'on embrasse maintenant dans une comparaison générale toutes les catégories qui composent la troupe. Il faudra tenir compte seulement de ces circonstances : que l'Allemagne n'est pas engagée, comme nous, dans une œuvre de pénétration au Maroc; que les 60 000 hommes employés à cette entreprise sont prélevés pour près des deux tiers sur nos troupes de l'Algérie et de la Tunisie; qu'ainsi notre 19e corps n'est plus transportable dans la métropole; que, d'un autre côté, nous disposons d'un corps colonial qui, quoique fortement réduit par les prélèvemens faits au profit du Maroc, n'en est pas moins mobilisable en France et porte quand même à vingt le nombre des corps dont nous disposons.

Dès lors, le calcul de nos forces vraies en septembre 1913, à la veille du jour où la nouvelle loi allemande va produire son effet, sera aisé à faire. Le rapport sur le budget de la guerre en 1913 indique qu'à cette date la classe française libérable sera de 176 300 hommes (résidu des 202 500 appelés de 1911), la classe non libérable sera de 194 195 hommes (résidu des 217 200 appelés de 1912). Il faut ajouter à ces nombres 40 362 engagés

de diverses catégories; le *total-soldats* se fixe ainsi à 407 857 hommes. Grossi enfin de 40 200 gradés et hommes de troupe rengagés ou commissionnés, il porte le *total-troupes* à 448 057 hommes.

Cette somme se retrouverait sensiblement la même d'année en année, puisque les contingens annuels varient peu; la fraction du corps colonial présente en France ne l'élèverait pas beaucoup plus haut que 460 000 hommes. Cependant, par l'effet de l'incorporation prochaine, l'effectif-soldats allemand dépassera 640 000 hommes. Avec 100 000 sous-officiers, 17 000 engagés volontaires d'un an, non comptés budgétairement, et 3 000 ouvriers assimilables pour nous à des soldats, car nous prélevons sur notre personnel armé un nombre d'employés correspondant, le *total-troupes* dépassera 760 000 hommes.

Le rapport de 460 000 à 760 000 est loin de cette égalité à laquelle nous prétendions encore il y a dix ans. Il est bien inférieur à la proportion des 4/5 qui correspond à notre charge proportionnelle; d'après la répartition probable de l'armée allemande entre les deux théâtres de l'Est et de l'Ouest. Il l'est même à celle des 2/3, qui existe entre les chiffres globaux des deux populations; mais il descendrait plus bas encore en 1916, le total-troupes allemand ayant monté dans l'intervalle jusqu'à 828 000 hommes, par un accroissement de 62 000 soldats, engagés, employés et de 6 000 sous-officiers. Notre infériorité numérique qui, tout à l'heure, sur le terrain des contingens, paraissait n'être que de 300 000 hommes, serait alors de 368 000 sous-officiers et soldats; elle s'accentuerait davantage si l'on prenait en compte les officiers, et d'une manière d'autant plus sensible, qu'il ne s'agirait plus cette fois de l'encadrement, mais du commandement.

Est-ce à dire que nous sommes distancés sans remède, que nous devons nous résigner à notre retard et faire à la suite de Berlin une politique à la remorque, proportionnée à la faiblesse de nos effectifs? Non, car en gardant sous les drapeaux la classe libérable, au moment où nous incorporons nos recrues, nous tenons encore tête à l'ambition allemande, emportée dans un brusque entrain d'impérialisme par l'accélération que lui donne sa natalité d'il y a vingt ans. Cette troisième classe pourrait s'abaisser, peu à peu, par l'effet des invalidités et des maladies, jusqu'à 170 000 hommes. Elle en perdrait environ 50 000 par

l'effet de l'exonération spéciale que la loi projetée propose d'accorder aux soldats ayant au moins quatre frères ou sœurs vivans, et ne serait plus ainsi, vers la fin de la troisième année militaire, que de 120 000 hommes environ ; mais ajoutée aux deux autres (460 000 hommes) elle donnerait encore la somme respectable de 580 000 hommes.

La proportion numérique des 4/3 qui, pour des raisons précédemment déduites, doit exister entre l'armée allemande et nous ne serait pas encore atteinte, mais elle aurait été moins éloignée de l'être pendant la période d'hiver, la plus intéressante au point de vue de la mobilisation, et la présence de nos compagnies de 2/3 de soldats instruits pour 1/3 seulement de recrues nous aurait assurés par surcroît d'une supériorité de qualité. Ainsi, tout le long de l'année, nous pourrions faire face, sans sourciller, aux moulinets de sabre allemand. Enfin, cette attitude laisserait à la Russie le temps de se pourvoir, de répondre, en ce qui la concerne, aux armemens de 1913, et tous nos devoirs, soit envers nos alliés, soit envers nous-mêmes, auraient été exactement remplis.

***

Dira-t-on qu'une comparaison d'ensemble portant exclusivement sur les effectifs, ne peut donner sur la valeur relative des deux armées qu'un aperçu superficiel et qu'elle laisse subsister un doute sur la question de savoir si la réforme de la loi de recrutement est en effet urgente, ou si notre infériorité sur le terrain du nombre ne peut pas être compensée par quelque autre moyen ? Il faudra insister alors sur le rapport étroit qui existe chez nous entre un état numérique insuffisant et les conditions de l'instruction militaire ; il faudra passer du dénombrement des troupes à la considération de leur qualité et de leur valeur.

C'est ici l'un des points où le parallèle entre les deux armées est le plus suggestif, et où notre manière prime-sautière contraste le plus vivement avec la patiente continuité de la méthode allemande. Le service de deux ans n'est pas nouveau en Prusse ; il a été institué une première fois en 1807, dans l'idée même de Vauban, d'avoir « le plus grand nombre de soldats possible, au meilleur marché possible ; » mais il ne les a pas formés aussi bons qu'on aurait voulu, et l'on a préféré revenir, en 1852, à l'ancien service de trois ans.

Les indications négatives que cette première expérience a données sont encore présentes à l'esprit des anciens militaires quand, en 1890, la question du service de deux ans s'agite pour la seconde fois. Le gouvernement ne passera donc à un nouvel essai qu'après s'être entouré de minutieuses mesures préparatoires, relatives à la division du territoire au point de vue du recrutement, aux promotions supplémentaires d'officiers dans les écoles, aux rengagemens des sous-officiers. Il songe même à modifier le mécanisme de l'incorporation et à partager chaque classe en deux fractions qu'on appellerait l'une après l'autre à six mois d'intervalle. On assurerait ainsi, à toute heure, la prépondérance numérique des anciens soldats sur les recrues, et l'encadrement y gagnerait, mais l'instruction militaire pourrait en souffrir. Pour qu'elle se fasse, au contraire, avec l'unité et la facilité désirables, on en vient finalement à cette conclusion, développée par le ministre devant le Reichstag en 1893 : qu'il faut « avant tout augmenter les effectifs à l'*intérieur des unités.* » La brusque élévation des contingens, passée d'un coup de 175 000 hommes à 229 000, rendra cet accroissement facile, et ce ne sera qu'après avoir prélevé à cette fin sur chacun d'eux 34 000 hommes, qu'on pourra employer le reste de l'excédent (20 000 hommes) à élargir un peu le cadre.

Depuis, l'administration militaire allemande s'est conformée sans cesse au même principe : elle renforce, plutôt qu'elle n'étend; elle n'augmente jamais le volume au détriment de la qualité. C'est ainsi que les 173 demi-bataillons formés en 1893 n'étaient encore que des doublures par rapport aux unités anciennes : leur rôle devait être de soulager les trois bataillons auxquels ils seraient accolés, en assurant certaines parties spéciales du service et en fournissant la majeure partie des hommes détachés. Cet essai, jugé malheureux, prit fin dès 1896. Par la consolidation des 173 demi-bataillons en 86 bataillons, par la création de 19 états-majors de brigade, de 42 états-majors de régiment (1er avril 1897), on eut alors sous la main les élémens de formations militaires plus importantes. Celles-ci prirent naissance (25 mars 1899), par le dédoublement des corps d'armée à trois divisions (XIe, XIIe, IIe bavarois), et ce furent les trois nouveaux corps numérotés : XVIIIe, XIXe (2e saxon) et IIIe bavarois. Mais toujours le nombre des petites unités surpassait celui des grandes ; et tandis que 578 bataillons

seulement trouvaient leur place dans le cadre organique des 48 divisions, on en possédait déjà 624.

L'esprit de ce système ne peut se comparer qu'à l'économie d'un propriétaire rural, procédant par culture intensive et tirant chaque année de son fonds le produit maximum. En plaçant çà et là les revenans-bons de son industrie, il se trouve disposer à la fin de nouvelles tenures, qu'il exploite à leur tour de la même manière. Or, toute cette prospérité repose sur le riche capital humain que l'Allemagne s'est donné en 1893 et sur ses plus-values ultérieures de recrutement : l'origine en est dans l'adoption du service de deux ans. Et la même cause première, appliquée à un pays sans natalité, va dès 1905 produire chez nous des effets tout opposés.

Jusque-là, la loi de 1889 nous avait permis de remplir d'hommes, à peu près, le cadre de nos vingt corps d'armée. Si mollement appliquée qu'elle fût, elle pouvait encore rendre 490 000 soldats, car, si sur chaque classe comptée théoriquement à 210 000 hommes, 70 000 environ ne faisaient qu'un an de service, si les deux classes les plus âgées s'abaissaient de ce fait à 140 000, le total ne s'élevait pas moins au chiffre indiqué. Il menaçait au contraire de s'abaisser brusquement aux environs de 420 000 par l'adoption du service de deux ans. Dès lors, — objectait l'état-major de l'armée, — comment conserver encore le plan organique ancien et ne pas examiner une nouvelle loi des cadres, parallèlement avec la réforme proposée du régime du recrutement?

La Chambre, pressée d'en finir avec cette dernière affaire, passa outre, et se satisfaisant des raisons spécieuses portées par M. Berteaux à la tribune, disjoignit l'une de l'autre ces deux questions inséparables. Dès lors, la première conséquence du nouveau système devait être la baisse des effectifs *à l'intérieur des unités*, et la seconde, l'impossibilité ultérieure d'étendre le cadre, sous peine d'accentuer davantage ce fléchissement.

Ces remarques, aussitôt faites par les observateurs attentifs qui nous guettent de l'autre côté des Vosges, réagirent sur leur politique. Dès les premiers jours du mois d'avril, au moment même où l'Europe apprenait le débarquement de Guillaume II à Tanger, un *exposé des motifs*, accompagnant le dépôt de la nouvelle loi quinquennale, invitait le Reichstag à consacrer définitivement en Allemagne l'institution provisoire du service de

deux ans. Le ministre omettait de dire qu'une incertitude sur notre attitude finale et la crainte de nous voir rejeter la loi chez nous à l'étude avaient seules suspendu jusque-là sa proposition. Il reproduisait simplement, en faveur du court service, les raisons, devenues tout à coup probantes, qui n'avaient pas été jugées valables lors du précédent quinquennat. Des crédits spéciaux, dits « de compensation, » lui paraissaient cependant nécessaires ; et il développait pour finir un long plan de créations nouvelles, intéressant surtout l'artillerie et la cavalerie.

80 batteries, 10 escadrons, furent en effet constitués les années suivantes ; 28 autres escadrons, après 1905. Ainsi, de quinquennat en quinquennat, le complément se poursuivait arme par arme, dans l'ordre d'urgence. La formation des XXe et XXIe corps était dès lors prévue, et sans doute elle se serait effectuée plus tôt si la guerre avait éclaté dans l'intervalle ou si, la paix continuant de régner, l'évolution militaire allemande avait été moins prudente et moins progressive. Tous leurs matériaux étant à pied d'œuvre, on les a vus prendre naissance l'an dernier, le XXe à Allenstein, le XXIe à Sarrebruck, par la simple création de leurs états-majors. Mais, déjà, un nouveau travail préparatoire recommençait, — 17 bataillons, 6 escadrons, 11 batteries ; — il s'active en 1913, — 18 bataillons, 34 escadrons, un grand nombre de formations accessoires, — sans que la méthode ait changé un instant et sans que des renforcemens numériques intérieurs aient cessé de précéder la multiplication des unités. C'est ainsi que, sur les 669 bataillons du plan organique actuel, 280 seront au nouvel effectif *fort* (721 hommes de troupe). L'ancien effectif *fort* (641 hommes) sera désormais celui des bataillons faibles, si bien qu'au total, l'infanterie, en dix ans, se sera accrue de 82000 hommes, en se grossissant seulement de 44 bataillons.

Loin qu'elle pût se donner un semblable développement, la France n'a fait que sentir à chaque instant la gêne inévitable liée à l'insuffisance de ses ressources de recrutement. La loi des cadres de l'infanterie, remise cinq ans sur le métier (1907-1912), rendue finalement sous l'impression de l'avant-dernière loi allemande, a dû s'accommoder de la maigre compagnie d'infanterie à 115 hommes, sous peine de réduire le *grand cadre* (les corps d'armée), ou, conséquence plus grave, de modifier le *petit cadre* (bataillon, compagnie), et de tomber alors dans le hasar-

deux système d'une mobilisation faite par *dédoublement d'unités* : elle n'a pu constituer les groupes cyclistes destinés aux divisions de cavalerie qu'en réduisant le nombre des compagnies de plusieurs bataillons de chasseurs; enfin, elle a renoncé, par force, à réunir en une compagnie autonome nos sections de mitrailleuses, qui prélèvent leurs effectifs sur des compagnies déjà trop faibles. Plus récemment, la loi des cadres de la cavalerie n'a pu faire autre chose que réduire à rien les cinquièmes escadrons pour en distribuer l'effectif entre les quatre autres, et, par un système exactement inverse de celui des Allemands, qu'*endivisionner* toute l'arme à cheval, c'est-à-dire créer de grands groupemens au moment même où des unités élémentaires disparaissaient.

Telles sont les difficultés auxquelles on se heurte, quand on raisonne sur le cadre sans pouvoir parler des effectifs. Au moins l'expérience que nous en avons faite n'a-t-elle pas été perdue : elle inspire visiblement l'intéressant contre-projet soumis par MM. Joseph Reinach et Adrien de Montebello aux délibérations de la Commission de l'armée.

L'idée-mère de cette proposition consiste à rétablir dans leur rapport de subordination rationnelle la question des effectifs et la question du recrutement; à partir de la première, que l'on résout au préalable en dotant chaque unité existante du taux d'hommes qui lui est nécessaire; la somme des besoins partiels donne le total de soldats qui doivent être demandés à la population; la loi de recrutement s'en déduit. Si, par exemple, on estime que l'état numérique de nos 2 112 compagnies d'infanterie exige un relèvement de 40 hommes par unité, afin que chacune d'elles ait 200 fusils, dans les régimens voisins de la frontière, 150 dans les régimens de l'intérieur; si nos 786 batteries reçoivent chacune 30 soldats, nos 350 escadrons chacun 20, afin de s'élever respectivement à 120, à 150 hommes, et de pouvoir manœuvrer chaque jour à rangs serrés, on trouvera que, pour les trois armes principales, il manque à nos effectifs 115 000 hommes. On retombe ainsi sur la nécessité d'avoir sous les drapeaux une troisième classe, c'est-à-dire sur l'objet même du projet ministériel; mais on y vient par voie logique et en rendant explicite ce que le texte officiel avait sous-entendu, à savoir la nécessité pressante de relever l'état numérique intérieur des petites unités.

Aucune considération ne peut être plus impérieuse, si nous voulons une armée prête à faire la guerre et propre à soutenir dans le monde le grand héritage de notre passé. Il est évident en effet que plus l'état des troupes sur le pied de paix est voisin du pied de guerre, et mieux l'enseignement militaire se donne, mieux les fonctions sont remplies, plus la vie intérieure des unités s'anime et se diversifie. Tous ces intérêts déclinent au contraire, — et très vite, *en progression géométrique*, — quand la dotation numérique s'appauvrit.

L'existence militaire ne se soutient plus alors que par une dépense plus grande d'énergie de la part du commandement, par le rayonnement incessant de la volonté et de la foi, comme il arrive dans un corps qui s'anémie, mais dont le système nerveux garde encore sa vitalité.

Convenons-en donc : c'est sur l'officier, aujourd'hui, que tout repose, et de proche en proche, de l'homme de troupe au sous-officier, du sous-officier au lieutenant, c'est bien sur lui que la loi de 1905 rejette tout ce dont elle a déchargé le soldat. Un devoir pédagogique constant, une action de présence continue, un effort incessant d'exemple, des contacts plus étroits dans l'obéissance comme dans l'autorité, telle est sa part, et c'est la meilleure, et elle ne lui sera pas enlevée; mais, seules, les âmes d'élite peuvent s'en satisfaire au point d'oublier le reste, et de s'affranchir des difficultés liées à la vie chère, à la lenteur de l'avancement, au recul des militaires dans l'ordre des préséances, enfin aux conditions mêmes du travail journalier. Des garnisons trop nombreuses, trop peu concentrées, où l'on n'a que trop rarement le contact vivifiant des autres armes, une troupe si légère d'effectif qu'on ne la sent pas peser dans la main, un commandement d'autant plus lourd, une fiction perpétuelle au point de vue de la guerre, la fastidieuse « convention de manœuvre, » des exercices par $a + b$ où l'officier donne moins d'ordres que de commentaires, où il ne décide plus, mais où il pérore, voilà le programme d'hier, d'aujourd'hui et de demain. Cependant, l'entrée de la carrière militaire reste hérissée d'examens et d'épreuves. Les ayant subis, il faut passer une année dans le rang, deux autres à Saint-Cyr ou à l'École Polytechnique, tandis que l'heureux fruit sec de ces deux concours suit tranquillement le sort de sa classe; candidat au grade d'officier de réserve, il entre après douze mois de service dans un peloton

spécial, devient sous-lieutenant après dix-huit, et, fier d'une épaulette acquise à bon marché, peut mettre à six pas de distance l'aspirant de Saint-Cyr qui ne le salue pas.

Doit-on s'étonner, après cela, que les vocations militaires tendent à devenir moins nombreuses que par le passé? Le chiffre décroissant des candidats aux écoles, les promotions faibles, les démissions nombreuses ont obligé de recourir pour 1/5, et non plus comme autrefois pour 1/10 à des promotions d'adjudans. Malgré tout, les déficits suivans existaient à la date du 1er avril 1912 : officiers d'infanterie, 735; de cavalerie, 153, d'artillerie, 55. Ce dernier chiffre paraît, à première vue, peu significatif; mais il faut se souvenir que lors de la réorganisation de 1909, on avait supprimé un lieutenant par batterie, et qu'ainsi cette arme spéciale, si importante de tous temps dans notre système, si précieuse pour nous à l'heure présente, par le prestige dont elle jouit aux yeux de l'étranger, éprouve tout à coup une diminution de 800 lieutenans, singulièrement contraire au bien des services qu'elle est chargée d'assurer.

Est-ce à dire que ces déficits soient graves? L'Allemagne en a de plus considérables et de plus profonds, qui tiennent à son état social et qui vont s'accroître encore en raison du développement subit qu'elle donne à son cadre. Elle n'en garde pas moins sur nous l'avantage de pouvoir promettre des joies professionnelles plus grandes à ses officiers. Pour s'en convaincre par un exemple, que l'on compare entre eux l'escadron français d'aujourd'hui et l'escadron allemand de demain.

Porté à 150 hommes dans tous les régimens allemands (au lieu de 138), celui-ci est formé pour les 2/3 de cavaliers de deux et trois ans de service, et pour le reste d'autant d'engagés volontaires que de recrues. C'est dire que la portion vraie du contingent et mise pour la première fois à cheval pendant l'hiver n'est que le 1/6 du tout, et qu'avec seulement quelques files creuses, l'escadron peut encore manœuvrer en bataille durant cette période de l'année.

L'escadron français est à 136 cavaliers, desquels il faut déduire, si l'on veut descendre jusqu'au détail, les absens par détachement, par indisponibilité ou par congé. On trouve ainsi, sur une situation journalière datée du 28 mars 1913 et signée par un capitaine d'un de nos régimens de dragons : 9 sous-officiers, 9 brigadiers, 94 cavaliers : total 112 hommes *présens*.

27 cavaliers sont dans leur deuxième année de service; il faut en déduire un tailleur, un sellier, un bottier, un cycliste, deux ordonnances. C'est avec le reste qu'on a dû, depuis le 1er octobre, poursuivre l'instruction spéciale des télégraphistes et des mitrailleurs, encadrer 80 recrues, assurer le service de garde et de place, le dressage, le travail et la condition de 190 chevaux dont 40 ne sont âgés que de 5 ou 6 ans et réclament encore des soins particuliers. C'est dire que les anciens n'ont pu participer aux exercices et que l'escadron s'est trouvé partagé en deux groupes : des cavaliers d'un an qui ne montent plus à cheval, et des jeunes soldats, qui n'y montent pas encore.

Au moins, l'instruction de ceux-ci a-t-elle été vivement menée. Après deux mois et demi, ils passent les obstacles avec ou sans étriers; après quatre mois, ils chargent avec toutes les armes; le 1er mars, devenus mobilisables, on les aligne sur leurs anciens. Le premier rang a 12 hommes au lieu de 16, le second rang est incomplet; ainsi, l'unité de guerre n'est pas constituée; cet escadron, troué comme une écumoire, ne présente pas, en bataille, cette rigidité de barre avec laquelle on charge; mais, même dans cette forme incomplète, il sera difficile de le rassembler. Car voici maintenant les exigences du service intérieur et de la vie régimentaire : on demande au capitaine-commandant des hommes de corvée, des fourgonniers, des plantons, des employés, des ouvriers, des secrétaires, des ordonnances, des cuisiniers. Le lieutenant voit « ses hommes » manquer au dressage, aux théories, aux classes, et disparaître si définitivement de son peloton que, pour la plupart d'entre eux, les deux années de service s'abaissent à n'être plus que six mois d'instruction.

Sa consolation tardive sera de les ravoir à l'époque des grandes manœuvres; son orgueil modeste, de se mettre à leur tête, et si cette petite troupe toujours incomplète, une vingtaine de lances seulement, fait quand même son affaire, si elle patrouille, éclaire, rapporte et charge bien, si elle peut, derrière un chef aimé, faire sa brèche dans une troupe ennemie, tout le mérite n'en revient-il pas à celui qui a dirigé une instruction si laborieuse? La patrie n'a-t-elle pas envers ce soldat une dette de reconnaissance? Et pourrait-elle s'en acquitter autrement qu'en lui rendant « ses hommes, » en lui payant, en monnaie de troupe, tout le prix de son dévouement?

* * *

Les dépenses militaires ont marché de pair en Allemagne avec le relèvement numérique, non pas seulement parce que des troupes plus nombreuses exigeaient des frais d'entretien plus considérables, mais surtout parce que des efforts budgétaires particuliers étaient jugés nécessaires en raison même de la réduction du service.

C'est ainsi que les « mesures de compensation » demandées par le général Von Einem au Reichstag en 1905 comportaient une augmentation de l'effectif sous-officiers, du nombre des chevaux dans les batteries montées, des allocations plus copieuses de cartouches, la création de stands et de camps d'instruction. Sur ce dernier point, le programme suivi datait de 1893 ; il s'agissait d'y consacrer encore une fois la même somme, — 120 millions à peu près, — affectée déjà à ce chapitre au cours de la période décennale précédente. La question du réarmement, au contraire, était toute nouvelle, en raison du retard créé par l'adoption malencontreuse, en 1896, du canon de 77 millimètres à tir accéléré. La distribution de la bouche à feu *neuer Art* (nouveau modèle) commença en 1906 et l'artillerie allemande, largement distancée par la nôtre, entra dans une période d'étude et de transformation qui s'achève à peine aujourd'hui. A l'obusier de 105 millimètres modèle 1898, dont il existe dans chaque corps d'armée un groupe, à l'obusier de 15 centimètres, servi par un bataillon spécial, on a vu s'ajouter depuis d'autres dotations matérielles, destinées cette fois aux trains d'armées : l'obusier de 15 centimètres encore, le mortier de 21 centimètres modèle 1908 ; on y verra demain le canon de 10 centimètres à tir rapide modèle 1904, le canon de 13 centimètres à grande portée. Selon les calculs de notre *Revue militaire des armées étrangères*, plus de 160 millions de francs ont été affectés depuis 1900 à ces bouches à feu.

L'armement une fois mis en service, les lots de munitions constitués à 385 coups par pièce dans le corps d'armée, on s'occupa plus spécialement de développer les formations auxiliaires et de compléter l'outillage technique. C'est ainsi qu'il a été dépensé depuis 1907 : pour l'aviation et les troupes de communication, 34 millions ; pour la télégraphie, 12 millions ; pour le matériel du génie, 12 millions, etc. Bien que dans le cadre du

corps d'armée allemand, l'avance prise est marquée par ce double fait, qu'il existe un détachement de 250 télégraphistes, contre 50 dans le corps français, et un approvisionnement de projecteurs de campagne, qui nous font jusqu'à présent défaut.

Ces supériorités organiques apparaîtraient plus manifestement encore dans la comparaison des outillages d'armées. C'est que pendant toute la période antérieure, de 1893 à 1904, la France n'avait suivi que de loin et comme à regret l'essor ascendant donné par sa voisine à la courbe budgétaire. Nos crédits militaires, inférieurs de 150 millions en moyenne aux crédits allemands, ne dépassaient pas de beaucoup 600 millions ; il existait ainsi en 1905 un retard considérable à notre désavantage qui, joint aux conséquences financières immédiates du passage au service de deux ans, nous obligea, les années suivantes, à relever progressivement nos budgets jusqu'au delà de 850 millions. Mais, pareil à ces Zeppelin dont la tactique est de se rendre invulnérables en faisant dans l'espace un bond vertical, le budget allemand monta plus vite encore ; il dépasse aujourd'hui un milliard.

On ne s'étonnera donc pas que, le 19 décembre dernier, notre précédent ministre de la Guerre ait pu dresser toute une liste de dépenses dites « d'extrême urgence » et s'élevant au total de 635 millions. Ce programme spécial est venu depuis à l'examen de la Chambre, en même temps que le projet de loi sur le recrutement. Délesté de 135 millions reportés aux dépenses ordinaires et destinés à s'échelonner sur les prochains exercices, puis de 60 millions représentant le prix d'un matériel d'obusiers à l'achat duquel de récentes expériences ont montré l'opportunité de surseoir, le devis s'abaisse à 420 millions ainsi décomposés : service de l'artillerie, 214 000 000 ; du génie, 160 000 000 ; de l'intendance, 21 000 000 ; des chemins de fer, 17 000 000 ; des poudres et salpêtres, 5 300 000 ; de santé, 2 600 000 ; service géographique, 100 000.

La destination de ces sommes est, naturellement, tenue secrète ; mais les éclaircissemens sommaires donnés à la Commission du budget et livrés ensuite à la publicité suffisent à faire voir que le « programme spécial » est bien le succédané des *mesures de compensation* prises par le ministère allemand dès 1905.

Et d'abord, 130 millions demandés en première ligne, repré-

sentent pour nous, dans le domaine des achats encore à faire, l'équivalent de ces étendues de landes, de prairies et de bruyères dont l'armée allemande dispose depuis dix ans pour ses évolutions. Autant qu'à elle, ou plus encore qu'à elle, en raison du poids nouveau dont l'instruction de nos régimens de réserve venait peser dans notre balance, les mêmes camps nous étaient nécessaires, et il existait bien chez nous, depuis 1897, un plan selon lequel un *camp de division* devait être attribué à chacun de nos corps d'armée ; mais jusqu'en 1908, il n'avait pu être alloué encore pour ce chapitre qu'un crédit total de 30 millions. Ces résultats décourageans firent qu'on n'osa plus parler que de *camps de brigade*. Dix nouveaux millions, en quatre ans, furent attribués à cette rubrique modeste, et voici maintenant notre situation : nous possédons huit camps inachevés, trois *de division*, cinq *de brigade* : les Allemands en ont vingt-cinq, sur lesquels seize de 3 500 hectares, qu'on portera bientôt à 5 600 hectares, sont propres au rassemblement de divisions. En outre, un fonds spécial de 105 millions, provenant de la vente de terrains militaires aux environs de Berlin, sera affecté à la création de cinq nouveaux camps, si bien qu'avant peu, l'Allemagne ne sera plus éloignée d'avoir réalisé le *camp de division* par corps d'armée.

Un projet dressé par notre état-major vise aujourd'hui chez nous l'achèvement en six ans de dix camps de division : la Courtine, qui existe déjà, Coetquidan, Sissonne, Valdahon, qu'on transformera, et six autres à créer de toutes pièces. Les camps de Châlons et de Mailly, agrandis, pourront servir à des évolutions de corps d'armée ; ceux du Larzac et de Sauge seront utilisés dans leur état actuel. Les acquisitions nouvelles étant faites cette année même, les premiers aménagemens, l'an prochain, les camps nouveaux pourraient être occupés en partie dès 1915.

Les 214 millions demandés pour l'armement proprement dit paraissent destinés soit à la constitution d'équipages légers d'artillerie, — s'il est vrai qu'en ce point nos besoins stratégiques soient les mêmes que ceux de l'Allemagne, — soit à la réduction d'un matériel de siège qui a vieilli. Le génie complétera son outillage de campagne, renforcera ses places fortes et nous donnera les huits grands dirigeables qui manquent à notre flotte aérienne. La manière dont l'intendance utilisera son crédit nouveau de 21 millions se devine si l'on remarque que depuis 1907

l'intendance allemande a dépensé 19 millions pour « équipages et cuisines roulantes, » faisant la première son profit de l'exemple donné par l'armée russe aux militaires européens, et coupant court de bonne heure aux longues expériences sur ces cuisines faites chez nous depuis 1904.

Si maintenant quelqu'un s'étonne que le total de tous les crédits demandés ne s'élève qu'à un demi-milliard, alors que notre retard budgétaire mesuré depuis 1905 est d'un milliard tout entier, il faudra revenir une fois de plus à la question des effectifs et dire que, tant que la loi de recrutement n'a pas été modifiée, il serait peut-être illusoire d'étendre outre mesure nos sacrifices financiers. Le pouvoir de notre argent trouve assez tôt sa limite, par la raison que les dépenses organiques nous restent interdites, et celles-ci ne deviendront possibles pour nous que quand la libre disposition de trois classes aura renouvelé nos disponibilités de personnel.

Le moyen d'étendre nos formations auxiliaires et nos détachemens spécialisés, quand, pour les trois armes fondamentales elles-mêmes, les combattans font défaut? quand la formation de 160 batteries nouvelles en 1909 n'a pu se faire qu'au prix d'une diminution *intérieure* d'effectif (90 hommes au lieu de 103) et d'un emprunt de 8 400 hommes à l'infanterie? Ce prêt à fond perdu était le dernier qu'elle pût consentir: aussi, pour créer les batteries d'obusiers projetées, proposait-on, hier encore, de revenir aux batteries de campagne à six pièces, non que ce type fût le meilleur, mais il aurait permis une économie de personnel. C'était avouer que nous n'avons plus le choix de nos formes constitutionnelles, que notre loi de recrutement nous les impose et qu'elle coupe court chez nous à toute évolution rationnelle, c'est-à-dire à tout progrès.

***

Et cependant le développement pris par les formations spéciales n'a pas d'influence directe sur les armes combattantes. Le perfectionnement de l'outillage ne prévaut pas sur la qualité de l'armement. Les effectifs du temps de paix disparaissent dans ceux des unités mobilisées. Il semble enfin que, sur le terrain strictement militaire, notre armée, une fois complétée par l'incorporation des réservistes, doive redevenir égale à l'armée allemande; mais un instant de réflexion montre qu'il ne peut en

être tout à fait ainsi et que seules nos qualités de race viendront alors rétablir l'équilibre à notre profit.

Nos compagnies de guerre à 250 fusils mélangent entre eux des hommes de 21 à 26 ans, appartenant à six classes différentes, deux de l'armée active et quatre de la réserve. Derrière notre première ligne de bataille, des réservistes plus âgés entrent dans des *formations de réserve* qui figurent aussi dans le bilan des forces et dans le calcul des opérations. Ainsi, la charge militaire repose à la fois sur des hommes jeunes, célibataires, et sur des hommes mûrs, dont la plupart sont mariés. On sait que le décret sur la levée en masse avait établi entre ces deux âges des différences d'obligations : « Les jeunes gens iront au combat. Les hommes mariés forgeront des armes et transporteront des vivres... » La distinction faite était d'autant plus juste alors que les *volontaires* pères de famille n'avaient jamais porté les armes sous la Monarchie et qu'ils figuraient dans les rangs républicains pour la première fois. Elle paraît moins nécessaire entre soldats et réservistes, tous passés par le même apprentissage militaire; mais il n'en est que plus frappant de voir aujourd'hui l'armée allemande renouveler dans toute sa rigueur et faire délibérément sien notre principe de 1793.

Par là, s'achève l'évolution commencée chez elle en 1813, marquée dans ses premières étapes par les réformes organiques de 1860, de 1867, de 1871, et systématiquement activée au cours des vingt dernières années. Dès 1893, un des arguments principaux, à l'appui de la loi du 15 juillet, fut que, grâce à l'élévation numérique des contingens, on disposerait à l'avenir de classes de réserve plus fortes ; que l'armée active, en se mobilisant, en mettrait à contribution un plus petit nombre, trois par exemple au lieu de quatre; et qu'ainsi « elle se rajeunirait. » Ce rajeunissement s'est fait si vite que deux classes de réservistes allemands suffisaient hier, là où notre infanterie en utilisait quatre, et que l'objet avoué des renforcemens de 1913 est d'élever assez haut l'état numérique de l'infanterie pour qu'une seule classe suffise à sa mobilisation. Un simple appel de réservistes pourrait alors la porter au pied de guerre, et, par le jeu facile des ordres de convocation, le gouvernement serait maître de la mobilisation en pleine paix chaque fois que sa politique l'exigerait.

La cavalerie allemande, à l'inverse de la nôtre, n'emprunte aucun élément à la réserve. La mobilisation de l'artillerie, jusqu'à ces derniers temps. n'était pas plus rapide d'un côté des Vosges que de l'autre, parce qu'elle se subordonnait à l'opération relativement lente de la réquisition des chevaux; mais le programme soumis au Reichstag comporte l'acquisition de 28 000 animaux, grâce auxquels l'artillerie se trouvera en partie affranchie des sujétions qu'elle subit aujourd'hui. Il est intéressant d'observer à ce sujet que l'exportation des chevaux français en Allemagne a passé de 4 474 en 1909, à 6 244 en 1910, à 6 873 en 1911, à 7 213 en 1912, qu'elle marquait en janvier 1913 une augmentation de 22 pour 100 sur le mois correspondant de 1912, et que, bien servi par notre indifférence et notre incurie, le programme des achats de 1913 pourra être promptement réalisé.

Rien n'empêchera plus alors l'Allemagne d'exploiter, au point de vue de la mobilisation, cette même richesse en hommes, qui fait sa force numérique en temps de paix. Ces deux avantages, complémentaires l'un de l'autre, trouvent chez nous leur contre-partie dans la prédominance de l'élément *réserve* sur l'élément *actif* et dans la lenteur un peu plus grande de notre passage au pied de guerre. Les Allemands font état de cette différence, qu'ils associent dans leur esprit au retard supposé d'élémens auxiliaires, attendus chez nous d'outre-mer, et ils croient pouvoir en conclure qu'ils auront en face de nous l'initiative des opérations.

La zone prévue de leur concentration est la Lorraine allemande, du Mont Donon à Pont-à-Mousson. Cette région, largement innervée par le réseau ferré, abonde en quais de débarquement; mais différens indices, et notamment le grand nombre de lignes nouvelles ou de tronçons de raccordement, tracés depuis peu dans le Luxembourg belge, ont fait croire qu'une partie de leur offensive déborderait de ce côté jusqu'à la Meuse, peut-être même au delà. S'il en était ainsi, le dispositif allemand du début présenterait dans l'ensemble un caractère linéaire, et tout en ressemblant, avec une amplification colossale, à l'ordre tactique de Frédéric II, s'inspirerait aussi de l'idée frédéricienne de l'enveloppement.

Il n'y a là qu'une modalité possible parmi beaucoup d'autres, telles que la rupture centrale ou l'enveloppement double par les

deux ailes à la fois. Mais il suffit qu'elle ait paru hier encore la plus probable aux écrivains militaires des deux nations, pour qu'on puisse la prendre aujourd'hui comme thème et qu'on s'en aide pour raisonner sur les combinaisons allemandes de demain.

La priorité dans le temps qu'ils pensent avoir acquise ne fait qu'accroître à leurs yeux leur liberté d'action. Tous les modes d'offensive se représentent alors à leur esprit, — enveloppement simple ou double, rupture sur le front, attaque dans le flanc ; — le meilleur pour eux sera celui qui leur permettra d'arriver le plus tôt à un résultat décisif dans l'esprit même de leur avance et de leur vitesse, c'est-à-dire de nous atteindre en flagrant délit de concentration et de nous infliger leur choc, avant que nous ayons pu sortir de notre défensive initiale.

Plus nos zones de concentration seront voisines de la frontière, et plus grand sera pour nous le risque de tomber dans un plan pareil. Si nous prétendions, par exemple, nous concentrer *en avant* des places d'Épinal, Toul, Verdun, généralement considérées au contraire comme devant couvrir nos rassemblemens, nous aurions pris fâcheusement une avance d'espace qui aggraverait notre retard de temps. Si nous reportons nos zones de débarquement *en arrière* de ces places et à une profondeur telle que l'espace interposé puisse retarder l'adversaire et nous rêvaloir notre propre retard, nous abandonnons la défense de cette marge de territoire aux garnisons de nos places et à nos troupes de couverture. Dans l'un et l'autre cas, une offensive directe, immédiate, intensive, partie de la Lorraine allemande, paraît la plus conforme de toutes à l'intérêt des Allemands. Elle peut leur permettre, dans la première hypothèse, de déchirer notre dispositif avant même qu'il ne soit formé ; dans la seconde, de faire brèche à la ligne fortifiée française, ou bien d'en élargir les créneaux trop étroits, de la franchir au plus court et d'atteindre derrière nos rassemblemens encore incomplets.

C'est ainsi qu'en 1913, l'idée napoléonienne de la *rupture* paraît se substituer dans l'esprit de l'état-major allemand à l'idée frédéricienne de l'*enveloppement*. Cette variation théorique accompagne la transformation de leur armée en un instrument de choc, en cet outil professionnel que Von der Goltz, dans son livre célèbre sur *la Nation armée*, supposait mis « aux mains d'un nouvel Alexandre » et dont il menaçait l'Europe, sans savoir alors que son paradoxe serait si tôt réalisé.

Il l'est sous nos yeux, non pas, comme l'écrivait le maréchal, par une poignée de 50 000 soldats, mais par les 500 000 hommes que l'Allemagne peut jeter sur nos frontières en un espace de temps deux fois moindre qu'il y a vingt ans. Elle s'est activée dans l'intervalle, parce qu'elle a senti que nous nous ralentissions. Elle a fait retour à la conception des armées de métier, parce que nous paraissions évoluer vers celle des milices. Elle a patiemment préparé sa loi de 1913, parce qu'elle n'apercevait pas de réponse stratégique plus péremptoire à notre loi de 1905.

Telle est cependant pour certains esprits français la foi dans le système militaire actuel, que, même devant cette réplique, il leur paraît encore défendable. Ils proposent de réduire nos unités de l'intérieur au rôle de troupes-cadres, ou de dépôts destinés à la formation des recrues, tandis que le gros de l'armée active occuperait la région frontière et formerait face à l'Allemagne une couche militaire d'une particulière densité. Les troupes-cadres se mobiliseraient par l'absorption d'un nombre considérable de réservistes. Quoique n'étant plus en somme que des formations de réserve, elles constitueraient les armées proprement dites et viendraient en leur temps appuyer la résistance faite dès la première heure par les troupes-frontière sur le territoire envahi.

Ces idées tendancieuses sont incompatibles avec les conditions de notre défense, c'est-à-dire avec l'existence même de notre pays.

Et d'abord, une barrière de troupes actives dressée le long de la frontière serait aux yeux de l'adversaire un appareil peu menaçant, et qui n'aurait compromis que nous. Une armée de première ligne, mise tout entière en couverture, n'est qu'une armée prématurément déployée et tombée d'avance dans le plan de l'ennemi. Des armées de deuxième ligne, composées tout entières de réservistes, sont impropres à supporter le choc de masses professionnelles, pareilles à celles que l'Allemagne va se donner. Ainsi, la répartition des rôles serait chez nous l'inverse de ce que le bon sens réclame : nous ferions de la défensive avec nos jeunes soldats, de l'offensive avec nos vétérans. Entre des forces de couverture qui n'auraient pas l'initiative des opérations, par la raison qu'elles ne doivent pas la prendre, et des armées de campagne impropres à la ressaisir, parce qu'elles se rassembleraient trop tard, nous nous serions mis

dans le cas de perdre l'une après l'autre deux batailles, la première avec notre armée active et la seconde avec nos réserves.

La vérité est que le seul moyen possible de déjouer les calculs fondés par les Allemands sur la facilité plus grande de leur mobilisation est de leur opposer notre *offensive*, menée à notre heure et postérieurement à leur déploiement principal. Il nous faut pour cela une armée active de même espèce que la leur, et telle que, même après leurs nouveaux accroissemens, le rapport général de nos forces aux leurs reste le même qu'auparavant. Trois classes présentes à la fois peuvent seules nous les donner ; on retrouve donc ici, pour des motifs stratégiques, la même nécessité de modifier le régime du recrutement, rendue déjà manifeste pour des raisons d'instruction et d'organisation.

***

A ces argumens purement militaires, une objection de bon sens a été faite : c'est que trois ans de service au lieu de deux, la reprise en 1913 d'un fardeau déposé depuis 1905, sont des actes graves, et dont les effets peuvent n'être pas tous heureux. Que la volonté publique s'y décide trop tôt, sans avoir mesuré au juste tout ce qu'ils comportent de sacrifice, et demain la lassitude, la rétivité ensuite, finalement l'antimilitarisme, pourront défaire, dans l'ordre des forces morales, ce que le relèvement des effectifs aura fait dans l'ordre des forces matérielles.

Il y a là, en effet, un danger. Mais le remède au mal n'est pas loin. On le trouve dans le développement même que l'armée va recevoir, grâce à l'afflux de forces nouvelles et dans l'activité proprement militaire que va prendre la vie à l'intérieur des unités. Un état numérique plus fort permettra des manœuvres plus animées, un commandement plus efficace, une obéissance plus consciente. Une plus longue durée de service assurera une distribution meilleure des grades, en en augmentant le prix aux yeux des soldats et en provoquant ainsi l'émulation parmi eux. Dans ces conditions, aucune valeur d'homme ne sera perdue pour l'armée ; chacune, selon son poids spécifique, montera à sa place propre dans la hiérarchie. Déjà, sous le régime de la loi de 1905, la force ascensionnelle donnée aux jeunes gens d'une certaine catégorie sociale les faisait rapidement parvenir au grade d'officier de réserve ; on tirait ainsi du rang des soldats d'élite, dignes d'en commander d'autres au

combat. Les mêmes avantages offerts aujourd'hui aux mêmes candidats seront mis au prix de plus grands efforts, puisque la loi proposée exigera d'eux d'abord deux années de commun service et qu'ils serviront ensuite une année entière dans le grade d'officier; mais, là encore, la sévérité de l'épreuve assurera le résultat de la sélection et la correspondance exacte du cadre militaire avec le cadre social.

La lenteur même, la rigueur de cette préparation cesseront d'être senties si la vie militaire devient enfin ce qu'elle doit être : l'étude de la guerre, la préparation à la guerre, la connaissance exacte de la guerre dans toutes ses formes et sous tous ses aspects. Il faut se souvenir du mot de Bugeaud : « qu'il y a entre les armées d'Europe, occupées à leurs routines, et des armées vraiment prêtes à la guerre, la même différence qu'entre des enfans et des adultes. » Il faut laisser nos enfans grandir sous les armes. Il faut, aux troupes immobiles dans leurs garnisons, donner l'émancipation du mouvement et l'affranchissement de l'action; multiplier pour elles les rassemblemens généraux, élargir les camps d'instruction. La leçon qu'elles y recevront sera d'autant plus féconde qu'étant françaises, elles ont, par instinct, le goût et le besoin de la discipline de guerre.

Qu'on nous les donne donc, ces troupes agissantes, toujours en haleine, toujours en tension; qu'elles aient l'outillage qui leur manque et faute duquel elles ne ressemblent pas à notre pays; qu'elles trouvent, dans l'adaptation de la technique aux fins militaires, l'extension et l'assouplissement d'un cadre devenu trop rigide pour absorber toutes nos forces dans le jeu de notre machine militaire et pour provoquer les affinités électives, en multipliant les fonctions; que, par une pratique constante du terrain, des armes et des outils, elles exercent et fondent ensemble toutes les autorités, toutes les activités, toutes les bonnes volontés; on reconnaîtra alors que l'armée est bien la nation en armes; la guerre, la république en défense; le combat, l'application la plus haute qui puisse être faite des principes de justice et de solidarité.

C'étaient là les perspectives morales que nos pères avaient vues s'ouvrir devant eux le jour où ils avaient décidé que tout Français est soldat et se doit à la défense de la patrie. « Qu'elle est belle, cette idée de la conscription ! s'écriait alors Mourer aux Cinq-Cents. Par elle, l'armée sera toujours dans la Répu-

blique et la République toujours dans l'armée! » Mais, en apercevant clairement la beauté du principe, le Directoire avait mal réglé la lettre de l'application. Sa loi idéologique du 5 septembre 1798 s'était bornée à dire que, chaque année, des mesures nouvelles préciseraient les obligations des classes conscrites à l'égard de la nation, et les devoirs de chaque génération française par rapport à celles qui l'avaient précédée ou suivie. Pris aussitôt de court par la guerre, il paya cher sur les champs de bataille pour son vague déclamatoire et pour l'insuffisance de sa législation.

Craignons de recevoir nous-mêmes, ou d'infliger à la génération suivante, la même sanglante leçon. Convenons une fois que le problème de la défense nationale est pour la République le seul vital, le seul difficile ; que le caractère de la démocratie française est d'être fortement armée, mais qu'aussi, une armée moderne, avec les caractères nouveaux qu'elle emprunte à l'esprit même de la guerre, avec la division du travail instituée entre tous les participans de l'action, ne peut pas être une charge stérile pour la société.

Au problème de notre constitution militaire, un autre problème, infiniment plus intéressant et plus général, reste attaché : celui du partage à faire entre la cité et le citoyen, de l'équilibre entre ce que la nation doit à l'individu et ce que l'individu doit à la nation. Ce contrat est si difficile qu'il ne faut pas s'étonner d'avoir à le retoucher en 1913, après l'avoir cru réglé en 1905. Le but recule davantage, et cependant un terme d'histoire est atteint. Au seuil de la nouvelle étape, la France se doit à elle-même de ne pas marchander l'effort à fournir. Qu'elle change son fusil d'épaule et qu'elle se mette en chemin !

PATRICE MARON

POÉSIES

HENRI HEINE

Quand je respire, des milliers d'échos
me répondent...
H. Heine.

Henri Heine, j'ai fait avec vous un voyage;
C'était un soir d'automne, encor tiède, encor clair;
Heidelberg reposait sous ses rouges feuillages;
Nous cherchions, dans la rue aux portails entr'ouverts,
L'humble hôtel, romantique et vieux, du *Chasseur Vert*.

Je reposais sur vous, compagnon invisible,
Ma tête languissante et mes cheveux défaits;
Un souriant vieillard marchait, lisant la Bible,
Sur la place où le jour, lumineux et sensible,
Jetait un long appel de désir et de paix...

C'était l'heure engourdie où le soleil s'incline;
Par un mortel besoin de pleurer et de fuir,
J'ai souhaité monter sur la verte colline;
Nous nous sommes ensemble assis dans la berline
Où flottait un parfum de soierie et de cuir,
Et nous vîmes jaillir les romanesques ruines.

Sur la terrasse, auprès de la tour en lambeaux,
Des étudians riaient avec vos bien-aimées.
Je regardais bondir les délicats coteaux
Qui frisent sous le poids des vignes renommées,
Et l'espace semblait à la fois vaste et clos.

Le Neckar, au courant scintillant et rapide,
Entraînait le soleil parmi ses fins rochers.
Nous étions tout ensemble assouvis et avides;
L'insidieux automne avait sur nous lâché
Ses tourbillons de songe et ses buis arrachés...

O sublime, languide, âpre mélancolie
Des beaux soirs où l'esprit, indomptable et captif,
Veut s'enfuir et ne peut, et rêve à la folie
D'enfermer l'univers dans un amour plaintif!

Tout à coup, dans le parc public, humide et triste,
L'orchestre qui jouait sur les bords de l'étang,
Près d'un groupe attentif de studieux touristes,
Lança le son du cor qui chante dans Tristan ..

Henri Heine, j'ai su alors pourquoi vos livres
Regorgent de buée et de soudains sanglots,
Pourquoi, riant, pleurant, vous voulez qu'on vous livre
La coupe de Thulé qui dort au fond des flots;

L'amour de la légende et la vaine espérance
Vous hantaient d'un appel sourdement répété :
Hélas! vous aviez trop écouté, dès l'enfance,
Les sirènes du Rhin, à Cologne et Mayence,
Quand l'odeur des tilleuls grise les nuits d'été!

Voyageur égaré dans la forêt des fables,
Moqueur désespéré qu'un mirage appelait,
Ni le chant de la mer d'Amalfi sur les sables,
Ni la Sicile, avec l'olivier et le lait,
Ne pouvait retenir votre vol inlassable,
Pour qui l'espace même est un trop lourd filet!

— O soirs de Dusseldorf, quand les toits et leur neige
Font un scintillement de cristal et de sel,
Et que, petit garçon qui rentrait du collège,
Vous évoquiez déjà, rêveur universel,
L'oriental aspect de la nuit de Noël!

Pourtant vous goûtiez bien la sensible Allemagne,
Les muguets jaillissant dans ses bois ingénus,
L'horloge des beffrois, dont les coups accompagnent
Les rondes et les chants des filles aux bras nus;

Vous connaissiez le poids sentimental des heures
Qui semblent fasciner l'errante volupté,
Quand l'or des calmes soirs recouvre les demeures,
Les gais marchés, le Dôme et l'Université;

Mais, fougueux inspiré, fier ami des naïades,
Les humaines amours vous berçaient tristement,
Et vous trouviez, auprès d'une enfant tendre et fade,
La double solitude où sont tous les amans!

Accablé par la voix des forêts mugissantes,
Vous inventiez Cordou, ses palais et ses bains,
La fille de l'alcade, altière et rougissante,
Qui, trahissant son âme offerte aux chérubins,
Soupire auprès d'un jeune et dédaigneux rabbin...

Les frais torrens du Hartz et la mauresque Espagne
Tour à tour enivraient votre insondable esprit.
Que de pleurs près des flots! de cris sur la montagne!
Que de lâches soupirs, ô Heine! que surprit
La gloire au front baissé, votre sombre compagne!

Parfois, vers votre cœur, que brisaient les démons,
Et qui laissait couler sa détresse infinie,
Vous sentiez accourir, par la brèche des monts,
Les grands vents de Bohême et de Lithuanie;

Les cloches, les chorals, les forêts, l'ouragan,
Qui composent le ciel musical d'Allemagne,
Emplissaient d'un tumulte orageux, où se joignent
Les résineux parfums des arbres éloquens,
Vos Lieder, à la fois déchirés et fringans.

Mais quand le vent se tait, quand l'étendue est calme,
Vous repoussez le verre où luit le vin du Rhin :
Le Gange, les cyprès, la paresse des palmes
Vous font de longs signaux secrets et souverains :
Et votre œil fend l'azur et les sables marins,
Immobile, extatique et vague pèlerin !

Vous riez, et tandis que tinte votre rire,
Vos poèmes en pleurs invectivent le sort ;
Vous chantez, justement, de ne pas pouvoir dire
Les sources et le but d'un multiple délire,
Rossignol florentin, grèbe des mers du Nord,
Qui mélangez au thym du verger de Tityre
Les gais myosotis des jardins de Francfort.

— J'ai vu, un soir d'automne, au bord d'un chaud rivage,
Un grand voilier, chargé de grappes de cassis,
Ne plus pouvoir voguer, tant le faible équipage,
Captif sous un réseau d'effluves épaissis,
Gisait, transfiguré par le philtre imprécis
D'un arome, grisant plus encor qu'un breuvage.

O Heine ! Ce parfum languissant et fatal,
Cette vigne éthérée et qui pourtant accable,
N'est-ce pas le lointain et pressant idéal
Qui vous persécutait, quand de son blanc fanal
La lune illuminait, dans les forêts d'érables,
Vos soupirs envolés vers sa joue de cristal ?

— Vous me l'avez transmis, ce désir des conquêtes,
Cet enfantin bonheur dans les matins d'été,
Ce besoin de mourir et de ressusciter
Pour le mal que nous fait l'espoir et sa tempête ;
Vous me l'avez transmis, ô mon brûlant prophète,
Ce céleste appétit des nobles voluptés !

O mon cher compagnon, dès mes jeunes années
J'ai posé dans vos mains mes doigts puissans et doux ;
Bien des yeux m'ont déçue et m'ont abandonnée,
Mais toujours vos regards s'enroulent à mon cou,
Sur le chemin du rêve où je marche avec vous...

LA DOULEUR

Quand la douleur est vaste, ardente, sans mélange,
Quand elle aveugle ainsi qu'un ténébreux soleil,
Elle est dans l'eau qu'on boit et dans le pain qu'on mange,
Et dans les rideaux du sommeil!

Comme l'odeur du sel sur les routes marines,
Comme les chauds parfums de Corse ou d'Orient,
Elle emplit le poumon, étourdit la narine,
Et griffe ainsi qu'un diamant!

Les arceaux de l'azur, le fier tranchant des cimes,
La longueur des cités et leurs hauts monumens,
Ne sont qu'une eau rampante et qu'un grisâtre abîme
Auprès de son envolement!

— Douleur qui me comblez, chantez, voix infinie!
Attachez à mon cou vos froids colliers de fer;
Qu'importent l'esclavage et la dure agonie,
Je vois les mondes entr'ouverts!

J'ai vu l'immensité moins vaste que mon être,
L'espace est un noyau que mon cœur contenait;
Je sais ce qu'est avoir, je sais ce qu'est connaître,
J'englobe ce qui meurt et naît!

L'ange qui fit rêver Jésus sur la montagne,
Qui lui montra le monde et tenta son esprit,
M'a, dans les calmes soirs des languides campagnes,
Tout soupiré et tout appris!

Serai-je désormais l'ermite magnanime
Qui vit de son secret par delà les humains?
Pourrai-je conserver, dédaigneuse victime,
La solitude de mes mains?

Pourrai-je quand résonne, ô Printemps, ta cadence,
Ivre du seul orgueil et des seules pitiés,
Écouter la secrète et chaste confidence
Qui va des soleils à mes pieds ?

O Douleur ! je comprends, arrêtez vos batailles :
Au travers de mes pleurs j'entrevois vos projets.
Un chaud pressentiment m'éblouit et m'assaille :
C'est dans ce feu que je plongeais !

Je sais, moi qui vous tiens, vous respire, vous touche,
Moi qui vis contre vous et qui bois votre vin
Dans un dur gobelet collé contre ma bouche,
Quel est votre dessein divin ;

Vous préparez la vie avec vos sombres armes,
Le corps que vous brisez rêve d'éternité,
Hélas ! les purs sanglots, les tremblemens, les larmes
Aspirent à la volupté !

LE MONDE INTÉRIEUR

« Car l'exceptionnel voilà ta tâche. »
NIETZSCHE.

Il est des jours encor, où, malgré la sagesse,
Malgré le vœu prudent de rétrécir mon cœur,
Je m'élance, l'esprit gonflé de hardiesse,
Dans l'attirant espace inondé de bonheur.

Je regarde au lointain les arbres, les verdures
Retenir le soleil ou le laisser couler,
Et former ces aspects de calme ou d'aventures
Qui bercent le désir sur un branchage ailé !

Mais quand je tente encor ces célestes conquêtes,
Cette ivre invasion dans le divin azur,
J'entends de toutes parts la Nature inquiète,
Me dire : « Tu n'as plus ton vol puissant et sûr.

« Tu es sans foi ; va-t'en vers les corps, vers les âmes,
Rien de nous ne peut plus se mêler à ton cœur.
Tu n'es plus cette enfant, libre comme la flamme,
Qui montait comme un jet de bourgeons et d'odeurs.

« Nous fûmes ta maison, ta paix et ton refuge,
Tu n'avais pas, alors, connu le mal humain,
Mais tes pleurs effrénés, plus forts que le déluge,
Ont détruit nos moissons et troublé nos chemins.

« Nous ne serions pour toi qu'un décor taciturne
Qui te fut sans secours dans d'insignes douleurs ;
Fuis l'aube vaporeuse et l'étoile nocturne,
Ton désir s'est voué au monde intérieur !

« L'aurore, les matins, les brises, les feuillages,
Les cieux, frais et bombés comme un cloître vivant,
Les cieux qui, même alors que l'été les ravage,
Contiennent la splendeur immobile des vents,

« Tu les verras au bord des visages qui rêvent,
Où la pâleur ressemble à des soleils couchans,
Au fond des yeux, tremblans comme un lac où se lève
L'orchestre des flots bleus, des rames et des chants !

« Tu les recueilleras au creux des mains ouvertes
Où coule en fusion l'or de la volupté,
Il n'est pas d'autre azur, ni d'autres forêts vertes
Que ces embrasemens plus fauves que l'été !

« L'amour qui me ressemble et qui n'a pas de rives
Te rendra ces transports, ces transes, ces clartés,
Ces changeantes saisons, riantes ou plaintives,
Qui t'avaient attachée à notre immensité... »

— Et je me sens alors hors du monde, infidèle,
Étrangère aux splendeurs des prés délicieux
Où le feuillage uni et nuancé rappelle
La multiplicité du regard dans les yeux;

Et je reviens à vous, ardente et monastique,
O Méditation, Archange audacieux,
Ville haute et sans borne, éparse et sans portique,
Où mon cœur violent a le pouvoir de Dieu !...

L'AMITIÉ

Mon ami, vous mourrez, votre pensive tête
Dispersera son feu,
Mais vous serez encor vivant comme vous êtes
Si je survis un peu.

Un autre cœur au vôtre a pris tant de lumière
Et de si beaux contours,
Que si ce n'est pas moi qui m'en vais la première
Je prolonge vos jours.

Le souffle de la vie entre deux cœurs peut être
Si dûment mélangé,
Que l'un peut demeurer et l'autre disparaître
Sans que rien soit changé ;

Le jour où l'un se lève et devant l'autre passe
Dans le noir paradis,
Vous ne serez plus jeune, et moi je serai lasse
D'avoir beaucoup senti ;

Je ne chercherai pas à retarder encore
L'instant de n'être plus ;
Ayant tout honoré, les couchans et l'aurore,
La mort aussi m'a plu.

Bien des fronts sont glacés qui doivent nous attendre,
Nous serons bien reçus ;
La terre sera moins pesante à mon corps tendre
Que quand j'étais dessus.

Sans remuer la lèvre et sans troubler personne
L'on poursuit ses débats;
Il règne un calme immense où le rêve résonne,
Au royaume d'en-bas.

Le temps n'existe point, il n'est plus de distance
Sous le sol noir et brun;
Un long couloir, uni, parcourt toute la France,
Le monde ne fait qu'un;

C'est là, dans cette paix immuable et divine
Où tout est éternel,
Que nous partagerons, âmes toujours voisines,
Le froment et le sel.

Vous me direz : « Voyez, le printemps clair, immense,
C'est ici qu'il naissait;
La vie est dans la mort, tout est, rien ne commence. »
Je répondrai : « Je sais. »

Et puis, nous nous tairons; par habitude ancienne
Vous direz : « A demain. »
Vous me tendrez votre âme et j'y mettrai la mienne,
Puis, tenant votre main,

Je verrai, déchirant les limbes et leurs portes,
S'élançant de mes os,
Un rosier diriger sa marche sûre et forte
Vers le soleil si beau...

COMTESSE DE NOAILLES.

ALEXANDRE Ier

EMPEREUR DE RUSSIE [1]

Nous devions déjà au grand-duc Nicolas Mikhaïlowitch de connaître en ses grandes lignes le règne de l'Empereur Alexandre Ier. En de savans travaux formant plusieurs volumes que j'ai eu le plaisir de présenter aux lecteurs de la *Revue* et qui complètent les belles études qu'ont écrites sur ce souverain les historiens français, Albert Sorel et Albert Vandal, il a évoqué les principales péripéties du règne de son aïeul. Mais, en les évoquant, en publiant tour à tour la correspondance de l'impératrice Élisabeth avec sa mère, la margrave de Bade, celle du Tsar avec sa sœur, la grande-duchesse Catherine, en nous initiant à tous les dessous des relations d'Alexandre avec Napoléon, le grand-duc Nicolas s'était borné à dresser la silhouette du monarque russe sans aborder franchement sa personnalité, se réservant d'en faire l'objet d'un ouvrage spécial. Cet ouvrage est maintenant sous nos yeux, et bien que l'auteur, dans un excès de modestie, se défende d'avoir écrit une histoire définitive, il semble difficile de ne pas qualifier de ce nom le travail que nous lui devons. C'est tout au moins un essai historique d'une valeur incontestable, qui nous éclaire sur le caractère de l'Empereur, sur l'œuvre à laquelle son nom reste attaché, et, ce qui n'est pas moins intéressant, sur l'homme lui-même, sur ses qualités, sur ses défauts et, en un mot, sur tout ce qui per-

(1) *L'Empereur Alexandre Ier*, essai d'étude historique par le grand-duc Nicolas Mikhaïlowitch, 2 vol. gr. in-8 ; Saint-Pétersbourg, manufacture des papiers de l'État, 1912.

met d'expliquer l'influence qu'en Russie et à l'étranger, il a exercée sur les événemens de son temps.

La tâche dont l'éminent historien nous présente aujourd'hui le résultat, était assez malaisée, de nombreux documens propres à la faciliter ayant été systématiquement anéantis par l'empereur Nicolas Ier, successeur d'Alexandre. Mais, à force de recherches dans les archives publiques et privées, recherches dont les volumineuses annexes de son ouvrage nous livrent les fruits, il est parvenu à combler cette lacune et à réunir assez d'élémens d'information pour rendre complet le tableau qu'il a voulu peindre.

Il a divisé son œuvre en cinq grandes parties : de 1801 à 1807, c'est ce qu'il appelle la période d'hésitation, c'est-à-dire l'histoire des tentatives, par momens désordonnées et souvent contradictoires, faites par l'Empereur pour régénérer la Russie et améliorer le sort de ses sujets; de 1807 à 1812, c'est la paix de Tilsitt et l'alliance avec la France; de 1812 à 1815, la lutte avec Napoléon et ses tragiques épisodes; de 1815 à 1822, la série des congrès : congrès de Vienne, congrès d'Aix-la-Chapelle, congrès de Vérone, d'autres encore où, sous le mysticisme qui s'est emparé de l'âme d'Alexandre, se trahissent les contradictions de sa politique aussi bien dans le gouvernement de son empire que dans les directions qu'il s'efforçait d'imprimer aux affaires de l'Europe; enfin, de 1822 à 1825, année de sa mort, c'est l'exposé du désenchantement général qu'éprouve la Russie en voyant le gouvernement livré entièrement au favori Arakchéeff et cette sorte d'abdication à laquelle se prêtait le souverain dont l'avènement avait été salué avec enthousiasme. A chacune de ces périodes, le grand-duc Nicolas a consacré de longs récits. Grâce à lui, nous pouvons suivre l'Empereur à travers les péripéties auxquelles il fut mêlé et nous rendre compte de son incessant effort, trop souvent trompé, pour les faire tourner à sa gloire, au bien-être de ses sujets et au profit de la paix continentale.

Condamné par les circonstances à une longue suite de guerres, alors qu'il souhaitait la paix, l'empereur Alexandre, sur tous les théâtres où il a évolué, apparaît comme un être indécis, capable de louables résolutions, mais inhabile à y persévérer et laissant trop souvent les opinions d'autrui se substituer aux siennes. Ce n'est pas qu'il ne fût animé de convictions réfléchies

et solides, mais, à le voir les sacrifier à celles de ses conseillers, on ne peut que s'étonner et reconnaître que la nature, tout en le douant de qualités éminentes, lui avait refusé la plus précieuse de toutes, celle sans laquelle toutes les autres risquent d'être lettre morte, c'est-à-dire la constance dans les desseins. Quoique, en maintes circonstances, les apparences le montrent différent, c'est bien ce jugement que justifie l'ensemble de son règne. Au début, il a voulu donner à son pays la liberté et une constitution ; il écrivait à son ancien précepteur La Harpe que, cette œuvre accomplie, il abdiquerait le pouvoir et se retirerait en Amérique. En fait, il n'a donné à la Russie ni une constitution ni la liberté ; il n'a pas abdiqué et, loin de s'expatrier, il a conservé sa couronne durant près d'un quart de siècle. Son règne, qui abonde en traits pareils, autorise les jugemens que quelques-uns des hommes qui l'ont le mieux connu, ont portés sur lui. D'après l'un d'eux, « il avait appris beaucoup, mais tout superficiellement, sans rien approfondir, sans rien faire pour pénétrer l'âme russe ; » d'après un autre, « il était intelligent et doué, mais paresseux et insouciant ; il avait vite fait de saisir, mais aussi vite fait d'oublier ; il ne savait pas se concentrer ; ainsi s'expliquent ses décisions toujours hâtives et précipitées, dénuées de fondemens solides. » Le grand-duc Nicolas conclut ainsi et il ne paraît pas que cette opinion soit susceptible d'être frappée d'appel.

C'est par un acte qui la confirme qu'Alexandre devint empereur longtemps avant l'époque où il avait pu supposer qu'il le deviendrait. A travers des hésitations et des incertitudes qui dénotent tout au moins un défaut de réflexion et de prévoyance, il se trouva mêlé, en quelque sorte malgré lui, au complot dont son père fut la victime. Il laissa par faiblesse agir les conjurés sans prévoir que l'autocrate qu'était Paul Ier ne pouvait perdre la couronne qu'en perdant la vie, et, le drame joué, il n'échappa pas au soupçon de s'être fait volontairement le complice des assassins, encore qu'il fût innocent du crime et coupable seulement de l'espèce de somnolence avec laquelle il l'avait laissé se perpétrer. Le souvenir du tragique événement a pesé sur toute sa vie, engendrant de cuisans remords ; il en a porté le fardeau jusqu'à son dernier jour et, peut-être, ne furent-ils pas étrangers au désarroi moral qu'on surprend maintes fois dans sa conduite, dans la marche de sa politique si souvent

déconcertante. Néanmoins, tel qu'il était ou tel du moins qu'il se montre à nous dans les récits des nombreux historiens qui se sont occupés de lui, il est attirant et même sympathique; s'il lui est souvent arrivé de se tromper et de subir des influences pernicieuses, on ne saurait mettre en doute la pureté de ses intentions.

Toutefois, les qualités qu'on ne peut lui contester et qui tranchent heureusement sur ses défauts, n'auraient pas suffi à lui assurer dans l'histoire du dernier siècle la place qu'il y occupe si le hasard de sa naissance n'avait fait de lui le contemporain de l'empereur Napoléon. C'est à Napoléon surtout qu'il doit sa renommée; sans Napoléon, son règne n'aurait pas eu l'éclat qui s'y est attaché. Cette circonstance n'est pas pour le diminuer, puisque après tout, malgré la différence des mérites, il a eu finalement la gloire de vaincre l'invincible et de se poser devant la postérité comme le rival heureux du prestigieux personnage aux pieds duquel, jusque-là, étaient venues se briser toutes les rivalités. Ce n'est pas son unique titre à la renommée inséparable de son nom. Victorieux, il fut modéré dans la victoire : la France, pour sa part, lui doit d'avoir été défendue, au jour des défaites et des revers, contre les convoitises de la Prusse et de l'Autriche.

En réalité, pour le bien juger, il faut, comme l'a fait le grand-duc Nicolas, l'étudier dans ses rapports avec Napoléon, soit à l'époque où il était son allié, soit à l'époque où il devint son ennemi, à supposer qu'il eût jamais cessé de l'être, même lorsqu'il protestait de son attachement pour lui. De tout ce que nous savons des relations qui s'étaient créées entre les deux potentats, il est impossible de ne pas conclure que, presque au début de leur alliance, ils ont essayé de se tromper réciproquement, qu'ils n'ont jamais été absolument sincères vis-à-vis l'un de l'autre et qu'ils ont fait assaut de duplicité. On a dit avec raison que, dans leurs rapports, l'un avait déployé toutes ses ruses de Corse, l'autre toutes ses ruses de Slave, et c'est parce que le Slave a eu raison du Corse qu'il a conquis la célébrité; elle lui eût fait défaut si Napoléon ne s'était pas trouvé sur son chemin.

En l'étudiant à ce point de vue, on trouve en lui deux hommes, l'un qui intéresse plus spécialement les Russes, l'autre qui intéresse plus spécialement les Français. De celui-ci les

nombreux travaux que lui ont consacrés les historiens de tous les pays, et en particulier le grand-duc Nicolas, ne nous laissent rien à dire. Il n'en est pas de même de l'autre et sur ses actes en tant qu'empereur de toutes les Russies, le nouveau livre dont il est le héros, nous apporte des informations neuves et sensationnelles qui nous font connaître un homme que nous ne connaissions pas. Il n'y a pas lieu de décrire ici par le détail sa physionomie, devenue ainsi plus vraie et singulièrement captivante. Mais on nous saura gré d'y ajouter un trait qui la complétera en nous attardant à un épisode que le grand-duc Nicolas semble avoir négligé et sur lequel des révélations venues d'ailleurs ont versé quelque lumière.

Lorsqu'on regarde de près à la vie de l'empereur Alexandre, il est impossible de ne pas considérer comme l'un des faits les plus caractéristiques de son règne la métamorphose morale dont il fut l'objet après cette guerre de 1812, qui est entrée dans l'histoire de la Russie sous le nom de guerre patriotique. Entre le souverain que les Russes avaient connu avant l'invasion française, et le souverain qui se révéla ensuite, la différence est saisissante et surtout au point de vue religieux.

Religieux, il l'avait toujours été, mais avec des intermittences qui autorisent à supposer qu'à plusieurs reprises, sa foi avait été en proie aux atteintes du doute et qu'en tout cas, elle n'avait pas toujours été assez vive pour le soumettre à tous les devoirs d'une discipline rigoureuse quant à sa conduite privée. A cet égard, sa longue liaison avec Marie Naryshkine et le délaissement dont sa femme, la noble impératrice Élisabeth, fut la victime durant plusieurs années, ouvrent une large carrière à toutes les hypothèses. Mais, au cours de la guerre de 1812, et pendant la campagne de 1813, un changement total s'opère en lui. Tout d'abord, il se considère comme investi par la Providence de la mission de délivrer l'Europe du joug de Napoléon. Dès ce moment, tous ses actes s'inspireront de la volonté de vaincre le despote.

Déjà, en apprenant que l'armée française était entrée à Moscou, il avait résolu de ne déposer les armes qu'après avoir détruit la puissance de son allié de la veille, devenu son ennemi. La nouvelle lui avait été apportée par un envoyé du maréchal Koutousoff, le colonel Alexandre Michaud de Beauretour, Savoyard au service de la Russie, ami de Joseph de Maistre, qui

représentait alors le roi de Sardaigne à la Cour moscovite, Michaud était un homme du plus haut mérite, soldat de valeur et catholique fervent. En communiquant au Tsar la prise de Moscou par l'ennemi, il lui avait dit :

— Sire, l'armée n'a qu'une crainte.

— Laquelle? avait demandé l'Empereur.

— Elle redoute qu'un sentiment d'humanité ne porte Votre Majesté à conclure la paix, et c'est la guerre que l'on désire.

— Je ne signerai jamais la honte de ma patrie et de mes bons sujets, s'était alors écrié Alexandre. Je reculerai plutôt jusqu'au fond de la Sibérie en mangeant des pommes de terre comme le dernier des paysans. Rappelez-vous ce que je vous dis aujourd'hui, colonel Michaud : Napoléon ou moi; moi ou lui; nous ne pouvons plus régner ensemble. J'ai appris à le connaître; il ne me trompera plus.

Congédié sur ces paroles mémorables, Michaud était chargé de les répéter à Koutousoff et, en même temps, l'Empereur exprimait l'espoir que Michaud, qu'il tenait en haute estime, serait l'heureux messager qui lui apporterait la nouvelle des premiers succès remportés sur les envahisseurs.

Tel est le point de départ de la métamorphose morale dont nous venons de parler et qui allait faire d'Alexandre un homme nouveau. On la voit s'opérer et on peut en suivre les développemens dans sa correspondance avec le prince Golytzine, procureur général du Saint-Synode, ministre des Cultes et dans celle qu'il entretenait avec Kochéleff, grand maître de la Cour.

Le 23 juin, à l'heure la plus tragique de la terrible guerre, il écrit à Golytzine :

« Dans des momens comme ceux dans lesquels nous nous trouvons, le plus endurci éprouve, je crois, un retour vers son Créateur... Dites-vous que pour m'acquitter de ce devoir sacré et en même temps si cher à mon cœur, le temps ne me manque jamais : je me livre à ce sentiment avec une chaleur, un abandon bien plus grand encore que dans le passé. J'y trouve ma seule consolation, mon seul appui. » Il exprime les mêmes sentimens le 9 janvier 1813. « Plus que jamais, je me remets à la volonté de mon Dieu et me soumets aveuglément à ses décrets. »

Quelques jours plus tard, après avoir lu le récit de l'inauguration de la Société de la Bible dont il a encouragé la fondation, il appelle sur elle la bénédiction de l'Être Suprême : « En

général, cette tendance de tous les côtés à ce qui peut nous rapprocher du vrai règne de Jésus-Christ, me cause une jouissance véritable. » Le 1er mars, annonçant à son confident qu'il vient de faire ses dévotions, il termine par cet aveu : « Jamais je ne les ai faites avec le sentiment que j'ai éprouvé cette fois-ci. »

Sa correspondance avec les hommes dont il sait les opinions conformes aux siennes, présente ainsi non seulement le caractère de la piété la plus ardente, mais elle révèle encore l'incessant souci de pratiquer tous les devoirs d'un bon chrétien et de se pénétrer, par la lecture des livres saints, des vérités éternelles. Ses recherches touchant les choses religieuses occupent alors une grande part de sa vie et il y consacre tous les loisirs que lui laisse le gouvernement de son empire. Les détails que donne à cet égard le grand-duc Nicolas sont trop nombreux pour trouver place ici; mais ils ne laissent aucun doute sur le mysticisme qui déjà avait pris possession de l'âme d'Alexandre.

On sait que ce mysticisme exalté fut entretenu par la fameuse Mme de Krudener qu'on voit entrer à l'improviste, dans la vie de l'Empereur, à Heilbronn, au mois de mai 1815, lorsque, au lendemain de Waterloo, il revenait vers Paris à la tête des armées alliées qui, pour la seconde fois, envahissaient la France. Il semble bien, c'est du moins l'opinion du grand-duc Nicolas, qu'on ait attribué à cette femme, dont on ne peut dire si c'était une folle ou une intrigante, plus d'influence qu'elle n'en a réellement exercé. On ne saurait contester toutefois que cette influence n'ait été considérable; nous en trouvons la preuve dans la durée des relations qui se nouèrent entre Mme de Krudener et l'Empereur : commencées en 1815, elles ne prirent fin qu'en 1821, c'est-à-dire à l'époque où elle était à Saint-Pétersbourg : Alexandre s'était fatigué de ses obsessions comme aussi de la propagande à laquelle elle se livrait en faveur des Grecs et elle reçut l'ordre de partir. On a attribué à l'ascendant qu'elle avait pris sur le Tsar, le traité de la Sainte-Alliance conclu entre la Russie, l'Autriche, l'Angleterre et la Prusse et dans lequel la France fut admise, en 1818, à la fin du congrès d'Aix-la-Chapelle. Le grand-duc Nicolas ne pense pas qu'elle ait inspiré, peu ou prou, l'initiative prise par Alexandre pour réunir, en un faisceau indissoluble, les puissances conservatrices de l'Europe. Il fait remarquer, non sans raison, que les historiens qui en ont attribué le mérite à cette femme ou à Metternich, n'avaient pas eu

connaissance des nombreuses lettres que l'Empereur échangeait avec Golytzine et Kochéleff et qui sont maintenant sous nos yeux. D'après lui, ils ont été trompés par cette double circonstance qu'au congrès de Vienne, l'Empereur avait entretenu de son projet, encore vague et confus dans sa pensée, le chancelier d'Autriche, et qu'à Paris, en 1815, alors que ce projet avait pris corps dans son esprit, il en communiqua le texte à Mme de Krudener. Il y pensait depuis trop longtemps pour qu'on puisse admettre qu'elle le lui avait inspiré; elle l'approuva sans doute; mais ce n'est pas à elle qu'en appartenait l'idée première. Au surplus, et quelle que soit à cet égard la vérité, la convention solennelle qui liait étroitement, dans un intérêt de préservation politique et sociale, les Cabinets européens doit être considérée comme le résultat des changemens survenus dans la mentalité religieuse d'Alexandre.

Ils en eurent un autre qui se produisit dans sa conduite privée : sa maîtresse fut éloignée. Au commencement de 1818, répondant à Kochéleff qui avait paru redouter le retour de la favorite, Alexandre écrivait : « Je ne puis différer de vous dire un mot sur l'arrivée à Pétersbourg de Mme de Naryshkine. J'espère que vous connaissez trop bien mon état présent pour nourrir la moindre inquiétude sur mon compte à ce sujet. Au reste, aurais-je été encore homme du monde qu'il n'y aurait pas eu de mérite pour moi à rester étranger à cette personne après tout ce qui s'est passé de sa part. » Et, comme pour sceller cette déclaration d'un cachet religieux, il ajoutait : « Tout à vous de cœur et d'âme en Notre Divin Maître. » En même temps, il se rapprochait de sa femme aux vertus de laquelle il semblait enfin rendre plus de justice; désormais, son attitude envers elle allait être caractérisée par un besoin d'abandon et de vie à deux, par la plus entière confiance, chose précieuse dont cette âme angélique était depuis longtemps sevrée et qui lui causait un ravissement dont font foi les lettres qu'elle écrivait à sa mère. Cette étroite union, complète, quoique tardive, devait durer jusqu'à la mort d'Alexandre et embellir les années que les époux avaient encore à passer ensemble. Elle puisait incessamment plus de force dans les sentimens religieux de l'Empereur; leur ardeur redoublait et se manifestait jusque dans les actes de son gouvernement, dont sa piété ne l'avait pas fait se désintéresser.

A cette époque de sa vie, son biographe nous le montre

frayant assidûment avec les prêtres, fréquentant les églises, encourageant les fondations pieuses, qu'il juge propres à favoriser parmi ses sujets les pratiques de la religion, auxquelles il consacre lui-même plusieurs heures par jour; il fait à genoux ses prières du matin et du soir; il les prolonge de telle sorte que de larges callosités se forment sur ses jambes où on les découvrira après sa mort. A travers ses paroles et ses actes, sa religiosité apparaît de plus en plus éclatante. Lorsque les affaires de l'État se résolvent conformément à ses désirs, il se plaît à proclamer qu'il le doit à la Providence. C'est ainsi qu'en mars 1818, satisfait du dénouement d'une entreprise qui lui était à cœur, il écrit à Kochéleff :

« Ce peu de part que j'ai eu pour ma personne à ce résultat est justement ce que je trouve de plus satisfaisant. Cela devient visiblement une œuvre de Dieu et c'est là ce qu'il fallait. Rendez-moi la justice d'avouer que chaque fois qu'il en a été question entre nous, je vous ai toujours répété que j'avais une foi complète que le Sauveur arrangera cette affaire Lui-même dans le temps opportun. Mon attente, comme vous le voyez, n'a pas été trompée et j'aime mille fois mieux un résultat amené purement par la foi et la prière que par une opération humaine... Aimons à Lui tout devoir, à ne mettre notre esprit qu'à Lui et à ne tout attendre que de Lui seul : alors tout viendra en son temps et à propos. Mais pour cela, redoublons de ferveur, de foi de sévérité sur nous-même et de notre confiance dans Sa Miséricorde Divine. »

Ce langage, on le reconnaîtra, révèle une âme profondément préoccupée des choses religieuses et pour qui elles sont devenues la principale affaire de la vie. Il autorise même à penser que, troublé par les contradictions dogmatiques existant entre la confession romaine et la confession orthodoxe dont il était le chef, Alexandre a dû maintes fois se demander de quel côté était la vérité.

Faut-il aller plus loin et admettre que cette recherche a ébranlé ses convictions antérieures et l'a fait pencher en faveur du catholicisme? Je n'oserais le soutenir, et c'est une hypothèse que, pour sa part, le grand-duc Nicolas repousse énergiquement. Mais, quelle que soit l'autorité de ses dénégations, on y peut opposer certains faits qui les contredisent. Ils ont été mis en lumière par un savant jésuite, le P. Pierling, à qui ses origines

et ses travaux ont rendu familière l'histoire religieuse de la Russie et qui l'a racontée en un monumental ouvrage (1). Dès 1901, avec une compétence que personne ne contestera, l'éminent écrivain s'était posé cette question : « L'empereur Alexandre Ier est-il mort catholique ? » et il y répondait dans une brochure où étaient reproduits certains documens qui pouvaient autoriser une conclusion affirmative sans cependant constituer des preuves irréfragables. Mais, depuis cette époque, il en a recueilli de plus probantes, et il nous les soumet dans une édition nouvelle de son premier travail, qui vient de paraître sous le même titre et à laquelle la publication du grand-duc Nicolas donne la plus vive actualité.

Il convient d'abord de donner acte au grand-duc de certains faits qu'il ne conteste pas, bien qu'il déclare n'avoir pu en vérifier l'exactitude. L'un de ces faits est le suivant. Lorsqu'en 1822, Alexandre préparait son départ pour le congrès de Vérone, il laissa percer le désir de voir Rome. Son penchant vers le catholicisme était soupçonné dans la famille impériale. L'impératrice mère, Maria Fédorovna, craignant qu'une entrevue avec le Saint-Père ne le déterminât à entrer dans le sein de l'Église Romaine, lui demanda avec instance de ne pas aller à Rome. Toujours plein de déférence pour sa mère, il promit et tint parole.

Cet incident, longtemps ignoré, fut révélé en 1841 au roi de Sardaigne Charles-Albert par le comte de l'Escarenne, diplomate sarde qui le tenait de source sûre ; il fut rendu public en 1876, par *la Civilta Cattolica* qui reproduisit la lettre que l'Escarenne avait écrite au Roi. Depuis cette époque, l'historien russe Schilder s'en est emparé et il ne semble pas que le fait reproduit par lui ait rencontré de contradicteurs, ce qui serait une première preuve des tendances d'Alexandre vers le catholicisme.

Le même Schilder raconte encore que l'Empereur se trouvant à Vienne, en la même année 1822, manifesta le désir de recevoir la visite de l'abbé prince de Hohenlohe, membre du clergé catholique autrichien, en relations avec une grande partie de l'aristocratie viennoise. L'abbé se rendit à son appel, et longue fut l'entrevue. En en terminant le récit, Schilder a écrit :

« Après avoir écouté les paroles de l'abbé, Alexandre tomba

(1) *La Russie et le Saint-Siège*, 5 vol. in-8 ; Plon.

à genoux devant lui et lui demanda sa bénédiction ; l'abbé accéda à son désir et le pressa avec émotion sur son cœur. Puis ils engagèrent une conversation qui se prolongea plus de deux heures et dont la teneur est demeurée secrète. »

Quelque conclusion qu'on veuille tirer de ce fait, il n'est pas contestable, le prince abbé l'ayant confirmé lui-même dans des mémoires sur la vie sacerdotale de son temps, publiés à Paris en 1835, et dans lesquels, après avoir résumé la première partie de sa conversation avec l'Empereur, il ajoute : « Il fut ensuite question de différens événemens que je ne saurais confier à la plume, les communications que Sa Majesté daigna me faire m'imposant un silence sacré sur ces objets. »

Faut-il induire des deux faits que nous venons de rappeler que l'empereur Alexandre était attiré vers le catholicisme ? Le grand-duc ne le croit pas et il appuie son opinion sur cet autre fait qu'Alexandre, durant son séjour à Vienne, eut deux entretiens avec le quaker anglais Allen : « Il n'y a rien de mystérieux en cela, dit-il, rien de plus qu'un entraînement de l'Empereur pour ce genre d'entretiens. » Il n'y aurait donc pas eu autre chose dans l'entrevue avec le prêtre catholique. C'est contre cette opinion que s'élève implicitement le P. Pierling en produisant de son côté des documens qui appuient la sienne. Ils confirment de la manière la plus positive les confidences qu'avait faites L'Escarenne au roi Charles-Albert et qui n'étaient que la reproduction de celles qu'il tenait du comte Michaud, devenu aide de camp d'Alexandre. Le récit est émouvant et on me saura gré de le résumer ici.

Nous sommes au mois de septembre 1825 : Alexandre se préparait à partir pour la Crimée où les médecins avaient prescrit à l'Impératrice de faire un long séjour, espérant que sa santé compromise s'y rétablirait. Résolu à s'y fixer auprès d'elle, il avait tenu à l'y précéder, afin d'y préparer son installation. Au moment de partir, il fait appeler le général Michaud dont il connait les sentimens religieux : il le charge de se rendre à Rome, de se mettre en rapports avec le Vatican, de demander une audience au pape Léon XII, et « de lui faire hommage de la parfaite soumission de l'empereur de Russie à son autorité spirituelle. »

Le comte Michaud partit sur-le-champ ; au mois de novembre suivant, il était à Rome. Le 5 décembre à midi il était reçu

par le Saint-Père. Mais, comme un haut fonctionnaire russe et l'ambassadeur de Russie l'accompagnaient, on ne fit, dans cette première entrevue, « qu'échanger les politesses ordinaires. » Quelques jours plus tard, dans une seconde audience, absolument privée celle-là, Michaud put s'acquitter de la mission secrète dont il était chargé. A en croire le récit que plus tard il a fait lui-même au comte de l'Escarenne et à la duchesse de Laval-Montmorency, fille de Joseph de Maistre, il se serait mis à genoux devant le Pape et, sous le sceau du secret, il lui aurait annoncé la ferme volonté de l'Empereur d'abjurer personnellement l'orthodoxie et de ramener à l'unité les peuples soumis à son sceptre. Il aurait demandé en outre au Saint-Père, au nom de l'Empereur, d'envoyer à Pétersbourg un théologien muni de pleins pouvoirs. Ce messager romain devait être un simple prêtre qui plus facilement passerait inaperçu. Dans la capitale russe, il devait loger au couvent des Dominicains et l'on se serait entendu pour régler la grande affaire.

Le Pape se prêta avec empressement à cette combinaison; le messager fut désigné : c'était dom Mauro Cappellari, abbé du couvent camaldule de San Gregorio de Monte-Cello. Dom Cappellari était déjà vieux; il s'effraya à la pensée d'un si long voyage et supplia Léon XII de le lui épargner. Après avoir exigé de lui l'engagement solennel de ne pas trahir la confidence qui venait de lui être faite, le Pape chercha un autre messager. Son choix tomba encore sur un moine, le P. Orioli, qui fut plus tard cardinal. Orioli se préparait à partir pour Pétersbourg, lorsque arriva à Rome la nouvelle de la mort d'Alexandre, décédé à Taganrog, le 17 novembre, événement douloureux qui rendait inutile le voyage de l'envoyé du Saint-Siège.

Tel est le récit du général comte Michaud, fait par lui à plusieurs personnes, à une époque ultérieure. On ne saurait admettre, sans faire injure à sa mémoire, qu'il ait forgé de toutes pièces cette histoire émouvante; l'injure serait d'autant plus imméritée que, dans une certaine mesure, son récit a reçu une confirmation d'une importance capitale, celle de dom Mauro Cappellari, qu'on a vu demander à Léon XII de ne pas l'envoyer en Russie et qui lui succéda sur le trône pontifical sous le nom de Grégoire XVI. Devenu pape, il a pu raconter ce qui s'était passé au Vatican en 1825. Il semble bien d'ailleurs que l'empereur Nicolas Ier, successeur d'Alexandre, en fut informé quelques

années après par le général Michaud, dans une lettre que, très probablement, il détruisit en même temps que d'autres papiers de son frère.

Il est bien difficile de ne pas voir dans les circonstances que nous rappelons la preuve des faits rapportés par le général Michaud. On les a cependant contestés. On est allé jusqu'à mettre en doute sa présence à Rome en 1825. Elle n'est pas mentionnée sur les registres de l'ambassade de Russie au Vatican, conservés dans les archives russes, et du silence des registres on tirait cette conclusion que Michaud n'avait pas été présenté à Léon XII. Mais, si les archives russes sont muettes, les archives du Saint-Siège ont parlé, et le cardinal Rampolla y a découvert des lettres en date de novembre et décembre 1825, échangées entre le ministre plénipotentiaire de Russie au Vatican, le chevalier d'Italinsky, et le secrétaire d'État romain, le cardinal della Somaglia, relatives à l'audience demandée par Michaud et accordée par Léon XII. Il n'est donc pas douteux que l'aide de camp du Tsar a été envoyé à Rome par son maître, porteur d'un message verbal pour le Saint-Père auprès duquel il s'en est acquitté. Quel était ce message? Les traditions du Vatican et les déclarations du messager nous le disent et, si nous ne possédons pas d'autre source d'informations, il faut cependant convenir que les détails qu'on nous en donne ont toutes les apparences de la vérité.

Je reconnais cependant qu'en l'absence de documens plus décisifs et en matière historique, la parole d'un seul ne suffisant pas, il sera toujours possible de contester la réalité du curieux événement dont Michaud a été l'unique narrateur. Ce n'est pas la première fois que l'histoire du passé nous offre des problèmes qui ne seront jamais entièrement élucidés. Il en sera de celui-ci comme de beaucoup d'autres : il restera dans l'histoire d'Alexandre Ier, accompagné d'un point d'interrogation, avec cette circonstance cependant qu'il a pour lui la vraisemblance.

Je n'en dirai pas autant d'un fait subséquent dont a témoigné la duchesse de Laval-Montmorency dans la note signée d'elle à laquelle j'ai fait allusion plus haut. Elle écrit dans cette note :

« D'autre part, j'ai appris de source certaine que l'empereur Alexandre, dans sa dernière maladie, a été assisté par un moine grec-uni ; et, à son lit de mort, il avait confié à l'Impératrice

régnante, compagne de son voyage dans les provinces du midi de l'Empire, un secret qu'elle devait communiquer à l'Impératrice mère et au Sénat de Pétersbourg. L'Impératrice, désolée de la mort de l'Empereur, tomba malade dans son retour et elle ne cessait de dire :

« — Je n'arriverai pas à temps pour remplir la mission que m'a donnée Alexandre. »

Quelque respect que mérite la parole de la duchesse de Laval-Montmorency, elle ne suffit pas à nous faire accepter comme définitive la version qu'elle nous présente. On y peut notamment objecter que nulle part, dans les lettres qu'écrivit à sa mère durant les quelques semaines qui lui restaient à vivre, l'auguste veuve d'Alexandre, il n'est fait aucune allusion aux dispositions prêtées à tort ou à raison à l'Empereur en faveur du catholicisme. Qu'elle les ait cachées pour se conformer à la volonté de son mari, cela est possible ; mais, répétons encore une fois que l'histoire ne peut se contenter de si peu, et bornons-nous à admettre que, durant les dernières années de sa vie, l'empereur Alexandre a été profondément tourmenté par le souci de la vérité religieuse. C'est l'opinion de la plupart de ceux qui l'ont alors approché, et nous la trouvons nettement indiquée par Chateaubriand dans une page du *Congrès de Vérone*. En relations quotidiennes avec l'Empereur et à l'issue d'une de ces audiences où celui-ci s'épanchait familièrement, il écrivait :

« Nous touchâmes la réunion de l'Eglise grecque et latine : Alexandre y inclinait ; mais il ne se croyait pas assez fort pour la tenter ; il désirait faire le voyage de Rome, et il restait à la frontière de l'Italie ; plus timide que César, il ne franchit pas le torrent sacré, à cause des interprétations qu'on n'eût pas manqué de donner à son voyage. Ces combats intérieurs ne se passaient pas sans syndérèse : dans les idées religieuses dont était dominé l'autocrate, il ne savait s'il n'obéissait point à la volonté cachée de Dieu, ou s'il ne cédait point à quelque suggestion intérieure qui faisait de lui un renégat et un sacrilège. »

Il faut finir sur ce trait, puisque aussi bien nous ne saurons jamais rien de plus que ce qu'a raconté Michaud et confirmé le pape Grégoire XVI, les documens qui auraient pu répandre plus de lumière à travers ces obscurités ayant été détruits par l'empereur Nicolas Ier. Si dans ceux qui nous restent le grand-duc Nicolas ne découvre pas la moindre trace de sympathie

pour le catholicisme, le P. Pierling, tout en reconnaissant qu'aucune conclusion ferme ne s'en dégage, y voit la preuve du penchant de l'Empereur vers l'éclectisme.

« Sa pensée inquiète et indécise, dit-il, avait de la peine à se renfermer dans un dogme immuable, et sa volonté flottait au gré de ses convictions changeantes. Un travail intense et continuel s'opérait dans son esprit. Pourquoi, après tant de déceptions, son regard, comme d'aucuns le prétendent, ne se serait-il pas tourné vers Rome? »

La mission de Michaud auprès du Pape, aujourd'hui prouvée, démontre qu'il s'est tourné de ce côté. Mais rêvait-il déjà de faire de la Russie une nation catholique et si, conformément à son désir, une négociation s'était engagée à Pétersbourg entre théologiens, ne l'aurait-il pas rendue vaine en proposant des transactions chimériques et des combinaisons inacceptables? « C'est là le secret de Dieu, » répond avec raison le P. Pierling, prononçant ainsi le seul mot qui convienne en la circonstance.

Il est du reste remarquable que le mystère qui enveloppa les sentimens religieux d'Alexandre dans les derniers temps de sa vie se soit prolongé, après sa mort, autour de sa mémoire. On sait que, bien que sa femme et ses serviteurs eussent reçu son dernier soupir, la piété populaire, renchérissant sur la vénération dont, vivant, il avait été l'objet, créa la légende de sa survivance. Cette légende, qu'à une date récente le grand-duc Nicolas a réduite à néant, ne prit fin qu'au mois de janvier 1864. A cette époque, mourut en Sibérie un vieillard vénérable qui s'était révélé comme thaumaturge et dans lequel des fanatiques, le considérant comme le favori de Dieu et le père des humbles, prétendaient reconnaître le souverain décédé quarante ans auparavant. Le fait ne mériterait pas d'être mentionné, s'il n'était une preuve de l'admiration que le peuple russe avait vouée à son empereur et du prestige dont reste auréolée la mémoire du souverain qui, quoique inférieur à Napoléon, fut tour à tour son rival, son allié et le destructeur de sa puissance.

ERNEST DAUDET.

REVUE DRAMATIQUE

PORTE-SAINT-MARTIN : Reprise de *Cyrano de Bergerac*. — VAUDEVILLE : *Hélène Ardouin*, comédie en cinq actes par M. Alfred Capus. — BOUFFES-PARISIENS : *Le Secret*, pièce en trois actes par M. Henry Bernstein.

Si vous avez jugé inutile d'aller à la reprise de *Cyrano de Bergerac*, vous donnant pour prétexte à vous-mêmes que vous savez la pièce par cœur et que vous avez encore dans l'oreille le clairon de Coquelin, hâtez-vous de vous déjuger et d'y courir ! La plus grande joie que puisse éprouver un lettré vous y attend : celle de trouver des raisons nouvelles d'aimer une œuvre déjà chère. A la faveur d'une autre interprétation, elle prend un autre aspect. Des parties qui étaient en pleine lumière s'estompent, passent au second plan ; d'autres émergent, s'éclairent, attirent et fixent le regard. La tonalité générale est différente. Donc, un peu avant la « millième » qu'on fêtera dans quelques jours, donnez-vous le plaisir et l'émotion de « découvrir » *Cyrano !*

La création de Coquelin reste magnifique et inoubliable. Il avait fait de Cyrano le type du fantoche truculent. Il l'avait campé en héros du ridicule, tirant sa force et sa grâce de ce ridicule même qu'il pousse au sublime. Il accusait le comique du rôle, le soulignait, l'accentuait, le renforçait : il en rajoutait. Telle était l'ampleur de ce comique et telle en était la surabondance, qu'il débordait sur toutes les autres parties. On applaudissait à la bravoure de Cyrano, mais en riant de ses bravades. Ses ripostes les plus fières et ses plus authentiques exploits prenaient un air de fanfaronnades. Les passages de rêverie semblaient n'être mis là que pour les besoins du contraste. Ceux de tendresse et de tristesse étaient emportés par le flot tout-puissant de la belle humeur : c'était le lyrisme qui jaillissait du bur-

lesque, ou c'était le grotesque qui confinait à l'épopée. Raté génial et bohème au grand cœur, ce Cyrano-là était une antithèse vivante, l'antithèse de la beauté morale et de la disgrâce physique drapée superbement dans le manteau troué du romantisme.

L'originalité de la nouvelle interprétation apparaît tout de suite. Nous nous souvenons très bien qu'il y avait, au premier acte de *Cyrano*, sur les diverses manières de dire d'un grand nez qu'il est grand, une tirade d'une drôlerie énorme, que Coquelin lançait avec une verve étourdissante. Elle n'y est plus. Qu'est-elle devenue? On ne l'a pas coupée, et il est bien vrai que M. Le Bargy la récite, mais d'un débit si pressé, et si empressé d'en finir, qu'elle passe à peu près inaperçue. Il déblaie, il déblaie. Il déblaiera toutes les cocasseries à mesure qu'il en rencontrera sur son chemin. Et, l'acteur principal donnant le ton auquel il faut bien que chacun s'accorde, les autres font de même. Ainsi le burlesque du rôle s'atténue, s'assourdit, s'évanouit. Je dis le burlesque et non pas la fantaisie. M. Le Bargy joue avec le brio le plus entraînant la scène du troisième acte, où Cyrano raconte son voyage dans la lune et sa chute à travers les airs. Il clame avec une grandiloquence tout espagnole les triolets héroï-comiques des Cadets de Gascogne. Il n'affadit pas le rôle, il ne lui enlève rien de son relief et de son éclat; mais soucieux d'en donner *son* interprétation, et, comme il est juste, tenant compte de ses moyens et de leur limite, il fait résolument passer à l'arrière-plan ce qui contrarierait sa conception personnelle. Il harmonise, il simplifie, il transpose dans le mode classique. L'art classique a pour principe l'unité : un trait de caractère domine tous les autres, une passion commande tous les sentimens et tous les actes. Il a pour méthode l'analyse qui creuse sans cesse et pénètre toujours plus avant. C'est ainsi, en vue de l'unité et dans le sens de la profondeur, que le nouvel interprète a retravaillé le rôle. Au deuxième acte, dans la pâtisserie de Ragueneau, voyez de quel air, écoutez de quel accent Cyrano soupire quelques mots de la lettre qu'il compose pour Roxane! Il nous livre là tout le secret de son âme, et le fond de son cœur. C'est une âme et c'est un cœur qui ne sont remplis que par l'amour.

Amoureux, Cyrano est joyeux ou triste, conquérant ou abattu, indulgent ou sarcastique, suivant le temps qu'il fait au ciel de son rêve. Se croit-il à l'instant d'être aimé de Roxane? A cet instant-là, il se sent de taille à braver toute la terre; ce n'est pas le bretteur ni le Gascon qui jette le défi aux cent estafiers de la Porte de Nesle, c'est le soupirant sur qui deux beaux yeux se sont posés : Paraissez, Navarrois!...

Il n'est besoin pour cela ni d'être le Cid, ni d'avoir parmi ses prénoms celui d'Hercule; il suffit d'aimer et de croire qu'on est aimé. A-t-il reconnu son erreur et s'est-il imposé le plus cruel des sacrifices ? un flot de haine monte de son cœur brisé à ses lèvres amères. Lorsqu'en effet il vante l'âpre joie d'une indépendance farouche, ce n'est pas parce qu'il est le déclassé reprochant à la société sa propre inaptitude à s'y encadrer; mais il a été dédaigné par une seule femme : il a pris en dégoût l'univers tout entier.

Amoureux, il n'est pas aimé. C'est donc qu'aucun sentiment d'orgueil, de vanité satisfaite et d'amour-propre ne se mêle chez lui à l'amour et n'en altère la pureté. Cela achève de rendre le personnage sympathique. Don Juan n'est pas sympathique : les hommes sont tous un peu jaloux de lui, et les femmes en ont peur. Aussi savons-nous gré à Molière de l'avoir qualifié de méchant homme; et quand, à la fin, la punition du ciel s'abat sur lui, nous en éprouvons une satisfaction de vengeance. Au contraire, l'amoureux éconduit ne nous gêne pas; il ne nous a rien volé; nous n'éprouvons pas auprès de lui cette humiliation secrète, dont une comparaison instinctive nous fait souffrir auprès d'un amant trop souvent heureux.

Amoureux, enfin, Cyrano l'est surtout en ce sens qu'il parle délicieusement d'amour. C'est sa marque, c'est son caractère, c'est son originalité : c'est tout le rôle. Christian de Neuvillette aime autant que peut aimer Cyrano de Bergerac; il est brave, il est beau, et même, quand il parle d'autre chose que d'amour, il n'a pas l'air d'un sot. Mais il ne sait pas parler d'amour. Il n'a pas ce don de dire de jolis riens, de s'exprimer avec grâce, et de faire croire, par le tour qu'il lui donne, à la sincérité de sa passion. Cyrano est celui qui sait parler d'amour, et qui aime à en parler. Les mots lui viennent alors, sans qu'il les cherche, toujours plus abondans, plus faciles, plus riches, plus sonores et plus imagés : il est amoureux de la couleur et de la musique de ces mots. Sous le balcon, dans la nuit, il ne voit pas Roxane et elle ne distingue pas ses traits; ni leurs regards, ni leurs doigts ne se mêlent; des mots, des mots, il n'y a entre eux que des mots; et ces mots tout chargés d'amour enveloppent de leur séduction celle qui les écoute en tremblant. Au siège d'Arras, Cyrano écrit des lettres plus longues chaque jour et plus ardentes; et il s'enivre de les écrire, tandis qu'en les lisant, dans son alcôve de précieuse, Roxane sent monter en elle la même ivresse qui les a dictées. L'amour n'est-il pas cela même? En tout cas, c'est une nuance de l'amour qui est bien d'ici : c'est exactement l'amour à la française. Partout on frissonne

d'amour, on en souffre et on en meurt de la même manière; nulle part on ne parle d'amour comme dans ce pays-ci. Chez aucun autre peuple l'amour ne rend si éloquent et si spirituel. Toute notre littérature est à base d'amour, parce que notre amour est déjà littérature. C'est pourquoi nous avons tout de suite reconnu et compris Cyrano. C'est par là qu'il est dans la tradition, et non pas plutôt du XVIIe siècle où vécut son modèle que du XIXe où écrivit son poète, mais de tous les siècles où il y a eu des Français. C'est ainsi qu'il est nôtre et qu'il est de chez nous et qu'il est nous.

Après quinze années qui se sont écoulées depuis la triomphale et historique soirée de *Cyrano*, c'est la première fois que nous assistons vraiment à une « reprise » de l'œuvre célèbre de M. Edmond Rostand. On était curieux, entre lettrés, de savoir quel effet elle produirait, dans des conditions nouvelles, à un autre moment de notre littérature, dans une autre atmosphère morale. L'épreuve a tourné à son plus grand honneur. Bien des choses ont changé pendant ces quinze ans; la pièce elle-même a changé; elle changera encore : c'est la loi pour tout ce qui est vivant. Un principe est en elle, qui se développera en s'adaptant chaque fois aux circonstances, au milieu, aux individus. Nous avons reconnu en elle, à des signes certains, cette vie intérieure des œuvres destinées à durer.

J'ai dit, au cours de cet article, combien l'interprétation de M. Le Bargy m'a paru neuve, intéressante, digne d'être étudiée. Le Cyrano dont j'ai essayé de dessiner la silhouette morale est Cyrano tel qu'il nous le montre. Il le dépouille de beaucoup de singularités pour le rapprocher de nous. Il le fait rentrer dans le large courant de l'humanité. Il dégage du rôle l'âme de tendresse et de poésie. C'est une des plus belles créations qu'il ait à son actif, et l'une de celles qui mettent le plus haut un artiste. Mme Mégard est un peu effacée, mais charmante en Roxane. Ragueneau c'est toujours Jean Coquelin. Les autres rôles sont très honorablement tenus. Il paraît que la décoration et la mise en scène ont été légèrement modifiées. J'avoue ne pas m'en être aperçu : mon attention était ailleurs.

Est-il possible de mettre à la scène une image de la vie telle qu'elle est, ou du moins qu'elle nous apparaît, en dehors de toute déformation conventionnelle, dans son incomplet, dans sa médiocrité et dans sa tristesse? C'est ce que vient de tenter, avec un art ennemi de toute exagération, de toute déclamation et de tout mensonge, l'auteur d'*Hélène Ardouin*. J'ai noté naguère ici même l'évolution qui s'est pro-

duite dans la manière de M. Capus. Parti de la fantaisie souriante et de l'optimisme romanesque, il s'est insensiblement rapproché de la véritable peinture de mœurs qui est faite d'observation clairvoyante et de philosophie désabusée. Quand nous nous livrons à notre imagination, elle nous emporte le plus souvent dans l'absolu : nous nous représentons des êtres animés d'une seule passion, qui les conduit en droite ligne au terme du bonheur ou de la souffrance. C'est la fiction. Les êtres que nous coudoyons sont bien différens : leur caractère inachevé, leurs sentimens à l'état d'ébauche échappent à toute définition trop précise; leur destinée incertaine et sans cesse contrariée se poursuit à travers mille déceptions, et l'ironie serait trop cruelle de prétendre que tout s'y arrange ; l'irréparable la guette, au contraire; mais sous la forme où il se présente, sans éclat et sans faste, il est lui-même quelque chose de naturel. C'est la réalité. A quoi servirait de déclamer contre elle ? Nous n'y changerons rien.

Voici une femme, Hélène Ardouin, malheureuse en ménage et qui, comme tant d'autres héroïnes de théâtre, aurait le droit de montrer le poing à la Providence. Elle aimait Sébastien Réal, c'est Pierre Ardouin qu'elle a épousé. Ainsi le lui ont conseillé ses parens, personnes d'expérience. Ce bel homme, ennuyeux et sot, est en outre un coureur. Il trompe sa femme de la façon la plus vile. Celle-ci, qui le sait et sait qu'il n'y a pas de remède, ne s'étonne, ni ne s'indigne, et peut-être même ne souffre pas. Ni révoltée, ni résignée, elle reste indifférente et remplit tant bien que mal le vide de son cœur en s'occupant de sa fille. Les choses auraient très bien pu durer toujours ainsi : on ne compte pas le nombre de ces existences sans joie, qui s'écoulent sans secousse et vont, sans incident, jusqu'à une fin sans regret. Encore faut-il prendre garde à la dernière goutte, qui risque de faire déborder la coupe d'amertume. Pierre Ardouin à tant d'outrages en ajoute un, cette fois trop violent. Il enlève la fille de l'aubergiste. Pour échapper au scandale qui va la narguer dans tous les commérages de la province, Hélène Ardouin quitte la petite ville où elle a vécu jusqu'alors, pour venir se réfugier à Paris.

Le mariage sans l'amour ne lui a pas réussi; sera-t-elle plus heureuse par l'amour sans le mariage ? Car il va sans dire qu'à Paris, elle retrouve Sébastien Réal et devient sa maitresse. Mais combien celui-ci diffère de nos habituels héros de roman ! Il est pauvre, et c'est dans les récits charmans et démodés d'Octave Feuillet que la situation de jeune homme pauvre a je ne sais quoi d'enivrant. Dans notre monde moderne et positif, la « faute d'argent » est, presque toujours, laide et

déprimante. Elle a pour premier résultat d'empêcher un garçon, pourtant laborieux et bien doué, de terminer ses études. Sébastien Réal n'a pu entrer à l'École centrale : il est un peu moins qu'ingénieur, un peu plus qu'ouvrier mécanicien : il graisse des machines et ne dîne pas tous les soirs : pour l'imagination d'une femme, ce n'est pas très excitant. Hélène Ardouin ne l'a pas choisi : elle a pris celui qui s'est trouvé à portée de sa main, ce qui est, à peu de chose près, l'histoire de toutes les liaisons.

Une partie supérieurement traitée, dans la comédie de M. Capus, et qui en fait le charme, c'est la peinture de nos mœurs parisiennes, le « tableau de Paris » à la date de 1913. Hélène Ardouin, qui vit avec une vieille cousine, Mlle Messany, poursuit ce rêve de toute bourgeoise, principalement quand elle est dans une situation fausse : avoir des relations. Elle en aura : relations de raccroc, sans cohésion et sans choix, comme en font, au hasard d'une rencontre, les maîtresses de maison qui veulent absolument qu'on vienne chez elles. Il y a chez elle un député, habitué par métier à ne pas faire le difficile, un homme du monde, de ceux qu'on rencontre dans tous les mondes qui ne sont pas le monde, un industriel dont la femme est trop élégante : il y a quelques dames dont chacune a son histoire, qui n'est peut-être pas une vilaine histoire, mais enfin qui est une histoire ; il y a surtout Cabaniès, impresario de théâtre et tenancier de tripot, lanceur d'artistes et d'affaires. Cabaniès est le type du Portugais qui est quelqu'un à Paris. Sujet à de soudaines disparitions, est-il exact qu'il ait fait de la prison ? Cela reste vague pour tout le monde et pour lui-même. « Aujourd'hui Cabaniès est un homme qui va nous montrer la Graza et dont tout Paris s'occupe : je ne connais que ça... » Ce n'est d'ailleurs ni un mauvais homme, ni tout à fait un malhonnête homme. Mélange de bonhomie et d'insolence, et doué à un degré éminent de cette ingénuité audacieuse ou de cette audace ingénue qui s'appelle inconscience, il figure à merveille, dans la galerie des originaux de ce temps, l'aigrefin à la mode d'aujourd'hui.

Un certain Barois, qui joue dans la pièce le rôle d'observateur narquois, nous fait les honneurs de ce Paris nouveau sur lequel il est mieux renseigné que quiconque, étant de province. « Mon vieux, pour des provinciaux comme nous, sais-tu ce qu'il y a de plus frappant à Paris, aujourd'hui ? C'est qu'il peut nous offrir des spectacles fabuleux, nous faire crier d'étonnement et d'admiration, mais qu'il est devenu incapable de nous émouvoir et de nous instruire. Il est trop tumultueux, trop fort. C'est une espèce de monstre. Il a perdu la

finesse et l'aristocratie que nous venions y chercher autrefois et qu'on ne trouvait que chez lui. On n'est plus dans un salon, on est dans une gare énorme où chacun peut aller au guichet, pourvu qu'il ait de quoi payer sa place. » Le moyen de parvenir dans cette cohue? Jouer des coudes, mais surtout se tenir les coudes. « Aujourd'hui on n'arrive plus seul ; on n'arrive même plus le premier : on arrive en bande. » Est-il besoin d'ajouter que tout scrupule de délicatesse y coûte cher? Sébastien Réal a été placé auprès de Cabaniès en qualité de secrétaire. Cela lui donne l'occasion d'assister à deux scènes dont le rapprochement est tout à fait suggestif. Dans la même soirée, il voit Cabaniès décoré pour la triomphante « manifestation d'art » dont il est l'organisateur, et menacé des tribunaux pour incorrections commises dans un casino dont il est le directeur. Charmante soirée! Sébastien Réal sent le dégoût lui monter à la gorge : il n'a pas ce qu'il faut pour réussir à Paris. Et pourtant! Au moment d'envoyer sa démission à Cabaniès, il éprouve quelque chose qui ressemble à de l'hésitation : telle est déjà sur lui l'influence du milieu, et tels sont les progrès de la contagion. Il sent que le pied lui glisse sur ce pavé de Paris, si scabreux. « Ce qui est grave, c'est que je ne me sens plus aussi sûr de moi qu'à mon arrivée à Paris. C'est que les quelques semaines que je viens de passer auprès de cet homme qui ne peut pas faire un geste sans que l'argent sonne dans toutes ses poches m'ont donné à moi aussi un peu de désir et de fièvre. Est-ce que je savais ce que c'est que l'argent, moi? Je croyais que ça se gagnait durement, par le travail et par l'effort, et je m'aperçois que ça se rafle avec de la chance! Alors, à mon tour, je suis tenté. Oui, oui, je suis plus tenté que je n'ose me l'avouer à moi-même. » Ce phénomène de la démoralisation par l'exemple est d'une observation excellente.

Sébastien Réal n'est pas fait pour la vie de Paris. Il le remarque justement. « Chacun, dit-il, a son caractère, ses idées, sa chance, une sorte de ligne directrice suivant laquelle s'organisent tous les événemens de sa vie. » Cette ligne, pour lui, ne passe pas par Paris. Il n'est pas fait davantage pour la grande passion : cela non plus n'est pas dans sa ligne. Il complote de s'évader. Et voici que s'annonce pour Hélène l'abandon menant à cette issue, la plus plate de toutes : la réconciliation avec son mari. Elle va en avoir, au cours du quatrième acte, la sensation grandissante; et c'est ce progrès d'une conviction douloureuse qui fournira le dessin et le mouvement de l'acte. Hélène commence, bien entendu, par repousser avec horreur la seule idée de cette réconciliation que lui propose sa belle-mère. Mais tout l'y achemine;

tous la lui conseillent, et d'abord sa vieille cousine, Mlle Messany : « Tu devrais l'accepter, car ta situation n'est pas excellente. On ne peut pas dire positivement que tu aies trompé ton mari, puisqu'il l'avait abandonnée. Mais enfin, n'est-ce pas ? tu as pris un amant, comme on dit, et tu étais mariée. Ce n'est pas grave, si tu veux, surtout avec les idées d'aujourd'hui ; mais tu n'aurais pas pris d'amant, ça ferait une différence : tu serais dans une meilleure posture. » Non, Hélène n'est pas dans une bonne posture. Elle n'est pas à un heureux tournant de sa vie. Elle reçoit la visite d'une sœur de Sébastien Beal : elle s'aperçoit, en causant avec la jeune fille, que le frère et la sœur ont tout organisé pour se faire une existence en commun où il n'y a, pour la maîtresse qu'elle est, aucune espèce de place. C'est un congé implicite. Il reste que son amant lui-même lui en donne confirmation. Sébastien n'y manque pas. Il expose qu'il a accepté une situation d'ingénieur dans les Landes : il se fait scrupule d'emmener la jeune femme si loin de Paris, dans une région si sauvage. « Tu aurais moins de scrupules, si tu avais plus d'amour, riposte judicieusement Hélène. Mais tu ne m'aimes plus. Conseille-moi donc de me réconcilier avec mon mari ! » Ce conseil, Sébastien n'ose pas le formuler, mais il n'en a guère besoin : sa conduite, son attitude, sa gêne, son silence, tout crie de quelle ardeur il souhaite cette solution libératrice.

La vraie libératrice, c'est la mort. Que faire maintenant d'Hélène ? Sa vie a été gâchée, par les autres et par elle-même. Le mieux pour elle est de s'en aller : elle est emportée par une crise de la maladie de cœur dont nous l'avons vue souffrir tout le long de la pièce. Cette mort était dans la logique de la situation. Nous aurions eu bien de la peine à admettre qu'après son aventure, Hélène, pareille à son homonyme antique, reprît au foyer conjugal sa place respectée. Je regrette seulement que l'auteur ait cru devoir nous mettre sous les yeux le spectacle pénible de son agonie. Depuis *les Flambeaux* jusqu'à *Hélène Ardouin*, sans oublier la reprise de *Cyrano*, nous aurons vu mourir beaucoup de monde sur la scène cet hiver. Ce dernier acte, l'acte mortuaire, me paraît, dans chacune de ces pièces, le moins bon de tous. Mais il faut croire que les auteurs connaissent leur public : ils ont diagnostiqué chez lui ce goût des larmes provoquées par une émotion toute physique.

Hélène Ardouin est une comédie d'un tour élégant et très littéraire, où l'observation et le sentiment se mêlent dans des proportions très justes et dans une harmonie de nuances très fines. La

forme vaut par sa délicatesse, attestant une crainte continue de forcer la note. L'esprit, partout répandu dans le dialogue, n'a jamais l'insistance provocante du « mot d'auteur. » C'est une mousse légère, l'humour d'une conversation entre « honnêtes gens, » une façon vive, originale, de dire les choses avec un sourire d'ironie et parfois de tristesse.

Mlle Vera Sergine est très émouvante dans le rôle d'Hélène Ardouin. M. Rozenberg a donné à Sébastien Réal ce je ne sais quoi de falot qui est bien dans le caractère du personnage. M. Lérand prête au raisonneur Barois l'ironie coupante qui convient à ses propos. M. Joffre a prêté son habituelle sûreté de composition pittoresque à l'amusant personnage du bluffeur Cabaniès.

Et maintenant, est-ce que s'annonce, comme je l'ai lu un peu partout et comme je le souhaite, un retour vers le théâtre psychologique? Est-ce, comme l'a écrit M. Faguet, la comédie de caractère qui nous revient? Commençons par écouter la pièce de M. Henry Bernstein, *le Secret*, qui a donné lieu à ces heureux pronostics et qui, chaque soir, aux Bouffes-Parisiens, obtient un vif succès.

Gabrielle Jeannelot est une femme que son mari adore : il l'adore depuis onze ans, et chaque jour un peu plus; car elle est de celles qui gagnent à être connues. Cette adorable femme est aussi bien une amie incomparable : sa loyauté, sa droiture, son tact, sa discrétion inspirent à tout son entourage une confiance absolue. C'est à elle qu'on s'adresse dans les cas difficiles, comme à l'arbitre qui juge en dernier ressort. Le petit Le Guenn qui aime une jeune veuve, Henriette Hozleur, et est à l'instant de la demander en mariage, est arrêté par un dernier scrupule : que Gabrielle dise un mot, et ce scrupule s'évanouira. Telle est l'autorité qui s'attache aux paroles de certaines personnes investies de l'estime universelle... Henriette prie Gabrielle de recevoir le petit Le Guenn, la charge de dire à ce brave garçon ce qui conviendra pour que ce mariage qu'elle souhaite se fasse, et remet donc en toute tranquillité entre ces mains sûres le meilleur de son avenir. Le Guenn est un timide, une âme inquiète, et il est amoureux : donc il est jaloux. Il n'est pas jaloux de celui qui fut le mari d'Henriette : c'était un mauvais mari et il est mort. Mais n'y a-t-il pas eu un amant? C'est la question, — assez naïve, — que ce bon jeune homme est venu poser à Gabrielle. Celle-ci délivre le certificat de vertu demandé : Le Guenn, complètement rassuré, épousera. Alors, et comme Henriette remercie son amie du nouveau service qu'elle vient de lui rendre, elle en reçoit un conseil, un peu scabreux, un peu rude,

auquel en tout cas elle ne s'attendait guère. « A ta place, lui dit Gabrielle, j'avouerais. J'avouerais Pontatuli. Un jour ou l'autre, Le Guenn découvrira Pontatuli ; il t'en voudra de le lui avoir caché ; ce sera mauvais pour votre ménage. Tandis que maintenant, au diapason où il est monté, tu ne risques rien. Il acceptera Pontatuli ; il acceptera tout ce que tu auras à lui faire accepter, et il te saura gré de ta franchise. Avoue Pontatuli ! » Henriette s'y refuse énergiquement. Nous songeons : cette Henriette, qui a dans son passé un gros péché et n'en avertit pas l'homme qui va lui donner son nom, n'est évidemment pas une personne de conscience très scrupuleuse. Elle peut invoquer à sa décharge des excuses telles quelles : il reste que c'est une personne de conscience moyenne. Elle fait pauvre figure auprès de Gabrielle. Ah ! celle-là ! Comment lui mesurer notre estime ? Également incapable de trahir une amie et de se faire la complaisante de cette amie, elle a la vraie bonté, la bonté sans faiblesse des consciences droites. Le conseil qu'elle a donné à Henriette est d'une cranerie presque virile. Cette honnête femme est un honnête homme.

Au second acte, Le Guenn a épousé Henriette. Nous ne doutons pas un seul instant qu'il doive, au cours de ce second acte, découvrir le secret de celle qui est maintenant Mme Le Guenn. Toute la question est de savoir comment se produira cette découverte. Or tout le monde se trouve réuni à Deauville chez une bonne dame qui a convié ensemble le ménage Jeannelot, le ménage Le Guenn et aussi Pontatuli. Avoir invité Pontatuli en même temps que le ménage Le Guenn, l'ancien amant avec le nouveau mari, c'est une de ces gaffes énormes qui n'ont d'explication, sinon d'excuse, que dans leur énormité même. Ce qui devait arriver, arrive : Le Guenn se sent attiré par une irrésistible sympathie vers Pontatuli ; Henriette, ainsi rapprochée par un inconvenant hasard, de l'homme qui l'a lâchement abandonnée, s'irrite et s'énerve : encore une fois, elle a recours à Gabrielle et prie son amie de faire comprendre à ce goujat que sa présence sous ce toit hospitalier est un scandale. Mais Pontatuli ne veut pas s'en aller. Il résiste ; il s'obstine : il demande, il exige un entretien avec Henriette. De cet entretien va jaillir la lumière, une lumière imprévue, qui éclaire de soudaines et aveuglantes clartés un abîme de noirceurs...

Nous avons précédemment entendu Henriette elle-même rappeler à son amie comment et pourquoi elle a rompu avec Pontatuli. Informée que celui-ci était revenu à une ancienne maîtresse, elle lui a signifié son congé par une lettre méprisante et catégorique, qu'il a reçue au cours d'un voyage en Argentine. Eh bien ! cette histoire d'une

trahison de Pontatuli était fausse, inventée par on ne sait quelle imagination diabolique. Jamais, au grand jamais, Pontatuli n'avait renoué d'ancienne liaison. Amant, mais amant pour le bon motif, il était fermement résolu à épouser Henriette. Quand lui est arrivée la lettre de rupture, telle a été sa douleur et telle sa stupéfaction qu'il en est devenu fou, littéralement fou, fou à lier, et qu'il a fallu l'enfermer dans une maison de santé. Qui donc est l'auteur de ce mensonge? Qui a conçu et réalisé l'odieuse machination? Une surprise ne vient jamais seule. Pontatuli affirme que, s'il a accepté l'invitation à Deauville, c'est que cette invitation lui a été adressée au nom d'Henriette qu'on affirmait désireuse de le revoir. Qui donc a pu livrer le secret de la jeune femme? Mais qui serait-ce, sinon celle dont on retrouve l'obsédante silhouette à toutes les avenues de la trahison? Gabrielle a tout fait. L'évidence l'accable. Telle est l'étourdissante révélation, également inattendue sur la scène et dans la salle, qui vient subitement nous donner à tous, acteurs et spectateurs, le même violent coup au cœur.

C'est le point culminant de la pièce. Tout n'a été préparé, et très habilement préparé, que pour nous mener à cette péripétie qui

Change tout, donne à tout un aspect imprévu.

Il va sans dire que Le Guenn arrive au bon moment pour surprendre la conversation de Pontatuli et d'Henriette. Il s'ensuit un certain nombre de manifestations, obligatoires et « de style, » qui sont comme les « réflexes » de ce genre de situations : cris de colère, sanglots et rugissemens, gestes furieux, altercation entre les deux hommes qui, nous dit-on, se sont pris à la gorge et ont roulé sur le parquet; et il faut grandement féliciter M. Bernstein de ne pas nous avoir mis sous les yeux cette scène de colletage. Mais tout cela est de peu d'intérêt. Qu'arrivera-t-il du petit Le Guenn et du beau Pontatuli, et de quelques autres? Cela nous laisse tout à fait indifférens. L'auteur l'a bien compris, et il concentre tout son effort sur ce morceau capital qui est à lui seul tout le troisième acte : la confession de Gabrielle.

Car nous savons le crime de Gabrielle. Il nous reste à en recevoir l'aveu de sa bouche. Et pour que cet aveu ait toute sa saveur, c'est à son mari, à son amoureux de mari, qu'elle l'infligera. « Constant, je ne suis pas la femme que tu crois. C'est moi qui ai calomnié Pontatuli auprès d'Henriette. C'est moi qui ai tâché de faire échouer le mariage de Le Guenn. C'est moi qui ai fait inviter Pontatuli à Deauville pour troubler le ménage d'Henriette. Et ce n'est pas tout. Cherche autour de

toi tous les chagrins, tous les désastres qui ont pu te faire gémir : l'auteur en a été toujours le même ; et c'est moi. Une affection profonde et inaltérée vous unissait, ta sœur et toi. C'est moi qui vous ai brouillés. Car je suis méchante. Je ne puis supporter la vue du bonheur d'autrui. Il faut que je le détruise. Aussitôt je me repens, je me dévoue pour ceux que j'ai perdus, je m'enfonce dans les bonnes œuvres. Et je recommence... C'est plus fort que moi. Je suis ainsi faite. Aujourd'hui, je m'accuse et je me hais ; demain, je retomberai... » Et pendant qu'elle se frappe la poitrine et jette sa clameur désespérée, est-ce une illusion ? il nous semble qu'elle prend à cet étalage de sa laideur morale une sorte d'atroce plaisir. Gabrielle n'est pas seulement méchante, elle est perverse. Comme ces gamines qui avouent en pleurant quelque énorme peccadille, et qu'on voit à travers leurs larmes suivre sournoisement du regard l'effet produit par leur aveu, Gabrielle souffre et jouit, tour à tour ou tout ensemble, de se savoir méchante. C'est une dilettante du mal.

« Voilà, nous dit-on, le type de la Méchante, et ce serait le véritable titre de la pièce. Cette pièce est une étude de femme, une comédie de caractère... » Entendons-nous. La comédie de caractère a pour objet de nous présenter dans une image amplifiée un de ces travers ou de ces vices qui sont inhérens à l'humaine condition, de l'étudier dans ses causes, dans son mécanisme et dans ses effets, et ainsi de nous faire mieux comprendre le train du monde. Nous connaissons tous des méchans. Quand nous prenons la peine d'analyser leur méchanceté et d'en rechercher les origines, nous trouvons presque toujours qu'elle s'explique par une souffrance qui a tourné à l'aigre. Gabrielle, au contraire, est, dans toute la force du terme, une femme heureuse. Elle est jolie, elle est riche, elle est bien mariée. Non seulement elle est heureuse, mais elle est vertueuse. C'est une honnête femme, qui aime son mari et en est aimée ; elle a un intérieur charmant ; il est vrai qu'elle n'a pas d'enfans ; mais il ne semble pas qu'elle en souffre et il n'est nullement indiqué que cette particularité ait bouleversé son âme. Elle n'est pas poussée par la jalousie : elle ne poursuit pas en son amie une rivale ; elle ne veut lui prendre ni Pontatuli, ni Le Guenn. Elle n'a ni un intérêt, ni une rancune, ni une vengeance à satisfaire. Elle fait le mal pour le mal, pour le plaisir qu'elle y trouve. Sa méchanceté est une méchanceté gratuite. C'est la méchanceté sans cause, qui fait-on remarquer, mérite seule le nom de méchanceté et qui ne se confond pas avec la jalousie, l'envie, la haine, la soif de la vengeance. Cette méchanceté est congénitale ; c'est une humeur qu'on apporte en

naissant: on naît méchante, comme on naît brune ou blonde... Mais alors cette méchanceté dont il s'agit n'est pas celle que nous avons tant d'intérêt à connaître parce que nous la rencontrons à chaque instant, chez les autres, — et chez nous-mêmes. C'est une méchanceté exceptionnelle et anormale. C'est un cas. C'est, comme le dit un des personnages, une monstruosité... Cela relève non plus de la psychologie, mais de la pathologie.

Prenons le cas pour ce qu'il est; admettons que l'auteur ait voulu nous présenter, comme c'était après tout son droit, une de ces déviations accidentelles, une de ces déformations, rares mais possibles, de notre nature. Voilà donc un être chez qui la méchanceté est affaire de naissance et d'instinct. Du premier jour où elle a été elle-même, Gabrielle a agi en conformité avec cette disposition primordiale et essentielle. Elle a commencé toute petite. Gamine, elle a été méchante avec ses petites camarades. Jeune fille, elle a été méchante avec ses compagnes. Femme, elle a continué. Depuis onze ans qu'elle est mariée, elle intrigue et ment; elle médit, elle calomnie, elle vilipende ; elle trompe les uns, excite les autres, et fait battre des montagnes. Et personne ne s'en est jamais aperçu! Personne n'a jamais rien soupçonné! Rien ne l'a trahie ! Dans le rôle de bonté que joue cette méchante, il n'y a pas eu une fissure! Le mari, l'amie, les amis, continuellement trahis, continuent d'avoir en elle une confiance que rien n'altère! Cela n'est guère croyable. Il y a de par le monde de méchantes femmes, méchantes comme la gale et qui sont, comme on dit, des « pestes: » elles font beaucoup de mal et on ne s'en méfie pas assez; mais on s'en méfie. Il flotte autour d'elles une atmosphère de suspicion et de gêne, un parfum de trahison qui décèle leur présence...

Gabrielle n'est pas un personnage de la vie : c'est un personnage de théâtre, — très connu au théâtre ou dans un certain genre de théâtre. Vous rappelez-vous la dernière scène de la *Jeunesse des Mousquetaires ?* Agenouillée et frémissante, Milady assiste à sa mise en accusation et entend la liste de ses crimes qu'énumèrent d'Artagnan, Athos, milord de Winter et l'Homme masqué. C'est Milady qui a empoisonné Mme Bonacieux. C'est Milady qui a fait assassiner Buckingham et périr Felton sur l'échafaud. Milady a l'épaule gauche marquée d'une fleur de lys, et la conscience chargée de tous les crimes, car Milady est le traître. Pareille à Milady, Gabrielle a brisé la vie de Pontatuli, ravagé l'existence d'Henriette, brouillé le ménage de Le Guenn, troublé l'intimité de son mari et de la sœur de son mari : elle est *le traître.*

Et il fallait que sa qualité de traître fût insoupçonnée de tous. Il fal-

lait que cette méchante passât pour bonne, loyale et digne de la confiance universelle. Cela était nécessaire pour rendre possible le coup de théâtre du second acte et le brusque changement de front qui en est la conséquence. Il fallait qu'il y eût erreur sur la personne, sans quoi le mouvement de la pièce, son dessin et l'espèce particulière d'intérêt et de plaisir qu'elle produit n'existaient plus. Cet intérêt est celui de la curiosité ; ce plaisir est celui de la surprise, propre au mélodrame comme au vaudeville. Je ne sais plus dans quel vaudeville de ces dernières années on nous montrait au premier acte une dame de province, très convenable et même un peu prude. On la retrouvait au second acte à Paris, où, sous un autre nom, elle figurait parmi les plus folles cascadeuses. De cette dualité résultait une série d'aventures ahurissantes. De même les personnages de M. Bernstein ont, le plus souvent, une personnalité double. Plus ils ont un air d'honnêtes gens, plus ils sont haut placés dans l'estime du monde, et plus on peut être assuré que ce sont d'affreux coquins. Vous preniez Gabrielle pour une sainte nitouche : vous vous apercevez tout à coup que c'est un diable. C'est le quiproquo à la manière noire.

Une remarquable entente de la scène, un art sûr et sommaire, un dialogue où l'on vise seulement à se faire comprendre, tel est l'ensemble de procédés, d'un incontestable effet sur le public, qui fait le succès du *Secret* comme il avait fait le succès du *Voleur*. Tout se renouvelle. Le mélodrame de nos pères, empanaché et bon enfant, n'est plus à la mode du jour. Scribe s'était fait, jadis, une spécialité d'un genre composite qu'il appelait la comédie-vaudeville. On définirait assez bien celui où excelle M. Bernstein : la comédie-mélodrame.

Mme Simone est excellente dans le rôle cruellement antipathique de Gabrielle ; Mlle Madeleine Lély très touchante dans le rôle un peu niais et simplet d'Henriette. M. Garry, le mari, a gagné en autorité et en bonhomie. M. Victor Boucher a dessiné avec beaucoup d'agrément la silhouette de Le Guenn, l'amoureux timide.

Le mois théâtral a été très chargé. J'ai déjà dépassé la place qui m'est ordinairement réservée. Force m'est donc maintenant de me résumer. Je me borne à signaler deux pièces à cadre exotique, et qui font plus ou moins vaguement songer à de récentes « affaires sensationnelles » dont s'est entretenue la chronique mondiale.

L'une, à l'Athénée, de M. Abel Hermant, *la Saison folle*. Un grand seigneur russe, le prince Kamenski, a quitté sa femme, Fedosia, tout en continuant de l'aimer et d'en être aimé. Croyant favorable l'occa-

sion qui lui est fournie par l'abandon où se trouve Fedosia, un Français, le marquis de Mauvières, pendant la semaine du carnaval, à Venise, intrigue la jeune femme, et pousse, aussi loin qu'il lui est possible, l'intrigue à laquelle Fedosia semble se prêter. Après diverses péripéties, les deux époux se réconcilient, tandis que le malheureux Mauvières, qui s'est piqué au jeu, et même s'y est brûlé, tire un inutile coup de pistolet. La pièce, qui justifie assez bien son titre, *la Semaine folle*, est trépidante, papillotante et parfois difficile à suivre. L'effet en est encore exagéré par la principale interprète, Mlle Ventura, dont le jeu donne l'impression d'une perpétuelle crise de nerfs.

L'autre, de M. Kistemaeckers, *l'Exilée*, a servi de spectacle d'inauguration à la Comédie des Champs-Élysées. Cette fois, nous sommes dans une cour imaginaire, située quelque part dans les Balkans. Un précepteur français, qui donne des leçons aux jeunes princes et fait la leçon à tout le monde, avec cette impertinence qui passe aux yeux de beaucoup de nos auteurs pour le dernier mot de l'esprit français, a noué une intrigue avec la Princesse-Régente. La lectrice de la Princesse-Régente étant tombée elle aussi amoureuse du précepteur français, détermine celui-ci à se sauver avec elle. La Révolution éclate, la Princesse-Régente devient aveugle, ou passe pour aveugle, et *voit* qu'elle est trahie par le Français et la demoiselle d'honneur... Mais cela échappe à l'analyse.

« Il y a théâtre et théâtre, dit Cabaniès dans *Hélène Ardouin*. Vous, quand vous parlez théâtre, vous voyez des acteurs, des actrices, des pièces. Pour moi, tout ça c'est l'accessoire, c'est le prétexte. Et d'ailleurs c'est toujours la même chose. Jamais ça ne fera de progrès. Mais ce qui est appelé à en réaliser d'immenses, c'est la décoration, la mise en scène... » Je songeais à cette profession de foi d'un impresario bien moderne, en écoutant et surtout en regardant *le Minaret* à la Renaissance. De la pièce de M. Jacques-Richepin, il y a peu de choses à dire : ce sont des vers faciles sur un sujet libertin et vaguement turc. Mais les décors ! Le pur décor art nouveau et ballet russe. De grandes bandes juxtaposées de couleurs violentes et hurlantes. Des costumes d'une laideur qui tient de la gageure. Les femmes ont à la taille un abat-jour ballant et brinqueballant. Le dernier mot de l'abomination.

René Doumic.

REVUE MUSICALE

Théâtre de la Gaîté-Lyrique : *Carmosine*, comédie musicale en quatre actes, d'après Boccace et Alfred de Musset : paroles de MM. Henri Cain et Louis Payen, musique de M. Henry Février. — Théâtre de l'Opéra-Comique : *Le Carillonneur*, d'après le roman de Georges Rodenbach ; paroles de M. Jean Richepin, musique de M. Xavier Leroux. — Ouverture du Théâtre des Champs-Élysées.

S'il existe déjà, comme nous le croyons, une *Carmosine* lyrique, non représentée, et dont le musicien fut l'aimable Ferdinand Poise, la récente *Carmosine* porte au nombre de quatre les comédies musicales inspirées par le théâtre de Musset, les deux autres étant : *On ne badine pas avec l'amour*, de M. Gabriel Pierné, et le *Fortunio* (d'après *le Chandelier*), mis en vers par MM. de Flers et de Caillavet et en musique par M. André Messager.

Les librettistes de *Carmosine* nous ont dit avec insistance qu'ils avaient « adapté » non pas Musset, mais Boccace. Ils ont eu beau dire : c'est Musset qui s'impose à nous dans un sujet qu'il a fait nôtre ; c'est à Musset que, pour le fond et la forme, il eût fallu se montrer plus fidèle. C'est lui que nous attendions ici, lui que nous voulions, et qu'il nous déplaît de ne pas mieux reconnaître. Aussi bien, quelle nécessité de le méconnaître ainsi? Fausse, arbitraire nécessité, concession déplorable à l'absurde préjugé qui veut qu'en tout opéra (sérieux ou léger), une part soit faite aux dehors, aux alentours, au spectacle, enfin à tout ce dont la tragédie ou la comédie musicale, pas plus que l'autre, n'a besoin. L'action, les caractères, voilà ce qu'il faut et ce qui suffit à la musique, de même qu'à la poésie, de théâtre. Voilà son domaine, ou son ordre, et son éminente dignité consiste à n'en pas avoir, à n'en

pas rechercher un autre. Comme la plupart, hélas! de leurs congénères, les deux librettistes « d'après » Musset n'ont pas compris et pris ainsi la chose. *Carmosine* leur ayant semblé maigre, ils ont mis quelque chose autour; ou plutôt ils en ont développé les élémens négligeables et par Musset négligés à dessein. C'est pour l'avoir vu combattre et vaincre en un tournoi, que l'humble fille de maître Bernard et de dame Pâque s'est éprise du roi Don Pèdre, et languit et se meurt d'un impossible amour. « Est-il rien de plus naturel à une jeune fille sans expérience, que de sentir son cœur battre tout à coup pour la première fois, à la vue de tant d'armes resplendissantes, de tant de chevaux, de bannières, au son des clairons, au bruit des épées! Ah! quand j'avais son âge!... » Dame Pâque n'en dit pas plus. Et maître Bernard de répliquer, plaisamment : « Quand vous aviez son âge, dame Pâque, il me semble que vous m'avez épousé, et il n'y avait point là de trompettes. » Ces messieurs ont voulu que, dans leur comédie musicale, il y en eût, des trompettes, et beaucoup. Moins retenus que dame Pâque, ils ont consacré non pas quatre lignes, mais tout un acte, le premier, si ce n'est au tournoi lui-même, du moins aux apprêts, aux abords, à l'issue du tournoi. Cela fait spectacle, mais cela ne fait pas autre chose, et c'est peu. Ce n'est pas beaucoup non plus, au troisième acte, que le tableau, tout extérieur et, par surcroît, un peu bien crûment coloré, de la « cour d'amour. » On eût souhaité d'entendre dans un « milieu, » plus intime, bien que royal, soupirer la célèbre et délicieuse complainte de Minuccio. Ainsi deux actes sur quatre ne sont que prétexte à mise en scène. Ils faussent, en le grossissant, le style général d'une œuvre exquise, où tout est demi-teinte, *mezza voce*, réserve et mélancolique douceur. Que n'y a-t-on point ajouté du dehors! Mais au dedans que n'en a-t-on pas retranché! Comment surtout avoir supprimé certaine scène entre Carmosine et la reine, aux approches du dénouement, dont cette rencontre délicieuse fait en quelque manière le principal et le plus fin ressort.

Si du fond maintenant on passe à la forme, au langage, il faut avouer encore que la locution consacrée : « d'après Musset, » comme souvent ailleurs « d'après » Shakspeare, ou « d'après » Gœthe, marque en effet une certaine distance. Ces gens-là parlent « d'après » Musset, mais loin, très loin après ou derrière lui. *Carmosine* abonde en passages tels que le suivant :

Mon cœur s'étonne et s'extasie
Comme une fleur que déclôt le printemps.

Ailleurs :

Ta douleur se fera plus pure
Et tu la verras se calmer,
Si tu permets au temps, qui connaît tous les charmes,
D'épuiser lentement la source de tes larmes.

Enfin :

Je t'aurais tant aimée,
J'aurais fait de chaque heure,
En tes petites mains
Une rose embaumée.

Il ne paraît pas douteux que cette poésie ne soit, en effet, dans le sens où nous prenions l'expression tout à l'heure, « d'après » la prose d'Alfred de Musset.

Musicien de *Carmosine* aujourd'hui, M. Février le fut il y a quelques années, et non sans talent, de *Monna Vanna*. Si nous avons bonne mémoire, sa musique effleurait trop souvent, au lieu de la pénétrer, la tragédie de M. Maurice Maeterlinck. Il est dommage qu'elle continue de s'arrêter et de se complaire à d'insignifians dehors. Le premier acte de *Carmosine*, celui du tournoi, ne consiste guère qu'en des chœurs de peuple et de fête, à tout moment traversés par ces trompettes dont Maître Bernard, le jour de ses noces, eut grandement raison de se passer. Comme le premier acte, une bonne partie du troisième, la fête à la Cour, n'est que représentation et spectacle. Il offre au regard, à l'oreille, les épisodes « obligés » : « cortèges, ballets et le reste, y compris l'inévitable autant que fâcheuse valse lente, qu'il faudrait laisser une bonne fois aux établissemens lyriques et chorégraphiques d'une certaine catégorie.

Après la musique décorative, passons à la musique sentimentale. Inutile de nous arrêter à la musique plaisante, ou qui devrait l'être. Cette dernière est faiblement représentée, sans beaucoup de finesse et d'éclat, par la romanesque dame Paque et par ce chevalier ridicule, cet amoureux éconduit, Messer Lysporiano, dont Musset tout seul avait fait un fantoche autrement réjouissant. Quant au sentiment, la partition de *Carmosine* en est pleine, elle en déborde même. Et de ce sentiment, l'expression est toujours sincère, facile toujours, et trop facile souvent, l'étant jusqu'à la banalité. L'originalité, le caractère, voilà ce qui manque au style correct, agréable et, si l'on veut, élégant, mais d'une élégance bourgeoise, de M. Henry Février. D'ailleurs, comme on dit vulgairement, l'auteur de *Carmosine* « sait bien son

affaire ; » voire celle des autres, de quelques autres, et fort distingués. Élève de MM. Fauré et Messager, ce n'est pas à ses maîtres qu'il fait le plus d'honneur : il se souvient surtout de Massenet, çà et là de Léo Delibes et, par hasard, de M. Gustave Charpentier. Au surplus, il est sage, prudent ; il ne brise, ne brusque, ne risque rien. Il chante, il est harmonieux. On voit tout de suite et toujours avec lui d'où l'on vient, où l'on va. Pas d'inquiétude, pas de surprise, encore moins de scandale. Cette musique est l'honnêteté même. Elle est aussi le bon sens et la clarté. Rien d'absurde, rien d'obscur et, par-dessus le marché, rien d'affreux. Mais savez-vous que voilà des riens qui, dans le temps où nous sommes, valent bien quelque chose ! Ajoutez qu'en plus d'un passage la parole est notée avec autant de sobriété que de justesse. On pourrait citer, entre tel et tel personnage, des bouts de dialogue où l'orchestre se mêle, de la façon la plus naturelle et la plus harmonieuse, à la voix qui chante et qui parle en même temps. Si nous avons bonne mémoire, on trouvait déjà dans *Monna Vanna* des détails de ce goût.

Oui, mais à côté de tout cela, ou plutôt par dessus et comme pour envelopper, noyer tout cela, quel flot de sensibilité, de sensiblerie doucereuse, un peu naïve, quand elle n'est pas larmoyante ! De même, écrivait à peu près M. Jules Lemaître un jour, qu'il y a des poètes et des poèmes qui font gnian-gnian et d'autres qui font boum-boum, il existe, dans l'un et l'autre genre, des musiciens et des opéras. *Carmosine* paraît le plus souvent appartenir à la première catégorie. Autrement dit, cette musique est de l'espèce romance. Elle garde partout quelque chose de superficiel et de mince. Rien ne lui manque autant que la profondeur, si ce n'est le caractère et la nouveauté. Des moyens connus, de faciles effets lui suffisent. Elle parle avec une banale élégance, quelquefois avec des grâces minaudières, un trop coulant et trop fade langage. Inutile d'en étudier les élémens divers : la sage mélodie, l'orchestration correcte, la vérité d'expression tout extérieure. Le second acte entier, le meilleur peut-être, appartient au genre sentimental, mais sentimental à bon marché, l'étant par des procédés et dans un style vraiment trop dépourvu de distinction. Vulgaire alors ? Non pas : ordinaire plutôt, et, malgré cela, donnant dans certaines recherches, peu coûteuses aussi, et d'un goût fâcheux. Parmi « ces vains ornemens, » il n'en est pas de plus médiocre, et d'un tour plus affecté, que la terminaison de la phrase mélodique sur une note haute, généralement prise en douceur. Nous appellerions volontiers cet artifice la cadence ascendante, s'il n'y

avait contradiction entre les deux idées et les deux termes d'élévation et de chute. M. Février montre un goût exagéré pour les conclusions de ce genre. Il abuse également des brusques antithèses, dont on est las, entre les *forte* et les *piano*, entre les élans soudains et les subites retenues. Banale encore, la composition d'un morceau comme l'air ou la cavatine au second acte du tendre Perillo. Tout se développe, tout se succède ici dans l'ordre invariable que réclament la situation et le sentiment, et qu'a réglé plus d'une fois, si je ne me trompe, le Massenet de *Werther* ou de *Thérèse*. Perillo, c'est un amoureux, un gentil fiancé, qui revient après une longue absence, le cœur battant de crainte et d'espoir. Épisodes, mouvemens, sentimens, rêverie et passion, phrase langoureuse et phrase ardente, contemplation devenant lyrisme et frénésie, tout arrive à son rang en cette cantilène; tout, y compris — souvenir de la petite table de *Manon* et du clavecin de *Werther* — les meubles du logis retrouvé. Vous rappelez-vous, dans les *Scènes de la vie bourgeoise*, d'Henry Monnier, la maîtresse de piano qui dit à sa jeune élève : « Ne vous penchez pas ainsi au *cantabile*, c'est du charlatanisme. » Les chants de M. Février, surtout ses chants de mélancolie et d'amour, se penchent un peu trop de cette manière-là.

Cette manière, encore une fois, n'a rien que l'on puisse qualifier d'offensant, ou seulement de désagréable. Au contraire, elle flatterait plutôt certain goût, obscur et pas très noble, mêlé d'indulgence et d'ironie, que nous sentons parfois se réveiller au fond de nous-mêmes, pour les choses faciles, médiocres, pour ces formules, artistiques ou littéraires, qu'en un langage familier, mais expressif, on appelle « rengaines. » Il faut avouer que mainte page de *Carmosine* approche un peu trop de ce type ou de cet idéal subalterne. Aucun des élémens qu'il comporte ne manque au récit, que fait la jeune fille, avec accompagnement d'inéluctables cloches, de son rêve d'hyménée. Et surtout les trois ou quatre ariosos, éplorés autant que paternels, de Maître Bernard, peuvent passer pour des exemplaires accomplis du genre larmoyant, mais, si l'on ose ainsi parler, de ce genre-là retenant ses larmes. Le refrain : *Dodo, l'enfant do*, — traité naguère plus musicalement par M. Charpentier dans *Louise* [et puis c'était la première fois?] — sert de conclusion à l'une de ces trop nombreuses cantilènes. Une autre constate et maudit, toujours sur le mode pleureur, l'impuissance de la médecine à guérir les âmes. Une autre enfin, dans la note de Béranger ou de Nadaud, exprime les espoirs déçus, non plus d'un père seulement, mais d'un beau-père et d'un grand-père.

J'aurais voulu que ma fillette,
Au lieu d'avoir chimère en tête,
Épousât quelque jour quelque brave garçon.
Je les voyais s'aimer, être heureux, se le dire...
Et j'entendais le rire
De quatre ou cinq mioches
Grimpant sur mes genoux, s'agrippant à mes poches.

A ces paroles, toujours « d'après » Musset, la musique est exactement assortie. Sur le dernier des trois mots : « *se le dire*, » un long point d'orgue s'attarde, plein de signification et de promesses. L'ensemble forme un petit chef-d'œuvre de sensibilité bourgeoise. On croirait un Greuze, d'Épinal. Rien de plus touchant, et, puisque nous parlons images, cela fait songer, révérence gardée, à certain tableau que vous savez, qui représentait de modestes oignons, et dont cet insolent de marquis de Presles disait, à son Poirier de beau-père, que c'était à tirer les larmes des yeux.

Après tout, il n'est pas impossible que, dans le théâtre et dans le quartier, populaires l'un et l'autre, où se joue *Carmosine*, *Carmosine*, fasse pleurer. Musset encore a dit :

Mais une larme coule et ne se trompe pas.

Alors c'est nous qui nous trompons, et cela peut arriver aussi. Enfin il serait injuste de ne pas signaler, parmi les choses aimables de l'ouvrage, la mélodie écrite sur l'adorable complainte de Minuccio :

Va dire, Amour, ce qui cause ma peine...

Ici d'abord les paroles ne sont plus « d'après » Musset, mais de Musset lui-même. Et la musique semble s'en ressentir, en éprouver une influence plus profonde et comme un frisson inconnu. Sans doute elle ne vaut pas, la chanson de Minuccio, les deux chansons de Fortunio : l'une, écrite récemment par M. Messager, et l'autre, qui reste la perle du genre, composée par Offenbach il y a plus d'un demi-siècle. Elle n'est pourtant pas indifférente. A l'exemple de M. Messager, M. Février s'est affranchi de la forme strophique. Sa mélodie suit un libre chemin. De faciles artifices, comme l'altération de telle ou telle note, donnent la cantilène un petit air ancien et troubadour. La reprise, à la fin, de la phrase initiale, sur un autre accompagnement, qui l'attendrit encore, n'est pas maladroite. Et puis, et surtout la poésie de cette dernière strophe est telle, si délicieuses en sont les paroles,

qu'on n'imagine pas de musique assez mauvaise pour y résister ou seulement pour y contredire.

En somme, de la facilité, de l'intelligibilité, sans oublier de menus agrémens, voilà qui n'est point à mépriser. Et ce n'est pas rien non plus qu'une œuvre tempérée et raisonnable, une œuvre conservatrice et de tout repos. Que si pourtant l'on veut autre chose, et que, d'ailleurs, on réprouve les recherches laborieuses et vaines, les obscurités, les excès en tout genre, d'une école opposée et d'un art contraire, qu'est-ce donc, à la fin, que l'on veut? Ainsi nous interrogeait, le soir de la « première, » un partisan de *Carmosine*. A quoi la critique répondra peut-être qu'elle n'est pas faite pour définir à l'avance le chef-d'œuvre toujours attendu, pour en donner la recette, en imposer la formule et dire : « Il sera ceci. » Puisse-t-elle seulement, s'il vient à se produire un jour, savoir le comprendre, le reconnaître et déclarer : « Le voilà ! »

La représentation visible de *Carmosine* est quelquefois un peu voyante. L'exécution musicale en est honorable. Mme Lamber-Vuillaume (Carmosine elle-même) use avec une certaine adresse d'une voix un peu bien aigrelette et mince. Dame Paque au contraire (Mme Fierens) a de la rondeur. M. Gilly (Perillo) parut un ténor agréable. La voix et le chant de M. Maguenat (Minuccio) rappelèrent, plus agréablement encore, celle et celui du regretté Bouvet. M. Fugère se fait toujours davantage, en vieillissant, un talent, un style mixte, ou plutôt double. On doute par momens s'il chante ou s'il parle. La vérité, c'est qu'il chante et qu'il parle à la fois, et ce mélange est délicieux. Enfin Pierre d'Aragon, roi de Sicile, réunit en toute sa personne tous les élémens les mieux faits pour rendre la passion de la pauvre Carmosine invraisemblable jusqu'à l'incrédibilité.

Parmi les musiciens, ou les « maîtres, » encore jeunes, le compositeur d'*Astarté*, de *Théodora*, de la *Reine Fiammette*, du *Chemineau* et du *Carillonneur*, M. Xavier Leroux, est l'un de ceux qui savent le mieux faire, comme on dit, « les gros ouvrages. » L'esprit de M. Xavier Leroux n'est pas tout à fait l'esprit de finesse. Les caractères de son art sont la force, la violence même, et la « poigne, » plutôt que le doigté, la discrétion et la distinction. On pouvait encore se demander, avant le *Carillonneur*, s'il y avait rien de commun entre Bruges, son aspect ou son visage, son silence, son mystère, sa poésie, son âme enfin, et la musique de M. Xavier Leroux. Après le *Carillonneur*, c'est une question qu'on ne se posera plus.

L'argument du drame est le suivant. Un brave homme d'antiquaire brugeois, Van Hulle, avait deux filles, très différentes d'humeur. L'une, Godelieve, blonde, suave et mystique, étrangère à la vie présente, s'absorbait dans le souvenir et le regret des temps passés. L'autre voulait ce qu'on appelle aujourd'hui « vivre sa vie, » la vivre complète, corps et âme, et c'était la brune, ardente, ibsénienne Barbara. De plus, le roman de Georges Rodenbach ayant des velléités symboliques, il s'ensuit que, des deux demoiselles Van Hulle, la première représente la Bruges d'autrefois, « Bruges la Morte, » et que Barbara figure ou, comme on dit, comme on peut le dire de cette gaillarde, « incarne » la Bruges de l'avenir. Avec un personnage secondaire de la pièce, un nommé Farazyn, apôtre également de la cité future, Barbara pense et parlerait volontiers ainsi :

Nous qui voulons respirer, le front haut,
Dans le vent du progrès qui nous évente,
Nous qui vivons enfin, ce qu'il nous faut,
C'est Bruges la vivante.

Or la douce Godelieve aimait en secret le jeune musicien Joris Borluut et de lui se croyait aimée. Mais Joris en tenait pour l'autre, et furieusement, comme en témoignent les forcenés et mystiques propos que, la voyant en larmes, il lui tenait :

Oh! ces pleurs venant arroser
Le bouton froncé de tes lèvres !

Ou bien encore :

O bouche en calice et cœur en ciboire,
Vin de démence à boire,
Rouge hostie à manger !

Sensible à ces appellations, Barbara Van Hulle épousa Joris Borluut. Puis, la place de carillonneur étant devenue vacante, on la mit au concours, et Joris, en une seule volée, l'emporta. Voilà pour les deux premiers tableaux.

Troisième, quatrième et cinquième tableaux. Le vieux Van Hulle est mort. Pour obéir à son dernier vœu, les Borluut ont recueilli Godelieve. Et la suite se devine, bien que le librettiste, sinon le romancier, ait pris trop peu le soin de la faire prévoir. Nous apprenons tout d'un coup, par les confidences de Joris à l'un de ses camarades, qu'il a trouvé dans sa femme un démon, ou plutôt une malade, une demi-folle. Assez lucide en tout cas pour découvrir que dans le cœur de son

mari sa sœur a pris sa place, Barbara, sous prétexte d'aller au loin, se guérir, quitte la maison et laisse le champ libre aux amoureux. Ceux-ci d'en profiter aussitôt. Non, pas aussitôt, car ils résistent longtemps, avant la chute finale. Une tendresse encore chaste inspire à Joris des vers tels que ceux-ci :

O bonheur innocent, profond, silencieux,
De mirer mes yeux dans tes yeux,
Sans qu'au fond de ce lac délicieux
Mon devoir se noie et trépasse.

Mais bientôt le trouble de la passion croissante s'exprime en ce moins paisible quatrain :

Oh! combien ses façons douces
Me donnent un rude émoi!
C'est, au plus profond de moi,
De chavirantes secousses.

Quant à la scène qui décide ou plutôt qui décidait de la faute, elle se passait à l'église. C'est à l'église que Godelieve, en termes déjà singuliers, donnait rendez-vous à Joris. C'est devant l'autel, et l'autel de la Vierge, au chant des litanies, qu'ils prononçaient, ou préféraient ensemble, en un langage encore plus déplacé, des sermens peu recevables ici. On a supprimé cet épisode le lendemain de la répétition générale. C'est la veille qu'on aurait dû le faire.

Au début de l'avant-dernier tableau, nous sommes témoins des remords, inégalement partagés d'ailleurs, de Joris et de Godelieve. Suit une scène entre les deux sœurs : Barbara de retour, sobrement douloureuse, et Godelieve, repentante avec exaltation. Enfin le dénouement a lieu sur un quai de Bruges, en vue du beffroi. Godelieve est entrée chez les Béguines. Aujourd'hui même elle doit prendre part à la procession, dite du Paraclet, qui va passer, et que Joris, à demi fou de désespoir, attend. La voici, composée de pénitentes, chacune portant ou traînant une lourde croix. Dans le cortège expiatoire, Joris a vite reconnu Godelieve. Il s'élance vers elle, il la supplie et tâche de la reprendre. Elle ne lui répond que par d'impassibles psalmodies. Impassibles elles-mêmes et singulièrement inattentives, les nonnes, agenouillées à trois pas de là, continuent leurs patenôtres. Joris alors s'enfuit éperdu. Se souvenant qu'il est carillonneur, il a résolu de mourir selon sa condition, d'une mort affreusement professionnelle. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire et surtout, il me semble, pour le faire, il gravit les degrés, gagne le sommet de la tour, et voici

que tinte le glas. C'est Joris qui le sonne, non plus de ses mains, mais de tout son corps, de son corps de pendu devenu le battant de la cloche funèbre. Et Godelieve hurlante, râlante, plutôt que chantante, ayant décrit l'effroyable vision, finit par tomber et s'étendre sur sa croix qui gît à terre. Cependant les bonnes sœurs achèvent paisiblement leurs oraisons. Excepté par ce détail, cette scène, de même que la scène de l'église, n'appartient pas au genre tempéré.

Dans l'une et dans l'autre M. Xavier Leroux s'en est donné, comme on dit, à cœur joie. Il n'est pas d'excès où ne se soit portée, emportée sa musique, pas de faute que n'ait commise contre la dignité, ou seulement la tenue et le goût esthétique, son art convulsionnaire. Ne fût-ce que dans l'ordre sonore, il faut avouer que les dernières scènes du *Carillonneur* ont je ne sais quoi de brutal et de presque grossier. Vous diriez des figures du musée Grévin ou Tussaud, animées, égarées jusqu'au délire par une musique digne de leurs formes et de leurs couleurs. On a retranché la scène de l'église ; fort bien. Mais dans la partition elle subsiste, on peut la lire, et d'aucuns, dont nous sommes, l'ont vue.

Aimez ce que jamais on ne verra deux fois,

a dit Vigny. Mais il y a des choses qu'il suffit d'avoir vues, entendues une seule fois, pour se sentir tout près de les haïr. L'expression vous semblera forte. Mais si vous saviez à combien de sentimens, littéraires, poétiques, musicaux, — sans parler de certains autres, encore plus respectables peut-être, — cette scène faisait violence. Violence encore une fois grossière, et, avec cela, si parfaitement inutile ! Songez seulement aux crises, aux transports de la passion, même la plus véhémente, tels que les ont représentés les plus grands, les plus nobles maîtres du pathétique. Alors, vous souvenant d'Orphée, ou de doña Anna, l'épileptique Godelieve ne manquera pas de vous inspirer une sorte d'horreur. Lire cette scène de l'église n'est rien. Il faut y avoir assisté. Drame, ou plutôt mélodrame, et musique, tout y était au paroxysme. Pour les béguines assemblées et déjà non moins insensibles que dans la dernière scène à de si proches et si bruyans scandales, un invisible aumônier vociférait les litanies. Des lèvres de Godelieve hors d'elle-même et se roulant sur les dalles, c'était, en guise de prières, des imprécations qui semblaient sortir. Et lorsque survint Joris, alors en quel duo forcené se changea le furieux monologue ! Ils marchaient, les deux amans, ils marchaient vers l'autel, enlacés, enivrés, en chantant. Et chaque strophe de leur cantique, répondant à chaque verset des litanies, y fai-

sait une réponse, dans l'intention de l'auteur peut-être héroïque et même sainte, mais en réalité impie et sacrilège. A propos de cette marche, de son rythme, de son allure, quelqu'un n'a pas craint de rappeler Saint-Saëns, même Haendel. Un Saint-Saëns de barrière alors et un Haendel de café-chantant. Nous ne les connaissons pas.

Si nous avons insisté sur de telles pages, c'est qu'on y reconnaît les caractères principaux et, selon nous, déplorables, de la musique de M. Xavier Leroux, de son imagination, peut-on dire de son idéal ? Il y a dans le *Carillonneur* une scène encore, beaucoup moins antipathique sans doute, où nous aurions souhaité pourtant plus d'élévation et de noblesse, plus de poésie, et plus de musique même. Nous voulons parler de la scène du concours. Au drame lyrique, au drame symphonique, elle offrait un sujet également propice. L'occasion était belle ici d'animer ou de ranimer Bruges la Morte, et de la ranimer tout entière, de rendre non seulement aux êtres, mais aux choses, non seulement aux individus, à la foule, mais à l'histoire, aux monumens, aux maisons couleur de rose, à l'eau dormante des canaux, aux brumes de mousseline, cette vie mystérieuse, à la fois puissante et subtile, dont il n'est pas de plus merveilleux artisans que les sons. Ils n'en donnent ici qu'une ébauche sommaire, empâtée lourdement. L'orchestre, les chœurs procèdent par touches épaisses et massives. Le dialogue manque de nature, de justesse et de légèreté. Bourgeois, artisans, tout ce peuple encore une fois n'est pas vivant. Plus d'un trait sans doute est indiqué, même appuyé ; mais la musique, loin d'élever le sujet, l'écrase. Il n'est pas dépourvu d'une grâce à dessein vieillotte et dolente, le thème carillonné par Joris, et la foule, et Godelieve se laissent gagner un moment par sa mélancolie. Mais ce que j'aurais voulu, c'est que lui-même il gagnât de proche en proche, qu'il montât par degrés ; c'est que la rêveuse et triste complainte peu à peu se changeât en hymne joyeux et vainqueur. La symphonie alors, la symphonie entière, instrumentale et vocale, eût résonné, retenti de lui seul ; il en eût été l'âme partout présente et vivante partout. Alors, dans le concert de tant de voix diverses, mais unanimes, la vieille cité flamande aurait pu trouver, se reconnaissant toute, et des souvenirs et des promesses ; alors, dans un finale vraiment symbolique, avec les regrets et les deuils de Bruges la Morte, les ambitions et les espoirs de Bruges la Vivante auraient chanté.

Une telle œuvre pourtant, oui, même telle, renferme çà et là quelques intentions, quelques velléités dignes d'indulgence, voire d'une certaine sympathie. On finit par les découvrir, à la lecture, en cherchant

bien. Et nous avons cherché ainsi. Dans les scènes d'intérieur, dans la salle à manger du vieux Van Hulle, dans l'atelier de Joris, il y a des coins, d'ombre ou de clair-obscur, assez agréables. Auditeurs ou lecteurs, ne soyez point tout à fait insensibles à la rêverie de Godelieve assise et travaillant près de sa fenêtre (premier acte). Plus loin, le très long dialogue d'amour (il dure deux tableaux), entre Godelieve et Joris, contient aussi quelques passages : tantôt un mouvement, tantôt au contraire une accalmie, une halte, qui ne manquent pas, celui-là de justesse et celle-ci de douceur. N'importe, comme disait l'autre, notre remarque, ou nos remarques subsistent.

Un des jouets que les enfans désirent et demandent avec le plus d'ardeur, c'est un théâtre, « un beau théâtre. » Tous les musiciens de Paris, c'est-à-dire les Parisiens qui aiment, ceux qui croient aimer et ceux qui feignent d'aimer la musique, formaient depuis longtemps le même vœu. M. Gabriel Astruc y a répondu. C'est un beau théâtre, d'une beauté simple, sobre, harmonieuse, que le Théâtre des Champs-Élysées. C'est également — ô merveille ! — un théâtre commode, confortable, et qui fait à toutes nos aises leur part. Les deux spectacles d'inauguration comprenaient le *Benvenuto Cellini* de Berlioz et le *Freischütz*, le *Freischütz* véritable (autre surprise). Nous parlerons le mois prochain de ces deux œuvres, également romantiques, mais différemment. Honorable, rien de plus, et quelquefois un peu moins, parut tel ou tel interprète. Mais il y eut une interprétation générale, admirable d'intelligence et de sensibilité, de puissance et de grâce : M. Félix Weingartner, l'illustre chef d'orchestre, en fut l'auteur.

CAMILLE BELLAIGUE.

REVUES ÉTRANGÈRES

UN NOUVEAU LIVRE DE M. GABRIEL D'ANNUNZIO

La Vita di Cola di Rienzo, par G. d'Annunzio : un vol. in-16. Milan, 1913.

La très belle *Vie de Rienzi* que vient de nous offrir M. Gabriel d'Annunzio se trouve précédée d'une curieuse préface, et suivie d'une manière d'appendice plus curieux encore. Le fait est que tout cet appendice, — j'aurai à revenir tout à l'heure sur la préface, — n'est formé que de trois « approbations » solennelles, accordées au livre nouveau de l'éminent poète et romancier italien. Tout d'abord, un comité où figurent deux « censeurs » et deux « délégués » de l'Académie florentine de la Crusca déclare que, après avoir lu très soigneusement la *Vie de Rienzi*, il « n'y a découvert aucune faute de langue ; » et comment ne pas regretter, à ce propos, que nous ne possédions pas en France une institution littéraire du même genre, à laquelle tous les auteurs fussent strictement tenus de soumettre leurs manuscrits, sauf pour eux à devoir ensuite en retarder l'impression durant des années, jusqu'au jour où un comité choisi parmi les membres de la savante Académie susdite proclamerait n'y avoir plus « découvert aucune faute de langue ? » Mais, tandis que cette première « approbation » a simplement de quoi ravir les lecteurs de la *Vie de Rienzi*, en leur garantissant le parfait aloi philologique et grammatical d'un style dont ils n'ont pu manquer d'admirer déjà l'harmonieuse et sonore élégance poétique, j'imagine que bon nombre de ces lecteurs auront éprouvé, comme moi, un sentiment de surprise à la vue des deux « approbations » suivantes, au bas desquelles se lisent les signatures imprévues d'un révérend chanoine florentin et d'un autre religieux

non moins vénérable, celui-là « consulteur du Saint Office » dans la même cité de Florence. Voici d'ailleurs ces deux pièces, traduites le plus exactement possible :

Par commission de monseigneur l'illustrissime Vicaire Général de l'évêché de Florence, — écrit le chanoine Filippo Pieruzzi, — j'ai lu le petit livre intitulé : *La Vie de Cola di Rienzo racontée par Gabriel d'Annunzio*, etc. Je n'y ai rien trouvé qui fût contraire à notre sainte Foi, non plus qu'aux bonnes mœurs : mais bien j'y ai trouvé, répandue à travers tout le livre, et unie à la profondeur de l'érudition, une merveilleuse justesse et beauté d'expression, avec une ordonnance des mots qui, sans cesser d'être de la prose, ne manque ni de l'éclat, ni de la douceur du vers. De telle sorte qu'il me paraît possible de dire en pleine vérité que l'auteur a réuni, dans cette composition, toutes les grâces des Muses.

Vient ensuite le visa du Vicaire Général de Florence, autorisant l'impression du rapport ci-dessus. Et voici maintenant la troisième et dernière « approbation, » rédigée, sur l'ordre du « révérendissime Père Inquisiteur, » par le « noble seigneur Telesforo Cerusichi, consulteur du Très Saint Office » :

Très révérend Père Inquisiteur, — En obéissance à l'ordre qui m'a été donné par Votre révérendissime Paternité, j'ai lu avec l'attention qui m'était prescrite le petit livre intitulé : *La Vie de Cola di Rienzo racontée par Gabriel d'Annunzio*, etc. Je n'y ai trouvé absolument rien qui répugnât à notre sainte Foi, non plus qu'aux bonnes mœurs. Mais, à ma très haute consolation, j'ai admiré l'éloquence, l'érudition, et l'abondance des images, et la richesse de ces agrémens de la langue que possède au suprême degré l'illustre écrivain. Celui-ci, déjà applaudi de toute la république des lettres dans le monde entier pour d'autres de ses œuvres, a, cette fois, uni à la douceur de sa parfaite langue toscane l'utilité de très nobles leçons : en telle sorte que j'estime son présent livre éminemment digne de la lumière publique de l'impression, pour l'instruction et le plaisir communs des lecteurs.

La pensée de solliciter ces deux dernières « approbations » aura, sans doute, été suggérée à M. d'Annunzio par le souvenir de la récente mise à l'Index de la plupart de ses écrits antérieurs. Mais il n'en reste pas moins que la présence de tels *imprimatur* religieux à la fin d'un livre aussi manifestement « temporel » et « profane » que celui-là, tout de même que leur accouplement avec l' « approbation, » toute littéraire, de l'Académie de la Crusca, nous apparaissent des traits nouveaux de cette originale fantaisie personnelle qui, depuis vingt ans, a peut-être contribué, plus encore que la maîtrise poétique de l'auteur du *Triomphe de la Mort*, à lui valoir, auprès de ses compatriotes, une

popularité d'ordre exceptionnel, un peu équivalente à celle dont jouissent uniquement, chez nous, quelques privilégiés du monde des théâtres. De Turin à Naples et d'Ancône à Gênes, pas un Italien qui ne ressente, à l'égard de M. d'Annunzio, un mélange particulier d'admiration orgueilleuse et d'indulgente affection familière, avec la certitude absolue que jamais cet écrivain-là ne se résignera à rien faire « comme tout le monde : » et je suis sûr qu'une fois de plus, en apercevant l'étrange réunion des trois *imprimatur* au terme d'une biographie de *Cola Rienzi*, ces innombrables amis du poète auront eu la joyeuse impression de retrouver « leur Gabriel, » — dont on leur avait annoncé naguère qu'il se préparait désormais à les abandonner, pour transporter au delà des Alpes sa double virtuosité de créateur de beaux rythmes chantans et d'inventeur d'amusantes ou audacieuses « plaisanteries » selon le plus pur goût italien de la Renaissance.

Pareillement, c'est encore la fantaisie coutumière de M. d'Annunzio qui se révèle à nous dans la longue préface de son nouveau livre. Car il faut savoir que sa *Vie de Rienzi*, telle qu'il la reproduit maintenant en volume après l'avoir publiée il y a sept ou huit ans dans une revue milanaise, mérite pleinement les qualifications de *libretto* ou d'*operetta* qui lui sont données dans les deux *imprimatur* du chanoine Pieruzzi et du « consulteur » Fra Telesforo Cerusichi : c'est effectivement un très « petit livre, » et dont la réimpression ne pouvait guère suffire à remplir un volume. Si bien que l'auteur ne s'est pas fait scrupule d'y adjoindre une préface de longueur presque égale à celle du texte propre de sa biographie, sous la forme d'une lettre adressée à son « amicissime » M. Annibale Tenneroni ; mais le plus curieux est que, dans cette lettre-préface, M. d'Annunzio a entièrement négligé de nous renseigner sur les sources et la portée historique de sa *Vie de Rienzi*, se bornant à nous raconter l'aimable existence qu'il menait lui-même dans sa somptueuse et calme *villa* des environs de Fiesole, pendant qu'il travaillait à la rédaction de son « petit livre. » Tout au plus ouvre-t-il sa préface par quelques pages charmantes sur l'intérêt et l'agrément littéraires des biographies. Avec le talent merveilleux qu'il a toujours déployé à ce que je serais tenté d'appeler la « transfiguration » poétique des « lieux communs » les plus rebattus, il nous rappelle combien la connaissance de tels menus détails de la vie ou de la personne d'un grand homme nous aide à en comprendre la véritable grandeur ; et voici par exemple, à cette occasion, la description qu'il nous fait d'un des plus glorieux portraits de notre Louvre :

En voyant pour la première fois le portrait d'Érasme peint par Hans Holbein, lorsque tu viens de lire l'*Éloge de la Folie*, les *Colloques*, et le recueil des *Adages*, tu crois vraiment avoir devant toi la figure tout entière du philosophe de Rotterdam, en chair et en esprit; et il te semble la découvrir soudain, quasi dans un éclair imprévu de raison et de révélation, telle que n'avait pas réussi à te la faire apparaître ta patiente étude des œuvres d'Érasme. Peut-être l'image laissée en toi par cette étude ne différait-elle pas beaucoup de celle de maints autres érudits en toque de velours et en manteau de vair qui jadis, dans la vieille Bâle des imprimeurs, s'occupaient à préparer les éditions d'un Jean Froben : comme par exemple ce Sébastien Brandt, jurisconsulte et comte palatin, qui, sous le poids des Pandectes, savait sourire un peu à la manière d'Érasme, et dont la *Nef des Fous* avait même inspiré à ce dernier l'idée de son *Éloge*. Mais voici que, tout d'un coup, l'ami d'Aldo Manuce et de Pierre Bembo revêt devant toi l'apparence d'un homme incomparable et inimitable, ne ressemblant à aucun autre, fixé à jamais dans ses propres vérité et éternité! Regarde-le! Il est là de profil, coiffé de sa toque noire, en train de couvrir de son écriture une feuille appuyée sur un volume à la reliure rouge. Sous l'effet de l'attention, ses paupières s'abaissent sur ses yeux ; la bouche close, avec des replis profonds aux angles, est pleine de sagesse, de prudence, et d'ironie; le nez, long, mais sans chairs, aux narines larges et délicates, est comme le siège visible d'un sens aigu et toujours en éveil, qui perçoit, parmi les changemens de la vie, jusqu'à la sensation des souffles les plus ténus. Des deux mains, l'une manie la plume avec l'aisance de l'habitude; l'autre, chargée de bagues, maintient la feuille sous les doigts, également clos; et toutes deux vivent, expertes et calmes, dans leur exercice de chaque jour. Peut-être écrivent-elles le commentaire de l'adage : *Nihil inanius quam multa scire?* ou bien une épître, flatteuse, mais adroitement réservée, à Léon X, ou à Adrien IV, ou à Charles-Quint? En tout cas, elles vivent autant que le visage, infiniment différentes de toutes les autres mains mortelles, avec leurs doigts potelés, leurs ongles courts, et les plis charnus de leurs paumes, tout de même qu'une feuille agitée du vent diffère des myriades de ses compagnes suspendues aux branches, dans la forêt. Et voici que, en vertu d'un prodige accompli sur un panneau avec des pinceaux et un petit nombre de couleurs, voici que tu as connu le fameux Érasme non seulement dans la chair, mais dans l'âme, non seulement dans l'aspect, mais dans l'essence; à tel point qu'il te semble que ce ne sont point les huiles qui ont fourni la matière de cette peinture, mais bien les plus subtils esprits de la pensée humaine! Et que si maintenant un artiste te représente non plus un homme illustre, mais un obscur, et que s'il te le représente semblablement vivant dans toute son individualité personnelle, avec l'énergie révélatrice du dessin, ton émotion à l'admirer ne sera pas moindre... Aussi sont-ce de tels maîtres que doit invoquer celui qui s'efforce à retrouver le précieux art latin de la biographie, lequel n'est rien autre que l'art de choisir et de mettre en valeur, parmi les traits innombrables des natures humaines, ceux qui expriment le caractère, ceux qui indiquent la part la plus haute ou la plus profonde des sentimens et des actes et des habitudes, ceux qui apparaissent les seuls nécessaires pour graver une image ne ressemblant à nulle autre.

A cette éloquente définition de l'art du biographe succèdent, comme je l'ai dit, dans la lettre-préface adressée à M. Tenneroni, une série de souvenirs évoquant la douce vie du poète dans sa maison, dorénavant historique, de Settignano, — dont on sait que les admirateurs de M. d'Annunzio ont récemment voulu la lui rendre, cette fois pour toujours, au moyen d'une solennelle souscription nationale. Et je n'ai pas besoin de dire que, là encore, abondent les images pittoresques et les mélodieux tours de phrase. J'aurais aimé à pouvoir en extraire, notamment, les portraits de quelques-uns des voisins ou des compagnons de M. d'Annunzio, curieuses figures dessinées d'un trait légèrement ironique sous lequel se trahit une émotion très profonde. Mais tout cela, je le répète, ne se rattache que par un lien assez fragile à la biographie de *Cola Rienzi* : et sans doute le lecteur français souhaitera-t-il, avant tout, d'apprendre ce qu'est au vrai cette biographie du fameux tribun célébré jadis par Pétrarque, chanté ensuite par le jeune Richard Wagner suivant la formule meyerbeerienne, et maintenant exhumé sous nos yeux par l'auteur du *Feu* et des *Vierges aux Rochers* à l'imitation de l'immortel portrait d'*Érasme* par Holbein.

Ce qu'est la nouvelle biographie de M. d'Annunzio, deux critiques éminens nous l'ont dit tout à l'heure, dans les « approbations » reproduites à la fin du volume. Ou plutôt, je dois avouer qu'il y a, dans l'une de ces vénérables « approbations, » un éloge dont il m'a été malaisé d'apprécier la justesse : et c'est, à savoir, le passage de l'*imprimatur* du Frère Telesforo Cerusichi où nous lisons que, cette fois, « le très illustre maître, applaudi depuis longtemps par toute la république littéraire du monde entier, a uni à la douceur de sa parfaite langue toscane l'utilité de très nobles leçons. » J'ai eu beau relire, à ce point de vue, le récit que nous fait M. d'Annunzio des origines, du court triomphe, et de la fin lamentable de l'obscur notaire romain transformé tout d'un coup en un héritier de Sylla : je n'ai point réussi à découvrir cette « utilité de très nobles leçons » qui paraît avoir ravi le révérend consulteur du Saint-Office florentin, — à moins que l'on ne veuille tenir pour un salutaire enseignement d'humilité chrétienne l'exemple d'un tel écroulement des ambitions d'un petit gratte-papier, fils d'un cabaretier et d'une porteuse d'eau.

Ou bien, peut-être, le révérend Fra Telesforo a-t-il su gré à M. d'Annunzio du mélange passionné de mépris et de haine avec lequel le nouveau biographe de Rienzi ne cesse point de traiter un personnage que l'on ne peut s'empêcher de considérer, d'autre part,

comme un devancier des Mazzini et des Garibaldi, tâchant déjà à restaurer un pouvoir tout civil dans la cité de saint Pierre, sur les ruines du pouvoir spirituel de la Papauté? Et certes l'attitude du trop fameux tribun à l'égard du Saint-Siège, son manquement réitéré aux promesses obtenues de lui par les papes d'Avignon, son refus d'obéir aux sommations des légats pontificaux, toutes choses dûment rappelées par son nouveau biographe, méritaient amplement qu'un lecteur catholique se réjouît de le voir ainsi précipité du piédestal où s'était plu à l'élever la partialité d'historiens ennemis de l'Église. Mais il ne me paraît point que M. d'Annunzio se soit spécialement inspiré, à son tour, d'aucun sentiment de partialité catholique, dans l'ensemble de son opinion à l'endroit du tribun. D'un bout à l'autre de son livre, sa légitime colère s'adresse uniquement au caractère foncier de Rienzi, à sa bassesse naturelle d'esprit et de cœur, à son infinie dissemblance avec ces vieux héros romains dont il se prétendait le continuateur, sans que jamais le poète-biographe s'arrête à envisager expressément la portée religieuse de son rôle. De telle sorte que la *Vie de Rienzi* peut fort bien offrir à des lecteurs de l'espèce du Frère Telesforo Cerusichi ou du chanoine Filippo Pieruzzi la satisfaction éprouvée, tous les jours, par chacun de nous en voyant attaquer des renommées qui nous sont odieuses ; mais je ne crois pas que l'intention secrète de M. d'Annunzio ait été de renfermer pour nous d'autres « leçons, » dans son « petit livre, » que celles qui résultent toujours du contact d'une œuvre d'art animée d'émotions généreuses, et puis conçue, ordonnée, et exécutée avec un très haut souci de perfection artistique.

Jamais livre n'eut moins que celui-là les allures d'une « thèse, » malgré l'évident parti pris de l'auteur contre son héros. Ayant entrepris d'examiner la personne de Cola Rienzi, afin de pouvoir la revêtir à notre usage de belles phrases rythmées en pure langue toscane, M. d'Annunzio a trouvé là un ensemble de choses d'un ordre si contraire à ses propres goûts que, tout de suite, il s'est mis à haïr ce type du faux grand homme ; après quoi, il ne s'est plus soucié que de nous raconter, telle qu'il l'avait aperçue dans les vieilles chroniques, l'aventure tragi-comique du piteux personnage, sans s'inquiéter de nous cacher son aversion pour lui, mais sans essayer non plus de prêter à celle-ci un caractère « instructif, » ou « édifiant, » qu'elle n'avait à aucun degré. Et d'autant plus, — par l'effet de cette absence même de toute apparence de « thèse, » — le livre de l'éminent écrivain italien justifie les autres éloges de ses deux vénérables juges. Tout à fait

comme nous l'affirme, en particulier, le chanoine Filippo Pieruzzi, c'est là « une composition où se trouvent vraiment réunies toutes les grâces des Muses ; » — et je suis certain que chacun s'accordera avec moi pour envier à M. d'Annunzio son heureux privilège d'avoir pu exciter, dans le cœur du bon chanoine florentin, le magnifique enthousiasme que nous révèlent ces paroles touchantes de son *imprimatur*.

« Toutes les grâces des Muses : » impossible de mieux définir ce superbe morceau de prose « poétique » où nous sentons que l'auteur s'est amusé à étaler devant nous son incomparable maîtrise de la langue toscane. Jamais assurément, dans toute son œuvre précédente, cette maîtrise ne s'était traduite à nous avec une aussi étonnante « bravoure » professionnelle, ni non plus, — serais-je tenté d'ajouter, — aussi « à découvert, » je veux dire avec une aussi complète subordination de tous les autres modes de la création littéraire à l'incessante recherche de termes pittoresques et musicalement agencés. Parfois même, le lecteur étranger s'effare devant la riche variété, toujours renouvelée, d'un vocabulaire dont l'excellente qualité classique lui est d'ailleurs confirmée par la susdite « approbation » de la sévère Académie de la Crusca ; et peut-être ne serait-il pas fâché que l'auteur lui épargnât l'obligation de recourir sans cesse à son dictionnaire italien-français, sauf à devoir trop souvent constater la regrettable insuffisance de tous les dictionnaires en face d'une langue qui semble avoir pieusement recueilli l'héritage complet de longs siècles de poésie et de prose toscanes. Mais combien nous comprenons qu'une telle langue soit faite pour enchanter le lecteur italien, et que ce soit assez d'elle seule pour valoir à M. d'Annunzio, malgré toutes les rigueurs nécessaires de l'Index, l'affectueuse indulgence paternelle du chanoine Pieruzzi ou du frère Telesforo Cerusichi !

Non pas au moins que le livre nouveau de M. d'Annunzio doive être tenu simplement pour un pur et savant exercice de langue, destiné à satisfaire les « censeurs » les plus difficiles de l'Académie de la Crusca ! A sa maîtrise naturelle d'expression le biographe de Rienzi unit encore, comme l'on sait, un don singulier d'évocation colorée et vivante : si bien que, par-dessous le charme sans pareil de son style, son livre nouveau est tout rempli de petits tableaux d'un relief admirable, dont quelques-uns rappellent les plus parfaites peintures de ses romans de naguère, tandis que d'autres se rattachent plus expressément à l'ancienne manière des classiques latins, avec leur mélange saisissant de vigueur pathétique et de concision.

Je choisis, un peu au hasard, le portrait du vieux messire Stefano Colonna :

Un cep humain de la plus dure fibre, ce vieillard à présent nonagénaire qui mettait encore le pied à l'étrier sans qu'on l'y aidât, et enfourchait solidement son étalon. Déjà Nicolas IV le minorite l'avait fait comte de Romagne; et Stefano était entré à Rimini l'année même où Gianciotto Malatesta y transperçait son parent et sa femme. Revenu à Rome, il avait été traîné au Capitole, par le peuple, sur un char de triomphe, et acclamé César avec un cri pareil à celui des cohortes antiques. Puis il avait obtenu la dignité sénatoriale; il avait combattu par la parole et l'épée pour l'élection du nouveau pape; il avait vu l'anachorète du Morrone, pâle et tremblant, sur une anesse que conduisaient deux rois; plus tard il avait vu Benoît Caetani coiffé de la tiare et s'avançant sur une haquenée blanche qu'entouraient également deux rois écarlates; il avait soutenu avec tous les siens la colère de taureau du grand prêtre d'Anagni, et opposé aux foudres de Boniface l'orgueil indompté de la colonne droite, emblème de sa maison; il avait entendu sans se troubler la fureur papale invoquer la chrétienté tout entière, l'appeler à prendre les armes contre la poignée d'hommes enracinés sur le roc inexpugnable de Palestrina; et enfin il avait laissé derrière lui, sur le chemin de l'exil, la roche cyclopéenne démantelée et rasée comme au temps de Sylla. Quelques-uns, après la ruine de ses tours et de ses remparts, lui avaient demandé : « Et maintenant, Stefano, quelle forteresse te reste-t-il? » A quoi le héros avait répondu en souriant, avec sa main sur sa grande poitrine : « Celle-ci! » Et une fois de plus son destin avait montré quelle prodigieuse discipline de courage était l'exil, pour les cœurs magnanimes. Avec une obstination atroce, le Caetani avait réclamé à tout prix la tête de l'exilé invaincu; il avait mis en œuvre tout moyen de promesses et de menaces, d'autorité et d'argent, pour le faire périr, tandis que le malheureux errait de terre en terre, outre-monts, outre-mers, parfois hôte d'un roi, lui-même toujours semblable à un roi, et plus grand à mesure qu'il avait plus d'infortune. Un jour, en territoire d'Arles, étant tombé aux mains d'hommes payés pour le rechercher, et se voyant sommé par eux de dire son nom, sans hésitation il avait répondu : « Je suis Stefano Colonna, citoyen romain! » avec tant de courage que les sicaires n'avaient pas osé le toucher. Et enfin le prince des nouveaux Pharisiens était mort; et la colonne de marbre s'était redressée plus superbe, et Stefano était rentré à Rome pour les combats et pour les victoires. Il avait défait les Orsini, soutenu Henri VII contre Robert d'Anjou, donné l'hospitalité au Bavarois, souffert de nouveau le bannissement, mais pour peu de temps, repris les armes au dedans et au dehors des murs, donné constamment aux siens l'exemple de la plus grande audace dans le danger, du plus grand sens dans le conseil, de la plus grande noblesse dans l'exil.

Or, ce puissant vieillard, en entendant la nouvelle, avait chevauché vers Rome, avec la pensée de pouvoir aisément châtier la folie du notaire. Arrivé sur la place Saint-Marcel, tout près de la forteresse des Colonna fondée sur le lieu où l'on brûlait autrefois les cadavres impériaux, il s'arrêta et dit « que ces choses ne lui plaisaient pas. » Le lendemain matin, Cola di Rienzo

lui manda l'ordre d'avoir à s'éloigner de Rome. Le vieillard déchira la cédule sous les yeux de l'envoyé du tribun et s'écria : « Si ce fou me met en colère, je le ferai précipiter par les fenêtres du Capitole! » La menace ayant été rapportée à Rienzi, celui-ci s'empressa de faire sonner le tocsin. Tout le peuple courut aux armes. D'heure en heure, le tumulte croissait. Considérant le péril et le petit nombre de ses hommes, le vieux Colonna remonta à cheval, suivi seulement d'un serviteur, et sortit de la ville par la porte de Saint-Laurent. Arrivé à la basilique, il pénétra sous le porche, s'assit sur l'un des lions qui soutenaient les piliers de la porte, et, tout en mâchant un morceau de pain amer, il médita la vengeance. Son cœur de fer s'émut-il d'un obscur pressentiment? Près de lui se courbait l'immense arche de pierre construite jadis par Auguste pour supporter les trois aqueducs : c'était là que, bientôt, allaient être massacrés tous les Colonna, à la grande douleur du vieillard survivant. Avec combien de raison celui-ci avait prophétisé, un soir, maintes années auparavant, comme il cheminait en compagnie de messire François Pétrarque : « Hélas! renversant l'ordre de la nature, de tous mes fils je serai l'héritier! » Après quoi, il avait tourné d'un autre côté ses yeux gonflés de larmes.

Et l'*Érasme* d'Holbein? me demandera-t-on. Jusqu'à quel point M. d'Annunzio s'est-il approché, dans son image de Rienzi, de l'admirable portrait que lui-même, tout à l'heure, proposait très justement à l'imitation des biographes futurs? — Que l'on imagine un portrait d'Érasme exécuté avec la minutie scrupuleuse d'Holbein, et ayant avec cela le même air de grandeur qui nous frappe dans le chef-d'œuvre du maître bâlois : mais un portrait où nous n'apercevrions pas de tête, entre le superbe manteau fourré et la non moins superbe toque de velours noir! Une effigie étonnamment précise, à la fois, et vivante, toute constituée de menus traits dont chacun, par l'effet d'une adresse technique incomparable, concourrait à produire l'impression totale sans rien perdre pourtant de son attrait particulier : mais, parmi ces détails précieux, une lacune, un espace dont on dirait que le peintre a oublié d'y mettre des couleurs ; et voilà que cet espace vide serait celui où aurait dû nous apparaître le visage du modèle! D'un bout à l'autre du récit de M. d'Annunzio, Rienzi nous est présenté dans une foule d'attitudes diverses ; et il n'y a pas une de ses paroles, pas un de ses gestes, tels que les ont notés les chroniqueurs de son temps, qui ne revête pour nous une réalité supérieure, sous la main d'un artiste égal vraiment aux plus grands des peintres de la Renaissance. Mais le visage du tribun nous demeure caché ; ou plutôt, derrière son visage comme par-dessous tout le reste de sa figure, nous continuons à ignorer ce qu'a pu être l'âme de Rienzi.

M. d'Annunzio nous assure bien qu'il n'avait point d'âme, n'étant

rien qu'une espèce d'outre gonflée de formules emphatiques et de bonne chère; et jamais peut-être la richesse inépuisable du vocabulaire de l'éminent écrivain ne s'est déployée devant nous aussi librement que lorsqu'il s'est agi pour lui de varier les épithètes ou qualifications injurieuses à l'adresse de cette grotesque caricature des vieux héros romains : mais comment admettre qu'un personnage aussi nul soit parvenu à jouer un rôle historique aussi important? Comment ne pas deviner chez lui certaines qualités d'ordre plus ou moins haut, un don naturel de séduire les masses ou une secrète habileté à les dominer, un élément efficace de puissance ou de ruse, en un mot quelque chose de « positif » et d'original, au lieu du simple néant que voudrait nous laisser supposer la verve méprisante de son nouveau biographe?

C'est là, me semble-t-il, un défaut artistique assez grave, et que l'on retrouverait en vérité dans maints portraits d'Holbein, trop souvent désireux de ne se point compromettre en poussant aussi loin qu'il le pourrait la traduction du caractère intime de ses modèles: mais certes, ce défaut ne se retrouve pas dans l'*Érasme* du Louvre, ni non plus dans ces anciens portraits littéraires de Salluste et de Tite-Live, de Tacite et de Plutarque, dont il faut reconnaître que, bien plus encore que les chefs-d'œuvre des peintres, ils ont inspiré le très intéressant *Rienzi* de M. d'Annunzio. Et je ne puis m'empêcher de penser que l'auteur des *Vierges aux Rochers,* avec la singulière souplesse de son talent, aurait tiré un parti plus complet et plus heureux, tout ensemble, de son imitation de ces immortels créateurs de vie et de beauté, s'il s'était un peu moins soucié d'étonner ou de ravir les érudits académiciens de la Crusca. Une recherche moins assidue de mots savoureux lui aurait permis d'apporter plus de soin à cette partie, plus proprement « classique » et « humaine, » de sa tâche; en même temps qu'elle aurait enlevé à sa *Vie de Rienzi* une fâcheuse apparence d'amplification ou de divertissement académique, qui ressort à présent de toutes les pages de son « petit livre, » risquant parfois de nous faire oublier tout ce qu'il contient, cependant, d'érudition et de fantaisie, — tout ce que l'auteur y a mis de sa science d'historien et de sa souveraine évocation de poète.

T. DE WYZEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Le discours que vient de prononcer, devant le Reichstag, le chancelier de l'Empire allemand a produit, comme il était naturel, une vive impression partout en Europe, mais particulièrement en France et en Russie. M. de Bethmann-Hollweg, qui a l'art de dire beaucoup de choses en peu de mots, n'a pas dissimulé, en effet, que les nouveaux armemens de l'Allemagne avaient pour cause principale, d'une part, la recrudescence du sentiment slave provoqué par les victoires des alliés balkaniques et, de l'autre, le réveil chez nous de l'esprit « chauvin. » M. de Bethmann-Hollweg est un orateur froid, réfléchi, qui ne laisse rien aux hasards de l'improvisation, ne disant que ce qu'il s'est proposé de dire et le disant en termes mesurés. Il n'est pas sorti de ses habitudes dans son dernier discours, et si, à deux ou trois reprises, il y a mis des touches un peu fortes, il ne faut pas oublier que son but était de justifier la loi militaire la plus lourde que l'Allemagne ait jamais connue. Dès lors, comment aurait-il pu se dispenser de montrer, aussi bien à l'Est qu'à l'Ouest, des dangers en formation?

On s'est rendu compte en France de l'obligation qui s'imposait à lui et on y a accueilli son discours avec sang-froid. Nous en avons d'ailleurs entendu bien d'autres ! Il y a, pour les circonstances de ce genre, une rhétorique toute faite : M. de Bismarck en a fourni autrefois des modèles que tous ses successeurs ont suivis. Dans plusieurs passages de son discours, M. de Bethmann-Hollweg a rappelé formellement son illustre modèle et, dans les autres, il s'en est souvenu. Comme lui, il a affirmé que, si l'Allemagne s'armait jusqu'aux dents, c'était pour mieux assurer la paix et il a déclaré qu'elle n'attaquerait jamais la première. Il a invoqué une longue période de quarante ans et plus pendant laquelle l'Allemagne a prouvé en fait la sincérité de

ses intentions pacifiques. Nous avons toujours reconnu la force de cet argument; mais, s'il est bon pour l'Allemagne, il ne l'est pas moins, peut-être même l'est-il plus pour la France, car l'Allemagne n'avait rien à réparer. Au reste, M. de Bethmann-Hollweg n'a pas mis en doute nos intentions pacifiques; il y croit de la part de notre gouvernement d'aujourd'hui; mais il se préoccupe de l'avenir. Si les gouvernemens sont pacifiques, l'opinion ne l'est pas toujours au même degré. « Les élémens qui y dominent, dit M. de Bethmann, sont toujours ceux qui parlent le plus fort et, dans les périodes de passion, plus les institutions sont démocratiques, plus les minorités ont d'importance. » Ce dernier trait est à notre adresse, évidemment : devons-nous nous en sentir atteints? M. de Bethmann-Hollweg confond ici le présent avec le passé. Il y a eu sans doute autrefois des gouvernemens qui ont pu se croire indépendans de l'opinion et qui l'ont été : s'il y en a encore maintenant, nous avouons ne pas les connaître. L'Allemagne n'est pas un pays à institutions démocratiques et l'influence de l'opinion s'y fait sentir de plus en plus. Il faut compter, on compte avec les pangermanistes et, à côté des motifs sérieux que le chancelier de l'Empire a donnés dans son discours à l'appui des armemens nouveaux, les exigences d'une opinion ardente, ambitieuse, impérialiste à outrance, ont été de quelque poids dans les résolutions prises. La Russie est le pays autocratique par excellence : nous venons de voir ces derniers jours encore à quel point l'opinion y est puissante; elle tient presque en échec la politique de solidarité que suit le gouvernement. Si la guerre éclate dans un temps prochain, ce qu'à Dieu ne plaise! le premier feu ne s'allumera pas dans les pays où l'opinion, depuis longtemps maîtresse, a eu le temps de se modérer et de se régler. Le danger est en Russie, il est en Autriche, et l'Autriche est pas, elle non plus, un pays dont les institutions sont à base démocratique. Nous vivons à une époque où la forme des gouvernemens, au moins en ce qui concerne leur politique extérieure, a perdu de son importance. En tout cas, nous avons la prétention d'être, dans toute la force du mot, aussi sage que personne et de l'avoir prouvé.

Qu'est-ce donc que ce réveil du « chauvinisme » que le chancelier de l'Empire allemand a relevé chez nous? Il est vrai qu'un changement s'est fait dans l'opinion française, et nous ne pouvons pas trouver mauvais que M. de Bethmann-Hollweg le dise, puisque nous le disons nous-mêmes; mais ce changement ne fait nullement de nous un peuple plus enclin à courir des aventures militaires, il nous rend seulement plus résolus et mieux préparés à en accepter l'épreuve

si on nous l'impose. Nous dirons, nous aussi, comme l'Allemagne, que nous n'attaquerons jamais les premiers : mais on sait combien il est quelquefois difficile de discerner avec certitude quel est l'auteur responsable d'une guerre, de celui qui la déclare ou de celui qui l'a rendue nécessaire. L'histoire, après coup, éclaire la question qui est restée confuse aux yeux des contemporains ; et, par exemple, personne ne peut contester aujourd'hui que, si nous avons déclaré la guerre en 1870, ce n'est pas nous qui l'avons voulue et provoquée. Depuis, la paix a été maintenue, grâce à la sagesse de l'Allemagne et à la nôtre ; mais à la nôtre, il a fallu plus d'une fois ajouter quelque patience. Si l'Allemagne n'a pas abusé de sa force, elle n'a négligé aucune occasion de la faire durement sentir et de la jeter dans la balance comme un poids décisif et déterminant. M. de Bethmann-Hollweg a déclaré dans son discours que l'Allemagne ne voulait pas la guerre, mais que, si la guerre éclatait, elle voulait vaincre. Ce n'est pas assez dire : l'Allemagne a voulu vaincre, même sans guerre. Tranchons le mot : elle a imposé au monde son hégémonie par l'intimidation. De là est venue pour nous, et pour d'autres aussi, la nécessité de contracter des alliances ou d'opérer des rapprochemens en vue de rétablir en Europe un équilibre indispensable à sa sécurité et à sa dignité. Il y a donc, dans toute cette partie du discours du chancelier impérial, des énonciations qui appellent des réserves et même quelque chose de plus. Le réveil d'opinion qui s'est produit chez nous ne mérite pas d'être qualifié de « chauvinisme. » C'est un fait normal, qui n'est inquiétant pour personne. M. de Bethmann-Hollweg s'est laissé aller jusqu'à dire que la France avait déjà « l'illusion d'avoir gagné la bataille. » Le mot est regrettable ; rien ne le justifie, rien même ne l'excuse. Mais ce n'est pas sur un mot qu'il faut juger tout un discours.

M. de Bethmann-Hollweg n'a pas montré moins de préoccupations du côté de la Russie que du nôtre : les événemens d'Orient lui en ont fourni les motifs. Il a d'ailleurs caractérisé les conséquences de ces événemens avec justesse lorsqu'il a dit qu'« à la place de la Turquie d'Europe, dont la vie était passive, existaient aujourd'hui des États qui venaient de faire preuve d'une intensité de vie extraordinaire. » La Turquie était passive en effet ; les États qui la remplacent sont au contraire très actifs, et de ce changement est résultée une situation qui devait produire des impressions différentes, moins fortes chez les puissances occidentales, plus fortes chez celles qui sont plus voisines de l'Orient. L'Allemagne est placée entre les unes et

les autres, mais elle est engagée si à fond dans les affaires orientales qu'il ne peut rien s'y passer d'important sans qu'elle n'en éprouve le contre-coup. Dans ce champ immense se joue en effet, ou se prépare une partie redoutable qui mettra, ou plutôt qui met déjà deux mondes en opposition en attendant qu'elle les mette en conflit : le monde germanique et le monde slave. Qu'une grande histoire soit là en formation, rien n'est plus certain, et que l'Allemagne envisage cette perspective avec une attention sérieuse, grave, anxieuse même, comment s'en étonner? L'Autriche, composée de races diverses, mi-partie germanique, mi-partie slave, est regardée par l'Allemagne comme son avant-garde en Orient, et elle l'est en effet : de là vient l'intérêt si grand, si ardent, si sincère qu'elle lui témoigne. Ce n'est pas une alliance politique ordinaire qui existe entre les deux pays : leurs intérêts d'avenir sont solidaires dans les conditions les plus étroites et rien n'explique mieux les manifestations que multiplie la politique allemande en faveur de la politique autrichienne, manifestations qui se renouvellent à toute occasion. Bien loin d'atténuer la communauté d'intérêts des deux Empires, le chancelier allemand s'est appliqué à en accentuer l'importance que les derniers événemens ont encore augmentée. « Si jamais, a-t-il dit, se produisait une conflagration européenne qui mît face à face les Slaves et les Germains, il serait pour nous désavantageux que la place occupée autrefois par la Turquie d'Europe dans l'équilibre des forces fût prise désormais en partie par des États slaves. Cette modification de la situation militaire et politique s'est préparée sur le continent. Maintenant qu'elle est accomplie, nous agirions inconsidérément si nous ne tirions pas de ce fait ses conséquences. » Après avoir dit cela, il importe peu que le chancelier allemand ait ajouté, et qu'il se soit même cru obligé de répéter le lendemain qu'il ne considérait pas comme fatal le choc entre Germains et Slaves : il suffit qu'il en ait indiqué le danger éventuel pour avoir ouvert aux imaginations des perspectives presque indéfinies et à coup sûr inquiétantes.

L'effet produit en Autriche par son discours a été bon et ne pouvait pas manquer de l'être : qui sait pourtant s'il n'a pas produit tout au fond des esprits quelque trouble inavoué ? L'Allemagne donnera, s'il le faut, à l'Autriche, c'est entendu, le concours de toutes ses forces, aussi bien militaires que politiques, mais la crise n'en sera pas moins angoissante. Un orateur socialiste, M. Scheidemann, en a évoqué, non sans force, le fantôme devant le Reichstag. « On doit, a-t-il dit, s'arracher les cheveux à Vienne à propos du discours du chancelier.

Toute la politique de l'Autriche repose, en effet, sur un accord entre les Slaves et les Germains, et une guerre générale entre les Slaves et les Germains serait la fin de la monarchie des Habsbourg. » Tout en faisant la part qui convient à ce qu'il y a d'excessif dans cette critique, reconnaissons qu'elle contient une part de vérité. L'équilibre intérieur de l'Autriche-Hongrie est compliqué, fragile, instable : le chancelier allemand a fait entrevoir à quelles épreuves il sera vraisemblablement soumis à la suite de la révolution balkanique. Au surplus, ces épreuves ne seront pas seulement pour l'Autriche. Les intérêts de toutes les nations de l'Europe sont si étroitement enchevêtrés qu'on ne peut guère toucher aux uns sans ébranler les autres. On s'explique donc que le gouvernement allemand ait trouvé dans l'état de l'Orient européen des raisons impérieuses de développer ses forces militaires. Le malheur est que, là aussi, tout se tient et que le développement des forces militaires de l'Allemagne nous oblige à procéder au développement corrélatif des nôtres. Le discours de M. de Bethmann-Hollweg rendra plus facile la tâche de notre propre gouvernement lorsque, dans quelques jours, il aura à défendre devant les Chambres le projet de loi sur le service de trois ans. Que d'argumens M. Barthou et M. Étienne pourront y puiser! Ils diront, à leur tour, en toute sincérité, qu'ils ne mettent pas en doute les intentions pacifiques du gouvernement impérial, mais qu'en Allemagne comme ailleurs, plus qu'ailleurs, peut-être, une partie de l'opinion montre depuis quelque temps une agitation singulière et émet des exigences auxquelles on se croit obligé de faire des concessions. Ils diront surtout que le monde est troublé, inquiet, énervé et que, de l'aveu du chancelier allemand, de grands conflits se préparent peut-être, où nous pouvons être entraînés les uns après les autres, sinon tous à la fois. La diplomatie européenne a fait ce qu'elle a pu pour empêcher de se produire un premier déclenchement qui en aurait entraîné beaucoup d'autres : elle y a réussi jusqu'à présent : mais qui pourrait dire qu'elle y réussira toujours?

Si la situation s'est améliorée depuis quinze jours, c'est de bien peu. A ce moment, une lueur plus favorable semblait éclairer l'horizon. « Après la chute d'Andrinople, a dit M. de Bethmann-Hollweg, on aurait pu admettre que la paix allait venir : » mais il constate aussitôt que cette espérance ne s'est pas réalisée. Cela tient à deux causes principales : d'une part, les alliés balkaniques ont répondu aux propositions de l'Europe par des contre-propositions qui ont fait reculer la solution au lieu de la rapprocher ; de l'autre, le Monténégro, mis en demeure d'interrompre le siège de Scutari, s'est refusé à le faire et a

même mis dans son action militaire un redoublement d'énergie suggestionné sans doute par l'exemple des Bulgares dont l'effort victorieux est venu à bout de la résistance d'Andrinople. Andrinople a succombé; Janina a succombé; pourquoi Scutari ne succomberait-il pas aussi? Et, s'il succombait, l'Europe ne s'inclinerait-elle pas devant le fait accompli, comme elle l'a fait ailleurs? Il y a une différence pourtant, et elle est importante : c'est que l'Europe ne s'était jamais opposée à la prise de Janina par les Grecs et d'Andrinople par les Bulgares et que, tout au contraire, elle avait conseillé à la Porte de renoncer à des villes perdues pour elle moralement avant de l'être matériellement et définitivement. Parlons donc tout d'abord de cette affaire de Scutari, qui met en opposition le Montenegro et l'Europe : nous dirons ensuite un mot, pour finir, des nouvelles prétentions des alliés.

La question de Scutari a été traitée, non seulement par M. de Bethmann-Hollweg devant le Reichstag, mais encore et presque en même temps par sir Edward Grey devant la Chambre des Communes, et ce second discours, bien qu'il embrasse un ensemble de faits moins vaste que le premier, ne présente pas un moindre intérêt. Les deux orateurs se sont servis d'expressions qu'on peut qualifier d'équivalentes pour indiquer la gravité de la situation où l'Europe s'est trouvée et dont elle n'est pas encore sortie. Après avoir rappelé que les grandes Puissances, grâce à leur désintéressement territorial, avaient réussi à localiser le conflit oriental : « Une tension, a dit le chancelier allemand, s'est toutefois produite. Elle a duré des mois et a contraint les puissances le plus directement intéressées, l'Autriche-Hongrie et la Russie, à prendre des mesures militaires extraordinaires. Je ne veux pas dire que nous ayons été à un moment quelconque tout près de la guerre; mais, à diverses reprises, il a fallu que les Cabinets eussent pleinement conscience de leur responsabilité pour réussir à enlever à des différences d'opinions, à des oppositions d'intérêts, l'acuité qui aurait pu conduire à une explosion violente. » De pareilles expressions, chez un orateur aussi maître de lui que M. de Bethmann-Hollweg, sont de nature à faire impression. Sir Ed. Grey, parlant du même sujet, n'a pas été moins expressif dans sa brièveté. Après avoir justifié, au moyen d'argumens sur lesquels nous allons revenir, l'arrangement qui a été arrêté par la Réunion des ambassadeurs à Londres au sujet de Scutari : « Cet arrangement, a-t-il affirmé, était essentiel pour la paix de l'Europe, et il n'est intervenu que tout juste à temps pour maintenir l'accord entre les Puissances. » On a critiqué

cet arrangement qui enjoint au Montenegro de lever le siège de Scutari et lui interdit de garder la ville s'il réussit à la prendre. Nous reconnaissons volontiers qu'il y a là quelque chose de nature à blesser certains sentimens. Le Montenegro est petit, il est faible à côté de l'Europe : n'y a-t-il pas un abus de la force dans les interdictions qui lui sont adressées? C'est ainsi que l'opinion a raisonné, c'est ainsi qu'elle a été impressionnée en France, en Russie et même ailleurs; mais était-elle suffisamment éclairée?

Nous avons été des premiers à reconnaître les droits que leur héroïsme, récompensé par la victoire, a donnés aux pays balkaniques; nous avons été des premiers à dire qu'il y avait là des faits dont il fallait désormais tenir compte et s'accommoder; priver les États balkaniques de leurs conquêtes, sous prétexte de faire prévaloir les convenances de l'Europe, aurait été une iniquité : mais tout le monde ne l'a-t-il pas compris et n'y a-t-il pas eu un assentiment unanime à permettre aux alliés balkaniques de recueillir les fruits de la guerre? Ne les leur a-t-on pas accordés très largement? L'Autriche elle-même, qui a été depuis l'objet de tant d'accusations plus ou moins fondées, l'Autriche qui était assurément la plus menacée de toutes les Puissances par les changemens qui venaient de se produire, l'Autriche a renoncé aussitôt, très sagement sans doute, mais libéralement aussi, à ce qu'elle regardait depuis longtemps comme l'objet de sa politique. Depuis Novi-Bazar jusqu'à Salonique, elle a tout sacrifié et jamais peut-être sacrifice plus grand n'avait été accompli d'une manière aussi complète et aussi rapide. N'est-il pas juste de lui en savoir gré? Cependant, bien qu'elle ne demandât rien pour elle, l'Autriche a eu une politique. A-t-elle toujours été bien inspirée dans la forme qu'elle lui a donnée, nous n'avons pas à l'examiner aujourd'hui, mais il n'est pas douteux que, dans le fond, cette politique a été légitime. S'appuyant sur le principe des nationalités, au nom duquel on a fait la révolution balkanique, l'Autriche a demandé que la nationalité albanaise fût respectée comme les autres, au nom du même droit que les autres. On aura beau dire que cette nationalité est d'un ordre particulier, qu'elle est mélangée d'élémens divers, qu'elle manque de consistance, qu'elle a quelque chose d'artificiel : malgré tout, elle existe et l'Autriche a été très forte, parlant au nom des principes, lorsqu'elle a réclamé pour elle la possibilité de continuer d'exister. Mais, dit-on, l'Autriche n'a pas été seulement ici le représentant d'un principe, elle a été aussi celui d'un intérêt : l'Albanie est sa cliente et elle compte s'en servir pour faire contrepoids à la masse serbe qui va

être singulièrement grossie. Cela est vrai; mais l'Autriche, après tous les renoncemens que nous avons rappelés, n'avait-elle pas le droit de défendre un dernier intérêt autrichien en le confondant avec celui de l'Albanie? Elle a demandé d'abord que l'Albanie eût Ipeck, Prizrend, Diakova; c'était trop : le Montenegro et la Serbie n'auraient pas eu assez à se partager ; on l'a fait sentir à l'Autriche, et elle a encore cédé sur toutes ces villes, bornant sa revendication à Scutari. C'est alors que l'Europe lui a donné raison et s'est rangée de son côté. Si elle ne l'avait pas fait, M. de Bethmann-Hollweg et sir Ed. Grey nous ont fait comprendre, avec une netteté suffisante, que l'Autriche aurait repris sa liberté d'action et que l'accord de l'Europe aurait été rompu. Fallait-il s'exposer à cette conséquence pour assurer Scutari au Montenegro? Nous avons dit, il y a un moment, que les convenances de l'Europe ne devaient pas priver les alliés des droits qui résultaient pour eux d'une guerre heureuse; cependant, il n'y a pas de droit absolu; celui de l'un est limité par celui de l'autre, et si les alliés ont le leur, très respectable sans doute, l'Europe a le sien qui ne l'est pas moins, car le maintien de la paix y est attaché. Tous les gouvernemens l'ont compris, sans excepter le gouvernement russe, patron traditionnel du monde slave et qui n'est nullement disposé à renoncer à ses traditions. On n'a pas cru à Saint-Pétersbourg que la question de Scutari valût la peine qu'on rompît à son sujet l'entente des Puissances ; on y a été d'avis que Scutari devait rester à l'Albanie. Rompre l'entente des Puissances aurait été, en effet, la faillite de la politique de l'Europe depuis le commencement de la crise balkanique, politique modeste, dont il ne fallait pas attendre de ces manifestations brillantes qui provoquent l'applaudissement des foules, mais politique honnête et utile, qui a empêché de grands maux. Elle a consisté, grâce à des concessions mutuelles, à prévenir l'action isolée d'une puissance impatiente et à les maintenir toutes dans l'alignement d'un accord commun. Cette politique a pu être maintenue jusqu'ici : le jour où elle serait rompue, nous entrerions dans l'aventure. Voilà pourquoi il faut lui faire quelques sacrifices. Nous en avons fait, tout le monde en a fait. Ce n'est pas de gaieté de cœur que nous avons envoyé l'*Edgar-Quinet* prendre part à la manifestation navale, bientôt suivie du blocus des côtes du Montenegro : mais pouvions-nous faire autrement, et devions-nous nous séparer de l'Europe?

Nous l'aurions dû, malgré tout, si l'action européenne à laquelle il s'agissait de participer avait été contraire au principe que, avec les autres Puissances, nous avions adopté dès le début de la guerre; mais

sir Edward Grey a démontré avec beaucoup de force qu'elle ne l'était nullement. Quel a été l'objet avoué de la guerre déclarée par les alliés balkaniques à la Porte il y a six mois? C'était de délivrer leurs frères de race courbés depuis plusieurs siècles sous le poids du joug ottoman. Guerre de libération à l'origine, l'entreprise a cessé de l'être depuis que les défaites de la Porte ont affranchi toute la Macédoine, la Thessalie et l'Épire, et elle ne l'a jamais été en Albanie : elle ne l'y a été du moins que d'une manière très partielle et seulement par endroits. Pour ce qui est de Scutari, c'est une ville incontestablement albanaise, et il importe peu de savoir si elle l'a toujours été à travers les siècles. Toutes les parties des Balkans ont appartenu autrefois à des dominations successives, au point qu'on ne peut ressusciter tous ces droits du passé sans les mettre en conflit les uns avec les autres. Si l'histoire aide à résoudre certaines difficultés, elle risque d'en créer d'autres. Au surplus, le présent aussi a ses droits et ceux de Scutari à rester ville albanaise sont incontestables. « Les Albanais, a dit sir Edward Grey avec sa netteté d'esprit habituelle, sont séparés de leurs voisins par des différences de race, de langage et, dans une grande mesure, de religion. La guerre actuelle a cessé d'être depuis longtemps une guerre de délivrance : les opérations du Montenegro contre Scutari font partie d'une guerre de conquête. Il n'y a aucune raison pour que la sympathie que nous avons éprouvée pour le Montenegro et les autres pays qui combattent pour la liberté et l'existence nationale ne se porte pas sur la population albanaise de Scutari et de son voisinage, qui est principalement catholique et musulmane et qui lutte pour son existence, son territoire, sa religion. Par ces motifs, la Grande-Bretagne n'hésite pas à être partie à l'accord des Puissances relativement à l'Albanie... Cet accord laisse une grande étendue de territoire à partager entre la Serbie et le Monténégro comme fruits de leur victoire... La Grande-Bretagne n'a aucun intérêt direct dans la modalité de cet accord et, selon toutes les probabilités, elle ne verrait aucune objection à un accord quelconque qui aurait le consentement des Puissances plus intéressées qu'elle ne l'est. C'est parce que nous croyons que cet accord, dans ses grandes lignes, s'inspire des idées d'humanité, de liberté et de justice et parce que nous envisageons que la paix de l'Europe exige le maintien de l'entente entre les Puissances, que nous avons regardé l'arrangement comme juste. Nous avons en conséquence accepté l'obligation d'honneur de participer à l'action internationale qui se développe actuellement et de la faire respecter. » Si nous avons fait cette longue

citation, c'est qu'on ne saurait mieux dire que ne l'a fait sir Ed. Grey. Le chancelier allemand a-t-il été d'un autre avis? Non certes : il a même mis quelque affectation à affirmer que la politique de l'Allemagne était pleinement d'accord avec celle du gouvernement britannique. « L'Europe, a-t-il dit, sera reconnaissante à sir Ed. Grey du zèle exceptionnel et de l'esprit de conciliation avec lesquels il a dirigé les conversations de Londres et a toujours su atténuer les contrastes... Aujourd'hui, il s'agit de faire exécuter les décisions des Puissances : nous sommes résolus à collaborer à ce travail de la manière la plus énergique. » Ce langage ne saurait manquer d'avoir de l'écho à Cettigné. Si l'Europe avait parlé avec cette netteté et cette fermeté dès le début de la crise, elle se serait épargné bien des difficultés.

La Russie seule s'est abstenue d'envoyer un navire de guerre dans l'Adriatique : elle n'en avait pas, a-t-elle dit, dans la Méditerranée et cela est vrai, mais il est permis de croire que cette raison est un prétexte et que le gouvernement russe a voulu ménager le sentiment slave, soit dans les Balkans, soit en Russie même où il est vivement excité. Toutefois, si la Russie ne prend pas part aux opérations, elle ne les désapprouve pas, elle ne les désavoue pas : loin de là, elle a défini son attitude dans le communiqué suivant : « Étant donné que les ambassadeurs réunis à Londres jugent une manifestation navale indispensable, le gouvernement russe, tout en n'y participant pas, émet l'avis que cette manifestation doit avoir un caractère international et que des navires français et britanniques doivent y prendre part. » L'abstention de la Russie ne fait donc pas perdre à la manifestation son caractère d'unanimité morale et lui laisse toute son autorité. Le roi Nicolas a cherché néanmoins à se soustraire à cette autorité. A la sommation que lui a adressée l'amiral anglais, commandant de l'escadre internationale, d'avoir à se soumettre aux désirs des Puissances, il a répondu en invoquant le principe de la neutralité violé à son détriment par la présence d'une flotte de guerre européenne dans les eaux monténégrines. A dire le vrai, on ne voit pas très bien ce que vient faire ici le principe de neutralité. Les Puissances ne prennent nullement parti pour la Porte. Il y a longtemps qu'elle a fait son sacrifice de l'Albanie et que les Puissances ont assumé la tâche de régler le sort de cette province. Ce n'est donc plus en réalité contre la Porte que le Montenegro continue en ce moment la guerre, mais contre l'Europe qui lui a notifié sa volonté. Il semble bien déjà que quelques symptômes de détente se produisent. Les Serbes, qui étaient sur le point d'envoyer de nouveaux renforts au Montenegro,

les ont retenus, et le bruit court que le roi Nicolas aurait entamé des négociations, encore confidentielles, en vue d'obtenir des compensations s'il renonçait finalement à Scutari. Il est très désirable que les choses s'arrangent effectivement ainsi. L'Europe a laissé beaucoup faire, elle a laissé beaucoup passer jusqu'à présent et nous ne le lui reprochons pas; il fallait permettre aux opérations de la guerre de se dérouler librement jusqu'au bout : mais ce résultat est aujourd'hui atteint, et le moment est venu de mettre fin aux incertitudes de la situation. Toute nouvelle effusion de sang serait inutile et par conséquent coupable, et on ne saurait trop approuver l'Europe de tenir un langage plus résolu qu'elle ne l'a fait jusqu'ici. C'est rendre service aux États balkaniques eux-mêmes que de les aider, par une pression amicale mais ferme, à marcher enfin vers le dénouement.

La question aujourd'hui n'est plus entre la Porte et les États balkaniques, mais entre ceux-ci et l'Europe. Le gouvernement ottoman a senti, après la chute d'Andrinople, qu'il avait fait tout ce que l'honneur exigeait et ses dernières espérances, ses dernières illusions s'sont dissipées : il a accepté purement et simplement la médiation des Puissances. Il n'en a pas été de même des États balkaniques : ils veulent bien de la médiation de l'Europe, mais à certaines conditions, qu'ils discutent avec une grande âpreté. Le dernier effort que leur a imposé l'entêtement ottoman à ne pas céder Andrinople leur a ouvert le droit d'émettre des exigences plus grandes : bien loin de les repousser, les Puissances ont consenti tout de suite à accorder aux alliés une rectification de frontière importante. Sans doute la nouvelle frontière ne leur donne pas accès sur la mer de Marmara, comme ils l'auraient voulu; Rodosto continuera d'appartenir à la Porte et il y aurait eu, en vérité, une ironie un peu forte à lui laisser la garde des Détroits et à introduire les Bulgares dans la place même dont ces Détroits défendent l'accès; mais la frontière, au lieu de remonter au Nord sous la forme d'un arc de cercle, ira en ligne droite, comme la corde de cet arc, de Midia à Enos. Les alliés ont demandé que cette frontière ne fût pas une ligne mathématique et qu'elle tînt compte de la configuration géographique du terrain : cela va de soi et avait à peine besoin d'être dit. Ils ont insisté en outre pour qu'on reconnût à leur profit le droit à une indemnité : non contens d'avoir dépouillé la Porte de la presque totalité de ses territoires européens, ils veulent lui faire payer les frais de l'opération. On leur a répondu que la Conférence financière, réunie à Paris, réglerait la question et que leurs représentans y seraient admis. Ils ont demandé aussi que la Porte leur cédât les îles de la

mer Égée : on leur a dit que l'affaire était encore en suspens et faisait l'objet, entre les Puissances, de négociations qui ne sont pas terminées. Enfin on leur a demandé, à eux-mêmes, d'évacuer le territoire de l'Albanie, à quoi ils ont répondu qu'on voulût bien leur en faire connaître les limites : on sait que la Réunion des ambassadeurs les a fixées au Nord et à l'Est, mais non pas encore au Sud, ce qui ne permet de satisfaire immédiatement qu'en partie la curiosité des alliés, curiosité qui est d'ailleurs, cette fois, naturelle et légitime.

Il s'en faut encore, on le voit, que toutes les questions soient mûres; mais, si l'Europe se montre unie et quelque peu résolue, elles mûriront vite et nous nous acheminerons vers la paix. L'Europe, jusqu'à présent, a un peu douté d'elle-même et elle avait peut-être quelques raisons secrètes pour cela; l'accord de ses membres n'a pu se faire que sur des solutions moyennes qui ne satisfaisaient complètement personne; les délibérations ont été longues, laborieuses; les discours de M. de Bethmann-Hollweg et de sir Edward Grey nous ont appris que leur fil ténu avait failli plusieurs fois se briser. Nous ne sommes probablement pas à l'abri du retour des mêmes dangers. Cependant quelques pas importans viennent d'être faits; quelques paroles qui engagent viennent d'être prononcées; quelques actes décisifs viennent même d'être accomplis. L'Europe a des devoirs envers les États balkaniques, mais ceux-ci en ont envers l'Europe. Ils ne sauraient d'ailleurs se passer d'elle, de sa bienveillance, de son concours, de ses secours. Il faut s'entendre quand on a besoin les uns des autres. Au surplus, en dehors de sa puissance matérielle, l'Europe a une puissance morale qui, si elle s'exerce toujours avec modération et sagesse, le fera aussi avec efficacité, — à la condition toutefois d'y joindre un peu plus de cette confiance en soi-même d'où provient l'autorité.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.

SIXIÈME PÉRIODE. — LXXXIIIe ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

QUATORZIÈME VOLUME

MARS — AVRIL

Livraison du 1er Mars.

Pages.

LAURE, première partie, par M. EMILE CLERMONT 5

MADAME DE STAEL ET M. NECKER D'APRÈS LEUR CORRESPONDANCE INÉDITE. — II. LEUR CORRESPONDANCE A LA VEILLE ET AU LENDEMAIN DU DIX-HUIT BRUMAIRE, par M. le comte D'HAUSSONVILLE, de l'Académie française 31

ENTRE LES DEUX MONDES, sixième partie, par M. GUGLIELMO FERRERO 84

POESIES. — VISIONS RUSTIQUES, par M. LÉONCE DEPONT 112

ESQUISSES CONTEMPORAINES. — ÉDOUARD ROD. — I. LE NATURALISME ET LE NÉO-CHRÉTIEN, par M. VICTOR GIRAUD 122

LA VICTOIRE BULGARE, par le commandant PATRICE MAHON 143

LES ÉTATS BANQUIERS, par M. RAPHAEL-GEORGES LÉVY 172

REVUE LITTÉRAIRE. — LA PRAIRIE ET LA CHAPELLE, par M. ANDRÉ BEAUNIER . 205

REVUE SCIENTIFIQUE. — LES TENDANCES ET LES PROGRÈS RÉCENS DE LA CHIMIE, par M. CHARLES NORDMANN 217

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. HISTOIRE LITTÉRAIRE, par M. FRANCIS CHARMES, de l'Académie française 229

Livraison du 15 Mars.

LAURE, deuxième partie, par M. EMILE CLERMONT 241

MADAME DE STAEL ET M. NECKER, D'APRÈS LEUR CORRESPONDANCE INÉDITE. — III. AVANT L'EXIL, par M. le comte D'HAUSSONVILLE, de l'Académie française 266

ENTRE LES DEUX MONDES, dernière partie, par M. GUGLIELMO FERRERO . . 328

LE NOUVEAU PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS, SON CARACTÈRE, SES OPINIONS, SES MÉTHODES, par M. THÉODORE STANTON 358

L'ÉCOLE NAVALE, par le contre-amiral DE CUEVDON 384

LA VOCATION HISTORIQUE D'ALBERT SOREL, par M. EMILE-ALBERT SOREL 405

Pages.

REVUE DRAMATIQUE. — *La Demoiselle de magasin*, AU GYMNASE. — *La Maison divisée*, — *La Nuit florentine*, — *Turcaret*, A L'ODÉON, par M. RENÉ DOUMIC, de l'Académie française. 433

REVUE MUSICALE. — LE *Faust* DE SCHUMANN, AUX CONCERTS DU CONSERVATOIRE. — *Carmosine*, AU THÉATRE DE LA GAITÉ-LYRIQUE, par M. CAMILLE BELLAIGUE. 445

REVUES ÉTRANGÈRES. — UNE HISTOIRE ALLEMANDE DE LA GRANDE ARMÉE, par M. T. DE WYZEWA. 457

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE, par M. FRANCIS CHARMES, de l'Académie française. 469

Livraison du 1er Avril.

SAINT AUGUSTIN, première partie. — LES ENFANCES, par M. LOUIS BERTRAND. 481

MADAME DE STAËL ET M. NECKER, D'APRÈS LEUR CORRESPONDANCE INÉDITE. — IV. L'EXIL, par M. le comte D'HAUSSONVILLE, de l'Académie française. 525

LAURE, troisième partie, par M. ÉMILE CLERMONT 564

ESQUISSES CONTEMPORAINES. — ÉDOUARD ROD. — II. LES OEUVRES DE LA MATURITÉ, par M. VICTOR GIRAUD. 592

LA DUCHESSE D'ORLÉANS ET MADAME DE GENLIS, première partie, par G. DU BOSCQ DE BEAUMONT et M. BERNOS. 622

LE CENTENAIRE DE FRÉDÉRIC OZANAM, par M. RENÉ DOUMIC, de l'Académie française 652

LE MOZAMBIQUE, par MM. MARIUS et ARY LEBLOND 664

REVUE LITTÉRAIRE. — UNE PHILOSOPHIE DE LA MORT, par M. ANDRÉ BEAUNIER. 685

REVUE SCIENTIFIQUE. — LA SCIENCE ET LA DÉCOUVERTE DES PÔLES, par M. CHARLES NORDMANN 697

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE, par M. FRANCIS CHARMES, de l'Académie française. 709

Livraison du 15 Avril.

SAINT AUGUSTIN, deuxième partie. — L'ENCHANTEMENT DE CARTHAGE, par M. LOUIS BERTRAND 721

LAURE, quatrième partie, par M. ÉMILE CLERMONT. 767

LA DUCHESSE D'ORLÉANS ET MADAME DE GENLIS, par G. DU BOSCQ DE BEAUMONT et M. BERNOS 805

LA JEUNESSE MIRACULEUSE, par M. ÉMILE FAGUET, de l'Académie française . . 839

LE SERVICE DE TROIS ANS ET LES ARMEMENS ALLEMANDS, par le commandant PATRICE MAHON. 851

POÉSIES, par Mme la comtesse DE NOAILLES 6

ALEXANDRE Ier, EMPEREUR DE RUSSIE, par M. ERNEST DAUDET. 895

REVUE DRAMATIQUE. — REPRISE DE *Cyrano de Bergerac*, A LA PORTE-SAINT-MARTIN; — *Hélène Ardouin*, AU VAUDEVILLE; *Le Secret*, AUX BOUFFES-PARISIENS; — *La Semaine folle*, A L'ATHÉNÉE; — *L'Erilée*, A LA COMÉDIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, par M. RENÉ DOUMIC, de l'Académie française. 910

REVUE MUSICALE. — *Carmosine*, AU THÉATRE DE LA GAITÉ-LYRIQUE; — *Le Carillonneur*, AU THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE. — OUVERTURE DU THÉATRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, par M. CAMILLE BELLAIGUE. 925

REVUES ÉTRANGÈRES. — UN NOUVEAU LIVRE DE M. GABRIEL D'ANNUNZIO, par M. T. DE WYZEWA 937

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE, par M. FRANCIS CHARMES, de l'Académie française. 947

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD, 19, rue des Saints-Pères. — 51771.

AP
20
R5
per.6
t.14

Revue des deux mondes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY